Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1917unse_0

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XXXVIII. — 1er MARS 1917.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-HUITIÈME

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE —

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1917

LES PREMIÈRES ANNÉES

DE

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Deux enfans se promenaient à travers Sienne, un soir de l'année 1352, une petite fille de six ans et un jeune garçon qui pouvait avoir deux années de plus ; Catherine Benincasa et son frère Stefano regagnaient leur demeure de la via dei Tintori, en rentrant d'une visite à leur sœur mariée, Bonaventura, qui demeurait à l'autre bout de la ville, là-haut, près de la tour San Ansano...

Et un soir de l'année 1912, moi, étranger, je cheminais dans Sienne, recherchant autant que possible les traces de ces deux enfans, bien que cinq siècles se soient écoulés depuis lors, car cette promenade à partir de la vieille tour où l'apôtre de Sienne, le martyr saint Ansano, fut, dit-on, emprisonné, jusqu'à Fontebranda, devint pour la petite Catherine Benincasa un événement qui décida de sa vie tout entière, depuis son enfance jusqu'au jour où, âgée de trente-trois ans, elle succomba sous le fardeau du vaisseau de l'Église pesant sur ses épaules.

Ainsi je pense au frère et à la sœur qui, la main dans la main, errent par les rues obscures. Peut-être ne se disent-ils rien l'un à l'autre, car le plus souvent les enfans se promènent ensemble sans prononcer une seule parole ; mais ils pensent, et j'essaie de suivre leur pensée...

A peine savent-ils quelque chose de Duccio, le grand peintre, dont ils atteignent la maison, — la maison où, pendant trois ans, il a travaillé au tableau qui orne le maître-autel de la cathédrale et qui, une fois terminé, fut porté en triomphe à travers la ville, tandis que toutes les cloches sonnaient *a gloria*, et tout le jour, dit la vieille chronique, on pria beaucoup dans les églises et on distribua nombre d'aumônes aux pauvres, « afin que Dieu et sa sainte Mère nous défendissent de tout mal et préservassent Sienne de tous traîtres et de tous ennemis (1). »

Néanmoins, Catherine et Stefano n'avaient guère entendu parler de ce grand jour passé depuis quatre-vingts ans. A leur foyer, dans la teinturerie de Fontebranda, il était peu question de l'art et des artistes. En revanche, la prison de San Ansano doit leur avoir produit une grande impression ; haute, sombre, lugubre, elle se dresse encore là-haut, dans Castel-Vecchio, le plus vieux quartier de Sienne; c'est là que se trouvait autrefois le Prætorium romain, c'est là que saint Ansano confessa la vérité devant le gouverneur et fut torturé jusqu'à la mort.

Tous les enfans de Sienne connaissent son histoire. Saint Ansano vivait mille ans auparavant; en ce temps-là, l'Empereur était païen et le Pape ne résidait pas au Latran, mais dans les Catacombes. Son père était idolâtre; mais, sa mère étant chrétienne, il fut baptisé à l'âge de douze ans et aussitôt après commença à prêcher la foi, d'abord à Rome, puis à Acquapendente et enfin à Sienne... Nul n'était chrétien à cette époque, tout le peuple était païen. A l'endroit où s'élève actuellement la cathédrale se trouvait un temple dédié à Minerve. Au pied de la montagne sur laquelle on a bâti depuis l'hôpital de la Scala, dans la direction de Vallepiatta, s'étendaient les cavernes et les grottes dans lesquelles les teinturiers et les tanneurs avaient établi leurs ateliers. C'est dans l'une de ces grottes que saint Ansano rassemblait les premiers chrétiens, célébrait la sainte messe et prêchait...

Plus bas encore, au-dessous de l'hôpital, il y a quelques souterrains où les « Frères de Notre-Dame » tenaient leurs assemblées : ce fut la première église de Sienne.

Dès que Lysias, le gouverneur, entendit parler de saint

(1) La *Madonna* de Duccio se trouve actuellement dans l'*Opera del Duomo* à Sienne; la maison de ce grand peintre s'élève dans la Via Stalloraggi.

Ansano, il le fit saisir et mettre en prison, car l'Empereur avait ordonné d'exterminer tous les chrétiens. Saint Ansano fut donc condamné à être précipité dans une chaudière de poix bouillante, et les soldats exécutèrent cet ordre ; mais il ressortit sain et sauf de ce bain brûlant. Le gouverneur se mit alors en fureur et commanda de le décapiter assez loin de la ville, au bord du fleuve Arbia. Or, il n'avait que vingt ans! Mais les chrétiens vinrent secrètement pendant la nuit chercher son corps, qu'ils cachèrent soigneusement, et, plus tard, quand tout le peuple se fut converti, ces saintes reliques furent portées en grande cérémonie jusqu'à Sienne ; la porte par laquelle passa le cortège s'appelle encore de nos jours *Porta San viene* (le Saint vient). Et saint Ansano fut proclamé patron de Sienne et protecteur de la cité (1).

Quand, de nos jours, on se rend de la vieille Tour à la « Via dei Tintori, » ou, comme elle s'appelle maintenant en l'honneur de Catherine, « Via Benincasa, » il faut prendre un chemin que l'on nomme « Fossa di San Ansano. » En dépit de ce nom, il n'a rien de sombre ni de funèbre ; c'est, au contraire, l'une des plus jolies voies de Sienne. En passant au-dessous du grand hôpital de la Scala, on longe les murs élevés de ce gigantesque bâtiment, escarpé comme un rocher, et l'on aperçoit, là-haut, des Sœurs de Saint-Vincent, dans leur livrée bleue, avec de grandes cornettes blanches, s'arrêter un instant sur les balcons, dans l'ouverture des fenêtres et des portes irrégulièrement percées, avant de rentrer de nouveau dans les salles de malades. Il est vrai que la vue est digne d'être admirée.

Derrière un bas parapet de maçonnerie, la Vallepiatta se creuse ainsi qu'une grande coupe verte, remplie jusqu'au bord de vignes et d'oliviers, de figuiers aux grandes feuilles et de noyers aux ramures dorées, de maïs verts, luisant dans la terre rouge entre les troncs rugueux des oliviers. Au fond de la vallée, quelques maisons décolorées ; au-dessus d'elles, de luxurians coteaux, dorés de blés mûrs, verts de jeunes maïs et parsemés d'oliviers argentés ; plus haut encore, de graves cyprès entourant un monastère se dessinent sur le fond gris des

(1) Les reliques de saint Ansano furent transférées dans la cité, le 6 février 1107 (G. Olmi, *I Senesi d'una volta*, Sienne, 1883, pp. 333-341), Porta Sanviene, aujourd'hui Porta Pispini.

hauteurs lointaines de Chianti ! C'est ici, vis-à-vis de cette perspective, que saint Ansano fut plongé dans l'horrible bain de poix bouillante. Une plaque de marbre, scellée dans le mur, en fait foi. Le marbre et l'inscription latine n'étaient point là, le soir où Catherine et Stefano y passèrent, mais le souvenir y était bien : la tradition, la pensée qu'en ce lieu un homme s'était laissé précipiter dans une chaudière brûlante plutôt que de renier Jésus. Combien ce Jésus doit-il être aimable, pour que l'on supporte, pour l'amour de Lui, un aussi effroyable supplice !

Le chemin continue vers la paisible via di Vallepiatta, en côtoyant les murs rouges du vieux couvent des Jésuites, Saint-Sébastien. Ce monastère, assez ancien, est néanmoins postérieur à Catherine ; il fut construit pour la première fois en 1363 ou 1364, sur l'emplacement de l'une des portes de la ville, Porta San Ansano (1). Un patronage catholique s'y réunit actuellement. Par une porte entr'ouverte, on aperçoit un jardin avec des rangées de citronniers dans de grands pots de terre cuite rouge, et une profusion de lauriers aux corolles de pourpre, semblables à mille sanglantes blessures...

Ici le chemin aboutit à *il costone*, un large escalier, assez raide, aux marches de briques ; et, à l'endroit précis où l'on tourne une seconde fois pour atteindre Fontebranda, on découvre une vieille fresque encadrée dans la pierre et sous la fresque cette inscription : « Tandis que sainte Catherine Benincasa, âgée de six ans seulement, rentrait chez elle avec son frère, le Christ lui apparut au-dessus de l'église des Dominicains, de l'autre côté de la vallée, sous l'apparence de son représentant terrestre, entouré des saints apôtres Pierre, Paul et Jean, et Il lui donna sa bénédiction. » En regardant avec beaucoup d'attention, on peut encore distinguer deux figures sur la fresque : l'une agenouillée, les mains étendues dans l'attitude de la prière : c'est Catherine ; l'autre, un jeune garçon debout : c'est son frère Stefano (2)...

Ici s'arrêta Catherine ce soir-là, ici je m'arrête également

(1) G. Pardi, *Della vita e degli scritti di Giov. Colombini*, Sienne, 1895, p. 28.

(2) La fresque murale de Saint-Sébastien fut peinte par Nasini en l'an 1700, restaurée en 1850 par Maffei. Une autre tradition locale situe cette vision au Ponte di Diacceto, d'où l'on a également vue sur San Domenico.

Le chemin descend plus loin vers la droite le long d'un mur de jardin sur lequel débordent des feuilles de vignes et de figuiers, et où de l'herbe et des fleurs jaunes croissent entre les pierres. Là-bas, au loin, dans la même direction, on entrevoit le quartier de Sienne qui s'appelle le « Pays de l'Oie » (*Contrada dell' Oca*), avec ses vieux toits décolorés, ses volets verts dans des façades rose pâle, avec les greniers ouverts des teinturiers et des tanneurs où de grandes peaux jaunes et brunes sont suspendues pour sécher. Au fond de la vallée se trouvent le puits de Fontebranda et le lavoir public d'où résonnent des cris, des rires et des coups de battoir; le linge est étendu dans l'herbe pour sécher. En face, s'élève la verdoyante colline de Camporeggi, sur laquelle est campée l'église San Domenico, grande et nue avec ses fenêtres ogivales percées dans le mur plat du chœur et sa vertigineuse tour d'où surgissait au XIVe siècle une flèche élancée.

Catherine s'arrêta ici comme je m'y arrête aujourd'hui et ce qu'elle vit alors, l'inscription et la fresque en témoignent. La vieille légende raconte : « Ayant levé les yeux, elle aperçut de l'autre côté de la vallée, au-dessus du chevet de l'église des Frères Prêcheurs, un trône magnifique disposé avec une pompe royale; et sur ce trône, Jésus-Christ le Rédempteur du monde, couronné de la tiare et revêtu des ornemens pontificaux. Auprès de lui se trouvaient les princes des apôtres Pierre et Paul, et saint Jean l'Évangéliste. » A cette vue Catherine s'arrêta, frappée d'étonnement, et contempla son Sauveur, qui se manifestait si miraculeusement à elle pour lui prouver son amour. Alors il abaissa son regard sur elle, lui sourit amoureusement, étendit sa main droite et traça le signe de la croix comme fait l'évêque quand il donne sa bénédiction. Et si puissante fut cette bénédiction de l'Éternel que, ravie hors d'elle-même, l'enfant qui par nature était timide resta là sur la voie publique, les yeux levés vers le ciel, au milieu du va-et-vient des hommes et des animaux. Cependant son frère continuait sa route, convaincu qu'elle le suivait, lorsque tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus à ses côtés et, se retournant, il vit sa sœur très loin en arrière, immobile, regardant le ciel.

Il l'appela tout d'abord, mais comme elle semblait n'y prêter aucune attention, il revint sur ses pas, appelant toujours, puis, voyant que cela ne servait à rien (or qui a entendu les

enfans italiens crier de toute la force de leurs poumons, comprendra en vérité que l'esprit de Catherine était ailleurs!) il la saisit par le bras et lui demanda : « Que fais-tu ici, pourquoi ne viens-tu pas? »

Alors Catherine sembla s'éveiller d'un profond sommeil, elle baissa les yeux un instant et répondit : « Ah, si tu voyais ce que je vois, tu ne me troublerais pas ainsi. » Puis de nouveau elle regarda en l'air, mais la vision avait disparu, et la petite fille se mit à pleurer amèrement et à se reprocher de s'être laissé distraire.

Les deux enfans reprirent ensemble le chemin du retour, plus silencieux encore qu'auparavant, avons-nous le droit de supposer.

Par la via Fontebranda un char venait lentement vers eux, attelé de quatre grands bœufs blancs qui barraient presque la rue de leurs cornes menaçantes... Près de la fontaine où l'eau bouillonne constamment dans la profonde vasque, des femmes allaient et venaient sous la voûte sombre des arbres et remplissaient leurs cruches de cuivre. Un parfum de genièvre et de pommes de pin brûlées émanait des cuisines où les chaudrons étaient suspendus sur le feu pour le repas du soir. Des enfans jouaient avec de petits chats sur le seuil des portes; tout était comme à l'ordinaire, comme c'est encore le soir en été dans ces rues, mais pour Catherine tout avait changé d'aspect, — le Très-Haut l'avait couverte de son ombre, l'Éternel avait parlé à son cœur d'enfant; elle avait vu le ciel ouvert et le Fils de l'Homme assis sur le trône de sa gloire, et il avait étendu la main et l'avait bénie solennellement de trois grands signes de croix comme l'évêque dans la cathédrale...

*
* *

Catherine Benincasa naquit le 25 mars 1347, près de Fontebranda, dans la maison du teinturier Giacomo Benincasa et de sa femme Lapa di Puccio dei Pagienti. Le 25 mars, on célèbre l'Annonciation de la Sainte Vierge et de plus la fête des Rameaux tombait cette année-là le même jour.

Dans la cathédrale de Sienne, l'évêque bénissait les branches d'olivier que le prêtre portait ensuite, de l'autel, aux paroissiens; et le peuple, debout, gardait à la main les rameaux gris

d'argent, tandis que les voix claires des enfans de chœur entonnaient le joyeux Hosannah : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » C'était le salut de l'église à la plus illustre fille de Sienne, à l'épouse la plus aimante du Christ...

Catherine était la vingt-troisième enfant de ses parens. Elle vint au monde en même temps qu'une petite sœur jumelle, Giovanna, qui d'ailleurs mourut peu après. Monna Lapa nourrit elle-même Catherine, ce qu'elle n'avait jamais eu le temps de faire pour les autres en raison de ses fréquentes conceptions : « Catherine apporta ainsi une fin prochaine aux enfantemens de sa mère, » dit la légende.

Quelques-uns seulement de ses nombreux enfans vécurent. Les plus connus sont : Benincasa, l'aîné, — Bartolommeo, marié à Lisa, la cousine germaine de Giovanni Colombini, — Niccola, mariée à Palmieri di Nesse della Fonte, frère du dominicain Tommaso della Fonte, qui par la suite eut une si grande influence sur Catherine, — Maddalena, mariée à Bartolo di Vannino, — Bonaventura, mariée à Niccolo di Giovanni Tegliacci, — Lisa, morte non mariée durant la peste de 1374, — enfin Stefano.

Par le mariage de Bartolommeo, les Benincasa s'étaient alliés à l'une des familles les plus pieuses de Sienne, celle de Giovanni Colombini, mort en 1367, et dont la nièce Catarina vécut jusqu'en 1388.

Agnès, sœur de Giacomo, qui avait épousé Chele di Duccio, entra dans le Tiers Ordre dominicain (les « Mantellate ») après la mort de son mari et mourut en odeur de sainteté. Le père de Lapa, Nuccio di Pagiente, était matelassier et faisait des vers à ses momens de loisir; c'était un homme pieux, désireux de se procurer par ses aumônes une part des mérites, des prières et des bonnes œuvres de tout l'Ordre dominicain.

Plusieurs influences religieuses se faisaient ainsi sentir de divers côtés, et c'était généralement, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, à celle des Frères Prêcheurs que l'on se ralliait. Il ne semble pas que les Frères gris des deux grands ordres mendians que le XIIIe siècle avait légués au XIVe, aient joué un rôle important à Sienne. Leur église était située en dehors de la ville et ce ne fut qu'au XVe siècle que saint Bernardin, l'éloquent prédicateur de missions, réussit à y attirer les foules. L'église San Domenico, au contraire, dominait Fontebranda,

et il était facile aux Benincasa de s'y rendre le matin pour entendre l'une des messes des nombreux prêtres de cet Ordre.

Dans la teinturerie de Fontebranda, c'était Giacomo qui avait le plus de dévotion. « Lapa, son épouse, dit Raymond de Capoue, était une femme entendue dans les affaires du ménage, » qui ne possédait rien de la malice des hommes de notre temps et, même si elle l'eût voulu, incapable de dire un mensonge Plus d'une fois dans la *Légende* on l'appelle « la très naïve Lapa, » *simplicissima Lapa;* mais « elle ne désirait pas ardemment les biens éternels. » Étant tombée gravement malade, elle ressentit une telle angoisse de la mort que Catherine, déjà grande alors, eut beaucoup de peine à rassurer sa mère. Lapa se rétablit et vécut très vieille (elle dépassa quatre-vingts ans). Elle vit ses enfans et petits-enfans mourir autour d'elle et en vint à se lamenter de ce que son âme était si bien chevillée dans son corps qu'elle n'en pouvait plus sortir.

Catherine tenait son énergie de Lapa, mais sa piété et sa douceur inlassable lui venaient de son père.

Raymond recueillit de la bouche même de Lapa de nombreux traits concernant la merveilleuse patience de son défunt mari qui fut peut-être plus estimé après sa mort qu'apprécié pendant sa vie; il est rare en effet qu'une femme d'énergie admire un homme pacifique, et si Lapa avait la parole aussi vive que le geste, sans doute le teinturier était-il fréquemment exposé à s'entendre dire qu'il n'était qu'un niais et se retirait-il parmi ses ballots d'étoffe, le cœur percé par les paroles acérées de Monna Lapa. Mais après sa mort, devant l'évidente admiration du dominicain qui appartenait à la noble famille delle Vigne (un delle Vigne avait été chancelier de Frédéric II). Lapa se complaisait maintenant à l'entretenir de la patience sans exemple de feu son mari. Celui-ci n'avait jamais permis à aucun des siens d'employer des termes violens ou de porter de sévères jugemens sur autrui. Et lorsqu'un homme auquel il avait depuis longtemps payé son dû le poursuivit et le fit condamner injustement, le doux teinturier ne témoigna contre lui d'aucun ressentiment, et comme Lapa se mettait en fureur ainsi qu'une Italienne seule en est capable (on raconte que plus d'une fois à cette occasion elle ameuta le quartier par ses clameurs), Giacomo Benincasa intervenant alors lui dit doucement:

« Tu verras, mère, Dieu amènera cet homme à de meilleures pensées et il reconnaîtra son injustice envers nous. » « Ce qui se vérifia par la suite, » ajoutait Lapa en guise de conclusion.

Le teinturier ne tolérait dans sa maison ni discours impies, ni conversations grossières; l'atmosphère devait y être pure. Et quand Bonaventura, la sœur préférée de Catherine, fut mariée, c'est avec un étonnement mêlé d'horreur qu'elle entendit les propos que tenaient son mari et ses jeunes amis; elle y était si peu habituée qu'elle en tomba malade : « Dans la maison de mon père, je n'ai point été accoutumée à ce langage, » répondit-elle aux questions anxieuses de son mari, « et si tu ne veux pas bientôt me voir mourir, je te prie de renoncer à ces immondes conversations. »

La famille qui s'appelait Benincasa jouissait en effet d'une excellente situation. Les fils aînés aidaient Giacomo dans ses affaires, qui prospéraient à souhait; deux ans avant la naissance de Catherine, en octobre 1346, ils avaient pu louer la vaste demeure de Giovanni di Ghezzo, le représentant *dell' Arte della Lana*, située près de Fontebranda et qu'ils habitaient maintenant. Ils possédaient en outre à cinq quarts de mille au Sud de Sienne une ferme, *la Canonica*, qui échut plus tard à Lisa, la veuve de Bartolommeo.

Catherine grandit par conséquent dans la maison de la via dei Tintori. Comme beaucoup d'autres à Sienne, cette maison est bâtie à flanc de coteau, et la teinturerie installée à l'étage inférieur sur la façade de la via dei Tintori se trouvait donc en sous-sol du côté de la via del Tiratoio. Un escalier conduisait au premier (qui devient le rez-de-chaussée, si l'on entre par derrière) où se trouvaient les chambres à coucher; au-dessus, il y avait une terrasse disposée en jardin et une grande cuisine qui servait en même temps de salle. Là, on prenait les repas; là, filaient, cousaient et reprisaient les femmes; tous s'y réunissaient chaque soir devant le feu pour faire la *Veglia*, comme on dit encore dans la campagne italienne; on se chauffait avant de se coucher, on bavardait, on contait des anecdotes.

Et là, dans la maison de Giacomo Benincasa, au milieu du cercle de famille rassemblé autour du feu de genièvre pétillant, se trouvait un jeune garçon qui devait exercer une influence décisive sur la vie de Catherine : c'était le fils adoptif, Tommaso

della Fonte. Niccoluccia Benincasa avait épousé Palmiero della Fonte, et lorsque la peste de 1345 (la peste de Boccace) eut fait orphelin le petit Tommaso qui avait alors dix ans, Giacomo le recueillit à son foyer. C'était maintenant un jeune homme qui aspirait au cloître : il voulait se faire moine chez les dominicains de Camporeggi. En attendant, il passait les longues soirées d'hiver chez les Benincasa, racontant tout ce qu'il avait lu dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, sur les apôtres et les martyrs, sur sainte Marie-Madeleine et saint Lazare qui s'enfuirent devant les juifs jusqu'à Marseille en Provence, sur sainte Agnès, sainte Agathe et sainte Lucie dont les cruels Romains crevèrent les yeux et arrachèrent la poitrine virginale avec de brûlantes tenailles; sur les saints ermites dans les déserts et les cavernes; sur saint Antoine auquel l'église voisine est dédiée. Mais il parlait surtout de saint Dominique, du pieux et savant Thomas d'Aquin et de saint Pierre martyr qui, au moment de mourir, ne pouvant plus confesser sa foi par la parole, s'inclina pour écrire encore avec son sang dans le sable : *Credo.*

Tommaso racontait, et Catherine écoutait. Elle connaissait bien les dominicains de Camporeggi; souvent ils passaient par les rues dans leurs robes blanches et leurs capes noires. Blanc et noir, les couleurs de Sienne, les couleurs de *la balzana* (1), les couleurs du Campanile. Le blanc signifie la pureté, le noir signifie l'humilité. Catherine se dissimulait derrière la fenêtre pour les voir passer, beaux comme des anges de Dieu, avec leurs profils pâles et purs, les yeux toujours fixés au ciel, ne détournant jamais de côté et d'autre leur regard vers les femmes qui, sur le seuil des maisons, soupiraient : *Com' è bello! troppo bello per essere frate! che peccato!...* Non précisément, ils n'étaient pas trop beaux pour Dieu! Pourquoi le Seigneur n'aurait-il jamais à son service que des bossus et des boiteux? De son abri, Catherine remarquait la place où les moines posaient leurs pieds et dès qu'ils s'étaient éloignés et que les visages rouges des femmes aux cheveux noirs avaient disparu de l'encadrement des portes, elle s'élançait au dehors pour baiser les pierres sur lesquelles les pieux frères avaient marché.

D'ailleurs, Catherine était vive et gaie et si alerte qu'on la

(1) Ancien nom de l'étendard de Sienne.

voyait souvent voltiger du haut en bas des escaliers. Tous les voisins l'aimaient; elle était si gracieuse et se prêtait si volontiers au désir des amis qui souhaitaient sa présence pour une journée qu'on l'appelait à cause de son charme Euphrosyne qui est le surnom de la Charité. Raymond de Capoue, qui ne suppose pas une telle culture classique chez les habitans de Fontebranda, dit à ce sujet : « Je suis tenté de croire que c'est un surnom qu'elle s'est donné elle-même, comme le font souvent les petits enfans. » Il y a du reste une sainte Euphrosyne, et plus tard Catherine considéra comme un présage d'avoir porté ce nom. En effet, on raconte que sainte Euphrosyne voulant entrer dans un couvent de moines, au lieu de se faire religieuse, se coupa les cheveux et revêtit des habits d'homme; il est probable que Catherine l'eût bien volontiers imitée en ceci...

Mais pour entrer en religion, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes, il faut être d'une grande piété... Dès lors, on trouvait souvent Catherine priant dans des coins isolés de la maison, ou bien on l'entendait monter l'escalier en récitant à chaque marche, de sa petite voix, un « Je vous salue Marie. » Je me la représente ainsi bien facilement, car j'ai eu moi-même une petite fille de six ans qui faisait oraison à sa manière dans un escalier où était suspendu un grand tableau de la Madone. Puis vint le jour où la vision lui apparut au-dessus du toit de l'église San Domenico, « et, à dater de cette heure, Catherine ne fut plus une enfant (1). »

*
* *

Dès son origine, le christianisme a été une religion pleine de révélations et de visions. La littérature chrétienne la plus antique, les écrits des apôtres et les évangiles ne permettent aucun doute à ce sujet. « Celui qui garde mes commandemens et les observe, celui-là m'aime et je l'aimerai... et je me *manifesterai à lui.* » Cette parole de Jésus est la clé de la psychologie des saints et par conséquent de celle de Catherine.

Elle avait « vu le Seigneur, » et la voix qui jadis retentit au bord du lac de Génésareth retentissait maintenant dans son âme, douce et pénétrante comme une très lointaine sonnerie de

(1) Catherine inscrit en tête de son livre le *Dialogue,* cette parole, qui est le point de départ de toute sa mystique.

cloches qui ne laisse aucun repos jusqu'à ce qu'on se soit mis en route et qu'on ait découvert d'où vient le son. « Viens, suis-moi, suis-moi loin de ton père et de ta mère, de tes sœurs et de tes frères, de ta maison, de ton foyer, de ta ville et de ta patrie! Suis-moi dans le désert jusqu'aux quarante jours de jeûne et jusqu'à la tentation du démon, suis-moi quand je monte à Jérusalem, suis-moi jusqu'à la colonne du supplice, jusqu'à la flagellation, jusqu'à la couronne d'épines, jusqu'à la croix! Suis-moi, non pas comme Pierre m'a suivi, mais comme Jean; tiens-toi comme Marie au pied de la croix et vois mon sang ruisseler sur toi en gouttes brûlantes!... Suis-moi comme les saints martyrs m'ont suivi; suis-moi comme saint Ansano jusqu'à la chaudière de poix bouillante, comme saint Pierre martyr jusqu'au témoignage du sang! Suis-moi comme Magdeleine dans sa caverne de roches et comme saint Antoine dans le désert! »

« Cette vision et cette bénédiction furent si puissantes, affirme Caffarini, qu'elle ne pouvait plus penser qu'aux saints ermites et à suivre leur exemple. »

Il y avait dans la maison de Fontebranda plusieurs sombres cachettes que Catherine put transformer en ermitages; elle s'y réfugiait et jouait de son mieux à l'ermite, priant et jeûnant quand les autres prenaient leur collation, et se flagellant avec un fouet qu'elle avait elle-même fabriqué. Peu à peu, il parut à d'autres petites filles que c'était un jeu des plus divertissans; alors, Catherine le leur expliqua et leur prescrivit des prières, montrant déjà par là sa nature dominatrice. Cependant, elle finit par se lasser de ce simulacre : son esprit s'orientait vers une réalité et non vers une vaine illusion; aussi, un jour, quitta-t-elle la maison, bien résolue à s'en aller par le vaste monde pour devenir une véritable ermite, et se dirigeant du côté de la porte San Ansano, elle s'enfuit.

C'était la première fois que Catherine se trouvait hors des murs de Sienne. Le chemin descendait vers Vallepiatta; la ville disparut bientôt derrière elle, et l'enfant se trouva seule au milieu des arbres... La vallée s'ouvre entre des rochers de tuf dans lesquels se forment des anfractuosités qui, aux yeux de Catherine, pouvaient passer pour les cavernes du désert, et elle pénétra dans l'une de ces grottes. Elle s'était munie d'un pain et, ainsi pourvue, entreprit de vivre en solitaire. S'agenouillant,

elle se mit à prier et se trouva de nouveau en cet étrange état qui lui donnait le sentiment de planer dans un monde d'éclatante lumière. *Elle s'élevait* peu à peu au-dessus de terre, plus haut, toujours plus haut; finalement, sa tête heurta la voûte, ce qui la réveilla... Elle s'aperçut alors qu'elle avait dû rester longtemps dans la grotte ; le soleil était bas, les cigales chantaient dans les figuiers et là-haut, à San Domenico, on carillonnait les vêpres. Tous ses plans de vie érémitique s'évanouirent soudain et Catherine songea seulement qu'elle était bien loin de la maison et qu'avant peu la porte de la ville serait fermée. De plus, ses jambes étaient si particulièrement frêles que jamais elle ne pourrait parcourir le long chemin qui monte la colline... Le vertige la saisit, un nuage passa devant ses yeux, une fois encore elle éprouva la sensation de planer, et, sans savoir comment, se retrouva tout à coup au dedans de la porte San Ansano. Le cœur battant, elle se hâta de rentrer; personne n'avait soupçonné sa fuite, on pensait qu'elle était allée chez sa sœur comme elle le faisait souvent.

Catherine ne renouvela jamais cette tentative, mais elle avait compris, là-bas dans la grotte, que sa vie devait être consacrée au Seigneur, et l'enseignement de l'Écriture lui devint intelligible : « Une femme non mariée, une vierge, pense aux choses qui regardent le Seigneur pour être sainte de corps et d'esprit, mais celle qui est mariée pense aux choses du monde et aux moyens de plaire à son mari. » D'une part, le Seigneur, de l'autre le monde ; la jeune âme de Catherine n'hésita pas dans son choix... A l'âge de sept ans, elle se promit à Jésus devant l'image de la Madone, ainsi qu'elle nous le dit elle-même : « Bienheureuse Vierge Marie, m'écriai-je, ne considère pas ma faiblesse et accorde-moi la grâce d'avoir pour époux Celui que j'aime de toute mon âme, ton Fils très saint, Notre-Seigneur Jésus-Christ... Je lui promets ainsi qu'à toi de n'en accepter jamais d'autre. » C'est ainsi que se fit le pas décisif : Catherine devint la petite fiancée du Christ à l'exemple de son homonyme sainte Catherine d'Alexandrie, que l'on voit sur un tableau étendant sa main dans laquelle la Vierge Marie place celle de l'Enfant Jésus qui lui passe au doigt un anneau. Désormais, en épouse soumise, Catherine s'efforcera uniquement de faire la volonté de son époux. Or, la volonté de Jésus est qu'avant tout on se châtie soi-même et que l'on dompte sa nature, ce que la

petite Catherine Benincasa avait déjà commencé de faire par ses pénitences enfantines et ses oraisons privées dans la cave et dans les greniers.

Depuis lors, elle se condamna à ne manger que du pain et des légumes. Quant à la viande, elle la posait dans l'assiette de son frère Stefano ou bien la jetait sous la table aux chats inséparables des cuisines italiennes.

C'est vers cette époque qu'un tout petit incident démontra à Monna Lapa à quel point Catherine tenait de son père. Un matin, elle l'envoya à l'église paroissiale Saint-Antoine pour offrir un cierge et prier le curé de dire la messe à une intention particulière.

Catherine s'acquitta de sa mission, mais au lieu de revenir aussitôt, elle resta à entendre la messe qu'elle avait demandée ; lorsqu'elle rentra enfin, Lapa était fort impatientée par son retard. Catherine écouta tout d'abord paisiblement ces violens reproches, puis elle dit : « *Monna Madre*, punissez-moi lorsque je ne vous obéis pas ainsi que je le devrais, mais je vous en prie, n'employez pas de telles paroles, et surtout ne souhaitez de mal à personne, car cela ne convient pas à votre dignité de mère et m'afflige le cœur. » A ce moment, Catherine n'avait pas encore dix ans.

Quand, le soir venu, Giacomo remonta de la teinturerie, sa femme s'écria : « Écoute donc ce que ta fille m'a dit aujourd'hui. »

Plus tard, la fille du teinturier de Fontebranda devait dire la vérité aux puissans de ce monde avec la même fermeté et la même douceur.

*
* *

Catherine avait maintenant douze ans. Il ne lui était plus permis de s'aventurer seule dans les rues, et sa famille songeait à lui trouver un époux. Deux de ses sœurs étaient déjà mariées, car, en somme, les femmes sont destinées au mariage.

Monna Lapa se mit donc à parer sa fille et lui ordonna de se laver un peu plus souvent, de coiffer joliment ses cheveux, et de chercher à plaire aux hommes. Mais Catherine ne voulait pas entendre parler d'eux ; jamais elle ne se mettait à la fenêtre ou sur le seuil de la porte ainsi que les autres

jeunes filles, et ne chantait pas comme elles, en travaillant, des chansons d'amour ; elle prenait même la fuite lorsqu'un des ouvriers de son père pénétrait dans la pièce où elle se trouvait. « Seigneur Dieu! ils ne sont pourtant pas venimeux, » grondait Lapa; mais sa fille les fuyait justement comme des serpens.

Toutefois, grâce à Bonaventura, la sœur favorite de Catherine, on réussit à l'ébranler un peu; il vint un jour où Catherine consentit à se rendre au bal comme les autres jeunes filles, avec une belle toilette, les joues fardées, et les cheveux teints en blond, ainsi que l'exigeait la mode.

« A cette époque, Sienne était si riche de biens terrestres qu'il y avait fête presque chaque jour en l'honneur des nouvelles mariées, raconte un contemporain de Catherine, le moine Filippo Agazzari, dans ses *Histoires morales*.

Si l'on en croit ce sévère prédicateur, les jeunes Siennoises n'étaient pas moins frivoles au XIVe siècle qu'au XXe. Il cite le cas d'une jeune fille qui tomba morte pendant un banquet pour s'être trop serrée, ainsi que celui d'une autre dont le visage fut rongé par le fard qu'elle employait; il parle encore d'une troisième qui fut aidée à sa toilette par le Malin lui-même, déguisé sous les traits d'une caméristé et à laquelle il advint pis encore...

D'autres auteurs assurent que les dames passaient des journées entières sur leur terrasse, les cheveux exposés au soleil afin qu'ils devinssent blonds.

Cette période mondaine de la vie de Catherine semble avoir été brève; quoi qu'il en soit, elle prit fin à la mort soudaine de Bonaventura, en août 1363. Près du cadavre de sa sœur chérie, Catherine pleura amèrement, ce qu'elle considéra par la suite comme une horrible ingratitude vis-à-vis du Seigneur. Ne lui avait-il pas fait don de l'apparence extérieure qu'il lui voulait? Et elle avait cherché à l'améliorer ainsi qu'on gâche une œuvre de maître! Dieu l'avait créée à son image, et elle avait osé la repeindre et la transformer à l'image du diable! Plusieurs années après, elle s'accusait encore dans ses confessions de ce temps d'infidélité, et quand Raymond s'efforçait de la consoler, elle s'écriait : « Est-ce donc à mon confesseur d'excuser mes péchés? » Elle était elle-même convaincue que l'enfer eût été son partage, si elle fût morte dans cet état de frivolité.

Animée d'une ardeur nouvelle, la jeune fille reprit sa vie de pénitence et de prière, recherchant la solitude, mangeant fort peu et dormant le moins possible. Ceci ne convenait guère à ses parens, qui, depuis la mort de Bonaventura, étaient plus désireux encore qu'auparavant de marier Catherine, car en ce temps-là plus les familles étaient nombreuses, plus elles étaient considérées! Ils venaient précisément de rencontrer un jeune homme d'excellente famille qui serait un mari parfait pour leur fille; et, pour avoir raison de l'enfant rebelle qui méconnaissait son propre bien, ils s'adressèrent à Tommaso della Fonte, devenu prêtre et en outre le confesseur de Catherine.

Le dominicain se rendit à leur appel; Catherine, lui ouvrant alors son cœur, révéla à son ami d'enfance qu'elle avait fait vœu de virginité et lui déclara courageusement qu'elle ne consentirait jamais à une alliance terrestre, tout son cœur, appartenant à Dieu, ne pouvait donner asile à un amour humain. Tommaso, convaincu, changea d'avis et au lieu de la persuader de se marier, lui conseilla de couper ses cheveux dorés, puisque dans l'Église catholique c'est l'acte par lequel une femme indique qu'elle se consacre au Seigneur. Catherine suivit ce conseil et posa un voile blanc, comme un voile de religieuse, sur sa tête blonde et rasée. Lapa ne tarda pas à s'étonner du soin avec lequel sa fille conservait ce voile sur sa tête; enfin elle le souleva et vit...

Une heure pénible suivit cette découverte; la famille Benincasa était en fureur: tous accablèrent Catherine de reproches et l'assurèrent, avec toute la force du langage et des poumons italiens, qu'elle serait malgré tout contrainte à faire leur volonté : « Tes cheveux repousseront et tu auras un mari, dusses-tu en mourir! »

Le conseil de famille décréta ensuite qu'à l'avenir Catherine n'aurait plus de chambre à elle où il lui fût possible de se livrer à ses folies pieuses et, sur ce, la fille de service fut congédiée afin que Catherine se chargeât de sa besogne. Elle devint alors servante, et une servante qui à dessein fut traitée avec malveillance, dans l'espoir qu'elle préférerait changer de condition et se marierait. Mais, pour supporter cette épreuve, Catherine eut recours à un religieux artifice, — elle se figura qu'elle vivait dans la sainte maison de Nazareth, son père pieux et bon représentait Jésus-Christ lui-même, et sa mère tenait la place de la

Sainte-Vierge, tandis que ses frères étaient les apôtres et les disciples du Maître. Elle s'empressait ainsi continuellement au service de son céleste Époux : c'était sa voix qui l'appelait ; pour Lui, elle montait et descendait infatigablement l'escalier en courant; pour Lui, elle préparait les repas à la cuisine, et c'était Lui, sa mère et ses amis qu'elle servait à table!

Quelque temps s'écoula ainsi, et Catherine ne se rendait toujours pas ; elle était douce, mais inflexible. « Il nous faudra y renoncer, » se disaient entre eux ses frères. Comme il lui était interdit de s'enfermer dans aucune pièce, son père put un jour, sans qu'elle s'en aperçût, la surprendre agenouillée dans la chambre de Stefano, priant avec ferveur... Au-dessus de sa tête planait une blanche colombe qui disparut à l'entrée de Giacomo. Le père se retira songeur, — une colombe blanche au-dessus de la tête de sa fille... était-ce possible ?... et ne devait-il pas croire que cette colombe était le Saint-Esprit lui-même?

Cependant, Catherine caressait toujours son ancien projet d'imiter sainte Euphrosyne. Déjà elle s'était coupé les cheveux et il ne lui manquait plus que de prendre des habits d'homme, pour s'en aller au loin se faire admettre dans un monastère dominicain. Car les dominicains étaient toujours son idéal, aussi bien maintenant qu'elle avait quinze ans, que lorsqu'elle était une toute petite fille. Une nuit, en rêve, elle vit tous les saints fondateurs d'ordre : saint Benoît, saint Romuald, saint Bernard Tolomei, saint François et plusieurs autres; mais son regard n'en cherchait qu'un : saint Dominique! Lui aussi avait les yeux fixés sur Catherine et, s'avançant vers elle, il lui tendit un habit noir et blanc en disant : « Aie confiance, ma fille, ne crains rien, tu porteras un jour cet habit. » Catherine en ressentit une telle joie qu'elle se réveilla aussitôt. L'habit qu'elle venait de voir était celui que portaient à Sienne les sœurs qu'on appelle Mantellate.

Sans nul doute ce songe opéra une révolution dans l'esprit de la jeune fille; elle abandonna son vague et fantastique projet d'entrer dans un couvent de moines et poursuivit dès lors un but plus accessible, puisque, dans chaque maison à Sienne, il y avait des femmes qui portaient les couleurs de saint Dominique et appartenaient au Tiers-Ordre qu'il avait fondé à l'exemple de saint François; c'étaient les Mantellate. Sa propre tante, Agnès, veuve de Michele di Duccio, était Mantellata!

Qui ne connaît cet instant où, un grand dessein venant de germer dans l'esprit, on se sent poussé à agir, coûte que coûte? Tous les doutes, toutes les hésitations se taisent; il semble que l'on ne pourra jamais assez promptement réaliser le plan nouveau! C'est sous l'empire d'une résolution semblable que, dans la matinée qui suivit son rêve, Catherine réunit les membres de sa famille et leur déclara « qu'il leur serait plus facile de fondre une pierre que de l'ébranler dans son dessein. » « Je vous conseille donc, » dit-elle, « d'interrompre vos négociations au sujet de mon mariage, car en cela il m'est impossible de faire votre volonté, puisque l'on doit obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes. S'il vous plaît de me garder ici comme votre servante, je resterai de bon cœur à votre service... et si au contraire vous voulez me chasser du foyer, sachez que, malgré cela, je ne renoncerai jamais à mon projet : j'ai un époux si riche et si puissant qu'il ne me laissera jamais manquer du nécessaire et pourvoira à tous mes besoins! » Un siècle et demi auparavant, saint François avait adressé de telles paroles à sa famille, ce qui avait amené une rupture définitive entre lui et les siens. Mais Giacomo Benincasa n'était pas un Pietro di Bernardone, et l'esprit qui animait le fils du marchand d'Assise s'était en cinq générations répandu dans le monde entier. « L'ange qui portait le sceau du Dieu vivant » (c'est ainsi que saint Bonaventure désignait François) avait confirmé des milliers et des milliers d'hommes et Giacomo était du nombre.

Le silence régna dans la pièce lorsque Catherine se tut. Puis, faisant appel à tout son courage, Giacomo dit du plus profond de son cœur : « Dieu nous préserve, ma chère fille, de nous opposer de quelque façon que ce soit à sa volonté ; depuis longtemps nous avions compris que ce n'était point chez toi caprice d'enfant, nous voyons maintenant que c'est le Seigneur qui te guide. Accomplis donc librement ton vœu et vis ainsi que l'Esprit-Saint t'y engage. Nous te supplions seulement de prier sans cesse pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de ton Époux. »

Tourné vers Lapa et ses fils, Giacomo ajouta : « Que personne n'ose tourmenter ma fille bien-aimée, qu'elle serve son Époux en paix et en liberté, afin d'intercéder continuellement pour nous. Pourrions-nous jamais trouver pour elle un Époux de plus haut lignage ? »

Pendant cette période de querelles familiales, Catherine avait construit dans son âme une cellule secrète d'où personne ne pouvait la chasser et qu'elle résolut de ne jamais quitter, quelles que fussent ses occupations extérieures... C'était ce refuge secret que connaissait aussi François d'Assise et dont il avait dit : « Notre frère le corps est une cellule et l'âme est l'ermite qui y demeure. »

Mais bientôt Catherine reçut la promesse de posséder également une vraie cellule extérieure. Dans la maison de Giacomo Benincasa, juste au-dessous de la cuisine, se trouvait une petite chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur le Vicolo del Tiratoio (1). Catherine découvrant que cette pièce était abandonnée y installa son ermitage. On voit encore cette cellule de nos jours. Le plancher est exactement au niveau de la ruelle qui passe derrière la maison, la fenêtre est actuellement murée, mais une croix taillée dans la pierre indique aux passans que c'est la chambre sanctifiée par Catherine. Cette chambre était fort petite, — cinq mètres de long sur trois mètres de large, — et carrelée de grandes briques rouges. Il n'y avait guère place pour des meubles : un coffre où elle serrait ses affaires et un banc, c'était tout. Le banc, dans la journée, lui servait de table, et la nuit elle s'étendait dessus tout habillée avec une bûche en guise d'oreiller, ou bien reposait sa tête sur la marche de brique qui servait à atteindre la fenêtre haut placée. La porte et les volets étant souvent clos, la petite chambre n'était alors éclairée que par la lampe qui brûlait devant le crucifix suspendu au mur.

Là, dans l'obscurité et la solitude, Catherine pouvait réellement reproduire les pénitences des anciens solitaires. Depuis longtemps déjà elle avait cessé de manger de la viande ; elle se refusait à présent toute nourriture tant soit peu délicate, et plus tard elle parvint à vivre uniquement de pain et d'herbe crue. Elle se mortifiait encore d'autre manière en portant un cilice qu'elle échangea ensuite contre une mince chaîne de fer qu'elle serrait autour de sa taille.

Un jour qu'elle pénétra chez sa fille, Lapa la vit se flagéller de telle sorte que le sang jaillissait et elle pleura si fort que tout

(1) *Tiratoio.* Endroit où les drapiers exposaient leur marchandise pour la vente. Arnolfo di Cambio fit construire un superbe Tiratoio pour l'Arte della Lana sur l'emplacement actuel de la Bourse de Sienne.

le voisinage l'entendit. Elle poussait des cris sauvages : « Ma fille, ma fille, veux-tu donc te tuer! Ah! quelle est la puissance qui me ravit mon enfant? » Puis (fait observer Raymond avec un froid mépris) elle se livrait à toutes sortes d'actes étranges comme de s'égratigner le visage ou de s'arracher les cheveux. Raymond, le moine sévère, pouvait en parler à son aise, il ignorait ce qu'est un cœur de mère! *Simplicissima Lapa,* tu aimais tant ta petite Catherine, l'enfant de ton cœur, la dernière, celle que tu avais nourrie toi-même, le rayon de soleil de ton foyer, la gracieuse Euphrosyne, et tu ne comprenais pas pourquoi elle se maltraitait ainsi, et tu sanglotais, et t'arrachais les cheveux en voyant couler son sang, ton sang et le sang de Giacomo qui ruisselait des veines de Catherine et dont chaque précieuse goutte était une goutte de jeunesse, une goutte de vie, une goutte de bonheur qui, une fois répandue, ne pourrait jamais être reconquise! O naïve et sensible Lapa! Nous sentons comme toi, nous te comprenons, nous t'aimons pour ton grand cœur impétueux, ce cœur que tu as transmis à ta fille et qui la faisait si vaillante et si forte!...

Ni par la violence, ni par la douceur, Lapa n'avait pu avoir raison de Catherine ; elle essaya d'un troisième moyen, les distractions, et l'emmena à Vignone, station thermale très fréquentée, située dans la montagne au Sud de Sienne, au bord du fleuve Orcia. Ce fut en vain. Lapa rentra donc à Sienne ayant perdu sa cause, et Catherine dévoila pour la première fois, à sa mère, son intention de devenir Mantellata. Elle la tourmenta si bien que celle-ci promit d'aller trouver la Prieure des Mantellate et de lui soumettre ce projet. Cependant, Lapa revint fort satisfaite de cette visite ; la Prieure lui avait répondu que les Mantellate ne recevaient que des veuves et qu'une jeune fille de l'âge de Catherine ne pouvait être admise parmi elles.

Sur ces entrefaites, Catherine fut atteinte de la varicelle, particulièrement grave chez les jeunes filles de seize ans, et Lapa désolée s'installa jour et nuit au chevet de son enfant malade ; mais comme Catherine refusait toutes les douceurs qu'elle lui apportait, sa mère finit par s'écrier avec désespoir : « Hélas! ne puis-je donc rien pour toi? » Ce à quoi Catherine répondit avec finesse : « Si tu veux que je guérisse, aide-moi à devenir Mantellata; autrement, je suis persuadée que saint

Dominique fera en sorte que vous ne puissiez me posséder ni sous cet habit ni sous aucun autre!... »

Lapa retourna alors chez les sœurs et, le cœur plein de détresse, plaida la cause de sa fille. « Si encore elle n'était pas trop jolie... » insinua la Prieure. « Venez en juger vous-même, » répondit Lapa qui, elle aussi, savait être diplomate. La Prieure la suivit et ne trouva pas que Catherine, dont le visage était couvert de boutons, fût d'une extrême beauté; en revanche, elle fut impressionnée de sa piété incontestable. Les autres sœurs furent consultées et il est possible qu'Agnès Benincasa ait pesé sur la décision, en faveur de sa nièce; quoi qu'il en soit, Catherine reçut enfin l'heureuse nouvelle si long. temps attendue qu'elle serait admise au nombre des Mantellate. La joie qu'elle en éprouva fut si vive que la maladie déclina rapidement et que l'on put fixer le jour de sa réception.

Peu avant ce jour, si impatiemment désiré, Catherine eut à soutenir un rude combat. Elle était un soir dans son austère cellule, en prière devant son crucifix, — c'était à la tombée de la nuit, à l'heure où l'âme est pleine de désirs qui l'étonnent elle-même, désirs qui ne se risquent pas au soleil, désirs qui s'évanouissent dès que s'allument les lampes, mais qui prennent leur essor aux confins du jour et de la nuit, tels de sombres oiseaux crépusculaires, — souvenirs mélancoliques, rêves dangereux...

Ce soir-là, dans sa petite cellule enténébrée, Catherine reçut la visite de ces hôtes troublans. Entendit-elle la voix de sa défunte sœur Bonaventura? Se rappela-t-elle le bonheur de la jeune mère entourée de ses enfans joyeux? Ou bien fut-ce le souvenir d'une fête? Revit-elle les étendards gracieusement agités par les jeunes et sveltes *alfieri*? Revit-elle la foule en habits de gala rassemblée au *Campo* sous le soleil éclatant, et les estrades ornées de draperies rouges, occupées par des dames élégamment vêtues? « Toi aussi, Catherine, tu pourrais prendre place au milieu d'elles, murmurait une voix à son oreille. Pourquoi as-tu coupé tes beaux cheveux dorés? Pourquoi portes-tu un cilice sur ton corps délicat, et pourquoi revêtiras-tu dans quelques jours la grossière robe des sœurs? Vois, cet habit n'est-il pas bien plus beau? » Et, dans la lumière déclinante du soir, Catherine crut apercevoir devant elle un jeune homme svelte et beau comme un page *della Contrada dell'Oca*, qui lui

présentait un riche vêtement. Jamais elle n'avait rien vu de plus ravissant : c'était une robe de soie chatoyante, brodée d'or et chargée de perles et de pierres précieuses...

Comme ensorcelée, Catherine jeta un regard sur la robe éblouissante, et le beau jeune homme qui prenait son silence pour un consentement se préparait déjà à l'en revêtir.

Alors Catherine sembla s'éveiller d'un rêve ; elle comprit clairement ce qu'elle était sur le point de faire et d'un geste rapide repoussa le séducteur et son mirage... La vision extérieure disparut, mais la tentation intérieure persista. C'était comme si, jusqu'à ce jour, elle eût vécu sans avoir le sentiment des réalités de la vie. Elle avait suivi ses inclinations, uniquement préoccupée d'atteindre son but ; quel bien lui en revenait-il au moment où elle y parvenait ? Lorsqu'elle s'était fiancée à Jésus dans son enfance, savait-elle déjà ce qu'elle préférait : n'avait-elle pas écouté uniquement le naïf désir de faire ce qu'enseignaient les prêtres, ce qui était agréable à Dieu et ce que tant de pieuses femmes avaient fait avant elle? Elle avait maintenant l'impression que plusieurs voiles se déchiraient successivement, — elle voyait tels qu'ils sont la vie et le bonheur des hommes, la vie et le bonheur des femmes et se rendait compte qu'elle allait y renoncer pour toujours... Jamais, au pied de l'autel, elle ne mettrait sa main dans la main d'un époux, jamais elle ne quitterait l'église conduite par lui en adressant à ses parens un grave et joyeux salut... Les torches nuptiales ne s'allumeraient jamais pour elle et jamais, lorsqu'elle serait devenue une vieille aux cheveux blancs, elle ne montrerait à ses petits-enfans émerveillés son ancien voile de noces aux fleurs brochées d'argent...

Faisant appel à toute son énergie, Catherine s'arracha brusquement à la rêverie qui assaillait son cœur de femme : « O toi mon bien-aimé, mon unique époux, s'écria-t-elle, en tombant à genoux devant le crucifix, tu sais bien que je n'ai jamais désiré que toi seul ; viens aujourd'hui à mon secours, ô mon Sauveur, fortifie-moi et soutiens-moi en cette heure difficile. »

Le Crucifié ne parut pas s'attendrir ; il resta silencieux, les yeux sans regard, mais on entendit comme le froufrou d'une robe de femme qui bruissait contre les murs froids comme de l'or et de la soie, et devant Catherine apparut Celle qui est bénie

entre toutes les femmes, la patronne de Sienne, la Vierge Sainte et la Mère de Dieu, *Madonna Maria*. De même que le tentateur, quelques instans auparavant, elle aussi portait sur son bras une robe resplendissante, brodée d'or et de perles, étincelante de pierres précieuses : « Cet habit, ô ma fille, dit la mère de Jésus, de sa voix douce et tendre (qui fait pleurer tous ceux qui l'entendent), cet habit, je l'ai tiré pour toi du cœur de mon fils ; il était contenu dans la blessure de son côté comme dans un écrin doré et de mes propres mains je l'ai brodé. » Alors Catherine, brûlante de désir et tremblante d'humilité, inclina la tête, et la Vierge la revêtit de la céleste tunique.

*
* *

Quand on pénètre dans l'église San Domenico, à Sienne, on aperçoit, immédiatement à main droite, une porte donnant accès dans une petite chapelle fermée, située un peu au-dessus de l'église elle-même. Dans l'ancien temps, cette chapelle était ouverte : seules, quelques ogives dont on voit encore les restes la séparaient de la nef centrale; un escalier y conduisait et, lorsque les ogives y furent murées, on en respecta quelques marches qui se trouvent encadrées dans le mur et sous lesquelles on peut lire cette vieille inscription : « Catherine montait ces marches pour venir prier le Christ, son Époux. » C'est là *Cappella delle Volte* dont il est souvent fait mention dans l'histoire de sainte Catherine. Les Mantellate s'y réunissaient toujours, et c'est là qu'un dimanche après-midi de l'année 1363, en présence de toutes les sœurs assemblées, Catherine reçut, des mains du Père Bartolommeo Montucci, la robe blanche, la ceinture de cuir, le manteau noir et le foulard blanc. « Et en rentrant de l'église, raconte Raymond de Capoue, elle se dit à elle-même : Voici que tu es entrée en religion, tu ne dois plus vivre comme tu l'as fait jusqu'ici; la vie séculière est passée, une vie nouvelle s'ouvre devant toi; tu dois te ceindre d'une souveraine pureté, ainsi que le signifie la robe blanche que tu portes; tu dois ensuite mourir complètement au monde, ton manteau noir le montre ouvertement et désormais il te faudra marcher dans cette voie étroite où si peu d'âmes osent s'engager. » Quand elle se retrouva seule dans sa cellule, elle eut une splendide vision, bien significative. Elle vit un arbre immense chargé de fruits magnifiques au pied duquel se

trouvait un buisson d'épines si haut et si touffu qu'il paraissait malaisé de s'approcher de l'arbre et d'en cueillir les fruits. Un peu plus loin, s'élevait une petite colline couverte de blés qui déjà blanchissaient pour la moisson et qui étaient fort beaux d'aspect, mais dont les épis vides tombaient en poussière entre les mains, dès qu'on les touchait. Puis elle vit une foule de gens, qui passaient en cet endroit, s'arrêter devant l'arbre, considérer les fruits avec envie et tenter de les atteindre, mais les épines les blessaient et ils renonçaient promptement à franchir la haie; alors, tournant leurs regards vers la colline couverte de moissons, ils s'élançaient dans cette direction et se nourrissaient du mauvais blé qui les rendait malades et les privait de leurs forces. Et d'autres venaient encore, qui avaient plus de courage que les premiers : ceux-là franchissaient la haie, mais en approchant de l'arbre, ils s'apercevaient que les fruits pendaient très haut et que le tronc était lisse et d'un accès difficile, et eux aussi continuaient leur route pour aller se nourrir du blé décevant qui les affamait davantage encore. Finalement il en survint quelques-uns qui, se décidant à traverser le fourré d'épines et à monter dans l'arbre, cueillirent des fruits et les mangèrent, ce qui les fortifia de telle sorte dans leur âme, qu'ensuite ils éprouvaient du dégoût pour toute autre nourriture.

« Catherine, écrit Caffarini, fut saisie d'étonnement à la pensée que tant d'hommes fussent assez sots et assez aveugles pour aimer et suivre le monde trompeur plutôt que de se livrer à Jésus-Christ qui nous invite et nous appelle et qui, dès l'exil, console et réjouit ses serviteurs. Car cet arbre, elle l'avait bien compris, représentait le Verbe éternel incarné, dont les fruits délicieux sont toutes les vertus, tandis que la colline, qui ne produit pas de bon blé, mais de l'ivraie, représente les champs dorés du monde que l'on cultive en vain avec effort. Ceux qui s'éloignent de l'arbre dès que les épines se font sentir sont tous ceux qui se prétendent incapables de mener une vie pieuse et y renoncent dès l'abord. Ceux qui leur succèdent et se laissent effrayer par la hauteur de l'arbre sont ceux qui entreprennent avec énergie et bonne volonté l'œuvre de leur sanctification, mais qui se découragent et manquent de persévérance. Les derniers venus sont les vrais croyans qui sont affermis dans la vérité. »

Cette vision contient déjà l'idée fondamentale que Catherine devait développer d'une manière plus large et plus profonde dans les années suivantes. Ainsi qu'elle le pressent, l'homme est placé entre deux puissances rivales qui, l'une et l'autre, sollicitent son amour. L'une de ces puissances, c'est la Vérité, la Vie, la Paix, la Joie et la Béatitude; l'autre, c'est le Monde, le Mirage satanique, toujours trompeur et décevant du démon.

Catherine était âgée d'environ seize ans lorsqu'elle devint Mantellata, et sa vie solitaire se prolongea jusqu'à ce qu'elle atteignît sa dix-neuvième année; à cet âge, une Italienne est déjà une femme faite et il était impossible que Catherine ne s'en ressentît pas. Un nouveau et rude combat, un suprême et décisif effort sur elle-même lui restait à accomplir. Déjà elle avait triomphé de son cœur; il lui fallait encore triompher de ses sens.

Des images familières se représentaient à son esprit : le foyer, le ménage, les enfans... Catherine, en arpentant sa cellule, semblait découvrir combien elle était sombre. étroite et solitaire... A quelques pas seulement, au pied de la colline, se trouvait Fontebranda, où des femmes réunies devant la fontaine se reposaient un moment, tandis que leurs cruches s'emplissaient, en causant de leurs achats, des cours du marché, du repas du soir et des culottes de leurs petits garçons... Et au dehors des portes s'étendait la vallée de Vallepiatta, pleine de chansons d'amour, telle qu'on la voit encore aujourd'hui par les tièdes soirées d'été, à l'heure où les mouches de feu dansent dans les sombres taillis et au-dessus des champs de maïs enténébrés; à l'heure où les petites grenouilles vertes lancent du fond des prairies leur strident hymne nuptial; à l'heure où les mères se tiennent sur le seuil des maisons, tandis que les gros marmots s'asseyent dans la chaude poussière blanche de la route... et que les jeunes filles, bras dessus bras dessous, descendent dans la vallée où elles rencontrent des jeunes gens qui chantent d'une voix forte et vibrante; elles leur répondent alors, et l'un et l'autre chœur se réunissent allégrement pour lancer un triomphant *Amore, amore!*

Des visions comme celles-ci ont sans doute hanté la jeune Italienne dans la cellule sombre et déserte qui donnait sur une petite ruelle puante, derrière la maison de Giacomo Benincasa. Mais Catherine n'était aucunement sentimentale; la volonté

qu'elle tenait de son père dominait la fougue qu'elle tenait de sa mère, et elle voulait rester fidèle à la promesse faite à son Époux céleste, dût-elle même la conduire en enfer, comme le prétendait l'Esprit du mal. Son Sauveur avait choisi de vivre dans la souffrance; elle désirait l'imiter et le suivre sur la croix, afin de pouvoir rentrer avec Lui dans la gloire. N'avait-elle pas récemment entendu une voix du ciel parler à son cœur et dire : « Si tu veux être forte dans les combats, il faut qu'à tes yeux toute douceur devienne amertume et que toute amertume te soit douceur. »

*
* *

Entriamo nella cella del cognoscimento di noi. « Entrons dans la cellule de la connaissance de nous-même. » Cette formule reparaît sans cesse dans les lettres de Catherine, et si courte qu'elle soit, elle signifie tout ce que représentait à ses yeux la vie de retraite : « Beaucoup vivent dans une cellule et néanmoins en sont absens par la pensée, lui dit un jour le Sauveur ; je veux donc que ta cellule soit celle de la connaissance de toi-même et de tes péchés. » La connaissance d'elle-même et la connaissance de Dieu, tel était le double secret de la vie cellulaire de Catherine.

« Chaque soir, quand il commençait à faire nuit, raconte Caffarini, Catherine se sentait attirée vers Dieu par une puissance irrésistible. Sa volonté et son cœur se rapprochaient de la volonté et du cœur de Dieu et le monde extérieur s'évanouissait pour elle. » Mais le monde intérieur, le monde de l'esprit, le ciel, le Paradis, s'ouvrait devant elle. A maintes reprises, le Seigneur vint la visiter dans sa cellule, amenant avec lui ses amis, Marie-Madeleine, saint Jean l'Évangéliste et les apôtres Jacques et Paul. Parfois aussi, elle rencontrait ces hôtes célestes dans le jardin, lorsque au crépuscule elle se promenait dans les allées bordées de lavande, parmi les roses et les lis. Un soir, Catherine fut si absorbée par son entretien avec le Seigneur et Marie-Madeleine, que la nuit tomba complètement sans qu'elle s'en aperçût : « Maître, s'écria-t-elle soudain, il ne convient pas que je reste dehors aussi tard, permets-moi donc de me retirer. » — « Fais comme il te semblera bon, ma fille, » fut la réponse. Et comme Catherine se relevait pour descendre dans sa cellule,

Jésus et Magdeleine la suivirent et restèrent encore quelque temps chez elle. Tous trois s'étant assis sur le banc causèrent ensemble comme de bons amis : Jésus à droite, Magdeleine à gauche et l'hôtesse au milieu entre ses deux visiteurs.

Un autre soir, tandis qu'elle priait, Catherine eut le sentiment que Jésus, accompagné de saint Dominique, était à ses côtés, et elle en ressentit une telle joie qu'elle se mit à chanter tout haut. Les deux hôtes célestes se joignirent à elle et tous trois chantèrent de concert comme chantent les élus devant le trône de Dieu. Puis la vision s'évanouit et Catherine se retrouva seule, le cœur prêt à se rompre d'ardentes aspirations vers la patrie céleste peuplée de millions d'anges.

Depuis lors, Catherine se tenait souvent au guet près de la petite fenêtre de sa cellule ou bien se rendait dans le jardin par les soirées étoilées de l'hiver, et quand elle sondait ainsi les profondeurs de l'espace, il lui semblait percevoir au loin, tout à fait au loin, le chant des phalanges célestes et il lui devenait affreusement dur de se sentir environnée des ombres de la terre.

A la fin de ces trois années, une ère nouvelle commença pour Catherine, un monde nouveau s'ouvrit devant elle : elle apprit à lire et à écrire. Depuis longtemps déjà, elle désirait acquérir cette double science généralement peu répandue à cette époque, car elle voyait sans cesse à l'église les missels et les bréviaires dont se servaient les Dominicains, et plus d'une des Mantellate possédaient un livre de prières qu'elles lisaient durant l'office divin, dans la *Cappella delle Volte*. L'une de ces sœurs, peut-être Alessia Saracini, appartenant à une noble famille (par conséquent instruite) et celle que l'on nomme la première parmi les amies de Catherine, lui procura un alphabet, et la jeune fille âgée de près de vingt ans se mit à apprendre ses lettres dans la solitude de sa cellule.

Les progrès étaient lents, et après plusieurs semaines de vains efforts, il lui sembla en être toujours au même point ; elle s'adressa alors à Jésus : « S'il te plaît, Seigneur, que je puisse lire l'office et chanter tes louanges à l'église, viens à mon aide. Mais si ce n'est point ta volonté, je resterai bien volontiers dans mon ignorance actuelle, » lui dit-elle dans sa prière. Dès cet instant, les progrès furent rapides, et Catherine réussit enfin à lire couramment. Souvent, néanmoins, elle devinait

plus qu'elle ne lisait, car, affirme Raymond, quand on la priait d'épeler ce qu'elle venait de lire, elle en était incapable, connaissant à peine ses lettres (1). Cette remarque met en lumière la nature de la science de Catherine; elle était purement intuitive. Quelles qu'en fussent d'ailleurs les sources, Catherine pouvait lire à présent : elle consacrait à la lecture des heures entières. Ses lettres témoignent d'une connaissance approfondie de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul. L'apôtre mystique et extatique possédait bien le génie propre à l'intéresser; elle parle volontiers de lui en l'appelant : *Il glorioso Pavolo* ou *Questo innamorato Pavolo.* Dans les psaumes, les hymnes et les légendes des saints, son esprit et son cœur trouvaient toujours un aliment nouveau. Elle avait pour certaines prières une prédilection toute spéciale, entre autres pour le verset qui commence chaque heure : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur hâtez-vous de me secourir. »

Mais le Bréviaire était sa lecture préférée : elle y fit connaissance de tous les grands chrétiens déjà morts, des martyrs et des vierges vêtues de blanc qui toutes se tiennent devant le trône de l'Agneau, au delà du fleuve de la mort : sainte Marguerite, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Lucie... « J'ai trouvé une nouvelle et bien belle lumière, — écrit Catherine dans une de ses lettres, faisant un jeu de mots sur l'analogie qui existe entre « luce » (lumière) et « Lucie, » — c'est cette douce vierge romaine, sainte Lucie, qui nous l'envoie. Nous prierons Magdeleine, aimante et aimable entre toutes, de nous inspirer cette profonde haine de nous-même qu'elle ressentait, et Agnès qui est un agneau (*agnello*, autre jeu de mots) de mansuétude et d'humilité nous obtiendra ces vertus. Voici donc que Lucie nous donne la lumière, Magdeleine la haine de nous-même et l'amour de Dieu, et Agnès l'huile de l'humilité pour entretenir notre lampe. »

Le souvenir de ses lectures lui revenait à la mémoire durant ses visions qui continuaient toujours. Les visiteurs célestes ne venaient plus seulement la trouver dans la solitude de sa cellule et dans le jardin enténébré sur la terrasse, mais encore

(1) On raconte de même de sainte Hildegarde (1099-1179) qu'elle comprenait l'ensemble de ce qu'elle lisait, mais qu'elle était incapable d'épeler les mots les plus simples ou d'analyser une phrase quelconque. (Migne, *Patr. Lat.*, CXCVII, col. 104 A, 384 A.)

dans la rue et à l'église. Un jour qu'elle avait le cœur affligé, saint Dominique la raccompagna de l'église chez elle en la consolant et en la réconfortant : « J'en fus si heureuse, » confia plus tard Catherine à son confesseur, « que j'aurais volontiers consenti à mourir sur-le-champ pour partager aussitôt avec lui la félicité éternelle. »

Une autre fois, absorbée par une longue prière et méditant le mystère de l'humanité sainte de Jésus, dans l'église San Domenico, son âme fut inondée de lumière et elle comprit clairement que Jésus était plus qu'un homme et que son être contenait la plénitude de l'amour, de la bonté, de la clémence, de la douceur et de la félicité ; et elle se désolait de ne pas trouver de mots pour rapporter ce qu'elle avait vu ainsi et de ce qu'il lui était impossible de dépeindre la beauté et la majesté de la Face de Dieu et d'être obligée de se contenter de ces misérables expressions : « Il est le Bien, il est le vrai et suprême Bien. »

Catherine aimait Jésus avec toute la passion dont une femme est capable, jusqu'au don total d'elle-même. Un homme peut aimer Jésus comme un frère aîné, comme un ami très cher, comme un père bien-aimé auquel on ne désobéirait pour rien au monde, mais une femme aime Jésus comme son époux, comme celui auquel sa vie est consacrée : « Me voici, prends-moi, je suis tienne, fais de moi ce qu'il te plaira ! »

Catherine n'ignorait pas ce qu'est l'amour terrestre et en parle avec la plus grande simplicité et la plus grande pureté : « L'homme ne peut pas vivre sans amour, dit-elle dans une de ses lettres, car l'homme a été créé pour aimer. C'est l'amour du père et de la mère qui donne l'être et la vie à un enfant. » Mais pour Catherine, comme pour saint Paul, cet amour conjugal n'est que le symbole d'un amour supérieur, du « grand sacrement, » de l'alliance du Christ et de l'Église, de Jésus et de l'âme. Et, de même que dans le mariage idéal, le degré de cette union dépend de l'harmonie des cœurs et de l'unité de volonté qui finalement transforme celui qui aime à la ressemblance de l'être aimé, qui communique de plus en plus l'esprit de Jésus à l'Église et rend les chrétiens de plus en plus semblables à Lui.

Cet amour, lui aussi, a ses prémices et sa consommation, ses baisers, ses étreintes, ses fiançailles et ses noces ! C'est en

raison de ceci que le *Cantique des Cantiques* fait partie des livres saints de l'Église et que Lacordaire a pu dire : « Il n'existe pas deux amours, il n'y en a qu'un : l'amour céleste est le même sentiment que l'amour terrestre, mais son objet est infini. » Catherine lisait le *Cantique des Cantiques* avec tout son cœur de femme, et sans cesse elle répétait le gémissement de la Sulamite : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche ! » Encore n'osait-elle pas réclamer davantage et formuler le souhait brûlant : « Que sa main droite passe sous ma tête et que sa main gauche m'embrasse ! » Mais elle désirait ardemment le baiser, le baiser que donne l'époux à son épouse...

Or, raconte Caffarini, tandis que Catherine priait dans sa cellule sans pouvoir se rassasier de répéter les gémissemens d'amour de l'Épouse du *Cantique des Cantiques*, il advint que Jésus lui apparut et lui donna un baiser qui la combla d'une douceur indicible. Elle s'enhardit alors jusqu'à le prier de lui enseigner ce qu'elle devait faire pour ne lui être jamais un seul instant infidèle et toujours lui appartenir de cœur, d'âme et d'esprit. Ceci exprime clairement quelle est l'essence même de l'amour mystique.

*
* *

Vint alors le jour si lontemps attendu des noces mystiques de Catherine Benincasa.

C'était un mardi de l'année 1367, le dernier jour du Carnaval, le Mardi Gras... Sienne était en pleine effervescence, les masques fourmillaient dans les rues, on entendait des cris, des rires, des chansons accompagnés des accords de la lyre, et des baisers folâtres. Les Siennois s'entendaient à se divertir. Dans la via Garibaldi, à la hauteur de la via Magenta, s'élève encore la *Consuma*, qui est la maison où se réunissait la jeunesse dorée de la ville, la « brigade dépensière, » qui trouvait moyen de gaspiller deux cent mille florins d'or en l'espace de vingt mois seulement. « Y eut-il jamais hommes plus légers que les Siennois? » interrogeait Dante scandalisé. Il les connaissait bien et avait été l'un des leurs au *palio*, la grande fête de l'été; il avait pris part à leurs festins et goûté de leurs mets les plus délicats, du délicieux gibier farci d'œillets et de bien d'autres gourmandises païennes.

Mais les joies du carnaval n'avaient point accès dans la

chambre obscure et solitaire de la via del Tiratoio. Catherine était seule dans la maison ; tous les autres membres de la famille s'amusaient au dehors, et peut-être, dans la solitude, la jeune fille a-t-elle éprouvé ce que des chrétiens « moins affermis » connaissent si bien : le sentiment soudain que le monde de la foi se décolore et pâlit ainsi que la flamme des cierges à la lumière du soleil, s'évanouit et devient irréel et absurde en face de l'évidence des puissantes et chaudes réalités de la vie. « Qu'il me baise du baiser de sa bouche ! » Oui, mais là dans la rue, à vingt pas d'ici, au milieu du tourbillon du carnaval, il y a quelqu'un qui, sans plus de façons, te prendrait par la taille pour te faire danser toute la nuit, qui t'offrirait du vin doux d'Orvieto ou de l'Asti mousseux, et qui t'embrasserait volontiers autant que cela te ferait plaisir ; puis, l'aube venue, tu prendrais congé de lui les yeux humides, et, passant les bras autour de son cou, tu lui donnerais un dernier baiser en guise de remerciement et d'adieu et tu ne le reverrais jamais...

Peut-être cette image se présenta-t-elle à l'imagination de Catherine, comme un dernier appel de la vie mondaine ? Nous l'ignorons. « Mais le Seigneur, dit Caffarini, avait décidé de se servir de Catherine comme d'un instrument pour le salut de beaucoup d'âmes égarées. » Il fallait par conséquent qu'elle fût inébranlablement affermie dans la foi, comme la maison sur le roc, et c'est pourquoi, en ce jour de carnaval, Catherine ne cessait d'implorer : « Seigneur, accorde-moi la plénitude de la Foi. »

Catherine priait, et sa prière fut exaucée.

« Puisque, par amour pour moi, tu as renoncé à tous les plaisirs du monde et ne veux te réjouir qu'en moi seul, lui dit le Seigneur, j'ai résolu de t'épouser dans la foi et de célébrer solennellement mes noces avec toi... »

Cependant, il était accompagné de sa sainte Mère, de saint Jean l'Évangéliste, de saint Paul et du prophète David, et Marie plaça la main de la jeune fille dans celle de son fils, tandis que David jouait de la harpe. Jésus tendit alors un anneau d'or qu'il passa au doigt de son Épouse : « Moi ton créateur et ton Sauveur, dit-il, je t'épouse aujourd'hui et te fais don d'une foi qui ne fléchira jamais et sera préservée de toute atteinte jusqu'au jour où nos noces seront célébrées dans le ciel. Ne crains rien, étant revêtue de l'armure de la foi, tu triompheras

de tous tes ennemis. » Puis la clarté céleste s'éteignit et les formes rayonnantes s'évanouirent avec les derniers accords de la harpe de David.

Mais dans l'obscurité de la cellule, l'anneau des épousailles étincelait au doigt de Catherine ; elle le porta à ses lèvres et le contempla avec ravissement ; c'était un anneau d'or sertissant un grand diamant entouré de quatre petites perles : le dur diamant de la foi que rien ne peut rayer, les perles de la pureté d'intention, de pensée, de parole et d'action, comprit-elle.

Désormais Catherine porta toujours son anneau nuptial, mais il n'était visible que pour elle et, par intervalles, disparaissait même à ses yeux lorsqu'elle avait offensé son Seigneur et son céleste Époux, soit par une parole un peu vive, soit en jetant un regard frivole sur quelque objet mondain. Alors elle pleurait amèrement son infidélité et confessait sa faute, et, dès qu'elle sortait du confessionnal, l'or, le diamant et les perles brillaient de nouveau d'un vif éclat sur sa main...

JOHANNES JŒRGENSEN.

LA GUERRE DE CÔTES

ET

LES DEUX BLOCUS

Quand on jette un coup d'œil rétrospectif sur les événemens qui se déroulent depuis trente mois, on reconnaît que les principes directeurs des opérations maritimes ont subi des fluctuations singulières. Ces principes étaient, au prime début, fort différens de ceux que l'on se trouve présentement obligé d'appliquer et plus encore sans doute de ceux dont on peut prévoir l'application prochaine.

De quoi s'agissait-il donc, quand la guerre a éclaté, pour les armées navales qui se trouvaient engagées dans le conflit? L'anglaise, ne sachant pas bien encore quelle politique de guerre adopterait un gouvernement que certaines attaches pacifistes faisaient vaciller dans ses généreuses résolutions, ne prétendait qu'à barrer le Pas de Calais à l'ennemi et à couvrir efficacement le passage de la « force expéditionnaire » qui allait, probablement descendre sur le sol français.

La nôtre, imbue de l'exclusive doctrine de la guerre d'escadres et constituée exclusivement pour la grande bataille en haute mer, se voyait brusquement « en l'air, » ne trouvant plus, — fort heureusement, du reste, — à la portée de sa main l'adversaire que les alliances officielles lui désignaient et qui, au demeurant, se serait certainement refusé à lui fournir bénévolement l'occasion d'une rencontre décisive. Bientôt la flotte française allait être sollicitée en sens inverse, par l'intérêt de la poursuite du *Gœben* et du *Breslau*, d'une part ; de l'autre,

par la nécessité, beaucoup moins pressante que ne le croyait l'autorité militaire, de couvrir le transport de l'armée d'Afrique contre une attaque qui ne pouvait plus partir que de la lointaine base de Pola. Enfin, plus tard, trop tard, malheureusement, et après que l'adversaire autrichien avait eu tout le loisir de prendre ses mesures, nous allions entamer à Cattaro une opération rentrant tout à fait dans la guerre de côtes, mais sans avoir les moyens nécessaires pour mener cette entreprise à bonne fin.

La flotte allemande, pendant ce temps-là, nous apparaissait comme aussi décidée que l'autrichienne à garder une attitude passive. Les visées audacieusement agressives qu'on lui prêtait sur la foi des propagandistes les plus qualifiés de la ligue maritime, semblaient tout à fait abandonnées. Mouiller des mines automatiques sur les routes de navigation de la mer du Nord et dans le Sud du Grand-Belt, sans le moindre souci de la neutralité danoise ni, d'ailleurs, d'aucune des règles du droit international maritime ; renforcer activement les défenses de son littoral ; exercer à la hâte des sous-marins qui, jusque là, n'avaient pas joui de la même faveur que les belles divisions de *Hoch see torpedo boote ;* enfin, tout disposer, sur les mers et à l'étranger, pour rendre fructueuses les opérations de ses croiseurs contre le commerce anglais, telles étaient les préoccupations dominantes de l'État-major naval de Berlin.

Cet État-major connut des déboires, justement à cause de l'organisation insuffisante (défaut de bases secondaires à l'extérieur, surtout) de la guerre de croisière, où l'on n'improvise pas. Mais il n'allait pas tarder à se ressaisir et à trouver sa voie. Cette voie, marquée à son point de départ, le 22 septembre 1914, par la destruction en quelques instans de trois beaux croiseurs anglais, devait être celle de la guerre sous-marine poursuivie au moyen de navires de plongée qui affectèrent de plus en plus le caractère autonome et offensif, tandis que leur tonnage s'accroissait, ainsi que leur vitesse et leur *endurance*, tandis qu'ils s'armaient de canons et de mines, aussi bien que de torpilles automobiles.

Mais une question se présentait, dès la fin de 1914, aux dirigeans de l'Allemagne. Ces armes nouvelles qui se révélaient si puissantes, à quoi convenait-il, au juste, de les employer? Uniquement à des opérations militaires, c'est-à-dire à la

destruction des navires de guerre, avec l'arrière-pensée de faire agir directement la flotte de haut bord allemande contre le *Grand fleet* britannique aussitôt qu'une succession d'heureux torpillages aurait sensiblement diminué l'écart numérique existant entre les deux forces navales?...

Ce fut, en effet, la première idée. Peut-être s'y serait-on définitivement arrêté, en dépit de graves difficultés d'exécution (1) si, au bout de quelques mois de guerre, l'efficacité ne se fût déjà fait sentir du blocus, — blocus « lointain, » relativement effectif, toutefois, grâce à la position si favorable de l'archipel anglais par rapport aux côtes de l'Empire, — auquel s'était résolu le gouvernement britannique. Les difficultés de réapprovisionnement auxquelles il fallut faire face chez nos adversaires, malgré la complaisance des neutres du Nord, dès le début de 1915, allaient leur donner la pensée de rendre à l'Angleterre blocus pour blocus en utilisant pour cette méthode de guerre les navires de plongée, dont on pousserait très activement la construction. Ceux-ci trouveraient assurément plus facile de torpiller ou canonner sur les routes maritimes les innombrables cargo-boats de « l'infâme tueuse d'enfans » que de pénétrer dans les rades bien barrées où elle abritait ses *dreadnoughts*.

Au fond, ni l'empereur allemand, ni l'amiral von Tirpitz ne pouvaient espérer, il y a deux ans, qu'ils affameraient l'Angleterre ou seulement qu'ils paralyseraient ses fabriques et ses usines. Il leur aurait fallu pour cela trois ou quatre fois plus de sous-marins qu'ils n'en avaient alors. Aussi semblent-ils n'avoir voulu produire à cette époque que des effets d'intimidation. C'est là, sans doute, l'origine des ordres impitoyables qui amenèrent la destruction de paquebots comme la *Lusitania*.

Mais peu à peu les choses changèrent d'aspect pour nos ennemis. D'abord leurs sous-marins « se couvraient de gloire, » une gloire peu enviable, le plus souvent, mais à la qualité de laquelle des disciples de Bernhardi n'entendaient pas regarder de près. Poussant leurs sournoises randonnées jusque dans la Méditerranée où, déjà, ceux d'Autriche faisaient fort bien, les

(1) On n'avait pas résolu encore, on n'a peut-être pas résolu à l'heure actuelle le problème du sous-marin coupe-filet. Certains renseignemens donnent toutefois ce type comme existant déjà chez nos adversaires.

navires de plongée allemands y avaient remporté d'incontestables succès.

Il apparaissait d'ailleurs de plus en plus que la mer servait de « grand chemin » aux nations d'Occident, à leurs armées, à leurs approvisionnemens militaires de toute espèce et, donc, que les opérations sur les lignes de communications maritimes deviendraient de plus en plus fructueuses, décisives peut-être. Enfin les résultats de la chasse aux sous-marins, organisée cependant par les marins alliés avec ingéniosité, n'étaient pas suffisans pour balancer l'accroissement continu que l'activité des chantiers allemands apportait à l'effectif de la flotte de plongée.

Et, d'autre part, il fallait se hâter de prendre un parti définitif : les armées des Empires centraux avaient beau remporter victoires sur victoires, rien ne lassait la constance d'implacables adversaires dont on voyait grossir tous les jours les contingens et grandir les moyens d'action. Hé bien! puisque la terre se refusait à fournir « la décision, » on demanderait celle-ci à la mer et, par un prodigieux effort, on construirait en quelques mois assez de sous-marins et d'assez puissans pour dominer toutes les routes, pour envoyer au fond de l'eau, — quels que fussent d'ailleurs les véhicules, belligérans ou neutres, — blés, vivres, charbon, bois, métaux, matières premières, armes, munitions, appareils et engins militaires, enfin tout ce qui pouvait servir à entretenir non pas seulement les armées de ces irréductibles ennemis, mais l'existence même de nations assez audacieuses pour rejeter l'*imperium* d'une Germanie toute prête à leur accorder la paix au prix de la servitude, assez cruelles pour affamer les innocentes populations de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie...

C'est là, c'est au grand « blocus sous-marin » que nous en sommes. Et il est juste, il est sage, je crois, de dire que si le plan allemand (qui comporte du reste un effort militaire sur lequel je n'ai pas à insister ici) ne paraît pas destiné à donner le succès final aux Empires coalisés, c'est à l'expresse condition que les Alliés fassent tous, sans rien marchander, avec rapidité, ordre et entente parfaite, tout le nécessaire, pour en contrecarrer les dispositions. Ce n'est plus le moment de s'en fier aux soins de cette Providence spéciale, de ce *Fatum* com-

plaisant qu'on a si longtemps pris à témoin, chez nous et chez d'autres, de la certitude de notre victoire.

Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais il existe des divergences d'avis sur les modalités de l'effort décisif que nous devons fournir. Dans les milieux officiels, on paraît convaincu qu'il suffira de développer, de perfectionner les procédés de recherche, de chasse et de destruction des sous-marins déjà mis en œuvre dans la phase précédente, tandis que quelques marins, constatant à la fois, non pas l'insuccès, mais l'insuffisance des résultats donnés par ces procédés et la création par nos ennemis de navires de plongée beaucoup plus puissans à tous égards, se demandent s'il n'est pas temps d'instaurer une méthode nouvelle, d'ailleurs indiquée depuis longtemps ici même, celle qui consiste à s'en prendre, par des opérations méthodiques, aux bases des submersibles allemands.

J'aurais été toutefois assez embarrassé pour parler de ces opérations (1) si, à la fin de janvier, l'Amirauté anglaise n'avait annoncé l'heureuse décision qu'elle a prise d'établir un immense barrage de mines et autres engins dans la mer du Nord, en avant et à plus ou moins grande distance du camp retranché maritime dont la lisière est marquée par les trois points Sylt, Helgoland et Borkum. Incontestablement, c'est là de la guerre de côtes; et il suffit pour s'en convaincre d'examiner, — c'est ce que je ferai tout à l'heure, — les conséquences à peu près inévitables de cette délicate et hardie entreprise.

En attendant, établissons par quelques exemples, qui nous fourniront d'ailleurs nombre d'indications utiles, ce fait historique qu'une longue guerre à la fois continentale et maritime se termine très souvent par des opérations purement côtières, quand ce n'est pas par le siège d'un grand port, arsenal et base d'opérations de la force navale ennemie.

Ne remontons pas au delà de la guerre de l'Indépendance américaine : il suffit de rappeler Yorktown, Trinquemalé où Suffren trouve la consécration de sa supéroirité, Gibraltar enfin, où l'Angleterre reste victorieuse, ce qui n'empêche point qu'épuissée par la lutte, elle signe la paix de Versailles, en reconnaissant l'indépendance de ses colonies.

Le siège de Gibraltar a ceci de particulier et qui nous inté-

(1) Embarrassé, dis-je : *empêché*, plutôt...

resse fort, qu'on y voit les Franco-Espagnols mettre en ligne contre les batteries de terre anglaises les premières batteries flottantes, celles du colonel du génie d'Arçon. Ces bâtimens, conçus d'après les idées d'une époque où l'industrie du fer était peu avancée, auraient pu cependant opposer avec succès leurs blindages de bois, sable, liège et cuirs verts imbibés d'eau aux boulets rouges de la forteresse s'ils avaient été construits avec soin et engagés dans les conditions fixées par leur inventeur. Il n'en fut rien et la tentative échoua. Elle devait réussir soixante-treize ans plus tard.

La grande lutte de l'Angleterre contre la France révolutionnaire et napoléonienne, au cours de laquelle on relève quantité d'opérations sur les côtes, notamment des *diversions* réalisées au bon moment par la puissante et très entreprenante flotte britannique d'alors, ne s'est pas terminée par un grand siège maritime. Il ne s'en fallut cependant que de peu d'années. Si le gouvernement anglais avait eu la patience d'attendre 1812 pour faire descendre en Hollande l'armée de lord Chatham, il est probable que l'issue de cette grande entreprise eût été tout autre qu'elle ne fut en 1809 et qu'à la prise de Flessingue eût immédiatement succédé la vigoureuse attaque sur Anvers en vue de laquelle on avait rassemblé de formidables moyens d'action.

En 1813, du moins, le ministère anglais réussit à débarquer dans le Holstein, — sous les yeux presque de Davout qui défendait Hambourg avec 40 000 hommes, — une petite armée commandée par Walmoden. Ce « ramassis, » comme l'appelait dédaigneusement Napoléon, ne laissa pas de contribuer aux victoires de Gross-beeren et de Dennewitz, puis de bloquer dans la grande cité hanséatique le vigoureux maréchal français. A cette époque, toutefois, l'effort militaire de la Grande-Bretagne se portait presque exclusivement du côté de l'Espagne et jamais « diversion, » certes! ne fut plus décisive que celle-là...

Je ne dis rien, — et l'on m'approuvera de m'abstenir, quelque argument que j'y dusse trouver, — des deux coups violens portés en 1801 et en 1807 contre Copenhague. Le dernier fut un siège *brusqué* par un bombardement efficace. *Au point de vue exclusivement militaire*, on trouverait encore là d'utiles leçons. De l'attaque du front de mer de la capitale danoise par Nelson, le 2 avril 1801, ne retenons que l'admirable hardiesse

du grand marin anglais qui engagea ses vaisseaux en bois, dans la passe étroite du Könge dyb, contre d'énormes pontons armés et des ouvrages en maçonnerie épaisse. On ne vit jamais si bien quelle est la supériorité de l'homme d'action, audacieux et ferme à la fois, sur les raisonneurs timorés, sur « les gens de sens rassis... »

En 1855, c'est un autre spectacle et non moins instructif qui se présente à nos yeux. Les flottes en bois se sont décidément montrées impuissantes, non pas, remarquons-le, contre les ouvrages de Bomarsund qui sont à peu près à la hauteur des vaisseaux, mais *contre ceux de Sébastopol qui les dominent*. Il existe à cette époque, en France, des marins qui ne renoncent pas à montrer à la côte quelle est la puissance de la mer quand l'homme sait se servir d'elle; il y a aussi un grand ingénieur, Dupuy de Lôme, qui sait les comprendre et servir leurs fermes desseins; il y a enfin, sachons le dire, parce que c'est la vérité, un souverain intelligent, actif et en pleine possession d'une fermeté de caractère qui lui fera défaut quelques années plus tard. Ce souverain a dit : « Je veux... » Et le 17 octobre 1855, les premières batteries flottantes cuirassées, amenées comme par miracle dans la Mer-Noire, réduisent, avec l'aide des bombardes anglaises et des canonnières des deux nations, la forteresse maritime de Kinburn qui barre, sur sa longue presqu'île de sable, le liman du Dniéper. Je regrette de ne pouvoir étudier en détail cette remarquable expédition parce qu'elle montre ce qu'on peut faire justement *contre une côte basse, sablonneuse, semée de bancs* et d'ailleurs parfaitement défendue.

C'est au moment où, onze ans plus tard, il poursuivait l'attaque de la forteresse insulaire de Lissa, que Persano voit s'élever derrière son escadre, sur l'horizon du Nord, les fumées des frégates de Tegetthoff; mais si la bataille du 20 juillet 1866 n'eut pas de répercussion marquée sur le résultat de la lutte engagée alors entre l'Autriche et la Prusse, soutenue par l'Italie, il n'en avait pas été de même, dans la grande guerre américaine, des combats soutenus par la marine fédérale contre les places maritimes du Mississipi et de l'Atlantique, Port Hudson, Wicksburg, Charleston, Mobile. Tous les historiens s'accordent à reconnaître que c'est à l'énergie indomptable des Ferragut et des Porter que l'Union dut de mener à bonne fin, dans la

campagne de 1864, l'encerclement, l'étouffement de la Sécession. Et quelles réflexions on est conduit à faire aujourd'hui, quand on se rappelle qu'à part la torpille automobile, cette guerre vit mettre en jeu tous les engins maritimes de la guerre de côtes, comme elle vit entreprendre — et réussir — les opérations les plus hasardées, les *passages de vive force* qui paraissaient le plus certainement voués à l'insuccès ! Enfin oublierons-nous que les Nordistes surent créer le type essentiel du matériel flottant de la guerre de côtes, le « monitor? »

Je ne cite que pour mémoire ce siège épique de Port-Arthur qui marque si fortement la dernière phase de la guerre de Mandchourie et où l'assaillant resta victorieux.

Au regard de ces enseignemens du passé, j'aurai voulu noter ceux que nous fournit déjà la guerre actuelle. Cela ne m'est pas permis, du moins en ce qui touche les opérations côtières les plus intéressantes, les plus connues. Je rappelle seulement qu'en août 1916, dans la mer Baltique, c'est l'entreprise allemande contre Riga et, plus exactement, contre Reval, peut-être contre Pétrograd, qui échoue pour des motifs que l'on ne connaît pas encore tous, mais où l'on discerne fort bien l'insuffisance fondamentale des moyens employés par l'assaillant. Celui-ci n'a pas, notamment, de bâtimens appropriés à la guerre de côtes, dans des parages que les bancs de roches rendent difficiles.

Entre temps, les Alliés ont bombardé maintes et maintes fois Zéebrügge, mais sans jamais obtenir que ce bombardement, s'il est intense, soit aussi *continu* et *persévérant*, de sorte qu'après chacune de ces opérations, dont on célèbre le succès, la base belge des sous-marins allemands se reconstitue et que les submersibles y retrouvent bientôt abri relativement sûr, en tout cas prompts ravitaillemens et réparations faciles (1).

Enfin, à la suite, justement, d'une série d'opérations audacieuses de la flottille de Zéebrügge et sous le coup des menaces de l'Allemagne au sujet du redoublement d'activité qu'elle va imprimer aux courses destructives de ses navires de plongée,

(1) Au moment où j'écris, on apprend qu'un fort groupe d'hydravions britannique a bombardé non plus Zéebrügge, mais Bruges même, d'où part le canal maritime de 17 kilomètres, qui aboutit au grand port belge. Des établissemens ont été incendiés, ainsi que des contre-torpilleurs. Souhaitons que, cette fois, les destructions soient *définitives*.

l'Amirauté anglaise s'est résolue à modifier ses méthodes expectantes et à barrer les approches du « fort » de la flotte ennemie par des lignes de mines et de filets, dont on espère qu'elles retiendront les submersibles allemands dans le camp retranché maritime que je définissais tout à l'heure. Et c'est bien là, je le répète, une opération de la guerre de côtes.

Quoi qu'il en soit, et comme il est impossible d'admettre que les Allemands ne fassent pas efforts sur efforts pour vaincre l'obstacle que les Anglais opposent à la sortie de leurs sous-marins (1), on est rigoureusement conduit à l'hypothèse d'actions navales engagées dans les eaux peu profondes et à petite distance du littoral. Les canons de côte allemands pourront-ils intervenir, du moins, dans ces combats analogues à ceux qui se sont déroulés, il y a dix-sept mois, à l'entrée du golfe de Riga? Peut-être pas du côté du Jutland, mais probablement du côté de la Hollande, car la « portière » du barrage ne sera point sans doute à plus d'une dizaine de milles des ouvrages de la première île allemande de la Frise orientale, Borkum. Il y a là certainement des pièces dont la portée dépasse, sous les grands angles, vingt-cinq kilomètres et dont la justesse, à cette distance, est encore suffisante. Quant aux moyens d'observation et de réglage du tir, on sait à quoi l'on arrive maintenant avec les avions. D'ailleurs, deux grands phares s'élèvent sur l'île, d'où des observateurs exercés pourraient donner toutes indications utiles... jusqu'au moment où ces observatoires recevraient à leur tour des projectiles venant de la mer.

Eh bien! puisque la guerre sous-marine si vigoureusement instaurée par l'Allemagne nous a conduits, — tardivement, — au seuil de la guerre de côtes, examinons quelles doivent être les caractéristiques de cette guerre, quels engins y peuvent employer le défenseur et l'assaillant et enfin quel succès on peut attendre, de part et d'autre, de la mise en jeu de ces moyens d'action.

Si je pouvais me permettre de faire ici de l'*humour* facile, je dirais que l'essentielle caractéristique de la guerre de côtes, au moment où nous sommes, c'est l'appréhension qu'elle

(1) Je suppose implicitement que des mesures serout prises par l'Amirauté anglaise pour empêcher la sortie des sous-marins allemands par le Sund, ou même par le *petit Belt*, où l'Allemagne, riveraine du côté occidental du détroit, ne manquera pas de relever les mines pour les laisser passer.

inspire à presque tous les marins. On a déjà fait, depuis quelques mois que ces questions s'agitent, une dépense étonnante de raisonnemens, pour prouver au public que, dans les conditions actuelles de la guerre maritime, en présence des sous-marins et des mines, il fallait absolument renoncer à attaquer un littoral bien défendu, surtout quand ce littoral est quasiment inabordable, se défendant lui-même par ses bancs de sable et de vase, comme c'est le cas pour la côte allemande de la mer du Nord.

On ajoute que « c'est folie » de compromettre dans de telles entreprises des bâtimens de haute mer extrêmement coûteux, qui n'ont pas été conçus pour courir les risques de la guerre sous-marine, ce qui est d'ailleurs fait pour surprendre.

On observe encore que, commettre une telle faute, ce serait tout justement faire le jeu de l'ennemi. Bernhardi n'a-t-il pas prononcé en dernier ressort, comme il convient à un stratège allemand, sur cette intéressante question? N'a-t-il pas dit que l'État-major de Berlin comptait sur les inévitables résultats d'une imprudence de ce genre pour diminuer l'écart numérique qui existe entre la flotte allemande et la flotte anglaise? L'amiral Breusing nous avait déjà tenu le même langage, dans une conférence à Bâle, au printemps de 1914, en parlant des opérations immédiates des flottilles de *Hochsee torpedoboote*. Il est curieux, en tout cas, que depuis trente mois que se développe sous nos yeux, avec des succès variés, le système bien allemand de la « manœuvre morale, » personne ne se soit avisé que de telles allégations avaient pour nos adversaires, — du moment que nous les acceptions avec notre habituelle naïveté, — le très sérieux avantage de les mettre à l'abri, sans coup férir, d'opérations qui les gêneraient fort, ne fût-ce qu'*en les obligeant à garnir d'une manière continue leur front de mer*. On a d'ailleurs particularisé, chez les Alliés, en ce qui concerne les périls de l'aventure côtière pour les grandes unités de combat : « Je ne prendrai jamais la responsabilité d'engager un *dreadnought* contre une batterie de côte, » a dit un homme d'État anglais qui a joué un grand rôle dans la direction générale des opérations navales.

Et, pour finir, n'a-t-on pas fait valoir certains précédens fâcheux empruntés à cette grande guerre? Un personnage militaire de premier plan n'a-t-il pas, affirme-t-on, laissé tomber de

ses lèvres ces mots décisifs : « Et Gallipoli !... » Ce qui rappelle un peu le célèbre argument : « Et la Saint-Barthélemy ! » que l'on retrouve dans toutes les discussions politico-religieuses de nos Chambres d'autrefois.

Le malheur pour toutes ces raisons, dont sourient certainement les ombres des Nelson, des Suffren, des Ferragut, des Porter et des Courbet, c'est qu'elles se tiennent obstinément dans le domaine des principes généraux et de l'abstraction, exactement, d'ailleurs, comme celles que l'on oppose aux opérations de débarquement.

La question n'est point du tout s'il est possible à une flotte d'attaquer un littoral défendu à la moderne. On peut discuter des mois et des années sur ce thème d'École.

Il s'agit de savoir si, dans telles circonstances politiques et militaires bien déterminées, qui font sentir la nécessité d'une prompte et énergique offensive maritime, il est possible aux premières marines du monde (1), disposant de ressources considérables et *capables de créer rapidement les engins qu'elles jugeraient indispensables au succès de leur ultime effort*, d'entreprendre méthodiquement des opérations côtières ayant pour objet, soit de fermer successivement les ports de tel littoral parfaitement connu, ayant telles ou telles propriétés défensives, soit de réduire tel ou tel îlot fortifié, soit de faire pénétrer dans certain estuaire d'un accès facile des élémens appropriés à l'occlusion d'un canal maritime, soit même de faire entrer de vive force dans cet estuaire certains bâtimens de surface d'un type spécial, en vue de protéger une descente éventuelle.

Il s'agit, en d'autres termes et de plus simples, de substituer à des discussions toujours stériles, par le fait même du caractère trop général de leurs bases, l'étude attentive, étrangère à tout parti pris de doctrine comme à toutes considérations autres que l'intérêt militaire bien reconnu, d'opérations bien définies, visant des points déterminés de la côte ennemie.

Mes lecteurs voudront bien remarquer en quelle situation désavantageuse je suis placé vis-à-vis de mes adversaires. Alors que ceux-ci, justement parce qu'ils se tiennent dans le vague

(1) Je rappelle que la marine française pourrait, bien qu'employée en majeure partie dans la Méditerranée, aider la marine anglaise dans le Nord ; que d'ailleurs la marine japonaise est sans doute prête à donner tout le concours qu'on lui demanderait. Je ne parle pas encore de la marine américaine.

des théories abstraites, ont licence de développer leurs arguments, je me vois dans l'obligation de prendre des précautions infinies pour exposer les miens, dont le tort capital serait de désigner d'une manière précise les objectifs à poursuivre et les moyens qu'il conviendrait d'employer pour les atteindre.

Restons donc dans l'imprécision, puisqu'il le faut et que l'on s'imagine que nous pourrions apprendre quoi que ce soit, sur tous ces points, à nos habiles et savans adversaires.

La caractéristique essentielle, — je reviens à la question qui se posait au début de ce paragraphe, — de la guerre de côtes, c'est qu'elle exige un outillage tout particulier, des types de navires spéciaux et, oserai-je le dire? de sérieuses réflexions, en même temps qu'une parfaite connaissance du littoral visé ; par conséquent une assez longue préparation, non pas tant au point de vue du matériel, que l'on peut obtenir vite des moyens de production actuels, qu'à celui de la « mentalité » des états-majors, des chefs, des officiers, des équipages, destinés à entreprendre les opérations en question.

Or, lorsque la guerre actuelle a éclaté, *aucune* des cinq ou six grandes marines du monde n'avait envisagé l'intérêt de cette préparation matérielle et de cette orientation des esprits. Pour la presque totalité des écrivains maritimes et des directeurs des « Écoles de guerre » ou des « Marine Akademie, » la seule préoccupation sérieuse devait aller à la guerre d'escadres, à la belle « grande bataille » en haute mer, bataille décisive, où le canon régnerait en maître et après laquelle les faibles restes de la flotte vaincue, s'ils réussissaient à regagner leurs bases, seraient réduits à s'y enfermer jusqu'à la fin des hostilités. Les amirautés avaient donné à ces séduisantes théories la consécration de leur autorité et depuis bien longtemps il ne descendait plus des cales de construction navale de bâtimens spécialement étudiés en vue d'opérations de longue haleine sur un littoral, ni, surtout, en vue de l'attaque des batteries de côte protégées à la fois par des engins sous-marins et par l'étendue des « petits fonds » derrière lesquels ces ouvrages se retranchent. L'amiral Jauréguiberry, dont j'ai déjà rappelé ici les décisions au sujet de la mise en chantier de nos canonnières cuirassées d'il y a vingt ans, n'avait pas eu de successeurs.

C'était pourtant là, — mais il eût fallu croire à la possibilité d'opérations côtières! — l'indication nette de la voie à suivre.

Non pas que ces canonnières (j'entends surtout les quatre de première classe, bonnes solutions du problème posé alors) dussent fournir un type définitif ; elles avaient deux graves défauts : leur tirant d'eau était encore trop fort et leur armement était exclusivement constitué par des bouches à feu à trajectoire tendue, alors que les pièces donnant des feux courbes sont les plus efficaces contre les ouvrages à terre. Mais enfin la pensée directrice était juste et la réalisation de cette conception répondait suffisamment aux besoins de l'époque (1).

C'est autre chose, quoique dans le même ordre d'idées, qu'il nons eût fallu aujourd'hui. Je définirai d'une manière générale le type qu'il conviendrait d'adopter en l'appelant : *le radeau automobile armé d'un obusier à grande puissance.* Il y a, depuis longtemps déjà, des propositions faites à ce sujet, et j'ai sous les yeux une solution du problème qui paraît satisfaisante, — « mise au point » réservée, — mais dont l'adoption me semble douteuse quand je vois qu'elle est signée du nom d'un simple architecte. Peu importerait d'ailleurs à qui ne se préoccupe que de l'intérêt général, si l'on pouvait espérer que des plans d'engins de ce genre, dus à des ingénieurs officiels, fussent en cours d'exécution. Cela est encore possible ; j'en doute cependant, reconnaissant que la dépense serait inutile si l'on est parfaitement décidé, quoi qu'il arrive, à ne jamais faire d'opérations méthodiques contre les côtes.

Quoi qu'il en soit, je rappelle à mes lecteurs que le principe de l'emploi contre les ouvrages à terre de bâtimens de très faible tirant d'eau et porteurs d'une artillerie puissante a été sanctionné par la décision de l'Amirauté anglaise d'envoyer aux Dardanelles, après la journée malheureuse du 18 mars 1915, des unités rapidement construites et appartenant au type « monitor. » On sait aussi que ces navires spéciaux n'eurent pas réellement l'occasion de donner leur mesure.

Où sont employées en ce moment les unités dont il s'agit? Je l'ignore. Il serait aisé, en tout cas, de les ramener dans le Nord, d'où elles venaient. Et à ce propos, j'observe que tous les

(1) L'armement en canons de 24 et 27 centimètres à grande longueur d'âme et trajectoire tendue était justifié, en fait, parce qu'il s'agissait d'attaquer des ouvrages protégés par des voussoirs en fonte dure Gruson. Mais ce type de batteries de côte n'a été adopté que pour la défense des eaux intérieures de l'estuaire de la Weser qui se confond avec celui de la Jade.

bâtimens, — batteries flottantes, canonnières cuirassées, monitors (1), etc., — peu faits en apparence pour tenir la mer et qui inspirent toujours des craintes assez vives quand on se risque à les expédier au loin, finissent toujours par arriver à bon port. La remarque n'est pas inutile et j'en attribue le bénéfice, d'avance, aux « radeaux armés, » qui d'ailleurs n'auraient pas un long trajet à faire. Mais il s'en faut bien que ces derniers bâtimens constituent toute la *flotte de siège* dont il convient de se précautionner lorsqu'on entreprend de sérieuses opérations côtières. Fournir des feux courbes qui atteignent pièces et servans derrière leurs parapets, qui enfoncent les toitures blindées des magasins et poudrières ou percent les casemates, cela est essentiel, en effet. Des feux directs, cependant, sont utiles en bien des circonstances. Je sais des batteries de côte dont le tir serait paralysé en peu d'instans rien que par les projections de sable provoquées par les obus éclatant en avant de leurs glacis. Dans certains cas, les coups longs donneront des « éclats en retour » d'un effet très appréciable. Quant aux coups « au but, » ceux qui atteignent la crête des parapets, ils sont souvent décisifs, s'ils sont malheureusement rares.

On ne laissera donc pas d'employer à l'attaque méthodique des ouvrages de côte d'un littoral privé de l'énorme avantage du « commandement » sur la mer, les bâtimens de surface ordinaires, armés de canons longs à trajectoires tendues. Et comme on choisira pour cette attaque des circonstances de temps et de mer favorables à la précision du tir, comme ces bâtimens jouiront des bénéfices de la mobilité, en même temps que de la facilité relative du repérage d'un but fixe, — qui sera, au demeurant, survolé par des avions de réglage, — il est certain que les coups directs ou « fichans » seconderont très heureusement les coups « plongeans. »

Vais-je donc m'élever contre la formule que je citais tout à l'heure et « prendre la responsabilité » de conseiller la mise en action des *dreadnoughts* contre les ouvrages de côte? Bien sincèrement, je suis convaincu que *dans les cas d'espèce* qui sont, en ce moment, à l'arrière-plan de mon argumentation, cette témérité pourrait être permise. Mais elle est inutile. Les Alliés de l'Ouest ont encore, malgré des pertes récentes qu'il

(1) Un des premiers navires de ce type, acheté aux Américains au commencement de 1870, l'*Onondaga*, se tira fort bien de la traversée de Newport à Brest.

eût peut-être été facile d'éviter, un bon nombre d'unités de combat de second rang, pourvues d'une très bonne artillerie de plein fouet et que l'on peut par conséquent classer dans ce que j'appelais tout à l'heure « la flotte de siège. » C'est d'ailleurs ce qu'on avait fait pour l'attaque des Dardanelles et cela très judicieusement. Mais, outre qu'il manquait, là, les feux courbes que nous obtiendrons par les radeaux armés, ou toutes autres « bombardes, » outre que les circonstances locales étaient nettement défavorables à l'assaillant, dès le moment que celui-ci engageait une lutte d'artillerie au lieu d'exécuter un passage de vive force, on avait négligé un point essentiel, — faute, sans doute, de renseignemens complets sur les moyens d'action de l'adversaire, — qui était de défendre les bâtimens agissant dans le détroit même contre les mines dérivantes. Il est clair que l'on ne commettrait plus, aujourd'hui, la même faute.

Enfin, et voici qui est péremptoire, il ne faut pas engager les précieux dreadnoughts dans l'entreprise, tant que le gros de la flotte ennemie n'aura pas été définitivement mis hors de cause dans une rencontre qui, au surplus, ne tardera pas à se produire, car, pour une foule de raisons qui tombent sous le sens, cette flotte ne saurait assister, impassible, à l'attaque méthodique du littoral dont elle assume expressément la garde. C'est bientôt dit que l'on ne « sortira » que lorsque l'adversaire sera déjà fortement entamé par les mines et les sous-marins. Mais d'abord, il n'est pas du tout certain que les choses se passent ainsi, — et nous allons voir pourquoi, — ensuite, il y a « les impondérables, » il y a l'opinion publique, il y a la force des choses et l'entraînement inévitable. Ne l'a-t-on pas vu, justement, lors de la sortie du 31 mai?

Mettons donc nettement les cuirassés géans en dehors des élémens de la flotte de siège. Leur rôle est, non pas de coopérer avec celle-ci, mais *de la couvrir*. C'est exactement ce qui se passe à terre dans les cas analogues : il y a *le corps de siège* et *l'armée de couverture*, du côté de l'assaillant, tandis que, du côté du défenseur, outre la garnison de la place, il y a l'*armée de secours*.

Revenons encore à notre bombardement pour noter que la technique moderne nous fournit un moyen d'action nouveau, une arme inconnue dans les guerres précédentes, l'appareil aérien. Et il est clair que, dans le cas qui nous occupe, ce sera

à l'assaillant plus qu'au défenseur que reviendra le bénéfice des engins de ce genre. Comment douter que les coups, portés sur des buts étendus et *fixes*, ne soient plus assurés que ceux qui s'adresseront à des objectifs mobiles et d'une superficie relativement faible? Je parlais tout à l'heure du réglage du tir et, là encore, l'avantage reste à l'attaque. Comment les avions de la défense pourraient-ils donner des indications utiles alors qu'un réglage méthodique est impossible sur des buts toujours en mouvement et que « tout premier coup doit être un *coup au but*, » ce qui n'est pas facile à réaliser (1)?

Remarquons encore, — et ceci est intéressant, surtout s'il s'agit de l'attaque d'un littoral s'étendant, d'une manière générale, en ligne droite, — que le nombre de bâtimens mis en jeu pour battre un ouvrage *pris isolément* peut être considérable, d'où résulte pour le commandant de cet ouvrage l'impossibilité pratique d'appliquer exactement à tel ou tel navire les indications fournies par un observateur aérien.

Il ne peut être question de développer ici l'exposé des méthodes d'attaque des ouvrages à terre par les bâtimens, même de la méthode dite « par égrénement, » à laquelle je viens de faire allusion. Ce serait l'affaire d'un traité en bonne forme sur la guerre de côtes. Ne disons rien non plus de la manière de grouper les unités assaillantes, suivant le rôle tactique qu'elles ont à remplir dans le bombardement méthodique; des routes à faire suivre à celles qui doivent, tirant de plein fouet, rester en mouvement, et de la position relativement abritée qu'il convient d'attribuer aux radeaux armés, les bombardes, destinés à rester mouillés ou, au moins, à marcher à très petite vitesse. Ne mentionnons que pour mémoire l'intérêt capital des reconnaissances préalables, faites sur la place et sur les ouvrages, soit avec des bâtimens, soit, — et mieux encore, — avec des appareils aériens, non seulement par les officiers de tir de chaque unité, mais, autant que cela peut être possible, par les pointeurs de grosses pièces auxquels on fera voir exactement les buts qu'ils aur ont à battre, etc., etc.

(1) Si l'on m'oppose que les cuirassés qui ont attaqué les batteries turques des Dardanelles ont reçu bon nombre de coups, je réponds que l'on se battait à très faible distance, justement à cause de la disposition des lieux, ce qui donnait tout avantage au défenseur. Dans le Nord, il n'en serait plus du tout de même.

Je me borne à rappeler les principes essentiels : qu'il ne faut entamer l'opération de bombardement que lorsque tous les moyens d'action ont été amenés à pied d'œuvre et abondamment pourvus de munitions de toute espèce; qu'une fois commencée, cette opération doit être poursuivie avec la plus grande intensité de feu possible, avec *continuité* surtout, afin d'empêcher l'adversaire de réparer les dommages causés; enfin que le bombardement doit être *prolongé* et terminé, si faire se peut, par une descente rapide de contingens spéciaux, — marins et troupes du génie, — ayant pour mission de compléter les destructions d'ouvrages de fortification ou d'établissemens militaires essentiels. J'ai déjà eu l'occasion d'observer que l'homme seul détruit avec intelligence.

Arrivons, cela dit, à la question qui préoccupe particulièrement les esprits, en ce moment : à l'influence des engins de la guerre sous-marine dans les opérations d'attaque d'un littoral défendu. Cette influence est considérable : aux yeux de beaucoup de personnes, aux yeux, en tout cas, des marins dont l'opinion pèse sur les déterminations des gouvernemens, il ne s'agirait de rien moins que de supprimer radicalement toute possibilité d'attaque de la côte ennemie par la force navale. Et il est assez intéressant de noter combien il serait dangereux pour le sort futur des très coûteux colosses récemment descendus de tous les chantiers du monde que l'opinion publique les jugeât définitivement inaptes à cette guerre de côtes, qui reste logiquement la phase ultime d'un conflit comme celui-ci. Bien loin de les réserver jalousement et, si je puis me permettre cette expression familière, *de les mettre sous verre*, il conviendrait au contraire, en prenant toutes les précautions nécessaires, précautions que je vais discrètement indiquer, de les montrer au public en pleine et utile action contre le front de mer de l'adversaire. Car il ne faut pas se méprendre sur le silence de ce public, qui a quelque peine à considérer le blocus « lointain » comme un blocus vraiment effectif.

Or ce blocus vraiment effectif ne pourrait être réalisé qu'à la condition d'une participation plus complète, plus active, plus continue, des escadres de ligne aux opérations côtières. Espérons que l'attitude prise tout récemment à l'égard de l'Allemagne par le gouvernement des États-Unis aura du moins, — si la guerre

n'est pas au bout de cette rupture diplomatique, — l'avantage de libérer nos grands et vaillans alliés de certaines craintes qu'exprimait très franchement M. Balfour, dans une lettre rendue publique au commencement de septembre 1915 (1) et de les incliner parconséquent à la mise en jeu plus intensive des élémens les plus vigoureux de leur splendide armée navale.

Quelles sont donc, pour en venir aux faits, les armes sous-marines que redoutent, tant et non sans raison, il serait puéril de le nier, les grandes unités de combat?... Ce sont, si nous les rangeons dans l'ordre croissant de leur « offensivité, » la mine automatique fixe, la mine dérivante et la torpille automobile; la première n'entrant en action que si on la heurte; la seconde allant au-devant de ce heurt, mais avec une très faible vitesse, — celle du courant marin, — et en marchant ainsi à l'aveuglette; la troisième seule, s'élançant délibérément, comme un vivant et intelligent organisme, à la rencontre de la coque qu'elle prétend détruire.

Éliminons d'abord à peu près entièrement la mine automatique fixe, en ce qui touche les périls que courent les *dreadnoughts*. Dans la position que nous leur avons attribuée plus haut et qui leur revient logiquement d'après le caractère de « réserve tactique » que prend le groupe des bâtimens de cette catégorie, la mine fixe n'est pas à craindre. Celles que les Allemands avaient semées au début de la guerre sur certaines routes de navigation de la mer du Nord ont été depuis longtemps relevées et détruites. D'autres ont été semées encore qui furent draguées aussi, et la persévérance des chalutiers-dragueurs anglais ne s'est pas démentie, malgré la chasse spéciale que leur ont donnée les sous-marins ennemis à certaines époques. Des coups de filet particulièrement répétés avec le plus grand soin donneraient à cet égard, au Sud du Doggerbank, toute sécurité aux grands navires britanniques. Et la rapide succession de ces coups de filet empêcherait d'agir, dans ces parages, les sous-marins « mouilleurs de mines » que les Allemands emploient assez souvent, mais dont la capture semble relativement facile.

La mine dérivante, ou mine libre, est plus dangereuse, certainement. J'observe toutefois qu'il n'en est pas dans la *Hel-*

(1) Voyez le *Journal des Débats* du 7 septembre.

golander bucht comme à l'ouverture des Dardanelles (1). Abandonnées au fil de l'eau dans les estuaires de l'Ems, de la Weser, de la Jade, de l'Elbe, etc., ces mines seront soumises aux courans de marée, c'est-à-dire qu'elles descendront et remonteront alternativement, sans se décider souvent à s'éloigner du rivage. D'ailleurs, la marche des courans généraux du cul-de-sac allemand est parfaitement connue. Ajoutons que les coups de filet donnés en abondance autour du groupe des grandes unités de combat par les très nombreux chalutiers britanniques ramasseront aussi bien les mines dérivantes que les mines fixes. Enfin, je ne marchande pas à dire qu'il faut se résoudre à adopter, — si ce n'est fait déjà, — l'un des procédés proposés depuis deux ans pour la protection de la partie avant de la carène plongée contre les mines flottantes, aussi bien que l'un de ceux qui ont pour objet de préserver le travers de cette carène du choc de la torpile automobile.

Nous voici au point délicat de l'affaire et sur le terrain même où les marins de la vieille roche opposent la résistance la plus vive aux concepts des « modernistes. »

Ce n'est pas, certes, que ces idées soient nouvelles. Le filet Bullivant a suivi de près, il y a plus de trente-cinq ans, l'apparition de la torpille automobile. Abandonné quelques années, il a repris sa place le long des carènes, doublé et renforcé. Malheureusement, la vitesse et la masse du dangereux silure augmentaient dans de telles proportions, dans ces derniers temps, que ces filets classiques se révélaient insuffisans. Il est même probable, sinon certain, que l'avant des torpilles allemandes portait de petites charges d'explosifs ingénieusement disposées pour la rupture des filets les plus résistans, alors qu'ailleurs on s'en tenait aux lames d'acier tranchantes, trop faibles le plus souvent.

Mais l'ingéniosité des inventeurs de moyens de défense n'est point restée en défaut plus que celle des inventeurs d'engins d'attaque. Tandis que les uns, conservant le principe du filet, essayaient de le rendre plus souple et d'en faire un *filet-nasse*, dans la poche flexible et enveloppante duquel l'engin userait inutilement sa force vive sans arriver jusqu'aux parois de la coque visée, les autres, rompant nettement avec le passé, pro-

(1) Dans les Dardanelles, le courant, descendant de la Mer-Noire et de la mer de Marmara, porte toujours à l'extérieur du détroit, dans la mer Egée.

posaient hardiment de donner au cuirassé menacé par la torpille le même genre de protection que le guerrier du Moyen Age ou de l'antiquité, en butte aux flèches et aux carreaux d'arbalète, trouvait dans son large et long bouclier.

En soi, le problème qui consiste à faire exploser la torpille à quelques mètres de la coque sur une sorte de muraille métallique détachée, — imaginez une porte d'écluse très longue, — suffisamment résistante, quoique légère, grâce à un cloisonnement très étudié ; ce problème, dis-je, ne présente pas de bien grandes difficultés. Les objections du marin sont d'un tout autre ordre que celles du constructeur, et ces objections valent qu'on s'y arrête.

C'est une grande gêne dans tous les cas, et particulièrement quand il fait mauvais, que ces deux boucliers remorqués par le bâtiment et remorqués de manière qu'ils se tiennent toujours à sa hauteur, en l'encadrant aussi exactement que possible. Ce n'est pas tout : il faut que ces murailles artificielles restent à peu près à la même distance de la véritable coque et quand elles recevront les assauts de la mer juste par le travers, le système d'espars et de « défenses » qui sera chargé de les tenir à l'écartement voulu aura fort à faire... Et puis il est bien entendu qu'on ne peut combattre, au moins en haute mer et contre des bâtimens, avec de tels *impedimenta*, qui retarderaient à l'extrême allure, mouvemens et girations. Il faudra donc que, lorsque l'ennemi sera signalé, on puisse « larguer » rapidement les boucliers. comme le fantassin, en certains cas, dépose sac et équipement pour mieux courir à l'assaut.

J'expose impartialement ici le pour et le contre d'une question intéressante. Une solution s'inspirant de l'idée féconde du « bouclier » sera peut-être bientôt trouvée. Il y a d'ailleurs d'autres systèmes de protection auxquels je ne puis m'arrêter. Disons seulement qu'en cette affaire comme en tant d'autres, à la guerre, il faut se décider et vouloir; lourde responsabilité, souvent!

Il est évident *a priori*, pour qui réfléchit du moins, que les armes sous-marines peuvent, dans la guerre de côtes, servir l'assaillant aussi bien que le défenseur. Il n'est que de savoir les employer. Sans aller plus loin, la mine automatique dont nos adversaires se servent si bien contre nous, en offensive, a été

conçue tout d'abord pour donner au plus fort, au « maître de la mer, » la facilité de bloquer hermétiquement dans ses ports l'ennemi plus faible qui ne se décidait pas à affronter la lutte en haute mer, mais qui, réservant ses forces pour des coups de surprise, restait toujours dangereux. Cela est si vrai que cette mine s'appelait couramment, il y a quelque vingt ans, *mine de blocus*. A cette époque, déjà, beaucoup de bâtimens de surface en portaient quelques-unes. Un peu plus tard on construisit des navires spéciaux, des « mouilleurs de mines. » Mais il apparaissait clairement que s'il s'agissait d'aller mouiller ces engins dans les passes d'un port, et naturellement le plus près possible de l'origine de ces passes, aucun véhicule ne pouvait mieux convenir que celui qui restait, par définition, invisible, l'engin de surprise par excellence, le sous-marin.

Acceptons les faits tels qu'ils sont et ne laissons pas de prendre notre bien où il se trouve. Seulement, une fois de plus, il faut se hâter. Heureusement que, si nous consentons, comme nos adversaires, à ne pas trop soigner des détails de mince importance, nous aurons encore le temps, — et beaucoup plus que nous, la Grande-Bretagne, — de faire des sous-marins mouilleurs de mines en nombre assez considérable pour que cette catégorie d'engins rende de réels services.

Mais quels services, au juste ? Car il ne manque pas de gens pour dire que ce n'est pas aux Alliés d'aller boucher les estuaires allemands, étant bien entendu que l'on ne considère pas comme possible que les mines que poserait un sous-marin fussent en état d'empêcher les submersibles ennemis de sortir. Je fais d'abord toutes mes réserves là-dessus, estimant, justement, que cela serait possible. Mais je n'entre pas dans cette discussion. Il me suffit d'observer que si l'on entreprenait jamais des opérations méthodiques et successives sur le littoral allemand, il y aurait le plus grand avantage à semer avec abondance des « mines de blocus » (rendons-leur cette appellation primitive) à l'orée de celui des estuaires où l'on aurait reconnu, — reconnaissances d'appareils aériens, — la présence du gros de la force navale ennemie.

Ajouterai-je que si les Alliés, Russes compris, avaient depuis longtemps ces petits sous-marins porte-mines, les mouvemens de la marine allemande, si actifs, dans la Baltique eussent été fort entravés et rendus dangereux?

Mais ce n'est pas seulement avec des sous-marins que l'on peut, dans la guerre de côtes, semer des mines sans trop s'exposer à la destruction. Les appareils aériens y réussiraient parfaitement dans certaines conditions et aussi ces admirables « libellules » (que je me borne à mentionner ici, sans oser même leur donner leur nom, trop significatif, paraît-il, qui prouvent, quand on les voit courir sur l'eau avec une vitesse vertigineuse, que le génie inventif n'a pas cessé d'être un des plus beaux dons de notre race.

Et les torpilles automobiles? demandera-t-on. Peuvent-elles être utilisées dans la guerre des côtes aussi facilement par l'assaillant que par le défenseur? Pourquoi pas? Ne parlons pas seulement des bâtimens de surface, — les unités légères en première ligne, — qui auront à s'en servir dans toutes les rencontres partielles auxquelles donnera lieu l'adoption d'un système de guerre qui touche de très près à la guerre de siège, à terre. Mais ce sont les sous-marins surtout qui feraient merveille avec leurs torpilles, n'étaient les filets métalliques qui ferment presque hermétiquement les passes des grands ports. On arrivera certainement à vaincre ces difficultés, puisque, il y a déjà longtemps, notre *Curie* faillit y réussir. Et sans doute n'y a-t-il pas que des filets pour attendre sous l'eau le téméraire submersible. Il faut compter encore avec certaines mines. Nul doute que nos avisés ennemis n'aient multiplié les obstacles en profondeur. Il serait bien surprenant toutefois que la nature de ces obstacles ne fût pas connue des États-majors alliés après trente mois de guerre. Or, tout engin connu peut se voir opposer l'engin qui le détruira ou le paralysera.

En tout cas, là encore, l'appareil aérien peut prendre la place de l'appareil sous-marin, et ce n'est pas un des faits les moins curieux de cette dernière phase de la grande guerre que cette sorte d'*interchangeabilité* qui se révèle en certains cas pour les deux nouvelles armes, celle qui exploite la profondeur des eaux et celle qui, de haute lutte, vient de s'emparer de l'atmosphère. Rien n'empêche, en effet, du moins en théorie, un hydravion de lancer une torpille automobile. En pratique, pas beaucoup plus de difficultés, sans doute. Reste que l'appareil aérien est largement justiciable de l'artillerie. Aussi toute tactique admettant l'emploi de ce qu'on appelle, à terre, la cinquième arme, doit-elle admettre en même temps, comme base

fondamentale, la puissance du nombre. Nous avons eu deux années et demie pour nous mettre en mesure. Avons-nous bien employé à cet égard un temps si précieux ?

Je ne me pique pas d'être arrivé au bout de la tâche que je m'étais imposée, encore que je n'aie prétendu tracer qu'une esquisse des moyens que l'on pourrait mettre en jeu dans une guerre de côtes actuelle. Pour donner un véritable intérêt à une étude de ce genre, il faudrait, comme je l'ai dit, laisser là les généralités et indiquer d'une manière précise comment telles opérations et telles armes s'appliqueraient plus particulièrement à telles circonstances locales, géographiques et hydrographiques. Cela m'est interdit. Je ne puis qu'affirmer, à nouveau, d'abord que la guerre de côtes reste toujours possible, moyennant que l'on veuille bien faire effort pour créer certains moyens d'action et en « adapter » certains autres, ce qui ne serait ni long, ni coûteux ; ensuite, qu'il s'en faut bien, — et je ne me lasserai pas de le répéter, — que la côte allemande *de la mer du Nord*, la seule qui soit *sur certains points* assez difficile, puisse être qualifiée d'inabordable. En tout cas, là où on ne peut pénétrer dans les eaux intérieures, on peut *obturer* les passes, parce que, justement, les conditions hydrographiques qui rendent malaisé l'accès des rades sont favorables à l'emploi des moyens d'obstruction.

Malheureusement ces conditions mêmes sont peu et mal connues. N'ai-je pas lu tout dernièrement que le littoral de la Frise orientale était d'autant plus inaccessible qu'il est couvert par un chapelet d'îles où l'on ne peut aborder, du côté de la haute mer ? C'est justement le contraire de la vérité, j'ai quelque droit de le dire. La question d'une efficace défense de ces îles, qui donneraient de précieux points d'appui à l'agresseur, est une des plus délicates qu'ait à résoudre l'État-major allemand. Et ceci ne surprendra pas les militaires instruits.

Contre-Amiral Degouy.

ARMELLE LOUANAIS

DEUXIÈME PARTIE (1)

« Il existe à Trévera, bourg que huit lieues de landes grises séparent de Vannes, une maison nommée : la Paumelle, parce qu'au Moyen Age les seigneurs du pays venaient y jouer à la paume.

Vingt-six années auparavant, un ancien intendant, M. Hector Villèle, l'habitait. Autrefois il avait servi les intérêts de quelques illustres familles, et l'on croyait savoir que des revenus honorables lui avaient été constitués. Discret sous des apparences loquaces, calculateur avec des airs de bonhomie, Hector Villèle, dès son installation dans le Morbihan où il était inconnu, se garda de toute relation intime. Il souriait, saluait, pressait les mains et s'inquiétait des santés avec tant de bonne grâce, qu'il renvoyait les gens ravis. Au retour d'une absence, M. Villèle ramenait à la Paumelle un garçonnet de quatre ans. Il laissait entendre qu'on lui avait confié l'éducation de cet orphelin. Les curieux crurent deviner une œuvre de charité en faveur d'un enfant trouvé et louèrent ce bon vieillard.

Le jour de l'arrivée de ce garçonnet, la servante l'entendit appeler tour à tour Hector Villèle « parrain » et « monsieur. » Il ne connaissait pas encore bien sa leçon. Vers le soir, Nicolas, pénétrant dans la cuisine, réclama d'une voix plaintive : « Marie-Rose ! Marie-Rose ! »

Sur une question de la domestique, il lui apprit que Marie-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

Rose était sa nourrice. Et comme la cuisinière le plaignait en effet de n'avoir plus de maman, le garçonnet, anxieux, demanda quelle était cette maman ?

Un peu plus tard, le petit Nicolas, cherchant des caresses qui le pussent consoler de son dépaysement, aperçut M. Villèle devant son foyer, sa gazette à la main, et voulut lui grimper sur un genou :

— Il suffit ! Vous êtes un bon garçon, lui répondit l'ancien intendant en l'écartant. Asseyez-vous. Soyez un homme sérieux, que diable !

Avec gravité l'enfant immobile pleura.

Le lendemain, le petit Nicolas, oublieux, riait en courant sur l'escalier suspendu qui réunissait les corps de logis de la Paumelle.

— Un garçon bien élevé ne doit pas rire aux éclats, mais imiter en tout la modération de son parrain, l'avertit celui-ci.

L'enfant de quatre ans considéra le sexagénaire avec un regard innocent qui cherchait à comprendre.

Quoique d'un naturel ardent, passionné, autoritaire, Nicolas, sans cesse comprimé par les sages propos de M. Villèle, fut amené à goûter la solitude et le silence. Parfois il pénétrait dans la cuisine et considérait tendrement la servante, vieille femme rousse de brusque allure. Un jour, il ne put se retenir de lui sauter dans les bras et elle le dorlotait, lorsque le vieillard survint et leur défendit ces jeux.

— Fi donc ! Nicolas, vous n'êtes pas une fille. Soyez viril !

— Je le suis, je le suis, repartit l'enfant plein de colère, et quand je serai grand, vous verrez !

Devant cette explosion inattendue, M. Villèle tint à son filleul un long discours sur la maîtrise de soi-même : « Il faut être réservé et surtout discipliné. Ah ! la discipline ! »

Avec des regards de feu qui défiaient, Nicolas repartit :

— Eh bien ! moi, je ne suis pas fait pour obéir, mais pour commander, monsieur.

Bouffi, blême et, malgré sa molle apparence, très actif, M. Villèle, ancien grand chasseur et chevaucheur, ne manquait pas de lettres, c'est-à-dire qu'il avait épluché beaucoup de livres. N'en coupant que les pages intéressantes, à son sens, il y crayonnait des notes qui contredisaient presque toujours l'auteur. Il instruisit Nicolas d'après ces principes.

C'est ainsi que l'enfant picora les œuvres les plus contradictoires à un âge où, d'ordinaire, elles ne sont pas confiées aux enfans. Montaigne, saint Augustin, Diderot, Voltaire, les Pères de l'Église et Bonaventure des Périers voisinèrent dans son esprit. D'ailleurs, M. Villèle n'accordait pas d'autre crédit aux choses écrites que d'être une honnête récréation. La vie seule formait un homme. L'hiver, à table, devant les bûches enflammées, sa fourchette levée, il résumait sa morale : « Bon petit feu, bonne petite cuisine et bon esprit ; que faut-il davantage ? » Or, ce davantage, seul, eût touché Nicolas, inquiet et rêveur comme ces enfans nés pendant les guerres de l'Empire parmi le tonnerre des artilleries, les carillons des cloches et les proclamations. Peut-être était-il le fruit de brèves et violentes amours entre une victoire et la mort ? Et c'était un poignant mystère que l'éclosion silencieuse, dans cette paix pesante comme un hypogée, de ce fils nié par l'honneur et sans doute issu d'un sang illustre et d'une gloire plébéienne.

Parfois, au sortir d'une médiocre leçon de son parrain, il se retirait dans son humble petite chambre et, le front aux carreaux, en considérant le paysage aux noires sapinières émues par le vent, il croyait entendre comme un formidable tumulte guerrier.

Ces poussées subites d'imagination rougissaient son visage et dilataient ses yeux. Lorsque M. Villèle l'appelait alors pour souper, il venait s'asseoir en face de son parrain avec un visage volontaire et ardent qui n'était plus celui de l'enfant qui, l'heure précédente, récitait ses leçons d'un air morne. Quelquefois le vieillard surpris des reparties de Nicolas qui, dans ces minutes, voulait imposer ses idées, cessait de manger et fixait tristement son assiette.

Ce ne fut qu'à l'âge de douze ans que Nicolas, dont la vie intime offrait une singularité exceptionnelle, eut vraiment conscience de sa situation douloureuse. Quelque soin que prît son parrain, il ne put l'empêcher d'approcher quelques garçons de Trévera. Ceux-ci, à chaque instant, prononçaient les noms de leurs père et mère. Il fut atterré de ne pouvoir se répondre :

« Pourquoi n'ai-je pas de famille, moi aussi ? »

Les réponses évasives de M. Villèle lui laissèrent croire qu'ayant été abandonné, il lui était préférable d'oublier ce qui ne pouvait être éclairci. Lorsqu'il y songeait, son cœur saignait.

Plusieurs fois invité par des enfans du bourg à les venir voir chez leurs parens, Nicolas désirait constater dans quels rapports d'affection ils vivaient avec leurs mamans : maman, un mot qu'il n'avait jamais prononcé. Jamais M. Villèle ne lui permit de répondre à ces avances ; il en éprouva une vive souffrance et, par représailles, refusa désormais de quitter sa chambre. L'anémie l'affaiblit au point qu'il effraya son parrain. Un médecin recommanda l'exercice et ajouta que Nicolas était d'âge à jouir d'un peu de liberté.

A regret Hector Villèle dut autoriser son filleul, chaque soir, un peu avant le crépuscule, à quitter la Paumelle. Au seuil de la porte, avant la première sortie, ce vieillard systématique lui adressa ses derniers conseils :

— Il faut soigner ton fluide nerveux. Chasse les idées bilieuses et appelle les idées reposantes. Allons, bonne promenade.

Quand Nicolas se vit devant l'église sans être assisté de M. Villèle, il lui parut qu'il ne savait plus marcher et que les habitans guettaient ses maladresses. Il s'avançait avec une lenteur craintive. Brusquement, au sortir de la rue, il voulut se sauver. Or, il ne se connaissait qu'une seule attache au monde, la maison de son parrain. A la réflexion, l'angoisse le prit et il regagna Trévera. Quand il atteignit la place, il vit que l'horloge lui accordait encore un quart d'heure. Afin de ne point stationner sous les regards des gens occupés au relais des postes, il se réfugia dans l'église qu'il ne connaissait point, car M. Villèle, un voltairien, ne l'y avait jamais conduit. L'ombre emplissait déjà la nef. Il considéra les statues des saints avec le même œil dont il aurait regardé, chez son parrain, Minerve ou Apollon. Cependant, peu à peu, Nicolas sentit un rapport s'établir entre sa nature rebelle à l'existence qu'on lui avait imposée et cette église secrète comme une âme.

Après avoir couru les entours de Trévera, il s'arrangeait pour économiser les minutes nécessaires afin de s'asseoir et de rêver dans la collégiale. Quelquefois, aussitôt rentré, son parrain lui lisait en riant les farces de Tabarin, tandis que l'encens respiré l'instant d'avant parfumait encore les lèvres de l'adolescent.

Une fois que Nicolas s'était attardé sous la lampe du sanctuaire dont la petite veilleuse clignotait comme une étoile, et

qu'il traversait avec une lenteur pensive la place, par la fenêtre ouverte de la Paumelle, son parrain le héla d'une voix troublée. L'émotion chez ce vieillard de caractère égal parut extraordinaire à Nicolas.

— Monte vite. On t'attend, mon ami.

Jamais aucune personne ne l'avait attendu, et cette nouvelle l'effraya. Quand il atteignit la bibliothèque, tournant le dos à une fouée de fagots verts dont la sève vaporisée faisait entendre des salves de mousqueterie, un étranger de haute stature, le visage étroit coupé par des moustaches roides, le considéra avec des yeux dont les lueurs viraient comme les reflets d'une lame d'acier exposée aux jeux de la lumière.

Cet étranger lui posait aussitôt une question que Nicolas eût trouvée risible si le ton de l'interrogation ne lui eût ôté toute envie de s'égayer :

— Votre nom, mon ami?

Comme il se taisait, l'inconnu s'impatienta :

— Eh bien! me direz-vous votre nom?

— Nicolas Helléan, monsieur.

— Monsieur Villèle, cet enfant vous donne-t-il satisfaction? reprit le visiteur en posant sa dure main sur la tête de Nicolas, qu'il faisait tourner tantôt à droite, tantôt à gauche comme pour se rendre compte de sa solidité.

Et tandis que l'ancien intendant, prolixe par timidité, répondait, l'étranger, examinant l'enfant avec des regards de collectionneur devant un bibelot, l'appréciait d'une voix sèche :

— Taille médiocre. Dos voûté. Pâle. Quelle santé?

— Couci couci! Le médecin lui ordonne des sorties journalières.

— Seul? questionna l'étranger ses sourcils froncés.

— Oui, car il déclare qu'il faut à ses quinze ans de la liberté, alors... j'ai cru devoir...

Nicolas sentit les doigts de l'inconnu serrer comme un étau ses tempes. Soudain il le lâcha et lui commanda de prendre son chapeau. Comme le jeune homme hésitait, il répéta avec le ton d'une personne habituée à tout faire plier devant sa volonté :

— Prenez votre coiffure, mon garçon. Maintenant, couvrez-vous. Allons! vous couvrirez-vous?

Stupide, Nicolas se coiffa.

— Voulez-vous me saluer?

Nicolas salua.

— Recommencez, fit le visiteur impatienté en frappant le plancher de sa botte.

Avec un certain énervement l'adolescent retira son feutre.

— A la bonne heure, prononça le hautain personnage qui semblait satisfait de la désinvolture de Nicolas. Je vous demande de marcher maintenant.

Cette comédie commençait à épouvanter Nicolas qui devinait un fond sérieux à cet examen de civilité. Il marcha, et son allure parut réveiller des souvenirs chez le visiteur qui commandait :

— Plus vite, doucement. Doucement, plus vite... Il suffit, asseyez-vous... A-t-il quelque goût pour les lettres ou les mathématiques? reprenait l'étranger en s'adressant à M. Villèle dont il coupa la réponse verbeuse.

— Bien! bien! j'ai saisi. Votre filleul est un âne.

La servante vint apporter la lampe à huile qu'il saisit et rapprocha de Nicolas en le pinçant au menton pour lui faire lever la tête. S'arrachant à sa prise, Nicolas se sauva dans sa chambre, dont il ferma la porte, mais pas assez vite pour qu'il n'entendît son bourreau s'écrier :

— Ce garnement aurait-il du caractère?

Dans ces vieilles maisons les murs hourdés défendent mal du bruit. Quelque envie qu'eût l'enfant d'oublier cet odieux examinateur, les éclats de sa voix lui parvinrent :

— Comment vous nomme-t-il? demandait-il à M. Villèle.

— Parrain.

— Parfait!

Un silence suivit. Un peu plus tard des pièces de monnaie churent d'une table sur le plancher.

A huit heures, la porte de Nicolas fut heurtée.

— Viens dîner. Il est parti.

Nicolas rentra dans la salle à manger. Une peinture ancienne la décorait : un paysage des Flandres au ciel sombre. Ce tableau avait disparu.

— Il l'a donc emporté, dit Nicolas avec regret. Est-ce pour cela qu'il vous versait de l'argent?

M. Villèle acquiesça faiblement de la tête.

— Quel homme haïssable! reprit Nicolas les poings serrés.

— Pour Dieu, mon ami, rétracte cette parole.

— Non, parrain, je le hais! je le hais! je le hais!

L'ancien intendant se jeta sur Nicolas et, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'ici, le pressa tendrement pour étouffer ses cris :

— Ne prononce jamais de tels mots abominables, l'adjura-t-il. Tu ne peux pas savoir, non, tu ne peux pas.

— De quel droit m'interrogeait-il?

Sans répondre, les lèvres tremblantes de M. Villèle descendirent sur le front de Nicolas, tandis que celui-ci grondait encore :

— Vous ne m'empêcherez pas de le haïr.

Ce fut dans ces conditions que Helléan reçut la première caresse de son enfance.

Le surlendemain, avec une hâte qui prouvait des ordres impérieux, Nicolas dut quitter la Paumelle, afin d'aller suivre les cours du collège Saint-Yves. Il accueillit presque avec satisfaction ce changement imprévu, car il escomptait déjà cette aventure dans un sens favorable à son sort. Quand il grimpa dans le courrier de Vannes après avoir embrassé son parrain, celui-ci poussa des soupirs qui pouvaient être aussi bien de regret que de délivrance. Nicolas n'était-il pas le prisonnier encombrant dont on libère son geôlier?

Avant le départ, le vieillard voulut cependant lui donner quelques conseils d'importance :

— Tu vas te trouver désormais seul dans la vie ; eh bien! si jamais tu souffres, si tu te sens faible, prends des œufs, douze au moins par jour. Et puis, pas de souci. Il faut sans cesse se « défumer, » se « dénoircir, » se désennuyer.

Ce furent les dernières paroles de M. Villèle entendues par Nicolas. comme la diligence démarrait à grand fracas sur le méchant pavé.

Le cocher conduisit Nicolas Helléan à Vannes, rue de la Bienfaisance. Une vieille dame, Élisa Penguillic, aux yeux de perpétuel étonnement sous leurs sourcils remontés, le conduisit à sa chambre. Veuve d'un maître au cabotage, Élisa tenait pension d'étudians pauvres. Au premier étage, les pièces avaient été divisées en cellules. Pendues aux portes, des ardoises indiquaient à la craie le nom des locataires : Julien Lethiec, Charles Le Guével, Mathurin Begral, Yves Marchan. La veuve l'introduisit dans le dernier cabinet. Le parquet en avait été réparé, comme une botte usée, de pièces et de morceaux. Des étais renforçaient le lit, brisé par le précédent occupant, un lourd paysan.

— Monsieur sera de la grande pension, l'avertit la veuve Penguillic.

Par la suite, il apprit qu'il en coûtait une trentaine de francs par mois, mais que certains de ses voisins de cellule, acceptés pour huit francs, étaient logés deux par chambre et n'avaient droit qu'au feu. Chaque samedi, profitant du marché hebdomadaire, leurs parens apportaient à l'hôtesse les tourtes de douze livres, la farine de sarrasin et jusqu'aux choux qui les nourrissaient. Aussitôt Nicolas eut le sentiment cruel d'une déchéance. Quelquefois il lui était arrivé de trouver misérable la Paumelle d'un confortable petit bourgeois; quel souvenir atavique gardait-il donc du luxe? Tombé sur son lit, dont les ais gémissaient à chaque mouvement de son corps, Helléan se sentait l'amertume d'un être ruiné.

Chaque matin, Nicolas se rendait au collège Saint-Yves avec ses condisciples de la pension Penguillic. Fils de commerçans ou de cultivateurs que contrariait son élégante tournure commandant leur respect, il leur déplut aussi par sa discrétion qui n'était surtout que le fait du manque d'habitude d'une société de son âge. Par la suite, leurs allures vulgaires ou débraillées ajoutèrent chez Nicolas à sa hauteur naturelle. Ces fils du peuple en éprouvèrent de l'irritation, et, comme ils ignoraient tout de ses origines, les plus étourdis le tinrent bientôt pour suspect. Seul, le plus affiné, Julien Lethiec, jeune homme blond à figure de demoiselle que sa myopie retirait des grosses parties de ses compagnons, se rapprocha de lui, et il en fut touché comme d'un acte de bonté.

Tandis que leurs condisciples jouaient au ballon sur la Garenne, à Nicolas assis près de lui Julien confiait l'inutilité de toute science, car elle ignore les causes et veut tout démontrer. En revanche, il exaltait les mérites de Montaigne, cet idéal du bourgeois français qui savait accommoder toutes choses à ses aises et rabattait enthousiasmes et révoltes à la mesure du bon sens.

D'un caractère entier porté aux affirmations catégoriques, aux classifications du bien et du mal, Nicolas souffrait d'entendre Julien déclarer, qu'en somme, l'honnête homme peut tout admettre sans rien croire à fond. Il riposta qu'il sentait au contraire le besoin d'aimer, de détester et de croire.

— O fils de l'Ancien Testament, reprenait Lethiec égayé, jeune homme lugubre et excessif, ne compteriez-vous point

des Simon de Montfort ou des tyrans dans vos ascendans?

Comme à une intuition de son ami, ces mots firent frémir Nicolas.

Chaque soir, pendant leurs soupers, la douzaine de ces jeunes gens à grands cheveux en saule pleureur, comme on les portait dans ces premières années de la Restauration, éprouvaient le besoin de livrer les secrets de leurs cœurs. Exaltés, frénétiques, ils surenchérissaient l'un sur l'autre, afin de se mettre au ton de l'époque. Chacun voulait paraître un héros de la fatalité. Le sceptique Julien lui-même ne pouvait se retenir d'avouer qu'il avait écrit à une dame titrée des lettres d'amour tellement blasphématoires qu'il eût fallu les cacheter avec des hosties.

— Moi, déclarait Marchan, garçon brun aux sourcils rejoints sur un nez cassé, je me demande comment je ne suis pas un cadavre? Figurez-vous qu'ayant appris la trahison de ma maîtresse, je me précipite chez elle afin de rompre. Cette personne me crie : « Mais c'est toi que j'aime! » Alors elle dérobe un sabre dans une panoplie et déclare qu'elle va s'égorger pour me prouver sa foi. Je lui arrache des mains cette lame tranchante, et je la cache sous l'oreiller en rugissant :

« Par l'âme de ma mère et devant Dieu qui nous voit, malheureuse, nous nous massacrerons après nous être donné le dernier baiser d'adieu. »

— Mais tu vis encore, Marchan?

— Ah! mes amis, je ne puis rien ajouter, vous ne comprendriez pas.

— Vos histoires de femmes me laissent indifférent, prononce le grand Guével. L'été dernier, j'ai relu Jean-Jacques et, après m'être mis saintement nu devant l'Océan, prosterné, j'ai juré d'être un homme suivant la nature innocente et sensible. Depuis ce temps, vos folies me paraissent ridicules.

— Vous n'êtes tous que des malheureux de vous passionner pour l'amour ou les utopies d'un Rousseau, crie Begral, un adolescent aux joues vernies de santé comme des pommes d'api. Il n'y a plus que cendres en moi et, plus ruinée qu'un cloître antique, mon âme entend chuinter les hiboux. Ah! puissé-je bientôt avoir le courage, comme Caton, de me couper la gorge gour posséder l'infini!

D'un accent amer, un étudiant ascétique approuva cette

déclaration de son camarade et avoua que, quant à lui, dégoûté de la vertu, il s'était attaché sur la débauche comme Mazeppa sur sa bête sauvage, et vole! vole! jusqu'à l'abîme.

De ces discussions et aveux, les pensionnaires de la veuve Penguillic sortaient épuisés et ravis. Seul d'entre eux, Nicolas taisait ses désirs. Nourri de culture classique, car la bibliothèque d'Hector Villèle n'abritait aucun auteur moderne, il ignorait presque tout du romantisme qui soufflait aux longues crinières de ses condisciples. Sans doute, quand il les entendait évoquer leurs amours chimériques, si sa claire intelligence le détournait de ces échevèlemens d'âme, il espérait pourtant l'amour. Après y avoir longuement songé, il le redouta. Des objections pénibles se formulèrent en lui. De quel amour funeste n'était-il pas lui-même le témoignage? Un principe de haine existe-t-il donc dans certaines passions? se demandait-il angoissé.

Son orgueil le préserva d'ailleurs des vulgaires liaisons. Filles de boutique ou petites bourgeoises romanesques de Vannes ne lui inspiraient qu'un dédain poli. Il se croyait appelé à des amours plus illustres, sans que rien ne l'autorisât pourtant à ces espérances. Déjà déçu dans ses amitiés, car il avait renoncé à trouver des esprits fraternels chez ces compagnons d'une grossièreté native, il demeurait presque aussi solitaire parmi la quarantaine des jeunes gens de Saint-Yves qu'à Trévera.

Or, tandis qu'il relisait les pages chaleureuses de Cicéron sur *l'Amitié*, ses premières larmes d'adolescent tombèrent sur les lettres à Atticus, en constatant la difficulté qu'il aurait à connaître la tendresse des créatures. Quelle jeune fille de sentimens nobles et fiers consentirait jamais à lier son sort à celui d'un déchu? Il se réfugia donc de plus en plus dans son orgueil, dont les gens de sa fréquentation obligée éprouvèrent parfois les hauteurs. L'ambition seule lui restait, comme la porte par laquelle il s'évaderait un jour. Aussi voulut-il triompher de ses condisciples, qui bûchaient leurs humanités comme leurs pères commerçaient ou labouraient. A Saint-Yves, chaque mois, aux résultats des compositions, son nom était cité le premier. Son nom? Quand il y songeait, il en pleurait, se jurant d'élever quand même cette appellation sur le pavois. Ce serait sa seule vengeance.

Chaque trimestre, Nicolas, en recevant une lettre de son parrain, la décachetait avec hâte, comme si elle devait enfin lui apporter la révélation attendue. Or, ces enveloppes ne renfermaient que des conseils matériels :

« Mon cher ami, réclame à ton hôtesse de la bière. Tu en boiras un grand verre par repas et, ensuite, tu courras. Les mouvemens agitent le sang, le renouvellent, font place nette. Quant à la bière, c'est l'eau de Jouvence. *Dixi, optime Deus.* »

Les cris de l'âme que lui arrachait son adolescence abandonnée, personne ne pouvait les recevoir dans un cœur paternel.

En sa troisième année de pension, il lui arriva de recevoir un billet d'une écriture appesantie, et il lut :

« Je fus la servante de votre parrain, qui s'est éteint comme la chandelle. Je le servais depuis vingt ans. Je ne vous oublierai pas en ce monde, cher petit monsieur, et surtout dans l'autre où, n'ayant pas de cuisine à faire, je serai toute à ma mémoire. »

Le seul cri d'une affection déclarée lui venait de cette brave cuisinière ; il en fut tristement ému ; puis il regretta M. Villèle dont le rôle pénible lui apparut.

Quelques jours plus tard, le directeur du collège royal mandait Nicolas et l'avertissait que Monseigneur voulait bien s'intéresser à lui comme à un élève de mérite signalé par ses maîtres.

Demeuré seul dans le cabinet du supérieur, Nicolas réfléchit. Pourquoi Mgr de la Motte-Broons de Vauvert, ancien chef royaliste à la légion du Morbihan, s'occupait-il de lui, après l'avoir ignoré pendant plusieurs années ? Ne devait-il pas trouver une corrélation entre la mort récente de M. Villèle et cette marque de bienveillance ? A trop chercher quels motifs pouvaient lui valoir l'intérêt du prélat, l'amour-propre de Nicolas souffrit et il réprimait des larmes quand l'évêque parut.

A cette époque, la profession des armes transparaissait encore en lui dans sa rude allure et sa parole brève. Les pouces dans sa ceinture violette qui lui rappelait sans doute son ceinturon, il fixa le jeune homme avec curiosité.

— Bonjour Lalan... Leland... je crois ?

— Helléan, Monseigneur, il me semble, dit Nicolas livide.

— Il vous semble ? répéta le prélat avec un accent étrange.

S'approchant de Nicolas et, de la même façon que l'inconnu

abhorré de Trévera, il lui posa sa main sur la tête : ce fut comme une prise de possession.

— Répondez-moi avec sincérité, mon ami. A l'issue de vos études, quelle situation comptez-vous briguer ?

D'une voix tremblante, Nicolas demanda d'où viendrait l'argent nécessaire à ses études.

— S'il me plaisait d'y contribuer? repartit d'un ton sévère l'évêque. Vous me feriez honneur, je le sais. Prononcez-vous, mon ami.

Devant son ton dominateur, Nicolas l'assura qu'il se soumettrait à sa volonté.

— Je vous croyais du caractère, Helléan. Vos professeurs l'affirment. Parlez donc librement.

— Monseigneur, Polytechnique m'agréerait.

— Polytechnique ? Vraiment ! Polytechnicien ! Ah ! je saisis, vous estimez que vos aptitudes en mathématiques vous conduiraient au génie, à l'artillerie... ?

Le jeune homme inclina la tête. Bras croisés, l'évêque persifla :

— En effet, le capitaine d'artillerie Bonaparte devint Napoléon ! Grand encouragement pour les exaltés ! Mais vous n'êtes pas de ceux-là.

D'une voix plus grave, le prélat continua :

— Vous pouvez m'objecter que j'aimais moi-même les armes ? Croyez-en mon expérience, Helléan, ne visez pas la gloire militaire... Vivez modeste et sage. L'ambition ? Détestable illusion ! Vos maîtres me vantent votre réserve, la vigueur de votre dialectique et votre fermeté d'âme. Nobles qualités ! Enfin, le choix vous appartient. Quant à moi, je l'avoue, j'aurais rêvé pour vous de la paix dans la vérité.

— Moi, prêtre, Monseigneur ?

Devant l'air effrayé de Nicolas, l'évêque garda le silence.

— Craindriez-vous de n'être pas un bon abbé ? reprit-il doucement. Allons donc, mon enfant, vos qualités : sérieux de l'esprit, goût de l'absolu, bon sens, convictions, — ainsi vous juge votre supérieur, — vous prédestinent à la soutane. Votre âme s'emploiera pour le bien et votre légitime ambition trouverait son essor le plus saint dans la chaire. Les seules grandes victoires, c'est là qu'on les remporte.

...Loin d'être conquis par la proposition de son évêque, Nicolas sentait sa résistance s'affermir en lui.

Froidement, il déclara qu'il fallait la vocation pour accepter la tonsure et qu'il craignait d'avoir trop le goût de l'indépendance pour être jamais un abbé soumis.

— Ce sont justement les forts caractères de votre sorte qu'il faut maintenant à l'Église, Helléan. Les petits vicaires, nous les trouvons à la centaine, mais les hommes énergiques nous manquent pour reconquérir la France révolutionnaire. Ah ! combien je souhaiterais que vous fussiez l'un de ceux-là ! Réfléchissez, acheva le prélat en offrant son anneau pastoral à baiser.

Quand Nicolas releva la tête, Mgr de la Motte-Broons de Vauvert qui s'éloignait se retourna pour l'examiner avec une curiosité où il crut sentir quelque sympathie... peut-être davantage ?

Cependant, Nicolas en revenant vers la pension Penguillic ne pouvait plus se dissimuler que son évêque le pressait d'accepter le séminaire. Lui, prêtre ? D'âcres pleurs s'échappèrent de ses yeux en s'avouant en effet qu'il n'avait aperçu en Polytechnique qu'un moyen d'échapper à la médiocrité. Ne s'était-il pas imaginé officier d'une arme savante où il se serait imposé ? Or, il semblait que le prélat redoutât pour lui une carrière brillante où le nom ou surnom d'Helléan pût retentir plus tard ? Pour des raisons qui lui échappaient encore, on voulait l'éteindre, le mêler comme la goutte d'eau à l'Océan. Une fois de plus il eut la sensation atroce d'être le jouet d'êtres cachés qui ne perdaient pas un de ses gestes et regrettaient sa vie.

Ce même soir, à la fin du repas, avec un sourire d'extase, la veuve Penguillic lui servit du riz au lait. Comme les autres pensionnaires en étaient privés, ils observèrent leur condisciple sans bienveillance. Devinant leurs mauvaises pensées, il leur partagea sa portion.

Désormais, chaque jour, sur un ordre secret, son hôtesse lui offrit un plat supplémentaire et il en détesta davantage la personne — peut-être l'étranger de Trévera ? — dont l'attention dérisoire se manifestait sous cette forme. Ses camarades avides mangèrent ses desserts. Depuis les années qu'il les côtoyait, leur vulgarité ne l'avait pas entamé et sa haute politesse maintenait dans la discrétion les plus familiers. Aussi humblement fût-il vêtu, Nicolas svelte et fin conservait au milieu de ce troupeau grossier une aisance fière qui les étonnait encore. D'être obligé de se maintenir sans cesse maître de ses gestes et paroles

en leur présence, l'avait mûri, et son grand front sculptural avait déjà l'autorité de l'âge.

Seul d'entre eux, Julien Lethiec au visage laiteux encadré par des mèches blondes qui tombaient jusqu'à sa cravate à triple tour, conversait souvent avec lui. Cet étudiant, d'esprit léger, voletait comme une guêpe de doctrine en doctrine, non pas pour en goûter le miel, mais pour les piquer au cœur et déclarer ensuite que rien ne valait l'effort de vivre. Jadis sceptique, il lisait maintenant Chateaubriand et se croyait René. Dix fois, assurait-il à Nicolas, il s'était voulu tuer et il lui lut un long poème sur les voluptés des divers genres de mort volontaire. Il hésitait d'ailleurs à terminer sa misérable vie parce que la fille d'un fonctionnaire s'était mis en tête de l'aimer. Il se donnait maintenant à tâche de lasser cette demoiselle afin qu'une fois libre de toute affection, il pût se délivrer du fardeau incommode de l'existence. Tant de sottises exprimées avec grâce par ce joli garçon distrayaient Nicolas.

Un soir, Julien jeta sur son assiette le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, de Félicité de Lamennais, et, d'une voix exténuée, déclara qu'il était impossible de s'abuser davantage que ce pauvre auteur, *æterna stultitia!* Rien vaut-il la peine d'une défense ?

Nicolas emporta ce volume et le lut.

Après toutes les amertumes et les flottemens de son enfance, ce livre le remua comme la tempête secoue la forêt. Quelle forte clameur d'un grand cœur par-dessus les balbutiemens puérils auxquels il était accoutumé! Quelle affirmation éclatante dans ce chaleureux mysticisme! Quelle assurance de vaincre avec le secours d'une telle pensée revêtue de poésie! Nicolas frémit à la fois d'angoisse et de bonheur. L'arme qu'il attendait pour sa délivrance lui viendrait-elle de ce gentilhomme tonsuré? Au souffle brûlant de Lamennais, il crut ressusciter ou, plutôt, il connut enfin la valeur de la vie. Il existait donc encore dans cette France, après la Révolution et l'Empire, des motifs de gloire? Un grand cœur le clamait. A la jeunesse charmée un nouveau prophète l'annonçait. Par ces pages enflammées Nicolas crut comprendre quelle était la raison noble de vivre des êtres. Sur son visage transparurent les premières lueurs d'une lumière qu'il ne se connaissait pas et lui, si réservé, sentit le besoin de se mêler à ses compagnons pour les entre-

tenir de Lamennais et de son appel aux consciences. Les plus dissipés s'esclaffèrent outrageusement, et l'étudiant attaché à sa débauche comme Mazeppa sur sa cavale sauvage, blasphéma. Riant aux larmes, Julien s'écria qu'il ne se doutait pas, en offrant son livre, d'avoir jeté un brandon enflammé dans le chaume d'Helléan.

— Au feu! au feu! crièrent tous ces sots, et leurs sarcasmes firent redescendre Nicolas dans la boue quotidienne.

Quelques semaines s'écoulèrent ensuite assez mornes. Mgr de la Motte-Broons attendait toujours le résultat de ses réflexions et Helléan imaginait avec une certaine satisfaction son mécontentement.

D'autres jours passèrent et, en son incertitude, cent pensées contradictoires s'affrontèrent. Afin de mieux juger le présent, il se retourna vers son passé. Derrière lui, une origine ténébreuse; la plaie inguérissable. Quel drame! Cependant il se refusait à conclure qu' « ils fussent des misérables. » Il devait y avoir eu des victimes? il était la plus pantelante. Chassé, réprouvé et, par conséquent, véritable mort-vivant au point de vue social, que pouvait être son avenir? Le monde, c'est-à-dire ce qu'il croyait être « son monde » lui restait fermé. Ne pouvait-il pas cependant obliger ce monde à l'entendre, à le reconnaître? Quelle noble vengeance s'il faisait éclater à la chaire les vertus mêmes de ceux qui l'avaient chassé de leur vie comme la honte. En le rejetant, ils n'avaient pu lui dérober son âme fille de leurs âmes trop passionnées. Avec quelle allégresse il en ferait briller les qualités en l'honneur de Dieu et peut-être pour leurs remords!

Sa détermination semblait donc prise d'acquiescer aux désirs de Monseigneur, lorsque des objections graves surgirent un soir qu'il entendait ses compagnons discuter sur leur idéal de bonheur. Le grand Le Guével annonçait qu'il se rendrait en Espagne où il se ferait chérir des Castillanes, les premières femmes du monde, amantes magnifiques qui portent un stylet en travers du cœur. Lethiec déclarait qu'il avait enfin résolu sa disparition de ce monde. Là-bas, sur les plages de l'Adriatique, face à Venise, il ferait élever un bûcher où il se jetterait en déclamant des vers sur la mort.

— Nous nous satisferons de cette existence, car nous voulons aimer et être adorés, prononcèrent les autres convives, et chacun, à grands cris, exposa par le détail son rêve.

Nicolas trembla en venant à penser qu'il n'aurait pas assez de foi pour barrer la route aux passions qui font parfois bondir les cœurs des jeunes gens. Chez lui, un orgueil qu'il croyait héréditaire ne l'emporterait-il pas sur la sagesse? Quelle définitive, cruelle détermination exigeait de lui Monseigneur? Un officier peut rentrer aisément dans la foule s'il lui paraît démontré qu'il s'est abusé sur ses talens militaires. Un prêtre demeure maudit s'il confesse son indignité et veut arracher la soutane de ses épaules. Ou bien, alors, drame épouvantable et secret, il se meurt de douleur en silence avec l'humiliation quotidienne de se présenter à Dieu dans son indignité et d'abuser la foi et l'espérance des hommes.

Les vacances étaient venues et ses camarades, quittant la rue de la Bienfaisance, regagnèrent les boutiques, les ateliers ou les fermes de leurs parens. Quelles réflexions pénibles furent celles de Nicolas hôte désormais solitaire de la veuve Penguillic, quand il s'imagina ses compagnons fêtés dans leurs familles! Personne n'attendrait donc jamais sa venue? Existait-il un être plus isolé que lui? Depuis la mort de M. Villèle, aucune personne n'osait même se déclarer tutrice de sa jeunesse abandonnée. Quelle honte éclaboussait-il donc sur ceux qui l'avaient sacrifié? A ces pensées, une ardeur sèche l'enfiévrait, et le dégoût de respirer lui venait. Ne s'endormirait-il pas un soir pour l'éternité? La nuit, il pleurait de se réveiller et demandait à Dieu qu'il lui plût de l'exterminer.

Pendant les torrides journées d'août, errant sous les ormes de la Garenne, il croyait retrouver les pas des vaincus de Quiberon; il portait envie à Sombreuil et à ses amis, hardis jeunes gens que ces allées avaient vus tomber frappés au cœur par les balles républicaines. Ah! mourir jeune dans l'exaltation d'un sacrifice! Hélas! il arrivait trop tard pour les holocaustes. Les gloires impériales végétaient elles-mêmes dans la retraite des demi-solde. Épuisée, la France blanche comme son drapeau s'étendait pour dormir et les émigrés exhumés de leurs hypogées promenaient des corps et des cerveaux qu'enveloppaient des bandelettes. A la vue de ces gentilshommes momifiés Nicolas rêvait pour lui d'une autre origine en regardant les abeilles d'or briller sur les roses de France des jardins. A l'examen des événemens il se convainquit qu'un jeune homme ne pouvait plus espérer la gloire militaire, et la suggestion de Monseigneur

lui parut plus acceptable. Néanmoins, il ne se trouvait pas assez de ferveur pour recevoir l'ordination.

A la mi-août, il fut appelé par le secrétaire de Monseigneur qui, l'ayant curieusement interrogé sur ses occupations et n'en ayant obtenu que d'évasives réponses, lui offrit quelque argent afin de lui permettre de voyager un peu.

— Je ne voyagerai pas.

— Au moins achèterez-vous quelques ouvrages afin de poursuivre vos études?

— Aucune science ne m'intéresse.

Loin d'être goûté, son détachement parut détestable. A l'issue de cette entrevue, Nicolas, sortant de Vannes, erra sur les falaises d'Arradon sans trouver aucun agrément au golfe morbihannais. De la terre, de l'eau, des feuilles, du vent et des êtres jetés par hasard sur ces élémens miroitans et muticolores, voilà l'effet que lui produisit cette petite mer semée d'îlots dorés sous son doux ciel septentrional.

« Mensonge! Vaines apparences! » pensa-t-il à l'aspect de ce panorama délicieusement émouvant.

Et les mots lui vinrent d'abondance pour railler l'amour qui enfante la douleur, la passion qui s'égare, la foi qui s'asservit. Sa visite à l'évêché le ramena au problème angoissant de son avenir. Puisqu'il s'estimait indigne de l'ordination et que l'armée lui restait interdite, quelles positions lui demeuraient ouvertes? Médecin de village? ce vendeur de santé pour une humanité crottée comme ses bestiaux! Notaire, avoué? ces dépositaires de la cupidité, l'hypocrisie, la ruse et la malhonnêteté de leurs cliens qu'ils doivent parfois s'employer à faire triompher! Avocat? ce défenseur salarié de la corruption, du vol et de l'assassinat!

Tout à coup fixant le golfe avec des yeux ardens, Nicolas s'imagina qu'aucun de ceux de son sang n'était descendu à ces fonctions, d'où le dégoût qu'il en éprouvait. Et, malgré sa misère, il se sentit l'âme d'un dominateur.

Lorsqu'il regagna sa pension, dans le réfectoire empuanti par un demi-siècle de soupes grasses renversées, en vis-à-vis de son couvert se trouvait un homme de chétive mine au linge propre très reprisé. Ses cheveux mous comme le coton descendaient plus bas que ses oreilles. Il avait les mains fines et osseuses et les tempes creuses d'un homme accoutumé aux veilles. Un air d'exaltation concentrée était répandu sur sa

figure ascétique. Se soulevant de son banc, il demanda la permission de rester en face de Nicolas et se présenta : Octave Carger, ancien maître d'école. Il arrivait de La Chênaie qu'il habitait depuis l'année précédente par un effet de la bonté de M. de Lamennais qui l'y recevait gratuitement, car il était un pauvre hère. Sur le désir de son bienfaiteur, il venait compulser à Vannes les archives de l'ancien monastère de Prières.

Avec un certain air de supériorité, Nicolas dit qu'il avait lu le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* et qu'il en avait été très ému. Quelle sorte d'homme était leur auteur?

— M. Félicité de Lamennais, fils d'un armateur de Saint-Malo, habite dans la paroisse de Plesder une vaste maison entourée d'un parc et d'une lande. M. Féli, — c'est ainsi que dans l'intimité nous nommons Félicité de Lamennais, — termine en ce moment son quatrième volume sur *l'Indifférence en matière de religion* et la défense de la première partie. Vous lirez ces pages sublimes. Quel écrivain extraordinaire ! que dis-je, ce n'est pas un auteur, mais un nouveau saint Augustin. J'étais arrivé chez lui sans ardeur, impuissant au travail, sceptique. Or, il m'a convaincu, bouleversé, conquis, insufflé courage et force. En l'écoutant, le plus incertain reprend conscience de la valeur de sa vie, le plus tiède devient fervent. Expliqués par M. de Lamennais, les événemens formidables qui bouleversèrent la France prennent des significations explicables et consolantes. Ah ! j'en ai l'assurance, si ce maître incomparable est secondé par ses disciples, il guérira le siècle.

Plus intéressé que convaincu par cette brûlante apologie, Nicolas ayant demandé où se recrutaient les disciples de M. de Lamennais, Carger répondit que, déjà, de toutes les parties de la France, les nobles âmes se tournaient avec confiance vers La Chênaie. Les jeunes gens qui voulaient prendre place sous le portique chrétien de Lamennais étaient surtout accueillis avec faveur, car la jeunesse recèle l'avenir.

— Croyez-moi, monsieur Helléan, il est doux de respirer sous la direction d'un génie auquel vous attachent les triples liens de la foi, de l'admiration et de la reconnaissance. Que ne pouvez-vous constater avec quelle simplicité nous vivons dans ce libre monastère? J'ai le bonheur d'être moi-même tutoyé par le maître, honneur réservé à ses préférés.

A ces confidences, Nicolas éprouva d'abord le besoin de

contredire l'enthousiaste Carger et il dénia à l'abbé de Lamennais la possibilité de ressusciter le passé et les morts.

D'abord interdit, le disciple de La Chênaie fixa le visage pâle de Nicolas sans trouver sa réponse, puis inspiré, il éclata :

— Oui, nous régénérerons la France parce que notre action ne restera pas dogmatique, autoritaire, mais chaleureuse, libérale, tendre. C'est le peuple que nous conquerrons. Vous imaginez-vous ce triomphe ? ramener à Dieu les foules innombrables et assister à une renaissance du monde ?

A ces accens nouveaux pour lui, Nicolas se représenta la gloire de vaincre les esprits comme d'autres conquérans asservissent les corps à leurs volontés. Avec complaisance, il examina la satisfaction qu'il y aurait à combattre pour la grande idée qu'un génie brûlant offrait aux hommes à l'heure où les cendres glorieuses de l'Empire achevaient de se refroidir sur une France exsangue.

Dans son ardeur de néophyte, l'ancien maître d'école continuait d'exalter Féli de Lamennais et son œuvre de rénovation.

A la sortie de la bibliothèque où Carger compulsait les archives de l'abbaye de Prières, ils allaient quelquefois se promener autour de l'Étang-au-Duc. Par besoin d'exprimer sa gratitude envers son maître, Octave bavardait, tandis que, son front penché vers les eaux, accablé par le souci de la décision qu'il lui faudrait prendre, Nicolas écoutait mal son ami. Tout chancelait en son esprit et ses argumens s'entre-battaient. Bientôt, son trouble devint affreux, car il se sentait incapable d'une résolution fondée sur la pleine conscience de son acte. Allait-il s'abandonner au hasard d'un choix, comme tant de ses veules condisciples qu'il avait vus se livrer aux brancards qu'ils haleraient sans courage toute leur misérable vie sur des voies maudites ?

Un matin, il dit à Carger :

— Un accident me rendrait un réel service, car si je répugne au suicide, ma disparition me tirerait d'une terrible situation.

Effrayé et comprenant jusqu'à quel point son ami souffrait, Carger ne put que le serrer dans ses bras. Cette effusion détendit Nicolas qui gémit :

— Maintenant, je n'aurais plus même le courage de souhaiter la mort.

— Alors, vivez, et vivez bien !

— Comment le pourrais-je ?

— Il vous faut, Helléan, ce qui vous manqua. Né avec une volonté de maître dans la condition la plus humiliante, comment espéreriez-vous tirer aucune satisfaction de la société faite d'inégalités nécessaires? Dans le royaume des âmes seulement, vous pourriez vous conquérir une place à votre grandeur. Là, et pas ailleurs, vous vous délivrerez du fardeau humain qui vous tue. Fils de Dieu, voilà ce que vous deviendrez légitimement.

D'entendre ce cri d'appel d'un homme sincère, Nicolas fut touché. Mais au moment de se déterminer, ses scrupules l'arrêtaient ou d'étranges appétits lui venaient. Des désirs montaient à ses lèvres et il se lamentait de tout abandonner avant d'avoir rien goûté. Avec désespoir, il considérait les jeunes filles en songeant qu'aucune d'elles ne serait jamais sa compagne exquise.

Après ces crises, lorsqu'il retrouvait son sang-froid, d'autres affres le poignaient, celles de n'envisager la prêtrise que comme un moyen de se soustraire à sa triste condition. Or, ce n'était pas un port tranquille pour y laisser sa barque à l'ancre dans des eaux paisibles qu'il recherchait. Il se mettrait au service de Dieu comme un gentilhomme s'offre à son roi, pour livrer combat en son honneur.

Ayant avoué à Carger tous ses délires, celui-ci, transporté de bonheur, s'écria :

— Sans vous en douter, vous êtes au terme de votre irrésolution. Venez, mon cher ami, venez mêler votre souffle à celui de Lamennais. Partons pour La Chênaie.

Soudain, l'exaltation de Nicolas tomba :

— Croyez-vous donc, Carger, lui dit-il d'une voix glacée, qu'une malheureuse graine plumeuse, soufflée jusqu'ici par tous les vents, puisse rencontrer la bonne terre qui la fera germer?

*
* *

Mgr de la Motte-Broons fut prévenu du désir de Nicolas Helléan. La satisfaction du prélat ne fut pas complète. L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* l'inquiétait. Néanmoins, estimant cette épreuve nécessaire à Nicolas, il autorisa son voyage.

Le lendemain, à la nuit, les jeunes gens atteignirent Plesder dans un mauvais char à bancs. Neuf heures sonnaient au village. A travers les sentiers crevés d'ornières, ils remontèrent

jusqu'à La Chênaie, longèrent un étang lugubre aux eaux jaunes sous le halo lunaire et aperçurent une grande bâtisse dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées.

En habitué de la maison, Carger introduisit Nicolas dans un salon campagnard.

Étendu sur un vilain sopha de velours cramoisi au-dessous du portrait d'une vieille dame, un petit homme nerveux dont la tête pivotait sans cesse sur le cou, entretenait quelques hommes d'âges divers, les laïques à califourchon sur des chaises, les bras sur le dossier, les prêtres plus sagement assis ou debout, et il leur annonçait son intention de donner une traduction de *la Divine Comédie*.

S'avançant vers M. de Lamennais, Carger lui présenta Nicolas Helléan. Il croyait indispenseble à cet ami de passer quelques jours à La Chênaie. Tandis que Nicolas s'excusait de son indiscrète arrivée, Féli l'observait avec ardeur. Brusquement il l'interrompit :

— Pas un mot de plus, monsieur Helléan, il me semble que je vous attendais et cette maison devient votre maison.

Lui ayant désigné un siège, sans plus s'occuper de lui, Lamennais, tourné vers ses hôtes, reprit avec vivacité :

— Je m'étais égaré à la suite de Dante. Je vous assurais donc que rien n'arrive qui ne soit précédé de signes. Le signe précurseur, c'est le murmure confus des peuples en émoi. Ce murmure, vous l'entendez comme moi. Redoutons plusieurs journées révolutionnaires.

Devant les protestations de ses hôtes, il reprit avec feu :

— Je vous le répète, redoutez les révolutions en germe.

Quoiqu'il fût encore jeune à cette époque, Félicité de Lamennais semblait presque vieux. De son front descendaient entre les sourcils deux rides profondes jusqu'au nez gros et long. Habillé de drap gris, il portait la culotte courte et des bas noirs. De mine chétive il éclipsait pourtant par son génie les hommes vertueux qui l'entouraient et, quand il jugeait les événemens, son accent imposait sa croyance. A chaque instant Féli, sautant de son sopha, trottait vers celui de ses hôtes qu'il voulait spécialement convaincre et, penché sur lui, il frottait de plus en plus vite ses mains, à mesure que ses idées jaillissaient. Alors ses yeux d'un gris noisette, petits au repos sous leurs paupières fatiguées, s'écarquillaient et flamboyaient.

Les jours qui suivirent, Nicolas, négligé par Lamennais, entretint Carger de son désir de regagner Vannes. A son tour, Octave Carger comprit que l'orgueil de son ami était froissé. Il lui fit valoir que Féli, par délicatesse, laissait prendre l'air de la maison à ses invités avant de discuter avec eux. Nicolas ne parut pas dupe de cette politesse. Prévenu, M. de Lamennais accourut et, avant même d'avoir rejoint son invité, il lui dit :

— Vous êtes mon prisonnier. Vous ne sortirez pas d'ici avant d'être content de vous-même.

Son ton décisif et amical vainquit les résistances de Nicolas qui se laissa entraîner par le maître dans une allée de tilleuls à hautes jambes et têtes en boule. Tout en marchant avec celui qu'il nommait en souriant « mon captif, » il eut avec Nicolas la conversation la plus brisée. Il l'interrogea sur le climat de Vannes et la culture des huîtres dans le golfe morbihannais et leur compara la température et les parcs de Cancale. Sans transition, il lui demanda s'il prenait quelque agrément à la société de La Chênaie et, lui signalant les mérites de ses hôtes, il pria Nicolas de tracer un portrait de ses condisciples de Saint-Yves. Sans le laisser achever il vanta le génie de Caldéron, cet Espagnol presque aussi grand que Shakspeare. Puis il disserta sur les poissons du littoral breton et le *Génie du Christianisme*. A travers les détours les plus imprévus, il obtint ce qu'il cherchait, la confiance de Nicolas qui s'ouvrit à ce grand cœur chrétien. Insensiblement Féli sut ramener Nicolas vers le but de sa retraite à La Chênaie et comme il lui assurait qu'une vocation soulève toujours l'âme d'allégresse, le jeune homme, peiné, ne put s'empêcher de lui avouer qu'il devait manquer de foi, puisqu'il vivait encore dans une noire tristesse. Avec la promptitude d'une flèche, l'index de Lamennais atteignit le front du jeune homme et s'y appuya :

— Quand on possède un front pareil, on doit vouloir la lumière, assura-t-il.

— Hélas! je n'ai pas même conquis la paix.

Avec un élan de tendresse Féli serra Helléan dans ses bras :

— La paix est le fruit de l'amour, mon cher enfant. Il faut aimer ceux que vous détestez encore.

Tandis qu'il parlait ainsi, Nicolas évoquait l'étranger de Trévera qui lui semblait toujours haïssable autant que Caïn.

A la suite de cette conversation, Nicolas participa vraiment

à l'existence de La Chênaie. Dans la régularité des pratiques religieuses il trouvait un repos, d'ailleurs relatif, car le maître lui-même offrait tour à tour à ses disciples le spectacle de son âme de colère ou de sa tendresse ravissante.

D'un autre côté, les visions sociales de Lamennais rebutaient Nicolas. Ce n'était pas une République de Platon qu'il espérait, et les hôtes de Féli, érudits exégètes, apôtres vertueux, mais exclusifs, propagandistes redoutables comme des archanges commis à la garde du paradis, ne se liaient pas avec le sombre jeune homme dont l'allure cavalière décontenançait leurs idées sur les clercs destinés à l'Église. Pourtant, la vie imposée par Lamennais agit sur l'âme de Nicolas.

A cinq heures, une cloche annonçait le lever suivi d'une méditation. A tour de rôle, les habitans de La Chênaie, à leur première réunion du matin, dissertaient sur le texte proposé et résumaient leurs réflexions personnelles. Ensuite, ils se rendaient à la petite chapelle sous les tilleuls. A la sortie de la messe, chacun retiré dans sa chambre poursuivait ses études personnelles. Au dîner solide de midi, tout égayé des saillies de Féli, succédait une promenade à travers la campagne. Le bâton de cornouiller au poing, on s'éloignait à la fantaisie de ses inclinations à travers landes et genêtraies sous le ciel où les nuages haillonneux, chassés par le vent de mer, se bousculaient. Au retour, les habitués s'assemblaient pour la lecture spirituelle que chacun commentait en toute liberté. Un après-midi, Féli parla sur le *Château de l'âme*, de sainte Thérèse, avec une telle effusion que le parfum de cette œuvre brillante laissa plusieurs jours Nicolas enivré d'amour. La petite compagnie retournait alors à la chapelle, et les jeunes gens y interprétaient la musique récemment arrivée d'Italie. En extase, Lamennais ne se rassasiait jamais de ces chants sacrés.

Le dimanche, par l'allée aux plates-bandes fleuries, la fervente tribu se réunissait encore dans la petite nef, et l'abbé de Lamennais de ses géniales improvisations fécondait les âmes de ses disciples. Il prenait les accens d'ineffable douceur de l'*Imitation*, ou bien, d'une voix presque cruelle, il insistait sur la nécessité pour le vrai religieux de « sacrifier à Dieu et à ses supérieurs l'entière propriété de lui-même. »

A la vision de cette existence subordonnée, Nicolas se considérait déjà comme la victime vouée à la solitude morale et se

révoltait. Cette implacable obéissance lui paraissait sinistre et au sortir de tels prônes, le visage brûlant, il s'exclamait cent fois :

« Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous créé? »

Un matin de la fin de septembre, par une de ces brumes qui transfigurent en image de rêve les paysages de Bretagne sans lignes et presque sans matière, Lamennais vêtu de bure, le capuchon rabattu sur sa tête, conviait Nicolas à l'accompagner jusqu'à Plesder dont on entendait les sonneries sans apercevoir son clocher noyé dans l'atmosphère laiteuse. Au loin la mer se plaignait derrière les dunes. Par bandes invisibles les mouettes pleuraient au-dessus du flot.

Ils étaient arrivés devant un moulin de construction féodale à poitrine ample et taille fine. Le vent exténué cessa d'en faire mouvoir les ailes. Après un moment, le meunier survint et, la brise ayant tourné, la toiture changée d'orientation, le moulin repartit.

— Quel symbole! dit Lamennais, n'en est-il pas ainsi de la plupart des êtres? Suivant les sautes de vent, ils édifient les cathédrales ou les détruisent, ils courent aux croisades ou guillotinent, adorent ou blasphèment. Aucune raison ne mène les êtres, mais leur passion. Au-dessus d'eux il faut donc la vérité éternelle qui commande.

Le déferlement des vagues accompagnait de son rythme grave ces propositions. Tout à coup, saisissant Nicolas au poignet, Lamennais lui demanda s'il se croyait capable de s'abandonner à une soumission qui ne discute jamais, condition de la prêtrise ?

— Monsieur, répondit-il, tout m'incline respectueusement devant votre question, mais il est de certaines pensées pour lesquelles le silence reste une veille féconde. Pardonnez-moi de me taire aujourd'hui.

Le ton poli, mais ferme de ce jeune homme dont il n'ignorait pas la condition tragique, émut Lamennais sans le mécontenter. Parfois il laissait son compagnon s'avancer de quelque pas devant lui et il en examinait la démarche.

« Comme il frappe son pas! Quel caractère! songeait-il. Un tel homme serait une force. Mais du bien ou du mal qui l'emportera dans cette volonté héréditaire ? »

*
* *

Des journées de méditation sous les arbres et devant l'étang aux eaux ocrées s'écoulèrent encore et l'évolution prévue par Féli se réalisa. Jusque là Nicolas n'avait été qu'un paradoxe vivant, car jamais esprit plus inflexible ne s'était uni à un cœur plus tendre. Mais la lyrique bonté de Lamennais et sa foi enthousiaste, vertus dont la jeunesse de Nicolas avait été sevrée, l'inclinèrent peu à peu à s'en remettre aux soins de celui qu'il nommait déjà : maître. Cependant, tout en se trouvant en accord essentiel avec l'auteur de *l'Indifférence*, dans un dernier doute de lui-même, il ne voulait pas prononcer les paroles qui lient jusqu'à la mort.

Une nuit que pas une clarté céleste ne permettait d'apercevoir un arbre du parc, ni une forme dans l'espace, à sa fenêtre, dans l'immobilité et le silence redoutables de cette campagne, il voulut une dernière fois se juger.

L'amour sur les cimes comme il l'avait jadis rêvé lui restait interdit. Cette haute société fine et policée dont Bossuet écrivait que la fréquentation constituait la douceur suprême de la vie, lui serait toujours fermée. Après la prodigieuse épopée impériale, le règne de la gloire semblait clos. De quelque côté qu'il se tournât, aucune issue à son ambition d'être utile, de servir. Il ne pouvait lui échapper davantage que Mgr de la Motte-Broons, ferme exécuteur de volontés secrètes, l'écraserait de sa puissante main, s'il le jugeait nécessaire aux intérêts dont il s'était constitué le représentant. Il ne restait donc à Nicolas que d'en appeler à Dieu de cette injustice et, dans un mouvement passionné de son cœur, il offrit pour toujours son âme au Consolateur ineffable.

Un peu plus tard, il pleura dans la nuit noire, tandis qu'à l'horizon la respiration accablée de la mer évoquait la grande angoisse d'une nature livrée aux forces élémentaires.

Le lendemain, après de tendres adieux à Félicité de Lamennais, son glorieux maître et ami sur la terre, comme il le lui murmura en se laissant étreindre par lui sur l'instant du départ, Nicolas quitta La Chênaie. C'était un beau jour doré d'octobre. Grave et muet, il descendit à pied la longue avenue plantée de peupliers et de hêtres qui menait au village où la diligence l'attendait. Avec regret il tenait ses yeux éblouis sur

les frondaisons lumineuses et toutes les petites feuilles cuivrées et brillantes frissonnaient d'une mystérieuse sensualité.

Jamais Nicolas n'avait considéré avec de tels regards affectionnés cette Bretagne de poésie, et il eut plus vive, plus déchirante, la sensation du sacrifice qu'un homme comme lui consentait. Cette pensée terrible s'imposait à son esprit que, plus ou moins, la croix barre la vue libre de la nature et que le grand Pan n'a rien à faire avec le divin Crucifié.

Étant monté dans le courrier qui traversait cette campagne en apothéose avant de mourir, il ferma les paupières pour n'en plus rien voir et peut-être aussi afin d'y retenir ses dernières larmes humaines. Demain, prêtre, il saurait refréner toutes ces marques d'une sensibilité charnelle.

. . . . . .

Oui, c'était bien à peu près en ces termes que le chanoine Saint-Jacut avait conté la douloureuse jeunesse de Nicolas Helléan.

Retirant de son visage ses mains qu'elle y avait maintenues afin de mieux s'isoler dans son évocation, Armelle murmura :

« Il n'est donc pas de ces clercs qui acceptent le sacerdoce comme une profession. Jamais jeune homme plus que lui souffrit-il plus grande infortune ? Ah ! comme devant ce martyr, j'éprouve le besoin de m'humilier, moi, malheureuse ! »

Ensuite montant d'un pas vif l'escalier de sa tante, Mlle Louanais surprit Anaïs encore courroucée de la scène du matin qu'elle avait ressassée tout l'après-midi.

— Ma tante, embrassons-nous, offrit Armelle affectueuse.

Mme Feuillanty se laissa baiser sans rien céder de sa superbe.

*
* *

Chaque après-midi, M. de Saint-Jacut s'en allait lire son bréviaire sur les falaises de Séné. Les étendues lacustres aux vases miroitantes émouvaient le chanoine.

Ce jeudi, sous un ciel pommelé qui semblait porter perruque à rouleaux, M. de Saint-Jacut, préoccupé, s'était arrêté près d'une gentilhommière aux murailles moussues. Ses yeux clairs réduits à la grosseur de deux gouttes d'eau dans son visage coloré d'un volume respectable, il se murmurait :

« Pourquoi ai-je mis en rapport des êtres aussi excessifs que ma nièce et cet abbé ? Aurais-je jamais pensé qu'Armelle, — contemptrice du monde entier, la pauvre enfant ! depuis cette affreuse maladie, sa disgrâce, — allait s'émouvoir pour Nicolas Helléan ? Émouvoir, non pas, je la calomnie et ce serait mal les juger tous deux. Ils respectent trop, l'un son honneur de prêtre, l'autre sa dignité de fille bien née. Attrait naturel de leurs âmes élevées, ils éprouvent un plaisir assez vif, Armelle à disputer et lui à convaincre. Je ne crois pas, au contraire, que Nicolas Helléan ait démérité pour avoir tenté d'amener Armelle à ses vues religieuses, qui sont les miennes. Tout serait donc pour le mieux, s'il ne fallait pas compter avec la malignité publique.

— Ohé ! gare !

Effrayé, le chanoine se jeta hors du sentier, afin de laisser passer des chevaux en flèche qui halaient une goélette. Un charretier athlétique fouaillait ses bêtes, tandis qu'à bord du navire le timonier, debout et mince, ressemblait à une flamme en son tricot rouge.

Le voilier vira vers Conleau et ses inquiétudes reprirent le chanoine.

... « Vannes chuchote. Les relations loyales d'Armelle avec M. Helléan sont suspectées. Jamais deux âmes plus pures n'ont cependant cherché dans l'amitié commerce plus noble. Je redoute seulement pour l'abbé son zèle novateur. Son maître, Félicité de Lamennais, n'est pas un apôtre, c'est un brandon qui consumera son disciple. Nos paroissiens timorés commencent à s'effrayer des accens de Nicolas Helléan. En revanche, une jeunesse enthousiaste porte aux nues son éloquence. Le talent de notre cher abbé surprend l'Évêché, paraît-il ?

Son bréviaire récité, le chanoine regagna la Tour-Trompette. Il venait de se jeter sur son canapé, lorsque des pas rapides firent gémir le palier de vieux chêne de l'escalier. La haute taille de Nicolas s'encadrait bientôt entre les chambranles. La tristesse ombrait son front sculptural et ses yeux brillaient d'un éclat impérieux. Refusant le siège que lui proposait M. de Saint-Jacut, Nicolas, d'une voix un peu trop calme, avertit le chanoine qu'il venait le remercier de ses bontés, car il ne savait s'il aurait jamais le bonheur de le revoir,

A cette annonce inattendue, M. de Saint-Jacut, stupéfait, rougit.

— Que signifie? J'ai mal entendu, quel grief avez-vous contre moi?

Les mains tendues, dans un élan d'affection pour le chanoine, l'abbé reprit :

— Je quitte Vannes, parce que je viens d'être nommé recteur du Guerno.

— Vous, Helléan, dans cette cure sauvage ? Impossible! Il faut aller voir Monseigneur.

— Lui-même m'ordonne de gagner, dès demain, cette paroisse.

— ... Dès demain... le Guerno... Cela ressemble à une disgrâce. Qu'avez-vous fait?

— Rien que vous ne sachiez.

— Contez-moi votre entrevue avec Monseigneur, si toutefois...

D'une voix tour à tour d'une douceur exquise et vibrante, Nicolas satisfit au désir de son vieil ami :

— Au sortir de mon cours au séminaire, je fus avisé que Monseigneur me réclamait. Il me reçut dans le petit salon jaune que vous connaissez, — son boudoir, — comme il l'appelle, parce que sa panoplie d'ancien officier à la légion du Morbihan s'y trouve suspendue. Il m'accueillit avec cette bonté brusque qui bouleverse les petits abbés.

— Pourquoi donnez-vous dans le gallicanisme? me demanda-t-il rudement. Comment avez-vous pu avoir la pensée regrettable de lire à vos séminaristes les déclamations de votre Lamennais? Vous échauffez des têtes qui auraient plutôt besoin d'être douchées. Avec vos gens de La Chênaie, voudriez-vous accommoder la Révolution et notre religion? Singulier mariage qui me déplaît.

J'accueillis ces observations en faisant seulement remarquer que je devais à Félicité de Lamennais d'être aujourd'hui de l'Église et que, loin de pousser au gallicanisme, Lamennais exigeait une absolue soumission à Rome.

A cette explication, Monseigneur répliqua :

— Je le répète, vos ardeurs à la manière de votre abbé de Plesder ne sont pas pour m'enchanter. Enfin, vous attirez une attention regrettable. La discipline veut que vous rentriez dans le rang. Vannes ne vous fut jamais favorable. Demain, vous gagnerez le Guerno dont je vous nomme recteur.

Après une pause pendant laquelle la rumeur nostalgique de la ville se répandit dans la pièce, Nicolas acheva:

— Je pars.

Comme il prononçait ainsi, la douleur emplissait son âme et blêmissait ses joues, car c'était son apostolat, sa mission, sa gloire rêvée qu'il sacrifiait, et peut-être aussi son bonheur humain?

— Allons donc, vous ne serez jamais un curé de paysans, Helléan, protestait le chanoine mécontent. Ils ne pourront pas plus vous comprendre que vous ne les comprendrez. Si l'on vous envoie dans cette « trêve » misérable, il doit y avoir des raisons...

Après une réflexion, M. de Saint-Jacut s'inclina bas et reprit:

— Il ne me convient pas de discuter les volontés de Monseigneur. Cependant, plus tard, je tâcherai d'éveiller son attention.

Nicolas leva une main comme pour protester contre cette intention et sourit avec mélancolie. Le front baissé, le chanoine méditait :

« Cette brusque résolution de l'Évêché ne peut pas s'expliquer seulement par des calomnies. »

... M. de Saint-Jacut marcha jusqu'à sa bibliothèque, saisit un volume avec des doigts distraits, puis, se retournant à moitié, examina Nicolas. Celui-ci, ne se croyant pas guetté, pâle, fixait avec des yeux dilatés la muraille.

« Il sera donc toujours victime de ce qui s'est passé hors de ce qu'il ne pourra jamais éclaircir, songea M. de Saint-Jacut. Sous un mauvais prétexte, il semblerait qu'on veuille l'enterrer vivant. »

***

Le lendemain matin, vers onze heures, Armelle accourait impasse de la Tour-Trompette et devait s'effacer au palier du premier étage devant les portefaix qui descendaient les malles de Nicolas. Se jetant dans le cabinet de travail de son oncle, elle brandissait une gazette :

— Que signifie? Avez-vous lu? M. Helléan serait nommé recteur de la paroisse qui sert à l'ordinaire de lieu de détention aux prêtres coupables? Quelle infamie! Je vais courir à l'Évêché et rappeler à Monseigneur les liens de camaraderie qui l'unirent à mon père. Il faudra qu'il rapporte cette nomination.

Effrayé par la violence de sa nièce, M. de Saint-Jacut lui démontra le danger de sa tentative. Voulait-elle donner des gages aux envieux de l'abbé Helléan ? Sa démarche ne pourrait que confirmer Monseigneur dans sa décision.

Apercevant la faute qu'elle allait commettre, elle convint qu'il raisonnait juste. Son apaisement ne fut qu'une embellie dans l'orage. Comprenant que Nicolas sortait de sa vie pour aller s'éteindre dans cette lourde campagne, Armelle ne put retenir des paroles exaspérées :

— Cette affaire me prouve que le monde est aussi stupide que détestable. L'espérance est folle, n'importe quelle espérance.

Outré, le chanoine repartit qu'à l'entendre ainsi blasphémer, il pouvait se demander quelle comédie elle avait jouée pour abuser la confiance d'un prêtre.

Se levant de son siège, elle vint lui demander, avec un visage d'intense douleur, ce qu'il entendait par ces paroles.

Lorsqu'il remarqua la lividité de sa nièce, apitoyé, il la pria d'oublier des mots qui trahissaient sa pensée. Quant à lui, il regrettait de tout son cœur le départ de M. Helléan. Il y perdait un vertueux ami.

— En venant prendre congé, acheva-t-il, l'abbé Helléan m'a chargé de vous exprimer ses souhaits. Un prêtre plus digne que lui, me dit-il modestement, saura dissoudre les dernières ombres qui attristent encore votre esprit.

— Vraiment ! s'exclama-t-elle avec une fureur qui, soudain, empourpra son visage, ce sont là ses paroles ? Trop obligée ! La sécheresse de cœur de ces clercs me les rendra désormais odieux. Je le constate : M. Helléan quitte Vannes sans me témoigner d'autre politesse que cette formule de petit vicaire. J'avais trop présumé de son caractère.

Désolé et ne sachant quelle explication lui donner qui ne la blessât point, car il en venait maintenant à considérer le départ hâtif de Nicolas comme une preuve de sagesse, M. de Saint-Jacut allait et venait d'une marche muette sur les patins de drap qui lui servaient à glisser sans rayer son parquet ciré.

Contre le dossier où elle s'appuyait, Armelle demeurait roide. Sous ses paupières à demi baissées, ses yeux avaient pris le ton d'un ciel hivernal lorsque le soleil semble mourir à jamais parmi les dernières feuilles mortes.

*
* *

Une demi-lieue avant d'atteindre le Guerno, la « berruchette » de Nicolas, malgré les soins du voiturier qui carreyait, s'envasa, et il dut continuer sa route à pied sur les accotemens. Une pluie fine et salée, poussée par l'Océan dont les déferlemens remplissaient de leur plain-chant l'horizon, obligea l'abbé à se couvrir de son manteau.

Des nuées charbonneuses traînaient à la cime des têtards dont les massues défendaient les champs. Dans cette campagne décolorée comme une étoffe fanée, ouverte aux vents, c'étaient des friches à l'infini, des landes aux ajoncs cendrés ou des genêtraies dont les balais rouillés s'entre-choquaient à la bise. A peine, de loin en loin, Nicolas apercevait-il un hameau dont les chaumes tombaient comme des tignasses hirsutes sur les ouvertures. A quatre pattes sur leurs guérets qu'ils fouillaient de leurs « tranches, » des paysans se soulevaient craintivement et venaient observer à travers leurs haies d'épine-vinette le prêtre inconnu dont la large soutane et le manteau soufflés répandaient autour de lui comme un vol d'ailes noires. A cent mètres derrière Nicolas, son cocher, embourbé jusqu'au revers des bottes, sacrait en halant par le mors sa jument piglée qui fumait dans l'air.

Enfin, la silhouette floue du Guerno s'estompa dans la brume. Un peu avant d'atteindre les premières maisons, l'abbé releva un villageois enivré. Il dormait au bord d'un fossé plein d'une eau jaune. Réveillé, le buveur secoua sa tête souillée avec un air de doux reproche et, après quelques pas incertains, alla s'étendre sur la pente d'un talus ; son regard vindicatif suivit l'abbé.

Pas un autre habitant ne s'offrit aux regards de Nicolas avant d'atteindre la cure, et, cependant, il avait conscience d'être observé de ses futures ouailles, cachées derrière leurs volets.

Sa « berruchette » l'ayant rattrapé, du manche de son fouet son cocher lui désigna, en retrait d'un carrefour, un portail surmonté d'une croix, par-dessus lequel s'apercevait le pignon d'un bâtiment à baies de la Renaissance, encadrées de bandeaux à gros boudins. Nicolas souleva le heurtoir.

Une voix clama d'un logis voisin :

— N'attendez pas. Poussez hardiment!

Obéissant à ce conseil, Nicolas trouva dans la cour, sous un hangar précédant le logis, deux vaches qui ruminaient, leurs cornes entrelacées. Effrayées par son entrée, des poules détalèrent en s'enlevant par-dessus un jeune porc au corps élastique. Plein d'une rage stupide, un chien bondit hors d'un tonneau. Au sommet d'un perron, Nicolas appela. Un vestibule crasseux, aux murs jadis chaulés, conduisait à l'escalier de bois mouliné et à deux portes raccommodées avec des planches de sapin brut. De l'index il frappa la première. Un courant d'air remua des poussières mêlées de brins de foin.

— Entrez! Oui ou non, entrerez-vous? grognait-on.

Nicolas, tournant la poignée, se trouva dans une salle au fond de laquelle le gigantesque christ d'un ancien calvaire, qui atteignait presque au plafond, était retenu sur sa croix par des cordes passées autour de la taille et du cou, car ses membres cloués tombaient en poudre. De l'autre côté d'une table couverte d'une « moche » de beurre, d'un quartier de lard, d'une boîte à gros sel et de quelques pichets de cidre, un prêtre carré comme un coffre, en soutane déboutonnée sur l'estomac, considérait l'arrivant avec hostilité. Sur la longue face chevaline de ce recteur, le nez et les joues cramoisis formaient un papillon rouge. Le front était bosselé comme un chaudron maltraité. Dans les yeux seuls s'apercevaient quelques reflets de l'humaniste enfoui sous cette enveloppe matérielle.

Pendant quelques instans, ses lèvres bleues s'ouvrirent et se fermèrent avec la grimace d'un malade avalant une drogue amère. Enfin, d'une voix éraillée, il questionna :

— Seriez-vous l'abbé Helléan, mon successeur?

Sur une réponse affirmative :

— Je suis Alexis Burhan, desservant de cette paoiss..

Puis il se tut et observa Nicolas avec l'insistance d'un homme sans éducation.

« Comment peut-on envoyer ce beau prêtre de ville dans cette cure? pensait-il. Aurait-il mérité quelque censure? »

Ayant quitté sa chaise, le recteur ne parut guère plus élevé qu'assis, car il avait les jambes tortes.

— Si vous le voulez bien, monsieur Helléan, je vais vous montrer votre maison : une vraie écumoire, je vous en préviens.

Comme Nicolas attristé montait l'escalier, le recteur lui dit d'un ton humble :

— Excusez-moi si je ne vous parle pas comme il convient, j'ai si peu l'habitude de causer avec un monsieur de votre sorte ! Je ne sais plus mes mots.

Surpris par l'accent du vieux prêtre, Nicolas lui demanda s'il ne recevait jamais personne ?

— Non, rarement, et il était à croire qu'on ne tenait guère à me fréquenter. Et puis, dans ce Guerno isolé par ses fondrières six mois de l'an, nous sommes les naufragés d'une île déserte. On entre ici, on n'en sort plus.

Quelle que fût sa possession de lui-même, Nicolas frémit.

La visite du misérable presbytère terminée, l'abbé Burhan fit apprécier l'avantage de la ferme qu'il avait organisée dans la cour. Deux prés relevant des biens de la fabrique lui permettaient d'entretenir des animaux qui le nourrissaient :

— Cela occupe, déclara-t-il. Ils font passer le temps. Que voulez-vous faire au Guerno ?

— N'étiez-vous pas recteur ? repartit Nicolas.

— Ah ! vous êtes jeune, monsieur Helléan. Vous n'avez jamais été desservant d'une paroisse de campagne. Je vous le dis, moi, il y a des heures où il faut s'occuper de sa basse-cour, du jardin ou de quelque chose de semblable pour ne pas périr de ses pensées.

La grimace amère reparut sur la bouche bleuâtre de l'abbé Burhan quand il reprit d'une voix plaintive :

— Étudier, me direz-vous ? Dans une cure de cette sorte, quand arrive l'âge, l'on devient comme une pierre qu'enfoncent dans la boue toutes les charrettes de passage. On ne peut plus lire puisqu'on ne peut plus décharger son cœur de ce qu'on a lu. Et le ciel vous garde de trop méditer ! Puisque la pluie ne tombe plus, monsieur Helléan, allons à l'église.

Quand le recteur descendit son perron, le chien rouge du tonneau bondit, les vaches meuglèrent, la volaille s'ébattit. Avec un sourire de bonheur, l'abbé Burhan s'avança parmi son arche de Noé :

— Paix là ! les bêtes.

Au milieu des canards qui cacardaient contre sa soutane, des pigeons dont les ailes claquaient et des volailles dont les petits yeux scintillaient comme des gouttes de cognac, le curé déclara d'un ton singulier :

— Il faut m'accepter comme je suis. Voilà ce que j'expliquais à Monseigneur lorsqu'il me mandait à Vannes, et mon aveu le faisait rire aux larmes. Peut-être, en souvenir de ces gaîtés dont j'étais le sujet, Monseigneur daigne-t-il m'envoyer comme aumônier à l'orphelinat Saint-Gildas où les religieuses me traiteront bien. Qu'il en soit remercié.

A ce moment, l'abbé Burhan s'aperçut que Nicolas, yeux baissés et comme lointain, attendait son bon plaisir.

Les recteurs s'acheminèrent vers l'église.

Sur une colline, des moulins tournaient vite et l'on sentait le souffle de l'Océan sur leurs ailes.

De la grande rue, Nicolas contempla l'église templière fondée par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Son clocher surmonté à la Renaissance d'un lanternon posé sur quatre pieds à volutes, dominait une nef basse au faîtage ensellé comme l'échine d'une bête de somme. Le granit de ce monument avait les reflets des minéraux précieux.

L'abbé Burhan voulut pousser la grille du cimetière ; la trouvant fermée, il prévint Nicolas qu'il lui fallait demander la clef à Jean Tabo, l'aide-sacristain. A cinquante mètres de l'église, le recteur pénétra dans la salle obscure d'une gentilhommière ruinée. Contre la fenêtre aux volets mi-clos se dressait la double potence d'un métier à tisser. Un rayon de lumière en diagonale soulignait d'un trait d'argent le tisserand au nez busqué et aux moustaches semblables à deux pinceaux trempés d'or. Jean Tabo lançait la navette en chantant, d'une voix essoufflée par la manœuvre du peigne, une chanson sur « le fils d'un capitaine marin qui ne reverrait plus jamais la mer. »

— Donne-moi la clef de la grille, réclama le recteur.

Lorsque le jeune homme la lui eut remise :

— Je n'aime pas t'entendre ressasser cette complainte, Jean Tabo, gronda M. Burhan. Tiens! salue mon successeur et désormais ton maître.

Nicolas avait remarqué sur l'embrasure de la fenêtre un pichet rempli de fleurs blanches. Ce suave bouquet dans cet intérieur barbare le surprit.

Lorsque les prêtres se retrouvèrent dans la rue, Nicolas, touché par la délicate figure du tisserand, questionna son confrère qui répondit :

— Il ne faut voir en Jean Tabo qu'un pauvre chimérique.

« Peut-être une peine profonde habite-t-elle cette âme plus tendre que celles de son entourage? » songea Nicolas.

Ils étaient entrés dans le cimetière. Les ombelles des ciguës, le plantain granuleux et les pervenches effaçaient jusqu'aux allées entre les pierres tombales.

Sur les fosses des indigens orties et ronces luttaient et leurs croix voyaient les noms des défunts couler en larmes de céruse.

— Indifférens pour leurs aïeux, voilà vos paroissiens, bougonna l'abbé Burhan. D'ailleurs les choses de cette vie ne les intéressent pas davantage... ils se laissent glisser comme des dormeurs qui ne voudraient jamais se réveiller. Ce ne sont pas de mauvaises gens, mais, Dieu me pardonne! je crois leur honnêteté surtout faite de leur impuissance à commettre le mal.

Désignant de l'index quelques pommiers plantés contre les murs enlierrés du cimetière, M. Burhan reprit avec animation :

— Leur récolte appartient à la cure. Bon an mal an, ils vous fourniront quatre barriques de pur jus.

Devant la répulsion de Nicolas, il repartit que partout la mort nourrissait la vie, ce qu'on ignorait trop à la ville.

Pénétrant dans l'église, ils s'agenouillèrent devant le maître-autel. La nef avait la forme d'un T et, à chaque branche du transept, deux rosaces aux soufflets écrasés par les tassemens avaient fait éclater les vitraux qui contenaient les écussons des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les yeux remontés vers ces verrières ruinées, Nicolas découvrait sa nouvelle existence austère et sans consolation terrestre. Déjà, il en avait l'intuition, tout son amour et sa charité ne toucheraient guère les obscurs paysans de sa paroisse, aussi différens de lui que le jour pouvait l'être de la nuit. Songeant à la disgrâce qui le poursuivait depuis sa naissance, mains jointes, il pensa :

« Il ne me reste qu'un droit, protester contre ce monde injuste en m'efforçant à dépasser mon devoir. »

Appuyé contre un pilier verdi, le gros petit M. Burhan ne pouvait détacher son regard du confrère qui allait lui succéder et songeait :

« Pourquoi ce prêtre élégant, à la démarche cavalière, au regard noble et à la voix de chef se trouve-t-il ici? Sous cette apparence serait-il un apôtre avide de sacrifice? Le malheureux! son apostolat se brisera comme verre au fatalisme de ses ouailles. Aime-t-il au contraire les délicatesses de la société?

Il trouvera plus sûrement au Guerno le désert qu'un ermite en sa thébaïde. »

Sur ces réflexions, touchant l'épaule de Nicolas, il lui souffla :

— Permettez-moi de rentrer, mes bagages ne sont pas commencés.

Nicolas le suivit.

En regagnant le presbytère, les prêtres rencontrèrent un aveugle qui battait la mesure avec son bâton. Cet innocent ne s'interrompait qu'aux heures des repas. Plus loin, un quinquagénaire en chapeau de soie et redingote souillée saluait les portes. Avec une grosse gaîté l'abbé Burhan avertit Nicolas qu'il fallait voir en cet aliéné un ex-receveur aux finances, un monsieur jadis considérable.

— La boisson, voyez-vous. Voilà notre bourgeoisie du Guerno.

Lorsque Nicolas se trouva dans la misérable pièce écaillée qui allait être sa chambre, il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit dans cette solitude afin de l'arracher à tout ce qui ne serait pas son ministère.

Un peu plus tard, après avoir rangé ses vêtemens dans le placard où crissaient les souris, il appuya son front contre les carreaux de sa fenêtre? Là-bas, devant l'auberge du « Plat d'étain, » sortaient avec une lourdeur de bœufs quelques laboureurs terreux de peau et de vêtemens.

Il parut à Nicolas que des années s'étaient écoulées depuis son départ, tant cette atmosphère l'espaçait irrémédiablement de Vannes, de ses triomphes chrétiens, de la douceur de ses entretiens apostoliques avec Armelle. Contre la muraille squameuse où il s'adossait, spontanément ses bras s'ouvrirent, sa tête s'inclina et, les yeux clos, il murmura :

— Savoir attendre les jours, les mois, les ans...

CHARLES GÉNIAUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LES
ÉVÉNEMENS D'ATHÈNES
DES 1er ET 2 DÉCEMBRE 1916

Dans un souci d'impartialité, et afin que le point de vue vénizéliste puisse être exposé avec précision, la *Revue* croit devoir publier, sous la responsabilité de l'auteur, ce récit, rédigé d'après des documens autorisés, par M. L. Maccas, directeur du Bureau macédonien.

Le récit complet et authentique des déplorables événemens qui ont eu lieu à Athènes pendant les premiers jours du mois de décembre dernier n'a pu être fait jusqu'ici, pour plusieurs raisons qu'il ne nous appartient pas de relever; au surplus, il n'avait pas encore été possible de réunir tous les témoignages, de les contrôler soigneusement, de les confronter avec les rapports officiels et d'en dégager un exposé historiquement exact et de tous points véridique. Cet exposé, nous pouvons le livrer aujourd'hui à l'histoire de la guerre, et nous sommes en mesure d'en certifier auprès du lecteur l'exactitude absolue. Son origine, — il nous a été officieusement communiqué par le Bureau de Presse du gouvernement de M. Venizelos, que nous avons l'honneur de représenter auprès de la presse française, — en est une garantie, pensons-nous, suffisante.

I

A la fin de mois d'octobre dernier, la situation politique en Grèce semblait devoir entrer dans une phase décisive. M. Guillemin et sir Francis Elliot, ministres de France et de Grande-Bretagne à Athènes, avaient, tous les deux, acquis la conviction que le roi Constantin, malgré ses protestations réitérées au sujet de son intention d'observer une attitude de neutralité très bienveillante à l'égard de l'Entente, collaborait presque ouvertement avec les Puissances centrales. On s'attendait donc à ce que les Alliés prissent des mesures promptes et sévères vis-à-vis du gouvernement royal, et l'on assurait que la première de ces mesures serait la reconnaissance officielle du gouvernement de Salonique.

Mais, après mûre réflexion, ce parti sembla à l'Entente dangereux à prendre. N'allait-on pas peut-être risquer ainsi de paraître se prononcer dans cette question de politique intérieure et de rompre sans nécessité absolue avec un gouvernement, suspect certes, mais qui, après tout, se sentait obligé de respecter l'Entente? C'est à ce moment que se produisit le voyage en Grèce d'un député français, M. Bénazet, qui se rendait à Salonique envoyé par une commission parlementaire, mais sans aucune mission d'aucun ordre du gouvernement. A son passage à Athènes, à l'aller et au retour, M. Bénazet profita des relations qu'il possédait de longue date dans la société athénienne approchant le souverain pour lui rendre visite, sur le désir formel exprimé par le roi Constantin. L'honorable député eut avec le souverain un certain nombre d'entrevues, où le roi de Grèce s'appliqua à le rassurer sur ses dispositions et ses intentions, allant jusqu'à prendre vis-à-vis de lui des engagemens par écrit qui paraissaient donner des garanties aux Alliés.

A mesure que les Alliés se relâchaient de leur sévérité, l'audace des intrigues ourdies contre eux dans les coulisses politiques d'Athènes augmentait d'autant. On fit circuler le bruit ridicule, mais destiné à encourager les germanophiles, selon lequel la Russie aurait soi-disant exigé de ses alliés, sous la menace de signer une paix séparée avec l'Allemagne, le maintien sur le trône du roi Constantin. L'État-major préparait, d'un autre côté, sur l'ordre du souverain,

l'extermination du venizélisme et, de concert avec quelques députés gounaristes, arrêtait le plan d'organisation de bandes armées, destinées à terroriser les habitans des régions de Grévéna, d'Anaselitsa et de Lapsitsa, en Macédoine occidentale, et à entraver le plus possible le mouvement national. Des réunions spéciales étaient même tenues, à cet effet, dans les bureaux de l'État-major, entre le lieutenant-colonel Exadactylos et le député de Grévéna, Boussios.

En même temps, des chefs de bandes et des émissaires de l'État-major, affiliés à la propagande allemande, étaient dépêchés dans différentes localités de la Grèce centrale, de la Thessalie et du Péloponèse, pour y organiser des bandes armées et pour y susciter des mouvemens réactionnaires. Parmi ces « condottieri, » on peut citer les fameux chefs de bandes, Vardas et Doukas, le sergent Coutras, du service spécial de la sûreté du Roi, un nommé Anagnostopoulos, et plusieurs autres. Enfin, les ligues de réservistes, organisées par l'attaché militaire allemand major Fallkenhausen, et dont l'Entente avait depuis longtemps demandé la dissolution, réapparaissaient à l'horizon politique.

La méfiance des Alliés se réveilla. Elle fut stimulée par les révélations auxquelles se livra la presse vénizéliste d'Athènes, qui, documens en main, montra dans quelles conditions scandaleuses s'étaient effectuées la reddition du fort de Ruppel et de Cavalla, la capitulation du corps d'armée grec commandé par le colonel Hadjopoulos, et la livraison entre les mains des Germano-Bulgares de tout le matériel de guerre grec qui se trouvait en Macédoine orientale. Les journaux venizélistes donnèrent également la preuve que les royalistes grecs ravitaillaient les sous-marins allemands, fournissaient des vivres aux armées ennemies de l'Entente, espionnaient couramment au profit de ces dernières et faisaient transporter par des automobiles de l'armée grecque les officiers allemands et bulgares qui, aux fins d'espionnage, voulaient se rendre en Thessalie et en Épire.

Des mesures de précaution furent prises alors par l'amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de la flotte française de la Méditerranée, qui, soucieux d'assurer le maintien de l'ordre dans la capitale, fit notamment débarquer et placer dans le bâtiment de Zappion (employé ordinairement pour des expositions et autres fêtes analogues) une section de fusiliers

marins. D'après les instructions des gouvernemens de l'Entente, tous les pouvoirs à la fois diplomatiques et militaires se trouvaient concentrés entre ses mains, avec mission particulière de surveiller l'attitude du Roi. L'amiral partagea l'impression qu'avait recueillie M. Bénazet sur la sincérité de ce dernier, et estima que la surveillance devait se limiter aux milieux entourant le Roi.

Comment le Roi avait-il réussi à tromper si parfaitement le commandement français ? Le moyen dont il usa fut celui-ci : au cours d'une conversation qu'il eut avec M. Bénazet, il feignit de vouloir donner à la France un témoignage de son amitié, en récompense de quoi une concession concernant les rapports de l'Entente avec le gouvernement de Salonique lui serait consentie. A cet effet, il prit l'initiative de livrer à l'Entente un certain nombre de batteries et une certaine quantité de munitions grecques. Ce furent ces batteries et ces munitions que l'amiral du Fournet décida, vers la mi-novembre, de réclamer à la Grèce, réclamation destinée, semblait-il, à sauver les apparences et à couvrir le Roi, aussi bien vis-à-vis de l'Allemagne que vis-à-vis de son entourage et des élémens chauvins, qui seuls inspiraient des inquiétudes.

Il adressa donc, le 16 novembre, au gouvernement royal de Grèce, la note suivante :

A bord de la *Provence*, le 3-16 novembre 1916.

« Le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de la 1re escadre navale, à Son Excellence M. le président du Conseil et ministre de l'Instruction publique.

« Monsieur le Président,

« Au cours des dernières semaines, le gouvernement grec a pu, dans plus d'une circonstance, s'assurer que les Puissances de l'Entente reconnaissaient formellement à la Grèce le droit de conserver sa neutralité dans le conflit actuel. Du reste, l'établissement, au Nord de la Thessalie, d'une zone neutre (1) vous garantit actuellement contre toute incursion de groupes armés comme celle qui eut lieu à Katerini.

« Le gouvernement grec a, d'un autre côté, réitéré des

(1) Il s'agit de la zone neutre établie pour séparer la partie de la Grèce restée soumise à l'autorité du roi Constantin de celle qui adhéra au mouvement national présidé par M. Venizelos.

assurances tout à fait catégoriques au sujet de sa neutralité bienveillante à l'égard des Puissances de l'Entente. Et parmi les témoignages de cette neutralité bienveillante qu'il a récemment donnés, il y en a eu de très précieux, tels que la remise de l'armée sur le pied de paix et le transport, qu'on est en train d'exécuter, du IIIe et du IVe corps d'armée, de même que de la XVIe division, dans les garnisons du Péloponèse. Il n'en est pas moins vrai que la livraison du fort de Ruppel et de Cavalla aux Bulgares et surtout l'abandon de l'important matériel de guerre qui s'y trouvait ont déterminé au profit des ennemis de l'Entente une rupture d'équilibre d'une importance considérable.

« Le gouvernement français, soucieux de faire rétablir cet équilibre et prenant soin de mettre à la disposition du commandant en chef de l'armée d'Orient un surplus équivalent de matériel, a décidé de demander au gouvernement grec la livraison de tout le matériel de guerre qui lui reste et que la remise de l'armée sur le pied de paix a rendu pour lui inutile.

« J'ai donc reçu de mon gouvernement l'ordre de réclamer au gouvernement grec 16 batteries de campagne avec 1 000 obus pour chaque canon, 16 batteries de montagne avec également 1 000 obus pour chaque canon, 40 000 fusils Mannlicher avec 220 cartouches pour chaque fusil, 140 mitrailleuses avec un nombre analogue de cartouches, enfin 50 automobiles de transport.

« Dans une note récente, relative à la flotte légère, j'ai porté à la connaissance du gouvernement grec que j'avais le mandat nécessaire pour lui offrir une juste indemnité, en compensation des livraisons effectuées; mais aucune réponse ne me fut donnée à cette proposition.

« J'ai l'honneur de vous assurer par ma présente note que le gouvernement français serait encore disposé, pour ce qui est du matériel de guerre qui nous serait livré, à offrir un dédommagement équitable, ou bien assumer l'obligation de livrer en retour, après la fin des hostilités, un matériel semblable en parfait état.

« Comme les événemens actuels donnent à la présente demande un caractère d'urgente nécessité qui ne saurait vous échapper, le gouvernement français exige qu'en témoignage de la bonne volonté du gouvernement grec, dix batteries de montagne me soient immédiatement livrées, le reste du matériel

devant m'être remis plus tard, dans le plus bref délai possible.

« Le matériel devra être déposé à la gare du chemin de fer de Thessalie à Athènes, d'où il sera transporté à Salonique par nos propres soins, et j'exige qu'un officier, désigné par le ministère, me soit envoyé pour régler les détails de l'exécution de ces mesures.

« Agréez, etc.

« DARTIGE DU FOURNET. »

A cette note de l'amiral français, M. Lambros, président du Conseil de Grèce, répondit par la note suivante :

Athènes, le 8-21 novembre 1916.

« Monsieur l'amiral,

« J'ai reçu votre lettre du 3-16 novembre, par laquelle vous me communiquiez qu'à la suite de la livraison du fort de Ruppel et de Cavalla aux Bulgares et surtout de l'abandon du matériel de guerre qui s'y trouvait, il y eut au profit des ennemis de l'Entente une rupture d'équilibre d'une importance considérable et que, pour rétablir cet équilibre, vous avez reçu de votre gouvernement l'ordre de demander au gouvernement grec 16 batteries de campagne avec 1 000 obus pour chaque canon, 16 batteries de montagne avec également 1 000 obus pour chaque canon, 40 000 fusils Mannlicher avec 220 cartouches pour chaque fusil, 140 mitrailleuses avec un nombre analogue de cartouches, enfin 50 automobiles de transport.

« Vous avez bien voulu ajouter que le gouvernement français serait disposé, pour ce qui est du matériel de guerre qui serait livré, à offrir un dédommagement équitable ou bien à assumer l'obligation de livrer en retour, après la fin des hostilités, un matériel semblable en parfait état.

« Sans vouloir vous exposer les détails des circonstances qui ont obligé le gouvernement grec à ne pas s'opposer par la force à l'occupation par les Puissances centrales des forts en question et à la prise du matériel de guerre qui s'y trouvait, je me bornerai à porter à votre connaissance que le gouvernement grec alors au pouvoir ne pouvait observer d'autre attitude sans sortir de la neutralité; qu'il a formulé des protestations catégoriques et qu'il communiqua à temps aux gouvernemens de l'Entente le contenu de ces protestations et son propre point de vue sur la question.

« Et, en ce qui concerne l'équilibre des Puissances, je puis vous assurer que les renseignemens que vous avez à ce sujet ne sont pas exacts. Ainsi que vous pourrez vous en assurer par le tableau ci-joint, les autorités navales et militaires de l'Entente ont en leur posssesion un total de 191 canons grecs de divers calibres dont la plupart à tir rapide et de modèle récent, alors que les armées des Germano-Bulgares n'en détiennent que 124, et dont la plupart sont de vieux modèle et devenus inutilisables. Vous possédez également un nombre de mitrailleuses et de fusils grecs supérieur à celui que possèdent vos ennemis.

« Après l'attitude de conciliation dont a témoigné le gouvernement grec depuis son arrivée au pouvoir et après les preuves qu'il vous en a données, en s'efforçant de régler amicalement les questions qui faisaient l'objet des lettres qu'en plusieurs occasions vous lui avez adressées, il avait le droit d'espérer que dans l'avenir ne lui seraient pas soumises des exigences que leur nature même rend inacceptables.

« En cédant en effet son matériel de guerre avec ou sans compensation, le gouvernement grec se livrerait à une si flagrante violation de la neutralité de la Grèce que l'Entente a reconnue, que les Empires centraux, lesquels ont déjà protesté avec force contre la prise de la flotte légère grecque, considéreraient sans doute son acte comme un acte d'hostilité à leur égard. Et, d'autre part, l'opinion publique du pays, qui se manifeste sans cesse sur la présente question, ne tolérerait pas de voir la Grèce démunie de ses armes et dans l'impossibilité de défendre ses intérêts vitaux si dans l'avenir ils venaient à être mis en danger.

« Pour ces raisons, monsieur l'amiral, je me trouve obligé, au nom du gouvernement grec, d'opposer à votre demande datée du 3-16 novembre un refus tout à fait catégorique, bien que je garde l'espoir que vous en reconnaîtrez le bien fondé.

« Agréez, etc.

« Spyridon Lambros. »

L'amiral Dartige du Fournet répondit à cette note par un ultimatum. Mais, avant de donner le texte de ce document, il convient de remarquer que des 191 canons qui, suivant la note de M. Lambros, sont entre les mains des Alliés, un nombre insignifiant est utilisable, car ce sont pour la plupart des canons

de la flotte grecque, que l'Entente ne saurait employer. Les Germano-Bulgares ont, en revanche, en leur possession, de l'aveu même du gouvernement royal, 124 canons grecs qui, contrairement à ce qu'affirme M. Lambros, ne sont point d'ancien système, la Grèce n'ayant eu en sa possession, depuis le début de la guerre européenne, aucun canon de vieux modèle. La preuve en fut donnée par les Bulgares eux-mêmes : leur armée utilisa ces canons contre les Serbes qui, en ayant pris un certain nombre au cours des combats de Kaimmaktchalan et de Tchouka, furent à même de constater qu'ils étaient de modèle tout récent.

Ajoutons une autre remarque : pour ceux qui sont au courant de la situation en Grèce, telle qu'elle était alors, il ne peut y avoir aucun doute que le refus de M. Lambros ne fut dicté ni par la crainte d'exciter l'opinion publique, ni par la moindre considération d'honneur ou de dignité, mais par la simple appréhension, — tout à fait injustifiée du reste, — que le matériel demandé ne fût livré au gouvernement de Salonique. Si le Roi n'eût été dominé par cette inquiétude et s'il n'avait eu la crainte que ce matériel fût utilisé contre ses amis, les Germano-Bulgares, il n'aurait eu aucune raison avouable pour refuser ce que l'amiral français lui réclamait, étant donné qu'il avait, à plus d'une reprise, publiquement et solennellement manifesté sa décision de ne pas se départir de la neutralité. Ces manifestations étaient-elles sincères? C'est ce dont il est permis de douter. Le projet d'attaquer le flanc de l'armée du général Sarrail n'était-il pas depuis longtemps caressé par l'état-major royal? Et n'est-il pas certain que la défaite de la Roumanie et l'espoir que l'Allemagne pourrait attaquer le front macédonien avaient encouragé les royalistes d'Athènes dans leur plan d'action militaire contre les Alliés, en vue de « libérer la Macédoine des vénizélistes? »

La réponse de l'amiral français ne tarda pas du reste à être remise au gouvernement du roi Constantin. Les choses, dénaturées par le premier ministre grec, y sont mises au point. Nous nous abstenons donc de pousser plus loin la critique du document grec, et nous nous bornons à reproduire la seconde note de l'amiral. La voici :

A bord de la *Provence*. Le 11/24 novembre 1916.

A Monsieur le Président du Conseil, Athènes.

« Monsieur le Président,

« Par votre lettre du 9/22 novembre, vous m'exposez, en réponse à ma lettre du 3/16 novembre, l'état comparatif du matériel de guerre qui appartient à la Grèce et qui est actuellement en la possession des forces de terre ou de mer soit des Puissances de l'Entente, soit des Puissances centrales. — Après m'avoir rappelé l'attitude de conciliation que le gouvernement dont vous êtes le président a montrée depuis qu'il est au pouvoir, vous me faites connaître que, néanmoins, ce gouvernement oppose le refus le plus catégorique à la demande du gouvernement français. Vous assurez que l'acceptation de cette demande constituerait une flagrante violation de la neutralité de la Grèce et que l'opinion publique du pays ne tolérerait pas de voir l'armée démunie de ses armes et mise dans l'impossibilité de défendre ses intérêts vitaux si jamais dans l'avenir ils venaient à être mis en danger. Vous exprimez enfin l'espoir que je reconnaîtrai le bien fondé du refus du gouvernement royal grec.

« Je suis d'accord avec vous quand vous dites que le gouvernement royal grec a récemment montré en plusieurs occasions son esprit de conciliation et vous savez que je suis, moi aussi, inspiré du plus vif désir de dissiper tout malentendu entre nous. Je suis cependant obligé de faire observer que le refus catégorique que vous opposez aux demandes du gouvernement français n'est pas inspiré de la neutralité bienveillante, dont le gouvernement royal grec a toujours donné l'assurance et dont il avait l'occasion de donner la preuve.

« Je peux difficilement admettre, d'un autre côté, que l'opinion publique d'un pays aussi éclairé que la Grèce regarde comme intolérable l'idée de céder aux Puissances, auxquelles il affirme sa neutralité bienveillante, une quantité d'armes et de munitions qui se trouve, non pas entre les mains de son armée, mais dans ses dépôts, complètement inutilisées. L'Entente n'a nullement l'intention de désarmer le pays et de l'empêcher de défendre ses intérêts vitaux. Il y a, sur ce point, une certaine confusion, qu'une partie de la presse et des gouvernans grecs

veut créer, bien que la question soit extrêmement claire. Tout à fait différentes étaient les conditions dans lesquelles les Bulgares, envers lesquels la Grèce ne promettait de garder qu'une pure et simple neutralité, ont capturé à Cavalla le matériel en même temps que les troupes. Et la protestation que le gouvernement royal grec a formulée ne constitue nullement pour l'Entente une satisfaction suffisante.

« Si elle était mieux éclairée, l'opinion publique de la Grèce se serait sans doute rendu compte que cette cession de matériel aux Alliés n'a rien qui puisse porter atteinte au patriotisme le plus loyaliste, ni aux règles de droit international.

« Ces armes sont destinées à combattre pour la libération d'un territoire arrosé par le plus noble sang grec. Elles n'ont pas leur place au fond d'un dépôt, mais sur les fronts de Monastir et de Macédoine, où se joue en ce moment le sort de tous les États balkaniques sans exception, belligérans et neutres. Voilà ce que vous devez répéter à ceux qui aiment leur patrie, à ceux qui n'ont comme seul idéal que la grandeur de l'Hellénisme, — grandeur dont les Puissances protectrices se préoccupent plus que tout autre.

« Les ordres supérieurs, en vertu desquels j'agis, sont de ceux qui n'offrent pas de terrain à une longue discussion. Me référant donc à ma note précitée du 3-16 novembre, j'ai l'honneur d'assurer le gouvernement royal grec que, comme preuve de sa bonne volonté, j'exige dix batteries de montagne pour le 1er décembre (n. s.) au plus tard, — la date de la livraison du matériel restant ne pouvant pas dépasser le 16 décembre (n. s.).

« Si je ne reçois pas satisfaction, je me trouverai obligé de prendre, à partir du 1er décembre, toutes les mesures que la situation exigerait.

« Agréez, etc.

« DARTIGE DU FOURNET. »

Cette note ne fut remise qu'à quatre heures du soir, le 24 novembre. Néanmoins, depuis le matin, les milieux officiels grecs pressentaient aussi bien le contenu de la note que l'imminence de son envoi. Aussi une animation particulière régna-t-elle pendant tout l'après-midi et même la matinée de ce jour. A onze heures, entretien du Roi avec M. Lambros. A midi,

longue audience accordée par le souverain au général Kallaris, commandant des troupes qui, une semaine plus tard, devaient attaquer les Alliés. A quinze heures, long conseil de guerre auquel prirent part le général Kallaris, le général Yannakitsas, le commandant de la division d'Athènes, le commandant de la place d'Athènes et le chef d'état-major colonel Stratigos. On se concerta sur les moyens propres à l'exécution des ordres donnés par le Roi au général Kallaris. A seize heures trente, après la remise de la note de l'amiral, nouveau conseil de guerre, cette fois réuni au palais sous la présidence du Roi. M. Lambros, les généraux Kallaris, Yannakitsas, Sotilis et le colonel Stratigos y prirent, de concert avec le souverain, des résolutions qui furent sanctionnées dans un conseil des ministres ultérieur. A l'issue de ce conseil, les ministres déclarèrent à la presse (voyez *Athinai*, journal indépendant et antivenizéliste du 12/25 novembre) que l' « opinion qui prédomina fut que le gouvernement devrait maintenir son point de vue initial sur la livraison des armes... »

Dans la soirée du 24 et pendant toutes les journées suivantes, le général Dousmanis, le colonel Metaxas, MM. Roufos et Streit, bref, tous les conseillers intimes du Roi, dont la germanophilie acharnée est bien connue, se trouvent presque tout le temps au Palais. Un mouvement analogue est remarqué au ministère de la Guerre, où les agens militaires de Constantin tiennent conseils sur conseils, à la nouvelle annexe du Bureau de propagande du baron von Schenk, actuellement dirigé par MM. Esslin, Baltaggi et Pesmadjoglou. Enfin, des réunions secrètes ont lieu dans la maison de l'ancien maire Mercouris, d'où sont expédiées les instructions nécessaires destinées aux réservistes, dont les chefs tiennent leur quartier général dans les cafés de la place de la Concorde.

Dans tous ces lieux de réunion, officiels et officieux, et aussi dans les maisons mal famées, maisons de jeu et autres endroits de même genre où M. Gounaris était en train de recruter des cadres pour les bandes dont on avait décidé l'organisation, — on préparait l'attentat du 1er décembre et l'anéantissement du vénizélisme (1).

(1) Tous ces détails furent aussi enregistrés par le correspondant de la *Birjéwya Védomosti* dans son récit paru dans la *Makedonia* de Salonique et reproduit dans le *Figaro* (15 janvier) et *l'Homme Enchaîné* (16 janvier).

Pour que ce double but fût atteint, il fallait cependant endormir et induire en erreur sur les intentions gouvernementales aussi bien la diplomatie alliée et l'amiral français, que la population athénienne, qui dans sa grande majorité est francophile et vénizéliste.

Une tactique faite de duplicité et d'hypocrisie fut donc adoptée. Pour stimuler le zèle de leurs agens, les germanophiles d'Athènes faisaient courir le bruit que l'Entente n'avait d'autre but, en demandant le désarmement de la Grèce, que de détrôner le Roi, après lui avoir enlevé tout moyen de défense, et de lui substituer M. Venizelos. On convoquait en même temps les réservistes et l'on communiquait officiellement que le but de cette convocation était de les militariser et de les enfermer dans les casernes pour les mettre hors d'état de troubler l'ordre. La presse aux gages de l'Allemagne annonçait d'autre part que quatre membres du Parquet seraient placés nuit et jour, à tour de rôle, à l'intérieur de deux brasseries très fréquentées de la capitale, où tout citoyen pourrait soi-disant se présenter et dénoncer l'agression ou la menace dont il aurait été l'objet de la part d'un réserviste. Alors que cet avis ne constituait qu'un piège de plus tendu aux venizélistes, qui, libérés de toute crainte, seraient dissuadés de prendre des mesures de précaution, M. Gounaris et ses amis tenaient conseil à l'hôtel des Touristes, où habite ce politicien, et rédigeaient les listes de proscriptions (1).

Quant à la ligne de conduite des milieux officiels vis-à-vis des diplomates de l'Entente et notamment de l'amiral Dartige du Fournet, entre les mains duquel avait été remise toute la négociation touchant la livraison des armes et des munitions, elle fut la suivante. L'initiative de la proposition relative à la livraison de ce matériel à l'Entente étant, — comme nous l'avons déjà dit plus haut en parlant des mobiles qui l'inspirèrent, — due au roi Constantin, c'est à lui qu'appartenait, selon l'accord intervenu, le soin de choisir les conditions dans lesquelles l'affaire serait réglée. Il demanda en conséquence à l'amiral que celui-ci fît semblant d'exercer une pression mili-

(1) Ces détails furent aussi donnés par le collaborateur et ancien ministre de M. Venizelos, M. Repoulis, dans la conférence qu'il fit à Salonique, le 15/28 décembre, pour rendre compte de la mission d'enquête qui lui avait été confiée, et pour laquelle il s'était rendu au Pirée.

taire sur son gouvernement, ce qui permettrait à la Grèce, — toujours selon les dires du Roi, — de répondre aux protestations que l'Allemagne ne manquerait pas de soulever en lui montrant qu'elle avait eu la main forcée et que sa soumission ne devait être attribuée qu'à la force.

Le corps de débarquement, fort de 3 000 hommes environ, par lequel l'amiral ferait appuyer son ultimatum, n'aurait donc à jouer qu'un rôle de pure figuration. M. Guillemin, ministre de France à Athènes, confirmait lui-même, tout dernièrement, ce point en déclarant au correspondant du *Chicago Daily News* à Athènes que ce corps « n'était nullement organisé en vue de faire face à une opposition active et armée, » que « de plus, l'amiral avait averti le Roi de l'itinéraire de ses troupes et de l'effectif de ce détachement, » bref, que, « dans l'esprit du commandant en chef de la flotte, ce corps de débarquement constituait une simple démonstration (1). »

La journée du 30 novembre apporta cependant une sensible modification à la situation. On apprenait en effet qu'au cours du conseil de la Couronne tenu au palais la veille et auquel MM. Scouloudis et Gounaris, les pires ennemis de l'Entente en Grèce, n'avaient pas manqué d'assister, on avait, parmi les autres conséquences possibles du refus grec d'accéder aux demandes de l'amiral, envisagé l'hypothèse de la déposition éventuelle du Roi. Cette considérationn 'avait nullement modifié la résolution prise de repousser catégoriquement les demandes de l'amiral. On recevait également des nouvelles alarmantes de la province. Pour apprécier l'importance de ces nouvelles, il faut d'abord rappeler qu'entre autres mesures de précaution, les Alliés avaient demandé, une vingtaine de jours auparavant, le transfert au Péloponèse et dans d'autres localités de la Vieille-Grèce d'une partie des troupes et du matériel de guerre se trouvant en Thessalie. Le gouvernement royal avait acquiescé sans difficulté à cette demande. Or, on apprenait, le 30 novembre, que cet acquiescement n'était qu'apparent. Des soulèvemens avaient éclaté à Larissa, à Pharsala, à Trikkala et à Lamia; cela, bien entendu, à l'instigation des germanophiles. Les trains transportant les troupes et le matériel avaient été attaqués et le déplacement demandé par l'Entente empêché (2). Des corres-

(1) Cette interview a paru dans *le Figaro* du 26 janvier dernier.

(2) Ce prétendu soulèvement avait été décidé à Athènes au cours de deux

pondances postales reçues d'Athènes et datées du 28 de ce mois annonçaient, il est vrai, déjà, ce que tout le monde se répétait à Athènes, à savoir que les troupes avaient reçu l'ordre de s'opposer par la violence à tout débarquement des Alliés et de tirer impitoyablement contre les contingens qui auraient débarqué. Mais personne, — sauf les royalistes initiés, naturellement, — ne croyait dans son for intérieur que le Roi et le gouvernement auraient l'audace de mettre à exécution ce projet insensé. Ce ne fut que le 30, la veille du débarquement, qu'un vent violent de pessimisme se mit à souffler. Plusieurs indices commençaient en effet à faire craindre que « quand même quelque chose se passerait. »

II

Quels étaient ces indices et quelle était, à cette date décisive, la vraie situation?

Dès la nuit du 29 au 30 de nombreux réservistes affluèrent dans la capitale, venus de plusieurs points de la Grèce, notamment de Patras, de Corinthe, de Chalcis et des villages de l'Attique. Aussitôt arrivés à Athènes, ils recevaient des cartes rouges les invitant à se rendre à la maison de Mercouris où leur seraient délivrées les cartes d'identité en vertu desquelles des fusils leur seraient donnés. Ils se promenaient ensuite, insolens et farouches, à travers les rues de la ville, habillés en civils, portant la casquette militaire, ceints de cartouchières, le fusil à l'épaule et tenant sous le bras un paquet où était enveloppé leur uniforme militaire. Ce dernier fait indique bien que ce n'était pas en tant que bandes irrégulières, mais en tant que soldats individuellement mobilisés que tous ces hommes devaient participer aux événemens qu'ils avaient reçu la mission de provoquer.

réunions secrètes qui furent tenues le 23 et le 25 novembre entre des officiers de l'état-major et des politiciens germanophiles. Au cours de la première réunion, M. Gounaris, qui naturellement y assistait, avait désapprouvé l'idée d'un tel mouvement, craignant les conséquences que cela entraînerait. Cette attitude du chef des germanophiles permit que le transport de trois batteries se fît sans difficulté. Mais, au cours de la séance du surlendemain, M. Gounaris craignant que le mécontentement que son attitude de l'avant-veille avait provoqué dans les milieux germanophiles n'augmentât, se rangea à l'opinion de ses collègues. L'arrêt du transfert des troupes et du matériel de guerre fut ainsi décidé à l'unanimité et devint, dès les jours suivans, effectif et complet.

Leur qualité officielle ne les empêcha cependant pas de se livrer, dès le premier jour de leur incorporation, à des démonstrations provocantes. Ils affichaient avec insolence leurs opinions politiques, déchiraient les journaux venizélistes collés sur les murs des maisons, pénétraient par groupes dans les milieux publics fréquentés par les libéraux qu'ils repéraient, ou bien se tenaient aux carrefours des rues, pour mieux suivre des yeux tout citoyen suspect de venizélisme. Enfin, une fois réunis dans les casernes, ils recevaient la visite de personnages officiels, venus pour stimuler leur enthousiasme et pour leur donner la consigne que pas un seul soldat étranger ne devait rester vivant le lendemain.

Ces indices significatifs inquiétèrent au plus haut point les ministres alliés et l'amiral français. Inquiétude d'autant plus légitime que ce même jour, — le 30 novembre, — paraissait dans le *Journal officiel* un décret royal autorisant les enrôlemens volontaires dans l'armée active et sanctionnant ainsi les appels individuels dont les réservistes avaient été l'objet.

L'émotion de l'amiral Dartige du Fournet fut cependant un peu diminuée par une déclaration écrite faite par le maréchal de la cour du Roi, M. Mercati, au nom du souverain lui-même, affirmant qu'en tout cas l'ordre ne serait pas troublé. Cette promesse détermina l'amiral à publier un communiqué, à l'adresse du peuple, affirmant que l'ordre serait maintenu et qu'on n'avait rien à redouter. Le calme fut ainsi rétabli parmi la population paisible, péniblement impressionnée par tout ce qu'elle voyait dans les rues et aussi par les menaces mystérieuses que les policiers et agens divers faisaient planer sur elle en traçant des croix, des cercles et autres signes rouges sur les portes de tous les magasins ou maisons appartenant à des venizélistes. Ces inscriptions étaient destinées à guider l'armée au moment de l'agression contre les citoyens fidèles au programme ententophile et patriotique de M. Venizelos.

Les diplomates alliés n'étaient pas moins inquiets que la foule, en voyant la tournure que prenaient les événemens. M. Guillemin en témoigne dans l'interview que nous avons déjà citée. « La veille du jour fatal, déclare-t-il, nous étions moins optimistes. Nous avions été témoins de faits inattendus qui montraient qu'un sentiment hostile se développait parmi les réservistes. » Les trois ministres adressèrent donc au roi

Constantin une question au sujet du caractère du décret royal du 30 novembre, dont il a été précédemment question. Le gouvernement leur donna l'explication couramment offerte par les journaux, à savoir que cette mesure ne visait qu'au maintien de l'ordre, et que le calme serait d'autant mieux assuré que les réservistes ne pourraient plus agir en tant qu'individus groupés en associations, mais seraient à la disposition du gouvernement et deviendraient des soldats réguliers.

Ces explications furent loin de tranquilliser tous les milieux officiels. Quoi qu'il en soit, le 30 novembre au soir, il restait convenu entre le roi Constantin et l'amiral français :

1° Que le gouvernement royal repoussait officiellement les demandes de l'Entente, relatives à la livraison des armes et du matériel (1);

2° Que, néanmoins, les troupes grecques ne tireraient, en aucun cas, les premières contre les Alliés;

3° Que l'ordre serait maintenu dans la ville;

4° Que, dans ces conditions, les Alliés ne chercheraient pas à imposer leurs exigences par la violence, mais se borneraient à exercer une pression par des moyens d'ordre exclusivement politique et économique;

5° Que l'envoi de détachemens de marins alliés à Athènes n'aurait d'autre objectif que de renforcer les contingens déjà précédemment débarqués depuis des mois et d'assurer ainsi le maintien de l'ordre d'une manière plus certaine.

Aux premières heures de la nuit du 30 novembre au 1er décembre, des contingens alliés, uniquement composés de fusiliers marins, débarquèrent au Pirée. Leur force numérique totale ne dépassait pas 2500 hommes. Les trois quarts étaient français; le reste anglais et italien. Cette force était accompagnée d'une section de mitrailleuses et de quelques détachemens de cyclistes. Pendant qu'elle se dirigeait vers Athènes, la musique du vaisseau-amiral français débarquée, elle aussi, sur l'ordre de l'amiral, au Pirée, jouait dans un des squares du port. Elle continua même à jouer après que les combats furent engagés entre les détachemens marchant vers Athènes et les troupes du Roi.

(1) L'amiral n'en fut officiellement et définitivement averti que le 30 novembre à sept heures du soir, par l'entremise de M. Mercati, maréchal de la cour du Roi. Mais depuis l'avant-veille il ne pouvait douter que la réponse du Roi à son ultimatum du 24 novembre ne dût constituer un refus.

Ces détachemens furent répartis en trois colonnes. La première s'engagea dans la route Athènes-le Pirée. La seconde suivit la voie menant du Nouveau-Phalère à Athènes, parallèlement à la ligne du chemin de fer électrique. La troisième prit l'avenue Syngros qui commence entre le Vieux et le Nouveau-Phalère et se termine juste devant le temple de Jupiter en face du parc de Zappion. Ces trois colonnes avançaient en ordre de marche. Leur avance n'était pas protégée par les navires de guerre. Une petite escadre, composée de trois contre-torpilleurs français, ne vint appareiller dans les eaux du Vieux et du Nouveau-Phalère que tard dans la matinée du 1er décembre, vers dix heures.

En attendant, s'opérait la concentration des troupes royales grecques. De nombreux détachemens appartenant aux régimens d'infanterie de la 2e division d'Athènes (1er, 7e et 34e régiment) se déployèrent tout au long des collines qui s'étendent à l'Est de la poudrerie Maltsiniotis, vers l'ancien cimetière et vers les hauteurs de Philopappos et de Pnyx, — là où se tenaient dans l'antiquité les assemblées politiques des Athéniens. L'armée grecque occupant la crête de ces collines dominait les routes menant de Phalère à Athènes et dans lesquelles la seconde et la troisième colonnes alliées s'étaient engagées. Quant à la première colonne, qui devait prendre la route le Pirée-Athènes, elle allait trouver devant elle un détachement de fusiliers marins grecs avec, à sa tête, le capitaine de vaisseau Mavromichalis, — descendant de celui qui assassina en 1831 Capodistria, le premier homme d'État, Hellène d'ailleurs, que les Puissances protectrices envoyèrent en Grèce pour organiser le pays. La troisième colonne allait aussi se heurter à des détachemens d'infanterie et de génie, qui occupaient les environs de la caserne Rouf, alors que le contingent Mavromichalis occupait, à travers la route le Pirée-Athènes, le temple de Thésée.

La force totale de ces troupes par lesquelles le Roi comptait repousser les Alliés s'élevait à 4 000 hommes environ. Tous ces détachemens étaient munis de mitrailleuses et de fusils Mannlicher. Une batterie d'artillerie de montagne avait été, d'autre part, installée et dissimulée dans le petit bois de la colline Ardittos, dominant ainsi toute la région qui s'étend entre Athènes et les deux Phalères.

Cette répartition des troupes royales fut effectuée dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre. L'opération avait com-

mencé à minuit et s'était terminée avant le lever du jour, de façon que personne ne pût s'en aperçevoir. En même temps, une triple ligne de soldats avait été disposée autour du palais du Roi, et un bataillon d'infanterie aux effectifs complets avait pris position autour du Zappion où se trouvait un contingent de fusiliers marins français débarqué depuis quelque temps à Athènes. Les points derrière lesquels ce bataillon grec se dissimulait avaient été choisis de manière qu'au premier signal, le bâtiment du Zappion fût cerné et toutes les issues tenues.

Dans l'intérieur de la capitale de fortes patrouilles de fusiliers marins, de fantassins et de cavaliers grecs circulaient, dès les premières heures de la matinée du 1er décembre.

En somme, sans compter la gendarmerie qui était tout entière en branle sous le commandement du major Caragounis, 8 à 9000 hommes se trouvaient mis sur pied de guerre et concentrés sur des positions stratégiques, rien qu'à Athènes et au Sud de cette ville. C'était la 2e division dans son entier. Mais cette division n'était pas la seule force que le Roi se proposât de lancer contre les Alliés. Au Nord d'Athènes, sur la ligne Tourcovounia-Maroussi-Menidi-Hassia, une division de réserve, — la 11e, — avait été installée, avec une certaine quantité d'artillerie. Et derrière cette ligne, dans la région de Thèbes et de Livadie, une seconde force de réserve avait été concentrée : elle se composait de la 13e division de Chalcis, transportée de l'île d'Eubée entre le 25 et le 29 novembre et comprenait trois régimens complets d'infanterie et un régiment d'artillerie.

Les troupes de la région militaire d'Athènes étaient placées sous le commandement du général Kallaris, commandant du 2e corps d'armée. Le rôle de ce général, pendant les deux guerres balkaniques, avait été brillant. Il serait absurde de le taire. Au contraire, si nous le rappelons, c'est pour montrer combien habile et combien dangereuse fut la propagande allemande, qui parvint à intoxiquer même certains élémens jusque là parfaitement sains de la Grèce, en exploitant leur loyalisme et en leur enlevant, — par une campagne systématique de mensonges et de dénigrement à laquelle l'Entente ne voulut pas répondre avec force et méthode, bien qu'elle eût pour elle le droit et la vérité, — la possibilité de discerner clairement les intérêts supérieurs de leur pays et de sacrifier leur fidélité à la

personne du Roi sur l'autel de la patrie, perfidement menacée par ses pires ennemis.

Les troupes de la défense active, — c'est l'appellation qui leur fut donnée par les royalistes, — étaient, d'autre part, commandées par le général Papoulas. L'activité de ce dernier avait été des plus malfaisantes pendant toute l'année 1916. Avant d'être rappelé à Athènes et mis à la tête de la 2e division, il exerçait le commandement d'une division en Épire. Il s'y était distingué par sa fureur antivénizéliste, qui l'avait poussé à organiser des bandes destinées à terroriser la population et à empêcher coûte que coûte leur adhésion, ainsi que l'adhésion des officiers et des troupes, au mouvement national de Salonique. Quand il fut rappelé à Athènes, il se plaça à la tête d'une Ligue d'officiers unis dans la résolution de lutter avec la dernière vigueur pour défendre le souverain, dont, l'Allemagne les en avait convaincus, la vie et la couronne étaient mises en danger par l'Entente, d'accord avec M. Venizelos. Quant au commandant des fusiliers marins grecs, c'était le capitaine de vaisseau Typaldos. Il comptait jadis parmi les rares officiers antiroyalistes de la marine hellénique. Ce fut toujours un exalté, qui, lors du *pronunciamiento* militaire de 1909, faillit provoquer un véritable conflit armé à l'intérieur même de la marine grecque. Son royalisme actuel, contrastant si singulièrement avec ses sentimens d'il y a de cela sept ou huit ans, suffit pour faire apprécier son caractère.

Il était dix heures du matin, lorsque, le 1er décembre, les colonnes des détachemens alliés en route vers Athènes se heurtèrent aux troupes du Roi. En même temps, l'amiral du Fournet, comptant sur l'issue pacifique de l'affaire, arrivait en personne au Zappion.

Il est incontestable que ce fut par surprise que l'armée royale attaqua en ce moment les contingens alliés. Ceux-ci avançaient sans aucun soupçon de ce qui les attendait. Les premiers coups de feu furent tirés, contre la colonne qui venait par la route du Pirée, par les troupes grecques postées près de la caserne de Rouf. Cette colonne était uniquement composée de Français, et ceux-ci marchaient en rangs tellement serrés que leurs pertes furent lourdes dès le premier contact. Le premier instant de surprise passé, les assaillis se déployèrent en tirailleurs et se dissimulèrent derrière les

moindres accidens de terrain, de manière que, ainsi abrités, ils pussent répondre au feu à volonté qui les prenait pour cible par un feu non moins nourri. Les mitrailleuses furent mises aussitôt en action, et un combat d'infanterie, en bonne et due règle, fut engagé.

La seconde colonne se trouvait à proximité du temple de Thésée et du monument de Philopappos, lorsqu'elle essuya, elle aussi, le feu des troupes royales. M. Guillemin rapporte que les soldats français qui en faisaient partie étaient en train de prendre leur déjeuner, quand on fit feu sur eux. Toujours est-il que le combat ne tarda pas à s'engager, dans des conditions analogues, dans ces glorieux parages. (La hauteur de Philopappos se trouve, en effet, à quelques centaines de mètres à peine de la colline de l'Acropole.) Il en fut de même, presque simultanément, pour la troisième colonne, qui dut accepter le combat avec un autre groupe de l'armée de Constantin. Vers onze heures et demie, la bataille faisait rage sur toute la ligne. Elle prit une intensité toute particulière près de la hauteur de Philopappos.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, cependant, l'artillerie avait gardé le silence. Mais à cette heure la batterie placée sur la hauteur d'Ardittos ouvrit le feu sur le contingent français du Zappion et sur l'amiral français lui-même qui s'y trouvait depuis le matin. C'était le signal de l'attaque en règle du Zappion. Les mitrailleuses furent braquées contre le bâtiment et les fantassins du Roi qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient depuis la nuit choisi leurs abris à proximité des issues du parc, pour mieux cerner et mettre hors de combat les Français, se mirent à exécuter leur plan, secondés aussi par les troupes postées derrière la grille du jardin royal. (Ce jardin n'est séparé en effet que par cette grille du parc de Zappion, auquel il confine sur une longueur d'environ 600 mètres.)

En entendant les coups de canon tirés contre le Zappion, le ministre de France, M. Guillemin, et ses collègues de Grande-Bretagne et de Russie, sir Francis Elliot et M. Demidoff, se rendent en hâte au Palais royal. Il était exactement quatre heures trois quarts lorsqu'ils furent reçus par le Roi. En ce moment même, les trois contre-torpilleurs français, avertis de l'attaque dirigée à coups de canon contre le Zappion, ouvraient eux aussi le feu, avec leurs canons de 50,5. Leur action ne se poursuivit pas au delà de six heures du soir. Pendant ces soixante-quinze minutes

ils tirèrent du reste à peine 30 à 40 coups dirigés pour la plupart sur les hauteurs d'Ardittos et de Philopappos. M. Guillemin donne à ce sujet les détails complémentaires suivants : « Comme nous entrions dans l'enceinte du palais, des obus arrivaient dans le jardin du palais, lequel est assez voisin de la colline du stadium (l'Ardittos). La plupart de ces obus arrivant dans une terre molle, n'ont pas fait explosion, et il semble que des obus de rupture aient été à dessein employés au lieu de shrapnells, de façon à épargner la population et à rappeler aux Grecs qui tiraient sur nos troupes la présence de la flotte. »

La conversation qu'eurent les ministres alliés avec le roi Constantin au moment où ce bombardement purement démonstratif était effectué, est trop intéressante pour que nous n'en empruntions pas le récit à l'interview, maintes fois déjà citée, du ministre de France :

« Nous trouvâmes le Roi tout à fait calme, raconte M. Guillemin. Il nous parla tantôt en français, tantôt en anglais. Nous lui rappelâmes qu'à midi déjà, il s'était déclaré prêt à livrer six batteries sur les dix que réclamait l'amiral. Nous lui demandâmes pourquoi l'amiral n'avait pas été informé officiellement de cela et pourquoi les Grecs avaient délibérément ouvert le feu sur le Zappion, alors que l'amiral et les soldats français se trouvaient à l'intérieur de l'édifice.

« — Mais, dit le Roi, il faut vous souvenir que je ne suis pas l'Empereur de Chine mais un monarque constitutionnel, et qu'il me faut communiquer avec mon gouvernement.

« A quoi nous répondîmes :

« — Sire, combien de fois ne nous avez-vous pas dit à nous-mêmes et à tout le monde que vous « commandiez » la partie et que toutes vos décisions seraient exécutées?

« — Oh! repartit le Roi, c'était en d'autres temps. Il n'en est plus ainsi pour le moment.

« Pendant notre entretien, un gros obus fit explosion près de la fenêtre, au dehors, et notre conférence se trouva tout à coup presque arrêtée. A la fin cependant le Roi nous promit de nous faire donner, le soir même, une réponse définitive par le premier ministre, touchant les six batteries, et de donner aux troupes grecques l'ordre de cesser le feu tout de suite, si l'amiral voulait bien en faire autant. »

Il faut cependant ajouter que le Roi n'exécuta pas plus ce

nouvel engagement qu'il n'avait exécuté ses engagemens antérieurs. Il ne donna pas tout de suite l'ordre de cesser le feu, prétextant qu'il devait au préalable avoir la promesse de l'amiral du Fournet que la flotte française ferait de même. Aussi, pendant que le ministre de France accompagné d'un aide de camp du Roi se dirigeait vers le Zappion et pénétrait dans l'enceinte du bâtiment, les troupes grecques faisaient-elles de plus en plus étroitement le siège de ce bâtiment où l'amiral et trois cents hommes étaient virtuellement cernés. M. Guillemin affronta le danger évident auquel il exposait sa vie, avec un courage auquel nous sommes heureux de pouvoir rendre un hommage tout aussi chaleureux que celui que nous lui adressons, en tant que Grec, pour la haute clairvoyance avec laquelle il traita depuis l'été 1915 l'affaire hellénique. Il pénétra au Zappion vers sept heures, c'est-à-dire au moment où, constatant la poursuite des hostilités par les Grecs, la flotte française reprenait le bombardement. Cette fois, un seul contre-torpilleur fit feu et, de Keratsini où stationnait le gros de la flotte, le cuirassé *Mirabeau* lança, lui aussi, de son côté, dans la direction du Musée et du Stadium, quatre coups de canon (de 305 mm.). Il est certain que ce sont encore des obus de rupture qui furent lancés. Ils n'explosèrent toujours pas.

« Un accord, rapporte encore M. Guillemin, intervint promptement entre l'amiral et l'aide de camp du Roi. Les détachemens alliés placés autour de la ville se replieraient sur le Pirée pendant la nuit. Celui qui se trouvait dans le Zappion y resterait jusqu'à la solution définitive de la question des six batteries. » Mais les atermoiemens de la Grèce royale continuaient. Il fallait à présent obtenir la ratification de cet accord par le premier ministre, M. Lambros. Celui-ci se déroba jusque tard dans la nuit à l'entretien que les ministres de France, d'Angleterre et de Russie devaient nécessairement avoir avec lui. Cet entretien eut enfin lieu à la légation britannique et, contre la promesse de la livraison des six batteries, qui ne fut du reste jamais exécutée, l'amiral Dartige du Fournet put quitter le Zappion le 2 décembre dans la matinée. Quant au détachement qui avait partagé sa captivité passagère, il rejoignit la flotte, le 2 décembre à midi, escorté par des troupes du Roi.

Quel fut le bilan de cette affaire?

De part et d'autre, il y eut des prisonniers qui furent resti-

tués le lendemain. Au cours des engagemens, les contingens français ont eu 6 officiers tués et 4 blessés, 47 hommes tués et 134 hommes blessés. Les Anglais ont compté un officier et 8 hommes tués et 3 officiers et de 30 à 40 hommes blessés. Enfin, du côté des Italiens, il n'y eut qu'un petit nombre de blessés.

Du côté grec, où, — ceci mérite d'être soigneusement relevé, aucun particulier-réserviste ne prit part aux opérations militaires qui furent menées exclusivement par l'armée royale régulière, — les pertes furent les suivantes : 4 officiers et de 40 à 50 soldats tués, et 100 à 150 officiers et soldats blessés.

Quant aux obus lancés par les navires de guerre français, ils tombèrent sur les collines du Stadium et de Philopappos, dans le quartier de Pangrati, aux alentours du nouveau palais qu'habitent le roi Constantin, et sa famille, dans l'avenue de Kifissia près des casernes d'infanterie et en face de l'hôpital Areteion, enfin derrière les musées. Ils ne produisirent nulle part de dommages sérieux.

Cette absence de dégâts et de victimes parmi la population civile n'était pas faite pour plaire aux royalistes grecs. Ces derniers souhaitaient en effet que la possibilité leur fût donnée de faire oublier aux yeux du monde civilisé leur propre crime en se lamentant sur les conséquences, selon eux inhumaines, que ce crime aurait amenées, si quelque civil avait été tué par le bombardement ou si quelque antiquité avait été détériorée. Ceci peut paraître monstrueux, mais n'est, hélas! que trop vrai. Il est indiscutable que tout a été essayé pour provoquer cette inhumanité qu'on était prêt à reprocher ensuite aux Alliés d'avoir commise. C'est l'Acropole qui devait servir à cette manœuvre. Mais laissons là-dessus la parole à M. Repoulis qui rapporta le fait dans sa conférence déjà mentionnée de Salonique. « L'éphore des antiquités, déclara l'ancien ministre de M. Venizelos, s'était empressé de fermer ce jour-là (le 1er décembre) l'entrée de l'Acropole aux réservistes qui voulurent organiser là aussi un guet-apens contre les contingens français. Mais l'illustre premier ministre désirait probablement compléter la gloire dont l'étude de l'archéologie a entouré son nom. Il ordonna l'installation d'un détachement de troupes sous le fronton du Parthénon. Il nourrissait l'espoir que les soldats attaqués auraient ainsi été obligés de bombarder par mesure de défense l'Acropole, ce qui permettrait aux assassins de verser des larmes hypocrites et de provo-

quer l'indignation de la conscience universelle. N'ont-ils pas dit et proclamé à maintes reprises et en se vantant que, s'ils risquaient d'être écrasés, ils livreraient la capitale en ruines? Livrer l'Acropole en ruines n'était que le complément de leur ambition. Quelques débris de marbre seraient toujours restés, bons pour enrichir leurs descendans. »

Pour terminer le récit des événemens du 1er décembre, nous citerons deux témoignages, également accablans tous les deux, versés dans le dossier de la responsabilité que le Roi et la famille royale ont assumée dans la préparation de ces événemens.

Le premier de ces témoignages est celui du correspondant à Athènes du journal russe *Birjéwya Védomosti*, qui dénonce que, « le 30 novembre, le Roi, la Reine et le diadoque parcouraient les rues de la capitale pour enthousiasmer les réservistes et pour mieux préparer la boucherie qui devait avoir lieu le lendemain. A la tête des réservistes était placé pour la forme le général Papoulas. Mais effectivement toute l'affaire était personnellement menée par le Roi (1). » Quant à l'autre témoignage, il émane d'un soldat du 1er régiment d'infanterie d'Athènes, Achille Yannopoulos, réfugié à bord d'un navire allié à Keratsini avec plusieurs de ses camarades après avoir refusé de tirer sur les soldats des Puissances protectrices. Ce soldat rapporte un mot prononcé par le diadoque au cours d'une revue passée par lui, à la veille également du guet-apens : « Je ne veux pas, dit le prince héritier, qu'un seul Français reste vivant en Grèce (2). » Voilà le cri du cœur, le vrai sentiment qui animait la cour et l'entourage du Roi, à la veille du 1er décembre. On comprend donc facilement que le guet-apens dont les marins français, anglais et italiens tombèrent victimes ce jour à Athènes ait été considéré par le Roi et son gouvernement comme une brillante victoire, et célébré par le souverain dans un ordre du jour aux troupes qui fit une trop grande sensation pour qu'il soit besoin de le rappeler, enfin que le gouvernement de M. Lambros ait voulu en immortaliser le souvenir en substituant sa date sanglante au nom de M. Venizelos sur les plaques indicatrices des rues de toutes les villes de la Vieille-Grèce.

(1) Son récit fut reproduit par *le Figaro* du 15 janvier et par *l'Homme Enchaîné* du 16 janvier dernier.

(2) Ce témoignage se trouve consigné dans une longue correspondance de Salonique parue dans le *Journal des Débats* du 10 janvier dernier.

III

Jusque là, seule la première partie du programme, que le roi Constantin et son gouvernement s'étaient tracé, avait été réalisée : aucun officier ou soldat étranger ne foulait plus le sol d'Athènes. Les officiers français eux-mêmes, qui exerçaient le contrôle de la police, des postes et des télégraphes avaient été chassés brutalement de la capitale par des soldats portant baïonnette au canon. Restait à anéantir aussi le vénizélisme. C'était là une « petite opération intime » que le gouvernement royal devait, selon l'expression même que M. Lambros employa dans un entretien avec un diplomate, exécuter au plus vite, sans que les étrangers eussent à s'en mêler.

On commença à accomplir cette tâche dès le 1er décembre. En effet, vers quatre heures de l'après-midi de cette odieuse journée, les fusiliers marins grecs casernés dans la Chambre des députés provoquèrent un violent engagement avec les quatre ou cinq employés qui se trouvaient dans la maison d'en face où sont installés les bureaux du journal vénizéliste la *Nea Hellas*. Les assaillans employèrent jusqu'à des mitrailleuses. Et plusieurs soldats réussirent enfin à pénétrer dans l'immeuble, ayant à leur tête le substitut du procureur du roi Liviératos.

Vers huit heures du soir, les journaux vénizélistes *Patris*, *Nea Hellas* (dont on s'était borné dans l'après-midi à arrêter les quatre ou cinq employés), *Presse Libre*, *Astir* et *Défense Nationale*, qui tous paraissent le matin, recevaient un coup de téléphone du commandant de la place, leur ordonnant de suspendre leur publication. Une heure plus tard, des groupes de soldats, de marins et d'individus portant des armes de l'État, mais habillés en civils, se mirent à parcourir les rues d'Athènes en automobiles ou à pied et à terroriser la population en tirant des coups de feu. La ville donna pendant toute la nuit le spectacle de la plus complète anarchie. Le lendemain, 2 décembre, à la première heure, arrivait à Athènes le 35e régiment d'infanterie, qui tenait garnison à Corinthe ; on le transférait dans la capitale pour renforcer les forces militaires et pour contribuer au prompt et facile étouffement de la résistance éventuelle que les venizélistes pourraient opposer au plan d'anéantissement prémédité par le gouvernement.

Avec le jour, l'exécution de ce plan commença, implacable et méthodique. Des détachemens de l'armée régulière, commandés par des officiers des diverses armes, et des contingens de fusiliers marins ayant à leur tête des officiers de la marine royale, parcouraient la ville pour arrêter tous les notables vénizélistes, — hommes politiques, journalistes, commerçans, avocats, médecins, etc., et même ceux des hommes du peuple qui sont connus pour avoir pris toujours une part active aux manifestations en faveur des Puissances protectrices et de la lutte nationale. Les membres du parquet, les juges d'instruction et en général toutes les autorités de tous les degrés de la hiérarchie commirent tous les actes illégaux et tous les crimes possibles, depuis les emprisonnemens arbitraires jusqu'aux pillages et aux massacres. Et il faut de nouveau insister sur ce fait que la responsabilité de toutes ces persécutions aussi injustes qu'inhumaines n'incombe pas à des particuliers, à ceux qu'on appelle vaguement des « réservistes. » Le Roi et le gouvernement n'employèrent contre les élémens libéraux de la population que les divers agens de l'autorité, agens militaires (officiers, soldats, marins et gendarmes) et agens civils (juges, fonctionnaires, employés de la police, etc.). Des civils-réservistes ne participèrent pas à l'œuvre antivénizéliste pour la simple raison que des civils de ce genre n'existaient même pas. Tous, au nombre de 6000, avaient été militarisés et enrégimentés dans la 2e et la 11e division. Ils étaient des soldats réguliers, dans la pleine acception du terme. Et comme tels, ils étaient couverts, au point de vue de la responsabilité, par l'État officiel.

Le prétexte formulé par ce dernier pour légitimer, si possible, les crimes que ses agens commirent est bien connu. Il prétendit que les élémens libéraux de la population étaient sur le point de tenter une révolte contre le régime, d'accord avec les Puissances protectrices de la Grèce. Les preuves? Imitant l'exemple des Allemands qui ont essayé de justifier la violation de la neutralité belge après qu'ils l'eurent perpétrée, — cela à l'aide de documens que cette violation leur avait permis de dérober, et que du reste ils falsifièrent, — leurs dignes disciples d'Athènes voulurent légitimer leur acte après coup en inventant de toutes pièces un document qui n'a jamais existé et que « l'opération intime » du 2 décembre leur permit soi-disant de saisir. Ce faux document était une prétendue lettre de M. Venizelos au général

Korakas, qui s'occupait à Athènes du recrutement des volontaires grecs désireux de s'enrôler dans l'armée de la Défense nationale et d'aller combattre les Bulgares. Cette lettre aurait été saisie chez le général Korakas, lors de la perquisition qui fut exécutée à son domicile le 2 décembre. Le démenti suivant, indigné et catégorique, que M. Venizelos opposa à cette calomnie montre ce que contenait cette lettre apocryphe, que tous les journaux royalistes d'Athènes publièrent avec fracas. Ce démenti du président du gouvernement provisoire est adressé aux gouvernemens des Puissances de l'Entente, parce que, comme on le verra, ces gouvernemens sont, eux aussi, mis en cause dans la prétendue lettre de M. Venizelos que les royalistes fabriquèrent.

« Les gouvernans d'Athènes, déclara M. Venizelos, viennent de commettre à mon égard une nouvelle infamie en faisant publier dans leurs journaux, les seuls qui paraissent actuellement à Athènes après le sac des bureaux des journaux libéraux, le fac-similé d'une soi-disant lettre que j'aurais adressée le 25 octobre-7 novembre dernier au général Korakas, lui exposant mes projets politiques et mes préparatifs, d'accord avec les représentans de l'Entente, en vue de mon installation à Athènes avec la reconnaissance officielle des Puissances. Je n'ai jamais écrit pareille lettre et je dénonce le faux auquel les gouvernans d'Athènes ont osé recourir dans l'espoir d'achever d'égarer l'opinion publique. » (12 décembre 1916.)

La déclaration suivante de M. Guillemin, ministre de France, mérite d'être rapprochée de celle de M. Venizelos :

« On avait fait circuler dans Athènes, déclara l'éminent diplomate, une histoire qui y trouve encore crédit : la démonstration de l'amiral du Fournet aurait été destinée à détrôner le Roi et à établir une république dont M. Venizelos aurait été le chef. On croit à Athènes que M. Venizelos se trouvait à bord d'un de nos vaisseaux, dans la baie, et que nous étions prêts à tous momens à le débarquer pour qu'il prît la direction du nouveau gouvernement que nous allions établir. Tout ceci est absurde et prêterait en réalité à rire, si ces histoires n'avaient servi de prétexte aux plus horribles atrocités et aux événemens les plus tragiques. »

En fait, le but que se proposaient les royalistes grecs en forgeant ce document n'était pas seulement d'y puiser une

justification de leur attitude et une excuse de leurs crimes. La haine antivénizéliste d'une partie de la population, faite des éternels mécontens et de ceux que la propagande allemande avait littéralement empoisonnés, devait être stimulée par la révélation sensationnelle qui leur était officiellement communiquée, avec toutes les garanties apparentes d'authenticité. Aux yeux des naïfs, aux yeux du simple peuple qui ne connaît pas la défiance, Venizelos deviendrait un nom synonyme de traître, et l'anéantissement des amis de ce traître une mesure de légitime défense à laquelle l'État devait nécessairement recourir. Enfin, aux agens du gouvernement auxquels était confiée l'exécution de cette mesure de défense et d'assainissement était ainsi procurée une immunité complète pour tous les crimes commis ou à commettre.

Est-il besoin de réfuter la calomnie dont M. Venizelos était ainsi l'objet? Même en faisant abstraction des sentimens de M. Venizelos à l'égard du régime grec (1), il est impossible

(1) Il est intéressant, croyons-nous, de signaler à ce propos l'opinion que professe M. Venizelos sur l'établissement possible de la république en Grèce. L'homme d'État crétois est un démocrate, mais non un républicain. Depuis qu'il est entré dans l'arène politique, il estime qu'il serait fatal pour le peuple grec, dont l'éducation politique est insuffisante, de le soumettre à un régime républicain, — ce régime n'étant susceptible ni de développer chez les Grecs le sentiment de la discipline, ni de pourvoir à leur organisation étatique. M. Venizelos a souvent déclaré à ses amis et même à des journalistes qu'il ne pensait pas qu'avant deux ou trois cents ans l'établissement d'une république grecque fût possible. Il adapta du reste toujours sa conduite politique à son programme théorique. La cordiale collaboration qui a uni ses efforts à ceux du roi Georges de 1910 à 1913 en est la preuve évidente. Et il ne faut pas oublier qu'un des premiers soucis de l'homme d'État crétois fut de consolider la dynastie en Grèce et de l'entourer du plus de prestige et du plus de popularité possible. Ce fut à cet effet qu'il soutint et obtint en 1910 la réintégration de Constantin, alors diadoque, et de ses frères dans l'armée grecque, bien que l'opinion publique et une grande partie de la Chambre voulussent s'y opposer d'une manière catégorique. Mais le loyalisme de M. Venizelos ne consista jamais en une simple fidélité à la couronne. Il était de tout temps doublé d'une fidélité absolue à la Constitution. Et tant que le roi Georges était en vie, ces deux devoirs se conciliaient très bien. Mais le roi Constantin, en violant à plusieurs reprises la Constitution et en enlevant à M. Venizelos l'espoir que les droits conférés par cette Constitution à la majorité que celui-ci représente ne seraient plus méconnus par la Couronne, obligea M. Venizelos à sacrifier le loyalisme envers le souverain au devoir qu'il avait « de faire respecter » la Constitution. S'il ne consentait pas à ce sacrifice, outre qu'une immense responsabilité aurait pesé sur lui, les intérêts internationaux de la Grèce auraient en plus pâti d'une façon irrémédiable. Mais ce sacrifice n'entraîne chez tous les Grecs qui adhèrent au mouvement national aucun abandon de leurs principes monarchiques constitutionnels. Leur anti-royalisme actuel n'est qu'occasionnel. Les Puissances alliées le savent et l'opinion européenne aussi. Et les habitans de la Vieille-Grèce qui ont pu, à la suite des mensonges qui leur ont été servis à

d'admettre que ses amis d'Athènes aient voulu renverser le régime en vigueur, le lendemain du jour où les contingens alliés, sur l'aide desquels on pouvait craindre qu'ils ne voulussent s'appuyer pour faire triompher leur projet hypothétique, étaient chassés d'Athènes sans espoir d'un prompt retour. L'accusation formulée contre les vénizélistes eût pu, à la rigueur, paraître vraisemblable et de nature à justifier des mesures prises contre eux si elle avait entraîné, *le 1er décembre*, l'exécution *simultanée* de l'opération militaire contre les Alliés et de l'opération politique contre leurs prétendus complices. Or, non seulement ces deux opérations n'eurent pas lieu simultanément, mais encore la seconde ne fut commencée qu'après que la première eut été complètement terminée. Quel danger ceux contre lesquels cette seconde opération était dirigée pouvaient-ils présenter au gouvernement, au moment où leur persécution commença? Même s'ils nourrissaient la moindre intention hostile contre le régime et contre le gouvernement, comment croire sérieusement qu'ils fussent en état de la mettre à exécution, alors que pas un seul marin ou soldat allié ne pouvait leur donner la main et que le gouvernement grec avait à sa disposition de 20 à 25 000 baïonnettes, toute une armée exaltée déjà par son « succès » de la veille?

Quant à l'accusation qui fut formulée contre l'Entente, elle ne peut, elle non plus, être envisagée autrement que comme une évidente calomnie. Comme l'a expliqué M. Guillemin dans son interview, « nous n'avions jamais eu l'idée d'amener M. Venizelos à Athènes, car nous avions besoin de ses troupes contre les Bulgares et non contre les Grecs. Une guerre civile sur les derrières de l'armée du général Sarrail eût constitué un grand danger pour les Alliés. »

Aucune circonstance atténuante ne peut, par conséquent, être invoquée par ceux qui commirent à Athènes et dans toute la Vieille-Grèce les crimes que l'on sait. Au contraire les circonstances aggravantes dans lesquelles furent perpétrés la plupart de ces forfaits, — dont l'opinion européenne n'est pas

dessein, croire que les récens événemens ont changé en quoi que ce soit les idées monarchiques de M. Venizelos, se détromperont le jour où ils apprendront que, le 28 décembre dernier, au cours d'une conférence politique donnée par M. Repoulis à Salonique, et lorsque des cris de « Vive la République ! » se firent entendre, M. Venizelos se leva, plein de colère, pour déclarer qu'il considérait cette manifestation comme « impolitique et déplacée. »

encore entièrement informée, — rendent vraiment écrasante la responsabilité de ceux qui en sont moralement les auteurs.

Les délits commis rien qu'à Athènes à partir du 1er décembre peuvent être répartis en six grandes catégories :

1° *Meurtres de citoyens sans défense accomplis sans la moindre procédure légale même apparente.* — On a pu, en effet, contrôler scrupuleusement les faits suivans.

a) Dans les journées du 1er, du 2 et du 3 décembre, les colonels Courevelis, Pappakyriazis et Rossetis, commandans des 1er, 7e et 34e régimens d'infanterie, ont ordonné l'exécution de trente à quarante soldats qu'ils soupçonnaient de vénizélisme.

b) De nombreux citoyens, dont le nombre exact aussi bien que les noms demeurent inconnus, mais dont la plupart étaient des réfugiés de l'Asie Mineure, ont été arrêtés et fusillés dans les journées des 2, 3, 4, 5 et 6 décembre dans une vallée des environs d'Athènes, exactement près de l'Hôpital des tuberculeux.

c) Une dizaine au moins de citoyens libéraux furent fusillés dans les rues mêmes de la ville par des détachemens de fantassins ou de fusiliers marins. Le prétexte sous lequel ces exécutions sommaires eurent lieu n'était pas difficile à trouver. Un individu quelconque dénonçait à une patrouille qu'il avait entendu tel ou tel citoyen insulter Sa Majesté le Roi. Quelques instans plus tard, le citoyen dénoncé était fusillé sur le lieu même où il était arrêté. M. Ractivan, ancien ministre de la Justice, a pu prendre note des circonstances précises dans lesquelles un de ces crimes fut commis et des nom et prénom de la victime.

d) Le parti germanophile de M. Gounaris, en collaboration avec l'ancien maire d'Athènes, Mercouris, avait mobilisé et organisé des groupes spéciaux de malfaiteurs, dont plusieurs avaient même été convoqués *ad hoc* de Patras (la ville natale de M. Gounaris), pour appliquer un programme bien déterminé. Chacun de ces groupes avait une sphère d'action spéciale : il parcourait les rues qu'englobait sa sphère d'action et des coups de feu étaient tirés contre les maisons appartenant à des vénizélistes. (Les listes des vénizélistes avaient été dressées d'avance ; et quant aux maisons, elles avaient été, elles aussi, comme nous l'avons déjà dit, marquées au rouge depuis les derniers jours

du mois de novembre). Les agens de la bande Gounaris-Mercouris accouraient ensuite à la recherche d'une patrouille à laquelle ils dénonçaient qu'ils avaient été, eux, paisibles citoyens (!!), attaqués à coups de feu par les vénizélistes habitant dans les maisons contre lesquelles ils avaient tiré. Sur-le-champ, les patrouilles, uniquement composées de militaires, pénétraient de force dans les maisons indiquées et déchargeaient leurs fusils et leurs revolvers contre les malheureux habitans. De vrais combats furent ainsi engagés dans Athènes, dans les journées des 2, 3 et 4 décembre. Au cours de ces combats, plus de 200 citoyens, hommes, femmes et enfans furent tués ou blessés par les soldats du Roi.

2° *Délits commis contre la liberté personnelle des citoyens.* — Le nombre des personnes arrêtées rien qu'à Athènes pendant le mois de décembre, notamment pendant la première semaine, peut être évalué à 1 550. Toute personne arrêtée était conduite, sans qu'aucun mandat d'arrêt lui fût présenté, sans qu'aucune accusation fût officiellement formulée contre elle et sans qu'aucune instruction préalable fût ouverte, dans les prisons militaires où elle était internée, bien que la loi martiale n'eût pas été promulguée. Le sous-sol de la « Kommandantur, » de même que ceux de l'École des Ponts et chaussées, de la Chambre des députés et des casernes de l'infanterie et de l'artillerie furent remplis de victimes de toute classe, de tout âge et de toute profession. Parmi les personnes inquiétées de la sorte se trouvaient de nombreux citoyens libéraux connus pour leur activité politique. Mais à côté d'eux il y avait beaucoup d'autres citoyens dont le seul tort était de professer des opinions politiques libérales ou d'avoir protesté contre les cruautés dont ils avaient été les témoins, mais qui n'avaient jamais pris part à aucune manifestation politique.

La condition sociale et la notoriété personnelle des vénizélistes dont l'arrestation avait été décidée ne déterminaient, en leur faveur, aucun ménagement et aucun égard. Tout ce que le monde des fonctionnaires, des hommes de science, de la presse, du commerce, etc., d'Athènes, compte de plus distingué et de plus honorable, subit le sort affreux que les royalistes lui avaient réservé. Sans parler du maire d'Athènes, M. Benakis, dont l'arrestation fut doublement arbitraire, puisqu'elle entraînait sa destitution illégale des hautes fonctions qu'il exerçait en vertu

du mandat du peuple athénien, sans parler aussi de l'arrestation du général Korakas, de l'ancien ministre Ractivan et de plusieurs autres personnalités politiques, membres, pour la plupart, du parti libéral, — on peut relever l'arrestation de neuf hauts fonctionnaires : MM. Cofinas et Volonakis, secrétaires généraux aux ministères des Finances et de l'Instruction publique, Locais, chef de section au ministère de l'Intérieur, Mazarakis, directeur au ministère de l'Intérieur, Zymbrakakis, préfet de police, Papaéconomou et Maroudas, chefs de section à la préfecture de police, Proccas, vice-président de la Cour des comptes, et Homatianos, chef de section au ministère de l'Intérieur.

Le monde universitaire ne fut pas plus épargné. Six professeurs à l'Université, jouissant chacun dans sa branche d'une réputation universelle, furent arrêtés. Ce furent MM. Bensis, de la Faculté de médecine, Petmezas et Angelopoulos de l'École de droit, Menardos, Sotiriadis et Politis de la Faculté des lettres. Le corps professoral fut également atteint dans la personne de MM. Glynos, directeur de l'École normale supérieure, et Condylis, professeur au lycée Arsakion.

Enfin tous les directeurs de journaux vénizélistes qui se trouvaient à Athènes et aussi tous les rédacteurs principaux de ces journaux furent arrêtés parmi les premiers. Nous pouvons notamment citer les noms de MM. Kyrou, directeur de l'*Hestia*, Stamatiou, directeur de la *Nea Hellas* et Boulahanis, directeur de l'A*stir*. Le simple fait de porter le même nom qu'un vénizéliste connu et recherché entraînait souvent l'arrestation d'un citoyen. On peut citer le cas de M. Vendiris, frère du directeur de la *Patris*, lui-même commerçant de Calamata, arrêté à la place de son frère qui avait réussi à s'enfuir à Keratsini. De nombreux vieillards et enfans furent également mis en état d'arrestation.

Ces arrestations en masse fournissaient aux royalistes une occasion unique de se venger et d'assouvir des haines ou des rancunes personnelles, souvent aussi de se débarrasser de leurs débiteurs en les dénonçant et en les livrant à la fureur de la soldatesque. Les calomnies les plus absurdes produisaient l'effet voulu, et les personnes calomniées étaient tout de suite incriminées de meurtre, de tentative de meurtre ou de haute trahison. Comme le rapporta M. Répoulis dans sa conférence déjà citée, « les membres du parquet et les juges d'instruction

étaient toujours là, prêts à prononcer l'accusation calomniatrice et à affirmer eux aussi que ceux qui ont servi de cible avaient tiré et que les victimes étaient les meurtriers... » Le témoignage de n'importe qui leur suffisait amplement. D'ailleurs, les bureaux de ces juges étaient constamment remplis de mercenaires à la solde de la bande Gounaris-Mercouris, qui se faisaient un devoir patriotique de prêter faussement serment pour que la culpabilité d'un vénizéliste fût établie.

3° *Mauvais traitemens et délits contre l'honneur et la dignité des personnes arrêtées.* — Les citoyens arrêtés ainsi sans enquête et au mépris de la loi subissaient, avant d'être écroués dans les prisons, les pires humiliations. Ils entendaient les plus lâches injures et subissaient les plus honteux traitemens, souvent même des coups et des blessures. Dans cet ordre d'idées, quatre ou cinq exemples sont caractéristiques et suffisent pour faire deviner le reste. Le général Korakas fut, pendant tout le parcours entre sa maison et la « Kommandantur, » battu, injurié et humilié de la manière la plus sauvage par les officiers et les soldats qui l'escortaient et qui allaient même jusqu'à cracher sur lui. Le maire, Benakis, qu'une compagnie entière de soldats emmena de sa maison, reçut en pleine figure, sur sa barbe toute blanche, — il a soixante-dix ans, — les crachats de tous ces hommes, excités par l'officier qui les commandait. Au milieu du chemin, il perdit connaissance et fut littéralement traîné par les rues, tel le pire des bandits. Il en fut de même pour le photographe Stylianidis, qui, battu sans pitié par ses bourreaux, leur criait : « Battez-moi tant que vous voudrez. Je fus, je suis et je mourrai vénizéliste... » jusqu'au moment où, succombant aux coups, il perdit connaissance...

Le haut fonctionnaire de la police, Maroudas, fut, au milieu de la rue, battu par un certain nombre de jeunes apaches, en présence des officiers qui l'escortaient et qui ne se bornaient pas à tolérer ce spectacle, mais encourageaient aussi et acclamaient les bandits. Quant à M. Mazarakis, le distingué directeur du ministère de l'Intérieur, il fut si rudement frappé qu'il dut être transporté à l'hôpital.

Toutes ces scènes faisaient les délices des membres royalistes de la haute société et de l'entourage le plus immédiat du Roi. C'est ainsi que M. Ypsilanti, grand-écuyer du Roi, dont la

maison est située en face de celle de M. Benakis, se trouvait sur son balcon, flanqué de sa femme, — une Hongroise, — et de plusieurs autres dames de la société, amies intimes de la Reine, invitées exprès, à l'heure où il savait que le maire d'Athènes serait arrêté. Le spectacle de l'arrestation et des tourmens, coups et humiliations qui furent infligés à l'honorable vieillard, amusa au plus haut degré tout ce beau monde. On remarqua même que Mme Ypsilanti applaudissait à tout rompre quand les soldats se mirent à traîner leur victime à travers la rue.

Écoutons encore le témoignage de M. Répoulis :

« Les personnes arrêtées sont écrouées dans la « Kommandantur, » les unes sur les autres, dans des chambres obscures et asphyxiantes, tandis que, du sous-sol du bâtiment, montent les gémissemens et les plaintes des victimes plus malheureuses encore qui sont en train d'être encore plus cruellement torturées.

« — Donnez-moi un peu d'eau, si vous êtes chrétien, — murmure un malheureux vieillard, exténué à force d'avoir été frappé et qui me fit lui-même, à bord du *Marienbad*, tout tremblant encore, le récit de ce qu'il a subi et qui ne prit fin que parce que, heureusement, l'ayant cru moribond, ses bourreaux l'élargirent après deux jours de détention, — un peu d'eau...

« Ce à quoi il reçoit la cruelle réponse que voici :

« — C'est défendu !

« ... Des vieilles femmes furent frappées, des jeunes filles violentées. Des petites filles furent l'objet des pires menaces pour leur arracher l'aveu de l'asile choisi par leurs parens ou pour apprendre si des armes se trouvaient cachées chez elles. Contre le ventre d'une pauvre femme du peuple trois pointes de baïonnettes se dressent menaçantes : on veut savoir d'elle où se trouve son mari, un ouvrier. C'est encore de la bouche de la victime elle-même que je l'ai appris à bord du *Marienbad*. »

Cependant, après avoir été humiliés et insultés, outragés et frappés, les vénizélistes détenus ne furent pas laissés tranquilles dans leurs cachots. Une suprême atteinte à leur dignité et à leur honneur leur était réservée. « Le dimanche matin, 3 décembre, rapporte M. Fougères, le distingué directeur de l'École d'Athènes, eut lieu le transfert de ces prisonniers à la prison Avéroff. Pour les y conduire, on eut ce raffinement vraiment atroce de leur

faire prendre le chemin le plus long, afin que les étrangers qui, comme moi, demeuraient encore dans la ville pussent jouir de cet affreux spectacle d'hommes, presque tous des notables, journalistes, médecins, anciens députés, attachés quatre par quatre, par les bras, suivant l'usage grec, surveillés par des matelots ivres, les yeux hagards, et qui les tenaient en joue, tandis que toute une populace, ivre encore de sang, suivait en proférant d'ignobles insultes, des menaces d'égorgement et des cris de mort (1). »

4° *Violations des lois organiques de l'État.* — Les plus importantes de ces violations sont les suivantes :

a) La liberté de la presse fut supprimée au mépris de la loi, puisque l'autorité militaire interdit la circulation, et même la publication des journaux libéraux, sans qu'au préalable, aucune formalité fût accomplie et aucune mesure prise, de celles que stipule la constitution grecque, — sans qu'enfin aucun délit de droit commun pût être établi d'une manière certaine à la charge de ces journaux.

b) Les clauses de la charte constitutionnelle relatives à la liberté individuelle, à l'asile des citoyens, etc., furent également violées. Presque toutes les arrestations et perquisitions à domicile eurent lieu en effet sans que les formalités légales nécessaires fussent au préalable accomplies.

c) Les articles de la Constiution garantissant l'inamovibilité des fonctionnaires ne furent pas, eux non plus, respectés. Un grand nombre en effet de fonctionnaires de l'État et de la municipalité furent révoqués en masse, sans qu'aucune des clauses de la procédure prévue à ce sujet par la loi fût appliquée.

5° *Délits contre la propriété privée des citoyens.* — *a*) En premier lieu, de nombreuses maisons particulières furent attaquées violemment et détruites par la soldatesque, aussi bien à Athènes que dans les provinces. Il importe à ce propos de signaler le témoignage de M. Répoulis qui rapporte que, dans de nombreux cas, les premiers coups de feu tirés contre les maisons appartenant à des vénizélistes partirent de maisons appartenant à des personnages marquans de l'entourage du Roi. Il est, par exemple, incontestable que des coups de feu furent tirés de la maison de M. Streit, ancien ministre des

(1) Voyez l'interview que M. Fougères donna au *Matin* (n° du 19 décembre 1916), aussitôt rentré d'Athènes.

Affaires étrangères et conseiller intime du Roi. Il est également certain qu'il en fut de même de la maison située en face de celle de M. Benakis et appartenant à M. Ypsilanti, grand-écuyer du Roi et de la maison du député antivénizéliste Pesmadjoglou. Ceci est prouvé par la direction des balles tirées contre la maison du maire d'Athènes.

b) Les presses et autres machines typographiques de tous les journaux libéraux d'Athènes, — *Patris*, *Hestia*, *Nea Hellas*, *Ethnos*, *Presse Libre*, *Astir*, *Défense nationale*, — furent démolies par des groupes de soldats, conduits par des officiers et accompagnés dans plusieurs cas par des ingénieurs de la marine royale, chargés de montrer aux troupes comment devait se faire la destruction des machines pour être définitive.

c) Au cours des perquisitions auxquelles les détachemens militaires procédaient dans les maisons des libéraux pour soi-disant y découvrir les armes cachées et destinées, selon la version calomnieuse des royalistes, à l'insurrection, tous les objets de valeur furent démolis ou emportés. Des centaines de maisons furent ainsi littéralement mises à sac. Ce fut notamment le cas des maisons de MM. Venizelos, Benakis et Philaretos, ce dernier secrétaire général du gouvernement provisoire.

« Le domicile du président du gouvernement provisoire, rapporte M. Répoulis, fut cerné et subit un violent feu de mitrailleuses. Il fut bientôt envahi et tout ce qui s'y trouvait fut démoli. La rage dans le cœur et armés de haches, les vandales s'attaquèrent à un buste en bronze du président, œuvre d'un artiste grec, commandée par une personnalité de Paris. La seule richesse contenue dans la maison, la bibliothèque, fut saccagée. Trois jours durant, ils assouvirent leur rage, qui était telle que même le sous-sol de la maison fut mis à sac. »

L'invasion de la maison de M. Benakis fut plus lucrative, le maire d'Athènes comptant parmi les Grecs les plus riches. Les soldats sortaient de la maison avec leurs poches remplies d'objets en or ou en argent, dont la quantité emportée était si grande que plusieurs ont été semés en route par les voleurs pressés d'aller les garer en lieu sûr. Quant à la villa que M. Philaretos possède à Kallithéa (entre Athènes et Phalère), elle fut, elle aussi, mise à sac. Elle contenait une des plus riches bibliothèques de Grèce qui fut entièrement pillée. Pas un seul livre ne fut laissé en place.

d) *Délits de droit international.* — A la longue liste des délits commis par les agens de l'État d'Athènes, on doit enfin ajouter ceux qui furent commis contre des sujets étrangers et aussi les violations d'asile accomplies en dépit des lois internationales. C'est ainsi que les annexes des légations britannique et française à Athènes furent investies et envahies par l'armée régulière. Dans l'annexe de la légation de la République, un officier et cinquante soldats français furent capturés. Quant à l'École d'Athènes, voici le récit de l'assaut qui lui fut livré, récit fait par le directeur lui-même de l'École, M. Fougères :

« En ce qui nous concerne, nous eûmes dès le début de la journée de décembre (1er décembre) à subir l'assaut de la police grecque qui se présenta aux portes de l'École, aux fins de perquisitions. Je m'opposai à son entrée en demandant qu'on me montrât un ordre de M. Lambros et en invoquant le principe de notre exterritorialité. Cet ordre, je dois le reconnaître, n'existait pas, et la police qui, *proprio motu*, venait de tenter ce coup de main, finit par se retirer. Mais bientôt le jeu changea et les actes succédèrent aux paroles. Les balles commencèrent à pleuvoir sur la façade de l'École, en même temps qu'un feu nourri était dirigé sur le pavillon des attachés navals et militaires, qui se trouve à très peu de distance de notre bâtiment.

« A cinq heures, la situation était devenue des plus critiques. De l'éminence où se trouve située l'École, nous apercevions deux canons braqués sur nous, et le capitaine qui avait assumé de ce côté la protection de nos nationaux envisageait déjà pour la nuit la descente dans les caves, quand à six heures (1) un armistice fut conclu. ...Avant de quitter Athènes, j'ai placé l'École sous la protection du pavillon américain (2). »

Mais en dehors de ces scènes inqualifiables, il faut relever que de nombreuses arrestations de sujets étrangers eurent lieu. Les étrangers arrêtés étaient des Français, des Anglais, des Italiens et des Serbes. D'après le témoignage du commandant Bryer de la marine royale britanique, qui fut chargé de rapatrier les réfugiés anglais durant une bonne partie de leur voyage, — 75 p. 100 d'entre eux étaient des femmes et des enfans, — « une dame anglaise était partie en voyage laissant chez elle (à

(1) M. Fougères commet ici une légère erreur : ce ne fut que vers huit heures du soir que l'armistice intervint.

(2) Voyez *le Matin* du 16 décembre 1916.

Athènes) deux domestiques. Elle rentra juste à temps pour voir le peu de biens qui lui restaient vendu aux enchères (1). »

Quant aux étrangers habitant la province, ils furent encore plus malmenés. Il y en eut même de massacrés, comme cela eut lieu à Méline, localité située à 20 kilomètres de Volo, où se trouvait une équipe française appartenant au contrôle des P. T. T., et composée du sergent Chaudrier, du sapeur Martin et de l'interprète grec. Les deux Français et l'interprète furent massacrés par des soldats grecs. La commission de police de Méline dressa pour le consulat de France de Volo l'acte de massacre en présence du consul, M. Jullien, et de quatre témoins.

A Tricala, l'officier de réserve Lapierre, le gérant du consulat, un officier mécanicien du *Suffren*, M. Brumel, chargé du contrôle des chemins de fer et M. Charley, directeur des P.T.T. furent arrêtés, emprisonnés à la Préfecture et conduits sous escorte à Volo, sur un ordre du ministère. Le chauffeur français, Blanc, fut retenu également. A Larissa, les soldats de l'armée royale saccagèrent et pillèrent le consulat de France et enlevèrent quinze effets militaires confiés à la garde du gérant, capitaine Rolland, qui parvint à atteindre Salonique (2). Le Français M. Proust, entrepreneur à Larissa, a manqué à l'appel. A Volo, le local du contrôle anglais fut saccagé et les meubles jetés à la mer. Le personnel français du contrôle des chemins de fer fut chassé et tout le matériel de guerre expédié à l'intérieur par les soldats qui se distribuèrent les fusils. Les énergumènes, aux cris de : « A bas la France! Vive l'Allemagne! » étaient conduits par M. Pandos, député gounariste, et par le directeur du journal royaliste *Kiryx*.

IV

Tel est le récit authentique de ce qui s'est passé à Athènes pendant les premiers jours du mois de décembre. Nous n'avons

(1) Voyez le *Daily Express* du 15 janvier dernier.

(2) La courageuse attitude du capitaine Rolland dans ces circonstances tragiques fut reconnue par cette belle citation à l'ordre du jour de l'armée : « Capitaine Rolland, de l'artillerie : a rempli avec succès des missions importantes et périlleuses. A apporté à leur accomplissement un entrain et une clairvoyance remarquables. Retenu en pays hostile, n'a dû son salut qu'à un grand sang-froid et est parvenu, malgré les plus grands risques, à sauver ses archives et à rapporter des renseignemens importans. »

signalé les agissemens des royalistes dans les provinces qu'autant qu'ils étaient dirigés, comme en Thessalie, contre des sujets étrangers. L'énumération des persécutions dont la population libérale tomba victime en Vieille-Grèce, en dehors d'Athènes, serait trop longue. Les crimes commis dans la capitale furent également commis partout où, en Grèce, s'affirme encore l'autorité du roi Constantin.

Avant de conclure, nous nous permettrons de rendre un hommage ému aux efforts vraiment admirables que firent les autorités françaises pour soulager la misère et les malheurs des Grecs libéraux qui, affolés et terrorisés, accouraient vers elles pour se mettre sous leur protection, notamment au Pirée et à Keratsini. Comme l'a si éloquemment dit M. Répoulis dans sa conférence de Salonique, « notre drapeau ne symbolise plus la liberté dans ces parages. Ceux qui échappent à la tyrannie cherchent protection sous le drapeau français. Ce drapeau offre aux Grecs persécutés les bienfaits qu'il porte inscrits dans ses plis : la liberté, l'égalité et la fraternité. Et encore l'égalité n'était-elle pas tout à fait complète, car elle était méconnue en faveur des réfugiés grecs qui étaient préférés aux Français eux-mêmes. » — La France s'est ainsi montrée, une fois de plus, fidèle à ses traditions humanitaires, qui ajoutent encore à l'auréole de sa vaillance et de ses victoires.

Son devoir de puissance protectrice l'obligeait à faire plus. Elle devait, tout en exigeant et en obtenant les réparations morales nécessaires pour l'odieux attentat du 1er décembre, pacifier aussi l'antique foyer de la liberté et de la civilisation. Cette double et délicate obligation, elle l'a remplie scrupuleusement et dans la mesure où les circonstances le lui permettaient. Elle a bien mérité de la Grèce libérale qui a toujours ses regards, remplis de gratitude, tournés vers elle, sa grande et noble sœur.

C'est précisément au nom de ce profond et inaltérable sentiment de gratitude qu'un enfant de cette Grèce libérale, atteint lui aussi à Athènes dans la personne de ses parens, se permettra aujourd'hui, sous forme de conclusion au douloureux récit qu'il vient de donner, de faire part à l'opinion de la France de certaines réflexions que les sanglans événemens d'Athènes provoquent chez tous les Grecs, amis de l'Entente.

Les réparations morales que, sous l'empire de la nécessité, le roi Constantin a accordées aux grandes nations dont il fit mas-

sacrer les soldats le 1er décembre, ne doivent faire perdre de vue à personne que ses sentimens et ceux des germanophiles qui l'entourent n'ont pas changé; la rancune de ces derniers n'a fait qu'augmenter après que leur soumission imposée leur eut interdit de donner libre cours à leurs vrais sentimens. *On ne sera jamais trop sur ses gardes à Athènes.*

Il reste, d'ailleurs, beaucoup à faire encore pour y rétablir une situation normale. Les libéraux ont été élargis, mais il reste aussi à punir les coupables. Abstraction faite de la responsabilité royale et gouvernementale qui est engagée à fond dans les événemens de décembre, la responsabilité de plusieurs autres personnalités politiques et militaires, dont nos lecteurs connaissent maintenant les noms, y est également impliquée.

La question de la libération des vénizélistes ne doit pas, d'autre part, être considérée comme tout à fait résolue. La procédure qui a été suivie par les autorités royales, obligées à contre-cœur d'élargir leurs victimes, fut illégale et n'offre aucune garantie quant à la liberté et sécurité définitives des citoyens libérés. Les procureurs du Roi ont en effet refusé de signer l'ordre de libération qui ne porte que les signatures du préfet et du commandant de la place. Par cette manœuvre, la justice royale s'est réservé le droit d'écrouer de nouveau dans les prisons les venizélistes libérés, à la première occasion.

Une autre mesure s'impose également : nous voulons parler de la restitution des biens des vénizélistes qui furent confisqués par l'État sous le prétexte que leurs propriétaires étaient coupables de « haute trahison » et de « complot contre la vie du souverain. » Les journaux vénizélistes d'Athènes et de la Vieille-Grèce en général devront enfin être autorisés à recommencer leur publication, après avoir reçu les indemnités qui leur sont dues par suite de la destruction de leurs machines typographiques.

Ces mesures une fois prises et loyalement exécutées, on pourra dire que les événemens de décembre dernier n'appartiendront désormais qu'au domaine de l'histoire. Et celle-ci n'aura, — alors, — qu'à ratifier par son verdict le réquisitoire accablant que la conscience contemporaine a, d'ores et déjà, prononcé contre les criminels d'Athènes.

LÉON MACCAS.

L'OFFENSIVE DE BROUSSILOFF

(JUIN-SEPTEMBRE 1916)

Le 15 mai 1916, les Autrichiens avaient pris l'offensive avec dix-huit divisions sur le front du Trentin, entre l'Adige et la Brenta. Le 21 mai, le *Corriere della Sera* publiait un article, « l'Heure de l'action unique, » qui est un appel à la Russie : « Les Russes ont contribué incontestablement à la victoire de la Marne en se jetant avec les troupes de Rennenkampf sur la Prusse Orientale avant l'heure où ils y étaient attendus. Nous avons puissamment contribué à alléger la terrible pression austro-allemande sur les Russes en entrant en lice à un des momens les plus critiques pour les opérations militaires de l'Entente. Et encore en octobre et en novembre, tandis que l'offensive se déchaînait furieuse contre Riga et Dvinsk, nous n'avons pas hésité à donner tête baissée, sans calculer ni épargner, contre les retranchemens de Goritz et du Carso... Si, maintenant, la Russie décide d'accélérer son action et de se porter en avant, le plan austro-allemand peut être éventé. »

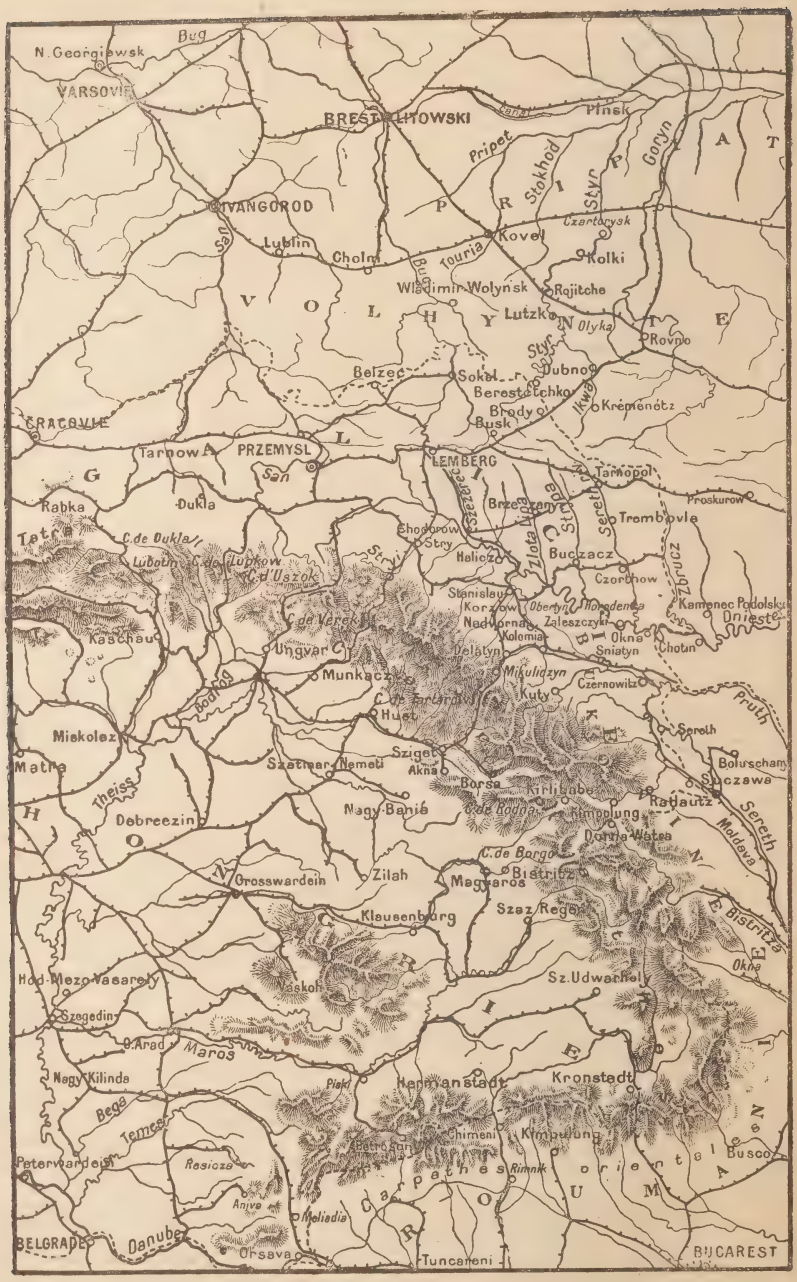
Le 30, les Autrichiens enlevaient Arsiero et Asiago. Le 2 juin, un bulletin italien constatait que l'ennemi n'était plus séparé de la plaine que par une barrière montagneuse, d'ailleurs solide et bien armée. A ce moment-là même, le canon russe commençait à gronder d'une façon menaçante sur le front autrichien. Le 4 juin, le correspondant du *Berliner Tageblatt* auprès des armées impériales et royales écrivait : « Trois semaines après le commencement de l'offensive austro-

hongroise dans le Tyrol méridional, les Russes ont augmenté de jour en jour l'activité de leur artillerie jusqu'à arriver par endroits au *Trommel feuer* sur le front de Russie méridionale, dans le dessein évident d'entraver ainsi nos opérations dans la haute Italie, et de remporter sur le front Nord-Est des armées impériales et royales, qu'ils pensaient affaibli, des succès à bon marché. Mais, en fait, notre front russe a été puissamment fortifié par un travail de plusieurs mois. L'état des défenseurs est extraordinairement bon, n'ayant pas eu de pertes par les combats ou les maladies, et n'ayant pas été affaibli par le retrait d'unités envoyées à d'autres fronts. On peut donc envisager avec une tranquille confiance les événemens à venir entre la Putilowka et le Pruth. » — Le même jour, l'attaque russe se déclenchait, et les armées du général Broussiloff, suivant l'expression de Repington, entraient dans les défenses autrichiennes comme dans du papier.

I

Un voyageur qui viendrait du Nord, une fois traversé le Pripiat, se trouverait dans de vastes forêts marécageuses à travers lesquelles de larges fleuves coulent dans le sens du méridien. Après un peu plus de cent kilomètres, il sortirait de cette région couverte et impraticable pour arriver à une région de collines de craie ondulées, à un faîte de partage d'où les eaux divergent. Jusqu'ici, elles avaient coulé au Nord, en sens inverse de son chemin; mais arrivé à cette sorte de plateau, il les verrait descendre vers le Sud, et il n'aurait qu'à suivre leurs cours. Puis, aux collines de la région des sources succèdent de grands plateaux unis; nous quittons la Volhynie et nous entrons en Galicie. Les rivières, parallèles entre elles, coulent d'abord à fleur du sol; mais, à mesure que leur cours s'allonge et que leur puissance augmente, elles s'encaissent. Leur vallée qui garde la forme d'une rainure, devient de plus en plus profonde. Toutes ces rivières tombent au pied des Carpathes dans une grande artère transversale, un collecteur qui les reçoit et les emporte, le Dniester.

Ce fleuve dessine une vaste courbe, en épousant la forme des montagnes dont il longe le pied. Et les Carpathes ont en effet la forme d'un grand arc de cercle qui aurait été plissé par une



CARTE GÉNÉRALE DU THÉATRE DES OPÉRATIONS

poussée du dedans au dehors, de la Hongrie vers la Galicie, et refoulé contre le plateau galicien. Des montagnes qui se plissent, se comportent comme si, encore plastiques et molles, elles étaient serrées entre deux masses solides, deux voussoirs dont l'un marcherait à la recherche de l'autre. Une fois le mouvement exécuté et le plissement accompli, il se produit généralement une détente, une décompression, et le voussoir marchant s'effondre. Il disparaît à nos yeux, et nous ne reconnaissons plus sur le terrain que l'avant-pays immobile, puis la montagne plissée ; à la place de l'arrière-pays nous ne voyons plus qu'un vide, un vaste abîme que l'air et les eaux comblent peu à peu de sédimens. Ici l'avant-pays, c'est le plateau galicien, plus ancien que les Carpathes, et qui a servi d'obstacle à la propagation indéfinie de leurs plis vers le Nord ; — la zone plissée, c'est celle des Carpathes, chaînons parallèles, praticables et boisés ; — enfin la zone effondrée, celle qui, après avoir déterminé les Carpathes, s'est abîmée en profondeur, et que les âges ont voilée d'une terre légère et féconde, c'est la plaine hongroise.

Ainsi notre voyageur, suivant du Nord au Sud le 23e méridien, aura traversé depuis le Pripiat jusqu'à la Hongrie quatre zones distinctes. D'abord une zone de forêts marécageuses jusqu'au Nord de Lutzk : il est encore là sur ce manteau de boue glaciaire tour à tour argileuse et sableuse, qui recouvre la Pologne et la Russie centrale. Puis une zone de collines de craie jusqu'aux sources du Styr, jusqu'à ce faîte qui est en même temps la frontière politique entre la Volhynie et la Galicie. Puis une zone plate, nue, cultivée, le plateau galicien, où il descendra, vers le Sud le long de la Strypa, qui va en s'encaissant, et qui aboutit au Dniester, perpendiculaire sur elle et coulant pareillement en méandres encaissés. Le fossé du Dniester est redoublé au Sud, à 30 kilomètres environ, par celui du Pruth. Mais déjà nous sommes dans la quatrième zone, dans les plis boisés des Carpathes. Voilà l'esquisse sommaire du terrain que notre voyageur aurait à franchir. Du Pripiat au Pruth il aurait parcouru à vol d'oiseau un peu plus de 400 kilomètres.

Les armées se sont fixées approximativement sur ce front au mois de septembre 1915. La grande retraite russe avait commencé au mois de mai en Galicie. De la ligne de la Dunajec, nos alliés reculaient d'abord vers l'Est. Dans la nuit du 19

au 20 juin 1915, ils arrivaient à la hauteur de Lemberg. Plus au Nord, en Pologne, leur front établi suivant une corde Nord-Sud dans l'arc de la Vistule, et formant ce qu'on appelle le front des Quatre Rivières, n'avait pas encore bougé. Au Sud de Lemberg, la ligne descendait droit au Dniester, dont les Russes défendaient le passage. Elle se recourbait donc pour suivre ce fleuve et l'interdire; puis elle passait sur la rive droite et atteignait la frontière roumaine. Dans toute cette zone d'aile gauche, les Russes faisaient, en juin 1916, des offensives de diversion contre l'armée Pflanzer-Baltin.

Qu'était cette armée Pflanzer constituant l'aile droite de tout le dispositif austro-allemand, et comment était-elle venue là?

A la fin de 1914, au moment où, en Prusse et en Pologne, les opérations cristallisaient et se changeaient en guerre de tranchées, les Russes avaient repris l'offensive par leur gauche, dans les Carpathes orientales. Ils avaient conquis le col d'Uszok le 1er janvier 1915. Plus à l'Est, près de la frontière roumaine, ils avaient à la même époque conquis la Bukowine, et ils menaçaient la Hongrie. Pour les arrêter, l'Autriche et l'Allemagne, ayant unifié le haut commandement, firent un effort considérable. Une armée allemande, dite armée allemande du Sud, sous les ordres du général Linsingen, fut portée dans la région d'Uszok. Une armée autrichienne, sous les ordres du général von Pflanzer-Baltin, fut établie à sa droite, sur la frontière de Bukowine. L'armée Linsingen lutta tout l'hiver dans les Carpathes; l'armée Pflanzer réussit à ramener les Russes par sa gauche jusqu'au Dniester, par sa droite jusqu'au delà de Czernowitz, à la frontière de Bessarabie. C'est là que nous la retrouvons, l'été suivant, au moment de la retraite russe. Elle était d'ailleurs constituée très légèrement. Sur un front de plus de 100 kilomètres, depuis l'embouchure de la Zlota Lipa jusqu'à la frontière roumaine, elle ne comprenait qu'une dizaine de divisions d'infanterie, assez disparates. La seule grande unité qui s'y trouvât complètement constituée était le IIIe corps, le corps de Gratz (6e, 22e, 28e divisions). Ajoutez-y une division du Ier corps (18e), une division et demie du XIIIe (42e division et 72e brigade), une brigade du VIe et quelques autres élémens, avec une puissante masse de cavalerie, cinq divisions formant près de 20 000 sabres (3e, 5e, 6e, 8e, 10e divisions). A son extrême droite, le long de la frontière roumaine, un groupe particulier, com-

mandé par le colonel Papp, avec du honved, et qui se trouve encore en 1917 dans cette partie du front.

Désormais, je veux dire dès le mois de mars 1915, cette armée Pflanzer est fixée sur les positions d'où elle ne bougera sensiblement plus jusqu'à son écroulement en juin 1916. Elle est à l'extrême droite austro-allemande comme un pivot immobile, autour duquel nous allons voir pendant l'été de 1915 les autres armées tourner. A sa gauche immédiate se trouvait l'armée Linsingen qui, à la fin de juin 1915, avait avancé des Carpathes jusqu'au Dniester, et qui essayait de le franchir du Sud au Nord. Le 24 juin 1915, elle avait réussi à pousser sa gauche au Nord du fleuve, vers le confluent du Stryj, à Chodorow; sa droite, moins heureuse, avait échoué une cinquantaine de kilomètres plus bas, devant Halicz. Elle était là dans un immense marais où le fleuve divague et qui s'étend en aval jusqu'à Nizniow, où commençaient à la fois l'armée Pflanzer et les plateaux du Sud-Est. Cette armée Linsingen était une armée mixte, comprenant alors cinq divisions allemandes : une active, la division de Kœnigsberg, 1re du Ier corps ; une de réserve, la 3e de la Garde ; une venant des premières formations de seconde ligne créées dès l'automne de 1914, la 48e division du XXIVe corps; et deux enfin d'une série ultérieure créée environ cinq mois plus tard, la 101e et la 105e. Toutes ces divisions, sauf la 48e, ont été ramenées depuis sur le front occidental. A ces élémens allemands, l'armée Linsingen joignait des élémens autrichiens, une division du VIIIe corps, des élémens des Ier, VIe et XIIIe, le corps Hoffmann et la 1re division de cavalerie. A la gauche de Linsingen venait Bœhm-Ermolli qui, après avoir, au début du mouvement, avancé du Sud au Nord à travers les Carpathes, avait conversé et marchait maintenant face à l'Est : c'était lui qui, à la tête de son aile gauche, était entré dans Lemberg le 22 juin 1915, à quatre heures de l'après-midi ; il commandait à près de vingt divisions autrichiennes, formant la IIe armée. Dans la nuit du 22 au 23, sa droite, avançant à son tour, avait franchi le Szezerec, qui fait un fossé Nord-Sud entre Lemberg et le Dniester; puis toute l'armée avait progressé lentement vers l'Est, s'établissant à une dizaine de kilomètres environ du méridien de Lemberg; le 25, Bœhm-Ermolli poussa sa droite en avant, comme pour aller vers Chodorow donner la main à la gauche Linsingen, et le résultat

fut d'obliger les Russes à un recul général d'une vingtaine de kilomètres, leur gauche restant appuyée au Dniester à Halicz, et leur front suivant la Gnila Lipa. Le 27, Bœhm-Ermolli amenait sa gauche à la hauteur de sa droite en la poussant à une trentaine de kilomètres en avant de Lemberg jusqu'à Zadvorze en direction de Brody. Le 28, il poussait sa droite à Przemyslany; le même jour, Linsingen enlevait Halicz. La prise d'Halicz rendait très difficile aux Russes de tenir la Gnila Lipa sans être débordés par leur gauche. Ils cédèrent cette coupure et, après des combats d'arrière-garde qui durèrent du 28 au 30, Linsingen, qui a maintenant conversé face à l'Est, comme précédemment Bœhm-Ermolli, et qui prolonge celui-ci au Sud, atteint la ligne Rohatyn-Bursztyn. Le 4 juillet, il est devant la coupure suivante, celle de la Zlota Lipa, tandis que Bœhm-Ermolli, ainsi appuyé à droite, serre sur sa gauche et attaque le 6 sur le haut Bug, entre Kamionka et Gliniaky. Puis ils s'arrêtent sur ces positions, Bug et Zlota Lipa, Bœhm-Ermolli allongeant simplement sa gauche vers le Nord, dans les conditions que nous allons voir.

A la gauche de Bœhm-Ermolli venait en effet la puissante armée allemande de Mackensen, la IXe armée, celle qui avait décidé la retraite russe au début de mai en perçant le front sur la Dunajec, et qui marchait face à l'Est; le mouvement de Mackensen était lui-même flanqué à gauche par l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, environ une quinzaine de divisions, dont une allemande.

L'armée Mackensen constituait la masse principale et qui donnait la direction de toute la manœuvre. Après la prise de Lemberg, elle ne continua pas le mouvement vers l'Est; elle s'étendit simplement jusqu'au Bug, à une quarantaine de kilomètres dans le Nord-Est, et, une fois maîtresse de ce fleuve, elle tourna franchement au Nord, marchant sur Lublin et sur Cholm, et décrivant ainsi un immense mouvement tournant autour de Varsovie. Le mouvement vers le Nord, les deux armées Bœhm et Linsingen ne pouvaient plus le suivre. Elles n'avaient plus qu'à se figer et qu'à constituer à la droite du dispositif austro-allemand une sorte de barrage immobile. L'armée Linsingen prit, comme nous venons de le dire, position devant la Zlota Lipa. L'armée Bœhm-Ermolli fit un double mouvement; elle avança à l'Est jusqu'au Bug, et en même

temps elle allongea sa gauche vers le Nord pour rester en liaison avec Mackensen, qui progressait dans cette direction.

L'épaule des armées austro-allemandes était donc sur le Bug, Mackensen étant face au Nord et Bœhm-Ermolli face à l'Est. Mais on n'a pas de sécurité sur un fleuve qui vous couvre, si on n'occupe pas le rivage opposé. Bœhm-Ermolli essaya donc de passer à l'Est du Bug, le 15 juillet, dans la région de Sokal. Après une lutte acharnée, il passa le 18; malgré des combats extrêmement violens, les Russes ne réussirent pas à reprendre la ville, que d'ailleurs les Autrichiens ne dépassèrent pas.

Pendant que les armées de droite se constituaient ainsi en verrou, face à l'Est, pour fermer la porte à tout retour offensif qui serait venu de la Russie du Sud, l'armée Mackensen et celle de l'archiduc continuaient à remonter vers le Nord, formant la branche droite de la tenaille qui devait enfermer l'armée russe autour de Varsovie. Cette ville était prise le 6 août, mais l'armée russe échappait; il fallait, par une nouvelle conversion, se remettre face à l'Est et aller la poursuivre dans l'intérieur du pays. Mackensen reprit donc sa marche en direction de l'Orient, vers Brest-Litowsk; mais entre Mackensen à Brest et Bœhm-Ermolli à Sokal, il existait un trou de plus de 150 kilomètres; on le boucha par une nouvelle armée, composée principalement de forces de cavalerie sous les ordres du général Puhallo von Brlog, et qui, avec la IIe armée (Bœhm-Ermolli), avec l'armée allemande du Sud, maintenant commandée par le comte Bothmer, et enfin avec l'armée Pflanzer, fut réunie en un groupe aux ordres du général Linsingen. Ce général commanda à cette époque du Pripet à la frontière roumaine.

La cavalerie de Puhallo, formant l'extrême gauche du nouveau dispositif, s'empare de Wladimir-Volynsk, puis pousse sur Kovel. Son objectif est de continuer au Nord-Est et de venir derrière Brest couper la retraite aux Russes que Mackensen accroche de front et que l'archiduc menace sur leur droite.

Mais ce mouvement échoue. Les Russes, une fois de plus, se dégagent et ont le temps de battre en retraite (26 août). Il se passe alors quelque chose de très curieux. Visiblement l'état-major allemand est désorienté. Il semble bien que, désespérant d'envelopper les armées russes du centre, il soit revenu au projet, déjà préconisé par Bernhardi, d'une double expédition, l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud de la Russie, pour

aller saisir les voies d'accès à la mer et étouffer le colosse aux poumons trop étroits. En ce qui concerne le Sud de la Russie, l'opération fut au moins amorcée. On vit l'armée Puhallo, après avoir marché de Wladimir-Volynsk sur Kovel en direction du Nord-Est, faire tout à coup colonne à droite, face au Sud-Est, et se porter sur Lutzk. En même temps, l'armée Bœhm-Ermolli et l'armée Bothmer, celle-ci immobile depuis deux mois sur la Zlota Lipa, se portaient en avant. Le plan était évident. Renonçant à poursuivre le centre russe, les Austro-Allemands manœuvraient contre l'aile gauche. Bothmer et Bœhm-Ermolli l'attaquaient de front, face à l'Est; Puhallo essayait de l'envelopper sur son extrémité Nord, où elle était appuyée au triangle fortifié des places de Volhynie, Lutzk, Dubno et Rovno.

Bothmer fut d'abord battu sur la Zlota Lipa; mais Puhallo réussit à emporter Lutzk, où le 59e régiment autrichien pénétra le 31 août; les Russes se retirèrent à mi-chemin entre Lutzk et Rovno, à Olyka. De son côté, l'armée Bœhm était entrée, le 1er septembre, à Brody. Ainsi refoulés à leur droite, les Russes durent replier toute leur ligne. Ils abandonnèrent à l'armée Bothmer la ligne de la Strypa, et se fixèrent plus à l'Est, sur le Sereth.

Ainsi fut constitué le front depuis les marais du Pripiat jusqu'à la Roumanie. Au Nord, Mackensen a avancé en pointe jusqu'au delà de Pinsk; puis, en suivant vers le Sud, Puhallo s'établit d'une manière assez incertaine dans les vastes forêts entre le Styr et le Stochod; il traverse le coude du Styr en aval de Kolki, et vient couper le triangle de Volhynie, qui reste mi-partie aux Austro-Allemands, mi-partie aux Russes; au Sud de Puhallo, Bœhm-Ermolli s'établit sur les crêtes de partage entre la Galicie et la Volhynie; Bothmer s'établit entre le Strypa et le Sereth; enfin, Pflanzer va du Dniester à la frontière roumaine, en couvrant Czernowitz.

Dans le cours de l'automne et de l'hiver, diverses tentatives d'offensive russe, dont la plus considérable, à la Noël de 1915, a affecté presque toute l'étendue du front, n'ont pas réussi à l'ébranler sensiblement. En mars 1916, au moment de l'offensive allemande sur Verdun, nos alliés exécutèrent une diversion, dont le centre fut au Nord, entre la Dvina et le Niemen, mais qui eut son écho sur la Strypa. Du côté allemand, le

départ de l'armée Mackensen pour la Serbie, en octobre 1915, a modifié l'ordre de bataille dans les régions désertes qui vont du Pripet à la Volhynie. Après divers groupemens temporaires, une armée dite du Bug, sous le commandement du général von Linsingen, occupe le vide immense, mais d'ailleurs peu praticable, creusé par le départ de Mackensen. Puis, à droite de Linsingen, nous voyons reparaître l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand (IVe armée), qui se lie elle-même avec Bœhm-Ermolli.

II

Quelles étaient, au début de juin 1916, les forces en présence?

La ligne du Pripiat faisait la démarcation entre les troupes allemandes au Nord et les troupes autrichiennes au Sud, le bassin de ce fleuve étant occupé par une armée mixte, commandée, comme nous venons de le dire, par le général von Linsingen. Cette armée, à cheval sur le Pripet, s'étendait à travers forêts et marécages, au Nord jusqu'au canal Oginski, au Sud jusqu'au coude du Styr; l'aile gauche était allemande, l'aile droite était autrichienne. Au Nord, son extrême gauche était formée par la 81e division de réserve allemande; puis toute la région de Pinsk où les grandes opérations ne sont guère possibles, et qui ne demande que de la surveillance, était occupée par deux divisions de cavalerie : celle de la Garde, qui, formée en temps de paix à quatre brigades de deux régimens, en garnison à Berlin et à Potsdam, — et la 3e division, soit au total vraisemblablement dix mille sabres. De même que ces forces étaient encadrées à gauche par la 81e division, elles l'étaient à droite par la 82e, établie sur le Pripiat même. Ces deux divisions, constituant le XLIe corps, étaient un héritage de l'armée Mackensen, une fraction demeurée après le départ du gros. Il en est souvent ainsi dans l'ordre de bataille. Les chefs, les états-majors, les noms des armées changent et voyagent, mais les troupes restent sur place. On a bien devant soi une nouvelle armée, mais avec les élémens de l'ancienne.

Au Sud du Pripiat commençaient les unités autrichiennes; dans les régions basses impraticables qui s'étendent jusqu'à Rafalovka, trois divisions de cavalerie pour garder les rares chemins, 9e, 1re et 11e; puis sur les petites collines nues qui

émergent de la verdure dans le coude du Styr, deux importantes unités d'infanterie pour barrer la route de Kovel : la légion polonaise et la 26e division. Celle-ci appartient au IXe corps. Telle était l'armée Linsingen, le type même d'une armée de surveillance sur une vaste surface difficile à éclairer, où on ne peut procéder que par des reconnaissances de patrouilles : une masse de plus de 20000 cavaliers en grandes unités indépendantes, appuyés par des forces d'infanterie qui ne devaient guère leur être supérieures en nombre. Cette cavalerie ne paraît d'ailleurs pas, malgré son nombre, avoir suffi à assurer la police des forêts; dans l'automne de 1915, les cosaques venaient rôder jusqu'aux environs de Kovel, où l'on prenait de grandes précautions contre un coup de main. — L'armée Linsingen avait devant elle l'armée Lech, formant la gauche du groupe central des armées russes, commandé par le général Evert.

Au Sud de l'armée Linsingen, le front autrichien passait le Styr à la hauteur de Kolki, et de là à Dubno il était tenu par la IVe armée autrichienne, sous les ordres de l'archiduc Joseph-Ferdinand, qui avait son quartier général à Lutzk.

L'armée de l'archiduc comprenait à sa gauche, tenant le secteur de Kolki, la 4e division, puis la 41e, la 37e, la 2e, la 70e, la moitié de la 11e, et enfin la 7e, qui finissait au Nord immédiat de Dubno. Au total, six divisions et demie, sur un front d'environ 70 kilomètres. On peut admettre une baïonnette au mètre courant. Mais de plus, il y avait dans toute la zone d'arrière, depuis Kovel au Nord jusqu'à la frontière de Galicie, la valeur de quatre divisions d'infanterie au repos, ainsi qu'une division de cavalerie. Celle-ci était la 5e. Les divisions d'infanterie étaient la 45e, la 13e et la 10e, avec la seconde moitié de la 11e, et la 36e brigade de Landsturm.

Ces dix divisions appartiennent à des régions extrêmement diverses : La 4e et la 13e sont du IIe corps; la 41e division est du IVe corps; la 37e est du Ve; la 10e est du IXe corps; la 2e et la 45e sont du Xe corps, le corps de Przemysl; la 11e est du XIe corps; la 2e est du XIIIe; enfin la 70e est une division constituée dans le cours de 1915.

Il y avait eu très peu de mouvemens de troupes pendant l'hiver, et la plupart de ces corps étaient cantonnés là depuis la fin du grand mouvement offensif, dans l'automne de 1915 :

c'est à ce moment que les troupes allemandes et autrichiennes avaient cessé de s'entremêler, et que les secondes s'étaient établies presque toutes au Sud de Pripiat. — Les divisions des IVe, Ve, IXe et Xe corps faisaient, dès l'été de 1915, partie de l'armée de l'archiduc, alors que cette armée à la gauche de l'armée Mackensen marchait du Sud au Nord pour tourner Varsovie et livrait la bataille de Lublin. — Les deux divisions du IIe corps (4e et 13e) faisaient alors partie de l'armée Bœhm-Ermolli située plus au Sud; elles ont été ramenées sur le Styr antérieurement au mois de novembre de 1915, probablement pour faire face à l'offensive russe de septembre; la 4e division a pris place entre Kolki et Olyka, tandis que la 13e, plus au Nord, se battait dans le coude du fleuve; au mois de juin 1916, elles étaient encore l'une et l'autre dans la même région, la 13e se trouvant seulement cantonnée à l'arrière vers le Stochod, au Sud-Est de Kovel. — Enfin la 7e division du XIIIe corps avait été agglomérée avec la 36e sous le nom du corps Sourmay et avait formé l'extrême droite de l'armée Bœhm-Ermolli en liaison avec l'armée Linsingen. En juillet 1915, elle se trouvait sur le cours supérieur de la Zlota-Lipa; mais dès l'automne de la même année elle avait remonté à la gauche, quitté l'armée Bœhm-Ermolli, et occupé ses positions définitives en Volhynie entre Olyka et Dubno.

Au Sud de l'armée de l'archiduc commençait l'armée Bœhm-Ermolli, établie entre Dubno et la frontière de Galicie. Elle comprenait environ huit divisions d'infanterie et deux de cavalerie (4e et 7e). Ce n'était plus que l'ombre de cette puissante IIe armée, forte d'une vingtaine de divisions qui, dans l'été de 1915, avait soutenu la droite du mouvement Mackensen. Ce qui lui restait de ses vieilles divisions, c'était à sa gauche la 46e division du Ier corps, la 25e du IIe corps (on a vu qu'elle avait donné la 4e et la 13e à l'archiduc); à sa droite la 27e du VIe corps, la 31e du IVe, la 33e et la 14e, toutes deux du Ve corps. Quant au centre, occupant le secteur au Nord de Kremenetz, il paraît avoir été faiblement tenu : il était formé d'un groupe mixte dont je ne connais pas la composition, et d'une brigade de Landsturm, encadrés par deux divisions de cavalerie. Il est vrai que cette région du centre, où serpente l'Ikwa, n'a pas grand intérêt, étant fortement surveillée au Nord par Dubno, au Sud par les collines entre Kremenetz et la frontière. C'est donc sur ces

deux môles que les principales forces de l'armée Bœhm-Ermolli étaient établies. Le quartier général était à Brody. En arrière, pour toute réserve stratégique, la moitié de la 29e division (XIXe corps).

Au Sud de l'armée Bœhm-Ermolli, les changemens, depuis un an, avaient été très considérables. D'abord les divisions allemandes de l'armée allemande du Sud, aujourd'hui armée Bothmer, avaient été successivement rappelées vers d'autres théâtres. En juin 1916, il n'était resté à cette armée qu'une seule division allemande, la 48e de réserve, établie sur la haute Strypa, en face de Tarnopol. Les quatre autres qu'elle possédait dans l'été de 1915 étaient parties. Comme unités autrichiennes, on ne retrouve de sa constitution primitive que la 19e division du VIIIe corps, ainsi que la 36e (XIIIe corps) et la 15e (VIe corps) qu'elle possédait déjà en partie. La 55e et la 56e division, formées au début de 1915, et qui font également partie de l'armée Bothmer, étaient signalées au printemps de cette année 1915 dans les Carpathes, puis elles disparaissent du théâtre oriental, et ce n'est que depuis l'hiver de 1916 que nous les retrouvons sur la Strypa qu'elles défendent de part et d'autre de Bieniawa. D'autre part, l'armée Bothmer a reçu de l'armée Bœhm-Ermolli la 32e division (IVe corps) qu'elle a mise à son extrême gauche, vers la frontière de Galicie, et la 38e (ancien corps Sourmay). Enfin elle a hérité de l'armée Mackensen, qui n'existe plus sur le front oriental, la 12e et la 39e division, toutes deux du VIe corps, et qui tiennent la Strypa au Nord de Buczacz. Ainsi ont été comblés les vides formés par le départ des Allemands. Au total, l'armée Bothmer avait au début de juin 1916 neuf divisions d'infanterie en première ligne, et une au repos, la 38e. Elle avait de plus la 2e division de cavalerie sur les plateaux à l'Ouest de Buczacz. Avec ces dix divisions, elle tenait tout le front depuis le plateau d'Alexinetz (frontière de Galicie) jusqu'au confluent de la Strypa dans le Dniester, soit une centaine de kilomètres. Nous retrouvons là encore cette densité d'un homme par mètre qui paraît avoir été une valeur moyenne pour les armées autrichiennes.

Enfin, de la basse Strypa à la frontière roumaine s'étendait l'armée Pflanzer-Baltin. Elle a elle aussi, comme l'armée Bothmer, changé beaucoup de composition, quoique pour d'autres raisons. Pendant la grande offensive de l'été de 1915, elle était presque en dehors de la zone des opérations. Elle comprenait

alors une dizaine de divisions d'infanterie et 5 divisions de cavalerie pour tenir un front qui dépasse 130 kilomètres. Elle a été encore diminuée à l'automne de 1915. Puis elle a pris une importance nouvelle au moment de l'offensive russe du nouvel an, en Bukowine, contre l'extrême droite autrichienne. Le IIIe corps, le corps de Gratz, qui formait un de ses élémens principaux, après lui avoir été retiré en partie, lui a été définitivement enlevé au moment de l'offensive contre le Trentin. En juin 1916, l'armée Pflanzer comportait, en dernière analyse, un total assez incertain, mais qui ne devait guère dépasser 8 divisions d'infanterie, et 4 de cavalerie, c'est-à-dire qu'elle avait une densité extrêmement faible. Il est vrai que la zone d'opération qui lui avait été affectée, après s'être étendue jusqu'au Nord de Buczacz, avait été ramenée au confluent de la Strypa et du Dniester, c'est-à-dire diminuée de 25 à 30 kilomètres. On y trouve à la gauche sur le Dniester, dans la région d'Usciezko, un groupe mixte dont la composition ne m'est pas connue, puis la 6e division de cavalerie, et 2 divisions d'infanterie, la 21e, qui a été rattachée, semble-t-il, au XIIIe corps, (le corps d'Agram), et la 51e, formée depuis la guerre. Ces forces, de même qu'elles étaient encadrées à gauche par de la cavalerie, l'étaient également sur la droite. Toute la ligne du Dniester était tenue par les 3e, 5e et 8e divisions de cette arme. Pour retrouver un noyau d'infanterie, il faut aller au Sud du Dniester jusqu'à Okna. Là se trouve la 42e division. C'est une troisième division adjointe, semble-t-il, au XIVe corps, le corps d'Innsbruck. Puis vient la 24e, du corps de Przemysl, le Xe corps. Nous sommes, à partir d'Okna, dans la zone de défense de la Bukowine, entre Dniester et Pruth. Elle était tenue, au Sud de la 42e et de la 24e divisions, par la 202e brigade, la 40e division qui est une troisième division du IVe corps (Budapesth), la 5e, qui est recrutée dans la circonscription de Cracovie (Ier corps), enfin, à l'extrême droite, de Czernowitz à la frontière roumaine, par le groupe Papp et le groupe Schultz, sur lequel je n'ai pas de détails.

On comprendra que nous ne puissions pas donner d'indications sur la composition des armées russes. Il suffira de dire qu'elles étaient au nombre de cinq, correspondant à assez peu de chose près aux cinq armées ennemies : en face de l'armée Linsingen, se trouvait la IIIe armée russe, commandée par le général Lech, formant la gauche du groupe du centre,

du groupe Evert. Elle ne paraît avoir changé de groupe que dans le cours du mois de juillet. Elle s'étendait au Sud jusqu'au chemin de fer du Kovel à Sarny. — Là seulement commençait le groupe des armées de gauche, commandé par le général Broussiloff. Il comprenait quatre armées : au Nord la VIIIe armée, général Kaledine, de la voie Kovel-Sarny jusqu'à Kremenetz, opposée ainsi à l'armée de l'archiduc et à la gauche de Bœhm-Ermolli ; puis la XIe armée, général Sakharoff, entre Kremenetz et Trembovla, faisant face à la droite Bœhm-Ermolli et à la gauche Bothmer; la VIIe armée, général Chtcherbatcheff, de Trembovla à l'embouchure de la Strypa, face à la droite de Bothmer; enfin la IXe armée, général Letchitsky, du confluent de la Strypa à la frontière roumaine, face à l'armée Pflanzer.

Ces quatre armées étaient réunies sous les ordres du général Broussiloff. Ce général commandait un corps dans la guerre de Mandchourie, et il était de ceux, comme Mitchenko et Rennenkampf, dont la renommée avait grandi dans cette guerre malheureuse. Quand le grand-duc Nicolas Nicolaievitch et le ministre Soukhomlinov réorganisèrent l'armée, ils donnèrent à Broussiloff le gouvernement militaire de la Podolie, et le destinèrent à commander une armée. Il eut la gloire, après la première bataille de Lemberg, en septembre 1914, tandis que Russki entrait dans cette ville, de pousser au Sud vers le Dniester et d'arriver à Halicz. Depuis ce moment, il resta toujours en Galicie et sur les Carpathes. Au début de 1915, son armée, la VIIIe, aujourd'hui armée Kaledine, s'étendait du col de Lupkow au col d'Uszok, et c'est elle qui a livré cette prodigieuse suite d'assauts destinés à briser le front autrichien. On a pu voir là l'énergie de sa méthode, et le mordant de son offensive. C'est un homme de taille moyenne, l'air énergique, avec des yeux froids. Il parle peu, se montre peu, et passe pour un chef sévère. Il a reçu le commandement du groupe des armées de gauche au commencement de 1916, après la disgrâce du général Ivanoff.

III

Le 4 juin il passa à l'attaque sur tout le front, depuis le coude du Styr jusqu'à la frontière roumaine. Les Allemands ont cru démêler qu'en les accrochant sur cet immense espace,

les Russes avaient eu le dessein de tâter les points faibles, et de lancer l'attaque à fond sur les endroits qui auraient fléchi. Il se peut que les Russes aient simplement voulu empêcher les roquades, les transports de troupes le long de la ligne.

La bataille fut naturellement précédée d'une préparation d'artillerie. L'offensive de mars avait averti les Allemands des progrès de l'armement russe, et de l'emploi que nos alliés savaient faire de leurs nouveaux canons. Le 3 avril, le correspondant de la *Gazette de Francfort* achevait ainsi le récit des combats du lac Narotch : « Les Russes, dans la mise en œuvre du feu roulant préparatoire, et dans le feu de barrage en avant des lignes contre les retours offensifs des Allemands, se sont instruits. » Cette préparation ne paraît pas d'ailleurs avoir atteint l'intensité qu'on a vue dans les grandes batailles du front occidental. Elle a varié, suivant Repington, entre douze heures et trente heures. Mais il ne faut pas oublier que les Autrichiens tâtaient pour la première fois des canons lourds employés en masse, et des plaisirs du tir de barrage.

Les premiers communiqués russes se contentent de dénombrer les prisonniers, dont le nombre s'accroît rapidement ; dès le 6 juin, on en signale 25 000, avec 480 officiers ; le 7, le nombre est porté à 40 000 et 900 officiers ; le 8, il y faut ajouter 11 000 soldats et 58 officiers. En même temps, arrive la première nouvelle précise. L'armée Kaledine, bousculant l'armée de l'archiduc de ses positions d'Olyka, l'a rompue, et elle est entrée le 7 juin dans Lutzk.

La position d'Olyka a été décrite par M. Stanley Washburn, témoin oculaire, dans le *Times* du 18 juillet. Le village est logé dans un creux, à 10 kilomètres à l'Ouest de la chaussée de Lutzk à Rovno. Les forêts qui couvrent l'Est cessent à cette chaussée, de telle sorte que la région de l'Ouest, la région d'Olyka, est nue et ondulée. Forêt derrière soi, bonne condition d'offensive. Du haut des collines, on voit une grande étendue de pays, et les tranchées courant sur les versans. Les lignes autrichiennes et les lignes russes étaient par endroits très rapprochées ; mais la position russe était de beaucoup la meilleure : en effet, dans leur retraite, dans l'automne de 1915, nos alliés s'étaient arrêtés et établis sur une position préparée, tandis que les Autrichiens avaient dû se mouler sur eux. La position russe avait donc été choisie de façon à présen-

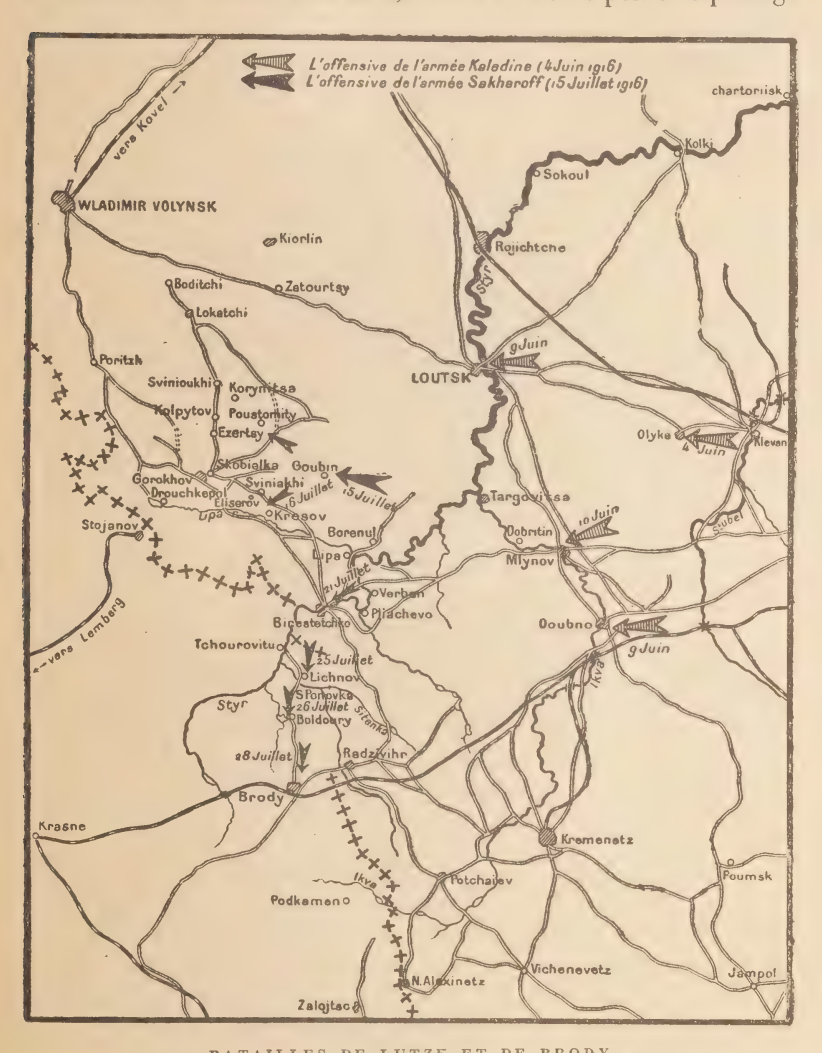
ter les deux avantages essentiels des positions défensives : des communications à l'arrière, et un champ de tir à l'avant. Le front présentait un dessin tenaillé, avec des saillans et des indentations. L'accès de la position était rapide et commode, tandis que du côté autrichien, pour parvenir à la première ligne à travers une région découverte, il fallait parfois suivre des boyaux en zigzag sur une longueur supérieure à 1 700 mètres. Selon M. Stanley Washburn, cette difficulté d'accès explique le nombre considérable de prisonniers faits par les Russes. Imaginez une foule qui cherche à s'échapper par ces conduits sinueux. Elle s'entasse et ne s'écoule pas. Les hommes qui voudraient sortir en terrain découvert, tomberaient sous le feu des mitrailleuses que les Russes montaient immédiatement sur les positions conquises; ceux qui atteindraient les issues tomberaient sous les barrages d'artillerie. Il ne restait qu'à se rendre.

Il y avait, en général, deux ou trois positions autrichiennes préparées; mais les dernières étaient si peu tenues qu'il est arrivé aux Russes d'y devancer leurs propres défenseurs. La première position seule était défendue, mais très fortement : tranchées profondes couvertes d'un blindage, interrompues par des abris à mitrailleuses souvent en acier, parfois en béton; ces tranchées communiquaient par des descentes avec des couloirs coudés qui menaient à des chambres d'officiers, jusqu'à 8 mètres au-dessous du sol de la tranchée. Le journaliste anglais déclare n'avoir rien vu de mieux sur le front occidental.

Les Russes n'essayèrent pas d'enlever toute la ligne : l'artillerie se contenta de creuser des avenues dans les défenses ennemies, par où l'infanterie pût passer.

Rompus devant Olyka, les Autrichiens se trouvaient rejetés dans la direction du Styr, qui coule à 25 kilomètres environ dans l'Ouest de la ville. Une grand'route, partie de Rovno, va traverser cette rivière à Lutzk, puis la côtoie quelque temps en direction du Nord et reprend devant Rojichtche son chemin au Nord-Ouest vers Kovel. Le chemin de fer qui a succédé à la route ne fait pas ce coude par Lutzk; il coupe au court sur Rojichtche à travers les forêts. Lutzk, ainsi placé hors de la grande ligne, est en temps de paix une cité tranquille et isolée. Le Styr coule paresseusement dans une prairie, en faisant une grande courbe autour d'une colline; sur cette colline, il y a un château du Moyen Age, qui commande le passage; — une

petite ville russe, fondée il y a quelque cinq cents ans, s'est établie autour. Les Russes y pénétrèrent le 7. Le chemin de fer a, comme nous venons de dire, choisi un autre point de passage



BATAILLES DE LUTZK ET DE BRODY

à une quinzaine de kilomètres à droite, Rojichtche. Les Russes enlevèrent le 8 la tête du pont en face du bourg et le 9 le bourg même, situé au delà du fleuve sur une colline de 220 mètres qui émerge des forêts. A gauche de Lutzk, le Styr est précédé,

en amont de Torgovitsa, par une avant-ligne, celle de son affluent, l'Ikwa. Une chaussée, qui part de Rovno dans la direction de l'Ouest, coupe l'Ikwa à Mlynov; dès le 8, cette rivière était franchie entre Torgovitsa et Mlynov, à mi-chemin entre ces deux villes, à Dobriatin, les Russes s'emparaient d'un obusier de 104. Mlynov était tourné et sa garnison se rendait le 10.

Pendant que l'aile droite du général Kaledine, avançant par la voie de Rovno à Kovel, arrivait à Lutzk, son aile gauche, avançant par la voie de Rovno à Brody, marchait sur Dubno. Cette ville, située sur un coude que l'Ikwa fait vers l'Est, devenait très difficile à défendre, les Russes étant maîtres du cours d'aval et la débordant ainsi du Nord, en même temps qu'ils l'attaquaient de l'Est. Les Russes y sont entrés le 9. Le 10, par conséquent, les Russes étaient maîtres de toute la ligne Styr-Ikwa, depuis Rojichtche au Nord jusqu'à Dubno au Sud, sur une longueur de plus de 70 kilomètres; l'ennemi ne restait accroché qu'en un seul point, au confluent des deux fleuves, à Torgovitsa.

Pendant que l'armée Kaledine remportait ces brillans succès, l'armée Chtcherbatcheff refoulait l'armée Bothmer sur la Strypa inférieure, Le 7 juin, le front ennemi était enfoncé entre Trybuchowa et Jaslovetz, sur deux lieues environ, là où la Strypa est précédée par l'Olokhovetz. Cette rivière était forcée, et les Russes arrivaient à la Strypa. Puis le succès s'étendait à la gauche et à la droite. A la gauche, les Russes, passant la basse Strypa, arrivaient le 8 à la coupure suivante, celle du Zolot. A la droite, les Russes enfonçaient les positions ennemies au Nord de Buczacz et entraient dans cette ville le 10. Ils avaient pénétré assez profondément dans la ligne ennemie pour aller enlever près d'Ossovtsa, à deux lieues au Nord de Buczacz, une batterie de quatre obusiers autrichiens.

Ainsi, du 4 au 10, l'offensive a surtout l'aspect d'une poussée énergique de l'armée Kaledine contre l'armée de l'archiduc sur le Styr et de l'armée Chtcherbatcheff contre la droite Bothmer sur la basse Strypa. La gauche de Bothmer, attaquée à la hauteur de Gliadki et de Tsebrov, résiste. Il en est de même de l'armée Bœhm-Ermolli. Sur les points qui avaient fléchi, les Autrichiens, renforcés par des Allemands immédiatement envoyés du front du Nord, accourent à la parade. Nous verrons

tout à l'heure comment ils arrêtèrent l'armée Kaledine. — Sur la Strypa, l'important était d'empêcher l'armée Chtcherbatchelf de faire la tache d'huile et de s'étendre derrière l'armée Bothmer. Une série de contre-attaques austro-allemandes est signalée le 11 à Bobulince (10 kilomètres Nord de Buczacz) et oblige les Russes à se replier.

Mais, juste à ce moment, un nouvel événement, d'une importance très considérable, se passait au Sud du Dniester. L'armée Letchitzky infligeait à l'armée Pflanzer-Baltin une des défaites les plus mémorables de la guerre. Cette armée couvrait le Dniester par sa rive gauche (Nord), depuis le confluent de la Strypa environ jusqu'à une quinzaine de kilomètres en aval de Zaleszczyki. Là elle passait le fleuve et se dirigeait au Sud, faisant barrage entre le Dniester et le Pruth, couvrant Okna, Czernowitz et Bojan. Militairement, cette position en équerre, coupée par un fleuve, une branche adossée à ce fleuve, était fort mauvaise. Depuis six mois, l'armée Pflanzer avait subi de rudes assauts. Sur la partie adossée au Dniester, les Russes avaient poussé jusqu'à la tête de pont d'Uscieczko et interrompu les communications par la rive gauche; dans la partie qui couvrait Czernowitz, ils avaient, au moment du nouvel an, attaqué, dans des conditions d'ailleurs très défavorables, de Toporoutz à Bojan.

Cette fois, le général Letchitsky attaqua au Sud du Dniester, à la droite du champ de bataille précédent, à Dobronovtse. C'est un petit bourg de 160 feux, juste au Nord des forêts au Sud desquelles est Toporoutz. Le front d'attaque paraît s'être étendu sur les plateaux nus qui règnent de là au Dniester. La rupture de la ligne ennemie fut complète ; le 10 juin, dans la seule région de Dobronovtse, 18 000 prisonniers furent pris. L'ennemi se rejetait à l'Ouest de la route d'Okna à Czernowitz, en faisant sauter la gare d'Iourkoutz. En même temps, au Nord du Dniester, une attaque presque perpendiculaire se développait; le village de Sinkov, sur la rive gauche, à l'endroit où le front passait le fleuve, était pris, et l'ennemi rejeté en désordre au Sud-Est de Zaleszczyki. La cavalerie turkmène achevait la débâcle.

Le 11, les Russes, poursuivant à outrance, arrivaient par la rive Sud en face de Zaleszczyki, à 20 kilomètres de leur point de départ, passaient le fleuve du Sud au Nord, enlevaient la ville. Au Sud du fleuve, ils poussaient jusqu'à Horodenka, à

plus de 40 kilomètres des positions de la veille, et saisissaient ce nœud de routes. Au centre, ils marchaient de Dobronovtse sur Sadagora, où ils trouvaient un énorme matériel, puis sur Czernowitz et arrivaient au voisinage de la ville. Enfin, à la gauche, près de Bojan, ils attaquaient la ligne du Pruth, pour franchir ce fleuve et prendre Czernowitz à revers par le Sud-Est.

Les habitans de Czernowitz avaient vu se multiplier, depuis le début de juin, les vols d'avions au-dessus d'eux. Le 6, pour la première fois, trois obus russes éclatèrent dans la ville. Puis arrivèrent les familles de paysans et de juifs, qui venaient de l'angle Nord-Est de la Bukowine, traînant leurs meubles, poussant un cochon ou une vache, et parlant de combats meurtriers vers Okna et Dobronovtse. Enfin l'horizon s'alluma; les villages flambaient entre Okna et Zastavna. Une affiche avertit les habitans que la ville se trouverait sous le feu des Russes à partir du 11 juin. L'exode commença. Le dimanche avant la Pentecôte, les professeurs de l'Université reçurent l'ordre de partir. L'un d'eux, Léon Kellner, a fait à la *Neue Freie Presse* le récit de ces journées. Il y avait dans le même train que lui des soldats qui arrivaient d'Okna. Ils faisaient des récits unanimes de la supériorité des Russes, qu'ils croyaient vingt fois plus nombreux que les Autrichiens.

Dans la nuit du 17 au 18, les Russes, après avoir passé le Pruth en aval de la ville, arrivaient par le Sud-Est en même temps que par le Nord et entraient à Czernowitz. Les Autrichiens se repliaient, les uns au Sud de la ville, sur les Carpathes, les autres à l'Ouest, sur Sniatyn.

IV

Ainsi, vers la mi-juin, sur cinq armées autrichiennes, deux étaient en pleine déroute. Les armées du centre Bœhm et Bothmer tenaient encore leurs positions initiales; elles avaient seulement été obligées de replier et d'étendre leurs ailes extérieures : ainsi nous avons vu la droite de l'armée Bothmer refoulée à l'Ouest de la Strypa sur le Zolot. De son côté, l'armée Bœhm-Ermolli qui, au début de l'offensive, avait sa gauche à Dubno, sur l'Ikwa, devait la replier jusque sur le Styr, dans la région de Verben. Seule, l'armée Linsingen à l'extrême Nord n'avait pas été sérieusement engagée.

Deux énormes poches se trouvaient donc creusées dans la ligne autrichienne. L'État-major allemand essaya de parer au danger par un double procédé. Dans le trou ouvert entre le Dniester et le Pruth, il plaça un nouveau groupe de divisions qui forma une armée sous les ordres du général Kœvess. Dans le trou ouvert devant Lutzk, il forma avec des divisions principalement allemandes un groupe qui s'ajouta au commandement du général Linsingen, lequel fut chargé de conduire seul une contre-offensive de grand style. Voyons d'abord comment cette contre-offensive avait été montée.

Le 4 juin, les Autrichiens disposaient, du Pripet à la Bukowine, de 38 divisions d'infanterie et de 11 divisions de cavalerie, plus la 49e division allemande. Après quelques jours de combat, non seulement ces divisions avaient été dépensées, mais les quatre divisions tenues en réserve avaient été jetées dans la fournaise. Toutes les disponibilités autrichiennes étaient épuisées; 17 divisions étaient retenues dans le Trentin, d'où elles ne pouvaient être retirées que par une seule ligne de chemin de fer. Il fallait donc que l'Allemagne vînt au secours de son alliée. Elle le fit avec beaucoup d'énergie et de décision.

Avec les réserves de trois divisions du front au Nord du Pripet (81e et 82e de réserve et 18e de Landwehr), elle constitua une division nouvelle. Elle en fit venir quatre de France (19e et 20e actives, 43e de réserve et 11e bavaroise); elle en appela trois du front de Russie septentrionale (107e, 108e et 22e). Voilà donc un renfort de 8 divisions; deux divisions autrichiennes, la 51e et la 48e, purent être rappelées du Trentin. Au total, dix divisions fraîches constituèrent une masse de manœuvre, et furent mises sous le commandement du général von Linsingen.

Celui-ci forgea avec ces renforts une sorte de pince qu'il appliqua aux deux flancs du saillant que formait l'armée Kaledine en avant de Lutzk. Cette armée marchait maintenant de Lutzk sur Kovel, qui paraît avoir été son principal objectif. Elle avançait par deux routes : l'une, orientée vers le Nord-Ouest, est la chaussée directe Lutzk-Kovel; l'autre, plus à gauche et orientée vers l'Ouest, est la chaussée Lutzk-Vladimir-Volynsk. Les Russes s'y avancèrent jusqu'à la région de Zaturtsy, puis, au lieu de continuer sur Vladimir-Volynsk, ils firent colonne à droite, face au Nord-Ouest, par la rive droite de la Turia, et atteignirent le front Lejakkov-Makovitchi. Ils

avaient ainsi leur gauche à la Turia, leur droite à la route Kiselin-Kovel. En continuant dans la même direction, ils débouchaient entre Vladimir-Volynsk qu'ils masquaient et Kovel qu'ils débordaient par le Sud. Ainsi Kovel allait être attaqué de deux côtés : du Sud-Est par la colonne qui suivait la chaussée de Lutzk, et du Sud par la colonne qui descendait la Turia. La tâche de Linsingen était : premièrement d'arrêter ces deux colonnes ; secondement de serrer les Russes aux deux flancs, au flanc droit sur le Styr, au flanc gauche sur la Lipa. Nous allons donc voir se développer quatre séries de combats : 1° sur le coude du Styr à Kolki ; 2° sur la chaussée de Lutzk à Kovel ; 3° sur la Turia ; 4° sur la Lipa.

1° Sur le flanc droit (Nord) des Russes. Dès le 10 juin, dit un bulletin russe, l'ennemi, cherchant à parer à la situation qui lui est faite, a lancé une contre-attaque furieuse dans la région de Semki, à l'Est de Kolki (face Sud du coude du Styr), « où des forces ennemies numériquement supérieures ont attaqué nos élémens avancés et, sous le couvert d'une concentration de leurs feux, les ont refoulés sur la rive droite du Styr ; mais, le même jour, nous avons arrêté tout développement ultérieur de cette offensive. » En fait, le général Kaledine forma sur sa droite le long du Styr un flanc défensif.

2° Sur la chaussée Lutzk-Kovel. — Cette chaussée traverse le Styr à Rojichtche. Les Russes ont forcé le passage. Cette gare importante a été évacuée sous le feu. Les Autrichiens, qui en amont tiennent encore Sokul, ont dû pivoter sur ce point, en y accrochant leur gauche et en y refusant leur droite. Après avoir perdu Rojitchtche, ils se sont retirés du Styr sur le Stochod, en suivant comme axe de marche la chaussée de Rovno à Kovel. Les autos blindées russo-belges suivent les Autrichiens sur cette chaussée large de quinze mètres. A Perespa, aux deux tiers de la route d'un fleuve à l'autre, les élémens d'un régiment saxon couvrent la retraite, tandis que le gros se retire derrière le Stochod. Là, les Austro-Allemands essaient d'interdire le passage en construisant une tête de pont, toujours sur la chaussée de Kovel, devant Svidniki. Mais le 14 et le 15, les Russes attaquent sur le front Svidniki-Boguszowka, et enlèvent la tête de pont. C'est à ce moment que Linsingen dessine sa contre-attaque. Le 16 juin, un régiment westphalien attaque Boguszowka, s'établit sur la rive Sud du Stochod, dans les

marais, dans les roseaux, sous la pluie. A Svidniki, les Saxons sont moins heureux. Pris par des feux de flanc de mitrailleuses, non seulement ils ne peuvent pas déboucher, mais ils doivent évacuer la partie Sud du village. Il est repris au soir, mais une nouvelle attaque russe le reprend et repousse en même temps les Westphaliens. Les deux régiments allemands luttent épuisés, contre tout un corps russe, sous un orage dont les éclairs se mêlent aux éclatemens. Cependant, il faut reprendre Svidniki à tout prix. De nouveaux régimens, allemands et autrichiens, sont amenés de Kovel, et le 18 le village est reconquis : opération difficile dans cette région où les marais empêchent l'infanterie de se déployer, diminuent l'efficacité de l'artillerie, et où aucun couvert ne favorise les approches. Cependant, les Westphaliens, débouchant de Novi Mosor, reprennent aussi Boguszowka. Les Russes, ainsi refoulés sur la chaussée et à gauche, essaient une contre-offensive à la droite, par Emelin. Puis la bataille se dissout lentement en combats isolés, en engagemens de patrouilles.

Le 21 juin, des troupes composées cette fois d'Allemands du Sud recommencent la bataille en attaquant la droite russe, à 5 kilomètres environ à droite de la chaussée, vers Mylsk et poussant vers Sokul à travers le marais, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Mais plus près du centre, à mi-chemin de Mylsk et de la chaussée, le village de Linievka, fortifié par les Russes, reste en saillant et résiste, entouré de trois côtés et pourtant inabordable. Ce n'est que le 27 juin que les Westphaliens du colonel Hœfer arrivent à s'en emparer, au prix de lourds sacrifices. Les pertes sont lourdes de part et d'autre. Du côté russe, le 22e régiment sibérien a souffert au point qu'il doit être fondu avec le 23e. De leur côté, les Allemands doivent arrêter le combat pour laisser reposer leurs troupes. Ils ne reprennent l'offensive que le 2 juillet, toujours par leur gauche contre la droite russe, en partant de la ligne Linievka-Mylsk en marchant au Sud, sur Emelin, puis sur Perespa.

3° Sur la Turia. Les Russes après avoir dépassé Kiselin sont arrivés, comme nous avons vu, à une dizaine de kilomètres dans le Nord-Ouest de ce bourg, sur le front Lejakhow-Makovitchi. Là ils ont été arrêtés par les renforts allemands. Les témoignages ennemis nous disent que ces renforts étaient principalement composés de troupes de la Basse-Saxe. Il n'a pas été

publié, à ma connaissance, de comptes rendus de ces combats. Les Russes furent refoulés jusqu'à Kiselin, leur gauche (route de Vladimir à Lutzk) à Kholopetchi, leur droite à Voroutchin et à Babie. Puis dans une nouvelle série de combats, ils reculèrent encore d'environ 5 kilomètres jusqu'aux sources voisines de la Turia vers Zaturtsy et du Stochod vers Zubilno. Ce front Zaturtzy-Zubilno est celui qu'ils occupent encore aujourd'hui sur la route de Lutzk à Vladimir-Volynsk. De là, vers la mi-juillet, ils s'étendaient à droite vers Soldinki, et à gauche vers Vatin (20 kilomètres dans le Sud-Est de Lokatchi) et vers Zviniatche.

4° Sur la Lipa. Tandis que les deux mouvemens précédens ne représentent dans l'effort de Linsingen qu'une résistance frontale, le mouvement sur la Lipa représente un mouvement offensif sur le flanc gauche des Russes, en direction du Nord-Est, et avec Lutzk comme objectif. Cette attaque de flanc, suivant l'axe du haut Styr, paraît avoir d'abord surpris les Russes. On s'explique ainsi qu'ils aient perdu 7000 prisonniers au Nord de Beresteczko. D'après un récit allemand, ils se seraient trouvés si pressés qu'ils auraient, pour dégager leur infanterie, fait charger deux divisions de cavalerie (la division transamourienne et une division combinée), venant de la direction de Goubin (20 kilomètres dans le Sud-Est de Svinioukhi). La charge, quoiqu'elle ait été très énergiquement menée, et que, de l'aveu même de l'ennemi, elle ait présenté un magnifique spectacle, fut prise sous une grêle de balles et de shrapnells. L'attaque allemande arrive jusqu'à la hauteur de Boremel, sur le Styr, un peu au Nord du confluent de la Lipa. L'opération avait été exécutée par des corps allemands, appuyés d'une division tchèque et hongroise.

Cette descente d'une colonne austro-allemande le long du Styr, en présentant le flanc droit à la direction de Dubno et des réserves russes, ne se conçoit que si ce flanc avait été protégé par une marche en avant des corps situés immédiatement au Sud, c'est-à-dire l'aile droite de Bœhm-Ermolli. Mais loin de pouvoir avancer, cette armée paraît elle-même attaquée par les Russes. Dans le cours de juin, ceux-ci avaient avancé de Dubno vers Brody, enlevant Kozin le 13, puis Radziviloff le 16. Le 18, à une dizaine de kilomètres plus au Sud, ils attaquaient vers Lopuczno, à deux heures au Nord de Kovo-Alexinetz. Le 44e ré-

giment d'infanterie autrichienne les repoussa. Mais la colonne qui descendait le Styr restait ainsi très dangereusement découverte à sa droite. Nous verrons tout à l'heure les Russes, au milieu de juillet, exploiter cette situation.

V

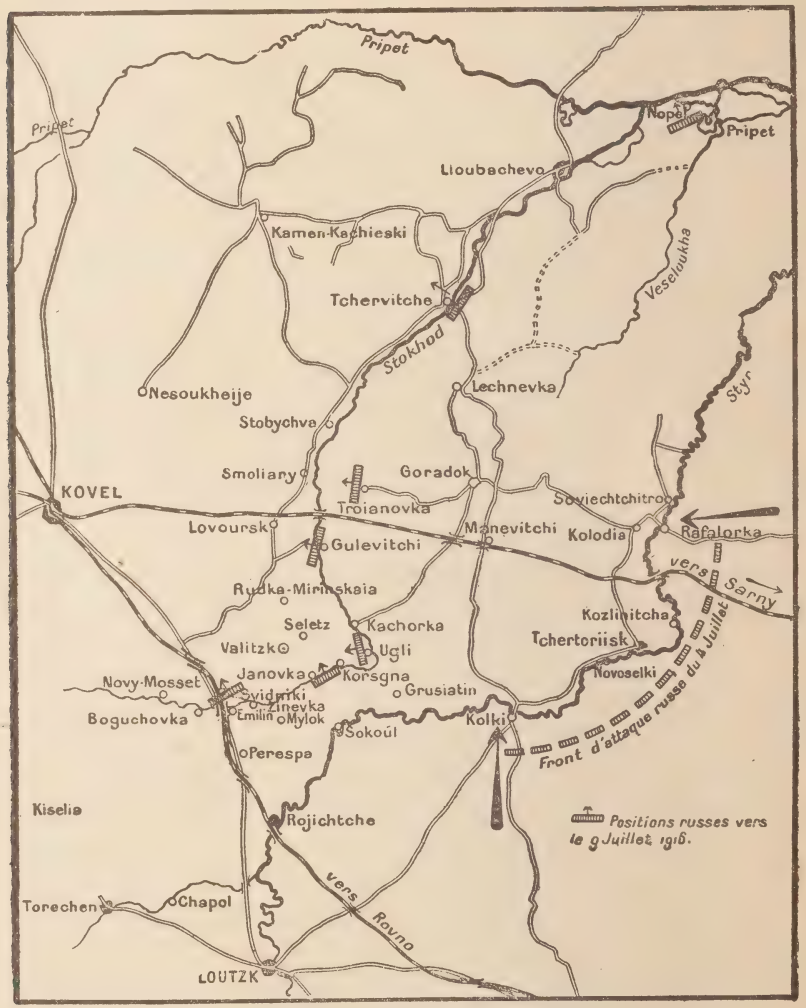
Ainsi la riposte de Linsingen, dans la seconde moitié de juin, consiste à serrer dans une tenaille l'énorme saillant que les Russes ont creusé à l'Ouest de Lutzk. Broussiloff répondit à son tour en brisant la pince gauche de la tenaille, la plus septentrionale, celle qui devait serrer dans le coude du Styr.

On se rappelle que l'ennemi menaçait là de déborder la droite du général Kaledine, qui était obligé de se couvrir face au Nord par un flanc défensif, entre Sokul et Kolki. Mais par le fait même qu'il débordait les Russes, l'ennemi se trouvait lui-même en pointe, et risquait d'être serré entre l'armée Kaledine d'un côté et de l'autre l'armée Lech, dont nous avons vu qu'elle tenait le front depuis le coude du Styr jusqu'au Pripiat. Contre ce danger, les Austro-Allemands comptaient sur la solidité de leurs positions, qui défiaient depuis un an les efforts de l'adversaire.

C'est sur cette forte position que le général Broussiloff lança une attaque convergente par l'Est et par le Sud. Sur la face Sud, le 4 et le 5 juillet, les troupes du Turkestan et une partie du XXXe corps russe faisaient irruption à l'Ouest de Kolki. Des troupes de l'Allemagne du Sud sont immédiatement envoyées du champ de bataille du Stokhod, par Grusiatyn, pour boucher le vide ainsi formé. Mais tandis qu'elles contiennent l'adversaire, la face Est est rompue à son tour, au Nord de Tchartoriisk à Kostuchnowka et à Wolczek. Le commandement allemand se décide à la retraite.

Le 7 juillet, Berlin annonce que la boucle qui s'avance vers Tchartoriisk a été évacuée, à la suite de la pression exercée par l'ennemi supérieur en nombre sur son flanc vers Kostuchnowka et à l'Ouest de Kolki. — Vienne annonce le même événement en couvrant de fleurs les vaincus. « Les troupes austro-hongroises qui combattent dans le coude du Styr, au Nord de Kolki et qui tinrent bon pendant quatre semaines devant des forces ennemies de trois à cinq fois supérieures en nombre, reçurent

l'ordre de se retirer de leur première ligne qui formait une double enceinte. Grâce à l'appui des troupes allemandes à l'Ouest de Kolki, et grâce au dévouement de la légion polo-



BATAILLES DU STYR ET DU STOKHOD

naise vers Kolomia, ce mouvement s'effectue sans être troublé par l'ennemi. » Il faut entendre cette dernière phrase de la façon suivante : les ailes de l'armée, Allemands au Sud, Polonais au Nord, tinrent bon, et le gros des Austro-Hongrois put s'écouler

dans l'intervalle. Dès le 6, la cavalerie russe arrivait à Manevitchi, sur la corde de l'arc dessiné par le Styr, à 30 kilomètres en avant de Tchartoriisk. Désormais la manœuvre concentrique était terminée et les Russes se portaient en ligne face à l'Ouest, en direction du Stokhod.

Mais par le fait même la position de l'armée Linsingen plus au Sud dans l'isthme entre Styr et Stokhod, devant Svidniki, se trouvait débordée sur sa gauche. Ce général se décida à la retraite. Dans la nuit du 8 au 9 juillet, ses troupes évacuèrent ces villages de Linievka et d'Emalia, qui avaient été payés si cher. Elles se retiraient derrière le Stokhod, où, le 10 et le 11, elles livraient de violens combats à Svidniki.

De leur côté, les Russes complétaient leur victoire du Styr par une poursuite qui portait toute leur aile droite en avant.

C'est une étrange région que celle où ils avançaient entre le Pripiat au Nord et Rafalovka au Sud, marchant vers le Stokhod. Imaginez un pays plat comme un radeau, sans une crête, tout composé de forêts et de marais, impraticables en dehors des quelques routes qui le traversent, et ces routes elles-mêmes impraticables aux automobiles. Une chaleur terrible, un ciel bleu, un soleil cuisant, l'éclatement continu des obus, la fumée des villages qui brûlent. A l'extrémité Nord, au voisinage du Pripet, les Russes avaient délogé le 7 l'ennemi de ses positions au Sud de Nobel, un petit bourg de vingt-deux feux, et l'avaient rejeté vers le Stokhod, qui n'est éloigné que de deux lieues.

Plus au Sud, sur la route qui se détache à Manevitchi de la voie Sarny-Kovel, les Russes étaient arrivés à Leznieska ; puis au Stokhod à Tchervichtche. Sur la voie ferrée Sarny-Kovel, ils étaient le 8 par leur droite à la hauteur du Troianovka, tandis que, par leur gauche, ils enlevaient ce jour-là Gulevitchi, sur le Stokhod, à une lieue environ au Sud de la voie. A une dizaine de kilomètres plus au Sud, le Stokhod fait un saillant vers les lignes russes ; nos alliés avaient passé le fleuve, le 7, à la pointe de ce saillant à Ugly. Du 4 au 7 ils avaient fait 12 000 prisonniers.

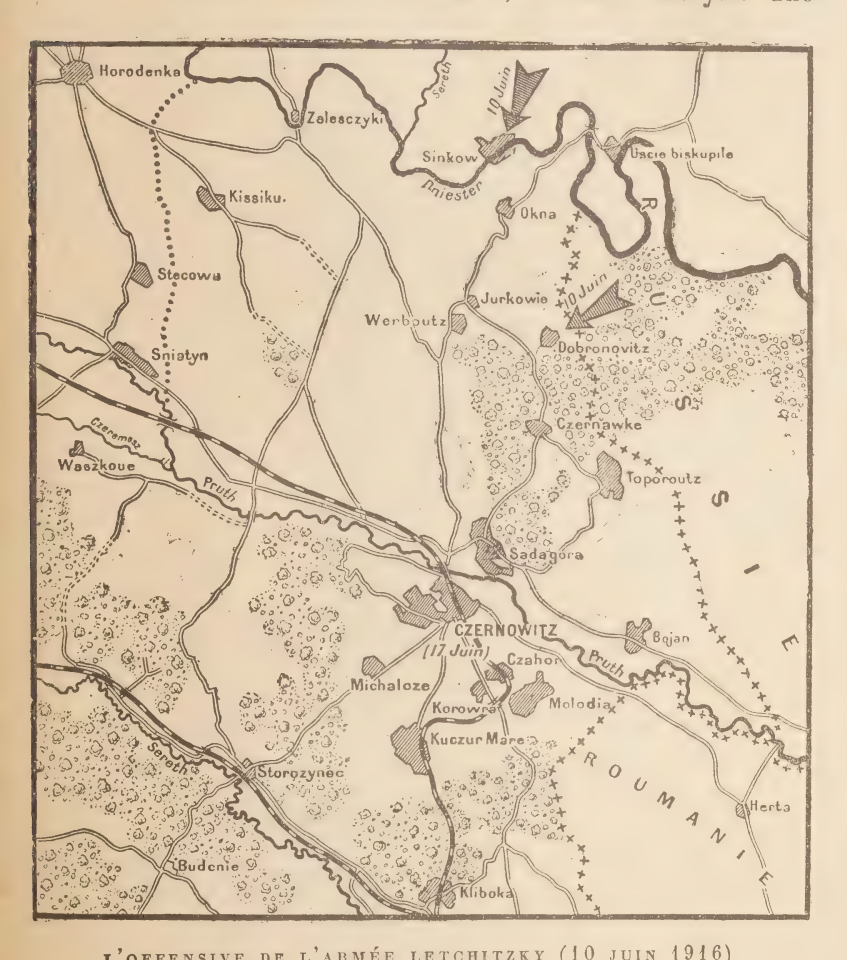
Une fois sur le Stokhod, les Austro-Allemands se ressaisirent. Le 10, les Russes étaient repoussés sur toute la ligne du fleuve, à Tchervichtche, à Gulevitchi qu'ils reperdaient, sur la face Sud du saillant d'Ugly à Koroyna, et à Ianovka, enfin sur la voie Rovno-Kovel à Svidniki.

VI

Tandis que l'aile droite de Broussiloff remportait la victoire du Styr, l'aile gauche frappait pareillement un coup sévère sur l'armée Pflanzer-Baltin. Celle-ci comptait au début de l'action 9 divisions d'infanterie et 4 de cavalerie. Après sa rupture entre le Dniester et le Pruth, elle s'était repliée à l'Ouest sur le front Horodenka-Sniatyn. Elle y est signalée le 17 juin par les correspondans allemands. Mais ce jour-là même, Czernowitz tombait. Trois divisions autrichiennes s'enfuient vers les Carpathes. L'extrême gauche russe sur leurs talons passait le Sereth le 20 juin, occupait Radautz le 21, Gora-Humora le 22, Kimpolung, le 24 au soir. La Bukowine entière était conquise en six jours. Pour parer aux conséquences du désastre, Pflanzer-Baltin reçut deux divisions allemandes, l'une la 105e, rappelée des Balkans, l'autre la 119e, détachée du front de Smorgoni; on lui donna également trois divisions autrichiennes du Trentin, la 44e, la 57e et la 59e.

La perte de la Bukowine rendait sur la rive Nord du Pruth la ligne Horodenka-Sniatyn très dangereuse à tenir. En effet les Russes, au Sud de ce fleuve, faisaient maintenant un changement de direction et marchaient face à l'Ouest, en remontant les rivières. Sur la haute Suczawa, ils étaient le 22 à Straza. Par le haut cours du Sereth, ils avançaient vers Kuty, qui était enlevé le 23. Dans ces conditions, les troupes austro-allemandes qui tenaient l'intervalle entre Pruth et Dniester durent se replier une seconde fois sur le barrage formé entre ces fleuves par la ligne de la Czerniava et du Czertoviec. Le 24, les Russes sur le Pruth enlevaient les deux villages de Kilikhov et de Touloukov; puis le 26 celui de Doubovetz, c'est-à-dire l'ensemble des avant-positions. Sur le Dniester, les Cosaques franchissant le fleuve à la nage vers Snovidov, entre la Strypa et le Koropiec, occupaient sur la rive Sud les deux petits villages de Petrov et de Sieverse (26 juin). Enfin le 28, toute la ligne ennemie était rompue, trois lignes de tranchées étaient emportées, 10 000 prisonniers restaient aux mains des Russes. L'ennemi était si bien battu que, le lendemain 29, les Russes entraient à Kolomea, à quatre lieues en arrière du champ de bataille.

Ainsi à la fin de juin, l'aile droite de l'armée Letchitzky avançait face à l'Ouest sur le front Obertyn-Kolomea, Pistym. Le 1er juillet, le centre poussait jusqu'à Peczenigyn, à 10 kilomètres à l'Ouest de Kolomea. Le 2, l'ennemi essayait une



L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE LETCHITZKY (10 JUIN 1916)

contre-attaque sur l'extrême droite près du Dniester à Ivanov ; le combat dura jusqu'au 4, et se termina par sa défaite. Cependant le centre russe avançait jusqu'à Potok-Czarny; et, le 4, il allait couper la voie ferrée qui conduit de Stanislau en Hongrie, à la hauteur de Mikuliczyn, à une quinzaine de kilomètres au Sud de Delatyn. Les Austro-Allemands réussissaient

bien à arrêter ce mouvement débordant autour de Delatyn; mais les Russes reprenaient l'attaque frontale par le Pruth, enlevaient Sadzavka et enfin, le 8 juillet, Delatyn même.

Enfin, en même temps qu'ils opéraient sur Delatyn, les Russes prenaient l'offensive des deux côtés du Dniester, contre l'ennemi établi devant le Koropice et Soukhodolek. Le 7, le village de Gregorev, qui couvre à l'Est la ville de Monasterzyska, principal passage du Koropiec, était emporté. Mais les combats se stabilisaient et après de violens engagemens le 12 et le 13, le calme se rétablissait. D'autre part, les Austro-Allemands contre-attaquaient depuis le 6 sur l'extrême gauche de Letchitzky, dans la région de Kimpolung. Le 9, les Russes annonçaient qu'ils avaient repoussé l'adversaire sur le front Foundoul-Moldava-Valeputna. Le combat continuait le 10, sur le front Briaza-Foundoul-Moldava. Puis les communiqués deviennent muets. Là comme partout, la situation s'est stabilisée du 10 au 15 juillet.

Une nouvelle phase de l'offensive russe était terminée. Le butin de ces cinq premières semaines était formidable. Plus de 200 000 prisonniers étaient tombés aux mains des Russes. Les pertes autrichiennes dépassaient 600 000 hommes.

VII

L'interruption ne fut pas de longue durée. La seconde phase de l'offensive russe avait été marquée par des succès aux deux ailes. La troisième, qui commença presque aussitôt, fut marquée par une énergique action au centre, sur le front de l'armée Sakharoff.

Vers la mi-juillet, la situation entre les sources du Stokhod au Nord et la frontière de Galicie au Sud, c'est-à-dire à l'aile droite de Linsingen et à l'aile gauche de Bœhm-Ermolli, était la suivante. Le front austro-allemand faisait au Sud-Ouest de Lutzk une équerre, dont la pointe était un peu au Nord du confluent de la Lipa et du Styr, en avant de Mikailovka (ou Boremel) vers Zlotcheska. De là la branche droite se repliait vers le Sud pour aller couper la voie ferrée du Dubus à Brody dans l'Ouest de Radziviloff. La branche gauche s'étendait vers le Nord-Ouest par Ugrinoff, Chklin et Bludoff, et allait rejoindre, en se coudant sur lui, le front Svinioukli-Lokalchi.

C'est sur cet angle d'équerre que le général Sakharoff méditait de se jeter. Mais au même moment, le commandement austro-allemand méditait lui-même un mouvement offensif en partant de ce saillant, et en avançant en direction de Lutzk, le dessein étant toujours de rompre le flanc gauche des forces russes engagées vers Vladimir-Volynsk et Kovel. Une masse de manœuvre avait donc été formée, qui comprenait le 15 juillet sept divisions d'infanterie et une masse de cavalerie, de quatre divisions, destinée à exploiter le succès. — Parmi les divisions d'infanterie se trouvaient les 7e, 48e et 61e divisions autrichiennes, ces deux dernières ramenées du Trentin; les 22e, 43e et 108e divisions allemandes, la première venant du front de Dvinsk, la seconde du front de Verdun.

L'attaque allemande était projetée pour le 18; mais les Russes devancèrent l'ennemi et commencèrent le bombardement le 15, à quatre heures de l'après-midi depuis Bludoff à l'Ouest jusqu'à Zlotcheska à l'Est, c'est-à-dire sur la branche gauche de l'équerre austro-allemande, celle qui couvrait la Lipa. Le feu continua pendant la nuit, d'abord distribué sur toute la ligne, pour ne pas laisser reconnaître les points d'attaque, puis concentré sur les points des réseaux que l'on voulait détruire. A minuit devant le front d'un corps sibérien, les obus russes avaient ainsi ouvert dans les fils de fer ennemis dix avenues, chacune large de vingt pas. L'assaut eut lieu à trois heures du matin, l'attaque principale se faisant sur le front Chklin-Ugrinoff (un peu au Nord-Ouest de Gubin).

Les Autrichiens, enfoncés, se replièrent vers le Sud-Ouest, sur une ligne Pustomyti-Sviniatche-Krasov, où ils furent de nouveau battus le 16. Cette fois la défaite fut particulièrement grave. 13 000 prisonniers restaient aux mains des Russes avec 30 canons dont 17 lourds, et la rive gauche de la Lipa, en aval de Krasov, se trouvait complètement débarrassée d'ennemis.

Le général Sakharoff exécuta alors la manœuvre classique après rupture du front ennemi. L'ennemi s'était retiré vers l'Ouest en direction de Gorokhow. Au lieu de poursuivre dans cette direction, le commandant russe se borna à s'y établir sur le front Sviniatche-Elizarov où il repoussa le 19 un retour offensif de l'ennemi; — et avec le gros de ses troupes, il fit une conversion face au Sud, de façon à venir prendre en flanc le tronçon voisin, que son avance avait débordé. Dès le 17 les

canons lourds conquis sur les Autrichiens au Nord de la Lipa étaient tournés contre eux, et tiraient sur eux à travers la rivière. La Lipa et le Styr forment un angle droit sur les deux faces duquel les Autrichiens se trouvaient attaqués en potence, dans une condition très dangereuse. Le 20 juillet, sur le Styr, c'est-à-dire sur la face Est de l'équerre, ils furent délogés de Verben qu'ils occupaient sur la rive orientale. Les Russes saisirent les passages du fleuve, tandis que les Autrichiens se repliaient vers l'amont sur Berestetchko. Le 13e régiment de landwehr autrichien, qui ne réussissait pas à repasser le Styr, était cerné dans la région de Verben et de Pliachevo, et se rendait en entier. Le 21, les Russes entraient à Berestetchko. — En même temps, sur la face Nord de l'équerre, les Russes franchissaient la Lipa, le 20, et refoulaient les colonnes ennemies qui se repliaient sous le feu des rafales d'artillerie. Dans ces deux journées du 20 et du 21, l'ennemi rompu et pressé aux deux flancs laissait aux Russes, comme prisonniers, 12 000 soldats et 300 officiers.

La retraite des Autrichiens continua vers le Sud, avec des pertes terribles qui paraissent attester un grand désordre. Le 25, ils étaient arrivés sur la Slonovka, à une douzaine de verstes au Sud de Berestetchko. Le 26, les Russes étaient sur la Boldurka, petite rivière qui coule immédiatement au Nord-Ouest de Brody, et qui va rejoindre le Styr. En onze jours, du 15 au 26 juillet, le général Sakharoff avait fait 34 000 prisonniers. Enfin le 28 juillet, il couronnait cette belle manœuvre en entrant à Brody.

Ainsi l'opération de Sakharoff avait essentiellement consisté en une rupture du front ennemi au Nord de la Lipa, suivie d'une conversion face à gauche qui l'avait amené jusqu'à Brody, effondrant la ligne ennemie sur une longueur de 60 kilomètres. Il avait fait plus de 40 000 prisonniers, dont 940 officiers et pris 49 canons, dont 17 lourds, avec 100 mitrailleuses et un très abondant matériel. C'est une des plus belles victoires de toute la guerre. Les Russes essayèrent de l'exploiter en prenant l'offensive sur tout le front. L'aile droite se porta en avant depuis Obzyz sur le Stokhod, au Nord, jusqu'à Zaturce au Sud, sur la route Lutzk-Vladimir-Volynsk. 20 divisions, d'après la *Frankfurter Zeitung* du 1er août, auraient pris part à cette attaque. Les renseignemens russes ne parlent pas des actions aux extré-

mités qui, suivant les Allemands, auraient été les plus violentes, et ils situent la lutte entre les deux voies Kovel-Rovno. Dans la région de Hulewicz, sur la voie Kovel-Sarny, les Russes se portèrent le 28 en avant du Stokhod; sur la voie Kovel-Rovno, la Garde russe refoule également l'ennemi au delà du même fleuve; à mi-chemin entre ces deux voies, dans la boucle du Stokhod, ils atteignaient le 31 le front Seletzk-Velitzk-Koukhary, c'est-à-dire la corde de l'arc que fait le fleuve.

Dans le secteur de Buczacz, sur la basse Strypa, à l'aile droite de l'armée Bothmer, nous avons vu qu'une attaque russe avait eu lieu le 12 juillet; d'après les récits autrichiens, après deux assauts repoussés, les troupes de l'armée Chtcherbatcheff auraient réussi à pénétrer dans un secteur des positions autrichiennes, d'où elles auraient été chassées par une contre-attaque. Le 13, d'après le communiqué allemand, les Russes auraient de nouveau pénétré dans la position allemande; mais le 15, les correspondans allemands annoncent que le calme est rétabli sur ce front. Il paraît y avoir régné jusqu'à la fin de juillet. C'est seulement le bulletin russe du 1er août qui signale une offensive des troupes de Chtcherbatcheff, sur le Koropiec, un peu en aval de Monasterjiska, vers Tchekhoz et Dubenka. Les régimens russes, passant à gué avec de l'eau jusqu'au cou, s'établirent sur la rive Ouest en faisant un millier de prisonniers. En fait, l'armée Bothmer était la seule qui eût réussi à maintenir l'ensemble de sa ligne. Les journaux allemands la célèbrent, comme l'armature de tout le front : *des eiserne Ruckgrat der Südfront*, dit la *Gazette de Cologne* du 1er août. Et la *Gazette de Francfort*, le 6, montre, en face de la défense énergique et active de Bothmer, Chtcherbatcheff impuissant, disposé lui-même en arc convexe peu favorable à l'attaque, et cherchant en vain à abattre les deux angles extérieurs de Bothmer par des attaques divergentes, l'une vers l'Ouest dans le secteur de Buczacz, l'autre vers le Nord-Ouest, dans le secteur de Koropiec.

A la gauche, au Sud du Dniester, l'armée Letchitzky reprit pareillement l'offensive à la fin de juillet, refoulant l'ennemi en direction de Stanislau. Le 28, une division du Caucase enlevait Jezernena, sur la route de Tlumacz.

VIII

Cette fois encore, l'ennemi put amener à temps des renforts. On le voit très nettement, à l'extrême fin de juillet et au commencement d'août, se ressaisir et passer à la contre-attaque.

En juin, l'Allemagne avait envoyé sur le front de l'offensive russe 4 divisions prises au Nord du Pripiat, une division venant des Balkans, et 4 divisions ramenées du front occidental, soit au total 9 divisions. L'Autriche-Hongrie ne put ajouter aux troupes en ligne, dans ce mois, que 2 divisions retirées du front italien. En juillet, l'effort des deux alliés fut à peu près égal. L'Autriche-Hongrie rappela d'Italie 4 divisions, l'Allemagne en préleva une sur le front occidental, et 2 et demie au Nord du Pripiat, soit au total 3 et demie. A la fin de juillet, les Empires du Centre avaient donc amené contre le général Broussiloff près de 19 divisions empruntées aux autres théâtres. Il va falloir continuer au mois d'août, et amener de nouvelles forces ; mais l'Autriche est épuisée, et ne pourra rien faire. C'est donc à l'Allemagne qu'incombera tout l'effort. Elle amena contre Broussiloff dans le cours de ce mois la valeur de 11 divisions, en contingens expédiés parfois par régimens isolés et qui étaient engagés à mesure qu'ils arrivaient. Ces renforts venaient soit du Nord du Pripiat, soit du front occidental, soit de l'intérieur de l'Allemagne. Enfin on eut recours aux renforts turcs. Le XVe corps turc apparaît au milieu d'août en Galicie, où il est encore.

Il n'est pas douteux que l'Allemagne a porté sa lourde part de l'offensive russe. Au 1er juin, elle avait sur l'ensemble du front oriental, de Riga à la frontière roumaine, 48 divisions, ou 548 bataillons. A la fin d'août, elle avait sur le même front 60 divisions ou 695 bataillons. Elle avait donc engagé 13 divisions de plus, ou 147 bataillons. De plus, elle a fait glisser 9 divisions du Nord du Pripiat au Sud de ce fleuve, de telle sorte qu'il n'est resté, au Nord du Pripiat, que 38 divisions au lieu de 47, avec un dispositif distendu à l'extrême, chaque division occupant un front de 15 kilomètres. Au contraire au Sud du Pripiat, où elle n'avait qu'une division le 1er juin, l'Allemagne en avait 23 le 1er septembre.

Le début d'août marque encore un remaniement dans le commandement. Dès le mois de juin, après la défaite de Lutzk,

les armées entre le Pripiat et la Lipa avaient été réunies, comme nous l'avons vu, en un seul groupe placé sous le commandement du général prussien von Linsingen; en même temps, les chefs des armées particulières dans cette région avaient été remplacés; le général Puhallo, à la tête de la IIIe armée, par le général von Fath; et l'archiduc Joseph-Ferdinand, à la tête de la IVe armée, par le général Teroztyansky. Au Sud du groupe Linsingen, l'armée Bœhm-Ermolli et l'armée Bothmer étaient restées sous le commandement de leurs chefs respectifs. Seulement, l'armée Bothmer s'était étendue vers le Sud. Puis entre le Dniester et le Pruth, pour boucher le trou creusé par les Russes, une armée de renfort, sous les ordres du général Kœvess, était venue s'intercaler entre Bothmer et Pflanzer-Baltin. — Le 2 août, tout le front oriental fut mis sous les ordres du feld-maréchal von Hindenburg. C'était la mainmise complète de l'Allemagne sur la direction de la guerre. Il semble que Vienne ait protesté, car, quelques jours plus tard, le commandement d'Hindenburg reçut pour limite Sud la voie ferrée Tarnopol-Lemberg. De ce point à la frontière roumaine, un commandement plus ou moins nominal fut donné à l'archiduc héritier d'Autriche, l'archiduc Charles.

Renforcés et réorganisés, les Austro-Allemands passèrent donc à la contre-attaque au commencement d'août. Sur le Stokhod, c'est le communiqué russe du 1er août au soir qui annonce un retour offensif furieux de l'ennemi sur le front des villages Stobychva et Smoliary, c'est-à-dire sur un front de 8 verstes au Nord de la voie Kovel-Sarny. Le communiqué du 3 annonce d'autres attaques au Sud de la voie, sur le front Galevitchi-Dubniaki. Les Russes ripostèrent par leur gauche (Sud) en attaquant à 5 kilomètres environ au Sud de Dubniaki le village de Rudka-Mirinskaia. Un combat acharné se livra dans la journée du 3 et la nuit suivante. Le village, pris par les Russes, fut reperdu par eux à trois heures du matin. Ils s'établirent à 5 ou 600 pas dans l'Est, et la situation se stabilisa.

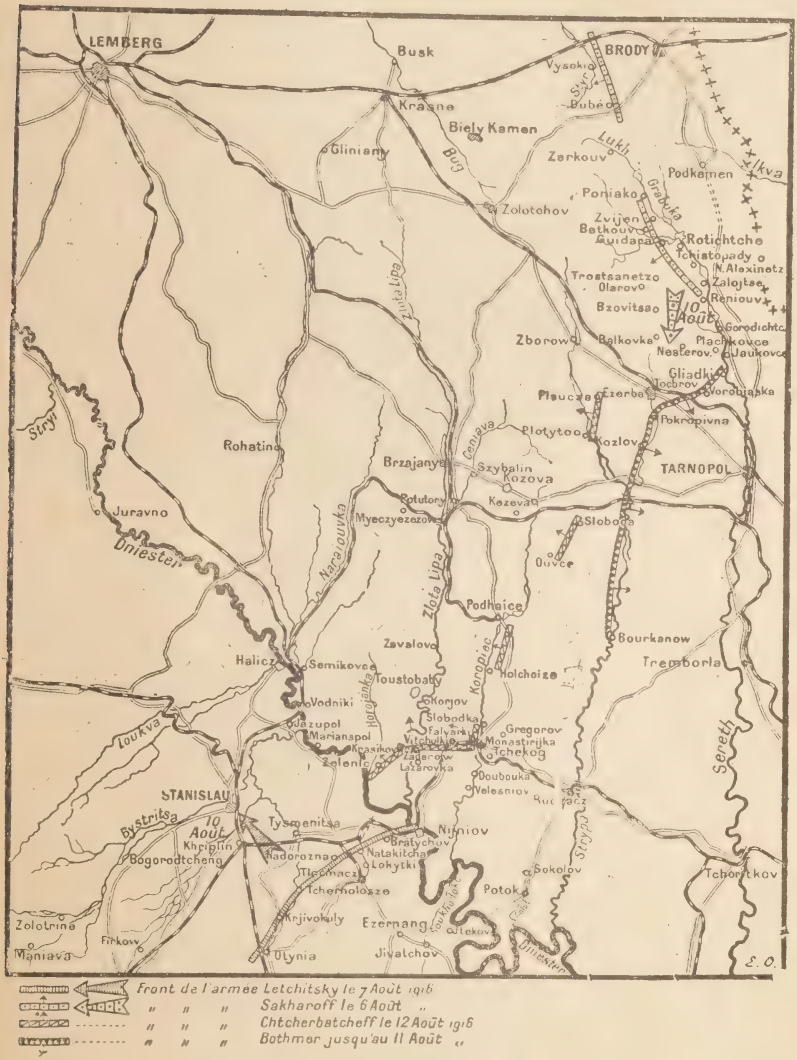
Dans la région de Brody, après la prise de la ville, le général Sakharoff, manœuvrant par sa gauche, essaya d'étendre son succès vers le Sud, et de forcer la résistance de l'ennemi à peu près à mi-chemin entre Brody et Ezerna, sur le plateau boisé qui fait ligne de partage, et d'où descendent le Bug vers le Nord-Ouest, le Sereth vers le Sud-Est. L'ennemi défendait la

ligne formée par un des affluens de tête du Sereth, la Grabeska. Des combats acharnés commencèrent le 4 août, l'ennemi opposant une résistance furieuse. Enfin le 5, les Russes passant sur la rive droite, depuis Peniaki au Nord jusqu'à Zalojtse au Sud, sur un front de 16 verstes, enlevèrent une série de villages, Zvigen, Gnidava, Ratichtche, Tchistopady, Zalojtse. Le 6, le succès fut encore étendu à la droite de Zvigen, à la gauche vers Reniouv. Dans ces trois jours (4-6 août), les Russes avaient pris 166 officiers et 8 415 soldats. Puis la situation se stabilisa sur ce front.

Mais à peine l'offensive de Sakharoff était-elle arrêtée, que Letchitzky, au Sud du Dniester, attaquait à son tour, le 7 août, sur un front de 25 verstes, depuis le Dniester à droite jusqu'au chemin de fer Kolomea-Stanislau, en direction générale de Tysmenitsa, contre Kœvess. La ligne ennemie fut totalement rompue. Par leur droite, les Russes occupèrent Tlumacz; puis se portant en avant par tout le front, ils arrivèrent à la ligne Nijniov-Bratychov-Nalakhitche-Nadorozna-Krjwotaly-Ottynia. Leur centre était donc sur la Vorona. Poussant en avant, ils atteignirent le 8 à 6 heures du soir, sur la même rivière, la ville de Tysmenitsa. Talonnant l'ennemi en déroute, ils arrivaient le 9 à 8 verstes dans l'Ouest de Tysmenitsa, à l'importante bifurcation du Khriplin, coupant ainsi toutes les voies ferrées au Sud de Stanislau, et bordant la rive droite de la Bystritsa. Enfin le 10, à 7 h. 45 du soir, l'armée Letchitzky rentrait dans Stanislau. L'ennemi se repliait sous le feu au Nord vers Halicz, à l'Ouest au delà de la Bystritsa. A l'extrême gauche des Russes, la ville de Nadvorna, complètement débordée, était occupée le 12 août.

Mais en même temps, les autres armées russes passaient à leur tour à l'offensive. Tandis qu'au Sud du Dniester, l'armée Kœvess reculait devant Letchitzky, elle découvrait par le fait même le flanc droit de l'armée Bothmer, qui la prolongeait au Nord du Dniester. Le danger auquel le recul d'une des deux armées exposait l'autre n'avait pas échappé aux critiques allemandes. « C'est une circonstance précieuse dans le combat héroïque que l'armée Bothmer livre pour gagner du temps, écrivait le 6 août le collaborateur militaire de la *Gazette de Francfort*, que le front austro-hongrois au Sud du Dniester sur la ligne général Est de Tlumacz-Est d'Ottynia-Molodylow résiste aux tentatives de rupture russes. » Le lendemain cette rupture

était faite. Aussitôt, au Nord du Dniester, l'armée Chtcherbatcheff prenait l'offensive contre la droite de Bothmer. Le 8 août,



OFFENSIVE D'AOÛT 1916

elle passait le Koropiec à la hauteur de Velesniov, et occupait les collines entre cette rivière et la Zlota-Lipa. Le 10, l'aile droite, attaquant par Dubenka, arrivait à Monasterjiska, dont la

partie Sud était occupée. Le centre poussant jusqu'à la Zlota-Lipa enlevait le village de Lazarovka et arrêtait un retour offensif de l'ennemi un peu plus au Nord, à Zadarov. Enfin, l'aile gauche, traversant la Zlota-Lipa près de son embouchure, atteignait le Dniester au confluent de l'Horojanka, au Sud d'Uscie-Zelenie, où elle entrait le 12. Le même jour, à l'extrême droite, Monasterjiska, déjà attaquée par le Sud, était également débordée par le Nord, et complètement occupée.

La situation, le 11, était donc la suivante : L'aile gauche de l'armée Chtcherbatcheff faisait un front Est-Ouest, face au Nord, long d'environ 15 verstes, depuis Uscie-Zelenie sur l'Horojanka jusqu'à Monasterjiska sur le Koropiec ; ce front coupait la Zlota-Lipa à Kraseiov. — Au Nord de Monasterjiska, des élémens, franchissant le cours moyen du Koropiec, avaient enlevé le 11 les villages de Slobodka-Gorna et de Folvarki. — Plus au Nord, le centre et la droite étaient toujours contenus par la gauche de l'armée Bothmer, demeurée immobile dans la débâcle universelle et tenant toujours sur la Strypa une ligne Burkanow-Kozlov-Pokropvina-Ezerna.

Enfin, l'armée Sakharoff avait elle aussi attaqué aux premières nouvelles de la victoire de Letchitzky. Elle s'engageait par sa gauche, sur le Sereth, arrivant le 10 à la ligne Trostianetz-Nesterovce. — Or l'avance sur Nesterovce débordait complètement par le Nord les positions ennemies de Gliadki, Vorobievka, Cebrov, c'est-à-dire les positions avancées qui couvraient Ezerna. Le communiqué russe du 11 au soir annonçait l'évacuation de ces positions.

Ainsi les onze premiers jours d'août avaient été marqués par de nouveaux et magnifiques succès des trois armées Sakharoff, Chtcherbatcheff et Letchitzky, coordonnant leurs efforts en vue d'une marche générale sur Lemberg, C'est vraiment le point culminant de la campagne. L'armée Sakharoff, maîtresse de Brody, le 28 juillet, avait du 4 au 6 août forcé la ligne de la Graberka, et du 9 au 11 la ligne du Sereth. Elle avait pris, du 4 au 11, 304 officiers, et 16 594 soldats. L'armée Chtcherbatcheff avait forcé successivement le Koropiec et la Zlota-Lipa, et conversant face à droite avait atteint une ligne Monasterjiska-Uscie-Zelenie. Elle avait pris 1 263 officiers et 55 158 soldats. L'armée Letchitzky, au Sud du Dniester, s'était portée d'Ezernany jusqu'à Stanislau, avançant de plus de 30 verstes, et ayant

porté ses avant-postes au delà de la grande dépression où court tout un réseau de rivières constituant la Bystritsa. Elle avait pris, du 1er au 10 août, 141 officiers et 10 440 soldats.

Jamais les affaires austro-allemandes n'avaient été plus bas. Seule l'armée Bothmer, quoiqu'elle ait dû replier sa droite, restait toujours accrochée par sa gauche à son front primitif. Mais l'avance des Russes la débordait complètement au Nord et au Sud, et le moment était venu où il fallait qu'elle reculât à son tour.

Cette aile gauche, au commencement d'août, commençait au Sereth vers Gliadki, à 16 kilomètres dans le Nord-Nord-Ouest de Tarnopol. Elle s'orientait vers le Sud-Ouest, barrant la Nesterovka à Vorobievka, et le chemin de fer de Lemberg à la hauteur de Tsebrov. Elle atteignait Pokrovina, où elle rencontrait une branche supérieure de la Strypa. La ligne de combat, s'infléchissant alors vers le Sud, suivait la Strypa par Kozlov, et descendait le cours de cette rivière, en utilisant comme points d'appui les villages et les boqueteaux des rives, jusqu'au Nord de Buczacz.

On peut penser que le mouvement de recul de l'armée Bothmer a commencé au plus tard le 11 août; car la ligne qu'on vient de décrire a été abandonnée par les arrière-gardes le 12. Gliadki, Vorobievka, Tsebrov avec la ville d'Ezerna située à 5 kilomètres en arrière, Pokrovina, Kozlov et toute la ligne de la Strypa avec le bois puissamment organisé de Burkanow tombaient aux mains des Russes. — Un récit daté du 12 octobre, et publié par la *Frankfurter Zeitung* du 19, confirme que l'ordre de retraite est du 11 août. Les positions de repli sur la Zlota-Lipa auraient été atteintes le 14.

Suivons ce recul de Bothmer, abandonnant le dernier secteur jusqu'alors conservé des positions de l'hiver précédent. L'armée Chtcherbatcheff marche sur ses talons. Le 12, elle atteint par sa droite la ligne Plancza-Plotycza. Là elle passe la Strypa, elle forme le front Slodobe-Uvce. Plus au Sud encore, elle approche par son centre de Podhajce et de Holchocze. — Le 13, Podhajce est enlevé, et dans le Sud-Ouest de cette ville la Zlota-Lipa est atteinte dans la région de Zavalov et de Korjov; le 14, elle est franchie dans le même secteur, et Tustobaby, à l'Ouest de la rivière, est pris. — A l'extrême gauche de l'armée Chtcherbatcheff, la cavalerie est entrée le 13 à Mariampol.

Le 14 août, la droite Chtcherbatcheff arrive sur la Ceniavka,

la rivière qui couvre Brzejany, tandis que plus au Nord, la gauche de Sakharoff, qui la prolonge, franchit le Loukh à gué, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Au Sud de Brzejany, la Zlota-Lipa est franchie par endroits. Mais ce sont les derniers succès. En réalité, Bothmer s'est affermi sur la ligne Ceniavka-Zlota-Lipa. Il a reçu des renforts. Le bulletin russe du 16 annonce que l'ennemi, par ses contre-attaques, fait obstacle au mouvement en avant. Il n'y a plus de progrès qu'à la gauche de l'armée, entre la Zlota-Lipa et le Dniester. Encore l'ennemi oppose-t-il une résistance énergique. Enfin, le 18, l'état-major russe annonce que « sur la Zlota-Lipa, à l'Ouest de Podhajce, l'ennemi a repris l'offensive avec des forces considérables. » Cette contre-offensive a d'ailleurs échoué. Mais la retraite de Bothmer est finie. Elle a consisté essentiellement en un recul de toute sa ligne de la Strypa sur la Zlota-Lipa (11-16 août). Une fois cette rivière atteinte, la situation se stabilise.

IX

Ainsi, vers le milieu d'août, une fois de plus, les Allemands passaient à la contre-attaque. Et, cette fois, ils la cherchaient en plein centre de la ligne, devant le front de l'armée Bothmer. La situation devenait alors la suivante : Ce général, renforcé, comme on vient de le voir (c'est à l'occasion de l'affaire du 17 août que les contingens turcs sont signalés pour la première fois dans le bulletin allemand), faisait un retour offensif sur la Zlota-Lipa. Pendant ce temps, les Russes faisaient encore des progrès aux deux ailes, d'une part à la droite sur le Stokhod, d'autre part à la gauche dans les Carpathes. Sur le Stokhod, les combats avaient recommencé le 13, au Nord de la voie Kovel-Sarny, vers Stobychva, où l'ennemi avait attaqué les avant-postes de l'armée Kaledine, à l'Ouest du fleuve. Le 18, les Russes avaient à leur tour pris l'offensive à une vingtaine de verstes plus en aval, vers Tchervichtche. Cette ferme, ainsi que le village de Topoly, située un peu en arrière, avait été enlevée. Enfin, beaucoup plus en aval encore, à 35 verstes environ dans le Nord-Est, vers le cours tout à fait inférieur du Stokhod, une partie des positions ennemies avait été enlevée. Le lendemain 19, les Allemands contre-attaquèrent sur l'un et l'autre point. Les combats durèrent encore le 20. La ferme de

Tchervichtche, le village de Topoly, celui-ci plusieurs fois pris et repris, resta aux mains des Russes, avec 1 300 prisonniers, faits dans les journées du 18 et du 19. Puis le combat dégénéra en duel d'artillerie et en escarmouches d'avant-postes.

Les critiques russes n'attachaient pas grande importance à ces combats dans les marécages et les forêts du bas Stokhod. A l'autre aile, les progrès de l'armée Letchitzky dans les Carpathes avaient au contraire un caractère plus sérieux, puisqu'ils menaçaient directement la Hongrie.

Les avant-gardes de Letchitzky avaient, du 10 au 12 août, atteint la ligne Stanislau-Nadvorna et occupé face au Nord-Ouest la ligne de la Bystritsa, qu'elles ne devaient pas dépasser. Aussitôt, sous la protection de cette ligne de la Bystritsa constituée en flanc-garde, une partie des forces russes fit face à gauche et commença à attaquer, en direction du Sud-Ouest, les passages des Carpathes. Le communiqué du 13 août annonce un progrès sur le haut Pruth, sur le front Jablonica-mont Mogura-Worochta. Le 15 août, Jablonica et Worochta étaient occupés. Les Russes enlevaient même une série de hauteurs en avant du front Worochta-Ardjeluza. En même temps, les Austro-Allemands essayaient en vain de reprendre l'offensive à l'autre extrémité du front des Carpathes, à l'extrémité Sud-Est, au Nord-Ouest de Kirlibaba, dans la région du mont Kapul.

La bataille était ainsi engagée aux deux extrémités du front des Carpathes, les Russes attaquant dans la zone Nord-Ouest, tandis que les Austro-Allemands attaquaient dans la zone Sud-Est. Le 17, les Russes progressent en avant de Jablonica, dans la direction de Korosmezo et en avant d'Ardjeluza. Le 19, en avant de Jablonica, ils sont signalés sur le mont Woronienka, qui borde du côté Sud de la passe, à la hauteur de la frontière. En même temps, une autre colonne russe prend l'offensive, cette fois en plein centre du front, sur le Czeremosz blanc, à la hauteur de Dolkopol. Elle avance en refoulant l'ennemi sur Fereskul, qui est pris le 20, ainsi qu'un autre village de Jablonica, qui est situé à 2 kilomètres environ en avant de Fereskul. Enfin, à l'extrême Ouest, une dernière colonne, avançant de Nadvorna le long de la Bystritsa, arrive le 25 dans la région de Rafailova, dessinant ainsi un mouvement tournant par l'extrême droite.

Ainsi quatre colonnes sont maintenant engagées dans les Carpathes, face au Sud Ouest, entre la Bystritsa et le Czeremosz blanc, sur un front d'environ 70 kilomètres, et menacent la frontière hongroise. La colonne de droite, quittant la Bystritsa à Rafailova, qui est pris le 29 août, atteint le même jour le mont Pantyr, sur la frontière, et l'occupe. La colonne suivante avance par la grand'route de Jablonica à Korosmezo; comme la précédente, elle est arrivée à la frontière sur le mont Woronienka. La troisième colonne, avançant d'Ardjeluza, remonte vers les sources du Pruth, en direction du mont Koverla, qui forme la frontière. Une quatrième colonne débouche par la grand'route de la Suczawa et se porte vers la frontière en direction du Tomnatik, où, le 31, les Russes enlevaient toute une série de hauteurs. Enfin, un dernier groupe de forces, à l'extrême gauche, essaie d'atteindre la Bystritsa sur le front Kirlibaba-Dorna-Vatra.

X

Cependant, le 27 août, un nouvel élément était entré en cause. La Roumanie avait déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie et envahi la Transylvanie, où elle ne trouvait devant elle que deux divisions et quelques bataillons de Landsturm. Cette intervention déterminait une reprise d'activité sur toute la ligne russe. Le 31, des combats éclataient en Volhynie sur le front Lokatchi-Svinioukhi; à la frontière de Galicie, sur le Haut Sereth; enfin, au voisinage du Dniester, sur le front de l'armée Chtcherbatcheff, en direction de Halicz. Dans ces trois régions et dans les Carpathes, les Russes faisaient prisonniers, dans cette seule journée, 15 501 soldats et 289 officiers.

Les combats continuèrent pendant plusieurs jours avec acharnement. Dans les secteurs de Volhynie et du Haut Sereth, ils n'amenèrent pas de changement, quoique les Russes aient pu annoncer, après les trois premiers jours d'offensive, 4 516 prisonniers, avec 115 officiers. Dans le secteur de Volhynie en particulier, des combats indécis durèrent tout septembre et une partie d'octobre, les Russes ayant en ligne le XLe corps, le IVe Sibérien, la Garde et une division de cosaques d'Oremburg, contre les troupes d'Allemagne de Nord des généraux Marwitz

et Litzmann et les régimens hongrois et viennois, du général von Szurmay. — Mais plus au Sud, l'armée Chtcherbatcheff progressa par ses deux ailes dans deux directions très importantes, la droite sur la route de Tarnopol à Lemberg par Brzezany, la gauche dans le secteur de Dniester, devant Halicz.

C'est ce duel de l'armée Chtcherbatcheff contre Bothmer qui forme le dernier épisode de la bataille. Au début de juin, l'armée Bothmer comprenait, comme nous avons dit, une division allemande (la 48e de réserve) et six divisions autrichiennes. Puis elle avait reçu en juillet la 105e division allemande, venue des Balkans, et la 119e venue du front de Riga; en août la 95e et la 199e, puis la 19e et la 20e divisions turques; elle reçut encore au milieu de septembre, la 123e division venue du front de l'Aisne, et la 208e, venue de la Somme; enfin, des élémens de la 1re division de réserve et de la 3e division de la Garde qui, après avoir combattu sur le front oriental, avait fait Verdun au mois de mars. Quant aux divisions autrichiennes de l'armée Bothmer, trois avaient été complètement détruites ; deux avaient été retirées, dont l'une, hongroise, avait été expédiée sur le front de Roumanie ; deux divisions et demie de troupes fraîches avaient remplacé ces pertes; de telle sorte qu'au milieu de septembre 1916, c'étaient 7 divisions allemandes avec des élémens de deux autres, 3 divisions et demie autrichiennes et 2 divisions turques, qui, sous les ordres du général bavarois, allaient défendre les deux avenues de Lemberg, Brzezany et Halicz.

Entre ces deux points, le front allemand faisait un saillant, qui était tenu par un groupement aux ordres du général von Gerok, vers Zavaloff. C'est sur ce saillant que le général Chtcherbatcheff attaqua le 29 août, contraignant von Gerok à la retraite; puis la bataille s'étendit à l'aile gauche, en direction d'Halicz. Le 6 septembre, les Russes occupaient le chemin de fer qui court du Nord au Sud à l'Est d'Halicz, reliant cette ville à Iczupol, par Semikovce et Vodniki. Le nombre des prisonniers, autrichiens, allemands et turcs s'élevait à 5 600 et 45 officiers. Halicz était bombardée. Dans la nuit du 7, d'après un récit du *Russkoe Slovo*, l'ennemi commençait à faire sauter les forts; le 7, le grand pont du Dniester. Des trains chargés de troupes quittaient la ville sous les obus. Les défenseurs se retranchaient derrière la Gnila-Lipa, entre le cours inférieur

de cette rivière et le Dniester, et opposaient là une résistance désespérée. Cependant les renforts arrivèrent, et, le 8, la contre-attaque commença sur la droite des Russes, dans le secteur de la Naraiovka, le but évident de la manœuvre étant de déborder cette droite et de rejeter les Russes sur le Dniester. Le mouvement réussit du moins à dégager Halicz. Les combats continuèrent avec acharnement sur la Naraiovka. Ils sont encore signalés du 16 au 18, puis le silence se fait.

En direction de Brzezany, l'aile droite de l'armée Chtcherbatcheff franchit le 3 l'affluent de la Zlota-Lipa qui, redoublant ce fleuve, couvre les approches de la ville du côté de l'Est, la Ceniava. Mais c'est seulement le 30 que la grande attaque eut lieu sur la Ceniava et en aval du confluent, sur la Zlota-Lipa que les Russes réussirent à franchir. Après les trois premiers jours, ils annonçaient 4 000 prisonniers. Mais l'ennemi avait eu le temps d'amener des renforts, et là aussi, la bataille se stabilisait. Sur tout le front, les lignes étaient fixées sur les points où elles sont encore maintenant.

Au surplus, les événemens de Roumanie amenaient dans la direction générale de la guerre un changement, qui marque la fin de la grande offensive russe. Après un brillant début, les troupes roumaines subissaient à la fin de septembre la défaite d'Hermannstadt, et les Russes allaient avoir à se préoccuper, non plus de soulager leurs voisins par des opérations en Galicie, mais de les soutenir directement. Au début d'octobre, l'État-major russe publia le compte de ses trophées : 420 000 prisonniers, 2 500 mitrailleuses et engins de tranchée, 600 canons.

La campagne, singulièrement glorieuse pour les armes russes, avait duré quatre mois. Elle a été, on peut l'affirmer, une immense surprise pour l'Allemagne. Celle-ci croyait avoir, un an plus tôt, mis la Russie hors de cause jusqu'à la décision. Après l'offensive de mars 1916, elle avait sans doute été étonné des progrès de nos alliés, mais elle croyait que l'insuccès de cette offensive les dégoûterait d'attaquer de nouveau. Et voici que deux mois plus tard la Russie faisait sur les champs de bataille sa réapparition avec une singulière énergie. Presque tout le fruit de l'immense et coûteux effort de l'été 1915 était perdu. Sans doute, des trois objectifs géographiques de nos

alliés, Kovel; Lemberg et Stanislau, le dernier seul avait été atteint. Mais le but de la guerre n'est pas d'occuper des territoires; il est de détruire la force vive de l'ennemi. Le premier effet de l'offensive de Broussiloff a été sans aucun doute de dégager l'Italie, qui se trouvait depuis le 15 mai dans une situation difficile. Le second a été de bouleverser profondément l'ordre de bataille ennemi. Un coup irrémédiable a été porté aux armées autrichiennes, et pour en effacer l'effet, l'Allemagne qui, au printemps de 1916, n'avait plus qu'une division au Sud du Pripiat, a été contrainte d'y engager des forces considérables. Pour suffire à cette tâche, aggravée encore par l'offensive anglo-française sur la Somme, elle a dû recourir à sa suprême ressource, la formation de divisions nouvelles, au nombre de près d'une trentaine, les unes constituant vraiment une force neuve, les autres n'étant que des dédoublemens de divisions anciennes. Chaque fois qu'on voit l'Allemagne procéder ainsi, on peut tenir pour certain qu'elle fait un grand effort ou pare à un grand danger. Chaque fois, c'est un peu de son capital qu'elle dévore. La campagne de Galicie, à ce compte, a fait une large brèche dans les ressources de l'ennemi, et hâté la conclusion.

HENRY BIDOU.

LES FEMMES ALLEMANDES

ET

LA GUERRE

Il peut être intéressant de rechercher quelle a été, au début de la guerre actuelle et dans toute sa première période, l'attitude des femmes d'Allemagne. Enquête assez malaisée dans les circonstances présentes, étant donné la difficulté qu'on éprouve à se procurer les publications récentes. On peut arriver cependant, à l'aide de quelques brochures, à définir dans quel sentiment, à tout le moins, les femmes d'Allemagne ont accepté et approuvé la politique impérialiste de leur pays; on entrevoit aussi quels plans d'avenir elles ont élaborés sous la pression de la nécessité et dans l'enthousiasme de leur patriotisme conquérant.

J'entends bien qu'on m'objectera que toutes les femmes d'Allemagne n'ont pas pensé et senti de même. Je ne méconnais pas l'activité que plusieurs d'entre elles ont déployée en faveur des prisonniers, des disparus, des dispersés, des envahis de toute nation, amis ou ennemis. Je n'oublie pas les efforts, un peu équivoques, des groupemens féministes socialistes en faveur de la « paix permanente. » N'empêche que les documens que j'apporte, émanant des personnalités féminines les plus connues, les plus autorisées d'Allemagne, ont une grande chance d'exprimer l'opinion moyenne, ou du moins celle à laquelle se sont ralliés, faute de pensée originale, les groupemens féminins et féministes d'Allemagne, autrement nombreux, organisés et puissans que tout ce que nous possédons d'analogue en France. Quand nous en serons à établir et à doser les responsabilités, quand des voix du dehors et de chez

nous tâcheront de nous apitoyer sur les femmes d'Allemagne, victimes passives et innocentes du formidable conflit, mères, sœurs, épouses, amantes douloureuses dont la douleur est pareille à la nôtre... alors il faudra nous souvenir; alors il nous sera utile de savoir que Mme Lily Braun, fille de général prussien et militante du féminisme et du socialisme à la fois, hôte de la France à plus d'une reprise et reçue chez nous avec honneur, a d'avance écrit sa propre condamnation et celle de ses coreligionnaires politiques en ces termes : « La guerre, par bonheur, aura détruit chez les femmes leur pacifisme de sentiment et *ce rêve insensé qui veut que toutes les femmes soient sœurs* (1). »

*
* *

S'il en faut croire deux des principales têtes du féminisme allemand, Gertrud Bäumer et Lily Braun (2), les femmes allemandes de 1914 ne se distinguaient pas, avant la guerre, par un patriotisme agissant. Sans doute, elles mettaient au monde et élevaient les jeunes générations, toujours plus nombreuses, qui promettaient au pays un avenir de puissance. Mais songeaient-elles à la possibilité d'une guerre, elles y apercevaient surtout l'horrible perspective des deuils, des larmes, des chagrins inépuisables qui seraient leur lot. Toute leur âme et toute leur chair s'unissaient pour repousser l'idée même du grand massacre. Donneuses de vie, elles redoutaient comme leur pire ennemie « la guerre, tueuse d'hommes. »

Aimaient-elles seulement leur pays? Ce n'est pas sûr. La grande majorité des ménagères allemandes n'avaient pas accoutumé de regarder plus loin que le cercle étroit de la famille. On vivait entre soi et pour soi, dévoués les uns aux autres, solidement coalisés pour conquérir ensemble les biens essentiels à la vie, mais sans lien réel avec les autres petits clans familiaux,

(1) Lily Braun : *Die Frauen und der Krieg*, p. 11. Je ne puis m'empêcher de remarquer combien ce langage diffère de celui que tenait en France, à la même époque, la *Section française du Comité international des Femmes pour la Paix permanente :* « Les femmes, dans tous les pays, disent qu'elles ne sont pas responsables de la guerre. On ne les a, en effet, jamais consultées... Elles n'ont aucun rôle actif dans la guerre; ell s souffrent sans connaître le devoir de combattre ni la joie héroïque de l'action. Les femmes de tous les pays, les mères, haïssent la guerre d'une haine pareille. » (Manifeste et statuts, juillet 1915.)

(2) Gertrud Bäumer : *Der Krieg und die Frau* (*Der deutsche Krieg*, XV, 1914), — Lily Braun : *Die Frauen und der Krieg* (*Zwischen Krieg und Frieden*, XVII. 1915).

tous aussi fermés, tous aussi égoïstes. Des vagues d'idées passaient par momens sur ces mares stagnantes : on parlait beaucoup de féminisme, et par féminisme les unes entendaient la conquête de droits nouveaux, de libertés nouvelles, l'accès aux écoles et aux carrières jadis réservées aux hommes, l'élargissement du code civil et la conquête du bulletin de vote ; d'autres espéraient et recherchaient surtout un progrès dans le sens de l'individualisme, une plus libre moralité, et, selon des formules connues, le « droit au bonheur, » la liberté de « vivre sa vie. » D'autres luttaient avant tout pour l'amélioration de leur situation économique, l'égalisation des salaires, les garanties élémentaires données à la maternité ouvrière. On pouvait ainsi distinguer trois courans principaux à l'intérieur du féminisme allemand, relevant l'un de l'intellectualisme pur, l'autre d'une révolte plus profonde, intellectuelle, sentimentale et sociale à la fois ; le troisième nettement prolétarien et rattaché officiellement à l'Internationale socialiste. De patriotisme il n'était guère question, au contraire. Grâce à de fréquens congrès internationaux, à des relations constantes avec des groupemens analogues d'Europe et d'Amérique, les diverses associations féminines et féministes semblaient travailler plutôt à une entente qu'à un antagonisme entre les nations. Le pacifisme était pour presque toutes un des articles fondamentaux de leur programme (1).

La guerre, éclatant soudain, a produit en Allemagne, comme dans tous les pays belligérans, une explosion unanime de patriotisme belliqueux, d'enthousiasme et de foi. Les femmes n'ont pas fait exception, et nous pouvons en croire les témoins : c'est sans larmes, c'est dans une fièvre d'orgueil et d'espoir que les mères, les épouses, les sœurs, les fiancées d'Allemagne ont laissé partir leurs soldats. Pareilles aux femmes de tous les pays, elles ont entrepris de remplacer les hommes absens, tant au bureau que derrière la charrue, à l'école, dans les maisons de banque, de commerce et d'industrie, et partout où le gouvernement acceptait leurs services. Dans la Croix-Rouge, elles se sont enrôlées en foule. « Nous avons découvert dans nos propres âmes une terre nouvelle, écrit Gertrud Bäumer. Aucun amour, si heureux ou si douloureux soit-il, aucun art, si haut qu'il nous ait portées ou entraînées, aucun travail,

(1) Lily Braun, pp. 4-7; G. Bäumer, pp. 5-6

aucun bonheur ne nous avait communiqué pareil élan. Ce qui parlait, sentait, voulait en nous, c'était l'Allemagne; notre âme individuelle se fondait dans l'âme de notre peuple... Cette époque est pour notre génération la cime unique de l'existence... Nous pleurons sur ceux qui ont dû fermer les yeux avant d'avoir vu le grand jour de leur peuple. » Nous n'avons pas à décrire ici cette activité de guerre; les documens précis et complets ne sont pas encore entre nos mains. Mais nous pouvons demander aux plus réfléchies, aux plus intelligentes parmi ces femmes, non plus ce qu'elles ont fait pour parer aux maux de la guerre, mais ce qu'elles pensent de cette guerre, de ses fins et de ses moyens. Leur réponse unanime sera : « Cette guerre est sainte ; de perfides adversaires nous l'ont imposée et nous nous défendons; pour la bonne cause, tous les moyens sont bons ; nos armes triompheront de par la vertu supérieure et l'éminente culture qu'elles représentent. » Éloquente monotonie du concert allemand ! Aux cuivres et aux caisses des militaristes s'accordent les violons frénétiques des poètes, les orgues solennelles des hommes d'Église, les accordéons de la Social-démocratie et jusqu'aux flûtes et aux fifres de la littérature féminine. Et tous ne savent qu'un seul air : *Deutschland, Deutschland über alles!*

Que pense de la guerre une essayiste distinguée, Lucia-Dora Frost ? Je n'ai sous les yeux qu'un seul article d'elle, et il est un peu ancien (1) ; mais ces quelques pages suffisent à caractériser cette mobilisation au service du germanisme qui a été celle de toutes les plumes et de tous les cerveaux. A la campagne impérialiste, anti-anglaise et anti-belge, des femmes n'ont pas craint de s'associer, sans une minute d'hésitation, sans un geste de pitié, pour un adversaire faible et supplicié.

C'est contre cet adversaire faible, — la Belgique, — que L.-D. Frost assemble tout d'abord ses foudres. C'est à la Belgique que d'emblée elle s'en prend du caractère rigoureux et cruel qui a marqué la guerre dès ses débuts. Les Belges ont, d'après elle, provoqué cette guerre ; ils lui ont ensuite imposé sa coutume inhumaine. Et ce n'est pas faute d'avoir été prévenus! Dès 1911, le général prussien von Deines écrivait que la Belgique périrait d'avoir eu un bâtisseur de forteresses trop

(1) *Perspektiven*, dans la *Neue Rundschau* de novembre 1914.

éminent, le général Brialmont. La défensive trop bien préparée provoque l'offensive et l'exaspère ; les murailles des places fortes attirent l'obus de 420 comme l'aimant attire le fer. Et cemme le projectile finit toujours par avoir raison de tous les blindages, il ne reste à la défensive qu'une seule ressource : déchaîner contre l'assaillant les forces irrégulières, recourir à la guerre de francs-tireurs avec toutes ses atrocités. Ainsi la défensive, et surtout la défensive trop faible, est toujours responsable des procédés sauvages qui deviennent vite usuels chez tous les belligérans : « C'est toujours l'armée qui se défend qui rend la guerre sauvage. Les pacifistes et les neutres effritent miette à miette le droit de guerre et les règles de la guerre. Les États pacifiques, les États faibles font dégénérer la guerre en barbarie (1). » Cette barbarie tient du reste à un préjugé funeste, d'origine révolutionnaire et démocratique, et d'après lequel le sol de la patrie serait sacré, même s'il n'est pas allemand (2). Si l'envahisseur a tort, ce qui ne paraît pas évident à notre auteur, tous les moyens deviennent bons pour le repousser. « L'idée que l'ennemi n'a pas le droit de pénétrer dans le pays, que tout doit être mis en œuvre pour l'en empêcher, fait paraître saints tous les procédés, ceux mêmes de la ruse et du crime (3). » On croirait entendre la fable du *Loup et de l'Agneau!*

Pour la sécurité des armées allemandes, il eût été préférable, en effet, que les populations imbues de tolstoïsme leur ouvrissent les bras, persuadées qu'on ne doit point résister au méchant. Au contraire, une superstition néfaste a excité chez les Belges toutes les mauvaises passions. On sait d'ailleurs, continue L.-D. Frost, que l'âme belge est féroce; une visite au musée de Bruxelles suffit à convaincre l'observateur : nulle part on ne trouve réunies pour le plaisir des yeux tant de scènes cruelles : bastonnades, yeux crevés, supplices et martyres de toute espèce. « Il semble que sur ce pays passe un souffle d'Afrique dont les ethnologues trouveront peut-être un jour l'explication, et qui a poussé l'élite belge à se rattacher à notre culture (4). »

Peu importe que les prétendus crimes des francs-tireurs

(1) *Art. cit.*, p. 1592.

(2) Il va sans dire que L.-D. Frost ne cite pas la fameuse ordonnance sur le *Landsturm* du 21 avril 1813.

(3) *Art. cit.*, p. 1592.

(4) *Ibid.*, p. 1593.

belges soient tous du domaine de la légende, et d'une légende intéressée. Mme Leonore Niessen-Deiters affirme de son côté qu'il n'y a pas eu d'atrocités commises en Belgique, ou plutôt les seules atrocités ont été commises par la population civile contre les impeccables soldats de la *Kultur* et contre les paisibles Allemands domiciliés à Gand, à Bruxelles ou à Anvers. Chose surprenante, ces atrocités « dignes de la guerre de Trente Ans, dignes des plus effroyables histoires de Peaux-Rouges, » ont été perpétrées « avant que le moindre soldat allemand ait eu la possibilité de toucher un cheveu d'une ville belge quelconque *(sic)* (1). »

De même, L.-D. Frost demeure persuadée que l'Allemagne, laissée à elle-même, eût fait une guerre correcte, loyale et humaine, car les Allemands vivent encore sur une idée ancienne et chrétienne de la guerre où ils aperçoivent un jugement de Dieu. « La conduite de la guerre moderne a conservé, surtout chez nous, plus d'un trait médiéval : elle est aristocratique, chevaleresque, disciplinée et pieuse (2). » *Aristocratiques*, les énormes saouleries de Champagne ; *chevaleresques*, les goujats allemands de tout grade qui ont si abondamment sévi sur les femmes et les filles de Belgique et du Nord de la France ; *pieux*, les profanateurs d'églises, les bourreaux des prêtres belges ! Laissons-leur le qualificatif de *disciplinés*, et passons. Mme L.-D. Frost, pas plus que Mme L. Niessen-Deiters, on s'en aperçoit, n'y est allée voir. Pour elle, les Allemands ont l'âme religieuse ; ils ne cherchent pas à violenter l'ordre des choses, mais à deviner le sens des événemens, quitte à donner au bon moment le « coup de pouce au destin (3). » Ils croient qu'au terme de la guerre doit intervenir un traité de paix « où les belligérans tâchent de pressentir la volonté de Dieu (4). » Ainsi faisaient Bismarck et son vieil Empereur, humbles serviteurs des dispensations divines. Mais les Français, peuple impie, refusent depuis 1870 cette soumission au

(1) Leonore Niessen-Deiters, *Kriegsbriefe einer Frau*, p. 24. On sait de reste combien de temps s'est écoulé entre la déclaration de guerre (4 août) et la première violation du territoire belge à Gemmenich (4 août) ou les massacres de Visé (5 août). Le fameux *Livre Noir* lui-même, si docile aux plus notoires racontars, ne signale de manifestations anti-allemandes dans les villes belges qu'à partir du 5 août. (*Das Schwarzbuch der Schandtaten unserer Feinde*, Berlin, 1915, p. 76-111.)

(2-3-4) *Article cité*, p. 1593, 1591 et 1593.

destin ; ils ne voient pas Dieu dans les événemens brutaux de l'histoire : « C'est (donc) de la France qu'on devait attendre le retour de l'Europe à la barbarie. Et plus encore de ces petits États qui, comme la Belgique, ont trahi leur neutralité dès avant la guerre, et sont impuissans, pendant la guerre, à la faire respecter par des moyens légaux (1). » C'est pour ces motifs que le haut commandement allemand, si chatouilleux sur l'honneur, et les excellens soldats allemands, si pleins de bonhomie naïve (2), ont dû en venir, la mort dans l'âme, à cette triste extrémité : riposter à l'adversaire par ses propres armes, introduire dans une guerre européenne des mœurs toutes balkaniques, ne pas faire de quartier, massacrer, détruire les villes et rendre les communes responsables de tous les actes individuels. « De ce fait, la guerre européenne en pays civilisé prendrait la même forme que montraient déjà les guerres balkaniques : à la conquête succéderaient la dévastation et l'extirpation des habitans (3). »

Or, la mission éminente de l'Allemagne est justement de sauver en Europe ce qui distingue l'Europe de tous les autres continens : le génie de la race blanche. Ce génie est sans cesse menacé par la barbarie africaine et la barbarie asiatique à la fois. On nous avait déjà dit que les Belges sont des Africains; nous apprenons maintenant que les Français eux-mêmes sont métissés de sang noir. « A notre gauche, c'est le Contrat social; à notre droite, le Testament de Pierre le Grand. Nous sentons en France l'influence du désert africain; en Russie, celle du steppe asiatique (4). » Pour sauver cet idéal de liberté dans l'ordre, d'initiative dans l'organisation, en quoi consiste le génie des blancs, et qui ne peut fleurir qu'en terre germanique, l'Allemagne devra inaugurer une politique mondiale *(Weltpolitik)* absolument différente de toutes les politiques connues jusqu'à ce jour. Cette politique ne se proposera pas de conquérir l'*hégémonie :* l'idée d'hégémonie implique un idéal dépassé, pour lequel se sont épuisés tour à tour tous les grands peuples de l'antiquité; elle a fait la splendeur et la ruine des Habsbourg;

(1) *Neue Rundschau*, novembre 1914, p. 1593.

(2) Nos soldats n'ont pas de *Kultur*, eux non plus, mais ils ont un bon naturel; c'est en quoi ils sont supérieurs aux Belges, qui ont perdu par là le droit d'exister comme État souverain. (*Ibid.*, p. 1594.)

(3-4) *Ibid.*, p. 1593 et 1591.

elle trouve dans le testament de Pierre le Grand sa dernière expression théorique et se concrétise une dernière fois dans l'œuvre de Napoléon, son génial interprète, qu'elle a porté aux nues, mais pour le briser aussitôt. Sous une forme un peu modifiée, grâce à la formule plus moderne de la « maîtrise des mers, » l'Angleterre du XVIIe et du XVIIIe siècle a été le très brillant champion de cette politique impérieuse. Mais l'Empire britannique, fondé sur la force seule, manquera toujours de cette vie intérieure, de cette chaleur patriotique, de cette cohésion nationale fervente que, seules, connaissent les nations fondées par la libre volonté de tous leurs citoyens, unis dans un désir commun de force et de puissance. Les Allemands ne souhaitent pas d'avoir jamais l'hégémonie. « Ce n'est pas dans leur caractère ; ils sont trop bien doués pour le désirer, trop peu exclusifs (1). » Il leur suffit d'être, au centre de l'Europe, cette nation vigoureuse, cohérente, unanime et saine que Frédéric II, puis Bismarck et Guillaume Ier ont su constituer avec la substance allemande groupée autour du noyau prussien.

S'ils ne veulent pas de l'hégémonie, iront-ils se réclamer d'un ancien idéal français, celui d'Henri IV, *l'équilibre européen?* Idée séduisante à première vue, et qui a pour elle des apparences de raison et de justice; idée pernicieuse en réalité et pleine d'un poison subtil, « idée véritablement meurtrière, qui est depuis trois cents ans l'obstacle le plus formidable au progrès européen (2). » A-t-on jamais vu l'équilibre profiter à d'autres qu'aux débiles et aux inaptes, coalisés contre le fort, l'intelligent et le capable qu'ils veulent écraser ou ligoter? Il faudrait « rire au nez de quiconque invoque cette formule. Équilibre a toujours signifié sept contre un (3). »

L'Allemagne ne veut ni de l'hégémonie, car elle est clairvoyante; ni de l'équilibre, car elle n'entend pas qu'on la gêne; ni de l'anarchie, cela va de soi. A quoi prétend-elle donc de nouveau et qui n'ait pas été son lot dans le passé? Il ne faut jamais aller chercher très loin les deux ou trois sources, toujours les mêmes, où s'abreuvent les nationalistes allemands. Lucia-Dora Frost n'a qu'une formule à proposer, et c'est la formule de Paul Rohrbach : *Collaboration, Coopération* (4). Formule à

(1-2-3) *Article cité*, p. 1595.

(4) C'est l'idée que développe Paul Rohrbach dans son livre célèbre sur *L'Idée allemande dans le monde* (*Der deutsche Gedanke in der Welt*, 4e édition.

coup sûr irréprochable, si nous ne savions ce que les Allemands entendent par « collaborer. » Dire que la race blanche a devant elle une tâche immense, — l'univers entier à coloniser, à civiliser, les climats à vaincre, les forêts vierges à défricher, les forces innombrables de la nature à capter et à diriger, — rien de mieux. Dire que pour ce labeur surhumain (donc véritablement humain) nous n'avons pas trop des forces réunies de tous les peuples européens, avec leurs génies divers, c'est irréfutable. Mais affirmer que parmi ces peuples blancs, deux seulement semblent qualifiés pour leur tâche, le peuple anglais et le peuple allemand, c'est déjà faire preuve d'un exclusivisme fâcheux. Et si l'on ajoute aussitôt que l'Angleterre ne sait pas coloniser, qu'elle exploite et vide de leur sang les pays qui lui sont soumis; si l'on conclut que l'Allemagne seule pratique « la colonisation nationale, celle qu'on fait pour l'honneur (1), » on en arrive à retirer d'une main tout ce qu'on avait accordé de l'autre. On en vient, comme toujours, à chanter les louanges du travail allemand, supérieur à tout autre travail et qui ameute contre lui ses rivaux malheureux et jaloux. Si l'on hait les Allemands, d'après L.-D. Frost, c'est qu'ils sont les trouble-fête de l'Europe par leur acharnement au travail; sans eux on vivrait une idylle perpétuelle, sans eux le négociant de Londres ou de Paris pourrait impunément se lever une heure plus tard et se coucher une heure plus tôt. « C'est le travail allemand qui est haï et redouté et que l'on accuse calomnieusement de n'être que servilité et platitude, absence de dignité humaine et d'amour-propre individuel; c'est à lui seul qu'on fait la guerre. » Il triomphera pourtant, ce travail, dans la guerre comme dans la paix, où il avait réussi à créer de toutes pièces un nouveau Birmingham et un nouveau Lyon. Il triomphera, parce que « la tâche et la capacité finissent toujours par se rencontrer, comme la main rencontre l'épée. »

***

Si nous passons de Lucia-Dora Frost à Lily Braun ou à Leonore Niessen-Deiters, celles-ci féministes militantes, l'une

Berlin, 1912.) Leonore Niessen-Deiters, qui préconise également la formule de « coopération » entend par là, tout comme Rohrbach et L.-D. Frost, que les Allemands imposeront aux autres peuples d'Europe, barbares ou décadens, leur forme d'esprit et leur organisation. *Frauen und Weltpolitik*, p. 22-24.

(1) *Ibid.*, p. 1595.

plus démocrate, l'autre plus nationaliste, nous retrouvons toujours et partout ces thèses immuables : supériorité de la culture allemande et du travail allemand, triomphe nécessaire de l'Allemagne qui représente la race blanche pure et que son génie prédestine à « organiser » l'Univers. Il s'y joindra chez Lily Braun plus de mysticisme guerrier et « cultural, » chez Leonore Niessen-Deiters plus de haine basse et d'injure; mais l'entente reste foncière.

Sans doute, avoue Lily Braun, la femme souffre profondément de la guerre; tout son bonheur y périt. C'est elle qui a gémi le plus haut sur le cataclysme qui détruit toute civilisation, toute culture; « car pour elle la *culture* équivaut aux douces vertus de la paix, au calme, à la douceur du foyer. Peut-être est-elle cause qu'on ait trop souvent identifié le bien-être, voire le luxe, avec la culture (1). » Or il apparaît que la civilisation a survécu à la guerre et à ses désastres; des œuvres d'art ont pu périr, des trésors de science et d'érudition devenir la proie des flammes : qu'importe, au fond? Les pierres et les livres sont choses extérieures et mortes, la civilisation vraie est intérieure et vivante. Elle est une certaine capacité de sentir et d'agir, une certaine réceptivité intérieure, une disposition du cœur, de l'esprit et de la volonté à répondre aux impulsions supérieures, un don d'inventivité aussi, et de création toujours nouvelle. Un peuple cultivé est celui chez qui les forces combinées du passé et de l'éducation produisent ainsi des énergies vivantes. Certains peuples ont été cultivés dans le passé et ne le sont plus; d'autres sont arrivés à la puissance, mais non à la culture. L'Allemagne, également distante de la grossièreté primitive et de la décadence, représente la nation cultivée qui ne saurait périr : « La guerre peut détruire des œuvres de culture, mais beaucoup moins que jadis, où dans l'incendie d'un monastère pouvaient périr les trésors de la littérature universelle. Elle peut bien dépouiller un peuple intellectuellement stérile d'une grande partie de son patrimoine cultural, mais elle ne détruit jamais de la culture vivante (2). » Remarquons en passant d'où vient cette dangereuse théorie de la *Kultur* au nom de laquelle on condamne comme « intellectuellement stériles » des peuples tels que le peuple français et le peuple belge et l'on justifie

(1) Lily Braun, *Die Frauen und der Krieg*, p. 37.
(2) *Ibid.*, p. 39.

tous les vandalismes. J'ai grand'peur que ce ne soit (appliquée à faux, sans doute) la plus authentique tradition du classicisme allemand, celle qui vient de Luther en passant par Kant et les Weimariens du XVIIIe siècle. Cet excès de protestantisme et d'idéalisme transcendantal qui fait si bon marché des « images taillées, » et qui n'accorde de prix qu'à une valeur intérieure, *sui generis*, irréductible à toute mesure connue, je ne m'étonne pas, mais je m'afflige de le voir aboutir chez Lily Braun au panégyrique des incendiaires de Louvain. On se rappelle le sinistre farceur qui prétendait nous consoler des ruines de Reims par cette affirmation monstrueuse : « On a le droit de détruire quand on a la force de créer. Nous rebâtirons Reims plus belle sur des plans nouveaux, des plans allemands (1). » Sous une forme grotesque, c'est l'expression même de cette profonde croyance allemande que la volonté, le sentiment, la vie priment toute espèce de pensée et d'art; c'est cette même glorification du héros naïf, de la force ingénue, du « pur et fol, » cet hymne à la blonde barbarie destructrice et créatrice, qui vibre à travers toute la littérature allemande, de Schiller lui-même à Richard Wagner, en passant par le romantisme.

Ce n'est pas prouver la vitalité de la culture allemande que de maudire la guerre et de prêcher la paix à tout prix. Lily Braun désapprouve les Allemandes zélées des Congrès internationaux qui ont bombardé de messages pacifistes et larmoyans leurs « sœurs » de l'étranger. Avec raison, elle voit dans cette propagande un manque de tact, mais elle redoute aussi que des mouvemens de cette espèce ne tendent à creuser un abîme entre les femmes d'Allemagne et les guerriers qui leur reviendront du combat « graves, affermis, sévères et durs, remplis des choses inouïes qu'ils auront vues et souffertes, aussi exempts de sentimentalité que d'exaltation (2). » Elle continue, pour sa part, à espérer de la guerre un grand progrès moral : la guerre est l'épreuve nécessaire, le balai de fer qui sépare le grain de la balle, la charrue qui déchire le sol et le féconde; aux grandes guerres ont toujours succédé les grands époques de civilisation; l'Allemagne, qui en est aux guerres médiques, peut espérer voir luire ensuite un siècle de Périclès. Lily Braun croit d'ail-

(1) Article de Friedrich Gundolf : *Tat und Wort im Krieg*, dans la *Frankfurter Zeitung* du 11 octobre 1914.

(2) *Ibid.*, p. 41.

leurs que jamais un peuple ne disparaît avant d'avoir accompli sa mission. Heureuse croyance, et qui atteste, avec beaucoup d'ignorance en histoire, une confiance touchante aux voies de la Providence! L'Allemagne, nous le savons, croit avoir tout son avenir, toute sa mission devant elle; elle ne périra donc point, que ne soit née cette *Kultur* supérieure « virile au meilleur sens du mot » et dont nous pouvons attendre des prodiges.

Provisoirement, pense Lily Braun, il faut nous consoler de la faillite apparente de certaines causes qui nous étaient chères, auxquelles des femmes assez nombreuses en Allemagne avaient voué leur vie : pacifisme, socialisme, féminisme. Le *pacifisme* n'est pas mort : il ressuscitera après la guerre, plus fort, plus convaincant, car pour décrire les horreurs de la guerre, les Congrès seront inutiles. Le sentiment général des peuples sera, connaissant, la guerre, d'assurer désormais la paix. Commen, Lily Braun semble-t-elle à présent souhaiter la paix perpétuelle, après avoir affirmé que, sans guerre, l'humanité future ne serait jamais « qu'un troupeau de bourgeois repus, » après avoir repris les plus vieux thèmes du pangermanisme à la louange du dieu des combats? La même contradiction subsiste dans sa pensée au sujet du *socialisme :* il passe, d'après elle, par une crise d'où il sortira grandi. Un seul de ses postulats a vacillé : l'internationalisme. C'est donc qu'il était chimérique et qu'il y faut renoncer, mais ceci n'exclut pas, pour l'avenir, « l'appui mutuel, la collaboration mutuelle, la fécondation mutuelle qui seront l'une des conditions vitales de l'humanité civilisée » S'agit-il de collaboration internationale ou d'union sacrée? ce point reste difficile à élucider.

Il est bien clair, au contraire, que le *féminisme* en tous pays s'est trouvé renouvelé et rajeuni par la guerre; abandonnant la haine de l'homme qui fait partie d'une doctrine bien périmée, il a trouvé très probablement sa véritable tradition dans le travail, dans l'épanouissement, chez les femmes, de capacités techniques et professionnelles qui leur ont conquis d'emblée, avec le respect des hommes, l'égalité véritable, celle qu'on ne pourra plus leur refuser. La guerre a prouvé que l'État a besoin des femmes et qu'elles sont prêtes à le servir, mais que trop souvent leur préparation est défectueuse. Il y aura là un vaste champ de réformes politiques et sociales, dès

le lendemain de la guerre. Tout un programme s'élabore déjà parmi les chefs du féminisme allemand. Nous y reviendrons, après avoir prêté l'oreille un moment aux vociférations de l'étonnante mégère qui a nom Leonore Niessen-Deiters.

*
* *

Car celle-ci ne raisonne pas : elle hurle. Elle ne croit certainement pas, avec Schiller, que les femmes soient destinées à « broder de célestes roses la trame de la vie terrestre. » Et ce n'est pas non plus de l'Antigone antique qu'elle se réclame : il lui plaît, quant à elle, de partager non l'amour, mais la haine. Dès le 6 août, elle invoque le Ciel en ces termes : « Seigneur, Seigneur! Que ne puis-je être un homme en ce temps-ci! Être un homme, avec un fusil! Être un homme et sentir l'épée dans ma main! Être un homme, sur un cheval! Être un homme et pouvoir partir, tomber s'il le faut, mais ne pas rester en arrière, dans l'attente! Attendre et ne rien pouvoir faire (1)! » Qu'on ne lui parle pas du rôle émouvant des femmes en temps de guerre : épouses et mères, infirmières, consolatrices, inspiratrices, auxiliaires. A cette virago d'humeur batailleuse un seul geste donnerait satisfaction : « Être un homme et partir aussi! » Car cette guerre est sainte : sainte par son objet, qui est de défendre la terre et la culture allemandes, sainte par son effet qui est d'avoir rendu au peuple allemand sa « simplicité, » sa « conscience, » sa façon patiente et sûre d'aller au fond des choses *(Gründlichkeit)* (2).

L'Allemagne a été encerclée, puis attaquée, par des ennemis pleins de cynisme et d'astuce. Une calomnie infâme rejette en vain sur cette nation innocente la responsabilité initiale de la guerre. « Comment croire qu'un homme travaille quarante ans à édifier sa maison pour y mettre criminellement le feu, de ses propres mains, la quarante-et-unième année? Comment croire qu'un peuple se soit acharné, pendant huit lustres, à développer sa culture pour démolir ensuite volontairement son propre ouvrage, anéantir son commerce, paralyser chez lui les sciences et les arts, envoyer toute sa jeunesse à la mort? Croyez-vous vraiment qu'un peuple hautement cultivé, dont l'instruction scolaire est

(1) *Kriegsbriefe einer Frau*, p. 7 et p. 9 (Deutsche Kriegsschriften, VIII, Bonn, 1915.

(2) *Ibid.*, p. 21.

parfaite à tous les degrés, un peuple qui possède une démocratie puissante et organisée, un mouvement féministe vigoureux, se serait laissé entraîner sans protester, par un seul homme, fût-il Kaiser ou Kronprinz, dans cette politique d'aventures, dans cette mer de sang? Croyez-vous donc réellement que le peuple allemand tout entier, 68 millions d'hommes, depuis l'Empereur jusqu'au plus rouge socialiste, ait été pris de folie subite? Pas un homme en Allemagne n'a voulu la guerre, entendez-vous, pas un! Nous y avons été contraints par la plus lâche des perfidies. »

Et voilà! C'est l'argumentation même des quatre-vingt-treize intellectuels. Cherchez la preuve, objectez des faits et des textes, demandez une enquête ou une vérification. On vous répondra : « Impossible! Invraisemblable! Inadmissible! Or ce qui est impossible n'arrive pas, ce qui est invraisemblable n'est pas vrai, nous n'admettons rien de ce qui est inadmissible en raison. *A priori* et les yeux fermés, nous déclarons que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre, mais y a été poussée à son corps défendant, et que ses soldats, sortant de l'école allemande, ont eu partout une conduite exemplaire. » Ne sait-on pas, au demeurant, que les Allemands aiment et protègent les œuvres d'art? Ne sont-ils pas les meilleurs archéologues, les plus soigneux bibliothécaires, les plus minutieux collectionneurs? S'ils en sont venus à détruire Louvain, ce doit être pour de bonnes raisons, et le cœur leur en a saigné. « La populace belge n'a certainement pas regretté moitié autant que nous-mêmes et nos soldats ce dont elle-même a été cause, en obligeant nos troupes disciplinées à ce moyen extrême de légitime défense. »

On invoquera vainement les faits : Mme L. Niessen-Deiters ne sait que répéter la leçon officielle que tous les Allemands ont reçue et acceptée en août 1914 : que la mobilisation russe est cause de tout le mal, que la Belgique n'était point neutre, que la flotte anglaise croisait déjà à l'entrée de la mer du Nord. Les avions-fantômes qui ont causé aux Rhénans tant de frayeurs rétrospectives figurent en bonne place dans cet arsenal de preuves... Je n'insiste pas sur ces faits, parfaitement connus du public français, mais je note en passant que, pour la Belgique, L. Niessen-Deiters comme L.-D. Frost, n'a que sarcasmes et dureté. Pour la France, au contraire, elle ne se défend pas d'une certaine indulgence. Vivre quarante-trois ans d'un rêve violent,

mais chevaleresque, la revanche, c'est une attitude que les Allemands peuvent comprendre. Les mères allemandes qui pleurent un fils tombé en terre de France sauront pardonner et compatir aux larmes des mères françaises dont les fils ont succombé, eux aussi, pour la défense d'un sol sacré. Contre la Russie même on peut être sans amertume : on connaissait le danger, on se méfiait ; on se méfiera davantage ; il sortira de cette guerre une résolution affermie, une dureté plus grande contre l'ennemi, mais ni mépris, ni rancune profonde. Que dire, en revanche, de l'Angleterre? Elle a commis le crime sans exemple, elle a trahi le sang germanique et la race blanche! Contre elle, on ne peut prêcher que la haine.

Et pourtant, L. Niessen-Deiters a du sang anglais dans les veines. Longtemps, fière de sa double origine, elle a aimé à se sentir issue des deux peuples frères qui représentent dans le monde la civilisation supérieure, la civilisation germanique, celle de l'*Europe centrale*. Douleur et honte! Il lui faut à présent renier son ascendance anglo-saxonne. Non pas à cause de cette lutte fratricide où des Germains s'entre-déchirent : il y a des frères ennemis dans les meilleures familles; mais « parce que la libre et fière Angleterre, en devenant le valet du meurtre et de la semi-barbarie, a renoncé volontairement à la plus noble tâche des peuples civilisés. » Désormais, la Grande-Bretagne est déshonorée, et « les femmes d'Angleterre, dorénavant, baisseront les yeux quand on parlera de culture germanique, de culture de l'Europe centrale. »

Il faut écouter un instant cette furieuse philippique : « Grande-Bretagne! Quel que soit le sort fixé par les dés, tes femmes rougiront jusqu'en éternité en pensant à cette guerre. Tes femmes rougiront de honte quand elles songeront aux hommes anglais qui ont voulu cette guerre! Tu as souillé ton épée sans tache, le jour où tu l'as tirée pour lutter côte à côte avec des Barbares parjures! Tu as maculé ce drapeau qui avait passé toutes les mers, depuis que tu couvres de ton pavillon des assassins! Jamais plus tu ne pourras, jamais plus tes femmes ne pourront prétendre à être comptées parmi les dirigeans d'une culture à qui toi-même fais la guerre! C'est toi qui nous contrains à cette lutte à outrance, à cette lutte contre l'univers, que nous soutiendrons, pour vaincre ou pour mourir, tant que battra un cœur en terre germanique! Quel que soit le verdict

des dés d'airain, c'est nous désormais qui héritons devant l'Europe du legs de ta culture. »

Quel est, au juste, ce crime de l'Angleterre ? Il est double : crime contre la *Kultur* germanique, crime contre le génie de la race blanche. Les procédés de l'Angleterre, dès le premier jour, furent criminels : couper le câble qui relie l'Allemagne aux États-Unis, empoisonner à loisir l'opinion des deux Amériques, cueillir en mer les paquebots neutres qui ramenaient vers la patrie allemande les réservistes d'outre-mer ; autant de traits qui révèlent l'abjection profonde de l'âme britannique. « Serre le poing, jeune fiancée, dira-t-on à une jeune fille dont le fiancé a été capturé sur mer. La pire des nouvelles est pour toi. Ton bien-aimé ne sera pas blessé, ton bien-aimé ne tombera pas au champ d'honneur. Serre le poing, puisqu'il faut se taire. Ton bien-aimé sans défense a été attaqué par des brigands de grand chemin, et ces brigands étaient du même sang que lui. Ton bien-aimé est prisonnier sans avoir eu la moindre possibilité de prendre les armes. Serre le poing, jeune fille ; ce que tu as appris, ce n'est pas la mansuétude, ce n'est pas l'énergie, c'est la *haine !*... Qu'elle porte des fruits au centuple, cette haine... Tes enfans l'emporteront avec eux et la répandront par le monde, et le jour viendra où la moisson lèvera en tout lieu, chaque grain en portant cent ou mille ! »

Avant la guerre, l'Allemagne s'était longuement bercée d'un doux rêve : alliée à sa sœur l'Angleterre, dont elle admirait la maturité robuste, elle entrevoyait un avenir de paix et de sécurité où la nation dominante sur terre et la nation dominante sur mer coopéreraient à une grande œuvre de pacification et de civilisation universelles. Représentant à elles deux cette forme supérieure du génie humain qu'est le génie germanique, elles organiseraient peu à peu le monde selon un système rationnel où ce génie triompherait. La duplicité et l'ambition britanniques ont réduit à néant ce beau projet. Car avec l'Angleterre, pas de camaraderie possible : on est son vassal ou son ennemi. Et pas de lutte loyale possible non plus. Tous les moyens lui sont bons pour asservir les peuples ; après avoir tyrannisé les Indes, l'Afrique du Sud et l'Égypte, elle ose encore accuser l'Allemagne dont chacun connaît l'honnêteté « pédantesque à force de minutie, » d'avoir violé le droit des gens ! Par bonheur, la puissance britannique est moins bien assise qu'elle ne le paraît. Riche en

vaisseaux, riche en capitaux, la Grande-Bretagne est pauvre de ces biens idéaux qui seuls assurent l'avenir : « le dévouement personnel, la sincérité intérieure, l'idéalisme. » Elle ne risque rien à la lutte : ni l'intégrité de son territoire, ni le sang de ses fils : « C'est le porte-monnaie de l'Angleterre qui se bat pour l'Angleterre. Pis encore : des gens de couleur font la guerre au compte de l'Angleterre, au cœur même de l'Europe. » Ceci indique un vice si grave que l'Angleterre a signé par là sa déchéance ; elle n'est plus désormais que l'homme mûr dont la force décline ; « l'Allemagne est le gaillard jeune et vigoureux, dont les épaules s'élargissent d'elles-mêmes, dont les muscles s'endurcissent d'autant plus que la lutte est plus rude. » L'Allemagne enhardie ne dira plus désormais : l'Angleterre *et* moi. Elle dira : l'Angleterre *ou* moi, sûre d'avance de son succès.

Ce qui va passer des mains de l'Angleterre aux mains de l'Allemagne, c'est l'honneur suprême de représenter dans le monde l'Europe, les peuples blancs. L'Europe est le continent blanc par excellence. Elle a donné naissance à la race qui domine toutes les autres races et les dépasse. Elle devait avoir l'orgueil de cette haute supériorité. Si des querelles s'élevaient dans son sein, elle devait mettre son honneur à les vider en famille, sans y mêler des voisins, des intrus ou des domestiques. Mais l'Angleterre ayant trahi la solidarité germanique a plus gravement encore rompu la solidarité européenne, en appelant sous ses drapeaux des noirs et des jaunes. Tout ce qui porte atteinte à la race blanche dans une de ses branches, ruine le prestige de toute cette race aux yeux des peuples inférieurs. Les noirs qui auront massacré des hommes blancs, maltraité des femmes blanches, humilié des prisonniers blancs pour le plus grand profit de la France et de l'Angleterre, oublieront vite les différences subtiles entre Allemands, Anglais, Belges et Français pour ne se souvenir que du fait brutal : des noirs ont impunément porté la main sur des blancs (1). Et que dire de l'orgueil jaune, déjà si intolérable depuis Moukden, à présent qu'Anglais et Japonais sont entrés ensemble dans Tsing-Tao ?

La vérité, c'est que neutralité belge, militarisme allemand, atrocités de Belgique, sac de Louvain ne sont que prétextes

(1) L. Niessen-Deiters énumère, p. 54-55, les prétendues atrocités qui auraient été commises dans les colonies allemandes par les troupes alliées.

mensongers ; ce sont « les pièces qui composent le mantelet vertueux dont se couvre la Triple-Entente, qui en a si rudement besoin. » La cause de tout le mal demeure l'avidité anglaise, la trahison anglaise. « Le sang versé dans cette effroyable guerre crie au ciel. La *Kultur* se voile la face. Mais Clio se dresse, sévère et muette, et son stylet grave dans le livre éternel de l'histoire un seul nom, celui de la nation coupable : l'Angleterre. »

*
* *

De tant d'imprécations, quelle peut être la conclusion pratique ? Comment les femmes d'Allemagne aperçoivent-elles dans l'avenir leur rôle et leur devoir patriotique? Il y a chez elles abondance de projets. Les unes s'en tiennent à prêcher à leur sexe la maternité à outrance, telle Mme Lily Braun, — pour sa part mère d'un fils unique, mais qui tient à vilipender les Françaises « qui ne veulent plus d'enfans (1). » L. Niessen-Deiters préconise d'abord la haine, cela va de soi, puis une vaste association féminine d'espionnage allemand à travers le monde. D'autres vont jusqu'à étudier en détail un plan de « service obligatoire » pour les jeunes filles, solidaire et complémentaire du service militaire des hommes. Il reste un mot à dire de ces rêveries d'après-guerre.

Pour Mme Niessen-Deiters, la tâche des femmes allemandes après la guerre sera de veiller jalousement sur ce précieux patrimoine : la civilisation germanique, les formes de pensée, d'art, de sentiment et d'action qui sont propres à la race allemande. Elles auront à faire la preuve que le peuple allemand, courageux et discipliné, est aussi « l'un des mieux élevés qui soient au monde, » et qu'il mérite, « par sa civilisation autant que par sa valeur militaire, de compter au nombre des peuples dirigeans. » Rien de plus légitime, après tout; mais il faut voir ce que notre pamphlétaire entend par civilisation, par culture.

Civilisation, culture, ce sera pour elle avant tout la haine de l'étranger, la haine de l'Angleterre en tout premier lieu. Il faudra que les femmes d'Allemagne entretiennent chez elles et chez leurs enfans cette « haine salubre » *(Gesunder Hass)* qui

(1) Lily Braun, *op. cit.*, p. 52.

mènera cent ans, s'il le faut, « la guerre de la *pensée* allemande contre la *finance* anglaise, de l'idéalisme contre le matérialisme, de l'intelligence contre la force brutale, de tout ce qui est allemand contre tout ce qui est anglais. » Elles veilleront à ce que rien ne soit oublié ou pardonné; elles sèmeront dans les jeunes cœurs une semence de haine, qui fructifiera en actes décisifs. Sans cesse à l'affût, elles ne se lasseront point de démasquer cette Angleterre hypocrite qu'on a trop longtemps admirée; elles méditeront sur le vieux procès de Warren-Hastings et répéteront contre la nation tout entière les paroles solennelles de l'acte d'accusation : « J'accuse la Grande-Bretagne de crimes graves et d'horribles méfaits. Je l'accuse au nom de la nature humaine, au nom de l'un et l'autre sexe, au nom de tous les âges et de toutes les conditions. Je l'accuse d'être l'ennemie universelle et l'oppresseur de tous.

Contre « l'ennemie universelle, » il faudra organiser une surveillance de tous les instans, et c'est à quoi les mères prépareront leurs fils à l'avenir : « Il faudra mettre auprès de John Bull un observateur sagace, qui contrôle chacun de ses actes et le livre aussitôt à la publicité, qui ne lui laisse jamais faire un pas sans proclamer aussitôt à la face du monde comment et pourquoi ce pas a été fait. On placera à ses côtés un concurrent subtil, qui ne lui laissera de paix ni jour ni nuit. On lui donnera pour ennemis des cerveaux lucides et ingénieux, — hommes de science, journalistes, négocians, — qui auront assez de bonne haine dans le ventre pour deviner les points faibles de l'adversaire, et assez de décision claire et froide pour s'y attaquer et en tirer parti. Telle sera la tâche de notre jeunesse, pendant la guerre et en Europe d'abord, mais longtemps aussi par la suite et dans le monde entier » Charmant programme, en vérité! Il semble que nous les voyions d'ici, ces mégères prussiennes, faire épeler à leur marmaille l'hymne de haine de Lissauer, puis enseigner à leurs fils et à leurs filles les rudimens de l'art de l'espionnage! C'est bien ainsi que L. Niessen-Deiters se représente le devoir de ses congénères, et elle a consacré toute une conférence, donnée à Cologne le 11 mars 1915, à exposer le rôle que les femmes joueront désormais dans la *Weltpolitik* allemande (1).

(1) *Frauen und Weltpolitik.* (*Deutsche Kriegsschriften*, XVIII, Bonn, 1915.)

Avant la guerre, le féminisme se disait *international*. « Femmes de tous les pays, unissez-vous! » tel fut longtemps son mot d'ordre. Mais peut-être le moment est-il venu d'imiter « le geste loyal et chevaleresque » (1) des chefs socialistes, immolant sur l'autel de la patrie leurs erreurs d'antan. Toute Internationale est désormais condamnée, tant que les États eux-mêmes n'auront pas conclu cette grande Internationale pacifique de l'avenir : les États-Unis d'Europe. Jusque là il est vain de vouloir fraterniser par-dessus les frontières, au nom d'un idéal politique, religieux, philosophique ou social. La guerre survenant met brusquement à nu l'extrême fragilité de toutes ces constructions.

Il est cependant une Internationale à quoi Leonore Niessen-Deiters semble fort attachée : c'est ce qu'elle appelle l'*Union internationale des femmes allemandes à travers le monde (Internationaler Bund deutscher Frauen)*. Voilà ce qu'une Prussienne, par un singulier abus des termes, qualifie d'Internationale. Le plus urgent, à ses yeux, n'est pas que les Allemandes conquièrent le bulletin de vote; c'est qu'elles se rendent utiles, indispensables à l'État. Qu'elles se mettent toutes au service de la *Weltpolitik* allemande : très vite, il apparaîtra qu'on n'est pleinement actif dans le domaine politique et social que si l'on y exerce la plénitude de ses droits. Pour des raisons d'utilité pratique, les femmes obtiendront très aisément alors ce bulletin de vote qu'on leur refuse encore.

A elles de faire d'abord leurs preuves, à elles de saisir l'occasion qui s'offre. « Sauront-elles entrer dans l'arène comme *citoyennes allemandes de l'Univers* (2)? Commenceront-elles leur carrière politique, résolues à lutter pour la *Weltpolitik* allemande? Sauront-elles, animées du plus pur et du plus noble civisme, écrire sur leur bouclier cette devise : *l'État*, et subordonner tous leurs vœux personnels, leurs ambitions, leurs revendications, à cette grande fin unique : *la prospérité et le développement de l'Empire allemand*, foyer central du continent blanc (3)? » Ainsi l'individualisme féminin, devant l'idole impériale, se frappe humblement la poitrine; ambitions,

(1) *Frauen und Welpolitik*, p. 7.

(2) *Deutsche Weltbürgerinnen*, comme qui dirait un nègre blanc ou un aveugle clairvoyant.

(3) *Frauen und Weltpolitik*, p. 16.

revendications légitimes, tout est oublié; il n'aspire plus qu'à servir. Il jure, dans sa bonne volonté, de ne plus rêver d'autre rêve que celui de la Grande Allemagne. Il se remettra à l'école. Il apprendra l'histoire et la géographie, cette fameuse « géographie appliquée » *(Angewandte Geographie)* où l'univers tourne autour de Berlin pris comme centre. On rougira désormais d'adopter des modes du dehors, de lire des romans français ou anglais, de s'intéresser à des manifestations d'art étrangères. On ne voyagera plus que pour prendre des notes sur les mœurs et le génie des autres peuples, considérés dans leur rapport avec l'Allemagne et selon le degré d'intérêt qu'ils présentent pour l'Empire allemand. On formera peu à peu un vaste réseau de femmes allemandes qui dans ses mailles enserrera l'univers; on y affiliera tout ce qui peut exister déjà en fait de groupemens professionnels ou corporatifs. Une large franc-maçonnerie de femmes allemandes organisera un échange incessant de renseignemens, de conseils, de secours sur tout le globe. Le tout à la plus grande gloire et pour le plus grand profit de l'idée allemande à travers le monde (1).

Telle sera l'action de la femme allemande au dehors. Au dedans, tout en attisant cette « bonne haine » dont elle veut garder claire la flamme, elle travaillera à former une génération de jeunes *Weltpolitiker* convaincus. Munie de sa mappemonde et d'un traité d'ethnographie, elle inculquera aux enfans la foi dans la mission exceptionnelle du germanisme sur la terre. « La génération montante qui réalisera la *Weltpolitik* de l'avenir doit apprendre dès le jeune âge à ne considérer l'Empire que dans son rapport avec la carte du monde (2). »

A quoi vont désormais rêver les jeunes filles et les femmes d'Allemagne? A ces questions que L. Niessen-Deiters énumère : « Pourquoi Constantinople est-elle le pivot de la politique européenne? Quelle importance avait pour nous le Bagdad? Que signifiait pour l'Empire la possession du riche *hinterland* de Tsing-Tao, et où notre commerce trouvera-t-il au monde une compensation honnête et légitime (3)? » Les femmes contribueront ainsi à élever leur peuple au rang de « peuple mondial, » de *Weltvolk*.

Il appartenait à Lily Braun d'aller plus loin encore dans

(1-2) *Frauen und Welpolitik*, p. 18-19, p. 21-22.
(3) *Ibid.é*, p. 24.

l'aveugle dévouement à l'impérialisme teuton. Renonçant à toutes les exigences de son féminisme ancien, elle ne conçoit plus pour les femmes qu'une seule vocation : la maternité (1). Et afin de préparer à leur tâche celles qui seront les épouses et les mères des futurs soldats allemands, elle n'imagine rien de mieux que l'institution d'un « service obligatoire » des jeunes filles. Une ou plutôt deux années ne seraient rien de trop pour inculquer aux jeunes Allemandes les principes d'économie domestique et sociale, d'hygiène et de puériculture qui leur seront utiles plus tard. Ne pourrait-on pas aussi les astreindre, jusqu'au mariage, à des périodes de réserve annuelles, tout comme les soldats? Quel bienfait pratique inestimable pour toute la race! Et quel bénéfice pour la gent féminine! « Il n'y aurait plus de chicanes entre femmes ambitieuses de titres et d'honneurs, il n'y aurait plus de défections. Les femmes apprendraient enfin à revêtir l'uniforme et à marcher au pas quand il s'agit de se battre (2). » On a songé, en effet, dans les cercles féministes allemands, à demander au gouvernement d'organiser le « service obligatoire des femmes. » Sur quels principes et sous quelle forme, ici les définitions divergent et parfois s'opposent. Les plans d'Élisabeth Gnauck-Kühne semblent se rapprocher beaucoup de ceux de Lily Braun, alors qu'une autre vieille garde du féminisme, Rosa Kempf, y oppose de sages et prosaïques objections (3). Aussi bien, le gouvernement semble-t-il disposé, par sa « mobilisation civile, » à ôter aux femmes le souci d'élaborer elles-mêmes leur organisation de combat. Ce qu'il nous importe ici d'avoir démontré, c'est dans quel esprit les femmes d'Allemagne ont accepté la guerre et ses conséquences, dans quel sentiment, par suite, elles se plieront à toutes les nécessités nouvelles qui en pourront naître.

L'impression dominante, à la lecture de ces quelques pamphlets féminins allemands, est celle d'une grande activité, théorique et pratique, et d'une richesse considérable, encore mal exploitée. Les femmes allemandes, en cette affaire, ne sont pas restées aussi passives qu'on veut bien le dire. Elles ne se

(1) L. Braun, p. 51-53.

(2) L. Braun, p. 48.

(3) Elisabeth Gnauck-Kühne : *Dienstpflicht und Dienstjahr des weiblichen Geschlechts*, 1915 (Le devoir militaire et l'année de service du sexe féminin.) Rosa Kempf : *Das weibliche Dienstjahr* (L'année de service des femmes), dans l'Archiv für Sozialwissenschaft u. Sozialpolitik, t. 41, fasc. 2, p. 421-437.

sont montrées ni innocentes, ni inoffensives, ni imbéciles non plus, disons-le à leur honneur. Le gouvernement allemand n'a pas eu de meilleurs auxiliaires pour faire régner l'ordre à l'intérieur ; il semble bien qu'il n'ait pas eu non plus de thuriféraires plus enthousiastes pour sa politique de proie. Que vaudront cette excellente organisation et ce fanatisme pangermaniste contre la famine menaçante et la déconfiture militaire qui déjà s'annoncent? Il est fort malaisé de le conjecturer. Mais tant qu'ont duré les succès militaires, le chœur des femmes n'a cessé d'exciter à la conquête les guerriers déjà fanatisés par ailleurs. Les chants de haine ont été sur leurs lèvres ; le rêve de la grande Allemagne a fait vaciller leur raison. Scrutant l'avenir, elles n'y ont aperçu pour leur sexe qu'une seule activité désirable : le service de l'État prussien, par la maternité d'abord, puis par l'action patriotique généralisée dans le domaine familial, social, professionnel, voire politique ; enfin par une plus savante organisation de « renseignemens » et d'espionnage.

Les plus ambitieuses, les plus astucieuses parmi elles ont adhéré, en toute lucidité, à la politique opportuniste du parti socialiste auquel beaucoup sont affiliées : en échange d'un appui sans réserves, d'un dévouement sans bornes, elles ont espéré obtenir plus tard du gouvernement impérial les libertés, les droits nouveaux que vingt ans de meetings et de criailleries ne leur avaient pas conquis. La manœuvre n'est pas nouvelle ; elle atteste une survivance intéressante d'esprit féodal. Mais on n'aperçoit pas pourquoi elle vaudrait à ceux ou à celles qui l'ont conçue et exécutée une mesure spéciale d'estime, de sympathie ou de pitié.

Et quant à la grande masse qui n'a pas cherché si loin ses raisons, on peut dire qu'en se laissant volontiers porter par la vague immense d'impérialisme brutal, elle s'est rendue solidaire de tous ceux, — Empereur allemand, parti militaire, doctrinaires du pangermanisme, — qui ont déchaîné sur l'Europe le fléau dont nous n'avons pas fini de ressentir tous les coups.

G. Bianquis.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE M. DE RÉGNIER (1)

Tito Bassi est un garçon de Vicence, le fils d'Ottavio Bassi, cordonnier, et de Clelia Gherambini, lingère. Il écrit ses mémoires, qui sont le dernier roman de M. Henri de Régnier, à l'automne de l'an 1773. Son père, dont Dieu ait l'âme, était un homme qui refusait de rien connaître hors de son métier, hormis de tailler le cuir, le coudre et le clouer, manier l'alène et le marteau. Il n'avait pas de curiosité ; ses sentimens, il ne les disait pas. Mais Clelia était, par un contraste périlleux, toute imagination, fantaisie et rêverie. Un bon ménage, d'ailleurs, le bonhomme étant sourd et la jeune femme étant sage. Lui, confiné dans sa besogne, elle emportée à ses chimères, ne se rencontraient pas beaucoup. Et ils s'aimaient : lui, on verra comme, pour elle, il se précipite à la mort : et elle, épouse d'un vieux cordonnier, n'est pas sûre de n'être pas la favorite du Grand Turc ou la femme du Grand Mogol.

Ce ne sont ni Ottavio ni Clelia qui forment et composent jour à jour l'âme qu'ils ont donnée à Tito Bassi ; Ottavio veille seulement à ses chaussures, les veut solides et commodes ; Clelia ne veille qu'à son linge, le veut propre et fin. Son enseignement, Tito le doit à un excellent prêtre, et savant, l'abbé Clercati, ami de ses parens, dont il approuve la piété, la vertu, les obligeans cadeaux, soit d'une paire de fameux souliers, soit d'un élégant rabat de lingerie. L'abbé Clercati

(1) *L'Illusion héroïque de Tito Bassi* (1916) ; du même auteur : *La canne de jaspe, La double maîtresse, Les amans singuliers. Le bon plaisir, Le mariage de minuit, Les vacances d'un jeune homme sage, Les rencontres de M. de Bréot, Le passé vivant, La peur de l'amour, Couleur du temps, La flambée, L'Amphisbène, Le plateau de laque, Romaine Mirmault* (1897-1914, Mercure de France.)

s'est promis de faire de Tito un latiniste. Mais l'éducatrice de Tito, ce fut sa ville natale, Vicence belle et charmante avec les deux rivières qui lui sont « une ceinture d'eaux vives et fraîches, » avec ses vergers et ses vignes, avec les dômes de ses églises, avec sa basilique palladienne et avec toute la parure de pierre dont l'a ornée le génie de son divin Palladio, avec la dignité gracieuse que la nature et l'art ensemble ont accomplie en elle comme un chef-d'œuvre. Et, le propos de M. de Régnier, ce fut de montrer, dans son Tito, Vicence.

Il s'est plu, maintes fois, à de telles analogies d'un personnage qu'il invente et d'une cité qu'il a vue : et Venise, et Vérone, et Paris ont, parmi ses romans, je n'ose dire leurs symboles, au moins leurs vivantes images. Les cités, et aussi les époques. Du reste, ce n'est pas qu'il prétende illustrer là une théorie du genre de celle que Taine a formulée et qui, d'un être, fait le produit d'un temps et d'un milieu : non pas cette théorie, non pas une autre. Aucune théorie, certes. Et, afin qu'on ne soit pas tenté d'en chercher une où il n'a cherché qu'une image à dessein combinée, il a soin de noter, autour de l'image, les élémens de vérité qu'il n'utilise pas. Ainsi, vers la fin de *Romaine Mirmault*, il y a Viterbe, ville farouche, plus vieille que la Renaissance et le Moyen Age; ville aux maisons tassées et refrognées, et ville où le bruit des fontaines dans les vasques n'interrompt pas le silence; ville de passions tragiques et muettes. Et le prince Alvanzi, lequel, ayant tué le fat que la beauté de la princesse Alvanzi rendait éperdu d'amour, demeure à consoler en son palais pareil à une citadelle sa femme déraisonnable, voilà Viterbe. Mais, dans les rues de Viterbe, Romaine Mirmault ne rencontre que bonnes gens voués à l'ennui provincial et qui usent paisiblement leur vie quotidienne. A Vicence, tous les garçons ne sont pas de la même sorte que Tito Bassi. Quantité de polissons s'y démènent comme où l'on voudra, inattentifs à la poignante leçon de Vicence. Tito avait le privilège d'une sensibilité qui le prêtait à la persuasion du paysage et des monumens ; et il avait sa méditation puérile devant le palais Vallarciero, magnifique et mystérieux.

L'héroïsme qui est épars dans l'air de Vicence, Tito l'a recueilli. Et, dans Vicence plus riche de souvenirs que de réalité, dans Vicence qui, dès le moment où cet enfant y grandissait, n'était plus au bel état de sa prospérité, laissait tomber en désuétude sa splendeur ancienne et courte, en pauvreté son faste, les velléités que Tito attrapera ne seront que d'héroïsme vain, manqué.

Le palais Vallarciero dresse, en face de la boutique où Ottavio

tape sur le cuir, où Clelia brode et badine, dresse la masse énorme et la majesté de ses murailles, ses colonnes plates, ses statues, ses hautes fenêtres. Clelia jadis, étant au service de la comtesse, le connaît, ce beau palais. Tito en regarde les dehors, la grande porte, le va-et-vient de valets, d'abbés, de gens de toutes sortes, les carrosses qui amènent la compagnie et parfois emmènent le comte et la comtesse : à travers les glaces, Tito aperçoit leurs visages, leurs perruques, spectacle admirable et qui lui fait battre le cœur. Il attribue au comte et à la comtesse de Vallarciero des aventures que ces personnes étonnantes ne soupçonnent pas, à lui-même des aventures qui ne sortiront pas de ce petit domaine où il est le maître du gai mensonge. Pour que le comte et la comtesse de Vallarciero fussent avertis de savoir qu'il existe et qu'il a nom Tito Bassi, quel exploit le tente? une prouesse qu'il ne réussit pas à concevoir assez extraordinaire. Une nuit, comme Tito allait à ses quatorze ans, le palais brûle. Un divertissement que le comte et la comtesse donnaient à la noblesse de Vicence et des alentours fut cause qu'on alluma lampions, girandoles et torches de résine. La fête finie, tard après minuit, les fenêtres s'éteignirent; et puis elles s'embrasèrent soudain. Les vitres qui éclatent, la fumée qui monte, les craquemens, les effondremens ; et Tito de crier : « Le palais Vallarciero est en feu! » La grande porte du palais s'ouvrit ; et parurent le comte et la comtesse, elle un bonnet de lingerie sur ses cheveux, une mante sur ses épaules, et lui en robe de chambre, un foulard de l'Inde noué à la tête remplaçant la perruque : tous deux, en leur costume imparfait, superbes aux regards enchantés de Tito. Ils se réfugièrent dans la boutique du cordonnier, qui les fit asseoir, tandis que Clelia les saluait de révérences. Mais la comtesse avait oublié, dans la fureur de l'incendie, son carlin chéri Perlino; et de crier et de se lamenter : Perlino, Perlino! Clelia baise la main de la comtesse; et elle s'élance. Ni la foule, ni les sbires du podestat ne la retiennent. Elle va sauver Perlino. Tito la vit s'engouffrer dans les flammes. Et Ottavio s'élança, non pour le carlin, mais pour sa femme. Le carlin fut sauvé. Ottavio et Clelia périrent. Tito fut orphelin et, dans son deuil aussi, fut déçu de lui-même : il n'avait pas saisi l'occasion si glorieuse.

Après cela, il est, sous l'indulgente discipline de l'abbé Clercati, ce jeune latiniste qu'on voit, sur les pentes du Monte Berico, sous les ombrages, méditer Virgile et Cicéron, les yeux baissés ; mais on ne voit pas que sa pensée est toute bouillante d'une activité secrète. Le soir, quand il épie la minute où la beauté de Vicence va se noyer dans

l'ombre, il suppose Vicence aux prises de ses ennemis et délivrée par lui, Tito Bassi, qu'une foule en délire acclamera, fera passer sous des arcs de triomphe, l'épée à la main, conduira même jusqu'à la basilique, où le podestat, timide et plein de gratitude, lui mettra aux tempes la couronne de vert laurier.

Mais, un jour qu'il se promène sur la route de Padoue, un cavalier s'approche, au galop. Tito se jette aux naseaux du cheval, saisit la bride. Il est traîné dans la poussière. Il a sauvé cet imprudent. L'imprudent le remercie avec des injures : de quoi se mêle-t-il, d'arrêter les chevaux quand on s'exerce à la course? il a failli désarçonner un milord. Une autre fois, un moine qui mendie de porte en porte, la besace vide, se débat contre un chien furieux qui déjà tire sur un pan du froc. Tito n'écoute que son courage et, d'un bâton, tue le chien. C'est beau! Une semonce du moine le récompense : pourquoi entraver les desseins de la Providence? et, si Dieu voulait que sa créature pâtit sous les crocs du molosse, Tito n'avait point qualité pour intervenir en de tels projets. Tito s'attriste, jusqu'à une circonstance heureuse où il débite au comte et à la comtesse de Vallarciero une harangue latine, joliment redondante, et célèbre leurs noces d'argent. L'assemblée est nombreuse. Il y a là un gros homme, le seigneur Alvise Alvenigo, personnage nouveau de ce roman. Vous ne l'attendiez pas? l'auteur n'avait pas du tout préparé sa venue? « Je me suis borné, en cette occurrence, à suivre l'exemple de la vie, qui ne nous ménage pas les surprises... » Le seigneur Alvise Alvenigo, d'une illustre et puissante famille vénitienne, est un grand amateur de théâtre et fin connaisseur en matière de tragédies où l'histoire et la fable se joignent pour le contentement subtil d'un lettré. Sa Seigneurie n'a guère apprécié les fadaises latines de Tito : mais la voix de Tito l'a transporté d'un si fougueux enthousiasme qu'il annonce que Tito est le fils de son cœur et de sa pensée, qu'il saura lui léguer tous ses biens, en échange de quoi Tito sera le plus fameux tragédien moderne, le Roscius moderne de Vicence et, notamment, sera César dans une tragédie du seigneur Alvenigo. A la Rotonda, qui est le séjour de ce toqué, Tito est César toute la journée : il en a le costume; et il a aussi l'emphase qu'on prête aux héros de l'ancienne Rome depuis que sa grandeur est passée. A Vicence, il y a ce charmant théâtre, le chef-d'œuvre de Palladio, où le décor imite les rues et les superbes édifices de Vicence et, par le stratagème d'une perspective savante, réunit le double agrément de la petitesse et de l'étendue. C'est là que Tito se révèle en César; c'est là qu'il devient, par le faux et tant sédui-

sant prestige de la scène, ce qu'il a rêvé d'être. Vicence l'attend, Vicence l'écoute... Et Vicence éclate de rire ! Ce tragédien qui fait rire, le seigneur Alvise Alvenigo le maudit, l'appelle César imbécile et fils de savetier, misérable idiot.

Ce tragédien qui fait rire ne serait-il pas un comédien? C'est tout de go l'idée du signore Capagnole, chef d'une troupe, et qui l'engage : « Divin Tito, sèche tes larmes ; le coup de pied que tu viens de recevoir est le signe de ta vocation ! » Tito sera le bouffon Scarabellin, dans un théâtre de toile et de planches, à Bergame, pour la foire de la Saint-Alexandre. Farces et parades : le César outragé sera jovial sous la bastonnade et les taloches; il sortira d'un pâté de carton, fera des cabrioles. Sa rancune et la drôle de tête que son chagrin présentera aux moqueries d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, voilà tout le secret de son génie comique. Il est, avec fureur, le fameux bouffon Scarabellin. Et il aime une petite Pierina, de Ferrare, jolie et telle qu'il n'est rien de plus vif et mutin que cette Pierina. Il lui raconte ses déboires : et l'on débute ainsi, quand on a l'âme généreuse et naïve ; les sourires, les moues de Pierina le ravissent de tendresse et d'ardeur. Il enlève Pierina. Elle est jolie, coquette aussi. Les galans l'assiègent : elle n'est pas une citadelle farouche. Les aventures vont leur train. De sorte qu'à Vicence, où la troupe du signore Capagnole a porté son tréteau, sur la piazza dei Signori, à l'heure des sorbets, Tito saisit maladroitement l'occasion d'une querelle. D'un couteau à peler les citrons, ne va-t-il pas tuer Pierina, qui pousse un cri ? Les sbires du podestat s'emparent de Tito, l'enferment dans une étroite cellule. « Ah ! mon pauvre Tito !... » Pas du tout : désormais, on ne rira plus de Tito Bassi le bouffon !

Le podestat de Vicence est maintenant le seigneur Alvise Alvenigo. Et Tito sera pendu. Le poète sifflé de *César* se venge. Eh ! tant mieux : Tito se hausse à la dignité de son infortune. Pierina trop légère, il ne la hait pas : elle lui a donné d'être un héros, enfin !... Sur la piazza dei Signori, la potence est levée. Il y a, dans un concours de peuple, Sa Seigneurie et qui, énorme et goguenarde, fait au condamné un signe aimable de la main. Tito se détourne : et il ne songe qu'à montrer qu'il sait mourir. Il n'est pas sans remarquer l'humeur allègre de la foule ; et il n'est pas sans remarquer la jeunesse, la taille menue et fine du bourreau, le capuchon qui dissimule son visage, la délicatesse des mains qui lui passent au cou la corde de chanvre. Il veille à se bien tenir. Mais, du capuchon fuse un rire clair ; et la foule éclate de rire. Le bourreau, c'est Pierina. Et la céré-

monie de pendaison, ce n'est qu'une comédie un peu rude organisée par le seigneur Alvise Alvenigo, lequel se frappe le ventre de ses deux mains et mêle sa joie ironique aux ovations de la populace. Le poète sifflé de *César* bafoue son triste Roscius et lui inflige le châtiment d'être comique dans les apprêts sinistres de la mort. Au théâtre de Palladio, Tito avait manqué son entrée : sur l'échafaud de la piazza dei Signori, Tito vient de manquer sa sortie. Bref, Tito a la vie sauve, au prix de son héroïsme ; et il sera ce qu'il était, au détriment de ce qu'il a souhaité d'être.

Il fallait raconter ce roman, bien que l'analyse le gâte. Certains romans, on en dégage l'idée philosophique ou morale, on en montre le témoignage de réalité. Cette fois, tout n'est que récit. Le plus gracieux récit, le plus attrayant, varié d'incidens qui en renouvellent sans cesse la surprise aimable, et traversé de personnages, les uns drôles, les autres si touchans, qui évoluent, disparaissent, reviennent et, dans le costume de leur pays et de leur temps, sur le théâtre antique et renaissant de Palladio, jouant la comédie éternelle, la jouent plaisamment, pour qu'on en rie et pour qu'on en rêve.

Un récit : quelques romanciers ne se souviennent pas toujours qu'un roman, d'abord, est un récit. Plaisant : beaucoup d'écrivains oublient volontiers que la littérature est, d'abord, un plaisir ; faute de quoi, elle sera maintes belles choses, tout ce que vous désirez, et risquera de n'être plus la littérature. L'œuvre de M. de Régnier, son œuvre entière et ses romans, est là pour rappeler aux imprudens ces vérités principales. Il aime à conter ; il aime moins à épiloguer sur son art. Cependant, il a formulé, à l'occasion, le précepte de son plaisir. S'il donne *les Rencontres de M. de Bréot*, qui sont de joyeuses rencontres, il avertit son lecteur de ne se point mettre martel en tête : « Je n'ai jamais, en écrivant, cherché quoi que ce soit d'autre que le plaisir délicieux d'une occupation inutile. » *Le Roman d'un jeune homme sage* ressemble à ses ouvrages les plus divers, en ce qu'il ne provient, comme eux, « de rien d'autre que d'un même goût, qui m'est naturel, de me divertir à des événemens et des personnages. » Sur *le Plateau de laque*, voici de « brefs épisodes observés sur la vie ou inventés d'après elle, et qui n'ont d'autre prétention que de divertir par leurs figurines ou d'amuser par leur arabesque. » Au lecteur de *la Canne de jaspe*, cet avis : « Je ne sais pourquoi mon livre ne te plairait pas. Un roman ou un conte peut n'être qu'une fiction agréable. S'il présente un sens inattendu au delà de ce qu'il semble signifier, il faut jouir de ce surcroît à demi intentionnel sans y exiger trop de

suite et en le considérant comme né fortuitement des concordances mystérieuses qu'il y a, malgré tout, entre toutes choses... Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes, avec, parfois, au dehors, le murmure de la mer ou le souffle des forêts. Écoute aussi chanter les fontaines. Elles sont intermittentes ou continues ; les jardins qu'elles animent sont symétriques... Fais le tour des bassins. Parcours le labyrinthe, fréquente le bosquet et lis mon livre, page à page, comme si, du bout de ta haute canne de jaspe, promeneur solitaire, tu retournais, sur le sable sec de l'allée, un scarabée, un caillou ou des feuilles mortes... »

La Canne de jaspe est le recueil des premiers écrits en prose qu'ait donnés M. de Régnier. Il contient *Monsieur d'Amercœur*, *le Trèfle noir* et les *Contes à soi-même*. Il a paru en 1897. Deux ans plus tôt, *le Trèfle noir* offrait déjà quelques-unes des lignes que je viens de citer. Et, sans doute, on y apercevra l'influence de la pensée littéraire qu'on nomme symboliste et à laquelle l'auteur était alors plus attaché qu'ensuite. Je crois qu'ensuite les théories de littérature ou, plutôt, d'école l'ont importuné : les théories ne favorisent pas à merveille le plaisir de la littérature. Mais, détaché ou non de l'école, M. de Régnier n'a méconnu jamais, et non plus maintenant que naguère, et non plus dans *l'Illusion héroïque de Tito Bassi* que dans *la Double maîtresse* et même dans *le Trèfle noir*, cette vérité que les poètes symbolistes ont bien vue, s'ils ne l'ont pas tous interprétée à merveille : une œuvre d'art est un symbole. Non pas une allégorie : un symbole. Et, s'il y a de magnifiques allégories, en tout cas le procédé de l'allégorie est un ornement, vain le plus souvent : l'allégorie, analogue au rébus, met en un langage difficile ce qu'on aurait vite fait de dire en termes simples. Mais le symbole est, dans les arts, dans la littérature, notamment, l'expression des sentimens et des idées qui ne se laissent définir ou étiqueter d'un mot cru. Stéphane Mallarmé voulait que l'art fût « une allusion à la vie : » le symbole est une allusion aux sentimens et aux idées que la vie suggère. Sans lui, toute une part de la réalité serait sans voix, serait comme si elle n'était pas. Avec des couleurs, des lignes, des sons, des mots, l'artiste copie la réalité : il ne la copiera pas toute, s'il ne dépasse aucunement l'évidence première ou l'apparence et néglige, comme disait l'auteur de *la Canne de jaspe*, ces « concordances mystérieuses qu'il y a entre toutes choses. » Les ouvrages de M. de Régnier, ses romans à l'égal de ses poèmes, sont tout pleins de ces concordances, autrement dit, sont des symboles, ne les traduisent pas, ne vous invitent pas à les traduire, vous

engagent à en aimer les grâces au dehors, l'étrangeté plus au fond.

Tito Bassi, un symbole ? Tito Bassi est un garçon qui se rêve une destinée, qui en accomplit une autre. Il est aux prises, lui chétif, et tout sublime qu'il se veuille, avec les hasards. Les hasards ne sont, à l'égard de Tito, que des coïncidences. Mais si, dans la rencontre de Tito et des hasards, les hasards n'en savent rien, Tito médite; et la méditation de Tito suffit à donner une âme au destin. La présence d'une âme fait, de la réalité apparente, un symbole ou, si l'on veut, une rêverie.

Les romans de M. de Régnier sont ainsi des rêveries, qui se posent sur la réalité, non sur toute réalité : il la choisit belle et amusante. « Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes... » et des paysages d'Italie, et les monumens les plus parfaits de l'architecture, un luxe délicat, la plus élégante habitude. Aucune vulgarité n'est admise. Le crime n'est pas refusé; mais il faut que sa pittoresque désinvolture compense le tort qu'il fait à l'ordre calme des événemens. Dans *les Amans singuliers*, le sang coule par trois fois, « de la gorge des deux Corcorone, du flanc de Balthazar Aldramin et du crâne défoncé, sous sa perruque grise, de ce bon M. de La Thomassière; » pour ce recueil de trois contes gaîment tragiques, l'auteur du *Trèfle noir*, et qui a intitulé *le Trèfle blanc* les pages de ses souvenirs enfantins, imagine le nom du *Trèfle rouge*. Et les propos, dans tous ses romans, admettent la vivacité du mot, sa verdeur; mais ce n'est point, de ses personnages, façon canaille : c'est gaillardise et rehaussée de quelque cynisme ou fière loyauté. Si les choses vont un peu loin de ce côté-là, M. de Régnier les autorise d'une ligne qu'il emprunte à Mme de Maintenon, prudente personne, et qui écrivait : « Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci... » Quel temps ? Celui de Mme de Maintenon, qui est aussi celui du roman que couvre cette épigraphe, *Le bon plaisir*. Quel temps encore ? Le nôtre. Et la similitude ainsi proposée nous invite à nous rappeler qu'une certaine liberté du langage, mais surveillée, n'est pas d'hier et est le ton de qui, chez nous, parle franc.

M. de Régnier a demandé à maints pays et à maintes époques, à l'Italie surtout, mais une fois à l'Orient et à la Chine, et à la Renaissance italienne, et au Grand siècle et au plus doux des siècles, longtemps le plus doux, le XVIIIe, le décor et les héros de ses récits. Du reste, il ne se flatte d'être, quant à la Chine, un voyageur, ni jamais un archéologue, ni aucunement un archiviste. Il s'accusait, en accueillant à l'Académie M. Pierre de La Gorce, de n'avoir consulté

ordinairement que « les archives de sa sensibilité, » non « les documens sur lesquels se fonde la science du passé. » Mais la science du passé, même appuyée sur tous les documens, n'est-elle pas un art, et principalement l'art de pressentir ou deviner ? Depuis qu'Henri Poincaré a dit et a prouvé que, dans les mathématiques, la qualité maîtresse est l'imagination, les autres sciences nous paraissent moins inhumaines, se rapprochent de nous ; et la science qui est le moins science, ou l'histoire, nous devient plus traitable et familière. Il y a plus d'histoire ou de vérité ancienne, il y a plus de passé, dans *le Bon plaisir*, dans *les Rencontres de M. de Bréot*, dans *les Petits messieurs de Nèvres*, que dans ces gros volumes où tant d'érudits mettent à sécher et à perdre l'odeur et la sève les feuilles ou les fleurs d'autrefois. Il aime « le passé vivant : » c'est le titre d'un de ses romans. Il aime le passé de n'être pas mort, mais de durer, en quelque manière, jusqu'à nous, après nous, et d'avoir pris son caractère d'éternité. Le passé est déjà une œuvre d'art ; et le symbole en serait, à Versailles, le Louis XIV du Bernin : « Ce roi de pierre, sur son cheval au galop immobile, ne dirait-on pas le Passé courant après le Présent ? » Il court et ne bouge pas. L'art aussi éternise, immobilise ; l'art est de résister contre la fuite incessante de tout, contre le gaspillage et la perte des minutes, contre le temps, contre la mort, contre l'oubli, seconde mort après la mort. Un personnage du *Passé vivant* regarde un pastel de La Tour, un fragile visage à la double expression spirituelle et passionnée : « Le peintre avait saisi le passage de l'une à l'autre. Il avait rendu immuable un moment de vie fugitive... » L'auteur de *la Double maîtresse* avoue qu'il est surpris d'avoir écrit « ce singulier roman, » qui l'importunait, qui s'imposait à lui et qui enfin sut le contraindre : « Cette hétéroclite figure de M. de Galandot m'est, si souvent et avec tant d'insistance, apparue à la pensée que j'ai ressenti le besoin de me l'expliquer à moi-même. Je lui ai inventé une vie pour l'écarter de la mienne et j'ai pris ensuite le parti de le faire connaître aux autres pour mieux parvenir à l'oublier... » Disons, pour consentir à l'oublier. Une idée qui tend à devenir œuvre d'art est une idée qui cherche sa sécurité : elle ne l'a point dans nos âmes perpétuellement remuées, inquiètes et qui font, à chaque instant, plus de mort que de vie ; elle l'a quand elle a pris hors de nous sa forme la plus parfaite. Les deux Corcorone de *la Femme de marbre* sont deux cousins qui aiment également, mais l'un fougueux et l'autre doux, une petite Giulietta. Et Alberto le fougueux aura la belle ; Conrado, qui est doux, l'image en marbre de la belle.

Ensuite, aux premiers feux de l'été, se répand une contagion sur les bords limoneux du Motterone ; chaque jour, les cloches sonnent des trépas : et Giulietta meurt. Alors, Alberto, qui plaignait Conrado et le méprisait de son amante en marbre, lui envie cette amante immortelle ; et, devant la statue, les Corcorone sont deux rivaux qui s'entretuent. Le statuaire avait conté ainsi son histoire à lui : « Un jour, ma maîtresse m'embrassa avec un geste si charmant que je voulus en fixer le souvenir ailleurs qu'en ma mémoire. Celle des hommes est si incertaine que même les images qui l'ont le plus délicieusement émue y sont brèves et fugitives. C'est de l'expérience de cette fragilité que sont nés les arts, et du désir de rendre durable par eux ce qui, sans leur aide, n'est que passager... » Un jeune homme, qui s'attendrit sur la beauté d'un paysage ou d'une idée, en fait part à sa bien-aimée, puis, comme il est dit dans *la Maison du berger*, « se regarde au miroir d'une autre âme : » c'est la première illusion, de présumer plus fidèle et sûre une autre âme. Le sentiment de la frivolité qui est dans toutes les âmes vous mène au désir de l'art, qui est un amour plus impassible et non, comme l'amour et son furtif émoi, toujours menacé.

L'amour et l'art, et la menace de la mort ou de l'oubli, sont la poésie de ces romans que le poète de *Tel qu'en songe* écrit pour son mélancolique et fin plaisir et qui ont la grâce, effrontée parfois, des Fêtes galantes et l'indicible tristesse de l'Embarquement pour Cythère. L'amour en est le sujet, le motif, l'amour si varié ; l'amour tel que le pratiquent, au siècle de M. de Bréot, les libertins, railleurs désespérés ; l'amour à Venise, hier et maintenant ; le grand amour et l'amour futile, à Paris et dans la province ; l'amour qui rend brutal et repentant M. Le Varlon de Verrigny, sans cesse éveillé d'une bonne fortune et tourmenté de scrupules moins vifs que son entrain ; l'amour qui rend comiques M. d'Aiguisy et M. de Valenglin, prétendans malheureux et rivaux de rancune ; l'amour qui rend si pathétique en sa niaiserie le jeune Galandot, si aguichante sa cousine Julie ; et si attrayante jusqu'en ses refus Mme de Blionne qui écarte un rêveur, en lui disant : « Hélas ! monsieur, ne craignez-vous donc pas l'épreuve de la réalité ? » Mais l'amour n'est pas le tout de ces récits, comme il n'est pas, on dirait, le tout de l'existence... « N'y a-t-il pas, s'écrie la gentille Romaine Mirmault, des tas d'autres choses qui le valent bien ? Il y a le soleil, l'air, la lumière, la musique, l'amitié et la toilette !... » On lui répondrait : c'est encore de l'amour. On n'osait lui répondre, et alarmer son allégresse : il y a aussi la destinée, mais

qui, d'ordinaire, ne vaut pas l'amour. La destinée est là, dans ces romans légers et inquiets et qui sont, en même temps que la tragi-comédie de l'amour, une rêverie sur la destinée.

La destinée, les beaux problèmes insolubles, parmi tant de voluptueux épisodes?... Sainte-Beuve appelle un fou Zacharias Werner, poète et philosophe emberlificoté de mysticisme, et qui demandait aux gens : « Savez-vous ce qu'on aime dans sa maîtresse? » On le regardait, avec décence. Mais lui : « C'est Dieu! » Ces confusions métaphysiques ne sont pas du tout ce qu'on trouve dans les romans de M. de Régnier : la destinée dont il s'agit demeure ici-bas, se confine avec prudence et modestie en ce monde où l'affaire de vivre est déjà compliquée.

Mais, en publiant aujourd'hui son *Tito Bassi*, M. de Régnier ne dissimule pas une sorte de frémissement qu'il éprouve. Ce roman fut écrit au printemps de l'année 1914, avant la date où « le bulletin de nos armées devint notre seule lecture ; » et « il se rattache à des préoccupations qui nous semblent d'un autre âge, tant leur recul s'est fait vite dans le passé ; » et la vocation héroïque de Tito est une chose qu'il faut se garder bien d'entendre au sens que le mot d' « héroïsme » a pris dans nos pensées ; enfin ce récit ne concorde pas avec « l'état où nous vivons en ce moment. » Ce récit, dont M. de Régnier note, en quelque façon, l'inopportunité, l' « anachronisme, » il le donne comme « le témoignage d'une époque déjà lointaine : » cette époque, vieille de trois ans, et depuis laquelle nous croirions que des siècles se sont écoulés. « Qu'on le prenne donc comme un des fragmens de ce miroir, maintenant brisé, où notre fantaisie d'alors aimait à considérer le visage de ses rêves ! » Il y a, dans cet aveu, dans cet avertissement, un chagrin déconcerté, la peur aussi de voir anéanties, par la catastrophe et même par ses plus magnifiques résultats, plusieurs de nos raisons de vivre, et notamment l'art ou bien la littérature, ce qui n'était pas rien dans notre vie et dans la vie française. On nous annonce que tout sera changé : même, nous le voulons ; il nous paraîtrait absurde et intolérable qu'un tel effort de la nation ne fût pas le commencement d'une admirable nouveauté, sensible en toutes choses. Mais la littérature? ce que nous appelions littérature, et qui était un jeu ?... Si le temps des jeux est fini !...

Dans son récent discours à l'Académie, M. de Régnier souhaitait que fût ajoutée à la grande *Histoire du second Empire*, de M. Pierre de La Gorce, un tableau de la littérature à cette époque : « L'histoire d'un temps me semble inséparable de celle de sa littérature ; et, en

enlevant au second Empire sa couronne d'artistes et d'écrivains, vous le privez d'une de ses plus belles parures... » Il faudra cette belle parure aussi à la France nouvelle. Mais, quant à dire ce que sera la littérature de la France victorieuse et qui travaille à conserver l'honneur et le bénéfice de sa victoire, les conjectures sont permises.

Ce qui restera vrai, c'est que la littérature, et en particulier la française, est un jeu. Cela, jadis et depuis lors. M. de Régnier, qui veut qu'un roman soit d'abord « une fiction agréable ; » et qui ne lui demande que l'occasion « de se divertir à des événemens et à des personnages ; » et qui se défend d'écrire « pour une autre fin que l'amusement, » suit l'usage de nos écrivains exemplaires, et de Racine qui répète que son objet n'est que de plaire. Et le romancier qui n'a en vue que de « conter certaines façons de vivre, soit du temps passé, soit de notre temps, » continue à sa guise l'œuvre de nos moralistes. Il a mis en épigraphe à l'un de ses livres, les autres la méritent, cette opinion de Mme de Sévigné : « C'est une plaisante étude, que les manières différentes de chacun. »

La littérature, dans notre pays et aux époques les meilleures, est un jeu. Certes, on peut, en plusieurs conjonctures, l'utiliser à divers emplois. Ce fut, en général, le malheur des temps qui l'exigea, ou le permit, quand les législateurs, les savans et les capitaines avaient la tâche lourde et risquaient de n'y point suffire. La littérature alors veut servir. Il arrive qu'elle y parvienne. Il arrive aussi qu'elle ait à se repentir de n'être pas restée, inutile sans doute, au moins anodine.

En tout cas, l'œuvre romanesque de M. de Régnier, si parfaitement fidèle à nos traditions littéraires, belle et délicieuse et, avec tant d'esprit, toute pensive, a en elle, pour ainsi parler, son « privilège. » Elle peint la France, notre goût, nos habitudes de regarder la vie, habitudes qui remontent loin et qui ont, de leurs siècles accomplis, leur valeur et leur charme. Elle montre bien le passé dans le présent, la continuité dans l'invention même et la soudaineté apparente. Elle est un hommage à la durée de ce pays dont l'âme se développe sans perdre jamais ses grâces de la veille. Elle vient de nos origines ; elle a traversé tous nos âges. Elle est de chez nous. Elle a voyagé ; elle a été en Italie, comme y allaient, ou en Espagne, nos poètes de la Renaissance et du Grand siècle, pour y augmenter son trésor, et non pour s'y dénaturer. Elle fleure l'ancienne France, que veuille perpétuer la nouvelle!

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

L'OPTIQUE ET LA GUERRE

La guerre, de quelque façon qu'on l examine, est avant tout un problème de repérage dans le sens le plus vaste du terme.

On a souvent cité ce mot de Napoléon expliquant à un de ses généraux sa méthode pour diriger simultanément l'action de ses troupes sur tout le champ de bataille : « Je m'engage partout, *et puis je vois.* » C'est en somme toujours le *veni, vidi...*

Voir, découvrir ce que fait l'ennemi et où il est a toujours été les trois quarts de l'art de le battre. Ce l'est plus que jamais aujourd'hui que les mêlées à visage découvert des temps révolus ont fait place au *vide du champ de bataille.* Ce vide a été causé, non seulement par quelques perfectionnemens matériels comme la poudre pyroxylée, mais surtout parce que, comprenant de mieux en mieux les nécessités du combat, on a mieux apprécié l'avantage énorme à la guerre de voir et de ne pas être vu.

Mais la nécessité de se cacher, de n'être pas vu, tout en voyant soi-même, a imposé l'emploi de toutes sortes d'artifices par lesquels notre œil a vu reculer les limites de sa puissance et d'autres qui lui ont fourni une vision indirecte, sans qu'il doive se démasquer lui-même. Et c'est ainsi que l'Optique est devenue un des auxiliaires les plus utiles du guerrier.

Pour en comprendre toute l'importance, essayons brièvement de nous représenter quelle serait la situation respective de deux belligérans également nombreux, également bien outillés par ailleurs, mais dont l'un serait démuni d'instrumens d'optique. Celui-ci ne pourrait pas assurer la justesse du tir de ses canons, faute des instrumens de pointage nécessaires. Un exemple récent vient d'illustrer tragiquement ce que serait cette situation. On sait que l'armée roumaine était fournie d'artillerie de campagne par Krupp. Or, depuis près de trente ans, la Roumanie était liée par un traité d'alliance avec l'Allemagne; malgré cela, — et comment ne pas admirer ici le stupéfiant et diabolique esprit de prévoyance de nos ennemis ? — il y avait, dans tous les canons de campagne fournis par Krupp aux Roumains, un petit détail optique qui avait été systématiquement « saboté : » tous les niveaux de pointage à bulle d'air des pièces avaient été par le constructeur remplis seulement d'eau au lieu de la dissolution saline qu'on y met toujours pour empêcher la congélation du liquide par le froid. Les Allemands se réservaient naturellement, si la Roumanie marchait avec eux, de corriger cette défectuosité au moment voulu. Au contraire, si elle se déclarait contre eux, le fonctionnement de son artillerie était compromis. C'est ainsi qu'un grand nombre des canons roumains n'ont pas pu tirer utilement, parce que, dès qu'on les amena dans la montagne, le froid congela l'eau des niveaux de pointage qui éclatèrent, rendant impossible un tir précis.

Comment qualifier l'honnêteté commerciale de ceux qui livrèrent du matériel dûment payé dans ces conditions de machiavélique perfidie?

Comment aussi ne pas s'étonner que les techniciens chargés de la réception de ce matériel n'aient pas aperçu en temps utile le sabotage ? Mais passons... et venons à notre démonstration.

Non seulement celui des deux belligérans qui serait démuni d'instrumens d'optique ne pourrait pas pointer exactement le tir de ses canons, mais il ne pourrait pas télémétrer les distances qui servent d'élémens à ce tir; en outre, il ne pourrait pas observer ce tir lui-même dès que la portée serait un peu grande, faute des lunettes, jumelles et autres appareils de télévision nécessaires; voilà pour l'artillerie.

L'infériorité de l'infanterie ne serait pas moindre : d'une part, la nécessité de s'abriter s'accompagnerait pour elle d'un aveuglement complet, faute d'appareils de vision indirecte, périscopes et autres, et la livrerait non prévenue à toutes les surprises. En outre, incapable

dans l'obscurité d'éclairer le terrain et aveuglée ou repérée dans ses attaques par les faisceaux ennemis des projecteurs dont elle serait elle-même démunie, son infériorité serait encore plus grande la nuit que le jour. Faute d'appareils optiques, les postes d'observation et de commandement verraient leur travail rendu presque impossible ou, en tout cas, beaucoup moins utile.

Enfin l'aviation elle-même ne pourrait ni assurer, par des visées précises, ses bombardemens, ni recueillir ces précieuses téléphotographies qui servent de base à la préparation des attaques et aux tirs de l'artillerie.

Tout ce que nous venons de dire n'est pas moins vrai de la guerre navale où les tirs se font à des distances qui les rendraient impossibles sans instrumens d'optique, et où l'arme moderne et redoutable, le sous-marin, ne puise précisément sa terrible efficacité que dans l'appareil optique qui lui permet de voir et de frapper sans être vu lui-même.

En un mot, on voit dès l'abord, en développant l'hypothèse que nous avons faite, ce qu un examen un peu plus précis va nous démontrer mieux encore : que l'optique, sur terre comme sur mer, est une des armes les plus indispensables, car elle multiplie la précision et l'efficacité des armes proprement dites. Et c'est pourquoi je crois être fondé à dire dès maintenant, sans aucun paradoxe, que l'optique joue dans l'art de la guerre un rôle comparable à la révolution qu'elle a produite dans l'astronomie par l'invention des lunettes. Le pauvre Spinoza se fût sans doute récrié, — et pas seulement par modestie, — si on lui avait dit qu'un jour l'art de gagner les batailles puiserait une force nouvelle dans son métier, qui était, comme on sait, de polir des verres de lunette, la philosophie n'ayant jamais nourri son homme.

***

Il faut reconnaître sans fausse honte que, pour ce qui concerne l'infanterie, les Allemands avaient, au début de la guerre, beaucoup plus que nous, développé l'usage des instrumens d'optique. Depuis, heureusement, l'écart qui existait entre eux et nous à cet égard a été fortement diminué. Tout d'abord, la plupart de leurs gradés avaient dès le début de la campagne d'excellentes jumelles prismatiques; aujourd'hui, nos cadres en sont largement munis aussi, et nous contribuons même pour une bonne part à l'approvisionnement

de nos Alliés. Dans la guerre en rase campagne comme dans la lutte de tranchées, le chef d'infanterie muni d'une bonne jumelle sera capable d'apercevoir l'adversaire avant d'en être vu lui-même à l'œil nu.

Des tireurs d'élite étaient, en assez grand nombre, munis, dès 1914, d'appareils de télévision chez nos ennemis, et c'est ce qui, — avec la visibilité exagérée de nos galons d'or, — explique nos grandes pertes en officiers au début de la guerre. — On sait que la jumelle est formée par la combinaison de deux lunettes de Galilée. Les bonnes jumelles sont aujourd'hui à prismes ; ces instrumens ont un notable grossissement pour leurs petites dimensions et un champ assez étendu ; mais leur principale qualité provient de ce que l'action des prismes a pour effet d'accroître beaucoup le relief. Chacun sait en effet que la sensation du relief est due à la superposition des images différentes données par chaque œil ; il est évident que plus ces images seront différentes, plus le relief paraîtra accentué ; or, grâce aux prismes, les objectifs des deux lunettes de Galilée, des jumelles, peuvent être beaucoup plus écartés (en général deux fois plus) l'un de l'autre que les deux oculaires contre lesquels sont appliqués les yeux. C'est comme si, grâce à la concentration des rayons lumineux que rassemblent les prismes, on avait observé avec des yeux deux fois plus écartés l'un de l'autre qu'ils ne sont en réalité.

Les jumelles réglementaires d'artillerie portent d'ailleurs une graduation intérieure qui se superpose au paysage, et qui, divisée en « millièmes » (j'ai expliqué naguère quelle est cette unité), facilite la détermination rapide de certains élémens du tir.

Enfin, et grâce à un artifice que la place nous manque pour détailler ici et qui est fondé sur le principe appliqué aux télémètres et dont il sera question ci-dessous, les jumelles prismatiques transformées en jumelles stéréoscopiques non seulement deviennent des instrumens rapprochans et grossissans, mais donnent la valeur approchée des distances des objets.

Sous ses diverses formes, et grâce aussi à son faible encombrement, la jumelle est donc un auxiliaire précieux du combattant, quel qu'il soit.

Les Allemands, dès le début de la lutte de tranchées, ont muni certains tireurs spéciaux, dits « tireurs d'officiers, » de fusils sur lesquels était fixée, en guise de ligne de mire, une lunette à réticule à assez fort grossissement. — On sait assez ce qu'ont coûté ces engins, pointés en permanence sur les créneaux de nos tranchées, aux impru-

dens qui séjournaient plus que de raison a ces créneaux. Depuis longtemps, nous sommes entrés dans la même voie, mais nous n'aurions jamais dû nous y laisser précéder.

Tapis dans leurs tranchées respectives, les combattans, s'ils étaient forcés, pour surveiller la position adverse, de l'observer directement, devaient lever la tête au-dessus du parapet protecteur. Pour éviter les deux termes également fâcheux de ce dilemme : ne rien voir ou n'être plus protégé, on a créé ou plutôt généralisé d'ingénieux dispositifs qui sont les *périscopes :* mes lecteurs, j'en suis sûr, sont assez versés dans l'étymologie pour que je n'aie pas besoin de leur expliquer le sens de ce mot.

Innombrables sont les systèmes de périscopes, et il serait fastidieux, sans intérêt,... et d'ailleurs indiscret, de les exposer ici. Ils sont tous établis sur un principe vieux comme le monde, que Narcisse déjà connaissait lorsqu'il se complut dans sa propre admiration, et dont tous les romanciers tirent des effets lorsqu'ils font observer dans une glace par un témoin mystérieux les gestes des personnages qui se croient seuls : la réflexion de la lumière.

Dans les maisons flamandes nous avons tous vu, lorsqu'on pouvait encore voyager en Belgique, — quand ce temps-là reviendra-t-il ? — de ces glaces discrètement posées sur l'appui d'une fenêtre au premier étage des maisons et qui permettent au maître de céans de voir sans être vu le visage de celui qui sonne à la porte ; ce miroir ainsi disposé, ce muet défenseur de l'intimité flamande est comme le type des périscopes. Qu'à ce premier miroir on en ajoute un second qui renvoie l'image du paysage dans une nouvelle direction, qu'à ces miroirs on substitue des prismes à réflexion totale, qu'on ajoute sur les trajets des rayons lumineux des lentilles destinées par surcroît à grossir les images et à changer le périscope en lunette périscopique, c'est toujours le même système, système qui consiste à aller cueillir, par le moyen d'un objet réfléchissant, l'image qu'on veut voir sans y risquer dangereusement l'œil lui-même.

C'est aussi une sorte de périscope, cette glace que les chauffeurs fixent sur les montans de leur automobile et qui leur montre les voitures arrivant derrière eux. Enfin le principe périscopique est depuis longtemps et fructueusement appliqué dans certains instrumens astronomiques comme l'équatorial coudé inventé par ce savant à jamais regretté, Maurice Lœwy, directeur de l'Observatoire.

*
* *

Outre les instrumens d'optique utilisés par l'infanterie, l'artillerie en emploie d'autres qui lui sont plus particulièrement nécessaires à cause des distances plus grandes auxquelles elle tire. Tout d'abord, elle emploie différentes lunettes assez analogues aux lunettes astronomiques et notamment des lunettes de batterie d'assez forts grossissemens et qui servent à apprécier certains élémens du tir.

Dans beaucoup d'observatoires d'artillerie, on emploie aujourd'hui des lunettes assez puissantes, qui permettent d'observer des objectifs lointains et de régler sur eux le tir des canons. Une vieille méthode classique, le repérage des batteries par les lueurs, y est appliquée concurremment; le principe bien connu de cette méthode est simple: si lorsqu'une pièce ennemie tire, et de préférence la nuit, on observe sa lueur de deux observatoires suffisamment écartés l'un de l'autre et que l'on reporte sur la carte les directions suivant lesquelles on a observé cette lueur respectivement aux deux stations, il est clair qu'elles se recouperont à l'endroit de la carte où se trouve la pièce. Cette méthode élémentaire n'est pas d'une application aussi aisée qu'on le pourrait croire, car on a soin le plus possible de « défiler les pièces aux lueurs, » comme on dit dans le jargon d'artilleur, c'est-à-dire de les placer derrière un masque naturel ou artificiel suffisamment élevé; néanmoins, il est des cas, provenant de la nature du terrain et de la position des observatoires, où on aperçoit les lueurs, et la méthode précédente est alors applicable. Elle donne de bons résultats grâce à des dispositifs assurant une précision satisfaisante dans la détermination exacte des directions de visée et qui relèvent de l'optique, mais qu'on voudra bien nous excuser de ne pas décrire ici.

La détermination des distances des objets éloignés sur lesquels elle tire est avant tout nécessaire à l'artillerie. Elle la réalise grâce aux télémètres dont le nom indique suffisamment la destination.

Tous les télémètres employés dans les armées et dans les marines belligérantes sont des appareils optiques établis d'après le principe de la triangulation.

C'est par une triangulation que les astronomes mesurent la distance des astres à la Terre; pour la Lune, par exemple, des observateurs se placent à deux endroits de la Terre très éloignés l'un de l'autre et visent, à un instant donné, un point de la Lune; connaissant l'angle

que font alors les deux rayons visuels et la distance des deux observateurs, on en déduit la distance cherchée, car on a ainsi un triangle donttout es les dimensions sont déterminées, puisqu'on en connait la base et les deux angles adjacens à cette base. C'est par des procédés analogues qu'on a déterminé exactement les dimensions de la Terre et les distances géodésiques, en partant d'une base préalablement connue. C'est pareillement par une triangulation en partant d'une base que les géomètres et les topographes font leurs levers. Lorsque nous apprécions à l'œil nu la distance d'un objet situé à quelques mètres, nous estimons inconsciemment l'angle que forment les rayons visuels menés de nos deux yeux à l'objet; dans ce cas, c'est la distance de nos yeux qui sert de base, et tout le monde fait ainsi, sans le savoir, de la triangulation et de la trigonométrie, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Dans les télémètres militaires et marins, on emploie pareillement une base de longueur connue et on détermine l'angle que font les rayons visuels menés de l'objet aux deux extrémités de cette base, angle qu'on appelle, depuis que les astronomes ont introduit ce terme ésotérique, la parallaxe de l'objet.

On peut prendre comme type de ces appareils le télémètre Barr et Stroud, qui est connu et répandu un peu partout depuis une trentaine d'années.

Deux objectifs placés à l'extrémité d'un tube métallique servant de base, parallèles à ce tube et entre eux, reçoivent la lumière de l'objet; grâce à un système de prismes à réflexion totale, ils renvoient cette lumière vers un oculaire unique placé au milieu du tube. L'œil voit ainsi, l'une au-dessus de l'autre, deux parties de l'objet dont les images sont données respectivement par les deux objectifs. Il ne reste qu'à amener en coïncidence, ou plutôt en juxtaposition, ces deux parties de l'objet, ce qu'on fait en inclinant l'un des prismes à réflexion totale d'une quantité correspondante à la parallaxe de l'objet. Un index gradué, solidaire du prisme qu'on a fait tourner, donne immédiatement la distance cherchée.

Il est évident que cette distance est donnée avec d'autant plus de précision que la parallaxe est plus grande et que la base est plus longue ; car, pour une distance donnée, la parallaxe est d'autant plus grande que la base est plus étendue. C'est pour cela que pour mesurer la distance des étoiles, qui sont, comme on sait, assez éloignées, on a dû, faute de base suffisamment grande existant sur la Terre, prendre pour base le diamètre de l'orbite terrestre, soit

300 millions de kilomètres. Encore, à cette distance, la parallaxe des plus proches étoiles n'est-elle guère que d'un dixième de seconde d'arc, ce qui est à peu près l'angle sous-tendu à 2 kilomètres de distance pour un objet de 1 millimètre de long. On conçoit ce que la précision des instrumens astronomiques doit être pour permettre de mesurer sans erreur des angles aussi petits.

En fait, avec les télémètres d'artillerie courans, et dont la base est de l'ordre du mètre, on obtient une précision d'environ 5 pour 100, c'est-à-dire qu'on fait une erreur probable d'une cinquantaine de mètres lorsqu'on mesure des distances d'environ 1 kilomètre.

Dans la marine, on obtient une précision supérieure parce qu'on peut y employer des télémètres à base beaucoup plus longue ; certains construits par Barr et Stroud ont jusqu'à une dizaine de mètres de longueur. Chaque tourelle des cuirassés, presque chaque blockhaus est muni de postes télémétriques dans les récentes unités navales. La possibilité de donner dans la marine des dimensions bien plus grandes à ces instrumens que dans l'armée provient de la même cause qui permet de donner aux canons de bord des longueurs très supérieures à celles des canons de campagne : ces engins étant sur les navires invariablement fixés à leur support, et non obligés de se déplacer par rapport à lui comme les canons de terre par rapport au sol, on peut leur donner des dimensions d'encombrement bien supérieures.

Pour en finir avec cette rapide revue des principaux instrumens d'optique nécessaires aux artilleurs, il nous faut indiquer les appareils de pointage des canons qui, outre les niveaux, comportent dans les canons de gros calibre de véritables lunettes micrométriques, et dans notre 75 l'ingénieux *collimateur* où les images de deux fentes lumineuses en croix sont projetées optiquement sur l'objet à pointer et permettent de mesurer exactement sa *dérive* et son *angle de site*, qui définissent, comme je l'ai déjà expliqué, les *coordonnées* d'un point par rapport au canon.

***

Parmi les engins optiques dont le rôle s'est montré essentiel dans cette guerre, il n'en est guère de plus importans que les projecteurs.

La nuit, qui supprime souvent et diminue toujours la visibilité, se prête par cela même très bien aux opérations de surprise. Aussi les attaques de nuit ont-elles été et sont-elles encore très fréquentes.

Pour enlever à l'attaquant la supériorité tactique que lui donne l'obscurité, il n'est qu'un moyen : supprimer celle-ci, et c'est pourquoi, avec les fusées éclairantes, les projecteurs se sont montrés des engins de défense extrêmement précieux qui éclairent les abords des tranchées, en facilitent la surveillance et vont chercher et découvrir, en permettant de régler sur eux le tir, les rassemblemens ennemis qui se forment mystérieusement dans les ténèbres.

Mais le projecteur ne sert pas seulement à démasquer à la vue les choses et les gestes de guerre, fallacieusement abrités sous le voile de l'obscurité ; sa lumière, supérieure en cela à la lumière même du jour, non seulement décèle l'ennemi, mais l'empêche de voir lui-même. Tout le monde a remarqué que lorsqu'on rencontre la nuit sur une route obscure, un auto, tous phares allumés, on est à ce point aveuglé qu'on est comme noyé dans l'imprévue lumière et qu'on ne sait plus se diriger, ni s'orienter par rapport aux objets avoisinans. Cet effet aveuglant des projecteurs est pour beaucoup dans leur efficacité et, grâce à lui, ils sont non seulement des outils de défense précieux mais d'excellens engins offensifs.

Non seulement le projecteur permet un balayage lumineux constant des abords immédiats des tranchées, mais, grâce à sa portée de plusieurs kilomètres, il surprend les relèves, les rassemblemens clandestins, les convois de ravitaillement en arrière des lignes et permet de les inquiéter à toute heure à coups de canon : il est ainsi l'œil noctiluque de l'artilleur, et, dans l'ombre la plus épaisse, « cet œil est toujours là et regarde Caïn. »

Un autre emploi fréquent et non moins utile des projecteurs de campagne comme des projecteurs de place, est leur application à la télégraphie optique, à la « liaison » si nécessaire des diverses formations de combat. En munissant la partie antérieure des projecteurs de systèmes permettant d'éclipser à volonté leurs rayons, et qui consistent le plus souvent en une série de volets rabattus ou ouverts analogues aux vieilles jalousies des fenêtres, on peut à volonté, entre deux projecteurs éloignés, échanger tous les signaux Morse et communiquer ainsi. C'est la forme la plus moderne du télégraphe optique qui a valu aux frères Chappe quelque renommée dans l'histoire et partant, — car il paraît que la gloire ne peut se passer d'un accompagnement de blocs métalliques, — la statue du boulevard Saint-Germain.

A vrai dire, je crois que les frères Chappe ne sont pas les vrais inventeurs du télégraphe optique, mais plutôt les adaptateurs ingénieux de ce système à la transmission des nouvelles en plein jour.

Pour leur transmission nocturne, en cherchant bien on trouverait, je crois, dans Aristote qu'elle était déjà, dans l'antiquité, obtenue au moyen de feux qui permettaient aux souverains de Perse de recevoir en peu d'heures des nouvelles de toutes leurs lointaines frontières. Et puis Homère, — cet aveugle s'intéressait beaucoup à tout ce qui se rapporte à la lumière, — nous a vanté l'éclat des feux que Clytemnestre avait fait préparer le long de la côte pour être avertie de l'arrivée d'Agamemnon. On voit qu'on trouve tout dans le vieil Homère, même la télégraphie optique militaire. Je montrerai peut-être quelque jour, à propos du soi-disant cheval de Troie, qu'on y trouve même des procédés de sape et de mine que certains ingénieurs croient très modernes, ayant le tort de faire dater l'esprit inventif de la fondation de l'École polytechnique... Mais revenons à nos projecteurs.

Leur usage n'est pas moins important sur terre que sur mer, et tous les bâtimens de guerre en sont abondamment munis. On sait, assez pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister, quel rôle essentiel ils ont joué dans toutes les rencontres navales et aussi dans ces combats unilatéraux que sont les torpillages d'inoffensifs vapeurs, depuis le début de la campagne.

Enfin la guerre aérienne sous toutes ses formes a ouvert un nouvel empire à l'activité des projecteurs de lumière. Sans eux, la défense des places contre les bombardemens nocturnes des avions serait impossible ; sans eux également, l'Angleterre et la France se fussent trouvées livrées sans riposte possible aux raids destructeurs des zeppelins. Si ceux-ci sont aujourd'hui extrêmement vulnérables au tir des canons et aux bombes incendiaires des avions de défense, c'est uniquement parce que canons et avions peuvent, grâce à l'éclairage du monstre par les projecteurs, diriger et régler leurs coups.

A ce propos, on a souvent proposé de fixer le projecteur sur les pièces de canon elles-mêmes et solidairement avec elles, pensant résoudre ainsi le problème du tir nocturne. Mais cette disposition serait inefficace et nuisible : inefficace, parce qu'il ne suffit pas de diriger la ligne de mire d'une arme vers le but pour atteindre celui-ci, puisque la hausse qui dépend de la distance fait au contraire que pour l'atteindre on dirige la pièce vers un point différent ; nuisible, parce que, lorsqu'on est placé immédiatement derrière un projecteur en action, on voit beaucoup moins bien les objets éclairés par lui que, lorsqu'on est placé latéralement et à une certaine distance. Cela provient de ce que la lumière du faisceau est diffusée par les poussières et particules en suspension dans l'air, — et que tout le monde

a vues danser dans un rayon de soleil pénétrant par une persienne entre-bâillée; — cette diffusion produit dans l'air un éclairement qui éblouit ceux qui sont placés exactement derrière le faisceau lumineux et les empêche de voir les objets éloignés.

C'est pour le même motif, — diffusion de la lumière par les particules d'eau, créant une zone fortement éclairée dans le milieu ambiant, — que l'usage de projecteurs sous-marins si souvent préconisé ne peut pas rendre de grands services.

Tout cela explique pourquoi, dans les navires comme dans les batteries, les projecteurs sont généralement placés à une certaine distance des pièces de canon qu'ils servent.

Quant à la construction même des projecteurs, il nous suffira de dire, sans entrer dans aucun détail, qu'elle est aujourd'hui très perfectionnée. On a longtemps utilisé, comme pièces optiques de ces engins militaires, les réflecteurs inventés par le capitaine Mangin qui vient de mourir et qui consistaient en une lentille divergente concave-convexe, argentée sur sa face convexe, et où la réflexion et la réfraction des rayons se combinaient ingénieusement pour donner des faisceaux lumineux bien parallèles. Le parallélisme des faisceaux émergens est en effet une condition essentielle de la portée lumineuse des projecteurs, car il est clair que si le faisceau émis diverge rapidement au lieu de rester parallèle, l'éclairement produit devient très faible à une petite distance.

Aujourd'hui on préfère aux miroirs Mangin de simples réflecteurs paraboliques ou plutôt paraboloïdaux que l'on a trouvé d'ingénieux moyens de tailler industriellement. Les autorités militaires préfèrent les miroirs métalliques aux miroirs de verre, car ils se laissent à l'encontre de ceux-ci traverser par les balles sans être brisés. Leur surface réfléchissante est argentée ou de préférence dorée (à cause de l'inaltérabilité de l'or). — La source lumineuse est le plus souvent constituée par le cratère de l'arc électrique dont la haute température (environ 3500°) assure une grande luminosité. Dans les projecteurs de campagne aujourd'hui fréquens sur tous les fronts comme dans les places et dans la marine, l'énergie électrique est fournie par le moteur même des « autos-projecteurs » variés sur lesquels on transporte ces précieux engins.

Les puissances lumineuses obtenues peuvent être considérables, et, pour ne citer que des chiffres relatifs à certains projecteurs américains récens, les projecteurs Sperry, on obtient avec des réflecteurs d'environ 1 mètre de diamètre (comme on les voit dans la marine) des

puissances lumineuses égales à celles de plus de 100000 becs Carcel et qui, à plusieurs dizaines de kilomètres, éclairent encore d'une façon appréciable les objets plongés dans l'ombre.

Pour achever cette brève revue des applications guerrières de l'optique, je devrais parler aussi des périscopes des sous-marins, de ces yeux pédonculés qui permettent à ces bâtimens de voir sans être vus et assurent leur terrible efficacité et leur invulnérabilité relative. Les périscopes de sous-marins sont analogues dans leur principe aux lunettes périscopiques de tranchée dont nous avons parlé ci-dessus, mais d'une construction beaucoup plus perfectionnée et plus compliquée; il n'est donc pas utile d'entrer ici dans plus de détails à leur sujet, notre but étant non d'entasser des données inutilement précises, mais de remuer des idées. — A cet égard, rien ne démontre l'importance de l'optique dans le conflit mondial mieux que les périscopes de sous-marins, puisque sans eux, c'est-à-dire sans elle, la guerre sous-marine tout entière sur qui l'attention de toute la terre est aujourd'hui fixée, serait impossible.

Pour en finir avec cette brève revue qui est plutôt un examen sporadique de quelques exemples, il me faudrait parler de toute l'optique photographique, qui est devenue elle aussi un auxiliaire indispensable des combattans, puisque c'est par elle notamment que les avions de reconnaissance peuvent prendre ces clichés aériens, ces plans photographiques des lignes ennemies qui servent de bases à la préparation des attaques et au tir de l'artillerie.

J'y reviendrai plus spécialement au cours d'une prochaine étude, complément nécessaire de celle-ci et où j'examinerai les répercussions nationales qu'a eues la guerre sur l'industrie qui sert de base à l'optique, l'ingénieuse industrie du verre.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous attendons toujours ; un peu surpris, quoiqu'il n'y en ait aucune raison, d'avoir vu revenir et passer, sans un événement qui marque, cette date du 21 février, où, l'an dernier, Verdun fut attaqué avec une fureur sauvage, et dont notre patriotisme, aussi justement fier que profondément ému, a fait tout de suite une des grandes dates de notre histoire, une sorte de date fatidique. Les premiers jours de la bataille de Verdun, comme c'est déjà loin de nous, et comme c'en est encore tout près ! Comme cette impression s'est incorporée à notre être et a continué de vivre dans le souvenir de la nation ! Comme la France a bien senti que, sauvée sur la Marne, raffermie sur l'Yser, elle s'était, à Verdun, relevée et redressée ! La Marne l'avait rendue à elle-même, Verdun l'a restituée au monde, à sa vraie place et sous sa vraie figure. Aussi nous semblait-il qu'il ne pouvait pas y avoir, tant que dure la guerre, un nouveau 21 février qui ne fût chargé pour nous d'angoisses et d'espérances, qui naquît dans le calme relatif des matins et mourût dans l'indifférence ordinaire des soirs. Il a fallu que nous nous représentions fortement l'inclémence exceptionnelle, si rigoureuse dans les tranchées, de la fin de janvier et du commencement de février 1917, pour comprendre qu'au retour des sanglantes et glorieuses journées, il ne se soit, cette année, rien produit ; il faut aussi que nous nous disions que rien ne saurait se produire dans une telle guerre qui n'ait été longuement, patiemment, minutieusement préparé. Nous épions donc tous les signes. On avait cru noter, il y a quelques semaines, une plus grande activité de détachemens en Alsace, sur le canal du Rhône au Rhin, et, des deux côtés, allemand et français, des mouvemens de troupes dans la région. Si le fait même était exact, il n'a point jusqu'ici paru porter de conséquences. La seule entreprise de quelque importance a été celle de l'armée britannique en Picardie, sur l'Ancre. On voit repa-

raître des noms autour desquels le silence s'était fait : Sailly-Saillisel, Bouchavesnes, Beaucourt, Puisieux, Souchez, Givenchy, Vermelle, Neuville-Saint-Vaast, Neuve-Chapelle. Les Anglais ont, morceau par morceau, enlevé le village de Grandcourt, la ferme de Baillescourt, les positions de Miraumont et du Petit-Miraumont. Ce ne sont, si l'on le veut, que des opérations de détail, et modestement les communiqués officiels les présentent ainsi ; mais, dans chacune d'elles, il a été cueilli des centaines de prisonniers, et réalisé une avance d'un kilomètre au moins en profondeur sur une largeur de plusieurs kilomètres. Si bien qu'en rassemblant et en relisant à la suite tous ces communiqués dispersés dans la quinzaine, l'idée vient qu'on a devant soi moins des opérations de détail que les détails d'une même opération, et que tous ces mouvemens s'articulent. Sur toute son étendue, le front britannique, qui, généreusement alimenté, s'est à la fois allongé et épaissi, est en éveil. Pas plus qu'une hirondelle, pour le soleil, une escarmouche, pour la bataille, ne fait le printemps; mais toutes ces escarmouches dans le même moment l'annoncent.

A l'autre extrémité du champ de bataille universel, les armées de la Grande-Bretagne sont également en pleine action. Elles travaillent énergiquement à venger, sur le Tigre, dans Kout-el-Amara même, la défaite héroïque du général Townshend, donnant un exemple de plus de la persévérance anglaise, digne de la constance romaine. Cette haute et solide vertu est ce qui fait l'Angleterre si formidable ; très lente à se lever, elle est encore beaucoup plus lente à se rasseoir, et quand elle tient, elle ne lâche plus. Elle ne s'engage qu'à bon escient, en pesant le pour et le contre, en examinant tout et comme en se défendant; mais alors, elle s'engage tout entière, corps et âme, vie et biens, et le temps ne compte pas plus pour elle que l'argent. Ce qui lui avait le plus coûté jusqu'à présent, ce qu'elle était historiquement habituée à épargner, c'étaient les hommes de son sang ; par une révolution dont ceux qui la connaissaient le mieux l'avaient longtemps estimée incapable, elle les risque aujourd'hui par millions dans ce conflit où elle jette l'or par milliards. La cavalerie de Saint-Georges a désormais une infanterie. Une nouvelle force est née qui ne fera que grandir, et en quelque manière une nouvelle puissance parmi les Puissances européennes. L'Angleterre, avec une armée, devient en quelque manière une nation continentale. L'instinct allemand ne se trompe pas absolument en cherchant à Londres le centre de la guerre.

Le front italien, le front roumain et le front russe, à part les canonnades accoutumées et quelques fusillades accidentelles, subissent

aussi la trêve qu'impose partout le nature. Tandis qu'Hindenburg et son chef d'état-major Ludendorff se déplacent beaucoup, et qu'on fait beaucoup voyager Falkenhayn, au moins en imagination, Mackensen reste immobilisé au bord du Sereth. On aurait pourtant signalé l'apparition sur le front de Macédoine d'un contingent allemand auquel auraient eu affaire les Italiens, et d'un contingent autrichien qui se serait heurté, désagréablement pour lui, à nos propres troupes. Mais qu'est-ce au juste que ce contingent, et qu'y a-t-il derrière? Y a-t-il même quelque chose derrière? N'est-ce pas tout simplement un feu qu'on allume sur les monts Bélès, dans le dessein qu'il soit aperçu d'Athènes et qu'il y soit pris pour un incendie? Car les guetteurs, à Athènes, sont sur la tour. Nous savons de quelle main délicate nous sommes obligés, si nous voulons y toucher, d'effleurer ce sujet, et nous allons l'expédier rapidement. Pourtant, il nous sera peut-être permis de dire, puisqu'une démarche diplomatique l'a constaté, que le transport des troupes grecques et de leur matériel dans le Péloponèse, qui devait être terminé le 4 février, ne l'était pas le 20; ce qui a valu à M. Lambros les visites séparées, d'abord de sir F. Elliott pour l'Angleterre, puis de M. Guillemin pour la France, ensuite du prince Demidoff et du comte Bosdari pour la Russie et pour l'Italie : quatre instances au lieu d'une, et le résultat fera voir si c'était le meilleur procédé. Quoi qu'il en doive être, chacun dans sa langue et dans son style, les ministres de l'Entente n'ont probablement pas manqué de demander à l'homme d'État archéologue de quelle époque exactement sont les canons ou certains des canons qui ont été remis : il est toujours bon de s'instruire. Ils lui auront demandé, en outre, où sont les fusils dont le passage par l'isthme de Corinthe n'a pas été contrôlé, et pour cause; comment il se fait que l'evzone grec s'est trouvé soudain transformé en milicien suisse, ayant son armement, son équipement, son fourniment à domicile; par quel miracle, au rebours de ce qui est généralement admis, que l'armée se recrute dans le civil, c'est la population civile, en Grèce, qui tout à coup s'est recrutée dans le militaire; pourquoi, les régimens ayant fondu, il n'en est demeuré que les dépôts, que l'état-major des Dousmanis et des Metaxas voulait soigneusement maintenir; et pourquoi, enfin, il a poussé en un clin d'œil tant de gendarmes en Thessalie et en Épire. Assurément, Edmond About n'eût pas été embarrassé de fournir la réponse à cette dernière question, et elle eût été consolante : s'il y a plus de gendarmes, c'est pour qu'il y ait, ou, peut-être, parce qu'il y a moins de brigands. Mais les diplomates, qui ne sont pas des romanciers, se rappellent

que, selon la convention, les gendarmes ne sont point soumis, comme l'armée elle-même, à la concentration au delà du canal, et ils en concluront sans fantaisie que, s'il y a dans la Grèce du Nord plus de gendarmes, c'est pour qu'il y ait dans le Péloponèse moins de soldats. Cependant, M. Lambros gémit ; il se plaint des sévérités du blocus, comme si ce blocus n'avait pas été institué six mois trop tard, provisions faites, et comme si l'humanité, facilement attendrie, de nos ministres et de nos marins n'en avait pas, à plusieurs reprises, desserré les mailles ! Le gouvernement grec eût voulu qu'à peine sa signature donnée, et le premier train militaire passé, avec un soldat à chaque portière, le blocus fût non seulement relâché, mais levé ; et il eût pratiqué amplement, d'une conscience sereine, le pardon des injures qu'il nous avait faites. Le Roi n'en aurait été que plus tranquille pour relire le récent télégramme qu'il aurait reçu, dit-on, de son impérial beau-frère : « Tout ce que je te demande, à cette heure, c'est de conserver ton trône. » Mais nous, bien que nous n'en ayons pas l'original, si le texte de ce télégramme est authentique, — et il nous paraît suspect, — ne pouvons-nous pas aussi le relire, ne saurons-nous pas le comprendre, et ne devons-nous pas nous en inspirer ?

La Grèce officielle, dont les yeux sont alternativement fixés sur Monastir et sur la vallée de la Strouma, les avait un instant tournés vers l'Amérique. Elle avait fait ou permis, dans les manifestations de la tourbe athénienne, un étrange et outrageant abus du drapeau aux étoiles. C'est à l'adresse des États-Unis qu'elle avait affecté de grands airs de victime, et que, parodiant indignement l'attitude de la Belgique, comme si sa conduite, sa tenue, son infortune étaient pareilles, comme si elle avait eu la même conception de l'honnenr, du devoir et du sacrifice, elle avait feint d'être traînée attachée au char d'un vainqueur qu'elle avait appelé en ami. La subtilité des enfans d'Ulysse (si tant est que la race s'en soit conservée pure), spéculant sur les plus nobles aspirations de l'âme américaine, s'était ingéniée à apitoyer sur les misères de la Grèce contemporaine les admirateurs de la Grèce antique. Nulle part la résolution du Président Wilson n'a causé une déception plus forte. Le gouvernement hellénique a senti qu'en joignant, peu de semaines auparavant, sa réponse à celles des Empires du Centre et de leurs alliés, il avait, en réalité, répudié, une fois de plus, sa neutralité menteuse, joint sa cause à la leur et lié son sort au leur. En somme, l'Allemagne ne venait pas, et l'Amérique s'éloignait. La Grèce avait à prendre sa part de la rupture, comme elle avait tenu à prendre sa part de la conversation. Elle en a été visiblement aba-

sourdie et a eu besoin, pour se remettre, des assurances et des encouragemens de Berlin. Il reste, dans tous les cas, que cette nouvelle trame est déchirée, et que la dernière intrigue des germanophiles d'Athènes (mais ce n'est jamais la dernière) aura été aussi vaine que les précédentes.

Pendant que se dessinaient autour de lui tant de marches et contremarches tortueuses, M. Wilson, fort, à l'avenir, d'une décision inébranlable, allait tout droit son chemin. Il continuait de recevoir les réponses des États neutres, à qui il avait fait appel; après la fière réponse de l'Espagne, celles, plus timides, des voisins de l'ogre épouvantés, des États scandinaves, de la Suisse, de la Hollande; celles, plus fermes, de l'Argentine, du Chili, de l'Uruguay; celle, très nette, du Brésil. Les États scandinaves ont même répondu deux fois; une première fois par note particulière, et une deuxième par note collective. La note particulière de la Suède était un peu sèche, et ce n'est pas la juger mal que d'en estimer le ton un peu pointu, comme si M. Hammarskjœld, autre professeur de droit public, s'y était donné le plaisir de faire la leçon à son ancien collègue, M. Woodrow Wilson, personnellement ou par l'intermédiaire de son ministre des Affaires étrangères, M. Wallenberg. « Afin d'obtenir un résultat pratique, rappelait-il, le gouvernement royal s'est adressé à plusieurs reprises aux Puissances neutres pour arriver à une collaboration. Il n'a pas omis, notamment, de soumettre au gouvernement des États-Unis des propositions à cet effet. A son regret, le gouvernement du Roi a constaté que les intérêts des États-Unis ne leur ont pas permis d'adhérer à ces propositions. » Et ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, une querelle de priorité. M. Wallenberg n'entend point appuyer l'initiative de M. Wilson, il le déclare en termes presque brutaux : « La proposition qui forme l'objet de la présente correspondance a pour but indiqué d'abréger les maux de la guerre. Mais le gouvernement des États-Unis a choisi comme moyen d'arriver à ce but un expédient absolument contraire aux principes qui ont guidé jusqu'à cette heure la politique du gouvernement royal. » Admettons que ces principes sont, puisque le ministre l'affirme, ceux d'une neutralité et d'une impartialité parfaites vis-à-vis des deux parties belligérantes, mais ne perdons pas de vue qu'à l'occasion de la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne, la campagne « activiste, » c'est-à-dire progermaine, a poussé en Suède une flamme, a accusé une recrudescence notable. Non pas que l'Allemagne y ait gagné des sympathies, mais elle a jeté dans la balance tout ce qu'elle a pu pour rétablir chez les neutres l'équilibre rompu

à son détriment. Elle a agi de même en Norvège, en Danemark, en Hollande, essayant de détourner contre l'Angleterre le courant déchaîné contre elle-même; et la trace de ses efforts se voit aussi dans la réponse de la Suisse, en un passage ainsi conçu : « Le blocus maritime décrété par le gouvernement de l'Empire allemand *fait suite à une série de mesures prises durant la guerre par les deux parties belligérantes en contradiction avec le droit des gens et les accords internationaux,* mesures par lesquelles notre liberté d'action en matière économique s'est déjà trouvée restreinte et contre lesquelles nous avons vainement élevé la voix. » Le *Lokal-Anzeiger*, qui est, pour les besognes de confiance, l'organe préféré de la Chancellerie, l'a signifié cyniquement aux neutres. Le grand moyen de l'Empire allemand, le seul peut-être dont il dispose pleinement et qu'il puisse encore développer, c'est la terreur. Donc, que tout tremble, et que tout cède. Écoutez ces choses charmantes, — mais tous ces petits États, secoués dans leurs fondemens, tirés par leurs racines, menacés sur la terre, dans le ciel et sous la mer, ne les entendent que trop : — « Nous savons que vous serez toujours du côté du vainqueur, imprimait le *Lokal-Anzeiger* du 1er février, le jour même de la reprise à outrance de la guerre sous-marine. Vous pourrez nous haïr, mais vous nous craindrez, et cela tient lieu d'amitié. C'est toujours devant la raison du plus fort que le monde s'est incliné. » Oui, ce sont de vieilles maximes; mais elles ont leur point délicat, qui est qu'elles condamnent leur Prince ou leur État à être toujours le plus fort : « Les hommes n'aiment qu'à leur gré, écrivait l'autre, mais ils craignent au tien; par conséquent, il vaut mieux pour toi être craint qu'aimé. » La revanche de la morale est que ce n'est vrai que d'un temps; et que, de tous les temps de ce monde, il n'en est pas qui passent et qui changent plus vite, heureusement, que les temps de la force. Sans quoi, il suffirait d'un siècle de prédominance allemande, pour rendre inhabitable ce qu'elle n'aurait pas rendu désert. Quel État, plus que ces petits États neutres, suspendus pour ainsi dire à la ceinture de l'Allemagne comme une réserve pour sa faim, peut, dans l'intimité des cœurs, aspirer à la défaite de l'Empire qui seule assurera sa propre libération? Autre chose pourtant est d'aspirer et de soupirer, autre chose est de le laisser voir.

La force monstrueuse de l'Allemagne ne vise et ne va à rien de moins qu'à tuer ou paralyser toute vie et toute souveraineté à son ombre. Mais l'ombre, qui n'a jamais couvert toute l'Europe, et qui déjà y décroît, ne s'étend pas du tout sur l'autre hémisphère. Là, on ne

hait pas, mais on ne craint pas non plus, et il n'y a pas de peur, de calcul ou de prudence qui puisse tenir lieu d'amitié. C'est du Brésil qu'était partie l'éloquente protestation de M. Ruy Barbosa, contre les violations du droit, et le Sénat l'avait faite sienne par une délibération solennelle. C'est du Brésil que part à nouveau pour Berlin cet avertissement sans ambages : « Dans de telles circonstances, et en observant invariablement les mêmes principes (le respect rigoureux des règles de neutralité, le droit, dont il a toujours usé, de réclamer dans les cas concrets où les intérêts brésiliens se trouvent en jeu), le gouvernement brésilien, après avoir examiné la teneur de la note allemande, déclare qu'il ne peut accepter comme effectif le blocus qui vient d'être subitement décrété par le gouvernement impérial... Malgré son vif et sincère désir d'éviter toute divergence avec les nations amies actuellement en guerre, il croit qu'il est de son devoir de protester contre ce blocus, comme effectivement il proteste, et, par conséquent, de laisser entièrement au gouvernement impérial allemand la responsabilité de tous les faits où se trouveront mêlés des citoyens, des marchandises ou des bateaux brésiliens, dès qu'on aura constaté le mépris des principes reconnus du droit international ou des conventions signées par le Brésil et l'Allemagne. » Ce que l'Allemagne, avec ses prétentions et ses méthodes de guerre, a blessé chez les neutres, particulièrement là où a coulé, où s'est transmise une goutte de sang latin, — *Latin sangue gentile*, — c'est une civilisation plus ancienne, qui a franchi plus d'étapes et qui s'est mieux assimilée, c'est l'humanité plus fine que forme la culture des « humanités, » c'est le sens héréditaire du droit. Elle est réapparue à l'homme latin, gentilhomme, galant homme ou simplement honnête homme, telle qu'elle apparaissait à Pétrarque, comme la « race revêche, » — *gente ritrosa*, — et la traduction est un peu faible ; il faudrait dire la race impénétrable à tout ce qui, par le travail des siècles, est devenu notre être et dont nous vivons. Il est, à cet égard, curieux et il nous est agréable de noter, parce que le fait pourra et devra avoir des conséquences, que les réponses de ces nations de même sang ont un accent très caractéristique, et que, tandis que d'autres hésitaient sur la voie à suivre, elles trouvaient d'instinct leur position.

Ainsi, à l'exception d'une poignée de germanophiles impénitens qu'aveuglent (et c'est le motif le plus honorable) des passions fanatiques, toute l'Espagne politique, tous les chefs de partis, M. Dato pour les conservateurs, M. Lerroux, pour les radicaux catalans, M. Melquiades Alvarez pour les réformistes, et tous les journaux

qui ont un passé, une tradition, une autorité, se sont maintenant rangés derrière le comte de Romanones. Neutralité, c'est entendu, mais pas jusqu'à l'abdication. Nous évoquions ou alléguions tout à l'heure l'appel du sang, l'instinct de la race. Il y a certainement aussi l'instinct de la défense personnelle. Les pays qui ont le plus vivement réagi contre l'insolence, la tyrannie allemandes, sont aussi ceux où les Allemands se sont abattus, dans lesquels ils se sont installés, comme chez eux, par cette espèce d'infiltration qui est, de leur part, une préface et déjà un équivalent de l'invasion ; les États-Unis, où ils ont afflué par millions; le Brésil, dont ils ont germanisé deux États ; l'Espagne qu'ils ont couverte d'espions, au point qu'un bateau ne peut sortir d'un port sans être d'avance désigné aux torpilles de leurs sous-marins. Tel était le tableau de l'Italie, avant le mois de mai 1915, et même après la déclaration de guerre à l'Autriche; tel était encore l'aspect de Bucarest et de la Roumanie à la fin d'août 1916. Pour l'Empire allemand, l'immigration fait partie de la préparation militaire, et la résidence chez les neutres est la première des opérations de guerre.

Vis-à-vis des États-Unis, au lendemain de la rupture des relations diplomatiques, l'Allemagne s'est enfoncée dans son double jeu : on sait qu'elle ne le renouvelle guère. Nous l'avons trop souvent décrit pour nous permettre d'y revenir encore. C'est ce qu'on a, par une comparaison expressive, appelé « le système de la douche écossaise ; » verser alternativement le chaud et le froid; faire se succéder la caresse et la menace; et, pour user d'une autre comparaison, présenter tour à tour la cravache et le morceau de sucre. Ou plutôt les présenter à la fois, l'un d'une main, l'autre de l'autre, une main tendue, l'autre retournée, pour que l'on voie l'un du dedans, et que, du dehors, on voie l'autre. La Chancellerie allemande a toujours deux séries de documens, comme la presse allemande a toujours deux séries d'articles. Dès que l'on connut à Berlin la décision du Président Wilson, on fit mine de crier au malentendu. On offrit des explications qui ressemblaient beaucoup à des excuses. On inonda l'Amérique de dépêches d'agences et de radiotélégrammes sur les dispositions pacifiques, amicales, affectueuses de l'Empire. On feignit de s'intéresser, comme à un cas intellectuel bizarre, à « l'erreur » de M. Wilson, mais doucement, sans la lui reprocher, sans récriminer, en le flattant, pour le corriger par la persuasion. En même temps, à l'intérieur et pour les neutres les plus voisins, pour les Scandinaves, les Hollandais, les Suisses collés aux vitres, qu'il importait de contenir par l'effroi, ou faisait la face féroce L'Allemagne ne bougerait pas d'une ligne, ne romprait pas d'une

semelle, ne retirerait pas un mot. Elle n'aurait d'égards à rien ni à personne. Si quelqu'un n'était pas content, elle l'enverrait le dire à l'Angleterre. Cependant, ce n'était pas ce qu'elle-même disait ou faisait dire aux États-Unis ; et c'est vraiment parmi ses hommes d'État qu'il faut chercher sinon le « profond politique, » au moins l' « hypocrite raffiné. » M. de Stumm, sous-secrétaire d'État à l'office impérial des Affaires étrangères, dûment stylé par son chef M. Zimmermann, et renseigné par une demi-douzaine de « conseillers intimes actuels, » docteurs, professeurs, Excellences, ou gens très désireux de le devenir, découvrait, le 10 février, « qu'il existe entre la Prusse et l'Amérique le traité du 11 juillet 1799, demeuré valable pour l'Empire. Aux termes de ce traité, les négocians américains en Allemagne et les négocians allemands en Amérique peuvent demeurer, en cas de guerre, encore neuf mois dans le pays ; ils peuvent faire rentrer leurs créances et liquider leurs affaires. En outre, il leur sera permis de quitter le pays sans être empêchés d'emporter avec eux toute leur fortune, sans être gênés ni molestés. Ce qui est valable en temps de guerre est naturellement valable à plus forte raison pour le cas de la rupture des relations diplomatiques qui a eu lieu, à notre regret, entre l'Amérique et nous, sans que l'Allemagne en ait donné le motif, car nous n'avons pas violé nos promesses.. etc. » Le surplus est du plaidoyer, et c'est la perpétuelle rengaine ; mais admirons, comme il convient, cette argumentation spéficiquement allemande, mélange d'astuce et de pédanterie ; l'exhumation faite à point, de ce vieux traité de 1799 et l'utilité immédiate que l'on en tire. Aussitôt, toutes les Universités, tous les « séminaires » historiques, tous les bureaux d'érudition se sont lancés sur cette piste, et, de découverte en découverte, on a fini par établir que ce bienheureux traité avait été « préparé par les pères de la République américaine et par le roi-philosophe ; » que ce serait donc une impiété de considérer comme aboli ou périmé ce monument d'une suprême sagesse.

Eh ! quoi, en 1799, un traité « préparé par le roi-philosophe, » mort treize années auparavant, en août 1786 ? Cela valait la peine de recourir au texte ; et, comme on va le voir, il était utile d'y regarder. En effet, le préambule du « Traité d'amitié et de commerce entre la Prusse et les États-Unis d'Amérique, conclu à Berlin le 11 juillet 1799 » et signé par le comte Charles de Finkenstein, le baron Philippe d'Alvensleben, le comte Henri Kurd de Haugwitz, d'une part, et, de l'autre, par John Quincy Adams, porte bien : « Sa Majesté le roi de Prusse et les États-Unis d'Amérique, désirant maintenir sur un pied

solide et durable les relations de bonne intelligence qui ont subsisté entre les deux États, sont convenus à cette fin de renouveler le traité d'amitié et de commerce conclu à La Haye, le 10 septembre 1785, entre les deux Puissances, pour le terme de dix ans. » Mais l'Allemagne n'invoque que l'article 23. Il y en a d'autres. Il y a surtout l'article 15 qu'elle eût été sage de méditer : « Pour prévenir... tout désordre ou violence, si les bâtimens de la partie neutre, naviguant sans convoi, sont rencontrés par un vaisseau d'État ou corsaire de l'autre partie, ce dernier ne pourra envoyer que deux ou trois hommes à bord du bâtiment neutre, pour examiner ses passeports et autres papiers. Toute personne appartenant à un vaisseau de guerre, soit vaisseau d'État, soit corsaire, qui offenserait d'une manière quelconque les équipages ou endommagerait les vaisseaux ou effets de l'autre partie sera responsable, corps et biens, des dommages et intérêts. » Et il y a encore l'article 24, qui s'offre aux réflexions de l'Allemagne impériale : « Pour prévenir le dépérissement auquel seraient exposés les prisonniers de guerre, si on les transportait dans des pays éloignés et rigoureux, ou s'ils étaient accumulés dans des lieux fermés et malsains, les deux parties contractantes s'engagent solennellement, devant l'univers, à ne prendre aucune mesure de ce genre. »

Il y avait enfin l'article 19, où il était dit : « Cependant, en conséquence des traités subsistans entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, aucun bâtiment qui aura fait une prise sur des sujets de cette dernière Puissance ne sera en droit de se réfugier dans les ports des États-Unis. S'il y est poussé par la tempête ou par un accident de mer, il devra remettre à la voile le plus tôt possible. » Mais cet article a été abrogé par l'article 12 du « Traité de commerce et de navigation entre la Prusse et les États-Unis d'Amérique, signé le 1er mai 1828, » autre résurrection de la Chancellerie. Celui là, qui serait sans grand intérêt, s'il ne contenait quelques dispositions, relatives aux conditions du blocus, dont l'Allemagne espérerait éventuellement se servir, il est probable qu'elle n'a voulu le faire revivre qu'à cause de l'article 12, qui lui-même faisait revivre les clauses favorables des traités de 1785 et de 1799, et qui en effaçait les autres : « L'article 12 du Traité d'amitié et de commerce conclu entre les Parties en 1785 et les articles 13 et suivans, jusqu'à l'article 24, inclusivement, du Traité conclu à Berlin en 1799, en en exceptant le dernier paragraphe de l'article 19 touchant les traités avec la Grande-Bretagne, sont remis en vigueur et auront la même force et valeur

que s'ils faisaient partie du présent traité. » De plus, le traité du 1er mai 1828 était stipulé valable « pendant douze années, à compter du jour de l'échange des ratifications ; » mais si, « douze mois avant l'expiration de ce terme, ni l'une ni l'autre des Hautes Parties contractantes n'annonce à l'autre, par une déclaration officielle, son intention d'en faire cesser l'effet, le dit traité restera obligatoire pendant un an au delà de ce terme, et ainsi de suite jusqu'à l'expiration des douze mois qui suivront une telle déclaration, à quelque époque qu'elle ait lieu. » Voilà la machination ; c'est toute l'histoire de l'évocation des traités de 1828, de 1799 et de 1785, des « Pères de la République américaine » et de la mémoire « du roi-philosophe. » Nous osons dire que c'est une bonne histoire. Comme le traité de 1828 n'a pas été dénoncé, en forme officielle, « douze mois avant son expiration, » l'Allemagne, qui s'est substituée à la Prusse, soutient que, pour ce traité et pour les parties qu'il a relevées des deux traités antérieurs, il y a toujours eu tacite reconduction, de sorte qu'il n'a jamais cessé d'être en vigueur. Toutefois, elle n'en est pas très sûre. Elle est même sûre du contraire. Et la preuve, c'est qu'entre temps elle a fait proposer de nouveaux arrangemens au département d'État de Washington, par l'intermédiaire candide du ministre de Suisse, le docteur Ritter. Ici encore, elle se répète. Le prince de Bülow ne fit pas autre chose avant de quitter Rome. Mais lui, il réussit. Les relations diplomatiques rompues, il demanda et obtint la fameuse « convention commerciale » qui ne fut dénoncée que lorsque l'Italie, conduite par la nécessité, eut déclaré la guerre a l'Allemagne, un an après sa déclaration de guerre à l'Autriche.

M. Wilson a éventé ce double piège, le piège des anciens traités et le piège du traité nouveau. Il est passé à travers cette toile d'araignée, comme il passera à travers toutes les toiles, gardé par sa droiture d'esprit et de cœur, par sa probité même. Peu à peu la situation se dessine. La nation américaine se masse derrière lui. Déjà il a manié de ses doigts experts le Sénat, ce grand ressort politique de la Confédération ; il en a, à deux reprises, obtenu l'assentiment : une première fois l'approbation de la rupture, par 78 voix contre 5 ; une seconde fois, par 60 voix contre 10, le vote du projet de loi contre l'espionnage, et l'autorisation « de saisir, retenir ou détruire les munitions et tous vaisseaux les transportant, à destination de l'ennemi de toute nation avec qui les États-Unis sont en relations pacifiques. » C'est clair en soi, mais le Président tient à percer, à crever toute équivoque. Il veut le grand air et le grand jour. Une partie de la ma-

nœuvre était qu'ayant rompu avec l'Allemagne, les États-Unis fussent pourtant encore en relations avec l'Autriche-Hongrie. Ne se prévalait-on pas de ce que M. Grew, premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis à Berlin, venait d'être nommé conseiller d'ambassade à Vienne, et de ce que le comte Tarnowski, récemment envoyé comme ambassadeur d'Autriche aux États-Unis, était toujours à Washington, où d'ailleurs il n'a pas remis ses lettres de créance pour n'avoir pas à remettre aussi la réponse de son gouvernement à la notification de la rupture avec l'Allemagne? De même le comte Sczecsen était resté à Paris jusqu'au 9 août 1914. Le malheur est que M. Wilson a maintenant posé carrément la question. Le comte Tarnowski ne saurait l'esquiver. Il va falloir ou qu'il parle, ou qu'il parte. Le comte Bernstorff et deux cents personnes de sa suite sont déjà sur la mer, où l'Empereur allemand annonce, les sourcils froncés, que son « vieux Dieu » a mis ses colères.

Il n'y a pas encore fait le vide. « Du 1er au 18 février, disait hier à la Chambre des Communes le premier lord de l'Amirauté, sir Edward Carson, 6 076 navires sont entrés dans les ports du Royaume-Uni et 5 873 en sont partis. L'inefficacité du blocus allemand est d'autant plus évidente, si on ajoute que, à n'importe quel moment, le nombre des navires qui se sont trouvés dans la zone dangereuse n'a été inférieur à 3 000. » Parmi ces milliers de navires, il en est cinq dont on ne saurait détacher les yeux : trois brésiliens et deux américains, l'*Orleans* et le *Rochester*. Ils sont partis, arriveront-ils? De gros paris sont engagés. Mais ce sur quoi l'on parie, ce n'est pas seulement sur le sort de ces bateaux; c'est sur la force de l'Allemagne, sur ce qu'il lui reste de force et ce qu'il lui est permis de volonté. Les cinq navires portent beaucoup plus que la barque qui porta César et sa fortune. En un certain sens, et dans une certaine mesure, on peut dire qu'ils portent la fortune du monde. Et en un certain sens aussi, qui n'est pas celui que Guillaume II avait prévu, on peut dire que « l'avenir de l'Allemagne est sur l'eau. »

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

L'ÉPOPÉE SERBE

DANS

SES CHANTS HÉROÏQUES[1]

I

LA TRIADE SLAVE ET LA BATAILLE DE KOSSOVO

I. — LA TRIADE SLAVE : RUSSIE, POLOGNE ET SERBIE

Un des phénomènes les plus frappans de la guerre actuelle est la métamorphose de l'âme des nations en lutte qui s'opère sous nos yeux avec une rapidité vertigineuse. Cette métamorphose n'est au fond que la manifestation de leur plus intime nature, mais elle se réalise avec une spontanéité si subite qu'elle revêt l'éclat d'un météore et nous effraye ou nous ravit comme un miracle. Des anciennes nations d'Europe qui se sont jetées dans la mêlée sanglante, Allemagne, France, Angleterre, Italie, chacune a sorti sa devise, barbare ou chevaleresque, justicière ou héroïque, pour la brandir dans le combat comme un drapeau. Et nous nous sommes écrié : « Voilà son vrai visage et sa pensée de toujours. Mais maintenant elle se connaît mieux, elle s'affirme tout entière. Sous le coup de foudre d'un péril mortel, elle a fait sa synthèse. »

Il n'en est pas de même de la grande race slave, qui est entrée dans la lice comme le plus jeune et non le moins puissant des champions du droit nouveau des peuples. Roulant sa masse énorme entre les hauts plateaux de l'Asie et de l'Europe, de

(1) *Copyright by* Édouard Schuré, 1917.

la mer Caspienne à la Baltique et aux Balkans, ce nœud gordien de la lutte entre l'Orient et l'Occident, les descendans des Scythes et des Sarmates sont les derniers venus dans la civilisation européenne. Héritiers tardifs de l'empire byzantin, convertis au christianisme mille ans après les peuples latins et germaniques, ils n'ont été mêlés qu'incidemment à leurs querelles intestines, mais ils ont apporté aux nations chrétiennes leur fougue héroïque dans le combat contre l'Islam et les Tartares. Aucun des peuples slaves n'a donné de lui-même une formule définitive. Toutefois, de l'ensemble de leurs manifestations, se dégage une originalité profonde, une volonté encore inconsciente et comme le sourd murmure d'une force irrésistible. Avec toutes ses contradictions, l'âme slave demeure un mystère. Mais voici qu'au milieu de la convulsion mondiale, le sphinx du Nord s'est soulevé. Déjà on peut deviner son énigme à ses mouvemens. Il y a des heures d'angoisse, dans la vie des peuples, où de tous les points de l'horizon on entend rugir les quatre vents de l'Esprit. Alors, dans l'effroyable tourmente de toutes les forces déchaînées, se mêlent les voix du passé et de l'avenir, les voix des démons de la terre et des anges du ciel. L'Enthousiasme domine la Terreur. La Douleur mortelle et l'Espérance invincible s'embrassent sur le champ de bataille, et de leur étreinte jaillit un cri de révolte et de résurrection, où s'exprime le Verbe nouveau. Voilà ce qui est arrivé à l'âme slave à travers la nation serbe, première victime et première ressuscitée de cette guerre terrible.

Mais avant d'assister à ce drame, qui se reflète dans sa poésie héroïque, tentons une synthèse à vol d'oiseau de l'âme slave en général par une esquisse de son organisme intérieur. Cet organisme se présente à nous sous la forme d'une triade.

Géographiquement et historiquement, la race slave nous apparaît en trois groupes principaux : la Russie, la Pologne et les Jougo-Slaves (1). Autant de rameaux du tronc primitif, autant de faces diverses de ce génie ondoyant et multiple. Il faut considérer successivement et chacun en particulier ces peuples, pour comprendre les facultés diverses du génie slave, fécond en contrastes, en sursauts et en métamorphoses et tirer l'horoscope conjectural de ce qu'il promet à l'humanité.

(1) Il faudrait y ajouter les Tchèques, mais on peut les rattacher aux Jougo-Slaves.

L'âme russe est la plus puissante des trois, à la fois la plus massive et la plus élastique. Vaste comme les trois régions, forêts septentrionales, steppes herbeux et déserts arides, expansive comme ses trois grands fleuves, le Volga, le Dniéper et le Niémen, qui coulent majestueusement vers la mer Caspienne, la Mer-Noire et la Baltique, la race moscovite joint en elle tous les contraires. Elle a du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. Elle tient de l'Europe par son besoin d'activité et de l'Asie par sa puissance de rêve. On y trouve à la fois la méditation aiguë de l'extrême Septentrion, l'immobilité glacée des régions arctiques, qui fige la pensée dans l'Éternel, et les brusques impulsions du sang méridional, où la vie ruisselle à torrens et pétille en flammes subites. Pour parler avec un poète, l'âme russe est pareille à ce sapin couvert de neige qui rêve d'un palmier sous le soleil brûlant. Elle déborde de désir, mais l'infini l'oppresse. Elle aime à naviguer sur ses fleuves immenses, à se perdre dans ses steppes fleuris, dont les ondulations indéfinies appellent toujours plus avant. Le peuple russe n'est nullement conquérant par nature, mais nomade et agriculteur. Harcelé par l'ennemi, le moujik se fait cosaque, devient bogatyr et zaporogue. Quant aux Varègues conquérans, qui s'imposèrent à ce peuple autochtone et s'absorbèrent en lui, ils ne sont nullement scandinaves comme le veulent les historiens de l'école allemande, mais slaves eux aussi, comme l'indiquent leurs noms et comme l'ont démontré les historiens de l'école russe, Godéonof et Zabiéline. Les trois frères, ancêtres mythiques des Varègues, s'appellent Rourik (le Pacifique), Sinéous (le Victorieux) et Trouvor (le Fidèle). Vocables plus slaves que germaniques. Le mot *Sloro* ou *Slava* qui joint tous les peuples de cette race en une même famille, qui retentit dans leurs festins comme une fanfare et allume tous les yeux comme des torches dans leurs combats, signifie à la fois *gloire* et *parole*. Il identifie la lumière et le verbe.

Regardons un instant l'âme russe dans ses traditions primitives et populaires, païennes et chrétiennes. Nous y trouvons, dès l'origine, deux courans opposés. Ils partent de ce que j'appellerai son *pôle masculin* et son *pôle féminin*. Dans les *bylines*, ou cantilènes épiques, n'apparaît guère que le côté masculin. Le géant Sviatogor est le Titan russe, en même temps qu'une sorte d'Hercule. Tueur de monstres et prodigieux

cavalier, il fait trembler la terre sous ses pas. Quand il passe, les forêts ondulent comme des champs de blé et les fleuves sortent de leurs lits. Sa force est grande, son désir illimité. « S'il y avait un anneau au ciel et un anneau à la terre, dit Sviatogor en un jour d'exubérance, je prendrais celui-ci de la main droite, celui-là de la main gauche, et je rapprocherais pour les confondre la terre et le ciel. » Comme le Titan grec, le Prométhée russe est puni de son orgueil. A la fin de sa carrière glorieuse, les dieux le changent en rocher dans les montagnes saintes. Mais il a eu le temps de léguer son épée à son frère d'armes, Ilia de Mourom, et lui communique le dernier souffle de son âme à travers une fente de son tombeau. Or, Ilia de Mourom est un fils de paysan qui devient *bogatyr*, c'est-à-dire bon compagnon de lutte et le type du paladin slave, par sa fraternité d'armes avec Sviatogor. Il est extrêmement caractéristique que le premier héros slave est fils de paysan et non conquérant, mais défenseur de terre. Cela prouve que la nation russe, qui devint guerrière pour la défense du sol, place l'agriculture au-dessus de la guerre et ne fait pas de celle-ci son but principal et son moyen d'existence comme la race germanique.

Ce qui n'est pas moins frappant, c'est le rôle inférieur que joue la femme dans cette poésie primitive. Voici la légende bizarre, mais suggestive, qui présente la femme comme un être séduisant, mais dangereux, qu'il faut toujours dompter pour n'en pas être la victime. Dans ses équipées, Sviatogor porte avec lui sa femme dans un coffret de cristal qui s'ouvre avec une clef d'or. De temps à autre seulement, il laisse sortir cette sirène d'une beauté merveilleuse de sa prison transparente. Elle profite d'une de ces escapades et du sommeil du géant pour séduire Ilia de Mourom, en le menaçant de mort s'il n'obéit pas à sa fantaisie. Ilia informe loyalement Sviatogor de la trahison de sa femme, et celui-ci, au lieu de se venger sur son heureux rival, tue l'infidèle et fait d'Ilia son compagnon inséparable jusqu'à sa mort. — Ajoutons que le côté féminin de l'âme russe apparaît, dès ces temps reculés, dans les missionnaires, les saints et les saintes qui convertissent la Russie au christianisme. Elle éclate sous la forme d'un sentiment religieux et d'une abnégation qui vont jusqu'au fanatisme. Témoin ces moines de Kief qui, par esprit de sacrifice, se faisaient murer vivans dans leurs cellules et qui sont encore

aujourd'hui l'objet de la vénération populaire dans la ville de Vladimir, première capitale de la sainte Russie.

Que si maintenant nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution historique du peuple russe du XIIe au XVIIIe siècle, c'est son côté masculin que nous voyons saillir avec une vigueur redoutable. Le but de cette évolution, la mission propre de la Russie, semble être de constituer un centre puissant d'équilibre entre l'Europe et l'Asie, par la triple lutte contre les Tartares, contre les Turcs et contre l'élément germano-scandinave. Cette lutte se ramasse et se personnifie dans les deux impressionnantes figures d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand. Ivan, qui écrasa les Tartares par la prise de Kazan et d'Astrakan et mit fin pour toujours à l'épouvantable règne de la Horde d'Or, a dû posséder lui-même quelque chose de la férocité tartare pour accomplir son œuvre. Pierre le Grand, qui ouvrit à la Russie la route de la Mer-Noire par la prise d'Azow sur les Turcs, qui terrassa en un seul jour Charles XII et Mazeppa, à la bataille de Poltava, qui fit entrer la Russie dans le concert des peuples européens, est la plus complète incarnation du génie moscovite en son impulsion civilisatrice. Type unique en son genre. Dans la fougue de sa jeunesse, il se fait charpentier et pilote, constructeur de navires, sous l'idée fixe de s'ouvrir le chemin de la mer. Pour doter sa nation d'un port sur la Baltique, il rassemble tout un peuple dans les marécages de la Néva et en fait sortir Saint-Pétersbourg avec ses coupoles, ses obélisques et ses tours. A dix-sept ans, sa première grande joie avait été, à la terreur de sa mère, de se lancer en pleine tempête sur le golfe d'Arkangel, dans une barque à voile. A cinquante-trois ans, sa dernière joie fut de se jeter à l'eau pour sauver un bateau. Et il eut la chance d'en mourir après avoir achevé son œuvre et fondé le plus grand empire de la terre. En Pierre le Grand revivent, sous un aspect moderne, les héros de la légende varègue, le géant Sviatogor et le boyatyr Ilia de Mourom, avec, dans ses veines, une étincelle prométhéenne et, dans sa tête, un souffle d'Alexandre le Grand. Sa nostalgie de la mer, du fond du steppe, est moins un désir de conquérant qu'un élan de l'esprit, une soif inextinguible de connaître, un désir d'embrasser le globe comme les flots de l'Océan. Le duc de Saint-Simon, qui le vit à Paris sous le Régent, avait remarqué en lui « la majesté la plus liante, la

plus fière, la plus soutenue et en même temps la moins embarrassante, une sorte de familiarité qni vient de liberté, un découvert d'audace et de roi partout chez soi. »

Chose remarquable, si la folle expédition de Napoléon Ier sema pêle-mêle en Russie toutes les idées de l'Occident et les fermens multiples de la Révolution, ce sont les facultés féminines de l'âme russe, sa passion, son rêve et sa fantaisie qui remontent à la surface avec la poésie romantique des Pouchkine, des Lermontoff et de leurs émules. Mais c'est surtout dans le roman russe des Tourguénef, des Tolstoï et des Dostoïewski que cette féminité s'étale et s'épanouit dans une flore exubérante et bigarrée comme des steppes au printemps. Elle s'exprime sous la forme d'une intuition merveilleuse, d'une sympathie profonde pour tous les caractères possibles et pour toutes les classes de la société. Sans philosophie positive, mais grouillant de vie et débordant de pitié, le roman russe est à la fois anarchique et saturé de sympathie universelle. Il invente la religion de la souffrance humaine. Qui ne se souvient d'un mot célèbre du poignant roman de Dostoïewski : *Crime et Châtiment?* C'est celui de Raskolnikof à la malheureuse Sonia. Celle-ci, pour sauver sa famille, a sacrifié son honneur; mais la pauvre et stoïque prostituée a conservé dans son abjection volontaire une conscience aussi pure que celle d'une martyre chrétienne. Sa clairvoyance devine le crime caché de son compagnon d'infortune et l'oblige à un aveu public qui amènera son expiation. Alors Raskolnikof se met à genoux devant Sonia. Comme elle s'en étonne, il répond : « Ce n'est pas devant toi que je m'agenouille, c'est devant l'immensité de la souffrance humaine. » Il n'y a pas dans toute la littérature russe de mot plus caractéristique que celui-ci. Il résume l'âme russe moderne, il en révèle toute la profondeur féminine.

Il y a, dans le génie russe, tel qu'il s'est manifesté jusqu'à ce jour, une solution de continuité et comme un abîme entre son pôle masculin et son pôle féminin, entre ses instincts positifs et son idéal entrevu. Ceux-là sont violens et encore mal ordonnés, l'autre plane dans le ciel. En ses heures d'inspiration, l'âme russe ressemble parfois à l'aurore boréale qui vibre, au-dessus des champs de glace, en gerbes de lumière multicolore. Sera-t-il donné un jour à ce génie puissant d'harmoniser sa force d'action avec ses aspirations sublimes, par le

sentiment de la solidarité humaine qu'il possède à un si haut degré? Le géant Sviatogor, qui rêvait de saisir d'une main l'anneau de la terre et de l'autre l'anneau du ciel, réussira-t-il à les joindre par une chaîne de diamant? Quoi qu'il en soit, l'essor prométhéen du génie russe devant le plus formidable des problèmes montre l'étendue de ses facultés et l'énormité de sa tâche.

*
* *

Si la Russie représente la forte souche et le tronc vigoureux de la grande race slave, la Pologne et la Serbie en sont les rameaux les plus importans. La Russie orthodoxe et la Pologne catholique s'opposent dans leur histoire comme deux sœurs rivales, qui se ressemblent malgré leurs contrastes et leurs dissensions perpétuelles. Elles s'attirent et se repoussent tour à tour avec la même violence. Terribles furent leurs haines et leurs combats. Elles s'influencent et se mêlent en se disputant l'empire et ne pouvant se passer l'une de l'autre. Voisine de l'Occident et plus affinée, la Pologne apparaît une Russie plus méridionale, composée des élémens les plus riches, mais d'un tempérament moins équilibré, aussi désordonnée qu'impétueuse et inégale dans son action. Passions et enthousiasme, vices et vertus, défauts et qualités, tout chez elle est poussé à l'extrême. L'individualisme aristocratique prédomine. Les nobles caractères et le génie abondent. Mais toutes les forces sont prodiguées, dispersées au hasard et aboutissent souvent au désastre. Aucune nation européenne n'a égalé l'héroïsme chevaleresque de la Pologne; aucune n'a montré autant d'imprévoyance, de contradictions et d'inertie aux heures de crise. Au Moyen Age, le rôle de la Pologne fut, d'un côté, de mettre un terme à la poussée de l'Ordre teutonique; de l'autre, d'arrêter l'invasion turque, ce qu'elle accomplit avec une fougue magnifique. Malheureusement, ses incurables dissensions intestines facilitèrent l'odieux partage, l'écartèlement de la nation en trois tronçons, crime politique dont l'instigateur fut Frédéric II de Prusse.

Ici éclate une de ces explosions de l'âme nationale, qui nous semblent des miracles parce que les puissances spirituelles y triomphent de l'écrasement matériel. Ce fut après la destruction de son indépendance nationale que l'âme polonaise produisit sa plus belle floraison. D'une part, ses héros exilés

allèrent défendre la liberté des peuples opprimés sur tous les champs de bataille de l'Europe ; de l'autre, c'est alors que les trois plus grands poètes de la Pologne, Mickiewicz, Slowaki et Krazinski trouvèrent le verbe de la nation (1). Comme jadis le peuple d'Israël avait pris conscience de sa mission par ses prophètes, dans l'exil babylonien, la conscience de la Pologne se cristallisa dans son martyre. De la tombe de la Pologne jaillit une flamme vivante d'enthousiasme. Et de cette flamme partit une phalange de héros et de poètes. En eux fleurissait une même idée, qui se répandit comme une semence féconde sur l'Europe. Cette idée qu'on peut appeler l'idée messianique de la Pologne, c'est Krazinski qui la formula avec le plus de clarté dans sa lettre à Lamartine : « La Pologne, dit-il, a été choisie pour prêcher aux peuples, non par des paroles, mais par des actes et des faits, le grand et saint principe des nationalités terrestres, qui, seules, en tant qu'inviolables et sacrées, peuvent arriver un jour à constituer une humanité harmonique et universelle. »

*
* *

Si le côté masculin et le côté féminin de l'âme slave se contre-balancent à poids égaux dans la nation russe, si d'autre part la sensibilité féminine l'emporte dans l'âme polonaise par l'excès de la passion et de l'enthousiasme, c'est la force virile du génie slave qui ressort dans la nation serbe avec une énergie farouche par l'héroïsme guerrier et la puissance indomptable du sentiment national.

Ainsi nous apparaissent les trois organes essentiels de la triade slave et leurs fonctions diverses.

L'équilibre puissant de la grande Russie lui assure un rôle directeur parmi les nations sœurs. La dispersion de l'ardente Pologne a fait rayonner le génie slave sur l'Europe et formé d'abord son lien avec l'Occident. D'autre part, l'isolement et la concentration exclusive de l'héroïque Serbie ont fait de ce petit peuple de montagnards un bélier redoutable contre l'absolutisme oppresseur de l'Islam. Sa force de résistance lui a permis de sonner, la première, l'hallali des résurrections nationales, malgré les obstacles en apparence insurmontables et les complications les plus difficiles.

(1) Voyez le beau livre de Gabriel Sarrazin sur *les Poètes romantiques de la Pologne.*

Un simple coup d'œil jeté sur le pays et sur le peuple serbe fait comprendre l'originalité de son rôle historique. L'ancien royaume de Serbie englobait, dès le IXe siècle, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, et s'étendait, au XIVe siècle, sur toute la Macédoine, menaçant l'Empire chancelant de Byzance, avant la chute de Constantinople.

Ce territoire montagneux et convulsé constitue la partie la plus sauvage et la moins pénétrable de la péninsule balkanique. De l'Adriatique au Danube, c'est un enchevêtrement inextricable et tumultueux de hautes montagnes coupées de rares défilés. Dans les vallées fertiles de la Morava, de la Save et de la Drina, s'étalent de riches cultures de maïs et de blé, abondent la vigne et les arbres fruitiers. Çà et là, blanchissent des villes fortifiées, où les minarets turcs alternent avec les tours carrées des églises orthodoxes. A mi-côte, des forêts épaisses de chêne et de sapin, de vastes pâturages parsemés de maisons isolées qui forment des villages. Au sommet des montagnes, des rochers abrupts, des cimes dénudées souvent couvertes de neige. Et si l'on gagne la crête par un col, le regard s'effraye de nouveaux abîmes, embrasse de nouveaux cirques de montagnes par-dessus le labyrinthe des vallées tortueuses. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, un océan d'arêtes et de pics encercle la vue. Du haut des Alpes de l'Herzégovine, le Monténégro apparaît avec ses gorges profondes comme une mer houleuse pétrifiée ou comme un vaste gâteau de cire aux mille alvéoles. Tel le repaire désolé qui fut longtemps une citadelle de la liberté slave et l'est encore sous la botte autrichienne. Cette haute vallée est dominée par trois crêtes neigeuses, le Lotchen, le Kom et le Domitor, comme par trois sentinelles géantes dont l'œil plonge à pic dans l'Adriatique.

Au Nord, à la frontière serbe de la Hongrie, le Danube roule ses flots jaunes, tantôt resserrés entre des falaises abruptes, tantôt élargis en rives herbeuses. Au confluent des rivières, qui se jettent dans le Danube, s'étendent des marécages où se baignent des troupeaux de buffles sous le vol des vautours. Des montagnes qui bordent le fleuve émergent des monastères, aux fenêtres nombreuses, qui ressemblent à des ruches d'abeilles ou à de hautes forteresses. Ici, entre les bras du Danube, une île surgit comme un tourbillon de pierre, en forme de pyramide, avec ses terrasses, ses remparts crénelés et sa tour gigantesque.

C'est la ruine d'un ancien château fort. Là, plusieurs générations de haïdouks se défendirent, de siècle en siècle, contre les janissaires et leurs pachas. Plus loin, à l'encoignure d'un tournant, le fleuve a creusé une grotte profonde dans un rocher perpendiculaire. C'est là, selon la légende, que séjourna saint Sava, le monarque apôtre, qui convertit les Serbes au christianisme. Dans cette anse tranquille, le fleuve trouble et violent apaise un instant son courroux; mais le soir, quand le soleil teint les rochers de pourpre violette, ses flots ont l'air de rouler des cuirasses d'acier et du sang rouge. — La grotte de Saint-Sava et le château des haïdouks! D'un côté, la méditation intense qui invoque le Christ et fait descendre le ciel dans les cœurs; de l'autre, la guerre à outrance contre l'oppresseur étranger, — c'est toute l'âme de la Serbie.

On comprend qu'un peuple immobilisé, par sa situation géographique, dans le cercle étroit de ses montagnes, condamné à une vie rude et solitaire, un peuple qui a conservé ses mœurs primitives jusqu'à nos jours, ait développé surtout les qualités viriles de la race slave. Elles se manifestent chez lui par trois vertus essentielles : *le sentiment patriarcal de la famille; l'héroïsme guerrier;* et par-dessus tout *le culte de l'indépendance nationale.* De si hautes vertus, affirmées pendant un millier d'années par ce peuple intrépide, suffiraient pour lui valoir les sympathies du monde entier. Mais il y a plus, — et nous touchons ici au cœur même de notre sujet, — la Serbie a donné à ces hauts sentimens, qui sont la moelle des nations fortes, une expression puissante dans sa poésie populaire anonyme. Cette expression est inégale et rude, mais singulièrement intense et originale. Les mœurs, la vie, les grands événemens de la nation serbe s'y peignent avec un réalisme énergique et un symbolisme naïf, mais souvent grandiose et toujours saisissant. C'est donc à la fois par sa valeur intrinsèque et par son action dans l'histoire que cette poésie mérite une place à part dans le folklore européen.

Pour nous en faire une idée, essayons de pénétrer, à la suite des voyageurs du dernier siècle, dans une de ces maisons construites en planches de sapin et en torchis, aux toits couverts d'aubier, de tilleul et de foin, qui s'abritent à l'ombre des forêts de la Schoumadia, au pied des âpres cimes du Roudnik.

Nous sommes au soir, en hiver. Une famille nombreuse,

composée de trois générations, d'une dizaine de couples et d'une trentaine de membres, est rassemblée autour du foyer commun, dans la chambre centrale de la vaste maison, où habite avec sa vénérable épouse l'aïeul, le *starévitza*, chef souverain de sa descendance. Aux murs, des trophées de sabres et de fusils alternent avec des têtes de cerfs, des faucons empaillés, des jougs de bœufs et des socs de charrue. Près du large foyer, où une racine de chêne brûle à petit feu sur la braise, l'aïeul octogénaire est assis, le coude sur le genou, le front dans la main, plongé dans sa méditation et comme brisé par le poids des années. Mais, autour de lui, bourdonne la ruche familiale. Les femmes filent; les jeunes filles brodent des soutaches rouges sur des robes de laine; les jeunes gens fabriquent des torches avec des écorces de bouleaux. Soudain, au milieu des rires et des taquineries, une dispute éclate entre une jeune femme et sa belle-sœur. La sœur étant plus estimée dans la famille serbe que l'épouse, le frère nouvellement marié préférant souvent les conseils de sa sœur à ceux de sa femme, ces querelles sont fréquentes. Les autres s'en mêlent; il se forme deux partis dans l'assemblée. Les cris s'élèvent et bientôt des malédictions sinistres sortent des bouches irritées. Alors le starévitza, sortant de sa rêverie, se lève tout droit de son escabeau. Il dresse sa haute et maigre stature; son profil d'aigle se dessine au-dessus de sa barbe blanche, à la lueur du feu, ses yeux étincellent, et le vieillard cassé semble devenu un haïdouk qui commande son bataillon. Il étend sur sa famille divisée son bâton d'érable et s'écrie :

— Pas de querelles de femmes au lendemain de Noël! Souvenez-vous que le Christ est né hier!

— Il est né en vérité... répond en chorus sur un ton de liturgie, toute l'assemblée subitement calmée et devenue silencieuse.

— Grand-père, chante-nous une *pesma*, dit un jeune homme. Aussitôt une petite fille de dix ans, la favorite du patriarche, détache du mur une large guitare qui n'a qu'une seule corde de crin et porte la gouzla avec l'archet au vieillard qui s'est rassis. D'une main tremblante, il prend l'instrument, mais dès qu'il l'a posé sur ses genoux et en a tiré quelques notes sourdes, il se transforme une seconde fois. Le starévitza semble devenu maintenant le génie du passé qui sort des siècles lointains, sous la figure d'un gouzlar des temps héroïques, au long caftan, à la barbe tordue et séculaire qui descend jusque sur ses genoux.

Il commence d'une voix monotone, marquant d'un coup d'archet, à chaque vers, le rythme trochaïque. Puis la voix s'anime par degrés et la mélopée traînante se change en une déclamation pathétique. Des scènes guerrières passent devant les yeux dilatés du rhapsode; de puissans personnages parlent par sa voix tantôt furieuse, tantôt attendrie. Ce qu'il raconte, ses auditeurs l'ont entendu maintes fois, mais l'écoutent toujours comme une chose nouvelle et palpitante de réalité. C'est la splendeur du tsar Douchan et l'effrayante tragédie de la bataille de Kossovo, c'est la mort de Lazare et ce sont les exploits merveilleux du héros national Marko. L'assemblée est suspendue aux lèvres de l'aïeul. Elle accompagne son récit de larmes ou de soupirs, de cris de joie ou d'imprécations. Quand il en vient aux épisodes plus récens, aux combats de Kara-George et du haïdouk Véliko, un jeune homme bondit vers le feu, y allume un fagot d'écorces et, frappant la pierre du foyer de ce flambeau improvisé, en fait jaillir un millier d'étincelles. Puis il crie : « Noël! Noël pour la Serbie! Autant d'étincelles, autant d'enfans pour le combat! Autant de balles contre le Turc! » Alors les sabres sortent des fourreaux, les fusils se brandissent, les femmes agitent leurs quenouilles, et la famille répète en chœur : « Noël! Noël pour la Serbie! »

Mais le chanteur est épuisé. Il laisse tomber la gouzla de sa main défaillante. L'enfant attentive, qui n'a pas quitté le vieillard des yeux, se blottit sur ses genoux, contre sa poitrine... et l'aïeul étreint convulsivement son arrière-petite-fille, comme si toute la douleur du passé voulait embrasser toute l'espérance de l'avenir.

De telles scènes font comprendre ce qu'a été pour la Serbie sa poésie anonyme. Pendant plus de cinq cents ans, elle a gardé sa tradition et maintenu son courage sous les plus dures persécutions. Par elle son histoire est devenue une propriété nationale. Elle fut le feu qui couve sous la cendre, et l'on comprend aussi que ce peuple fut toujours prêt à prendre les armes, à la première alerte de guerre, au premier signal d'insurrection. « Plus on a été obligé de cacher ses sentimens devant l'oppresseur turc, dit M. Vesnitch, plus ceux-ci ont été forts et plus, par instinct même de conservation, nos ancêtres se sont attachés à notre passé national, premier point de départ de l'avenir. Comme les prêtres illettrés ont dû apprendre par cœur leurs

prières, on peut dire que toute la nation a appris par cœur son histoire, que chaque génération a embellie de son idéalisme (1). » Ainsi se vérifient, pour la Serbie, les magnifiques paroles de Mickiewicz sur la poésie populaire des Slaves : « Arche d'alliance des temps anciens et des temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentimens. La flamme dévore les œuvres du pinceau, les brigands pillent les trésors, la chanson échappe et survit ! Vous naissez avec la nation, avec elle seulement vous mourez ! »

Cette poésie, d'où vient-elle? Comment est-elle née? Quels en sont les auteurs? Comme partout, on trouve à son origine des rhapsodes, des chanteurs de profession qui n'ont laissé qu'un vague souvenir. Ces rhapsodes se sont perpétués jusqu'à nos jours, mais, s'ils ont conservé l'antique tradition nationale et, plus ou moins, l'ancien mode de récitation, ils ont changé de mœurs, de costume et d'allure au cours des âges. Les trois périodes de la poésie populaire serbe sont parallèles aux trois grandes périodes de son histoire. Au temps de la splendeur impériale et féodale du royaume de Serbie, les *gouzlars* primitifs étaient attachés aux *Krals* (rois) et célébraient leurs exploits. Ils chantèrent en contemporains les exploits du tsar Douchan, le plus puissant des souverains serbes. Après la défaite de Kossovo, qui mit fin, pour quatre siècles, à l'indépendance de la Serbie, les gouzlars restèrent attachés aux *Knèzes* (seigneurs féodaux) qui maintenaient une certaine indépendance à la nation. Leurs cantilènes se concentrèrent alors autour des souvenirs tragiques de la bataille de Kossovo qu'ils transformèrent en une sorte d'épopée légendaire. Dans la longue période de vasselage, où les Knèzes eux-mêmes, sans se convertir à l'islamisme, subirent le joug turc et durent souvent suivre les armées du Sultan, la poésie nationale se conserva surtout chez les *haïdouks* (brigands révoltés et patriotes) qui, dans leurs forêts et leurs montagnes, continuaient à harceler les maîtres du pays. Les chanteurs des *pesmés* cessèrent alors d'être ces rhapsodes somptueux, aux caftans brodés d'or, entretenus par les princes du temps jadis et qui faisaient la joie de leurs fêtes. C'était maintenant la bande errante et proscrite des aveugles, des mendians et les haïdouks eux-mêmes. L'âme collective, qui

(1) Préface de M. Vesnitch aux *Chants de guerre de la Serbie*, par M. Léo d'Orfer.

vivait en eux par le chant, leur conférait une sorte de noblesse. Ils glorifièrent surtout Marko, personnage plus légendaire qu'historique, sorte de haïdouk national. Pendant la période moderne d'affranchissement et d'insurrection, qui commence, au début du XIXe siècle, avec le règne de Kara-George et se poursuit jusqu'à nos jours, les gouzlars reprennent les vieilles cantilènes avec un nouvel enthousiasme, en y ajoutant des *pesmés* sur les grandes guerres dont ils ont été les témoins. Jusqu'à cette époque, la Serbie était restée totalement inconnue de l'Europe. Les voyageurs qui la visitèrent alors remarquèrent avec étonnement que la poésie populaire y était devenue la propriété de tout le monde. Il en est encore ainsi de nos jours. Elle règne au foyer. Chaque maison a sa gouzla. Les vieilles gloires, les vieilles douleurs, les éternelles espérances se transmettent de père en fils. Mais il n'y a pas seulement les chants héroïques. Les saisons et les fêtes, Noël, Pâques, la Saint-Jean, ont leurs cantilènes. On chante au labour, à la moisson, dans les bois, à la chasse, sur les barques des fleuves et même dans les cimetières, où jeunes gens et jeunes filles échangent des sermens fraternels en tressant des couronnes en souvenir des morts. Signe singulier d'une race éminemment mâle, les chants d'amour, d'une vive tendresse, mais d'une passion contenue, sont réservés aux femmes. Ainsi cette poésie est devenue en quelque sorte la respiration de l'âme multiple et cependant une de la nation, dans ses joies et ses douleurs, dans ses travaux et ses combats (1).

Les chants serbes nous ont été transmis à l'état primitif. Végétation touffue, où des fleurs éclatantes s'épanouissent au milieu des herbes folles et de l'ivraie sauvage. A cette moisson désordonnée il a manqué un Homère, car elle contient les

(1) Les *pesmés* serbes furent d'abord recueillies par Vouk Stepanovitch Karadjitch (né en 1788, mort en 1865) qui passa près de cinquante ans à rassembler ses immenses matériaux et les publia en quatre tomes, formant un ensemble de 50 000 vers. — Auguste Dozon, qui fut consul français à Belgrade et habita la péninsule balkanique pendant trente ans, en a traduit les plus beaux morceaux dans son volume sur l'*Épopée serbe* (Leroux, 1888). Tout récemment, M. Léo d'Orfer a donné des *Chants de guerre* de la Serbie un choix excellent avec une intéressante préface (chez Payot, 1916). — Voir aussi Talvj, *ferbische Volkslieder*.

Sur l'histoire, les mœurs, la poésie et la littérature serbes, je dois des documens et des renseignemens précieux à M. Milenko Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, auteur lui-même d'une série de travaux éloquens sur sa patrie, parus dans *la Revue Bleue*, dans *la Revue hebdomadaire* et ailleurs. C'est un devoir pour moi de rendre hommage ici à sa courtoisie généreuse comme à son érudition éclairée.

gerbes de deux où trois épopées grandioses. Peut-être un Shakspeare slave en tirera-t-il quelque jour d'émouvantes tragédies. En attendant, ils sollicitent de notre part un autre genre d'intérêt. Par son héroïsme dans la dernière guerre, par sa fidélité admirable à la parole donnée, par son martyre sublime, affirmant sa force morale indestructible et sa renaissance prochaine, la Serbie est entrée d'un bond et au premier rang dans la solidarité des peuples qui se battent contre l'hégémonie teutonne, pour la liberté du monde. Par la noblesse de son attitude et son courage stoïque dans la souffrance, elle attire, comme la Belgique, la sympathie et l'admiration universelles. Dès lors, on se demande par quel miracle de la vie intérieure cette nation, toujours persécutée et opprimée par ses voisins, a su maintenir l'intégrité de sa conscience et poursuivre son idéal en dépit des circonstances contraires. C'est un problème de psychologie nationale d'un caractère unique. Ailleurs, de grands génies ont moulé des nations pour leurs missions spéciales, avec les élémens ethniques les plus divers. Ici, nous voyons l'âme nationale subconsciente poursuivre inflexiblement son idéal avec des élémens ethniques homogènes et contraindre la nation entière, comme ses héros, à le réaliser. Il nous a donc paru d'un intérêt palpitant de suivre la formation de cet idéal national à travers la poésie populaire des Serbes, qui accompagne leur histoire depuis son origine jusqu'à nos jours.

Le tableau de cette histoire se présente à nous sous la forme d'un triptyque. C'est d'abord la grandeur et la splendeur d'un passé à jamais perdu, qui reluit comme un soleil couchant, à travers le désastre de Kossovo. — C'est ensuite la longue, l'obstinée résistance au terrible joug ottoman, qui se personnifie dans la légende de Marko. — C'est enfin, par une série de sursauts, le réveil de toute la nation et son élan vers un idéal nouveau, qui sort comme une fleur merveilleuse du vieux tronc reverdi.

II. — LE VIEIL EMPIRE SERBE. — LA BATAILLE DE KOSSOVO

La nation serbe reçut le christanisme et la civilisation, entre le xe et le xiie siècle, de l'empire byzantin en décadence. Ce peuple jeune et vigoureux, qui se forma sous le roi Némania et grandit au souffle des croisades, devint assez fort en l'espace

de deux siècles pour effrayer les faibles empereurs de Constantinople. Mais, à peine constituée, cette nation énergique succomba à une formidable invasion. Les Turcs furent les bourreaux de la Serbie naissante, qui, par sa situation géographique, était exposée directement à leur choc. L'histoire du peuple serbe ressemble donc à celle d'un chevalier du temps des Croisades, qui aurait reçu l'initiation chrétienne et le baptême du sang en quelques victoires éclatantes, mais qui, tombé au pouvoir de l'ennemi et réduit en esclavage, serait resté captif jusqu'à sa maturité sous le plus dur des jougs. Cette fatalité a pesé sur toute l'histoire de la Serbie et lui imprime un caractère tragique. On ne peut qu'admirer le courage avec lequel ce peuple a réagi contre son destin et fini par en triompher par l'énergie de la volonté et la puissance du souvenir.

La splendeur éphémère de la jeune Serbie est marquée par le règne du tsar Douchan. D'autre part, la sombre destinée, qui rendit peu après la nation vassale des Ottomans, se résume dans la personne du tsar Lazare et dans la bataille de Kossovo. Les gouzlars se sont surtout attachées au souvenir de ce désastre, comme si cette blessure toujours ouverte dans l'âme nationale était l'excitant nécessaire pour la revanche future. Mais, avant de regarder ce que la poésie populaire a tiré de l'histoire, nous devons donner un coup d'œil à ce que les très rudimentaires chroniques byzantines, serbes et latines nous permettent de savoir ou de deviner de ces deux princes (1).

Douchan avait en lui l'étoffe d'un Charlemagne guerrier, conquérant et législateur. Son énergie fougueuse, ses vastes ambitions se tempéraient d'une vue large et d'un instinct civilisateur. Son vieux père, Ourosch, kral de Serbie, ayant épousé une princesse byzantine, la belle Sinicha, voulut déposséder du trône son fils Douchan, né d'un premier lit. L'héritier présomptif s'écria : « Il ne sera pas dit que le royaume est tombé en quenouille. » Il surprit son père dans la forteresse de Patrik et l'envoya mourir dans la citadelle de Zvetchan. Déjà les Ottomans avaient conquis Brousse et menaçaient Constantinople. C'est alors que Douchan conçut le projet hardi de conquérir Byzance et de tenir tête aux Turcs, avec sa jeune nation, dans l'antique capitale, héritière de Rome, clef de l'Orient et de

(1) Sur les origines de la Serbie voyez Léopold Ranke, *Serbien und die Türkei* et l'intéressant livre de M. Joseph Reinach, *la Serbie et le Monténégro.*

l'Occident. C'était le rêve d'un croisé doublé d'un César en herbe. Il faillit le réaliser. Repoussant les offres d'alliance de l'empereur Cantacuzène, Douchan s'empara successivement de l'Albanie, de l'Épire, de l'Acarnanie et battit le roi de Hongrie à Raguse. Réunissant la première Skouptchina à la citadelle de Skopié, il se fit proclamer tsar des Serbes, des Grecs et des Bulgares, et se mit à porter la tiare. Étienne Douchan fut surnommé *Silni*, ou le Puissant, par son peuple et se montra aussi habile administrateur que grand guerrier. Il fit rédiger un code serbe, appela à sa cour des savans étrangers et divisa le pays en voïvodies qu'il distribua entre les meilleurs chefs, organisant ainsi la féodalité en Serbie, sous le sceau de sa couronne. Douchan s'était débarrassé de la suprématie de Byzance en nommant un patriarche national.

Cependant, pareille à une immense nuée d'orage qui monte sur l'horizon et assombrit le ciel, la formidable invasion ottomane s'amassait autour de Constantinople. Les nouveaux barbares, les Turcs, héritiers des Huns et des hordes de l'Asie centrale, après avoir conquis une partie de l'Inde et toute la Perse, s'étaient emparés de l'Asie Mineure. Déjà le Croissant, qui pour trois siècles allait devenir la terreur et le fléau de l'Occident, le Croissant, qui précède la tête monstrueuse de la force brutale, couronnée par l'anarchie sous le nom de pouvoir absolu, le sinistre Croissant turc se dressait à Brousse, en face de la Croix et de la vieille Byzance, héritière impuissante de la Grèce et de Rome. Quelle tentation pour le jeune Tsar de s'emparer de Constantinople pour devenir ensuite, avec toutes les nations balkaniques réunies sous son sceptre, le boulevard de la chrétienté contre l'Islam ! Le Charlemagne improvisé de la Serbie eut cette pensée et cette audace. Mais à peine eut-il pris son élan vers son rêve impérial que le destin trancha sa vie. Il mourut brusquement de la fièvre, au village de Djavoli, au moment où il croyait voir briller à l'horizon cette coupole de Sainte-Sophie, qui fut cent ans plus tard la proie des Turcs et qui devait rester le mirage décevant de tant de Césars, de rois et de peuples.

Sous les successeurs de Douchan, le cyclone turc se déchaîna sur les Balkans. Le petit peuple serbe encore en formation ne pouvait résister à la longue à l'innombrable armée musulmane militairement disciplinée. L'usurpateur Voukachine ayant

péri avec la fleur de la jeunesse serbe dans une grande bataille sur la Maritza (1371), Étienne Lazare fut élu kral de la Serbie. Il avait été page du tsar Douchan, qui l'aima pour sa noblesse, son désintéressement, sa fidélité, et lui donna en mariage la princesse Militza, issue de Vouk, le troisième fils de Némania. Si Douchan ressemble à un Charlemagne plus ardent, Lazare fait penser au pieux saint Louis, par son mélange de douceur et de fermeté, d'héroïsme et de foi pleine de sacrifice. L'histoire et la légende s'accordent à lui reconnaître l'âme d'un roi de justice. En montant sur le trône, il plaça la croix sur sa bannière, mais refusa le titre de tsar que lui donna le peuple et que lui ont conservé les cantilènes. Profitant de la criminelle invasion de la Hongrie, le sultan Mourad, qui avait rassemblé une armée considérable à Philippopolis, s'empara de Nich, point central des communications entre la Thrace et la Serbie. Lazare accourut et battit l'armée turque à Cerkvitché. Mais on savait des deux côtés que la lutte allait reprendre après et qu'elle serait décisive. Mourad disposait d'inépuisables légions asiatiques. Outre les voïvodes serbes, Lazare n'avait avec lui que les krals de Bosnie et de Bulgarie, les montagnards de l'Albanie et de l'Herzégovine et l'héroïque prince de Monténégro, Georges Balcha.

C'est alors qu'eut lieu la fameuse bataille de Kossovo (1389) où périrent à la fois le roi Lazare avec l'élite de son armée et le sultan Mourad, tué par le chevalier favori du Kral, bataille qui mit fin pour quatre siècles à l'indépendance de la Serbie. Avec la libre fantaisie de la poésie populaire, les *pesmés* ont groupé autour du roi martyr un certain nombre de personnages antérieurs ou postérieurs, comme le traître Vouk Brankovitch et une série de récits dramatiques purement légendaires. De cette vaste fresque, au dessin archaïque, aux gestes heurtés, mais d'allure tumultueuse et de passion grandiose, détachons les épisodes les plus saisissans qui peignent au vif le caractère et l'âme serbes.

Dans une pesma célèbre, le gouzlar se représente le moment psychologique, où le roi Lazare eut à décider de son destin et du destin de sa nation. Il le fait sous une forme naïve et symbolique. De ce symbolisme étrange se dégage cependant un sens profond, si l'on pénètre le sentiment intime du poète, qui se cache sous sa vision confuse.

Le sultan Mourad fond sur Kossovo. En arrivant, il écrit une lettre menue, et l'expédie vers la ville de Krujevatz entre les mains du knèze Lazare.

« O Lazare, qui tiens la tête de la Serbie, ce qui ne fut jamais et ce qui ne peut être, c'est qu'il y ait deux seigneurs et une seule terre et que les mêmes rayas paient deux tributs. Nous ne pouvons régner tous les deux à la fois. Envoie-moi donc les clefs et les tributs, les clefs d'or de toutes les villes et le tribut pour sept ans. Si tu ne veux pas me les envoyer, viens sur les champs de Kossovo, afin que nous y partagions la terre avec nos sabres. »

Lorsque la lettre menue parvient au knèze Lazare, il verse des larmes amères.

Lazare sent un frisson passer sur son corps. Il a entendu une voix intérieure. Et voici qu'au message du tyran de la terre succède un message du roi du ciel.

Un faucon au plumage gris arrive à tire-d'ailes des lieux saints, de la cité de Jérusalem, et il porte une légère hirondelle. Ce n'est pas un oiseau, ce n'est pas un faucon gris, mais bien le prophète Élie, et ce n'est pas une hirondelle légère qu'il porte, c'est une lettre de la Mère de Dieu. Il l'apporte au knèze Lazare et la laisse tomber sur ses genoux.

Voici ce qu'annonçait cette lettre :

« Lazare, issu d'une race illustre, pour quel empire vas-tu te décider? Veux-tu l'empire du ciel ou bien l'empire de la terre? Si tu choisis l'empire de la terre, ordonne de seller les chevaux et de resserrer les sangles. Guerriers serbes, ceignez vos sabres, puis ruez-vous sur les Turcs, et leur armée périra tout entière. — Si tu choisis l'empire du ciel, fais ériger un temple à Kossovo et ne lui donne point de fondemens de marbre, mais seulement d'écarlate et de soie. Ensuite, fais communier ton armée et range-la en bataille. Elle succombera tout entière, et avec ton armée, toi aussi, knèze, tu périras. »

Lorsque Lazare a lu ces mots, il songe et roule dans son esprit de nombreuses pensées :

« A quoi me résoudre? Pour quel empire me déciderai-je?... Si c'est la terre que je choisis, l'empire de ce monde est bien passager et court, tandis que l'empire du ciel durera dans les siècles des siècles. »

Lazare a préféré l'empire du ciel à l'empire de la terre. Il fait construire un temple à Kossovo. Il ne lui a point donné de fondemens de marbre, mais seulement d'écarlate et de soie. Il mande ensuite le

patriarche de Serbie, et aussi les douze évêques les plus puissans, fait communier l'armée et la range en bataille.

A peine le Knèze en avait-il pris le commandement que les Turcs se ruent sur Kossovo (1).

A prendre cette pesma à la lettre, il semblerait que Lazare ait préféré son salut personnel dans l'autre monde à la victoire de son peuple sur la terre. Mais telle ne peut avoir été la pensée du gouzlar. Elle serait contraire à l'esprit du peuple serbe, aux actes sans cesse renouvelés de son histoire, au souffle dominant de son inspiration poétique. Il est évident qu'ici le chanteur populaire n'a pas su ou pas voulu dire le dernier mot de son sentiment. Le dilemme qui se posait en réalité pour le roi des Serbes devant la sommation de Mourad était celui-ci : ou garder sa couronne avec une apparence de pouvoir sous la suzeraineté du Sultan, ou accepter le défi et tenter la lutte pour la liberté, à la vie à la mort. Si Lazare n'avait pas livré ce combat suprême, la Serbie recevait définitivement l'empreinte ottomane et risquait la conversion en masse à l'Islam, ce qui advint plus tard aux Bosniaques et aux Albanais. Alors on aurait pu dire de la capitale serbe ce qu'une pesma devait dire plus tard de la prise de Constantinople : « L'araignée s'établit comme gardienne dans le palais des empereurs et tire le rideau sur la porte ; la chouette fait retentir les voûtes royales de son chant lugubre. » Il fallait cette bataille pour resserrer l'union de tous les chefs sous leur roi, mais il fallait en outre que cette union fût consacrée par la foi religieuse de cette race. Voilà ce que signifie cette tente où tous les évêques viennent célébrer un service religieux à la veille du combat. « L'église d'écarlate et de soie » est l'église militaire de l'armée en marche. Le choix de Lazare devient ainsi le sceau de l'idéalisme apposé sur le front de son peuple. C'est le choix entre Mammon et Dieu, entre la servitude et l'honneur. Lazare sait que par ce combat, dût-il succomber avec son armée, il fixera la destinée spirituelle de sa nation. Et de fait, pour les temps futurs, la bataille de Kossovo devint le signe de ralliement de la pensée serbe, l'étendard indestructible de la révolte. Ce combat, où la nation prit conscience d'elle-même, ne cessera de crier à vingt générations :

(1) J'emprunte cette traduction et la plupart des suivantes à l'excellent recueil cité plus haut de M. Léo d'Orfer.

« Sauvons l'âme avant tout. Une bataille peut se perdre ; mais l'âme, si elle est vivante, est toujours sûre de ressusciter, fût-ce après cinq cents ans ! » Ainsi Kossovo est devenu la devise d'une race, qui, sous tous les jougs et tous les martyres, n'a jamais renoncé à la lutte parce qu'elle n'a jamais désespéré. Kossovo sera l'incompressible appel de la patrie écrasée à la patrie libre et victorieuse.

Dans la pesma qui chante le départ des chefs pour Kossovo, éclatent leur enthousiasme guerrier, leur ardeur jalouse à prendre part à la lutte suprême et leur résolution unanime d'offrir leur sang en holocauste à la patrie. La tsarine Militza, sœur des neuf Yougowitch, ne réussit pas à garder auprès d'elle un seul de ses frères. Le serviteur même de Lazare, le vieux Goluban auquel le Tsar ordonne de rester auprès de sa femme, n'obéit qu'en pleurant et finit par déserter son poste, pour courir lui aussi au lieu tragique où se décide le sort de sa nation. La scène est pittoresque et dramatique dans sa fière simplicité.

...Le lendemain, dès que parut le jour et que s'ouvrirent les portes de la cité, la tsarine Militza sortit du palais et se tint tout près de la porte. Voici venir les troupes en bon ordre, tous les cavaliers avec leurs lances de guerre, et, en tête, Bochko Yougovitch sur son alezan tout chamarré d'or pur : l'étendard de la Croix l'enveloppe et couvre jusqu'à l'alezan. L'étendard est surmonté d'une croix d'or ; de la pomme rayonnent des croix d'or ; de chaque croix pendent des croix d'or, dont les franges flottent sur le dos de Bochko.

Alors s'avance la tsarine Militza. Elle saisit l'alezan par la bride, et, passant son bras au cou de son frère, elle commence à lui parler tout doucement.

« Frère Bochko, mon frère Yougovitch, le tsar Lazare t'a donné à moi pour que tu n'ailles pas te battre à Kossovo. Il te salue et par moi te fait dire de remettre l'étendard à qui tu voudras et de demeurer avec moi, à Krujevatz, afin que j'aie un frère pour jurer. »

Mais Bochko Yougovitch répond :

« Va-t'en, ma sœur, va vers ta blanche tour. Pour moi, je ne veux pas revenir en arrière ni laisser en d'autres mains l'étendard de la Croix, dût le Tsar me donner Krujevatz, pour que de moi l'armée puisse dire : « Voyez Bochko, le lâche Yougovitch, qui n'ose point aller à Kossovo verser son sang pour la Sainte Croix et pour la foi mourir à Kossovo. »

Il pousse alors son cheval vers la porte.

Mais voici venir le vieux Bogdan. Derrière lui marchent sept

Yougovitch. L'un après l'autre, elle les arrête, mais pas un des sept ne veut même la regarder.

Quelques instans se sont à peine écoulés qu'apparaît le jeune Voïno Yougovitch conduisant les destriers du Tsar tout caparaçonnés d'or pur. Elle arrête le cheval gris qui porte Voïno, et jetant les bras au cou de son frère elle commence à lui parler de la sorte :

« O mon jeune frère, Voïno Yougovitch, à moi le tsar Lazare t'a donné. Il te salue et par moi te fait dire : Remets les destriers à qui te plaira et reste avec moi à Krujevatz, afin que j'aie un frère pour jurer. »

Mais Voïno Yougovitch lui répond :

« Va-t'en, ma sœur, va vers la blanche tour. Je ne voudrais, moi, guerrier, revenir en arrière ni abandonner les destriers du Tsar, quand je saurais devoir périr. Je vais, ma sœur, aux champs de Kossovo, verser mon sang pour notre Sainte Croix et pour la foi mourir avec mes frères. »

Et ce disant, il pousse son cheval vers la porte.

La Tsarine, quand elle vit cela, tomba aussitôt sur la pierre froide, et, dans sa chute, elle s'évanouit.

Mais voici venir le glorieux Lazare. Lorsqu'il voit sa dame Militza, les pleurs coulent le long de ses joues. Il regarde à droite et à gauche, il appelle son serviteur Golouban :

« Golouban, mon serviteur fidèle, descends de ton cheval de cygne, prends ta maîtresse sur tes bras blancs, et porte-la jusqu'à la tour élancée. Il te pardonne, au nom de Dieu, si tu ne vas pas te battre à Kossovo, mais reste ici dans mon blanc palais. »

A peine le serviteur Golouban a entendu ces mots que les larmes coulent de son visage, il descend de son cheval de cygne, prend la dame, la prend sur ses bras blancs et la porte à la tour élancée. Mais à son cœur il ne peut résister, car Kossovo l'appelle à la bataille. Il revient vers son cheval de cygne, le monte et s'élance à Kossovo.

Les gouzlars n'ont raconté la bataille de Kossovo que par épisodes détachés, d'une haute poésie, mais formant un ensemble un peu confus et parfois contradictoire, avec des lacunes qui nuisent à la netteté des caractères et à l'unité de l'action. Toutefois, en rassemblant et en reliant ces fragmens épars, en les soulevant avec le fleuve de passion qui les traverse, on peut revivre cette journée sanglante telle qu'elle apparut aux poètes des cantilènes et telle qu'ils l'évoquèrent devant leur public, d'année en année et de siècle en siècle. Essayons de la reconstituer (1).

(1) La trahison de Brancovitch résume les jalousies qui divisaient alors les voïvodes, mais cette partie du récit est purement légendaire. En revanche, la mort

Un haut plateau, parsemé de brousses et de petits cours d'eau. C'est Kossovo. On l'appelle aussi *le Champ de merles*, car au printemps d'innombrables oiseaux y gazouillent dans la cime des trembles et des érables. Au loin, des montagnes bleues, assises en cercle, ont l'air de protéger de leur solitude ce cœur de la Serbie. Mais maintenant elle retentit du bruit des tambours turcs et des trompettes chrétiennes. Elle fourmille de soldats. Les deux armées sont en présence et campent face à face.

D'un côté, au centre, sur une large colline, le Sultan avec ses janissaires. Sur une hauteur, à droite, son fils Bayésid (Bajazet), surnommé *Ilderim* (l'Éclair), avec le farouche géant Evrenosbey et ses Turcomans. Sur la gauche, l'autre fils du Sultan, avec les recrues de l'Asie Mineure et de la Perse. En face de l'armée turque, Lazare occupe une autre colline avec ses voïvodes et l'élite de ses troupes. Brankovitch campe sur une série de coteaux, à gauche, avec ses douze mille hommes. Derrière un marais, le vieux Bogdan attend avec ses fils, les neuf Yougovitch, à la tête de leur cavalerie. L'armée turque est trois fois plus nombreuse que l'armée serbe. Les pesmés s'émerveillent devant sa masse disciplinée : « L'armée des Turcs a tout occupé. Cheval contre cheval, guerrier contre guerrier. Les lances de guerre forment une noire forêt, et partout des étendards pareils à des nuages et des tentes à croire à une tombée de neige. Le ciel dût-il répandre des flots de pluie, ces flots ne toucheraient pas la terre, mais rien que des hardis chevaux et des guerriers. »

Le combat s'engage d'abord dans la plaine entre les fantassins et les archers. Une nuée de flèches obscurcit le ciel ; suit un corps à corps. L'élan des Serbes est tel qu'ils enfoncent l'ennemi et approchent des palissades du camp.

Mais brusquement les barrières tombent, et le camp vomit une masse imposante de trois mille cavaliers. Devant eux, les Serbes s'arrêtent immobiles. Ce sont les janissaires aux turbans rouges, avec leurs sabres recourbés, montés sur leurs chevaux tartares. Ils s'avancent lentement, au pas, comme s'ils hésitaient devant la foule grouillante des fantassins. Au milieu d'eux se dresse une apparition terrifiante. Isolé comme

de Lazare et le meurtre du sultan Mourad, par Miloch Obiélitch sont des faits historiques transformés par la légende en symboles et en types nationaux.

un astre rouge au centre de comètes flamboyantes, le Sultan, svelte et superbe sur son cheval noir, s'arrête, parcourant des yeux le champ de bataille. Fils des tyrans de l'Asie et d'une Circassienne, Mourad était d'une beauté sinistre. Une simarre écarlate, étincelante de pierreries, recouvrait son armure. Une aigrette de diamans, au cimier de son casque, annonçait de loin le padischah. Agile comme un léopard, redoutable au combat comme un cavalier du steppe, sachant trancher trois têtes en trois secondes, il ne se servait que rarement de ses armes. Ses yeux fulgurans d'orgueil et de luxure, dans son visage mince et pâle, toujours impassible, répandaient autour de lui un nimbe d'effroi et de fascination, qui tenait tout le monde à distance, mais retenait malgré eux les cœurs tremblans. Devant le regard de Mourad, les femmes terrassées se prosternaient d'avance. Ce regard glaçait ses ennemis et versait à ses soldats la soif du carnage. Son geste commandait à son armée, comme l'éclair commande à la foudre. Il étendit le bras en clamant : « Allah!... » et trois mille voix reprirent ce cri dans un hurlement pareil à celui d'une horde de bêtes fauves... Et déjà les janissaires, partis au galop, balayaient l'armée serbe à coups de lances et de sabres...

Du haut de la colline adverse, le tsar Lazare, debout au seuil de sa tente, a vu le recul des siens. Il se concerte avec les chefs et les hérauts d'armes, il donne des ordres. Par la gauche, Brankovitch, avec ses douze mille hommes, tombera sur les janissaires. Mais Lazare, d'abord, avec tous ses vassaux, ira droit au Sultan le défier. De l'autre côté, les Yougovitch appuieront l'assaut. « A cheval, dit-il, et sans tarder. »

Dans sa cotte d'acier luisant, la grande croix rouge fixée sur sa poitrine, la main appuyée sur sa longue épée, Lazare avait l'air d'un croisé devant Jérusalem; mais son grave visage et son regard pensif avaient la douceur triste du Christ à son dernier repas. Se tournant vers son plus fidèle chevalier, Miloch Obiélitch, qu'il aimait comme un fils, il lui dit : « Ami Miloch, il faut nous séparer. Je sais que je vais mourir... Mais je t'ordonne de rester ici pour défendre mon camp. Tu dois me survivre et aider mon fils en bas âge à monter sur le trône. » A côté de son maître, le jeune Miloch a l'air d'un saint Jean. La candeur, la foi, l'espérance rayonnent de son visage. Mais, aux paroles sévères du Roi, ses yeux se remplissent de larmes.

Il se sent défaillir, et sa tête se penche sur l'armure de son maître en sanglotant. Puis, tout d'un coup, il la relève fièrement : « Tu veux donc mon déshonneur éternel ? Sache que, si tu ne me permets pas de te défendre dans ce combat, je me percerai de ce poignard aussitôt toi parti ! » Lazare sourit et, saisissant la main de Miloch qui brandit le poignard incrusté de rubis, il murmure : « Soit, puisque tu le veux. Si je meurs, tu me vengeras. — Si tu ne tues pas le Sultan, c'est moi qui le tuerai. Je le jure, » ajoute Miloch. Et le Tsar confirme : « Puissent tomber ainsi tous ceux qui attenteront à mon royaume, à la libre Serbie ! » Ils s'embrassent et montent à cheval. Trente bannières les suivent avec le gros de l'armée, et tous se jettent dans la fournaise...

... Mais qu'apporte ce cavalier qui arrive ventre à terre, sans armes et couvert de sang dans le camp des Yougovitch ? « Le Tsar est tombé en combattant sous les lances des janissaires. On ne sait s'il est mort ou vivant. Miloch lutte encore avec les siens pour délivrer son maître. » A cette nouvelle, le vieux Bogdan et ses neuf fils entrent en bataille avec toutes leurs troupes. Là-dessus s'engage une mêlée effroyable, où les chevaux cabrés se mordent, pendant que leurs cavaliers se transpercent, où les étendards brandis et volant par les airs retombent sur des monceaux de cadavres, où l'on ne distingue plus les chevaliers des fantassins, les glaives des javelots, le Croissant de la Croix et les morts des vivans. — Mais qu'aperçoivent les Serbes? Des queues de cheval à la lance des chrétiens. Brankovitch a trahi. Toute son armée combat dans les rangs des Turcs. Pour comble d'horreur, Mourad a fait trancher la tête du tsar Lazare tué sur le champ de bataille. Un janissaire a hissé le chef auguste du souverain sur la pointe de sa lance et promène le lugubre trophée, au galop de son cheval, entre les deux armées. Un immense cri de joie roule sur l'armée ottomane et se répercute de colline en colline, d'échos en échos. Devant ce désastre, les Serbes privés de leur chef, saisis de douleur et plongés subitement dans un morne silence, ont senti tomber leur courage. C'est la déroute fatale. Les voïvodes qui ont survécu s'échappent. La plupart des Yougovitch sont tombés avec leur père. Les derniers regagnent leur camp pour un combat désespéré, où ils périront tous. La bataille est perdue...

... Cependant Miloch grièvement blessé n'est pas mort. Il

quitte le champ de bataille, où il s'était évanoui sous une hécatombe de cadavres, et rejoint le camp. Là, il apprend le désastre, la fin de Lazare, l'outrage à sa dépouille suivi de la déroute irrémédiable. Les pesmés ne nous disent pas la métamorphose qui se fit instantanément dans son cœur foudroyé.

O vertu, le poignard est ton arme sacrée!

Il est d'André Chénier, ce vers superbe à propos de l'assassinat de Marat par Charlotte Corday. Un dard rouge de ce genre sillonna l'âme bouleversée de Miloch. Il n'eut plus qu'une pensée : venger son roi dans le sang du sultan sacrilège. Le féal chevalier se changea en un génie vengeur, sa tendresse se cuirassa d'une haine farouche, et l'ange de l'Amour devint Azraël, le démon du meurtre. Puisque, par une louable délicatesse, les gouzlars n'ont fait qu'effleurer cet événement, écoutons le récit qu'en fait un poète turc :

Déjà les lances brillantes comme le diamant ont été changées par le sang qu'elles ont versé en lances de la couleur de l'hyacinthe; déjà les pointes des javelots s'étaient transformées en rubis étincelans, et le champ de bataille jonché de têtes et de turbans en un immense carré de tulipes. Tout à coup, un noble serbe, Milosch Obiélitch, s'ouvre un chemin à travers les morts et les combattans. En passant au milieu des gardes du Sultan, il s'écrie qu'il veut lui révéler un important secret. Mourad ordonne qu'on le laisse approcher. Alors le Serbe se prosterne, comme pour baiser les pieds du Sultan et lui enfonce un poignard dans le cœur. Les gardes se précipitent sur l'assassin, mais lui, doué d'une force et d'une agilité prodigieuse, en tue plusieurs et trois fois échappe à la foule des assistans. Enfin, n'ayant pu atteindre son cheval qu'il avait laissé au bord de la rivière, il succombe, vaincu par le nombre (1).

Comme un cortège noir de pleureuses antiques, comme les choéphores en deuil de la tragédie grecque, portant des torches funèbres, des vases de parfums et des couronnes d'asphodèles, les *pesmés* ont gémi sur la défaite de Kossovo et versé des torrens de larmes sur les héros illustres, tombés dans la journée néfaste. Voici d'abord la tsarine Militza, qui attend l'issue du combat sur le balcon de son palais. Deux corbeaux tournoient

(1) Poème de Séadeddin, *ap.* Boatulli. Cité par J. Reinach, dans *la Serbie et le Monténégro.*

sur sa tête. L'épouvante suinte de leurs ailes rouges. « Avez-vous vu les deux armées terribles? » demande la Reine. Et les oiseaux noirs répondent en croassant : « Les deux armées se sont heurtées, et les deux tsars ont perdu la vie, mais il reste quelque chose des Serbes... de la désolation et du sang. » Arrive Miloutine, un serviteur portant dans sa main gauche sa droite coupée, son corps criblé de dix-sept blessures, son cheval ruisselant de sang. « Maîtresse, descends-moi de mon vaillant cheval. Lave-moi avec de l'eau froide et fais-moi boire du vin vermeil, car mes blessures sont graves. » La Tsarine obéit et murmure : « Où est tombé le glorieux Lazare? » Et le serviteur commence son récit. Il raconte la mort de son maître, celle du voïvode Milosch, de Strahinia et de beaucoup d'autres. Enfin il énumère les Yougovitch, les neuf frères de la Reine, tombés l'un après l'autre jusqu'au dernier, « le frère n'ayant pas voulu quitter le frère. » Alors la tsarine Militza se laisse choir dans les bras de son fidèle serviteur, qui expire lui-même, après avoir lancé une malédiction redoutable contre le traître Brankovitch.

Plus terrible encore, dans sa sombre grandeur, est la fin de l'Aïeule, de la mère de Militza et des neuf Yougovitch, en son raccourci légendaire et dramatique. La mère octogénaire du vieux Bogdan, la vieille couveuse des neuf guerriers farouches, est un modèle de stoïcisme. Elle ne veut ni pleurer, ni trahir sa douleur, fût-ce d'un mot ou d'un signe. Par son immobilité, par son silence impassible, elle bravera jusqu'au dernier soupir le vainqueur sauvage et l'implacable destin.

La mère de la Tsarine a supplié le Tout-Puissant de lui donner les yeux du faucon et les blanches ailes du cygne pour pouvoir voler au-dessus de la plaine de Kossovo et revoir ses neuf fils. Exaucée, elle les a trouvés morts, mais son cœur a été ferme et elle n'a pas versé une larme. Elle revient dans sa blanche maison, suivie des neuf destriers, des neuf lévriers et des neuf faucons restés près des neuf cadavres.

De loin, ses brus purent l'apercevoir, et elles allèrent à sa rencontre. Alors, les neuf veuves commencèrent à se lamenter et les neuf orphelins à pleurer, les neuf bons destriers à hennir, les neuf farouches lévriers à aboyer et les neuf faucons à claquer du bec.

Mais la mère eut encore le cœur si ferme qu'elle ne versa pas une larme.

Quand le lendemain le jour paraît, voici que deux corbeaux arrivent, les ailes tout ensanglantées et le bec blanchi d'une sanglante écume. Ils portent, coupée, une main d'homme, une main ayant au doigt une bague d'or, et la laissent tomber dans le sein de la mère. La mère des Yougovitch prend cette main, la tourne et la retourne, puis elle appelle l'épouse de Damian.

— Ma bru, épouse de mon fils Damian, peux-tu reconnaître à qui est cette main?

— Cette main est celle de Damian, car je reconnais cette bague, ô ma mère, cette bague que je portais le jour du mariage.

A ces mots, l'Aïeule s'attendrit et sent faiblir son courage. Elle reprend la main de Damian, la tourne et la retourne, et puis lui parle doucement, d'une voix étouffée : « Ma main, pomme verte, où as-tu grandi et où as-tu été arrachée? » Puis, avec un sanglot déchirant : « C'est sur mon sein que tu as grandi. C'est à Kossovo que tu fus arrachée! » Pourtant, une fois encore, la mère des Yougovitch se ressaisit. Elle ne cédera pas. Cuirassée dans sa résolution, elle se raidit et se redresse de toute sa hauteur... Mais tout à coup, elle tombe comme une masse inanimée. — Ainsi mourut l'*Hécube serbe*.

Or, à la même heure, un pâle trait de soleil, un mince rayon d'espérance filtrait à travers les nuages sur la solitude lugubre du vaste champ de bataille. Timidement, les merles se remirent à siffler dans les buissons et les rossignols à gazouiller dans la cime des trembles. Un souffle embaumé du printemps glissa dans les airs. Car une femme inconnue, une belle jeune fille, s'avançait entre ces collines parsemées de boucliers troués, d'étendards brisés et d'hécatombes humaines. La jeune fille jetait autour d'elle des regards inquiets, mais son front était serein et sa démarche assurée, Elle portait sur ses épaules du pain blanc et une coupe d'or dans chaque main. Dans une des coupes brillait de l'eau claire, dans l'autre fulgurait du vin rouge.

Elle s'était levée au clair soleil d'un matin de dimanche. Retroussant ses manches jusqu'à l'épaule, elle s'en va par la vaste plaine, marchant à chaque pas dans le désastre. Quand elle trouve un des héros vivans, elle le lave avec l'eau fraîche, elle le désaltère avec le vin, elle le réconforte avec le pain.

Elle se penche sur un guerrier dont la poitrine saigne d'une large blessure. C'était Paul Orlowitch, le porte-drapeau du prince. Après qu'elle l'eut conforté, le guerrier lui dit : « O chère sœur, qui erre

dans le champ désolé des merles, quelle grande douleur est tombée sur toi? Pourquoi fouilles-tu dans le sang des héros et les retournes-tu sur leur lit de mort? Qui cherches-tu, ô vierge éclatante de vie, dans le champ des trépassés? Est-ce ton frère, ou le fils de ton frère? Est-ce un vieillard, est-ce ton père?

— Frère chéri, chevalier inconnu, dit la jeune fille, je ne cherche ni mon frère, ni mon neveu, ni mon père. Je cherche un ami perdu. L'autre jour je sortais de la belle église de Samodrèje où communièrent les compagnons du tsar Lazare, avant la bataille. Il en passa plusieurs. Ils portaient des manteaux magnifiques brodés d'or et bordés de martre. Alors passa Milan Toplitza. Splendide était le héros. Son visage rayonnait de vie et d'audace. Son sabre traînait sur le pavé; des plumes ornaient sa toque de soie; un bracelet d'or étincelait à son bras. Et le héros, tournant vers moi ses yeux, détacha le bracelet et me le tendit en disant : « Prends, jeune fille, prends ce bracelet et souviens-toi de moi. Regarde, je vais là-bas au camp du prince combattre avec ses vassaux. Prie Dieu, chère âme, que je revienne sain et sauf. Bien-aimé! que tous les bonheurs te sourient. Si je reviens, tu seras mon épouse fidèle. »

Le porte-drapeau, couché dans l'herbe et appuyé sur son coude, répondit : « Chère sœur, trop belle jeune fille, chercheuse infortunée de ton amant au champ de Kossovo. Vois-tu là-bas, sur cette colline, cet amas de lances qui ressemble à une tente écroulée? C'est là que Toplitza combattit tout le jour, sous l'assaut des Turcs. Il combattit encore dans l'étroit vallon, où le sang lui monta jusqu'aux étriers. C'est là qu'il est tombé avec cent autres chevaliers... Ton bien-aimé n'est plus parmi les vivans... Le beau Toplitza dort, avec ses armes, au fond d'un torrent... Mais nul ne sait où... »

Les gouzlars n'ont rien dit du drame intérieur de cette fiancée d'un mort, de cette veuve avant les épousailles, revenant chez elle baignée de larmes, qui tombent en silence sur une terre sans pitié. Mais toute l'histoire postérieure de la Serbie dessine son geste et proclame sa pensée. On le voit, on l'entend. Après la nouvelle funèbre qui a tranché sa vie en deux et flétri sa jeunesse, elle a regardé son bracelet et l'a baisé. Puis, elle a jeté la coupe de vin rouge dans le torrent et s'est écriée : « O Toplitza, il est venu notre jour de noces. Hélas! tu ne seras pas mon époux et je ne serai pas ta femme, puisque tu es mort. Je serai donc ta sœur en Dieu... et tu seras mon frère d'âme... éternellement!... » *Frère d'âme* et *sœur en Dieu*, ces termes, qui reviennent fréquemment dans le langage de

cette nation, révèlent l'arcane de l'âme serbe. Une tendresse féminine d'une douceur infinie se cache sous son visage masculin d'une énergie parfois farouche. Les mœurs et les chants de ce peuple mettent l'amour fraternel au-dessus de l'amour conjugal et mesurent la force du sentiment à sa candeur et à sa durée. Trait original de spiritualité intense, la sœur est plus estimée que l'épouse et le frère placé au-dessus de l'époux, parce que leur amour est plus désintéressé et pétri de sacrifices. Les jeunes filles qui n'ont pas de frère auront le droit de se choisir un *probatime*, un frère d'élection. Au printemps, on verra des jeunes gens et des jeunes filles se donner de chastes baisers à travers des couronnes de fleurs tressées au cimetière. Ils resteront unis toute la vie par un lien de protection et de fidélité sans pouvoir s'épouser. Ainsi, au cours des âges, l'amante inconnue de Toplitza a suscité des centaines de frères et de sœurs. Ainsi la fiancée douloureuse, qui traverse seule la plaine sinistre de Kossovo, est devenue l'Espérance immortelle de la Serbie.

Mais cette âme démembrée, pantelante, dispersée de la patrie, où sera-t-elle désormais? Dans quel cœur battra-t-elle encore après le grand désastre? Pour les gouzlars elle s'est concentrée dans l'image du roi martyr. Ils n'ont pas pu croire que sa tête coupée, fichée sur un poteau selon la coutume turque, ait pu être déchiquetée par les corbeaux et les vautours. Dans leurs rêves, ils l'ont vue flotter au fond d'une source limpide qu'elle éclairait d'une lumière mystérieuse, puis s'élever dans les airs, rejoindre son corps glorieux au-dessus du champ de bataille bossué de collines funèbres. Pendant quatre siècles, ce fantôme planera sur la Serbie opprimée, comme l'étoile de sa splendeur passée, annonciatrice de sa libération future.

Dans une prochaine étude, nous verrons comment de ces germes épars est sortie une patrie nouvelle et comment le peuple serbe, ce nouveau Lazare, est ressuscité.

ÉDOUARD SCHURÉ.

ARMELLE LOUANAIS

TROISIÈME PARTIE (1)

Son existence s'ordonna avec une facilité dont il fut lui-même surpris.

Il avait gagé la paysanne qui servait M. Burhan. Quelques centaines de francs à peine, en y comprenant son casuel, lui permettraient de subsister dans la pauvreté, car il refusait désormais l'aide humiliante de l'évêché. Il visitait ses paroissiens, leur parlant le langage le plus simple. Bien qu'il y mît son cœur, ces campagnards considérèrent avec surprise ce prêtre qui, peut-être à son insu, raffinait dans la simplicité de ses paroles et de ses manières. Bien qu'ils lui accordassent une supériorité qu'ils ne pouvaient définir, les villageois regrettèrent l'ancien recteur qui leur ressemblait comme un frère.

Cristallisés dans certaines formes primitives de la pensée, ces Bretons ne purent accepter de leur nouveau curé une morale plus stricte, une charité plus tendre, une foi plus fervente. Ils accordaient à M. Helléan d'être un monsieur bien instruit et d'une mine à porter la crosse, mais ils écoutaient sans émotion son langage, dont les mots dépassaient la matérialité de leur existence. Peu à peu Nicolas fut contraint de faire taire en lui le poète et d'éteindre sa flamme, car il ne pouvait rendre sensible à ces paysans ses émotions. Combien les illusions généreuses de son maître Lamennais se fussent évanouies au contact de ces esprits indécrassables! Ce n'est pas d'une tour d'ivoire qu'on peut concevoir les troupeaux humains

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

en leur réalité. Il s'aperçut bientôt avec angoisse qu'il était obligé de comprendre son sacerdoce rural comme une administration de la piété; il devait se contenter de gérer les âmes, d'en tirer le moins mauvais parti possible, mais sans espoir de les renouveler. Son apostolat fut impuissant à remuer ce peuple qui se voulait immobile dans le bien et le mal et qui, peut-être, ne pouvait pas être autre chose que ce qu'il était? Ainsi l'ajonc des landiers végétera sur son schiste sans espérer donner des roses.

La difficulté des communications, bas sentiers, palues marécageuses, empêchait ses confrères des paroisses voisines de renouveler leur visite de bienvenue. D'ailleurs, ce fier monsieur, qui, ne pouvant soutenir le terre à terre d'une conversation récréative, se renfermait dans le silence, les gênait. D'autre part, avec une certaine raison, ils lui reprochaient de n'être pas assez curieux de la vie des cultivateurs, ses ouailles, et de les regarder d'une trop grande hauteur, comme un seigneur parmi ses tenanciers.

D'un commun accord, ces recteurs de sang campagnard, vigoureux et portés sur leur bouche, ratifièrent à l'unanimité le jugement de M. Burhan : « M. Helléan ne possède pas les qualités nécessaires pour son ministère champêtre. » Devant lui ils gardaient une attitude déférente. L'aise des manières de Nicolas et sa politesse de race contenaient leur jovialité. Plus tard, se rappelant ce qu'on chuchotait à Vannes de l'intérêt mystérieux porté par Mgr de la Motte-Broons de Vauvert à ce prêtre, ils soupçonnèrent l'Évêché d'avoir placé l'abbé Helléan dans cette « trêve » pour renseigner le prélat sur l'état d'esprit de son clergé rural.

Le désert s'agrandit autour de Nicolas, et, lorsque, sortant des rues granitiques du Guerno, il s'avançait sur les « grées » dont les genêts déferlaient au vent marin, le sentiment qu'il était un navigateur perdu s'affirmait en lui.

Un seul être lui témoignait quelque affection, le frêle tisserand-sacristain, Jean Tabo. Par une pudeur de prêtre encore jeune, Nicolas, — respectant tous les signes de la vie affective chez ses paroissiens, — n'avait encore osé demander à cet artisan pourquoi il entretenait de fleurs blanches son atelier. Ce geste n'était pas celui d'un paysan.

Le deuxième mois qu'il desservait le Guerno et qu'il se

trouvait triste jusqu'à la mort en sentant qu'il lui fallait descendre à chaque prône plus bas, afin d'être compris de ses paroissiens, par un doux après-midi automnal, avec une brise qui apportait le chant plaintif des flots aux rivages invisibles, Nicolas monta dans le clocher afin d'apercevoir l'espace. Il étouffait, enfermé dans son village caché au fond d'un vallon dont le cimetière herbu formait cuvette. Lorsqu'il atteignit la galerie, il domina le village et la châtaigneraie qui commençait à l'abside de l'église. Répandus parmi les arbres, des bèque-bois, appuyés sur les plumes rigides de leurs queues, frappaient l'écorce avec le bruit d'un index contre une porte, et, sous la ramée, les coups de trompette de l'épeiche retentissaient.

Comment les idées surgissent-elles soudain des sources insondables de l'intelligence et remontent-elles à la surface? Pourquoi Nicolas vint-il à se rappeler son origine dans la passion et la honte et pourquoi chercha-t-il à estimer le nombre d'années que lui imposerait Dieu avant qu'il lui fût permis de s'éteindre à cette vie, en silence? A la bien examiner, son existence lui semblait de plus en plus un châtiment. Sans vouloir se dérober à sa misère, il supputait les chances de sa rentrée dans la vue divine. Les paroles désolantes de Job revinrent à sa mémoire. Elles lui parurent s'appliquer à sa vie comme la chape au moulage. Les yeux clos, il se les rappela : « Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous tiré du sein de ma mère? Je souhaiterais d'y être mort et que nul œil ne m'eût vu. J'aurais été comme si je n'eusse jamais eu l'être. Laissez-moi donc que je pleure ma misère avant que je descende dans cette terre couverte des ombres de la mort, où il n'y a point d'ordre, mais une confusion et une horreur éternelles. »

Le soir venait ; un rossignol s'égosilla, chant suave comme une voix d'ange annonciateur. Il rouvrit peu à peu les yeux, laissant le village se peindre dans ses iris ; il les ouvrit davantage ; il les écarquilla, se redressa et se raidit, stupéfait! A vingt mètres au-dessous de lui, Armelle le regardait avec l'expression ardente du naufragé qui, se croyant perdu, aperçoit le navire sauveteur. Un pied posé sur une pierre tombale, le genou ployé, elle s'appuyait sur une haute canne. Un grand chapeau laissait retomber une plume d'autruche grise sur son dos. Le rossignol chantait toujours dans l'air safrané. De la galerie du clocher, Nicolas la fixait sans incliner la tête.

L'expression de bonheur d'Armelle le transit. Enfin, il pensa : « Je n'ai jamais voulu que le bien de Dieu pour cette âme; pourquoi me troublerais-je? » De la joie germa en lui et s'épanouit, quelle que fût sa volonté d'en refréner l'expression. Il songeait qu'enfin une grande âme malade et qui cherchait le ciel palpitait devant lui. Hélas! dans cette paroisse, il n'avait jusqu'ici desservi comme prêtre que des corps à peine animés d'une lueur d'esprit. En ce village matériel, Armelle Louanais lui devenait plus précieuse encore qu'à Vannes. Seules, des âmes comme la sienne donnaient une valeur à sa prêtrise et l'assuraient de l'utilité de sa mission. Ces pensées rassurèrent Nicolas; aussi pas une ombre n'obscurcit son grand front, qui donnait une singulière lumière à sa figure.

Le rossignol ayant cessé de répandre ses trilles au-dessus du village vermeil aux reflets de l'Occident, Armelle, comme réveillée par le silence, salua, les yeux levés vers le clocher. Se penchant sur la balustrade, Nicolas tendit sa main vers elle et il se trouva que, sortant de l'ombre, cette main touchée par un rayon devint extraordinairement lumineuse. Lorsque Nicolas sortit de la tour par le portillon que surmontaient des dragons noués, Armelle s'avança vers lui, joyeuse :

— Gageons que vous ne m'attendiez pas, monsieur Helléan ?

Souriant, il en convint, et le bonheur donnait de la grâce à son austérité et de la douceur à ses yeux gris.

Fébrile, Armelle lui expliqua qu'elle était venue pour affaires importantes. Elle venait d'acquérir Kerbras.

— Ce manoir à l'entrée du Guerno? demanda-t-il surpris. Les terres y seraient-elles d'un bon rapport?

— Je n'en sais trop rien! La ferme m'intéresse peu; la maison seule m'importe. Elle acheva lentement : Parce que je vais l'habiter.

Instinctivement il tourna la tête vers la toiture aiguë et les lucarnes à tympans moulurés de Kerbras, qui écrasait de sa superbe les chaumières à l'entrée du village. Comme il restait muet, Armelle, agitée, lui raconta que sa tante Anaïs viendrait la rejoindre, aussitôt les indispensables réparations entreprises. Fatiguée par le fracas des voitures, à Vannes, Mme Feuillanty avait pensé que la paisible campagne conviendrait à sa santé.

Comme s'il n'avait pas entendu cette explication, sans la regarder, Nicolas prononça lentement :

— Pourquoi venez-vous ici ?

— Parce que, sans vous, je risquais de perdre Dieu. La fragilité de ma foi m'effraie. J'ai besoin d'être guidée, et c'est votre devoir de prêtre de ne pas m'abandonner.

A cet aveu, Nicolas baissa la tête jusqu'à ce que son menton touchât son rabat, et parut l'oublier.

Au même instant, une fille âgée, d'une laide maigreur, la couturière Pascaline, préfète de congrégation, pénétrait dans le cimetière. Mécontente, elle s'arrêta. Que voulait cette étrangère à son curé ?

Angoissée par l'attitude de Nicolas, Armelle eut envie de lui demander comme une grâce la permission d'exister humblement dans ce village, afin de participer au rayonnement de sa foi. Elle n'osait lui dire :

— Ne comprenez-vous pas que je suis heureuse d'accepter cette existence parmi d'épais paysans que je déteste, afin de retrouver Dieu par vous et rendre moins douloureux votre injuste exil ?

Après un silence terrifiant, Nicolas promena son regard sur le cimetière, qui n'avait presque plus de signification funèbre sous les pervenches et les bourraches azurées recouvrant de leurs fleurs les fosses, et une pitié infinie amollit sa volonté. Mlle Louanais n'était-elle pas aussi abandonnée qu'il pouvait l'être lui-même ? Davantage même, puisqu'une brume lui dissimulait encore parfois la lumière éternelle.

Cependant il eut le courage de la fixer avec un morne regard, et il la quitta lorsqu'il la vit prête à pleurer.

*
* *

Pourquoi cette douceur de l'air ? Pourquoi le village lui paraît-il plus accueillant, avec ses logis d'uu granit argenté ? La lourdeur même des habitans se revêt de poésie, et leurs paroles confuses, qui désolaient naguère Nicolas, lui paraissent déceler la vertu même des âmes profondes. D'autre part, ses relations avec la Chênaie restent constantes, et les lettres de Félicité de Lamennais se succèdent. Nicolas tient sur sa table cette prose brûlante, qui ravive en lui le souvenir de son séjour à Plesder.

Chaque après-midi, son déjeuner terminé, il sort dans son jardin. Revêtu d'un long manteau de bure, car sa maigreur le

rend frileux, un peu à l'imitation de son maître Féli, il parcourt les allées bordées d'ifs ridiculement taillés en vasques et en pylônes par l'abbé Burhan. Parfois la grâce d'un rosier le retient au passage et il sourit aux fleurs tandis qu'avec un polissoir il martyrise ses ongles sans en avoir conscience. Lorsque ses pas s'égarent sur un semis de légumes, par la fenêtre de la cuisine, la servante Jacqueline, mécontente, le hèle. Il promet d'être attentif.

Quelques instans encore, cette paysanne, dont la lèvre supérieure, brûlée dans son enfance, se retrousse comme une feuille racornie sur des dents gâtées, guette avec mépris son maître qu'elle nomme : « le grand monsieur! » Ah! certes non, jamais elle n'oubliera M. Burhan, cet homme du bon Dieu qui comprenait les choses, tandis que celui-ci ne prend pas même de goût à sa nourriture et à sa boisson.

Un après-midi de septembre, au moment où Nicolas se retournait à l'extrémité d'une allée, son regard, dépassant le mur couvert de pommiers en chandeliers à trois branches, s'arrêta sur le pignon du manoir de Kerbras. Par une baie cintrée du grenier deux yeux sombres le fixaient. Pensif, il reprit sa promenade. Au détour de l'allée il dut s'en retourner et les points brillans des prunelles dans la longue face pâle d'Armelle le frappèrent encore.

Le lendemain, Nicolas remarquant que Mlle Louanais s'était établie à son poste d'observation en conçut de la contrariété. Encadrée par sa petite fenêtre, ses cheveux en bandeaux touchant au claveau supérieur, elle semblait une cariatide. Nicolas la plaignit de sa solitude, mais n'étaient-ils pas tenus, l'un et l'autre, à la plus sévère réserve? Quand bien même Dieu les absoudrait de leur pure amitié, ne devaient-ils pas humilier leurs hautes consciences devant l'opinion des méchantes gens? Quand bien même ils seraient une Claire d'Assise et un saint François, pourraient-ils avoir un commerce spirituel, dans les temps modernes, sans prêter aux calomnies? L'abbé ne le croyait pas. Aux siècles de petite foi, les petites entraves.

Après réflexion, Nicolas s'abstint de fréquenter son jardin. Ce lui fut une privation. Les murs de son enclos le mettaient à l'abri de la curiosité de ses paroissiens qui ne diminuait pas avec les mois depuis qu'à l'auberge du *Plat d'Étain* un roulier, arrivant de Vannes, avait raconté que M. Helléan pouvait porter

le titre de prince. L'abbé subissait avec tristesse l'effet de ces commérages. Dans les premiers jours de son arrivée au Guerno, Armelle abordait à chaque instant Nicolas sous le prétexte de lui demander des renseignemens au sujet de son installation à Kerbras. Comme il la croyait imprévoyante et la savait gênée par l'acquisition du manoir à des conditions désastreuses, il s'était mis à sa disposition, courant avec elle les artisans afin de les décider à travailler à d'honnêtes conditions. Bientôt il s'aperçut qu'elle multipliait les occasions de le retrouver. Elle ne pouvait rien décider sans obtenir son avis. D'un caractère autoritaire, Armelle se faisait petite fille et jouait l'embarras. A chaque moment, elle envoyait Noémie à la cure afin de prier le recteur de se rendre à Kerbras.

— Voyez, lui disait-elle, me voici dans la plus grande incertitude. Ma tante se désintéresse de ces travaux et je ne sais comment en terminer. Faut-il placer un tambour dans le vestibule? Que pensez-vous de la réfection de l'escalier? Croyez-vous qu'il faille condamner cette baie?

Lorsqu'elle posait ces questions devant Mme Feuillanty, celle-ci, effarouchée, s'éloignait en s'exclamant :

— Mon Dieu! c'est vrai, ne me mêlez pas à ces affaires. J'en suis malade.

D'abord, Nicolas s'amusa d'être choisi comme conseiller. De sa vie il n'avait eu l'occasion de diriger des ouvriers et comme il n'avait jamais eu le moyen de modifier les milieux dans lesquels il vivait, il la prévint qu'il fallait tenir ses conseils pour détestables. Néanmoins, elle l'obligeait à donner son avis et il dut présider à la disposition du salon. Le mettant en présence du mobilier entassé, elle le vit ordonner aux menuisiers la mise en place des tables, des consoles, des tentures. Il prit goût à ce jeu. Les tableaux furent mis en valeur à bon éclairage sur les panneaux et chaque armoire, chaque vitrine, chaque fauteuil atteignit son plus haut degré d'utilité et de charme.

— Vous êtes merveilleux, s'écria-t-elle, le teint coloré, lorsque ce fut terminé, et elle ajouta qu'il avait un tel génie d'organisation qu'on l'eût cru châtelain lui-même.

Brusquement l'ombre descendit sur le front du prêtre et Armelle baissa les yeux.

Rompant le silence, Mlle Louanais reprit avec gaieté :

— C'est un peu pour vous que j'ai composé cet intérieur amical. Il fallait donc qu'il fût à votre guise.

— Oubliez-vous toujours que je suis d'église?

D'une voix nerveuse, elle repartit :

— Je n'oublie pas plus le respect que je dois à votre sacerdoce que mon propre honneur, mais j'assure qu'il serait absurde de nous refuser une consolation que permettrait Dieu.

— Je n'ose interpréter si librement la volonté divine, mademoiselle; et, l'ayant saluée, il voulut se retirer sans paraître remarquer la main qu'elle lui tendait. Elle insista; la politesse du galant homme l'obligea d'accepter ce que le prêtre avait refusé.

En lui pressant les doigts, Armelle eut un sourire navré. Lui parti, des larmes amères brûlèrent ses beaux yeux et elle se demanda s'il éprouvait seulement un soupçon d'amitié pour elle. Peut-être même ne la supportait-il qu'avec lassitude?

Néanmoins, elle s'obstina et le réclama. Plusieurs fois Noémie revint du presbytère avec des excuses. Lorsque Armelle rencontrait l'abbé dans les rues du Guerno, elle lui reprochait avec tristesse d'abandonner Kerbras qu'il privait de vie spirituelle. Sa présence consolait Anaïs emprisonnée par son infirmité; et ne se souvenait-il pas qu'elle-même avait toujours besoin de son aide pour réduire les méchantes raisons, fruits de sa jeunesse voltairienne qui poussaient encore parfois comme des buissons aigus, déchirant tout?...

... Les éclats de sa voix attiraient sur leurs seuils quelques villageois qui tendaient vers eux leurs têtes comme des escargots sortis de leurs coquilles cherchant leur orientation. D'un signe discret Nicolas les lui désigna. Elle en sourit, mais lui voyant une expression grave, Armelle l'assura que ces paysans n'existaient pas plus pour elle que leurs maisons et que le peuple n'avait aucun jugement à porter sur ce qui dépassait sa compréhension.

— Quoi que vous en puissiez penser, répondit-il, plus tard les distances entre nous et ces villageois diminueront et comme eux, résignés, nous deviendrons les gestes de ce paysage. Alors vous les jugerez avec plus de charité.

Mlle Louanais jeta les yeux sur le Guerno dont les logis sombres construits avec des pains noirs, aurait-il semblé, somnolaient, écrasés de stupeur. De tout son orgueil, elle protesta :

— Allons donc! ne m'obligez pas à croire que nous pourrions devenir comme ces rustres. Je frémis rien que de l'imaginer, — plutôt mourir!

— Eh bien! soit! le retour à la lumière éternelle, conclut-il doucement en la quittant.

Son ton, son expression épouvantèrent Armelle qui crut deviner le silencieux sacrifice de Nicolas et elle s'offrit à Dieu en holocauste pour racheter cet homme malheureux entre les hommes.

Un peu plus tard, dans un examen de sa conscience, elle s'expliqua la défiance que lui marquait l'abbé Helléan. Elle se l'avoua, depuis qu'elle l'avait apprécié à Saint-Pierre, chez M. de Saint-Jacut, en sa chaire ou dans l'intimité des conversations spirituelles, autant que les clartés de la foi, elle souhaitait son bonheur de femme privée des affections du monde par la disgrâce de son visage. Depuis la disparition d'Albert Louanais, Nicolas lui était apparu comme la seule âme virile digne de ses soins, de ses pensées, de son respect. Lui fallait-il s'en accuser devant Dieu qui surprend tous les secrets? Même quand les paroles du prêtre ne pouvaient la convaincre, elles versaient en son cœur une indicible joie et l'espérance de la justice surnaturelle.

Or, Nicolas venait de prononcer un effrayant aveu : « Soit! le retour à la lumière éternelle! » Non! non! elle ne voulait pas qu'il mourût. Elle lui défendait de mourir. O mort redoutable qui lui prendrait ce saint qu'elle ne verrait plus et ne pourrait plus chérir dans la faiblesse de son cœur humain!

Et ce cri sortit de ses lèvres :

— Qu'il vive, même en me tenant écartée de lui! Mais qu'il soit vivant et qu'au moins je puisse l'apercevoir! Oh! mon Dieu, c'est la grâce que vous m'accorderez, car ce prêtre m'approcha de vous.

*
* *

Pendant quelques semaines, Armelle s'abstint de paraître dans le bourg lorsque le recteur allait visiter, chaque après-midi, les malades et les vieillards.

Malgré sa bonté, l'abbé Helléan ne savait toucher ces créatures qui regrettaient les verts propos d'Alexis Burhan ravigotans comme du vin fort, et ses prises de tabac.

Le sentiment de son impuissance prophétisée par le chanoine de Saint-Jacut accablait quelquefois Nicolas. Trop distinguée, son âme ne pouvait rayonner sur ces paysans ou plutôt rayonnait au-dessus de leur faible compréhension. Le zèle merveilleux d'un Vincent de Paul lui-même ne se fût-il pas émoussé devant ces êtres immobiles, véritables récifs sur lesquels déferlaient en vain les vagues de la charité? Parce que ces campagnards se satisfaisaient d'une chétive existence matérielle, ils ignoraient jusqu'au sens des mots qui ouvrent l'infini. Nicolas en vint à songer que, s'ils pensaient comme des êtres affinés, peut-être n'auraient-ils plus la force de subir les misères de leur condition. Opinion terrible qui réglait à jamais le sort du bas peuple : rester en sa demi-nuit comme le cheval de labour sous ses œillères, ou bien, apercevant le ciel, vouloir s'évader du joug, courir vers l'aventure et la société des autres hommes.

Insensiblement Nicolas se renferma devant eux, alors qu'il aurait voulu leur exprimer sa compassion. Aussi, bientôt, les villageois d'un commun accord déclarèrent avec un sourire que Monseigneur leur avait fait de l'honneur en envoyant au Guerno un monsieur prêtre digne d'une si grande ville qu'il n'apercevait plus leur taupinière.

Cependant, chaque jour, Nicolas accomplissait ces visites qui ne lui donnaient guère de consolations. En quittant ses malades, il s'éloignait du village. La grand'rue franchie, les logis s'espaçaient et, après la traversée de quelques champs, la campagne aux landes déguenillées apparaissait. Souvent il s'était demandé si l'on pouvait rendre responsables les laboureurs de cette stérilité. Puisque ce pays n'avait guère changé depuis l'aube du monde, pourquoi lui, recteur éphémère, aurait-il la prétention de transformer ces hommes de caractères aussi indéfinissables que leurs horizons embrumés?

Ce samedi-là, au sommet de la « grée » rugueuse, Nicolas s'étant retourné aperçut, dressé sur le dolmen du Bilio, une sorte d'oiseau gigantesque aux ailes ouvertes. Il devina Mlle Louanais. Son châle élargi derrière les épaules par le vent, elle ressemblait à un aigle voulant prendre sa volée. A l'arrêt de Nicolas, Armelle s'immobilisa, n'osant le rejoindre et trop fière pour feindre de le rencontrer. Bientôt l'abbé fut arrêté par des ajoncs arborescens et dut rebrousser chemin. Au loin il aperçut Armelle guère plus haute qu'une plume noire plantée sur la

lande. L'ombre commençait à descendre du firmament et il y avait danger à s'égarer sur cette colline crevée d'anciennes carrières d'ardoises. Il redescendit vers le Guerno. Devant lui la brise paraissait souffler la plume noire et il en éprouvait de l'angoisse.

« Pourquoi l'ai-je chassée de mon entourage? En avais-je le droit? N'ai-je pas obéi à des préjugés indignes de mon caractère? »

Il souffrait, car l'âme noble d'Armelle eût peuplé sa vie terrestre.

Cependant Mlle Louanais, en fuite, étouffait sa colère et sa honte. Ne savait-il pas que l'esprit de pureté absolue avait réglé leurs rapports? N'était-elle pas sa pénitente? Combien il avait tort de la négliger quand tout vacillait encore dans sa conscience et que ses révoltes menaçaient de tout emporter du bon grain semé!

Lorsque l'abbé Helléan regagna le bourg, les villageois s'étaient endormis au crépuscule comme leurs volailles. Une seule fenêtre de Kerbras était encore éclairée et, devant les rideaux diaphanes, une longue silhouette passait et repassait.

« Pauvre âme en peine! » songea-t-il.

Rentré au presbytère, il y fut accueilli par les reproches de Jacqueline. Une chandelle devant son visage à la bouche retroussée sur les dents par sa brûlure ancienne, elle glapissait :

— Est-ce l'usage chez les « grands messieurs » de courir la nuit les chemins? Comme l'heure de mon service est passée, vous trouverez bon que j'aille me reposer.

Il dut aller prendre lui-même à la cuisine l'âcre soupe dont les légumes s'étaient attachés à la marmite, et, seul, dans la salle où neigeaient les écailles de la chaux des murailles, il prit son repas de solitaire. L'image du grand aigle noir du Bilio l'obsédait. Il imaginait, à cet instant même, la douloureuse Armelle dans sa grande maison où Mme Anaïs Feuillanty, de plus en plus débile, rampait maintenant comme une limace, s'abstenant de descendre à la salle à manger. Elle se trouvait donc seule, comme lui. Oubliant son souper, Nicolas ferma les yeux en cherchant le pourquoi de certaines destinées effrayantes. Puis il se signa.

*
* *

Assez tard dans la nuit, de jeunes paysans, qui marquaient la mesure du talon de leurs bottes, avaient chanté une chanson de marche qui célébrait une « belle Angélique » que

Son père fit mettre dans une tour,
Car elle aimait trop les amours,
Son père la fit mettre au couvent,
Car elle aimait trop les amans.

Réveillée dès l'aube par les meuglemens des troupeaux en route pour les prairies, Armelle de sa fenêtre voyait les brumes tourner comme des écharpes de mousseline entraînées par d'invisibles danseuses, lorsque ses servantes, aux petites figures de poupée, traversèrent la cour du manoir en élevant vers leur maîtresse un bouquet :

— Voyez, mademoiselle, ce que nous venons de trouver dans la poignée du grand portail. Les jolies argentines et les Belles-d'onze-heures! Sainte Vierge! Il n'y manque pas même des roses blanches. C'est aujourd'hui premier jour de mai et vous n'avez pas été oubliée.

La tradition galante voulait en effet que les jeunes gens fissent hommage du « bouquet de mai » aux portes des jeunes villageoises. Armelle sourit, puis, secouant doucement la tête, elle assura ses servantes que ces fleurs leur étaient destinées par quelque « aimable » de leur connaissance.

— Ne suis-je pas une vieille personne? leur dit-elle.

Avec emportement elles protestèrent que les filles du pays enviaient à Mademoiselle sa beauté et la blancheur de lait de son teint. L'offre de ce bouquet témoignait donc de l'admiration des paysans pour la châtelaine du manoir.

Leur sincérité finit par toucher Armelle.

— Eh bien! commanda-t-elle à Noémie, ne fais pas souffrir plus longtemps ces pauvres Belles-d'onze-heures que tu secoues comme des tisons et mets-les dans le vase de cristal du salon.

Ses domestiques éloignées, Armelle demeura songeuse.

« Moins heureuse que les petites paysannes de cette paroisse, conclut-elle, je n'ai jamais reçu de fleurs et il ne pourra jamais m'en être offert. » Dans le bocage qui prolongeait le cimetière, linottes et loriots s'égosillaient de joie. Sur la toiture argentée

de Kerbras roucoulaient des colombes et, dans le ciel, quelques engoulevens, flèches volantes, dardaient l'air avec des cris stridens qui annonçaient la prochaine arrivée des hirondelles. Dans les jardins, sous le couvert des poiriers et des cerisiers éclataient les fanfares des grimpereaux et des pinsons. Des merles affairés s'élançaient de bosquet à bosquet en gloussant d'allégresse, et les hoche-queues qui pirouettaient sur l'herbe célébraient d'un coup bref de leurs petites trompettes chaque trouvaille d'un vermisseau. Attardée dans l'aurore, une hulotte chevrotait à la cime d'un orme dont une branche morte, sortant de la frondaison reverdie, servait de perchoir au rapace en détresse. Mille cris moqueurs explosèrent alors, et des moineaux tourbillonnèrent autour de la chouette qu'aveuglait le soleil énorme à l'horizon vaporeux. Au loin dans la châtaigneraie de la « ravine pleureuse » des coucous se clamaient leurs appels amoureux aussi monotones que le sentiment éternel qui les provoquait.

« Oui, c'est le printemps, le joli mois de mai, o gué! o gué! des vieilles chansons de France, réfléchissait Armelle, toujours endolorie par la pensée que l'abbé Helléan lui avait signifié sa volonté de vivre isolé. C'est donc quand même le printemps?

« A dix-huit ans pour la dernière fois, je connus cette ivresse des floraisons nouvelles et ce bondissement du cœur parmi les promesses joyeuses de la terre. Le mois suivant éclatait la variole qui m'assassina, car alors je mourus vraiment à la vie. Depuis ce temps je n'ai jamais pu regarder un bourgeon sans penser qu'il contient le ver rongeur qui l'anéantira. Printemps, hiver et mort, termes inséparables. Pourquoi donc ensuite d'autres printemps, d'autres espoirs trompeurs? Faudra-t-il que j'en pose la question à l'abbé? De quel regard peut-il donc lui-même considérer un mai nouveau, lui qui n'en attendit jamais rien? Cependant, pourrait-il le nier? Dieu voulut cette joie brève, afin que se continuât sa création. Ainsi donc nos esprits, là encore, errent parmi d'apparentes contradictions. Nous ne savons pas s'il nous faut nous réjouir avec la candeur des oiseaux ou bien si nos consciences doivent prévoir déjà l'automne et l'agonie de ces amours ailées qui nous donnent une vision du Paradis. L'Éden saurait-il être autre chose qu'une éternelle floraison, c'est-à-dire une jeunesse perpétuelle des êtres dans la plénitude de leur grâce et de leur tendresse?

Pourquoi, donc, mon Dieu! d'abord l'horrible expérience sur nous de l'existence instable, où nous nous flétrissons chaque minute non seulement dans nos corps, mais dans nos âmes, car l'esprit lui-même saurait-il échapper aux hivers et ne pas s'endurcir, se rider et se flétrir? »

Quand Armelle pénétra dans sa salle à manger lambrissée de châtaignier rouge, le soleil horizontal en s'y réfléchissant dorait toute l'atmosphère. En lui servant son petit déjeuner dans les poteries de Locmaria, dont la couverte reluisait, Noémie, que sa gaîté enivrait, lui dit :

— Mademoiselle ne s'imagine pas comme c'était beau, tout à l'heure, pendant notre retour de la laiterie. Tout était blanc comme un voile de communion : route, courtil, pommiers et l'air, le ciel, le bourg. On ne pouvait pas ouvrir les yeux, tant c'était clair et pourtant doux, voyez-vous, ah! doux comme, — ici la servante chercha sa comparaison et acheva : — oui, doux comme de la crème pure.

Tandis que Noémie parlait, sur sa tête agitée les ailes de sa coiffe battaient, et il semblait qu'un vol imaginaire emportait cette fille naïve au-dessus des réalités, dans ce pays que le bonheur seul habite. L'enthousiasme de la petite servante émut Mlle Louanais qui voulut, contre son habitude, gagner dès cette heure matinale cette campagne transfigurée qui promettait tant de satisfaction.

A travers les sentiers creux hayés de chênes têtards, le parfum de l'aubépine lui sucrait les lèvres et ces arbrisseaux constellés de leurs fleurs lumineuses semblaient pavoiser un parcours de Fête-Dieu. A droite, à gauche, dans les prés d'une verdeur humide, des pâquerettes écarquillaient leurs yeux vers le ciel où festonnaient quelques nuées légères comme des gazes parmi le firmament d'un azur sans cesse plus clair. La brise s'étant levée, des pommiers aux troncs moussus laissèrent pleuvoir des pétales, et cette averse délicieuse couvrit de ses gouttes éblouissantes les herbages. Parmi les fleurs, des abeilles d'or vif scintillaient avant de s'abattre sur les pistils, puis ivres de pollen s'envolaient en bourdonnant de joie.

Les mains jointes avec ferveur et le cœur bondissant d'une allégresse intime, Armelle songeait :

« Oh! mon Dieu! comme je voudrais échanger les pensées qui m'étouffent! L'envie me vient de me parler à moi-même,

mais s'ils entendaient ma voix, les paysans me tiendraient pour une insensée. Être condamnée au silence, quand tout chante, tout vibre, tout rit autour de moi! Jamais autant qu'aujourd'hui je n'éprouvai la cruauté de ces promenades solitaires. Moi seule suis muette lorsque tout s'exprime. »

A la croisée de chemins ruraux bordés par le houx verni et les églantiers aux arcs épineux roses d'églantines, un grand bouvier en costume de toile bise, portant son aiguillon haut dressé comme un tambour-major sa canne, marchait en avant de bœufs enjougués qui traînaient un araire. La lumière jouait sur les larges macules blanches des animaux qui s'avançaient en cadence. Afin de les faire obliquer vers le sentier de gauche, le laboureur, sans retourner son corps, se cambra et, le bras jeté en arrière, la tête de profil, toucha de son aiguillon la croupe des bêtes qui levèrent leurs mufles luisans d'où la bave filait et obéirent. Plus loin, cet homme, passant devant une croix de pierre érigée au centre du carrefour en expiation d'un assassinat, souleva d'un geste noble son chapeau à galons de velours. Puis il se recouvrit et se prit à siffler avec une insouciance qui signifiait :

« Sait-on jamais qui vit ou meurt demain? »

Armelle méditait encore sur le geste du bouvier lorsqu'il lui parut que les merles du pays, réunis, semaient de leurs trilles l'air sonore. A l'orée d'une de ces humbles sapinières dont les arbres fracassés des tempêtes prennent au crépuscule des silhouettes fantomatiques, une noce marchait derrière ses sonneurs de binious et de bombardes qui, tournant les cornets de leurs instrumens de droite, puis de gauche, conquéraient de leurs gais pépiemens genêtraies et chenevières et faisaient monter à l'assaut des levées de terre bergères et pastours émerveillés. Le cortège des paysans bleu de roi et de leurs femmes aux châles violets, défilait au pas relevé. Les jeunes gens avaient passé leurs bras autour des cous de leurs voisins et, derrière eux, les filles, en jupes à vertugadins, se tenaient par les mains. Un long vieillard penché comme un saule pleureur conduisait la mariée; une femme imposante tenait le coude du marié, un géant à petite tête illuminée de satisfaction.

En arrivant à la hauteur de Mlle Louanais, par respect, ces campagnards s'arrêtèrent. La mariée, quittant son père, s'approcha d'Armelle, et, suivant l'ancien usage, lui demanda

d'en recevoir le baiser qui porte bonheur, richesse et paix.

— Oh! chère petite, bien volontiers, répondit Armelle en considérant la face lisse aux prunelles d'eau claire de cette innocente villageoise.

Lorsqu'elle l'eut embrassée, elle lui retint les poignets en lui disant :

— Je te voudrais heureuse, mon enfant. Mais je ne suis pas la bonne fée qu'il faut à tes noces. C'est à ce brave garçon, bientôt ton mari, que je te recommande.

Intimidé, le mari rougit en murmurant :

— J'aurai de l'obéissance à votre parole, ma belle demoiselle.

— Belle, mon ami, reprit Armelle, c'est à ta femme qu'il te faut adresser ce compliment. Vois sa fraîcheur, sa jeunesse.

Solennel, le marié répliqua, la main levée comme s'il prêtait serment :

— Et moi, je dis que vous avez quelque chose sur votre visage, mademoiselle, qui vous met par-dessus nos filles de campagne.

Et, l'ayant saluée avec gravité, il rejoignit sa mère.

Derrière les sonneurs, repris d'haleine, qui gonflaient leurs joues comme un Borée des maîtres de la Renaissance, les paysans, frappant du pied avec la brutalité de leur race têtue, disparurent sous le couvert des chênes. Armelle ne les voyait plus qu'elle les entendait encore chanter :

Quand le gai printemps nous enchante,
O belle! chante chante chante!
On voit chez nous les tourterelles
Roucouler d'amour aux tourelles
O belle! chante chante chante!
Et sur les routes les demoiselles
O belle! danse danse danse!
Sautent aux bras de leurs époux.
Dansons, amis, car l'air est doux
Demain pleuvra
Tantôt mourra!

« ... Il existe donc des gens quelquefois heureux, » pensait Armelle qui s'était appuyée un instant contre l'un de ces petits calvaires chenus de lichens, multipliés sur les sentiers de Bre-

tagne qu'ils spiritualisent de leurs stations mélancoliques et tendres.

Elle reprit sa promenade sans but parmi les verdures délivrées de la brume mais encore argentées par la rosée. En contrebas du chemin, dans une prairie élyséenne qu'entouraient d'harmonieux frênes dont les basses branches couvertes de feuilles éclairées à contre-jour formaient des verrières d'émeraude, trois vieilles fileuses aux quenouilles placées en travers de leurs justins, de leurs bras droits tendus faisaient virer leurs fuseaux et penchaient leurs têtes blanches vers une pâtouresse aux cheveux d'un jaune de paille répandus sur les épaules. Tandis que l'humble troupeau, — jument mouchetée de vieillesse, bœufs roux, vaches pie, âne songeur, chèvre à barbiche, brebis et agneaux neigeux, — cherchaient leur vie de touffe en touffe, la fillette assise sur l'herbe tenant de la main gauche une badine, qui semblait une palme avec ses feuilles conservées, lisait un livre de piété posé sur son genou.

Cachée par le hallier d'épine-vinette, Mlle Louanais écouta l'enfant qui psalmodiait : « Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison de l'homme pût aisément les comprendre, elles cesseraient d'être merveilleuses et ne pourraient être appelées ineffables. »

— Comprends-tu ces paroles? demanda la première des fileuses à celle qui la côtoyait et qui s'écria :

— Pourquoi ne comprendrions-nous pas, quoique nous ne sachions pas regarder dans les livres? Marie-Cinthe, ma petite, continue.

D'attention, les trois vieilles cessèrent de pincer le chanvre et ouvrirent la bouche pour mieux entendre.

Les grands yeux de génisse bordés de cils roux de la pâtouresse se baissèrent sur la page :

« L'impie veut savoir, et c'est là sa perte. Il demande le salut à la science, il le demande à l'orgueil, il se le demande à lui-même, et du fond de son intelligence ténébreuse, de sa nature impuissante, sort une réponse de mort. » La bergère s'étant arrêtée respirait avec force, car elle avait lu d'une traite cette longue phrase, quand la première fileuse questionna ses compagnes :

— Cette fois, petites mères, avez-vous compris?

— Nenni, répondirent-elles.

Et la fileuse conclut tristement :

— Ces choses de Dieu nous passent la tête aussi haut que ces frênes nous toisent. Toi, Marie-Cinthe, explique-nous l'écriture.

Déjà l'enfant levée bondissait comme un chevreau. Autour d'elle sa longue crinière jaune fouettait l'air et sous sa cotte soulevée par le tournoiement, ses bas verts à chevilles rouges apparaissaient. Enfin, dans une dernière pirouette, elle s'arrêta devant une haie où elle cueillit des fleurs d'un blanc crémeux à longues hampes laineuses.

— Des bouquets-de-lait ! Les premiers ! Des bouquets-de-lait ! annonça-t-elle aux fileuses.

— Cette Marie-Cinthe sait reconnaître ses lettres dans les livres, mais elle est encore plus simple que nous, murmura la questionneuse. Bah ! y a-t-il besoin de savoir pour mourir ? Travaillons ! Moi, j'ai garni mon fuseau.

— Et moi aussi.

— Le mien est plein.

Soudain, d'un même geste vif, elles brisèrent leur fil et l'enroulèrent sur des bobines. Leurs fuseaux allégés, elles recommencèrent d'étirer le chanvre, puis de le filer avec des gestes qui rappelaient le jet des mains envoyant le grain aux sillons. Jusqu'au soir, ces trois femmes sur l'âge allaient se déplacer d'arbre en arbre, afin d'exposer leurs corps à la bienfaisante chaleur des rayons printaniers. Pour occuper leur pensée, elles ronronnaient le *Kyrie Eleison.*

« Combien j'aurais voulu que l'abbé Helléan eût assisté à cette scène ! songeait Armelle en s'éloignant avec précaution pour ne pas éveiller l'attention des fileuses. Quel thème pour un prochain prône ! L'impie veut savoir, et c'est là sa perte. Il demande le salut à son orgueil et du fond de son intelligence ténébreuse sort une réponse de mort. Me faut-il me retrouver là tout entière ? Non ! car je ne suis pas et ne veux pas être l'impie, si je suis l'orgueilleuse. »

L'instinct, qui guidait toujours Armelle hors des bas sentiers où ses regards se heurtaient aux tranchées pierreuses vers les coteaux d'où s'apercevait l'espace, la conduisit à la lande de Camoël que son tumulus dominait. De ce piédestal une Bretagne nouvelle se révéla, ce jour de mai, une Bretagne fortunée, claire et radieuse comme une terre méditerranéenne. A perte

de vue, les pommeraies, ces vignobles du Septentrion, éclataient de blancheur rosée. Ces vastes parasols de lumière changeaient le caractère du pays, ordinairement noir et bleuâtre, qui portait aux délectations moroses. Aujourd'hui, ce sol de l'éternel gémissement, couronné de ses fleurs myriadaires, riait et semblait danser. En effet, dans leurs vergers, les pommiers inclinés sur leurs frondaisons circulaires en forme de jupes semblaient les bacchantes d'une immense ivresse.

Avec un sourire ambigu, Armelle pensa :

« Que dirait l'abbé de cette joie universelle ? Ne saurait-il y reconnaître la volonté certaine de Dieu de nous accorder parfois le rire, s'il laisse souvent pleurer nos yeux ? »

Toujours dressée sur le tumulus raviné par des fouilles, Armelle cherchait une réponse à la question qu'elle se posait, lorsque des cris mêlés d'imprécations l'obligèrent à se retourner dans la direction du village dont la flèche grise seule dépassait les arbres des « pourpris. » A travers lande, entre les buissons qui la cachaient jusqu'à la taille, courait la mariée, ses bras à larges entournures de velours tendus en avant et son châle flottant comme un étendard en arrière de ses épaules. A cent mètres, derrière elle, bondissaient le marié et ses garçons d'honneur, leurs chapeaux de laine dressés et s'excitant à rattraper la jeune épouse. Plus loin s'égaillaient les invités bleus, rouges ou violets, qui semblaient des papillons.

« La dérobée ! C'est une dérobée, » se dit Armelle curieuse de cette tradition évocatrice des premiers âges du monde, la fuite de la femme devant l'homme qui doit la conquérir.

Les dents serrées entre ses lèvres ouvertes, avec une expression d'énergie désespérée, la mariée s'efforçait à maintenir sa distance.

« Me faut-il lui souhaiter d'échapper à son mari ? pensait Armelle ? Non ! petite paysanne, ne refuse pas ton bonheur qui doit être dans l'asservissement. »

Cependant, le grand mari qui sautait les ajoncs pour raccourcir son chemin arrêta net sa femme de ses poignets qu'il laissa tomber sur ses épaules et pour toute vengeance l'embrassa. Maintenant soumise entre ses bras, elle palpitait, tandis que lui-même expirait avec force l'air de son ample poitrine.

A ce spectacle Armelle étreignit ses mains.

Les parens des époux et leurs garçons et filles d'honneur les

avaient rattrapés. Tous demandèrent alors à la demoiselle du manoir de leur faire l'honneur d'assister au *Benedicite*.

Ne pouvant refuser cette invitation, Armelle les suivit.

A la limite de la paroisse et au moment d'entrer dans la commune de Noyal habitée par le marié, sous les frondaisons d'une avenue de pommiers fleuris, trois octogénaires à longs cheveux blancs touchant aux cols brodés de leurs chemises, tenaient des plats d'étain sur lesquels étaient posés du pain, du sel et les clefs de la maison qu'habiterait désormais la jeune femme. Un vieillard rompit la miche sur laquelle il jeta quelques grains de sel et la lui offrit en signe de bienvenue dans sa nouvelle paroisse. Quand elle y porta la bouche, les villageois de Noyal la « huchèrent. » Ensuite le plus vénérable de ces patriarches remit à l'épouse les clefs du logis que, gardienne fidèle, elle ne devrait plus abandonner que morte. Les vieillards s'étant alors approchés d'Armelle, la conduisirent avec une fière courtoisie vers les tréteaux dressés sur l'herbe semée de pâquerettes. Des échelles mises sur le côté et maintenues par des piquets servaient de bancs rustiques. Tous y prirent place après que la demoiselle se fut assise, et tous se relevèrent quand l'abbé Helléan, qu'ils avaient prié de venir réciter le *Benedicite*, parut à l'entrée de l'avenue. Sur les ailes de son chapeau des pétales avaient neigé et, lorsqu'il salua l'assemblée et Mlle Louanais, ils tournoyèrent au soleil avant de tomber sur l'herbe.

Tandis qu'elle souriait, charmée de ce gracieux hasard, Nicolas y parut insensible autant qu'à la splendeur de la prairie et des arbres en effervescence sous ce firmament d'*alleluia*.

L'indifférence du prêtre l'offensa et, ne pouvant oublier son ressentiment, Armelle pensa :

« Pour être un saint, faut-il donc sortir des voies de la nature? Je me sens moi-même encore païenne, puisqu'une fleur, un rayon, un parfum, un chant, la lumière et l'ombre m'exaltent ou m'abattent, me donnent espoir ou me désespèrent. »

Cependant l'abbé Helléan parut prendre conscience de son entourage, lorsqu'en considérant ses paroissiens en habits de vives couleurs, il leur dit :

— Mes chers amis, comme je me sens noir, en ma soutane, parmi votre beau bouquet de jeunesse !

Leur rire formidable prouva qu'ils n'avaient pas compris la

tristesse de sa réflexion et il baissa les paupières d'un air songeur. Émue, Armelle réfléchissait qu'aucune pensée ne pouvait être commune à ces bonnes gens et ce recteur plus isolé parmi ses ouailles qu'un navire sur l'océan. Lui et elle, seuls, parlaient le même langage. Pourquoi donc l'avait-il écartée de son existence ? Solitude affreuse parmi tant de clameurs.

S'étant placé entre les mariés, l'abbé Helléan leur prit à chacun une main qu'il pressa tendrement :

— Mes amis, prononça-t-il, vous allez me promettre de vous aimer et assister d'un grand cœur !

— C'est promis, balbutièrent-ils, la tête penchée sur la soupe brûlante d'où s'élevaient des vapeurs en couronnes.

Saisie par l'invocation de Nicolas, Armelle se répétait ses paroles avec amertume :

« Il faudra vous aimer d'un grand cœur ! Comment ose-t-il donner cet avertissement à ces époux, lui qui fuit l'amitié la plus légitime ?»

A cet instant, leurs regards s'étant croisés, comme elle le considérait avec une expression peinée, les yeux de Nicolas, d'abord troublés, s'éclaircirent, prirent la limpidité du ciel et, aurait-il semblé, sa profondeur. Encore une fois, il s'évadait vers ces espaces inaccessibles où rien ne pouvait plus le toucher des appels de ce monde.

Ses mains unies sous son menton pressé contre son rabat, le prêtre récitait d'une voix forte le *Benedicite*, lorsqu'un coup de vent fit pleuvoir des milliers de blanches corolles sur les assistans pieusement inclinés.

Quand les mariés goûtèrent leur soupe, les fleurs mêlées au bouillon de leurs écuelles les firent communier avec l'espoir et la fécondité du printemps.

*
* *

L'une des religieuses de la Sagesse qui tenaient à la fois l'école et l'infirmerie du Guerno vint prévenir M. le recteur que Jean Tabo, son sacristain, se trouvait malade. Nicolas vit s'éloigner la sœur dont le visage demeurait presque invisible sous sa cornette. A peine savait-il son nom en religion : Sœur Marie. Récemment elle avait succédé à une autre sœur Marie endormie dans la paix du Seigneur. Elle lui était si semblable par son costume, ses manières rétrécies et la façon dont elle

portait sa tête dolente inclinée sur l'épaule, qu'en la voyant, les paysans, oubliant la substitution, s'imaginaient que leurs bonnes Sœurs possédaient une sorte d'éternité.

Aussitôt, Nicolas se rendit à la maison de Jean Tabo. Lorsqu'il entra dans la haute salle de l'ancienne gentilhommière où les tonneaux empilés emplissaient l'air de leur odeur de moût, il trouva devant le métier du tisserand, assise sur un escabeau, Armelle, un bouquet de fleurs blanches à la main. Elle sourit tristement à l'abbé en lui offrant son tabouret, unique dans la pièce. Il l'obligea à le garder. Maintenant un flot de sang colorait le beau visage de Mlle Louanais, ferme de ligne comme un camée dans ce clair-obscur favorable à sa disgrâce. Feignant de ne pas remarquer son émoi, Nicolas, tourné vers son sacristain, l'assura que sa santé lui paraissait plus satisfaisante qu'il ne le craignait.

Sa lente consomption avait encore affiné Jean Tabo, et ses cheveux blonds, comme fanés, mollissaient sur ses tempes creuses. Néanmoins, par coquetterie, il maintenait redressées ses petites moustaches dorées. Il affirma qu'il ne souffrait pas de son corps, mais d'ailleurs...

— D'ailleurs, répéta comme un écho Mlle Louanais.

Avec indifférence, le tisserand, tout en lançant la navette, car il avait repris son travail aussitôt les premières questions de son recteur posées, d'une voix qu'entrecoupait son essoufflement, expliqua que le peigne en frappant les fils faisait s'envoler des parcelles invisibles d'étoupe. Or, il savait qu'en les respirant, il y gagnait la mort. Qu'importe !

Sévèrement, Nicolas le réprimanda, quand Armelle, qui hésitait depuis quelques instans, plaça résolument dans le pichet posé sur l'embrasure de la fenêtre son bouquet de fleurs blanches

« Pourquoi se fait-elle complice de la malheureuse passion qui tue ce pauvre garçon ? » songea-t-il.

En effet, Armelle n'ignorait rien des amours désespérées de Jean Tabo, ce descendant déchu d'un gentilhomme marin.

A l'oreille du tisserand, Nicolas murmura :

— Ces fleurs vous font un mal inutile.

Baissant le menton vers son métier, Jean Tabo repartit :

— Il y a des poisons dont on vit et du pain quotidien qui fait mourir.

A cette réponse, Nicolas ferma les yeux, tandis qu'avec une expression concentrée, Armelle considérait le bouquet qu'elle venait d'apporter.

Marchant vers la fenêtre, Nicolas retira les pâquerettes du vase et reprit :

— Je vous répète, Jean, que ce sont des ciguës pour vous.

D'un ton plaintif, le tisserand protesta :

— Ah! monsieur Helléan, vous êtes prêtre, vous ne pouvez pas comprendre.

Armelle serra nerveusement son cachemire sur ses épaules.

Avec un sourire mélancolique, Nicolas replaça les fleurs dans leur vase. Après une quinte de toux, l'artisan prit un pot de colle et enduisit les fils enroulés sur son métier en disant puérilement :

— Si j'avais collé plus souvent ma filasse, l'étoupe, maintenue, se serait moins envolée.

— Puisque vous aviez un moyen d'épargner votre poitrine, reprocha Nicolas, comment n'avez-vous pas pris cette précaution?

— Pourquoi sauver ce qu'on voudrait consumé? répondit l'artisan.

Les regards de Nicolas et d'Armelle se croisèrent. L'abbé s'était composé un visage impassible, mais Armelle, craignant de laisser paraître sa vive émotion, après un bref salut, s'éloigna.

Encore quelques instans, Nicolas s'entretint avec Jean ; il ne trouvait plus ses mots ou bien, lorsqu'ils sortaient de sa bouche, ils semblaient dépouillés de leur signification et tombaient un à un, glacés, dans la salle obscure.

Le tisserand souriait d'un affreux petit sourire.

*
* *

Un garçonnet aux yeux verts bordés de cils rouges sonnait d'une clochette à travers les venelles et annonçait d'une voix dolente :

— Priez pour l'âme de Jean-Sébastien Tabo, aide-sacriste, dont l'enterrement se fera demain à neuf heures.

Le glas pleurait au vieux clocher.

Pas un être ne remuait dans les rues du Guerno. Par cette matinée de juin au ciel ouaté, il semblait que chaque villageois,

tapi derrière ses volets, n'osait bouger. Une fois de plus, l'effrayant prestige de la mort accablait ces Bretons chargés d'un incommensurable passé de deuils.

Suivant l'usage, Jean Tabo, descendu de son lit-clos, était exposé sur son banc tendu de draps sur lesquels des fleurs avaient été épinglées. Une paysanne avait posé sur les cheveux blonds du jeune tisserand une couronne de marguerites enfilées bout à bout. Les objets que Tabo avait aimés, un violon au manche recollé et au ventre noirci, une montre portant gravés une ancre marine et les lis de France, un chapeau gris à boucle d'argent et quelques bijoux, avaient été disposés sur une table à son chevet comme il en avait exprimé le vœu. Ils constituaient les souvenirs d'une destinée plus brillante, car, d'après la légende, ils lui venaient de son aïeul, Yves de Penestin-Tabo, capitaine marin sous Louis XVI.

Ainsi que la coutume l'ordonnait, les voisins de Jean veillèrent son corps. A l'aube, ces veilleurs furent avertis que Mlle Louanais consacrerait sa matinée à la garde de Jean Tabo. Quand ils la virent arriver solennelle dans la robe noire unie qui la grandissait, ils la laissèrent avec le mort. Armelle, debout, ses fines et longues mains posées en travers l'une de l'autre, le cou ployé, examina Jean avec une ardente pitié. N'avait-il pas été l'incarnation d'un roman d'amour qui, souvent, l'avait plongée dans la méditation? Le tisserand se croyait le descendant du capitaine de corvette auquel le Roi avait confié la garde du port de la Roche-sur-Vilaine contre les entreprises anglaises. Destitué à la Révolution, Tabo de Pénestin avait suivi les bandes vendéennes dans le Bocage. Dégradé par son existence misérable, le fils de cet officier épousait une paysanne, la mère de Jean. Imaginatif comme un Armoricain, le tisserand avait espéré le miracle qui lui restituerait son rang dans la société. Or, il crut ce miracle possible quand il atteignit sa vingtième année. Sa distinction native toucha la fille rêveuse d'un notaire de Nivillac, Blanche Lerne. Souvent, Jean visitait cette famille où sa politesse était appréciée. Il osa demander Blanche en mariage. Le père rit, la mère se fâcha, Blanche pleura.

Le tisserand s'en revint d'abord plus surpris que découragé, s'estimant d'un sang plus relevé que ce notaire. Les années s'écoulèrent. Parfois, lorsque son cœur manquait d'éclater, Jean

partait pour Nivillac et tournait autour de la maison de la jeune fille jusqu'à ce qu'il l'aperçût. Un soir, Blanche lui jeta par la fenêtre une fleur blanche. Il y vit le symbole de son prénom et la confirmation de sa fidélité et, à partir de ce jour, Jean entretint dans son atelier des bouquets blancs.

« O malheureux jeune homme! » pensait Armelle, et les larmes coulèrent de ses yeux.

Pleurait-elle sur l'amant infortuné étendu dans sa lividité ou sur sa propre destinée? Songeait-elle que, jamais, même des fleurs virginales offertes par un cœur chaste ne lui seraient données?

Après l'enterrement, Nicolas s'étant dépouillé des ornemens funèbres, retrouva Mlle Louanais devant la fosse de Jean Tabo, qu'un soldat retraité au masque dantesque comblait d'une terre boueuse comme un mortier. L'expression tragique d'Armelle l'émut. Sa pâleur faisait paraître plus noirs ses sourcils et les papillotes qui vrillaient sur ses tempes. La rougeur lugubre d'un foyer qui s'éteint s'apercevait au fond de ses yeux ténébreux.

D'une voix affectueuse qui commandait pourtant l'obéissance, il la pria de se retirer.

— Seriez-vous donc comme les médecins des corps? Vous éloigneriez-vous des êtres aussitôt qu'ils sont morts? lui répondit-elle.

Elle suivit pourtant Nicolas dans la grand'rue où l'aveugle innocent, qui avait vieilli, battait la mesure d'un bras débile avec des arrêts et des soupirs.

Frémissante, Armelle reprit :

— Non, vous ne pouvez me comprendre en ce moment. Quelle épouvante! Consolez-moi! Défendez-moi!

Paupières baissées et attentif à lui celer sa propre émotion, Nicolas pensait :

« Jean Tabo, quel cœur de femme plus vaste, plus douloureux, et plus compréhensif, pouvait pleurer sur ta destinée. »

Armelle répétait comme une enfant cherchant secours :

— Ne m'abandonnez pas!

— Ne pas vous laisser, ma pauvre amie?

La tendre expression de Nicolas, si rare chez cet homme austère, la toucha jusqu'aux larmes. Ne pouvant supporter la vue de ses pleurs, Nicolas voulut se retirer, mais, au lieu de

lui donner son habituelle poignée de main inerte, il lui pressa les doigts amicalement. Alors, les pleurs d'Armelle jaillirent amèrement et elle s'enfuit sous ses voiles ramenés.

Demeuré seul, Nicolas releva les yeux vers son église templière en murmurant :

— Épargnez-la, mon Dieu !

***

L'abbé Helléan vénérait son église d'avoir été contemporaine des Croisades. Pourtant, son architecture trapue manquait d'élan.

A la tribune, l'imagination d'un imagier avait taillé dans le chêne des sibylles et une synagogue qu'un immense moine aux prunelles exorbitées surveillait du sommet de l'escalier. Dans un pilier de granit, un tronc pour les défunts se composait d'un coffre de fer forgé au Moyen Age à l'imitation d'une porte fortifiée. L'entaille pour glisser l'argent imitait la bouche édentée d'une tête de mort. Tandis que les villageois besognaient à leurs champs, pendant la journée, seul habitant de la maison de Dieu, leur recteur y goûtait une ivresse profonde. Le vent marin sur la toiture de la nef harmonisait son gémissement presque humain à ses prières.

Un après-midi, la porte du transept, si basse qu'elle obligeait à faire la révérence pour la franchir, fut ouverte avec précaution. Se glissant le long de la chapelle Sainte-Anne, l'arrivante, dont les yeux avaient une mobilité craintive, s'arrêta près d'un pilier que la projection multicolore d'un vitrail baignait de son arc-en-ciel. Agenouillé devant le maître-autel, Nicolas ne se détourna point. Au bout de quelques minutes, Armelle, prosternée, releva peu à peu son long cou d'un galbe architectural et considéra le prêtre, ses mains jointes à plat tenues à hauteur du menton, qui gardait l'immobilité d'une statue tombale dont il avait la grande allure en sa large soutane drapée ; et elle soupira :

« Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous permis de m'émouvoir pour le seul être qui ne fût seulement qu'esprit en vous ? Seigneur ! j'envie Marthe et Marie que vous avez comblées. »

La cadence de l'horloge à balancier placée derrière le chœur donnait sa mesure à la quiétude de l'église. Quand devait sonner l'heure, un grondement annonçait la sonnerie qui éclatait enfin,

solennelle, imposant à Armelle le sens effrayant de sa vie éphémère. « Encore une heure de consumée, » songeait-elle en relevant les paupières sur Nicolas, dont l'agenouillement prolongé la peinait. Incapable de prier, elle attendait. Puis, après avoir considéré une dernière fois le prêtre dont le corps seul gisait là abandonné de son esprit délivré par la prière, Armelle rentrait à Kerbras, plus misérable.

... Or, il arriva vers le printemps qu'une mouchette d'un vitrail étant tombée, un rouge-gorge de la coudraie voisine s'enhardit à traverser la rose et vint se poser sur la couronne de la Vierge. Peu à peu s'accoutumant au clair-obscur de la nef, cet oiselet rendit visite aux saints des autres chapelles. Enfin, il descendit sur les bancs à pupitres et explora les casiers où le paroissien romain voisinait avec le Graduel et Vespéral contenant les vespres de Férie et les fêtes semi-doubles et simples, afin de se nourrir du pain bénit abandonné par les fidèles.

Un jour Nicolas, touché par la gentillesse de l'oiseau, le suivit dans ses évolutions. C'est ainsi qu'il découvrit Armelle à l'ombre d'un pilier. Au premier moment, elle maintint sa tête inclinée et affecta de l'ignorer ; ensuite, détestant son attitude mensongère, elle se redressa et, prenant son chemin pour quitter l'église, elle rencontra le prêtre dans l'allée centrale. Avec une simplicité de cœur qui la surprit lorsqu'elle y réfléchit plus tard, ils échangèrent quelques mots sur la fantaisie du passereau.

La semaine suivante, ayant remarqué que, parfois, le rouge-gorge ne trouvait pas de pain dans les pupitres, elle lui émietta la mie qu'elle avait apportée. Afin de rassurer ce petit quêteur, Nicolas et Armelle se reculaient sous la tribune, naïvement satisfaits lorsqu'ils le voyaient s'abattre sur la nourriture. L'oiselet accomplit le miracle de les rapprocher dans leur piété et leur tendresse d'âme. Heures ineffables! Parfois ils percevaient les modulations chromatiques du vent, le vagissement d'un enfant abandonné en son berceau, le choc d'un marteau ou l'appel guttural d'un bouvier au labour. Tous les bruits s'adoucissaient à travers les murailles romanes et reculaient l'existence quotidienne dans un domaine presque légendaire. Elle et lui ne vivaient-ils pas ainsi l'histoire très reculée d'un moine d'Ombrie et d'une vierge d'Assise ?

Minutes délicieuses de prières conjuguées, le prêtre devant son autel, la pénitente à son banc. Heures de communion dans la douceur de cette nef templière.

Enfin, chaque samedi, Mlle Louanais, à l'ombre du confessionnal, découvrait son âme au prêtre. Elle se présentait la dernière, afin de laisser passer avant elle les villageoises et de n'être pas harcelée par leur impatience et leurs piétinemens.

Une porte à gros fuseaux fermait ce tribunal de la pénitence. Lorsque Nicolas était entré la première fois dans ce confessionnal, il y avait trouvé un siège de cuir, emprunté à un cabriolet par M. Burhan, ami du confortable. Une horrible lithographie espagnole, portant l'inscription : *Sagrado Corazon de Jesus*, était clouée dans les stalles.

L'abbé Helléan écoutait les plaintes d'Armelle et devinait ce qu'elle ne savait exprimer qu'en doléances confuses.

Des profondeurs de son abîme, ne criait-elle pas vers Dieu :

« Pourquoi ne suis-je pas Marie de Magdala, mais une femme de foi tiède et de grande passion? Pourquoi me laisser sans défense contre ce que je ne pourrai rejeter qu'avec ma vie même? Pardonnez-moi d'être plus sensible qu'intelligente, plus avide de bonheur passager que d'éternité. J'aime cette vie parce que ma croyance n'est pas assez absolue pour me permettre d'aspirer à la mort. Pauvre mortelle, l'éternité m'épouvante encore. O mon Dieu! me condamnez-vous lorsque je traduis, suivant les besoins de ma faiblesse, les paroles de votre serviteur? Quand il m'indique le ciel où je trouverai la seule paix qu'une déshéritée de ma sorte puisse attendre, je me révolte, car il me semble qu'il m'accable du terrible : *Requiescat in pace!* Or, je veux vivre d'abord, vivre comme tant de créatures que vous avez comblées, Seigneur! »

Dans l'ombre de son tribunal, Nicolas, dépouillé de son humanité par sa qualité de confesseur, ne voyait plus en Armelle qu'une âme qui ne voulait pas renoncer à son infortune, parce que cette infortune lui semblait plus précieuse encore que tous les autres biens. Alors, juge pitoyable, il offrait cette victime à Dieu pour prix de son absolution.

. . . . . .

Le dimanche après vêpres, Nicolas se rendait à Kerbras afin d'y présenter ses hommages à Mme Anaïs Feuillanty, de semaine

en semaine plus impotente, malgré la bataille qu'elle livrait à sa paralysie, se condamnant à sinuer comme un escargot, une heure chaque jour, afin de se prouver à elle-même qu'elle n'était pas percluse.

Le manoir était précédé d'une cour enclose de hauts murs fleuris de valérianes. Accoutumée au luxe relatif de son hôtel du Méné, Mlle Louanais, depuis le jour où Nicolas avait prétexté de ses occupations pour ne plus prendre une part active à l'installation de Kerbras, avait cessé de lui accorder aucune attention. Au son de la cloche, Noémie courait au portail qu'on maintenait toujours fermé et même renforcé de traverses. Le cœur battant, Armelle, du vestibule, écoutait les pas de Nicolas frapper vivement les dalles de la cour, car il avait conservé son allure cavalière.

Pâle d'émotion, elle lui tendait la main. L'abbé décevait toujours sa tendresse par son respect cérémonieux.

Depuis quelques semaines, Nicolas l'inquiétait. Son front sculptural, dégarni sur les tempes, semblait maintenant d'ivoire jauni et dominait le visage émacié. Ses yeux, d'un feu jadis si vif, s'étaient éteints et de la cendre semblait les poudrer. De plus en plus, l'abbé se complaisait dans une sorte de vision intérieure, qui le rendait insensible aux êtres et aux aspects de son entourage. Armelle n'ignorait pas l'une de ses peines secrètes ; pas une fois Mgr de la Motte-Broons ne l'avait mandé à Vannes, et ses bras ne s'étaient jamais ouverts au prêtre trop éclatant en mérites qu'il avait condamné au lent enlizement de ce ministère rural. Dans sa chaire du Guerno, Nicolas n'avait plus ces mouvemens chaleureux qui soulevaient jadis son auditoire de la cathédrale Saint-Pierre. Son thème favori, c'était désormais le renoncement. Naguère nerveuse et nuancée, sa voix s'assourdissait et peu à peu ses prônes ressemblaient aux homélies monotones des autres recteurs de campagne.

Quelquefois, en cherchant à pénétrer la pensée de Nicolas et en croyant la découvrir, Armelle éclatait en sanglots, — sanglots d'ivresse heureuse et sanglots désespérés, car Dieu était entre eux, et l'abbé Helléan demeurait un saint.

Armelle précédait le prêtre dans l'escalier, et sa robe fanfreluchée déferlait sur chaque marche avec le bruit frais des gouttes d'eau dans une vasque. Il la suivait, la tête baissée, pensif et doux. Quand il atteignait la chambre de Mme Feuil-

lanty, il s'inclinait avec une grâce fière qui ravissait la vieille dame, férue d'étiquette. Anaïs avait observé qu'il tenait son chapeau castor en homme d'épée, le pouce sur le rebord, la paume en dessous, et qu'il le balançait inconsciemment d'une façon gracieuse. Cette particularité faisait rêver Armelle, qui se remémorait le drame obscur de l'enfance abandonnée de Nicolas.

Avec un effort qui empourprait jusqu'à ses bajoues et ridait son nez, l'infirme se soulevait de sa bergère, afin d'esquisser une révérence. Ensuite, avec solennité, elle le conviait de s'asseoir en face d'elle. Passant derrière la fauteuil de sa tante, Armelle, les mains posées sur le haut dossier, y appuyait son menton.

A travers une conversation assez plate dont Mme Feuillanty imposait le cours, Armelle et Nicolas essayaient d'échanger quelques idées. Anaïs les ramenait à sa mesure, car elle se targuait d'avoir un grand jugement.

— Quelle que soit la supériorité de votre intelligence, leur disait-elle, vous ne savez guère ce qu'est la vie. Laissez mon expérience vous l'expliquer. Pour les uns, ce sont les pleurs; d'autres acceptent; certains espèrent, — et Mme Feuillanty, éclatant de rire, termina : — et tous meurent!

D'un air impertinent, Armelle demanda :

— Certains espèrent... quoi, ma tante?

Embarrassée, Anaïs balbutia de faibles explications.

Venant à son aide, Nicolas exprima que Mme Feuillanty voulait signifier l'espoir suprême.

Armelle se récria :

— Espoir effrayant, puisqu'il suppose d'abord la mort.

— C'est vrai, la mort, murmura la paralysée avec terreur.

— Rien d'effrayant pour des gens de foi, assura Nicolas d'un ton uni.

Les prunelles chargées d'orage, Armelle éclata :

— Vous n'aimez pas la vie! La résurrection ne nous laissera pas nos corps et nos âmes d'ici-bas, et ce sont eux que je ne veux pas perdre, que je ne puis me résigner à abandonner, Même si je devais être quelque créature angélique, vous ne m'empêcheriez pas de verser des pleurs de sang sur la fin de cette pauvre vie. Non! je ne puis pas encore admettre l'abandon de ce que je suis, de ce que nous sommes, et mon imagi-

nation s'épouvante toujours du mystère terrible qui fera de nous des esprits délivrés.

Et comme, les paupières baissées, avec une expression ambiguë, il ne protestait pas contre ses paroles de révolte, elle reprit d'un ton encore plus passionné :

— Pour être d'Église, il faut avoir renoncé à ce que vous ne savez pas estimer à sa juste valeur, et c'est à Dieu même que je crie : « La mort m'épouvante, puisque dans l'au-delà je ne serai plus celle que je suis ici-bas ! »

Toujours muet, Nicolas posa sur son front ses mains fragiles, amenuisées par sa vie exclusivement spirituelle, médita quelques secondes à leur abri, puis, après quelques complimens à Mme Feuillanty, se retira.

Derrière lui Armelle descendit l'escalier, énervée, malheureuse, prête à s'excuser, à s'expliquer. En lui ouvrant le portail, elle se plaça de telle sorte qu'elle lui en rendait impossible le passage. Nicolas la salua profondément et elle dut s'écarter. Aussitôt le prêtre éloigné, elle regagna le salon d'Anaïs. L'impotente s'y traînait, les jambes ployées entre deux chaises qu'elle poussait pour se donner l'illusion qu'elle marchait encore.

— Tu vois bien, je vais mieux, Armelle. Oh ! je me sens forte encore, et je... ah ! mon Dieu !... et je...

Transie par ce spectacle, Armelle se retira dans sa chambre, une pièce en longueur percée de trois fenêtres. D'abord, elle la parcourut à grands pas, comme si cette course dérisoire lui eût permis de rattraper Nicolas.

« Sa vertu n'est que glace, » songeait-elle.

Après une amère méditation, elle conclut :

« J'oubliais, hélas ! la grêle affreuse qui me marque. Quoique prêtre, c'est un homme avec des yeux. Je lui fais horreur, et mon désespoir de perdre les faibles avantages de ma vie temporelle doit lui paraître absurde. »

Sur cette pensée, elle tomba à genoux devant son lit et cacha son visage dans la courtine.

C'était un dimanche soir, et quelques buveurs, alourdis par l'ivresse du cidre, sortirent de l'auberge du *Plat d'Étain* en chantonnant avec mélancolie. Quel paradis perdu ces paysans regrettaient-ils ?

A huit heures Noémie vint heurter la porte d'Armelle.

N'obtenant pas de réponse, la servante s'enhardit à ouvrir et se trouva devant sa maîtresse qui, bras croisés, fixait le ciel crépusculaire.

— Pourquoi m'observes-tu de la sorte? demanda Mlle Louanais réveillée de son cauchemar. Va-t'en.

Deux jours Armelle resta enfermée, provoquant jusqu'à la compassion de Mme Feuillanty, pourtant exclusivement préoccupée, depuis vingt années, de défendre pied à pied son corps contre les attaques incessantes de la vieillesse et de la maladie. Pendant ces nuits d'insomnie, Armelle, contemplant les étoiles, songeait que les cœurs sont lancés comme les astres à travers le vide infini et que la loi même du monde les fait errer sans espoir de s'unir jamais, image de l'universelle solitude des terres et des âmes.

*
* *

Les nuages de dix années avaient encore passé sur l'église templière et le velours des lichens recouvrait maintenant jusqu'aux soubassemens des contreforts. Car rien ne demeure immobile, même une seconde, des édifices centenaires qui paraissent offrir une silhouette stable au milieu des champs retournés par le versoir des charrues. Le front de Nicolas s'était gravé de traits parallèles, mais sa taille conservait toujours une sveltesse de cavalier et sa marche cette aisance impérieuse qui intimidait toujours des villageois. Plusieurs fois, le chanoine de Saint-Jacut l'avait avisé que Mgr de la Motte-Broons, quand on faisait allusion au désir que certaines personnes auraient eu de voir revenir à Vannes l'abbé Helléan balançait son index d'un geste négatif sans vouloir s'expliquer.

Un jour que le vieux chanoine intercédait plus directement, l'évêque prononça :

— Qu'il se fasse oublier.

— Plairait-il à Votre Grandeur de le voir mourir? avait reparti M. de Saint-Jacut outré.

— Dieu ne l'a pas voulu, répondit à voix basse le prélat soucieux.

Après onze ans de rectorat au Guerno, Nicolas n'avait pu se façonner à son milieu rustique. Ses confrères du canton, qui ne lui portaient guère d'amitié, ne discutaient plus sa supériorité morale, ils l'admettaient, mais la hauteur naturelle de sa cour-

toisie les glaçait. Enfin, contrariés de ne pouvoir le suivre dans ses commentaires exégétiques à leurs réunions de conférences, ils le qualifiaient d'idéologue.

Par une matinée d'avril embuée de vapeurs qui traînaient sur le sol, ayant quitté sa cure, Nicolas fut abordé par le facteur rural, vaseux jusqu'à mi-bottes au sortir des fondrières qui enfermaient le Guerno. En lisant la suscription de la lettre, il sourit comme à l'aspect d'un visage ami. Traversant le village couleur de pain bis où les mornes habitans demeurés aux logis besognaient avec lenteur, afin d'aller savourer sa correspondance, Nicolas gagna le menhir du Bilio. Cette pierre levée, ayant été chaulée, servait d'amer aux navigateurs. S'y adossant, il rompit l'enveloppe et son visage prit une expression douloureuse. Sur un papier taché par les larmes, Jean de Lamennais lui annonçait que son frère, Félicité, après avoir par ses ouvrages provoqué la rénovation religieuse de la France et fait s'incliner la catholicité française devant Rome, s'était mis hors l'Église pour laquelle il avait combattu.

Une grande peine accabla Nicolas. Pas un jour, il n'oubliait l'accueil affectueux de Félicité à la Chênaie, cet accueil qui l'avait ressuscité en donnant un but à sa vie plus isolée des autres hommes que la graine plumeuse emportée par les vents peut l'être de la tige mère. Depuis tant d'années, chaque mois, Nicolas lui écrivait ses impressions de desservant et son regret de voir ses paroissiens se laisser glisser avec indifférence vers l'éternité.

Et Lamennais répondait :

« Voyez en nos paysans une lignée qui remonte jusqu'à la nuit des âges. Comment votre volonté pourrait-elle déjà briser cette chaîne qui descend des menhirs jusqu'à nous? Soyez la goutte d'eau qui, s'unissant aux innombrables gouttes d'eau, percera le dolmen et attendrira les cœurs. »

Un jour enfin Nicolas, lui découvrant sa blessure inguérissable, lui avait offert le spectacle d'une âme qui ne pourrait plus cesser de saigner, car Dieu avait voulu que la consolation lui fût défendue afin de l'obliger à tendre son espoir par delà cette vie. Remué d'une pitié immense, Féli avait crié vers lui : « O mon ami, je pleure avec vous et je ne vous consolerai pas et je ne peux pas vous consoler. L'autre monde, le définitif, vous rétablira dans votre honneur et dans la joie, à votre

hauteur. O mon héroïque ami, acceptez mes larmes brûlantes, hélas! larmes inutiles : Je comprends, je devine, je souffre avec vous. »

Adossé au menhir, les feuillets ouverts sur les genoux, ses yeux cendrés fixés sur les marécages qui descendaient jusqu'à la mer, Nicolas méditait dans l'affliction.

« Comment cet homme délicieux, le seul qui se fût penché sur lui avec charité, pouvait-il s'être retranché de la communion des fidèles? Son intelligence n'était que flamme. Cette flamme aurait-elle tout brûlé de ce qu'elle avait éclairé? O variations de la vacillante intelligence! Tout autant que le cœur, la raison se lasserait-elle? Dans son ardente « instruction aux évêques, » Lamennais ne foudroyait-il pas les gallicans? et il bridait l'université. Plus tard, par son *Indifférence en matière de religion*, son éloquence de feu déniait toute autorité à la raison individuelle et il proposait d'accepter la vérité imposée par le consentement universel des foules. Quelle célébration des plaines auxquelles il livrait les quelques montagnes glorieuses de cette terre! A la plate multitude il sacrifiait les héros et les saints, ces éminences. Tribun chrétien, Félicité, n'osait-il pas réclamer le rétablissement de la théocratie et Rome gouvernant les peuples même dans l'ordre civil? Ensuite, étrange évolution, ses proses ultra-royalistes du *Conservateur* et du *Drapeau blanc* le contredisaient et le lis royal rougissait aux reflets de plus en plus éclatans du bonnet phrygien. Il arrachait bientôt de sa hampe le « Drapeau blanc » et Lamennais en appelait à la démocratie de ce que la royauté n'avait pu réaliser. Voici que l'ouragan des journées de Juillet l'avait emporté jusqu'à monter à l'assaut du château Saint-Ange dont il avait été le plus hardi capitaine!

Se rappelant sa longue correspondance avec Lamennais, Nicolas comprit que parfois leurs orgueils avaient communié; et parce qu'ils s'étaient crus supérieurs à la moyenne humaine, ils étaient devenus des amis fervens. Les consolations qu'ils se prodiguaient les élevaient et leurs discussions les distinguaient. Même les aveux de leurs faiblesses les attendrissaient comme des preuves de leur générosité. Mais, tandis que Nicolas acceptait de porter en silence sa croix, par sa révolte Félicité se foudroyait lui-même. Maintenant il apparaîtrait à tous les hommes comme un grand chêne découronné.

De tout l'amour qu'il avait éprouvé pour Lamennais, Nicolas le plaignit et pensa : « J'aperçois ce maître, jadis le plus aimé, le plus vénéré, le plus entouré de l'affection de l'élite française, tombant à une solitude comme la mienne. » Songeant à cette matinée brumeuse de septembre où Lamennais, le capuchon sur la tête et un bâton au poing, l'avait emmené vers Plesder, vaincu par son émotion, Nicolas se couvrit le visage.

Après un certain temps, il rouvrit des yeux étincelans et décida qu'il devait rejoindre celui qui avait été son père spirituel et comme sa famille. O joie! s'il pouvait être le consolateur après avoir été le consolé! Oui, il irait se jeter dans ces bras affectueux qui le serrèrent à l'heure la plus infortunée de sa jeunesse et il s'écrierait :

« Je suis à vous, même dans les conséquences de votre acte, car vous fûtes alors pour moi toute la douceur de la terre et je vous resterai dévoué dans votre calvaire! Je le suis, parce que vous avez voulu demeurer sincère, quand vos croyances nouvelles, préparant votre martyre, vous retranchaient de toutes les joies et vous découronnaient même de votre gloire, les hommes rencontrés par moi au Plesder vous ont abandonné l'un après l'autre. Puisque vous voilà seul, Lamennais, je viens à vous! »

Jetant un regard vers l'obscur Guerno qu'enveloppait encore comme un suaire son brouillard blanc, Nicolas eut envie de courir, de voler vers la Chênaie. Il échapperait donc enfin à ce village de boue et de nuit. Quelle ivresse! Il retrouvait la grande maison claire et l'allée des tilleuls à hautes jambes, et le salon au sopha cramoisi sur lequel le génial Lamennais, enthousiaste, annonçait les temps nouveaux et la justice du ciel.

Dominé par ces visions, Nicolas s'était mis en marche hâtive, et déjà sa paroisse s'effaçait à l'horizon violacé quand il s'arrêta, plein d'émoi.

Sa tentation grandissait : abandonner ce Guerno sépulcral et aller se réfugier définitivement à Plesder. Avouer à Lamennais toute la vérité : « Je n'en puis plus moi-même, Maître, acceptez-moi. » L'image mélancolique d'Armelle traversa son souvenir ; mais, loin de l'arrêter, il s'avança plus vite vers la mer. Puis, soudain, s'immobilisant, il se contraignit après un affreux soupir à retourner vers le Guerno. A la réapparition de

son clocher qui n'était guère plus distinct qu'une volute bleue de tabac et pas plus haut qu'un épi, les yeux humides d'une infinie détresse à laquelle se mêlait une infinie douceur, il maîtrisa sa révolte et, courbé vers la terre si lente à satisfaire son vœu redoutable, lèvres serrées, il pensa :

« Tais-toi, mon âme. Accepte ! »

*
* *

Quelques mois encore s'étaient égouttés aux sons de glas succédant à des sons de glas. Chaque après-midi, afin de visiter ses malades égaillés dans leurs métairies, Nicolas parcourait sa paroisse, pierreuse en ses coteaux, vaseuse en ses chemins, à qui l'on eût voulu faire l'aumône de la couleur, de la lumière et d'un peu de chair sur ses os.

Le romarin, humble oliban de Bretagne, parfumait l'air moite. L'abbé Helléan l'écrasant entre ses paumes le respirait. Cette délicate sensualité ramenait quelquefois sa pensée vers Armelle, seule douceur de son existence.

L'année précédente, Anaïs Feuillanty était morte. Une heure avant d'expirer, cette veuve énergique avait noté les événemens de sa vie, strict examen de conscience où elle s'était jugée sans indulgence. Puis, de l'index, car elle ne pouvait plus parler, elle avait écrit dans la paume ouverte de sa nièce : A Dieu !

Maintenant, Armelle vivait seule dans le manoir qui sonnait le vide dans ses pièces à peine meublées, car l'hôtel du Méné conservait presque tout le mobilier paternel. Elle estimait qu'il n'eût pas été bon de l'arracher à l'atmosphère où il continuait de maintenir le souvenir du défunt. Privée de son confort et, pourrait-on dire, de sa permanente amitié, Armelle, dans la nudité indifférente de Kerbras, vivait avec l'unique sentiment de Nicolas et la piété dont il lui avait inspiré le goût. L'abbé, plus indulgent avec les ans, avait accepté son amitié avec une prudence qui lui avait concilié le respect de ses paroissiens.

Ce jour de printemps, lorsque, au retour de sa promenade, Nicolas pénétra dans son église, le soleil en rajeunissait les paremens de granit ocellés de délicieuses moisissures nuancées comme des plumes de paon. S'avançant vers la clôture du chœur formée d'une ferronnerie en fleurs de lis, il sourit. En côté du maître-autel, Armelle ravivait d'un pinceau léger l'or

des chanfreins de la menuiserie. Une Sœur de la Sagesse, au visage effacé sous la vaste corolle de linge blanc de sa coiffe, lui offrait le vase empli de poudre métallique. Mlle Louanais en robe d'indienne rayée dont la jupe s'évasait autour d'elle, ses cheveux noirs en bandeaux, sauf deux repentirs dont les grappes retombaient à moitié des joues, absorbée par son travail, ne l'avait pas aperçu. Elle lui apparaissait de profil, bras levés vers la corniche qu'elle restaurait et son cou long d'une blancheur ambrée supportait sa tête de patricienne florentine. Un pressentiment l'avertit enfin. Son œil légèrement bridé vers la tempe et que recouvrait à demi la paupière bombée découvrit le prêtre et elle eut pour lui un délicieux sourire. Nicolas fit signe à la religieuse et à Mlle Louanais d'achever leur besogne.

Dans les combles de l'église, les moineaux mêlaient leur gazouillis à la cadence de l'horloge. De temps à autre, la brise maritime donnait une âme sonore à la nef.

Son réchampissage énervait maintenant Armelle. Enfin, elle jeta son pinceau, et la Sœur s'éloigna, glissant sans bruit. Quittant son prie-Dieu, Nicolas vint retrouver Armelle, qui considérait avec un certain dépit l'autel restauré par ses soins.

La quarante-et-unième année n'avait pas épaissi le galbe parfait de sa taille cambrée. La figure et les mains conservaient leur grâce et leur lumière et, avec le temps, les taches de la petite vérole s'étaient presque fondues dans le teint doré par la vie champêtre. Cependant, un fin réseau de rides commençait à s'entre-croiser sur ses tempes. L'éclairage vertical de l'église les accusait et Nicolas les remarqua :

« Bientôt, songea-t-il, nous serons deux vieillards. »

Depuis quelques mois, cette constatation assurait sa sérénité.

Comme elle s'excusait d'avoir peint maladroitement l'autel, il lui exprima tout au contraire sa satisfaction. Encouragée par son approbation, Armelle lui exposa qu'il fallait envoyer restaurer ce retable dont certains bas-reliefs tombaient en poudre. Afin de les examiner, ils durent passer devant le tabernacle et simultanément ils fléchirent les genoux. Une pureté intime habitait leurs cœurs. Tournant autour du retable, l'abbé Helléan disserta sur les accommodemens regrettables apportés à ce meuble exquis du XVIIIe siècle. Elle l'écoutait, charmée de lui trouver ce sens délicat de la beauté. Parfois, la religieuse passait comme un feu follet entre les piliers.

— Est-ce sœur Marie de l'Épiphanie ou sœur Marthe? demanda Nicolas. On ne lui voit pas le visage sous la cornette.

Avec un léger sourire, Armelle répondit :

— Dieu me pardonne, je n'y ai prêté moi-même aucune attention, tandis qu'elle m'aidait.

Nicolas chuchota :

— Au fait, devant Dieu, à quoi bon un nom?

A cette déclaration, Armelle émue baissa les paupières, songeant avec une pitié profonde que si la petite sœur grandissait d'avoir abandonné son nom rustique pour un saint vocable, quelle peine secrète et permanente devait être celle de Nicolas d'avoir perdu, devant les hommes et presque devant Dieu, l'illustre nom de ses ascendans?

Quand ils sortirent de l'église, des cris stridens emplirent le village muet et elle lui dit :

— Vos écoliers n'étudiaient pas tout à l'heure avec cet élan?

— Le Breton n'aime que la liberté de rêver, Armelle.

Cependant les jeunes garçons, en courant sur leurs pieds nus, entre-choquaient leurs sabots tendus à bout de bras et clamaient d'allégresse; mais de même que le sable a vite fait d'absorber l'eau, bientôt la morne campagne ensevelit leur tumulte. Ce fut à nouveau la paix des champs, et ils se séparèrent dans le silence mortel des choses.

*
* *

Une tristesse grise et douce comme un ciel armoricain avait peu à peu transformé le caractère excessif d'Armelle.

« Il vaut mieux ces cendres sur ce foyer ardent, » pensa d'abord Nicolas.

Cette nouvelle attitude le rassurait, lui faisait espérer pour elle et pour lui des années de délectation mélancolique. Il crut en elle la femme vaincue et peu à peu son amitié s'enhardit à des témoignages humains, car il souffrait de l'affliction de Mlle Louanais. Dans sa bonté, Nicolas se demanda s'il n'avait pas quelquefois outrepassé ses droits de prêtre? Sa morale n'avait-elle pas été parfois celle d'un pharisien? Combien il eût été plus méritoire d'avoir pour elle une pure affection! Ainsi son divin Maître en usait avec les Galiléennes.

Lorsqu'il se fut ainsi reproché son jansénisme, Nicolas résolut de témoigner à Mlle Louanais plus d'abandon, car il la

voyait maintenant indifférente à sa destinée humaine et lui-même, maladif et prématurément usé, s'estimait un vieillard. Insensiblement leurs relations prirent un charme d'intimité discrète où ils apaisaient la soif inextinguible de leurs grandes âmes.

Parfois il pensait : « Comment ai-je pu rebuter si durement les élans de l'infortunée Armelle par la crainte qu'en se rapprochant de moi ce n'était pas seulement Dieu qu'elle cherchait? Homme de peu de foi et de faible volonté, pourquoi lui présentai-je un visage aride, alors qu'en de telles circonstances Jésus n'eût été qu'amour et charité? »

Or, il arriva qu'Armelle poursuivait des pensées parallèles; l'harmonie commençait à régner entre leurs esprits et un regard leur suffisait à démêler en eux les sentimens les plus délicats.

Elle fit donc un rêve qu'elle crut désormais réalisable.

Le lendemain de Pâques, un jour clair brillait sur les pommiers blancs. Armelle encore allègre de la grande fête de Dieu vainqueur de la mort et comme ressuscitée elle-même d'un hiver interminable, cinq mois de pluies perpétuelles, s'était acheminée vers la « grée » du Bilio dont le menhir chaulé aperçu de l'océan servait d'amer aux marins et leur signalait l'entrée du tranquille estuaire de la Vilaine. De ce lieu, le plus élevé de la paroisse, Nicolas apercevait plus de ciel et plus d'infini et, chaque fois, Armelle semblait découvrir à la limite de sa vue des raisons d'espoir. Ce lundi de Pâques, les ajoncs jaunes flamboyaient comme des milliers de cierges : c'était la brève apothéose de cette lande qui retomberait bientôt à sa verdeur noirâtre et ne dresserait plus vers le firmament bas que ses épines au lieu de fleurs. Sur les sentiers, cachées à mi-corps par les buissons d'ulex, les familles endimanchées s'avançaient, le père en tête, les pannes de son chapeau soufflées par la brise maritime, sa femme élargie par sa jupe à vertugadin derrière lui et leurs enfans s'égrenaient par âges et par tailles. Nulle joie chez ces Armoricains au repos; la résignation et la gaucherie de limoniers qui, tout à coup retirés de leurs chariots et délivrés de l'effort, titubent surpris de leur liberté. L'Atlantique invisible derrière les marécages, de ses déferlemens semblait imposer sa mesure aux battemens de cœur des nostalgiques promeneurs.

La première arrivée au menhir, Armelle s'y était adossée. Toujours svelte avec cette sécheresse naissante qui annonçait l'œuvre des ans, elle considérait l'espace ou bien lisait un menu livre gravé au fer d'une croix sur laquelle vrillait une vigne. Elle aperçut l'abbé suivant lentement une vieille femme infirme cassée sur deux petits bâtons qui la faisaient marcher à quatre pattes. Entre ses bras Nicolas portait, — avec la maladresse d'un « grand monsieur, » aurait déclaré sa servante Jacqueline, — une tourte de pain dont la farine semée sur la croûte avait blanchi sa soutane.

A ce moment la paysanne, s'arrêtant, remercia son recteur et l'avertit qu'approchant de sa chaumière, elle pouvait désormais porter sa provision.

Avec belle humeur cette pauvresse ajouta :

— Votre complaisance mérite sa petite récompense.

Empoignant sa miche, d'un couteau de poche elle l'entama et tendant au prêtre le morceau, avec solennité elle prononça :

— Hier, vous m'avez donné l'hostie de Pâques qui est le pain du bon Dieu! Aujourd'hui, mangez ce pain du pauvre homme en souvenir de Perrine Larno.

Ayant rompu la croûte, Nicolas en offrit à Armelle la moitié et ils mangèrent en remerciant.

— Oui! oui! c'est du bon, du blanc qui fait du bien au cœur, dit joyeusement l'infirme. Je n'en mange qu'une fois l'an de cette sorte et je m'en vais vite le porter à la maison, car mon bonhomme paralysé l'attend depuis l'an dernier à même date. Ah! dame!

Cette Perrine si proche de la mort emportait gaiement son pain de vie, sautant sur la jambe qui n'était plus appuyée par sa canne et s'effondrant aussitôt après pour rebondir encore.

Quand la paysanne eut disparu, Armelle, le visage animé avec le sentiment de l'heureux hasard qui la servait, rouvrit son petit livre et sourit aux pages feuilletées. Il la considérait avec une bienveillante curiosité. Que voulait-elle lui apprendre? Enfin elle appuya son index nerveux sur une tête de chapitre et lut :

« Lorsque saint François habitait Assise, il visitait souvent sainte Claire et lui faisait de saintes instructions. Celle-ci désirait ardemment faire un repas avec lui et lui en avait fait la

demande à plusieurs reprises, mais en vain. Cependant les compagnons de saint François dirent un jour :

« — Père, vous vous montrez trop sévère à l'égard de Claire en lui refusant la grâce de prendre un repas avec vous. Rappelez-vous que ce fut à votre prédication qu'elle renonça au monde. Père, il est convenable que vous lui accordiez cette faveur.

« Et saint François suivit leur avis. »

Relevant la tête elle sourit à Nicolas qui songeait, les mains croisées, regardant l'horizon avec bonté. Comme il se taisait toujours, d'une voix intimidée et malheureuse Armelle dit que, certes, elle n'osait pas se comparer à Claire, la noble plante spirituelle de saint François ainsi qu'elle est nommée dans les *Fioretti* et cependant elle le priait d'accepter à déjeuner à Kerbras.

Douze années s'étaient écoulées depuis leur connaissance à Vannes chez le chanoine de Saint-Jacut et jamais ils ne s'étaient rencontrés dans la familiarité d'un repas. Il accepta simplement.

La joie fut lente à se manifester chez Armelle, tant elle n'espérait pas ce bonheur! Un peu plus tard, en réfléchissant qu'il allait se trouver pour elle à Kerbras, elle dut se contraindre pour ne pas chanter sa victoire.

Les naïves servantes se réjouirent comme d'un miracle de la présence du recteur à la table de leur maîtresse, et leurs coiffes voletaient comme des feux follets de l'office à la salle à manger.

Nicolas et Armelle s'étaient placés en vis-à-vis. Avec intention elle tournait le dos à la fenêtre, son visage maintenu dans une ombre favorable, tandis que Nicolas lui apparaissait éclairé de face. Jamais elle ne lui avait trouvé un aspect aussi consumé. Au-dessous du front sèchement sculpté, les arcades sourcilières formaient comme des grottes au fond desquelles luisaient les pupilles fiévreuses. Sa soutane flottait sur la mince poitrine; cependant la haute taille conservait son prestige, et l'attitude noble du recteur inclinait toujours au respect les paysans les moins sensibles. Armelle le considérait avec une tendre vénération.

Les fruits servis, Noémie se retira. Posant ses coudes en côté de son assiette, Armelle inclinait maintenant sa tête sur ses mains réunies en une attitude câline et méditative.

Rejeté sur son dossier, Nicolas, l'ayant contemplée, lui dit avec douceur :

— Dieu vous aperçoit bien belle en ce moment.

— Moi, belle ? s'exclama-t-elle haletante.

La joie et la détresse mêlées la transfiguraient. Il acquiesça d'un hochement grave du front. Peut-être, pour la première fois, examinait-il ce qu'une grande et belle affection peut mettre de beauté dans un visage blessé.

Comme l'extase d'Armelle le gênait, quittant la table, il marcha vers une fenêtre d'où s'apercevait, entre deux coteaux, une partie de l'Atlantique. Un navire à la crête moutonneuse des vagues ondulait. A gauche, quelques moulins à vent, plantés sur la « grée, » fauchaient les nuages.

Immobile, Armelle prolongeait le rêve magnifique qu'il avait fait naître par son éloge extraordinaire, le premier qu'elle reçût de lui.

Tout à coup Nicolas la sentit s'approcher et l'entendit murmurer :

— Pauvre village, comme il est touchant aujourd'hui !

Assise devant sa croisée, face au portail de Kerbras, une couturière, Pascaline, préfète de la congrégation des Enfans de Marie, considérait avec rancœur Mlle Louanais. Quand elle reprit son travail, son aiguille parut traverser la chair d'un ennemi.

Armelle et Nicolas continuaient de s'entretenir, et l'indulgence de son amie pour le Guerno charmait l'abbé, qui lui répéta les paroles prononcées à leur première entrevue chez M. de Saint-Jacut :

« Nous ne jugeons rien que d'après l'état de nos esprits. »

Elle lui demanda s'il pensait vraiment que nous ne pouvons pas même connaître la vérité des choses qui tombent sous notre examen.

— Certes ! nos sens nous trompent presque toujours, Armelle. D'ailleurs, l'art saurait-il exister sans cette illusion visuelle ?

— Ceci devient effrayant, reprit-elle. Ainsi plus nous sommes personnels et plus nous nous tromperions ?

Il s'inclina.

D'une voix pathétique, elle conclut :

— Qu'importe, si nous croyons réel, de toute la force de notre cœur, ce qui n'est qn'imagination.

Ils demeurèrent devant la fenêtre, sans parler, et peut-être l'un et l'autre ne regardaient-ils pas le paysage mais leurs âmes, ou bien le prodigieux mystère des destinées retenait-il leur examen mélancolique?

*
* *

Depuis cinq jours, elle n'avait plus avec Nicolas que de furtives entrevues. Elle l'apercevait à sa messe du matin, puis il demeurait dans sa sacristie avec le frère qui tenait l'école du Guerno, ou bien, lorsqu'il sortait avec les fabriciens, s'il venait s'inquiéter de ses nouvelles, il retournait vite les retrouver. Dépitée, elle devait s'éloigner. Quelles préoccupations nouvelles l'absorbaient? Lorsqu'elle se rappelait le déjeuner où il lui avait fait l'aveu de sa beauté, son cœur bondissait encore de joie. De se sentir privée de sa vue et du son de sa voix, privée de ses conseils et de ses instructions qui l'affermissaient dans sa foi et la guérissaient des blessures presque quotidiennes de sa pensée malheureuse et trop active, elle se trouvait affamée à mourir.

Contre son ordinaire, ce dimanche après vêpres, l'abbé Helléan s'abstint de sa visite à Kerbras, cette visite qui composait la somme presque totale de son bonheur, chaque semaine.

CHARLES GÉNIAUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA SYRIE FRANQUE

GESTA DEI PER FRANCOS

« Il n'y a en la mer d'Orient, écrivait au xve siècle un chroniqueur, *mât sinon revêtu des fleurs de lis.* »

En fait, et bien avant que les *Capitulations* signées, en 1535, par François Ier et Soliman, eussent officiellement consacré la situation, le Français était indiscutablement tenu, par tout le Levant, pour le représentant traditionnel de la civilisation chrétienne.

Situation privilégiée : d'où venait-elle?

Tout d'abord de ce que le « *Franc* » avait été, pendant deux siècles, le chef de la Croisade : les « *Gesta Dei* » s'étaient faits « *per Francos.* »

Mais au xve, au xvie siècle surtout, la Croisade était depuis bien longtemps close. Si prestigieux qu'eût été le guerrier, sa conquête s'en était allée par morceaux. Pourquoi son prestige avait-il survécu à sa défaite finale, à sa dépossession totale, au point qu'après deux cents et trois cents ans, les descendans de ses sujets de jadis, — et ceux mêmes de ses vainqueurs, — agréaient le protectorat moral des petits-fils du croisé franc, dominateur éphémère?

A cette question aucun de nos *manuels* d'histoire ne répond. De beaux coups d'épée, voilà ce qu'ils racontent. Mais l'épée n'assure de durable influence que si, tel le soc d'une charrue, elle a ouvert le sillon où ont été jetées de fertiles semences. Or si l'on s'en rapporte à nos *manuels,* il apparaît bien qu'une poignée de féodaux est parvenue à établir, quelques années, d'Antioche à Jérusalem, sur une population vaincue et restée

étrangère, un gouvernement militaire, qu'elle a conquis et perdu des places, bâti des forteresses et forgé des armes, puis que le cimeterre ayant été finalement plus fort que l'épée, les principautés franques de Syrie, sans assises sérieuses, ont croulé les unes après les autres, ne laissant d'autres souvenirs que celui d'une brillante épopée. Et nos *manuels* sont certes excusables; car si je consulte ceux qui se sont penchés sur cette histoire, il semble qu'ils n'aient aperçu que les vices d'un système mal bâti, disent-ils, et condamné dès sa naissance à une existence éphémère. L'énigme subsiste.

Elle s'éclaire si, au contraire, j'ouvre les livres des spécialistes de l'archéologie, de la numismatique, de l'histoire économique tels que le baron Rey, le marquis de Vogüé, M. Gustave Schlumberger, M. Enlart, M. Heyd, si surtout je consulte les documens contemporains des princes qui régnèrent en Syrie; car je m'aperçois qu'ils y ont fait régner avec eux des institutions et des coutumes qui en valaient bien d'autres, une civilisation très originale, fruit d'une alliance singulière de l'Occident féodal et de l'Orient patriarcal et qui parut assez féconde pour que, sur le modèle qu'offrait le royaume franc de Syrie, d'autres colonies chrétiennes se soient organisées de l'Arménie à la Grèce, de Chypre à Rhodes (1).

Si le royaume de Jérusalem, en effet, n'a vécu que deux siècles à peine, il s'est survécu à lui-même dans ses filiales. C'est des premiers jours du XIIe siècle aux derniers du XVe, que, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, ont régné des princes issus de dix de nos provinces : Lorraine, Flandre, Poitou, Normandie, Champagne, Languedoc, etc. De Chypre où M. Enlart a relevé partout les restes d'une magnifique civilisation française à l'Hellade où, dernièrement, un illustre pèlerin,

(1) Outre le magnifique *Recueil des Historiens des Croisades* (latins, grecs et arabes) que j'ai beaucoup exploité pour l'établissement d'une thèse sur *les Colonies de Terre Sainte* restée manuscrite, j'ai consulté avec fruit pour cette étude : Beugnot, *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés franques* (Bibl. de l'École des Chartes, 3e série, t. XV). — Dodu, *Les Institutions monarchiques du royaume de Jérusalem*, 1894. — Du Cange, *Les Familles d'Outre-Mer*, publiées par Rey, 1876. — Enlart, *L'Art gothique à Chypre*, 1895. — Heyd, *Histoire du Commerce du Levant*, 1879. — Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre* 1852. — Rey, *Les Colonies franques de Syrie*, 1882. — *L'Architecture militaire des Croisés*, 1887. — Röhricht, *Regesta regni Hierosolytani*, Innsbrück, 1893. — Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, 1889. — *Les principautés franques d'Orient*, (*Revue des Deux Mondes*, 1876). — *La Prise de Saint-Jean d'Acre* (ibid. 15 juillet 1913). — Vogüé (Marquis de), *Les Églises de la Terre Sainte*, 1859.

M. Maurice Barrès, vénérait, — étonné, — à travers les « *burgs dorés*, » les traces de la plus originale des dominations, d'Arménie, où régnèrent des Lusignans, à cette île de Rhodes où l'on salue avec émotion le *bastion d'Auvergne* et les *ostels* fleuris du lis de France, il y a tout autre chose qu'une domination militaire : un régime fécond en belles et bonnes œuvres. Or de ce régime, qui a fondé notre influence aujourd'hui huit fois séculaire, la Syrie franque fut le berceau. Ce sont les *Assises de Jérusalem* qui ont ensuite régi le royaume de Chypre jusqu'au milieu du xve siècle, ce sont elles qui ont servi de modèle aux *Assises d'Antioche*, portées jusqu'en Arménie, comme aux *Assises de Romanie*, loi des principautés féodales de Grèce.

Ce qu'était ce régime en Syrie pendant les deux siècles que vécut le royaume de Jérusalem, c'est ce que je voudrais dire ici en quelques pages.

*
* *

On n'attend pas de moi le récit de la Croisade. Il est dans toutes les mémoires. Mais dès l'abord j'entends insister sur le caractère presque exclusivement *français* de l'entreprise. Car encore faut-il comprendre pourquoi le nom de *Franc* va rester en Orient synonyme d'Occidental et en quoi telle chose se justifie.

Sans doute, à la fin du xie siècle, — comme par la suite, — la Croisade entraîne vers l'Orient des armées fort composites : Anglais, Allemands, Italiens y prirent part. Ce n'en est pas moins du centre de la France, de Clermont, que part le mouvement; c'est un pape champenois, Urbain II, qui le déchaîne, un moine picard, Pierre l'Ermite, qui le propage, et si l'armée croisée ne se recrute pas seulement dans les limites de la Gaule, il est assez remarquable que les chefs des corps dits « allemands » et « italiens » sont gens de *langue d'oil* qui n'ont jamais donné leurs ordres que dans le parler de France : un Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, et un Baudouin de Flandre, comme un Bohémond et un Tancrède, princes normands de la Basse-Italie. Si nous considérons que, par ailleurs, les corps français ont pour capitaines un duc de Normandie, un comte de Chartres, un marquis de Saint-Gilles et Hugues de Vermandois, petit-fils de Hugues Capet, il faut convenir que les Orientaux ne se trompèrent point en tenant pour *Francs* les guerriers

de la Croisade et que point n'était besoin de l'apparition, par la suite, de trois rois français en Orient, Louis VII, Philippe-Auguste et saint Louis, pour que le prestige de l'entreprise rejaillît légitimement sur la France lointaine.

*
* *

Que tous ces chefs de guerre ne fussent entraînés vers l'Orient que par le prosélytisme religieux, c'est ce qu'il est difficile de croire, — et que tous brûlassent du seul désir de délivrer le tombeau du Christ, il s'en fallait.

La preuve en est que, par exemple, Tancrède, — celui-là même qui, grâce à la *Jérusalem délivrée* du Tasse, passe, assez faussement, il est vrai, pour le type du héros chrétien, — bien avant d'atteindre Jérusalem, tenta de se tailler une principauté dans Tarse, sur la côte de Cilicie; et la preuve encore que Bohémond, son oncle, autre Normand de Sicile, parvint, l'année suivante, à se faire prince d'Antioche, tandis que, s'enfonçant dans le pays de l'Euphrate, Baudouin de Boulogne y devenait comte d'Édesse. On devait voir de même Raymond de Saint-Gilles s'introniser dans Tripoli.

Jérusalem restait cependant le but suprême de la Croisade; car ce serait tomber dans une bien plus grande erreur que de dépouiller l'expédition de tout caractère idéaliste. Un Godefroy de Bouillon, — vrai type, celui-là, de chevalier chrétien, — ne se laisse point détourner de la voie où, par la bouche de ses prêtres, Dieu l'a appelé. C'est lui qui, le 15 juillet 1099, emporte d'assaut la Ville Sainte, et c'est dans l'attitude la plus dévote que le pieux soldat vient vénérer le tombeau du Christ libéré.

Mais, pendant qu'il s'allait agenouiller devant les Lieux Saints rendus au Christ, les passions humaines déjà s'agitaient dans la cité. Il fallait organiser la *conquête*.

Les ecclésiastiques qui accompagnaient l'expédition entendaient que la Terre Sainte devînt colonie d'Église; le patriarche en devait être, pour le Pape, une sorte de vice-roi. Le patriarche lui-même, Daimbert, dès le premier conseil, en formula la prétention : point de roi là où le Christ avait prêché l'Évangile et fondé l'Église. Point de roi, disaient aussi les féodaux, mais pas plus n'entendaient-ils se soumettre aux prêtres. Eux, rêvaient de faire de la Palestine une sorte de *république féodale* et nous

verrons qu'ils approchèrent d'assez près leur idéal. En tout cas, ils surent, dès le premier jour, après avoir écarté les prétentions du patriarche, empêcher qu'un « roi » fût donné à la conquête. La légende veut que Godefroy ait « refusé par modestie chrétienne de porter la couronne d'or là où le Christ avait été couronné d'épines. » L'examen des textes infirme cette pieuse tradition. Si, reconnu chef de la cité, il ne prit que le titre d'*avoué du Saint-Sépulcre*, c'est que seigneurs et prêtres étaient d'accord au moins sur ce point qu'il n'y eût point de *monarchie* de Terre Sainte. Et ils semblent avoir dicté au chef, tenu en tutelle, cette ébauche de constitution qui créait non une monarchie, mais une *oligarchie*, et dont tant de traits allaient subsister.

Aussi bien avaient-ils trouvé dans le guerrier lorrain l'homme le moins fait pour contrarier leurs projets. Cet admirable soldat du Christ, après avoir assuré sa conquête, s'endormit, d'ailleurs, l'année suivante, dans la paix du Seigneur au pied du Golgotha.

Seulement il arriva ceci : que ses vertus et ses services lui avaient valu telle autorité qu'il suffit qu'à son lit de mort il eût désigné comme son successeur son frère Baudouin, comte d'Édesse, pour que celui-ci, je dirai dans quelles circonstances, parût s'imposer. Mais Baudouin était aussi ambitieux que Godefroy était modeste. Il prit, lui, le titre de *roi*; le *royaume* de Jérusalem était ainsi fondé, et une dynastie à qui le titre royal conférait une sorte de *primatie* sur les autres principautés de Syrie : Édesse, Antioche et Tripoli. La France d'Orient était instaurée.

UN GLACIS DE LA CHRÉTIENTÉ

La Syrie constitue, — du golfe d'Alexandrette à la presqu'île du Sinaï, — une sorte de *barrière* entre l'Orient profond et la Méditerranée. Le royaume franc allait des dernières pentes du Taurus à une ligne idéale (car la frontière ne fut jamais très fixe de ce côté) que nous pouvons tendre du port de Laris (au Sud de Gaza), au fond de la Mer-Rouge; or du Taurus à la région de Gaza courent du Nord au Sud, parallèlement à la Méditerranée, deux chaînes dont la disposition rappelle celle de notre Jura. La chaîne occidentale, dont les plus hautes cimes atteignent 3060 mètres, est constituée, du Nord au Sud, par les

monts *Amanus*, *Akrad* et *Assariés*, le *haut Liban*, les monts plus modestes de *Galilée et de Judée;* la chaîne orientale, qui commence aux collines d'Alep, s'élève avec l'*Anti-Liban* auquel succède l'*Hermon* qui atteint 2760 mètres, les montagnes du *Transjourdain* que flanque, en plein désert d'Arabie, le massif volcanique de l'*Hauran*, la chaîne de l'*Edom* et celle du *Djébel Nebi* qui meurt au Sud à quelques lieues seulement du fond de la Mer-Rouge.

Entre les deux chaînes se creuse un fossé large de dix à vingt lieues: la vallée du *Kara Sou* où s'est fondée Antioche, celle de l'*Oronte* qui fait communiquer cette ville avec Homs, celle du *Leonte* qui s'échappe vers la mer par une faille creusée entre le Liban et le massif de Galilée, près de Tyr, celle du *Jourdain* où, entre le lac de Tibériade et la Mer-Morte, — allongés comme nos lacs jurassiens, — s'est bâtie Jérusalem, celle enfin du *Waldi el Araba* qui relie la Mer-Morte à la Mer-Rouge, dessinent le *thalweg* de ce fossé de trois cents lieues. Si fertiles que soient parfois ces vallées, elles sont trop étroites pour constituer à elles seules une colonie très riche et, entre la chaîne occidentale et la Méditerranée, la corniche, luxuriante, est trop étroite aussi pour que le royaume de Jérusalem, même avec ses annexes, pût jamais être une *Terre Promise*, encore que, trois mille ans avant, la Palestine eût paru telle aux Hébreux, captifs en Égypte. Il est clair que, pour que la conquête fût, économiquement, tout à fait profitable, elle eût dû s'étendre jusqu'à la Mésopotamie, tout au moins jusqu'à Mossoul, sinon jusqu'à Bagdad : à cette seule condition, Alexandrette eût pu devenir la métropole économique d'un État opulent où Jérusalem eût simplement gardé son rôle de métropole sainte.

Mais aux Croisés, — surtout dans les premières années du XIIe siècle, — de tels soucis ne s'imposaient point encore. D'autre part, cette double chaîne encaissant un fossé relativement étroit, coupée de passages assez rares (entre Alep et Antioche, entre Homs et Tripoli, entre Damas et Tyr), valait précisément par ce qu'elle présente de difficultés à la pénétration. Elle était *un rempart élevé par la nature entre la Mer et l'Islam :* c'était dans les plaines de l'Arabie et de la Mésopotamie que celui-ci était né et avait grandi ; de Médine à Bagdad et à Mossoul, les grands califats s'étaient fondés ; la possession de la Syrie par les émirs sarrasins permettait seule au monde musulman l'accès, de ce

côté, à la grande Mer. En revanche, la conquête de ce rempart donnait à la Croisade toute sa signification. Des ports creusés dans la corniche méditerranéenne, Alexandrette, Latakié, Tripoli, Beyrouth, Tyr, Haïffa, Naplouse, Jaffa, Gaza, l'accès est interdit par quiconque a mis la main sur le double rempart syrien; la Chrétienté, en en reprenant possession, barrait, momentanément, la route de l'Occident à l'Islam. La Syrie serait un glacis de la Chrétienté.

Mais l'Islam ne pouvait, ne devait pas se résigner à une telle aventure; il devait incessamment tenter de forcer la barrière que, par ailleurs, il essaierait de tourner par le Sud. Devant ces essais de reprise, — prévus dès les premières heures de la conquête, — il fallait fortifier encore cette barrière naturelle, à l'abri de laquelle les marchands chrétiens utiliseraient les ports de la corniche : d'où l'édification de tant de châteaux formidables dont nous parlerons tout à l'heure, et lui assurer une défense : d'où les efforts (souvent infructueux) des princes pour constituer une armée permanente; il fallait ne jamais cesser d'en surveiller les portes, les glacis, les fossés, les abords : d'où la fondation d'une *colonie guerrière*. L'histoire de la Croisade et la géographie de la Syrie imposaient aux « Francs » un régime qui, par ailleurs, se devait inspirer des institutions d'Occident alors essentiellement militaires.

UNE RÉPUBLIQUE FÉODALE

Plus qu'aucune autre loi, celle même qui organisait proprement le gouvernement devait se ressentir de telles préoccupations.

L'armée croisée sentit d'instinct que le *Roi*, — puisque le titre s'était, après un an, imposé, — devait être purement et simplement le « *chief seigneur*, » le généralissime. C'est l'idée qui ressort du récit des premiers chroniqueurs comme du texte des lois primitives. Sauf les pouvoirs militaires, les « électeurs » de Godefroy de Bouillon étaient fort peu disposés à accorder au « chief » les prérogatives de la monarchie personnelle.

C'étaient, ces électeurs, des féodaux. Par la loi qu'ils entendaient imposer au chef seigneur s'allaient formuler et concrétiser les aspirations de la féodalité occidentale. C'est ce qui

donne aux institutions franques de Syrie un immense intérêt pour tout historien du Moyen Age.

La féodalité crut bâtir en Palestine *son* État idéal. Le *Roi*, à qui elle avait même refusé tout d'abord un titre jugé tendancieux, ne serait que le président d'une *république féodale;* élu par une aristocratie hiérarchisée, assisté dans tous ses actes par une *Cour* féodale qui ferait la loi et l'appliquerait, esclave des règles féodales dont il ne bénéficierait qu'à la condition de s'y soumettre, tel était pour les électeurs de Godefroy le chef qui siégerait sur la montagne de Sion et tel paraît bien avoir été à peu près le caractère du monarque pendant plus d'un demi-siècle, — jusqu'à ce qu'un roi intelligent et audacieux, Amaury, eût, dans la seconde moitié du XIIe siècle, fait éclater le cadre étroit où on l'enfermait. L'*Assise du roy Amaury*, dont les historiens de la Syrie franque ont trop méconnu les conséquences, a marqué l'évolution de la royauté féodale en Terre Sainte vers la monarchie traditionnelle.

La constitution primitive fut contenue dans les *Lettres du Saint-Sépulcre*, vraisemblablement dictées au duc Godefroy par ses électeurs : ce furent les *assises* du royaume, mot qui resta au code de lois que, plus tard, après plus d'une transformation de fait, devait recueillir et rédiger le jurisconsulte Jean d'Ibelin sous le titre d'*Assises de Jérusalem*.

Le Roi devait être *élu*. En fait, il y eut toujours, — pour la forme, après les deux ou trois premiers règnes, — *élection*. Godefroy, Baudouin I, Baudouin II sont *élus* par « les grands » *(proceres)*. Mais dès la seconde élection, le principe parut altéré. Godefroy avait, nous l'avons vu, désigné son successeur : son propre frère Baudouin d'Édesse. Le corps féodal l'eût-il accepté? Je ne sais. Mais il fut servi par les circonstances. D'une part, Tancrède, devenu *prince* d'Antioche, fit mine de s'imposer, soldat jugé incommode encore que prestigieux, et, d'autre part, le patriarche Daimbert, que son échec de 1099 ne décourageait pas, réédita ses prétentions à faire du royaume un État théocratique. Au soldat comme au prêtre, les seigneurs opposèrent le vœu du saint Godefroy : ils *élurent* Baudouin; mais cette « élection » n'en était pas moins une homologation et au profit du plus proche parent du chef défunt : par là déjà le principe de l'hérédité venait altérer celui de l'élection. Par ailleurs, Baudouin, affectant de vouloir calmer l'irritation du

patriarche, se fit par lui *sacrer* et sacrer *roi*. Par là, il devenait autant que l'*élu* des hommes celui de Dieu. Et comme *roi*, il réclama l'hommage de tous les princes francs d'Orient, — ce à quoi Godefroy n'avait point prétendu. Comme, à son tour, Baudouin I devait, à son lit de mort, imposer aux électeurs pour son successeur son plus proche parent, le principe de l'élection était, dès 1118, bien compromis. N'est-ce point preuve frappante de cette substitution rapide du droit héréditaire au droit électoral que l'avènement, en 1144, d'un enfant de sept ans, Baudouin, placé sous la régence de sa mère (1)?

La loi cependant subsista, qui affirmait le caractère *électif* de la royauté. A chaque avènement, d'ailleurs, les seigneurs assemblés sous la présidence du patriarche, au « Palais de Salomon » affectent d'examiner les mérites du « candidat » et finissent par l'acclamer roi. Le patriarche le consacre au « Temple » ou ailleurs. Mais, en fait, l'hérédité est fondée.

*
* *

Il ne s'ensuit pas que, de ce coup, la conception primitive de la royauté chrétienne de Syrie ait été modifiée. Si le Roi n'est *élu* que pour la forme, il reste longtemps sous la tutelle étroite de l'oligarchie féodale. Pendant soixante ans, tout au moins, le souverain de Jérusalem est subordonné à sa *Cour* et captif de la Loi féodale. Celle-ci se caractérise en deux mots : indépendance des hauts seigneurs vis-à-vis du Roi, dépendance étroite du Roi vis-à-vis des hauts seigneurs.

Ces hauts seigneurs, — vassaux en titre, maîtres en fait, — sont tout d'abord les princes de la Syrie.

Quatre grandes *baronnies* se partagent la *Terre Sainte* : *Antioche*, *Édesse*, *Tripoli* et *Jérusalem*. Les trois premières sont, *en principe*, subordonnées à la quatrième, *en fait* à peu près indépendantes. Ce sont presque des *États unis*, — parfois mal unis.

La *principauté d'Édesse* ne devait durer qu'un demi-siècle. Elle s'étendait à peu près sur la région actuellement occupée par les pachaliks de Malatia, Severek, Orfa, Marasch et Aïntab; la capitale était Édesse, ville semi-arménienne, semi-

(1) « On le fist porter à un chevalier, écrit Guillaume de Tyr, entre ses bras jusqu'au Temple por ce qu'il estoit petiz, que il ne voloit mie qu'il fust bas d'eauz, le chevalier estoit granz et levéz. »

musulmane, et la résidence des princes Turbessel, sur la rive droite du haut Euphrate. Défendue par de nombreux châteaux, la principauté était divisée en fiefs, *siries* de Bil-ai-Bir, Ramendal, Samosate, Tulupe, etc., *mouvantes* des princes d'Édesse.

Il en était de même de la *principauté d'Antioche*, gouvernée par une dynastie normande. Elle était la plus belle de la Terre Sainte, le Normand ayant, dans tous les temps, su faire fructifier un domaine. Après 1119, époque où le prince avait soumis au tribut la ville d'Alep, elle comprenait une partie de la Cilicie jusqu'à la rivière Djihoun, était limitée au Nord-Est par la principauté d'Édesse, possédait au seuil du désert oriental, au delà de la rivière Oronte les territoires d'El-Bara, de Fernie ou Apamée, de Caïpharda et de Maïra, appelée alors La Maire, et était bornée au Sud par le ruisseau et la crête, frontière du comté de Tripoli. Les seigneurs de Cirep, de Harrène, du Soudin, de Saone, de Hazart, du Sarut, de Zerdana, de Berzieh, de Caïpharda, etc., presque tous normands, étaient féaux du prince : d'Alexandrette à Latakié, celui-ci régnait sur le littoral.

Entre cette principauté et la seigneurie de Jérusalem, *la Comté de Tripoli* était entre les mains de princes languedociens. Séparée de la principauté d'Antioche par l'Ouadj-Mehica et les pentes du Djebel-Ras, bornée à l'Est par les vallées de *l'Oronte* et du *Baccar* (Bequaa), elle jouxtait, au Sud, à la seigneurie de Jérusalem sur les rives du Mahar-Ibrahim. Plus morcelée encore que la principauté d'Antioche, *la Comté* groupait les fiefs d'Archas, d'Asbaïs, de Behestin, de Besmedin, de Buissira, du Buturan, du Boutron, de Carafaïa, de la Colée, du Crat, de Gibbel Akkar, de Maraclée, du Momestre, de Nephin, de Sura, de Tortose, où s'étaient installés des croisés principalement gascons, languedociens et provençaux souvent de modeste origine.

De la *seigneurie de Jérusalem*, — domaine propre du Roi, — relevaient également des barons assez nombreux. Elle occupait la partie méridionale de la Syrie, des limites de la comté de Tripoli au Nord à la presqu'île du Sinaï et à la Mer-Rouge, tandis que, du côté du désert d'Arabie, la sirie du Krak ou de Montreal lui servait d'avant-poste avancé et formidablement fortifié. Quatre baronnies étaient immédiatement vassales du Roi : le comté de Japhe, la *princée* de Galilée, la seigneurie

de Sagette et cette sirie de Montreal, redan du royaume. Sous ces barons, douze arrière-vassaux se groupaient, le Roi n'ayant guère comme *domaine* personnel, géré par ses agens, que la ville de Jérusalem et ses environs immédiats.

Ce sont ces princes, comtes, sires qui constituaient l'état-major du corps féodal. En retour de la protection que le Roi leur accordait, ils lui devaient trois genres de services : les *services personnels :* payer sa rançon s'il était fait prisonnier (ce qui sera le cas de Baudouin II en 1124 et de Guy I en 1187) et payer ses dettes, sauf recours à la *court;* le *service d'ost*, c'est-à-dire le service militaire, et le *service de court.* En vertu du droit à l'*ost*, le Roi pouvait exiger de chaque vassal immédiat, pendant quarante jours, un certain nombre, — réglé d'avance, — de soldats qui constituaient l'armée féodale du Roi. Le *service de court* était l'assistance des vassaux au Roi dans l'exercice de ses fonctions de législateur et de justicier.

Ce devoir *d'assistance* était inscrit dans toutes les coutumes féodales. Les *Assises de Jérusalem* le définissent de telle façon qu'on s'aperçoit vite que les seigneurs ont transformé ce *devoir* en *droit.* En établissant que tout homme lige du Roi doit être jugé par ses pairs, ils ont fait de la *court le Roy* un véritable tribunal. En déclarant qu'aucune *assise* ne pourrait être modifiée ou établie que du consentement de la *court*, ils donnaient enfin à cette assemblée une puissance législative qui achevait de mettre le Roi entre les mains des hauts barons, — des très hauts barons.

C'est qu'en effet, seuls, les vassaux *immédiats* du Roi constituaient sa *court;* seuls, ils formaient son état-major militaire. C'était d'eux seuls que dépendait la loi et à eux seuls il pouvait s'adresser pour avoir une armée. On comprend que les historiens qui se sont arrêtés aux textes primitifs en aient conclu que la royauté, à Jérusalem, fut serve des seigneurs ses vassaux, et aient cherché dans cette faiblesse les causes premières de sa chute. J'indiquerai qu'elles furent fort différentes. En tout cas si, soixante ans, la royauté de Jérusalem put rester captive de ses hauts vassaux, elle s'était affranchie de ce joug quand tomba le royaume.

Le quatrième roi, Amaury, avait, en effet, soixante ans après la fondation du royaume et par un coup d'État consacré par son *Assise*, élargi à ce point les cadres de la Haute Cour, qu'il avait

transformé en une sorte de *parlementarisme* le régime étroitement oligarchique, mais, en fait, libéré sa couronne du contrôle étroit d'une poignée de hauts barons.

LE ROI AFFRANCHI

Dès lors, le roi de Jérusalem est souverain ; du pouvoir primitif qui lui a été accordé, il a gardé un trait : il est avant tout *chef d'armée*.

Les chroniqueurs insistent surtout sur cette qualité : *Rei militaris multam habens sapientiam.* (Ayant une grande science de la guerre.) Robert le Moine appelle le Roi : « le soldat des soldats, le chef des chefs. »

Tout d'abord, c'est lui qui, dans les grands périls ou en cas d'expéditions jugées nécessaires, convoque l'*ost* et le conduit. Dans les soixante premières années du royaume, les rois guerroient en conquérans ; ils ont presque toujours l'initiative des opérations. Non seulement ils arrondissent leur domaine, — Baudouin I conquérant Arsuf, Césarée, Saint-Jean d'Acre, Sidon et Beyrouth ; Baudouin II Tyr ; Foulques, Paneas ; Amaury, Ascalon, — mais ils tentent parfois, comme Baudouin I en 1115, Amaury en 1168, des incursions en Égypte. Et puis, de temps à autre, un retour offensif de l'Islam oblige à faire front, de l'invasion du calife de Bagdad en 1113 à celle de Saladin en 1187. Suppléé ou secondé par les hauts officiers, *connétable*, *maréchal*, *sénéchal*, le Roi reste le chef de l'armée.

Cette armée est composée de quatre élémens. Tout d'abord, l'élément féodal fourni par le *service d'ost*. A son appel, les vassaux de son domaine, au besoin les princes féaux, doivent amener leurs hommes dont le chiffre est réglé par le contrat féodal. Le domaine proprement dit donne au Roi 577 chevaliers, fournis par les fiefs nobles, 5025 sergens entretenus par les églises et les villes. Le comté de Tripoli doit envoyer de son côté 100 chevaliers, la principauté d'Antioche le même nombre et le comté d'Édesse peut disposer de près de 500 lances.

Mais c'est là un élément qui ne rallie les enseignes du Roi qu'en cas de *mobilisation* et n'y reste que quelques semaines. Les rois ont essayé de se créer une petite armée permanente qui fût plus en leurs mains que l'armée féodale. Ils enrôlent, moyennant fortes payes, des archers italiens et retiennent sou-

vent pour de longues années sous leurs drapeaux les soldats aventuriers, résidus des diverses croisades qui, de 1101 à 1240, ramenèrent en Orient de nouveaux guerriers d'Occident (1). C'est le second élément, étrangement cosmopolite. A cet élément ils en ajoutèrent un autre encore : les *troupes indigènes*. C'est une nécessité qui s'impose à quiconque colonise et les princes de Syrie vite assimilés, nous le verrons, aux mœurs du pays conquis, ne s'arrêtent pas longtemps aux préjugés de race : ils organisent un corps indigène, les *Turcopoles*, qui, ancêtres lointains de nos braves *tirailleurs* musulmans, font apparaître pour la première fois le turban dans les rangs d'une armée franque.

Enfin, le quatrième élément de cette armée composite et non le moins singulier est fourni par les *Ordres militaires*. Ces ordres sont trop connus pour que je m'arrête à en faire ici l'étude. On sait que, dès les premiers mois, une association de chevaliers chrétiens se fonde qui, primitivement, se voue à l'*hospitalisation* des pèlerins : c'est l'*Ordre de l'hôpital Saint-Jean* qui, bientôt, ne se contente plus de soigner les malades, mais fournit aux pèlerins forte escorte et peu à peu devient ainsi *ordre militaire*. Ces *Hospitaliers* constituent un petit corps de chevaliers constamment sous les armes, voués par le serment à la défense de la Terre Sainte, enrichis par les dons les plus généreux, forts d'une discipline que ne connaissent point les armées d'alors, maîtres de nombreux châteaux forts qu'ils savent garnir, puisque celui de Markab, bâti par eux en 1186, est occupé par une garnison de 1 000 hommes. Aussi puissant est bientôt l'*Ordre* qui, installé primitivement dans le palais bâti sur l'emplacement de l'ancien *Temple*, en a pris le nom : cet *Ordre du Temple* fondé en 1123, comme celui de *Saint-Jean de l'Hôpital*, par des chevaliers *français*, arrive vite à une force et à une richesse qui, un instant, dépassent celles des Hospitaliers. *Grand maître* de l'Hôpital et *grand maître* du Temple sont, dès le milieu du XIIe siècle, des puissances redoutables, car seuls ils ont absolument en main escadrons et bataillons qu'une *règle*, empruntée aux ordres religieux, asservit à une discipline sévère et qu'un recrutement extrêmement rigoureux peuple de rudes soldats. Il en sera de même des *Chevaliers teutoniques*, orga-

(1) En 1147, 1172, 1179, 1191, 1197, 1217, 1239, 1240.

nisés beaucoup plus tard, en 1197, et qui, plus Allemands que Croisés, abandonneront assez vite l'Orient pour aller guerroyer les siècles suivans dans les Marches de Prusse. *Hospitaliers*, *Templiers* et plus tard *Teutoniques* sont partie intégrante de l'armée du roi de Jérusalem, — encore que celui-ci n'en ait la disposition qu'en admettant comme ses lieutenans en campagne les trois grands maîtres, toujours chevaliers de haut rang, précieux par leur valeur comme par leur pouvoir, parfois incommodes, en tout cas nécessaires. Car, tous ces élémens réunis, l'armée du royaume, même aux grands jours, dépassera rarement 40000 hommes.

De cette armée le Roi est donc le chef reconnu. C'est lui qui déclare la guerre et l'arrête, car, seul, il peut conclure les *trêves*, — l'*Islam* autant que la *Croix* interdisant aux deux partis de conclure *la Paix*. C'est lui encore qui est maître suprême des forteresses : il en fait élever, il en fait détruire : car « bien la peut faire abattre, li rois, la forteresse, dit l'*Assise*, se il voit que (est) trop grave au reiaume celuy chasteau. »

*
* *

Le Roi, chef d'armée et maître de la guerre, est aussi, après le coup d'État d'Amaury, législateur suprême, haut justicier; il est maître de ses finances, protecteur de l'Église.

Le Roi, dit la *Clef des Assises*, peut « faire et amender l'*Assise* » (la Loi), et quatre ou cinq textes aussi formels corroborent celui-ci. Sans doute, en vertu de la constitution primitive, ne pouvait-il faire la loi qu'avec le concours de *Commissions de la Haute Cour* et de la *Cour des Bourgeois*, et d'autres textes l'affirment. Mais l'initiative de la loi lui restait, et de règne en règne le Roi sut accroître sur ce point son pouvoir : le *Livre des Assises* n'est que le recueil des lois édictées par les souverains qui siégeaient à Sion.

Le Roi est aussi haut justicier, « *bon justicier*, dit le chapitre VIII des Assises, *et cruel justicier là où il afiert* (convient). » Il est à la vérité, assisté de sa « Cour; » mais si, au début, il semble lui être soumis, il paraît vite trancher du juge suprême et, s'il préside un tribunal, rend l'arrêt en président tout-puissant. Seulement l'intervention même de la Cour féodale, — dans l'application de la loi comme dans sa confection, — implique

l'adhésion, et, par là, un arrêt royal se fait probablement accepter de Gaza à Alexandrette à une époque où les rois de France auraient grand'peine à faire agréer leur autorité de juge suprême au delà des limites de leur domaine personnel.

Le Roi, par ailleurs, possède sans contrôle deux des plus précieux droits régaliens : il établit l'impôt et frappe la monnaie. On voit sans cesse le Roi créer ou abolir des impôts : ce sont droits de douane perçus à l'entrée des villes (la liste des objets frappés d'un droit à Saint-Jean d'Acre atteint le chiffre de 111), droits d'entrée sur les marchandises venant par mer et qu'on nommait la *Chaîne*, droits de transit acquittés par les caravanes entrant sur le Domaine royal qui faisait barrière entre l'Égypte et la Mésopotamie, fermes et monopoles, *taille* dont étaient frappés les indigènes, *capitation* payée par les sujets musulmans et juifs et enfin *aides* extraordinaires que le Roi exigeait dans les grandes circonstances des vassaux. Les produits en étaient centralisés dans la *Secrète royale*, le *bailli de la Secrète* jouant le rôle de ministre des Finances.

Que le Roi battît monnaie, les savantes études de M. Schlumberger seraient là pour en témoigner, si, par ailleurs, un texte formel des *Assises* n'affirmait même que, dans son domaine, c'était un droit exclusif : tout seigneur était « désérité » du droit de « labourer et batre monée » « por ce que nul home ne deit... fors le roi. » On a retrouvé des monnaies à l'effigie de tous les rois sauf, je crois, de Foulques Ier qui ne fut qu'une manière de *prince consort*. Elles portent généralement au revers une croix ou l'image d'un monument de la Ville sainte. Si les rois abandonnaient parfois à certains, — les Vénitiens de Saint-Jean d'Acre par exemple, — une partie de ce privilège, c'était moyennant un droit élevé qui tout à la fois enrichissait le trésor et sauvait le principe.

Enfin le Roi, protecteur de l'Église, après avoir d'abord paru son protégé (« *serai ton feal aideor et défendeor*, » disait-il au Patriarche lors du Sacre), se faisait payer sa protection par le droit d'intervenir dans l'élection des prélats. Ce droit est un de ceux que, si j'en juge par les chroniques, les souverains laissent le moins s'affaiblir. Partout s'affirme cette « seignorie en la election dou patriarche » que proclame un contemporain à propos d'une de ces élections dès le début du XIIe siècle, et Guillaume de Tyr, — le plus célèbre chroniqueur et le plus

illustre prélat du royaume, — nous montre cette prérogative s'exerçant, parfois despotiquement, à l'âge suivant. Comme il semble bien que le souverain a le droit de créer des évèchés et de présider les synodes, il jouit sur l'Église d'une influence incontestable qui, d'ailleurs, a comme contre-partie une extrême générosité, le *Cartulaire du Saint-Sépulcre* est là pour l'affirmer. Il paraît bien que, déçue dès les premières années dans ses prétentions à la domination, l'Église de Jérusalem se soit résignée à un Concordat où chacun trouvait son profit. Car si les rois protégeaient et enrichissaient l'Église, ils possédaient en elle une cliente précieuse, — la première force morale et le plus riche propriétaire du royaume. Grâce à cette entente qui ne paraît pas avoir été troublée, l'Église proclame volontiers le roi qui siège à Sion successeur de David et de Salomon contribuant par son action à faire du plus réel successeur de Godefroy, — si inféodé à l'oligarchie, — autre chose que le modeste « chief seigneur » qu'avaient rêvé les barons.

Ce roi s'est donc émancipé, et c'est un souverain. Ce souverain vit entouré d'une pompe très spéciale et le spectacle qu'offre sa cour nous fera pénétrer par le haut dans ce monde bizarre de la Terre Sainte conquise par les Francs, mais où les Francs, — selon une des lois de l'histoire, — se laissaient quelque peu conquérir par la terre conquise.

LE SOLDAT FRANC EN FACE DE SA CONQUÊTE

Il faut qu'on se représente ce qu'était le guerrier franc qui, dans les premiers jours du XIIe siècle, s'est installé dans la « terre d'Outre-Mer. »

Venu des bords de la Seine ou du Rhin, de la Loire ou de la Meuse, ce féodal a pénétré dans le monde le plus étranger qui se pût rêver à son milieu de la veille.

Ce seigneur de langue d'oil avait jadis dans son âme et son esprit beaucoup de l'âpreté des climats du Nord. C'est un homme tout d'une pièce. Chrétien, il était habitué à abominer quiconque est « infidèle, » qu'il fût l' « hérétique grec, » le « Juif immonde, » ou le « sectateur de Mahomet, » — un « païen. » Soldat enfermé dans sa *ferté* de France au centre de son fief, au-dessus de la forte glèbe, il méprisait les jeux de l'esprit, les subtilités de la politique, les manigances du commerce; il igno-

rait les raffinemens de la volupté comme les séductions du luxe et, s'il connaissait l'âpre joie de dominer, il ne savait pas le plaisir de vivre. C'est l'envers d'une âme, par ailleurs, magnifique de vaillance et d'audace. Cette âme semble, comme son armure, rigide, lourde, sombre, mais forte.

Or, le voici en face du chatoyant Orient. En cette Syrie composite il rencontre précisément des visages fort différens certes les uns des autres, mais qu'au premier moment il serait porté à confondre d'un mot : des *mécréans*.

Ce pays a gardé une partie de sa population primitive, les descendans très lointains d'Ismaël, qu'Israël a eu tant de mal à dominer dans la terre de Chanaan. La-dessus s'est étendue la couche juive, ces fils de Jacob, retenus ou ramenés autour de Sion par un douloureux amour.

Les Phéniciens, cependant, peuplent toujours, d'Alexandrette à Saint-Jean d'Acre, le littoral septentrional. Et dans le Liban une autre population syrienne autochtone habite : Maronites et Jacobites, chrétiens plus ou moins hétérogènes, tandis que l'on voit se mêler à ces tribus des Arméniens venus du Nord-Est. Sur tout ce monde, le Grec a prévalu. Il s'est glissé en ce pays et il y a même régné lorsque, de Constantinople, rayonnait sur tout l'Orient méditerranéen l'éclat des noms d'Héracléos et de Justinien.

Enfin, il y a l'*Islam :* les Arabes n'ont pas seulement conquis ce pays, ils l'ont, pendant trois siècles, pénétré de cette civilisation, méconnue de l'Occident, mais si activement entreprenante que, de Bagdad à Cordoue, de Brousse à Palerme, elle a partout laissé une trace ineffaçable. Parce que, d'Antioche à Jérusalem, les princes musulmans ont été dépossédés, la population mahométane, fabricans et savans, artistes et artisans, cultivateurs et commerçans, n'a point disparu. Elle subissait plus qu'elle ne les aimait ses émirs, chefs guerriers imposés par la force souvent, parfois différens de sang et de secte des trois quarts de leurs sujets musulmans. Ces musulmans sont restés attachés, ceux-ci à leurs ateliers, ceux-là à leurs écoles, d'autres à leurs sillons et, utiles, précieux, nécessaires, ils s'imposent. Ce qui d'ailleurs fait leur force, c'est que cette Syrie, conquise par la Croix, est enserrée, et, — s'il s'agit de certaines de ses parties, — pénétrée par le monde musulman indompté. Si Bagdad et le Caire ne sont pas si loin qu'ils ne restent menaçans, que dire d'Alep et de

Damas où demeurent des émirs qui, avec Antioche, Édesse et Tripoli voisineront plus qu'ils ne guerroieront. Et puis Sarrasins, Turcs et Arabes sont enchevêtrés avec les populations syriennes, l'intérêt journalier a lié les gens les uns aux autres, et l'on admettrait mal, — même parmi les Grecs, — que fût chassé tel médecin arabe qui dispense la santé et pas plus tel ingénieux mercanti turc, intermédiaire commode avec la Perse et l'Inde. Ce serait utopie que de vouloir faire entre ces races une discrimination.

Il faut donc qu'en attendant de s'y mêler, les Chrétiens d'Occident acceptent ces étranges sujets. A ces élémens s'en ajoute un autre qui achève de donner à cette population le caractère le plus propre, — semble-t-il, — à étonner le guerrier venu des Gaules. Ce sont les marchands italiens. Génois, Pisans, Vénitiens, ont vu dans la Croisade une magnifique *occasion :* c'est pour eux que les Francs travaillent; dans la trouée faite par les lances des compagnons de Godefroy et de Bohémond, ils n'ont pas été longs à engouffrer leurs ballots. Ils ont débarqué derrière la Croisade et, avant même qu'un Roi régnât à Jérusalem, de Beyrouth à Jaffa, fondé comptoirs et marchés. L'État s'organisait à peine que déjà ils entraient en relations étroites avec Syriens, Grecs, Juifs et Musulmans, par la pratique aussitôt établie de l'offre et de la demande. Et c'est sur ce peuple mêlé, descendans d'Ismaël et descendans d'Israël, Syriens chrétiens, Hellènes maîtres des trafics et Arabes maîtres des écoles, bergers bédouins et chasseurs du Liban, commerçans turcs et savans sarrasins, marchands d'Italie, tous gens qu'on pouvait croire indéchiffrables pour les nouveaux gouvernans, que vont régner les soldats francs, fervens chrétiens, rudes, féodaux, devenus ducs, princes et rois, chefs de la Syrie.

Mais voici où se peut étudier le mieux le phénomène d'endosmose qui, neuf fois sur dix, suit la conquête, et que, douze siècles avant, signalait déjà le poète latin, marquant d'un vers célèbre la « conquête du farouche Romain par la Grèce par lui conquise. » Et par là aussi se va affirmer l'*humanité* de ces féodaux que la voix de Pierre l'Ermite avait jetés à la Croisade. Si entiers qu'ils fussent, ils étaient hommes : si parmi eux il se rencontrait des soldats au fanatisme étroit et au cerveau obtus, il se devait trouver des hommes à l'intelligence prompte et à

l'âme accessible. Que faut-il à de tels hommes pour évoluer, sinon le contact de nouvelles réalités? Dès que le soldat de fortune se fait prince, il lui faut compter avec les réalités qui imposent la *politique* et les affaires. Et par ailleurs ces âmes que, tout à l'heure, je comparais à l'armure franque, massive et rude, elles ont presque toutes ce *défaut* qu'on trouve à la plus parfaite des cuirasses : elles méconnaissaient la volupté, l'Orient la leur révèle et les en enveloppe. Quel guerrier, si farouche soit-il, échappe à la triple suggestion de la politique, des affaires et des plaisirs? Il était fatal que la vie féodale s'accommodât promptement à la mode d'Orient.

ACCOMMODEMENS AVEC L'ISLAM

La première concession fut qu'on entra en relations avec l'Islam autrement qu'au bout des bonnes lances. Lorsqu'ils se ruaient sur l'« Infidèle, » nos guerriers eussent été surpris et sans doute indignés à la seule perspective qu'un jour viendrait où l'on accueillerait à deux pas du Sépulcre délivré les envoyés des émirs, sultans et califes. C'était le temps où Pierre l'Ermite, — moine sans aménité, — répondait aux hommes qui criaient famine : « Ne voyez-vous point les Turcs morts? C'est excellent manger, » et où, s'il faut en croire la *Chanson d'Antioche*, d'autres soldats croisés proclamaient « *mieux aimer la viande de Turcs que paon en poivrade.* »

A les trouver vaillans guerriers dans la mêlée et courtois chevaliers dans la trêve, les Francs ont conçu pour les Musulmans une estime dont ils ne se défendent pas longtemps. Retenons que ce rude guerrier de France a le caractère de sa race : il est chevaleresque, il admire le courage et presque l'aime où il le rencontre, et, s'il voit appréciée sa courtoisie, il en redouble, car il a toujours plu à tout Français de plaire, fût-ce à ses ennemis. Dès 1101, — deux ans après la prise de Jérusalem, — Baudouin a fait prisonnière, en une course au delà du Jourdain, la femme d'un grand *sheik;* il lui a rendu la liberté et l'a fait reconduire avec honneur à son mari, tout « mécréant » qu'il fût ; le *sheik* se fait l'ami, l'allié du « *roumi.* » Dès cette époque, les rapports sont établis. La politique fortifie une disposition que la seule chevalerie a créée; car si Tancrède a envahi les domaines de Josselin de

Courtenay et de Baudouin d'Édesse, ceux-ci n'hésitent point à s'allier contre lui à l'émir d'Alep, Ridhran. C'est un précédent qui a d'assez nombreux effets. A plus forte raison, n'hésite-t-on pas d'Antioche et de Jérusalem à contracter alliance avec un « mécréant » contre un autre : Foulques I, pour ne citer qu'un cas, conclut avec le sultan de Damas traité contre les Turcs de Mossoul, puis contre l'émir d'Alep. Et les relations sont bientôt constantes. Des ambassades s'échangent. Un des futurs ennemis de la Croix, Saladin, enverra des émissaires à la cour de Jérusalem ; mais, pendant cent ans, on a vu les turbans et les burnous des légats arabes et turcs au « Palais de Salomon. » Par ailleurs, des chevaliers sont sans cesse en mission à Alep, Damas, Mossoul ou le Caire. En 1169, les Francs sollicitent et obtiennent du calife d'Égypte qu'un « commissaire, » — vrai ambassadeur permanent, — soit installé en cette ville. On apprend à s'estimer en apprenant à se connaître. Un émir raconte sa visite au roi Foulques ; celui-ci lui a dit : « On m'a rapporté que tu es noble chevalier. Je l'ignorais. — Seigneur, répond Ousâma, je suis chevalier à la façon de ma race et de ma famille. Ce qu'on admire surtout chez un chevalier, c'est d'être mince et long. » L'Angevin aux larges épaules accepte la définition, qui est presque une épigramme. Les chroniques arabes sont pleines de récits de visites cordiales aux princes francs. Et si les chroniqueurs latins en parlent moins, c'est que, écrivant pour l'Occident, peut-être préfèrent-ils laisser ignorer là-bas que la Croix abrite ces connivences.

Si des relations se sont créées avec les princes d'Orient, — ennemis de la veille et du lendemain, — à plus forte raison les princes francs sont-ils depuis longtemps réconciliés avec l'idée de traiter en sujets acceptables les « infidèles » demeurés en Syrie conquise. Il fallait vraiment que le « *fanatisme* » du croisé franc fût peu foncier pour que, si vite, cette idée se fût acclimatée. Point de massacres, les périodes de guerre closes, point même de persécutions. Les écoles et académies *arabes* restent ouvertes ; Tripoli continue à être un centre d'études coraniques, et des Latins viennent s'y initier ; on y apprend l'histoire et le droit musulmans ; la plupart des seigneurs savent parfaitement l'arabe, et servent ainsi d'interprètes entre les croisés du XIIIe siècle, de Richard Cœur de

Lion à Louis IX, et les princes d'Orient; Homfroy de Toron sert ainsi de truchement entre Richard et Malek el Adel, Baudouin d'Ibelin entre saint Louis captif et le *Soudan* d'Égypte. Et comme la science n'a pas de patrie, les Francs font appel, sur certains problèmes de médecine ou d'architecture, aux Arabes de Syrie, maîtres en ces sciences.

A plus forte raison, les comptoirs et bazars turcs restent-ils ouverts et les champs entre les mains de l'Arabe qui les cultivait. Nous avons, au sujet du régime établi, un témoignage peu récusable, puisqu'il vient d'un Musulman. Ibn Djobaïr écrit : « Entre Tebnin et Tyr, nous vîmes de nombreux villages habités par les Musulmans, *qui vivent dans un grand bien-être sous les Francs*... Les Musulmans sont maîtres de leurs habitations et s'administrent comme ils l'entendent. *C'est la condition de tout le territoire occupé par les Francs sur le littoral de Syrie*, c'est-à-dire de toutes les bourgades qui sont habitées par les Musulmans. *La plupart ont le cœur abreuvé de la tentation* (de venir s'y fixer) *en voyant l'état de leurs frères dans les cantons gouvernés par les Musulmans, la situation de ceux-ci étant le contraire du bien-être.* »

En fait, il est visible que, chez le Franc, le désir d'être aimé et l'esprit de justice, — issu de la chevalerie, — ont primé le fanatisme religieux. Il n'est point jusqu'aux Bédouins, qui, venant avec leurs immenses troupeaux de Mésopotamie en Syrie, n'y trouvent accueil et justice.

LES CLASSES DE LA « NATION SYRIENNE »

Aussi bien, ce qui frappe en tout ce régime, c'est que chaque classe a en quelque sorte sa *charte* et particulièrement sa *justice*. Certes, l'*égalité* n'existe pas entre elles : c'était une notion aussi étrangère aux gens du Moyen Age, — qu'ils fussent Latins, Germains, Slaves, Grecs ou Arabes, — que celle de la *liberté*, telle que nous la concevons. Mais on dira un jour lesquels d'eux ou de nous étaient dans la vérité. Chacun se contentait volontiers de cette *charte*, qui lui assurait, avec la liberté de la vie quotidienne, cette *justice* qui, à mon sens, est notion si supérieure à l'*égalité des droits*.

Dans l'organisation sociale de la Syrie franque comme dans son organisation politique, les problèmes imparfaitement

résolus en Occident s'étaient posés dans toute leur intégrité. Et le problème s'était résolu par l'institution d'une *échelle de classes et de races* à laquelle correspondait une série de chartes dans les limites desquelles chacun possédait *un droit*.

En haut, le Roi, les princes feudataires, les barons vassaux. J'ai dit en combien de fiefs se morcelaient les quatre grandes seigneuries, puis les baronnies éminentes. Ces seigneurs n'étaient point tous de grande extraction. Plus d'un aventurier s'était, par un heureux coup de main, taillé une seigneurie, puis, accepté comme féal par le chef seigneur, avait transmis son fief à son fils, faisant souche de *sires*. Si bien qu'un seigneur franc, étant devenu roi ou tout au moins prince, sous lui le chevalier s'était fait baron et parfois le simple écuyer seigneur. Tous, entrés dans la grande hiérarchie féodale, bénéficiaient des droits que dictait l'*Assise*, mais en en acceptant les charges. J'ai dit ce qu'étaient les uns et les autres, si nettement formulés dans le livre de Jean d'Ibelin. Peu vivaient à la cour; ayant bâti ces châteaux où je pense mener le lecteur, ils y menaient la vie guerrière et patriarcale au milieu de vassaux de toutes races.

Il y avait, nous le verrons, des châteaux sur les sommets du Liban ou des monts de Galilée; il en était qui dominaient le golfe d'Alexandrette, les ports de la Méditerranée, les bords de la Mer-Morte; la plupart surveillaient le désert inquiétant, se dressant sur les contreforts de l'Anti-Liban et du Hauran, face à l'Islam de l'Est et d'autres encore regardaient l'Égypte. Nos seigneurs ne sortaient guère de ces forteresses que pour aller battre la campagne ou bien porter leurs querelles devant la Haute Cour, — suivant les prescriptions de ses *Assises*. Ils y trouvaient leurs *pairs*. Car bientôt certaines familles s'étaient distinguées entre toutes. Elles étaient les piliers du royaume, fournissant au Roi ses conseillers, ses officiers, ses administrateurs : ils étaient chanceliers, connétables, maréchaux, maîtres des finances, juges supérieurs. A lire les chroniques de la Syrie, on voit que nulle part la noblesse ne s'était plus que là *humanisée* par la culture. Le vieux sire de Baruth dont parle Jean d'Ibelin (« mon vieil oncle, le Sire de Baruth ») était le type de ces seigneurs très civilisés : possesseur des fiefs d'Ibelin, d'Arsur, de Jaffa, de Ramleh, seigneur du port de Beyrouth (devenu Baruth), il cultivait les arts, et le droit. « Ce

beau et bon parleur » dit de lui Philippe de Navarre, *était le type de ces seigneurs de Terre Sainte dont la famille établie depuis plus d'un siècle s'était complètement nationalisée syrienne.* Car après trois générations, il y avait une noblesse chrétienne de Syrie qui, ayant conservé avec les lointains cousins d'Europe des rapports assez relâchés, avait sa personnalité propre, — supérieure en masse à celle des parens des Gaules.

Avec leurs ancêtres était venu en Asie au temps de la première Croisade tout un monde de petites gens qui, sous cette noblesse, avaient institué une *bourgeoisie* assez relevée. Il est intéressant, après un siècle, de trouver d'Antioche à Tripoli et à Jérusalem, Francs *syrianisés*, des Sourdral, des Le Jaune, des Marmendon, des Puy-Laurent, des Roucherolles, des Larminat, des Tirel, des Desmonts, des Falzhard, des Porel, des Bachelier, etc., tous nés, ainsi que leurs pères, grands-pères, en Syrie, mais qui, s'étant multipliés, formaient bien *une classe* et une classe *à droits*, — ainsi que toutes. A côté des *Assises de la Haute Cour*, code de la noblesse, nous possédons en effet les *Assises de la Cour des bourgeois*, code de la roture et charte de ces bourgeoisies organisées aussi bien à Jericho, Lydda, Saint-Jean de Sebaste, que dans les grandes villes, Beyrouth, Tripoli, Antioche, Saint-Jean d'Acre et Jérusalem. Ils étaient, eux aussi, jugés par leurs pairs et, en outre, participaient à la gestion des affaires de la cité, — si jaloux de leurs droits qu'ils ne les laissent en aucune circonstance périmer. Si, par exemple, Baudouin a rendu une ordonnance sur le nettoyage de rues, les jurisconsultes de la *Cour des bourgeois* la cassent parce qu'elle n'a pas été établie du consentement des bourgeois de la cité, — ce qui permet de conclure que le roi de Jérusalem, tout régnant qu'il soit en plein XIIIe siècle et dans le « palais de Salomon, » a moins de pouvoir que n'en aura, en plein XIXe siècle, à Paris, le baron Haussmann. Aussi un autre roi a-t-il soin, s'il établit des droits d'octroi aux portes de Jérusalem, de faire homologuer son ordonnance par quatre bourgeois qui s'appellent Porel, Bertin, Bachelier et Guillaume Strabon. Car, dit l'*Assise*, il faut au Roi en ces matières « *conseils de ses homes et de ses borgeis de la cité.* » Ainsi, bien avant les bourgeois de Paris, ceux de Jérusalem font plier les rois « *por ce que est le dreit.* »

A côté de ces *bourgeoisies*, d'autres groupes bourgeois ont aussi leurs chartes : ce sont les marchands italiens, troi-

sième élément de la population chrétienne. Ils sont venus, comme je l'ai dit, dès les premiers jours de Venise, de Gênes, de Pise. Les princes ont vite aperçu qu'eux seuls pouvaient créer entre l'Orient et l'Occident le courant commercial dont j'essaierai tout à l'heure de donner une idée. Mais il a fallu les attacher par des *privilèges*. Dans chaque ville, le groupe italien a son organisation propre, petite *colonie italienne* à laquelle Venise, Pise ou Gênes envoie un « *gouverneur* » et qui possède en pleine propriété un quartier, un marché, une église, un bain, un four, un magasin général et, sans payer de taxe, le droit de débarquer et de vendre des marchandises. Ainsi, entre *Francs* et *Italiens* était supprimé tout motif de querelle, sinon de jalousie : le *droit* était net et réglé le privilège.

*
* *

Les *Grecs* étaient moins favorisés. Les Croisés latins ne les aimaient point. Ils les tenaient pour mauvais chrétiens, facilement traîtres à la foi, de connivence avec leurs ennemis et d'ailleurs hostiles, — plus que les Musulmans même, — à leur domination. Et ils n'avaient pas tort, car les Byzantins voyaient dans ces Latins des usurpateurs au même titre que les émirs et, plus que les Sarrasins même, d'insupportables brutes. Alexis Comnène avait tremblé devant les soldats de Bohémond, qui l'avaient menacé d'une révolution en pleine Byzance. Mais ces Grecs étaient partout en Syrie : ils servaient de courtiers et de truchemens, rarement sûrs, mais parfois précieux, connaissant les langues d'Orient, ayant eux-mêmes une langue dorée, aptes à mentir, mais aptes aussi à s'entremettre. Et puis quelques liens se créaient, malgré tout, entre Constantinople et Jérusalem : Baudouin III épousera Theodora, nièce de Manuel, remarié lui-même à Marie d'Antioche et c'est le *Basileus* qui forcera Nour-ed-din à mettre en liberté 6000 prisonniers francs, pris au cours de la deuxième croisade. Bref, les Grecs restent, en Syrie, sujets de l'Empire grec, pouvant se réclamer de Byzance, trop habiles pour abuser, mais prêts à jouer le Latin. Ils gardent sous ce gouvernement catholique leurs églises « schismatiques, » leurs marchés, leurs comptoirs.

Mais à ces chrétiens de seconde zone on préférait les Syriens autochtones. Ceux-là furent vraiment heureux. Presque tous, Maronites, Jacobites, Arméniens, étaient cultivateurs. Ce

fut une idée excellente que celle de les attacher avant tous à la domination latine. On entendait même en augmenter le nombre, puisque Guillaume de Tyr écrit qu'en 1115, Baudouin I fit venir d'au delà du Jourdain tous les Syriens ou Arabes chrétiens qui voulurent s'établir dans ses États, leur accordant dans Jérusalem les plus grandes franchises. La confiance en eux était telle que, placés ainsi au-dessus du Sarrasin et du Grec, ils pouvaient prêter serment en justice même contre un Franc. Les *Maronites* surtout, « une manière de gent, dit Guillaume de Tyr, que l'on appelait Suriens qui abitent en la terre de Fenice, entor la terre de Libanie, » étaient très considérés : car « preuz en armes, » ils avaient apporté grand secours aux chrétiens, ajoute-t-il, « quant ils se combatoient à nos ennemis. » Conservant leurs lois et leurs prêtres (1), ils étaient entrés dans le courant franc, bâtissant des églises à Hattoun, Meiphouk, Helta, Maad, etc., avec le style des Latins et gardant, ce qui valait mieux encore, une gratitude, qui a survécu à sept siècles, pour les dominateurs qui les avaient si amicalement traités.

Des liens assez semblables se nouaient avec les Arméniens. Cette nationalité qui résistait et devait toujours résister à l'emprise musulmane, chrétiens restés en plein Orient fidèles à l'Église de Rome, s'était sentie confirmée par l'arrivée en Syrie de l'élément latin. Les souverains de l'Arménie indépendante qui s'étaient non seulement liés par des traités, mais alliés par des mariages avec les princes chrétiens de Terre Sainte, plus particulièrement les princes d'Antioche, devaient un jour aller jusqu'à transmettre par une dernière union leur couronne aux Lusignans de Poitou. De grandes familles arméniennes, — les *Familles d'Outre-Mer* de Du Cange en témoignent, — avaient suivi l'exemple et contracté alliance avec les barons de Palestine. Il était donc naturel que les milliers d'Arméniens établis en Syrie constituassent un fond de population fidèle, traitée avec autant de cordialité que les Syriens proprement dits et par là rattachée plus étroitement qu'eux au régime franc. A côté de la Haute Cour et de la cour des bourgeois, une *cour* avait été créée, composée d'indigènes et jugeant d'après les anciens usages du pays Grecs, Syriens et Arméniens.

(1) A côté du *catholicos* arménien, il y avait, dans le seul patriarcat d'Antioche, des patriarches syriens, maronites et jacobites avec 31 évêques et archevêques des rites orientaux ; dans le patriarcat de Jérusalem, 15 prélats indigènes.

Comment s'en étonner quand, chose plus étonnante mille fois, les *Juifs* eux-mêmes, — si honnis, si méprisés, et parfois persécutés en Occident, — trouvaient, par suite du singulier phénomène que j'ai signalé, un traitement extrêmement acceptable dans le régime établi par la Croisade ? Ils étaient nombreux : rien qu'en la ville de Tyr, plus de 500 familles israélites se comptaient ; certaines industries, notamment la teinturerie, étaient exclusivement entre leurs mains dans tout le royaume, et par ailleurs une académie juive existait à Damas, une école talmudique à Jérusalem. Le régime franc ne ferma ni les écoles, ni les comptoirs, ni les synagogues. C'est à ce titre que le docteur juif El Avizzi, visitant la Palestine, trouvait en pleine prospérité l'école de Jérusalem où des rabbins francs, — si l'on peut dire, — enseignaient le Talmud. Le Juif vivait, méprisé peut-être, mais fort peu inquiété, puisque, fidèle jusqu'au bout au principe de la séparation des classes marquée par celle des justices, le régime reconnaissait l'existence de magistrats spéciaux appelés à régler les différends entre Juifs.

J'ai dit comment enfin le *Musulman* lui-même, l'odieux « mécréant » qu'on était venu « exterminer » parce que « Dieu le voulait, » avait trouvé grâce et plus que grâce, « justice » et parfois faveur. Comment eût-on maltraité ces fidèles de Mahomet quand les rois de Jérusalem formaient, nous l'avons vu, un corps militaire de musulmans, *les Turcopoles* et quand Bohémond IV d'Antioche, pour ne point citer d'autres traits, confiait à un Arabe d'origine, Mansour Ibn Nobil, la charge de *Mathesep* (préfet de police) dans une de ses cités. Aussi bien avons-nous vu de quelle existence favorisée jouissaient les Musulmans, puisque, au dire de l'un d'eux, certains de leurs congénères, restés sous le joug des émirs, allaient jusqu'à envier leur sort.

Les relations étaient telles qu'une race *métis* n'avait pas tardé à se créer. De même que l'on verra naître dans les colonies franques de Grèce cette race de *gasmoulis*, issue de Francs et de Grecs, on a vu promptement les sangs se mêler en Syrie. Les bourgeois, et même quelques seigneurs, avaient honoré de leur faveur des femmes non seulement syriennes, mais sarrasines. Les fils nés de ces rapprochemens étaient, dès la fin du XIIe siècle, assez nombreux pour former une classe. On les appelait d'abord plaisamment, puis officiellement les *Poulains*, et qui sait combien il est resté dans les populations de Syrie de

ces descendans de Francs mâtinés d'Ismaélites et d'Arabes, cousins infiniment lointains et fort inconnus d'excellens Français des Gaules?

Lorsque j'aurai dit que tout un monde d'esclaves vivait en Syrie, Nubiens, Mésopotamiens, Caucasiens, qu'y amenaient, sans aucun scrupule, les trafiquans italiens, et que tout esclave évadé qui revenait de son plein gré en se faisant chrétien, était affranchi parce que, disent les *Assises*, le territoire des seigneuries latines « *est par-dessus tout terre des francs,* » on aura tout à la fois l'impression de cette population étrangement composite, et l'idée du régime singulier où vivaient les classes et les races paradoxalement mêlées sous le sceptre d'un seigneur flamand, poitevin ou angevin, successeur de David sur la montagne de Sion, devenue presque une tour de Babel.

Ce qui en ressort, c'est d'abord un certain ordre dans le désordre, puisque seigneurs féodaux, bourgeois francs, marchands italiens, courtiers grecs, cultivateurs et artisans syriens, arméniens, juifs, musulmans et les esclaves même avaient, — ou peu s'en faut, — chacun sa charte et ses droits; c'est ensuite qu'une tolérance singulière, — plus paradoxale en cette terre où le Franc était venu combattre « les ennemis du Christ, » — régnait, dont ne bénéficiaient pas seulement des chrétiens hétérodoxes, mais jusqu'aux sectateurs du Talmud autour du Golgotha et ceux de Mahomet à l'ombre de la Croix replantée.

L'ORIENTALISATION DU FRANC

Si les idées s'étaient faites telles, — et avec elles les institutions, — on peut penser que les mœurs s'étaient à plus forte raison singulièrement modifiées dans cette société d'Occident transplantée en plein Orient gréco-musulman.

Il existe une pièce de monnaie qui, aux yeux de l'historien, vaut beaucoup plus que son poids d'or. C'est M. Schlumberger qui nous l'a fait connaître. Le besan est chrétien, car sur une des faces, on voit la figure du Christ nimbé. Sur l'autre, apparaît la figure d'un prince qui porte le costume d'Orient; sa barbe longue en pointe tombe sur les plis d'un vaste châle syrien, le *keffieh*, et autour de sa tête s'enroule le *turban*, — à la vérité surmonté de la croix. La *légende* porte en *grec* : *Le Grand Emir Tankredos*. Et ce personnage mi-grec, mi-arabe n'est autre que

ce Tancrède, chevalier chrétien passé prince, dont le Tasse a fait le héros de sa *Jérusalem délivrée*.

A ce signe, — et à bien d'autres, — on s'aperçoit que les Francs n'ont point laissé même à leurs enfans le soin de *s'orientaliser*. En fait, avant vingt ans de règne, le Franc s'est *adapté*.

Le costume s'est le premier imposé. Le climat a ici fait loi. Les guerriers croisés, étouffant sous leurs armures de fer, avaient eu tôt fait de jeter sur casques et cuirasses le *burnous* et le *keffieh* et de substituer même aux armures les fines mailles sarrasines. Installés en Syrie, ils avaient adopté les longues robes molles de soie, les turbans, les chaussures aux pointes relevées, — si répandues après un siècle, que le synode de Nicosie de 1257 devra en interdire le port tout au moins aux clercs. Les femmes s'étaient, naturellement, plus vite que les hommes, jetées sur les parures : elles avaient élu ces tuniques lâches et traînantes que les marchands venus de Perse et d'Inde leur apportaient. Ibn Djobaïr nous peint, drapée de soies voyantes, coiffée d'un vrai diadème d'Orient, une mariée noble à la *noce* de qui il assistait à Tyr en 1184. Les princes cependant ne laissaient à personne sur ce point l'avantage : lorsque Saladin envoie en 1192 à Henri de Champagne, qui règne sur Jérusalem, une tunique et un turban de soie précieuse : « Vous savez, répond le Roi, que *la tunique et le turban sont loin d'être en opprobre chez nous ;* je me servirai certainement de vos présens, » — et, de fait, le prince ne quitte point, durant son séjour à Acre, le turban envoyé par l'émir. La vue en eût étonné Godefroy, avoué du Saint-Sépulcre, et le terrible Pierre l'Ermite ! Par ailleurs, adoptant, du feu grégeois à l'arbalète, maintes armes d'Orient, les anciens compagnons de Godefroy et leurs fils portent au côté les lames recourbées à la mode orientale : ces *damas* suspendus aux cordons de soie, les Tancrède, les Foulques, les Guy de Lusignan les ont portés cinq ou six cents ans avant que d'autres preux francs, — un Lasalle, un Kléber, un Murat, un Bonaparte, — en adoptassent l'usage, du champ de bataille des Pyramides à celui du Mont-Thabor. Ainsi tout est recommencement.

Aussi bien marchands venus de l'Orient reculé et artisans de Syrie rivalisaient pour enlacer le Franc dans les mailles de la civilisation asiatique.

Pas un instant, le nouveau régime ne pensa entraver le commerce et l'industrie qui, tout au contraire, paraissent avoir

pris sous le règne des Francs un essor insolite. C'est que, jusque là, le trafic venait, — ou peu s'en fallait, — mourir au littoral. Frayant, nous l'avons vu, la voie aux entreprenans armateurs de l'Italie, les Francs les avaient de toutes les façons encouragés à faire des neuf ou dix ports du littoral autant de portes ouvertes sur l'Occident (1). Les routes qui, de l'intérieur, y acheminaient, étaient l'objet de soins éclairés : qu'on allât par les passes étroites, d'Alep à Alexandrette, d'Homs à Tripoli, de Damas à Beyrouth et à Tyr, ou encore que, de Damas, on gagnât Jérusalem, Acre, Jaffa, on empruntait les voies qui, à Alep et Damas, se raccordaient aux routes des caravanes apportant les produits de l'Asie. Une sorte d'entente avec les émirs en avait réglé la police : tel chêne imposant, le chêne de Balane, à mi-chemin entre Beit-Djemin et Belinas, marquait le point où la police franque de Tripoli prenait les caravanes des mains de la police turque de Damas. Et au XIVe siècle, Marco Polo admirait ces routes en partie créées, en tous cas bien traitées par les Francs, disparus alors depuis peu.

Denrées de l'Orient et même de l'Extrême-Orient affluaient par là à l'appel que leur faisaient les comptoirs du littoral : car d'Asie Mineure, de Mésopotamie et de Perse arrivaient les tapis moelleux, les riches tentures, les brocarts et les pierres précieuses, d'Arménie les pelleteries fines, hermine, gris, gros et menu vair, loutre et renard ; c'était des Indes que sortaient les matières alors peu connues de l'Occident, camphre, musc, aloès, poivre, ivoire, santal, perles, tandis que soie et cotons venaient de loin se ranger en ballots sur les quais des *Échelles* syriennes italianisées.

Mais la Syrie même s'était mise à décupler ses produits devant les débouchés ouverts par le règne des Francs.

Si la montagne ne fournissait guère que ces bois magnifiques (le cèdre du Liban restait plus qu'aujourd'hui debout) qui, dans l'Antiquité, avaient attiré en Syrie les conquérans d'Égypte, on avait planté sur les pentes vignes et oliviers. Les vignobles de la Syrie septentrionale étaient des meilleurs : les vins de la Liche, de Nephin et du Boutron étaient célèbres. Le vin de Jéricho méritait des éloges et c'était aux vignes d'Engadi, aux rives de la Mer-Morte, que les chevaliers de

(1) Cf. spécialement sur les ports de la Syrie franque Heyd, *Histoire commerciale du Levant au Moyen Age*. Leipzig, 1885, pp. 129-190 et 130-378.

l'Hôpital allaient prendre les boutures d'où naîtraient, plantés par eux, les vignobles, bientôt célèbres, de Chypre. Les arbres à fruits se cultivaient partout ainsi que les mûriers, tandis que canne à sucre et coton sollicitaient le planteur. Oranges, figues, amandes, sucre, vin, huile, aboutissaient aussi aux quais où, d'autre part, débarquaient les céréales et les fers d'Occident.

Autant que l'agriculture, l'industrie syrienne alimentait les comptoirs : tissus de soie de Tripoli, Antioche et Tarse, brocarts d'Antioche, verreries de Tyr, lampes, coupes, bassins, bouteilles de verre travaillées, poteries émaillées de Tyr encore, Jaffa, Beyrouth, — car c'est au XIIIe siècle que la céramique syrienne atteint son apogée, — vases de métal ciselé, armes à la mode de Damas, joyaux d'or et d'argent, chapes de tissu d'or ouvrées à Saint-Jean d'Acre, tapis dont la fabrication a été importée de Perse, étaient autant de produits dont la renommée, après cinquante ans du règne des Francs, s'était répandue en Occident, tandis que les Juifs voyaient, plus que devant, prospérer leurs ateliers de teinture de Latakyé, Tripoli, Sagette, Hébron et Jérusalem, que Tyr raffinait le sucre, Antioche, Tortose et Acre le savon, que la bière dénommée *cervoise* se brassait à Jérusalem et que, de Galilée, sortaient ces nattes de Samarie fabriquées avec le *saman* du Jourdain. Les salines de la Mer-Morte et du littoral étaient en pleine exploitation et les sires de Baruth tiraient de l'or de l'industrie du fer.

A cette industrie, le régime franc appliquait les règles alors en honneur en Occident et qui faisaient des produits ouvrés marchandises solides et loyales. C'est ainsi, pour ne citer qu'un trait, que les *Assises* obligeaient les fabricans de *cendes*, taffetas de Tyr en renom, à présenter les pièces *en blanc* au *boullage* (timbrage) avant que de les teindre, pour que fût prévenue toute supercherie, et que de pareilles règles s'étendaient aux autres ateliers, — y compris les métiers de *moires* et *camelots* de Tripoli où, au XIIIe siècle, Burchardt en comptait 4000.

De tout cela les Italiens et quelques Francs organisaient un gros trafic. Des marchés de l'intérieur (une grande foire annuelle avait lieu dans la plaine de Médan, une autre près d'Ibelin), les marchandises étaient acheminées vers ces *fondes*, sortes de bourses et de halles du commerce, — ces *fondiks* et ces *estançons*, bazars servant d'entrepôts, et enfin en grande partie vers les caravansérails (nous dirions les *docks*), des

ports. Les grandes maisons de Venise, Gênes, Florence, Pise, Marseille, étaient, sous la protection des princes francs, en relations si constantes avec les producteurs syriens que le papier des banques italiennes avait cours jusque sur les places de la Syrie insoumise, Alep et Damas. Aussi bien, une monnaie s'était créée qui empruntait à l'ambiance un caractère bien spécial : les princes, après avoir frappé des pièces avec les coins des émirs expulsés, avaient, je l'ai dit, rapidement créé une monnaie à leur effigie, portant au revers la « tour de David » ou l'église du Saint-Sépulcre, et les Vénitiens autorisés créaient des pièces du style musulman, les *sarracénats*, sur lesquelles aux légendes en l'honneur du Prophète ils substituaient, en langue arabe, des légendes à la louange du Christ, « Messie d'où nous vient notre salut, » — singulier rappel sur les lieux où Jésus avait chassé les marchands du Temple.

UNE CIVILISATION ORIGINALE

A ce nouveau trait comme à tant d'autres, on reconnaît qu'une société vraiment bien spéciale s'était fondée dans cette Syrie franque, rendez-vous de deux civilisations, de deux cultures, de deux richesses.

Ces richesses d'Asie, si elles s'écoulaient en partie vers l'Occident, demeuraient en partie aussi dans la colonie franque. C'était beaucoup pour les dominateurs que travaillaient agriculteurs et artisans d'Asie. Ces étoffes précieuses d'Orient, ces brocarts, ces fourrures d'Arménie, ces bijoux de Syrie, ces perles de l'Inde venaient fort souvent contribuer à la parure des seigneurs, transformant, nous l'avons vu, en apparence, tel sire d'Ibelin ou tel sire de Montréal en une manière d'*aga*, telle noble dame franque de Jaffa, Antioche ou Jérusalem, en une princesse des *Mille et une Nuits*. Les armes *damasquinées*, les poignards persans, les sabres turcs s'accrochaient aux panoplies d'où, pour quelque expédition, les faisait descendre tel chvalier moine ou tel capitaine franc. Ces vases précieux, de verre ciselé, de cuivre niellé ou de terre vernissée, ces hanaps, ces plats, ces assiettes que fournissaient à l'envi les ateliers de Syrie (1)

(1) Un inventaire fait à Acre en 1266 contient une énumération édifiante : aiguières, coupes et pots en or et argent, hanaps de vermeil et d'argent ornés de pierreries, barils, écuelles, douzaines de cuillers d'argent.

venaient orner les tables où se consommaient, après les venaisons des chasses du Liban arrosées des vins de la Liche ou d'Engadi, les célèbres confitures d'Asie. Les tapis épais, les chatoyantes tentures enrichissaient palais et hôtels qui, par ailleurs, s'ornaient de ces peintures, mosaïques, bassins de marbre, — objets d'émerveillement pour pèlerins et croisés survenant d'Occident.

En ces châteaux et hôtels encore se mariaient les deux civilisations, car le mobilier étant d'Orient, le cadre restait pour une grande partie d'Occident. Si c'étaient les étoffes venues de « *pays de païenisme* » qui vêtaient les murs des châteaux et jusque des églises, châteaux et églises restaient les représentans de la nouvelle ère, du style de *Francie*. Si influencés qu'ils fussent eux-mêmes par les ambiances, ingénieurs et architectes francs travaillaient à la *franque :* leurs œuvres, — châteaux, hôtels, églises, — devaient rester pour de longs siècles les témoins d'une domination qui, contrairement à ce qu'on pense communément, sut fonder et bâtir.

Le baron Rey a fait de l'architecture militaire et civile, le marquis de Vogüé de l'architecture religieuse, une étude que je ne pense point reprendre en ce cadre étroit, mais dont je veux donner quelques traits parce que, là aussi, éclate le caractère spécial de ce régime franc.

La Croisade, si elle avait amené les Francs à s'*orientaliser*, n'en avait pas moins, — à l'origine, — imprégné le régime du double caractère que jamais il ne répudiera. L'expédition était d'ordre militaire et religieux : pas un instant, les princes francs ne perdront de vue qu'ils sont des soldats et des chrétiens. Contre le retour offensif possible de l'Islam refoulé, ils établirent cette ligne de châteaux forts qui constituent bientôt la défense du royaume toujours menacé. Et, par ailleurs, venus pour faire triompher la Croix aux lieux où le Christ était né et était mort, ils entendirent que la Terre Sainte fût par eux deux fois sanctifiée, ouvrant leurs trésors pour que partout s'élevassent monastères et églises : Bethléem, Nazareth, Jérusalem, étaient, avant tous autres lieux, sacrés. Les châteaux forts étant la cuirasse de l'État, les églises en seraient l'âme.

Je ne suivrai point le baron Rey dans la description détaillée, pittoresque et attachante, qu'il nous a faite des cinquante châteaux qu'il a *reconstitués* dans un admirable recueil. Je ne pense

visiter derrière lui ni ce Tortose, château du Temple qui émerveilla Joinville, ni ce Chastel-Blanc des contreforts des monts Ansariés, ni ce château Pellerin, dressé entre Césarée et Caïfa contre un ennemi qui se serait rendu maître de la Galilée, ni Giblet, ni Saone où vécurent, deux siècles, deux familles franques célèbres dans les fastes de l'Orient latin, ni Blanche-Garde dominant, entre Jérusalem et Ascalon, la frontière d'Égypte, ni Beaufort accroché à l'une des premières croupes du Liban, ni ce Toron dont M. Schlumberger a retrouvé l'effigie gravée sur une médaille et qu'avait élevé Hugues de Saint-Omer, prince de Tabarie, ni ce Montfort, forteresse des Teutoniques qui semble un *burg* transporté des rives du Rhin en pleine Galilée, ni le château maritime de Sagette, bâti avec les pierres de l'antique Sidon, ni Maraclée, surgi dans un îlot méditerranéen, ni ces vingt châteaux des villes, ni ces formidables forteresses du Désert, Pierre du Désert, Montreal, ce célèbre *Krak des Chevaliers* où, dit Rey, « à peine quelques créneaux manquent au couronnement des murailles, » témoin hautain de l'épopée franque en pleine terre des Moabites.

A en lire la description, on voit que trois types d'architecture militaire nous sont par eux fournis. Les chevaliers de Saint-Jean restèrent les plus fidèles au style de France : remplissant de leur masse un plateau, leurs châteaux semblent des Coucy d'Orient, — sauf qu'aux architectes byzantins ils ont emprunté la double enceinte, qui, de Syrie, passera en Gaule. Les Templiers, plus orientalisés, se sont, plus que leurs frères de l'Hôpital, inspirés des forteresses musulmanes, encore qu'ils aient élevé plus haut leurs murs, creusé plus profondément leurs fossés afin de mieux défier l'escalade comme la mine, muni de herses à l'occidentale l'entrée de l'enceinte et marqué de la croix des constructions en partie sarrasines. Les seigneurs féodaux enfin ont emprunté aux deux écoles : le fond est franc, mais certains détails sont d'Orient.

Mais ce qui apparaît, c'est que ces demeures à l'extérieur guerrier, cernées de fossés, munies de doubles enceintes, flanquées de tours, dominées par le haut donjon carré, offraient un intérieur plus aimable. Là l'influence de l'Orient se révélait par des ornemens que les châteaux de France contemporains n'ont jamais présentés. Un visiteur du XIIIe siècle a vu l'intérieur du château de Beyrouth ou Baruth; il décrit la salle cen-

trale que les Ibelin, à la vérité grands amateurs de beaux-arts, venaient de faire décorer et certain pavage de mosaïque où l'image d'une eau faiblement ridée par la brise procurait une impression de fraîcheur, tandis que, sur la voûte peinte, se jouaient des nuages dans un azur céleste; il dépeint la piscine de marbre où « un dragon paraissait dévorer des animaux peints en mosaïque et lançait en l'air une gerbe d'eau, » le fond du bassin semblant émaillé de fleurs éclatantes. Rey a trouvé dans les châteaux de Césarée et de Margat des traces de lambris en bois précieux et des peintures à fresque, et il ne saurait faire doute que des tentures et des tapis opulens couvraient murs et pavé.

Mais c'était surtout dans les hôtels qu'habitaient, dans les cités, seigneurs et bourgeois, que le luxe se donnait carrière. Sur les rues étroites et parfois couvertes, reliées par des galeries voûtées (1) s'élevaient des hôtels beaucoup plus pareils à ceux de l'Italie, rapporte Herman Corner, qu'aux demeures d'Ile-de-France : quelques-uns paraissent avoir rappelé les palais à créneaux de Florence, mais l'intérieur était encore plus que celui des châteaux accommodé à une vie de luxe : les escaliers, généralement extérieurs, s'ornaient de rampes ouvragées; l'art syro-arabe avait répandu ses trésors dans les salles et galeries qui devaient, par leur composite, donner l'impression singulière que font sur nous les restes admirables des édifices siciliens du XIIe siècle. En tout cas, si l'on allait visiter, en son hôtel d'Acre ou de Beyrouth, le comte de Césarée ou le prince de Galilée, le décor qui accueillait l'hôte rappelait certainement plus, avec ses galeries aux pierres ciselées, ses vitres colorées, ses draperies éclatantes, ses tapis de haute laine, le palais d'un émir que la sombre demeure jadis abandonnée par l'aïeul pour suivre à la Croisade Hugues de Vermandois ou Robert Courte-Heuse (2).

Les édifices religieux eux-mêmes s'imprégnaient dans une certaine mesure de cet exotisme. Cependant les architectes étaient, là plus qu'ailleurs, restés fidèles au style de France qui

(1) Le *souk* de Jérusalem est formé de trois grandes galeries en ogives bâties par les Francs, communiquant par des passages latéraux qui s'appelaient, au XIIe siècle, *marché aux Herbes*, *rue Couverte* et *rue Malcuisant* ou *Malcuisinat*.

(2) Vilbrandt d'Oldenbourg nous décrit une maison d'Antioche d'un luxe tout pareil à celui qu'il nous fait admirer dans le château des Ibelin de Beyrouth.

alors était le roman; car ce n'est guère qu'à Chypre, au XIVe siècle, que le gothique français fleurira.

Les croisés n'avaient trouvé debout dans la Ville Sainte qu'une église chrétienne, *la Résurrection* et qu'un monastère chrétien, *Sainte-Marie*, échappés par miracle à la destruction. Godefroy n'eut le temps que de réorganiser l'église (1); ce fut son successeur qui fonda couvens et sanctuaires : à son appel les Bénédictins s'établirent dans la vallée de Josaphat, à Sainte-Marie Latine, à Sainte-Anne, sur le Mont-Thabor, les Augustins dans l'église du Saint-Sépulcre. Les murs blancs aux pures colonnes, aux lignes sévères s'élevèrent. S'ils laissaient subsister églises grecques, synagogues et mosquées, princes et seigneurs édifièrent à l'envi des églises chrétiennes à Tyr, Sidon, Beyrouth, Djebeil, etc., tandis que les Italiens fondaient leurs sanctuaires nationaux. « On a peine à concevoir comment le travail, sans cesse interrompu par la guerre, a pu être aussi fécond, » écrit le marquis de Vogüé, revenant de son voyage d'exploration à travers cette « multitude d'édifices dont les ruines jonchent encore le sol (2). » Quelques-uns restent debout; ce sont les églises converties en mosquées comme ce Saint-Jean où Vogüé n'avait pu pénétrer, mais que, cinquante ans après, M. Enlart put visiter et qu'il nous décrit; Allah a eu beau s'installer chez saint Jean, cette mosquée a donné au visiteur l'impression que lui prodiguaient les cent églises de Chypre qu'il nous a révélées : *l'air de France :* l'abside est d'Auvergne. « Joli modèle de petite cathédrale de colonie, peu coûteuse, élégante, solide et pratique (3). » Elles étaient pareilles, ces églises qu'a reconstituées Vogüé : la Madeleine, Sainte-Croix, Sainte-Anne, Saint-Jacques le Mineur de Jérusalem, cathédrale de Djebeil, Saint-Georges de Lydda, Saint-Jean de Sébaste, Saint-Jérémie de Kariath el Enab, etc. Seulement dans ces murs au style pur d'Occident, un faste oriental se déployait : des seigneurs vêtus des brocarts de Bagdad aux prêtres officiant sous les lourdes chapes d'or ouvrées de Saint-Jean d'Acre, tous étaient redevables à l'Orient de leurs costumes, tandis que les soies molles suspen-

(1) La Terre Sainte était divisée en 2 patriarcats. Dans celui d'Antioche on comptait 4 archevêques, 9 évêques, 9 abbés mitrés, 5 prieurs du rite latin; dans celui de Jérusalem, 4 archevêques, 7 évêques, 9 abbés et 7 prieurs.

(2) Vogüé, *Églises de la Terre Sainte.*

(3) Enlart, *La Cathédrale de Saint-Jean de Beyrouth*, plaquette de 13 pages.

dues aux murs et les riches tapis jetés sur les dalles froides étaient le tribut des « terres de païénisme » au culte du Christ restauré.

*
* *

D'après ce qui précède le lecteur peut, je crois, se faire une idée assez juste de ce qu'avait de très original la vie publique et privée des colonies franques d'Orient. Des palais aux châteaux, des églises aux marchés, des quais des ports aux ruelles de la Ville Sainte, de la table des grands aux cérémonies du Temple, du costume à la nourriture, des armes aux monnaies, tout était composite, mélange d'Occident et d'Orient, de grandeur franque et de richesse asiatique.

Un roi flamand, angevin, champenois ou poitevin règne sur « la Montagne de Sion, » dans le « Palais de Salomon; » sous lui des princes lorrains, normands, languedociens sont seigneurs d'Édesse, Antioche et Tripoli; et des preux venus de toutes les Gaules sont prince de Galilée, comte de Jaffa, sire de Montréal, etc., tandis que des pentes du Liban aux sables du désert de Palmyre, de la Mer-Morte au rivage de Tyr et de Sidon, d'autres ont leurs fiefs. Des châteaux forts assez semblables à ceux de la Seine, ou de la Loire, se dressent. Des églises romanes retentissent des chants latins, tandis que c'est au *Marché aux Herbes* et dans la rue *Malcuisinat* que se débitent les fruits d'Orient. Venise et Pise et Gênes règnent sur les bazars, Paris, Orléans, Rouen, Laon se retrouvent dans les palais.

Mais ces Francs venus, — ou leurs pères, — d'Occident ne ressemblent plus, après vingt et surtout quarante ans, à leurs frères et cousins des Gaules. Une société tout à fait particulière s'est fondée. Tout en haut, dans ce « palais de Salomon, » une cour quasi asiatique s'est organisée, ressemblant plus, en apparence, à celles de Bagdad ou de Cordoue qu'à celles de Paris et de Londres. On y voit le Roi et ses féaux porter le turban, — naguère honni, — et la tunique de soie et les babouches d'Orient. Tandis que s'agitent des esclaves nubiens et que la garde turque assure les portes, des ambassadeurs grecs, arméniens et arabes viennent rendre hommage à celui que les chroniqueurs appellent parfois « le roi de l'Asie, » mais qui, ainsi qu'un Tancrède, ne refuserait point de se laisser qualifier de « Grand

Émir (1). » On y voit, mêlés aux seigneurs francs, de riches marchands d'Italie, représentant les républiques qui se disputent la faveur des rois. Et ce doit être pour le guerrier, fraîchement débarqué, au cours du XIIe siècle, pour combattre l'Islam, un spectacle stupéfiant que celui de cette cour qui, au centre du grand boulevard de la Chrétienté orientale, s'emplit de toutes gens qu'il était, dans sa patrie, habitué à mépriser ou à haïr. Mais combien doit augmenter son étonnement quand il reconnaît sous le turban ou le burnous les traits brunis d'un pieux guerrier qui, moins de vingt ans avant, a quitté les bords de la Loire, de la Seine ou de la Tamise, bardé de fer et portant la croix rouge! Les *Ordres* jettent, à la vérité, dans cette cohue somptueuse la note sévère de leurs grandes capes noires à croix blanche sur le dos des Hospitaliers, blanches à croix rouge sur celui des Templiers, mais autour d'eux gravite un monde de familiers orientaux, et il n'est pas jusqu'au clergé qui ne porte vêture d'Asie, tandis que les femmes entourant Mélissende ou Sybile, reines de Jérusalem, étalent sur des robes de rêve des parures que pouvait porter, lorsqu'elle vint dans le vrai « Palais de Salomon, » la reine de Saba.

Or cette cour n'est que l'image de la nation. Dans ces châteaux où revit plus ou moins le style de France comme dans les hôtels crénelés des cités, les seigneurs, au contact d'une culture nouvelle, se sont affinés : ils sont devenus, comme les Ibelin de Baruth, curieux en science et amateurs d'art, protecteurs du commerce qui les enrichit. Dans les marchés, *fondes*, bazars, c'est le pêle-mêle des races, des couleurs, des classes, des religions d'Orient. Un marchand italien passe : toute une cour empressée de Juifs, Syriens, Grecs, Arabes, l'assaille, sollicite sa faveur; un Bédouin a conduit jusque là son troupeau ; un trafiquant, venu de Bagdad ou du Caire, décharge sa marchandise ; des descendans d'Ismaël ont apporté des oranges, des jarres d'huile, du *saman* dont se feront les nattes. Une mule passe portant, entourée d'esclaves noires, une princesse franque : Hodierne, princesse de Galilée, ou Alix, abbesse de Béthanie. Une bourgeoise, demoiselle Poirel ou demoiselle Bachelier, sort de l'église Saint-Jean, son missel latin entre les doigts chargés de perles de l'Inde. Un chevalier du Temple

(1) Les souverains dans leurs chartes et actes s'intitulent simplement « *Dei gratia rex Hierusalem Latinorum.* »

s'avance à cheval, drapé dans sa cape blanche par-dessus la maille sombre, suivi de sergens au teint basané sous le burnous. Sous la calotte de soie cerise, des Grecs, courtiers sourians, abouchent des cliens, traduisent des offres et des demandes. Un Cistercien fait l'aumône à de petits Syriens au teint ambré; la monnaie qu'il leur distribue porte peut-être l'effigie d'un émir. L'*Angelus* sonne au milieu des parfums d'Orient qui brûlent dans des cassolettes. La mer proche envoie sa brise tiède; sur le ciel d'un bleu éblouissant se détachent les montagnes au sommet neigeux où s'est bâti un château du Valois ou du Poitou. C'est la Syrie franque, — rencontre de deux mondes, mélange heureux de deux civilisations (1).

LE RÈGNE DE LA JUSTICE

L'Asie en effet n'a pas si complètement conquis les vainqueurs qu'on le pourrait croire. En 1507, Pierre Mésenge dira des Francs de Chypre, eux aussi orientalisés : « Tous ceulx du pays et spécialement les gentilzhommes sont *aussi bons Français que nous sommes en France.* » Il veut dire : par le sentiment. A plus forte raison aurait-on pu l'écrire des Francs de Syrie vers 1290. Foi, loi, coutume, ils n'ont rien répudié d'essentiel en cette prodigieuse aventure qui les a faits seigneurs d'Orient. Chrétiens fervens ils restent : c'est la même foi qu'ils portent sous Guy de Lusignan que sous Godefroy de Bouillon, des champs de bataille où ils guerroient aux églises qu'ils ont fondées. Féodaux ils restent aussi : si le chef seigneur est

(1) Foucher de Chartres écrit : « Dieu a transformé l'Occident en Orient. Nous qui avons été des Occidentaux, celui qui était Romain en France est devenu un Galiléen ou un habitant de Palestine; celui qui habitait Reims ou Chartres se voit citoyen de Tyr ou d'Antioche. Nous avons déjà oublié les lieux de notre naissance; déjà ils sont inconnus à plus d'un d'entre nous ou du moins ils n'entendent plus parler; tel d'entre nous possède déjà dans ce pays des maisons et des serviteurs; tel autre a épousé une femme qui n'est pas sa compatriote, une Syrienne, une Arménienne, ou même une Sarrasine qui a reçu la grâce du baptême;... l'un cultive des vignes, l'autre des champs; ils parlent diverses langues et sont déjà parvenus à s'entendre. Les idiomes les plus différens sont maintenant communs à l'une et l'autre nations et *la confiance rapproche les races les plus éloignées... Celui qui est étranger est maintenant indigène, le pèlerin est devenu habitant;* de jour en jour nos parens viennent nous rejoindre; ceux qui étaient pauvres en leur pays, ici Dieu les a faits riches. Ceux qui n'avaient qu'une métairie. Dieu leur a donné ici une ville. *Pourquoi retournerait-il en Occident, celui qui trouve l'Orient si favorable?* »

devenu roi et, après Amaury, roi souverain, ce n'est point en brisant le régime féodal, mais en l'élargissant pour s'y faire plus large place. Et quant à la coutume, elle est restée celle de France, je veux dire cette organisation des classes qui confère exactement à chacune les droits en échange des devoirs. A l'épreuve, foi, loi et coutume ont paru assez souples pour s'adapter sans s'altérer. Et les institutions ont eu tel prestige que c'est des *Assises* que s'inspirent les États chrétiens qui, de Chypre à Athènes, se fondent en Orient.

La foi des Francs, qui en Occident semblait exclusive et susceptible d'être oppressive, s'est simplement tempérée de tolérance. Ces ennemis de la foi qu'on était venu combattre, on les a combattus sur les champs de bataille, mais on ne les opprime point s'ils vivent sous la loi, — sinon dans la communion du vainqueur. On dirait que cette terre où fut prêché l'Évangile a dicté aux Francs la charité. Les synagogues, — ainsi que les temples grecs, — restent ouverts et ouvertes les écoles où s'enseigne le Coran. Le sujet musulman est engagé à se faire baptiser, jamais contraint. De Sion ne part, au nom du Christ, aucun édit de persécution. Et cependant leur dévotion reste la même. Ces « successeurs de Salomon » ont été plus fidèles à leur foi que le sage roi lui-même qui, pour plaire à la reine de Saba, a élevé des autels aux faux dieux sur le « mont du scandale : » ils ont eu leurs reines de Saba, mais n'ont point eu les autels du « scandale. »

S'ils se sont par ailleurs adaptés aux mœurs, il les en faut louer. Car ils n'ont point été seulement ici guidés par la politique ou séduits par la volupté. Chez certains, il y a eu éveil de l'esprit (1), sans que le cœur en paraisse amolli. Les Ibelin, les Giblet, les Montréal, qui cultivent maintenant l'art, le droit, la science, montrent, un et deux siècles après la conquête, contre Saladin en 1187 ou dans le terrible assaut subi à Acre en 1291 la même valeur guerrière. En toutes circonstances, ces gens que le luxe eût pu amollir se confirment des lions. Chez d'autres, — chez presque tous, — l'adaptation est en grande

(1) La noblesse franque de Syrie produisit notamment tout un groupe de jurisconsultes : Jean d'Ibelin, Raymond de Couches, Gérard de Montréal, Arnould de Giblet. Le goût des lettres et des sciences s'était d'autre part répandu. Boheddin dit que Renaud de Sagette était un des hommes les plus instruits dans les lettres orientales. Il entretenait chez lui un docteur arabe chargé de lui lire et commenter les œuvres musulmanes

partie due à ce *désir de plaire* qui, de tout temps, a été, est, sera de leur race; entrant de plain-pied dans la vie orientale, accueillans aux races, tolérans aux sectes, ils n'ont point seulement cherché la satisfaction d'une politique ou l'aisance de la vie, mais la joie de paraître, aux yeux des populations conquises, les plus humains des humains. Partout il est écrit que le Franc a voulu qu'il fût dit que « *la terre des Francs était terre de franchise.* » Et il n'y a pas là qu'un jeu de mots heureux.

Par là ils ont fondé une colonie qu'on juge mal, — comme on a longtemps mal jugé tout ce qui est du Moyen Age. On loue assez communément de notre temps les Anglais d'avoir su être par excellence le peuple colonisateur parce que, restant Anglais, du Canada au Cap et de l'Inde à l'Australie, ils ont su laisser aux peuples conquis leurs lois et leurs mœurs. Si l'on considère de quel libéralisme s'inspirait le régime établi en Syrie, on ne voit point pourquoi on ne décernerait point aux Francs du XIIe siècle la même louange. Car s'ils gardèrent leur organisation propre, ils donnèrent à leurs sujets, avec la liberté de faire leurs affaires et de les faire fort bien, ce que l'homme met au-dessus de la liberté même, *la justice.*

LA CHUTE DU RÉGIME

Le royaume de Syrie devait durer cependant moins de deux siècles. Il avait en 1153 atteint son apogée par la conquête d'Ascalon, mais déjà il avait, en 1144, perdu Édesse. En 1187, Salah ed din, — Kurde devenu sultan d'Égypte, — le *Saladin* de nos chroniques, envahissait par le Sud la Terre Sainte, battait à Tibériade Guy de Lusignan, le faisait prisonnier, investissait, puis, le 11 octobre, prenait Jérusalem, y faisant abattre les croix et purifier les églises qu'il transformait en mosquées. Il conquérait toute la partie méridionale du royaume, y compris Saint-Jean d'Acre qui seul put lui être repris par les rois d'Occident croisés et qui devint capitale du royaume de Syrie singulièrement diminué. L'empereur allemand Frédéric II Hohenstaufen, qui s'attribuait des droits sur ce royaume, put bien en 1229 obtenir, par la voie des négociations, du Soudan d'Égypte la restitution de la Ville Sainte; mais ce Souabe, excommunié par le Pape et honni de la Chrétienté, ne put ni trouver un prêtre pour le couronner au Temple, ni se faire accepter des

seigneurs francs que révoltait la grossière astuce de ce Germain; après avoir abandonné la Terre Sainte, — qui n'avait été pour ce Hohenstaufen qu'un caprice malheureux, — il laissa le soudan Eioub reprendre pour toujours Jérusalem. Le saint roi Louis IX, après l'échec de sa croisade d'Égypte, parut en Syrie; mais s'il fit pieds nus le pèlerinage de Nazareth, il détourna ses yeux pleins de pleurs sur la Ville Sainte qu'il ne pouvait recouvrer. Il pensait y parvenir quand, en 1270, il se croisait derechef. Sa mort sembla clore l'ère des saintes expéditions.

Un nouvel ennemi, Bibars, soudan d'Égypte, se jeta en 1285 sur ce qui restait de l'ancien royaume de Syrie et, ayant détruit Césarée, Arsuf, Jaffa et Antioche, il enleva encore la forteresse de Makrab et Tripoli, ravagea deux ans la Phénicie et fit, de Jérusalem à Antioche, massacrer 100 000 chrétiens. Acre restait le seul débris du royaume. Les puissances islamiques conjurées fondirent sur la ville. Le siège de la malheureuse cité nous a été conté ici même d'une façon aussi précise qu'émouvante (1). Tous s'y étaient réfugiés : Roi, patriarche, princes, prêtres, grands maîtres des Ordres, moines, capitaines, bourgeois, femmes, derniers descendans des Francs de Syrie. Le 18 mai 1291, après une résistance où il parut bien, je le répète, que la valeur guerrière n'avait pas décru chez ces chrétiens, la ville succomba, livrée à une effroyable lutte de rues que suivit un épouvantable massacre. Ceux qui y échappaient se réfugiaient à Chypre où, depuis 1192, les Lusignans régnaient : le Roi garda, avec les *Assises*, le titre de roi de Jérusalem et installa sur ces terres les débris du corps féodal, mais la Syrie était perdue pour les *Francs*. Ils y avaient régné exactement cent quatre-vingt-douze ans.

*
* *

Quoi qu'en aient dit certains historiens, je ne crois pas qu'il faille chercher dans le régime même la cause de cette chute. Le royaume a succombé à des événemens extérieurs à sa constitution. Je concède volontiers que des divisions entre princes chrétiens les empêchèrent d'affermir leur empire en l'étendant. Et j'admets que, dans une certaine mesure, l'insu-

(1) Par M. Schlumberger en juillet 1913.

bordination des grands vassaux se trouvait favorisée par la constitution que les féodaux avaient instaurée en 1099, — encore qu'elle eût été bien amendée par l'*Assise* du roi Amaury. Mais divisions entre princes et querelles de vassaux à suzerains ne sont pas le fait de ce seul royaume : l'histoire de France, pendant tout le Moyen Age, est faite de cent événemens tout pareils, et la France n'a pas succombé. Elle n'a pas succombé à cause de la qualité de ses rois et de certains de ses hommes d'État.

S'il faut en effet chercher à la chute du royaume franc de Syrie des causes autres que d'irrésistibles invasions, c'est, plutôt que dans la constitution même, dans la qualité de la dynastie qu'il faudrait les chercher. Jérusalem ne connut sur le trône de Sion que des héros; mais, sauf Amaury, il n'apparaît point qu'ils aient été des politiques supérieurs, — tels que, pour notre fortune, l'ont été la plupart des fils de Capet. Ils ne surent point notamment concevoir et appliquer une *politique dynastique*, — la seule capable de fonder un empire. Les Francs (la question ne s'étant point posée pour les Capétiens, pendant trois siècles et demi) n'avaient point alors découvert la *loi salique :* quatre femmes régnèrent souverainement à Jérusalem; elles apportèrent la couronne à des princes à qui l'amour d'une femme ne suffisait point à conférer le prestige solide qui entoure le Roi né dans la pourpre. Le trône changea quatre fois de maison en un siècle et demi (Lorraine, Flandre, Anjou, Lusignan, Brienne, sans parler d'un Monferrat qui fut éphémère et d'un Hohenstaufen qui usurpait). Encore le fait eût-il pu être avantageux, si chaque prince consort eût apporté à la couronne un domaine qui l'enrichît. Mais, loin de pratiquer cette *politique du domaine*, qui pour les Capétiens fut la politique essentielle, les rois de Jérusalem semblèrent, au contraire, éviter, écarter toutes les occasions qui leur eussent permis de réunir entre les mains propres seigneuries et principautés. Au lieu de centraliser, ils décentralisèrent, ne cherchant point, d'autre part, à devenir riches, seul moyen de devenir puissans. Par là ils restèrent démunis de l'autorité *réelle* que donnait seule, au Moyen Age, la possession du sol. Et n'étant point, par ailleurs, maîtres absolus de cet État sans cesse menacé, ils ne pouvaient faire tête à l'ennemi que par des appels à l'union, et l'union durable n'a jamais été de ce monde, — même parmi les Francs.

Il est donc peu contestable que les forces dont ils dispo-

saient fussent instables. En outre, leurs moyens militaires étaient faibles. Le souci de laisser à la *nation syrienne* la liberté les empêcha de former, en dehors de l'armée féodale, une armée. Les *Turcopoles* n'étaient que des mercenaires et les rois, dépourvus de domaine, étaient pauvres. Il fallait donc, à chaque assaut de l'Islam, faire appel à l'Europe chrétienne. Mais Français, Anglais, Allemands ou Italiens, les Croisés qui arrivaient, arrivaient tard. Le mal était fait et difficilement réparable. Par ailleurs, ces croisés étaient conduits par de hauts seigneurs : trois rois de France, deux Césars allemands, un roi d'Angleterre parurent en Syrie : le roi de Jérusalem trouvait en eux des alliés incommodes; « Dieu me garde de mes amis! » était-il sans doute tenté de dire; il ne pouvait, malgré l'autorité que lui donnait sa connaissance des lieux, inspirer ni même influencer leurs projets; aucune unité d'action n'était possible, — donc aucune action utile.

Et précisément parce qu'ils ne surent point se faire un trésor avec un domaine et, avec un trésor, une armée, ils ne purent jamais compléter — ce qui était indispensable, — leur royaume : Alep et Damas leur échappèrent. Qui veut vraiment profiter de la Syrie doit y joindre une partie de la Mésopotamie. Mais avant d'aller à Mossoul, il eût fallu posséder tout au moins Damas et Alep.

Cependant, ce n'est point par l'Est, c'est par le Sud que se produisirent les dernières invasions. C'est ce qui me fait dire qu'en dernière analyse, c'est hors du royaume, de sa constitution politique, sociale et même géographique, qu'il faut chercher les vraies causes de sa chute. Le royaume, isolé entre trois masses islamiques, était destiné à périr le jour où, refoulé une heure, l'Islam aurait retrouvé un chef. Il en retrouva un dans Saladin, grand homme de guerre et d'État, et, conduit par cet homme, l'Islam emporta dans un tourbillon le régime franc. La Syrie franque n'eût peut-être pu résister que si, au lieu d'être un *royaume* indépendant, elle eût été une vraie *colonie*, dépendant d'un grand roi d'Occident qui, intéressé à la garder, l'eût nourrie de soldats, gouvernée avec suite ou simplement couverte de son prestige. Elle n'était, par rapport au reste de la Chrétienté, qu'une avant-garde très hasardée, — et d'une armée qui mettait, à chaque alerte, deux ou trois ans à se mobiliser.

Le régime franc sombra dans l'aventure. Lorsque, au prin-

temps de 1291, le soudan Kilaououn eut rejeté à la mer les restes sanglans de la société franque, il sembla que l'histoire des Francs de Syrie était close.

UNE POPULARITÉ SÉCULAIRE

Elle ne l'était pas.

Je ne veux point parler ici de ce *post-scriptum* à cette histoire qu'écrivirent jusqu'en 1489 dix-huit souverains francs de Chypre, régnant appuyés sur les *Assises*, bâtissant de Nicosie à Famagouste ces monumens que nous a jadis révélés M. Enlart, faisant fleurir l'art et la langue de France sur cette côte d'Asie, au point qu'au début du XVIe siècle, on y plaidait encore en langue d'*oil*. Et pas plus je ne compte aujourd'hui évoquer cette colonie militaire de Rhodes qui, grâce aux Hospitaliers, resta jusqu'en 1522 un autre témoin de notre domination dans les parages d'Asie.

A l'époque où Rhodes, à son tour, succombait sous les coups du sultan Soliman et où Étienne de Lusignan protestait âprement contre la dépossession de sa famille, chassée de Chypre, l'Infidèle, partout vainqueur, s'inclinait devant d'autres survivances, — celles-là *d'ordre moral*. En 1535, Soliman concluait avec François Ier les *Capitulations*, qui assuraient à la nation française, avec d'autres avantages considérables dans tout le Levant, le protectorat des Syriens chrétiens et la garde des Lieux Saints. Que la diplomatie du souple Valois ait été pour beaucoup en ce concordat, nul ne le conteste. Mais les titres qu'étalait le roi de France, il allait les chercher ailleurs que dans ses archives d'État. Le Franc était resté prestigieux et même populaire du Taurus à la Mer-Rouge. Son nom, qui restait synonyme de chrétien aux yeux des Infidèles, était resté, à ceux des Syriens, synonyme de défenseur du droit.

Tel est généralement ce qui survit à notre domination. « Quelles terres n'avons-nous pas conquises et perdues! » gémissait l'historien Buchon, qui venait d'explorer les anciennes principautés franques de Grèce. Nous ne les perdons jamais complètement. Des rives du Saint-Laurent à celles du Nil, ce que nous avons possédé nous reste acquis, tout au moins par le cœur. Une sorte d'*amitié* survit à nos désastres, — des siècles parfois. Cela tient à ce que, de toute domi-

nation française, il reste un souvenir : celui d'une *justice*.

Nous avons vu qu'en Syrie ç'avait été la principale condition de notre régime : l'institution d'une justice. Les *Assises* furent le premier code qu'ait connu l'Orient depuis les Romains, et elles ne semblaient inspirées que de ce souci : assurer à chacun la justice. Un libéralisme singulier, — ce néologisme anachronique s'impose, — présida à l'organisation d'une terre où tant de races, de classes, de sectes coexistaient. Les Francs résolurent le problème par l'établissement des *justices*. Par là le roi de la Syrie franque mérita l'honneur, — fort lourd, — de siéger dans le « Palais de Salomon. »

« Terre des Francs est terre de franchise, » disait un chroniqueur d'Orient. Les historiens arabes eux-mêmes ont reconnu que, non seulement Syriens et Arméniens venaient des terres non francisées s'établir sous la loi de Jérusalem, mais les Musulmans mêmes, parce que, « ayant à se plaindre de leur gouvernement et de ses injustices, ils n'ont qu'à se louer de la conduite des Francs, *en la justice de qui on peut se fier*. » Tout le secret d'un prestige si longtemps survivant tient dans cet aveu d'un ennemi.

Les seigneurs arabes et turcs occupaient les châteaux forts bâtis par nos chevaliers, et les églises romanes étaient devenues mosquées où le Prophète était loué, et, ailleurs, châteaux et églises croulaient sous les injures ; mais un monument restait debout : le souvenir de la justice franque. Et c'est là un patrimoine que ni les révolutions d'Orient, ni les entreprises de nos adversaires, ni nos propres révolutions n'ont pu détruire. Ce patrimoine moral, — que, de François Ier à Napoléon III, les souverains de France ont étayé de leurs efforts, — nous l'avons par ailleurs fait fructifier par nos missions, augmenté par nos bienfaits, fortifié par nos services. Nul ne saurait nous en disputer l'avantage ni la gloire. Et ce sont, — avec de plus récens, — les parchemins jaunis, mais encore éclatans, que la France, héritière des Godefroy de Bouillon et des Guy de Lusignan, jetterait, le cas échéant, sur le tapis autour duquel se discuteraient, un jour, les titres et les droits.

LOUIS MADELIN.

L'ÉTERNELLE PRÉSENCE

NOCTURNE EN UN ACTE, EN VERS[1]

PERSONNAGES

LA MÈRE | LE FILS

Un intérieur assez simple. La chambre d'un jeune homme. Table à écrire, armoire, planchettes couvertes de livres. Une mère aux cheveux blanchissans veille près de la cheminée. Un lit apparaît vaguement, derrière ses rideaux, dans un coin d'ombre. Il doit être très tard : grande sensation de mystère nocturne. La lampe éclaire à peine, mais une fine clarté lunaire argente les rideaux de vitrage. Très loin, sourdes rumeurs de canon qui cesseront après le premier vers.

LA MÈRE, seule.

Mon Dieu ! mon Dieu !... toujours ce grondement là-bas !...
Elle tend l'oreille, n'entend plus rien.
Puis tout se tait... Quelle heure est-il ? — Je ne sais pas...
Tard sans doute, car l'huile a baissé dans ma lampe.
Elle fait un mouvement pour se lever, attend encore.
Allons !... parmi cette ombre où la mort rôde et rampe,
Triste mère inutile, hélas ! à quoi te sert
De t'accouder sans fin à ton foyer désert ?...

Quel impossible espoir te rive à cette place
Où, quand il rentrait tard, tu songeais dans ton coin ?
Les veilles ont usé ta pauvre tête lasse,
Et les beaux jours, — encor si près ! — sont déjà loin.

(1) *Copyright by* André Dumas, 1917.

Que pourrait t'apporter cette nuit de Décembre?
Ton fils s'en est allé pour ne plus revenir...

Elle s'est levée, s'arrête, promène ses regards autour d'elle.

Et pourtant sa présence emplit encor la chambre.
Chaque objet remué réveille un souvenir.

Rien n'a changé!... Parmi son linge, dans l'armoire,
Les robes qu'il portait tout petit sont encor.
Ses cahiers, ses jouets dorment là... Sa mémoire
S'associe à tel point à ce calme décor,

Ses livres familiers rangés sur cette planche
Parlent tant de celui qui se pencha sur eux,
Et cette grande nuit de lune, pâle et blanche,
Ressemble tant aux nuits où nous étions heureux,

Aux soirs où je restais, près de l'âtre, à l'attendre,
Que parfois ma raison s'égare, et, par moment,
Je crois presque le voir reparaître, et l'entendre
Me répéter : « Bonsoir, maman!... »

UNE VOIX dans l'ombre, presque un murmure.

Bonsoir, maman!...

LA MÈRE.

Lui? — Non... J'ai pourtant bien entendu... Non, personne...
Rien qu'un souffle qui passe, un rideau qui frissonne.
Faut-il qu'au moindre bruit je sois tout en émoi?...
C'est fini! Bien fini!...

L'apparition s'est faite, plus douce que tragique, d'un « bleuet, » bien sanglé dans sa tenue propre, n'évoquant plus rien des horreurs de la guerre.

LA VOIX, plus nette.

Pardon, maman. C'est moi...

LA MÈRE, comme dans un rêve, doutant encore.

Toi, mon fils!...

Elle tend les bras, hésite, ne pouvant croire.

LE FILS, avec une infinie tendresse.

Oui, la nuit, dans l'immense mystère
De cette heure où les cieux semblent un peu plus près,
A ceux qui comme nous s'aimèrent sur la terre,
Dieu permet quelquefois des rendez-vous secrets.

Car c'est un grand secret que l'homme heureux ignore,
Mais quand tout dort, que tous les bruits sont assoupis,
Plus d'une qui pleurait a pu surprendre encore
Le pas du bien-aimé glissant sur le tapis.

Et pour bercer ta peine et calmer tes alarmes,
Je viens à toi, ma mère...

LA MÈRE.

Oui... c'est toi que je vois...
Mes yeux discernent mal, brûlés par trop de larmes,
Mais je reconnais bien tes gestes et ta voix.

C'est toi que j'ai veillé pendant ces nuits sans nombre
Où j'épiais ton souffle et te parlais tout bas...
Et si je fais un rêve et si tu n'es qu'une ombre,
Fantôme de mon fils, je ne te chasse pas!

Hélas! dans ma détresse et dans ma solitude,
Je t'ai tant appelé depuis que tu partis,
Mon petit, au visage apâli par l'étude,
Car nos fils, même grands, sont toujours nos petits!...

Aussi qu'allas-tu faire en la grande bataille?...
Toi, si frêle et chétif, pourquoi partir?... Pourquoi?...
Pour les rudes combats tu n'étais pas de taille.
La guerre, mon enfant, ce n'était pas pour toi.

Mais tu rêvais de gloire et je cachais ma crainte.
Ah! le jour du départ, quand le train s'ébranla,
Que ne t'ai-je serré d'une assez forte étreinte
Pour te garder?...

LE FILS, sur un ton de très tendre reproche.

Maman ! non ! ne dis pas cela...

Rappelle-toi Paris, le tumulte, la gare,
Où tu voulus, vaillante, accompagner ton fils,
Et ces mères, roulant dans l'immense bagarre,
Qui faisaient par milliers le grand don que tu fis.

Rappelle-toi ce peuple insoucieux naguère,
— Travailleurs, boutiquiers, commis, étudians, —
Clamant *la Marseillaise*, ou criant : « Guerre !... Guerre !... »
Quand bondissaient vers l'Est les trains impatiens.

Les filles de Paris jetaient aux gars des roses,
L'ouvrière escortait l'ouvrier faubourien,
Des couples à l'écart songeaient à tant de choses
Qu'ayant trop à se dire, ils ne disaient plus rien.

Un sifflement soudain marqua l'adieu suprême.
Alors un grand baiser vers toi me souleva.
Tes bras me retenaient, mais tu m'offrais quand même.
Ta bouche disait : « Reste ! » et tes yeux disaient : « Va !... »

LA MÈRE.

Mon petit, de ce jour chaque détail me reste.
Le moindre souvenir demeure si vivant,
Que, d'eux-mêmes parfois recommençant leur geste,
Mes bras pour t'enlacer se tendent en avant.

Et elle tend les bras comme pour étreindre une ombre insaisissable.

Et je te vois encor, debout à la portière,
Me jetant un dernier baiser avec la main...
La rame des wagons glissa vers la frontière,
Alors je me vis seule et repris mon chemin.

Un train me ramena dans le village vide
Où le triste jour d'août lentement s'achevait.
Collant à ses carreaux son visage livide,
Presque à chaque fenêtre une femme rêvait.

Et le soir descendit, le premier soir du drame.
Je restai seule... Un train, je ne sais où, siffla.
La maison avait l'air d'avoir perdu son âme.
La France a peu dormi, mon fils, cette nuit-là.

Et, depuis lors, ma vie a passé, morne et grise,
Dans notre étroit logis que ta mort fit si grand.
Nuit après nuit, je reste à regarder, surprise
Que, rien n'ayant changé, tout soit si différent.

Parfois un bruit léger scande le grand silence.
Je me dresse, et j'ai beau, de mes yeux bien ouverts,
Chercher quel balancier dans la nuit se balance,
Je n'entends que le grand tic tac de l'univers...

LE FILS.

Crois-tu donc, maman, peux-tu croire
Que jamais l'ardeur des combats
Pût effacer de ma mémoire
La mère qui veillait là-bas?
Je le sais... Le sort fut sévère
Que l'âpre devoir t'imposa.
Rude à gravir fut ton calvaire,
Pauvre « maman » *dolorosa.*
Mais si ton fils, mort pour la France,

N'est pas tombé, ma mère, en vain,
Peut-être aussi que ta souffrance
Répond à quelque but divin,
Peut-être que, toute meurtrie,
Si tu sanglotes à présent,
C'est qu'il fallait à la Patrie
Tes pleurs comme il fallut mon sang!

Va!... Ceux que l'égoïsme mène,
Ceux-là qui n'ont rien assumé
De la grande douleur humaine,
Qui n'ont point souffert, point aimé,
Plains-les!... Notre part est meilleure.
Jésus l'a dit et je le crois :
« Heureux, heureux celui qui pleure!... »
Pauvre maman, porte ta croix.

LA MÈRE.

Mais, mon petit, ma part dans la commune épreuve,
Je l'acceptais... Pourtant, moi, j'étais déjà veuve.
J'avais payé ma dîme et n'avais plus que toi.
Pourquoi m'a-t-il fallu t'abandonner?... Pourquoi
Fallut-il qu'à ta mort te manquât ma tendresse?...
J'ai beau faire, un remords confusément m'oppresse.
Je sens que la maman qui rebordait tes draps
Eut tort de ne pouvoir te prendre dans ses bras.
Pour te rendre plus doux l'instant du grand passage.
Je t'aurais dit : « Dors bien... Vois... Je suis là... Sois sage... »
Et je t'aurais baisé le front si tendrement
Que tu n'aurais pas su que tu mourais...

LE FILS, très ému.

Maman!...

LA MÈRE, pousuivant.

Toi qui si loin, si seul, sans amour, sans asile,
Tombas!...

LE FILS, dominant son émotion pour consoler sa mère.

Mourir, maman, n'est pas si difficile!...
— Je revois tout : c'était un matin de juillet.
La campagne immobile aurait eu l'air déserte,
Si, coupant les prés verts, une ligne moins verte
N'avait marqué la place où l'ennemi veillait.
— D'invisibles canons, tapis sous la ramée,
Grondaient : moi, je guettais à mon créneau, suivant
Du regard le vol blanc des flocons de fumée,
Quand un cri résonna tout à coup : « En avant!... »
— Tous partirent!... Soudain la bataille fit rage.
Nous allions, salués par les tirs de barrage,
Bondissant côte à côte, en groupes fraternels,
Sous l'entre-croisement des obus... Les shrapnels
Éclataient. Dans le vent passait *la Marseillaise*.
Ayant jeté mon sac pour courir plus à l'aise,
J'allais, ivre, léger, sans poids... Il me sembla
N'avoir jamais vécu que pour cet instant-là!...

J'allais... Dans un rapide éclair de vie intense,
Devant moi repassa toute mon existence.
Et je t'apercevais, maman, si nettement
Que jamais tu ne fus plus près... Mais, au moment
Où notre vague allait atteindre une tranchée,
Soudain je me sentis la poitrine touchée.
Je tombai. Mes regards se brouillèrent un peu.
Et je me dis : « La mort ! c'est donc cela !... »

LA MÈRE.

Mon Dieu !...

LE FIS, de plus en plus calme et consolant.

Et ce fut un instant très paisible et très tendre.
Sur le sol maternel il fut doux de m'étendre.
J'oubliais l'ennemi qui s'acharnait là-bas,
Pour ne penser qu'à ceux que j'aimai sur la terre,
Ceux pour qui librement, en soldat volontaire,
J'ai combattu les bons combats.

Tous je les revoyais à ce moment suprême :
— Femmes, enfans, vieillards, jeunes filles, — et même
La vierge aux blonds cheveux qui me sourit un jour.
Et, malgré l'ouragan déchaîné dans la plaine,
Sous le beau ciel d'été je mourus l'âme pleine
De moins de haine que d'amour.

Dans un dernier adieu ton enfant t'a bénie.
Puis, sans même un sursaut de lutte ou d'agonie,
Il me sembla bondir d'un bord à l'autre bord.
— Ce fut tout. — Je fermai les yeux une seconde.
Lorsque je les rouvris, j'étais dans l'autre monde.
J'ai d'un coup dépassé la mort.

LA MÈRE, que gagnera progressivement une sorte d'extase.

Pour la première fois, mon fils, pour la première,
Ces grands mots consolans je les entends ce soir.
Comme, à l'aube, la nuit se teinte de lumière,
Ta parole à mon deuil mélange un peu d'espoir.
Oui. Tu revis !... Des voix obscures qui m'arrivent
Disaient bien ta présence invisible, en effet.

D'ailleurs, je le comprends, tant que les mères vivent
Les fils ne peuvent pas être morts tout à fait.

J'accepte tout. — Debout au clair appel des armes,
— Oui! — tu fis bien d'offrir ta poitrine au canon.
Quand la France est en pleurs, je veux ma part de larmes,
L'on voudrait m'épargner que je répondrais : « Non. »

Songer pourtant, songer qu'il nous était possible
De rester tous les deux bien serrés sous ce toit!...
Ta vie aurait coulé, lente, heureuse, paisible...

LE FILS.

C'est alors que vraiment je serais mort pour toi.

LA MÈRE, après un temps, sentant un espoir renaître.

Donc, c'est vrai?... Des liens peuvent unir encore.
La mère presque morte au fils presque vivant.
Tu m'aperçois de quelque étoile que j'ignore.
Tu te penches sur moi comme avant...

LE FILS.

Mieux qu'avant!...

Je ne suis plus qu'à toi, tout entier, sans partage.
Qu'aurait-il fait de moi, le monde, où, chaque jour,
Ton fils en grandissant te quittait davantage?
Rien ne peut désormais atteindre notre amour.

Je sais tous les secrets de ton âme blessée.
Jamais si tendrement dans ton cœur je ne lus.
Jamais ton fils, sans cesse occupant ta pensée,
N'a tant compté pour toi que depuis qu'il n'est plus.

Et nous nous rejoindrons tôt ou tard dans l'espace.
Encore quelques nuits de solitaire émoi!...
Chaque instant nous rapproche, et chaque jour qui passe
Est comme un pas de plus que tu ferais vers moi.
Nous nous retrouverons tels qu'aujourd'hui nous sommes.
Et ton petit, maman, qui te sera rendu,

Demeure ton trésor sur la terre où les hommes
N'ont éternellement que ce qu'ils ont perdu.

LA MÈRE, peu à peu gagnée, tout enveloppée d'une tendresse mystérieuse.

Oui, petit, je sens ta présence.
Comme au matin de ta naissance
Mon être a tressailli d'espoir.
Ta chambre vide... n'est plus vide,
Puisque le temps qui se dévide
Prépare un éternel revoir.

Tu resteras ma douce étoile.
J'avais devant les yeux un voile
Qui s'est lentement écarté.
Ta voix a fait ma nuit moins sombre...
— Ah! si ton ombre... était une ombre,
Que serait alors la clarté?...

Les premières blancheurs du jour filtrent à travers les rideaux.

LE FILS.

Mais déjà l'aube pâle argente la fenêtre.
Pourtant, si l'heure tinte où je dois disparaître,
Tout le meilleur de moi te reste...

LA MÈRE, voulant le retenir.

Oh! parle encor!...
Répète-moi...

LE FILS, jetant cette phrase comme un adieu.

L'amour est plus fort que la mort.

LA MÈRE, pour bien se convaincre elle-même.

Oui. D'invisibles fils qui nous liaient nous lient.
A tout, même à la mort, ils pouvaient résister.

LE FILS.

Les morts n'oublient jamais que ceux qui les oublient.
Il ne tient qu'à l'amour de les ressusciter!...

ANDRÉ DUMAS.

LES
RÉVOLUTIONS ÉCONOMIQUES
DE LA GUERRE

II[1]

CHEZ LES NEUTRES

I

A côté des nations qui, avec leur sang, écrivent l'histoire, comment vivent celles qui, plus heureuses, la lisent, mais ne la font pas ? Il est pour les belligérans des degrés dans la gêne, et l'on ne saurait comparer les Français qui mangent du pain blanc aux Allemands qui mangent du pain noir ; mais, pour nos alliés comme pour nos ennemis, la cherté est cause de misère. Pour les neutres, elle est parfois effet de la prospérité. La vie a enchéri dans tout l'univers, mais tout l'univers ne souffre pas de cet enchérissement.

Chez les neutres dont le change a monté par rapport aux belligérans de 15, 20 ou 25 pour 100, comme la Hollande, le Danemark, la Suède et la Norvège, il est clair que la cherté ne vient pas d'une inflation monétaire, d'une abondance excessive de cet instrument de crédit qu'est le billet de banque ; mais chez eux les prix, quoique exprimés en une monnaie recherchée et qui fait prime, subissent l'influence des frets sur les objets

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

importés par mer, et, lorsqu'il s'agit d'une marchandise dont le blocus prive l'Allemagne, les efforts faits par nos ennemis pour se la procurer se traduisent chez leurs voisins par une hausse sensible de ces articles. La liste en est longue : ils comprennent toute la contrebande de guerre, les Alliés ne la laissant pénétrer en pays neutres qu'autant que ceux-ci s'engagent à ne pas approvisionner l'ennemi.

La Hollande, par où transitaient avant la guerre des milliards de francs d'importations allemandes, a pris des mesures énergiques pour remplir loyalement ses engagemens envers les Alliés : elle a créé tout au long de ses frontières de l'Est une zone de contrôle de 10 kilomètres; les villes de cette région ont été déclarées en état de siège, ce qui permettait une plus stricte surveillance militaire. A Tilburg, tous les chemins conduisant hors de la ville sont barricadés et les véhicules contrôlés; à Wow, à Philippine, des bandes de contrebandiers ont été souvent arrêtées et des compagnies d'agens cyclistes ont été déplacées maintes fois, parce qu'elles s'entendaient trop bien avec les habitans; depuis quelques mois on a doublé les postes. L'appât du gain, pour le simple soldat auquel on offre des sommes énormes, l'incite évidemment à laisser les fraudeurs passer à travers les lignes hollandaises.

Les Allemands, qui laissent les marchands hollandais s'avancer sur territoire belge, ne négligent rien pour provoquer la contrebande; dans une affaire d'exportation frauduleuse de margarine et d'huile de lin, jugée par la Cour d'appel d'Arnhem, où le procureur requérait six mois de prison, il fut prouvé que tout avait été organisé par la « Centrale d'achat » de Berlin. Tantôt c'est du cuivre qui reste en souffrance aux bords de la Meuse, par suite d'une crue de la rivière ; tantôt c'est du caoutchouc que la maréchaussée, prévenue par la légation de Belgique, saisit aux environs de Bréda. La liste noire des firmes suspectes en pays neutre, publiée par le gouvernement anglais, contient soixante-sept noms pour les Pays-Bas; mais elles sont surveillées, et l'Association hollandaise, — la *Nederlandsche Overzee trust*, — organisme qui comprend plus de sept cents employés, exerce un contrôle aussi sévère que possible sur les ventes.

Si l'efficacité de ces mesures pouvait être mise en doute, il suffirait de rappeler l'émoi et les récriminations qu'elles ont

soulevés en Allemagne. A la forte pression de Berlin, exigeant officiellement la vente des graisses, le gouvernement néerlandais n'a pourtant pas cédé. Sa résistance se justifiait par les nécessités intérieures, pour les huiles par exemple qui avaient doublé. Pour les produits de son propre sol, la Hollande demeure libre; à condition de ne pas trop se démunir, elle exporte une partie de ses denrées agricoles à des conditions avantageuses : les fromages ont haussé de 33 à 70 florins les 50 kilos; les œufs, de 4 à 7 florins le cent. Le même produit, sur le marché hollandais, vaut plus ou moins cher, selon qu'il est accompagné ou non d'un permis d'exportation : avec permis, le beurre se vend 4 fr. 70; sans permis, 3 fr. 20; chiffre d'ailleurs double de ce qu'il valait en 1914. On conçoit que les envois de bétail, de laitages ou de légumes se soient multipliés dans la proportion de 40, 60 ou même 100 pour 100.

Cet excès de sortie de ses productions, pompées par l'Allemagne, crée une hausse dont la Hollande *profite;* elle en *subit* une autre sur les articles introduits du dehors : sur le sucre qui a doublé, sur l'alcool de grain qui a triplé. Si le renchérissement de la vie n'est estimé en moyenne qu'à 32 pour 100 dans les Pays-Bas, c'est que d'autres prix ont peu varié. C'est même parce que celui de l'étain, par exemple, était demeuré bas que le ministre des Colonies a vendu, dit-on, 800 000 kilos d'étain de Bornéo à l'Allemagne, afin d'obtenir des couleurs d'aniline dont l'industrie des Indes néerlandaises avait besoin.

D'Allemagne aussi ont été exportés cet été nombre de pneus de bicyclettes en Hollande, où leur apparition a causé quelque surprise. Ils étaient tirés, croit-on, des magasins français saisis dans le Nord de la France, et le gouvernement allemand les laissait sortir pour ne pas perdre complètement le marché hollandais. « Chose qui paraît incroyable et qui pourtant est vraie, disait en 1916 l'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam, l'Allemagne exporte aux Pays-Bas des articles en soie et coton et des parties de machines dont le cuivre forme la partie essentielle. »

Il est peu probable que ces ventes aient été de quelque importance; mais il est certain que le libre-échange néerlandais profitait depuis longtemps à l'Allemagne : c'est ainsi qu'avant la guerre on construisait aux Pays-Bas les chalands rhénans en tôle allemande, *moins cher que dans le pays producteur* des

matériaux, parce que le Syndicat des métallurgistes germains consentait des rabais à la Hollande, où, les salaires aussi étant plus bas, les chantiers établissaient les mêmes types à moindre prix.

Ce principe de la porte ouverte auquel les Pays-Bas sont attachés et qu'ils se flattent de maintenir après la paix, — leur ministre des Finances, M. Treub, l'a nettement déclaré à la seconde Chambre, — fera naturellement de leur territoire le dépôt d'élection des produits allemands, pressés de se répandre sur le globe. La Hollande sera ainsi favorisée d'une grosse clientèle de transports, mais entraînée *commercialement* dans la sphère d'influence germanique ; il se peut que son *industrie* en éprouve quelque gêne, si l'Entente économique, conclue entre les Alliés, n'est pas un vain mot.

La Belgique, au contraire, cherchera dans son industrie la base de sa prospérité future ; elle a de la houille à revendre et pourra même alimenter de coke les hauts fourneaux des nations voisines, s'il est exact que l'on ait découvert, quelques mois avant la guerre, dans le Sud de la Campine, à une faible profondeur, la suite des riches veines de la Westphalie. Chacun sait que le charbon de notre bassin lorrain est impropre à la transformation en coke et que, pour la fabrication du fer, nous étions tributaires du coke allemand, dont il a été introduit chez nous, en 1913, pour 160 millions de francs. La Belgique industrielle, victime de l'hypertrophie du transit, était inondée des marchandises de l'Allemagne, qui dominait même à Anvers où, par sa marine de commerce, elle contrôlait toute l'exportation.

II

D'Allemagne aussi dépendaient les royaumes scandinaves, pour nombre d'objets fabriqués et de denrées agricoles : les usines germaniques ont fixé à leur gré le cours des articles dont elles avaient le monopole ; elles ont fait savoir l'hiver dernier à leurs correspondans danois que tous les produits colorans seraient majorés de 400 pour 100 et que le paiement devrait se faire en couronnes danoises. Pour les denrées, au contraire, les Allemands ont subi les lois des Scandinaves ; la Suède a été sollicitée de leur vendre celles que précédemment

elle leur achetait : seigle et avoine, viande et lard. En effet, depuis que la Suède a cessé d'être un État purement rural, — un tiers de la population étant employé dans les manufactures, — elle a perdu le pouvoir de se nourrir elle-même : 3 millions de quintaux de grains, presque autant de viande, 30 millions d'œufs, etc., y étaient annuellement importés. Aussi le prix des blés, — ou plutôt des seigles dont il se consomme deux fois plus, — monta-t-il jusqu'à 70 pour 100 au-dessus du taux ordinaire, en ce pays qui jouissait pourtant, comme ses voisins, d'une « commission de ravitaillement » et de maxima imposés par décret.

On se mit spontanément à fabriquer par économie un pain spécial, avec des flocons de pommes de terre mélangées à la farine dans la proportion de 10 pour 100 ; la distillerie fut supprimée pendant quatre mois et l'on fut sur le point d'interdire l'emploi du grain pour les bestiaux. La hausse n'est plus maintenant que de 30 pour 100 sur le pain et c'est au même taux que l'on évalue le renchérissement moyen de l'alimentation depuis la guerre. Ici, comme en Hollande, les chiffres sont exprimés en une monnaie qui fait prime de 29 pour 100 sur l'allemande. Le surcroît de dépenses, que l'on peut évaluer à 230 francs par an pour un ménage de travailleurs, a été compensé par une hausse sur les salaires. Les mêmes phénomènes s'observent en Norvège et en Danemark, en tenant compte, pour ce dernier royaume, que les prix du temps de paix y étaient toujours plus bas que dans les deux autres.

Il se produisit de brusques sauts, lorsque Copenhague, l'an dernier, acheta *en un jour* 690 000 livres de thé sur le marché anglais, alors que ses acquisitions normales étaient de 1 100 000 livres *par an ;* il y eut aussi un boum du hareng, qui doubla, et une baisse passagère de la viande en 1914, parce que la rareté des fourrages avait fait abattre quantité de bétail. Sur le beurre, les interdictions autant que les licences de sortie firent osciller fortement les cours ; ils s'étaient élevés en Scanie à 6 fr. 50 le kilo lorsque le gouvernement suédois en prohiba l'exportation, sauf pour qui s'engage à vendre à l'intérieur partie de sa production à prix convenus. Sur l'exportation des beurres, si le gouvernement danois ne publie aucune statistique et prend toutes les précautions pour empêcher le public d'être renseigné, c'est qu'il redoute de mécontenter soit l'Alle-

magne qui paie 3 couronnes 45 le kilo, soit l'Angleterre qui ne paie que 2 couronnes 50, mais qui tient la clef des provisions d'outre-mer.

Chez les Alliés, la cherté vient d'une disproportion entre les besoins et les ressources, entre la consommation et la production; quelques citoyens en profitent un peu, la nation y perd beaucoup parce qu'elle doit acheter au dehors et, — sauf l'Angleterre, — payer une prime sur les monnaies étrangères.

Chez les neutres, au contraire, dont les monnaies sont toutes au pair, certaines marchandises ont haussé sensiblement, il est vrai, sous l'influence des frets, — la tonne de charbon, par exemple, de 16 à 40 couronnes en Suède et les dépenses d'exploitation des chemins de fer ont passé de 55 à 71 millions; encore le gouvernement de Stockholm s'est-il procuré 12 millions de tonnes de Cardiff à bon marché en échange de certaines facilités de transit pour la Russie; — mais, comme la cherté de tous les produits indigènes venait uniquement d'une demande exceptionnelle de l'étranger, les classes agricoles et commerçantes ont réalisé de gros profits.

En Danemark, les dépôts aux caisses d'épargne *rurales* ont quintuplé; à Copenhague même ils ont diminué; mais, dans l'ensemble, à voir les emprunts scandinaves largement souscrits au pair dans chacun des trois royaumes; à voir le rachat par les Danois, à un taux avantageux, de la presque totalité des actions de l'*Union danoise de crédit*, société hypothécaire naguère en mains allemandes; à voir enfin le chiffre de 75 millions de francs auquel monte cette année la taxe sur les bénéfices de guerre dans ce pays de 2 millions et demi d'habitans, on se rend compte que la vente de tous les stocks, de toutes les provisions qu'ils ont écoulés à haut prix a créé dans la région scandinave une balance pécuniaire favorable.

Chez les neutres aussi, l'arrêt des importations, c'est-à-dire des concurrences étrangères, a suscité ou ressuscité des industries nouvelles ou mourantes : telle, en Espagne, celle du sucre qui traversait avant la guerre une crise terrible. « Nous avons, disait un fonctionnaire espagnol, les sucreries les plus perfectionnées comme matériel; mais il existe entre nos betteraves et celles de l'étranger une différence de 15 à 20 francs la tonne; le combustible, principal auxiliaire de la fabrication, et les moyens de transport sont chez nous aussi insuffisans que chers;

tout cela explique que notre produit ne circule sur le marché mondial que dans des circonstances exceptionnelles. »

Il avait été construit en Espagne un nombre de sucreries supérieur aux besoins nationaux qui, faute de pouvoir même lutter contre l'importation, traînaient une vie précaire. La guerre les a débarrassées de toute concurrence, a augmenté leur vente, et, comme leur machinerie était allemande, par conséquent impossible à obtenir en ce moment, les sucreries espagnoles, placées pour produire dans de meilleures conditions, se sont rouvertes, et les valeurs sucrières ont monté de 300 pour 100. Le plus curieux est que le sucre a légèrement baissé de prix en Espagne : le kilo s'y vendait en moyenne 1 peseta 20 durant les cinq années qui ont précédé la guerre ; il s'y vend maintenant 1 peseta 07 cent. Différence que suffit à expliquer la hausse du change espagnol, qui était au-dessous du pair en 1913, tandis que la peseta fait maintenant une prime de 20 pour 100 sur le franc.

Cette prime, qui renchérit pour nous les produits espagnols, contrarie par là même leur exportation, — d'ailleurs interdite pour le sucre, — et maintient dans la péninsule un bon marché relatif. Relatif, disons-nous, puisque, depuis 1913, le pain de froment et les pommes de terre ont haussé de 20 pour 100, la morue de 25 pour 100, les œufs de 30 pour 100, la viande de bœuf et de mouton de 17 pour 100 ; mais, comme les pois chiches, le lait, le riz, le vin, ont peu varié, que l'huile même a baissé de 12 pour 100, la nourriture pour la classe populaire n'a augmenté en moyenne que de 18 pour 100 dans les campagnes et de 15 pour 100 dans les villes capitales de provinces.

Tout autre a été le renchérissement des objets fabriqués et des matières premières ; beaucoup venaient de l'étranger, leurs sources se sont taries, la production indigène n'était pas capable de combler le déficit : l'Espagne, faute d'importation de Russie et de Suède, manque de bois ; ses massifs montagneux ne suffisent pas à l'alimenter ; les papetiers recommandent de les planter en épicéas, parce que la pâte à papier a haussé de 60 pour 100, ainsi d'ailleurs que les produits chimiques et le charbon. Le chanvre a fait défaut ; les lainages aussi : les draps communs, originaires, soit du pays, soit du midi de la France, ont enchéri de 200 pour 100.

Une cause contraire, — l'exportation intensive, — a eu le

même résultat pour d'autres objets : les cuirs ont triplé, la bougie et le savon ont haussé par suite de la rareté du suif, conséquence de la vente du bétail à l'étranger. Que la résine et l'essence de térébenthine, très demandées par les nations alliées pour la fabrication de leurs explosifs, aient monté, pendant que les usines de bouchons de liège, privées de commandes, ont licencié leur personnel, l'importance de ces industries n'est pas telle que la nation puisse se ressentir de leurs fortunes diverses ; tandis que la pénurie de charbon a fortement influé sur l'extraction des divers minerais, et que la disette de fer et de zinc a paralysé les constructions urbaines et provoqué des chômages forcés.

Les salaires sont loin d'avoir augmenté en même proportion que les subsistances ; dans les usines de textiles, la différence avec 1913 est seulement de 3 francs *par semaine* pour les hommes, de 2 francs pour les femmes mariées et de un franc pour les jeunes filles. L'industrie n'était pas suffisamment outillée en Espagne pour profiter des perspectives nouvelles que lui ouvrait la guerre. A qui la faute ? Les hommes d'affaires l'imputent à la lourdeur des impôts qui, dans certaines cités, représentent 400 francs par cheval-vapeur ; il serait trop long de discuter les responsabilités.

III

Si la prospérité d'une nation dépendait de son gouvernement, c'est en médiocre posture que les États-Unis se fussent trouvés au mois d'août 1914. Ils étaient en pleine expérience d'un nouveau régime politique que l'on pourrait définir un « Essai du rétablissement de l'esclavage, » à cette nuance près que la couleur des nouveaux esclaves était passée du noir au blanc : les « démocrates » d'il y a cinquante ans s'opposaient à l'affranchissement de 4 millions de nègres ; les démocrates d'aujourd'hui avaient pour principal objectif de mettre sous le joug de l'État un certain lot de blancs, levain précieux de la pâte humaine, *businessmen* dont le génie créateur, le travail et la volonté tenace ont réussi depuis un demi-siècle cette « affaire » colossale, telle que le monde n'en avait jamais vu ni rêvé, qu'est l'Amérique contemporaine.

Le temps est loin où écrivait Tocqueville, où Laboulaye

publiait son *Paris en Amérique;* en ce pays qui fut longtemps ennemi de la réglementation, en ce pays de respect traditionnel de l'État pour l'initiative privée s'organise aujourd'hui l'envahissement méthodique de l'État dans la gestion des grandes industries. Les capitaines de l'activité nationale sont coupables de s'être enrichis eux-mêmes en enrichissant leur pays.

Lors même que ces « surhommes » privilégiés abandonnent une partie de leur fortune à la collectivité, ces donations généreuses demeurent, aux yeux de certains groupes politiques, suspectes des plus noirs desseins. Les ploutophobes jaloux ne désarment pas devant ces millions qui s'aumônent; et c'est avec surprise que nous autres Européens avons vu par exemple la « fondation Rockefeller, » connue surtout de ce côté-ci de l'Atlantique par ses larges envois de secours à la population belge, soumise à une inculpation, à une « investigation » judiciaire, devant une Commission fédérale, sous prétexte que cette œuvre philanthropique, dotée par son fondateur d'un capital de *cinq cent vingt millions de francs*, aurait par ses distributions charitables une trop grande influence sur le marché du travail. On prétendait qu'elle pourrait à l'occasion servir comme d'une « agence à briser les grèves, » — *strikebreaking agency*.

La haine de tout organisme privé, de toute force individuelle ou collective, indépendante de l'État, s'est traduite parfois en motions dont notre vieux continent ne se serait pas avisé : les législateurs de l'Ohio ont édicté une peine de 500 francs d'amende *ou de six mois d'emprisonnement* contre les patrons qui renverraient un ouvrier pour s'être affilié à un syndicat. Les démocrates du Colorado, prétendant que les journaux remplissent un service public au même titre que les chemins de fer, ont proposé, par voie de referendum, de les soumettre à la même législation, concernant leurs tarifs d'abonnement ou d'annonces. Un bill, voté par le Sénat de cet État, pour prévenir le monopole des agences télégraphiques d'information, analogues à notre *Havas* français, veut les contraindre, sous peine de 5 000 francs d'amende, à communiquer leurs nouvelles indistinctement à tous les journaux qui en feront la demande, moyennant un tarif légal.

Pour les chemins de fer, le régime des tarifs que l'État

arbitre à sa guise, en même temps qu'il impose un plus grand nombre d'employés et réduit la journée de travail; ce droit des pouvoirs publics d'augmenter à son gré les dépenses en diminuant les recettes, conduisait les compagnies à la ruine : dans un seul État, — le Missouri, — quatre d'entre elles avaient fait faillite depuis deux ans. L'abaissement des droits de douanes, dont l'Europe, il est vrai, avait lieu de se féliciter, mettait en péril les hauts salaires dont les États-Unis étaient si fiers, le chômage augmentait; il est en effet chez eux des industries un peu factices, — celle des lainages notamment, — qui ne sauraient lutter avec les nôtres sans des tarifs ultra-protecteurs. L'acier même était menacé; la grande corporation de l'*United States Steel*, en déficit, suspendait ses dividendes ordinaires.

Telle était, en 1914, la situation précaire de l'industrie américaine, due au triomphe du parti démocrate en 1912, et il est utile de la bien préciser parce que, si elle s'est radicalement transformée depuis deux ans, on saisit mieux ainsi les causes du contraste et combien la prospérité récente des États-Unis vient exclusivement de la guerre européenne.

La période du 30 juin 1912 au 30 juin 1916, — l'année statistique aux États-Unis se calcule du 1er juillet au 30 juin, — quelque matière ou quelque industrie que l'on envisage, offre le spectacle de deux courans successifs : l'un de baisse et de dépression, qui va s'accentuant jusque vers l'automne de 1914; l'autre de hausse et de gain que les achats de l'Europe ont créé, grossi et entretenu jusqu'à ce jour. Que l'on recherche par exemple l'origine des commandes d'acier dans les principaux centres sidérurgiques : celles de l'intérieur ont augmenté de 10 pour 100, celles de l'étranger de 300 pour 100. Sous cette influence, les prix moyens de la tonne *manufacturée* sont passés de 30 dollars à 60. Les cliens indigènes et les plus importans de tous, les chemins de fer, restreignent leurs achats au strict nécessaire.

D'autant plus que le renchérissement est général sur les divers métaux comme sur l'ensemble des marchandises. La demande semble insatiable, la capacité de production et de transport grandit sans parvenir à l'égaler : grains ou coton, articles d'habillement, d'alimentation ou d'éclairage, sans parler des munitions dont les ordres de livraison *s'étendent dès maintenant sur l'année 1918*, atteignent des cours inouïs; celui

du froment à 6 dollars l'hectolitre ne s'était pas vu depuis la guerre de Sécession en 1864.

Les pays neutres, que les belligérans fournissaient naguère, s'adressent aux États-Unis pour obtenir les produits que ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne, bien en peine de suffire à leurs propres besoins, ne sauraient exporter ni établir. C'est pourquoi la cherté ne paralyse pas la vente. De ce Pactole dont nous faisons les frais, les citoyens américains, ceux du moins qui n'en sont pas les bénéficiaires directs, se plaignent en qualité de consommateurs, obligés de surpayer toutes choses.

Mais ils ne nous paraissent pas très à plaindre ; le peuple voit ses salaires singulièrement haussés et, pour la classe bourgeoise, les prix élevés n'entravent pas le développement du luxe. Bien que l'opinion ait violemment protesté contre l' « exagération » des cours de l'essence, montée de 20 à 30 centimes le litre, le nombre des automobiles en service aux États-Unis est passé, depuis le 1er janvier 1916, de 2 225 000 à *trois millions cinq cent mille* pour une population de 100 millions d'habitans. A elle seule, la ville de New-York en compte 100 000, c'est-à-dire 50 pour 100 de plus que toute la France en 1913, où l'effectif était de 66 000 autos. Un sixième seulement des autos enregistrés aux États-Unis fait un service commercial ; les cinq autres sixièmes sont des véhicules de famille et d'agrément, — *family and pleasure cars.*

L'année dernière encore, le réseau téléphonique du Nouveau-Monde s'est étendu et allongé : on y cause maintenant à 4 800 kilomètres de distance, — entre New-York et San Francisco, — au tarif de 100 francs les trois minutes. Depuis que le blé vaut 30 francs l'hectolitre au port d'embarquement, l'ouvrier paie son petit pain un sou de plus; mais l'exportation fait encaisser des milliards aux fermiers de l'Ouest.

Pour la viande, si nous parcourons les rapports de deux grandes usines de Chicago, — Swift et Armour, — qui ensemble ont fait l'an dernier 5 milliards 700 millions de francs d'affaires, nous constatons qu'elles ont vendu le quintal de bœuf dans les principales villes 5 pour 100 moins cher que l'année précédente, tout en payant un peu plus le bétail sur pied, — 80 francs les 100 kilos. — Leur bénéfice de 150 millions de francs est venu tout entier de la hausse des cuirs, engrais, savons et autres sous-produits. Or, ces sous-produits sont *exportés* beau

coup plus que la viande elle-même, dont une bonne part est au contraire *introduite* d'Argentine aux États-Unis à l'état frigorifié, au plus grand profit des importateurs.

Ainsi, ces produits qu'ils vendent à l'Europe, les États-Unis les ont, ou transformés ou créés tout exprès pour elle depuis la guerre : sur un million de tonnes de zinc que le monde civilisé consommait en 1913, la moitié venait d'Allemagne et de Belgique et 320 000 des États-Unis. La disparition partielle de ce métal fit tripler son prix. Aussitôt, les fonderies américaines multiplièrent à l'envi leurs cornues et leurs fours : en 1915, elles offrirent 500 000 tonnes, à la fin de 1916 leur capacité est portée à 824 000 tonnes, soit 150 pour 100 d'augmentation depuis deux ans. L'*American Zinc* qui perdait, en 1913, 169 000 dollars, qui en gagnait seulement 77 000 en 1914, a gagné 5 millions de dollars en 1915 et 7 millions et demi en 1916.

On ferait les mêmes observations sur la production de l'aluminium, qui a quintuplé aux États-Unis, où il atteint 100 000 tonnes, contre 22 000 en 1913 ; sur celle du tungstène, métal employé pour durcir l'acier des machines-outils et des tours à grande vitesse, dont la consommation est présentement énorme. Une véritable fièvre du tungstène, rappelant la fièvre de l'or en 1859, règne en Californie et au Colorado, où des camps s'élèvent du soir au matin. Quoique l'extraction ait doublé, ce minerai se vend 11 500 francs la tonne, et les États-Unis, incapables de suffire à la demande, en importent de l'Amérique du Sud.

Les relations, d'ailleurs, entre les deux parties du Nouveau Continent, sont devenues beaucoup plus étroites. Du domaine théorique et politique, la doctrine dite de Munroë, l'Amérique aux Américains, est entrée par la force des choses dans le domaine financier et industriel. « La guerre, disent les leaders aux États-Unis, nous a appris bien des choses dans l'ordre des faits économiques, et ce n'est pas la moindre de ses leçons que de nous avoir montré combien nos rivaux étaient solidement retranchés sur des terrains que nous croyions ouverts au premier venu. Nous avons vu la cessation des placemens européens dans le Sud-Amérique suivie d'un arrêt du progrès et d'une réduction du pouvoir d'achat de ces contrées. Nous avons compris que les prêts de l'Angleterre seule représentaient

environ 20 milliards de francs qui avaient été envoyés sous forme de marchandises anglaises. »

Au début de la guerre, l'Angleterre possédait 100 milliards placés à l'étranger, dont 46 dans les colonies et dominions britanniques, 7 milliards aux États-Unis, et 38 dans le reste du globe. Du revenu que lui rapportait ce capital elle replaçait sur les lieux mêmes chaque année plus de la moitié. Les autres pays suivaient cet exemple et, par les prêts qu'ils consentaient à l'étranger, se ménageaient des débouchés pour leurs produits. On estime que l'Allemagne et la France avaient placé chacune environ 5 milliards de francs en Amérique latine. Les États-Unis n'y détenaient aucunes valeurs de portefeuille; seuls quelques-uns de leurs trusts avaient directement entrepris, sur les côtes Atlantique et Pacifique, des affaires minières et commerciales que l'on peut évaluer entre 1 500 millions et 2 milliards de francs.

Comment eussent-ils fait davantage puisqu'eux-mêmes étaient débiteurs de l'Europe? Lorsqu'ils avaient conçu ce projet d'apparence insensée, qui consistait à lancer *sans capitaux*, d'un océan à l'autre, une dizaine de voies ferrées à travers *un pays vide*, où il n'y avait par conséquent ni voyageurs, ni marchandises, c'est l'argent de l'Europe qui les avait aidés à mener à bien cette entreprise; puis, avec les exportations de l'agriculture, ils soldaient l'intérêt des sommes que leur industrie avait empruntées au dehors.

Ils furent saisis d'une grande inquiétude au début d'août 1914 : « Le remboursement au pair de 2 milliards 600 millions de nos obligations, disaient les *railroadmen* les plus autorisés, est exigible d'ici la fin de 1915; il nous faut en outre chaque année 2 milliards de francs pour le développement normal de notre réseau; — la *Pensylvania company*, à elle seule, avait dépensé à cet effet 1 350 millions dans les quatre années antérieures au 30 juin 1914. — Or, non seulement nous ne pouvons plus compter sur l'Europe pour de nouveaux prêts pendant plusieurs années, mais nous allons être submergés par un déluge de nos propres titres que les belligérans vont envoyer vendre sur notre marché, au risque d'écraser les cours. »

Ces craintes ne se sont pas réalisées; l'Amérique a racheté pour 18 milliards de ses valeurs au vieux continent et lui a prêté en outre un chiffre de milliards qui grossit sans cesse.

De débitrice, elle est passée créancière et ses exportations qui, au 30 juin 1916, ont dépassé de 16 milliards et demi ses achats au dehors, ne nous donnent qu'une idée très incomplète de l'accroissement subit et prodigieux de sa richesse nationale.

Les pessimistes, — ils ne manquent pas aux États-Unis, — observent « qu'il y a chez eux une sorte d'inflation ; qu'à l'instant où la paix sera en vue, tout ce flot d'ordres de matériel de guerre cessera soudain ; » et il est vrai que les explosifs, qui figurent pour 2 milliards 400 millions de francs dans les envois américains de 1916, disparaîtront, que le fer et l'acier qui représentent plus de 3 milliards de francs ne seront plus payés au même prix; que nous fabriquerons à nouveau notre sucre et demanderons à la Russie partie des 800 millions de pétrole et des 1 500 millions de blé, que nous avons tirés exclusivement cette année des États-Unis. « L'Europe alors commencera un long et pénible travail de réajustement; les pertes de la guerre auront grandement réduit son pouvoir d'achat; le besoin forcera ses producteurs à lutter plus durement que jamais pour vendre à bas prix, en basant leurs offres sur des salaires plus bas. L'Amérique, attaquée sur son propre marché, aura peine à se défendre. »

La majorité des Américains ne croient pas à ces sombres pronostics; ils admettent bien que l'acier, tantôt prince et tantôt mendiant selon le mot de Carnegie, sera offert à des conditions tout autres pour la construction que pour la destruction, pour la paix que pour la guerre; mais ils ne croient pas que des nations, affaiblies par le manque de capitaux, de matières et de main-d'œuvre, pliant sous le poids de lourds impôts, puissent rivaliser avec une Amérique alerte et bien entraînée. Ils s'entraînent donc et se préparent, de l'autre côté de l'Atlantique, afin de conserver et d'accroître leur avance. Ils s'attendent à trouver en face d'eux une nouvelle Europe, sortie de la guerre plus particulariste, plus jalouse que l'ancienne de son marché national.

Cela ne les a pas empêchés et cela même peut-être les a-t-il décidés à créer sans bruit, sous le nom d'*American International Corporation*, le plus formidable organisme financier et industriel que l'on ait jamais vu dans l'un ou l'autre hémisphère. C'est proprement le trust des trusts, ce sont les États-Unis en marche à la conquête pacifique de l'univers, ce par quoi ils

entendent réaliser leur rêve nouveau de « banquiers du monde, » — *World's banker*, — pour le plus grand profit du monde.. et d'eux-mêmes.

Il se peut que les Allemands voient la chose d'assez mauvais œil; quant à nous, Français, qui n'avons qu'à nous louer durant cette guerre des procédés américains à notre égard; nous qui n'avons à redouter dans l'avenir aucun conflit avec la nation pour l'indépendance de laquelle nous avons jadis versé notre sang, nous n'avons qu'à nous féliciter de cette organisation nouvelle, qui pourra nous servir, lors de la conclusion de la paix, de barrière la plus efficace aux tentatives d'invasion industrielle de la Germanie. C'est donc avec un intérêt sympathique que nous la voyons surgir.

Cette « corporation, » société d'études et de lancement, débute avec le capital ultra-modeste de 250 millions de francs. Ses administrateurs pouvaient le souscrire entre eux sans trop de gêne; elle n'a fait aucun appel au public. Ce qui signale en effet cette entreprise, c'est, avec l'étendue de son programme, le groupement sans précédent de tous les chefs, de tous les « rois » si l'on veut, de la banque et des grandes industries, de l'électricité ou de la viande, des chemins de fer ou du pétrole, des aciers, des cuivres, des bateaux, etc. Elle réunit des hommes et des sociétés qui, depuis des vingtaines d'années se sont combattus à outrance; les pro-germains y fusionnent avec les amis des Alliés et, quoique cette gigantesque collaboration de tant de forces dût sembler au gouvernement un odieux monopole, c'est au contraire avec l'assentiment et de concert avec le secrétaire d'État du Commerce que les promoteurs ont élaboré leur plan; preuve qu'il s'agit ici d'une *affaire pour ainsi dire nationale*.

Elle se propose, dit sa charte d'incorporation, d'ouvrir de nouveaux marchés aux produits américains, de régénérer et développer, tant par ses capitaux que par ses ingénieurs et par ses manufacturiers, les entreprises industrielles dans les pays étrangers, y compris les affaires connexes qui pourraient, aux États-Unis, concourir à la même fin.

Pour commencer, la « Corporation » vient d'acquérir, en union avec les Compagnies de navigation Atlantique et Pacifique, le plus grand chantier de constructions maritimes, — le *New-York Shipbuilding C°*, — dont elle double la puissance de

production. Elle se forge ainsi l'outil indispensable pour la reprise des transports. En attendant que l'Europe s'ouvre à son activité et réclame ses services, elle vient de traiter avec le gouvernement chinois pour quelques milliers de kilomètres de chemins de fer et pour le dragage et l'approfondissement du Grand Canal.

Les États-Unis se préparent donc à fabriquer, à vendre, à commanditer partout sur le globe. Ils ont réformé depuis deux ans leur système de banque à l'intérieur, ils entendent le perfectionner au dehors, suivant les méthodes allemandes, en multipliant les crédits à long terme et les « acceptations, » qui mobilisent par avance le travail et le profit. Ils envoient ou reçoivent des missionnaires commerciaux en Russie ou en Hollande, aussi bien que dans les républiques du Centre-Amérique, où jusqu'ici la part de leur importation ne dépassait pas 4 à 5 pour 100 du total. Et pour dresser un personnel propre à cette besogne d'éclaireurs et d'avant-garde, c'est encore l'Allemagne que vient d'imiter la *National City Bank*, en allant recruter sur les bancs mêmes des Universités l'élite de jeunes gens *nés en Amérique*, — condition formelle, — qu'elle essaimera dans l'univers.

Ces ambitions ne sont pas pour inquiéter la France, bien au contraire; accompagnées de bonne volonté à notre égard, elles ne marquent aucune arrière-pensée de domination politique. L'Amérique nous trouvera tout disposés à causer affaires avec elle, après cette guerre qui va déplacer l'axe du monde.

L'Amérique a cessé d'être neutre depuis que ces lignes ont été écrites, et il se pourrait, lorsqu'elles paraîtront, que cette puissante république, sacrifiant son repos à son idéal de justice et à ses glorieuses traditions d'honneur, ait pris place à nos côtés parmi les belligérans. Déjà les partis y ont oublié leurs querelles pour se grouper autour du président Wilson. Quelle que soit la décision future des États-Unis, aux sympathies qu'avait chez eux rencontrées notre cause, s'ajoute désormais la réprobation dont ils ont frappé l'Allemagne, et les liens qui les unissent présentement à l'Entente, aux heures héroïques de la lutte, sont de ceux que la paix ne fera que resserrer et affermir.

GEORGES D'AVENEL.

LES ALPINS A SAINT-DIÉ

25-29 AOÛT 1914

Dans les derniers jours du mois d'août 1914, une forte attaque, brusquée par nos ennemis, conformément aux intentions du kaiser et selon les directives du grand état-major de Berlin, déborda nos frontières de Lorraine et d'Alsace, ramena la guerre du versant alsacien au versant lorrain des Vosges, et concentra dans le pays montagneux et boisé qui tour à tour creuse des vallées, dresse des futaies, étale des prairies entre la Meurthe et la Moselle, principalement autour de la ville de Saint-Dié, une lutte sanglante, — peu connue, — qui dura plusieurs semaines, et dont l'issue finale, condition indispensable de la victoire de la Marne, est due pour une grande part à la vaillance indomptable de nos bataillons de chasseurs.

« Diables bleus » ou « diables noirs, » ainsi surnommés par les Bavarois du prince Rupprecht, par les Wurtembergeois du général von Knœrzer, par les Badois du général Stenger, ils inspirent à leurs adversaires une terreur attestée par d'innombrables témoignages. Ces chasseurs de France, entraînés dès le temps de la paix par l'héroïque apprentissage d'une vie dangereuse, ont tous rivalisé d'audace, d'élan, et même, à l'occasion, de patience et de longanimité, se montrant capables de toutes les vertus militaires, même de l'endurance résignée et silen-

cieuse qui sait supporter sans plainte les déceptions et les mécomptes, en attendant l'échéance, parfois tardive, de la récompense méritée et des justes honneurs.

L'histoire de nos bataillons alpins, appelés en toute hâte des cantonnemens de la Savoie et du Dauphiné, ou brusquement ramenés d'Alsace après la retraite de notre armée de Lorraine, mérite d'être contée en détail, étape par étape, épisode par épisode et, pour ainsi dire, fanion par fanion. C'est une épopée douloureuse et sublime, dont les fragmens, aujourd'hui détachés par la dispersion des épisodes, pourront servir plus tard, en l'honneur de la France d'aujourd'hui, à l'achèvement d'un poème comparable aux chansons de gestes que les trouvères ont consacrées à la France d'autrefois. Il faut que des récits véridiques, appuyés sur des faits et sur des preuves, offrent déjà au courage, à l'abnégation de nos vaillans soldats une part de la récompense méritée par des hauts faits trop ignorés, et préparent pour les poètes futurs, aussi bien que pour les historiens à venir, l'œuvre définitive où les générations successives viendront, pendant des siècles, chercher une ressource inépuisable de consolation, d'espérance et de fierté.

Grâce à des documens nouveaux, obtenus par l'enquête scrupuleuse et passionnée d'un père et d'une mère affligés d'une glorieuse douleur, il nous est permis de retracer quelques tableaux d'un drame qui doit être mis en pleine lumière, et de rendre hommage à des milliers de braves, de maintenir le souvenir de leurs épreuves et la tradition de leur exemple, en faisant connaître notamment, par des renseignemens précis et probans, ce qu'a souffert le 51e bataillon de chasseurs alpins pour la défense de la ville de Saint-Dié, pour le salut de la patrie.

I. — L'ARRIVÉE

Pauvre ville de Saint-Dié! Déjà envahie pendant la guerre de 1870, elle pouvait de nouveau s'attendre, hélas! à un triste sort, étant située à quelques kilomètres de la nouvelle frontière, que l'on peut atteindre en deux ou trois heures de marche, d'un côté par la route de Wisembach et de Sainte-Marie-aux-Mines, en grimpant la rampe de Saulxures et le raidillon du Han, de l'autre par le chemin qui va de Provenchères à la trouée

de Saales et au val de Bourg-Bruche, chemin qui traverse Remomeix, Frapelle, villages avenans, égayés par les eaux claires de la Fave, tout fleuris par des bouquets de peupliers et d'aulnes, tout bruissans de la rumeur laborieuse des filatures et des scieries. Au delà du gros bourg de Provenchères, — encore occupé par les Allemands à l'heure où paraissent ces lignes, — on monte vers Saales à travers le bois de la Baulée et les hautes futaies du Houssot. Rien de plus superbe ni de plus charmant que ces sapinières, en été, lorsque le soleil, incliné vers l'Occident, allume des clartés obliques à travers les branches incendiées de rayons. Au moment où le soir descend sur les vallées, la forêt, dans le crépuscule, semble enchantée et surnaturelle. C'était un asile fait à souhait pour la contemplation des peintres et pour la rêverie des poètes. Mais le regard du spectateur, même au temps de la paix précaire et troublée qui nous fut imposée par le traité de Francfort, était assombri par une réalité brutale. Les brèches des Vosges étaient des portes ouvertes sur notre territoire, depuis que Bismarck avait savamment dessiné notre frontière de façon à mettre tous nos départemens de l'Est sous le talon de la botte allemande. La ligne de démarcation, à travers le département de la Meurthe et sur les confins des Vosges, suivait en zigzag, à la façon d'un fil de fer barbelé, depuis le dôme du Donon jusqu'à la crête du Ballon d'Alsace, un tracé qui était contraire à tous les principes les plus élémentaires de la géographie physique, et même à toutes les règles du bon sens, mais qui n'était que trop conforme aux ambitions féroces de l'empire germanique et à son perpétuel instinct d'empiétement sur nos marches de l'Est. Par toutes les fractures de la montagne, par toutes les failles de cette frontière machinée comme un traquenard, l'Allemagne était sur nous, chez nous.

Les trois vallées convergentes de la Vezouse, de la Meurthe et de la Mortagne, plus loin la vallée de la Moselle sont des routes naturelles par où les armées d'invasion peuvent pénétrer en France. Les Allemands se proposaient aussi de faire irruption dans notre domaine par le couloir de la Meuse, et de briser, à Verdun, la pierre angulaire de notre système fortifié. Les historiens de nos grandes guerres ont raconté comment, en 1792, le roi de Prusse, le duc de Brunswick, le prince de Hohenlohe et le prince Esterhazy essayèrent de faire entrer en France, par ces multiples voies, leurs innombrables hordes de reîtres et de

lansquenets. Ils avaient échoué contre la barrière opposée à l'invasion germanique par l'héroïsme de nos soldats dans les défilés de la forêt d'Argonne. Mais, en 1871, nos éternels ennemis ont pris toutes les précautions utiles à leurs mauvais desseins. De sorte que la ville de Saint-Dié se trouvait exposée, en première ligne, à tous les risques d'une soudaine agression, prévue par les signataires allemands de ce fatal traité qui, en traçant la ligne de démarcation au-dessus de la ferme du Frenois, sur la crête des Vosges, fort escarpées en cet endroit, s'étaient réservé, par une malice calculée, le canton de Saales, c'est-à-dire, selon l'expression cynique de Bismarck, une des « clefs de notre maison. » Ces positions étaient impossibles à défendre contre les masses allemandes qui affluaient par les routes de Strasbourg et de Schlestadt. A cette poussée formidable s'opposa, jusqu'à l'épuisement des forces humaines, sur un terrain âprement disputé, l'indomptable énergie des chasseurs alpins et de leurs dignes compagnons d'armes. On verra comment les efforts de ces braves gens, incapables de désespoir dans une situation qui semblait désespérée, ont réussi, en somme, à enrayer le mouvement de l'ennemi, à le retenir, par une vigoureuse contre-attaque, aux abords de la Meurthe et de la Mortagne, à lui fermer le chemin de la Moselle et de la trouée de Charmes, à faire échouer les plans du grand état-major de Berlin (1). Si l'armée du général von Heeringen, si les Bavarois du kronprinz Rupprecht, si les Wurtembergeois de Knœrzer et les Badois de Stenger avaient pu aller plus loin, s'ils avaient franchi la Meurthe, la Mortagne, et la Moselle, la route d'Épinal à Paris était ouverte aux armées du kaiser, la victoire de la Marne était impossible.

La bataille de Saint-Dié fut un des plus mémorables épisodes de cette longue lutte, multiple en ses aspects, tragédie pleine de sang, de larmes et de ruines où, très souvent, les populations civiles et inoffensives ont subi des souffrances atroces. Les bataillons de chasseurs, en combattant sur la Meurthe et sur la Mortagne, en barrant avec des poitrines humaines le passage ouvert par l'interruption de nos forts d'arrêt entre Épinal et Toul, ont fermé aux Allemands, venus de l'Est, la route de Paris. Les faits d'armes, accomplis en Lor-

(1) Voyez, dans la *Revue* des 15 novembre 1916 et 15 février 1917, les lumineux articles de M. Gabriel Hanotaux sur la *Bataille de la trouée de Charmes* et la *Bataille des Ardennes*.

raine et en Alsace par les alpins d'Annecy, de Chambéry, d'Albertville, de Grenoble, d'Embrun sont presque ignorés du public, les grands événemens de la Marne ayant détourné nos regards de ce qui se faisait aussi de beau et de noble et de décisif sur le front d'Alsace et de Lorraine. Une patriote lorraine écrivait de Saint-Dié, le 10 août : « On se bat tout le long de la frontière... *Maintenant, ce sont les alpins qui tombent.* Cette lutte des chaînes est épouvantable... Saales, Sainte-Marie, le Bonhomme fument sous les canons. On masse des quantités de troupes. Mais les Allemands sont si nombreux ! »

Telle était l'écrasante supériorité de ce nombre, qu'un chasseur du 6e bataillon, en voyant déboucher sur les crêtes de Vergaville, le 20 août, l'armée du prince Rupprecht, une invraisemblable avalanche de fantassins gris et de chasseurs verdâtres, disait à son lieutenant :

— Ça grouille de tous les côtés !

Ce même jour, 20 août 1914, l'armée allemande de la Meuse, ayant violé la neutralité de la Belgique sous les ordres du général von Emmich, entrait à Bruxelles, suivie d'un interminable convoi de batteries lourdes et d'automobiles blindés. Le vaste plan d'encerclement, élaboré jusque dans le moindre détail par l'état-major de Berlin, semblait réussir. Il s'agissait de prendre la France et de la broyer, comme entre les mâchoires d'un étau gigantesque. Enivré d'un succès obtenu par la violation cynique des traités conclus au nom de l'Allemagne, le kronprinz de Bavière était chargé de nous attaquer par l'Est, en liaison avec les armées allemandes du Nord et de la Woëvre. Ne doutant point de la victoire, il se flattait de passer entre les forteresses d'Épinal et de Toul, par la trouée de Charmes, afin de pousser son offensive vers la Haute-Marne, de prendre à revers, par les voies ouvertes dans le Bassigny et dans le pays meusien, notre armée de Verdun, et d'opérer sa jonction avec le kronprinz de Prusse, le général von Kluck et le kaiser, auxquels il avait donné rendez-vous à Paris.

En quittant Dieuze, les Bavarois disaient aux malheureux habitans de la Lorraine annexée :

— Nous ne vous quittons que pour un instant. Nous ménageons aux Français un nouveau Sedan (1).

(1) Ils voulaient recommencer la manœuvre d'encerclement qui, dans la journée du 2 septembre 1870, avait surpris l'armée de Châlons, immobile et passive. Les

C'était leur idée fixe. Ils voulaient célébrer en France le *Sedantag*, anniversaire d'une journée mémorable. Mais ils avaient compté sans les chasseurs alpins. Au défilé de Gélucourt, deux bataillons de ces troupes d'élite, le 23e et le 27e, se sont sacrifiés pour assurer la retraite de la 29e division.

Toutefois, dans la journée du 20 août 1914, la situation semblait si menaçante, qu'on pouvait craindre que la poussée de l'ennemi, se prolongeant en même temps par Wissembach et par Provenchères, par les vallées de la Fave et de la Blape, ne débordât sur Fraize, Plainfaing, parvenant ainsi à envahir toute la vallée de la Haute-Meurthe, et fermant toute issue à nos troupes engagées dans les Vosges. Notre 334e régiment d'infanterie avait quitté Saales précipitamment, le 20 août, à huit heures du matin, pour renforcer, au nord de Sainte-Croix-aux-Mines, le 229e, qui se trouvait aux prises avec des forces supérieures. Ce jour-là, le commandant d'un groupe d'artillerie, posté provisoirement au col du Bonhomme, disait à ses officiers :

— Je crains que nous ne soyons embouteillés (1) !

Déjà l'on voyait luire aux alentours des routes de dégagement, entre le col et le « haut » du Bonhomme, les baïonnettes dentelées des patrouilles bavaroises. Les chemins restés libres semblaient impraticables. On redoutait une attaque allemande par la chaume de Rossberg, ouvrant le chemin de la Croix-aux-Mines et du col des Journaux (2). Le canon tonnait furieusement vers Sainte-Marie. C'étaient des coups incessans, précipités, sourds. En prêtant l'oreille à ces salves sinistres, les artilleurs du col du Bonhomme disaient :

— C'est la poursuite.

Poursuite implacable, en effet, et qui eût marqué d'un désastre la journée du 20 août 1914, si l'héroïsme patient et tenace des chasseurs alpins n'eût opposé, à la ruée d'un ennemi qui se croyait victorieux, un obstacle infranchissable.

C'est précisément dans cette journée du 20 août, que la

Bavarois se souvenaient d'avoir contribué au succès de cette manœuvre par les combats de Beaumont et de Balan, par l'incendie et par les carnages de Bazeilles. Le prince Rupprecht de Bavière avait été élevé dans ces souvenirs.

Voyez Georges Bertrand, *Carnet de route d'un officier d'alpins*, p. 15.

(1) *Impressions de guerre*, extraits d'un carnet de route, par le docteur P.-J. M.

(2) Cette attaque, déclenchée avec des forces énormes, fut enrayée par les alpins du 13e et du 22e bataillon. Le commandant Verlet-Hanus (du 13e) et le commandant de Parisot de la Boisse (du 22e) furent tués dans ces rencontres, à la tête de leurs chasseurs, l'un le 27 août, l'autre, le 3 septembre.

section de mitrailleuses du 14e bataillon résista pendant cinq heures au plus violent bombardement, et se fit décimer plutôt que de se rendre, au Champ-du-Feu (1).

De tous les côtés, par toutes les brèches des Vosges, par toutes les coupures de la frontière béante, la Bavière et le Wurtemberg précipitaient sur nous, comme au temps des invasions d'autrefois, leurs fantassins et leurs cavaliers innombrables. On a dit, avec raison, que l'offensive des Allemands par le Nord a échoué sur la Marne et sur l'Yser. Il faut dire aussi que leur offensive par l'Est a échoué sur la Meurthe et sur la Mortagne.

Au secours de la ville de Saint-Dié arriva, dans la matinée du 25 août, dès l'aube, le 51e bataillon de chasseurs alpins. On jugera de l'état d'esprit et, comme on dit, du « moral » de cette troupe, en lisant ce qu'écrivait, quelques jours avant l'heure du départ, un des officiers de ce bataillon, le sous-lieutenant Allier, chef de la section de mitrailleuses, qui disait à ses parens, en parlant de ses hommes :

Je les ai regardés chacun dans les yeux, et leur poignée de main m'en a appris plus long que des discours : nous pouvons partir ensemble ; leur âme est trempée. Espérons que ce sera bientôt ! Tous sont impatiens de partir, et une trop longue attente serait déprimante.

Qu'il fait bon vivre de telles heures ! Il m'est impossible de vous décrire les émotions profondes qu'éprouve un officier dans de tels instans. Cela vous paraîtrait de la littérature. Je viens de recevoir un fanion. Puissé-je le rapporter dans quelques mois, troué de balles ! C'est un fanion bleu, bordé de jaune, en forme de flamme. D'un côté il est orné d'un grand cor de chasse, de l'autre il porte l'insigne des mitrailleurs : deux canons croisés, avec l'inscription :

51e Alpin
Section de mitrailleuses.

Le 51e bataillon, ainsi entraîné par un élan d'émulation juvénile et vibrante, muni de force morale, animé par la parole et par l'exemple de ses chefs, était depuis longtemps prêt à partir en campagne, équipé de neuf avec un soin extrême. Le jeune officier, dont la lettre qu'on vient de lire atteste les résolutions intrépides et joyeusement stoïques, écrivait à ses parens, le 10 août :

(1) Voyez le *Diable au Cor*, du 16 mai 1915.

Je n'ai pu, depuis le 1er août, vous écrire que quelques lignes hâtives. Je pensais qu'à la tête d'un détachement tel que celui qui m'a été confié, ma responsabilité était trop grande pour que je pusse me désintéresser d'un seul détail de la mobilisation. J'ai donc passé plusieurs journées à m'assurer les meilleurs mulets de la région d'Annecy, en accompagnant la commission de réquisition. En même temps, je surveillais minutieusement l'habillement de mes hommes, afin qu'il ne leur manquât ni un bouton ni un dé à coudre ; j'inspectais mes pièces, je réglais mon télémètre, je me procurais, chez l'armurier, le plus grand nombre possible de pièces de rechange, je faisais ferrer mes mulets à neuf, ajuster leurs bâts, vérifier leur harnachement, je me procurais des mousquetons, des revolvers, des munitions, des percuteurs de mitrailleuses, des épaulières, des fioles d'huile, de pétrole, de valvoline, des brosses, des étrilles, des baguettes, des éponges, des bâches, des musettes de pansage, des sacs de chiffons, des cordes à fourrage... Pardon de cette énumération que je pourrais prolonger encore.

J'ai eu peu de temps pour dormir, mais je puis me rendre cette justice de n'avoir négligé aucun détail pour sauvegarder les 35 vies dont j'aurai à rendre compte. *Mes hommes le savent.* Or à la guerre *la confiance est tout.* Je n'ai pour ainsi dire pas eu à faire *un pas ou un geste* qui ne fût *prévu, heure par heure* dans mon pli de mobilisation ; c'est le triomphe de l'organisation et de la méthode.

Et le jeune officier exprimait avec une émotion généreuse les sentimens qu'il éprouva, en accompagnant à la gare d'Annecy ses camarades et ses chefs du 11e bataillon, désignés pour un des premiers départs vers la frontière :

... Le moment tant désiré approche. Nous ne pouvons plus retenir nos hommes. Il y a deux jours, le 11e est parti pour la frontière de l'Est au milieu d'un indescriptible enthousiasme. Quand sera-ce notre tour? Dans tout le 51e, il n'y a pas un homme qui n'ait fait d'avance le sacrifice de sa vie...

Ce « tour » impatiemment attendu était venu enfin. Le mardi 25 août 1914, à trois heures trente du matin, au lendemain des combats indécis de Rozelieures et de Champenoux, au moment même où le 52e et le 46e bataillon de chasseurs alpins s'apprêtaient au combat de Clézentaine, le 51e débarquait avec armes et bagages, en gare de Saint-Dié.

En sortant de la gare de Saint-Dié, on entre en ville par une avenue large et droite, qui se prête aux beaux défilés de troupes et où, très souvent, notamment à l'occasion du 14 juillet, les habitans de cette vieille cité lorraine ont applaudi l'allure crâne et décidée de leurs chasseurs à pied. Ce n'est

pas par là qu'entrèrent les alpins venus pour combattre. La gare des voyageurs étant déjà encombrée par l'exode des civils et par l'évacuation des blessés, le 51e bataillon mit pied à terre dans la gare des marchandises, tandis qu'un taube survolait, comme un oiseau sinistre, la ligne et les bâtimens du chemin de fer. Les compagnies défilèrent en formation de marche, l'arme à la bretelle, par l'entrée qui fait face à la fonderie Burlin, suivirent à gauche la rue du Petit-Saint-Dié, franchissant la voie ferrée par la rue de Foucharupt, et gagnèrent la rue de la Bolle. A la hauteur de la rue du Parc, les alpins firent halte. On imagine aisément l'accueil qui fut fait dans cette ville aux alpins de la Savoie, en ce moment tragique où un terrible choc en retour, succédant à la vive entrée des Français en Lorraine et en Alsace, faisait peser sur la frontière mutilée, ouverte de toutes parts, une masse innombrable d'ennemis déchaînés par un furieux mouvement d'offensive, décidés à mener la guerre avec une férocité proportionnée à leur ferme propos d'en finir au plus vite, *per fas et nefas*. Le tonnerre, d'abord lointain, des canons allemands se rapprochait, d'heure en heure, avec une implacable rapidité. Les coups sourds des batteries lourdes étaient répercutés par les échos des montagnes, comme un formidable présage du bombardement prochain. Une douloureuse angoisse, succédant à l'allégresse des premiers jours, étreignait tous les cœurs. Cependant, lorsqu'on vit s'avancer, au delà du pont de la Meurthe, entre les deux rangées de façades monumentales que la ville de Saint-Dié doit à la munificence du roi Stanislas, ce beau bataillon, si bien équipé, armé, entraîné, un renouveau d'espoir et de confiance ranima tous les courages. Pendant les heures brèves du cantonnement, la population eut la joie de fraterniser avec la troupe. Les alpins du 51e furent accueillis comme des libérateurs.

La ville de Saint-Dié, dominée par un amphithéâtre de hautes montagnes que drape un épais manteau de forêts sombres, se sentait entourée d'une sorte de menace mystérieuse, sous l'œil des Barbares cachés dans l'ombre des sapinières de l'Ormont, et s'avançant tout le long de la ligne bleue des Vosges. Elle fit fête à ses défenseurs qui, pendant les instans de cette brève halte, furent comblés d'attentions par les habitans. En rejoignant, à travers les rues déjà dépeuplées par un commencement d'exode, les bâtimens des « Teintureries et

Retorderies de l'Est, » désignés pour leur cantonnement, les chasseurs pouvaient lire, sur les murs des édifices publics, le texte des affiches par lesquelles la municipalité invitait la population au calme et à la confiance. Ce fut un moment de répit cordial, avant les heures sanglantes.

A dix heures trente, ordre de départ. La majeure partie du bataillon, rassemblée devant l'église Saint-Martin, sur la vaste chaussée, défile au pas cadencé, sous un soleil ardent, et traverse le pont de la Meurthe, tourne à droite et prend la route qui monte au hameau nommé Dijon, situé sur des terrasses gazonnées, à la lisière des bois d'Ormont, tandis que la 9e compagnie, sous les ordres du capitaine Aweng, est désignée pour aller faire des tranchées dans la plaine, sur la route nationale, aux abords de Sainte-Marguerite. Deux compagnies, commandées par le capitaine Rousse-Lacordaire, se déploient en avant de Dijon, sur les hauteurs de la vallée de la Fave, tandis que les compagnies de réserve et la section de mitrailleuses cantonnent au lieu dit Gratain, sur des pentes (1) d'où l'on découvre les toits rouges de Saint-Dié, les maisons de grès rose, éparpillées dans la verdure, et tout le décor montagneux où s'encadrent ces jolis paysages qui semblaient faits pour abriter un bonheur épris de solitude alpestre, en de paisibles villégiatures d'été : le chemin du Paradis, les clairières voisines de la roche du Sapin-Sec, les retraites mystérieuses de la Croix du Rendez-Vous, lieux charmans, naguère égayés d'aimables visions, désormais hantés de sinistres fantômes...

Toutefois, la nuit du 25 au 26 août fut assez calme. Dès l'aube du 26 août, on se mit au travail. Des tranchées furent creusées à la hâte. Cinq gourbis abritèrent les mitrailleurs et leurs mitrailleuses. Plusieurs taubes survolaient la position, repéraient les chasseurs alpins.

C'est ce jour-là, mercredi 26 août, à dix heures, que commença le bombardement de Saint-Dié (2). On s'était furieusement battu, les jours précédens, sur tout le front des Vosges : le 19 août à Rosenthal, le 22 à Saint-Blaise, à Stampoumont, où le 11e et le 12e bataillon de chasseurs alpins furent chargés

(1) Les cotes 459 et 320.

(2) Ont péri, dans ce premier bombardement d'une ville ouverte, Willemain (Eugène), 47 ans; Hummel (Édouard), 69 ans; Colin (Augustine), 23 ans; Simon (Jeanne), 16 mois, etc. (Note de M. Burlin, adjoint au maire de Saint-Dié.

d'arrêter l'avance de plusieurs divisions bavaroises. Une chaude affaire, dans la journée du 24, avait cruellement éprouvé le 75e régiment d'infanterie au col de Hanzs et à Bourg-Bruche. Les coloniaux du 6e régiment avaient perdu leur chef, le colonel Cortial (1). Les artilleurs des 53e et 54e régimens, les fantassins du 140e et du 52e luttaient avec acharnement dans les forêts de hêtres qui avoisinent Saint-Benoît, sur la route qui va de Rambervillers à Raon-l'Étape, aux environs de Saint-Michel-sur-Meurthe, dans les bois de Senones et de Moyenmoutier. Les batteries alpines du 2e régiment de montagne prenaient position entre Meurthe et Mortagne, sur les coteaux de la Bourgonce, au-dessus de la combe de Nompatelize, non loin de la Salle, où le 7e bataillon de chasseurs se dévoua pour tenir tête à des forces qui semblaient, hélas! incalculables et insurmontables. Après avoir tenté une contre-offensive sur la ligne de la Meurthe, l'aile gauche de l'armée Dubail, cédant à une pression énorme, avait dû se replier entre Meurthe et Mortagne. Telle était, à peu près, la situation militaire dans la région vosgienne, lorsque les chasseurs alpins du 51e bataillon, sous les ordres du commandant Dechamps, reçurent les premiers obus des batteries lourdes établies par les Allemands sur la butte de Beulay, près de Provenchères.

A ce moment, un commandant du 54e régiment d'artillerie, qui avait logé au presbytère de Saint-Jean-d'Ormont, et qui faisait conduire ses pièces sur les hauteurs des Raids de Robache, col ouvert entre l'Ormont et la Bure, sur la route de Saint-Dié au Ban-de-Sapt, disait à M. l'abbé Gérard, desservant de la paroisse :

— Vous allez être témoin de grands événemens, mais courage (2)!

Quel courage ne fallut-il pas aux braves du 51e bataillon, qui étaient arrivés la veille en gare de Saint-Dié, et qui recevaient ainsi le baptême du feu! Contre le bombardement dirigé de la butte de Beulay par les artilleurs ennemis, ce bataillon n'était soutenu que par quatre pièces de 65... L'explosion des bombes emplissait d'un fracas épouvantable et d'un horrible éclatement de fer et de fonte un ravin qui est proche des bois

(1) Ce vaillant officier, tué le 20 août 1914, était le beau-frère du capitaine Jean Pravaz, mort lui aussi au champ d'honneur.

(2) Lettre de M. l'abbé Gérard à M. Louis Colin.

d'Ormont, et qui s'appelle l'Enfer. Le tir de démolition, dirigé par les batteries lourdes sur la gare de Saint-Dié, sur la manutention et sur le pont de la Meurthe, sembla s'écarter, un instant, de cet objectif, pour viser, en enfilade, les cantonnemens des alpins. A ce moment, un violent orage, un de ces orages d'été qui parfois couvrent de nuées, de trombes d'eau et de rafales traversées d'éclairs fulgurans les cimes et les vallées des Vosges, les bruyères sauvages et les feignes tourbeuses, vint ajouter son tonnerre aux détonations de la canonnade, au crépitement de la fusillade, et interrompit, vers la fin de cette terrible journée, l'offensive ennemie. Cette offensive, contenue au prix des plus héroïques efforts, par le 6e bataillon de chasseurs à Lamath, au Ban-de-Sapt par le 53e, à Ménil-sur-Belvitte par le 54e, autour de Fraize, et de Plainfaing par le 13e et le 22e, déjà prêts à escalader les pentes boisées de Mandray et du col des Journaux, fut menée par les chefs allemands, notamment par le trop fameux général Stenger, avec une incroyable férocité. C'est précisément dans l'après-midi du 26 août, vers quatre heures, que, par ordre du général Stenger, le premier lieutenant Stoy, commandant la 7e compagnie du 112e régiment d'infanterie de l'armée allemande, transmit à ses hommes l'ordre de la brigade : « A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront abattus. Les blessés, armés ou non, seront abattus. Même les prisonniers en grande formation seront abattus. Il ne doit pas rester un ennemi vivant derrière nous. » Le même ordre fut transmis le même jour, par le capitaine Crutius, commandant la 3e compagnie du même régiment, et par le chef de bataillon Muller. On sait qu'à Thiaville et autour du village de Sainte-Barbe, incendié par les Bavarois, un grand nombre de blessés et de prisonniers français furent victimes de cette abominable consigne, dont l'exécution stricte et presque machinale ensanglanta, pendant les jours suivans, la ville et les faubourgs de Saint-Dié.

Les Allemands étaient exaspérés de voir que les soldats français, notamment les chasseurs alpins, défendaient les passages des Vosges et les issues de la ville de Saint-Dié avec une ténacité qui finalement a fait échouer leur mouvement stratégique et tactique vers la route d'Épinal et vers la trouée de Charmes. De là leur rage forcenée.

Dans la journée du jeudi, 27 août, les alpins du 51e bataillon

devaient parvenir douloureusement au point culminant du calvaire dont ils avaient gravi les premières stations. Ce fut une de ces luttes inégales où la fatalité aveugle et sourde s'acharne sur les meilleurs parce qu'ils sont les moins nombreux. C'est sur une poignée de braves qu'allait retomber, pendant une journée entière, tout le poids de la défense suprême de la ville en détresse. Dès l'avant-veille, les formations sanitaires de Saint-Dié avaient reçu l'ordre d'évacuer les ambulances et de se retirer du côté d'Épinal. Après cette évacuation précipitée, un arrivage de blessés sans abri mit le comble à la confusion. Quelques-uns mouraient en pleine rue, les brancardiers ne pouvant suffire à les transporter jusqu'à l'hôpital Saint-Charles, à l'hôpital n° 7 de la Société de secours aux blessés militaires, au Grand-Séminaire, refuges restés ouverts en ces jours d'angoisse et de deuil. Le bombardement avait ravagé la pauvre ville qui, privée de communications télégraphiques et postales avec le reste de la France, sentait se resserrer autour d'elle un cercle de fer et de feu. Les rues de Saint-Dié s'encombraient d'une multitude de fugitifs, accourus de tous les villages d'alentour, et que l'instinct grégaire des foules affolées amassait çà et là en troupeaux divagans. La bataille avait dispersé la population civile, refoulée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par le va-et-vient des combattans et par l'entre-croisement des tirs d'infanterie et d'artillerie. Ce jour-là, on se battait tout autour de Saint-Dié : à Saulcy-sur-Meurthe, à Entre-Deux-Eaux, où les brancardiers du 133e régiment d'infanterie, allant au secours des blessés du 23e, reçurent, à bout portant, des coups de fusil tirés par une patrouille bavaroise ; à Coinches et dans la forêt communale de la Béhouille, où deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs furent fauchées par l'artillerie allemande ; à Moyenmoutier, à la Neuveville-lès-Raon, où le meurtre, l'incendie, le vol, furent organisés par le général von Deimling en personne ; à Hurbache, à Denipaire, au Ban-de-Sapt... Partout les populations civiles étaient soumises, par ordre, aux plus cruels traitemens.

On juge aisément dans quel état d'esprit se trouvaient les habitans de Saint-Dié, en voyant leur ville emplie de terreur par la débandade des paysans que chassait de leurs communes l'avance incessante de l'invasion. En vain les affiches municipales, collées au mur de la mairie et signées par le maire de

Saint-Dié, recommandaient à tous « un inébranlable sang-froid » et conseillaient à chacun d' « envisager sans émotion » ces événemens extraordinaires. En voyant ce flot de fugitifs, que déversaient sans arrêt les communes de Colroy-la-Grande, de Provenchères, de Lusse, de Lubine, de Sainte-Marguerite, de Coinches, de Saint-Michel-sur-Meurthe, de la Bourgonce, de la Salle, d'Étival, de Raon-l'Étape et même de Baccarat, on éprouvait, par l'effet d'une sorte de contagion mentale, une impression d'effroyable malaise. Les mères contemplaient leurs enfans avec une tendresse épouvantée. La rumeur publique et aussi quelques numéros de l'*Est républicain* et de l'*Éclair de l'Est*, entrés on ne sait comment dans la cité assiégée et bombardée, avaient fait connaître en ville les atrocités et les pillages commis par les Allemands dans la Lorraine mise à feu et à sang : la tragique aventure du maire de Badonviller; les incendies et les tueries de Nomény, où le 4e régiment d'infanterie bavaroise s'était particulièrement signalé par sa férocité sanguinaire; les cruautés organisées à Lunéville par le général von Fasbender; les crimes commis à Maixe par la troisième division bavaroise et notamment par le 3e régiment de chevau-légers; les carnages d'Einville, les cambriolages de Baccarat... On était sous l'impression de ces récits affreusement véridiques. Les plus sinistres échos venaient de Gerbéviller, brûlée, ensanglantée l'avant-veille par le général von Klauss, sur l'ordre du général von Heeringen. On redoutait, de la part du général wurtembergeois, von Knœrzer, alors cantonné, avec son état-major, à Sainte-Marguerite, les mêmes fureurs et les mêmes violences. C'est pourquoi l'exode d'une population aussi nombreuse que disparate encombrait d'un enchevêtrement inouï de voitures, de charrettes, de bagages, de bœufs effarés, de vaches affolées, de piétons inquiets et traqués, au milieu d'un indescriptible pêle-mêle de véhicules de tout genre et de tout âge, vieilles carrioles, chars à bancs, caissons abandonnés et disloqués, les routes qui entraînaient cette fuite, par monts et par vaux, de montées en descentes, vers la faim, vers la misère, peut-être vers la mort. On voyait ces troupeaux humains s'égarer dans des chemins de traverse, à travers les bois, afin d'éviter de tomber aux mains des Boches qui infestaient toute la contrée, soutenus, comme toujours, par la formidable artillerie qui assurait le succès de leurs attaques réitérées et leurs effets de terreur méthodique.

Cet exode ressemblait aux migrations en masse qui dépeuplaient jadis le pays des Lorrains, lorsque les Hongrois ou, comme on disait autrefois, les *Ogres*, venaient, par leurs incursions périodiques, ravager nos marches de l'Est.

C'était une panique, un sauve-qui-peut. On s'évadait de Saint-Dié comme d'une souricière. Bientôt, dans cette ville infortunée, autour de laquelle l'encerclement fatal se resserrait d'heure en heure, il n'y eut que des blessés, des malades, des religieuses, des prêtres, des magistrats, des fonctionnaires publics ou des employés de la ville, et les habitans courageux qui n'avaient pas voulu abandonner leurs foyers sous la menace de l'envahisseur. L'évêque de Saint-Dié, Mgr Foucault, ne quitta pas son siège épiscopal. Le supérieur du grand séminaire, M. le chanoine Gentilhomme, demeura fidèle à son poste. Nombreuses furent les femmes qui, dans ces circonstances tragiques, ont fait preuve d'un courage viril. Ne pouvant les nommer toutes, on citera notamment la sœur Rose et Mlle Marcelle Ferry, qui rivalisèrent de zèle et de courage, en restant, au péril de leur vie, près du chevet de leurs blessés. Des jeunes filles de dix-neuf ans, Mlle Germaine Marchal, Mlle Adrienne de Lesseux, allaient, en automobile, chercher des blessés sous le feu de l'ennemi.

Dans cette situation terrible, les deux adjoints, MM. Louis Burlin et Ernest Colin, le directeur des travaux de la ville, M. Kléber, M. Lavalle, receveur municipal, M. Gérard, secrétaire de la mairie, M. François, président de la Croix-Rouge, et quelques autres personnes de bonne volonté avaient pris la direction des affaires municipales et assumé la périlleuse mission de soutenir, le cas échant, les intérêts de la ville contre les exigences du vainqueur.

Cependant la résistance armée continuait, malgré les conditions défavorables où se trouvaient nos troupes, dispersées en colonnes volantes, disloquées par paquets, sans liaison possible avec le haut commandement, menacées, à chaque instant, d'un désastre irréparable par les mouvemens concentriques de l'ennemi.

Ces mouvemens étaient contenus, dans toute la mesure du possible, sur tous les points où s'exerçait la formidable pression. Les Allemands n'avaient pas pu déboucher par le col du Bonhomme. Arrivés à Coinches, à sept kilomètres de Saint-Dié, dès

le 26 août, ils fusillèrent dans cette commune un malheureux, nommé Durand, capturèrent dix-sept otages, et s'apprêtaient à tout piller, lorsqu'ils se heurtèrent, tout près de là, au 5e bataillon de chasseurs, dont deux compagnies, résolues à se sacrifier jusqu'au dernier homme plutôt que de se rendre, furent littéralement fauchées par l'artillerie lourde des Allemands. Dans la commune de Saulcy-sur-Meurthe et à Anozel, les envahisseurs procédèrent au déménagement méthodique d'un château qu'un industriel du pays, M. Gillotin, avait généreusement transformé en ambulance; ils tuèrent le curé de la paroisse, l'abbé Jeanpierre; ils brûlèrent une quarantaine de maisons; mais ils trouvèrent devant eux les soldats de notre 22e d'infanterie, descendus péniblement du col de Sainte-Marie-aux-Mines, ces héroïques fantassins de l'Isère et du Rhône, dont les restes, glorieusement ensevelis dans les cimetières d'alentour, attestent le sacrifice. Ce régiment avait déjà perdu son chef, l'intrépide colonel Angelvy. Sa mission était de contribuer à la défense du col du Haut-Jacques, que les Allemands voulaient atteindre par la route d'Anozel à Taintrux et à Rougiville. Parmi ceux qui combattaient dans les rangs du 22e régiment d'infanterie, il y avait, entre autres braves, un professeur de la faculté des sciences de Lyon, le normalien Jean Merlin, lieutenant de réserve, glorieusement tombé au col d'Anozel, retrouvé, quelques jours après, à la lisière d'un bois, près de Foucharupt. Déjà les morts glorieux du 140e régiment d'infanterie commençaient à peupler le cimetière de Saint Michel-sur-Meurthe, où un bon Français, M. Adolphe Tisserand, domicilié dans cette commune, a veillé avec un soin touchant sur leur ensevelissement et leur sépulture. Le 140e régiment d'infanterie, soutenu par le 11e bataillon de chasseurs alpins, a retardé, tant qu'il a pu, l'occupation de Moyenmoutier, où les Allemands entrèrent dans la terrible journée du 27 août, venant des bois de Saint-Prayel, et dessinant toujours leur mouvement concentrique sur Saint-Dié, à la recherche d'un nouveau Sedan. Du côté de Raon-l'Étape, le 14e bataillon, à peine revenu d'Afrique, ayant fait la guerre dans le Sud marocain, au delà de Mogador, à travers des forêts d'arganiers, au pays des Anfloûs, arrêtait par une lutte corps à corps, dans les sapinières de Répy, l'avance des Bavarois, et réussissait à barrer la route aux ennemis, dont l'objectif était d'aborder la vallée de la Moselle par la route de Ramber-

villers et le col de la Chipotte. En même temps que par ce col, les colonnes allemandes devaient déboucher de Baccarat par les bois de Glonville et de la Moncelle et sortir de Saint-Dié par Nompatelize et Jeanménil. Triple mouvement, qui visait le même but. Sur ces trois routes, les chasseurs alpins ont dit à l'ennemi : « Halte-là ! »

De cette tâche presque surhumaine la plus grosse part sans doute retomba sur le 51e bataillon, chargé de défendre la ville et les environs de Saint-Dié, en des conditions malheureusement capables de décourager les plus braves. En pareil cas, l'énergie individuelle est la ressource suprême des gens d'honneur. A la gloire du 51e bataillon de chasseurs appartient l'héroïque mémoire du capitaine Rousse-Lacordaire qui, dans la matinée du 27 août, ayant organisé habilement les positions de sa compagnie, réussit, avec l'appui d'une batterie d'artillerie, à tenir en échec les Allemands, qui accouraient innombrables, de toutes parts, à l'attaque de la ville de Saint-Dié, défendue par une poignée d'hommes.

Émerveillé par le spectacle de la vaillance avec laquelle ces braves luttaient contre l'écrasante supériorité du nombre et de l'armement, le commandant de la batterie d'artillerie s'écria :

— Courage, mes enfans, nous faisons du beau travail!

Devant cette attitude résolue d'un bataillon qui voyait le feu pour la première fois, les Allemands, aguerris cependant par vingt jours de campagne, font un mouvement de recul si évident que les artilleurs de la batterie, canonnant le terrain à découvert, dans la direction du village de Nayemont-les-Fosses et de la ferme de la Malgrange, sont obligés d'allonger leur tir.

Alors les alpins s'élancent au pas de charge, baïonnette au canon, le capitaine Rousse-Lacordaire courant à la tête de ses hommes, sabre en main. La fusillade est vive. Les balles sifflent de tous côtés. Tous les bois d'alentour semblent vomir des casques à pointe. Que faire, un contre dix, contre vingt, contre trente, contre cent? La batterie d'artillerie étant obligée de se replier pour n'être point prise par l'ennemi, les alpins sont criblés de projectiles de gros calibre. Peu s'en faut que la batterie ne tombe aux mains des Allemands. Sur toutes les hauteurs qui dominent Saint-Dié, d'Ormont, des Raids de

Robache, du Bois-Brûlé, l'ennemi débouche à flots précipités où l'on sent toutefois l'exécution d'un plan préparé longtemps d'avance. Il est évident que cette manœuvre d'encerclement est la conséquence d'une longue préméditation, patiemment continuée, pendant près d'un demi-siècle, avec une méthode perfectionnée sans cesse par deux générations de savans et d'espions, mobilisés en deux équipes parallèles. Toutes les positions qui avoisinent Saint-Dié, — la montagne d'Ormont, les terrasses de Gratain, les roches Saint-Martin, les murailles démantelées du château de Spitzemberg, le col d'Anozel, la vallée de Taintrux, qui ouvre le chemin de Rougiville, de Bruyères et d'Épinal, — avaient été soigneusement repérées, sous prétexte de tourisme, par ces promeneurs en vareuse verte et en chapeau tyrolien, dont le crayon d'Hansi a noté tous les ridicules, et dont notre débonnaire police n'a peut-être pas surveillé suffisamment tous les méfaits.

La butte boisée de Beulay avait été marquée longtemps d'avance pour servir d'emplacement et de défilement aux batteries lourdes qui devaient balayer de leurs rafales toute la vallée de la Fave, et faire éclater un enfer de projectiles fusans et percutans sur les alpins du 51e bataillon, isolé, accroché aux pentes d'une colline battue par les bombes.

Que faire en une pareille extrémité, sinon se faire tuer pour sauver l'honneur? C'est ce que fit notamment le capitaine de la 7e compagnie, M. Rousse-Lacordaire, admirable officier, dont les dernières paroles, toutes inspirées par un magnifique idéal, ont été recueillies, au moment suprême, par les témoins de sa mort glorieuse (1). Les sous-lieutenans Bonimont et Girard tombèrent au même champ d'honneur. Les mitrailleuses ne cessèrent de tirer sur l'ennemi, jusqu'au moment où la retraite des artilleurs, à court de munitions, se repliant en bon ordre sur Saint-Dié pour sauver leurs pièces, obligea les alpins à redescendre dans la ville. Jusqu'au bout, le sous-lieutenant Allier, chef des mitrailleurs, se maintint sur sa position, malgré l'intensité du bombardement. Le percuteur d'une de ses mitrailleuses s'étant cassé, il n'en continua pas moins son feu, pointant lui-même l'unique pièce dont il disposait, resté presque seul, tenant tête à l'ouragan des « mar-

(1) Voyez Ferdinand Belmont, *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, p. 31-33.

mites » qui l'encadraient de tous côtés. Il ne consentit à se retirer que sur l'ordre formel de ses chefs (1).

Comme le chef de bataillon Dechamps restait encore sur un point très exposé, le sergent Maubert, déjà blessé, et le caporal-fourrier Chaumont lui demandèrent ce qu'il fallait faire.

— Partez, répondit-il, et rejoignez le bataillon.

Et, comme il restait immobile sur place, en vue de l'ennemi qui s'avançait à grands pas :

— Venez, mon commandant, dit le caporal, ne restez pas ici.

— Laissez-moi, répondit le brave et malheureux officier, je veux mourir ici.

A grand'peine, l'insistance respectueuse du sergent et du caporal arrachèrent de cette position dangereuse l'infortuné commandant, qui avait vu, pour ainsi dire, son bataillon se fondre sous ses yeux, et dont le désespoir, facile à comprendre, hélas! était tragique.

Pendant ce temps, le 51e bataillon se reformait, tant bien que mal, avec le concours d'un commandant d'infanterie, sans liaison possible avec le haut commandement, dans cette ville qu'il avait traversée l'avant-veille, fanfare en tête, avec tous ses convois au complet, ses mulets bien harnachés, ses mitrailleuses toutes neuves. Aux alpins se joignent quelques fantassins, débris d'unités éparpillées par les combats de la veille. D'un commun accord, ces braves gens se préparent à défendre la ville rue par rue et maison par maison. La rue du Nord et la rue Saint-Charles, par où les Allemands doivent nécessairement arriver, sont barricadées. Mais que peut faire un si petit nombre d'hommes, au fond d'un entonnoir creusé par la vallée de la Meurthe, sous la pression d'une armée qui occupe les hauteurs avoisinantes, et qui, par une série de mouvemens concentriques, recommence sans cesse, selon l'habitude des Allemands, la manœuvre de Sedan? C'est miracle que les vaillans alpins n'aient pas été tous cernés et faits prisonniers d'un seul coup.

(1) Témoignages du chasseur Décurninge, du chasseur Carroux, du muletier Paulmaz, ce dernier parlant en présence du capitaine Aweng, qui fut lui-même grièvement blessé à Sainte-Marguerite, le 26 août.

II. — LA BATAILLE DES RUES

Durant toute cette douloureuse journée du jeudi 27 août 1914, le 51e bataillon avance tour à tour, et se replie à travers la ville bombardée, au gré des fluctuations de cette lutte inégale. Un moment vient où, la position n'étant plus tenable, il se retire, par le quartier de la Bolle, au lieu dit « les Tiges. » Survient, à ce moment critique, l'ordre de rentrer dans la ville et de « la défendre jusqu'au bout. » C'est effectivement ce que tentent les alpins, sous une rafale d'obus, tirée de Sainte-Marguerite et de Provenchères. Que faire là contre, avec des fusils et des baïonnettes? Rue d'Alsace, les tirailleurs bavarois se sont dissimulés dans les mansardes des maisons barricadées, et tirent à bout portant sur les chasseurs. Rue de la Prairie, les alpins réussissent à se retrancher derrière une barricade bien organisée, où ils peuvent éviter les ricochets. Arrive un obus, démolissant la barricade, tuant ou blessant tous les défenseurs. Un instant, les survivans de cette catastrophe se groupent autour d'un commandant d'infanterie, qui fait preuve d'une énergie extraordinaire, et qui, parmi les décombres fumans et les cadavres palpitans, fait face à l'ennemi, le revolver au poing. Un obus tombe dans la rue, un autre sur une maison dont le toit s'effondre... Les combattans, ébranlés par la secousse, paralysés par le déplacement d'air, voient chanceler, dans un nuage d'étouffante fumée, le commandant blessé.

Au Nord de la ville, le sous-lieutenant Allier, — avec ses quelques hommes, un sous-officier du 62e bataillon alpin, le sergent Yvert, et son unique mitrailleuse, — ne s'était replié que lentement. Avant de se diriger vers les rues du centre, il veut s'assurer si le bataillon est poursuivi. Il improvise une position défensive, et envoie un chasseur en reconnaissance. Celui-ci revient, disant :

— Les voilà, ils avancent en colonnes par quatre et sont très nombreux. Sauvons-nous, mon lieutenant!

— Non, s'écrie l'officier, il faut les attendre !

En effet, au moment où les assaillans débouchent en formation serrée, au bout de la rue, un feu terrible les accueille. Leurs premiers rangs sont fauchés. Pris de panique, ils se sauvent en désordre, cherchant à se réfugier dans les maisons,

dont ils enfoncent à coups de crosse les portes et les fenêtres.

Témoin de ce haut fait d'armes, accompli par une poignée d'hommes animés de la volonté de résister jusqu'au bout à la supériorité du nombre, un commandant, qui se trouve là, s'écrie :

— La mitrailleuse du 51e sera citée!...

Ce malheureux officier ne peut en dire davantage, ni exprimer toute son admiration pour son jeune camarade. A ce moment, une balle allemande le frappe et il tombe (1)...

Quelques instans plus tard, sous les arcades de l'hôtel de ville et aussi dans le faubourg d'Alsace, rue de Périchamp et à l'entrée de la rue qui monte à Foucharupt, d'autres barricades arrêtent, pendant quelques instans encore, la marche des envahisseurs. C'est une résistance opiniâtre, acharnée, où le sol est disputé pied à pied, pierre par pierre, tandis que les balles sifflent de tous côtés, et qu'au crépitement de la fusillade se mêlent les détonations sourdes des bombes de gros calibre, éclatant au milieu des ruines accumulées par l'incendie. Les infortunés habitans de Saint-Dié craignent de voir leurs maisons, leurs magasins s'écrouler dans cette fournaise. Ils hésitent à rester chez eux. Et cependant s'ils sortent de leurs caves pour échapper au feu et à la fumée, ils risquent de subir le sort du comptable de la bonneterie Blech et Cie (2), qui fut saisi par les Allemands, ainsi que les sieurs Chotel, Léon Georges, Henri Louzy, et forcé de marcher de front, avec ses compagnons d'infortune, devant une colonne d'assaut, contre une barricade. Au bout de quelques pas, Chotel tomba sur les genoux et sur les mains. Un flot de sang s'écoulait de ses vêtemens. Se retournant vers les Allemands, il s'écria d'une voix forte :

— Assassins! Lâches!

Ce furent les dernières paroles de ce malheureux homme. Poussant un gros soupir, il s'étendit, mort.

Littéralement enragés par la résistance d'une ville qu'ils avaient cru pouvoir saisir d'un coup de main, les assassins et les lâches qu'avait flétris ce dernier mot d'un mourant continuaient à pousser devant eux, en les piquant à coups de baïonnette, en les frappant à coups de crosse, un troupeau de civils,

(1) Récit d'un mitrailleur du 51e, rapporté par le chasseur Décurninge.
(2) M. Georges Visser, père de cinq fils sous les drapeaux.

pris entre deux feux, dans la fusillade et la canonnade. Le comptable de la bonneterie Émile Blech fut atteint d'une balle au ventre. En le voyant tomber, un officier allemand se mit à rire, en disant :

— Vous saurez que ce sont des balles françaises qui vous frappent, et non des balles allemandes.

Un Boche dont l'Histoire doit conserver le nom et flétrir les méfaits, le lieutenant bavarois A. Eberlein, eut l'infernale malice de forcer trois civils à s'asseoir sur des chaises, au milieu d'une rue balayée par l'artillerie et la mousqueterie (1). Le *Herr Leutnant* jouissait férocement du supplice de ses victimes. Leurs prières angoissées, les gestes de leurs mains jointes l'amusaient prodigieusement. Et qu'on ne voie point dans cette cruauté atroce uniquement l'effet d'une fantaisie individuelle. C'était la conséquence d'un ordre donné par le général en chef von Knœrzer. Sous les fenêtres de l'hôpital Saint-Charles, deux autres otages sont poussés contre un mur et fusillés par un peloton de six soldats allemands (2). Eberlein voit leurs cadavres gisant sur la chaussée et se réjouit.

Pendant ce temps, devant une maison de la rue Tharin, brûlée par ordre, arrosée de pétrole, embrasée méthodiquement par l'emploi des pastilles incendiaires qu'a inventées le professeur Ostwald, chimiste officiel de l'université de Leipzig, un colonel allemand faisait des discours à une assemblée de vieillards, de femmes et d'enfans terrorisés :

— Regardez, disait-il, regardez votre ville, comme elle brûle bien! Cela vous apprendra à nous déclarer la guerre!

Toujours le mensonge allemand, machine de combat, dont l'emploi est réglé par les barbares savans, aussi attentifs au « bourrage des crânes » qu'au chargement des obus de 420, — le mensonge incessant, répété, s'imposant par l'obsession physique aux soldats du kaiser et faisant de l'armée allemande une horde dont l'équipement homicide est complété par une provision de sophismes meurtriers. La consigne est de répéter

(1) Eberlein s'est vanté lui-même de cette « bonne idée » dans les *Dernières nouvelles de Munich*, du 7 octobre 1914 (*Vorabendblatt*, p. 2).

(2) Mlle Marcelle Ferry, infirmière-surveillante à l'hôpital Saint-Charles, témoin de ce fait, a déposé sous serment devant la Commission d'enquête, instituée par décret du 23 septembre 1914. V. *Rapports et procès-verbaux d'enquête* de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, tome V, page 179.

par rangs et par files l'énorme imposture du baron de Schoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris, affirmant qu'un aviateur français a bombardé la voie ferrée de Nuremberg au mois de juillet 1914! Ce mensonge est une vérité pour les têtes carrées qui, sous d'innombrables casques à pointe, descendent sur Saint-Dié par le chemin de la Corvée, par les hauts de Robache, par les sentiers des Molières, par la route de Saint-Jean-d'Ormont.

Les survivans du 51e bataillon de chasseurs alpins, voyant leurs barricades détruites par un bombardement auquel notre artillerie ne pouvait pas répondre, vont s'abriter au faubourg des Tiges, situé à l'Ouest de la ville, sur la route que traverse le passage à niveau du chemin de fer de Lunéville à Épinal. Là, au café de la Madeleine, ils voient un colonel d'artillerie, penché sur une carte d'état-major, et donnant des indications à quelques officiers de leur bataillon, ainsi qu'à des gradés de tous régimens, réunis comme par hasard en cet endroit, au milieu d'un inquiétant pêle-mêle d'uniformes dépareillés. Mais voilà qu'une vive fusillade, éclatant du côté des roches Saint-Martin, annonce aux défenseurs de Saint-Dié qu'ils vont être contournés, cernés par des ennemis dont ils ne peuvent même pas évaluer le nombre ni la force. Les masses allemandes semblent se multiplier de tous côtés. La gare est envahie. Toute retraite sera bientôt coupée, si l'on ne se décide à une prompte résolution. Il n'y a plus que deux alternatives : se rendre sur place ou se donner de l'air, prendre du champ par la dernière issue, afin de revenir bientôt et d'empêcher les Allemands de pénétrer dans le massif boisé qui sépare Bruyères de Saint-Dié. L'idée d'une capitulation est vivement écartée. Sous les ordres du commandant Dechamps, le repli commence, en bon ordre. Les hommes peuvent se défiler, par des chemins détournés, et sous la faible protection de la voie ferrée, jusqu'au ruisseau du Taintrouet, qu'il faut passer à la nage. Malheureusement, les eaux de ce torrent ont été subitement grossies par un orage récent, et plusieurs blessés, entraînés par les flots, périssent avant d'avoir pu atteindre la rive salutaire.

Enfin, au terme de cette affreuse journée, où les élémens eux-mêmes, soulevés par la tempête, semblaient favoriser les desseins de l'ennemi, nos héroïques alpins, exténués, purent se coucher, s'endormir sur la paille, sous les sapins, ou dans le

foin des granges, dans les maisons longues et basses, sous les toits en bardeaux qui s'allongent pour couvrir d'un même abri les animaux et les hommes, au milieu des bois de la Madeleine et d'Herbaville, à la scierie de la Menantille, aux baraques de Sauceray, aux chalets des marcaires de la Croix-Idoux, aux Moitresses, à la grande scierie de Rougiville. Le ravitaillement n'ayant pu parvenir jusqu'à ces cantonnemens improvisés, plusieurs chasseurs s'estimèrent heureux de retrouver, au fond de leurs musettes, quelques bonbons que leur avaient donnés, l'avant-veille, les habitans de Saint-Dié, lorsqu'ils étaient entrés dans la ville, fanfare en tête et fanions au vent.

Le lendemain matin, 28 août, sur le coup de neuf heures, un automobile portant aux panneaux de sa carrosserie l'écusson de l'empire germanique, l'aigle rapace aux ailes éployées par une envergure menaçante, amenait à Saint-Dié, venant de Sainte-Marguerite par la rue d'Alsace, Son Excellence Karl-Albert von Knœrzer, général en chef. Ce personnage mit pied à terre devant les arcades de l'hôtel de ville, se fit présenter les adjoints, MM. Colin et Burlin, et leur commanda aussitôt d'afficher la proclamation que voici :

PROCLAMATION

AUX HABITANS DE SAINT-DIÉ

Le gouvernement de la République française a fait passer ses troupes *(sic)* la frontière allemande pour venir en aide à la Russie.

Je sais combien cette guerre est peu populaire en France, qui vous a été octroyée par votre gouvernement contre la volonté bien déterminée du pays.

La parole est maintenant aux armes.

La civilisation européenne, défendue par l'Allemagne et l'Autriche contre les Serbes et les Russes, protecteurs de l'assassinat politique, et la discipline allemande bien connues *(sic)* sont la garantie que l'action armée ne se dirigera que contre les forces militaires.

Tous les non-combattans peuvent être sûrs qu'ils ne seront pas inquiétés ni dans leur personne, ni dans leur fortune tant qu'ils resteront tranquilles.

Les armées allemandes ont fait leur entrée en France.

Si bien que nous respecterons la liberté des non-combattans, si bien *(sic)* nous sommes décidés à réprimer avec la dernière énergie et sans pardon tout acte d'hostilité commis contre les troupes allemandes.

Seront immédiatement fusillés :

Toute personne se rendant coupable d'un acte d'hostilité contre un membre de l'armée allemande ;

Tous les habitans et les propriétaires des maisons dans lesquelles se trouvent des Français faisant partie de l'armée française, ou des personnes tirant sur nos troupes, sans que ces faits ou la présence des personnes suspectes aient été annoncées *(sic)* à la commandature de la place, immédiatement à l'entrée de nos troupes ;

Toute personne qui cherche à aider ou qui a aidé la force armée ennemie ou qui cherche à nuire ou qui a nui à nos armées d'une façon quelconque, surtout en coupant les fils télégraphiques ou téléphoniques;

Toute personne qui arrachera ces affiches.

Seront tenus responsables :

M. le curé, le maire, l'adjoint du maire et les instituteurs, pour les actes d'hostilité de la population.

Seront brûlés :

Les bâtimens d'où seront sortis les actes d'hostilité.

Dans des cas répétés, la ville entière sera détruite et brûlée.

En outre est ordonné :

1° Toutes les armes (fusils, pistolets, revolvers, brownings, sabres, etc.) devront être remises immédiatement à la commandature de la place dès l'entrée de nos troupes;

2° La circulation dans la ville est défendue entre huit heures du soir jusqu'à six heures du matin ; les sentinelles vont tirer sans appel sur tous les individus faisant infraction à cet ordre ;

3° Tout rassemblement de plus de trois personnes est défendu ;

4° Est défendu le son des cloches ou de communiquer avec l'ennemi par des moyens quelconques;

5° M. le curé, le maire, le maire-adjoint et les instituteurs auront à se présenter immédiatement après l'entrée de nos troupes à la commandature de la place qui me réserve le droit de les retenir comme otages pour l'exécution de ce qui est dit ci-dessus à leur égard ;

6° Est défendu de s'approcher quoi que ce soit des malades, blessés ou morts de nos armées, ou des prisonniers de guerre se trouvant sous la protection de nos armées;

7° Seront punis, d'après les lois de guerre allemandes, toute personne faisant infraction à ce qui est ordonné ci-dessus ou qui commet contre nos autorités ou leurs membres des actes répréhensibles.

Saint-Dié, le 27 août 1914.

Le général commandant en chef :

KNŒRZER.

Autant de mots, autant de mensonges énormes et de malices noires. Ce document semble avoir été copié sur la proclamation que von Emmich adressa aux Belges, lorsque l'armée allemande de la Meuse violait la neutralité de la Belgique.

Le général von Knœrzer se croyait bien sûr de la victoire. Son dessein, dicté par le kronprinz Rupprecht de Bavière, était de franchir la Meurthe, la Mortagne, la Moselle ensuite entre Bayon et Châtel par la trouée de Charmes. Il comptait sortir de Saint-Dié par la rue de la Bolle, le lieu dit « les Tiges » et les bois de la côte Saint-Martin; se diriger, par la vallée de Taintrux, vers Rougiville; franchir le col du Haut-Jacques; escalader la colline des Rouges-Eaux; déboucher à Bruyères pour gagner Épinal. Il avait compté sans les chasseurs alpins, par lesquels il fut, pour ainsi dire, embouteillé dans sa conquête.

III. — L'EFFORT SUPRÊME

A sept heures du matin, le 28 août, au col du Haut-Jacques, 180 chasseurs du 51e bataillon se rassemblent, sous le commandement des lieutenans Sauzet et de Serbrun. En descendant le sentier abrupt de la Fouriotte, ils retrouvent à Rougiville une importante fraction de 600 chasseurs, réunis sous les ordres du commandant Dechamps et de quelques autres officiers. Le bataillon est reconstitué, dans toute la mesure du possible, et l'on marche en formation serrée sur Saint-Dié, pour exécuter une contre-attaque.

Les Allemands occupent le hameau des Tiges et le passage à niveau de la voie ferrée de Lunéville à Épinal. Il s'agit de les déloger de cette position d'où ils menacent la route de Bruyères. Toutes les explications étant données aux commandans de compagnie et aux chefs de section sur l'objectif assigné, les hommes mettent sac à terre, forment les faisceaux, prennent quelques momens de repos. Une distribution de pain est faite, — la première depuis le 25 août!

A deux heures de l'après-midi, les clairons sonnent la charge. Les chasseurs s'élancent pour une vigoureuse contre-attaque, en liaison avec les fantassins du 99e régiment. L'ennemi, surpris par ce mouvement inattendu, réagit par un bombardement intense. Malgré la violence de ce tir de barrage, le hameau des Tiges est enlevé d'assaut, à la baïonnette. Les Allemands s'enfuient en désordre, abandonnant leurs prisonniers et tout leur matériel. Était-ce l'heure d'attaquer à fond les conquérans de Saint-Dié? Une coordination de mouvemens eût-elle pu refouler très vite le général von Knœrzer et ses

Wurtembergeois? Quoi qu'il en soit, la brillante opération du 51e bataillon demeura isolée et n'eut point les conséquences qu'on en pouvait attendre. L'ennemi eut le temps de se fortifier aux abords de la ville, principalement dans la rue des Cités, perpendiculaire à l'avance des chasseurs.

Quand le 51e bataillon, dispersé par l'attaque à la baïonnette et qui avait encore perdu deux officiers, les lieutenans Birmann et Gouyt, eut été rassemblé, une section fut envoyée en avant par un commandant d'infanterie. Sa mission était de reconnaître l'entrée de la ville et de protéger par ses feux l'avance des troupes qui devaient aborder, quelques instans après, le quartier de la Bolle, incendié au pétrole par les Allemands. Les renforts attendus, annoncés, n'arrivèrent pas. Quel dommage! L'ennemi, à cette heure, était nettement dominé. La gare n'était plus occupée. Une mitrailleuse allemande tiraillait, sans blesser personne, comme si les tirailleurs affolés eussent été incapables de prendre la ligne de mire... L'occasion fut perdue.

Les chasseurs de la section envoyée en reconnaissance eurent la joie, dans cette déception, de trouver, vers huit heures du soir, dans une maison de la rue de la Bolle, le sous-lieutenant Allier, qui s'était avancé le plus loin possible dans la direction de l'ennemi. Ils avaient la plus grande confiance en ce jeune officier. La veille, on l'avait vu à l'œuvre, avec sa mitrailleuse, sous les arcades de l'hôtel de ville. Malheureusement, dans la bousculade de la contre-attaque, il s'était trouvé brusquement séparé de ses hommes, qui le croyaient tué.

— J'espère sous peu les retrouver! dit-il au caporal-fourrier Chaumont.

Les Allemands étaient si près qu'ils entendirent le sous-lieutenant parler avec le caporal et ouvrirent un feu très vif dans leur direction. Le jeune officier commanda le silence aux braves gens, un peu disparates, que le hasard mettait sous ses ordres, et qui, tout heureux de trouver un chef, ne voulaient plus le quitter. La nuit tombait, très calme, ralentissant le combat, ramenant, après les rudes instans de la lutte et de l'agonie, les doux momens du sommeil et du repos.

Tout à coup, dans le jardin de la maison occupée par cette troupe isolée, le caporal Chaumont croit entendre un bruit de feuilles remuées. Il s'avance vers l'endroit d'où venait ce bruit

étrange, et voit soudain sortir d'une touffe de lauriers-roses, dans l'ombre, un homme, vêtu d'habits civils. Est-ce un espion? Ses réponses à un interrogatoire immédiat sont inintelligibles. Il semble ignorer le français. On le saisit, on lui lie les mains avec la cravate d'un chasseur. Il est plus mort que vif.

— Ne le maltraitez pas, dit le sous-lieutenant au caporal. Soyez indulgent... S'il ne dit pas la vérité, il n'y coupera pas. Et surtout, ne le laissez pas échapper.

Vérification faite, c'était un pauvre Savoyard, ne connaissant guère que le patois de son village, et qui, fait prisonnier la veille par les Allemands, s'était évadé de leur corps de garde, et s'était réfugié dans une maison abandonnée où il avait trouvé des habits civils qu'il avait aussitôt revêtus. Ainsi accoutré, il avait passé la nuit sous un lit, sans prendre de nourriture. Ayant entendu le refrain de son bataillon, sonné par les clairons, au moment de l'attaque, il était sorti de sa cachette, et s'efforçait de regagner les lignes françaises...

Brave garçon! avec quel plaisir on le détache, on le félicite, on le fête! Il pleure de joie, se ressaisit, retrouve l'usage de la parole humaine et de la langue française. Finalement, on l'envoie se reposer et dormir, dans une auberge voisine, avec le caporal-fourrier qui l'a découvert dans son bosquet de lauriers-roses, et duquel désormais il ne veut plus se séparer.

Quand l'aube se leva, dans un de ces brouillards d'été qui planent quelquefois sur le paysage matinal des Vosges, une quinzaine de chasseurs et un officier étaient postés au passage à niveau devant la maison du garde-barrière, et se proposaient, malgré leur petit nombre, d'imposer un cran d'arrêt à l'avance des Allemands déjà prêts à déborder Saint-Dié. C'est par cette poignée d'hommes parmi lesquels le petit Savoyard, retrouvé la veille, fit le coup de feu avec une admirable crânerie, que fut défendu le passage à niveau des Tiges, — lieu désormais célèbre, où fut égalée la bravoure d'un Bayard, défendant presque seul le pont du Garigliano.

Le commandant d'infanterie qu'on avait vu la veille donner ou transmettre des ordres, et qui n'était autre que le chef de bataillon Gay, ancien officier du 13e alpins, passé au 99e d'infanterie, avait résumé en ces termes énergiques le suprême effort à faire en cet endroit :

— Vous allez vous déployer en tirailleurs dans ce pré. Vous

avancerez jusqu'à la voie ferrée, face la gare; vous vous installerez au passage à niveau; si vous n'êtes pas attaqué, vous avancerez jusqu'à ce que vous ayez le contact avec l'ennemi. Vous me rendrez compte de tout ce que vous apercevrez. Dans n'importe quel cas, vous défendrez le passage à niveau jusqu'au bout...

Le commandant Gay insista :

— Jusqu'au dernier homme.

L'action du 29 août 1914 n'aurait pas pu s'engager, et les Allemands eussent trouvé l'issue qu'ils cherchaient pour déboucher sur la route de Bruyères, si cette défense héroïque du passage à niveau n'eût opposé à leur marche, pendant des heures décisives, un obstacle invincible.

Cette journée fut atroce. Exaspérés par une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, les Allemands ont commis, ce jour-là, les pires cruautés, fusillant les prisonniers, achevant les blessés, mettant le feu partout, assouvissant sur les choses et sur les gens leur rage forcenée.

La maison Villemin, aux Tiges, porte encore la trace des crimes qu'ils ont commis en fusillant, à bout portant, des hommes désarmés.

Dans la cuisine de cette maison s'étaient réfugiés une trentaine de soldats du 99e régiment d'infanterie. La section dont ils faisaient partie avait d'abord été disposée en lignes de tirailleurs sur le talus du chemin de fer et surveillait les prairies, lorsque l'ennemi survint à l'improviste, du côté opposé. A peine se sont-ils repliés dans la maison Villemin, qu'ils y sont cernés sous le feu des mitrailleuses qui coupent la route, entourant la maison de tous côtés. N'ayant point d'officier parmi eux pour organiser la défense, ces malheureux fantassins, privés d'un chef, se résignent à se rendre. Par un long et étroit couloir qui débouche sur la cour de la maison, l'un d'eux s'avance vers l'ennemi, agite un linge blanc. Les autres le suivent, à la queue-leu-leu. Un lieutenant allemand les fait défiler un à un, leur ordonnant de quitter leur équipement et de mettre bas les armes. La route est pleine d'Allemands, coiffés du casque à pointe avec manchon de toile grise. Tout à coup, un cri d'effroi retentit : « On les fusille ! » En effet, le soldat Palayer, du 99e, arrivé au seuil de la porte, a vu ses camarades, ceux qui venaient immédiatement avant lui, alignés contre le mur de la

maison. Vainement ils invoquent les lois de la guerre. Vainement un soldat allemand intervient auprès d'un officier, qui le repousse de la main, d'un geste dur. Le feu d'un peloton d'exécution, disposé sur deux rangs, à cinq pas des victimes, répond à ces cris de détresse, Palayer, qui se trouve à l'extrémité de cet alignement funèbre, ayant eu la chance de n'être pas touché, se laisse tomber sur le côté gauche, fait le mort, se cache derrière un portail, et peut ainsi, après le départ des bourreaux, escalader une échelle qui mène à un fenil, où il restera caché dans le foin, pendant plusieurs jours, vivant d'un paquet d'oignons, et se dérobant, par un nouveau miracle, aux investigations d'un Boche, qui vient, à plusieurs reprises, piquer de sa baïonnette le foin et la paille du fenil. D'autres fantassins du pauvre 99e, notamment Joseph Blanc, François Reynard, Maximin Grand, Marius-Vincent Dufaud, ont pu se réfugier dans une cave, d'où ils furent délivrés lors de la rentrée des troupes françaises dans la ville de Saint-Dié. Ils ont raconté, sous la foi du serment, leur lamentable aventure et cet horrible carnage, dont il ne restait que sept rescapés.

Le jour même où cet épisode navrant montra, une fois de plus, hélas! en quel état de détresse peut tomber une troupe qui ne se sent plus dirigée ni commandée, les quinze alpins du passage à niveau trouvaient un chef dans la personne de Roger Allier, sous-lieutenant mitrailleur du 51e bataillon.

A mesure que le brouillard s'élevait au-dessus des vallées ondulées et des croupes rondes, la situation était de plus en plus critique. La fusillade faisait rage. Deux mitrailleuses battaient les abords du passage à niveau. Le caporal Chaumont, chargé de surveiller la situation et d'en rendre compte, aperçut des sections ennemies qui traversaient la rue de la Bolle et se rendaient à la gare. Il avertit son chef.

— Feu à répétition! s'écria celui-ci, hausse à 250 mètres.

Le tir dut être terrible. Les cris des blessés arrivaient jusqu'aux intrépides défenseurs du passage à niveau.

Mais des forces ennemies, protégées par une mitrailleuse que le sous-lieutenant Allier tint à repérer lui-même, au péril de sa vie, s'avançaient de manière à contourner la position et à prendre à revers cette élite de braves.

Debout, dressant sa haute taille, méprisant la mort, encourageant ses hommes par sa fermeté, sa vaillance et son entrain,

le jeune officier dirigeait les feux avec un courage superbe. Le brouillard s'étant dissipé, le soleil d'une merveilleuse matinée d'été, adorablement pure, brillait au-dessus des montagnes vertes, dans l'azur du ciel exempt de nuages. Sur l'herbe et sur la mousse flottait l'ombre légère des sapins. C'était une de ces heures radieuses qui semblent faites pour la victoire. Une salve d'artillerie, annonçant par ses coups secs et précis la présence, toute proche, d'une batterie de 75, balaya la grande prairie d'Hellieule, anéantissant par ses rafales les élémens ennemis qui venaient par la gauche. Ayant aperçu des outils de terrassier, le sous-lieutenant Allier fit faire une tranchée. Il prit lui-même une pelle et commença le travail. Le sol était dur, plein de cailloux. Protégés par cette tranchée, les chasseurs tiraient sans discontinuer. Deux ou trois fantassins du 99e les ravitaillèrent en cartouches. A un certain moment, leurs fusils devinrent intenables, tant ils étaient chauds. Animés par un chef qui d'ailleurs avait fait comprendre très clairement qu'il n'admettait aucune velléité de retraite ni aucune tentation de défaillance, rivalisant de prouesse, insoucieux du danger, les défenseurs du passage à niveau faisaient des ravages dans les rangs des Allemands. Ceux-ci, ébranlés par cette farouche résistance, ne se doutaient pas qu'ils avaient affaire à un si petit nombre de braves gens. Déjà, l'avant-veille, un adjudant de la 10e compagnie du 51e bataillon, nommé Callendrier, ayant eu le malheur de tomber entre leurs mains, fut presque martyrisé par des officiers allemands qui allèrent jusqu'à lui mettre le revolver sur la tempe, le questionnant vainement pour savoir où était le bataillon, et combien il pouvait compter encore d'hommes en état de faire campagne. Pour en finir, et croyant avoir devant eux un gros effectif, alors qu'ils avaient affaire à quinze hommes dont plusieurs étaient déjà blessés, ils mirent en mouvement plusieurs colonnes qui s'avancèrent par la gare. Leur nombre augmentait toujours. Averti par un de ses signaleurs, le sous-lieutenant Allier sortit de sa poche une feuille de papier, sur laquelle il traça, d'une main ferme, quelques mots au crayon. Quand il eut fini d'écrire ce billet, il commanda :

— Un chasseur !

Le caporal Chaumont, debout à côté de lui, s'avance

— Tenez, Chaumont, lisez...

Il ajoute :

— Derrière la barricade, à côté du café, vous trouverez un commandant d'infanterie. Vous lui remettrez ce billet et vous lui donnerez les indications nécessaires sur notre situation.

Voici le contenu de ce billet :

Des forces ennemies s'avancent du côté Est de Saint-Dié et vont nous contourner. Faites le nécessaire.

Signé : Sous-lieutenant ALLIER.

Après le départ du caporal Chaumont, qui malheureusement ne trouva pas le commandant d'infanterie, et fut lui-même grièvement blessé, le sous-lieutenant continua de diriger cette résistance obstinée. On lui avait dit de « tenir jusqu'au bout. » Il « tenait, » fidèle à l'ordre reçu, à la consigne donnée, au devoir accepté. Il « tenait, » jusqu'aux dernières cartouches, prenant lui-même un fusil pour faire le coup de feu. Les derniers survivans de ce combat ramassaient les cartouches des morts et des blessés. Cela dura toute la matinée, jusqu'aux approches de midi, malgré le feu terrible d'une mitrailleuse allemande qui, par le soupirail d'une maison voisine, tirait presque à bout portant sur cette troupe héroïque. A ce moment (il était environ onze heures et demie), le sous-lieutenant, debout, sous un arbre, regardait au loin, avec sa jumelle, lorsque soudain ses hommes le virent s'affaisser, atteint aux deux jambes par des balles de mitrailleuse. Le drap de ses bandes molletières était arraché. Son sang coulait à flots. Deux chasseurs le transportèrent un peu en arrière, afin que la maison du garde-barrière pût lui servir d'abri. Comme on le déposait devant la porte, il insista pour qu'on le laissât en cet endroit.

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il. Que les blessés se cachent, s'ils le peuvent, dans la maison.

Et il répéta la consigne suprême :

— Quant aux autres, ils doivent tenir jusqu'au dernier.

Le caporal Minazzoli se pencha vers le jeune officier pour lui faire un pansement. Mais il tomba lui-même, blessé. Une grêle de balles criblait le terrain. La situation devenait intenable pour ces braves gens, qui, en perdant leur chef, avaient, en quelque sorte, perdu l'âme de leur héroïque résistance. Pourtant, deux ou trois chasseurs résistaient encore dans la tranchée. Les autres, presque tous blessés, se réfugièrent dans la maison du

garde-barrière. Resté seul, le chasseur Carroux les rejoignit et, par la fenêtre, tira encore quelques cartouches.

— Du moins, disait-il, on en aura descendu quelques-uns de plus.

A peine Carroux avait-il prononcé ces paroles, qu'une balle lui fracassa les os du bras en déchirant les chairs... Avant de s'éloigner de la fenêtre, pour se réfugier dans la cave, le dernier combattant de cette lutte désespérée vit que les Allemands n'étaient plus qu'à quelques mètres de la maison, et s'apprêtaient à l'incendier. Le sous-lieutenant Allier, gisant sur le sol, avait été immédiatement entouré par la horde furieuse.

Que devint ensuite ce jeune homme intrépide, ce chef qui, avec quinze hommes, a su pendant plusieurs heures, empêcher les Allemands de sortir de Saint-Dié, donnant ainsi à ses frères d'armes le temps d'organiser une nouvelle contre-attaque et de refouler vers la frontière un ennemi qui croyait déjà tenir l'une des voies qui auraient conduit l'invasion au cœur de la France ?

Un adversaire chevaleresque eût recueilli ce glorieux blessé avec tous les honneurs et tous les égards qui étaient dus à sa prouesse. Les Allemands le laissèrent porter dans une des ambulances de la ville, où il resta jusqu'au lendemain. Des documens d'ordre historique et judiciaire diront, un jour, quel crime fut commis avec préméditation, au moment où ce blessé, qui n'avait encore reçu aucun pansement, allait être évacué sur l'Alsace. Qu'attendre d'un Knœrzer ? Ce Wurtembergeois servile et brutal avait en poche, lui aussi, l'ordre transmis par le général Stenger aux Badois de la 58e brigade : *Von heute ab werden keine Gefangene mehr gemacht. Sämmtliche Gefangene werden niedergemacht. Verwundete ob mit Waffen oder wehrlos, werden niedergemacht... Kein Feind bleibt lebend hinter uns.* Cet affreux grimoire veut dire : « A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront abattus. Les blessés, armés ou non, seront abattus... Il ne doit pas rester un ennemi vivant derrière nous. »

La mort du sous-lieutenant Roger Allier, lâchement assassiné par les Barbares, inflige une tache indélébile au nom déshonoré des soldats allemands et des chefs allemands auxquels son héroïque sacrifice a fermé l'issue par où ils voulaient sortir de Saint-Dié pour atteindre plus loin la route qu'ils croyaient ouverte à leurs appétits de conquête et à leur fureur

de dévastation. Les derniers jours de la noble vie qu'il a donnée pour la France résument tout ce qu'une âme française peut contenir de vaillance consciente, de clairvoyante bravoure, d'abnégation stoïque, de courage et d'honneur. C'est une haute et idéale figure dans l'élite de ces jeunes hommes qui, voués d'avance au plus glorieux destin, désignés par une sorte de vocation sublime aux consécrations de l'histoire et de la poésie, sont allés cueillir, sur les champs de bataille, la palme du martyre, en moissonnant, pour notre France immortelle, les lauriers de la victoire.

Le suprême sacrifice de ces braves n'aura pas été inutile. Leur résistance, poussée jusqu'au bout, avait arrêté l'ennemi au débouché d'un passage où il comptait s'engager pour une action décisive. Grâce à eux, les Allemands n'ont pas pu profiter de l'occupation de Saint-Dié, et furent rejetés hors de la ville vers des positions qui n'avaient plus aucune valeur militaire et qui ont acheminé définitivement les Bavarois, les Wurtembergeois, les Badois vers la frontière en un mouvement de retraite qui se terminera par la déroute de l'ennemi.

GASTON DESCHAMPS.

DES TRANCHÉES

AUX PARADIS DE

LA RIVIERA RUSSE

I

(De juin à septembre 1916.)

Parmi les délices de la Crimée, enveloppée dans le prestige de son passé, comme une belle morte dans des voiles de soie, subsiste une ancienne ville tartare, séjour des Khans, au nom tout musulman de *Baktchi-Saraï* (le Palais des Jardins). Aucune dénomination ne conviendrait mieux à ce magnifique palais de Livadia, résidence printanière des Tsars de Russie, où la bienveillance de S. M. l'Impératrice Alexandra-Féodorovna m'a permis de pénétrer hier soir.

Depuis un an, et par à-coups si prompts qu'ils ressemblent à ces rapides transformations des enchanteurs aux récits desquels notre enfance se complut, je passe du cauchemar au rêve, de l'abattement à l'enthousiasme, des visions de douleur et de mort aux spectacles de la plus parfaite sérénité, dans cette prodigieuse Russie où tout se coudoie, se mêle, se confond pour former, en fin de compte, le plus saisissant tableau d'humanité qui soit. C'est ainsi que, des champs de bataille de Riga et de Galicie, des pentes sanglantes de Tchartorisk, des plaines de neige où s'abattaient soudain les corbeaux voraces, des hôpitaux de Tsarskoié-Sélo où sont soignés les blessés à

peine sortis de l'enfer des tranchées, je me trouve transportée dans les paradis de lumière où, à l'ombre des catalpas aux lourdes grappes mauves, les blessés de la guerre et les affaiblis remontent vers les tranquilles régions de la santé physique et morale enfin recouvrée.

Afin que le miracle de résurrection s'accomplît, afin que rien ne subsistât dans l'âme de ces hommes des terribles épreuves passées, la bonne Impératrice rêvait pour eux un dépaysement complet, un isolement dans le silence, dans la beauté, parmi les tendres soins : un réapprentissage du bonheur. Son ingénieux amour a résolu le problème. Dans les sites les plus merveilleux de cette Crimée appelée à devenir la Riviera russe, elle a fait surgir et édifier à ses frais, — parfois même sur ses plans, — des établissemens où l'air joue entre les colonnes des terrasses, à travers les baies largement ouvertes, où la lumière apporte ses vivifiantes ondes, où les vapeurs iodées de la mer, les émanations résineuses des pins et, en certains cas, l'air plus sec des altitudes, charrient de la force et de l'apaisement.

L'un après l'autre, dès le printemps de 1916, ces sanatoria se sont ouverts. Blessés ou malades ne cessent d'y affluer, telles de pauvres hirondelles qu'un violent orage aurait meurtries... Sa Majesté a bien voulu me permettre d'accompagner un des grands trains sanitaires impériaux qui les ont amenés ici.

TSARSKOIÉ-SÉLO

Mercredi, cinq heures du soir. — Il pleut. Le sentier qui conduit à la Gare impériale, d'où notre train doit partir, court entre des prés mouillés. Printemps du Nord, capricieux et souvent maussade! Il fait froid. Cette pluie pourrait bien être de la neige avant demain. Le clocheton de la gare, tout doré, prolongé par les dentelles d'or de la toiture, a l'air confus d'un boyard en costume d'apparat qui se serait inconsidérément risqué au dehors. Une pareille averse sur un si bel habit!

Sur le quai, les soldats, les uns contre les autres, cannes ou béquilles posées à côté d'eux, éveillent vraiment l'idée des oiseaux migrateurs qu'ils sont. En face de ce ciel brouillé de pluie, ils rêvent au soleil, échangent des prévisions sur leur prochaine résidence, tâchent de se représenter ces paradis du

Sud plus mystérieux pour eux que, pour le jeune Aladin, les jardins enchantés de Bagdad. De la Russie aux multiples aspects, beaucoup d'entre eux ne connaissent que les plaines solitaires du Nord, où la beauté se dilue dans trop d'espace; les ruisseaux trop lents, où les roussalkas (1) entraînent le passant attardé; les forêts où la Baba-Yaga, la fée Carabosse de leurs contes, fait cliqueter ses jambes d'os (2). D'autres ont vu les gouvernemens du centre, vallonnés de collines, comme ce gouvernement de Koursk, aimé des rossignols, qui a le charme de notre Ile-de-France. Mais la concentration de la beauté leur est inconnue, — et c'est vers cela qu'ils vont! Assurément, ils ne raisonnent pas ces choses, ils les portent en eux, confusément, et c'est de toutes ces sensations, devenues presque mystiques en passant à travers leur âme, qu'est faite leur attente un peu émue de héros redevenus enfans.

Dans la salle qui fait face au salon impérial, et dont le mobilier semble dessiné d'après les très vieilles images, les officiers se sont réunis. Ceux-là savent; aussi leur attente est-elle moins impressionnante. Mais ce qui ne l'est pas moins, ce sont leurs visages émaciés, leurs bras en écharpe, leurs jambes raidies dont on n'imagine pas qu'elles puissent reprendre jamais la souplesse d'antan.

Mais voici que passent les blessés sur civières : celui-ci, avec des narines qu'on dirait déjà pincées par la mort; cet autre, un colonel, héros à moustache grise, les yeux clos comme s'il n'avait plus devant lui aucune espérance où reposer son regard. Atteindront-ils les chauds effluves en qui réside leur dernière possibilité de guérison?...

D'un groupe à l'autre, les Sœurs de Charité circulent, un peu frileuses sous leur voile blanc et, parmi elles, des mères ou des épouses d'officiers à qui une place a été réservée dans les wagons. C'est un des plus grands charmes de l'Impératrice de n'oublier, dans le bien qu'elle fait, ni le côté esthétique, ni les droits du cœur.

Le train sanitaire impérial, bleu de roi, écussonné au chiffre de Sa Majesté Alexandra-Féodorovna, entre en gare. Un drapeau de la Croix-Rouge palpite aux deux bouts de chaque wagon,

(1) Sortes de Sirènes de la mythologie russe, auxquelles beaucoup de paysans croient encore.

(2) D'où lui vient dans les contes son nom de *Kostina i naga*, « la jambe d'os. »

comme si on avait voulu lui ajouter des ailes. Sans cette croix, évocation de pitié, on croirait voir un train pavoisé pour la victoire!

Une exclamation vole de bouche en bouche : « L'Impératrice! »

Sa Majesté, accompagnée des grandes-duchesses Olga et Tatiana, a voulu apporter la joie de sa présence à ceux qui s'en vont vers les asiles qu'elle leur a préparés. Vêtue de la robe de toile grise, les cheveux complètement cachés sous le voile, sans manteau malgré la soirée trop fraîche, l'Impératrice s'approche des Sœurs, tend la main aux officiers, s'enquiert de l'état des soldats...

— C'est ta jambe qui te fait souffrir? demande-t-elle à l'un d'eux, en un russe très pur. Sois tranquille, le soleil réparera tout cela.

Les grands blessés étant déjà installés dans leurs couchettes, l'Impératrice, toujours accompagnée des grandes-duchesses, monte dans le train et parcourt les wagons. Du fond de mon coupé, — où je me suis réfugiée par discrétion, — je cueille au passage de ravissans sourires qui, semble-t-il, m'ont reconnue. Et tout ce charme, toute cette bonté répandue, c'est déjà du soleil en attendant celui de là-bas.

Le matin ouvre ses yeux gris sur la plaine immense. Nous sommes déjà loin. Un office religieux doit être célébré dans la salle à manger du train, provisoirement transformée en oratoire. Je me hâte... Une croix orthodoxe, un évangile, deux flambeaux d'argent sont placés sur une petite table, sous une icône du Christ. Le prêtre officie déjà. Les voix graves des soldats accompagnent la liturgie. Les officiers valides se sont massés, debout, sous le portrait de l'Empereur. Sur le cuir sombre des cloisons, le voile blanc des Sœurs plaque des taches de lumière...

A chaque nom vénéré, à chaque bénédiction du prêtre, les têtes s'inclinent et les signes de croix se multiplient. Une atmosphère religieuse nous enveloppe... Quelques grains d'encens s'évaporent en fumée bleue dans une navette d'argent... A travers les fenêtres du train, on voit défiler la plaine rapide...

La cérémonie terminée, le prêtre, vêtu de la simarre, suivi d'un soldat portant une coupe d'or, passe le long des wagons

pour les bénir. Et, pendant ce temps, au bruit mécaniquement rythmé de notre puissante locomotive, dans la partie du train réservée aux opérations et aux pansemens, les infirmiers préparent les autoclaves, rangent les pinces hémostatiques pour les docteurs qui vont venir. Ce mélange du plus respectable archaïsme avec le modernisme le plus aigu submerge mon âme d'une impression jamais éprouvée, et c'est avec la foi un moment adoptée et la ferveur d'une sainte Olga que je m'approche de l'évangéliaire pour en baiser la reliure d'or.

Ces villages qui fuient, entourés de leurs clôtures, ces champs verdoyans, ces forêts bleuissantes sont les mêmes que j'ai vus sous la neige, lors de mon voyage au front de Galicie. Les *isbas* (maisons paysannes) coiffées de chaume, à croupetons sur le bord de la route, ont l'air de vieilles petites mères-grand, venues pour nous voir passer. Mais ce n'est qu'un éclair! Alors les petites *isbas* s'attristent et pensent : « Que ne sommes-nous pareilles à la maison de la Baba-Yaga, bâtie sur des pattes de poule, et qui avait la faculté de se retourner? Comme nous le suivrions des yeux, le train de la bonne Impératrice qui emporte nos enfans vers le soleil, jusqu'à ce qu'il ait disparu derrière la colline où tournent les moulins à vent! »

Passée la colline! passés les moulins dont les grandes ailes nous font des signes d'adieu! Nous traversons Tver, puis Moscou, près de ce *Mont des Moineaux*, d'où Napoléon contempla pour la première fois les palais et les dômes de l'ancienne capitale des Tsars; Toula, dont les cheminées d'usine montent dans le ciel, comme des colonnes sans chapiteau; Koursk, chère aux rossignols... A Kharkhoff, grand remue-ménage : des officiers et des soldats nous quittent pour être dirigés sur les villes d'eaux du Caucase. On se sent un peu triste; on s'était habitué à eux depuis trois jours... C'est déjà l'éparpillement qui commence.

— Au revoir! Bon voyage! On se reverra!

Car on se retrouve. N'ai-je pas rencontré, ici, deux infirmiers du train de la grande-duchesse Olga, avec lesquels j'ai fait mon émouvante veillée des grands blessés (1)? D'avoir tant soigné les autres, les braves gens ont besoin de l'être à leur tour.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

Et maintenant voici la Petite-Russie, la terre noire, la terre féconde du blé. Pendant tout un jour, le train roule à travers ces plaines sans fin. Les jeunes filles, en jupe rouge, qui travaillent dans les champs, ont l'air de gros coquelicots, fleuris avant la moisson. Une herbe fine, promesse des gerbes futures, ondule sous la brise : *Panem nostrum quotidianum*... La Russie nous prépare du pain!

EUPATORIA ET LA PETITE COSAQUE

Visages bruns, écharpes rouges, jaunes ou vertes, toute la gamme des couleurs sur les voiles et sur les habits : c'est la petite gare d'Eupatoria, où une foule à demi musulmane attend nos blessés. Souvenir attardé des coutumes coraniques, des hommes à tuniques plissées et à calotte d'astrakan font face au groupe féminin sans s'y mêler. Au bout du steppe sans arbres, du côté de la mer étincelante, un mince minaret blanc se fusèle sur le bleu du ciel. Nous entrons dans la Russie musulmane, pays des Khans, des jardins et des légendes, où d'antiques fontaines s'épuisent à raconter sous les cyprès des histoires dont personne ne connaît plus le sens!

Des cochers tatares, à faces basanées, amènent des véhicules dont quelques-uns rappellent ceux qu'on voit circuler, de l'autre côté de la Mer-Noire, dans les rues de Trébizonde et de Samsoun. Sœurs et brancardiers s'empressent, transportent dans les automobiles de la Croix-Rouge ceux de nos blessés qui doivent demeurer ici. Notre colonel passe sur sa civière, abrité du soleil par une ombrelle qu'une Sœur élève au-dessus de sa tête... Ses yeux s'ouvrent maintenant, et un pâle sourire erre sur ses lèvres...

Deux verstes sur une route sans arbres, inondée d'un soleil africain, et nous arrivons à la ville tatare, — la ville au minaret blanc, — puis au *Sanatorium de Sa Majesté Alexandra-Feodorovna*. Dans ce désert de soleil, son jardin lui fait un frais asile. Sous les arbres, d'où pleuvent par instant des pétales de fleurs, se retrouve toute l'ordinaire et glorieuse clientèle des hôpitaux de guerre; ce ne sont que bras en écharpe, têtes bandées, jambes que l'on dirait condamnées à une immobilité définitive. Et voici les fauteuils roulans où les reins meurtris se réparent un peu chaque jour, les chaises longues au

creux desquelles s'attarde la paresse heureuse des convalescens.

Près du jet d'eau, dans un lit blanc, un blessé fait la dînette, servi par une Sœur blanche, debout près de lui.

La fée qui présida aux destinées d'Eupatoria lui a départi trois dons : une plage, à laquelle on ne peut comparer que celle de notre Royan ; un soleil, qui est un thérapeute sans rival ; un lac de boue, piscine naturelle des rhumatisans. Ces précieux élémens curatifs ont été ingénieusement utilisés au Sanatorium impérial. La maison s'élève à cent mètres environ de la plage et, du matin au soir, un va-et-vient de cannes et de béquilles s'établit sur la partie du boulevard qui y conduit. A l'heure où j'y arrive, une vingtaine de blessés y rissolent au soleil, couchés dans le sable ou assis en brochettes, jambes pendantes le long de l'estacade. Non loin d'eux dans la mer peu profonde, s'ébat une troupe rieuse de petits êtres au corps nu et bronzé, pareils à de jeunes dieux marins.

— A quoi pensez-vous pendant vos longues siestes sur la plage ?

Le soldat interrogé a levé vers moi des yeux où se reflète toute l'ingénuité d'âme de sa race éternellement naïve et confiante :

— Des fois à rien ; on regarde, comme ça, la mer. D'autres fois, on pense à la guerre, aux camarades, qui sont restés *là-bas;* mais, le plus souvent, c'est à l'*isba* qu'on revient, aux travaux pour lesquels peut-être les vieux ne suffiront pas, aux enfans qui doivent être grands depuis si longtemps qu'on est parti.

Rien ne réussit à les retenir tout à fait. Fût-il pauvre et désolé, c'est toujours leur coin de terre qu'ils revoient à travers les mirages du ciel et de la mer. Cependant, aucune impatience d'y revenir. Ne faut-il pas d'abord libérer la terre russe ? Leur obéissance passive, dont on a tant parlé, s'éclaire de la compréhension très nette du devoir. Ce ne sera pas un des moindres bénéfices de cette guerre que d'avoir transformé la psychologie du paysan russe et ouvert dans son cerveau une large trouée de lumière.

— Venez voir nos bains de soleil ! me dit la générale Douchkine, à mon retour au sanatorium.

Dans le fond du jardin, à un endroit plus découvert, s'élève une ligne de bâtimens composés d'un simple rez-de-chaussée,

divisé en compartimens égaux et fermés sur trois côtés seulement. On croirait voir, vidées de leurs richesses exotiques, les petites boutiques turques qui escaladent les ruelles de Stamboul. Mais, à l'encontre de celles-ci, toujours pleines d'ombre et de fraîcheur, le soleil est ici chez lui. Il s'étale sur le lit, lutine le verre et la fourchette, rôde dans tous les coins comme un gnome fureteur. « Si la montagne ne vient pas à toi, va à la montagne. » Le proverbe est renversé. Ces braves ne pouvant aller vers le soleil, on a obligé le soleil de venir à eux. Un deuxième jardin, en cette saison tout pimpant et fleuri, est aménagé pour les bains de soleil des valides et des convalescens.

— Et maintenant, les bains de boue !

Passer des jardins d'Armide à l'un des cercles du Dante, quelle perspective ! Ce fut moins tragique, heureusement.

Vous connaissez nos bains de Dax ? Procédé et traitement sont ici les mêmes. Les *limans* abondent dans la Russie du Sud, notamment dans la région d'Odessa. La boue employée pour les malades du sanatorium est apportée du lac Maïnak, à deux verstes d'Eupatoria. Avant de l'utiliser, on la ramène à sa température naturelle. Les malades y sont plongés partiellement ou tout entiers, suivant les exigences de leur état. Aussitôt après, un second bain, — d'eau claire, cette fois ! — rend à leur corps sa netteté première.

— Micha (1), appelle un officier, à qui la générale vient de me remettre ; Micha !

Un jeune soldat, debout sur le perron, en descend et vient à nous. J'admire son allure martiale et pourtant souple, sa démarche légère, malgré les lourdes bottes qui lui montent jusqu'aux genoux. Il a les yeux gris, les cheveux blonds, la bouche mutine et ne paraît pas plus de seize à dix-sept ans. Un « volontaire, » sans doute.

— Permettez-moi, dit l'officier, en me montrant le jeune soldat, de vous présenter Mlle Micha, Cosaque, trois fois blessée, décorée de la médaille de Saint-Georges...

J'ai un petit mouvement de surprise. Le cas n'est pas rare de jeunes filles ou de femmes enrôlées dans l'armée russe et qui y font bravement le coup de feu. Mais il en est peu qui aient osé embrasser la rude vie du Cosaque !

(1) Diminutif du nom de Michel.

Au long des allées fleuries, la jeune fille m'a conté son odyssée guerrière. Fille et nièce de Cosaques, bercée au bruit des chansons qui exaltent la bravoure, Micha vit, en ce terrible été de 1914, l'armée des Cosaques bondir en selle à l'appel du Tsar. Ses vingt ans frémissaient d'impatience. Elle voulut partir. On l'en empêcha. Qui dira quelles ardeurs, quelles révoltes aussi, battent sous la blouse légère des filles du steppe? Deux fois Micha se sauva; deux fois elle fut reprise et ramenée. Une troisième tentative eut plus de succès.

— Enfin, j'étais libre! J'avais un cheval, une pique... A Moscou, j'achetai des habits de soldat et je partis pour Souvalki (front du Nord). Près de la ville, je rencontrai un régiment de Cosaques. Je leur racontai que j'étais un jeune volontaire qui avait perdu son régiment. Ils consentirent à me prendre. Peu à peu, ils s'attachèrent à moi, et je devins l'enfant gâté de la *sotnia* (escadron de cent Cosaques).

Comme dans les romans, où le hasard crée de si étonnantes rencontres, la jeune Cosaque avait dans ce régiment un oncle qui faisait partie d'une autre sotnia. Il apprit la présence, dans le voisinage, d'un jeune engagé volontaire qui portait le même nom que lui. Il eut la curiosité de le voir et tomba, un beau matin, au milieu du camp. Qu'on juge de sa stupéfaction en reconnaissant la fille de son frère!... Mais le moyen d'être sévère? Il emmena sa nièce et la prit sous sa protection. Quinze jours plus tard, il tombait sous les balles allemandes. La jeune fille se retrouva seule au milieu de ses compagnons d'armes...

Rude est la vie du Cosaque. A toute heure : alerte! et toujours à cheval. Les opérations les plus périlleuses sont confiées à ces étonnans cavaliers : reconnaissances, poursuites, pénétration à l'arrière des lignes ennemies... Pas de ravitaillement régulier possible avec des troupes dont la mobilité fait toute la force. La jeune fille, d'apparence pourtant délicate, sut s'adapter à tout. On n'a pas pour rien chevauché à cru dans le steppe et sucé le lait des cavales. Blessée à la tête, puis deux fois à la poitrine, près de Varsovie, soignée dans un hôpital de cette ville, après chaque convalescence, la jeune Cosaque retourna sur le front. Son cheval fut tué sous elle au cours d'un combat.

Restée intrépide, elle entra dans une compagnie d'éclaireurs. Au cours d'une reconnaissance, son détachement fut survolé

par un aéroplane qui jeta des bombes contenant des gaz asphyxians. La jeune fille fut enveloppée dans le nuage meurtrier. Le sang lui jaillit de la bouche et les Cosaques l'emportèrent évanouie. Cette fois, le mal était profond : les poumons étaient atteints. Évacuée sur Tsarskoié-Sélo, Micha n'y resta que trois jours et fut envoyée sous un ciel plus doux. Les émanations résineuses des pins et des cyprès de Yalta rendirent leur libre jeu aux organes que les gaz empoisonnés semblaient avoir à jamais détruits et, maintenant, sous le chaud soleil d'Eupatoria, la jeune Cosaque achève sa guérison.

— *Isvostchich*, à la ville tatare !

— La ville tatare, *barina?*... un vrai marécage aujourd'hui.

— N'importe ! Va, va, on te paiera bien !

Promesse magique ! L'*isvostchich* se retourne sur son siège, enlève d'un joyeux coup de fouet ses chevaux, qui n'en auront d'ailleurs pas un picotin de plus.

Un vrai marais, certes ! Il a plu cette nuit ; le quartier tatare et celui des tsiganes ont pris l'aspect d'une Venise boueuse et barbare. L'eau noire clapote sous les pieds des chevaux, rejaillit en éclaboussures... De chaque côté de la rue, une lisière de terrain surélevé forme digue. « Mieux vaut aller à pied ; descendons ! »

Des murs de boue séchée, percés de portes ouvrant sur des cours : c'est la « Rue des Tsiganes. » Des ruelles impraticables, des impasses sans nom, y aboutissent. Le long des murs, des femmes se glissent : yeux de braise dans des visages de bronze clair. Les belles statuettes que doivent être les très jeunes, nues ! Quant aux costumes, c'est le pittoresque de la loque : rien de plus. La misère en a effrangé les bords et le soleil en a mangé les couleurs. Pourtant, j'ai la curiosité de ces êtres, enfermés derrière le double rempart de leurs murs et de leur langage, qu'aucun être civilisé ne parle ni ne comprend.

C'est de ces ruelles que partent ces femmes ardentes et belles, aux robes bariolées et traînantes, que l'on croise sur les trottoirs de Pétrograd et de presque toutes les grandes villes de Russie. C'est au fond de ces cours, que ces mêmes femmes apprennent, encore enfans, à jouer du feu de leurs yeux ; qu'elles se rompent aux danses lascives, étudient les mystères du tarot et du marc de café, s'entraînent à distribuer l'éternelle

illusion !... Avant la guerre, il n'y avait pas en Russie de fête complète sans ces danseuses raffinées et barbares... Les grandes dames les faisaient entrer chez elles par la petite porte, leur livraient la paume de leur main ou attendaient anxieusement que de leurs lèvres tombassent les révélations du « grand jeu » sur l'avenir...

Ceux-là mêmes qui ne se laissent pas prendre au mensonge de leur science secrète, subissent leur ascendant. L'énigme qui est à l'origine de leur race les enveloppe d'une poésie persistante. Elles apparaissent comme des sphinx, plus troublans que ceux d'Égypte, à cause de l'afflux de vie qui, dans leurs veines, se renouvelle sans fin...

Ici, chez elles, leur séduction est moindre. Il y manque la parure, l'éclat, l'isolement du milieu, qui est parfois repoussant. Une marmaille, vêtue de haillons, grouille dans les cours. Sur le pas des portes, on aperçoit des taches jaunes, vertes, rouges, citron, qui sont des femmes accroupies. Presque pas d'hommes; sans doute ils flânent au bazar... Une guitare, qu'on ne voit pas, joue quelque part, derrière un de ces murs. Et, dans la rue, une fillette, presque une gamine, — haillons rouges et anneaux de cuivre, — obéissant à un instinct secret, se déhanche en mesure, sans bouger de place, au rythme de la chanson!

Bazars d'Eupatoria, de Sinféropol, de Baktchi-Saraï et de tant d'autres villes aux noms grecs ou arabes; maisonnettes tatares, serrées autour des mosquées ou disséminées entre les arbres fruitiers et les peupliers d'Italie; vergers qu'on dirait normands; cyprès que l'art des quatrocentistes a pour jamais naturalisés florentins; petites boutiques où semble avoir échoué la défroque des Mille et une Nuits ; citadelles grecques et ruines byzantines; Tchoufont-Kalé, rempart tombé des derniers Karaïtes (1); que de choses à raconter, — si ce n'était la guerre! — à propos de vous, merveilleux pays qui vous êtes appelés la Tauride et dont les paysages, tantôt sauvages et tantôt charmans, ont pu servir de cadre aussi bien à la légende d'Iphigénie, sacrifiée à la Diane sanguinaire de Pharos, qu'à celle de

(1) Derniers survivans d'un peuple d'origine turque et de religion juive moins le Talmud, qui ont déserte Tchoufont-Kalé pour se réfugier à Eupatoria, où ils forment une nombreuse et riche confrérie. Un des leurs, M. Douvann, est maire de la ville.

la jeune sultane, Nenkedjan-Khanime, se précipitant du haut d'un rocher par désespoir d'amour!

LA RÊVERIE SUR LA TERRASSE

Nous avons laissé derrière nous Sébastopol, le Gibraltar de la Mer-Noire ; salué le souvenir des héros anglais, français, italiens tombés à la bataille de Balaklava; contemplé, à travers la vaste échancrure de Baïdar, le panorama de la Mer-Noire se déroulant à une profondeur de 900 mètres, au-dessous d'un vertigineux éboulis de roches granitiques. Après une halte à la petite auberge tatare, dont la terrasse surplombe le gouffre, nous repartons à toute allure dans la direction de Livadia. De loin en loin, nous traversons des villages tatares. Le premier étage des maisons, en saillie au-dessus du rez-de-chaussée et supporté par des colonnes frustes, en bois ou en pierre blanchie à la chaux, forme galerie. Autour des fontaines, le plus souvent gracieuses et ornées de sentences arabes, des jeunes filles babillent, la tête cachée sous des châles à grands ramages. Les femmes portent un tour conique, en velours noir, assez élevé et orné de sequins qui, lorsqu'elles sont jeunes et jolies, les fait ressembler à des prêtresses de quelque culte secret.

La route est taillée en pleine montagne. Ses invraisemblables lacets semblent devoir, à chaque instant, nous envoyer « boucler la boucle » au fond de l'abîme. Nous avons à peu près toutes les dix minutes la sensation, d'ailleurs peu agréable, que notre soldat-chauffeur vient de nous sauver la vie par un habile coup de volant.

Le soleil est près de disparaître derrière les monts Jaïla, lorsque notre auto s'arrête devant l'ancien Svitsky Dom ou « Maison de la Suite. » Un gai moutonnement de voiles blancs et de croix rouges nous reçoit sur le perron : ce sont les Sœurs, autorisées par l'Impératrice à venir se reposer ici, après leurs longs services dans les hôpitaux ou sur le front.

La maison est accueillante dans sa parure de glycines. Nous entrons : une grande pièce avec deux fenêtres ouvertes sur le jardin, des meubles tendus de percale claire, un bureau propice au travail, un bouquet de roses sur un guéridon.

Journée de repos; visite du parc et des jardins; promenade à l'Orangerie, aux Écuries, à toutes les dépendances du Palais

qui forment une petite ville, brillante et animée, lorsque la présence de l'Empereur y amène les officiers caracolant, dans leurs éclatans costumes du temps de paix, sur des chevaux qui rivalisent de beauté et de vitesse. La route qui relie le Palais à ses dépendances est bordée de grands arbres qui font berceau, puis descend en pente douce, entre les vignes impériales, jusqu'à l'aigle d'or qui marque la limite des terres de Livadia. En arrière, sur la montagne, s'étagent les vergers impériaux et, au delà, on aperçoit la ferme d'où l'on apporte chaque matin le lait et la crème qui font les délices de notre déjeuner, — et de celui des officiers hospitalisés dans les sanatoriums de l'Impératrice. Les employés, civils ou non, sont logés dans les Maisons de la Couronne et gratifiés, chaque automne, d'une certaine quantité de raisins provenant des vigues impériales. Les palais et les terres de Livadia ne sont pas possession particulière du tsar Nicolas II : ils font partie des Apanages de la Couronne et sont la propriété de l'Empereur *régnant*.

De l'ancien Svitsky Dom, on descend au Palais, tout proche, par un sentier sablé, entre des massifs d'arbres. C'est le printemps, gloire et splendeur de Livadia. Fleurs lie-de-vin des arbres de Judée, grappes d'or du *Zoloto i diéréva* (l'arbre d'or), tendres pétales des milliers et des milliers de roses y remplissent leur fonction divine qui est d'embaumer et d'embellir. A mi-chemin, une fontaine de marbre, à inscription coranique, découpe un éclatant rectangle sur la sombre verdure d'un bouquet de cyprès. Mais, depuis la guerre, sa chanson se tait. De même se taisent les cloches, apparentes et presque à portée de la main, du petit clocher qui avoisine l'église blanche, dominée par la croix d'or enchaînée. Seuls résonnent, autour du Palais à l'architecture italienne, les pas des sentinelles qui y montent leur garde nuit et jour.

La nuit est venue, saturée de parfums et criblée d'étoiles. Je suis allée m'asseoir sur la longue terrasse à balustres du Nouveau Svitsky Dom, face à la mer. La lune a commencé son ascension silencieuse. Pas une âme sur les terrasses, pas une voile sur les eaux. Ici, comme partout, la guerre a mis son empreinte. Seulement, tandis que dans les villes, parmi les ouvriers, sur le front, parmi les combattans, elle a centuplé l'activité, le mouvement et le bruit, ici elle a fait la solitude et créé le silence. Et voici que je revis le passé, tel que l'ont repré-

senté à mon imagination ceux qui en furent les heureux témoins.

Souveraine heureuse d'un grand peuple pacifique, l'Impératrice aimait Livadia. Dans ces allées, où le voile blanc des Sœurs semble un vol de mouettes égarées entre les arbres, et qu'anima jadis le mouvement joyeux d'une suite nombreuse, Alexandra-Féodorovna passait dans la voiture qui remplaçait pour elle l'automobile dont elle s'accommode mal. Les deux aînées des grandes-duchesses, que les mêmes malaises ne retenaient point, descendaient tous les jours en automobile à Yalta avec l'Empereur. On prenait le thé sur le yacht impérial, *Le Standart*, ancré dans le port. Parfois aussi, on se rendait par le chemin des vignes jusqu'au tennis que l'on aperçoit là-bas... Ce large sentier sablé, bientôt disparu sous les futaies, puis taillé en corniche au flanc de la montagne et, à certains endroits, surplombant l'abîme, est celui que l'Empereur suivait, — le plus souvent seul et à pied, — pour rendre visite à la grande-duchesse Xenia, sa sœur. C'est par là aussi que Sa Majesté s'en alla, un beau matin, vêtu de l'uniforme de simple soldat, et fusil sur l'épaule, comme me le conta pour cette *Revue* le grand-duc Georges Mikhaïlovitch (1).

A gauche, entre les arbres, près du Petit Palais, où mourut l'empereur Alexandre III, on voit un petit môle avec son signal, son mât de pavillon, ses anneaux pour amarrer les barques : c'était, avant la guerre, le coin de prédilection du tsésarévitch (2), le grand-duc Alexis. Il jouait là, sans danger, foulant de ses petits pieds déjà hardis et impatiens les galets du môle, faisant hisser ou baisser le pavillon. Quelquefois, accompagné de son fidèle matelot, suivi d'enfans de son âge, vêtus comme lui d'un costume de marin, il descendait jusqu'au *Standart*, où l'on pouvait faire de la vraie manœuvre sur une véritable mer ! Avec quelle tendresse, malgré tout un peu inquiète, l'Impératrice le recevait au retour !... Maintenant, les barques abandonnées sont rangées dans le vestibule du Petit Palais où je les ai vues, à côté du magnifique canon, acajou et cuivre, qui fut aussi un des joujoux de l'héritier impérial. Le tsésarévitch a

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

(2) C'est à tort que nous employons en France le mot *tsarévitch* qui désigne, non pas le grand-duc héritier, mais indistinctement tous les grands-ducs, fils des tsars.

suivi l'Empereur au quartier général de l'armée où il se développe, dans un milieu de grand air et d'activité qui lui plaît, car il adore tout ce qui est action. La guerre l'a pris enfant des bras de sa mère ; c'est presque un homme qu'elle lui rendra !...

Pendant que je rêve ainsi, la lune a continué de s'élever dans le ciel. Elle est maintenant presque au zénith et baigne le paysage d'une clarté quasi irréelle. Par je ne sais quel jeu merveilleux de la réflexion de la lumière, elle dessine sur la mer des échelons d'argent qui, du sommet de la vaste courbe tracée par les eaux, vont s'élargissant jusqu'au rivage. Cet escalier idéal évoque soudain à ma pensée un vibrant souvenir. Je revois l'Empereur, — tel qu'il m'apparut en la mémorable journée du 12 février 1916, — descendant les degrés de l'hémicycle du Palais de Tauride, lors de sa première visite à la Douma. Avec quelle simplicité pourtant majestueuse et empreinte de bonté, le Tsar allait vers son Peuple !... Ce murmure lointain, est-ce le bruit des vagues, où l'écho des ovations, des hourrahs qui montaient des bancs des députés, descendaient des tribunes et venaient déferler aux pieds de l'Empereur, comme ces mêmes vagues au bas de l'escalier d'argent que la lune dessine sur les eaux ? Jamais je n'ai douté de la victoire des Alliés, mais jamais non plus elle ne m'apparut plus tangible qu'en cette journée où l'âme du Souverain de toutes les Russies a communié avec l'âme de son peuple : fusion de deux forces en lesquelles résident toutes les grandes possibilités de l'avenir.

AU SANATORIUM IMPÉRIAL DE LIVADIA

La Novaïa Bolnitzia (Nouvel Hôpital) avec sa façade blanche, ses deux corps de logis en avancée pour former les ailes, son église polygonale qui en occupe le centre, ses terrasses à balustres du rez-de-chaussée, ses piliers supportant les terrasses du premier étage, n'a rien de la sévère et monotone régularité qu'on est convenu d'attendre d'un hôpital. L'Impératrice en a tracé le plan, et l'on ne s'étonne pas d'y retrouver ce cachet d'élégance et de parfaite distinction.

Je surprends la Novaïa Bolnitzia en pleine activité. C'est le matin, heure des opérations et des pansemens. Les infirmiers poussent devant eux les lits roulans, les Sœurs vont d'une salle

à l'autre, portant les remèdes... Un docteur passe, en *halatt*, manches retroussées : j'ai l'agréable surprise de reconnaître en lui le docteur Stoïko, attaché l'hiver dernier comme chirurgien au train de la grande-duchesse Olga-Alexandrovna, et qui fut l'un des élus appelés à manger le *chachelik* des officiers sur le front de Galicie (1).

Épuisée la joie de notre rencontre et de nos souvenirs communs, le docteur veut me faire les honneurs de son hôpital, dont il est très fier.

— Plus qu'un petit pansement à faire. Attendez-moi. Je reviens.

En effet, l'absence est courte : juste le temps de jeter un coup d'œil sur la flore stylisée aux nuances délicates qui orne les murs du vestibule, des corridors et du salon dans lequel on m'a introduite. Maintenant, nous voici dans les chambres aux meubles clairs, où chaque blessé peut se croire en villégiature dans quelque élégante et confortable villa modern-style.

— Il y a bien par là, avoue le docteur, une salle d'opérations et deux salles de pansemens pour rompre cette douce illusion, mais nous faisons tout ce qui dépend de nous afin de rendre la nécessité d'y passer moins pénible.

En même temps, le docteur ouvre les portes, me fait remarquer le système de tuyaux qui court autour de la salle d'opérations et permet, par des jets de vapeur, d'obtenir chaque fois une stérilisation parfaite. Tout un côté de la salle forme vitrail : la belle lumière de cette matinée de juin fait étinceler les armoires de verre, le métal des appareils, et donne aux menus instrumens de chirurgie, pinces, ciseaux, lancettes, l'apparence d'objets élégans sortis de la trousse de toilette d'une jolie femme... L'opérateur et ses aides immédiats ont seuls accès dans la salle. Le matériel nécessaire est préparé dans une pièce contiguë et passé à travers un guichet au fur et à mesure des besoins.

— Vous n'imaginez pas, me dit le docteur Stoïko, quelles cures merveilleuses nous obtenons ici. Le soleil de la Crimée est un médecin incomparable. J'ai vu revenir à la vie des malades dont on n'osait plus espérer la guérison dans nos pays du Nord. Quant à nos opérés, leur convalescence est sensiblement

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1916.

abrégée, grâce au climat qui agit à la fois sur le physique et sur le moral. Revenez, et vous verrez combien ici la vie est douce pour nos blessés.

Je suis revenue à l'heure du repos sur les terrasses. Il y a de tout un peu parmi les hôtes de la Novaïa Bolnitzia : poumons ruinés par les gaz asphyxians, nerfs ébranlés par le formidable choc des explosions, organismes délabrés, visages déformés, que la gloire fait pour nous plus beaux, et jusqu'à un lycéen, victime innocente d'un obus lancé par le *Breslau* sur la paisible cité d'Eupatoria. Mais celui qui me frappe le plus parmi les blessés, c'est un officier de vingt ans, convalescent d'une horrible fracture du crâne. L'os a complètement disparu, sur une longueur de plusieurs centimètres, creusant une cavité profonde. Au fond de ce ravin, la chair s'est reformée, si tendre encore, si peu protectrice qu'on y peut compter les pulsations du sang. Cette terrible blessure est le résultat de la décharge, à quelques pas, d'une mitrailleuse. Certains centres de la sensibilité ayant été atteints, le jeune officier est en partie paralysé du côté droit, ce dont on ne désespère pas de le guérir. Détail curieux, non pour les praticiens, mais pour les personnes peu versées dans les mystères de la physiologie : c'est par le cerveau, directement, et non par l'intermédiaire du canal auditif, que les bruits et surtout la musique, frappent le blessé. Leur répercussion est plus forte que la normale, ce qui lui cause une sensation désagréable ; aussi apprécie-t-il la paix de ce paradis du silence.

ENTRE CIEL ET TERRE

Péniblement, par un sentier qui me rappelle les rocailleux chemins de Sicile, nos chevaux gravissent la côte où, presque entre ciel et terre, s'élève le sanatorium fondé par S. Exc. le général Popoff, chambellan de Sa Majesté, puis offert à l'Impératrice et placé sous le vocable des grandes-duchesses Olga et Tatiana. La vue s'étend sur toute la baie, domine les forêts de pins, les jardins d'où s'élance le fût pyramidal des cyprès. De l'autre côté du ravin, le palais d'été de l'Émir de Boukhara, bijou mauresque enchâssé dans les verdures, contemple de loin le parc de Massandra, pareil au manteau brodé d'une sultane...

Je ne suis point étonnée que le premier blessé rencontré ici ait été un aviateur. A trop planer on prend la nostalgie de l'espace. Les sanatoria les plus rapprochés des nuages semblent naturellement destinés à nos « oiseaux » blessés.

L'aviation russe, née de la guerre, a déjà créé de remarquables types d'avions et donné des héros. J'ai visité les grands établissemens où se construisent les *Illia Mourometz* (1), ces géans de l'air, qui sont à l'aéroplane ce que le zeppelin est au dirigeable ; j'ai vu les grands hydravions manœuvrer entre les îles, sur la Néva ; j'ai causé avec des professeurs de l'École d'aviation de Pétrograd et du champ d'expérience de la mer Caspienne. J'étais heureuse et fière de serrer la main à l'aviateur S..., sauvé par miracle, lors de la perte du premier *Illia Mourometz*.

— Nous sommes tombés d'une hauteur de 600 mètres, me dit S..., et je ne me rappelle rien, sinon un bruit assourdissant, suivi d'un terrible choc. Je suis resté douze jours presque sans connaissance, avec, seulement, de rares momens de lucidité. J'ai eu, d'un côté, dix côtes enfoncées ; de l'autre, deux côtes brisées dont une a perforé le poumon, et, pendant longtemps, j'ai craché le sang. J'ai eu un bras cassé à la hauteur de l'épaule et au coude ; une jambe atteinte au genou, sans compter un nombre incalculable de fractures, de contusions, d'ecchymoses... Tout cela ne serait rien, reprend l'aviateur avec un sourire un peu triste ; mais les nerfs !... ah ! les nerfs !... Je ne dors presque pas.

— Cependant vous êtes bien placé ici, pour recouvrer le calme physique.

— Aussi j'espère m'y mettre bientôt en état de repartir.

— Pour le front ?

— Certes. Les journaux sont remplis des prouesses de nos aviateurs. Comment supporter de rester inactif ?

A ces mots, le visage des blessés qui nous entourent a pris une expression de nostalgie presque farouche. Ces « emparadisés » rêvent à l'enfer d'où ils sont sortis !...

— Que voulez-vous, madame, me dit l'un d'eux, s'il n'y avait pas les morts que pleurent les épouses et les mères, la guerre serait l'état de vie le plus parfait pour l'homme. A la

(1) Ces mots désignent un héros des Chansons de Geste russes, renommé pour sa force et sa stature.

guerre, les facultés se décuplent; les sensations aussi. Tout ce qu'il y a en nous de meilleur : activité, décision, fermeté, maîtrise des autres et de soi, se développe et entre en jeu. L'égoïsme s'abolit, la mort devient indifférente ou méprisable : le but seul compte. Chacun se sent partie intégrante, — et fortement intégrante ! — d'un tout dont il doit et veut assurer le succès. Ainsi, chacune de ses pensées, chacun de ses actes prend une importance capitale par laquelle sa personnalité s'affirme et s'accroît. La guerre est à la fois le triomphe de l'individu et de la collectivité, de l'obéissance et de l'initiative, toutes choses qui, dans la vie ordinaire, semblent opposées ou du moins incompatibles...

— Et, dit un jeune lieutenant, il y a aussi quelquefois des choses amusantes...

On se récrie :

— Oh! si V... commence!...

Mais j'insiste :

— Je vous en prie, racontez.

— Rien qu'un petit fait parmi tant d'autres, s'excuse le lieutenant. Une nuit, nous avions fait prisonniers des officiers et des soldats. J'étais de garde. A l'aube, mes hommes remarquent un soldat qui sort des tranchées allemandes et rampe vers eux. Arrivé à moitié chemin, il agite un mouchoir blanc. De l'autre main, il tenait une gamelle fumante. « Que diable est-ce là? se disent les soldats. Faut-il tirer ou non? — Comment tirer contre un homme qui n'a pas de fusil et qui agite un mouchoir blanc? » L'homme s'approche et crie : « Café! café!... » On n'y comprend rien. Alors on vient m'avertir. Je sais l'allemand; j'interroge le soldat. Son officier avait été fait prisonnier la veille. Il avait attendu le matin, puis, pensant que les prisonniers n'étaient pas loin, il avait eu l'idée de porter du café à son lieutenant!... Je l'ai fait accompagner jusqu'à l'endroit où étaient cantonnés les prisonniers, et il paraît qu'il n'a été qu'à moitié surpris lorsqu'on l'a invité à y demeurer avec son officier.

J'avoue que j'avais d'abord été touché de cet étrange témoignage d'attachement, puis j'ai pensé que le café n'avait été qu'un prétexte à passer de l'autre côté... et j'ai réservé mon admiration!

— Si jeune et déjà si sceptique!... s'exclame un des blessés en souriant.

LE TÉMOIGNAGE D'HENRY SIENKIEWICZ

Au galop de deux trotteurs, je longe la route, bariolée à souhait, qui va de Livadia au Sanatorium de Massandra où l'on m'a promis une émouvante interview.

Voici que nous croisent deux imposans personnages enturbannés, vêtus de cafetans sombres sur des robes de couleurs tendres, — deux musulmans de la suite de l'Émir de Boukhara dont se voit, à gauche, le palais d'hiver. Un officier à peau basanée, tatare de Crimée ou indigène du Turkestan, passe à cheval, élégant et correct, regardé par les buveuses de thé attablées à la terrasse sur pilotis d'une confiserie de Yalta. L'aimable petite cité balnéaire est en pleine saison et, sans quelques soldats qui se promènent dans le jardin accompagnés par leurs Sœurs de Charité, on y pourrait croire que la guerre est un bluff monstre inventé par les journaux. La mode y est aux châles tatares, rouges, blancs, jaunes, verts, à grosses roses multicolores... On les porte drapés de côté, laissant une épaule libre. Et l'on dirait que les jolies baigneuses de Yalta se sont, par jeu, emparées des plus belles roses, écloses dans les parterres de Massandra ou de Livadia !

Toutes les boutiques sont ouvertes, étalant les tapis persans, les écharpes de soie, les coussins arabes, les petites tables incrustées de nacre et ces exquises babouches, brodées de mille couleurs, que la nonchalance musulmane inventa et qui traînent si languissamment sur le pavé des cours. Devant les boutiques de fruits, des Tatares flânent, pantalons bouffans, veste courte, ceinture de métal ciselé, bonnet conique d'astrakan, au fond orné d'une rondelle d'or.

Des femmes tatares coudoient les Européennes et, sur le quai, les petits ânes excursionnistes trottinent, accompagnés par ces guides aux yeux noirs qui se sont fait, parmi la riche clientèle des hôtels, une si dangereuse réputation de beauté.

Tout au bout du quai, et comme contraste à ces spectacles profanes, s'élève une chapelle orthodoxe. Elle est ouverte ; l'or des icônes et la flamme des cierges brasillent dans l'ombre. Un prêtre officie, et la foule déborde jusque sur la dernière marche. Prières pour la guerre ? Jour de fête ou *Te Deum?* Je ne sais... mais la psalmodie nous rejoint sur la route de Massandra, entrecoupée par le son des cloches et le chant rythmé de la mer.

— Nous l'attendions depuis plusieurs jours, mais il n'est arrivé qu'aujourd'hui et il se repose, me répond le docteur à qui je demande des nouvelles du blessé dont on m'a promis l'interview.

Je profite de ce répit pour admirer le confortable tout battant neuf du *Sanatorium de Sa Majesté Alexandra Feodorovna;* pour descendre jusqu'à la plage, toute proche; pour faire une courte promenade dans le parc de Massandra dont la grille s'ouvre, à côté; et même pour accepter de partager le déjeuner improvisé, offert au colonel de Wiltchkowsky, sous la conduite de qui je visitai, il y a quelques mois, les hôpitaux de Tsarskoié-Sélo, et qui est ici en tournée d'inspection...

Comme nous terminons, on vient m'annoncer que notre malade est disposé à me recevoir. M. Henry Sienkiewicz, neveu de l'illustre auteur de *Quo Vadis?* est un jeune officier aux yeux noirs, aux cheveux couleur de châtaigne mûre. Sa longue et douloureuse captivité a laissé sur sa lèvre, qu'une petite moustache ombrage, un sourire triste et comme épuisé.

— Je suis rentré d'Allemagne, me dit-il, après une terrible captivité de quatorze mois! Blessé de deux balles à la jambe, sous le fort de Touraou, et contusionné à la tête, j'ai été laissé pour mort sur le champ de bataille. Combien d'heures a duré mon évanouissement? je l'ignore. J'en ai été tiré par une vive douleur au bras. C'était un coup de baïonnette. J'ouvris les yeux et je vis avec horreur des soldats allemands occupés à larder ainsi tous les Russes pour s'assurer qu'il n'y avait pas de blessés oubliés parmi les morts!.. Je compris le tragique de ma situation et je souhaitai de mourir. Des brancardiers me relevèrent. Je crus qu'on m'emportait à l'ambulance; mais on me jeta dans une écurie parmi d'autres blessés. Nous demeurâmes quatre jours dans ce lieu infect, sans soins, sans pansemens, sans nourriture, dévorés de soif et de fièvre, n'ayant avec nous qu'un malheureux infirmier russe impuissant à nous secourir. Plusieurs de mes compagnons moururent de la gangrène dans cette sinistre écurie de Touraou. On ne prit pas la peine d'enlever leurs cadavres. L'air, déjà vicié, devint irrespirable, l'écurie n'étant aérée que par des trous. Nous suffoquions. La nuit passée en compagnie de ces morts nous apportait d'indicibles angoisses... Mon « pansement individuel » heureusement conservé me sauva. J'avais de

l'iode, et je l'appliquai sur mes blessures. Enfin, nous fûmes conduits à l'hôpital d'Ostrakno où je demeurai quatre jours encore. Manquant de matériel de pansement et réservant tout ce qu'ils avaient pour les leurs, les Allemands nous traitaient à la morphine. Aussi, presque tous les soldats ou officiers venus d'Allemagne sont aujourd'hui morphinomanes.

« Même à l'hôpital, et dans les premiers mois de la guerre, la nourriture était insuffisante. Plus tard, et surtout dans les camps, elle devint infecte. Les hommes mouraient littéralement de faim. Tout ce qu'on a pu ou qu'on pourra vous dire à ce sujet est au-dessous de la vérité. Mais, de tous les prisonniers, les plus à plaindre étaient les pauvres *moujiks* russes, ceux dont la femme ne sait, le plus souvent, ni lire ni écrire et dont les villages sont disséminés dans les immenses steppes de l'Est! Jamais une lettre, jamais un paquet à leur adresse. Leur maigre portion dévorée, la faim continuait à leur torturer les entrailles. Ils se ruaient sur les débris les plus répugnans. Et que n'ont pas fait les Allemands pour leur enlever la confiance dans le succès de leur patrie?... Quels que soient sa résignation, son pardon des offenses, sa foi naïve, le paysan russe se souviendra longtemps des geôles allemandes pour les maudire... Est-ce qu'un Dante ne surgira pas parmi nous, pour décrire et stigmatiser les supplices de cet autre Enfer?...

M. Henry Sienkiewicz se tut, la gorge serrée par l'émotion. La baie vitrée, grande ouverte, encadrait le splendide paysage criméen. Comment accorder un regard à ces spectacles de joie tandis que, là-bas, des hommes, nos amis ou nos frères, lèvent vers le ciel des visages que l'œil même des mères ne reconnaîtrait plus?...

— J'ai vécu quatre semaines parmi les fous, reprend M. Henry Sienkiewicz, et je les ai enviés de vivre, à notre époque de cauchemar, dans un monde créé par leurs rêves. Cependant, la promiscuité de ces démens fut pour mes nerfs une terrible épreuve. Ayant refusé d'enlever mes épaulettes, — il n'y a pas d'avanies, de blessures d'amour-propre qui ne soient infligées à nos officiers prisonniers! — je fus envoyé dans un camp de soldats. Les punitions corporelles y sévissaient avec une inflexible rigueur, causant de nouveaux et parfois irréparables ravages dans les organismes affaiblis.

« De transbordement en transbordement, je finis par être

évacué sur l'hôpital de Stralsund, où le traitement était un peu meilleur. Il se faisait temps! J'étais à bout de résistance physique. J'ai connu à Stralsund des officiers français; leur société me fut un grand allégement moral : nous nous entendions à merveille et nous établîmes entre nous une forte solidarité. C'est ainsi que les Allemands nous ayant ordonné de saluer leurs sous-officiers, nous refusâmes d'un commun accord. Cela nous valut une mise aux arrêts de quinze jours. L'officier Carbonel, de Marseille, chercha à s'évader en faisant un trou dans le mur. Le secret fut bien gardé, et l'officier faillit réussir. Malheureusement, il se cassa la jambe dans sa chute, fut repris et condamné à trois mois de prison.

« Mais ce que j'ai vu de près et qui paraît incroyable, c'est le traitement infligé à mon camarade, le capitaine Fomine. Blessé de quatorze blessures, à peine pansé et souffrant horriblement pendant son transport en wagon, il ne pouvait retenir ses cris. Une brute s'approcha, le prit à bras le corps et le jeta du train en marche!... Par miracle, Fomine ne fut pas tué. Il roula du remblai sur la route où les passans, reconnaissant un Russe, lui crièrent des injures, lui jetèrent des pierres et lui donnèrent des coups. Un pauvre paysan, — puisse Dieu le reconnaître parmi les siens! — mit fin à cette passion douloureuse. Il ramassa le blessé et lui sauva la vie. »

Depuis un moment, M. Henry Sienkiewicz passe et repasse sa main sur son front. Je devine que l'évocation de ces souvenirs lui est pénible; j'arrête là cette interview.

— J'éprouve, avoue le jeune officier, des souffrances parfois intolérables à suivre longtemps la même idée. Mais le plus terrible, ce sont les insomnies et les cauchemars. Je revis pendant mon sommeil ma vie d'Allemagne : ces nuits empoisonnent mes jours.

Je ne puis quitter M. Henry Sienkiewicz, sans rappeler la personnalité du grand écrivain polonais dont il porte le nom et le prénom et qui, à cette date, était encore vivant.

— Mon oncle est à Paris, dit le jeune homme. La France est sa seconde patrie. Pendant des mois, j'ai dû le laisser sans nouvelles précises. A l'heure actuelle, il n'ignore plus rien de ce que j'ai souffert.

Puis, se tournant vers une femme vêtue de noir, qui avait

assisté à notre entretien, et dont le mari est mort de la gangrène dans une prison d'Allemagne :

— Voilà, ajoute-t-il, celle qui, pendant ma captivité, a remplacé la mère que j'ai perdue. Pendant des mois, comme vos *marraines* de France, elle m'a écrit, sans me connaître, et m'a fait parvenir ces petits paquets qui sont d'un si grand secours matériel et moral aux prisonniers. Je lui dois en partie de n'avoir jamais désespéré de l'avenir.

— Et moi, remarque l'épouse en deuil, je dois à cet enfant, qui m'est aujourd'hui cher comme un fils, de n'avoir pas succombé sous le poids de la douleur.

Puissance éternellement vraie de la charité et de l'amour!

L'HOMME PROPOSE...

« Peut-être, me dit quelqu'un, serait-il intéressant pour vous de compléter votre enquête en Crimée par une visite au Sanatorium impérial de Koutchouk-Lambatt, uniquement occupé par des soldats. C'est un peu loin, mais avec un bon auto... »

Pourquoi pas? Et je décide de m'y rendre le surlendemain. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le soir même de ma visite à M. Henry Sienkiewicz, je tombais malade. Sa Majesté, avertie, a fait télégraphier pour que je reçoive ici tous les soins que mon état exigera. Les Sœurs ont transporté dans ma chambre leur état-major général... Convalescence, rechute et encore convalescence. Juillet et une partie d'août se sont écoulés en ces peu agréables alternances. Sœur Emilianova et Sœur Onkoyeva ont regagné leurs hôpitaux; d'autres sont venues qui ont pris auprès de moi leur rôle d'assistance fraternelle... Et voici que j'ai une rivale dans les attentions de mes gardes-malades : une sœur de charité russe, très souffrante des suites d'une grave maladie contractée sur le front. Je l'ai vue arriver en voiture, son jeune visage pâle et rond strictement enserré dans la *kassincka* blanche, une médaille de Saint-Georges sur la poitrine. Elle a un joli nom : Nadiejda-Ivanovna. Et Nadiejda, en russe, veut dire : Espérance. Nous nous visitons parfois, de chambre à chambre, et les Sœurs partagent entre nous leurs assiduités.

Août s'achève. En France, où nous devançons de treize jours le calendrier russe, c'est déjà septembre, le mois des

feuilles dorées, des oiseaux de passage, des panerées de fruits et des raisins mûrs! Hélas! ces joies de la terre féconde ont perdu pour nous le meilleur de leur sens. Toute vie est devenue grave, austère et silencieuse. La chanson des moissonneurs et des vendangeuses est remplacée par celle des obus et des balles à qui, d'un bout à l'autre de l'Europe, la voix des usines répond. Moins heureux que jadis, nous nous sentons cependant un cœur plus riche. C'est que, comme nos granges et nos celliers ploient à l'automne sous les richesses de la terre, nos âmes débordent de richesses morales accumulées. Nos sacrifices, nos dévouemens, nos abnégations, l'héroïsme de nos soldats : quelles belles moissons, quelles précieuses vendanges où puiseront longtemps encore les générations de l'avenir!

CARNET DE SŒUR NADIEJDA-IVANOVNA

J'ai prié Nadiejda-Ivanovna de me raconter pour la *Revue des Deux Mondes* ses souvenirs du front. Timofée, le domestique, a roulé nos fauteuils de convalescentes sur les terrasses du Svitsky Dom. Nous y passons de longues heures, en face de l'été mûrissant. Comme tout a changé depuis trois mois! Le parc a revêtu une parure en harmonie avec la saison. De pimpant et coquet, il s'est fait somptueux. Le rouge et l'or y dominent. Les violets sombres y mêlent à la pourpre leur note épiscopale. C'est un poème de splendeur!... Autour du palais éclate une fanfare dont la gamme va des dahlias grenats au cœur d'or jusqu'au rose aigu des « fleurs de corail, » en passant par le médium ardent des géraniums et la dominante des orgueilleuses « crêtes de coq. » On croirait entendre les trompettes guerrières célébrant les victoires des Alliés, des bords de la Somme à ceux de l'Isonzo et du Stokhod... Mais, tandis que la jeune Sœur de Charité russe parle, en feuilletant son Carnet de guerre, il m'arrive de fermer brusquement les yeux, à cause de tout ce rouge, — pareil à des flaques de sang répandu.

Cependant, les heures qu'a vécues Nadiejda-Ivanovna Rglitskaïa étant parmi les plus émouvantes et les plus tragiques de cette guerre, nous avons fait taire, l'une et l'autre, notre sensibilité trop aiguë de convalescentes pour en consigner ici le souvenir.

Les derniers jours de Vilna (fin juillet 1915).

Enfin, je pars pour le front. Il y a longtemps que je le désirais. Notre *Starché Sistra* (Sœur directrice) vient de m'en apporter la nouvelle et, tout de suite, je cours l'annoncer à mes deux amies : Mlles Viriofkine.

Surprise : elles partent avec moi ! La ville de Vilna a formé une ambulance à laquelle nous serons attachées. Le commandant, un prêtre, deux docteurs, deux assistans, cinq Sœurs et quelques *sanitaires* (infirmiers) en composent le personnel. Au premier moment de libre, je monte pour préparer mon menu bagage : quatre *kassinckas* (voiles) blanches, deux noires pour l'hiver, de bonnes chaussures, une robe de rechange, ma veste de cuir, enfin l'indispensable. Il y a longtemps que mes vingt-quatre ans ont mis de côté toute espèce de coquetterie.

C'est aujourd'hui que nous partons. Je suis plus remuée que je ne l'aurais cru. Comme mon hôpital m'est cher ! C'est le premier, le seul où j'ai travaillé jusqu'ici. J'ai assisté à sa fondation et tous mes souvenirs de guerre s'y rattachent. J'y ai fait mes études d'ambulancière aux côtés de mes deux amies et sous la direction de leur mère, Mme Viriofkine, femme du gouverneur de Vilna. Je me rappelle la visite de l'Empereur qui, de sa propre main, nous distribua nos croix rouges. C'était la première fois, nous dit-il, qu'il avait l'occasion de remplir ce rôle. Aussi on le devinait très ému, presque timide, — vous savez, de cette timidité jolie qui s'allie en lui à la majesté et qui lui va si bien ! L'Impératrice vint nous voir à son tour. Il n'est pas un coin de Russie où sa réputation de bonté n'ait pénétré. Partout où elle passe, son sourire fait de la lumière. Nos soldats étaient avides de sa présence. Et, bien longtemps après son départ, nous la sentions encore parmi nous.

Des mois ont passé. J'ai vu arriver bien des blessés, repartir bien des guéris, j'ai assisté bien des mourans... Entre ces murs blancs, je me suis fait une âme nouvelle. Il y a loin de la Nadine vive, enjouée, même un peu ironique d'autrefois, à la Sœur Nadiejda-Ivanovna d'aujourd'hui. Certes, j'ai encore de la gaieté dans l'âme, mais elle ne sert plus qu'à alimenter ce courage tranquille cette égalité d'humeur que nos fonctions

exigent. Comment n'aimerais-je pas *mes* blessés? Je leur dois l'acquisition de richesses morales que mon insouciante adolescence ne soupçonnait point.

Il est bien cruel de s'arracher à eux. Quelques-uns me semblent adhérer à mon cœur. Ce sont les plus isolés, les plus malheureux, les plus souffrans. Celui-ci, par exemple, à droite de la salle : il a une main amputée, l'autre à demi paralysée et, chaque fois qu'il veut quelque chose, ses yeux cherchent les miens avec une tendre et muette imploration. Il y a aussi cet autre, là-bas, si gravement atteint qu'on n'ose pas encore espérer l'arracher à la mort.

Allons, Nadine, courage. Tu quittes ces êtres que tu appris à aimer, mais c'est pour aller au-devant d'autres plus meurtris encore, et qui, du champ de bataille où ils sont tombés, attendent peut-être, à cette heure, tes bras pour les relever, tes mains pour panser leurs blessures, tes paroles pour réconforter leurs âmes...

Et je suis partie sans me retourner, en écrasant les larmes qui s'obstinaient à monter à mes yeux!...

La grande place de Vilna. Au centre, une table, entourée d'icônes et sur laquelle sont posés la Croix et l'Évangile. Face à la table, en ligne et attelées, nos voitures de la Croix-Rouge, avec le personnel de l'ambulance groupé tout auprès. Le prêtre dit les prières, puis nous bénit. Une grande foule curieuse nous entoure. Notre ambulance est la première que la ville de Vilna envoie sur le front. L'émotion est grande; plus encore parmi ceux qui restent. On se demande ce que nous allons trouver là-bas... Varsovie est prise (1); les Allemands avancent; les nouvelles empirent chaque jour. Vilna regorge de réfugiés, sans pain et sans gîte, et chacun se demande si ce ne sera pas bientôt son tour de partir. Pour se rassurer, on se dit qu'après tout, notre plan primitif ne comportait pas la défense de la Pologne, stratégiquement dangereuse; que notre vraie ligne de défense nous reste, de Kovno à Brest-Litowsk. Tiendra-t-elle? Nos troupes ont du courage à revendre, mais les cartouchières sont légères et les caissons presque vides...

Août. — Voilà une semaine que nous rôdons autour de Vilna, attendant l'ordre d'aller au front... Le front? Y a-t-il un

(1) 22 juillet 1915.

front en Pologne en ce moment ? Un front, c'est-à-dire une ligne inflexible que l'ennemi ne peut dépasser. Hélas ! depuis Varsovie, le front est partout et nulle part. Nous voulions aller vers lui, et j'ai bien peur que ce ne soit lui qui vienne à nous !...

C'est fait. Notre sortie de Vilna n'aura été qu'un faux départ. Hier, nous venions à peine de nous installer dans une propriété abandonnée, à quelques verstes de la ville, lorsqu'on vint nous avertir de l'approche des éclaireurs allemands. Bousculade rapide ; ordre d'atteler les voitures... et nous voilà repartis en hâte, dans la direction de Vilna. Quelle déception !

D'heure en heure, la situation devient plus alarmante... La canonnade se rapproche... Les éclaireurs allemands sont partout... Les habitans fuient précipitamment vers l'Est... La débandade est épouvantable. Les trains ne peuvent suffire aux départs. La rue ressemble à un fleuve qui charrierait, mêlés et confondus, hommes, femmes, enfans, meubles, bétail, tous les débris d'une inondation formidable... Cris, pleurs, et, ce qui est pire, parfois un lugubre silence... Les troupes se préparent à défendre Vilna.

Nous partons pour les tranchées. Notre ambulance est attachée à une division pour le temps que durera la défense de Vilna. Nous sommes en plein centre d'action. Tous les jours canonnade, aéroplanes... Cinq à six cents blessés nous arrivent journellement. On mange à la hâte, on dort à la hâte, on ne s'inquiète même plus du sort des batailles : seuls comptent la minute présente et l'accomplissement ponctuel du devoir. Et moi, qui craignais de trop m'attendrir ! On n'en a pas le temps. La sensibilité s'émousse un peu, mais on y gagne une certitude de main, une promptitude d'exécution plus précieuses pour le blessé qu'un apitoiement dont il n'a pas besoin. Les pluies ont commencé. La situation de nos troupes en est rendue plus difficile, et la nôtre plus pénible.

Les Allemands sont entrés dans Kovno.

Les soldats échappés de la ville viennent de passer près de nous. Figures bouleversées, yeux hagards comme au sortir d'une grande épouvante... Nous avons essayé d'en tirer quelques mots au passage : ils répondent à peine, par monosyllabes,

ayant hâte, semble-t-il, d'échapper à ceux qui les regardent, de ne plus rien entendre, de ne plus rien voir... Quelqu'un en a pris un cliché... Quel document pour l'avenir!...

Septembre. — Ce matin, à cinq heures, brusque réveil. Il faut reculer. Les Allemands sont tout près. L'héroïsme de nos troupes n'aura pas sauvé Vilna. Après la prise de Kovno, c'était prévu.

Vilna (quatre heures avant l'entrée des Allemands dans la ville). — Quel retour dans la ville déserte!... Des rues vides; plus de militaires, plus de police : des magasins fermés et des volets clos... Çà et là, quelques figures de juifs apeurés. Notre passage bruyant épouvante les chats, déjà habitués au silence. Quelques-uns traversent la rue en une fuite folle; d'autres, placidement assis sur les fenêtres ou au seuil des maisons, dans les faubourgs, nous regardent passer. Leurs yeux énigmatiques me donnent le frisson. On dirait qu'ils savent... et nous trahissent... On voit errer de pauvres chiens perdus!... Qu'est devenue la coquette et brillante Vilna, si gaie, si pleine de vie? Déserte la maison du gouverneur où j'ai passé, avant la guerre, de si bonnes heures! Fermées les aristocratiques demeures polonaises, ornement de la Cité! Vides les villas, les maisons de plaisance, les riches domaines qui forment à Vilna une brillante couronne! Évacué notre hôpital avec mes chers blessés!... Et les Allemands sont sur nos talons. Dans quelques heures, leurs pas lourds martelleront ce pavé. Des ordres, des cris, tous les bruits qu'entraîne après soi une armée brutalement conquérante empliront la ville silencieuse. Puis, ce sera la ruée vers les maisons, l'éventrement des portes que personne n'est là pour ouvrir, le pillage, la dévastation, le viol de ces demeures où dort un long passé et dont les façades m'émeuvent comme des visages de mortes!...

Avec l'ennemi sur nos pas.

Nous marchons depuis dix-sept jours, le plus souvent à cheval. Les chemins sont encombrés de fuyards, retardés par les *impedimenta* qu'ils s'obstinent à traîner après eux. Ce n'est plus une foule, c'est une horde. Dès qu'ils n'entendent plus le

canon, ils se croient sauvés et — si las! — s'arrêtent pour se reposer un peu. Les routes, les champs, les forêts sont criblés des traces de leur passage : feux éteints et débris épars. Quelques-uns de ces pauvres gens, épuisés, laissent partir le gros de la troupe, refusent d'aller plus loin, improvisent des campemens... Nous les molestons au passage. Les Allemands sont là, derrière nous : il faut fuir, fuir encore, fuir plus loin... Alors ils se lèvent, rechargent sur leurs misérables épaules le fardeau trop lourd et repartent : femmes hagardes, enfans qui pleurent, vieillards courbés et dolens, juifs au visage pâle, quelques-uns aux boucles emmêlées, aux lévites crasseuses : cohue sans nom que de nouvelles recrues viennent grossir à chaque village rencontré. — Des bandes de corbeaux volent sur nos têtes en croassant.

Nous serrons nos troupes de près, ayant soin d'éviter les patrouilles allemandes. L'armée russe se retire en bon ordre, en harcelant l'ennemi... Arrêt pour les engagemens, plus ou moins importans, mais toujours acharnés... Pansement rapide des blessés... Parfois une halte pour faire reposer nos chevaux. On couche dans les *khaloupas* (chaumières polonaises), enfermés dans des sacs de couchage, au milieu des soldats et des paysans. On mange au *kotiol* (gamelle) et on se lave quand on peut!... D'autres fois, on passe la nuit dans des maisons abandonnées, gardées par de maigres chiens hurlans. Souvent aussi, on dort en plein air, sur la terre déjà humide. Nuits affreuses : les fusées éclairantes rayent le ciel; les chiens épouvantés hurlent; les corbeaux réveillés s'envolent avec des croassemens. On est sur un continuel qui-vive, à cause des surprises possibles. Les nerfs sont tendus jusqu'à l'exaspération; néanmoins, on conserve un calme apparent.

Nous venons d'arriver à la station de Gondagaïe, après avoir échappé par miracle à une poursuite allemande. Ordre de s'arrêter ici. Installation rapide de notre ambulance. De grandes batailles se livrent dans les environs. A la gare et tout autour, quel spectacle! On marche sur les blessés et les mourans. Il y en a partout : sur les banquettes, sur le parquet, et dehors, le long du quai. Les moins gravement atteints se sont tassés dans les coins et nous regardent, silencieux. Ils savent que le droit de préséance appartient aux autres. La gare est pleine de gémissemens, que traverse parfois un cri aigu. Un pauvre petit

soldat de moins de vingt ans soutient, de la main gauche, sa main droite à demi arrachée!... Un autre, plus âgé, assis par terre, le dos appuyé au mur, les yeux fermés, si pâle qu'on le dirait déjà mort, avec une large tache rouge au côté, roule incessamment sa tête contre la muraille en répétant toujours le même mot : « *Bogé moï! Bogé moï!* » (Mon Dieu! oh! mon Dieu!) Visions affreuses!... A peine a-t-on le temps de s'y arrêter. D'autres blessés arrivent; mais l'horreur est si intense que rien n'y peut plus ajouter... Et sur tout cela une incessante canonnade, car le champ de bataille n'est pas loin... En dix-huit heures nous avons reçu, pansé et évacué 1 800 blessés!

Tout à coup, rumeurs... On vient nous avertir de l'État-major que la station qui précède Gondagaïe est déjà occupée par les soldats allemands... Tout le monde s'agite. Le nombre des fuyards qui encombraient les abords de la station, et la station même, augmente de minute en minute. Le dernier train est sous pression. Les blessés affolés se traînent vers nous, quelques-uns rampant sur leurs mains déchirées, sur leurs moignons sanglans. Il y a une minute de terrible affolement. Il faut presque se battre avec les réfugiés pour les empêcher de prendre d'assaut les places réservées à nos blessés. Bousculade, coups de poing, enfans piétinés, cris des mères, désespoir furieux de ceux qui, plus faibles ou moins agiles, n'ont pu s'accrocher au convoi : l'instinct de conservation exaspéré jusqu'au crime; la lutte pour la vie dans toute sa hideur!... Le train part, avec des grappes humaines suspendues à tout ce qui fait tant soit peu saillie. Combien de ces malheureux, les mains raidies, les bras épuisés, tomberont sur les rails et y resteront sans secours? On refuse d'y penser... Une longue file de véhicules s'ébranle sur la route. Des chevaux, affamés, harassés, s'effondrent entre les brancards, remis debout à grand renfort d'injures et de coups de fouet... Tout ce qui n'a pu s'accrocher au train suit, à pied...

Nous avons recueilli, dans nos voitures déjà bondées, les derniers blessés. Au moment où nous nous disposons à partir, une jeune fille court vers nous. Elle porte un petit paquet, noué dans un linge blanc. Elle parle très vite, la poitrine secouée de sanglots, nous supplie de l'emmener. Son père a été pris par l'ennemi; sa mère, malade, est morte sur la route;

elle-même tremble de tomber entre les mains des Allemands. Le chef de l'ambulance, attendri, cède : « Allons, celle-là encore, et filons ! » Éperdue de gratitude, elle fait des signes de croix, nous baise les mains. « Non, non, pas d'effusion ; on n'a pas le temps ! »

Une voix crie : « La gare va sauter ! » Nous fouettons désespérément nos chevaux qui s'enlèvent, cabrés... Nous n'avions pas fait cinq cents mètres qu'une formidable explosion nous apprend que « tout est accompli ! »

Le soir du même jour. — Tout est en feu. Gondagaïe brûle derrière nous. D'autres villages allument à l'horizon leur torche sanglante. Nous fuyons à la lueur de ces incendies. Spectacle terrible et grandiose ! Le canon tonne, incessamment. Les fusées éclairantes déchirent le ciel. Sur ce fond de feu, tantôt traversé par des colonnes de fumée qui l'assombrissent, tantôt rouge comme un coucher de soleil incandescent, ou comme une invraisemblable aurore boréale, des silhouettes noires se profilent : télègues en longue file, fourgons militaires, canons, caissons, convois de blessés... Et les charrettes paysannes, pyramides branlantes d'objets entassés que leur ombre précède et agrandit ; et les cavaliers qui traversent la plaine au galop, pareils à des bronzes animés ; et les groupes de piétons, noires taches mouvantes d'où un geste, bizarrement amplifié, se détache soudain ; et les traînards, les isolés, ombres falotes et misérables, jetées par le Destin au milieu d'une des scènes les plus tragiques du drame éternel de l'humanité.

Une estafette vient d'arriver : il nous reste bien peu d'espoir d'échapper à l'étreinte allemande. Nous sommes entourés. Cinq verstes seulement restent libres ; et il faut que toute une armée avec ses canons, ses malades, ses bagages, ses convois, s'engouffre à travers cet étroit espace. Nos nerfs sont surexcités jusqu'à la folie ; mais on se tient... Et l'on recule, on recule toujours !... Au bout de 15 verstes, nous arrivons dans une propriété abandonnée. Il n'y reste qu'une vieille femme, un vieil homme et un vieux chien. Certains de mourir en route, ils se sont refusés à quitter leur dernier abri. Notre présence leur apporte une dernière joie. Ils nous ouvrent les chambres, nous offrent de leurs mains tremblantes tout ce qui leur reste. Le vieux chien les accompagne, nous rendant à sa manière les devoirs de l'hospitalité. Nous passerons la nuit, tous ensemble,

dans la grande salle, en bas. Comment dormir, alors qu'à chaque instant on peut s'attendre à voir la porte s'ouvrir sous la poussée des bottes allemandes?...

Dès que nous sommes réunis, le commandant nous distribue des billets d'identité, en français. En cas de capture, ils justifieront de notre qualité de Sœurs de la Croix-Rouge. Moment d'émotion. Mon regard cherche celui de mes amies, Mlles Viriofkine. Et, tout de suite, je les devine fermes et assurées, comme moi. Se laisser abattre? Avoir peur? Ah! non, par exemple! On verra bien... Au beau milieu de cette scène pathétique, un chant s'élève :

— Qui chante, grand Dieu?...

Un des aides du docteur a découvert, je ne sais où, un gramophone et en a mis la manivelle en mouvement. Quelle heureuse inspiration! Nos nerfs se détendent peu à peu, et c'est en écoutant les airs favoris de Chaliapine, de Vialtsova et de Smirnoff de Moscou, que nous attendons les Allemands... ou le jour.

C'est le jour qui arrive!... Un matin calme dans la grande paix du paysage. Nous hélons des cavaliers qui passent : les Allemands ont été repoussés, la brèche ouverte s'est élargie, donnant passage à l'armée tout entière nous sommes sauvés! On danse, on s'embrasse, on est un peu fou... Les vieux en ont pleuré de joie!...

A travers le champ de bataille.

Octobre. — Grand succès de nos troupes, aux environs du lac Narotch. Ordre est donné à l'ambulance de rallier le gros de l'armée. La route est libre d'ennemis, mais encombrée de tout ce qui jonche les abords des champs de bataille. Nous avançons lentement, au milieu de caissons abandonnés, d'armes jetées, de bidons perdus. Des chevaux morts gisent sur le flanc, les quatre pieds en l'air. Des nuées de corbeaux s'envolent, puis se reposent, un peu plus loin. D'autres chevaux, blessés, tournent vers nous des yeux presque humains... Il en rôde aussi, sur la route ou dans les champs, indemnes, mais qui hennissent la faim. Nous en prenons plusieurs, dont les harnais portent l'écusson de Guillaume II.

A mesure que nous avançons, le spectacle se fait plus poignant. Le terrain, couvert de débris de mitraille est bouleversé

par l'artillerie. On s'est battu partout. Aucun abri naturel sur ce sol plat, sans arbres, où un chat même ne se glisserait pas sans être aperçu. Et, pour comble, le piège des marécages, presque partout tendu. La température n'est pas assez basse pour les rendre praticables et la glace légère, formée le matin à leur surface, n'est qu'un traquenard de plus. Il est vrai que le danger est pire encore pour les Allemands, moins familiarisés que nous avec ces traîtrises du sol... Voici des tranchées, creusées à la hâte, partout où la poursuite de l'ennemi a permis à nos troupes de s'accrocher... On n'a pas eu le temps de relever les morts. L'un d'eux, assis dans la tranchée, les yeux grands ouverts, l'air égaré, a son fusil posé à côté de lui. On dirait qu'il me regarde et veut me dire quelque chose qui ne vient pas... Un autre, tombé, est mort en faisant le signe de la croix. Il a encore le bras levé, le coude en angle aigu et les trois doigts de la main droite rapprochés et à mi-chemin du front. Un troisième, avant de mourir, a jeté une lettre à côté de lui Dernier geste de confiance, et combien touchant! La lettre était ouverte, nous n'avons pu résister au désir de la lire, pieusement, comme la dernière pensée de l'un des nôtres.

« Ma chère femme,

« Quand tu recevras cette lettre, je serai mort, tué par la main cruelle des Allemands. Je t'aime beaucoup, et je m'inquiète beaucoup pour toi. Je t'en supplie, ne te chagrine pas trop de ma mort, parce que, si tu mourais aussi, nos pauvres petits resteraient orphelins. J'avais espéré revenir, mais Dieu en a décidé autrement. Ne quitte pas la maison, veille sur les champs et sur notre part de forêt. J'embrasse les enfans et je te bénis au nom de Dieu.

« TATIENNKA (le petit père). »

L'adresse était mise et nous avons jeté la lettre à la première poste, afin d'accomplir le vœu du mourant.

L'une après l'autre nous vidons toutes les poches, nous ramassons l'argent, les papiers écrits et nous remettons le tout au commandant de l'ambulance. Ce devoir rempli, les sanitaires viennent enterrer les morts, une centaine, pour lesquels on a creusé une fosse près d'une église en ruines dont je ne sais plus le nom.

Au village de Slabada.

Octobre. — Enfin, la retraite est terminée ; nos troupes se sont retranchées et fortifiées ; la guerre de positions commence. L'hiver est proche. Déjà il a neigé et, le matin, la terre est dure. Mieux vaut cela que les horribles boues dans lesquelles nous pataugeons depuis deux mois !

Notre division, — quatre régimens d'infanterie, une brigade d'artillerie et une *sotnia* de cosaques, — s'est installée au village de Slabada. L'état-major occupe la plus grande *isba*. L'ambulance est installée tout près, mais un peu à l'écart. Entre le village et la forêt, les soldats ont établi leur camp, creusé leurs *zimliankas* (abris), disposé leurs cuisines de campagne, improvisé des écuries pour leurs chevaux...

Le nombre des blessés diminue. Nous n'en recevons plus que cinq ou six par jour, ce qui nous fait de longs loisirs que nous consacrons aux réfugiés. Leur détresse est navrante. Ils sont cachés dans les forêts, presque sans vêtemens et sans nourriture ! Nous avons créé pour eux un petit poste où tous les jours nous leur distribuons la soupe et le pain. La nouvelle s'est communiquée de proche en proche et, à l'heure dite, on voit s'avancer à travers les sapins une cohue étrange et bigarrée d'êtres de tout âge, munis des ustensiles les plus divers : pots, bidons, marmites et quelquefois, hélas ! boîtes de conserves vides, car la misère a aussi ses degrés !... Nous en assistons plus de sept cents chaque jour.

Nous ne sommes qu'à deux verstes des positions, par conséquent en plein sur la ligne de feu. Il ne se passe pas de jour où les Allemands ne tirent sur le village. Leur tir, en arrosage, commence à une heure et finit à quatre ; mais, peu précis, il atteint rarement son but. Les obus tombent le plus souvent autour du village ou près d'une petite agglomération de maisons occupées par des soldats.

Tout près de l'ambulance s'étend un petit bois que nous prenons presque chaque jour pour but de promenade. Au courant des habitudes de l'ennemi, nous partons de bonne heure, afin d'être de retour avant l'arrosage quotidien. Quelquefois, cependant, on s'oublie... Tout à coup, un grand bruit déchire l'air : c'est un obus... On rentre vite, en courant, à l'ambulance

où nous avons la naïveté de nous croire à l'abri... Les Allemands ont eu tôt fait de nous débarrasser de nos illusions. Il y a quelques jours, ils nous ont pris pour cible. Shrapnells, obus, tombaient autour de nous. Quelques soldats ont couru se réfugier dans la forêt, mais aucune de nous n'a abandonné son poste d'honneur auprès des blessés. Heureusement, personne n'a été atteint.

Noël au front.

Décembre. — Nous avons traversé Vileïka, tragique dans la désolation de ses maisons incendiées, et nous sommes à 15 verstes en avant, à B..., avec notre division. Le petit village de B..., qui fut peut-être heureux et riant, n'est maintenant qu'une pauvre chose morte : débris, cendre et poussière ! Il n'y a que le cimetière qui semble vivant, à cause de ses croix neuves !... Dès notre arrivée, nos soldats ont aménagé la place, installé le camp, creusé des *zimliankas* et, pour les consolider, coupé des arbres dans la plus proche forêt. C'est une navette ininterrompue d'hommes qui partent, la hache à la ceinture, et reviennent traînant après eux les branches de sapin dont les fines aiguilles balaient la neige et des fûts entiers de bouleaux, à l'écorce lisse et blanche qui s'écaille et brunit par endroits. Autour des feux allumés, les Cosaques s'assemblent pour chanter leurs chansons guerrières, que termine souvent un cri aigu comme un coup de poignard : « You ! » Vers le soir, les files de traîneaux arrivent, apportant le ravitaillement. A certaines heures, le camp et ses alentours dégagent une poésie intense et pénétrante : soir qui tombe, plaine immense, forêt estompée de bleu ou emmantelée de blanc, soldats qui rentrent un à un ou par groupes, files de traîneaux étrangement silhouettées dans le soir et, parmi les bruits qui s'apaisent, une voix, mélancolisée par l'éloignement : celle de quelque accordéon que, du fond de sa *zimlianka*, un soldat en mal du pays fait pleurer...

A défaut de maison, toute l'ambulance, malades, sœurs, sanitaires, s'est installée dans des *zimliankas*. Nous formons une petite cité souterraine, à une seule rue, dont les toits presque à ras du sol et cachés sous la neige laissent échapper de minces filets de fumée bleue. Peu de blessés et, comme à Slabada, nous donnons une partie de notre temps aux réfugiés. L'hiver

aggrave l'horreur de leur situation. Ils grouillent dans des trous couverts de branchages, se terrent dans la forêt où ils grelottent sous des tentes faites de chiffons innommables, ou autour de feux dont le bois mouillé brûle mal. Pour comble d'infortune, la petite vérole et la fièvre typhoïde sévissent parmi eux. Mangeant au même *kotiol*, dormant pêle-mêle, ils se contaminent à qui mieux mieux, et il faut organiser de véritables battues pour les obliger à se présenter à la vaccination.

Noël approche. On prépare des arbres de Noël : à l'ambulance, pour les blessés ; à la division, pour les soldats ; au poste de secours, pour les réfugiés et jusque dans les tranchées, là-bas, pour les combattans... Tout le camp est en émoi, car on sait qu'il y aura un cadeau pour chacun. Nos soldats se sont disputé l'honneur de choisir et de couper dans la forêt les plus beaux sapins, aux branches les plus fournies et aux aiguillettes les plus vertes.

Nous avons fait assaut d'émulation, — et d'habileté stratégique ! — pour obtenir ou confectionner les objets destinés à orner nos arbres : bougies, fleurs en papier, cartons-surprises... Nos zimliankas présentent l'aspect de bazars souterrains; on dirait un village tatare dont chaque maison serait une boutique. Les vêtemens de laine : jupes, tricots, fichus, manteaux, — destinés aux petits, mais qui feront pleurer de joie les mères, — s'entassent dans un coin; les bas, les souliers, les chaussons montent à l'assaut du banc ou en débordent en vagues plongeantes; sur le lit de camp s'étalent les pipes, les briquets, les porte-monnaie pour nos soldats. Çà et là, les roses en papier mettent leur note un peu prétentieuse de petit jardin artificiel. Il y a en plus, chez moi, une lanterne vénitienne, toute ronde, ventre de poussah ceinturé de rouge, de jaune et de bleu. Cette trouvaille me vaut un gros succès :

— Vous savez que Nadiejda a déniché une lanterne vénitienne pour le sapin des réfugiés ?...

Ma *zimlianka* ne désemplit pas !

Le grand jour est arrivé; la veille, le prêtre a célébré l'office nocturne, nous avons chanté les hymnes, et, le jour de Noël, on a festoyé dans les *zimliankas*. Après la soupe, copieuse, additionnée de quelques douceurs, nous avons pu réunir nos réfugiés autour de l'arbre pesamment chargé et leur distribuer nos cadeaux sans être inquiétés par la canonnade... Les mères

nous ont baisé les mains en pleurant, et les enfans sont partis en serrant leur paquet entre leurs petits bras... Il y a eu aujourd'hui, pour tous, un peu de joie et un peu d'oubli...

Janvier 1916. — Nous avons « rencontré » la nouvelle année, à quatre verstes de B..., dans une petite ferme que notre général de division occupe avec son état-major. La soirée, commencée par les prières rituelles, s'est continuée par un dîner fort animé. Les nouvelles sont bonnes, l'ennemi est cloué sur ses positions pour de longs mois et, si quelqu'un avance avant le printemps, ce ne sera pas lui... Après le dîner, chants, *balalaïka*, souhaits, puis le départ dans la nuit noire, mais que la neige tombée fait blanche sous nos pas...

Le général est venu à B... Il nous apporte des médailles de Saint-Georges, récompense de notre attitude pendant le bombardement de notre hôpital à Slabada. Joie d'enfans ! On s'embrasse, on est ému ; plus ému, ma foi, qu'on ne l'était sous les bombes allemandes ! »

Ainsi parlait la « Sœur de charité du temps de guerre » Nadiejda-Ivanovna Rglitskaïa, tandis que les hydroplanes, rasant de près les eaux de la Mer-Noire, vérifiaient la stabilité des mines; que le bateau-sentinelle veillait, prêt à signaler le moindre périscope à l'horizon ; ou que, du large, le roulement de la canonnade nous annonçait qu'un vaisseau russe donnait la chasse à quelque pirate turc ou allemand...

VERS L'HOPITAL DU GRAND PALAIS CATHERINE
(à Tsarskoié-Sélo).

« Madame, sur l'ordre de Sa Majesté l'Impératrice, je viens vous chercher pour vous conduire à l'hôpital du grand palais Catherine, à Tsarskoié-Sélo. »

C'est le général de Bonchêne qui entre dans ma chambre, suivi du docteur Batonieff. Un wagon sanitaire m'attend à Sinféropol, et nous partons après-demain... Les bontés de l'Impératrice, mon séjour à Livadia, le souvenir de mon pays lointain, la pensée de la guerre, tant de choses vues, tant de sentimens éprouvés, tout cela se fond, se résout en une émotion qui m'enivre et m'accable...

11/24 septembre, 11 heures du matin. — L'automobile est devant la porte. J'ai reçu tous les adieux. Je suis prête pour le départ... Quelques amis et quelques domestiques de la maison sont dans ma chambre, attentifs à s'assurer que rien ne me manque...

— *Nacha Madame!... Nacha Madame!...* (Notre Madame) répète la petite femme de chambre, Tina, avec de gros soupirs de regret.

— Allons! il faut partir!...

Mais quelqu'un frappe, entre. C'est la vieille Irène, la laveuse de vaisselle : elle a craint qu'on n'oubliât d'accomplir avant mon départ la cérémonie russe de l'adieu... Sur un signe, chacun dépose les menus objets dont il s'était chargé déjà et l'on s'assied, les mains jointes. Irène fait la prière, puis chacun de nous se signe, se lève et salue les Images... Maintenant on peut partir.

Merci, bonne et vieille Irène, merci pour m'avoir traitée, moi Française, comme une des vôtres, comme une des filles de la sainte Russie...

Nous sortons en silence. Timofée, le domestique, ferme, derrière moi, la porte. J'entends le bruit de la clé dans la serrure... Quatre mois de ma vie, d'une vie douloureuse, mais ardente, sont enfermés là, à jamais!...

MARYLIE MARKOVITCH.

REVUES ÉTRANGÈRES

LES « IMPRESSIONS DE GUERRE » DE M. D'ANNUNZIO

La Leda senza Cigno, racconto di Gabriele d'Annunzio, *seguito da una Licenza*, trois vol. in-16 ; Milan, librairie Treves, 1916.

Je féliciterai avant tout M. d'Annunzio d'avoir conservé, même parmi ses souffrances personnelles et ses nobles émois patriotiques de l'heure présente, le remarquable souci d'élégance et de beauté formelles attesté naguère par la « mise au point » extérieure de tous ses autres livres. Le fait est qu'on ne saurait souhaiter trois petits volumes d'une apparence plus discrète, à la fois, et plus charmante, imprimés en des caractères d'une netteté exemplaire, sous d'originales couvertures blanches dûment encadrées d'un double filet, et où c'est à peine si le noir du titre se relève expressivement, çà et là, d'une pointe de rouge. Et que si, de la même façon qu'il nous apprend « qu'il lui a été impossible de corriger en personne les épreuves de ces trois volumes, » M. d'Annunzio s'est également trouvé empêché d'en surveiller de ses yeux la « réalisation » matérielle, à coup sûr du moins c'est lui qui en a conçu le projet jusque dans ses moindres détails, — avec, dorénavant, un mélange bien manifeste de richesse ornementale et de sobriété dont je ne serais pas étonné qu'il en eût pris le goût pendant les récentes années de son séjour en France.

Toujours est-il que le voici nous offrant, dans ces trois petits tomes, « un roman suivi d'une *licenza !* » Le roman s'appelle *la Léda*

sans le Cygne. Il a été écrit « dans la Lande, » — c'est-à-dire sans doute aux environs d'Arcachon, — durant le mois de juin 1913; et vraiment, malgré le rythme et la couleur magnifiques de maintes de ses phrases, je n'ai pas l'idée qu'il ajoute rien à l'ancienne gloire de conteur de M. d'Annunzio. Mais l'histoire de cette « Léda » mortellement inquiète de l'absence de son « cygne » remplit à peine les 150 petites pages du premier volume, tandis que, tout au long de la *Licenza* qui la suit, et qui s'étend jusqu'au bout du tome troisième et dernier, l'auteur oublie complètement l'aventure, un peu trop « particulière, » qu'il nous a racontée pour ne plus nous entretenir que de sujets bien plus amples et plus proches de nous, — ainsi que cela seyait, d'ailleurs, dans une *Licenza*.

Car je dois au hasard merveilleux qui, jadis, m'a permis d'étudier de tout près, avec mon cher G. de Saint-Foix, chaque note de chacune des œuvres de la jeunesse de Mozart, je dois entre mille autres choses à cette inappréciable fortune de connaître à peu près exactement l'objet et les caractères propres du genre, infiniment « classique, » de la *Licenza*. A Salzbourg comme à Milan, — car on sait combien l'influence italienne régnait alors d'un pouvoir absolu dans toutes les cours d'Allemagne, — jamais le jeune Mozart ne remettait en musique une *pastorale* ou une *cantate* dont le poème avait déjà servi précédemment, et jamais non plus il ne préparait la « reprise » de l'une de ses partitions chantées d'auparavant, sans être tenu d'adjoindre aux airs, ensembles, ou chœurs de cette partition un grand air nouveau, composé sur des paroles dont on venait de le fournir tout exprès pour la circonstance, — des paroles où, cessant absolument de s'occuper de l'arrivée d'*Ascagne à Albe* ou des divers épisodes moraux du *Songe de Scipion*, poète et musicien ne songeaient plus qu'à complimenter le couple princier en l'honneur duquel avait été exécutée la *pastorale*, ou bien simplement à louer le fastueux prélat salzbourgeois qui avait commandé la « reprise » de la noble, grandiloquente, et somnifère *cantate*. En un mot, une sorte d'appendice improvisé, sans aucun rapport avec l'œuvre où il s'ajoute; un appendice éminemment libre, comme déjà suffirait à l'indiquer son nom, et cependant ayant pour habitude constante, — sinon peut-être pour règle, — de se rattacher d'aussi près que possible à l' « actualité » du moment. Telle m'est toujours apparue la *licenza* chez Mozart et tout l'aimable groupe des compositeurs d'opéra italiens de la seconde moitié du XVIIIe siècle; et telle encore elle m'apparaît dans l'œuvre nouvelle de M. d'Annunzio, avec seule-

ment cette différence notable, qu'au lieu de n'avoir à la fin de l'œuvre que les modestes dimensions d'un air précédé ou non d'une vingtaine de lignes de *récitatif*, la voilà qui, après les 150 pages de la *Léda sans le Cygne*, se prolonge jusqu'à remplir entièrement les deux autres volumes, — risquant peut-être de contrevenir ainsi aux vieilles et vénérables traditions du genre, mais sans que, certes, personne des lecteurs d'aujourd'hui ait l'idée de s'en plaindre !

Tout au plus se rencontrerait-il quelques lecteurs français qui, même en face de la traduction la plus parfaite, ne pourraient pas s'empêcher de regretter que M. d'Annunzio n'eût pas réduit aux dimensions d'un seul les deux volumes de sa *Licenza*. Car il faut savoir que, pour émouvans et pour « actuels » que soient les sujets traités par l'illustre écrivain dans ce long « appendice » de sa *Léda sans le Cygne*, ces sujets y sont souvent traités d'une manière, — pour ainsi dire, — purement « musicale, » ou bien entremêlés d'intermèdes où les mots ne tâchent absolument qu'à faire fonction de « musique. » Jamais encore, je crois, dans aucune de ses œuvres en prose, M. d'Annunzio ne s'est aussi pleinement abandonné à sa conception favorite d'un emploi tout « lyrique » de sa langue natale. Il y a dans sa *Licenza* des chapitres entiers, — par où j'entends des suites de vingt, de quarante pages, — qui ne sont qu'un simple jeu d'images et de rythmes, beaucoup plus pareils à une *sonate* d'un Domenico Scarlatti ou d'un Claude Debussy qu'à n'importe quel chapitre d'un prosateur, ou même d'un poète, de chez nous (1). Et il se peut que la chose, comme je l'ai dit, ait de quoi déconcerter un lecteur français : mais je ne crois pas qu'elle risque d'étonner ni d'ennuyer ou de fâcher en aucune façon les lecteurs italiens, accoutumés comme ils le sont tous à une telle utilisation, exclusivement et d'ailleurs adorablement musicale, de leur vocabulaire. Que l'on se rappelle, par exemple, la place considérable que tient ce que je serais tenté de définir le « surplus musical » de la langue d'outre-monts dans la poésie du délicieux Pétrarque, le plus « national » des poètes italiens ! Ou plutôt non : car la patrie de M. d'Annunzio a produit au XVIIIe siècle un autre poète en qui elle s'est reconnue et aimée plus encore, me semble-t-il, que dans l'auteur des *Triomphes ;* et je ne

(1) On trouverait bien chez Lamartine, dans les *Harmonies* et dans les *Recueillemens*, des poèmes qui nous feraient aujourd'hui l'effet de n'être rien que des chants musicaux : mais toujours nous sentons que l'intention primitive du poète a été d'y mettre de la « pensée, » par-dessous ses « cadences. »

sais pas en vérité de « phénomène » littéraire plus significatif que celui de l'enthousiasme unanime et prolongé du public italien à l'égard des poèmes d'opéras du « divin » Métastase. Par-dessous les chants modulés dont maintes générations de compositeurs se sont ingéniés à revêtir ces récitatifs et ces airs d'*Artaserse* et de la *Clemenza di Tito*, tout le monde s'accordait à proclamer que les vers de Métastase possédaient, par eux-mêmes, une richesse de musique pour le moins égale. Les plus subtils « connaisseurs » mettaient au niveau de Dante et de Pétrarque ce poète dont l'œuvre entière n'avait pas à leur offrir une idée personnelle, mais qui, toute sa vie, — sous l'effet d'une ambition infiniment caractéristique, — s'était diverti à rivaliser d'avance en harmonie et en chant avec les musiciens à l'usage desquels il créait ses « livrets. »

Et certes les *Licenze* devaient abonder dans la somptueuse édition des *Œuvres Complètes* de Métastase dont un exemplaire fut donné solennellement en hommage au petit Mozart, durant les premiers jours de février 1770, par le comte Firmian, gouverneur impérial de la Lombardie : mais je doute qu'une seule des pages du « divin abbé » méritât d'être comparée, pour la maîtrise et la diversité de ses « effets » musicaux, à ces *intermèdes* de la nouvelle *Licenza* de M. d'Annunzio où celui-ci prend pour thème, par exemple, une promenade sur les canaux et le long des quais de Venise qu'il a eu l'occasion de faire, l'été dernier, avec deux amis français. Ou bien encore, dans toute la première partie de l'étrange *Appendice*, ce sont des promenades à Chantilly, des visites à sa meute aimée de lévriers, qui forment ainsi, quasiment, le départ de vastes et mélodieuses improvisations « lyriques, » — entre lesquelles viennent élégamment s'encadrer d'autres morceaux d'une portée et d'un accent aussi différens que possible : des évocations de souvenirs personnels admirablement précis et concrets, à tel point qu'on aurait le droit d'en regarder l'ensemble comme une suite « autobiographique » d'« impressions de guerre » de l'auteur de *l'Intrus* et de *la Fille de Jorio*.

Ce sont d'abord, au début du second volume, de frémissantes images de l'espèce de réveil à la fois étonné, curieux, et confiant qu'a provoqué au cœur de chacun de nous l'annonce, infiniment soudaine et imprévue, d'une guerre. Puis M. d'Annunzio nous rappelle l'aspect de nos rues pendant les inoubliables semaines de la mise sur pied de ces troupes qui sont en train de nous défendre, en même temps, et de nous couvrir de gloire depuis trente mois. Mais tout

d'un coup, après ces semaines d'une exaltation héroïque, voici toutes nos âmes étreintes d'une angoisse de mort! Et M. d'Annunzio trouve « dans le livre de sa mémoire, » à la date du 30 août 1914, des pages que j'aurais aimé pouvoir citer tout entières :

Aujourd'hui l'envahisseur est à La Fère. Ses chevaux remontent, par la vallée de l'Oise, vers Paris; déjà ils foulent sous leurs pieds le vrai cœur de la France; et à chaque pas la fureur bestiale de leurs cavaliers profane un souvenir, offense une beauté, ravive une douleur. J'ai vu un voile subit troubler le regard de l'ami qui, tout à l'heure, m'apprenait la triste nouvelle, — un ami qui, lui-même, est né dans la contrée natale de Jean Racine, à l'ombre des vieilles tours élevées jadis par Louis d'Orléans...

A Paris, le ciel paraît encombré de cendres, les rues sont pâles comme des artères d'où le sang s'est écoulé, la Seine stagnante et épaissie semble résister à l'effort du remorqueur fumeux qui traîne la longue file des bateaux chargés de charbon; et tous les arbres se mettent d'un seul coup à perdre leurs feuilles, comme si, brusquement, ils venaient d'être saisis de la maladie de l'automne.

Nous sentons l'inquiète tristesse des places désertes, pendant que « les douze stations de chemins de fer de Paris ne se lassent point d'emporter hors de la capitale et ceux qui vont combattre et ceux qui vont chercher un abri. » Longtemps, en une succession de petits tableaux où il n'y a pas jusqu'au bruit et à l'odeur des choses qui ne nous soient savamment restitués, le poète procède à déchiffrer le « livre de sa mémoire. » Après quoi il nous dit ses propres émotions, sa crainte vraiment toute filiale pour Paris et la France, et l'impossibilité qu'il éprouve, tout d'un coup, d'être seul, et cependant combien l'excès même de la douleur ne réussit pas à détruire chez lui la nouvelle conscience d'une sorte de beauté surnaturelle, sacrée, de la guerre. Et puis, le 3 septembre, « à la veille du miracle, » le voici transportant son observation de peintre-poète et sa rêverie dans notre Ile de la Cité, où il lui semble que, depuis un instant, « l'âme civique de la France s'est merveilleusement renforcée! » Il a l'impression consolante « de voir soudain entrer dans la cathédrale de Notre-Dame l'image d'une France mal armée, mais victorieuse à force d'intrépidité, de la même façon que jadis y est entré à cheval le roi Philippe le Bel avec cette demi-armure, sans cuirasse ni jambières, qu'il avait portée pendant sa récente victoire de Mons-en-Puelle. » La petite église de Saint-Julien-le-Pauvre, avec le vénérable trésor de ses souvenirs; de sombres ruelles oubliées où l'on croit qu'en son temps a demeuré Dante; et le pieux pèlerinage du poète s'achève au « sanctuaire » de

Saint-Séverin. Là encore, la tradition nous affirme que Dante « avait coutume de prier et de méditer, » en ajoutant même qu'il s'était choisi un endroit préféré pour y venir, chaque jour, plier ses genoux. Si bien que voilà M. d'Annunzio, en ce soir tragique du 3 septembre 1914, tâchant à détourner sa pensée et son cœur de la vision de la Bête monstrueuse déjà tapie sinistrement au seuil de Paris, pour ne plus s'occuper tout entier qu'à rechercher, dans notre vénéré « sanctuaire » de Saint-Séverin, le recoin privilégié où venait autrefois s'agenouiller le plus grand, à coup sûr, des hommes de sa race!

La haute nef centrale est éclairée d'une double rangée de fenêtres : mais de part et d'autre les deux nefs latérales, basses comme les voûtes d'un cloître, sont peuplées d'une ombre chaude et brune qui fait penser à la patine précieuse déposée par le temps et par la musique sur le bois vivant d'un violon ancien. Entre des piliers nerveux, j'aperçois une verrière à losanges sans images, pareille à une dalle de glace que des pieds auraient innombrablement fendillée. Plus au delà, parmi des reflets ensanglantés, je distingue un Jésus en croix percé du coup de lance du soldat romain. Et toutes les chapelles à l'entour s'imprègnent d'un silence animé, sous la garde active d'un saint ou d'une vierge : saint Louis de Gonzague recevant l'hostie des mains de saint Charles Borromée; saint Georges transperçant le dragon; saint Séverin appuyé au rebord de son puits et s'entretenant avec Chlodoald... Mais je sens bien qu'en vérité ce n'est point au solitaire rhénan du Moyen Age qu'appartient, désormais, cette forêt de pierre. La Sainte Espérance en habite la partie la plus secrète, ainsi qu'elle a coutume de faire dans nos cœurs humains. Et c'est pour elle que les piliers de pierre dressent et élancent vers l'ogive de la voûte les mêmes palmes qui, jadis, furent agitées en hommage glorieux sur le chemin de Jérusalem!

Mais pendant que M. d'Annunzio, ayant ainsi pris contact avec l'incomparable « forêt de pierre, » s'est remis à chercher le lieu favori des oraisons de Dante, et croit même l'avoir découvert « auprès de cette colonne centrale de l'abside qui se tord avec un mouvement impétueux afin de faire saillir plus haut les feuilles de la palme sainte, » la voix grave d'un orgue s'élève derrière lui. Et le poète, s'étant retourné, découvre que la nef principale s'est remplie d'une foule de fidèles silencieux et immobiles, qui d'ailleurs lui paraissent ne former qu'une seule âme, projetant « vers l'ogive de la voûte » une seule prière.

Et voici qu'en effet une parole surgit :

— O Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nos frères!

Et la foule reprend l'humble et fervente parole, la prolonge en un

murmure infiniment doux et profond, tandis que, contre les piliers, les cœurs d'or offerts en ex-voto se mettent à rayonner, comme allumés sous la flamme de l'unanime prière. Et je vois Notre Dame de la Sainte-Espérance resplendir entre deux vitraux; et puis à chacune des invocations de la litanie le chant, d'abord tout contenu, se renforce et s'accuse :

— Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour eux!

— Saint Michel, patron de la France, priez pour eux!

— Saint Maurice, patron des combattans, priez pour eux!

— Anges saints, tenez-les sous votre garde et priez pour eux!

Après quoi, il y a des instans où le chant s'abaisse, tremble, s'affaiblit, comme s'il se baignait de larmes; et puis, de nouveau, il se renforce, afin d'appeler sur les chers défenseurs de la France la protection de Dieu :

— Par ta longue passion, par ta solitude et ta désolation, par ton agonie et par ta mort, protège-les, ô Seigneur, préserve-les, ô Seigneur, et sois leur force, et leur courage, et leur tranchée en face de l'ennemi, ô Seigneur notre Dieu; et daigne accepter leur sacrifice! *Amen.*

Et la prière fut exaucée, dans les profondeurs et au plus haut des cieux.

Les scènes religieuses sont si fréquentes, — et si belles, — dans la *Licenza* de M. d'Annunzio, que l'on m'excusera de citer encore, par manière de « pendant » à cet émouvant « salut » de Saint-Séverin le soir du 3 septembre 1914, une messe matinale sur le front italien. Le poète guerrier, à son réveil, apprend qu'une brigade momentanément campée dans une ville voisine, à Versa, y va écouter, tout à l'heure, l'allocution d'un « orateur » attitré de l'armée, appartenant à l'ordre des Barnabites, — et qui pourrait bien être ce même éloquent et ardent P. Semeria que notre public parisien a eu, ces jours passés, l'occasion d'entendre... Je voudrais me borner à résumer les préliminaires du récit : mais ces phrases chantantes de M. d'Annunzio sont, avec cela, si pleines de couleur et de vie que je ne puis me résigner à y substituer la plate inertie de ma prose :

Je vais donc à Versa. C'est une matinée d'octobre toute limpide, et quasi trempée et fourbie comme une arme neuve. Les routes, avec leur aridité déjà trop sensible, s'apprêtent à redevenir des tourbillons de poussière. Défilé de soldats, défilé de mules, défilé de camions : le tout poussé d'un mouvement insolite. On sent qu'il y a quelque chose dans l'air, que quelque chose de grand se prépare; et déjà l'on respire une odeur de sang, de la même façon que les narines perçoivent légèrement le fumet du moût à la veille du jour désiré des vendanges.

Arrivé au camp, je cherche aussitôt l'autel. Je le vois qui se dresse au milieu des peupliers jaunis, attaché avec les couvertures de laine brune dont s'enveloppe le sommeil des soldats dans la tranchée. Quelques-unes

sont si vieilles qu'elles découvrent leurs trous, de telle sorte qu'on voit le soleil à travers.

Les hommes de la brigade, des Siciliens bronzés et noueux, viennent se ranger sur les deux côtés, baïonnette au fusil; et puis c'est l'arrivée du duc d'Aoste, « avec son aspect toujours grave et un peu distant, mais tout simple et tranquille. » Et la messe commence, célébrée par un prêtre « solide et barbu comme un sapeur. » Sur l'ordre d'un chef, tous les soldats s'agenouillent, s'appuyant sur leurs fusils. « De la même façon que, dans les cathédrales, la prière est soutenue par les flèches et l'ogive élancée des arcs, de même ici, aujourd'hui, elle m'apparaît fichée aux pointes des baïonnettes, — une prière toute hérissée, comme aussi tout aiguë. » Et M. d'Annunzio nous décrit les visages de ces hommes agenouillés, dont quelques-uns lui semblent déjà « irrémédiablement touchés de la mort, marqués déjà pour l'hécatombe prochaine par l'Ouvrière qui ne se lasse pas. » Au loin, les canons des deux armées ennemies entremêlent leurs voix. Un aéroplane autrichien se montre, tout d'un coup, au plus haut de l'azur : mais dès la minute suivante, tous les yeux se sont de nouveau baissés, pour contempler avec respect l'imposante figure du prédicateur, « qui parle de courage à ce courage vivant qui l'écoute, armé et taciturne. » Et le poète, qui sait que demain, à midi, s'ouvrira la plus terrible offensive qui jamais encore ait été commandée à ces pieux héros, se rappelle involontairement les mots prodigieux inscrits sur la chaire, vénérable entre toutes, de la basilique de Grado : *Soyez vous-mêmes les exécuteurs (facitores) de la Parole, au lieu d'en être, simplement, les auditeurs!*

Le moine barnabite a cessé de parler. Le sacrifice de la messe est repris par l'officiant, dont je vois les semelles toutes plantées de gros clous, chaque fois qu'il s'agenouille devant l'autel. Les soldats, eux, sont à genoux de nouveau, la tête penchée sous l'étincelante forêt des baïonnettes. On entend dans les arbres jaunes un croassement confus de corneilles. Le duc se tient immobile, pensif, avec cette pâleur à la fois mâle et triste qui semble remonter, chez lui, des profondeurs séculaires d'une race de guerriers et de saints. Le vin vermeil resplendit dans le calice sur la table de l'autel, et l'un de ses reflets vient frapper l'épaule droite d'Emmanuel-Philibert, revêtant d'un signe lumineux l'ample manteau militaire fait d'un drap grossier.

Le croassement assourdi des corneilles au faîte des arbres d'or accompagne la fin de cette messe de sang. *Ite, missa est!* Le divin sacrifice est terminé. Les soldats se dressent debout, en conservant à leurs genoux un peu de terre amollie. Ils présentent les armes, pendant que le duc se met

en marche, suivi de ses officiers, pour s'en aller à l'endroit où il attendra que toutes les compagnies défilent en revue devant lui, — devant ce délégué de notre gloire nationale,

Ce même soir, veille de la grande offensive italienne, le « meilleur des compagnons » de M. d'Annunzio, son « pilote des jours de tempête et des plus ardus vols » vient frapper à la fenêtre de la chambre basse où s'est logé le poète. « Qui sait s'il ne vient pas m'offrir la fin héroïque ? Mais en tout cas je lui dis, cette fois comme toujours : Bienvenu est ton nom ! » Il va l'emmener pour une dernière exploration de Goritz et des retranchemens ennemis. Et à peine M. d'Annunzio s'est-il de nouveau senti emporté passionnément dans l'espace, que, de nouveau, il devient un autre homme « tout fait d'air et d'âme, » et « vivant une vie d'une perfection absolue. » Son compagnon lui parle : mais il ne l'entend pas, ni ne cherche à l'entendre.

Au moment où nous passons sur Goritz, le pilote abandonne un instant son levier, et étend les bras vers ce pays qui demain sera nôtre, comme vers une belle dame, avec une subite fantaisie juvénile. Sur le vert et le brun du sol, les courbes des chemins sont comme des rubans servant à lier la terre. Les dents de l'Alpe mâchent l'or du couchant, le ruminent, l'effilochent. Nous sommes au-dessus de la grande plaine. Udine fait une tache blanche dans l'air violacé. Le soleil disparaît parmi la bande des nuages, semblables à des épées qui le décapitent. Et bientôt nous voici à 2800 mètres du niveau de la mer, montant toujours d'un vol à la fois balancé et téméraire. La proue, désormais, donne du bec dans l'ombre. Le monde entier s'est mis à tourner autour de mon rêve. La plaine immense se soulève pour devenir le ciel; le soleil me passe par-dessus la tête comme s'il s'en retournait à son midi; les montagnes dansent une gigue frénétique; les cités et les bourgs sont projetés dans l'espace comme des pierres que lancerait sans trêve une fronde de Titan. Et voici que le soleil tournoie, enveloppé de ses bandes d'or ! Un discobole divin se prépare à le lancer vers la destinée de demain.

Le pilote, après de nouveaux appels sans effet, tire enfin le poète de son rêve en lui touchant le genou. C'est, ce pilote, un superbe et charmant jeune héros de vingt-sept ans, mais hanté d'un remords dont il ne peut s'affranchir. Un jour, ayant appris qu'une amie passerait par la gare centrale de Vérone avec un convoi de grands blessés dont elle était l'une des infirmières, il a couru à Vérone, et n'a point cessé de tenir dans ses bras l'amie adorée, jusqu'à la minute où le lugubre train s'est remis en marche. Mais voici qu'alors un regard fortuit lui a révélé le contenu de chacun des compartimens du train, toute cette « chair douloureuse » qui saignait et gémissait pendant

que lui-même, tout à l'heure, s'abandonnait librement à la jouissance d'aimer ! Si bien que, depuis lors, « pour se pardonner son sacrilège, il avait promis à son remords une expiation ; il avait juré de s'offrir ardemment au plus grave danger, maintenant et toujours, pendant toute la guerre. »

Une fois de plus, le jeune pilote décrit à son compagnon sa vision d'horreur dans la gare de Vérone. Puis on parle d'appareils divers et d'autres sujets « professionnels ; » et M. d'Annunzio, tout en écoutant l'aviateur, songe au lien terrible qui unit désormais leurs deux avenirs. Il songe que tous les deux, infiniment différens d'âge et d'éducation et, semblerait-il, de carrière, pourront fort bien n'être plus, le lendemain, qu' « un même petit amas de chair carbonisée, quelques os noircis, quelques cartilages tordus, deux crânes hideux avec peut-être le vif éclat d'une dent d'or rayonnant dans la boue. » Ou bien encore, peut-être, sera-t-il donné aux deux compagnons d'être les premiers à abattre un avion ennemi, « et à descendre ensuite tout entourés de gloire ? »

Et puis le vol s'achève, et le jeune héros s'en revient chez lui. Mais M. d'Annunzio ne peut se résigner à laisser se fermer, dans le « livre de sa mémoire, » la page consacrée au récit de cette veille glorieuse de l'assaut sur Goritz. Étouffant dans sa chambre et ne parvenant pas à dormir, il a l'impression qu'une tranche de pain remplirait l'espèce de vide qui s'est fait en lui. Au même instant, il entend un bruit continu de pas, sur le pont voisin. Des soldats qui arrivent, sans doute ? Poussé tout ensemble par sa vague sensation de faim et par une curiosité enfantine, le poète sort de sa chambre, et se met à suivre la longue brigade qui défile, d'un pas alerte, par les rues de Versa, « s'en allant vers la mort. » Pas une étape de cette marche nocturne qui ne s'évoque devant nous, incomparablement vivante et proche, comme si, de fait, le poète et nous-mêmes étions en train d'y prendre part, écoutant la rumeur confuse des voix, — où s'entremêlent quelques cris plus distincts de : *Vive la guerre!* ou de *Vive l'Italie!* — examinant les visages intrépides des chefs et des soldats, ou bien encore bondissant tout d'un coup au-dessus de la réalité pour nous remplir les oreilles d'un grand flot de savantes et mélodieuses paroles. Mais voici que l'attention de M. d'Annunzio est attirée par un jeune soldat qui, au lieu de chanter avec ses compagnons, s'occupe à dévorer, de ses belles dents blanches, sa ration de pain frais ! Et aussitôt la faim de l'écrivain se réveille. S'approchant du soldat, il lui demande un morceau de son pain.

— C'est que j'y ai déjà mordu, seigneur lieutenant! — me répond-il avec un regret tout imprégné de douceur, en me montrant la marque de ses dents dans la croûte brune.

Avec une commotion profonde, — comme si je venais d'entendre la voix même de mon frère, parti jadis tout jeune de la maison paternelle pour n'y plus rentrer, — je reconnais l'accent de mon pays, l'intonation de la terre des Abruzzes!

J'enlève au soldat le pain de la main, je le partage en deux, et lui en rends la moitié. Il demeure tout surpris, les yeux baissés; et, à la lumière des étoiles, j'aperçois la courbe que dessinent ses longs cils. Je mords hardiment à même le pain, dans la croûte et la mie. Et c'est là, en vérité, le meilleur pain qu'il m'ait jamais été donné de manger, depuis que, moi-même, je possède des dents d'homme!

J'ai dit, tout à l'heure, que les peintures de scènes religieuses abondaient d'un bout à l'autre de la *Licenza* de M. d'Annunzio; et jamais non plus, assurément, l'incomparable érudition classique du poète italien ne s'est montrée à nous avec un caractère aussi volontiers « spirituel, » prodiguant des citations d'auteurs pieux où se viennent ajouter, à chaque ligne, d'ingénieuses et poétiques allusions à des « légendes » de saints. Mais il y a plus; et je ne serais pas étonné que l'esprit et le cœur infiniment mobiles de M. d'Annunzio eussent traversé une véritable espèce de « crise chrétienne, » pendant les mois affreux de ténèbres et d'attente au cours desquels l'héroïque blessé a dicté pour nous ses « impressions de guerre. » Le fait est qu'entre toutes les singularités et vertus sans pareilles de cette *Licenza*, il n'y en a point qui m'ait frappé autant que la profonde et constante humilité de l'auteur, — se traduisant à nous, notamment, par son effort manifeste à ne nous rien dire de soi-même qui nous le révélât comme autre chose qu'un simple témoin anonyme des spectacles divers évoqués devant nous. Pas un mot des premiers appels guerriers de M. d'Annunzio à ses compatriotes italiens, ni de ses inoubliables discours de Gênes et de Rome, ni, non plus, de l'accident glorieux qui a naguère failli le priver de la vue. Nulle trace, dans les deux volumes, d'un rôle national que, cependant, l'histoire de l'Italie ne pourra manquer de noter respectueusement: de telle manière que, par delà les grands maîtres passés qu'avait coutume de nous rappeler chacun des livres précédens du poète italien, j'ai songé, cette fois, à de pauvres et obscures chroniques du bienheureux Jacques de Voragine où, semblablement, le saint prélat a jadis raconté les luttes sanguinaires de ses farouches ouailles

génoises tout en s'abstenant de la moindre parole sur ses propres travaux pour les réconcilier.

Serait-il arrivé vraiment à M. d'Annunzio d'avoir retenu au passage, dans *la Légende Dorée* du même évêque de Gênes, l'histoire merveilleuse de ce géant appelé Christophe qui un soir, après avoir servi tour à tour un grand nombre de maîtres qu'il croyait les plus puissans d'ici-bas, avait enfin reconnu le plus puissant des maîtres dans un enfant couronné d'épines, et plus lourd à porter que tout le poids du monde ? Ou bien pouvons-nous espérer de lire bientôt une autre série d'*Impressions de guerre* où, désormais, M. d'Annunzio nous dira ce qu'il a fait en personne pour engager et pour mener à bien cette guerre libératrice ? Mais je doute qu'en tout cas aucune de ses œuvres nous offre, de nouveau, le charme à la fois discret et subtil des pages tirées par lui du « livre de sa mémoire » pendant que, les yeux bandés, dans un hôpital de Venise, il se demandait si jamais encore il lui serait donné de fournir ce « livre » précieux d'un surcroît de vivantes et chantantes images !

T. DE WYZEWA.

Des circonstances bien indépendantes de ma volonté m'ont empêché de rectifier, jusqu'ici, une très grave et fâcheuse erreur commise par moi dans ma chronique du 15 novembre 1916 sur le dernier roman de M. G. Wells. Je me suis trompé en affirmant que la présente guerre avait modifié les opinions de M. Wells touchant la Russie ; et c'est, au contraire, quasiment de tout temps que l'admirable conteur et philosophe anglais s'est distingué de la plupart des autres écrivains socialistes de son pays par son refus obstiné de ne voir dans les Russes qu'une « horde barbare, » attendant, pour s'ouvrir au progrès, le bienfaisant influx de la « culture » allemande.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Il n'est que juste de commencer la chronique de cette quinzaine par un hommage aux armées britanniques, qui, aux deux bouts du vaste champ de bataille, en Occident et en Orient, sur l'Ancre et sur le Tigre, ont fait de si beau travail et remporté de si beaux succès. Les Allemands, à l'Ouest de Bapaume, tout comme les Turcs au Nord de Kout-el-Amara, battent en retraite devant nos alliés ; et les Turcs, tout comme les Allemands, jurent leurs grands dieux, ou leur grand Dieu, — car il n'y a pour eux qu'un Dieu, mais c'est le leur, — que cette retraite est volontaire. Ils vont même plus loin, de toute manière : ils assurent, avec cette gravité dont, là-bas, un homme en place ne se départ jamais, que les Anglais l'ont complètement ignorée, non seulement avant et pendant, mais après, ce qui est pourtant difficile à faire croire, fût-ce à un peuple qui a toujours aimé les contes où les héros, mis en situation embarrassante, sont tout à coup enveloppés d'un nuage et rendus miraculeusement invisibles. Le Ludendorff d'Enver pacha, en rédigeant son communiqué, n'a oublié qu'un petit détail : les deux mille prisonniers ottomans tombés aux mains de l'ennemi, avec des mitrailleuses, des fusils, un important matériel de guerre. Mais, du moment que c'était sans s'en apercevoir et sans que les Anglais s'en fussent aperçus, le fait, évidemment, perd beaucoup de son intérêt. C'est certainement aussi sans s'en douter que les troupes du général Maude se sont trouvées portées, par une nouvelle avance, à quelques étapes de Bagdad, comme c'est sans y avoir songé que les Russes, qui opèrent en Perse, ayant repris Hamadan, à mi-chemin entre Téhéran et Kermanchah, sont maintenant au carrefour des principales routes d'une région à laquelle, pour des raisons diverses, le Sultan et l'Empereur, Méhémet et Guillaume, semblaient devoir tenir également. L'état-major alle-

mand, quoique de peu de pudeur, n'a tout de même pas osé aller jusqu'à ce degré dans la fantaisie; il accorde que le maréchal sir Douglas Haig et son lieutenant le général Gough, ont bien pu constater sa retraite en Picardie, quand elle a été terminée; ce n'est qu'avant et pendant qu'elle leur aurait échappé. Mais on pense s'il explique et s'il épilogue : il n'a pas reculé, il manœuvre. Nous-mêmes, on a beau dire que nous « sous-estimons » ou « sous-évaluons » parfois nos adversaires; l'astuce, et pourquoi ne pas le reconnaître? la science militaire des Allemands nous en a fait voir de tant de sortes et de tant de couleurs que, d'instinct, nous nous sommes méfiés. Cette facilité à rompre, ce terrain cédé sans défense, ces lignes solides subitement abandonnées pour une ligne qui ne les vaudrait pas, tout cela ne nous paraissait pas naturel. Plus d'un, chez nous, et plus d'un qui est du métier, — nous en avons vu, — a interrogé ses cartes, cherchant à pénétrer le mystère : peut-être les Allemands allaient-ils, lorsque l'armée britannique, à son tour, formerait un saillant, l'attaquer en même temps de front et sur son flanc droit. Et l'on entrait dès lors dans la série infinie de « peut-être, » qu'à la guerre, d'ailleurs, et en face d'un vieux routier comme Hindenburg, il est prudent de parcourir tout entière. Peut-être le maréchal raccourcissait-il le front allemand pour constituer une armée de choc qu'il se proposait d'employer autre part, soit contre nous, soit, en reprenant son jeu favori, en poussant à leur plein rendement ses chemins de fer, contre tel ou tel de nos alliés. Peut-être préparait-il, et même commençait-il à exécuter son offensive, ou peut-être simplement voulait-il retarder la nôtre, celle des Anglais du moins, en dérangeant leur plan et les obligeant ainsi à refaire leurs propres préparatifs. Peut-être était-ce, en somme, une façon de nous arracher et de s'assurer l'initiative des opérations désormais prochaines. Il va de soi que l'État-major impérial ne nous l'a pas dit, mais il ne l'a pas dit davantage à l'Allemagne elle-même, à qui il a cependant éprouvé le besoin de dire toute sorte de choses.

C'est un aussi grand argument contre les états-majors que contre les églises et les gouvernemens, que l'histoire de leurs variations. Or, depuis quinze jours, le grand quartier allemand n'a cessé de varier. Il a d'abord allégué la boue, « la vase » de ses tranchées; et il se peut en effet que l'argile des marécages de l'Ancre soit un séjour peu confortable; mais les Anglais, qui passent pour aimer leurs aises, s'y sont néanmoins installés; à vue de pays, il serait extraordinaire qu'il y eût tant de « vase » sur la butte de Warlencourt, par

122 mètres d'altitude. Et puis, de fil en aiguille, au bout de dix autres versions, l'état-major impérial a fini par invoquer son génie, les feintes dont il se couvre quand il va être le plus malin. Attendons l'illumination. Pour nous, notre incertitude est venue de ce que nous avons cherché le motif auquel ont obéi les Allemands en eux plutôt qu'en nous, de leur côté plutôt que du nôtre, et de ce que nous n'avons pas immédiatement rattaché le fait à ses causes. Une des causes, c'est tout bonnement la supériorité prise, peu à peu, dans ce secteur, par l'armée anglaise, notamment par l'artillerie anglaise; c'est un « marmitage » de six mois, qui a retourné le sol, nivelé les remblais, pulvérisé les abris; si bien qu'au bout du compte, les Allemands sont partis pour la raison qui forcera toujours tout le monde à partir, parce qu'ils n'ont pas pu rester. Et le fait, c'est qu'ils sont partis; c'est qu'ils ont reculé, — même s'ils persistent à soutenir qu'ils n'ont fait que manœuvrer en arrière, — de trois à cinq kilomètres en profondeur sur un front de plus de vingt kilomètres; c'est que le nombre des villages français libérés dans cette région a été par ce fléchissement, porté à plus de soixante; c'est encore que, depuis la bataille de la Marne, on n'avait plus jamais ou presque jamais atteint d'un coup un pareil résultat. Le reste ne peut être qu'hypothèses, et il y en a une qu'il ne nous déplairait pas de retenir. Ce serait que, dans la mesure où les Allemands sont demeurés maîtres de leur repli, ils aient voulu éprouver, par une expérience qui pourrait être répétée plus en grand, le moral de leur nation, pour le jour ou ils seraient contraints, en restreignant le territoire occupé, de resserrer la « carte de guerre. » Mais ne forçons pas le fait, qui, tel qu'il est, nous suffit provisoirement, et qui n'a peut-être pas achevé de développer ses conséquences.

Les autres fronts sont calmes ou assez calmes, mais dans une atmosphère toujours et de plus en plus lourde. Partout se multiplient les signes de l'action qui se rapproche, sauf sur le front roumain et le front macédonien en sommeil, à cause, sans doute, de l'état du terrain, ou parce que la tempête prend décidément une autre direction. Sur le front occidental, ou, plus exactement, sur la partie de ce front tenue par l'armée française, on en est quotidiennement aux reconnaissances, aux engagemens de patrouilles, aux coups de main, aux premiers accrochages de la bataille. Nous enlevons un jour, on nous enlève le lendemain, et le surlendemain nous reprenons quelque élément de position avancée, d'où nous ramenons des prisonniers. Il en est ainsi entre l'Oise et l'Aisne, en Champagne, au Nord de Verdun,

dans les Vosges, de telle sorte que quelque chose d'énorme s'ébauche, sans que rien encore soit nettement dessiné. On signale de grosses concentrations alternativement en Alsace et en Belgique. Est-ce Belfort qui serait visé? Est-ce Calais? Ou nos deux ailes ensemble? Et nous, pourquoi resterions-nous passifs? Les états-majors impériaux, l'allemand et l'autrichien, se remuent et on les remue beaucoup. Hindenburg et Ludendorff, Falkenhayn, l'Empereur en personne, sont apparus, sur notre front, au moins dans les télégrammes de certaines agences, qui les avaient suivis auparavant sur l'Isonzo ou le Carso, inspectant le front italien. Ce qui est sûr, public et officiel, c'est que le maréchal Conrad von Hoetzendorff a été remplacé dans ses fonctions de chef d'état-major général par son collègue, le moins malheureux des généraux autrichiens, Von Arz; et comme le même rescrit qui le destitue lui promet d'autres destinées, on en conclut qu'ayant passé toute sa carrière à méditer l'invasion de la Lombardie, c'est cette opération que, pour la couronner, il va être chargé de conduire. Simultanément, Hindenburg, des quatre coins de l'Allemagne, est étourdi d'appels et d'implorations ; on lui plante dans la tête des adresses comme naguère on lui plantait des clous dans le corps, et Ludendorff est, après lui, proclamé l'homme indispensable, providentiel, placé au-dessus des atteintes de la grâce et de la disgrâce du Kaiser. Vieillards allemands, femmes allemandes, enfans allemands, particuliers et associations, parlent, écrivent, manifestent, s'agitent, chantent l'hymne au sous-marin allemand pour faire suite à l'hymne au zeppelin allemand, détrôné, acclament la guerre allemande qui amènera la paix allemande. Il y a là-dedans quelque délire ; nous n'en savons pas tout, et ce que nous en savons, nous le savons mal, mais ce n'en est pas moins un signe. Population, industrie, organismes militaire, politique, économique, tout l'Empire est tendu, autant qu'il peut se tendre, pour un immense effort.

Il se pourrait bien que nous fussions aux premières minutes du dernier quart d'heure. Ce n'est pas seulement l'Empire allemand qui tend ses muscles et ses nerfs. Ce sont tous les pays belligérans. En Angleterre, au début de la quinzaine, M. Lloyd George a prononcé de fortes et un peu rudes paroles. Il a estimé de son devoir de tenir, à un peuple viril, un langage viril, de lui dire la vérité sans périphrases, et de le placer sans ménagement en face de la réalité. Au fond, tout son discours se résume en un mot : « Voici venir les temps difficiles, » et certes il n'a atténué, — au contraire, — aucune des difficultés. On dirait volontiers qu'il les a grossies à dessein, en vue de l'effet à

obtenir et des mesures à faire accepter. Mais, si l'on ne lit pas ce discours avec des lunettes allemandes, on n'y trouve point trace de lassitude, encore moins de découragement. Loin de là, et tout à l'opposé ; c'est un souffle héroïque qui le traverse et l'anime. A outrance, jusqu'au bout, jusqu'à la victoire ! Les sacrifices de luxe ou de bien-être que M. Lloyd George demande à la nation britannique, il les lui demande non par nécessité, mais par prévision, pour accroître à son bénéfice, et au bénéfice de l'Entente, sa puissance de durée. On ne saurait nier que, maîtres de la mer dès le mois d'août 1914, les Alliés n'ont été privés et ne se sont privés de rien ; que, sous ce rapport, au total, ils n'ont jusqu'ici senti que très légèrement la guerre. Mais on ne saurait nier non plus qu'une guerre qui se prolonge pendant trois ans réduit la production et épuise les ressources du monde, pèse sur les quantités et sur les prix d'un poids chaque jour aggravé, bouleverse les transports et les changes, secoue les finances les plus solides, vide les trésors les mieux garnis. A cet égard, comme à tous les autres, il s'agit de gagner et de garder pour soi le dernier quart d'heure. C'est le sens profond, la vraie raison des restrictions, réglementations et rationnemens qu'on nous impose. Les peuples qui ont donné généreusement, pour vivre libres et tranquilles, la fleur de leur chair et de leur sang subiront de bon cœur ces médiocres ennuis, à la condition qu'ils en comprennent l'utilité, qu'on leur montre à quel but on veut les conduire par de tels chemins, et qu'ils soient assurés qu'on ne les soumet qu'aux privations qu'on n'a pas pu leur épargner. Il n'y a qu'une chose qu'ils ne toléreraient ou ne pardonneraient pas, et qui serait qu'une administration, trop routinière ou trop molle, au lieu de prendre la peine de chercher à résoudre les questions à l'avantage du public, jugeât plus commode de les faire résoudre par le public lui-même à son détriment. Arrivés au point où nous sommes, tous les peuples, dans tous les temps, se sont pliés à toutes les dictatures, sauf une seule, sauf celle de l'incapacité. En la circonstance, nous avons un motif de plus pour prendre garde de n'exiger que les sacrifices inévitables. Il serait par trop maladroit de donner à l'Allemagne un prétexte de déclarer ou d'insinuer que sa campagne a réussi, que son blocus sous-marin a réalisé son objet, brisé entre nos mains la maîtrise des mers, et que, malgré la protection de la flotte anglaise et la complaisance des neutres, nous sommes maintenant aussi gênés qu'elle ; ce qui lui serait à l'intérieur un réconfort, et à l'extérieur un moyen de pression. N'exagérons donc ni en bien, ni en mal ; ni l'optimisme, comme on dit, ni le pessimisme ; ce n'est pas le moment,

quand va sonner le fameux dernier quart d'heure, de remonter, par une erreur qui serait perfidement exploitée, l'esprit allemand prêt à défaillir. En revanche, c'est plus que jamais le moment de nous rappeler la maxime que nous aurions dû avoir incessamment présente à la mémoire : « La guerre se mesure avec les hommes, avec l'argent, avec le gouvernement, et avec la fortune, — ou la chance. » — Les hommes, l'Entente les a ; ses effectifs dépassent sensiblement, au trente-deuxième mois de la guerre, ceux des Puissances dites de l'Europe centrale. L'argent, l'Entente le possède : le récent emprunt britannique vient d'en fournir, après les nôtres, le plus éclatant témoignage, plus de vingt milliards d'argent frais. La fortune même, ou la chance, nous a plus d'une fois souri, quoique, ne nous étant pas montrés grands connaisseurs de l'occasion, nous n'ayons pas su la saisir et que nous l'ayons laissée se retourner contre nous. Reste le quatrième terme, le quatrième des facteurs par lesquels se décide le sort de la guerre. Si l'Entente a pour elle les trois autres, il ne faudrait pas qu'il pût être dit que celui-là lui a manqué.

Tandis que le Président Wilson attendait la réponse de l'Autriche-Hongrie à la note où il la priait de lui faire savoir si elle s'associait à l'Allemagne et se solidarisait avec elle dans l'exaspération de la guerre sous-marine, réponse qui ne lui est parvenue que ces jours-ci, par l'ambassadeur des États-Unis à Vienne, et non par le comte Tarnowski, dont les lettres de créance n'ont pas encore été présentées à la Maison Blanche, plusieurs incidens venaient coup sur coup clarifier et simplifier la situation. Un sous-marin impérial coulait sans avertissement, et avec des raffinemens d'ironie qu'on ne peut qualifier que de « barbares, » dût la susceptibilité de l'Allemagne en être irritée, le paquebot anglais *Laconia*. Sur ce navire avaient pris passage quelques Américains et Américaines, dont deux au moins, deux femmes, sont mortes, du torpillage ou de ses suites. L'opinion, déjà émue à Washington comme à New-York et dans tout l'Est, en relations continuelles avec l'Europe à travers l'Océan désolé par ces brigandages, en a été vivement surexcitée. Il s'y est formé, pour ainsi dire, un remous d'indignation et de colère. Toutefois, dans l'Ouest, qui ne touche qu'au lointain Pacifique, et surtout dans le Moyen-Ouest, dont les fermes sont perdues au milieu des terres, les masses ne s'échauffaient pas. C'est une chose curieuse, qui nous semble incroyable, et qui est pourtant avérée, que cette guerre, la plus grande de toutes les guerres dont fassent mention les annales de l'humanité, et où tant de problèmes de tout ordre sont posés à la fois, puisse apparaître là-bas

comme une querelle locale, entre habitans d'un petit continent, avides de prendre les uns le bien des autres; chicane qui n'intéresse que la famille ou, tout au plus, le voisinage. Mais voici qu'à leur tour l'Ouest et le Moyen-Ouest sont blessés ou menacés dans leurs parens et leurs voisins. Il en est de la guerre, d'une pareille guerre, comme de la politique : point n'est besoin de s'occuper d'elle pour qu'elle s'occupe de vous. M. Wilson, sentant dans le Congrès du flottement ou des résistances, fait révéler un beau matin que le gouvernement allemand, dès le 19 janvier, alors qu'il négociait avec le gouvernement de la Confédération, ce n'est pas assez dire, alors qu'il le caressait, qu'il l'accablait de ses protestations amicales, fomentait en sous-main les passions au Mexique, proposait au général Carranza une alliance éventuelle, l'éblouissait du miroitement de la plus riche proie, — les trois États américains du Nouveau-Mexique, du Texas et de l'Arizona, — se piquait même de l'extravagante prétention de détacher le Japon de la Décuple Entente et de l'entraîner roulé dans son intrigue. Au vrai, à réfléchir sur l'interminable aventure des Carranza, des Villa, de leurs partisans et de leurs rivaux, à en observer tant soit peu la marche et le caractère, à tracer le diagramme de leur fièvre, dont la courbe était précisément celle des embarras ou des inquiétudes de l'Allemagne, on n'était pas, auparavant, sans soupçonner là-dessous quelque machine, *made in Germany*. De même, à Cuba, lorsque nous avons vu tout à point reparaître, nous sommes tentés de dire ressusciter, le vétéran de toutes les insurrections, ce Maximo Gómez, qui est pour nous une ancienne connaissance, espèce de *condottiere*, et, à l'enthousiasme, au lyrisme, à la chevalerie près, de Garibaldi du Nouveau-Monde; Dominicain au surplus, natif de Saint-Domingue, et non Cubain, qu'on croyait plus que retiré, enterré à jamais puisqu'il en avait fait autrefois le serment : « Si, dans la maison où je vais demeurer, il y a une cour et un arbre, j'arracherai l'arbre, tant je suis dégoûté de la brousse et de ses hôtes, de la *manigua* et des *manigueros !* » A l'apparition de ce spectre, on avait cherché le médium, et on l'avait vite deviné. Mais on n'avait cependant pas la preuve de la duplicité, de la trahison allemande : on l'a désormais, et elle est écrite; bien plus qu'écrite, signée de M. Zimmermann, en sa qualité de ministre secrétaire d'État à l'Office impérial des Affaires étrangères. Et l'on a par surcroît, pour la corroborer, tant d'autres preuves, et de si éclatantes, que la publication, assure-t-on, en ferait scandale. A la lecture du document, l'univers civilisé, celui qui ne confond pas la civilisation avec la Kultur, n'a eu qu'un cri : « Com-

ment est-ce possible? » Possible, plus encore comme sottise que comme mauvaise foi? Ce n'est possible qu'en Allemagne, sous la domination prussienne, mais c'est si spécifiquement, si ingénument allemand, que pas un Allemand n'a eu un mouvement de révolte. Aux États-Unis, au contraire, même l'indifférent Moyen-Ouest, même l'Ouest placide, ont tressailli. Les Germains non encore dénaturalisés, les progermains, les germanophiles, toutes gens qui d'ordinaire avaient le verbe haut, se sont tus.

Mais M. Wilson a fait mieux que de parler, il a agi. On se souvient que, lors de la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, il avait ajouté, exprimant diplomatiquement une confiance invétérée en la clairvoyance et la discrétion du gouvernement impérial : « Pourtant, si des vaisseaux américains, des existences américaines devaient réellement être sacrifiés, je prendrais la liberté de revenir devant le Congrès demander qu'on me donne l'autorité nécessaire pour protéger nos marins, nos concitoyens au cours de leurs voyages légitimes et pacifiques en haute mer. » En exécution de cet engagement pris envers lui-même et envers la nation, le Président est revenu le 26 février devant le Congrès, et il lui a dit : « J'espère ne pas avoir à donner plus d'assurances que je n'en ai déjà donné, pendant près de trois ans, de ma patience anxieuse et du fait que je suis l'ami de la paix, que je désire maintenir longtemps pour l'Amérique. Je ne me propose pas la guerre et je ne l'ai pas en vue, non plus qu'aucune mesure pouvant y conduire. Je demande seulement que vous m'accordiez par votre vote les moyens et l'autorité nécessaires pour sauvegarder les droits d'un grand peuple qui jouit de la paix et est désireux de la conserver dans l'exercice des droits reconnus depuis des temps immémoriaux par toutes les nations civilisées. Aucune ligne de conduite que j'adopterai ou que le peuple adoptera ne peut provoquer la guerre, qui ne peut être provoquée que par des actes d'agression préméditée. »

Réunie aussitôt, la Commission sénatoriale chargée des affaires extérieures approuvait le projet de loi relatif aux armemens pour la défense des navires marchands et accordait les crédits demandés. Presque aussitôt, elle aussi, la Commission correspondante de la Chambre des représentans approuvait ce même projet de loi, mais non sans quelque « tirage, » par 17 voix seulement contre 14, et avec une modification, en supprimant les mots : « ou tous autres moyens » pour le maintien desquels M. Wilson insistait. C'est le texte de la Commission, déposé, sous forme de motion, par

M. Flood, que, le 2 mars, la Chambre adoptait à la quasi-unanimité, par 403 voix contre 13. Mais, le Président persistant à le considérer comme incomplet, il y avait lieu de lui faire substituer, par le Sénat, un bill qui conférerait à M. Wilson, outre le droit d'armer les navires marchands, celui d'employer « tous autres moyens » pour mettre les États-Unis en état de neutralité armée en face de l'Allemagne, d'où, par abréviation, le titre : projet sur la neutralité armée. Étant données les dispositions du Sénat, il ne semblait pas qu'il dût y avoir de bien grandes difficultés. Les pacifistes les plus irréductibles paraissaient être résignés, sinon convertis ; M. Bryan lui-même, venu à Washington pour se mettre à leur tête, en était reparti, persuadé qu'après la découverte des machinations allemandes au Mexique, il n'y avait plus rien à faire. Mais c'était compter sans les « flibustiers, » sans les faiseurs d'obstruction, qui pouvaient n'être et n'étaient en effet qu'une poignée, sans leur capitaine M. Stone, qui se trouvait être président de la Commission des affaires extérieures, et sans cette coïncidence qu'on était au 3 mars et que les pouvoirs du Congrès expiraient le 4, en même temps que finissait la première magistrature de M. Wilson. Toute la nuit du vendredi 2 mars au samedi 3, on discuta. Trois heures durant, M. Stone se promena dans l'hémicycle, gesticulant furieusement et proférant par intervalles des sons inarticulés. Le sénateur Lafollette et une dizaine d'autres firent comme lui, et firent tant que l'heure où expirait le mandat de la législature arriva avant que le vote eût pu être émis. Le bill sur la neutralité armée demeurait donc non en échec, mais en suspens. Pas en échec, puisque l'escrime parlementaire fournissait une riposte du tac au tac, et que 83 sénateurs contre 13 signaient un manifeste par lequel ils déclaraient approuver entièrement le bill, en regrettant d'avoir été mis dans l'impossibilité de l'adopter. Fort de cette adhésion explicite, fort avant tout de ses pouvoirs constitutionnels, qui sont parmi les plus étendus qui soient, en aucun pays et dans aucune forme de gouvernement, attribués à un chef d'État, sûr également d'être soutenu par la très grande majorité du peuple des États-Unis, M. Woodrow Wilson marqua d'abord l'intention d'agir par lui-même, en vertu de son droit propre, et en quelque sorte *proprio motu*. Mais c'est un homme d'études et un homme de loi, un juriste ; il lui naquit un scrupule. N'y a-t-il pas une loi de 1819, qui, tout en ne refusant pas au Président le droit d'armer les navires de commerce, en l'absence d'une autorisation directe du Congrès, excepte cependant le droit de s'en servir contre des Puissances « amies? » Or, tant que les États-

Unis ne sont point en guerre ouverte et déclarée avec l'Empire allemand, l'Allemagne, juridiquement, est pour eux une Puissance « amie. » On voit le point. M. Wilson, quoiqu'il soit du métier, et sans doute parce qu'il en est, n'a eu d'apaisement que lorsqu'il a eu consulté des collègues, de hauts fonctionnaires, de hauts magistrats, et le plus haut de tous après le président de la Cour Suprême, l'attorney général de la Confédération. D'une voix unanime, ils lui auront dit que cette loi de 1819, promulguée, sous l'administration de Monroe, au moment où, Jackson ayant, malgré ses instructions, envahi la Floride, alors territoire espagnol, et deux Anglais qui servaient dans les rangs adverses ayant été tués, les États-Unis s'étaient mis en délicatesse à la fois avec l'Espagne et avec l'Angleterre, fut une loi de circonstance ; mais qu'aujourd'hui, envers l'Allemagne, le cas est différent jusqu'à être renversé : ce ne sont pas les États-Unis qui ont attaqué des vaisseaux allemands et compromis des existences allemandes ; mais bien l'Allemagne, qui a « réellement sacrifié des vaisseaux américains, des existences américaines ; » et que sacrifier des vaisseaux et des existences n'est point se conduire en Puissance « amie. » Qui détruit mon bien, tue mes hommes, confisque mon droit et ma liberté, je puis bien encore, selon le protocole, lui donner le nom que je veux ; mais, en fait, ce n'est plus mon ami. L'avis de l'attorney général, comme tous les autres, aurait été catégorique. Quoi qu'il en soit, M. Wilson les ayant recueillis, et bien qu'ils aient confirmé son opinion personnelle, a résolu d'inviter le Sénat à introduire dans son règlement un paragraphe qui permette à l'avenir d'empêcher, de limiter ou de briser l'obstruction. Sans retard, les crédits ont été votés, avant le 4 mars, par le Sénat même : 150 millions de dollars pour parer à toute éventualité ; 115 millions, pour hâter les constructions navales, 35 millions pour augmenter le nombre des sous-marins ; et 535 millions de dollars, encore, pour renforcer la marine fédérale : en tout, plus de quatre milliards de francs. C'est une assez belle entrée de jeu, et c'est une assez franche entrée en scène. La situation évolue et mûrit. M. Wilson, inaugurant sa seconde présidence, l'a définie, devant 50 000 personnes, dans son discours du Capitole, qui est une page aussi claire que noble d'accent et d'une pure beauté, exempte des préparations, des précautions oratoires et des réticences qui parfois ont pu sembler mettre, dans ses notes diplomatiques, comme une hésitation de pensée ou de volonté. L'Allemagne aurait tort de se réjouir. La marche du Président est lente et mesurée, mais ce n'est déjà plus la sienne : c'est celle de la fatalité.

Aussi bien, les Allemands de Berlin, et encore moins les Allemands d'Amérique, ne se réjouissent-ils guère. La balourdise de la Wilhelmstrasse devient évidente et affligeante. C'est ce que la Commission supérieure du Reichstag a fait entendre hier à M. Zimmermann. Elle ne pouvait pas ne pas le couvrir, et elle l'a couvert, à l'unanimité de ses voix, moins deux, qui seraient socialistes. Mais elle le couvre théoriquement, et pratiquement elle le fustige. « Le ministre, convient-elle, devait prévoir les conséquences diplomatiques du conflit avec les États-Unis ; » et les prévoir, c'était tenter de mettre le Mexique avec soi, et de séparer le Japon de l'Entente, pour le jeter contre l'Amérique. En cela, M. Zimmermann n'avait point péché. « Tout le mal est venu de ce que la dépêche a été interceptée. » Ainsi le mal n'est pas d'avoir fait le mal, mais de s'être laissé prendre. Et voilà encore une maxime spécifiquement allemande à joindre à toutes celles qui forment, au xxe siècle, le corps de la doctrine ou de la morale allemande ; un pendant au « chiffon de papier. » Ici, au rebours du sentiment universel, ce n'est pas le crime qui fait la honte, c'est l'échafaud. Mais, comme un malheur ne vient jamais seul, les fautes, — les seules qui comptent, celles où l'on se laisse prendre, — s'accumulent et se précipitent. Le 5 mars, l'Allemand Fritz Kolb est arrêté à Hoboken ; il confesse avoir voulu attenter le soir même à la vie du Président Wilson ; le 7, à New-York, la police américaine s'empare, sous différentes inculpations, d'un docteur Chakiaberty, Indien, d'un docteur Sokunner, et d'un sieur Henri Schwarz, Allemands : à Minneapolis, la cour martiale condamne, pour espionnage à la frontière maxicaine, le soldat Paul Scharfenberg, dont le nom décèle l'origine. En dépit de ces mésaventures, M. de Bethmann-Hollweg prend des poses. Dans une harangue, qui trahit des soucis d'ordre intérieur, et où, rebuté, harcelé par les conservateurs, préoccupé peut-être des répercussions possibles d'un mécontentement grandissant, s'il venait à s'élever un jour jusqu'à l'Empereur et à la dynastie, il essaie de donner brusquement un coup de barre à gauche et de contracter à temps une façon de contre-assurance. Il fait, pour le dehors, le bravache, l'imperturbable, l'inflexible. « Nous ne reculerons pas ! » tranche-t-il.

Soit. Les États-Unis non plus. Le monde non plus. Jetons, en terminant, autour du globe, un rapide coup d'œil. Les petits États neutres, qui sont le plus près de la colossale et farouche Allemagne, sont naturellement les moins fermes. Les Pays-Bas, à qui elle a, le mois dernier, torpillé en un jour sept navires, paraissent se borner

à demander qu'elle les lui remplace. La Suède s'accroche à sa neutralité, et, après avoir renvoyé le ministère Hammarskjoëld, elle le rappelle. Néanmoins, les Scandinaves, Danois et Norvégiens en tête, d'abord terrorisés, se reprennent; ils se reposent de nouveau dans l'antique adage, « que, s'il est nécessaire de naviguer, il n'est pas nécessaire de vivre; » et, au demeurant, il n'est pour eux qu'un moyen de vivre, qui est précisément de naviguer. L'Espagne n'a pas été en reste pour rencontrer la bonne formule, elle l'a prise à son grand ministre Cánovas, M. de Romanones n'a fait que la répéter : « La vie de la nation ne peut être interrompue. » Par conséquent, le cas échéant, l'Espagne non plus ne reculerait pas. Les Républiques latines de l'Amérique du Sud, pour la plupart, le Brésil, le Chili, le Pérou, tout en conservant la conscience de leur latinité, ont, qu'on nous passe le barbarisme, acquis la conscience de leur « américanité; » et les deux se rejoignent, les poussent dans la même direction, la même intention, la même action. La Chine, en Extrême-Orient, rompt les relations diplomatiques avec l'Allemagne, et, faisant tomber la dernière carte qu'espérait jouer la Chancellerie, d'une brouille et d'une lutte entre les Jaunes, emprunte pour son armée des instructeurs à l'armée japonaise.

Récapitulons maintenant. C'est le monde entier, ce sont les deux mondes, que l'Allemagne va avoir contre elle. Si, vraiment, elle l'a voulu, elle n'a pas à se plaindre, et pourtant elle se plaignait l'autre semaine, par l'organe du major Moraht, qui, triomphant jadis, tourne à la Cassandre ou au Jérémie. Il reprochait amèrement à M. Bonar Law d'avoir opposé, avec méchanceté, « la nature allemande à la nature humaine. » Le monde entier crie à l'Allemagne qu'il pense là-dessus comme le premier lord de l'Amirauté. Le genre humain se range d'un côté, et laisse de l'autre le *Deutschtum*. Mais l'Allemand ne peut s'en prendre qu'à lui-même, d'être devenu un loup pour l'homme.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

LE PÉRIL

DE

NOTRE MARINE MARCHANDE

I

LES CONSTRUCTIONS NAVALES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Le problème de l'organisation de nos transports maritimes se pose aujourd'hui avec une exceptionnelle gravité. Il n'est pas seulement d'un intérêt immédiat : il ne suffit pas de savoir, en présence du développement donné à la campagne sous-marine allemande, comment nous assurerons notre ravitaillement au cours des hostilités. La question dépasse les cadres de la conflagration européenne ; elle se posera surtout lorsqu'il s'agira de jouir des bienfaits d'une victoire chèrement payée, en utilisant les routes commerciales du monde. Quand le « feu des guerres s'en ira éteint, » ainsi que disaient nos vieux chroniqueurs, et que les sous-marins ennemis auront purgé les saines profondeurs de l'Océan de leurs coques sournoises, n'y laissant que leur sillage d'opprobre et de barbarie, alors s'ouvrira une ère de calme et de soulagement dont profiteront les navires. Ceux-ci, avides d'accaparer les débouchés qui s'offriront à eux, connaîtront une activité sans précédent.

Songeons, en effet, aux besoins qu'il faudra satisfaire, par

suite de la reprise soudaine des relations normales entre l'Europe et les pays d'outre-mer. L'interruption des communications entre la France et ses colonies a laissé en souffrance une foule d'intérêts auxquels il y aura lieu de pourvoir. Des marchandises de transit se sont accumulées partout, faute de bâtimens pour les charger; des sources d'approvisionnemens se sont taries pour le même motif. En France, certaines industries ont dû se consacrer aux travaux de la Défense nationale. Que la paix survienne! De toutes parts, les frets seront recherchés, afin de dégager les ports congestionnés par la paralysie des organes de transport ; les mines, les établissemens de colonisation se lanceront dans une exploitation intensive, sous la poussée stimulante de la cherté des prix. Enfin, la France, soucieuse de panser ses blessures économiques, aura à cœur de rétablir le cours du change en s'armant pour l'exportation. Le trafic des passagers, gêné par la menace des pirates teutons, reprendra avec une activité toute particulière. Peut-être serons-nous même obligés d'assurer un va-et-vient d'émigration entre la métropole et les colonies, afin de compenser par l'emploi de la main-d'œuvre indigène les vides creusés par les batailles dans les rangs des travailleurs français.

Il y aura de beaux jours pour la marine marchande dans un monde délivré de l'oppression germanique, et qui n'aspirera qu'aux joies réconfortantes de la lutte des idées et des capitaux. Mais plus les besoins seront grands, plus âpre sera la concurrence. Là, comme dans toutes les branches industrielles, et peut-être plus qu'ailleurs, nous subirons les lois inéluctables de l'offre et de la demande.

Nous avons vu, en raison des circonstances que nous venons d'exposer, combien la « demande » de fret sera ardente. Quelle sera l' « offre » que, sous forme de tonnage disponible, les marines marchandes des différens pays pourront jeter sur le marché? Cette guerre dévastatrice aura détruit des vies humaines et englouti d'incalculables richesses. A cet égard, la flotte marchande aura payé un bien lourd tribut à la sauvagerie austro-allemande.

Aux premiers jours des hostilités, la flotte mondiale jaugeait au total 48 millions de tonneaux, dans lesquels la torpille et le canon ont creusé des brèches profondes. — A ce propos, nous nous excusons d'être contraint, pour la nécessité

de notre argumentation, de faire, au cours de cette étude, un abus de chiffres et de tonneaux. — Le tonnage brut de l'Angleterre, qui était de 21 500 000 tonneaux pour 14 395 navires avant la guerre, est tombé au 25 août 1916 à 19 935 799 tonneaux pour 13 456 navires, y compris ceux, construits ou saisis, incorporés dans la flotte de la Grande-Bretagne. La France, qui possédait 2 192 navires pour un tonnage brut de 2 498 000 tonneaux, avait perdu à la fin de 1916, par destruction ou saisie, près de 400 000 tonneaux de jauge.

Nos ennemis ont encore plus souffert de la guerre, surtout du fait de la saisie, puisque l'ensemble de leur tonnage, qui était de 7 040 000 tonneaux en 1914, n'est plus que de 4 798 572 tonneaux en août 1916. On peut apprécier que, dans l'ensemble du tonnage allié ou neutre, le total des destructions effectives entraînées du fait de la guerre se monte, au 1er janvier 1917, à 3 125 000 tonneaux, et le pourcentage de ces destructions ne fait malheureusement que croître à mesure que s'accentue le blocus sous-marin allemand.

Au moment même où leur utilisation serait la plus désirée, la guerre aura donc pratiqué des coupes sombres dans la forêt des mâts et des cheminées qui jalonnent les mers. Aussi, combien imprévoyante serait la nation qui n'aurait pas fait tous ses efforts pour reconstituer sa flotte, éprouvée par la rafale guerrière ! Tout le problème de l'après-guerre consiste à préparer une flotte au moins équivalente à celle qui aura été détruite, et à répondre par une mise en chantier à toute annonce de bâtiment coulé.

En ce qui concerne la France, cette nécessité apparaît comme d'autant plus évidente que sa situation maritime était, avant le 2 août 1914, loin de répondre aux exigences du pays.

Nous venons de voir, en effet, que le montant du tonnage français, par rapport à l'ensemble du shipping mondial, était dans le rapport de 2,5 environ à 48, c'est-à-dire qu'il représentait 5,20 pour 100 du tonnage total. Or, notre pays, à cheval sur deux mers, possédant de vastes et lointaines colonies, et appelé à recevoir de l'extérieur une grande quantité de matières premières, lourdes et encombrantes, nécessaires à son industrie, réclame un trafic maritime que notre flotte est impuissante à absorber.

De ce fait, nous nous trouvions payer avant la guerre, sous

forme de fret, des sommes considérables à l'armement étranger. Durant les hostilités, par suite de l'élévation du taux des frets et des réquisitions de l'État, cette subvention déguisée a atteint des proportions qui ont fâcheusement influé sur le cours du change. Un auteur (1) a calculé que la France avait payé aux nations alliées ou neutres une rançon de 160 millions par mois. « Nos importations étant, en effet, de trois millions de tonnes, à raison de 60 francs de fret moyen, c'est donc 200 millions de fret par mois en chiffres ronds que nous payons. Sur cet ensemble, le pavillon étranger figure pour 74 pour 100. » Je me contente d'enregistrer ces chiffres, bien qu'ils me paraissent aujourd'hui un peu faibles, pour mieux faire ressortir l'urgence des remèdes à apporter à un état de choses si préjudiciable à nos intérêts généraux.

Dans la plupart des pays étrangers, des préparatifs sont faits en vue de l'après-guerre. Partout, le mouvement de l'opinion publique, les projets élaborés et les mesures prises par les gouvernemens tendent à favoriser le développement de la marine marchande. Voyons donc ce que les autres ont fait dans ce domaine. Nous parlerons d'abord de nos ennemis, ensuite des neutres, puis de nos alliés, et nous comparerons leurs divers efforts à ceux qui ont été accomplis par la France.

EN ALLEMAGNE

Depuis la déclaration de guerre, le trafic maritime allemand a été complètement arrêté par les croisières franco-britanniques, sauf en Baltique où les fournitures de charbon à la Scandinavie ont permis aux armateurs d'outre-Rhin de réaliser des bénéfices appréciables. Nos ennemis ne se sont malheureusement pas laissé endormir par cette léthargie de leur marine marchande et ils l'ont, au contraire, mise à profit pour préparer leur expansion économique future.

Un correspondant danois du *Berlingske Tidende* exprimait en ces termes son étonnement lors d'une visite qu'il fit à Hambourg, dans le courant de juin 1916, au directeur de la Hamburg Amerika Linie : Herr Ballin. « Je pensais, dit-il, le trouver à son appartement privé où ses loisirs involontaires lui

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1916 : *La Crise des transports.*

permettraient de demeurer; mais, au contraire, on ne pouvait le rencontrer que dans le vaste établissement de la Hamburg Amerika Linie, lequel ressemblait à une ruche bourdonnante, rempli de gens affairés, avec ses portes battant continuellement et le tic tac des machines à écrire. »

Le correspondant du *Berlingske Tidende* nous conte son entrevue et nous apprend que la Hamburg America Linie construit actuellement le *Bismarck*, le plus grand paquebot connu, qui atteint 56 000 tonneaux; le vapeur à turbines *Tirpitz*, d'environ 30 000 tonneaux, et trois autres vapeurs de 22 000 tonneaux. Herr Ballin a, en outre, ajouté :

« Nous n'avons pas moins de neuf vapeurs en cours de construction au chantier Vulcan, à Brême, et quatre de ces bâtimens, ayant chacun une portée en lourd de 18 000 tonnes, seront les plus grands cargos du monde. Il y a quelques jours, nous avons passé aux chantiers de Flensburg, où se trouvent déjà trois grands cargos mixtes en construction pour notre compte, la commande de deux bâtimens de 13 000 tonnes. Deux cargo-boats de 17 000 tonnes, destinés au trafic du canal de Panama, sont construits pour notre compte par Texklenburg, de Gestmünde.

« La Hamburg-Sudamerikanische fait construire le *Cap-Polonio*, sister-ship considérablement perfectionné du *Cap Trafalgar*. Le Norddeutscher Lloyd a mis sur cale à Dantzig deux grands vapeurs rapides, le *Columbus* et l'*Hindenburg*, de 35 000 tonneaux, ainsi que le *Munchen* et le *Zeppelin* de 16 000 tonneaux chacun, et douze bâtimens d'environ 12 000 tonneaux. L'Afrika Linie fait construire six vapeurs, la Hansa huit et la Kosmos dix, dont les caractéristiques varient entre 9 000 et 13 000 tonneaux.

« Ces chiffres, même s'ils sont incomplets, — car je n'ai pas en mains les détails concernant les nouvelles constructions des autres Compagnies, — prouveront que ceux qui sont intéressés dans la marine marchande n'ont pas l'intention de se croiser les mains sur les genoux après la guerre. Nous savons, en effet, que nous aurons peut-être à soutenir une guerre économique acharnée, lorsque les Compagnies maritimes de nos ennemis d'aujourd'hui s'allieront pour nous combattre. »

Il entre, sans doute, un certain bluff dans les déclarations de l'ami personnel du Kaiser, du grand directeur allemand

dont la devise orgueilleuse est : « Mein feld ist die Welt (1), » et qui personnifie si bien les aspirations maritimes germaniques. On peut se convaincre cependant, à l'aide de renseignemens puisés aux sources les plus sérieuses, de ce que veulent faire les Allemands.

Le tonnage maritime en construction dans leurs chantiers avant la guerre est passé de 556 345 tonneaux en 1910 à 1 345 877 tonneaux en 1913 dont 458 755 ont été terminés au cours de cette même année. Il restait donc en construction 887 122 tonneaux au début de 1914. Or, une liste publiée par l'Amirauté britannique et renfermant des informations précises relatives aux différens chantiers navals allemands, jusqu'au mois de septembre 1916, nous permet de savoir ce que ces chantiers ont entrepris depuis le 31 décembre 1913. Soit : en 1914, 31 navires, dont 27 avaient ensemble un tonnage brut de 176 280 tonneaux, le tonnage des quatre autres bâtimens n'étant pas déterminé; en 1915, 31 navires, dont 18 avaient un tonnage global de 148 550 tonneaux, et 13 sur les dimensions desquels on ne nous donne aucun renseignement.

Ces chiffres laissent une marge considérable aux hypothèses. On peut raisonnablement supposer que les navires de tonnage indéterminé sont, en moyenne, plus petits que ceux dont les détails ont été publiés; car, depuis le commencement de la guerre, l'Allemagne a tenu à faire connaître ses nouveaux navires marchands de dimensions exceptionnelles. Cependant, pour ne pas apprécier au-dessous de leur valeur réelle les ressources de l'ennemi, nous supposons que les navires entrepris en 1914 et 1915 sont tous en moyenne de même importance que ceux qui sont décrits exactement. Nous arrivons ainsi aux chiffres suivans : pour 1914, 31 navires donnant 202 395 tonneaux et, pour 1915, 31 navires jaugeant 255 836 tonneaux; chiffres auquels il convient d'ajouter celui des navires sur cale au début de 1914, tel que nous venons de le déduire, c'est-à-dire 887 122 tonneaux.

Le tonnage des navires auxquels l'Allemagne a travaillé, en 1914-1915, serait donc de 1 345 353 tonneaux sur lesquels, d'après le journal *Politiken* du 27 mars 1916, il aurait été achevé 566 996 tonneaux en 1914-1915, ce qui porterait à 778 357 le

(1) « Mon champ est le monde. »

montant des constructions au 1er janvier 1916, ce résultat se rapproche des données de Herr Ballin. Si l'on se réfère, en effet, à ses déclarations, le directeur de la Hamburg Amerika mentionnait 62 bâtimens commandés ou actuellement en construction. Pour 54 navires, il a indiqué brièvement leur jauge globale qui serait d'au moins 765 000 tonneaux. En ajoutant à ce chiffre les 8 navires dont il ne nous a pas donné les caractéristiques et, en les comptant à raison de 6 000 tonneaux chacun, nous obtenons le total de 813 000 tonneaux environ, lequel comprend en outre les constructions échelonnées du 1er janvier au 1er juin 1916. Il n'est pas étonnant que, dans cet intervalle, celles ci aient pu être relevées de 34 000 tonneaux:

Il apparaît, en définitive, que si la guerre devait finir aujourd'hui, l'Allemagne aurait en mains, outre ses anciens navires, les bâtimens achevés en 1914 et 1915 d'après le *Politiken*, soit 566 996 tonneaux, plus ceux qui l'ont été en 1916, approximativement 150 000 tonneaux, ce qui, en tenant compte des bâtimens en chantier (environ 800 000 tonneaux), lui permettrait de compter sur plus de 1 500 000 tonneaux de navires neufs, dans un délai relativement court, en supposant que le tonnage des navires entrepris en 1916 soit égal à celui des bâtimens achevés au cours de cette même année.

Il est d'ailleurs possible, en parcourant les articles de la presse allemande, de se rendre compte de l'unanimité de l'opinion quand il s'agit de l'avenir de la marine marchande. Il s'est créé chez nos ennemis un « Comité de guerre pour la marine » dont le but est de « négocier avec les différentes associations d'importation et d'exportation en ce qui concerne les frets, etc., au moment de la clôture des hostilités, et en vue de maintenir les intérêts de la marine marchande allemande à l'époque de la transition de l'état de guerre à l'état de paix et de la reprise du trafic d'outre-mer. » Les journaux allemands fourmillent de renseignemens et d'informations qui, journellement, permettent d'apprécier l'ardeur qui règne dans les chantiers navals et montrent quels appétits la paix doit déchaîner dans le monde des armateurs teutons. Ceux-ci ont déjà préparé des circulaires pour faire ressortir les progrès accomplis par les Compagnies au cours de la guerre, et pour essayer, avant la lettre, d'accaparer le trafic mondial.

De nouvelles lignes de navigation sont projetées pour relier

Hambourg à Constantinople et au golfe Persique (1). La Hamburg America Linie a remis à jour un ancien projet de ligne directe entre les États-Unis et la Péninsule Balkanique et elle est en train de former des Compagnies dans les pays neutres à l'effet d'acheter les navires allemands qui y sont internés et de s'en servir ensuite au mieux des intérêts de l'Empire. Un exemple des efforts déployés par les Allemands pour acquérir des actions dans les Compagnies de navigation neutres est enfin donné par ce fait que la Danske Lanmandsbank, placée sous le contrôle de la Deutsche Bank, aurait acheté des actions de la firme G. K. Hansen, propriétaire, directement ou indirectement, de 40 vapeurs.

Les autorités impériales secondent de leur mieux ces entreprises. La *Rheinische Westfalisch Zeitung* attire, en effet, l'attention (2 août 1916) sur la grande activité que l'on peut observer actuellement dans les chantiers maritimes allemands, dont un grand nombre ont récemment acquis des emplacemens considérables pour le développement de leur exploitation. Tous ces chantiers sont occupés à exécuter des commandes importantes de navires marchands en vue de la préparation pour la paix. Cet accroissement présent ou futur de la construction maritime est dû principalement aux efforts de l'État. En mai 1916, la Commission du budget du Reichstag demanda au gouvernement de coopérer au Comité de guerre des armateurs germaniques afin de conserver et d'accroître le tonnage allemand et, en particulier, de faciliter la construction de navires marchands en mettant à la disposition des intéressés des fonds appropriés. Les armateurs estiment qu'après la guerre il leur faudra 1 500 000 tonnes de cargos dont le prix de revient serait de 560 millions environ. Le gouvernement avancerait les deux tiers de cette somme aux armateurs. La moitié leur serait prêtée sans intérêts pour vingt ans; l'autre moitié à 6 pour 100 d'intérêts serait remboursable en dix ans. Les navires devraient être construits dans un délai de cinq années après la conclusion de la paix.

Les journaux socialistes approuvent eux-mêmes tous les groupemens capitalistes qui tendent à favoriser le développement de la marine marchande. Un publiciste écrit, dans le

(1) La prise de Bagdad par nos alliés anglais rend le succès de cette ligne plus que problématique.

Vorwærts (31 août 1916), que le groupement en syndicat est la première condition du succès des maisons allemandes dans le trafic d'exportation après la guerre. Par le syndicat, elles éviteront le risque de se concurrencer entre elles; elles seront aussi à même de maintenir les prix sur le marché national, comme moyen de dédommagement des pertes encourues au dehors, en concurrence avec des rivaux étrangers. C'est à ces considérations qu'est principalement due la combinaison des deux grandes compagnies maritimes, la Hamburg America Linie et la Norddeutscher Lloyd, avec un certain nombre de Compagnies plus petites, dépendant déjà plus ou moins des deux premières, pour former un grand *pool* maritime. Bien que cette combinaison ne soit pas encore officiellement annoncée, elle est, en fait, achevée. Elle est supportée par certaines banques et par les industries rhénanes westphaliennes.

Ainsi, nos ennemis, qui ne sont pas encore militairement abattus, rêvent déjà de dominer le monde économiquement. Heureusement, il y a loin de la coupe aux lèvres. Les milieux maritimes anglais ont affirmé avec force, en plusieurs occasions, le principe de la reprise tonne pour tonne des navires allemands en compensation des pertes subies par les marines commerciales alliées. Quand bientôt sonnera l'heure de la paix victorieuse, nous espérons bien planter le drapeau tricolore sur quelques-uns de ces beaux cargos que les Allemands construisent à grands fracas. N'importe, rien n'empêcherait que ce tonnage s'ajoutât à celui que nous aurions constitué nous-mêmes pendant la guerre !

CHEZ LES NEUTRES

Si l'Allemagne a pu en arriver là, qu'ont fait les neutres (1) dont les industries n'ont point été gênées par les exigences de la Défense nationale ?

La marine marchande américaine comptait avant la guerre environ 5 500 000 tonneaux comprenant 3 100 000 tonnes de bâtimens de mer et 2 400 000 tonnes de navires de grands lacs.

Dès le début des hostilités, une modification à l'article 5 du

(1) Bien qu'ils soient, à l'heure où nous écrivons, « au bord de la guerre, » nous devons encore classer les États-Unis parmi les neutres, parce qu'ils ont joui jusqu'ici des avantages de la neutralité.

Panama Act admit au bénéfice de la nationalité américaine les navires étrangers, même construits depuis plus de cinq ans, ce qui permit de faire entrer immédiatement 132 navires ayant une jauge brute totale de 476 621 tonneaux dans la flotte commerciale des États-Unis. Au 1er juin dernier, la flotte américaine se trouva aussi augmentée de 520 000 tonneaux.

En ce qui concerne les constructions, elles n'ont jamais été plus actives. En effet, d'après le Department of Commerce and Labor, il y avait, au 1er juillet 1916, 385 vapeurs de commerce en acier pour 1 225 784 tonnes, sur cale dans les divers chantiers américains. Certains d'entre eux, comme l'*Union Iron Yorks* (San Francisco), construisent 31 navires jaugeant 201 158 tonneaux ; la New York Shipbuilding Co, 24 navires jaugeant 121 538 tonneaux, la Newport News Shipbuilding Co, 16 navires jaugeant 111 947 tonneaux. Presque toutes ces unités sont annoncées comme devant être lancées au printemps de cette année.

Enfin, le Bureau de la navigation vient de publier un rapport montrant qu'au 1er février 1917 les chantiers américains achevaient 403 navires jaugeant 1 495 601 tonnes brut. Pendant le mois de décembre 1916, ils ont terminé 9 navires jaugeant 25 000 tonnes et ils ont passé des contrats pour 29 navires de 105 120 tonnes. En janvier 1917, ces mêmes chantiers ont complété 10 vapeurs de 47 769 tonnes et en ont lancé 99 jaugeant 73 503 tonnes. Il semble que les armateurs des États-Unis aient une tendance à négliger les paquebots pour se consacrer à la construction des cargo-boats de vitesse moyenne (11 nœuds) et à celle des bateaux-citernes. Le nombre de ces derniers navires en chantier est considérable (85 environ). Au 1er juillet 1916, les États-Unis en possédaient 152 jaugeant 597 000 tonnes brut : les Anglais 202 de 849 000 tonnes, la France 6 de 17 289 tonnes. Le bâtiment citerne est un type rêvé pour les armateurs américains : consommant lui-même du pétrole, il exige moins d'hommes, surtout moins de chauffeurs et navigue très économiquement.

Au sujet de cette fièvre de constructions navales qui agite les États-Unis, la commission de la navigation fait observer que « *history repeats itself,* » c'est-à-dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Après les guerres du premier Empire, les États américains ont connu une ère de prospérité semblable à celle

qu'ils traversent en ce moment. Tout le monde voulait faire de l'armement et de l'exportation, et des fortunes extravagantes furent ainsi réalisées. Il est aussi curieux de constater qu'on en revient en Amérique aux armemens pratiques de commerce maritime, au temps où le négociant était son propre armateur. Les grandes firmes américaines semblent vouloir reprendre cette tradition, et adopter les méthodes de la Compagnie des Indes.

On juge, par ce que nous venons de dire, de l'importance des enrichissemens présens et futurs de la flotte de commerce américaine. Le Gouvernement a, d'ailleurs, compris tout le parti qu'on pouvait tirer, pendant et surtout après la guerre, d'une marine marchande puissante. Tous ses projets tendent à en favoriser le développement. L'État se préoccupe même d'empêcher toute coalition qui tendrait à nuire à la libre concurrence de ses navires marchands. Le nouveau Ship Purchase Bill porte, en son article 26, que le Board aura le droit et le devoir de procéder à des enquêtes sur les mesures prises par les Gouvernemens étrangers pour favoriser ou entraver les navires américains trafiquant avec l'extérieur, et d'intervenir, le cas échéant, auprès desdits États. Mais la décision récente de l'Amérique de rompre avec nos ennemis nous fait espérer que celle-ci consentira, durant la paix, à unir ses efforts à ceux des Alliés pour combattre une concurrence qui s'affirme comme devant être aussi brutale, pour tous, sur le terrain économique que sur les champs de bataille.

Les chiffres suivans donneront une idée des résultats obtenus par les États Scandinaves.

En 1915, les 18 anciens chantiers les plus importans s'occupant de constructions navales en Norvège ont achevé 84 unités, cargos, chalutiers, chalands, etc., jaugeant 61 000 tonnes. En outre, de nouveaux établissemens se sont créés. On estime que, grâce à eux, la production annuelle atteindra 75 000 tonnes brut. Plusieurs usines commencent à construire des navires en série, par exemple : Frederikstade Mekaniske Verksted, qui entreprend des vapeurs de 3 050 tonnes de port en lourd et Trondhjems Mekaniske Verksted, qui met sur cale des bateaux de 1 800 tonnes. Au 1er janvier 1916, par suite de cet effort, les commandes en construction atteignaient 121 vapeurs d'un tonnage total de 145 000 tonneaux brut et de 5 navires à moteurs jaugeant 10 700 tonneaux.

La Norvège ne se contente pas de construire, elle achète encore des navires en Amérique. D'après le bureau de la Navigation du ministère du Commerce à Washington, 11 navires jaugeant 27 148 tonnes auraient été vendus à des armateurs Norvégiens en décembre 1916. Le *Lloyd's List*, qui donne cette statistique, ajoute que, depuis le 1er juillet 1916, 105 bâtimens représentant 184 580 tonnes ont été transférés à d'autres pavillons. Les Norvégiens, à eux seuls, ont acheté 19 689 tonnes; ils ont encore contracté de nombreux engagemens avec les maisons américaines. Le Pensylvania Shipbuilding de Philadelphie, par exemple, a sur cale pour eux 10 cargos; divers autres chantiers travaillent également pour la Norvège.

Le Danemark a construit en 1915 pour 47 679 tonnes de navires et les commandes actuellement en mains sont très importantes. Le seul chantier de Burmeister et Wain, à Copenhague, s'occuperait, dit-on, au montage de 44 navires, dont la plupart jaugent plus de 10 000 tonneaux. Partout surgissent de nouveaux chantiers; exemple : Rodby Havns Jernskibsvaerft qui devait ouvrir en janvier 1917. Malgré la difficulté qu'ils éprouvent à recevoir de l'acier d'Allemagne (1), tous ces établissemens n'ont pas hésité à se charger de travaux qui les occuperont pendant deux ou trois ans.

De son côté, la Suède a acheté en 1915 environ 30 000 tonnes de bâtimens, mais le nombre de ceux qui sont en construction est considérable. Un seul chantier a accepté la commande de 100 000 tonnes de vapeurs. En outre, comme au Danemark, plusieurs chantiers nouveaux sont entrés en fonctionnement ou sont projetés.

Quant à la Hollande, sa flotte s'est accrue en 1915 de 33 vapeurs et de 7 bateaux moteurs, soit 40 unités, jaugeant ensemble 121 000 tonneaux brut. Il est juste de remarquer que le tonnage de la flotte hollandaise a notablement diminué du fait des pertes enregistrées et des ventes de navires, lesquelles ont porté sur 72 500 tonneaux. La marine néerlandaise n'en comprenait pas moins 459 navires représentant 1 366 500 tonneaux au 31 décembre 1915. A la même époque, 91 unités étaient en construction, dont 70 sur les chantiers nationaux et 21 à l'étranger formant un total de 412 000 tonneaux.

(1) Celui-ci, qui valait 100 couronnes en 1914 se paie actuellement 400 à 450 couronnes la tonne.

Ainsi, les nations neutres ont largement profité de leur situation privilégiée comme agens de transports maritimes. Celles qui, avant la guerre, s'adressaient à l'Angleterre réservent maintenant les commandes nouvelles à leurs constructeurs nationaux auxquels sont faites des conditions particulièrement avantageuses. D'autre part, les navires neutres disponibles sont payés des prix exorbitans par les Alliés. Ces sources de profits exceptionnels ont procuré à l'industrie et au commerce maritimes neutres des capitaux considérables qui leur permettront de se développer de plus en plus et de s'assurer, la guerre terminée, une position des plus avantageuses vis-à-vis des belligérans et, principalement, vis-à-vis de nous.

Les armateurs espagnols s'efforcent eux aussi d'augmenter leurs moyens d'action; des cales sont en construction ou projetées sur divers points du littoral, notamment dans la province de Valence. Le roi Alphonse XIII favorise ce réveil national et faisait récemment et justement observer à ses sujets qu'à l'heure actuelle, il y a en Espagne abondance de capitaux disponibles et qu'il conviendrait d'en profiter pour créer la grande industrie dont son pays a besoin pour être indépendant. L'idée, émise par le jeune et brillant souverain, a été comprise. On parle également de la fusion des flottes de La Valenciana de Vapores, de Ferer Peset Hermanos, de la Tintere et de La Navigacion Industria, réunissant 45 navires en service et cinq sur cale, en une seule compagnie, la Transmediterranea, au capital de cent millions de pesetas.

CHEZ LES ALLIÉS

Passons maintenant à l'examen des constructions maritimes dans les pays alliés. L'Angleterre d'abord. Il ne saurait être question, naturellement, de comparer son effort à celui de la France. Sa marine de commerce était, avant la guerre, huit fois et demie plus puissante que la nôtre, avec 21 millions et demi de tonneaux brut environ. En outre, la Grande-Bretagne se trouve dans des conditions géographiques très spéciales qui lui imposent un programme d'armement particulièrement chargé. Elle a, enfin, tout spécialement souffert de la campagne sous-marine, puisqu'on estime que, du 2 août 1914 au 1er janvier 1917, elle aurait perdu plus de mille navires jau-

geant 2 300 000 tonneaux, en partie récupérés par la saisie de nombreux bâtimens allemands.

Comme il fallait s'y attendre, la construction a été entravée du fait de la guerre et surtout par les besoins de l'Amirauté. La production a été, en 1915, inférieure à la moitié de celle de 1914. On s'est borné, en général, à terminer les navires qui étaient déjà avancés à la fin de 1914. La cause de cet arrêt des chantiers doit être recherchée dans la rareté de la main-d'œuvre accaparée par les travaux de l'État, et dans l'élévation du prix des matériaux. Mais la situation ne devait pas tarder à se modifier radicalement. Les torpillages sévères subis par la marine anglaise, du fait des submersibles allemands, devaient ouvrir les yeux au Gouvernement qui, en mars 1916, menaçait de prendre les constructions à son compte, en réquisitionnant les cales, si les armateurs ne se décidaient pas à s'entendre avec les constructeurs au sujet des nouveaux prix appliqués aux devis de construction. L'intérêt bien compris des uns et des autres, stimulés par la hausse des frets et par la nécessité patriotique du ravitaillement national, devait aboutir à la reprise soudaine des affaires. D'après le *Lloyd's Shipping Register* du 12 novembre 1916, 2 282 769 tonneaux se construisaient sous sa surveillance, et d'autres travaux se poursuivaient sous le contrôle d'autres registres, notamment de la British Corporation. Le même *Lloyd's Register* n'indiquait que 1 540 218 tonnes brut en chantier au 30 juin 1916. On juge des progrès accomplis à quatre mois d'intervalle en rapprochant ces deux chiffres. La direction du Bureau maritime des États-Unis estime que l'Angleterre a fourni en 1916 le plus fort contingent de bateaux neufs avec 619 000 tonnes contre un demi-million mis à l'eau par les États-Unis.

Des extensions considérables ont été réalisées en Écosse aux chantiers situés le long de la Clyde. Jamais ceux-ci n'ont été mieux organisés, ni mieux équipés ; jamais ils n'ont été mieux à même de rivaliser avec le reste du monde. Les armateurs recherchent de toutes les façons le moyen de relever le tonnage national, même en augmentant les superstructures du navire. L'État se préoccupe tout particulièrement de cette question. Les achats de navires à l'étranger ont été favorisés par une action diplomatique, de sorte que, malgré les pertes dont nous venons de parler, la marine du Royaume-

Uni n'a guère diminué de plus de un million de tonnes net.

Cependant, la Grande-Bretagne s'organise pour pallier l'effet des futures destructions de bâtimens. Tout récemment, l'Amirauté vient d'étendre les attributions du 3e lord naval en vue d'utiliser, le plus rationnellement possible, le travail disponible pour les constructions des navires de guerre et des navires marchands. A cet effet, le ministre des Munitions a accepté de transférer à l'Amirauté tous les pouvoirs qui lui avaient été remis sur les établissemens en question. C'est dire toute l'importance que les Anglais accordent à la réfection de leur flotte marchande puisqu'ils lui donnent le pas même sur le service des munitions.

Parmi nos alliés, le Japon est un de ceux qui, ayant compris tout l'intérêt de la reconstitution de sa flotte de commerce, a pu le premier réaliser son objectif. Une récente statistique du département des Communications japonais indiquait que le nombre de navires à vapeur possédés par le Japon était de 2 146, d'un tonnage de 1 004 000, dont 6 de plus de 10 000 tonnes et 30 compris entre 6 000 et 10 000 tonneaux. Or, il existe en construction dans les chantiers nippons 132 vapeurs de plus de 100 tonnes chacun formant 593 000 tonneaux.

L'usine d'Osaka a sur cales 44 bâtimens jaugeant 201 000 tonnes; celle de Kawasaki (Kobe) 24 navires pour 139 000 tonnes. On note un progrès constant dans l'exécution du programme de constructions maritimes. Sur le chiffre que nous venons de citer, 20 navires forment un total de 100000 tonnes dont 9 seraient commandés, pour la seule compagnie Nippon Yusen Kabushiki Kaiska. Une nouvelle société de construction vient de se constituer à Yokohama au capital de 9 450 000 francs.

Le Japon est servi par une main-d'œuvre abondante, intelligente et facile, et l'on doit voir en lui un futur concurrent très redoutable dans tout ce qui intéresse les transports d'Extrême-Orient sur l'Europe et l'Amérique. Quant aux matières premières, il doit se les procurer en partie à l'extérieur. On évalue entre 60 000 et 100 000 tonnes la quantité de matériaux en acier achetés aux États-Unis depuis le commencement de la guerre. D'après les nouveaux contrats, ce sont généralement les cliens qui doivent eux-mêmes assurer aux chantiers les quantités d'acier nécessaires à l'exécution des commandes.

Le Bureau maritime des États-Unis pense que le Japon a dû accroître sa flotte en 1916 de 250 000 tonnes, soit trois fois le chiffre atteint par ses chantiers navals en 1915. En définitive, si l'on résume les efforts des trois plus importantes nations qui s'occupent de constructions navales, on arrive à ce résultat que cette année les États-Unis lanceront 1 500 000 tonnes; les Anglais 1 000 000 tonnes; le Japon 500 000 tonnes; soit au total 3 millions de tonnes, ce qui suffirait à compenser en partie les pertes de navires prévues pour cette année, si la proportion des destructions demeure la même que pendant les derniers mois qui viennent de s'écouler. La presse anglaise évalue en effet les pertes totales (alliées ou neutres) subies du 1er décembre 1916 au 18 février 1917 à 726 151 tonnes, soit une moyenne de 9 077 par jour et de 3 313 105 par an. Malheureusement la proportion des navires coulés tend à croître sensiblement, passant de 223 322 tonnes en décembre à 304 596 pour les dix-huit premiers jours de février.

L'Italie est certainement la nation alliée dont la condition maritime s'éloigne le moins de la nôtre : elle possédait, au 2 août 1914, 1 875 navires jaugeant 1 767 916 tonneaux, ce qui la rapprochait sensiblement du tonnage français et la classait la quatrième, après le Japon, dans le rang des marines alliées.

Dès son entrée en guerre, la marine marchande italienne s'est trouvée insuffisante, de même que la nôtre, pour répondre aux besoins du pays, besoins économiques ou besoins militaires. Comme, d'autre part, l'Angleterre ne pouvait pas consacrer autant de navires qu'il eût fallu à transporter du charbon dans la Péninsule, et qu'en tout cas le fret sur navire anglais était extrêmement élevé, il en est résulté une hausse formidable du prix du charbon, prix qui a atteint, en 1916, environ 230 à 240 francs la tonne. D'où renchérissement général de la vie, crise, doléances unanimes, etc.

Le gouvernement italien a cherché à résoudre le problème par une entente avec le gouvernement anglais sur le transport du combustible et le taux du fret. Mais, en même temps, des économistes, des hommes d'affaires, des publicistes dénonçaient la cause profonde du mal qui vient de ce que l'Italie est tributaire, à cet égard, non seulement de son alliée l'Angleterre, mais encore des neutres, et provoquaient un mouvement en faveur du développement de la marine marchande.

La Ligue navale italienne, que présidait alors l'amiral Bottolo a tenu des réunions, élaboré des programmes, stimulé les ministres, secoué l'opinion. Un sénateur, qui est en même temps un économiste et qui a succédé à l'amiral Bottolo à la présidence de la Ligue lorsque l'amiral est mort, M. Maggiorino Ferraris, a donné une forte impulsion à ce mouvement et a poursuivi l'étude des mesures propres à doter l'Italie d'une marine marchande en rapport avec ses nécessités.

Sur ces entrefaites, les sous-marins austro-allemands, qui n'avaient jusqu'alors guère fait de victimes que dans les flottes commerciales française et anglaise, se sont mis à couler des navires italiens en assez grand nombre. Cet affaiblissement de la marine marchande italienne du fait des torpillages est devenu une raison de plus pour le public de réclamer des mesures propres à reconstituer la flotte commerciale.

Quand le Cabinet Boselli succéda au Cabinet Salandra, un nouveau ministère fut créé sous le nom de « Ministère des transports maritimes et par voies ferrées » et, dans ce nouveau département, un sous-secrétariat de la marine marchande fut institué. Le président du Conseil, M. Boselli, dans sa déclaration à la Chambre, prit l'engagement de réaliser les vœux formulés en faveur de la reconstitution de la flotte de commerce. Il a tenu parole.

Dans le courant d'août dernier ont paru un certain nombre de décrets ayant pour but de favoriser l'achat à l'étranger et la construction de navires dans les chantiers italiens. Voici, *grosso modo*, en quoi consistent les mesures édictées par ces décrets. Tous les vapeurs (cargos) au-dessus d'un tonnage déterminé, achetés à l'étranger par les armateurs italiens, sont exonérés de tous droits de nationalisation ou autres. Les matières premières destinées à la construction de ces cargos, mis en chantier en Italie pendant la guerre et dans un délai déterminé après la guerre, sont affranchis de tous droits de douane. Ces mêmes navires bénéficient, en outre, de l'exonération des taxes à payer à l'État, qui consent enfin des facilités (avances de fonds, etc.) aux armateurs et aux constructeurs.

Peu de temps après la promulgation de ces décrets, M. Runciman, ministre anglais du Commerce, vint en Italie et tint des conférences avec son collègue italien, M. de Nava. Dans un discours prononcé au banquet offert par la Chambre de com-

merce de Milan, M. Runciman déclara que le Gouvernement anglais voyait avec satisfaction le relèvement de la marine marchande italienne et ne tarderait pas à donner à celle-ci une preuve tangible de sa bonne volonté. Cette preuve, M. de Nava la fit bientôt connaître.

Dès son retour à Rome, ce dernier et son collègue M. Arlotta, ministre des Transports, ainsi que le sous-secrétaire d'État de la marine marchande, réunirent en commission tous les armateurs, tous les constructeurs, les représentans des Chambres de commerce des principaux ports et jetèrent les bases d'un programme de construction consistant dans la mise en chantier immédiate d'un certain nombre de cargos. Au cours de cette réunion, M. de Nava annonça que M. Runciman avait pris envers lui l'engagement suivant : l'Angleterre mettrait à la disposition de l'Italie les matières premières nécessaires aux navires ci-dessus visés, et ces matières premières seraient transportées en Italie par les cargos anglais aux conditions minima qui sont pratiquées pour le matériel servant à la défense nationale, de manière à ne pas arriver à destination grevées par un fret trop élevé.

Dès l'instant que la difficulté résultant de la matière première est levée, comme celle qui pourrait découler de la pénurie de main-d'œuvre n'est pas inquiétante, rien ne paraissait plus s'opposer à la mise en chantier d'un bon nombre de cargos, première tranche d'un programme qui s'échelonnera sur plusieurs années.

Le *Giornale d'Italia* a donné sur cette question les renseignemens suivans, qui sont particulièrement intéressans.

« La plus grande difficulté qui s'oppose au développement des constructions navales est l'approvisionnement en matériaux métalliques durant la crise mondiale actuelle de l'acier. Ce n'est un mystère pour aucun de ceux qui s'intéressent à ces questions, que la production nationale est maintenant complètement absorbée par les besoins de la guerre. Il fallait donc s'adresser à l'étranger, et principalement à l'Angleterre ; mais ce pays allié, malgré sa bonne volonté, a vu sa propre production absorbée par ses énormes approvisionnemens en munitions et par les non moins nombreuses constructions navales au moyen desquelles elle pourvoit au tonnage du transport mondial. Néanmoins, les négociations qui ont eu lieu entre notre

Gouvernement et le Gouvernement anglais, avec le concours empressé des ambassades respectives de Rome et de Londres, et grâce à l'intérêt personnel qu'y ont apporté les ministres Runciman et Arlotta, ont donné l'heureux résultat d'assurer, pour l'année prochaine, à partir du mois de janvier, une quantité de matériaux d'acier correspondant au travail qui sera entrepris dans nos arsenaux. En même temps, des constructeurs italiens se sont assuré en Amérique d'autres quantités de ces matériaux.

« On peut ainsi avoir la certitude que l'esprit d'initiative qui anime nos milieux maritimes saura faire fructifier les mesures de prévoyance prises par le Gouvernement au sujet de cette question des plus difficiles et produira les résultats que le pays est en droit d'attendre. »

La construction des navires a été confiée à un consortium de constructeurs maritimes italiens. Ce consortium, qui s'est constitué sur l'initiative du ministère des Transports, a décidé de mettre immédiatement en chantier 13 navires formant un total de 100000 tonnes environ, répartis en dix chantiers différens. Il semble, d'après les déclarations ci-dessus, que la construction rapide de ces unités soit assurée par voie d'entente avec la Grande-Bretagne.

Nous ajouterons que, dans un débat qui eut lieu au Sénat italien, le 7 décembre 1916, M. Arlotta a fait connaître que son pays avait déjà réussi à se procurer 40 000 tonnes d'acier pour ses constructions navales. Nous ignorons évidemment quand l'Italie recevra le complément des tôles nécessaires pour être en mesure de réaliser intégralement son programme, mais nous ne saurions trop admirer le sens politique profond qui a guidé la diplomatie italienne dans toute cette affaire, ni trop louer l'étroite collaboration du gouvernement et des armateurs dont la *Marina mercantile* disait qu'ils sont « le cerveau, l'âme et la force de la marine marchande. »

Il nous reste à parler de la Belgique. Celle-ci, en pleine guerre et malgré l'occupation du pays, est parvenue à créer une marine marchande nationale. Au 1er janvier 1913, la flotte commerciale belge s'élevait à 257 065 tonneaux qui, par suite de diverses circonstances de guerre, se sont trouvés réduits à environ 170 000 tonneaux. Mais avec l'appui de l'État, une puissante Société de navigation, le Lloyd Royal belge, vient de se constituer au capital nominal de 100 millions de francs. Sa

flotte comprendra, à elle seule, 90 à 100 unités représentant 500 000 à 600 000 tonneaux.

L'arrêté-loi du 19 juillet 1916 approuve les statuts de cette entreprise de navigation. L'État garantira envers les tiers l'intérêt et l'amortissement des obligations, au capital nominal de 100 millions de francs à émettre par cette Société en conformité desdits statuts. Le ministre des Finances est autorisé à prendre ferme un capital nominal de 75 millions de francs en obligations de ladite émission.

L'appui que le gouvernement belge donne à ses nationaux ne s'est pas borné là. Une nouvelle entreprise belge, dont le capital est encore constitué avec l'aide financière de l'État, va concurrencer les Compagnies françaises, sur la ligne de New-York, au départ même du Havre. C'est ce qui ressort de l'information publiée par le *New York Times* du 9 septembre 1916. D'après ce journal, en vue de protéger le commerce maritime de la Belgique et d'avoir des navires pour l'apport des matériaux nécessaires à la reconstitution de ses villes après la guerre, la Belgian Lloyd Steamship Company a été créée à Londres, avec un capital de 30 000 000 de dollars, pour l'établissement d'un service hebdomadaire entre New-York et le Havre. Le gouvernement belge a garanti 20 000 000 de dollars d'actions de la Compagnie à 4 pour 100.

A ce propos, le journal *Le Petit Havre* a publié, dans son numéro du 5 août dernier, l'entrefilet suivant : « Les dispositions prises par le gouvernement belge en vue de la création d'une importante flotte de commerce sont en pleine réalisation. En plus des achats de bateaux, le ministre belge de la Marine, M. Segers, a signé à Londres d'importans traités qui ont été ratifiés par le ministre des Finances avec l'accord du Roi. » On estime que la flotte belge, qui ne comportait jusqu'ici que 170 000 tonnes, sera très rapidement portée à près d'un million de tonnes.

Ces mesures ne sont qu'une des manifestations du mouvement en faveur de la marine marchande que les Belges sont parvenus à faire aboutir grâce aux ressources que la Belgique a obtenues de ses Alliés. Par ailleurs, le Gouvernement royal a usé d'une particutière bienveillance à l'égard des armateurs en ne réquisitionnant que 20 pour 100 de leur tonnage pour les besoins militaires, et en affrétant leurs navires pour la « Com-

mission for Relief » avec seulement 25 pour 100 de réduction sur les taux courans des frets, enfin en ne frappant d'aucune taxe spéciale les bénéfices réalisés par l'armement commercial.

Après avoir ainsi passé en revue les principaux peuples ennemis, neutres ou alliés, arrivons à notre marine marchande.

EN FRANCE

Au cours de cette guerre, la France a surpris le monde non pas seulement par la valeur légendaire de ses soldats, mais aussi bien par la force et l'imprévu de sa production industrielle. Quelques mois après l'ouverture des hostilités, quand s'organisa l'usinage intensif des munitions, alors qu'il s'agissait d'un travail entièrement nouveau et que rien n'avait été préparé dans cette hypothèse, directeurs, ingénieurs, ouvriers se mirent résolument à la tâche. Ni les dépenses, ni les risques de premier établissement, ni les difficultés inévitables d'une fabrication débutante n'affaiblirent les courages et n'amoindrirent les espoirs de ceux qui étaient mus par la saine joie de servir les desseins de la Patrie.

Ce que fit l'industrie nationale au cours des hostilités, malgré l'invasion, pour procurer des armes au pays : métallurgie, chimie, mines, etc., l'histoire le dira plus tard. Les résultats généraux, nous les connaissons déjà : c'est le fleuve d'obus de divers calibres qui jaillit de toutes les sources, depuis le grand établissement employant plusieurs milliers d'ouvriers jusqu'au plus humble atelier familial d'où le projectile sort pièce par pièce. Pour ne parler que des chantiers de constructions navales qui nous occupent spécialement, ils se sont tous, à la demande du gouvernement, outillés pour la fabrication des obus et du matériel de guerre et ils ont largement coopéré aux fournitures intéressant la défense nationale.

Ira-t-on médire maintenant de l'industrie privée? Dira-t-on qu'elle est incapable d'efforts? que ses dirigeans manquent d'initiative et ses ingénieurs de compétence ou d'activité? que ses ouvriers ne savent ou ne veulent pas produire? Allons donc! Quand on fait appel à sa bonne volonté, elle montre ce qu'elle peut faire et l'on ne déniera point à notre monde industriel ses belles qualités d'élan qui sont l'apanage de notre race.

Il semblerait que les constructions navales eussent dû béné-

ficier de cet essor et que cette partie si importante de notre production n'eût pas dû être plus négligée que celle des automobiles ou du matériel roulant des chemins de fer. Qu'a-t-on fait à cet égard? Que pouvait-on faire? Il me reste à répondre à ces deux questions, mais on comprendra que je le fasse avec toute la circonspection que comporte un pareil sujet. Il m'est tout particulièrement pénible de mettre en parallèle notre activité avec celle de l'Allemagne. Si je m'y essaye, c'est que j'ai la conscience de servir les intérêts généraux du pays. Celui-ci a besoin de connaître la situation telle qu'elle se présente exactement, pour mesurer à cet examen toute l'étendue des efforts à accomplir. L'histoire prouve que la France gagne à être instruite de ses lacunes, car elle est aussi prompte à les combler qu'elle est imprudente à les laisser se produire. D'ailleurs, il ne s'agit pas de critiquer l'œuvre d'ensemble qui est admirable, mais de réclamer seulement pour notre marine marchande une meilleure répartition du travail.

Le Comité des armateurs de France ne s'est pas fait faute d'appeler l'attention des autorités sur la gravité de la situation. Il a suivi, avec une anxiété croissante, les mesures auxquelles ont eu recours la plupart des pays maritimes en vue de favoriser l'expansion économique nationale. Seule, la France a été contrainte de demeurer à peu près inactive. Il semble que, jusqu'ici, elle ait assisté presque indifférente à la destruction lente et méthodique de sa flotte marchande.

Les unités disparues n'ont pas été remplacées dans une assez large mesure. Pourquoi? Tout d'abord, il n'est plus possible d'acquérir du tonnage à l'étranger, la plupart des nations ayant interdit, non seulement le transfert du pavillon, mais même la vente des navires. Au surplus, la valeur des unités a atteint des prix insoupçonnés. La tonne de cargo, qui valait en temps normal de 200 à 250 francs, est montée à 1 000 et 1 200 francs. A des prix aussi exceptionnels devraient correspondre des amortissemens équivalens. En effet, cette plus-value n'est que momentanée. Après la guerre, l'entrée en ligne de la flotte commerciale de nos ennemis et des navires alliés saisis ou bloqués, la libération des innombrables unités actuellement retenues pour les besoins des armées entraîneront un fléchissement des cours des frets et des taux d'affrétement; parallèlement, la valeur des navires s'abaissera pour se rapprocher du

taux normal de la période de paix. A ce moment, si l'armateur n'a pas amorti la différence entre le prix de revient et la valeur réelle de ses navires, son capital sera compromis.

En outre, depuis trente mois que dure la guerre, la question du paiement des réquisitions de navires n'a pas encore été réglée. Bien plus, un projet de loi a été déposé qui tend à la réquisition totale de la flotte commerciale et des services des armateurs et de leur personnel. Il est inutile de souligner les inconvéniens, les dangers et les responsabilités que cette nouvelle immixtion de l'État en matière de réquisition pourrait entraîner. Pour l'instant, nous nous bornerons à constater que ce n'est pas par l'extension d'un régime qui a déjà tant affaibli notre industrie qu'on peut espérer la voir se relever. Les armateurs avaient souhaité au contraire que le tonnage réquisitionné fût restreint par l'attribution à la France de 70 000 tonneaux de jauge brute environ sur la flotte de commerce allemande saisie par le gouvernement portugais dès le 23 février 1916. Des communiqués à la presse ont fait état de cette attribution et la déréquisition d'un tonnage correspondant avait même été envisagée au département de la Marine. Il n'en a rien été.

Nos chantiers de constructions navales sont-ils, du moins, capables de nous procurer les navires que nous sommes impuissans à trouver à l'étranger? Oui, certainement, si on leur donnait la main-d'œuvre et les matières premières nécessaires. Le gouvernement s'est préoccupé, en effet, d'ouvrir des crédits pour la réfection de notre flotte. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet non plus que sur celui de la main-d'œuvre qui pourrait, je crois, facilement être résolu par une entente avec le département de la Guerre, mais qui reste secondaire tant que le problème de l'approvisionnement en tôles n'aura pas été résolu.

Ce n'est un secret, hélas! pour personne que l'occupation du bassin de Briey, de nos charbonnages et des principales régions qui contenaient nos hauts fourneaux produisant la tôle commune, nous a mis dans l'impossibilité momentanée de suffire aux besoins de nos chantiers. Chercher à augmenter notre production en exploitant des gisemens nouveaux ou en développant notre puissance d'extraction dans les mines existantes est évidemment un but à rechercher avant tout. Dans cet

esprit les mines de l'Anjou et notre bassin de Saint-Étienne travaillent à force. Des mines nouvelles sont sur le point de produire du minerai en Normandie. Cependant, ce moyen ne constituera, de toute façon, qu'un palliatif tout à fait insuffisant. Où pouvons-nous, dans ces conditions, nous adresser pour obtenir les tôles qui nous seraient si utiles ? Les États neutres sont tellement occupés à construire des navires et ils ont tellement intérêt à ne pas susciter de concurrence dans le domaine maritime que leurs marchés nous demeurent pratiquement fermés. Encore une fois, c'est vers l'Angleterre, notre généreuse alliée, que nos regards doivent se tourner.

Nous ne nous dissimulons pas que la Grande-Bretagne se trouve elle-même aux prises avec de grandes exigences industrielles. Elle doit faire face à la constitution et à l'entretien d'un matériel gigantesque. Elle aussi perd tous les jours des navires au service de la cause des Alliés et elle a le devoir de remplacer ses unités disparues. Je n'ignore pas, en outre, toute l'ampleur de l'aide matérielle que les usines du Royaume-Uni apportent à nos armées combattantes, et il serait peut-être indiscret de lui demander encore d'augmenter l'importance d'un secours dont nous lui sommes si profondément reconnaissans. Ceci est l'affaire de notre diplomatie qui aura le tact de ne solliciter que ce qui peut lui être raisonnablement accordé, et je suis le premier à rendre hommage, à cet égard, à la façon dont notre ministre de la Marine, l'amiral Lacaze, et M. Nail, sous-secrétaire d'État à la Marine marchande, ont conduit les négociations.

Je veux dire un simple mot de ces négociations. Elles ont débuté par une assurance donnée à la Chambre syndicale des Constructeurs de navires, le 7 mars 1916, que « le gouvernement serait disposé à procurer aux chantiers, dans une mesure aussi large que le permettraient les circonstances, du personnel, ainsi que toutes facilités pour l'approvisionnement en matières premières. » Or, malgré une active correspondance, la Chambre syndicale n'a pu encore obtenir satisfaction sur le principe même de livraison des matières premières. Je ne doute pas que le Gouvernement n'ait fait tout ce qu'il était en son pouvoir de tenter, mais nous sommes enfermés dans ce dilemme : nous ne pouvons fabriquer de tôles en France parce que nos territoires sont occupés par l'ennemi et que notre production est absorbée

par les besoins de l'État et nous ne pouvons en commander au dehors.

On nous assure cependant, que, cédant aux nombreuses démarches qui ont été faites auprès de lui, le Gouvernement a pris enfin des mesures pour livrer une certaine quantité de tôles, cornières et profilés, permettant d'abord de terminer les navires sur cale et d'entreprendre, ensuite, les nouvelles commandes faites à nos divers chantiers. Nous applaudissons d'avance à cette résolution et en attendons, avec impatience, la réalisation. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et je me garderai d'incriminer notre Gouvernement, dont le dévouement pour la marine marchande s'est heurté à bien des obstacles.

Le problème doit être envisagé à deux points de vue différens. Ou bien on peut espérer que les usines anglaises seront autorisées à livrer des tôles en supplément du tonnage déjà alloué au gouvernement français, ou bien, faute de mieux, on peut considérer qu'une part sera faite aux chantiers de constructions navales sur le contingent total actuellement importé en France. De toute façon, il est évident que, pour réussir à obtenir quelque chose des autorités anglaises, il est nécessaire de ne leur demander qu'un seul contingent pour tous les besoins de la France quels qu'ils soient. On laisserait aux représentans du Gouvernement français le soin de répartir ce lot pour les ordres à donner et pour les distributions à faire entre les différens consommateurs.

Nous sommes convaincus que l'Angleterre nous accordera le maximum d'acier dont elle peut disposer en notre faveur et qu'elle ne voudra pas nous traiter moins favorablement que les autres alliés.

Même si l'Angleterre ne pouvait pas augmenter le tonnage qu'elle nous attribue, ne serait-il pas possible, cependant, de donner à la marine marchande une portion congrue? Je connais les exigences de la Défense nationale et l'importance de la constitution d'un matériel de guerre abondant pour nos armées et pour celles de nos alliés; mais, enfin, n'y a-t-il pas un intérêt vital pour nous à reconstituer notre flotte? Certains besoins, peut-être moins essentiels, ne sauraient-ils pas fléchir devant l'impérieuse nécessité de réparer les dommages de guerre dont il s'agit? Personne ne peut nier que les vaisseaux de commerce ne jouent actuellement un rôle militaire, voire

comme simples cargos, au même titre que nos instrumens de transports terrestres.

Tous les besoins se tiennent dans un État bien organisé, et ceux de la marine marchande ne doivent pas être oubliés. Si l'on n'y prend garde, à la fin de la guerre nous allons nous trouver avec une flotte appauvrie, épuisée, ayant à soutenir la concurrence de marines étrangères qui, au contraire de la nôtre, se seront renforcées et enrichies pendant les hostilités ainsi que nous venons de l'exposer. Quant aux navires qui nous resteront, ils auront été surmenés par leur service de guerre intensif et beaucoup seront dans l'impossibilité de reprendre la navigation. Sans même attendre la signature de la paix, peut-on nous garantir que le tonnage ne nous fera pas prochainement défaut, si nous ne nous mettons pas en mesure de le reconstituer?

Nous ne saurions signaler avec trop d'insistance le danger de la période d'après-guerre pour la marine marchande française. « Un champ d'activité très large lui sera ouvert, mais elle manquera de l'outillage indispensable pour transporter. Aucun sacrifice, aucun encouragement ne pourront le lui fournir au moment nécessaire. Elle verra donc lui échapper, au détriment de tous les intérêts nationaux, un trafic auquel elle ne sera pas en mesure de satisfaire et dont s'empareront des concurrens plus heureux. Quels efforts ne faudra-t-il pas déployer plus tard pour ramener ce trafic au pavillon français!

« C'est pourquoi l'œuvre urgente et capitale est de travailler dès à présent à abréger le plus possible la période critique de l'après-guerre et à atténuer sa gravité. Pour cela, il faut construire en France le plus grand nombre possible de navires de commerce. Seules les constructions réalisées en temps de guerre pourront être utilisées pour le trafic intensif qui se produira dès la fin des hostilités (1). »

J. Charles-Roux.

(1) Assemblée générale du Comité central des Armateurs de France (9 mars 1917).

UN ÉTÉ A SALONIQUE

AVRIL-SEPTEMBRE 1916

II [1]

7 mai 1916.

Salonique m'est devenue familière et ma vie s'adapte à son nouveau cadre. Après la fièvre et le mouvement perpétuel des premiers jours pendant lesquels j'ai dû voir tant de choses et tant de gens, voici une période de calme relatif qui me permet de mettre de l'ordre dans mes notes, prises hâtivement, chaque soir, et quelque clarté dans mes impressions et mes pensées.

Mes amis de France s'inquiètent de savoir comment on vit à Salonique, dans quelles conditions d'hygiène et de confort, et si les uns s'exagèrent les difficultés que l'on rencontre ici, pour s'installer à peu près convenablement, les autres s'imaginent volontiers que l'on y mène une existence délicieuse, dans une sorte de Riviera où tous les plaisirs sont réunis.

O mes amis, rassurez-vous! Salonique a la prétention d'être une métropole, et elle s'enorgueillit de posséder au moins deux grands hôtels genre Palace, des cafés à l'instar de Marseille, des cinémas où l'on peut voir la suite du drame policier dont on a vu le premier épisode à Paris et le second épisode à Toulon. Salonique a des music-hall que je ne décrirai pas — et pour cause — mais qui ressemblent, m'a-t-on dit, à ceux des petites

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

villes de garnison. Salonique a un restaurant, dans un jardin, au bord de la mer, avec tables fleuries et orchestre de faux tziganes; Salonique a des tramways qui marchent très bien, — quand ils marchent, — un éclairage électrique qui fonctionne très bien, — quand il fonctionne, — une eau excellente qui tarit quelquefois, parce que la population a triplé, mais non pas le débit des sources. Si vous venez ici et que vous désiriez être chez vous, par exemple dans une villa des campagnes, comme font la plupart des officiers, installés en « popotes, » de bonnes dames, grecques ou juives, vous céderont, à un prix élevé, des appartemens meublés avec une apparente richesse, et si l'apparence ne vous suffit pas, c'est que vous serez trop exigeans. Si vous préférez l'hôtel, vous aurez peut-être, comme moi, le plaisir d'habiter parmi des spécimens de mobilier disparates, en attendant les choses superbes que le patron a commandées en France et nous annonce pour l'hiver prochain!... Partout, vous trouverez des sommiers durs, des lits en tôle noire ornés de paysages et de bouquets peints, et la plus fantastique camelote austro-allemande; les domestiques vous parleront, partout, le même sabir zézayant; partout les blanchisseuses vous feront payer très cher leurs efforts pour user votre linge par des empois invraisemblables; partout l'on vous servira la même pitance; l'agneau rôti, l'agneau bouilli, l'agneau frit, et même, comme dit une chanson, l'agneau pourri. Partout, les poissons auront le goût du papier de soie macéré dans l'huile rance; le beurre blême évoquera des souvenirs de chandelle; les courgettes foisonneront implacablement, à chaque repas, et les fruits qu'on vous servira, verts et durs comme des balles, disparaîtront du menu lorsqu'ils arriveront à maturité. Si vous désirez acheter un objet quelconque, des marchands au sourire suave vous répondront avec sérénité : « Missieu, il n'y a pas! » et s' « il y a, » leur sourire se fera plus suave afin de vous extorquer votre bel argent français, — plus 12 pour 100 pour le change!

Vous direz peut-être alors :

« Je connais Salonique, capitale de la Kamelote ! J'achète une étoffe, elle déteint ; un fauteuil, il se détraque sous moi; je commande un dîner, il m'empoisonne; je cause avec des indigènes, ils ne disent jamais la vérité... »

Vous direz peut-être cela et vous aurez raison et tort tout

ensemble, car si la Kamelote règne à Salonique, c'est que nous l'y avons laissée régner. Salonique, grand débouché du commerce autrichien, aurait pu, sans doute, accueillir notre commerce comme elle accueille notre langue et notre littérature. Oui, ces étoffes, ces meubles, ces bibelots sont hideux, cette cuisine est infecte, — mais où sont les magasins français? Quelle cuisinière française consent à s'exiler ici?... Le gérant du Splendid-Palace me déclarait l'autre jour : « Une cuisinière française! Je la couvrirais d'or, je la comblerais d'égards!... » Mais, comme on dit ici, « il n'y a pas. » Il n'y a dans ces hôtels que des serviteurs levantins, doux philosophes, nés fatigués, et dans les boutiques, il y a les vieux stocks de marchandises autrichiennes, bien entamés déjà, et qu'on remplace malaisément, à cause de la difficulté des transports.

Je tâche d'être équitable envers les commerçans de Salonique. Ils nous exploitent. Quels commerçans en n'importe quel pays, voyant la demande dépasser l'offre, au centuple, ne profiteraient de l'aubaine? Leurs marchandises sont affreuses? Cela nous donnera peut-être l'idée de leur en envoyer d'autres, de meilleur goût. Ils ne disent pas la vérité... Parbleu! Où croyez-vous être? Nous sommes en Orient, patrie des fables, où, seuls, les imbéciles disent, tout net et tout cru, ce qu'ils pensent, où le mensonge n'est pas un vice mais une convention, une espèce d'hommage indirect à la finesse de l'interlocuteur...

Les étrangers qui ont un peu voyagé dans le Levant, ne sont pas surpris par la camelote, l'huile rance, les mauvais lits, les discours subtils et fallacieux. Et n'étant pas surpris, ils ne sont pas dupes. Mais les néophytes, les naïfs qui croyaient trouver ici la Grèce antique, clament leur désenchantement. Ceux-là, pleins de réminiscences livresques, et vaguement renseignés sur la géographie économique et politique de la Macédoine, rêvaient de l'antique Hellade ou de l'Orient islamique, de la beauté grecque ou de la langueur orientale. Ils arrivent. Ils sont déçus. Les contours du golfe Thermaïque ont une mollesse bien éloignée du grand caractère architectural de l'Attique. La lumière, blanchâtre et plombée, ne vibre pas sur les choses, comme celle qui dore le Parthénon et tremble, en été, dans une sèche atmosphère brûlante. Les eaux n'ont pas ce bleu de lapis qui se moire de traînées violettes, dans la mer des Cyclades; elles sont glauques de limon, et mal

odorantes. Certes, notre Provence française est plus grecque mille fois que l'humide et lourde Macédoine, plus grecque par l'élégance aride des lignes, la clarté rayonnante, l'esprit et le sourire... Et je n'ai pas retrouvé non plus, ici, le doux et triste charme du pays turc, cette paix funéraire qui tombe des très vieux cyprès sur les petites maisons brunes de Stamboul, sur les turbés de marbre grillagés d'or, et les fontaines peintes d'azur, aux dalles disjointes.

Salonique, c'est la Macédoine, et c'est aussi la Judée. Comptoir, entrepôt, magasin, Salonique n'a pas connu les heureux loisirs qui permettent la libre floraison des arts, et jamais elle n'a lancé des flottes idéales vers les îles chimériques du Rêve. Elle n'a donné au monde ni un poète, ni un poème, ni une statue, ni un grand homme, et, bien qu'elle recèle encore de beaux monumens byzantins, rien dans ses murs ne parlerait à notre âme, si l'écho de la grande voix de saint Paul ne s'y prolongeait, à travers les siècles.

L'Occidental qui débarque pour la première fois éprouve cette déception que j'ai marquée. S'il veut s'instruire, pour mieux juger, il lira tout d'abord, peut-être, un petit *Guide* qui contient des renseignemens d'ordre pratique, un résumé historique très succinct, et enfin certain chapitre qui s'appelle : « Fléaux, calamités, catastrophes, » *(sic)* et qu'on ne s'attendait certes pas à trouver dans une brochure de propagande faite pour allécher les touristes. Il apprendra ainsi que les Grecs, les Romains, les Barbares, les Slaves, les Francs, les Vénitiens, les Turcs ont campé tour à tour dans cette malheureuse ville, qu'ils y ont apporté leur langue, leur religion, leurs lois, leurs mœurs, leurs appétits, et qu'ils y ont laissé chacun sa trace, parmi des ruines. Aucun n'a pu dire : « Je demeurerai ici » avec certitude. Aucun, en abandonnant la riche proie qu'il ne pouvait garder, n'a renoncé au désir de la reprendre. L'histoire de Salonique n'est qu'une longue énumération de massacres et de pillages. Et le *Guide* ajoute naïvement :

« Les menues calamités n'ont jamais épargné Salonique. S'il n'y a plus de grands carnages comme ceux de 904 et de 1185, il reste en partage, à la ville, les divers fléaux du ciel et de la terre. Des ouragans sèment souvent la dévastation dans les campagnes. Des pluies viennent inonder les demeures souterraines, si nombreuses dans la localité, et des bordées de

grêle tuent souvent les passans dans les rues... Épidémies, incendies, tremblemens de terre mettent en fuite les Saloniciens, qui, pour sauver leurs biens ou pour échapper à la mort, vont camper sous des tentes, hors ville, ou se réfugient dans les villages des environs... La peste d'abord, et, à partir de 1832, le choléra sont venus, tous les quarts de siècle, endeuiller Salonique... Elle se trouve sur la route des grands courans qui vont de l'Asie à l'Europe ; c'est ce qui lui vaut le triste privilège d'être hantée par les grandes épidémies asiatiques, qui viennent semer l'épouvante dans toutes les contrées méditerranéennes... Les incendies ont souvent détruit la plus grande partie de la cité et fait des centaines de victimes... Des secousses sismiques, dues pour la plupart aux effondremens qui ébranlent la masse du Rhodope, se renouvellent d'âge en âge et inspirent aux habitans un sentiment horrible d'insécurité et d'effroi. »

Il faut avouer qu'une telle lecture doit glacer l'enthousiasme du voyageur le plus optimiste et le jeter dans les plus étranges perplexités. Puisque la métropole macédonienne est le réceptacle de tous les fléaux, le but de séculaires invasions, le théâtre de révolutions sanglantes, pourquoi est-elle la « ville convoitée » entre toutes les villes de l'Orient, et comment existe-t-il encore des gens qui s'y établissent, en dépit des grandes catastrophes et des « menues calamités ? »

Pour comprendre l'importance de Salonique, l'attrait qu'elle exerce depuis vingt-cinq siècles et les espoirs immenses qui peuvent naître de sa possession, il suffit de regarder une carte. La géographie donne la loi essentielle des événemens que l'histoire a enregistrés. Les grandes routes de l'Europe centrale vers l'Orient passent par la vallée du Vardar, et comme l'a fort bien dit P. Risal dans son remarquable ouvrage, « Salonique est le seuil d'un monde. » Les Bulgares ont rêvé de joindre le Danube au golfe Thermaïque par la ligne ferrée Sofia-Kustendil, à travers des contrées prodigieusement fécondes que leurs paysans, tenaces et durs, sauraient exploiter. Les Serbes préféreraient ce débouché sur la mer au port de Durazzo. La récente domination hellénique n'a pas découragé les ambitions autrichiennes, qui s'associent aux ambitions allemandes pour créer une voie de communication directe entre la mer du Nord et l'Archipel. Salonique, aujourd'hui coupée de son hinterland,

menacée par l'ensablement du port que de vastes travaux pourraient conjurer, redeviendrait, aux mains d'un maître habile et puissant, ce vaste emporium que les Romains avaient voulu, comme principal relais, sur la via Egnatia, entre Rome et Byzance, et plus vaste cent fois, et cent fois plus important que les Romains ne l'avaient pu imaginer. « Elle doit mourir, dit P. Risal, ou devenir une des métropoles du grand trafic mondial. » L'*aurea mediocritas* ne lui est pas permise.

Chaque peuple conquérant ou qui aspire à conquérir se croit capable d'assurer le développement de Salonique. Les Grecs affirment que le triomphe de l'hellénisme s'y est accompli. Les peuples voisins n'en sont pas persuadés, et l'Autriche, par-dessus la Serbie, ne cesse pas de considérer Salonique comme son principal, son éternel « but de guerre. »

Et peu importent, alors, les « fléaux » qui peuvent sévir localement! Ni la malaria, ni le choléra, ni la peste, ni les incendies, ni les tremblemens de terre ne décourageront les amans intéressés de la cité macédonienne. Ce n'est pas un séjour enchanteur; mais ce qu'on lui demande, ce n'est pas des « enchantemens. » L'étranger n'y viendra pas pour son plaisir. On ne va pas se divertir dans une banque, parmi des gens d'affaires et des négocians. Ici, la beauté, l'art, la grâce, la douceur de vivre sont choses secondaires. Le dieu de la cité, c'est l'argent.

Pourtant, le voyageur qui ne s'inquiète pas de trafiquer peut découvrir à Salonique une espèce de charme, et des magnificences naturelles propres à réjouir un peintre.

*
* *

Si l'on remonte la rue Venizelos, entre les cafés et les magasins à la mode, on arrive au bazar couvert qui est presque entièrement israélite et dont les boutiques ferment le samedi. Ici encore, l'abominable camelote surabonde. Les premiers arrivans du corps expéditionnaire ont eu peut-être la chance de trouver des tapis anciens, des armes, des cuivres ciselés, de lourds bijoux cloutés de grenats et de turquoises, des ceintures d'argent massif, et ces toiles crémeuses, d'un grain aussi beau que le crépon, brodées de rouge, de bleu et de noir, qui habillent les femmes macédoniennes. Après sept mois d'occupation, dans une ville où les Anglais paient n'importe quel prix

n'importe quel objet qui leur plaît, les « curiosités » sont devenues rares et les prétentions des marchands sont devenues exorbitantes. Le bazar étale aujourd'hui des lingeries grossières, des tricots, des objets de toilette à l'usage des soldats, des moustiquaires de mousseline froncée, suspendues comme les fantômes de Mesdames Barbe-Bleue, et une profusion de « souvenirs » soi-disant artistiques.

Ce sont des mouchoirs imprimés de drapeaux, des carrés de velours brodés d'or, avec des inscriptions : « A la gloire des Alliés ! », des imageries aux couleurs hideuses, racontant les épisodes des guerres balkaniques, des tapis en jute ou en coton pelucheux, « véritable imitation de simili, » représentant le roi Ferdinand de Roumanie à cheval, entouré de ses généraux, ou l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène. Il y a aussi, dans ce bazar, quantité de boutiques où les juives achètent des robes de satin et de velours rehaussé d'or, des boléros fourrés, des foulards verts, des guimpes de dentelle et des colliers de perles fausses à plusieurs rangs. Ces oripeaux étalés, ces cotonnades, ces cuivres, ces tapis, tout ce déballage affreux quand on le considère en détail, amuse mes yeux, lorsque je le regarde, en passant, dans les ruelles transversales, mal couvertes par une antique charpente que transpercent des rais de jour. L'ombre, le clair-obscur, la lumière, jouent sur les couleurs acides ou violentes qui s'éteignent ici et, là, s'enflamment tout à coup. Une foule bariolée circule ; des figures rembranesques, nez crochus et barbes blanches, s'esquissent dans les logettes sombres. Des femmes masquées de noir, vêtues de *tcharchaf* bruns ou violets, des matrones israélites coiffées de soie vert pomme, de sordides pauvresses, des hommes en complet veston portant le fez rouge des *deunmehs*, des soldats bleus ou khakis, des matelots, des Saloniciennes élégantes, se coudoient, se heurtent, se dévisagent... Et dans l'artère centrale du bazar, de petits ânes pelés, surchargés de ballots, s'effarent brusquement parce qu'un automobile anglais passe, à grand fracas, conduit par un Australien au feutre retroussé, qui mâche une grosse pipe.

*
* *

Au delà du bazar, au delà de cette rue Ignatia qui coupe en longueur Salonique, parallèlement à la rue Bulgaroctone et au quai de la Victoire, on trouve encore des magasins, une foule

nombreuse et bruyante, des voitures, des camions et des soldats... Mais quand on a dépassé la Préfecture, l'aspect de la ville change totalement...

C'est maintenant qu'au voyageur excédé de fausse modernité la vieille Salonique offre le plaisir de la flânerie et de l'aventure, dans ces ruelles presque villageoises dont l'inextricable lacis couvre la colline et se confond avec les débris crénelés des remparts. Je me plais à parcourir ces quartiers juifs et turcs, habités naguère par la riche bourgeoisie et qui sont abandonnés à une population plus modeste ou même, dans leur partie haute, à des familles de réfugiés. Je m'y égare toujours et ne sais retrouver mon chemin qu'en suivant la pente dont la déclivité me ramène forcément vers la ville basse et vers le port. Ces promenades-là ressemblent au voyage de la vie. On ne trouve pas toujours ce qu'on cherche, mais ce que le hasard met sous nos pas peut être plus beau que tous nos rêves. Mon ami P... se souviendra comme moi d'un certain dimanche où, par extraordinaire, il avait un peu de loisir, et où nous allions, de compagnie, vers une église dont il m'avait dit merveilles et que nous n'arrivions plus à découvrir, bien qu'elle fût toute proche. Un Génie malin semblait prendre plaisir à l'escamoter, cette église, et à faire surgir, comme dans un conte oriental, des apparences trompeuses : un cyprès en fuseau sur le ciel, un minaret pâle, une rue entre des jardins où P... croyait avoir passé. Mon ami ne montrait pas trop d'impatience. Il cédait au Génie qui, pour notre plaisir, multipliait les surprises, et nous arrêtait, saisis par le même charme, devant les cimetières musulmans et leurs stèles penchantes qu'on aperçoit, au coin d'une rue, derrière une grille, parmi les figuiers sauvages et les herbes folles. Ailleurs, le Génie nous entraînait dans une église à coupole, Sainte-Paraskevi, ou les Saints-Apôtres dont l'intérieur est comme une grotte d'ombre humide, où luisent vaguement l'émeraude et l'or de mosaïques effacées. Ce n'était pas l'église que nous cherchions, mais peu nous importait, puisqu'elle était ancienne et belle, riche d'inscriptions et de sculptures, et que nous y entendions parler l'âme des temps révolus et des choses mortes. L'âme tragique du présent y parlait plus haut encore, car ces églises de Salonique servent maintenant de logis à des centaines de pauvres gens, moins heureux que les réfugiés de Lembet. Ils vivent là, pêle-mêle,

dans les bas-côtés des nefs, dans les galeries supérieures, chaque famille s'isolant un peu derrière les étoffes bariolées tendues en guise de cloison, couchant sur des nattes, étalant tout ce qu'elle possède en fait d'ustensiles domestiques, vases de terre, casseroles de fer émaillé, vieux bidons de pétrole vides. A Sainte-Paraskévi surtout, c'est un grouillement indescriptible, sous la voûte dégradée que soutiennent d'antiques colonnes aux chapiteaux admirables. Des figures hâves, dont les traits bien dessinés gardent de la finesse et de la noblesse, regardent les visiteurs avec de grands yeux brûlans de fièvre. Des mains esquissent le geste implorateur que les bas-reliefs antiques ont tant de fois reproduit, ce geste de supplication et de caresse qui touche le menton du vainqueur impassible ou de la divinité sereine. Les enfans déguenillés, blêmes, empoisonnés par le paludisme, s'accrochent aux vêtemens de l'étranger, quémandant « un métallique. » Les aïeules accroupies près des berceaux de bois, suspendus par des cordelettes, se dressent tout à coup, montrent les icônes qu'elles ont emportées dans leur fuite comme Énée emporta ses dieux, et racontent leur misère dans un grec ionien, aux intonations plus douces, me semble-t-il, que le langage des Thraces et des Macédoniennes. Et l'on pense, malgré soi, aux chefs-d'œuvre que ferait, avec ce cadre et ces personnages, un romantique ressuscité, un peintre de la mort et de la fièvre, tel le Delacroix des *Femmes souliotes* ou des *Massacres de Scio*...

L'aumône donnée ne satisferait pas ces misérables si elle n'était embellie d'un sourire. Souvent, une des femmes va quérir une fleur, un brin de feuillage, dans les jardinets des environs, et il faut accepter le don qu'accompagnent des paroles de bon augure, et le joli adieu qui évoque la douceur de la vie fuyante, comme pour nous inviter à la cueillir : « Que l'heure te soit belle ! *Hora Kali!* »

« *Hora kali!* » nous disaient les réfugiés de Sainte-Paraskévi. « *Hora kali !* » répétaient les réfugiés des Saints-Apôtres, assis dans le narthex byzantin, groupés dans la cour, sous les arbres verdissans, auprès d'un vieux puits. Là surtout, l'heure était belle. De l'autre côté de la rue, il y avait bien une chose déplaisante entre toutes, c'est-à-dire une prison, une prison close de murailles rébarbatives et de grilles puissantes, gardée par des soldats vêtus de kaki moutarde. Mais c'était une

prison d'Orient. Les détenus, massés derrière la grille, regardaient passer les bonnes gens en promenade, et recevaient même la visite de leurs parens qui causaient avec eux et leur glissaient du pain et des fruits, à travers les barreaux. Prisonniers et réfugiés, les plus dénués de tout bien parmi la population de Salonique, voisinaient ainsi, malgré les gardes peu féroces, et goûtaient le bienfait suprême qu'est la tiède fin d'un jour de mai. « *Hora Kali!* » Il y a la guerre qui dévaste le monde ; il y a un inexprimable déchaînement d'horreurs, d'imbécillité, de souffrance et de haine... Et ceux qui sont là ont tout perdu ! Mais les grenadiers rougissent, les rosiers ploient sous les fleurs, les cigognes claquent du bec, joyeusement, sur le minaret ; les filles sont désirables malgré leur misère, et puisque aujourd'hui est si clément, à quoi bon penser à demain? L'heure est belle... *Hora Kali!*

Et les minutes coulaient, et déjà le soleil plus oblique prenait ces reflets d'or qui animent le bistre des vieux murs et les couleurs des façades peintes. Un silence quasi crépusculaire baignait de douceur les rues montantes, au pavage chaotique, les maisons d'aspect vétuste et pauvre, badigeonnées en bleu de lessive ou en lilas rosé. Les magasins, plus rares, se faisaient plus humbles : c'étaient des boutiques d'artisans ou de petits commerçans, auberges ou cafés, installant sous les platanes des carrefours leurs tables basses qui supportent de lourdes carafes embuées, les verres de mastic, les assiettes minuscules remplies d'oignons et de pimens en tranches, et le pot de basilic embaumé. C'étaient les *bakals*, qui vendent les poissons séchés et les olives noires, les fromages durs et les poivrons écarlates, et ces melons d'eau jetés à même le sol, par douzaines, comme des cruches vernissées de vert glauque et de jaune vif. Au loin, nasille un phonographe. Des enfans jouent. Un chat, tout en pattes, oreilles et queue, rampe sous une palissade, fuyant un chien fauve aux yeux sanglans, aux crocs de loup. Au seuil des maisons, des Juives grasses, vêtues de soies brodées et de boléros bordés de fourrure, la gorge moulée en double coupe dans la guimpe de dentelle, avancent leurs têtes curieuses, coiffées de la toque ronde et du foulard vert. Parfois, nous rencontrons des figures bibliques, belles de cette beauté orientale particulière à la vieillesse, que Rembrandt a su découvrir dans les ténèbres du ghetto, et qu'il a touchée d'un

rayon magique. Elle prend ici un caractère imprévu, étrange, une majesté qui fait songer aux patriarches, à Jacob, à Laban, au roi Abimélech. Le Juif jeune, employé ou commis, vêtu à l'européenne, ne soutient pas la comparaison avec les hommes des races occidentales. Il est trop souvent malingre et fatigué, et son visage intelligent, au teint terreux, exprime l'usure de sa race. Chez ceux qui ont conservé le costume ancien et les traditions, chez ces Israélites en long caftan fourré et robe d'indienne, ceints de larges ceintures, coiffés d'une sorte de turban, la vieillesse ennoblit le type accentué, fait saillir le caractère énergique du profil, adoucit les lignes dures par le ruissellement somptueux d'une longue barbe argentée.

...Le spectacle de la rue nous séduisait tellement que nous avions oublié tout à fait l'objet de nos recherches premières, et c'est alors que le Génie moqueur fit apparaître devant nous, — trop tard pour que nous puissions la visiter, — l'église de Saint-Démétrios, qui élève dans le ciel bleu, près d'un haut cyprès noir, son minaret pâle et pur comme un lis fermé et sa coupole taillée à pans, d'un rouge de rose mourante...

***

Je ne suis pas venue à Salonique pour y contempler la nature et chercher les traces du passé sur les ruines. Si je me laisse séduire par la beauté des choses et si ma curiosité s'attache aux caractères et aux mœurs d'une population étrangement composite, ce qui m'intéresse, par-dessus tout, c'est l'œuvre de la France, cette œuvre éducatrice, secourable, *pacifique*, que je vois se développer complètement avec l'œuvre guerrière. Cette œuvre a pour champ d'action les hôpitaux, les camps de réfugiés, et même ces espaces déserts où nos territoriaux grisonnans tracent des routes, selon la tradition romaine, drainent les eaux stagnantes, et fécondent la terre hostile. Elle s'exerce aussi, depuis longtemps, dans le domaine spirituel, par la vertu de la langue et l'influence des livres; elle tend à devenir de plus en plus active et efficace dans le domaine industriel et commercial.

Cette œuvre si vaste, je peux la comprendre. L'œuvre militaire, je ne peux que l'admirer, sur la foi des gens compétens. J'ai eu l'honneur d'être reçue par le général Sarrail et je n'ai qu'à me louer de sa bienveillance. Ce serait mal la reconnaître

que de prodiguer ici des jugemens sans autorité sur un sujet difficile et grave auquel une femme n'entend rien.

De même j'aimerais dessiner ici, en quelques traits, la silhouette du général Sarrail, mais je ne crois pas qu'il lui soit très agréable d'être portraicturé en pied pour la centième fois. Il a dû éprouver quelque agacement à lire, dans tous les journaux de Salonique, qu'il ressemblait autrefois à Henri IV, — lorsqu'il portait la barbe, — et qu'il ressemble maintenant à un maréchal du XVIIIe siècle. Ces sortes de complimens ne plaisent qu'à demi à un soldat qui est le moins apprêté et le moins snob des hommes, et nullement préoccupé de l'effet qu'il produit. Je dirai donc tout simplement que le général Sarrail a une belle allure militaire, et que sa physionomie ne saurait passer inaperçue. On n'oublie pas ce visage aux traits fermes et fins, au teint coloré de vie ardente, que les cheveux blancs ne vieillissent pas et qu'éclairent deux grands yeux bleus, très bleus, parfois rieurs, et qui ne sont pas précisément tendres lorsque le général est mécontent.

La voix est brève et le geste sec; le ton volontiers ironique. Cependant, toute cette sécheresse apparente ne décourage pas les sympathies. Elle est peut-être voulue et nécessaire. Sans doute dérobe-t-elle une sensibilité qui se défend et une bonté qui se révèle à travers les brusqueries et les boutades.

Sarrail est populaire ici. On admire qu'il ait pu, dans les circonstances les moins favorables, conduire sa trop petite armée, accomplir une retraite méthodique, organiser ce chef-d'œuvre qu'est, — au dire des gens compétens, — le camp retranché de Salonique, et cela en dépit du climat, du terrain, des Bulgares... et des Grecs. L'armée d'Orient tient en estime et en affection ce chef dont elle apprécie les vertus militaires, qui a courageusement assumé une tâche difficile entre toutes, et de si pesantes responsabilités.

Le général s'est installé, provisoirement, au Lycée français, et c'est sa présence qui valut à cet estimable établissement l'honneur d'une attaque allemande par la voie des airs. Des avions ennemis, il y a quelques semaines, firent une incursion sur Salonique, — ce qui n'alla pas sans dégâts et morts de nombreux civils, sujets du roi Constantin. — Les bombes encadrèrent le Lycée. Mais comme le Lycée n'abrite pas seulement des militaires, il est possible que Sarrail prenne un autre logis, d'ici

peu, afin d'assurer aux pupilles de Dame Pédagogie une sécurité dont pour lui-même il n'a cure.

Le Grand Quartier Général est tout à l'opposé du Lycée français, et voisin du port. Il occupe un vaste bâtiment, dans la rue de Salamine, rue assez courte et plutôt large, bordée de hautes maisons modernes, formant arcades, comme celles de notre rue de Rivoli. Les automobiles militaires y stationnent. Il y a, du matin au soir, un va-et-vient continuel d'officiers français et anglais, et même d'officiers serbes, — bien que l'armée serbe commence seulement de débarquer et cantonne assez loin de la ville. Bureaux d'état-major, bureaux de la marine, bureaux de tous les services qui pourvoient aux besoins d'une armée, tous se sont installés dans cette rue, où, plus sûrement que dans la rue Venizelos, on peut voir défiler les « grands chefs » et leurs satellites de moindre importance.

Je ne connais pas beaucoup ce monde militaire qui me déconcerte et m'intimide un peu, bien que j'y aie trouvé toujours l'accueil le plus courtois. Mais je sais le prix du temps et j'aurais scrupule à prendre celui des soldats qui doivent ici travailler pour la France. Les personnes qui ont pu, dans leurs momens de liberté, m'aider de leur expérience ou de leurs conseils, savent que je leur en suis très reconnaissante, et ils savent aussi que, bien souvent, je n'ai pas voulu en user de peur d'en abuser, et que je me suis imposé à moi-même la plus grande discrétion.

*
* *

Un de mes plus émouvans souvenirs, c'est la promenade que je fis, dans le camp retranché de Salonique, avec le meilleur des guides, celui qui peut tout voir et passer partout. Cette promenade, que des circonstances imprévues prolongèrent jusqu'aux premières lignes, me donna, mieux que toutes les cartes et tous les récits, une idée du pays macédonien. C'était quelques jours après le raid du Zeppelin : ce début de mai avait encore sa douceur printanière, malgré le soleil déjà cuisant et les orages qui menaçaient. Je revois, au sortir de Salonique, bien après les faubourgs et les agglomérations militaires de Zeitenlik, la route de Monastir se dérouler, dans une plaine basse, très verte, et le Vardar se traîner lentement parmi les joncs épais et les saules. Où nous avons passé exactement, je ne saurais

le dire, n'ayant pas le sens topographique très aiguisé. Je me rappelle les lignes et les couleurs des paysages, les plus petits incidens de la journée et tous les détails de la conversation, mais il me serait impossible de reconstituer l'itinéraire, je l'avoue avec une humble confusion. Je sais seulement que nous traversâmes des campemens, des espaces de terrain absolument désolés, où s'élevaient les baraques et les tentes d'une escadrille, où des avions au repos étendaient leurs ailes peintes de cocardes, comme des insectes géans, endormis par la chaleur, sur la brousse. Ailleurs, il y avait des parcs d'artillerie avec des canons tachetés de couleurs bizarres, couleur de terre, couleur d'herbe, couleur de boue et de marais, et des masses de caisses posées les unes sur les autres, et des quantités inouïes de sacs pleins de sable, qui semblaient les moellons apparens d'un mur. Tout ce qui compose le « ménage » d'une armée s'étalait ainsi, donnant une double impression de puissance et d'ordre, d'abondance prodigieuse et de soin méticuleux dans le détail, parce qu'il y a beaucoup de choses, dont beaucoup sont des choses énormes, redoutables, et que toutes sont arrangées d'une façon méthodique, comme nous avons coutume d'arranger les choses usuelles, petites, innocentes, comme des enfans très ordonnés arrangent leurs jouets quand ils ont fini de s'en servir. C'est peut-être une sensation de femme, qui fera sourire les gens du métier, mais, vraiment, les avions, les canons, les voitures, les caisses, les tentes, et les milliers de sacs de terre, cela ressemble à des jouets que des enfans de Titans auraient placés, bien en ordre, sur la plaine.

Parfois, on ne voit plus rien ni personne, excepté la mousse qui verdoie à l'infini et la route qui poudroie au soleil. On ne sait plus si des armées sont voisines et s'il y a la guerre, à quelques kilomètres de là... Mais avec un peu d'attention, je reconnais le dessin des tranchées qu'on me montre, tranchées désertes qui n'ont jamais servi et ne serviront jamais, on peut le croire, puisqu'elles tracent la ceinture de protection autour du camp de Salonique dont nos ennemis sont bien éloignés. Les fils de fer barbelés, noués à mailles serrées, étendent leurs immenses réseaux, d'une largeur extraordinaire, sur les fonds de la vallée et les pentes des collines, et simulent des champs très lointains de lavande, d'un doux bleu mauve ou d'un gris cendré. Des abris pour les canons lourds se dissimulent sous des

branchages ; des refuges contre les bombardemens aériens sont préparés où cela est nécessaire, et l'on sent bientôt que cet air de solitude et de désolation n'est qu'une apparence; ou qu'une pensée habite ce désert, le domine, l'asservit, et fait couver mille possibilités de défense et de victoire, incompréhensibles pour le passant, mille forces invisibles qui se révéleraient sur un mot du chef et que l'ennemi éprouverait dans leur puissance imprévue.

Nous avons dépassé le camp retranché qui était le but de notre promenade, et je m'étonne que nous ne retournions pas à Salonique. Certaines circonstances ont modifié le projet primitif de ceux qui dirigent cette excursion pleine d'imprévu. Il paraît qu'on ne pourra peut-être pas déjeuner. Cela m'est bien indifférent. Mes guides prétendent qu'on déjeune toujours, bien ou mal, tôt ou tard. J'en accepte l'augure, et je me fie à notre bon destin.

Nous avons fait halte plusieurs fois. La première fois, c'était tout près d'un lieu singulier qui s'appelle Avret-Hissar, et qu'on aperçoit de très loin. Imaginez, dans la monotonie de la vallée marécageuse, un piton bleuâtre portant, haut sur le ciel, un vieux donjon écorné et troué à jour, comme on en voit en Limousin et en Quercy. Au bas du piton, un ruisseau coule, signalé par des bouquets d'arbres. Des artilleurs cantonnent, et leurs chevaux s'ébattent dans l'herbe plus fraîche et plus drue... Un arrêt, puis on repart, et le pic au donjon est derrière nous... Un peu plus tard, le bruit du canon qu'on entend, par intervalles, devient plus distinct. De grandes montagnes violettes, aux plans superposés, où le soleil éclaire des places verdâtres, barrent toute la largeur de l'horizon, au delà d'un lac qui scintille. Des nuages qui se déplacent avec lenteur traînent des écharpes bleues sur toute la chaîne hérissée, hostile, coupée de défilés obscurs. Mes compagnons regardent ces montagnes qu'ils ont franchies naguère et ils me disent :

— Ces crêtes que vous voyez, c'est la Serbie...

La route devient plus difficile. A certains endroits, elle n'est guère qu'une piste creusée d'ornières profondes, où l'automobile tangue terriblement. Nous arrivons au village de K..., un village sans habitans, dont les pauvres maisons portent les marques de la dernière guerre balkanique. La petite église qui est, je crois, du rite bulgare, dresse un campanile tout pareil à

un minaret, que surmonte un large nid de cigognes. Un grand oiseau noir et blanc, perché sur une patte, dans une attitude de méditation philosophique, surveille la couveuse dont on aperçoit le bec pointu et les ailes repliées. Un porche, en forme d'auvent, soutenu par des piliers, précède l'entrée de la nef. J'ai tant de soleil dans les yeux et la chaleur de midi m'a tellement pénétrée, que l'ombre et la fraîcheur de l'église me saisissent brusquement. Je ne distingue rien, tout d'abord, pendant que je mets en hâte mon manteau sur mes épaules. Mais l'église délicieusement obscure semble peu à peu s'éclairer, à mesure que mon œil s'accoutume aux demi-ténèbres transparentes. C'est une bien modeste église, analogue à celles qu'on trouve dans nos villages de France, antique, basse, éprouvée par le temps, plus éprouvée par la barbarie des hommes, et déserte maintenant, désolée, vide de ses fidèles, vide de ses lampes, vide de prières et de chants, vide de son Dieu qui n'y descend plus à la voix du prêtre, dans le pain et le vin consacrés. Il y a des mois et des mois, des années peut-être, qu'on n'y célèbre plus d'office. Sur les dalles verdies par l'humidité, d'où suinte une odeur de cave, des objets de toute sorte traînent. Dans la galerie supérieure, le général B... a installé ses cantines et son petit lit de camp. Mais d'où vient cet espèce de rayonnement qui émane des murs, des boiseries, de l'iconostase, sous la charpente apparente du toit, finement rayée de solives? Dans ce crépuscule éternel, dans cette atmosphère de puits, une ardeur couve, un feu riche et sourd s'allume, une splendeur mal éteinte se révèle lentement. L'église paysanne, brune au dehors et nue comme la coque de la grenade, contient le fruit vermeil d'un art très ancien, détaché du grand arbre mort de Byzance.

Tout l'intérieur est sculpté et doré; de grosses guirlandes, feuillage, fleurs et fruits, dont l'or par endroits rougit et s'écaille, courent sur la haute cloison de l'iconostase, et cette cloison est entièrement tapissée de pieuses peintures, de petits panneaux de taille égale, où des personnages sacrés, dans leurs poses hiératiques fixées par la tradition, me fascinent avec leurs larges yeux d'idoles. Toutes les Vierges ont le visage en amande, les sourcils obliques, le nez aquilin, la bouche serrée et triste, un style qui me fait penser à certaines figures japonaises ou aux primitives madones siennoises. Toutes, presque sans corps, spiritualisées par l'incorrection volontaire

du dessin, ont moins de relief que leur vaste auréole, massive et ciselée comme le plat où repose la tête du Baptiste. Elles offrent à l'adoration d'une foule absente des Jésus chétifs et sérieux, vêtus d'outremer et d'émeraude. Sur les petits panneaux, la cour des Anges, des Apôtres, des Prophètes et des Bienheureux s'aligne. Voici saint Élias et saint Démètre, sainte Hélène et sainte Catherine, saint Paul, saint Georges vainqueur du Dragon, et voici les deux saints Jean, parfois confondus en un personnage unique, long, chevelu, couvert de peaux de bêtes, qui porte une tête coupée et nimbée dans un bassin, et déploie, sur fond d'or, deux grandes ailes aquilines, nervées de feu et de pourpre obscure.

Les cierges, qui ont si longtemps brûlé devant ces icônes, ont enfumé les couleurs éclatantes, et pleuré sur le vernis embué de longues larmes de cire. Les antiphonaires sont sur les lutrins et il y a des missels intacts sur les bancs disloqués. Que peuvent bien penser nos soldats, ces paysans de France, que le flot de la guerre a poussés jusqu'ici, que peuvent-ils penser des figures étranges qui les contemplent, « bons dieux » macédoniens, si différens des tendres Vierges, des saints naïfs et bienveillans qu'on trouve dans nos sanctuaires campagnards? Ils n'en pensent rien, probablement, sinon que ces images-là n'ont pas l'air très catholiques, qu'on ne peut pas leur raconter bien librement ses affaires de cœur et de conscience, mais qu'après tout, ce sont des « bons dieux, » qu'on ne doit pas offenser leur majesté solitaire, en qui résident des puissances de bénédiction ou de maléfice. Ils sont sacrés par toutes les prières qui sont montées vers eux, dans la crainte, le deuil ou l'amour.

Nous continuons notre course vers la muraille bleue des monts. On distingue très bien les ballons-saucisses, celui des Bulgares et le nôtre, qui surveillent l'étendue de la vallée et des lacs, et les contreforts des montagnes qui dominent nos premières lignes. Il est une heure après midi quand nous touchons au but. Encore un village détruit, encore des maisons crevées et disloquées. Quelques-unes tiennent, à peu près, sur leurs murs de terre, et c'est là que le colonel du *** s'est installé, avec ses zouaves et ses légionnaires. Un coup de téléphone lui a annoncé notre visite, et tout est prêt pour nous recevoir.

Ce colonel S..., — dont on m'avait parlé, à Salonique, comme d'un « personnage endiablé » plein d'entrain, de gai courage et

d'imaginations imprévues, — est un grand Méridional, du type sec, qui a gardé de sa Gascogne natale toute la verve et un peu l'accent. Il a mis une certaine coquetterie à nous offrir un déjeuner tout à fait convenable et délectable, un déjeuner avec nappes et serviettes, fleurs sur la table et menus illustrés par un artiste du régiment. Moins d'une heure a suffi pour réaliser des merveilles. A la vérité, la salle à manger était d'un style bizarre, avec des murs en terre, un toit décoré par les araignées, une fenêtre raccommodée avec du papier, et un mobilier de fortune : lit de camp, table de tréteaux, nappe faite d'un drap, serviettes-éponges à chiffre rouge. Les fleurs ne devaient rien à l'art des fleuristes. C'étaient des coquelicots et des orchis, des mauves et des graminées, cueillies parmi les décombres. Les mouches ne manquaient pas à la fête, et l'on m'avertit, charitablement, — ou malicieusement, — que d'autres insectes, peut-être... Je frémis ! mais quoi ! la « vermine de guerre » se porte beaucoup, cette année, et les dames les plus délicates en parlent sans périphrases... Craintes vaines ! Les sales petites bêtes bulgares ne me révélèrent pas leur existence, et le repas improvisé fut des plus aimables.

Du retour à Salonique, je conserve le souvenir d'une chaleur brûlante, de cahots et de sursauts continuels sur des routes qui s'effritent en poussière que le vent soulève... Et voilà le récit très sincère de cette « visite au front » qui n'a rien eu de mélodramatique, et dont je ne saurais tirer des effets pour émouvoir mes amis, car les Bulgares m'ont enlevé une belle occasion de recevoir le baptême du feu... J'aurais tant voulu savoir si un obus m'aurait fait peur, — un seul petit obus qui, bien entendu, n'aurait fait de mal à personne !...

*
* *

Mai 1916.

Une immense salle de cinéma, pleine de petits garçons et d'adolescens, qui font un brouhaha terrible, avant de s'asseoir devant l'estrade drapée aux trois couleurs, et l'écran tout sombre encore. Ces gamins rient, jasent, s'interpellent. Ils sont environ cinq cents. Grecs, Israélites, un peu Serbes, un peu Bulgares, un peu Turcs, races pures et races mêlées, ils représentent parfaitement la bizarre population salonicienne. Leurs religions sont aussi diverses que leurs origines. Orthodoxes,

juifs, musulmans, catholiques, élèves des Lazaristes, élèves de l'Alliance israélite, élèves de la Mission laïque, élèves des écoles *deunmehs*, le Service cinématographique de l'A. O. les a réunis dans cette salle, pour leur montrer des films pris sur le front de France et sur le front macédonien. Et ce qui constitue, pour moi, l'intérêt de cette fête scolaire, c'est que tous ces enfans, s'ils font du tapage, le font en français !

Oui, tous. C'est en français qu'ils se chamaillent; c'est en français qu'ils répondent aux remontrances de leurs maîtres, et quand, tout à l'heure, je m'adresserai à eux, il me faudra un effort pour ne pas me croire dans une salle parisienne. Mes auditeurs parlent français, écrivent, lisent, étudient en français, quelles que soient leur race et leur foi religieuse. Et il y en a huit mille comme cela, huit mille garçons et filles, élevés dans les écoles saloniciennes et nourris de la pensée française.

On m'a demandé de leur faire une conférence, — ou plutôt deux causeries familières, car aux cinq cents garçonnets succéderont cinq cents petites demoiselles israélites, catholiques, orthodoxes, etc. J'ai accepté avec plaisir, mais avec la ferme intention de ne pas les ennuyer, ces pauvres enfans, par des considérations politiques et morales...

Je vais donc, tout simplement, leur raconter « ce que la guerre apprend aux enfans de France, » c'est-à-dire comment vivent, pensent et sentent nos petits Français depuis deux ans, comment leur existence a été modifiée par les événemens dont ils subissent le contre-coup, et quelle sorte de souvenirs et d'enseignemens ces années de guerre laisseront dans les âmes de nos garçons et de nos filles.

Quand on s'adresse à un auditoire composé d'élémens divers, il faut songer, avant tout, aux gens les moins instruits, et, quand on parle à des enfans, il faut faire en sorte que les plus jeunes puissent comprendre. Il ne s'agit pas de « parler bébé, » mais seulement de bien choisir les mots. C'est quelquefois une difficulté pour un professeur. Ce ne peut pas être une difficulté pour une femme qui a causé, beaucoup, avec ses propres enfans. Et je n'ai eu qu'à me rappeler le temps, — qui me paraît bien proche, — où mon petit garçon à moi me faisait raconter Samson, Goliath, Ulysse, les Sirènes et le Cyclope !

Et c'est à lui que je pense, à ce petit garçon d'hier qui est presque un homme puisqu'il va être soldat, au prochain appel. Je ne peux m'empêcher de parler de lui, à mon public, — et voilà que le public manifeste aussitôt une sympathie débordante. Les gamins qui sont là me sentent plus près d'eux. Ils veulent tous que je sois avec eux « comme avec mon petit garçon. » Et c'est très facile !

D'autant plus que la conférence n'a rien, plus rien du tout, d'une vraie conférence. Mes auditeurs répondent tout haut quand je les interroge, et ils expriment leurs sentimens francophiles avec une chaleur croissante. *Nous* parlons de ces enfans qui ont remplacé leurs pères auprès des mamans solitaires et endeuillées, des petits boys-scouts, — « Nous en avons aussi à Salonique, madame ! » — des orphelins réfugiés de Belgique et du Nord, pareils à ces pauvres Serbes que l'on peut voir ici même, et à ces malheureux enfans grecs qui habitent Lembet et les vieux quartiers.

Je n'oublie pas les aventures des poilus en herbe qui fuirent leurs familles pour « aller au front, » et qui se battirent comme des hommes, lorsqu'ils ne furent pas rattrapés, à temps, par les gendarmes et rendus à leur mère éplorée. Et je raconte aussi les jeux nouveaux qui sont le simulacre de la guerre, les soldats de plomb, les aéroplanes en papier, les canons de 75 qu'abrite un caillou, les petites filles déguisées en infirmières... Et comme toute une philosophie tient quelquefois dans un croquis de Poulbot, j'essaie de montrer, dans les jeux, dans les boutades, dans les attitudes et les réflexions de nos enfans, la leçon de la guerre, la puissance des exemples paternels, et comment le fils d'un patriote et d'un soldat devra être un tout autre homme que le fils d'un homme faible et lâche.

Ce n'est pas faire l'apologie de la guerre... Rien n'est plus contraire à ma pensée ! Mais il y a des vérités élémentaires qu'on ne saurait trop répéter, en ce pays où trop de gens, par couardise et par intérêt, font chaque jour l'apologie de la servitude.

Avec les petites filles, il faut changer de manière et prendre un ton plus doux. Elles sont arrivées en masse, ces charmantes petites, après le tumultueux départ de leurs frères. Voici les élèves des Sœurs qui se rallient aux cornettes blanches, les jeunes filles du Cours secondaire et les écolières portant le

chapeau de paille à ruban noir de l'Alliance israélite universelle. Il y a, aux premiers rangs, un parterre de mioches entre cinq et sept ans, toute une floraison de mignonnes figures et de grands yeux levés vers moi. Petites filles de Salonique, j'ai eu deux petites filles, et c'est à elles que je veux penser, comme j'ai pensé à leur frère lorsque vos frères m'écoutaient. Mes petites filles ont grandi. Elles n'ont pas besoin qu'on leur commente les leçons de la guerre ; mais, si elles avaient encore votre âge, je ne leur parlerais pas autrement qu'à vous. Je leur dirais toute la souffrance qui peut atteindre une enfant, parmi la souffrance immense du monde, et le bien que deux petites mains peuvent faire, et la douceur qu'un tendre petit cœur peut épancher sur les blessures et sur les deuils. Je leur montrerais nos « tricoteuses » innocentes, travaillant pour les soldats inconnus, les marraines, fées puériles, préparant les étrennes du poilu, dans toutes les écoles de France, et les sœurs aînées qui remplacent la mère auprès des petits, et les paysannes de dix ans qui bèchent le jardin et soignent les bêtes, en écoutant au loin le bruit du canon, comme Jeanne d'Arc, enfant, écoutait les voix des Saintes.

Et puis, je cède la place aux personnages muets, si éloquens par leurs gestes et leurs attitudes, qui vont défiler sur l'écran. Le piano joue les hymnes des Alliés ; les images mobiles surgissent et passent : c'est une revue en Artois ; ce sont des cavaliers marocains en Belgique ; c'est le général Sarrail visitant une tranchée. Enfin, — comme le bouquet d'un feu d'artifice, — c'est la sensationnelle vision du Zeppelin abattu aux bouches du Vardar, vision saluée par des « hourras » de dérision. Les enfans saloniciens savent ce qu'a coûté à leur cité la première visite de cet engin maléfique.

***

— Vous vous croyez quitte envers nous, pour aujourd'hui ! me dit un des organisateurs de la fête enfantine. Pas du tout. Ce soir, à neuf heures, nous donnons une autre séance en plein air, aux environs de Salonique, pour divertir un peu de vieux territoriaux, des « pépères » qui ont le cafard. Le commandant du *** vous invite. Vous ferez une troisième causerie !

— A des « pépères ? »

— Excellent public. Ces braves gens comptent sur vous.

Ne contristons pas les « pépères! » J'irai où l'on voudra.

...Je n'ai pas fait un long voyage. Un quart d'heure d'automobile, dans la claire et douce nuit, sous la lune un peu voilée. Des terrains vagues, des baraquemens, des tentes, un écran de cinéma qui fait un carré lumineux, une foule bleuâtre, indistincte, d'hommes groupés assis sur des bancs ou à même le sol. Le commandant m'accueille, me remercie et m'invite à monter sur un banc, parce qu'il n'y a pas d'estrade et pas de table. Je monte sur le banc. J'ai peur de tomber et peur de parler. Tous ces soldats perdus dans l'ombre m'intimident plus que ne m'a jamais intimidée un public parisien. Je ne suis pas libre comme je l'étais, dans l'après-midi, avec les enfans des écoles... Qu'est-ce que je vais leur dire, à ces « pépères? » Ils doivent avoir horreur des phrases, du faux lyrisme, des rengaines, des sentimentalités creuses dont on a, trop souvent, saturé les soldats... Ma foi! au petit bonheur! Je ne chercherai pas longtemps un sujet à traiter. A ces vétérans de l'exil, qui ont fait la campagne des Dardanelles et la campagne de Serbie, qui attendent à Salonique, depuis plusieurs mois, la reprise des opérations militaires et n'ont jamais bénéficié d'aucune permission, je raconterai tout bonnement « comment l'on vit en France, » comment la guerre a modifié plusieurs fois, en sens divers, l'existence des familles, des femmes, des vieux parens. Je raconterai Paris aux Parisiens, et le village aux paysans; je leur dirai ces anecdotes, prises dans la vérité quotidienne, qui illustrent un récit comme des images en couleurs et restent dans le souvenir : la femme que j'ai vue, un matin d'automne, en Languedoc, debout au milieu d'un champ labouré, guidant la charrue et tenant l'aiguillon comme un sceptre; celles qui portent crânement le petit bonnet de police des contrôleuses, dans les tramways ou dans le Métropolitain; la « commise, » l'ouvrière en munitions, l'institutrice de vingt ans qui remplace l'instituteur et mène une classe de quarante gamins; les infirmières ,les « volontaires » des cuisines populaires, des refuges, des ouvroirs, enfin, la plus modeste, et la plus effacée, mais non pas la moins méritante : la jeune mère qui garde le foyer et veille sur les berceaux, celle qui n'a pour œuvre de guerre que de maintenir ce qu'elle créa au temps de paix, mais qui lutte contre les difficultés accrues, contre la tristesse de la solitude, contre les déprimans conseils de l'ennui; la femme

dont on ne parle pas dans les journaux, qui ne recevra aucune récompense, qui est à la peine, cependant, et ne sera à l'honneur que dans le cœur de son compagnon, la femme à laquelle tous ceux qui m'écoutent donnent un nom différent, et que chacun évoque avec son visage et sa voix, la Française lointaine, mère, sœur, épouse, amante, amie, celle qui attend et qui attendra, fidèle au poste, jusqu'au bout.

Après, quand je suis descendue de mon banc, un peu tremblante, quelques soldats s'approchent. Ils tiennent à me dire leur impression. Ils ont eu plaisir à voir une femme de leur pays et à l'entendre parler de leurs femmes. Au moins, c'est bien vrai, tout ça?... Le moral des civils est bon encore?... Les absens ne sont pas oubliés?... C'est qu'il y a des gens qui racontent, qui écrivent, qui colportent des choses... des choses...

— Quelles choses?

— Des choses qui ne font pas plaisir... D'abord, on nous traite d'embusqués...

Cette injustice les exaspère. Ils sont en Macédoine, et non pas à Verdun, c'est un fait! Mais la plupart préféreraient être à Verdun, sur le sol de France. Ils sont de la race qui, plus que toute autre, souffre de l'exil. La Macédoine leur paraît un affreux pays, qui ne dit rien à leur esprit, rien à leurs sens, rien à leur cœur, et qui est aussi étranger que la Chine.

Ils ont la tenace inquiétude de ce qui se passe là-bas, au bout de la mer, chez eux.

— Toutes les femmes ne sont pas sérieuses comme vous le dites... On reçoit des lettres qui font du mal...

Un officier m'a expliqué, l'autre jour, que les dénonciations, souvent anonymes, venaient troubler ses hommes, petites infamies qui peuvent causer de grands maux, basses vengeances d'âmes basses.

— Voyons, dis-je, vous le savez bien : quand une femme se conduit mal, tout le monde en parle et non pas sans exagération. Mais deux cents femmes qui restent chez elles, qu'on ne voit nulle part, qui ne font aucun bruit, il n'en est jamais question, on croirait qu'elles n'existent pas...

— C'est vrai, tout de même...

Pauvres soldats exilés! Il est trop certain que tous n'ont pas les mêmes raisons de quiétude. Si j'ai pu les réconforter, si

j'ai rendu hommage, devant eux, à tant de braves et douces femmes qui méritent la confiance des absens, je ne m'abuse pas sur les tristes effets d'une longue guerre. Et le devoir des femmes m'apparaît si clair et si net, que je voudrais les convaincre, elles aussi, de cette responsabilité qu'elles portent et de la laideur de certaines faiblesses qui, peut-être excusables, en d'autres temps, sont aujourd'hui criminelles.

*
* *

Mai 1916.

Une musique très vague semble naître dans le silence. Je m'éveille. Un fil de jour bleu glisse entre les rideaux. Aucun bruit dans la maison. Aucun bruit dans la petite rue.

Ai-je rêvé? La musique errante au lointain de l'aube dessine une ligne mélodique qui se précise en se rapprochant. Une faible sonorité cuivrée a frémi, comme une onde mourante dans la fraîcheur fluide du ciel. Puis les notes d'un chœur s'élèvent, rythmées au pas d'une troupe en marche.

J'entr'ouvre les persiennes sur le balconnet. La rue est presque déserte, baignée d'air mauve, et toutes les choses, humides encore de la nuit, semblent neuves et ravivées. En face de moi, sur la terrasse d'une maison, trois matelots anglais sont assis, jambes nues et pendantes. En bas, deux soldats grecs forment un groupe avec des pêcheurs aux larges culottes noires, qui portent à la main une petite ancre de fer et sur l'épaule deux longues rames.

Ils écoutent. Ils attendent. Le quai, au bout de la rue, est vide, et sur l'eau d'un bleu céleste, que nul vent ne ride, où quelques reflets de bateaux noirs et rouges ne frissonnent même pas, les vaisseaux de guerre semblent dormir. Ce qu'on entend, ce n'est point la sonnerie qui salue, chaque matin, les « couleurs; » ce n'est pas la fanfare écossaise, sauvage et trépidante; ce n'est pas l'allègre chanson des clairons français...

Elle se rapproche, pourtant, cette musique! Je l'entends venir, et les matelots anglais, les soldats, les pêcheurs grecs, sont aux aguets, comme moi. Avec elle, la lumière semble venir aussi, car, de seconde en seconde, le ciel est plus clair, et les minarets de la colline, à droite, au bout de la rue qui monte, se colorent d'un rose de jacinthe rose.

Maintenant que la musique est tout près, voilà qu'elle

meurt soudain. Je ne distingue plus que des pas. Nulle parole, nul chant. Des pas réguliers sur le mauvais pavé du quai Niki.

Un cavalier s'encadre dans la vaste découpure, entre les maisons, dans ce morceau de pierre, de mer et de ciel qui resplendit, qui devient tout or et tout bleu. Des fantassins surgissent à leur tour, et c'est un long, long défilé d'hommes, dont les fusils sont parés de fleurs, cependant que les cavaliers ont des touffes de verdure et de rouges fleurs sur leur selle.

Les Serbes!... Nous savons qu'ils débarquent, tous les jours, à Mikra, nous en avons vu quelques-uns, dans la ville, à la grande rage des Grecs. Mais ceux-ci ne viennent pas de débarquer. Ils sont, depuis quelque temps déjà, équipés et bien exercés. C'est le régiment du Bas-Vardar, je crois, qui cantonnait au delà de Zeitenlik, avec des zouaves, et qui va s'installer au camp de Sedès, en traversant Salonique dans toute sa longueur.

Ils regardent vers ma fenêtre et je ne puis me retenir de leur envoyer un salut joyeux.

Armée de fantômes redevenus des hommes vivans, avec quels sentimens considèrent-ils la cité endormie en paix sous le drapeau bleu et blanc de la Grèce, et ces soldats, les alliés de 1912, les traîtres de 1915?

Ils passent, ils passent, comme un remords dans le sommeil de la ville...

MARCELLE TINAYRE.

(A suivre.)

PAUL LEROY-BEAULIEU

Le samedi 9 décembre 1916, pendant que l'Académie des Sciences morales et politiques tenait sous la coupole sa séance publique annuelle, Paul Leroy-Beaulieu, atteint depuis quelques jours d'une pneumonie grave, succombait avenue Henri-Martin, sans que la plupart de ses confrères connussent sa maladie. Tel est bien le Paris moderne, surtout le Paris de la guerre et d'un hiver sombre. Paul Leroy-Beaulieu appartenait à l'Académie depuis trente-huit ans. Il en était, non seulement le doyen, mais un des membres les plus écoutés et les plus aimés. Aussi, combien fut cruelle l'annonce quasi subite de sa disparition, laissant dans nos rangs et dans nos cœurs un vide irréparable! Le temps et la réflexion ne feront qu'accroître nos regrets. Ce ne sera donc, certes, pas une consolation que d'évoquer le souvenir de son noble caractère, de ses beaux travaux et des vertus de sa vie, mais ce sera un grand et fécond exemple.

*
* *

Paul Leroy-Beaulieu naquit le 9 décembre 1843, à Saumur, où son père exerçait alors les fonctions de sous-préfet. Le véritable siège de la famille était Lisieux, dont son grand-père fut maire après 1789, puis député du Calvados à l'Assemblée législative. Son père, lui-même, d'ailleurs, fut aussi maire de Lisieux, très apprécié par ses administrés, et ami de Guizot, habitant le Val Richer, dans le voisinage, qui lui ouvrit la porte de l'administration sous-préfectorale, puis préfectorale, jusqu'à ce que, sous la deuxième République et au début du second Empire, les électeurs l'aient nommé député du Calvados. Paul

Leroy-Beaulieu, bien que très jeune encore, avait su profiter prématurément de ses visites au Val Richer, et, plus tard, il émaillera ses discours de citations tirées des œuvres de l'ancien ministre de Louis-Philippe. Je l'entends encore, au cours d'une allocution, pressant ses auditeurs de s'associer au Comité du Transsaharien, leur répéter le mot célèbre : « Soyez forts et je vous soutiendrai. »

A la mort de son père, survenue le 22 août 1859, Paul Leroy-Beaulieu n'avait que seize ans et son frère Anatole dix-sept ans et demi environ. Tous deux durent donc entrer dans la vie et choisir leur voie, sous la seule influence de leur mère, fille d'un intendant militaire, officier de la Légion d'honneur, douée d'un esprit élevé, de sentimens religieux et de goûts artistiques qui lui faisaient aimer les voyages, mais trop tendre, comme la plupart des mères, pour contrarier les vocations spontanées de ses enfans. Un père leur aurait, peut-être, imposé sa volonté et, suivant la coutume, leur aurait assigné une carrière de son choix. Bien malheureuse résolution dans la circonstance ! Déjà certains membres de sa famille, m'a dit souvent Paul, destinaient, dans leur esprit, l'aîné à la magistrature et le cadet au Conseil d'État. Mais le joug des cadres hiérarchisés ne convenait ni à l'un, ni à l'autre. Il leur fallait la liberté d'essor, dont, loin d'abuser, grâce à des vertus exceptionnelles, ils profitèrent, au contraire, pour réussir, comme chacun le sait, au delà de toute espérance.

Dès le lycée Bonaparte, après la mort de leur père, Paul et Anatole rivalisèrent de succès aux distributions de prix. La notice consacrée à Anatole, lue dans la séance académique du 12 décembre 1914, reproduit l'étonnant extrait des *palmarès* de 1860 et 1861, où les noms de chacun des deux frères sont répétés à tour de rôle, au point d'émouvoir le public, sans qu'il soit possible de distinguer auquel appartient la primauté. Plus tard, en société, on continuera souvent à disserter sur leurs mérites réciproques, sans arriver à d'autre conclusion que celle d'une admiration partagée.

Paul, après un séjour d'un an dans les universités d'Allemagne, spécialement consacré, m'a-t-il dit, à l'étude de la philosophie, organisa immédiatement sa vie, dont la caractéristique se résume en ces deux mots : unité et continuité. Nous les répéterons encore, ces deux mots, car ils sont

frappans de vérité. Jamais Paul ne s'écarta de la ligne droite.

Ainsi, tandis que son frère Anatole inaugurait ses premiers pas dans le monde en composant, et même en publiant, des vers et un roman, Paul ne cédait pas un seul instant à ce qu'on nomme les péchés littéraires de jeunesse, que les plus sages commettent. Avec une rare intuition de son avenir, il aborda d'emblée l'économie politique, pour ne plus la quitter.

Son premier travail, dès sa vingt-et-unième année, paraît être celui qu'il présenta à l'Académie des Sciences morales et politiques pour le prix Bordin, portant le titre : *De l'influence exercée sur le taux des salaires par l'état moral et intellectuel des populations ouvrières.* L'annonce du sujet remontait au mois d'août 1864. Si donc il se mit tout de suite à l'œuvre, il aurait débuté dans la littérature économique dès 1864, ou tout au plus dès 1865, à moins qu'il n'ait écrit auparavant quelque article de journal ou de revue que nous ne connaissons pas.

Le rapporteur du prix Bordin, Hippolyte Passy, n'hésita pas à distinguer d'emblée son manuscrit parmi ceux de ses concurrens. Sans doute, il formula d'abord quelques critiques, assez vraisemblables d'ailleurs, au sujet des *répétitions dépassant les limites dans lesquelles l'auteur aurait dû strictement renfermer ses investigations.* En effet, Paul Leroy-Beaulieu a toujours aimé à répéter ses idées, en les présentant sous des aspects multiples, afin de les rendre plus claires et plus convaincantes. Ce n'était, d'ailleurs, de la part du rapporteur, qu'un conseil et non un reproche, compensé par de très vifs éloges : « Travail étendu et fort considérable, contenant nombre d'observations justes et de vérités bien développées... Aucune des questions relatives à l'instruction primaire, à l'enseignement professionnel, aux grèves, aux lois économiques, à l'accroissement de la population, dans leur influence sur le taux du salaire, n'a été omise par l'auteur... Mérite réel..., talent remarquable..., amour sincère de la vérité..., toutes ces qualités assignent, sans conteste, le premier rang au mémoire n° 3. » Ledit mémoire n° 3, orné d'une épigraphe tirée des *Proverbes* de Salomon, renfermait dans son enveloppe le nom de Paul Leroy-Beaulieu, avocat à Paris. Exerça-t-il jamais les fonctions d'avocat à Paris? Notre débutant n'en possédait pas moins déjà une maîtrise, dont la citation suivante donne une idée : « La morale, écrit-il, et l'instruction des ouvriers, n'est-ce pas

là un capital, qui peut influer sur le taux des salaires? Un travailleur honnête, zélé, instruit, habile, n'a-t-il pas, en cette honnêteté, ce zèle, cette instruction, cette habileté, un capital accumulé, susceptible de donner ouverture à une rémunération personnelle ? Capital qui réside en l'homme lui-même, qui est au bout des doigts du travailleur, dans sa tête et même dans son cœur, que nul n'égale en fécondité... La moralité et l'instruction étant des capitaux, ces capitaux doivent avoir leur action sur les salaires. Ce n'est donc pas seulement par l'abstinence et la continence que les populations ouvrières peuvent s'élever, c'est encore par le développement volontaire de leurs facultés morales et intellectuelles. L'instruction et la moralité, c'est-à-dire l'intelligence et la volonté, sont deux puissans leviers, qui peuvent porter les classes ouvrières à un degré plus haut d'aisance ! Que l'instruction se généralise, que les bonnes mœurs se répandent, la production gagnera en quantité, en qualité, et les salaires s'élèveront. »

Déjà, on le voit, le style est formé, le langage est précis et persuasif, les pensées surtout revêtent une étonnante orthodoxie économique, pour un si jeune âge! On reconnaît notre confrère futur. « Pour nous, conclut-il, nous ne voyons de salut, suivant le cours naturel des choses, que dans le développement de l'aisance, de la moralité et de l'instruction, trois progrès dépendant heureusement les uns des autres. »

En 1870, coup sur coup, quatre nouveaux prix de l'Académie dont il sera membre dans peu d'années, lui sont décernés, prix annoncés dès 1866 et 1867.

C'est d'abord le prix du Budget, le 30 juillet 1870, avec le sujet suivant : « De l'instruction et du salaire des femmes employées dans les travaux d'industrie. » Le rapport de Louis Reybaud, auquel sa compétence en cette matière attribue une saveur particulière, ne ménage pas les éloges au mémoire n° 2. Il semble même deviner l'avenir d'un tel concurrent lorsqu'il dit : « L'auteur, dans ses considérations générales, fait preuve d'une science et d'une justesse de vues dignes des plus grands éloges. Les mêmes qualités se retrouvent dans les détails qu'il donne sur les salaires des femmes, et il n'est pas moins bien inspiré quand il parle de l'instruction des femmes... Les derniers chapitres couronnent dignement cette suite de recherches... Avec la même maturité d'esprit, le même ton d'autorité et la

même sobriété d'effets, l'auteur se demande ce qui reste à faire... Il y a lieu de se féliciter d'un concours dont les conditions ont été aussi heureusement remplies. » Les qualifications de maturité et d'autorité nous révèlent suffisamment que le mémoire n° 2 émanait de la plume de Paul Leroy-Beaulieu, malgré ses vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Un autre prix du Budget, que M. de Parieu avait fait réinscrire sur le programme de 1862, est encore attribué à Paul Leroy-Beaulieu, le 30 avril 1870. Le sujet : « De l'administration locale en France et en Angleterre, » fait aborder à notre ami les questions administratives et financières, qu'il enseignera plus tard en maître. « L'œuvre, dit le rapporteur Cauchy, émane d'un esprit ferme, sensé et circonspect. » Ce seront bien toujours là ses qualités essentielles.

Le sujet du troisième prix de cette année 1870 pénètre plus avant dans le domaine des finances, puisqu'il est ainsi libellé : *Des impôts fonciers considérés dans leurs effets économiques.* Hippolyte Passy constate de nouveau chez l'auteur « une véritable puissance d'analyse et une rare pénétration. »

Enfin, le 19 mars, quatrième succès de cette même année 1870, avec le prix Léon Faucher, dont le sujet concernait *Le Système colonial des peuples modernes.*

Personne ne pouvait mieux juger un tel concours qu'Émile Levasseur, géographe et économiste, qui comble d'éloges l'auteur du mémoire couronné. Ce mémoire portait l'épigraphe suivante : « La fondation des colonies est la meilleure affaire dans laquelle on puisse engager les capitaux d'un vieux et riche pays. »

Telle fut, en effet, la thèse que Paul Leroy-Beaulieu ne cessa de développer toute sa vie, dans ses articles de l'*Économiste français*, du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, et dans les six éditions de son grand ouvrage en deux volumes, de 700 pages chacun, traduit en espagnol et en italien, intitulé : *La Colonisation chez les peuples modernes.* Il s'est toujours très justement vanté d'avoir été un ardent colonisateur et c'est à vingt-trois ou vingt-quatre ans que sa propagande avait commencé !

L'œuvre tout entière de Paul Leroy-Beaulieu se trouve ainsi en germe dans ses travaux de jeunesse, comme va le montrer, plus amplement encore, sa collaboration, dès 1869 et 1871, à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats.*

La *Revue des Deux Mondes* deviendra plus tard la maison des Leroy-Beaulieu, car Paul, Anatole et Pierre cohabitèrent longtemps dans cette demeure hospitalière aux vrais talens.

Ce n'est pas de cette heureuse période, où tous trois brillaient conjointement, qu'il s'agit en ce moment, puisque, en 1869, Paul avait seul accès à la *Revue*, grâce à la perspicacité habituelle de François Buloz. Il y rejoignit Saint-Marc Girardin, Beulé, le comte d'Haussonville, Gaston Boissier, Michel Chevalier, etc.

Ses premières insertions consistèrent en monographies très étudiées, très corrigées, qu'il se relisait à lui-même, plusieurs fois, avec le ton, m'a-t-il avoué plus tard, se moquant alors de cette habitude enfantine, qu'il ne tarda pas à abandonner. Car son talent d'écrivain, par sa nature même, était éminemment prime-sautier. La préparation de ses articles avait été trop laborieuse pour qu'il n'eût pas le droit, au dernier moment, d'avoir, pour les détails de composition, le *bon à tirer* facile. Les titres des dites monographies étaient *Les sociétés anonymes en Angleterre*, *Les populations agricoles en Toscane*, les *Trades unions*. Il ne pouvait guère tarder à prendre son vol, et bientôt parurent, en effet, *Les questions ouvrières au dix-neuvième siècle*, *Le Socialisme et les grèves*, *Les Conditions des classes laborieuses dans les pays civilisés*, *Le Rôle de la Bourgeoisie*, etc. Arrêtons-nous à ce dernier article, très remarqué, d'ailleurs, car il n'était pas habituel de voir un jeune homme de son âge réhabiliter cette honnête et trop décriée classe sociale. Les argumens qu'il produisit à l'appui de cette juste réhabilitation, brillaient par leur bon sens, leur maturité et la fermeté de leur expression : « Est-il vrai que la bourgeoisie n'ait d'autre rôle et d'autre mission que de détenir des capitaux? C'est là une grande erreur. La bourgeoisie joue, dans l'organisme social, un rôle des plus actifs, des plus prépondérans et des plus difficiles à remplir, et dont j'oserai même dire qu'elle seule peut suffisamment s'acquitter.

« La classe bourgeoise, ou moyenne, a deux qualités qui font d'elle le pivot de la société : elle a l'esprit de tradition et l'esprit d'initiative. Elle unit l'une à l'autre, dans la plus parfaite mesure. Aussi est-elle, à la fois, un guide et un modérateur.

« La tradition, c'est l'expérience des siècles, c'est l'ensemble des idées dont nos ancêtres ont éprouvé la valeur et l'utilité, ce

sont les principes d'action, les règles de conduite, les méthodes, les procédés, les habitudes dont le temps a démontré et consacré l'efficacité... Tous ces précieux trésors recueillis, pièce à pièce, par les âges qui ne sont plus, se transmettent de père en fils par l'éducation. Habitudes d'ordre, de discipline, de prévoyance et de persévérance... Pour développer ces qualités, il ne suffit pas de l'enseignement de l'école, il faut l'influence du foyer domestique, et, pour que ces facultés se transmettent à l'enfant, il faut déjà que les parens les possèdent. » Ces passages sembleraient dignes de figurer dans une anthologie au mot *Bourgeoisie*, avec les développemens plus complets que l'auteur leur donne, et en y ajoutant la partie suivante relative à l'esprit d'initiative : « La bourgeoisie n'est-elle pas un groupe toujours en mouvement qui, sans cesse, se renouvelle et s'enrichit d'élémens plus actifs. C'est la sève ascendante qui porte partout la vie et qui est le principe de tout développement. Loin d'être un corps fermé, qui se laisse atteindre par l'inertie, et qui s'engourdit dans la jouissance de ses avantages sociaux, la bourgeoisie est, au contraire, un corps qui, par sa condition d'existence même, s'épure et se recompose sans relâche. Chaque jour, les populations ouvrières perdent quelques-uns de leurs élémens, les plus féconds et les meilleurs, qui vont accroître la force et l'activité de la bourgeoisie. »

Dans le numéro du 1er septembre 1870, en pleine guerre, Paul Leroy-Beaulieu intitulait un de ses articles : *Les ressources de la France et de la Prusse*, comparaison des plus difficiles, qui lui fut, sans doute, demandée à la suite des malheurs militaires du mois précédent, afin de ranimer les courages. Il le fit de son mieux, en insistant sur la supériorité de notre crédit par rapport à celui de nos ennemis, et réclama, en terminant, la diffusion et le perfectionnement de l'instruction, plus que jamais nécessaire dans notre pays. C'est ce que préconisera bientôt un penseur solitaire, fondateur de l'*École des sciences politiques*, auquel Paul Leroy-Beaulieu s'associera.

Mais après la *Revue des Deux Mondes*, nous devons parler immédiatement du *Journal des Débats*, où il était entré dès le début de 1871.

La plus précieuse et la plus rare qualité d'un journaliste est de posséder la pleine connaissance scientifique des matières qu'il se propose de traiter. Alors seulement, celui que le ciel a

doué d'un tempérament fougueux et réfléchi à la fois, pourra défendre ses convictions dans les feuilles quotidiennes, avec la certitude de remplir consciencieusement sa mission. En plus de cette forte préparation, Paul Leroy-Beaulieu possédait le courage d'aller jusqu'au bout de sa pensée, sans craindre d'appeler ses adversaires bavards ou étourneaux, mais en respectant toujours les personnes, conformément, du reste, à sa bonne et indulgente nature.

Enfin, ce qui constituait surtout sa force exceptionnelle d'écrivain journaliste, c'était de ne jamais emprunter ses idées à autrui. Sans doute, étant très instruit, il ne s'abstenait pas de citations. Mais il n'émettait aucune opinion qui ne sortît directement de son cerveau. Sa plume n'écrivait que ce qu'il avait mûri, et mûri tout seul. De là, dans sa rédaction, cette vivante chaleur communicative, qui séduisait ses lecteurs.

En 1871, 1872 et 1873, ses articles des *Débats*, longs et très denses, contenaient beaucoup de chiffres, dont la plupart, puisés aux sources officielles, étaient inattaquables. Mais d'autres chiffres moins certains résultaient de groupemens et de supputations. Comme les articles du *Journal des Débats* avaient peu à peu conquis une grande autorité, le ministre des Finances les faisait reviser par ses bureaux, soit pour s'instruire lui-même, peut-être? soit plutôt pour trouver l'auteur en défaut. Car les administrations, suspectant volontiers d'ignorance l'audacieux écrivain qui se mêle de leurs affaires, aiment à démontrer, pièces en mains, qu'elles seules ne se trompent pas, et que seules, par conséquent, elles peuvent parler. Paul Leroy-Beaulieu aurait très aisément obtenu tous les renseignemens dont il pouvait avoir besoin. Non seulement il ne les demanda pas, mais j'ai toujours eu l'impression qu'on l'eût désobligé en les lui fournissant, surtout accompagnés de notes tendancieuses, destinées à lui insinuer d'autres raisonnemens que les siens. Il fallait que les vérités à démontrer jaillissent de son propre cerveau, telles qu'il les avait laborieusement conçues.

Enfin, parfait journaliste de toutes façons, il excellait même à présenter les faits et les argumens avec le grossissement voulu, sans outrepasser cependant la mesure. Il expliquait, dans ses entretiens, pourquoi, dans tel ou tel cas, il avait dû forcer la note, afin que sa voix, comme il le disait, dépassât la rampe. Artifice, quelquefois nécessaire sans doute, dans lequel

il était passé maître, mais dont il avait soin de ne pas abuser.

Sa collaboration au *Journal des Débats* fut spécialement fréquente en 1872, et y devint presque quotidienne, quand les graves questions de l'impôt sur les matières premières, des drawbacks, de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, des emprunts, des traités de commerce, de la marine marchande, de l'équilibre du budget, de l'impôt sur le chiffre d'affaires, etc., figurèrent à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale. Plus tard, après que *l'Économiste français* eut été fondé, ses articles s'espacèrent.

*
* *

Jusqu'ici, Paul Leroy-Beaulieu n'a fait qu'écrire, soit des mémoires académiques, soit des livres, soit des articles de revues et de journaux. En entrant à l'*École des sciences politiques*, il va professer et pratiquer l'art de la parole. Nous avons dit plus haut qu'un penseur solitaire, fondateur de l'École, l'y avait entraîné. Émile Boutmy fut, sans doute, un penseur solitaire tant qu'il s'agit d'élaborer ses projets, mais dès qu'il fallut les réaliser, il devint aussitôt un alerte visiteur, n'hésitant pas à frapper aux portes des plus illustres intellectuels, et les conquérant par son langage simple et persuasif. Taine, Guizot, Laboulaye et de généreux financiers coopérèrent ainsi, dès la première heure, à son œuvre. Émile Levasseur cependant, un de ses fidèles, lui répétait : « Mais vous n'avez encore ni professeurs, ni argent, ni élèves, comment voulez-vous fonder une école ? » Boutmy chercha d'abord de l'argent et surtout des professeurs, bien sûr que les élèves accourraient, quand l'enseignement fonctionnerait bien. Pour professeurs, il s'attacha à recruter des jeunes, des novices, des débutans, et courageusement, témérairement même, l'école s'ouvrit en janvier 1872. Albert Sorel, attaché aux Affaires étrangères, âgé de vingt-sept ans, fit la première leçon. La seconde leçon, sur la science financière, dans la même semaine de janvier 1872, échut à Paul Leroy-Beaulieu, jeune homme, était-il dit, déjà connu par ses succès académiques et par son active collaboration au *Journal des Débats*. Puis vint, pour le cours d'histoire législative, un jeune aussi et un débutant d'avenir, assurait-on, M. Alexandre Ribot. Boutmy savait-il au juste, alors, à quel point il avait la main heureuse ?

J'assistai à ce premier cours de Paul Leroy-Beaulieu, qui

plus tard, aux banquets annuels de l'École, devenue florissante, voulait bien rappeler plaisamment combien ma présence l'avait intimidé, autant d'ailleurs que celle de ses élèves, dans le petit local de la place Saint-Germain-des-Prés où, pour la première fois, il affrontait le public. Le sujet de son cours était l'*Income-tax* anglais, et le professeur, avec simplicité, sans chercher à faire de l'éloquence, enseignait doctement les mystères des cinq cédules à un auditoire d'âge assez mélangé, qui applaudissait franchement. Est-il indispensable d'ajouter que le cours de finances se développa merveilleusement entre les mains de son éminent titulaire, qui possédait d'ailleurs l'étoffe d'un orateur? Nous le verrons plus loin.

*
* *

La fondation de *l'Économiste français*, en 1874, marque, dans notre esprit, la limite des œuvres de jeunesse de Paul Leroy-Beaulieu, non pas certainement qu'on cesse d'être jeune à trente et un ans! mais parce que la direction d'un périodique, patronné par de hautes autorités, devient une œuvre d'homme mûr. Et puis, la jeunesse est une époque de préparation, que la précocité de Paul Leroy-Beaulieu avait rapidement franchie. Il ne s'agissait plus désormais pour lui que de construire le grand édifice, dont les matériaux se trouvaient presque en place.

Entre temps, d'ailleurs, son mariage avec Mlle Cordelia Michel Chevalier, le 3 mai 1870, l'avait introduit dans une sphère de talens, de notoriété et de position sociale, qui lui imprima immédiatement le caractère d'un homme arrivé, ou bien près de l'être. A la cérémonie de la chapelle du Sénat, assistaient, comme témoins, le ministre du Commerce d'alors et l'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, avec une foule, dit le compte rendu, de sénateurs, de députés, de membres de l'Institut et du Conseil d'État. Michel Chevalier était membre de l'Académie des Sciences morales et politiques depuis 1851 et professeur au Collège de France depuis 1840. Son gendre ne va pas tarder à siéger près de lui à l'Académie, et il le suppléera au Collège de France en 1879, pour lui succéder en 1880, dans la chaire d'économie politique qu'il occupera pendant trente ans. Ce ne sont pas là des places qu'on obtient par la faveur. Son mérite personnel seul lui permit donc de profiter

de sa situation nouvelle pour devenir rapidement ce que nous appelions tout à l'heure un *homme arrivé*.

L'Académie des Sciences morales et politiques appela à elle Leroy-Beaulieu, avant la mort de Michel Chevalier, dès que le permit la vacance du siège du marquis d'Audiffret. Ses concurrens furent Maurice Block et Clément Juglar. La section d'économie politique l'ayant placé en tête de sa liste, il fut élu au premier tour de scrutin par vingt voix sur trente et un votans, le 6 juillet 1878. Il n'avait alors que trente-cinq ans, pas même sonnés. Le même jour, entrèrent avec lui Georges Picot et Dareste, ce qui fit qu'en 1893, quand il devint président de l'Académie, il put saluer le président sortant, Georges Picot et le nouveau vice-président, Dareste, en leur disant : « Nous entrâmes tous trois dans cette enceinte, à la même heure, pour ainsi dire, de front. »

Quant à ses cours au Collège de France, ils servirent, nous allons le voir, aussi bien que ses travaux de jeunesse, à préparer ses ouvrages futurs. N'était donc la question de dates, les uns et les autres auraient pu être rassemblés, puisqu'ils eurent la même destination, celle de soumettre préalablement au public, pour en perfectionner le fond et la forme, les idées qui devaient prendre place dans ses livres. C'est ce qu'a très bien dit, à ses obsèques, M. Maurice Croiset, administrateur du Collège de France : « Ses cours étaient étroitement liés à ses travaux personnels. Alimentés par les mêmes études, vivifiés par les mêmes méditations, les uns servaient à préparer les autres, ou à les rendre toujours meilleurs et de plus en plus substantiels. »

Les principaux sujets de son professorat furent, en suivant la chronologie, la répartition des richesses, le collectivisme, les revenus publics et l'impôt, le rôle de l'État moderne, la science économique, Proudhon, Adam Smith, Ricardo, John Stuart Mill, le crédit, la monnaie et les banques, la diminution de la population, l'association, les finances publiques, budgets et emprunts, les systèmes coloniaux, les écoles socialistes, etc.

*
* *

Nous pouvons maintenant aborder la revue de ses nombreux grands ouvrages, que l'étude préalable de leur origine et de leur gestation nous permettra de mener assez rapidement à terme, malgré l'immensité des idées et des faits qu'ils renferment.

Le premier de ces grands ouvrages, par ordre, non pas de date, — car il serait alors un des derniers, — mais d'importance, est le *Traité d'économie politique théorique et pratique*, en quatre volumes in-8° compacts, de plus de 2 400 pages à eux quatre, avec une table alphabétique permettant d'effectuer les recherches nécessaires dans la masse des chapitres.

Le mot *pratique*, annexé dans le titre au mot *théorique*, a pour l'auteur une signification prépondérante. La plupart des contemporains, dit-il, traitent l'économie politique comme une science scolastique, ne vivant que de distinctions subtiles et verbales. Il faut désormais faire entrer cette science en communication directe avec tout ce qui vit, et tout ce qui travaille. « Je me suis efforcé depuis trente ans, ajoute-t-il, de développer, dans tous les sens, mon expérience économique pratique, afin de fournir une substance abondante et nourricière à mes observations. » C'est bien là, en effet, ce que nous lui avons déjà vu faire, même avant qu'il prît la direction de *l'Économiste français*. « Tantôt à mon avantage, tantôt à mon dam, continue-t-il, j'ai pris des intérêts dans les entreprises les plus diverses, sur le vieux et le nouveau continent. » L'expérience devient d'autant plus démonstrative que, comme tout porte à le croire, les placemens furent heureux entre ses mains. Il trace ensuite de la manière suivante son autobiographie : « L'auteur a recherché la fréquentation de toutes les personnes qui pouvaient lui représenter les échantillons topiques des divers modes de l'activité humaine, grands banquiers, grands industriels, grands propriétaires, explorateurs, de même, les petits patrons, les petits cultivateurs, les ouvriers de fabrique... Il a pris une part active au mouvement colonisateur contemporain, et il a tenu en même temps à vivre de la vie rustique. » Tout, on le voit, était mis par lui au service de son instruction économique : relations mondaines, gestion de sa fortune, voyages, promenades, séjour à la campagne. Son esprit ne demeurait jamais oisif, même quand il semblait devoir goûter un repos bien mérité. Sans abuser d'un éloge banal, on peut dire que tous les momens de sa vie furent consacrés au travail.

Avant d'entreprendre l'édification du monument ainsi construit à la gloire de l'économie politique et à sa propre gloire, est-il permis d'ajouter, Paul Leroy-Beaulieu en avait, pendant nombre d'années, élevé séparément les parties essen-

tielles dans des livres qui, à eux seuls, suffisaient, depuis longtemps, à assurer sa réputation. Chacun de ces livres mériterait de recevoir ici de longs commentaires. C'est d'abord *La colonisation chez les peuples modernes*, dont il a été déjà parlé plus haut. *L'essai sur la répartition des richesses*, en 1880, démontrant, dans ses 600 pages, que le paupérisme, au lieu de s'aggraver, comme le prétend la thèse socialiste, ne cesse, au contraire, d'être circonscrit. Aujourd'hui le prolétaire jouit de toutes sortes d'avantages, qu'il ne connaissait, ni ne soupçonnait même pas, autrefois. *La Science des finances*, fruit de ses enseignemens à l'École des sciences politiques et de ses incessantes études des faits d'actualité dans *l'Économiste français*, dans la *Revue des Deux Mondes*, et le *Journal des Débats*, formant deux forts volumes. Avant lui, aucun ouvrage n'existait qui méritât vraiment le nom de *Traité des finances*. Il fut donc, en cette matière, un créateur qui, chose bien rare, atteignit, du premier coup, la perfection. *L'État moderne et ses fonctions*, 1889-1890, issu de ses cours au Collège de France et de ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, où les rouages de l'État moderne sont analysés pièce par pièce, afin de mettre en évidence ses envahissemens, destructeurs de la liberté individuelle et de la responsabilité personnelle, d'où résulte l'énervement des volontés. « C'est par là, conclut-il, que les nations sont exposées à déchoir. »

Le collectivisme, examen critique du nouveau socialisme, 1884, destiné à combattre les argumens de ce récent et éternel adversaire, sous un autre nom, de la liberté et du progrès, qui, s'il pouvait jamais arriver à ses fins, anéantirait la société actuelle et la personnalité humaine. *Le Sahara, le Soudan et les chemins de fer transsahariens*, 1904, s'efforçant de réhabiliter le Sahara, au moyen d'une étude approfondie des documens les plus récens, études scientifiques, récits de voyageurs, et surtout rapports de missions célèbres, telles que les missions Flatters et Foureau-Lamy. Le Sahara n'est pas une continuité de sables mouvans, dépourvue d'eau et de pluie, privée de toute vie animale et végétale. Rien de plus erroné que cette conception vulgaire et démodée. Le Sahara, dans l'opinion de tous ceux qui l'ont parcouru, est un précieux domaine, bon à garder et bon à exploiter. De là découle la nécessité de construire, le plus tôt possible, le chemin de fer

qui doit y pénétrer, en partant de nos possessions africaines du Nord. *L'Algérie et la Tunisie* parut en 1887, *le Travail des femmes au XIXe siècle* en 1873, etc.

La supériorité, le grand attrait de ce groupe de travaux est de toujours contenir des idées que l'auteur a vécues. Pour les finances, par exemple, il n'écrit qu'après être demeuré, depuis 1871, sur la brèche, mêlé à tous les grands débats concernant les impôts à créer, les emprunts à émettre, les budgets à régler, signalant inlassablement les progrès à réaliser et les fautes à éviter, exerçant par là une considérable influence sur l'opinion, et quelquefois même sur les actes des gouvernemens. Tout le monde, d'ailleurs, se souvient de l'énergie qu'il déploya au cours des dernières années qui précédèrent la guerre actuelle, pour dénoncer les déficits croissans, les obscurités de la comptabilité, les gaspillages sans limite, intitulant ses articles : « le gouffre des dépenses, » « le débordement des charges publiques, » « le pillage des budgets, » etc. Lui seul a paru l'oublier, depuis que, patriotiquement, sans récriminations, sans regarder en arrière, il se consacra tout entier à dénoncer les crimes de la « nation satanique. »

Il s'appropria, de même, pour ainsi dire, la question coloniale, non seulement par ses études, mais par ses placemens et ses voyages dans l'Afrique du Nord, où il se rendait annuellement, y possédant et y dirigeant, avec le concours d'associés, un domaine d'exploitation agricole et viticole de 3000 hectares, à Schuigguy, en Tunisie.

Son dernier ouvrage l'honore particulièrement. Ce n'est plus un simple livre d'érudition destiné à compléter la collection de ses travaux économiques. C'est un cri d'alarme, jeté par le maître, qui, depuis trente ans, suit avec émotion les mouvemens de la natalité, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans *l'Économiste français*, au Collège de France, cri d'alarme provoqué par la recrudescence du mal, que révèlent les statistiques de 1911. De là son livre sur *la Question de la population* du début de 1913. Il en lut les épreuves à l'Académie des Sciences morales et politiques, dès le 25 janvier 1913 : « A l'heure actuelle, disait-il, il ne s'agit plus pour la France de population stationnaire, ce qui serait déjà un très grand mal. Il s'agit maintenant d'une population *déclinante*, et dont le déclin serait appelé à s'accentuer d'une manière progressive et

rapide. » Des chiffres décourageans appuient sa trop véridique déclaration. A la séance suivante du 1er février, il propose d'adopter une série de remèdes, qu'il juge lui-même devoir répugner aux habitudes et aux préjugés de ceux qui gouvernent et font l'opinion, mais auxquels il faut se résoudre quand même, « parce que c'est pour la France une question de vie ou de mort. » « Il est temps encore, ajoutait-il, d'éviter, sinon la décadence relative, du moins la décadence absolue. C'est avec une profonde douleur que l'on voit une nation historique de premier ordre sur la voie de la disparition rapide, au milieu des deux milliards et plus d'êtres humains qui se trouveront sur le globe à la fin du présent siècle. »

L'Académie, très impressionnée, ouvrit immédiatement une discussion, à laquelle de nombreux orateurs prirent part et que termina un ordre du jour proposé par M. Alexandre Ribot, accompagné de l'élaboration d'une série de vœux soumis aux pouvoirs publics, sans parler des éloges et des remerciemens prodigués, chemin faisant, au promoteur du mouvement. Bientôt, d'ailleurs, l'Académie, ayant à décerner le prix Jean Reynaud, de la valeur de 10000 francs, choisit pour lauréat l'auteur de *la Question de la population*, sur un rapport de M. Boutroux, qui, s'il pouvait être inséré ici, formerait le plus bel ornement de la biographie que nous esquissons. Paul Leroy-Beaulieu ne refusa pas le prix, mais il en employa tout de suite le montant à créer, lui-même, une nouvelle fondation triennale, portant son nom, en faveur de la propagande la plus efficace, ou la plus méritoire, pour le relèvement de la natalité en France. La fondation a fonctionné dès 1916.

La Question de la population ne fut pas son dernier ouvrage, comme nous venons de le dire à tort. Il en existe un plus récent, mais, hélas! inachevé. Dès la guerre déclarée, en effet, *l'Économiste français* inaugurait une série d'articles de tête intitulés : *la guerre*, *la situation*, *les perspectives*, dans lesquels Paul Leroy-Beaulieu s'attachait, avec une autorité et une sélection d'informations des plus remarquables, à mettre en relief les faits essentiels, pour en tirer des conclusions toujours sobres et lumineuses. Le public ne tarda pas à apprécier l'intérêt de ces comptes rendus, dont il suivait la lecture, chaque semaine, avec la plus scrupuleuse fidélité. L'auteur encouragé réunit alors ses articles de l'année 1914-1915 en volume, et,

l'année suivante, pour 1915-1916, un deuxième volume parut, intitulé, comme le précédent, *La guerre de 1914 vue en son cours chaque semaine*. Un troisième volume était prévu, peut-être même un quatrième. Mais l'auteur tomba sans avoir terminé l'œuvre patriotique, pour laquelle toutes ses autres occupations avaient été résolument sacrifiées, même ses cours au Collège de France. « Éclairer et soutenir l'opinion publique, la plume à la main, telle est la seule mission, disait-il, que je puisse désormais efficacement remplir, afin de servir mon pays. » Il la remplit glorieusement, en effet.

*
* *

Le portrait de Paul Leroy-Beaulieu est présent à toutes les mémoires. Sa noble prestance, son visage puissant et régulier, l'attrait de sa santé florissante, l'expression aimable et réservée de son accueil, l'image revit douloureusement, dès sa première évocation, devant les yeux de ses amis. Oserai-je dire que, même dans sa vieillesse, il conserva cette même beauté extérieure, modifiée, sans doute, par l'âge. Car, alors, on ne voyait plus ses cheveux noirs abondans et sa barbe soyeuse, noire aussi, encadrer sa figure, comme le montre son portrait d'autrefois par Carolus Duran. Mais son teint demeuré frais reflétait toujours la santé, ses yeux gardaient leur finesse et leur profondeur, et son large front continuait d'abriter sa large intelligence. Aux deux époques, d'ailleurs, une certaine solennité présidait à ses mouvemens.

Peut-être sommes-nous incité à découvrir chez lui cette analogie physique, à des âges différens, en raison de la même analogie révélée, on s'en souvient, entre ses œuvres de jeunesse et ses œuvres de maturité. L'unité de sa vie est le phénomène qui éclaire toute sa biographie, avons-nous déjà dit.

Il nous a toujours semblé que, dès ses débuts, notre ami occupait, par un don inné de la Providence, une place privilégiée, lui permettant de voir plus haut et plus loin que la foule. Il marchait, pour ainsi dire, à mi-côte, dominant la troupe indifférente de ceux qui poursuivent leur banal chemin dans le fond de la vallée. Nous disons à mi-côte, et non au sommet, où se retirent les sublimes rêveurs, désireux de perdre la terre de vue. Lui, au contraire, voulait, à tout prix, garder contact avec les *réalités pratiques*. Il tenait à les suivre d'assez près

pour en saisir les détails, et d'assez haut cependant pour prévoir leurs tendances et les diriger au besoin.

Ces réalités pratiques ont inspiré non seulement sa carrière d'économiste, comme il l'a dit lui-même, mais également les actes de sa vie privée. Pour accomplir la tâche colossale que, par une sorte d'instinct, ou de vocation, il s'était assignée, dès son entrée dans la vie, il lui fallait beaucoup de temps et de liberté d'esprit, d'autant qu'on sait qu'il n'empruntait rien à autrui. Une extrême régularité pouvait seule lui fournir les loisirs laborieux dont il avait besoin. Or, à peine sorti du lycée, ses amis racontent que, dans leurs réunions, lorsque approchait une heure déterminée, toujours la même, on le voyait consulter sa montre et partir, quelque animée que fût alors la conversation (1).

Inutile de dire qu'il conserva et même renforça plus tard ces habitudes de régularité.

Aux temps heureux, en effet, où j'allais le retrouver, à la fin de chaque été, dans son domaine de Montplaisir, près de Lodève, j'y voyais tout admirablement réglé pour le meilleur emploi de chaque journée. Le matin, promenade à pied, par hygiène et par devoir de propriétaire, à travers les bois de sapins, les rochers, les prairies et les vignes du beau parc qui s'étage sur les Cévennes. Mais, à dix heures précises, il fallait rentrer et se mettre au travail jusqu'à midi et demi. Puis, après déjeuner, nouvelle promenade jusqu'à la tombée de la nuit, suivie d'une nouvelle séance de travail jusqu'au dîner, dont l'annonce était subordonnée à la fin de ses occupations. Chaque heure du jour se trouvait ainsi distribuée entre ses différens devoirs. Car il mettait au rang de ses devoirs, non seulement la rédaction de ses articles de *l'Économiste français*, et la composition de ses ouvrages, ou ses lectures, mais aussi les promenades qui activaient ses réflexions et lui procuraient un exercice salutaire ; devoirs quotidiens, qu'il remplissait simplement et toujours, sans exception, de la plus parfaite humeur. Combien cette sage existence me charmait ! Et combien m'instruisaient, en même temps, ces conversations savantes et familières, sans cesse interrompues, puis reprises, à la suite de la visite d'une ferme, de la rencontre d'un groupe d'ouvriers

(1) Voyez la belle notice de M. Eugène d'Eichthal, insérée dans la *Revue des Sciences politiques* de février 1917.

agricoles ou forestiers, ou de vendangeurs dans les vignes, ou simplement de la traversée, sur des pierres chancelantes, d'un torrent presque desséché.

Le domaine de Montplaisir avait été créé par Michel Chevalier. Paul Leroy-Beaulieu l'agrandit considérablement, rebâtit, pour ainsi dire, le château, replanta beaucoup d'arbres mieux appropriés au sol, ouvrit des allées plus pittoresques, etc. C'était sa fierté d'avoir accompli ces nombreuses et intelligentes améliorations, dont il aimait à se vanter, comme le fait un simple propriétaire local, sans autres mérites. Or notre ami, lui, avait d'autres mérites, et c'était une chose curieuse de voir ce Normand, d'origine authentique, s'attacher de la sorte à la terre méridionale.

Il possédait, en outre, aux environs, une ferme nommée la Fageolle, sur le sommet de ce plateau du Larzac, dont les sites désolés et pierreux ont été cités par lui-même, dans un article de 1902 sur le Sahara, pour donner une idée de ce que peut être le désert africain. La ferme, cependant, n'était pas improductive. Bien au contraire, avec ses espaces libres et ses bois de buis, elle entretenait lucrativement des troupeaux de brebis, dont le lait alimentait les *Caves de Roquefort*, importante société industrielle de fromages, présidée par Paul Leroy-Beaulieu. Celui-ci tenait des comptes détaillés, presque méticuleux, de son exploitation agricole, et parcourait, en marcheur intrépide, les landes et les guérets que son gérant lui faisait visiter. Je me serais étonné d'une telle ardeur à remplir son rôle, si je n'avais pas connu la préface, citée plus haut, de son *Traité d'économie politique théorique et pratique*, qui explique, on s'en souvient, comment sa fonction de publiciste économique comportait qu'il s'intéressât à la vie rustique.

Son séjour à Montplaisir lui constituait ainsi un second laboratoire, après celui de Paris. C'est dans cette pittoresque campagne, sans manquer jamais à la rédaction hebdomadaire de ses articles de *l'Économiste français*, qu'il s'appliquait spécialement à corriger les épreuves des nouvelles éditions de ses anciens ouvrages, grosse besogne, car la *Science des finances* eut huit éditions, la *Colonisation* en eut six, le *Collectivisme* en eut cinq, et les quatre gros volumes du *Traité d'économie politique* en eurent six, sans parler de *l'Art de placer et de gérer sa fortune*, qui en est à son quarante-deuxième mille, chaque

réédition comportant de nombreuses retouches et additions. Les préfaces de plusieurs d'entre elles, d'ailleurs, sont datées de Montplaisir.

Mentionnons, en outre, ici, à propos des rééditions de ses œuvres, leurs nombreuses traductions en anglais, espagnol, russe, hongrois, portugais, même japonais, ce qui atteste la grande célébrité mondiale dont il jouissait.

Sa femme, dévouée à son cher Paul, l'aidait dans ces divers travaux, non pas, certes, en corrigeant, ou en rédigeant, à sa place, mais en lui rappelant chaque matin son programme et en lui épargnant tous les soins subsidiaires de correspondance, de lettres de rappel, etc. A ses débuts au Collège de France, elle avait fidèlement assisté à ses cours, afin de critiquer, disait-elle, les imperfections du professeur, imperfections de forme, de diction, de gestes, d'attitude, et je crois qu'elle se montra très efficacement sévère, puisque son mari lui en témoigna toujours beaucoup de reconnaissance. Peut-être, plus tard l'entraîna-t-elle un peu imprudemment dans la politique, où elle ambitionnait de le voir entrer. Mais ensuite, combien sut-elle adoucir ses ennuis et soutenir son courage, quand survinrent les élections disputées de 1889 et 1890 (1)! En toute occasion elle s'associait à lui, et en fut bien récompensée, car il n'y a pas d'exemple de couple plus uni.

Mme Michel Chevalier, ancienne propriétaire du domaine et conservant encore une ferme aux alentours, passait l'été à Montplaisir. Malgré son grand âge, elle tenait encore des conversations pleines de charme. Ses souvenirs évoquaient habituellement l'époque heureuse où elle épousa Michel, dont elle prononçait le prénom avec une affection non dissimulée. De sa voix pénétrante et flûtée, elle faisait repasser devant nos yeux les agissemens de la société du temps de Louis-Philippe, très finement contés, et le nom de la famille Paturle, ou autre, surgissait, tout à coup, de son récit comme celui de voisins d'hier. Les fêtes du second Empire, les honneurs dont Michel avait été justement comblé, et beaucoup d'autres choses plus actuelles, revenaient à sa mémoire. Sans avoir besoin d'y mettre de la politesse, on ne se lassait pas de l'écouter.

(1) Paul Leroy-Beaulieu a publié, en 1890, une brochure très documentée, intitulée : *Un chapitre des mœurs électorales en France, dans les années 1889 et 1890.*

Pierre Leroy-Beaulieu habitait une partie du château, aménagée pour lui, pour sa femme et ses nombreux enfans. S'il était quelquefois inexact aux repas et aux départs, chacun le lui pardonnait aisément, tant il apportait avec lui, dès son arrivée, trop tardive il est vrai, de gaieté franche et simple, de jugement pénétrant sur les choses présentes et d'autrefois, toujours clair, énergique, habile à la riposte dans le choix de ses argumens, parce qu'il était remarquablement instruit. Je ne parle pas de ses mérites d'écrivain, ni de sa science, ni de l'expérience que ses voyages lui avaient acquise, ayant eu l'honneur de faire un rapport à ce sujet lors de sa candidature de 1912 à l'Académie des Sciences morales et politiques, qui lui donna un nombre très honorable de voix.

Tels étaient les hôtes habituels, ou plutôt les châtelains anciens, présens ou futurs de cette demeure accueillante, dont les pauvres de Lodève connaissaient bien le chemin, et où notre illustre ami, entouré de sa famille (1), libre de consacrer ses journées au travail, connut certainement le bonheur.

Aujourd'hui, hélas! tous ceux que nous venons de nommer ont disparu, coup sur coup. Dans une petite chapelle, non loin du parc, leurs dépouilles mortelles se trouveront réunies! C'est le destin, dira-t-on. Sans doute la mort rentre dans notre destin. Cela, Paul Leroy-Beaulieu ne l'ignorait pas, car, en passant sur la route de Lunas, qui côtoie la petite chapelle, nous l'entendions murmurer bravement : « Il y a là un caveau qui m'attend! » Tout était prêt chez lui, et en lui, pour ses fins dernières. Mais est-ce le destin de voir sa compagne, plus jeune que soi, rompre prématurément et pour toujours des liens d'aide et de confiance mutuelles, resserrés par quarante-deux ans d'union?

Il quitta alors l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, aliéné, d'ailleurs, après la mort de Mme Michel Chevalier, survenue en janvier 1913, hôtel longtemps témoin des belles réceptions auxquelles la haute société de Paris se rendait en foule chaque hiver, et dont le maître de la maison considérait comme un devoir de sa situation de faire les honneurs aux savans étrangers, ses amis, qui traversaient la capitale Paul Leroy-Beaulieu s'installa à l'avenue Henri-Martin, avec sa chère fille et son gendre M. Maxime Renaudin,

(1) Paul Leroy-Beaulieu laisse quatorze petits-enfans, dont cinq garçons perpétueront son nom.

entouré par eux des soins les plus dévoués, et trouvant, dans l'insouciante gaieté des tout petits, une diversion à sa douleur. Mais, pour ne pas succomber à des ébranlemens si profonds, surtout à un certain âge, il faut se résoudre à masquer ses sentimens intimes. Autour de lui, chacun sentait bien qu'il continuait à souffrir ; mais lui-même demeurait impénétrable. Quand un second coup, plus cruel encore, l'atteignit, lorsqu'il apprit que son fils Pierre venait de tomber au champ d'honneur, le 17 janvier 1915, près de Soissons, en défendant glorieusement sa batterie, il s'enferma plus étroitement encore dans son héroïque réserve.

La mort de Pierre cependant détruisait tout l'échafaudage de ses plus justes et plus chères espérances. Il avait envoyé son fils, presque à sa sortie de l'École polytechnique, faire le tour du monde, tout seul, mais muni de lettres de recommandation pour les hommes notoires de chaque pays, et le fils en était revenu tel que le père le désirait, enrichi d'une copieuse provision d'expérience scientifique, prêt à produire immédiatement, comme il le fit, des ouvrages de haute valeur, et capable, par sa collaboration à *l'Économiste français*, d'y occuper une place prépondérante, destinée à lui en assurer un jour la direction. Pierre, en outre, avait été élu député, non pas de Lodève, mais de Montpellier, avec une forte majorité. Il ne devait pas tarder à entrer à l'Institut, et l'avenir, puisqu'il n'avait que quarante-quatre ans, lui réservait, peut-être, d'autres succès.

Or, tous ces espoirs se trouvaient anéantis. Ce que sa femme et lui avaient rêvé, ce qu'ils avaient ensemble lentement combiné, préparé, pas à pas, et presque déjà réalisé, il fallait désormais en porter le deuil. De tels coups ne frappent pas impunément un homme de soixante-douze ans, surtout quand il veut continuer à demeurer stoïquement impénétrable, ainsi que nous le disions tout à l'heure. Sans doute, l'héroïsme de Pierre, célébré par ses ennemis mêmes, dans la lettre adressée par eux à Mme Pierre, lui causait un juste orgueil, dont il aimait à s'entretenir avec ses amis. Mais ses confidences n'allaient guère au delà. Comme il disait à propos de son confrère Maspero, qui succomba, peu de temps après avoir aussi perdu un fils à la guerre : « Ce glorieux père supporta, avec un grand calme extérieur, sa cuisante infortune. »

La forte constitution de Paul Leroy-Beaulieu le soutint longtemps. A son retour des vacances de 1916, personne ne constatait chez lui la moindre décadence. A la fin d'octobre, un rhume faillit l'empêcher de prendre la parole à la séance solennelle de l'*Union des pères et mères dont les fils sont morts pour la patrie*, qu'il avait promis de présider, le 2 novembre. Sa toux profonde nous avait même un peu inquiétés, lors d'une assemblée préparatoire du comité d'organisation. Cependant, à la date fixée, il entra dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en très bonne apparence, et put prononcer, d'une voix claire, son émouvant discours, exprimant éloquemment tout ce que ressentait son cœur ulcéré, dans cette journée de commémoration des morts. Les applaudissemens unanimes d'une salle comble durent le réconforter. Il reconduisit allégrement Mme Poincaré à sa voiture, en remerciant M. le Président de la République d'avoir honoré de sa présence cette touchante cérémonie. Cinq semaines plus tard, survenait la date fatale du 9 décembre!

Un refroidissement, contracté au cours d'une promenade solitaire dans le bois de Boulogne, avait suffi pour enlever presque subitement à la France un des hommes qui l'ont le plus honorée et le mieux servie, dont la grande réputation à l'étranger avait propagé notre influence dans toutes les parties du monde, contribuant à y faire rayonner notre grandeur intellectuelle, et qui occupera toujours, dans le souvenir de ses fidèles amis, une place hors ligne de respect et d'affection.

René Stourm.

APOLOGIE POUR LES PARISIENS

La guerre moderne, à la différence des anciennes où les seuls combattans étaient tenus d'avoir du courage, met en œuvre toutes les forces morales d'un pays et leur assigne une valeur militaire. Le risque est plus grave, tous y participent, la force offensive des armées repose sur la discipline nationale et la résolution populaire.

Cette caractéristique n'avait point échappé aux Allemands, et comme on les vit toujours et à tout propos se livrer à des calculs minutieux et innombrables, il entra dans leurs conceptions, en 1914 aussi bien qu'en 1870, de provoquer méthodiquement chez l'adversaire le désordre moral. Porter d'abord la menace sur la capitale, jeter en toute hâte sur les chemins de l'Ile-de-France des torrens d'hommes formidablement armés, massacrer les habitans, allumer des incendies et se présenter devant Paris dans le moment que les Parisiens sont encore sous le coup de la surprise, c'est répandre dans la ville une épouvante qui ne manquera pas de provoquer des convulsions politiques.

L'enjeu est d'importance, la proie est facile : Paris n'est-il pas le lieu de toutes les frivolités ?

Le grand état-major allemand, guindé dans ses doctrines, suppute avec une supériorité méprisante les émeutes que vont faire naître, au milieu d'une population de deux millions et demi d'Athéniens, dont la légèreté d'esprit est connue de tout l'univers, les aéronefs, les obus et les mauvaises nouvelles.

La plupart des étrangers nous connaissent fort mal et

l'intérêt qu'ont les Allemands à nous trouver en effet aussi pusillanimes qu'on nous suppose les pousse à nous méconnaître.

Il n'est pas de ville plus impénétrable que la nôtre pour qui n'y passe pas toute sa vie. Cet esprit critique qui s'exerce contre l'autorité, alors même qu'on l'approuve, cette rapidité de jugement qui laisse croire à un défaut de jugement exposent le Parisien à toutes les calomnies. Un théâtre qui s'ingénie à scruter les cas exceptionnels par où la conscience est troublée, à moins qu'il ne s'emporte à des libertinages par où elle est offensée, un roman qui marie aisément l'un et l'autre vice, des querelles politiques, des lieux de plaisir, une agitation légère et perpétuelle, la vie du boulevard, voilà tout ce qu'ont aperçu chez nous des voyageurs hâtifs ou des lecteurs lointains. Nous-mêmes, à l'occasion, sommes les premiers à nous décrier, et je ne puis relire sans tristesse ces lignes injustes que Francisque Sarcey consacre à la population parisienne, à l'heure même où elle endure les privations du siège et se rebelle si vaillamment contre la mauvaise fortune : « Combien elle est crédule, aveugle, emportée, écrit-il, et quel peu de fond il faut faire sur son bon sens et sa raison ! » Ce n'est point là le portrait d'un peuple au cœur solide, et en effet les souvenirs du siège et de la Commune confirment nos ennemis dans cette opinion que leur seule approche va provoquer dans nos rues des mouvemens populaires. Tandis qu'ils s'en persuadent, le monde entier les croit.

Je me souviens de la stupeur joyeuse que je voyais peinte sur le visage d'un Français qui, revenant de Suisse le 6 août 1914, croyait le Président de la République assassiné et la Commune proclamée : on ne pouvait l'arrêter de rire, tant il trouvait incroyable la tranquillité de Paris.

La réponse insolente de M. de Bismarck lors de l'entrevue de Ferrières est dans toutes les mémoires. Cette fois encore les Allemands croyaient pouvoir compter sur la « populace de Paris. » Paris leur a répondu avec une force où l'âme parisienne apparaît dans toute sa grandeur.

Quand ils marchaient sur la capitale avec cette précipitation farouche, ils pensaient en finir, s'ils frappaient d'abord la France à la tête. Cette bonne tête-là, les Parisiens ont tenu à honneur de montrer qu'ils n'entendaient pas la perdre.

* * *

Dès le premier jour, la population parisienne s'établit dans sa résolution et fait preuve d'une sagesse aussi grande que les circonstances. Alors que se déroulent les événemens diplomatiques d'où la guerre va sortir, tandis que d'heure en heure se répandent les plus menaçantes informations, Paris demeure calme et s'abstient d'agiter des drapeaux. Ceux qui se plaisent aux spectacles parisiens n'ont retenu qu'un trait de ces momens d'angoisse : à certaines heures de la journée, on voyait les passans s'arrêter dans la rue pour lire la dernière édition d'un journal ; c'est, en effet, le signe de la plus vive émotion chez le Parisien, qui est d'un naturel hâtif et moins avide encore de nouvelles que jaloux de cacher son étonnement. En vain M. de Schœn se promène-t-il ostensiblement sur les trottoirs de la rue de Lille pour s'attirer des outrages. Quelques personnes regardent d'un air narquois et tranquille l'homme du jour. La finesse contient la colère, et la provocation de cet ambassadeur ne va en somme qu'à exciter chez le Parisien sa passion dominante, qui est à savoir la curiosité.

Tout à coup le bruit se répand dans la capitale que Jaurès vient d'être assassiné. Le temps est à l'orage. Une grande foule se presse et gronde rue Montmartre. Tous les visages traduisent la préoccupation ; tous les esprits sont tendus, et chacun redoute une révolution, que nul ne déchaîne. Un seul sentiment étreint tous les cœurs : la défense nationale va-t-elle être compromise par des dissensions civiles ? Mais qu'importe que tout le monde doute d'autrui, si personne ne doute de soi-même ? Il fut toujours naturel aux Parisiens de considérer les faits dans l'ordre de leur importance, et, quelque conseil que donne ici la douleur ou l'indignation, une pensée dominante conduit tous les esprits dans la même route : il s'agit d'abord de se défendre. Ceux dont on redoute le plus les écarts de langage sont ceux qui donnent le plus bel exemple, et, quatre jours plus tard, un cortège imposant traverse la ville et se dirige vers la gare d'Orsay sans que l'ordre soit troublé.

Où il s'avère dès la première heure, à l'épreuve des circonstances les plus ambiguës et de l'événement le plus critique, que la population de Paris n'est point cette foule « crédule, aveugle et emportée » qu'un écrivain se figure. Nulle autre, au

contraire, n'est plus prompte à se saisir d'un fait et à en bien raisonner, car elle est aussi intelligente que prompte, et l'on ne la vit s'emporter à des excès que faute d'avoir été mise en face d'une idée claire.

Alors ce furent les temps héroïques. Paris, en quelques heures, s'enfonça dans le recueillement le plus profond. Toute l'activité de la ville se trouvait d'un seul coup suspendue : les départs pour l'armée avaient fait les passans plus rares; les chevaux venaient d'être pris par la réquisition, les autobus envoyés aux armées et la circulation des tramways suspendue. Une paix provinciale enveloppait la cité, et l'absence de tous les bruits familiers faisait songer au silence de Venise. Les avenues et les rues, les jardins publics, les quais de la Seine semblaient une autre ville. Privés de toute nouvelle, le cœur disputé par l'anxiété et la confiance, l'esprit tourné vers l'inconnu, ces Parisiens, à qui leurs maisons et leur carrefours semblent à toute heure tenir société, trouvaient aux monumens des visages nouveaux, et de toutes ces impressions étranges, de tous ces menus étonnemens, ils composaient dans leur âme une émotion sublime.

Les soirées étaient plus belles encore. L'éclairage des rues avait été réduit des trois quarts, et c'étaient jours de grande lune. Une clarté inaltérable, sur cette intimité de deux millions d'âmes, répandait je ne sais quel rayon impérieux. La nuit n'était troublée que par le sifflet lointain et répété des convois qui emportaient à chaque départ un millier d'hommes, et c'étaient, ces cris pleins d'un adieu qui élargissait le silence, comme des pulsations régulières qui faisaient refluer vers le front des batailles le sang le plus pur de la France.

C'est sur ces entrefaites, le 28 août à 11 heures du soir, que le ministre de la Guerre publie le communiqué suivant : « La situation de notre front de la Somme aux Vosges est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. » Pour le coup, voilà un texte qui fait réfléchir les Parisiens. Certes, l'avertissement est rude. Mais ils en tiennent pour la franchise ; on les sent délivrés d'une incertitude qui leur était insupportable et ils sont reconnaissans à ceux qui les gouvernent de leur dire la vérité durement, population toujours prête, si on lui fait confiance, à collaborer avec l'autorité.

En même temps arrive à Paris la foule lamentable des réfu-

giés, bourgeois, paysans, ouvriers qui viennent de faire 50 kilomètres en dehors des routes et ne peuvent plus se tenir sur leurs pieds sanglans, jeunes filles qui tombent épuisées, mères en pleurs qui ont perdu sur les routes leur petite famille. Ah! les Prussiens peuvent bien bombarder Paris s'ils veulent : dès qu'il s'agit de venir en aide à la souffrance, la « populace » de Paris ne sait plus penser à autre chose, elle ne se possède plus.

Ces pauvres gens sont recueillis au Séminaire de Saint-Sulpice, à la Caserne de France, salle Wagram, au Cirque de Paris. Les sergens de ville font la quête pour venir à leur secours. Avec une spontanéité admirable, la population du Gros-Caillou veut pourvoir à tout. Les plus pauvres apportent leur pain, leur sucre, leur café, ils nettoient les malheureux, ils font la cuisine, ils bercent les enfans, et la bonté du peuple tire des larmes autant que la misère des fugitifs.

Bientôt les événemens se précipitent, on apprend que les Allemands occupent Senlis, des *taube* marqués sous les ailes d'une grande croix noire viennent planer dans le ciel de la capitale. C'en est fait. Le Gouvernement se transporte hors des atteintes de l'ennemi.

La population parisienne est désormais seule, livrée à la fortune des combats. Elle sent passer dans l'air l'haleine de la bête. Son sang-froid ne se dément pas à cette nouvelle épreuve ; du moins elle mesure désormais le risque elle-même. Lorsque son Gouverneur lui promet de la défendre jusqu'au bout, elle comprend clairement ce que ces mots contiennent, et bien loin qu'elle se laisse aller à son imagination, elle rassemble silencieusement toutes les forces de son cœur.

Il est un sentiment qui se fait jour chez les Parisiens à de certains tournans de leur histoire, quand la Ville est transportée d'une grande joie ou se trouve soulevée tout entière par une idée supérieure. Tous les cœurs alors se touchent, tous les esprits sont occupés de la même pensée, tous les visages portent la même expression. En ces jours de Septembre, les Parisiens qui regardaient sur les boulevards Saint-Michel et Sébastopol défiler les troupes marocaines ne formaient plus qu'une grande famille. La mise de chacun était simple. Les propos étaient affectueux. Des personnes qu'on ne connaissait pas vous arrêtaient familièrement dans la rue, pour échanger une ou deux paroles d'une inutilité cordiale. On parlait peu d'ailleurs en ce

temps-là, chacun portant en soi-même le même souci que tous les autres. On était simplement heureux de se regarder et de se comprendre.

Lorsque, après dix longs jours d'attente, la nouvelle de la victoire de la Marne se répandit, elle trouva les Parisiens aussi maîtres d'eux-mêmes qu'ils avaient paru dans les jours difficiles. Merveilleuse intelligence d'un peuple toujours prompt à considérer en un seul moment tous les aspects des choses. Cette victoire fait l'orgueil de Paris : la bataille qui le libère en de telles conjonctures lui apparaît aussitôt comme le point culminant de son histoire, et la joie de se sentir délivré n'est-elle pas de toutes les joies humaines celle qui veut le plus violemment sortir de l'âme ? Cependant l'aspect des faubourgs ne change pas, nulle clameur ne s'élève, aucun rassemblement ne se forme, personne ne songe à illuminer. C'est que l'œuvre est bien loin d'être achevée. C'est qu'il n'est manifestation si légitime et si grandiose qui ne soit méprisable au regard d'un si beau coup du génie français : un immense respect pour les braves qui le défendent tient Paris silencieux.

Telle fut, pendant les six premières semaines de la guerre, la fermeté que la population parisienne opposa aux plus imminens dangers comme aux plus étonnantes nouvelles. Il faut qu'un siècle passe pour la faire connaître en un instant. Bien loin qu'un grand danger la livre aux dérèglemens, il la libère bien au contraire de toute pensée inutile et ne va qu'à mettre en lumière la suprême honnêteté de l'homme parisien.

Une population qu'on imaginait turbulente et frivole s'y montre soudain clairvoyante et résolue, et cette intuition qu'on lui accorde, ce goût rapide et sûr, cette fugitive humeur qui dans les jours heureux la porte à respirer à toute heure la fleur de tout, cache un don magnifique qui lui vient des siècles, le sens juste, toujours égal chez elle à la grandeur des choses qui s'accomplissent.

*
* *

Dès lors commencèrent pour les pauvres gens les temps de la *guerre longue*.

Qu'une population surprise et remuée tour à tour, en moins de deux mois, par la duplicité de la diplomatie allemande, la déclaration de guerre, la mort tragique d'un tribun, le bruit

des premiers revers, l'approche des armées barbares et le frisson soudain de la victoire, demeure égale et maîtresse de ses nerfs, c'est l'indice de la force morale la plus haute et la plus noble. Cette sérénité n'étonne pas ceux qui sont avertis : le Parisien se doit toujours quelque chose à lui-même.

Mais voici que ce beau courage va subir un nouvel assaut : il lui faut désormais affronter l'épreuve du temps. Or, quelque bonne opinion qu'on eût des Parisiens, il est une vertu qu'on hésita toujours à leur prêter : la patience.

Trente-deux mois ont passé. La patience des Parisiens est inépuisable.

N'est-ce pas d'eux vraiment que Montesquieu semble avoir écrit : « Leur principale attention était d'examiner en quoi leur ennemi pouvait avoir de la supériorité sur eux; et d'abord ils y mettaient bon ordre? » Il n'est pas un Parisien qui ne soit convaincu que la nation allemande est obstinée, obéissante et dure au mal. Pour tenir en échec une haine si puissamment organisée, il n'est pas un Parisien qui ne mette secrètement son point d'honneur à tout supporter, et si des voix impies se font entendre pour réclamer prématurément la paix, ce n'est pas de Paris qu'elles s'élèvent et il ne les écoute.

On aurait tort de comparer les privations de 1870 aux épreuves du temps présent. Il y a quarante-sept ans, la crise fut aiguë et brève. Aujourd'hui, au contraire, le malaise se répartit sur une longue période; une angoisse continue n'arrive pas à faire plier les âmes. Si l'on veut bien considérer ce qu'une souffrance qui se prolonge, supportée dans le département de la Seine par une agglomération de cinq millions d'habitans, comporte de périls politiques, on est frappé d'admiration devant cette volonté collective où le corps social tout entier porte à l'extrême et soutient sans faiblir des vertus qui semblaient jusqu'ici le fait d'une résolution individuelle.

Dès le début, la mobilisation et l'arrêt des industries jetèrent d'un seul coup des milliers de familles dans la misère la plus immédiate. Dans chacun de ces foyers où l'on vivait au jour le jour d'un modique salaire, ce fut brusquement la détresse. A la fin de 1914, on relève 230 000 personnes sans travail, 130 000 hommes et 100 000 femmes. Ajoutez à tous ces chômeurs, les familles où le soldat mobilisé a laissé les siens sans ressources appréciables : on en compte actuellement

270 000. Joignez-y ceux qui, en tout temps, sont à la charge de l'Assistance publique. Vous arrivez à un dénombrement redoutable, dans lequel cependant ne sont pas compris tous ceux que leur rang social ou leurs ressources écartent encore de l'Assistance, et dont néanmoins un fort grand nombre se trouve dans l'embarras. Il faudrait d'ailleurs se garder d'additionner les personnes inscrites à toutes ces catégories différentes, car il arrive qu'elles se confondent, et l'on doit noter également que la reprise du travail au cours de l'année 1915 réduisit fort sensiblement le nombre des chômeurs. Il n'en est pas moins vrai que, lorsque l'Assemblée municipale, en décembre 1916, totalise, en vue d'assurer des distributions, toutes les familles de situation précaire, elle inscrit le chiffre de 400 000 qu'il y a lieu de multiplier par 2, 3 ou 4 personnes.

On peut donc dire hardiment que la moitié de Paris subit la gêne la plus étroite.

Cependant pas un murmure ne s'élève, nul désordre ne se manifeste. Bien au contraire, la tranquillité publique est plus frappante qu'à aucune autre époque de l'histoire parisienne. La criminalité s'abaisse. Le corps des gardiens de la paix a pu sans inconvénient être diminué d'un quart de son effectif. Sans doute, une partie de la classe ouvrière s'est vu offrir des salaires élevés dans les usines de la Défense nationale. Mais bien loin qu'il le faille interpréter comme une circonstance favorable à la paix publique, la juxtaposition dans les quartiers pauvres de ceux-ci qui touchent de bonnes journées et de ceux-là qui reçoivent un secours d'indigent, est de nature à susciter des rancunes et des jalousies, car c'est l'inégalité qui fomente les troubles.

Peut-être sera-t-on tenté de dire que les hommes valides étant occupés à défendre la France, il n'en reste plus ici pour la troubler, et que tel est le secret d'une si exemplaire résignation. Quelle mauvaise pensée! Quelle injure pour ces héroïques absens auxquels Paris doit son salut et sa gloire! Imagine-t-on que la clameur des femmes serait moins dangereuse et moins émouvante? Et qu'il s'agisse des femmes ou des hommes, l'attitude simple et fière d'une grande population souffrante qui supporte patriotiquement la dureté de la vie et qui accepte jour par jour son sacrifice, n'est-elle pas, à tout prendre, un fait majeur qui atteste l'incroyable endurance de Paris?

Cependant, à mesure que les jours passent, les conditions de l'existence deviennent plus lourdes. Nous en trouvons une indication précise à la Section des Prisonniers de guerre de l'Hôtel de Ville. Le quart des demandes quotidiennes émane de soldats parisiens faits captifs en 1914 et auxquels leur famille a dû cesser de faire des envois. Que de muettes douleurs cette simple constatation fait deviner! Que de courage dans le silence d'une population inébranlable !

Peu à peu les denrées nécessaires à la vie, mais surtout les plus nécessaires, ont atteint de tels prix que chaque matin les pauvres femmes du peuple désespèrent de passer la journée. Cependant on ne voit pas qu'elles renversent les étalages ni qu'elles disputent les marchands plus fort que de coutume. Le sucre est devenu rare : il faut attendre longtemps son tour pour en obtenir de quoi remplir le creux de la main. Elles gémissent, elles se résignent. Depuis deux ans l'activité des usines perpétue la disette du charbon. Cependant on n'entend point dire qu'un groupe de personnes se soit porté vers ces chantiers que la Municipalité a établis dans des quartiers populaires. Les misérables passent à côté de ces monceaux d'un combustible dont ils manquent, en disant : « C'est bien. » On ne vole même pas les palissades.

Lorsqu'un jour le Gouvernement décide qu'il y a lieu de restreindre la consommation du gaz, de toutes parts on s'inquiète, car il n'est pas de maison parisienne où cette mesure ne cause des embarras. Des milliers de réclamations sont adressées à l'Hôtel de Ville en quarante-huit heures. Qu'elles sont belles vraiment, toutes ces lettres, et significatives! Pas une parole de colère, pas un mot injuste. Chacun y fait l'offre de sa bonne volonté, puis expose un cas douloureux. Elles contiennent toutes un acte de foi.

Ce n'est point seulement l'individu qui est appelé à consentir des sacrifices, ce sont des corporations entières. On interdit à de certains jours le commerce de la confiserie et de la pâtisserie. Soit : les intéressés déclarent aussitôt qu'ils se font un devoir d'accepter une mesure qui les prive de leurs ressources.

Une profession est éprouvée entre toutes, la boulangerie. L'absence du petit patron qui chauffe son four lui-même a tout bouleversé dans le fournil : le bois de boulange, le charbon sont hors de prix et le pain est taxé. Cependant les boulangères qui

n'y trouvent plus leur gagne-pain continuent à vendre du pain, et si d'aventure elles font entendre leur voix, c'est qu'elles demandent, les courageuses femmes, que la France leur prête loyalement leur mari quand c'est leur tour.

Qui reconnaîtrait là ce Paris difficile à prendre, libre d'allures, impatient et frondeur? Il accepte avec docilité les réglementations qui se succèdent et même se contredisent. L'autorité prend des ordonnances sur les hors-d'œuvre, elle dresse le menu des restaurans, à telle heure elle interdit l'entrée des magasins, à tel jour la porte des théâtres ; le soir, elle prive la ville de sa lumière, elle sonne comme au Moyen Age le couvre-feu. Le Parisien se prête avec gentillesse à toutes ces contraintes, et voilà qu'il économise même l'esprit.

C'est au point qu'on est pris d'une inquiétude, qu'on s'étonne de cette langueur et qu'on se demande si jamais Paris se réveillera d'un tel sommeil. Ne vous y trompez pas cependant, il respire doucement, comme un homme qui souffre. Parfois il ouvre les yeux et cherche un grand souffle d'air pur. Vous le retrouverez qui remplit ses yeux des rayons de la gloire le jeudi aux prises d'armes ou le dimanche autour des trophées dans la cour des Invalides. Vous le reconnaîtrez encore dans ces grandes assemblées qui se forment à la Sorbonne ou au Trocadéro, pour entendre des orateurs parler de la sainte grandeur de la patrie. C'est lui encore qui se presse derrière les cercueils des victimes de l'aéronef et visite à la Toussaint les tombes des soldats dans les cimetières suburbains.

Un jour même, un seul jour, son émotion déborde et son âme s'abandonne, c'est aux funérailles du général Galliéni. Le Gouverneur de Septembre, c'est l'ami intime du Parisien : un moment, il fut seul avec lui. L'expression sévère du chef a redressé tous les cœurs. Il n'est personne qui n'ait entendu le son de sa voix. Ce qu'il a dit était si bref que chacun a connu qu'il lui parlait. Ce qu'il a fait demeure si grand que chaque maison sauvée lui fait aujourd'hui l'offrande de son bonheur dans sa douleur. Une grande foule grave et silencieuse, telle qu'on n'en vit jamais s'assembler pour pleurer un seul homme, se presse, le souffle suspendu, sur le passage du long cortège, qui semble prendre la mesure de la capitale : toute la Ville est présente.

Ce témoignage rendu, Paris qui n'a plus rien à dire reprend

son travail, retourne à cette impassibilité qui est bien le signe le plus certain d'une détermination irrévocable.

A toutes les épreuves qu'il supporte sans se plaindre s'ajoute le deuil de ses foyers. Pas de famille dont le sang n'ait été répandu, pas un habitant qui ne compte autour de soi des affections brisées. Le passant qui des hauteurs de Montmartre contemple à l'infini le spectacle grandiose de la Ville peut se dire que, dans chacune de ces maisons innombrables qui s'étendent jusqu'à l'horizon, est entré un soir le visiteur redoutable qui vient annoncer les morts glorieuses, accueilli par les réponses cornéliennes des mères et des épouses.

Telle est la somme des douleurs et des misères parisiennes. En vérité, les unes aident à supporter les autres, et il est bien clair que ce vaste rassemblement d'hommes, agité jadis de tant de passions et maintenant capable d'une si constante sagesse, n'a plus désormais qu'une pensée et qu'une volonté.

Le grand drame auquel il assiste est la seule image qu'il regarde. La Marne, l'Yser, Verdun, voilà à quoi il songe. Il se sent frappé avec les combattans, il peine, il s'élance avec eux. Les mouvemens de son âme accompagnent le mouvement des armées. Il écoute le bruit de la lutte. Cette attitude grave et réservée qu'observe au cours d'une si longue tragédie la capitale de l'Occident, évoque la grandeur légendaire de ce chœur antique qu'Eschyle nous montre partageant la douleur ou la joie des héros et dont le silence demeure si émouvant et si solennel à l'heure où son sort se décide. La beauté morale où elle s'élève vient d'avoir eu pleinement, en de tels jours, conscience des événemens. Les peuples supérieurs sont ceux dont le danger apaise l'âme et agrandit l'intelligence.

*
* *

Quelle est donc cette ville à l'esprit insaisissable dont on attendait le pire et qui dans les traverses qui l'éprouvent garde si fermement la mesure? Ce n'est point assez de dire que ce Paris libre et futile se montre étrangement courageux, il faut l'expliquer. Faisons connaître au vrai l'esprit du Parisien, et cherchons au fond de lui-même le secret de cette force d'âme.

Ceux qui prennent Paris pour une Babylone en fête dont l'habitant est badaud, mobile, railleur, et au surplus immoral, n'ont rien vraiment à nous envier pour la futilité de l'esprit.

Ils n'ont pas fait le tour de la Ville, je veux dire qu'ils n'ont point passé dans les faubourgs. Ils n'ont pas vu, dans son atelier ou à l'usine, l'ouvrier de Paris ingénieux, endurant, grand abatteur de besogne, quand il poursuit l'ouvrage avec cette fièvre légère qui l'entraîne joyeusement. Ils n'ont pas pénétré jusqu'à cette petite bourgeoisie laborieuse où se conserve dans une vie étroite et régulière la bonne tenue des foyers. Ils ne savent pas non plus combien elle est studieuse, cette jeunesse remuante des écoles, ni avec quelle passion elle adopte l'enseignement du maître, ni avec quelle touchante ardeur elle embrasse des travaux qui dépassent ses forces.

Cette ville de luxe, c'est une cité toute pleine du bourdonnement d'un grand travail. Dès le Moyen Age sa Municipalité se compose de marchands, et ce sont tous ces beaux métiers dont Étienne Boileau nous fait connaître le règlement sévère qui constituent son ossature sociale. Maintenant que cette population a grandi jusqu'à devenir comme un peuple au milieu de la France, les métiers se superposent, ils se multiplient, ils s'étendent à d'innombrables catégories de personnes et ce vaste labeur qui est l'unique affaire de la Ville lui donne aussi son vrai caractère. Ceux qui n'y prennent point part n'ont point part à son âme. Il a suffi que la guerre dispersât les oisifs et les étrangers pour que l'on vît aussitôt ressortir sa moralité profonde, entretenue à travers les siècles dans la tradition du travail.

L'homme qui travaille loyalement trouve une règle de vie dans l'exercice de son métier. L'objet qu'il forme dans ses mains ou qu'il soulève dans ses bras est pour l'ouvrier un maître sans indulgence qu'il ne fléchit que par l'effort et qui l'oblige à toute heure du jour d'être exigeant envers soi-même. Là il apprend à écarter la distraction qui perd l'ouvrage. Là, à force d'aimer ce qu'il fait, il s'engage dans le chemin de l'honneur professionnel, qui conduit à l'autre. Là enfin il purifie son cœur dans l'activité.

N'en doutons pas, c'est cette obligation quotidienne qui a présidé à la formation morale de l'ouvrier parisien, et quand la guerre ferme l'atelier, il reste l'homme, exercé au courage et prêt au sacrifice. C'est la sûreté de sa main qui a fait la sûreté de son cœur.

C'est une erreur de croire et d'aller répétant que le Parisien

est sentimental. S'il est vrai que l'on rencontre à de certains jours de l'année un grand concours de monde dans les cimetières, le souvenir que chaque famille vient y porter à ses morts témoigne bien au contraire d'une piété aussi constante que contenue où l'on peut saisir de nouveau le Parisien dans sa bonté morale. Si l'on veut dire qu'il s'émeut en hâte à la nouvelle d'un grand deuil ou d'une catastrophe, je crains bien qu'on n'ait pas aperçu l'empire qu'exerce sur lui la curiosité. Si l'on ajoute qu'il aime à aller le dimanche à la campagne, je réponds que c'est pour y chercher des joies d'enfant qui sont bien loin du romantisme. Çà et là sans doute perce en ses propos une jolie pointe de sentiment; une vivacité de langage la corrige aussitôt, car il est en lui de se porter tout à la fois aux extrêmes pour ne jamais se laisser prendre, et l'on ne saurait, à vrai dire, le pénétrer qu'en faisant d'abord chez lui la plus grande part à l'intelligence.

Il me paraît donc montrer fort heureusement la vive allure de l'esprit parisien, ce petit apprenti en cotte bleue qui, voyant passer un enterrement l'un des premiers jours du mois d'août 1914, ôte sa casquette et observe froidement : « En voilà un qui n'était pas curieux. » Il rapproche spontanément deux idées. Il dit sans attendre ce qu'on n'attend pas qu'il dise. Or, il parle au naturel cet enfant, attendu qu'il traîne sa petite voiture.

Cet esprit critique, soudain, subtil, qui se traduit par les mots impitoyables de la rue ou de l'établi, a été cause de toutes les méprises. Comme il ne ménage personne, on tient qu'il ne respecte rien. On le condamne parce qu'on n'est pas assez agile pour le suivre. Faute d'en saisir la moindre nuance, on commet la plus lourde erreur.

Ce n'est pas la satire d'un peuple toujours prêt à la révolte, car il n'en est pas de plus docile à subir les règlemens et les contraintes et la hardiesse de son esprit s'accorde aisément à la simplicité de sa conduite. Tandis que sa malice paraît s'attaquer à tout, on ne regarde pas assez aux objets qu'elle évite. On ne soupçonne pas comme il est respectueux, et avec quel enjouement encore il effleure ce qu'il respecte. On ne le vit jamais dénigrer un bel ouvrage, ni bafouer une noble figure, et il est naïf le plus joliment du monde.

L'esprit parisien s'espace toujours dans une direction inattendue. Il déforme le mot ou la chose, pour suggérer, d'un

accent, tout ce qu'ils ne contiennent pas. Il rassemble vivement les contraires. Faute de pouvoir tout saisir, il laisse tout entendre. Il s'évade toujours d'une idée trop courte. Il est complémentaire à lui-même. Jamais il ne s'abaisse et tout d'un coup il s'élève. Il raille, il déroute, il ne blesse pas. C'est un sel qui pique pour garder l'intelligence de toute corruption. Mais s'agit-il d'apprendre quelque nouvelle, le Parisien n'est plus d'humeur plaisante : son esprit est avide. Il court à l'autre bout de la Ville, il veut être informé de tout, il ne manque pas un spectacle, et cette curiosité universelle vient d'un cerveau incapable d'indifférence, épris d'activité, cherchant toujours la notion ou la nouvelle qui va le mettre en mouvement. Ainsi le goût de tout comprendre lui donne la passion de tout savoir, car c'est la faculté de connaître qui est toujours affamée en lui.

Ne fut-il pas toujours informé de l'évolution universelle? Les siècles ont placé sa Ville à cette boucle heureuse de la Seine où convergent les rivières et vers laquelle se dirigent les chemins naturels de la France. Ceux qui lui viennent apporter tout ce qui se vend lui apprennent tout ce qui se passe. La terre qui l'environne lui offre du blé, des forêts, de la pierre à bâtir. Aussi dès longtemps lui devint-il naturel de tout considérer sans étonnement comme de bien user de toutes choses, et c'est justement son caractère de ne s'enfermer jamais dans rien qui soit trop particulier. Regardez au portail de Notre-Dame l'expression de ce beau Christ parisien qui bénit la Vierge couronnée. Ses traits réguliers assemblent ce qu'il y a de parfait dans vingt autres figures, son visage bien construit respire une divine sagesse et la lumière éclairant son front n'est que le pur rayon des idées générales. Ce bel équilibre dont un vieux tailleur de pierre fit le sourire d'un visage sacré, tout Parisien en conserve l'aisance dans la justesse de ses impressions. Le bon jugement est son titre de noblesse, et de là vient qu'en s'en allant à son travail, il regarde avec contentement la Tour Saint-Jacques, la Colonne et les Invalides. Tout l'univers étant venu chez lui pour le renseigner, il a édifié ses monumens, il a perfectionné ses arts, il a répandu son esprit pour former l'univers, et sa tête reste libre pour faire honneur au monde entier.

Tel est l'homme que les reitres allemands prétendirent intimider. Mais on ne lui en impose, son esprit se rencontrant

toujours égal aux notions qu'il reçoit. Cette guerre qui tient suspendues sur sa tête tant de menaces est un grand spectacle dont il contemple froidement toutes les situations. Se résigner, c'est encore comprendre. Il présume les difficultés, il devine les problèmes, mais tandis qu'on bataille, il n'aime point à parler. Rien n'est empreint d'une plus juste beauté que ce grand silence de Paris devant l'ampleur d'un tel drame, et c'est son honneur, ayant le don de tout saisir avec cette sûreté légère, de garder dans la plus durable des épreuves ce serein équilibre où il entend aussi bien la nécessité de toutes ses souffrances.

Chaque matin, lorsqu'en me rendant à l'Hôtel de Ville, je regarde cette puissante cathédrale dont le maître d'œuvre fit monter si haut la voûte en menant au point juste le contre-fort qui la soutient, je ne puis m'empêcher de songer à tous les jours de patience qui s'accumulent et sur lesquels, dans chaque famille, cette journée naissante vient ajouter un poids nouveau, et de toutes parts il me semble voir monter, autour de ce monument de douleur que Paris élève aujourd'hui aussi haut que l'autre, un grand appareil de soutiens harmonieux qui n'en laissent jamais l'équilibre au hasard.

C'est dans leurs mœurs laborieuses autant que dans leur intelligence native que les Parisiens puisent depuis si longtemps du courage. Depuis les jours où l'on bâtissait Notre-Dame, c'est du pays de France que rayonnèrent sur les peuples d'Europe les clartés qui les ont fait vivre et les ont réchauffés, et c'est autour de « Paris sans pair » que se formait dans les mêmes temps l'unité française. Vingt siècles d'exercice moral et de primauté intellectuelle lui ont conféré cette maîtrise de soi-même : devant un monde qui nous connaissait si mal, la grande guerre fit apparaître la belle construction de l'âme parisienne. Avec tous les Français qui se battent, avec tous les Français qui souffrent, les Parisiens maintiennent ce qu'ils ont fondé en Europe. Leur patience repose sur une longue histoire.

ADRIEN MITHOUARD.

ARMELLE LOUANAIS

DERNIÈRE PARTIE (1)

Par cette brûlante journée de juin, elle l'attendit jusqu'au crépuscule. Quand l'heure d'or et de sang fut venue, les centaines de bouvreuils, de moineaux et de mésanges qui peuplaient les jardins se turent aussitôt que le premier ululement des chats-huans retentit sous le ciel vert.

« Serait-il malade? Ou bien l'aurais-je offensé sans m'en douter? » songeait-elle dans l'amertume.

Montant ses escaliers, elle atteignit la petite fenêtre du pignon. Avidement elle s'y pencha. La haute toiture du presbytère s'enténébrait sous les premières étoiles et la chambre de Nicolas n'était pas éclairée. Mais, de temps à autre, à la cuisine ouverte sur le potager, Jacqueline la brûlée apparaissait, les poings aux hanches. Elle venait se rafraîchir de la chaleur du fourneau en toisant l'espace.

« S'il s'est absenté, pourquoi ne m'a-t-il pas avertie? » réfléchissait Armelle. Préoccupée, elle quittait le grenier lorsque les carreaux du presbytère jaunirent.

« Il rentre seulement. Aurait-il donc rendu visite à quelque châtelain des environs? »

La jalousie la tortura.

Le lendemain l'idée lui vint d'écrire à Nicolas afin de le prier de s'expliquer; elle comprit bientôt l'absurdité de cette démarche. D'un autre côté, sa fierté l'empêchait de se rendre à la cure pour l'interroger sur ce qu'il semblait vouloir lui tenir secret.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

Connaissant l'humeur égale de l'abbé, Armelle pénétrait de moins en moins les motifs de sa conduite. Ayant observé à l'église son attitude dolente, elle le crut plus épuisé qu'il n'avait voulu parfois l'avouer. Quel drame s'était donc passé à l'évêché de Vannes, douze années auparavant, pour l'avoir irrémédiablement abattu? Mgr de la Motte-Broons de Vauvert avait-il fait à Nicolas une révélation désolante avant de lui ordonner d'aller s'ensevelir dans ce village? Plus tard la France apitoyée apprendrait-elle qu'un grand nom s'était éteint obscurément sous la soutane d'un petit prêtre de campagne?

Ces angoisses de Nicolas devaient lui rester toujours inconnues, puisqu'il n'avait pas cru bon de s'en épancher avec elle. Quelle volonté effrayante était la sienne! Souvent sa contention l'avait épouvantée, car, par éclairs, elle percevait des contrastes entre l'âme héréditairement ardente et orgueilleuse de Nicolas et l'attitude brisée et secrète qu'il s'imposait.

Ses rêveries arrachèrent des larmes à Armelle.

Le lendemain, elle observa Nicolas, à la messe matinale, interprétant jusqu'à ses gestes liturgiques en un sens qui pût l'éclairer sur son état d'âme. A peine l'*Ite Missa est* récité, elle alla s'agenouiller devant la tombe de Jean Tabo avec le remords de n'être pas sincère. De cet endroit, sans exciter la curiosité des villageois, elle pouvait guetter les sorties du porche et de la sacristie. Enfin le recteur parut accompagné de son président de fabrique. Ils la saluèrent avec un respect qui la décourageait de les rejoindre.

Le surlendemain, Armelle découvrit que l'abbé sortait l'après-midi par une porte jadis condamnée au fond de son jardin. Elle voulut y voir une ruse dirigée contre elle et fut outrée de sa conduite. De jour en jour son ressentiment grandissait. Elle n'en pouvait plus douter, il l'évitait ou tout au moins restreignait leurs relations à ces quelques phrases de bons souhaits qui constituent la monnaie habituelle entre le curé et ses paroissiens.

Mlle Louanais n'avait pas seulement l'aspect fier d'une patricienne de la Renaissance italienne, elle en avait le caractère excessif. Son visage sombre effrayait maintenant ses servantes.

Malgré son ressentiment, toujours semblable à l'astéroïde qui ne peut échapper à l'attraction de son étoile, Armelle ne cessait d'environner Nicolas afin de recouvrer sa lumière et sa confiance en Dieu. Lui disparu de son existence, c'étaient

aussitôt les ombres du doute qui noircissaient le ciel le rendant moins accessible. La veille de la Saint-Jean, un hasard la mit sur ses traces. Drollach, le meunier du Closne, passait en croupe de sa jument chargée de poches de farine, lorsqu'en rencontrant Armelle, avec sa bonhomie coutumière, il la mit au courant de ses affaires.

— Cette Jacqueline la brûlée ne reste jamais à la cure lorsque M. le recteur s'absente et me voilà dans l'impossibilité de lui laisser ma farine. Quant à M. Helléan, je ne vais tout de même pas courir jusqu'au Vieux-Couvent pour lui demander la clef?

Sur ce renseignement imprévu, avec une colère joyeuse Armelle s'élança vers les ruines de l'ancien monastère des Prémontrés. Les reproches jaillissaient comme des flammes dans sa mémoire quand elle passa le portail qui défendait jadis les communs de ce moustier. A cent mètres plus loin, les murailles en schiste rouge de l'abbaye à moitié couvertes par le lierre arborescent se découpaient sur le ciel très bleu. A travers la salle capitulaire où subsistaient des arcs ogifs dépouillés de la chair de leurs voûtes, elle atteignit l'ancien cloître baptisé par les paysans : la Salle Verte. Au milieu des galeries effondrées, quelques frênes d'un jet splendide avaient poussé et leurs frondaisons dispensaient une lumière d'émeraude.

Armelle cherchait l'abbé. Une brise légère berçait les ronces qui festonnaient entre les branches. De la rivière s'exhalait un chant semblable aux dernières notes d'un orgue sous une main lasse. Le bruit d'une marche sonore dont le sol rocheux frémissait, l'effraya. Bientôt un vieux cheval noir d'une ligne noble s'encadra parmi les arcades du cloître. Immobile il maintenait en l'air un genou ployé. Puis un frisson fit onduler son poitrail lustré et, après un faible hennissement, il reprit sa promenade, frôlant au passage les colonnes avec le désir d'en être caressé.

« Je ne trouverai pas Nicolas, » pensait Armelle angoissée, lorsqu'elle l'aperçut contre un frêne qu'il tenait embrassé. La joue sur l'arbre, le prêtre, les yeux levés, semblait écouter des voix. Son expression passionnée la stupéfia. Elle l'observait avec un malaise grandissant. Sa découverte l'emplissait à la fois de malaise et d'amertume. Par quel prestige avait-il pu l'abuser depuis tant d'années sur sa véritable nature? Armelle se rapprochait, lorsqu'elle le vit se reculer et s'asseoir sur un

chapiteau renversé dans l'herbe. Ouvrant un livre, il parut s'absorber dans sa lecture. Derrière lui, une rose du transept dépouillée de ses vitraux l'encadrait et sa soutane noire se silhouettait sur la rivière argentée. Quand elle s'avança, le ressentiment débordait de son cœur et cependant ce fut avec humilité qu'elle l'aborda. Relevant la tête à son approche, il ne manifesta ni surprise, ni ennui, ni satisfaction, tandis que sa brochure tremblait entre ses doigts. Ensuite, se levant, il la salua silencieusement et maintint son front baissé. La gêne d'Armelle s'augmenta de cette attitude.

Dans un mouvement d'attente, Nicolas avait rapproché le livre de son menton. Elle parla, mais ce qu'elle disait ne correspondait guère à sa pensée. Une étrange volonté en profondeur se substituant à sa rancune superficielle lui dictait des plaintes au lieu de reproches :

« Pourquoi l'abandonnait-il? Devait-elle croire qu'il la fuyait volontairement? Lui aurait-elle, sans le savoir, causé quelque ennui? Pourquoi ne pas s'en être expliqué? Les jours lui paraissaient des siècles quand il la laissait en proie à la misère de son esprit inquiet. Dans son tourment, elle s'imaginait aussi qu'il cherchait à lui cacher l'état de sa santé qui l'inquiétait depuis quelques mois. Elle aurait tant voulu le consoler, lui donner ses soins! »

D'un ton ambigu il repartit que, sans doute, soigner et consoler, c'était une mission de femme, mais un prêtre peut-il jamais s'abandonner à de tels soins?

A cette réponse elle répliqua dans un cri de douleur :

— Mon Dieu! me tiendriez-vous pour une vieille fille absurde?

Il protesta contre l'interprétation qu'elle donnait à ses paroles.

Sans vouloir l'entendre, elle répétait :

— Ne vous en cachez pas, vous suggérez que je vous rends ridicule.

Toute la douleur du monde était dans son accent.

Il l'assura qu'elle travestissait sa pensée toute de respect et d'affection pour elle.

— Malheureusement, Armelle, continua-t-il, autour de nous il existe d'autres juges, des juges prévenus, si vous voulez; recteur de cette paroisse, je suis obligé de ne pas les offenser, même quand ils s'abusent.

A cette explication, Mlle Louanais eut une expression de triomphe; le sang au visage, elle le pria de lui nommer les gens qui se mêlaient de les calomnier, afin qu'elle pût les cravacher.

Devant sa violence il repartit doucement qu'en tout état de cause il devait tenir compte de l'opinion de ses paroissiens.

— Allons donc, vous êtes leur recteur, leur chef spirituel. Ne doivent-ils pas vous être soumis?

— Oui, à la condition que je ne laisse aucune prise à leurs médisances, même injustifiées.

— Est-ce donc vous qui leur devez l'obéissance? reprit-elle ironique.

Du bout des lèvres il souffla qu'autrefois il n'aurait pas voulu le reconnaître.

Après un éclat de rire strident, elle dit :

— Monseigneur peut être satisfait de vous avoir réduit. Quant à moi, on ne me brisera point.

— Qui sait? murmura-t-il en appuyant sur elle un regard désolé qui la fit frissonner.

Au petit trot, le cheval noir s'en revenait. Vers le milieu du cloître, il s'arrêta. Sous leurs salières ses gros yeux roulaient du prêtre à Mlle Louanais; enfin il encensa et, de ses fers qui frappaient le sol dur, il s'éloigna pesamment en chassant de la queue les taons qui l'importunaient.

Nicolas et Armelle s'acheminèrent vers la sortie de l'ancien monastère. Son visage émacié presque livide, et sa haute taille inclinée, il lui faisait remarquer qu'elle se trouvait aussi indépendante qu'une honnête femme aisée pouvait l'être, tandis qu'il avait lui-même la lourde charge d'être la conscience d'une paroisse. Il hésitait encore à s'exprimer plus clairement, prévoyant sa protestation violente contre l'arrêt qu'il voulait prononcer. Enfin, comme elle le pressait d'avouer s'ils avaient été visés récemment, il lui narra que le lendemain du jour où ils avaient déjeuné à Kerbras, des paroles malveillantes couraient sur eux.

— Et vous les avez accueillies?

Il ajouta que, sans leur accorder trop d'importance, il dut y réfléchir.

— Armelle, conclut-il, j'ai pris... pour le moment du moins, une détermination qui me sera pénible. Il convient de nous abstenir pendant quelque temps de nous rencontrer.

Elle devint blême, mais son orgueil l'empêcha d'abord de protester. Le murmure frais de la rivière proche se mêlait au souffle de sa respiration angoissée. Déjà, avec l'instinctive ruse de la femme menacée dans son bonheur, elle cherchait comment elle pourrait faire revenir l'abbé sur une décision motivée par sa pusillanimité, estimait-elle. Tout au contraire, Nicolas, voulant clore cette explication, lui demanda comme une grâce de ne pas discuter sa décision irrévocable et la salua profondément.

Devant ce geste qui l'éloignait, plus redoutable pour elle que les paroles les plus vives, sa colère tomba. Elle se vit vaincue. Avec des sanglots dans la voix, elle le suivit pas à pas, le suppliant de réfléchir. Par son attitude ne semblerait-il pas reconnaître la réalité des médisances? Enfin il se dérobait à son devoir de prêtre. Elle n'apercevait Dieu que par ses yeux, par sa foi! Allait-il donc la rendre à la nuit?

Ces raisons exposées d'un ton pathétique le touchèrent. Le menton sur son rabat, très bas, il reprit :

— Oui, vous auriez le droit de m'accuser, Armelle, si je n'obéissais qu'à la crainte des méchantes gens; mais en décidant d'éviter nos rencontres, je veux aussi garder vis-à-vis de vous l'autorité nécessaire au prêtre pour vous approcher de Dieu. Comment pourrais-je rester à la fois votre juge et votre ami?

A ces paroles imprévues, elle frémit, et après un bref adieu, elle s'éloigna d'un pas rapide.

En elle des voix clamaient :

« Sa prudence à ton égard te confirme enfin son affection. Un cœur d'homme bat dans cette poitrine austère. Hélas! joie prodigieuse, m'êtes-vous révélée le jour où il me chasse de sa vie? Ainsi mon bonheur devient mon malheur irréparable! »

Demeuré seul, Nicolas, appuyé contre un pilier du cloître, crut sentir qu'en lui tout se consumait du corps et de l'esprit.

Au loin, le vieux cheval de race martelait les pierres de ses fers sonores ou bien, cambré et le genou haut, maintenait dans les ruines un silence émouvant.

*
* *

Les premiers jours d'exil d'Armelle lui semblèrent presque des jours de victoire, tant elle vivait de son rêve magnifique. Comment ne s'était-elle pas aperçue depuis tant d'années que

la réserve de Nicolas ne procédait que de sa crainte à lui dévoiler son affection?

Lorsque les paroles inattendues de Nicolas eurent perdu de leur flamme en son imagination, Armelle songea qu'elles ne constituaient qu'un leurre, puisqu'il lui était désormais interdit de l'approcher. A la vérité, il l'avait retranchée de son existence. Cette conclusion affreuse lui arracha tour à tour des soupirs de colère et de regret. Parfois ne pouvant croire sa défaite irrémédiable, elle gémissait :

« Mon Dieu! vous saviez ce que je demandais, presque rien, et vous me l'aviez accordé. Ce que vous m'aviez donné, pourquoi me l'avez-vous repris? Maintenant, me faut-il avouer avec votre prophète que « je marche inclinée dans la douleur et que le cri de mon cœur est comme un rugissement? »

S'étant peu à peu persuadé que l'abbé Helléan n'avait obéi qu'aux suggestions des quelques paroissiens qui se le disputaient, afin de pouvoir affirmer qu'ils possédaient seuls la confiance de leur curé, Armelle estima qu'elle devait tenir pour non avenue la demande qu'il lui avait adressée dans un instant de découragement. Elle se retrouva donc sur son chemin, afin de l'obliger à lui témoigner au moins les marques de sa politesse. Bientôt son obstination suscita les chuchotemens de quelques femmes insolentes.

Un billet attristé de Nicolas l'avertit alors d'avoir à se choisir un autre confesseur. Elle voudrait bien y consentir.

Sans doute obéissait-il aux insinuations calomnieuses de ces créatures haineuses qui, sous des apparences dévotes, perpétuent l'esprit du mal aux aguets devant le bien et la pureté.

Quoique ce sacrifice fût le plus pénible qu'il exigeât d'elle, — car ainsi tout aveu de son âme lui devenait interdit, — elle l'accepta d'un cœur ulcéré en pensant que, vraiment, ce pauvre recteur accordait trop aux injonctions de ses paroissiens les plus médiocres. En l'éloignant, entendait-il donc la retrancher des sacremens? O prêtre singulier!

Elle y réfléchit.

Brusquement, le samedi, Armelle commandait à Noémie d'aller chercher le voiturier Jacob, afin qu'il la conduisît sur l'instant à Muzillac, le chef-lieu de canton.

Au moment de monter dans le cabriolet, Armelle fut abordée par une vieille fille dont les joues molles frissonnèrent soudain

comme l'eau agitée d'une mare. Préfète de la congrégation des Enfans de Marie et couturière de son état, Pascaline, clignant ses yeux de poulet, sollicita la faveur d'un petit bout d'entretien. Hautaine, Mlle Louanais la pressa de parler. De sa voix qui laissait fondre les mots dans sa bouche plutôt qu'elle ne les articulait, Pascaline déclara qu'elle ne savait pas si elle oserait jamais adresser sa demande à Mademoiselle. Parce que la pauvreté vous mettait dans la main du monde charitable, il convenait justement de n'en pas abuser, car...

— Vous expliquerez-vous clairement? interrompit Mlle Louanais, énervée.

D'un ton encore plus mielleux et en abaissant l'une après l'autre ses épaules, la couturière osa faire remarquer à Mademoiselle que, sur sa ferme de Kerbras, quelques vieux chênes se perdaient de vieillesse et, ma foi! si c'était un effet de la bonté de Mademoiselle..., enfin, par conséquent...

— Dites donc que vous demandez du bois, Pascaline. Il suffit. Vous en recevrez. Bonsoir. Et Armelle escalada le cabriolet.

Mécontente de ce ton sec, Pascaline, guignant d'un regard de côté Mlle Louanais, lui souriait de son petit museau maladif en pensant :

« Vous ne serez pas toujours aussi fière. On sait ce qu'on sait. Où allez-vous de ce train, ma belle? Ah! ah! »

Pendant le trajet à travers un paysage abstrait, au sol semblable à de la bure monacale, Armelle, rejetée sur le capitonnage, ne répondit pas un mot au cocher, jovial ivrogne qui lui faisait remarquer les changemens apportés à la route par le récent service des Ponts et Chaussées.

Arrivée à Muzillac, elle monta vers l'église romane posée sur sa colline au-dessus de la petite ville.

. . . . . .

Le lendemain dimanche, à la messe matinale du Guerno, quand les fidèles s'approchèrent de l'humble grille de fer qui servait de sainte table, Armelle les accompagna. Se retournant avec son ciboire, l'abbé Helléan descendit les marches de l'autel. Parmi les paysannes, Armelle était agenouillée. Ses yeux relevés lui parurent immenses, mais leur expression s'identifiait à l'acte d'amour eucharistique. D'un geste saint, il la communia, offrant le Dieu de miséricorde à cette infortunée, qui s'en retourna vers sa chaise en pleurant de bonheur.

*
* *

Le jour de la Fête-Dieu, à la sortie de la procession vers les reposoirs répartis sur les routes de Vannes et de Limerzel, Armelle imposa sa présence au troupeau des paysannes qui, épaules contre épaules, oscillaient au rythme du tambour, luttant afin d'approcher leur recteur jusqu'à toucher son aube. Par le prestige de sa démarche et sa haute taille, Mlle Louanais parvint à se maintenir derrière l'abbé Helléan. Aucune villageoise n'osa briguer le redoutable honneur de se placer devant la demoiselle du manoir dont la robe gorge de pigeon les intimidait plus encore que ses regards.

Nicolas ne pouvait ignorer la présence d'Armelle, qui marchait dans ses pas, mains serrées, cette prière au cœur :

« Ah ! mon Dieu ! pourquoi ne pas lui faire la grâce, ainsi qu'à moi, de nous arracher soudain à ces bas chemins et de nous élever vers le reposoir définitif où vous nous accorderez la paix éternelle ? C'en est fini maintenant d'aucun espoir terrestre avant que Vous ne m'appeliez vers Vous que je désire, mon Dieu, comme la guérison de ce dont je ne puis me guérir que par la perte de cette vie mortelle. »

A la lumière du soleil, l'abbé apparaissait encore plus défait que dans la pénombre de l'église. Sous son grand front osseux, le nez étroit et sec tombait sur une bouche aux lèvres exsangues. Pas une fois le regard de Nicolas ne se posa sur Armelle. Renonçant à suivre la procession jusqu'au calvaire, à la croisée des routes de Muzillac et de la Roche, terme de son parcours, elle regagna Kerbras. Tandis qu'elle se frayait un passage à travers les villageois lourds à déplacer comme des pierres, leurs réflexions lui venaient aux oreilles :

— Notre recteur n'ira guère loin. Comme il est failli ! On le dit marri de n'avoir pas obtenu de l'évêché une paroisse plus conséquente.

A ces propos, la désolation d'Armelle s'augmenta de croire que, non content de l'avoir exilée, il cherchait à s'éloigner.

... Le lendemain, dès l'aube, elle partait pour Vannes. Dans son impatience, elle obligeait son cocher à fouetter son cheval à tour de bras. Aussitôt les tours Saint-Pierre visibles à l'horizon par-dessus le lac bleuâtre des toitures d'ardoises, elle ordonnait d'arrêter le cabriolet cour de l'impasse Trompette.

Les diligences crottées y stationnaient parmi l'habituel vacarme des arrivées et des départs. D'un pas agressif, Armelle monta chez son oncle. Vieilli, M. de Saint-Jacut marchait courbé, les bras en anse de panier. Il reçut sa nièce sévèrement, car il ne lui avait jamais pardonné de s'être fixée au Guerno, afin d'y retrouver Nicolas; aussi, les premières paroles de Mlle Louanais furent assez embarrassées. Enfin, elle osa lui demander s'il était exact que M. Helléan fût bientôt nommé curé d'une nouvelle paroisse.

Après quelques reproches sur sa vaine curiosité, le chanoine ajouta qu'il ne lui était rien revenu de ces commérages. Il finit en l'adjurant de revenir occuper son hôtel. Par politesse, elle parut prêter quelque attention aux conseils de M. de Saint-Jacut et se retira sans s'être engagée.

A neuf heures du soir, elle rentrait à Kerbras, rassérénée.

— Ah! mademoiselle, l'avertit Noémie aussitôt qu'elle fut assise devant son dîner, notre pauvre monsieur le recteur ne va guère. Le médecin de Muzillac, en sortant du presbytère cet après-midi, faisait comme ci, comme ça!

Et la servante hochait sa petite tête joufflue de droite et de gauche afin de peindre la perplexité du docteur.

La satisfaction d'Armelle tomba et ses ongles griffaient la nappe à la pensée qu'elle ne pouvait se rendre au presbytère.

« Mon oncle Saint-Jacut a raison, songea-t-elle, ma tendresse et mon dévouement lui furent non seulement inutiles, mais nuisibles. Pourquoi m'obstinerais-je au Guerno? »

Dix heures tintaient à la galerie du clocher. Retirée dans sa chambre, Armelle en rouvrit la porte pour appeler d'une voix impérieuse Noémie et Anne-Marie. Ces pauvres filles s'étaient couchées. Réveillées, elles accoururent les cheveux hors du bonnet, pieds nus, épouvantées.

— Jeudi, nous rentrerons à Vannes, Tenez-vous le pour dit.

— Enfin! s'exclamèrent-elles, et, dans leur ravissement, elles faisaient de grandes salutations à leur maîtresse.

Cependant, le lendemain et les jours qui suivirent, Armelle, négligeant ses préparatifs de départ, parut préoccupée de la situation d'une pauvresse, Catherine Jubeleu. A l'intention de cette paysanne sans foyer, elle louait une chaumière, ruelle de Limerzel, près du presbytère. Le dimanche suivant, Armelle regardait l'abbé Helléan esquisser les gestes liturgiques avec la

douloureuse impression qu'un fantôme à son image officiait. Chaque fois qu'il s'agenouillait, il ne pouvait se relever sans s'appuyer à l'épaule de l'enfant de chœur. Lorsqu'il la communia, elle souhaita mourir en cet instant même, afin d'éviter l'épouvantable destin dont les grandes ombres enténébraient déjà son horizon.

Ce dimanche soir, Armelle, lorsque la dixième heure eut sonné, furtive, quitta Kerbras à l'insu de ses servantes endormies. Longeant le côté obscur des venelles avec la terreur d'être aperçue, elle atteignit la chaumière louée pour Catherine. Dans cette masure, une échelle conduisait à une sorte d'etage utilisé pour le séchage des graines. Un carreau était encastré dans le glui de ce grenier; avec peine, dans l'obscurité, elle le trouva et essaya de le retirer. N'y parvenant pas, de son poing ganté, elle cassa la vitre. Des éclats la coupèrent au poignet. Insensible à sa douleur, elle acheva d'enlever les échardes enfoncées dans le chaume et put enfin passer la tête par cette ouverture. Ce qu'elle avait espéré se réalisa : presque à la hauteur du cabinet de travail de Nicolas, elle l'aperçut à travers les mauvais rideaux de mousseline qui le défendaient mal de sa curiosité. Assis devant une table embarrassée de volumes et de cahiers, l'abbé appuyait ses tempes sur le bout de ses doigts réunis. Il oscillait. D'abord, elle pensa qu'il luttait contre le sommeil. Tout à coup, Nicolas ouvrit les bras et sa tête se renversa avec une grimace douloureuse de la bouche. En un dernier sursaut, Nicolas tenta de se retenir au meuble; le hasard ne lui permit d'atteindre qu'un livre qu'il secouait en un geste d'alarme. Enfin il tomba, jetant bas sa lampe qui s'éteignit après quelques jets de clarté.

— A l'aide ! au secours ! voulut appeler Armelle, et pourtant aucun son ne sortit de sa gorge étranglée par la réflexion soudaine qu'elle ne pouvait et ne devait pas lui porter secours.

D'âcres pleurs corrodèrent ses paupières. Agenouillée dans l'obscurité du sale grenier, elle songeait qu'il pourrait mourir presque à portée de sa main, sans qu'elle eût même le droit d'attirer sur lui l'attention d'une personne compatissante. L'irréparable scandale s'il lui fallait avouer que, cachée dans cette chaumière louée sous un prétexte de bienfaisance, elle guettait l'abbé Helléan ! Qu'importe son motif, la foule les condamnerait et, par sa faute, Nicolas serait suspecté. Nul ne douterait plus

qu'une femme assez audacieuse pour plonger la nuit ses regards dans la chambre du recteur n'eût été coupable.

Brusquement, ces paroles des Écritures, souvent méditées par elle, remontèrent à sa mémoire : « Le Seigneur terrible déploie sa puissance contre une feuille que le vent emporte et poursuit une paille desséchée. »

— Oui, c'est bien ainsi que nous sommes l'un et l'autre sous son souffle tout-puissant ! Quelle gloire pour Lui, blasphéma-t-elle.

Cependant, à l'idée que Nicolas agonisait à quelques pas d'elle, cette fois, plus forte que sa raison, plus forte que leur honneur, la nature cria en elle et sa clameur terrible fut répétée par les échos. Puis elle s'étendit la face dans la poussière ; ses mains coupées ensanglantaient son visage.

Bientôt un huis bégaya sur ses gonds et des fenêtres craquèrent.

— Que se passe-t-il ?

— On appelait au secours ?

— Non ! ce sont des chats-huans.

— Moi, je croirais plutôt à une âme en peine, dit avec douceur une jeune fille.

A ces mots, dans les ténèbres, quelques fronts se signèrent. Enfin le silence recouvrit tout.

*
* *

Un peu avant le déjeuner, la couturière Pascaline vint à Kerbras demander Mlle Louanais. La douleur avait macéré le visage d'Armelle et sur son teint blême les points de variole brunissaient. L'ouvrière s'aperçut avec un secret contentement de l'état d'inquiétude de sa bienfaitrice :

— Mademoiselle, commença-t-elle en remuant les poches de son tablier auxquelles elle souriait alternativement, je n'ai pas voulu attendre pour vous remercier du bois que vous m'avez fait remettre. Maintenant, des fois, si je pouvais vous être utile ? je voudrais...

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? interrogea froidement Armelle.

— Ma foi ! c'est tout, répondit Pascaline interloquée.

Cependant elle ne quittait le vestibule qu'à regret et, tout en marchant vers le portail, elle prononçait d'une voix apitoyée :

— Cela ne va guère à la cure ! Ce pauvre M. Helléan !

Vivement Mlle Louanais revint sur ses pas et rappela Pascaline. Affectant d'avoir l'oreille dure, l'ouvrière remuait la grosse clavure afin d'attirer l'huis.

— Auriez-vous des nouvelles? reprit Mlle Louanais en la rejoignant.

Comme effrayée, Pascaline répondit brusquement :

— On dit qu'il se meurt.

Armelle se contraignit à ne pas gémir et, blanche, dilata ses yeux. Voulant faire durer le supplice de sa bienfaitrice, l'ouvrière reprit :

— Cela durera-t-il un mois ou un an ? Il paraît qu'il ne s'en relèvera pas.

Après une pause, elle eut un sourire obligeant et reprit :

— Des fois... si ça vous intéressait... je pourrais venir vous donner des nouvelles? Moi, comprenez-vous, préfète de congrégation, je l'approche comme je veux.

Durement, Armelle refusa son offre, tandis qu'un flot de sang l'empourprait. Aussitôt dans la rue, Pascaline frotta l'un contre l'autre ses index mâchurés par les piqûres d'aiguille, dans un geste d'ignoble moquerie.

« Ah ! la demoiselle sera tantôt moins fière. Jadis elle accaparait notre recteur et le retirait de nos œuvres. Il fut un temps où il ne semblait s'occuper que d'elle. C'est passé. Elle commence d'être punie. »

L'après-midi de ce jour d'août, un orage éclata. Le tonnerre faisait vibrer les vitres du manoir et le noroît échevelait les pommiers du cimetière. Au plus fort de cette bourrasque, Armelle s'enveloppant d'un plaid écossais quitta Kerbras malgré les objurgations de Noémie et d'Anne-Marie, qui représentaient à Mademoiselle le danger d'être foudroyée.

— Tant mieux ! leur répondit-elle.

Des ruisseaux traversaient les chaussées ravinées. Couverts de sacs jetés sur leurs têtes, des paysans, le hoyau sur l'épaule couraient au secours des sillons envasés.

Avant d'atteindre la lande du Lesquellec que zébraient des éclairs, Armelle s'arrêta. La défense prononcée aux ruines du monastère par Nicolas la hantait :

« Il vaut mieux que nous cessions de nous voir. »

Comment avait-il osé prononcer cette affreuse condamna-

tion? Mais sa maladie, situation nouvelle, commandait des résolutions nouvelles. L'ouragan lui arracha son manteau qui alla se déchirer aux épines d'un prunellier sauvage. Insensible aux gouttes d'eau qui plaquaient ses cheveux sur ses tempes, elle frappa du pied une mare dont elle s'éclaboussa :

« Eh quoi! pensait-elle irritée, Pascaline, cette vile fille, serait admise au chevet de l'abbé Helléan et j'en serais exclue? Non! rien ne pourra m'empêcher d'approcher de Nicolas. »

Presque en courant, Armelle regagna le Guerno. Cependant, à l'aspect de l'église templière aux ardoises assombries par la pluie, elle s'apaisa et elle voulut que l'âme prédominât sur les sens.

Pénétrant par le portillon de la tour dans la nef, elle s'arrêta devant l'autel qu'elle avait jadis réchampi par un clair matin de bonheur. Au-dessus de sa tête, la veilleuse du sanctuaire crépitait sur son huile mouillée. Dans une stalle, un vieillard, au front chauve auréolé sur les tempes d'un duvet, s'était endormi et son innocent ronflement se mariait à la cadence de l'horloge.

Malgré sa volonté, Armelle eut peine à refréner ses élans passionnés. Quelques paysannes âgées étant venues s'agenouiller près d'elle gênèrent sa méditation et elle sortit. Lorsqu'elle aperçut la cure toute rose des valérianes en fleurs qui poussaient entre les moellons de granit, son cœur bondit. A la baie Renaissance du pignon, un homme aux cheveux plats, le sacristain, la joue collée contre l'embrasure, ouvrait une bouche énorme. Elle le détesta. Son recteur se mourait et cette brute bâillait!

Devant le portail, apercevant au bout de sa chaîne l'étrier qui lui aurait permis de balancer la cloche, elle hésita; puis, résolument, elle pesa sur le loquet, traversa la cour, monta le perron et vit dans le vestibule, sur les patères, une douillette et un grand manteau à la romaine qui devaient appartenir au prêtre envoyé comme remplaçant au Guerno pendant la maladie de l'abbé Helléan. Cet abbé se trouvait donc à la cure? Tandis qu'elle réfléchissait à sa déconvenue, l'escalier gémit sous le poids d'une lourde personne et une voix grossière demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a? Hein! que veut-on?

Sa lèvre retroussée sous le nez en bec-de-cane, Jacqueline ne pouvait distinguer la visiteuse placée à contre-jour de l'imposte vitrée; elle reprit brutalement :

— Parlerez-vous ? Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Je suis Mlle Louanais.

— Vous ?

Et ce : « vous » résumait la stupéfaction de cette servante. En d'autres circonstances, Armelle eût semoncé cette maritorne pour son accent. Avec douceur, au contraire, elle l'interrogea sur l'état de santé de M. le recteur.

— Lui ? Tout ça, c'est des grimaces de « grand monsieur, » gronda Jacqueline. A mon idée, s'il voulait se lever, il se lèverait.

— Vous me surprenez, repartit Armelle, outrée de la stupidité de cette femme et pourtant un peu rassurée, car il lui semblait invraisemblable qu'elle tînt un pareil langage si son maître se trouvait en péril.

Elle reprit en désignant les vêtemens suspendus aux patères :

— Son vicaire se trouve près de lui en ce moment ?

— Non pas ! le meunier du Closne l'a mandé près de sa vieille mère malade. Ah ! si ce remplaçant, M. Matille, était nommé au Guerno, je voudrais le servir. Lui comprend le mal que je me donne. Le « grand monsieur, » là-haut, ne paraît pas s'en douter.

Malgré l'horreur que lui inspiraient ces paroles, Armelle dit lâchement :

— Eh bien ! moi, Jacqueline, je m'en rends compte et je crains que vous ne manquiez du nécessaire. Demain, je vous ferai porter du bordeaux.

— Est-ce du vin, cela ?

— Du vin, en effet... Eh bien ! puisque M. Helléan se trouve seul, je vais aller me rassurer sur sa santé, s'il veut me recevoir.

La servante avait appuyé une main au mur, l'autre sur la rampe comme pour barrer l'escalier ; mais Armelle monta avec une telle décision que Jacqueline, haussant les épaules, la laissa passer. Elle songeait qu'après tout elle y gagnait sa boisson.

Au palier, Mlle Louanais se trouva devant une porte sur un couloir. Au fond de ce passage une seconde porte vitrée était voilée d'andrinople. D'un doigt tremblant elle y frappa. Une voix sourde parut l'inviter à entrer. Son pouce hésita sur une gâchette d'un système singulier qui devait être poussée de haut en bas. Enfin, elle put ouvrir et se trouva derrière un paravent de bois. Des senteurs aromatiques embaumaient la pièce.

Connaissant l'austérité de l'abbé Helléan, ces odeurs précieuses lui évoquèrent une cérémonie religieuse intime, célébrée en l'honneur du prêtre alité; elle en fut épouvantée.

Or, quelques vieilles bannières processionnelles sauvées de la destruction par l'abbé Helléan et exposées en panoplie, une tapisserie et un retable en cèdre du Liban répandaient ces parfums.

Le crépuscule jaunissait la pièce aux murs recouverts de vastes tableaux : une *Annonciation* et des Saints parmi leurs donateurs agenouillés, peintures trouvées dans des chapelles abandonnées.

Dans un lit-bateau à rideaux blancs, Armelle découvrit Nicolas; remontée contre le bois brunâtre du lit, sa tête en paraissait plus livide et ses mains semblaient deux feuilles mortes tombées sur le drap. Les regards du malade avaient la vacillation des flammes exténuées prêtes à s'éteindre.

En la reconnaissant, Nicolas ne manifesta d'abord aucune surprise, aucune contrariété ; puis il eut un faible sourire.

Au-dessous du presbytère, dans la ruelle, un petit garçon sortait avec obstination d'une flûte de roseau trois notes pleurardes, toujours les mêmes.

L'effroi et la pitié arrêtaient jusqu'aux mouvemens du cœur d'Armelle. D'une voix plaintive, elle lui demanda s'il souffrait.

De la tête, il nia.

— Vous ne m'en voulez pas d'être venue ?... reprit-elle pleurante.

Il se tut.

Elle se laissa tomber à genoux. Après un certain temps, elle dit :

— Vous plaît-il que je m'en aille?

Avec une lenteur épouvantable, les mains grêles du moribond se levèrent jusqu'à toucher son front luisant comme un os.

Il y avait tant de misère dans ce geste qu'elle en gémit. Mon Dieu! de quel secret mourait-il?

Une pensée la traversa, et, pendant quelques secondes, son visage s'éclaircit pour s'assombrir presque aussitôt; ainsi, par un ciel semé de nuages, un rayon de soleil court-il fugitif sur la campagne qu'il ranime. Puis elle le constata, hélas! il se mourait.

Le malade avait fermé ses paupières bleuâtres : voulait-il l'obliger au départ? Elle crut le comprendre et elle éclata en sanglots. A ces accens déchirans, il rouvrit les yeux.

— Dites-moi que vous ne m'en voulez pas d'avoir franchi votre seuil, malgré vous? lui demanda-t-elle suppliante.

Quoiqu'un souffle à peine formât ses mots, il put répondre:

— Vous n'avez jamais été que bonté pour moi, comment vous en voudrais-je?

Elle pleura plus fort, remplie d'une joie douloureuse.

Du doigt Nicolas lui désigna sur la table un flacon qui contenait un cordial, parmi d'autres fioles en désordre, et elle comprit qu'il le réclamait. Elle soutint le verre. Le cou de Nicolas s'était réduit à la grosseur d'un poignet et l'on pouvait en compter les vertèbres. Bientôt sa respiration souleva d'un rythme plus régulier les couvertures.

A l'horizon, des cors de chasse sonnèrent dans les bois qui entouraient le monastère ruiné des Prémontrés. Un sourire découvrit les gencives blanches de l'abbé Helléan.

Elle joignit les mains avec une expression ravie, croyant qu'il renaissait, et elle l'entendit murmurer :

— Tout à l'heure je ne me sentais plus et jamais l'âme enclose dans sa prison de chair ne me fut davantage prouvée.

Étreinte, elle écoutait ces propos qui n'étaient presque pas ceux d'un vivant. Il évoquait ses sensations de mourant avec la sérénité du juste qui connaît le seuil inconnu des autres hommes et n'attend plus qu'un ordre pour refermer à tout jamais derrière lui la porte effroyable. Les larmes d'Armelle recommencèrent à couler.

A nouveau Nicolas eut un sourire. Ah! comme elle eût voulu savoir de lui, en cet instant, s'il n'avait jamais éprouvé pour elle cette tendresse que des saints purent accorder aux femmes; ainsi l'angélique François d'Assise pour Claire?

Sur l'invitation du malade, elle s'était assise sur une chaise basse, au-dessous du guéridon qui supportait les médicamens.

De l'office du presbytère, par la fenêtre entr'ouverte sur le jardin, s'élevèrent les grognemens de Jacqueline qui bousculait sa vaisselle, et Armelle se souvint des termes employés par cette domestique pour juger l'état de son maître. Sa pitié pour Nicolas s'en accrut; elle comprit quel avait été le sacrifice de cet être de grande race dans toutes les minutes de sa vie. A la

pensée qu'elle osait accepter les consolations de cet agonisant infiniment malheureux, ses joues s'enflammèrent de honte.

« Rien n'est qu'égoïsme en nous, songea-t-elle, et il faut la pureté de Nicolas pour s'élever à ce degré d'amour où le martyr s'oublie dans le cœur d'autrui. Combien je lui fus toujours inférieure, malheureuse créature qui ne recherchais que mon bonheur égoïste, tandis qu'il acceptait même la coupe d'amertume que je lui tendais sans m'en douter! »

— O mon triste et admirable ami! s'écria-t-elle, avant même que vous ne fussiez né, vous étiez sacrifié. Jamais être ne fut plus abandonné que vous, et combien de saints pourraient témoigner devant Dieu d'avoir subi une telle suite d'iniquités avec des vertus plus secrètes?

Il protesta d'une voix sourde :

— Quelle faillite de mon sacerdoce, Armelle, si vous me prouvez, maintenant, que vous ne m'avez jamais compris!

Encore vibrante, elle reprit dans les larmes :

— Parce je vous vois en cet état, je suis irritée contre le monde entier.

Il lui murmura doucement :

— « L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est rassasié de misère. »

Au fond du couloir, Jacqueline clama :

— Il est huit heures, mademoiselle.

Angoissée, Armelle repoussa sa chaise sans pouvoir s'éloigner encore du chevet de Nicolas. Il la regarda avec des yeux dont la fixité l'effraya, et elle lui dit d'un ton misérable, plein de sanglots refoulés :

— Adieu! Adieu!

— Au revoir! souffla-t-il.

Reconnaissante, elle le contempla encore quelques secondes avec une tendresse indicible; puis à reculons, mains jointes, elle atteignit le vestibule. Pénétrant par la fenêtre, le crépuscule lavait de son or les vieilles peintures sacrées et les bannières processionnelles. Dans la rue, le garçonnet à la flûte de roseau s'enchantait toujours de ses trois notes modulées, et, par bouffées, les clameurs mélancoliques des cors s'exhalaient du monastère ruiné, où le vieux cheval de sang marchait fièrement, en faisant sonner de ses fers les colonnes renversées.

*
* *

Une affliction sincère émouvait le village. Sur leurs seuils, les enfans eux-mêmes, sentant planer dans l'air le malheur, comme les passereaux se resserrent à la vue d'un faucon, restaient à l'abri de leurs chaumières. A la sortie de leurs exercices d'intercession, les fidèles se réunissaient dans le cimetière afin de s'entretenir de la maladie de l'abbé Helléan.

La main ouverte au-dessus de la bouche, ce qui rabattait le son, obligeant ses auditrices à se baisser pour l'entendre, Pascaline, mystérieuse, apprenait à ses compagnes que le comte de Tancarville et la comtesse, les propriétaires du Vieux-Couvent, s'étaient présentés au presbytère, — visite d'autant plus stupéfiante et imprévue qu'ils avaient traité M. Helléan avec un respect incroyable. D'autre part, le curé-doyen du canton, le secrétaire de l'Évêché, un chanoine d'importance, M. de Saint-Jacut et au moins douze prêtres et aumôniers s'étaient assis au chevet de leur recteur dans cette seule semaine. Que signifiait ce grand mouvement à l'article de la mort, alors que, de son vivant, M. Helléan n'avait été que trop négligé?

— Le chanoine ne s'est-il pas rendu au manoir? questionna l'une des congréganistes.

— Certainement; pouvait-il s'en dispenser, puisqu'il est l'oncle de Mademoiselle? repartit Pascaline en coulant un regard d'angle vers les fenêtres de Kerbras.

D'ailleurs, lorsqu'il est sorti, cet homme vénérable marchait raide comme une personne mécontente.

— Croyez-vous donc, Pascaline, que Mlle Louanais a creusé la fosse qui va nous prendre notre pauvre curé?

Devant la responsabilité d'une accusation aussi formelle, Pascaline se contenta de fixer le sol avec une espèce d'horreur et reprit d'une voix ingénue :

— Comment pourrais-je croire cette chose d'une personne qui fut charitable pour moi? A qui me fait du bien je suis toujours reconnaissante.

La pensée que la maladie de leur recteur pourrait bien être imputable à Mlle Louanais s'accrédita dans l'esprit des villageois. Lorsqu'elle traversait le village, Armelle se fût étonnée des regards soupçonneux des passans, si elle n'avait pas vécu

au-dessus de la vie dans un songe à la fois douloureux et exaltant. Sans cesse, remontant le cours de son passé, elle recueillait les quelques fleurs de leur pure amitié. Elle associait quelques paroles émues, évoquait des expressions fugitives, les composait, les scrutait, essayait de leur faire rendre plus qu'elles ne signifiaient, car c'était tout son humble trésor.

Malgré son désir de retrouver Nicolas, elle ne savait plus que décider et les récentes objurgations de M. de Saint-Jacut retentissaient péniblement à ses oreilles. Le chanoine lui avait ordonné de rentrer à Vannes et de laisser l'abbé Helléan ressusciter ou mourir en paix suivant la volonté de Dieu. Troubler ce prêtre dans ces heures suprêmes eût été un crime.

« Troubler? avait-elle pensé. Hélas! je ne crois pas avoir jamais troublé cette âme limpide et glacée comme le cristal. Jamais prêtre fut-il moins humain? Mon oncle veut juger à sa mesure ce héros que rien n'émeut! »

Ainsi qu'elle l'avait promis, Armelle envoyait bouteille par bouteille son bordeaux à Jacqueline afin d'obtenir des nouvelles du malade. Ce vendredi, en rentrant à Kerbras, Noémie apprit à Mlle Louanais que M. Helléan recevrait le lendemain matin les Saintes Huiles, par précaution. Aussitôt Armelle se retira dans sa chambre et, se jetant à genoux devant son lit, laissa couler des larmes amères. Puis elle marcha de long en large, lourdement. Ses pas retentissaient sur le plafond à solives et les servantes inquiètes balbutièrent leurs chapelets auprès du foyer mourant, tandis que le vent de mer soufflait, autour d'elles, sur le carrelage, des feuilles sèches qui se roulaient avec un bruissement triste.

Tandis qu'Armelle marchait, cette pensée atroce lui vint que son agitation présente, presque insensée, entre ses murailles, symbolisait sa vaine course vers un but inaccessible à sa médiocrité spirituelle. Il lui aurait fallu devenir une Claire d'Assise, seul moyen de se hausser au niveau de ce Saint.

Une averse cingla les volets. Elle ouvrit sa fenêtre et laissa pendre un bras en dehors par-dessus le larmier. L'eau ruissela sur son cou; elle y mêlait ses larmes intarissables.

Un charretier descendit la rue avec une lanterne qui éclairait seulement ses bottes et son fouet. Il aperçut Mlle Louanais en silhouette sur la lampe placée au fond de la chambre. De surprise, il s'arrêta, les jambes tendues. Quelques minutes plus

tard, ses gros limoniers harnachés de grelots répandus dans la toison bleue de leurs colliers sortirent en martelant le pavé et leur carillon réveilla l'aurore.

Fermant sa fenêtre, Armelle s'endormit. Ses soupirs avaient l'accent de gémissemens.

Quand l'Angélus de midi tinta, réveillée, ses dents claquèrent comme si le froid la glaçait. Cependant une orageuse chaleur appesantissait l'air où brillaient des bourdons stupides qui donnaient de la tête contre les vitres. Un rayon de soleil biaisait à la surface d'une glace qui le réfractait sur le portrait d'Albert Louanais en costume de l'ancien régime, fraise et pourpoint gris. Les vibrations de la lumière communiquaient aux yeux caustiques une sorte d'oscillation qui les vivifiait.

— O mon père, se plaignit-elle, vois dans quel état je me trouve! « Ma fille, disais-tu, il nous faut des fictions consolantes pour pouvoir vivre. » J'avais voulu mieux. N'ai-je pas tendu de tout mon cœur vers le sublime? Hélas! c'est un Paradis défendu par les Archanges aux glaives flamboyans.

Les heures de cette journée s'écoulèrent lourdes, accablantes. Un chant plaintif lui vint de l'église. La peur la souleva de son lit sur les coudes. Quelques villageois pressés traversèrent la rue. Un bouvreuil étourdi vint frapper du bec la croisée.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle frissonnante.

Comme une réponse, Noémie, sa coiffe de moniale rabattue sur le front, vint lui apprendre que M. Helléan venait de recevoir l'Extrême-Onction des mains du curé-doyen de Muzillac. Le clergé des paroisses voisines était réuni à la cure. Parmi ces ecclésiastiques Noémie avait cru reconnaître M. de Saint-Jacut.

D'un geste, Armelle, livide, fit comprendre à sa domestique qu'elle pouvait se retirer. Aussitôt après, elle se vêtit de drap noir et réfléchit à l'arrivée de son oncle. Rien ne pouvait être plus funeste à ses projets, croyait-elle, que sa présence au presbytère.

Horrible supplice! les heures s'écoulaient avec les restes de vie de Nicolas et elle ne pouvait pas même tenter son approche!

Au crépuscule, elle se rendit à l'église. Dans chaque transept, une congrégation priait avec zèle. Armelle se réfugia sous la tribune, au fond de la nef, contre le bénitier verdi. Aucune élévation de son âme ne fut possible. Elle sentit combien elle était humainement attachée à Nicolas et pleura sur sa misère.

— Seigneur! supplia-t-elle, pardonnez-moi de rester en votre présence la femme que je suis. Même dans le tombeau je crierai encore ma douleur.

Au sortir du cimetière, elle rencontra le vicaire de Muzillac. Ce prêtre qu'on avait mis en garde contre elle, correct et froid, la salua. Elle obliqua sur la chaussée; il fut obligé de l'aborder et de lui répondre :

— M. Helléan se trouve en ce moment dans la main de Dieu. Il peut s'éteindre à chaque seconde ou vivre encore plusieurs jours. Nous ne le quitterons pas de cette nuit. Demain, si son état s'améliore, comme c'est samedi, nous serons obligés de regagner nos paroisses.

Mlle Louanais lui parut si calme que ce prêtre s'éloigna persuadé qu'on l'avait calomniée.

Le dixième coup de l'heure achevait de s'évanouir au clocher quand Armelle s'approcha de la cure sous un ciel constellé. Les fenêtres à l'étage et les baies du rez-de-chaussée étaient éclairées. Elle leva des regards poignans vers la croisée de l'agonisant. Elle lui tendit même les bras. Ah! si les forces du cœur pouvaient s'extérioriser, Nicolas en eût senti les ardens effluves. Et plusieurs fois elle murmura, d'une petite voix d'enfant cherchant secours :

— Nicolas! Mon cher Nicolas! O mon seul ami!

Ensuite, elle essaya de se l'imaginer et souffrit si cruellement de cette évocation que, d'un geste instinctif, elle se couvrit les yeux.

Enfin elle regagna Kerbras en remarquant que l'on veillait dans un certain nombre de chaumières. Les villageois les plus affectionnés à M. Helléan méditaient sur sa mort prochaine.

... A l'aube, un brouillard épais remplissait encore les rues lorsque Armelle fut réveillée par le tintamarre de plusieurs voitures. Dans des chars à bancs qui sonnaient sur leurs essieux, les ecclésiastiques regagnaient leurs presbytères campagnards. Elle eut un cri de délivrance : Nicolas vivait donc encore et elle pouvait espérer de le revoir.

A sept heures, elle apprit des servantes que la berruchette de M. de Saint-Jacut venait seulement de prendre la route de Vannes. On assurait M. Helléan hors de danger immédiat. Armelle ne put contenir son émoi. Ainsi la cure était libérée de la présence de son oncle. Aussitôt elle y courut et se faufila dans

l'escalier, le souffle coupé, évitant de faire craquer les marches. Sans doute l'abbé Matille, le remplaçant, et Jacqueline, après avoir veillé toute la nuit, étaient allés dormir. En quel abandon laissait-on Nicolas? Après les démonstrations du zèle plus officiel qu'amical du clergé, cette solitude avait un affreux caractère d'indifférence. Elle demeura quelques instans devant la porte de sa chambre, éblouie, prête à tomber. Enfin elle poussa l'huis vitré. Ramenés sur le devant de son lit, les rideaux blancs l'empêchèrent d'abord de voir Nicolas. De le savoir enfermé derrière cette muraille légère l'épouvanta. L'avait-on abandonné après les dernières cérémonies? Or, tandis que terrifiée elle hésitait à s'approcher, dans le silence elle entendait les charançons qui rongeaient le bois du lit de leurs petites tarières. De plus en plus épouvantée, elle appela :

— Nicolas!

— Qui m'appelle?

Elle courut vers les rideaux qu'elle écarta. Alors, presque avec joie elle s'étreignit les mains! Oh! Dieu! ressusciterait-il? Le visage de Nicolas n'avait plus cet affaissement des traits qui le rendait pénible à regarder. Sur son front, maintenant net comme une coupole de marbre, les rides s'étaient effacées. La bouche exprimait la paix, et la fièvre ne faisait plus vaciller les larges yeux d'un gris d'ardoise. Avec ferveur elle lui demanda :

— M'attendiez-vous?

— Oui, je pensais que vous viendriez, Armelle. A la dernière heure de leur pasteur, ses fidèles ne peuvent-ils pas entourer son chevet?

Elle lui sourit avec des larmes qui tombaient comme une averse au soleil et elle protesta qu'il guérirait et qu'elle en voyait la preuve dans ses traits ranimés.

Il lui répondit d'une voix surprenante dont la sourde vibration paraissait se perdre au loin :

— Oui, je ressuscite.

Son accent la glaça. « Je ressuscite, » avait-il prononcé avec une expression qui rendait désormais vaine toute démonstration de son espoir.

Un vol d'étourneaux fouetta l'air près des fenêtres.

La tête renversée sur une épaule et avec l'expression navrée d'une sainte femme au Calvaire, Armelle considérait silencieusement Nicolas.

Soudain la porte qui donnait sur le cabinet de travail fut ouverte et, entre ses chambranles, M. de Saint-Jacut, stupéfait, s'immobilisa, bras croisés. Ses yeux clairs comme l'eau d'une source luisaient de colère dans son large visage rose. L'apercevant, Armelle frémit, se tourna vers Nicolas comme vers le suprême recours, s'agenouilla et supplia Dieu qu'il lui permît de rester au chevet de l'abbé Helléan.

Grave et lent, le chanoine s'avança vers sa nièce qui maintenait son front presque en contact avec le châlit. Il lui toucha l'épaule et murmura :

— Comment avez-vous osé, ma pauvre enfaut?

Sans lui répondre, elle se raidit.

— Il faut quitter cette pièce, Armelle, reprit-il très bas en maîtrisant son mécontentement.

Comme elle affectait de ne pas l'entendre, il la prit au bras, afin de la relever de son agenouillement. En effet, elle se dressa; mais, au lieu de le suivre, lorsqu'elle fut debout, elle considéra l'agonisant avec une détresse infinie et elle gémit son nom.

A cet appel poignant, Nicolas appuya sur elle un long regard mélancolique; ensuite, avec un sourire désolé, il fixa le chanoine. Celui-ci, troublé, ne savait comment interpréter l'expression de l'abbé et il fit encore signe à sa nièce de s'éloigner. Alors le mourant leva sa main vers Armelle et il y eut dans ses yeux et dans son geste une telle miséricorde que M. de Saint-Jacut se retira vers le fond de la pièce jusqu'à la cheminée dont il considéra les cendres restées des feux du dernier hiver, avec une tristesse délicieuse.

Cependant Nicolas et Armelle échangeaient des regards pleins de souvenirs. La rumeur d'un village, perdu comme un navire sur la vaste mer parmi ses landes, cette rumeur nostalgique qui semble rappeler le formidable passé, ses espoirs déçus et ses deuils, berçait leur entrevue. Malgré la mort présente et la pureté de leurs âmes, une pudeur sublime les maintenait encore déférens et réservés.

Du clocher descendirent les sons lassés de la neuvième heure. Combien de fois cette horloge avait-elle marqué d'instans émouvans pour Armelle? Leurs stations poétiques dans l'église par des matinées de soleil lui revinrent à la mémoire et elle en évoqua le charme attendrissant.

— Comme j'étais heureuse agenouillée près de vous! Paix

divine! Ah! vivez encore pour qu'existent à nouveau ces jours dont je n'appréciais pas assez la secrète allégresse.

A cette évocation, il eut un sourire fugitif comme un rayon de lune qu'efface aussitôt un nuage :

— Rien ne vous empêchera de revivre ces heures, murmura-t-il. Il n'est pas utile que je sois là. Dieu suffit en sa maison.

Elle repartit, d'une voix qui se passionnait :

— Dieu suffit en sa maison, dites-vous! Mais n'est-ce pas vous qui m'avez fait connaître et aimer Dieu? Lorsque je vous rencontrai, toute l'amertume du monde était en moi. Je me tenais pour la victime de la plus douloureuse injustice, et la haine habitait mon cœur. Vous avez attendri l'âme mauvaise que je possédais. J'ai peur, sans votre aide, que la nuit ne rentre en moi.

Les sanglots la déchirèrent.

Nicolas avait clos ses fragiles paupières. S'il ne la voyait plus, il l'entendait, et les accens de cette misère lui arrachèrent enfin cet aveu :

— O mon amie, sachez-le, personne autant que vous ne m'attachait à cette existence. Pourquoi vous désoler? Vous saviez quelles restrictions j'avais été obligé d'apporter à nos relations. Moi disparu, corporellement, presque rien n'est changé à ce point de vue humain dans votre vie; seulement, quelque chose de radieux devient une réalité. Comprenez-moi : bientôt, je pourrai être davantage à vous et je vous défendrai contre ce que vous semblez redouter.

« Hélas! pensait-elle, il m'entretient comme s'il m'apercevait déjà de l'espace éthéré, et c'est un saint qui parle d'un mystère qui m'écrase au lieu de me consoler. »

Et, sentant qu'elle allait perdre ce qui l'attachait à lui autant qu'à son âme, c'est-à-dire son visage lumineux, qui lui avait dispensé la vérité et la confiance, Armelle en gémit d'une voix d'enfant :

— Nicolas! Nicolas! Nicolas!

C'était lui comme elle l'avait connu, lui comme il lui était apparu à la cathédrale Saint-Pierre qu'elle voulait conserver. C'étaient les images multiples de son souvenir : Nicolas penché à la galerie du clocher et lui faisant un signe de reconnaissance; Nicolas prosterné devant le retable dans la douce atmosphère de l'église templière; Nicolas effilé comme un cyprès dans le cou-

chant qui le cernait d'or au sommet de la lande du Bilio; Nicolas marchant front baissé dans son jardin, son polissoir aux doigts; Nicolas à la sortie d'une conférence à son presbytère traversant la rue avec l'aise d'un grand seigneur parmi les abbés campagnards de son voisinage.

— Mon ami! Unique ami de cette vie, ne m'abandonnez pas, continuait-elle d'appeler en versant des larmes abondantes.

M. de Saint-Jacut s'était rapproché et suppliait Armelle de se calmer.

— Priez, dit-il en lui désignant contre la muraille, entre les rideaux, un crucifix de bronze qu'auréolaient des rameaux de buis. Priez, pauvre Armelle.

A cet instant, dans une maison voisine, un harmonium chanta; ses trémolos ingénus tremblaient sous les doigts de la jeune religieuse qui, depuis quelques dimanches, accompagnait les chantres à l'église. Après une pause, cette musicienne novice joua l'Office des morts. Elle s'arrêtait, se reprenait, demeurait en suspens sur une note plaintive. Elle répétait dans l'attente de la prochaine cérémonie, aux oreilles mêmes du mourant.

— Nicolas! oh! cher Nicolas, murmurait Armelle avec de nouvelles larmes, larmes de sang, d'épuisement, lie de son amertume.

Des alouettes, tombant du ciel, jetèrent leur clameur folâtre dans la cour. Puis, dix fois, le marteau de l'horloge frappa l'airain, qui résonnait avec sa langueur coutumière.

— Oh! Nicolas, gémissait Armelle, être près de vous, cela me suffisait. Vous vous taisiez et vous m'imposiez silence. qu'importe! N'étais-je pas en votre présence? Vous pensiez à moi ou vous n'y songiez pas; vous me regardiez ou vous me dédaigniez, que m'importait encore? vous m'aviez tolérée dans votre ombre. Ni mots, ni gestes, ni attentions, je ne demandais rien que d'être admise à vous voir, et mon amitié était comblée puisque j'étais en votre vue.

Lorsqu'elle eut fait cet aveu, Armelle considéra soudain le mourant avec égarement. Avait-elle rêvé son malheur? Plusieurs fois déjà, en des nuits d'insomnie, ne s'était-elle pas imaginé cette scène de désolation que l'aube effaçait ensuite de sa mémoire? Tendant le bras, elle heurta la table dont un angle la blessa. Réveillée, elle réfléchit. Il lui parut alors que le silence

prenait une apparence sensible ; il rentrait dans la chambre comme peut rentrer un pèlerin épuisé au retour d'un pèlerinage inexaucé. Tous les meubles s'attristaient de son arrivée.

A cet instant, Nicolas ouvrit des yeux énormes ; il semblait étouffer. Épouvantée, Armelle courut basculer la barre qui fermait à l'ancienne mode la fenêtre, et l'air entra, chargé du parfum sucré des poiriers mûrissans. Très pâle, M. de Saint-Jacut s'était aussi porté au secours de son ami ; mais il ne savait quels soins lui donner.

— Que faire ? Mon Dieu ! que faire ?

Ses mains tremblantes montaient et descendaient au-dessus de la poitrine haletante de l'agonisant, comme pour lui faciliter la respiration.

— Que faire ? Je ne sais que faire, répétait-il en n'essayant plus de lutter contre ses larmes. O mon Dieu ! délivrez-le de la douleur et accordez-lui votre paix, implorait-il, car il ne pouvait supporter la vue des souffrances de l'abbé Helléan.

— Non, mon Dieu ! n'écoutez pas ce vœu ! Qu'il vive ! Sauvez-le ! repartit Armelle.

Il y eut dans son cri une telle puissance de supplication que Nicolas tourna vers elle des yeux surprenans de luminosité, des yeux qui ne vivaient déjà plus de la vie terrestre, brillaient comme des flammes et ne voyaient plus rien des aspects de ce monde.

— Nicolas ! Nicolas ! Nicolas ! s'écriait-elle d'une voix de plus en plus déchirante pour être entendue de lui, car il paraissait s'éloigner dans l'incommensurable espace.

Or, plus elle fixait les pupilles brillantes de l'agonisant, plus elles lui rappelaient ces étoiles infiniment lointaines dont le scintillement caresse, mais qu'on n'atteindra jamais.

Obsédée par la pensée qu'il s'éloignait, elle allait saisir la main exsangue qu'il abandonnait sur le drap afin de le retenir, lorsque, en face de l'agonie qui se déclarait, le chanoine, prenant la qualité de prêtre officiant, aspergea d'eau bénite le mourant, puis Armelle, en prononçant :

— *Pax huic domui et omnibus habitantibus in eâ.*

Se courbant, Armelle sentit que Nicolas appartenait désormais à Dieu seul.

Sur la console, près d'un cierge, le chanoine prit avec respect un crucifix d'ivoire jauni qu'un artiste plein de foi, et

peut-être lui-même en grande affliction, avait jadis sculpté d'un ciseau pieux. Jamais plus de douceur ne s'était alliée à plus de renoncement que dans cette représentation du divin sacrifié. Ce crucifix avait été trouvé par M. Villèle dans le porte-manteau de Nicolas à son arrivée dans la maison de Trévéra. Quel inconnu l'avait placé parmi les vêtemens du petit abandonné? Une mère à qui l'on avait arraché son enfant, pour les raisons impitoyables de l'honneur, l'avait-elle déposé dans le bagage de celui qu'elle ne devait plus revoir en cette vie? Combien de fois l'abbé Helléan avait péniblement médité devant ce crucifix sur ses origines! Le chanoine voulut donc que le dernier adieu de Nicolas fût pour cette Sainte Figuration.

A l'approche de ce crucifix, le malade, les paupières battantes, y posa ses lèvres ferventes, tandis que M. de Saint-Jacut, pathétique, prononçait :

— Partez de ce monde, âme chrétienne!

Les bras tombés et lourds à ne pouvoir plus les relever, Armelle, comme dans un songe, entendit son oncle réciter l'oraison.

« Je vous recommande à Dieu, mon cher frère, et je vous remets entre les mains de Celui dont vous êtes la créature, afin qu'après avoir payé par la mort la dette de l'humanité, vous retourniez à votre Auteur, qui vous avait formé du limon de la terre. Lors donc que votre âme va sortir de votre corps... »

A ces mots, Armelle eut un geste frénétique de protestation, qu'elle réprima lorsqu'elle entendit Nicolas appeler trois fois :

— *Jesu! Jesu! Jesu!*

A cette suprême invocation, le chanoine s'écria :

— Saints de Dieu, venez à son aide!

Brusquement Armelle se releva. Longue et mince, elle dominait de sa haute taille l'humble lit-bateau sur lequel gisait Nicolas, dont elle attendait encore avec anxiété un mouvement de reconnaissance et des paroles d'affection. Quand elle se fut persuadée que jamais plus ses lèvres ne prononceraient son nom, elle gémit sur un mode doux et bas, presque harmonieux, et, comme une plante coupée de sa racine se flétrit et se renverse, elle ploya dans un abandon de tout son être à sa destinée.

Penché sur son ami, le chanoine en larmes lui donna le

baiser de paix. Quand il se redressa, il s'aperçut qu'Armelle s'avançait sur les genoux en fixant la main de Nicolas, tombée sur le bord de sa couche au moment de son expiration. Les yeux dilatés, elle se rapprochait avec lenteur, n'osant saisir cette main qui lui apparaissait sacrée. Comme son oncle, se souvenant que les reliques des saints sont offertes à l'embrassement des fidèles, laissait tomber sur elle un regard pitoyable, Armelle comprit qu'il l'autorisait à poser sa bouche sur les doigts glacés.

A ce contact, elle épuisa tout le sang de son cœur, en songeant avec une désolation indicible que l'ombre affreuse du tombeau garderait bientôt cette main qui lui était apparue dans un rayon de soleil, lumineuse comme l'espérance, le jour de son arrivée au Guerno.

M. de Saint-Jacut avait marché vers la fenêtre d'où l'on apercevait l'église. Il en souleva le rideau et fit un signe qu'aperçut le sonneur de la paroisse, accoudé à la galerie du clocher dans son attente. Aussitôt ce paysan disparut dans la tour obscure, et le glas tinta. Aux seuils usés de leurs noirs logis, les villageois se montrèrent et s'interrogèrent. Quand ils se furent assurés que leur recteur était mort, les femmes retirèrent les épingles à tête de verre qui retenaient les bavolets de leurs coiffes dont les ailes retombèrent religieusement sur leurs épaules, et les hommes se découvrirent. Tous balbutièrent les prières pour les défunts, mais pas un de ces humbles gens, même le mieux intentionné, ne pouvait s'imaginer la grandeur morale du prêtre qui disparaissait. Ainsi se confirmait l'immense injustice qui accablait jusqu'à sa tombe l'un des êtres les plus hauts et l'un des cœurs les plus purs parmi les hommes.

Revenant vers le lit avec un chagrin que maintenant l'homme s'accordait après avoir gardé la grave sérénité de l'officiant, M. de Saint-Jacut voulut placer entre les mains de Nicolas le précieux crucifix qui le suivrait à la tombe. Seulement alors il remarqua que l'abbé Helléan avait expiré les yeux clos et les lèvres serrées, et son émotion en augmenta.

Il voulut éloigner sa nièce. Elle ne lui répondit pas. L'ayant touchée, il la sentit privée de sentiment et elle lui parut morte comme Nicolas. Ses mains retenaient toujours la main de Nicolas contre sa bouche privée de souffle.

Les glas de la vieille cloche continuaient de chevroter, et leurs sons se mêlaient à la clameur des déferlemens lointains

qui s'étalaient sur le rivage battu par un flot qui ne pouvait s'arrêter de frapper et de gémir.

. . . . . .

Le lundi, le clergé des paroisses voisines se rassembla pour les obsèques de l'abbé Helléan.

Avant la fin de la semaine, sur des ordres venus de l'Évêché, un ouvrier vint accommoder aux besoins de la fosse de l'abbé Helléan la vieille pierre tombale d'un discret et vénérable messire prêtre du XVIIe siècle. Les titres en demi-relief de l'ancien mort furent écrasés au marteau ; le ciboire, les burettes et l'étole, symboliquement sculptés dans le granit, furent seulement conservés. Quant au nom ou surnom de *Nicolas Helléan*, il ne fut pas gravé.

... Le lendemain, un cavalier de haute mine, couvert d'un ample manteau militaire traversait le Guerno et poussait insolemment son cheval dans le cimetière jusqu'à cette tombe. Penché sur la crinière de sa monture, il considéra le travail destructeur du tailleur de pierre, soupira et partit au galop.

A l'ombre du calvaire priait une paysanne; elle surprit cette étrange visite et raconta que l'étroit visage à moustaches raides de ce vieillard étranger était comme convulsé par un affreux remords quand il se redressa.

. . . . . .

Ainsi fut rendu à la terre celui que les hommes avaient appelé Nicolas Helléan.

*
* *

Peu à peu, avec les mois qui suivirent, Armelle se retira de la vie du village. Bientôt elle ne quitta plus Kerbras. Recluse, elle demeurait en sa chambre jusqu'à la nuit. Ses servantes entendirent de moins en moins sa voix : elle les commandait par gestes.

Sa tête, d'une ligne encore magnifique, renversée sur un dossier couvert d'une vieille soie safranée, ses longues et délicates mains pendantes comme des fleurs flétries à l'extrémité des accoudoirs, ses paupières bombées à longs cils mi-closes sur des yeux qui scrutaient leurs souvenirs, Armelle n'était plus qu'un corps dont l'âme exilée, volant à grands cercles par l'espace, recherchait toujours Nicolas.

Au Guerno, le nouveau recteur avait été nommé. Prêtre sur

l'âge, qui cherchait son repos dans une humble paroisse, le timide abbé Lelaze occupait avec discrétion l'église templière... L'histoire de Mlle Louanais lui avait été racontée. Surpris de ne l'avoir pas encore remarquée, mais la sachant souffrante, il alla lui présenter ses respects. Afin d'arriver jusqu'à elle, il dut insister près des servantes farouches.

A l'approche du recteur, Armelle se leva de son fauteuil, s'inclina et se laissa retomber, après avoir indiqué une chaise au visiteur. M. Lelaze exprima son regret que l'état de Mlle Louanais la retînt si sévèrement au manoir. Elle le remercia de ses souhaits, puis elle garda le silence. Son air poli et froid en imposait à ce bon prêtre qui n'avait guère fréquenté que ses collègues et les paysans.

Après quelques minutes, M. Lelaze, à qui sa vie tout unie d'homme simple ne permettait pas de vastes intuitions, se leva dans l'intention de se retirer de cette situation difficile. Elle répondit à sa salutation par une inclination de tête, et, comme si elle avait déjà oublié son visiteur, les yeux levés vers le ciel, elle eut un sourire navré.

« Ah! mon Dieu! pensa le curé, la pauvre femme! La malheureuse femme! »

Au seuil du salon, se retournant vers Armelle, il lui sourit alors de tout son cœur compatissant, et s'en revint vers son presbytère, cherchant à la comprendre et n'y parvenant pas complètement.

Quelques années s'écoulèrent encore.

Un soir d'octobre, à la fin d'un beau crépuscule, quelques paysannes attardées à l'église aperçurent à leur sortie dans le cimetière une grande femme voilée et défaillante que soutenaient deux servantes. Lorsque cette personne s'agenouilla, ses crêpes flottans recouvrirent la tombe de l'abbé Helléan et l'on eût dit d'un saule pleureur versant ses tristes ramées.

Intriguées, les villageoises demeurèrent à la base du clocher. Aucune méchanceté comme aucune bonté n'habitait leurs poitrines; elles étaient de ces humbles d'esprit, égoïstes ou généreux suivant l'impulsion du moment. Cependant les larmes jaillirent de leurs yeux lassés, lorsqu'elles ouïrent un gémissement comme elles n'en avaient jamais entendu, appel si profond que leurs cœurs tressautèrent. Ses servantes avaient relevé leur maîtresse et, se mettant chacune sous l'une de ses

aisselles, devenues comme ses béquilles vivantes, elles la portèrent avec piété vers Kerbras.

Et les paysannes furent aussi touchées par la grandeur de cette fidélité.

La semaine suivante, M. Lelaze se présentait à Mlle Louanais. Il la trouva dans sa même bergère, encore hautaine dans sa lividité de mourante qui donnait un accent merveilleux à ses yeux d'un feu aussi vif qu'en sa jeunesse. Elle accueillit avec dignité le vieillard, qui lui fit comprendre le but de sa visite. Se recueillant quelques instans, elle consentit à ce qu'il revînt le lendemain. Pendant la nuit, elle réfléchit avec angoisse qu'il lui faudrait confier à ce prêtre le secret de sa vie.

Or, il arriva que cet abbé pauvre d'intelligence, mais riche de vertus, en écoutant cette confession atteignit à la grandeur de l'aveu qu'il recevait.

Ce vieux prêtre songeant à ce que Mlle Louanais avait souffert de la disgrâce qui l'avait retirée de la vie et de l'amour, — et jamais femme avait-elle été créée de nature plus affective qu'elle? — crut en sa céleste récompense sur ce cri de Job qu'il répéta :

« Mon Dieu! avez-vous donc des yeux de chair et voyez-vous comme l'homme voit? »

. . . . . .

Vers le soir, Armelle sentant passer sur son front le souffle de l'éternité prit avec bonté les mains de ses servantes en pleurs, ces modestes compagnes intimement mêlées à son existence et qui n'en avaient rien pu comprendre; mais, parce qu'elles l'avaient aimée avec un sublime aveuglement, Armelle leur donna son baiser d'adieu comme à des sœurs.

Au pied du lit, mains jointes, avec l'expression fervente et la pose archaïque d'un donateur dans un vénérable tableau de sainteté, l'abbé Lelaze assistait au départ de cette grande âme méconnue. Soudain Armelle ouvrit les bras dans une exaltation prodigieuse.

Le prêtre en fut d'abord épouvanté. O cœur immense et insatiable! Ensuite, songeant que, par delà cette vie, rien n'existe plus que des âmes délivrées, il sourit charitablement au dernier soupir d'Armelle.

CHARLES GÉNIAUX.

LA VIE A BRUXELLES

SOUS

LE JOUG ALLEMAND

(AOUT 1914-OCTOBRE 1916)

NOTES D'UNE BRUXELLOISE

Belgique ! chère petite Belgique martyre ! Nous pensions t'aimer du plus profond de nos cœurs quand nous connaissions la joie et le bonheur... Mais combien ce sentiment a grandi, combien il s'est élargi depuis que nous avons souffert, souffert les horreurs de la guerre, les bombardemens, les pillages, souffert les ravages de nos campagnes, la destruction de nos foyers, et surtout les atteintes à nos chères libertés ! Invasion et occupation ! Est-il possible, à ceux qui ne les ont pas subies, de se représenter tout ce que contiennent ces deux mots ? C'est une telle succession de souffrances et d'atrocités qu'il est malaisé d'en évoquer le tableau...

Cette occupation, nous en avons connu le supplice à Bruxelles depuis le 20 août 1914 ; nous l'avons, les miens et moi, vécue pendant plus de deux ans. Il m'a semblé que je pouvais grouper les faits dont j'ai été le témoin, pendant ces deux années, rassembler les renseignemens que j'ai été à même de recueillir, conter ainsi la vie que nous menions dans notre chère ville de Bruxelles. Et déjà quelques semaines se sont

écoulées. Elles ont amené un recul suffisant pour mieux comprendre la douloureuse période que j'ai traversée. Elles m'ont donné un souffle de liberté que je ne connaissais plus! Elles me font plaindre de plus en plus les populations qui subissent le joug allemand et qui montrent, sans défaillance, un courage indomptable. Elles font croître et s'amplifier mon admiration pour elles.

DANS LA GEÔLE

Au lendemain de l'occupation, notre première souffrance fut de constater la réapparition de l'élément boche. La déclaration de guerre avait permis d'expulser les Allemands qui n'avaient pas été déjà rappelés par la mobilisation. Ils avaient juré de se venger. Et maintenant ils revenaient, la plupart sous l'habit militaire, avec une morgue insolente et hautaine! Les uns rentraient dans Bruxelles, les autres dans Anvers, ces villes qui les avaient si bien accueillis et où ils s'étaient enrichis. Ils servaient de guides à leurs compagnons et ils n'avaient point hésité, au cours de l'invasion, à commander les pires massacres et les pillages les plus éhontés (1)! A présent, ils étaient les maîtres. Ils nous le feraient bien voir. Il y avait parmi eux des officiers de la landsturm, mais il y avait surtout une nuée de fonctionnaires qui s'était abattue sur Bruxelles. A les voir réclamer des prix « de pension » dans nos grands hôtels comme le Palace ou l'Astoria, à les voir se pavaner dans des victorias ou des calèches venues de Berlin et conduites par des cochers en uniforme militaire, à voir surtout des femmes allemandes venues pour rejoindre leurs maris, nous étions secouées d'un grand frisson d'angoisse : comptaient-ils donc s'installer pour longtemps?

Et cette police! Je ne parle même pas de ces agens en uniforme gris, en casque à pointe, avec une plaque de cuivre portant le mot « polizei » suspendue sur la poitrine, de ces hommes postés aux carrefours afin de surveiller la circulation :

(1) Quand il s'agissait de pillage, il paraît que les officiers supérieurs, dans la plupart des cas, se réservaient les pièces du rez-de chaussée (salons, salles à manger, argenterie, porcelaines d'art...; les lieutenans et les sous-lieutenans devaient se contenter des chambres à coucher, et les mansardes et les cuisines étaient abandonnées aux ordonnances. Que de châteaux et de belles propriétés ont été ainsi systématiquement saccagés!

ils étaient généralement trois, un qui brandissait un drapeau rouge, un autre qui portait un grand écriteau « Halt » et celui qui se précipitait à la rencontre des véhicules, exigeant dans un jargon impossible passeport et papiers. Je fais allusion surtout à la police secrète, à ces individus qui, s'exprimant dans un français des plus corrects, infestaient les places publiques, les tavernes, les tramways. On finissait par ne plus oser parler, par ne plus oser penser!

Voilà où nous nous sentions vraiment dans la geôle. Nous, si indépendans, si épris de nos libertés, nous devions nous taire sous menace de la prison, voire de la déportation. Ne fut-elle pas envoyée dans une prison allemande, à Aix-la-Chapelle, cette petite vicomtesse Hélène de Jonghe d'Ardoye, qui n'avait pas seize ans, pour avoir dit son fait à quelque *junker* prussien (1) ? Il fallait tout craindre ! La réception d'une lettre, une opinion exprimée à haute voix, un peu trop de liberté de langage, la possession d'une brochure bien innocente, cela suffisait : aussitôt vous étiez dénoncé. Cela n'empêcha pas les Belges, les femmes aussi bien que les hommes, de garder leur pleine indépendance ! Ils payèrent les amendes, ils firent de la prison. Des députés, des professeurs, de simples ouvriers eurent à subir la peine de la déportation. On sait comment la femme de notre ministre de la Justice, Mme Carton de Wiart, fut envoyée à Berlin pendant six mois et refusa toute intervention pour abréger sa peine. Mlle Renkin, la sœur de notre ministre des Colonies, laquelle ne songeait qu'à se dévouer, fut condamnée à son tour. Combien de nos amis connurent les ennuis de la perquisition, combien furent détenus dans les cellules de la Commandanture.

La geôle, nous la sentions encore dans cette impossibilité de correspondre, non seulement avec l'étranger, mais même avec les villes de notre propre pays et jusqu'aux régions les plus proches. On ne peut se faire une idée du supplice de cet isolement complet, de cette séparation du reste du monde. A la date du 29 septembre, après cinq semaines d'occupation, l'autorité allemande condescendit à organiser un service postal dans l'intérieur même de la ville de Bruxelles et pour le trans-

(1) On prétend que celui-ci l'avait sommée d'enlever le portrait du Roi qu'elle portait en médaillon, de ce « Roi sans royaume. » — « Je préfère, aurait-elle répondu, un roi sans royaume à un empereur sans honneur. »

port des lettres destinées à l'Allemagne. Mais elle déclarait que, les facteurs belges refusant le travail, tous les envois devaient être retirés à la poste centrale moyennant une carte d'identité. Ce n'était guère pratique! Nous avions aussi un tel dégoût de ces timbres allemands, estampillés d'une infâme surcharge « Belgique, » que nous préférions ne pas en employer et porter nous-mêmes les messages pour la ville, quelle que fût la distance à parcourir... Quant au trafic, il était pour ainsi dire nul; les tramways seuls roulaient, et encore, à un moment donné, lors du siège d'Anvers, leur parcours fut-il singulièrement raccourci ; les derniers autos avaient été réquisitionnés par les Allemands; on ne voyait plus, de temps à autre, qu'une rare voiture de place, tirée par un vieux cheval poussif...

Au début, les autos militaires allemands passaient nombreux, à fond de train ; leurs cornets faisaient entendre un petit rythme joyeux et conquérant : la-la la-la ! Sur ce motif, les gamins de Bruxelles avaient imaginé d'adapter des paroles, toujours différentes, mais toujours insolentes. Par exemple, ils criaient à tue-tête :

Berlin-Paris
Ça n'a pas pris!
Paris-Berlin
Ça ira bien!

D'ailleurs, les facéties de nos gamins bruxellois, de nos « ketjes, » déridaient les plus pessimistes. Ne s'amusaient-ils pas à jouer à la guerre, à singer le kronprinz, à imiter le fameux « pas de parade » ou « pas de l'oie » de l'armée allemande? Un officier prussien les aurait, paraît-il, admirés lorsqu'ils faisaient l'exercice : « Quels beaux soldats allemands vous feriez! — Oh! avait répondu le jeune chef de la bande, nous savons faire beaucoup mieux! — Quoi donc? — Voyez plutôt : *Ein, zwei!* commanda l'enfant. *Nach Paris!* » et toute la petite troupe de faire mouvement arrière!

Cette difficulté de correspondre régulièrement avec les nôtres devenait une souffrance intolérable. Bientôt des courriers de métier firent la navette. Moyennant un prix qui variait de deux à cinq francs, ils se chargeaient d'un message écrit sur papier léger et ils cherchaient à échapper aux patrouilles allemandes... Les prix, nécessairement, étaient bien plus élevés

quand il s'agissait d'obtenir des nouvelles du front; des parens, sans nouvelle aucune de leurs fils, offraient dix, vingt francs et promettaient le double s'ils recevaient une réponse... Au fur et à mesure que l'étreinte se resserrait autour de notre capitale et que la sévérité allemande augmentait, — surtout quand le pays fut occupé tout entier, sans autre issue que notre frontière du Nord, de jour en jour plus étroitement surveillée, — les difficultés ne cessèrent de s'accroître. Les nouvelles de l'étranger nous arrivaient par des voies de fortune, et nous avions toujours une lettre prête, afin de la confier en guise de réponse au premier messager qui se présenterait.

Les moyens de fraude se multipliaient à l'infini, et chaque fois qu'ils étaient éventés, il fallait en trouver d'autres : billets glissés dans la doublure des vêtemens, dans les pneus des autos, dans les chignons des femmes, dans les œillères des chevaux, jusque dans le ventre des poissons importés de Hollande... (Dans ce cas, on les enserrait dans de petits tubes en caoutchouc.) Une de mes amies, partant clandestinement pour l'Angleterre, avait introduit un papier d'affaires important dans le dos d'une brosse à habit qu'elle avait recollé avec soin. Et j'ai vu, de mes yeux vu, tout un courrier de l'étranger venu à l'intérieur d'un pain!

Pour nous mettre en rapport avec ces courriers, nous devions nous rendre aux quatre coins de la ville et dans les endroits les plus bizarres, où nous n'aurions jamais songé à mettre les pieds en d'autres temps : tavernes, rues louches, quartiers sordides! Mais qui eût songé à critiquer? Les femmes d'officiers surtout, avides d'obtenir quelques détails du front, cherchaient à voir et à interroger les porteurs qui en revenaient. N'ayant guère le temps d'attendre aux nombreux domiciles où il avait apporté des lettres, l'un de ces aventureux courriers, qui risquait assurément sa vie à pareil métier, avait laissé son adresse : il fallait, pour lui remettre les réponses, se rendre chez lui, à tel jour et à telle heure, et, dans une misérable petite chambre garnie d'une rue impossible, une vingtaine de dames élégantes faisaient cercle comme dans le salon d'un ministre! On disait que ces courriers militaires réussissaient à traverser les lignes de feu...

Un billet laconique, qui m'était adressé par un capitaine de nos amis, me fut apporté dans la semelle de la chaussure du

messager. Il me disait que ma famille, à la date du 10 octobre 1914, s'était embarquée pour l'Angleterre et que l'on nous conjurait de l'y rejoindre. En apprenant l'effroyable panique qui régna sur le littoral belge au moment de ces derniers départs, j'éprouvai les plus vives inquiétudes au sujet des miens. « Les quais étaient noirs de monde, on se pressait, on se bousculait, me raconta ce courrier qui fut témoin de la scène, les bagages furent laissés sur le quai, des femmes, des enfans furent étouffés, il en est qui tombèrent à l'eau et qui ne purent être sauvés. Les derniers steamers quittaient le port, la population affolée payait des sommes fantastiques pour être emmenée par des bateaux de pêche ou de simples canots; sur la grève même, des gens se précipitaient, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pour atteindre des barques qui avaient déjà quitté le port. Les tramways vicinaux déversaient des milliers de voyageurs; je les ai vus, couchés sur le trottoir, attendant la nuit entière; moi-même, a-t-il ajouté, je me suis vu forcé de retourner par la Hollande et, grâce à mes efforts et à mon agilité, je réussis à faire passer mes valises, pleines de correspondances, puis à les suivre moi-même, entrant de force dans la voiture, tête première, par la fenêtre ouverte! »

Ce même messager qui m'avait dépeint la panique du littoral, m'expliqua son retour en Belgique par la frontière hollandaise. Il ne voyait pas le moyen de rentrer à Bruxelles sans être fouillé par les patrouilles ennemies. Il eut l'audace de s'adresser à un auto militaire allemand, donna sans doute un généreux pourboire, et rapporta dans sa valise deux mille lettres, sans compter deux revolvers chargés, deux de ces armes à feu dont la possession était si sévèrement prohibée! Il en riait encore!

Des courriers, il y en eut de toutes les sortes. Voyez plutôt ce monsieur de bonne famille qui voyage en sa pelisse cossue : il veut à tout prix aller embrasser son fils qui se bat sur l'Yser, mais la guerre l'a éprouvé, il n'a pas l'argent disponible et il emporte, soigneusement cachées dans ses fourrures, les lettres qu'on veut bien lui confier, l'argent ainsi gagné devant servir à payer ses frais de déplacement. Et cette jeune femme dont le mari et les frères servent dans notre armée! Elle fait plus de trois fois la navette, par la Hollande, l'Angleterre et la France, partant sans passeports, avec des milliers de lettres qu'elle met sous presse pour en diminuer le volume. Douée d'une mémoire

merveilleuse, elle rapporte à chacun des nouvelles personnelles. Elle a vu nos officiers, elle a vu nos soldats, et elle possède des détails sur tous nos régimens. « Ne craignez-vous donc pas, lui demandai-je à la veille de son dernier voyage, les fils barbelés et les coups de fusil des sentinelles allemandes postées à la frontière? — Bah! me répondit-elle, je ne cours pas plus de risques qu'un soldat! Et si j'attrape un peu de plomb dans les mollets en franchissant la barrière, je ne m'en porterai pas plus mal! » Je me souviens aussi d'un petit courrier délicat, d'un petit blond, qui paraissait d'une timidité excessive : et je sais que les lettres que je lui confiai parvinrent toutes à destination.

Encore un frêle jeune homme. Il n'avait pas été accepté pour le service militaire, et il voulait à tout prix se rendre utile d'une autre façon. Il cherchait à porter des lettres, surtout aux soldats, et ne voulait accepter aucune rétribution. Il usait d'adresse pour échapper à l'ennemi. Il entre dans une masure, il avise une bonne vieille : « Ne vous effrayez pas, la vieille, et laissez-moi vous appeler grand'mère! » Il accroche dans un coin son veston chargé de lettres et se met à l'ouvrage. Les Allemands entrent, exigent du café, et il les sert avec l'aide de la vieille « grand'-mère. » Quelques centaines de mètres plus loin, il fait la rencontre d'une nouvelle patrouille allemande, il accoste rapidement une femme sur la route, lui prend l'enfant qu'elle portait dans ses bras, et cache son paquet de lettres au fond d'un panier de pommes... A Melle, surpris par la bataille, il attend sous les balles le moment propice où les soldats pourront lui confier leurs messages. Par malheur, il devait être fait prisonnier quelques jours plus tard, et j'appris qu'il ne tarda pas à mourir en Allemagne.

Toutefois, le plus souvent, ces courriers étaient des contrebandiers, des braconniers, des risque-tout, des hommes qui ont cela dans le sang et qui respirent à pleins poumons le souffle d'indépendance dont nos pères gaulois étaient si pénétrés! Et je dois dire que, dans la plupart des cas, ils s'exposent à tous ces dangers bien plus avec la pensée de rendre service au pays que dans un esprit de lucre! Ils savent qu'ils aident à la résistance, qu'ils apportent les nouvelles de l'extérieur, qu'ils fortifient le moral des nôtres, et n'est-ce pas là, surtout quand ils guident par les sentiers détournés nos jeunes gens qui cherchent à rejoindre l'armée, une belle œuvre de patriotisme?

LES ÉVASIONS

L'autorité allemande s'efforce, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, de retenir les jeunes gens qui atteignent l'âge de porter les armes et qui brûlent du désir d'aller retrouver au front leurs aînés. Le général von Bissing a édicté les règlemens les plus sévères à leur sujet; les lignes de fil de fer barbelé qui courent le long de la frontière belgo-hollandaise ont été doublées, triplées même en certains endroits, et bientôt chargées d'un courant électrique ; les patrouilles sont de plus en plus nombreuses; ordre est donné de tirer impitoyablement sur eux, s'ils ne répondent pas à la première injonction.

Il en est cependant passé des milliers! J'en connais, hélas! qui ont été faits prisonniers et envoyés sur-le-champ en Allemagne. Et que de sinistres drames! Deux jeunes Belges, les deux fils aînés d'une de mes amies d'enfance, âgés respectivement de dix-sept et de dix-huit ans, décident d'affronter le péril; ils s'informent en secret des voies généralement suivies; ils ourdissent leur plan d'évasion... Car il n'y a pas d'autre mot qui serve : la Belgique est *une vaste prison prussienne* d'où il faut *s'évader*. Ils sont sur le point de réussir. La barque qui les transporte, eux et leurs camarades, va bientôt atteindre l'autre berge du canal... Une sentinelle allemande les aperçoit : elle tire. L'un des frères, blessé, tombe à l'eau. Le guide donne ordre de se coucher à plat dans la petite embarcation afin d'éviter les coups de feu. Mais l'aîné, d'un mouvement instinctif, cherche à sauver son frère. Il est atteint à son tour. L'un fusillé, l'autre noyé! Pendant trois mois on n'osa prévenir la mère.

Mais ne croyez pas qu'il n'y eût lieu de parler d'évasion que lorsqu'il s'agissait de rejoindre ce que von Bissing, — dans sa proclamation à la population belge, — appelle « l'armée ennemie! » Combien de médecins, d'industriels, de parens désireux de revoir leurs enfans ont dû courir les mêmes risques! Les femmes elles-mêmes ont dû s'y exposer. Dans les premiers temps, elles réussissaient parfois à obtenir un passeport, en prétextant le besoin d'une cure, la nécessité absolue de toucher quelque argent en Hollande, le désir d'embrasser un parent mourant. Mais tous ces moyens furent vite usés! Les fonctionnaires allemands avaient réponse à tout : on pouvait faire une

cure à Wiesbaden, on pouvait s'adresser à la *Deutsche Bank* et, si vous vouliez vous rendre en Hollande ou en Suisse, il fallait dorénavant payer une caution de 5000 à 10000 marks, garantissant qu'il ne vous prendrait pas envie de passer en Angleterre ou en France; ces mêmes fonctionnaires vous obligeaient à signer une feuille de présence, tous les jours, chez le consul allemand de Berne ou de la Haye, d'Amsterdam ou de Genève, sous peine de la confiscation de la dite caution.

Pour vous donner un exemple de l'obstination allemande, je vous retracerai en quelques mots le véritable roman d'aventures que vécurent trois femmes en Belgique. L'intrigue dura près de trois mois. L'une était la femme d'un capitaine de notre armée, l'autre, sa vieille mère âgée de quatre-vingt-deux ans, la troisième sa fillette de treize ans. La jeune femme avait pris patience pendant un an, mais, maintenant, coûte que coûte, elle avait décidé de mettre fin à une séparation si pleine d'anxiété, et de rejoindre son mari. Pendant plus de deux mois, elle manœuvra pour obtenir des papiers en règle l'autorisant à quitter la Belgique. Ce fut en vain. Elle se décida alors à s'établir dans un petit village à proximité de la frontière, afin d'y trouver un guide et de risquer l'aventure. Étant donné que les femmes du peuple avaient, disait-on, plus de facilité à passer les routes et à obtenir l'indulgence d'une sentinelle, les trois femmes parcoururent le pays, nu-tête, un châle croisé sur les épaules, un panier d'œufs au bras. Finalement, elles trouvèrent le moyen d'organiser, avec quelques jeunes gens, une véritable expédition. Deux guides les accompagnaient. Ils attendirent l'heure propice. Alors, l'un des guides traversa le canal à la nage ; — le canal, à cet endroit, forme la frontière entre la Hollande et la Belgique; — il tendit une longue corde, son compagnon la maintint, et les trois femmes, la vieille grand'mère soutenue par l'un des jeunes gens, firent la pénible traversée en s'accrochant à la corde tendue, avec de l'eau jusqu'au cou. Quand on lui demanda comment elle avait eu la force physique d'aller jusqu'au bout de cette équipée, la bonne vieille répondit simplement : « Je savais que si je criais ou si je m'arrêtais, ma fille et ma petite-fille pouvaient être perdues, et j'ai trouvé les forces nécessaires... »

LA VIE MATÉRIELLE — LES VIVRES

Dès les premiers jours, la farine fut retirée de la circulation et les boulangers rationnés : chaque client eut droit à 250 grammes par jour, quelques mois plus tard, à 300 grammes.

On confectionnait à notre usage un pain gris, lourd et indigeste. Une foule de produits nouveaux, que nous ne connaissions même pas, firent irruption sur le marché : des soufflures de riz, de la remilyna, de la céréaline, enfin une série d'imitations de farine, puisque la véritable farine, réservée aux seuls boulangers, était introuvable dans le commerce. Plus les vivres devenaient chers, plus nous redoublions d'ingéniosité. C'était à qui enseignerait la meilleure recette : gâteaux de guerre, mayonnaise sans huile, petits plats économiques, etc.

Voici un aperçu de quelques prix actuels comparés à ce qu'ils étaient au début de la guerre. La viande de bœuf, qui valait de 3 francs à 3 fr. 50 le kilo, — tout au plus, — se vend 12 à 15 francs, le mouton de 11 à 14, le porc de 10 à 13, et ce sont les prix des Halles! Le café, de qualité très ordinaire, qui valait de 2 fr. 50 à 3 francs, se paie 20 francs le kilo; 18 francs les déchets de café, le riz plus de 5 francs. L'huile d'olive est une rareté, et on la paie jusqu'à 18 francs le litre, au lieu de 3 ou 4 francs. Le beurre a atteint des prix fous : on en exige au moins 14 francs le kilo et, contrairement à ce qui se passe en d'autres pays, la graisse a suivi à peu de chose près le cours du beurre, si bien qu'elle est devenue, elle aussi, un véritable produit de luxe! Enfin, les pommes de terre, cotées 9 à 10 francs, valent aujourd'hui 85 francs les 100 kilos. Le sucre et le savon sont pour ainsi dire introuvables. Il en est de même pour le pétrole. Il y a quelques semaines, il fallait payer 5 et 6 francs et même davantage pour le kilo de savon noir : nous avions coutume de le payer 0 fr. 45.

Quant aux familles éprouvées, on ne les compte pas en Belgique occupée ! Je connais, pour ma part, un industriel possesseur de deux usines, l'une à Roubaix en France, l'autre à Termonde en Belgique, toutes deux détruites par l'ennemi. Ayant sa famille à nourrir, et privé de ressources du jour au lendemain, il cherchait, auprès de ses anciennes relations, à placer des pommes de terre dont il fournissait les échantillons. Combien de rentiers,

propriétaires de plusieurs immeubles, dont le loyer ne pouvait plus être payé par suite du manque d'argent ou de l'absence des locataires, se voyaient dans la misère à leur tour, et étaient forcés de s'adresser à l'Assistance publique ou de faire la queue, la cruche à la main, à la soupe communale. Une dame d'allures très distinguées vendait des journaux au coin d'une de nos places publiques les plus fréquentées; elle se tenait un peu à l'écart, dans l'ombre des maisons, en chapeau et en costume tailleur... Que de misères cherchant à se cacher le plus dignement possible!

On m'affirme que, depuis mon départ récent de Belgique, la situation aurait encore empiré, que les Allemands auraient créé ce qu'ils appellent des « centrales, » qu'ils auraient réquisitionné certaines marchandises et qu'ils les vendent eux-mêmes : c'est ainsi qu'ils revendraient à 3 et 4 francs la livre de sucre, qu'ils auraient payée 0 fr. 85.

***

Le manque de petite monnaie s'était fait vivement sentir. La Banque Nationale créa, dès qu'elle en vit la nécessité, de petites coupures de 5 francs d'abord, puis de 1 franc et de 2 francs. D'ailleurs notre monnaie d'or et d'argent ayant totalement disparu, celle de nickel s'étant beaucoup raréfiée, on fit usage de toute espèce de monnaie : pièces trouées congolaises, *pfennigs* et *marks* imposés, nouvelles frappes de monnaies de cuivre et de zinc; le plus typique fut l'emploi, en province du moins, et j'en ai eu plusieurs exemplaires entre les mains, de billets de banque valables uniquement dans les villes où ils furent émis; ils représentaient une valeur de dix, quinze, vingt centimes; on cite même une petite commune belge de la province de Limbourg, Bilsen, où circulaient des billets de deux centimes.

***

Malgré la cherté de la vie et toutes les difficultés financières, la charité prit un admirable développement. Chacun avait à cœur de consacrer une partie de ce qu'il possédait à de plus pauvres que soi. Que d'œuvres multiples ont surgi durant ces deux années d'infortune!

L'*Union patriotique des femmes belges* avait été virtuellement créée dès le lendemain de l'ultimatum : elle fut définitivement constituée le 8 août. Elle s'occupa du placement d'employés et d'ouvriers des deux sexes et de l'assistance à accorder aux chômeuses; en octobre 1914, le Comité national de secours et d'alimentation lui octroya son appui, ce qui lui permit d'atteindre un développement important : en sept mois, 65 577 francs de salaires sont distribués aux ouvrières du vêtement, 58 821 francs à des ouvrières dentellières; bientôt l'œuvre y adjoignit des sections diverses, telles que la section des jouets et celle du travail des mutilés.

D'autre part, chacun s'efforça de venir en aide aux malheureux *réfugiés* de province : ce fut surtout en leur faveur une vaste distribution de vêtemens, puis on leur trouva des asiles, et plusieurs comités furent créés.

Quant aux *blessés*, on leur avait préparé des centaines d'ambulances. Le Palais Royal, aménagé par la Reine, continua à fonctionner normalement malgré son départ; on dut y loger de nombreux Allemands, mais, peu à peu, on y concentra les blessés belges et français, — de grands blessés qui n'avaient pu être évacués en Allemagne et des blessés qui furent amenés des autres ambulances du pays, des provinces de Liége, Luxembourg et Namur. On réserva plus spécialement aux Allemands l'hôpital militaire et le palais des Académies. Hélas! toutes les ambulances privées, qui avaient exigé tant d'efforts et tant de frais, se fermèrent l'une après l'autre par ordre de la Croix-Rouge allemande. Est-il nécessaire d'ajouter que celle-ci s'empara à maintes reprises de tout le matériel sanitaire qu'elle put dérober et qu'il advint même qu'elle fit main basse sur l'encaisse de la Croix-Rouge belge s'élevant à plus de 200 000 francs!

La Société privée des *Petites-Abeilles* fit également preuve d'un dévouement inlassable. Je l'ai vue à l'œuvre dès la première heure, cherchant sans cesse à accroître son champ d'action. Elle distribua des vêtemens, des layettes, du pain, des vivres, puis elle constitua des cantines qui ne tardèrent pas à dépasser la centaine; il y en eut pour les enfans débiles et pour les mères nourrices, sans compter les distributions de lait et de phosphatine qui étaient faites sous une surveillance médicale

Dans ces cantines, comme dans les *Restaurans populaires* où des repas sont les uns gratuits, les autres à 0 fr. 40 ou à 0 fr. 60

selon les moyens de chacun, ce sont des jeunes filles et des femmes du monde qui assurent tout le service : cuisine, marché, service de table.

Des initiatives privées avaient commencé, aux premiers jours d'août, à faire des distributions de soupe et de pain. Les besoins s'accrurent si rapidement que les ressources devinrent insuffisantes. Nous décidâmes d'y contribuer personnellement. Chacune de nous préparait de grandes marmites de soupe que, vers midi, nous transportions nous-mêmes, à travers la rue, dans des casseroles fumantes. Plus d'une centaine de femmes reçurent ainsi leur ration tous les matins.

Après quelques semaines cependant, les Administrations communales prirent à leur charge ces distributions onéreuses. Cette *Soupe communale* consiste en une distribution journalière d'un demi-litre de soupe et de 250 grammes de pain et en une distribution hebdomadaire de pommes de terre. En 1916, dans la seule agglomération bruxelloise, plus de 250 000 personnes, sur une population de moins de 700 000 habitans, ont été tristement réduites à vivre de la charité publique. Devant les locaux où se fait la distribution, ainsi que devant les *Magasins communaux* où se fait la vente de certains produits que l'importation américaine permet de livrer à un taux un peu moins onéreux aux pauvres et aux bourgeois du quartier (moyennant présentation d'une carte de ménage qui les rationne dans leurs achats), on voit de pauvres et lamentables files d'individus, hâves et déguenillés, qui stationnent pendant d'interminables heures! Tout récemment, au début de cet hiver, les pauvres gens étaient forcés d'attendre de huit heures du matin à trois ou quatre heures de l'après-midi, pour obtenir trois seaux de charbon...

Conformément au programme de l'*Union patriotique des femmes belges*, il fut décidé de constituer des *comptoirs de travail* destinés à procurer aux chômeuses des travaux de couture qui seraient rémunérés. J'ai été témoin de leurs humbles débuts. Une de mes amies fut chargée d'organiser un atelier de coupe. Elle commença avec trois ouvrières, dans une modeste petite chambre. Aujourd'hui, elle emploie un personnel d'une cinquantaine de femmes qui occupent tous les étages d'un vaste hôtel, et quatre coupeurs de métier ne cessent, du matin au soir, de faire manœuvrer leurs grands ciseaux

dans le drap des manteaux, le velours des costumes de travail ou le lainage des jupes... Des lingères préparent des vêtemens de flanelle ou de toile, tabliers, jupons, chemises, camisoles, et jusqu'à des brassières et des bonnets de nouveau-nés! Cet atelier n'est pas le seul qui fonctionne à Bruxelles; il y en a actuellement cinq ou six qui alimentent plus d'une vingtaine de comptoirs et distribuent aux pauvres femmes du quartier le travail préparé. Celui-ci, tout confectionné, doit être rapporté quinze jours plus tard. Il est immédiatement payé, estampillé pièce par pièce et dirigé vers le grand comptoir central, dans les vastes locaux du « Pôle Nord, » ancien Skating-Ring, spécialement aménagés à cet effet. De là, ces lots de vêtemens sont répartis, selon les besoins, dans la ville et en province, et sont expédiés aux œuvres spéciales qui en font la distribution.

L'*Œuvre des Prisonniers de guerre* compte aussi parmi les plus intéressantes. Peut-on songer sans frémir au martyre de nos compatriotes disséminés dans les camps allemands? Nous savons les privations, les tortures morales, les représailles parfois qu'ils endurent depuis tant de mois, et, quoi qu'on puisse faire pour eux, il est bien difficile d'alléger leur sort. L'œuvre en question réussit pourtant à leur faire parvenir les vêtemens dont ils ont tant besoin, un petit supplément de vivres, et, surtout, le pain qu'ils réclament.

Toutes ces œuvres ne peuvent exister et se développer que par l'appui que leur accordent le *Comité national de secours et d'alimentation* et la *Commission for Relief in Belgium* (C. R. B.). Le premier s'est formé grâce à l'initiative de notre grand savant et philanthrope, M. Ernest Solvay, auquel s'adjoignirent les plus hautes personnalités financières et charitables de la ville. Le Comité américain se constitua un peu plus tard, et nous avons vu que les premières cargaisons importantes d'Amérique arrivèrent vers le 15 décembre 1914, à l'heure même où le pays allait manquer de tout. Ce fut l'influence américaine qui obtint de von der Goltz, le premier gouverneur allemand en Belgique, l'assurance formelle que les vivres importés seraient exemptés de réquisition de la part des autorités militaires et resteraient à la disposition exclusive des Comités.

Les deux Comités agirent toujours en collaboration intime et leur action s'étendit bientôt sur toute la partie occupée du pays. Elle s'exerce même actuellement dans le Nord de la

France, et les délégués de la C. R. B. s'avancent jusqu'à quelques kilomètres du front.

J'ai eu récemment l'occasion de faire la connaissance du président de la *Commission for Relief* à Bruxelles. Je ne pouvais assez lui dire tout ce que notre nation éprouve de gratitude pour la générosité de l'intervention américaine. Et comme j'exprimais de vives appréhensions pour le cas où les États-Unis, intervenant eux-mêmes dans le conflit, seraient obligés de nous abandonner : « N'ayez crainte, me dit-il, tout le service de ravitaillement est si bien organisé qu'il fonctionnerait malgré tout. »

Cette gratitude, qui est la même dans tous les cœurs, donna lieu à des manifestations bien touchantes. Des bateaux entiers étaient arrivés chargés de présens à notre adresse, et, parmi ceux-ci, il y avait des attentions charmantes des enfans d'Amérique pour les pauvres petits de Belgique; dans nos écoles, même les plus populaires, les enfans furent chargés de répondre ; j'ai lu beaucoup de ces lettres et de ces réponses, et j'ai été profondément émue par les unes et par les autres.

Nos compatriotes cherchèrent encore à traduire leur reconnaissance d'une autre manière. La farine nous arrivait d'Amérique en d'innombrables sacs de toile : le plus souvent la provenance était indiquée sur le sac, en grands caractères imprimés, Massachusetts, Indiana, Cincinnati, et parfois aussi on y voyait un dessin caractéristique, tel qu'une perdrix, une tête d'Indien Peau-Rouge, le « big tree » de Californie, l'aigle américain. Nos dames et nos jeunes filles s'ingéniaient à peindre ces sacs ou à les broder, puis elles les renvoyaient en Amérique, afin qu'ils y fussent distribués en guise de remerciement. J'en ai vu qui étaient de véritables chefs-d'œuvre d'art féminin : on en fit des expositions. Le Musée du Cinquantenaire en a rassemblé une collection qui compte actuellement 300 spécimens.

LES VEXATIONS

Ce qui fait bien comprendre la vie si étouffante que nous menions à Bruxelles, c'est la série des petites vexations quotidiennes qui ajoutaient leur poids à la pression morale que l'envahisseur ne cessait d'exercer sur nous, dans l'espoir de

nous amener, — telle était son illusion, — à capituler! Les proclamations affichées sur nos murs et les journaux que nous appelons « embochés, » parce qu'ils sont soumis à la censure allemande, distillent un venin qu'ils tâchent de répandre sournoisement jusque dans la pensée et dans les cœurs... En voulez-vous la preuve? Il me suffira de me rappeler au hasard quelques-unes de ces proclamations perfides.

L'Allemagne cherchait à nous faire perdre confiance dans la justice de notre cause, dans notre gouvernement, dans nos alliés : la France était absolument incapable de résister à la pression allemande, le nombre des prisonniers, surtout sur le front russe, se chiffrait par milliers... Le 4 septembre 1914 : « De l'Est, le colonel Hindenburg annonce le transport de 90 000 prisonniers non blessés. Cela équivaut à l'anéantissement de toute une armée. » Il est plaisant de rappeler que des gamins bruxellois s'étaient amusés à ajouter un zéro à l'affiche et qu'on y lisait 900 000. Ces mêmes gamins y apposaient leurs commentaires à grands traits de crayon, et les termes de « Lâches! Voleurs! Assassins! » se retrouvaient sous le texte des proclamations annonçant de nouvelles réquisitions ou des condamnations capitales.

Quant à l'Angleterre, c'était sur elle que les communiqués s'acharnaient. Dès le premier engagement, nous pouvions lire, à la date du 23 août : « L'armée anglo-franco-belge, à l'Ouest de Namur, a été *définitivement* battue par les armées allemandes, qui ont fait des milliers de prisonniers et pris des canons en grand nombre. Les Anglais sont en pleine déroute. Une brigade anglaise a été écrasée; son commandant et beaucoup de ses officiers faits prisonniers. » Je serais vraiment curieuse de connaître l'importance de cette armée anglaise participant aux opérations des environs de Namur, car jamais nous n'en entendîmes parler.

A propos de ce dédain avec lequel nos adversaires traitaient « la méprisable petite armée de lord Kitchener » et ses « mercenaires, » une anecdote assez piquante courut la ville. Une conversation s'était engagée entre un officier allemand et un prisonnier anglais.

« Après tout, lui demande l'Allemand, pourquoi vous battez-vous, vous autres?

—?

— Vous vous battez pour de l'argent.

— Et vous, lui répond l'officier anglais, pourquoi vous battez-vous donc?

— Nous autres, c'est pour l'honneur!

— Ah! c'est bien ce que je pensais, reprend l'Anglais : on se bat toujours pour ce qu'on n'a pas! »

La crainte du service militaire obligatoire en Angleterre les hantait : aussi affichaient-ils que, si le principe de la conscription était adopté, beaucoup de jeunes gens chercheraient en Amérique « le dernier refuge de la liberté. »

Telles étaient les insinuations que nous avions continuellement à subir. On nous annonçait un jour une insurrection en Tripolitaine, un autre jour des mouvemens séditieux aux Indes, des troubles au Maroc ou dans l'Afrique Australe, le ralliement par les Turcs de troupes kurdes en Perse, une révolte en Égypte, la propagande anti-anglaise de James Larkins aux États-Unis, etc. L'objet de toutes ces proclamations était de nous persuader que la puissance allemande était invincible, de nous amener à nous résigner à notre sort, à nous faire perdre tout espoir de revanche et de réparation... Or, tous ceux qui ont vécu en Belgique occupée peuvent certifier que, quelles que soient les difficultés de l'heure présente, les Belges n'ont jamais plié et que, dans toutes les classes de la société, ils ont manifesté une admirable énergie.

Tous les journaux, — ces petites feuilles prétendues belges, — étaient remplis des mêmes nouvelles tendancieuses; censurées par l'autorité allemande, elles devaient viser au même but. On vendait aussi des journaux allemands. Dans le quartier des gares et de la grande Poste, la ville avait pris une allure spéciale : on y voyait de nombreuses « aubettes (1) » bien aménagées ainsi qu'une série de baraques; à leurs étalages rien que des livres, des brochures et des journaux allemands; leurs enseignes, en gros caractères gothiques, n'étaient, hélas! que trop visibles, comme celles des tavernes allemandes, des magasins d'équipement militaire, et de tant d'autres!

Je me souviens aussi d'un journal illustré à un sou, le *Kriegskurrier*, qui contenait plus de vingt pages illustrées et un texte explicatif en quatre langues (on ne tarda cependant pas à

(1) *Aubette* se dit pour *kiosque*.

supprimer la version anglaise). On ne pouvait le feuilleter sans indignation. Parmi nos troupes, on ne voyait que prisonniers et fuyards : chez eux, ce n'était que déploiement de forces et scènes idylliques! Ne pouvait-on pas admirer, en Pologne russe, le tableau touchant des soldats teutons offrant aux petits enfans des campagnes, assis sur leurs genoux, une part de leur soupe? Ne les voyait-on pas aussi causer et danser avec les femmes du pays occupé? Mais nous, qui savions par expérience que ces clichés étaient truqués et qui connaissions les procédés employés à cet effet, nous nous contentions de tourner la page en haussant les épaules!

Parmi les vexations qu'ils nous firent subir, nos despotes nous imposèrent l'heure allemande. Nous ne l'adoptâmes jamais. Je dois dire cependant qu'on fut obligé de s'y conformer dans certaines villes de province où la police et les officiers allemands contrôlaient l'heure de la montre du premier passant venu et lui infligeaient une forte amende s'il n'était pas en règle avec l'ordonnance. A Bruxelles, les horloges publiques devaient l'indiquer. Cette mesure inspira une petite chanson où il était dit qu'en avançant l'heure, l'ennemi ne parviendrait qu'à hâter d'une heure le moment de notre victoire!

La défense d'arborer nos couleurs nationales nous atteignit en plein cœur. Puisque nous ne pouvions plus les déployer publiquement, il n'était cependant pas interdit de les exposer chez soi! Un grand drapeau y figurait à la place d'honneur et nos trois couleurs s'étalaient sous le portrait de notre Roi ou de l'un de nos héros. On imagina aussi de petits nœuds tricolores pour les mettre au corsage. Dès le début de la guerre, nous avions pris l'habitude de porter des insignes. N'avait-on pas vendu des médaillons à l'effigie du général Leman, puis à celle de M. Max, et surtout les portraits du Roi, de la Reine, des jeunes princes? Puis, toutes les couleurs alliées. Enfin, une foule de médailles commémoratives.

Alors, beaucoup de personnes décidèrent de glisser à leur boutonnière une simple feuille de lierre. La feuille de lierre, symbole de fidélité au pays et au Roi! elle fait une apparition soudaine, elle triomphe partout : spectacle vraiment curieux par la rapidité de l'exécution! D'autres personnes font choix d'un petit bijou de couleur grise : c'est le lion de nos armoiries

qui figure sur nos anciennes pièces de nickel et que des ouvriers adroits cisèlent et découpent. On le porte en broche, en épingle, en breloque.

Peut-être le lecteur pense-t-il qu'à condition de vivre sans bruit, caché dans son coin, il est possible, à Bruxelles, de ne jamais avoir à souffrir de l'autorité allemande. Vous ne vous occupez pas d'elle, pourquoi s'occuperait-elle de vous? Quelle erreur!... Les plus inoffensifs des habitans sont importunés, exposés à subir des peines sévères! Voyez plutôt ce ménage paisible, ce docteur et sa femme, qui vivent bien bourgeoisement... On a sans doute fait une dénonciation, envoyé une lettre anonyme sur leur compte; on perquisitionne, on découvre deux ou trois petites brochures, bien anodines, mais prohibées; le docteur est condamné à six mois de prison, sa femme à trois mois. Une vieille femme de soixante-cinq ans reçoit une lettre de son fils qui est au front, par courrier secret bien évidemment, puisqu'il n'y a point d'autre moyen de correspondre : elle est condamnée à deux ans de prison. Une de mes amies, veuve, mère d'une fillette de neuf ans, écrit à ses deux fils qui sont sous les drapeaux, — chose naturelle, s'il en fut, — et cherche par là même l'occasion d'obliger d'autres mères en joignant leurs lettres à la sienne. Elle vient d'être dirigée en Allemagne!... Je cite quelques cas. Il y en a des milliers.

***

L'horreur de l'occupation, sa longue durée, le sentiment que l'avenir et l'existence même de notre pays étaient en jeu, tout cela était bien fait pour nous incliner au pessimisme. Aussi, dans notre volonté de réagir, cherchions-nous, de tous les côtés, des raisons d'espérer. Tout au début, ce fut la presse étrangère qui nous les donna.

Aucun journal étranger n'était autorisé : aussi tout un commerce clandestin ne tarda-t-il pas à s'organiser en dépit de la surveillance allemande. Un grand gaillard cherchait à vous vendre une caisse de raisins, mais, en même temps, à voix basse, il vous offrait un numéro de *la Flandre Libérale* qui paraissait encore à Gand et qu'on vendait chez nous de 60 centimes à 1 franc, au lieu du sou qu'il coûtait jadis. D'autres, au passage, vous murmuraient le nom d'un journal français ou du

Standard qui insérait une page en français de *La Métropole* d'Anvers et vous entraînaient à tourner le coin d'une rue plus déserte pour vous glisser la feuille et réclamer l'argent... D'autres encore venaient à domicile et cherchaient à vous vendre un exemplaire du *Times* introduit en fraude : le prix moyen variait entre 5 et 10 francs le numéro ; il arrivait qu'on payât le prix le plus fort, quitte à essayer ensuite de le revendre à moitié prix à l'un ou à l'autre, qui le revendait à son tour... Parfois, le porteur du journal préférait louer l'exemplaire à raison de 50 ou 75 centimes la demi-heure. Vous étonnerai-je en vous disant qu'au milieu de septembre 1914, nous étions si privés de nouvelles et si avides d'en avoir, qu'un seul numéro du *Times* fut payé 200 francs?

Un autre mode de propagation des nouvelles consistait à reproduire par la machine plusieurs copies des articles principaux d'un journal français ou des traductions de quotidiens anglais; certaines agences clandestines s'en étaient chargées, entourées du plus grand mystère; le soir, à la tombée de la nuit, on venait vous glisser ces coupures dans votre boîte aux lettres. Chaque soir, cette lecture nous réconfortait, tandis que la lecture de *La Belgique*, du *Quotidien*, du *Belge* ou du *Bruxellois*, avec leur dose journalière de venin habilement distillé, nous déprimait chaque matin.

De écrits d'actualités, des brochures prohibées, un sermon du Père Janvier, un discours de Maeterlinck à la Scala de Milan. des vers de Richepin, les belles paroles de M. Asquith ou de M. Viviani, tout cela ravivait notre courage; deux ou trois exemplaires avaient seuls réussi à pénétrer, mais on se les passait, et on les recopiait avec ardeur...

Nous avions eu connaissance aussi de l'inqualifiable monument que fut le « Manifeste des 93 Intellectuels Allemands. » Il avait provoqué diverses réponses qui parvinrent à se glisser dans le pays, notamment une réponse anglaise et celle que nous appelâmes le « Verdict Américain ; » nous en étions enthousiasmés. Des ouvrages plus importans nous parvinrent de la même façon, en nombre restreint, et nous les lisions avec passion, malgré le danger couru. On se prêtait ainsi, en cachette, *La Belgique neutre et loyale* de Waxweiler, le *King Albert's Book*, ou le fameux *J'Accuse* écrit par un Allemand.

Vous conterai-je encore, au hasard de mes souvenirs,

quelques-unes des anecdotes qui, mises en circulation un beau matin, faisaient, en quelques heures, le tour de la ville ? Elles avaient le don de semer un peu de gaieté, et, dans l'uniformité des longs jours monotones, nous éprouvions le bienfait d'une détente passagère, — fût-elle seulement de quelques instans.

Tout au début de l'occupation, un magasin du bas de la ville avait fermé ses volets. Un Bruxellois malicieux s'était amusé, à lui tracer à la craie cette enseigne : *La Belgique* ; et il avait ajouté : *fermé pour cause d'agrandissement*. N'était-ce pas faire fi de l'esprit de conquête de nos tyrans, grisés par leurs victoires des premiers jours ?

Voici une facétie qui eut le plus grand succès. Bethmann-Hollweg a été délégué par son Empereur, en mission spéciale, là-haut, près de Dieu le Père. Il frappe au paradis et saint Pierre lui ouvre la porte. Von Bethmann demande à parler au bon Dieu : « Impossible, il est malade, très malade. — Qu'a-t-il donc ? — Je ne sais, répond le saint, mais il se promène de long en large, sans répit et sans trève ; il doit être atteint de la folie des grandeurs, car il ne cesse de répéter : « Je suis le Kaiser ! je suis le Kaiser !... » L'histoire ne s'arrête pas là. Le délégué de Guillaume II exprime son désappointement. « Quel contretemps, dit-il, car j'avais une nouvelle de très grande importance à communiquer à Dieu, de la part de mon maître. » — La curiosité de saint Pierre est vivement piquée et il s'inquiète : « De quoi s'agit-il ? » — « Voici, répond l'envoyé extraordinaire, von Bethmann-Hollweg ; mon maître, le Kaiser, me charge d'annoncer à Dieu qu'il vient de l'anoblir et que, dorénavant, il pourra s'appeler : Von Gott ! »

Enfin, voici mieux qu'une anecdote, un fait réel, une scène vécue. Le gouverneur von Bissing cherchait, pour compléter sa belle œuvre de réorganisation, à décider l'Université de Bruxelles à rouvrir ses portes. Il fait comparaître le recteur : « La reprise des cours, lui répond celui-ci, est littéralement impossible. — Et pourquoi donc ? — Plus des deux tiers des élèves de mon Université combattent pour défendre leur patrie. — Et l'autre tiers ? poursuit le gouverneur. — Oh ! celui-là, monsieur le gouverneur, il ne m'intéresse pas ! »

LA « SWANZE » BRUXELLOISE : LES JOURNÉES PATRIOTIQUES

Donc, depuis le premier jour de l'occupation, l'esprit frondeur des Bruxellois s'était élevé contre la tyrannie allemande. Le conflit entre cet esprit d'indépendance et de moquerie, d'une part, et le système policier allemand, d'autre part, n'a jamais cessé, et ce fut un duel sans trêve, des escarmouches continuelles, un trait piquant lancé à bon escient, une raillerie parfois même un peu triviale... La « swanze » bruxelloise, comparable, — quoique souvent plus lourde, il faut le reconnaître, — à ce que les Français appellent la « blague, » à l'humour anglais ou au « kidding » américain, se donna libre cours. Dans cette vie journalière de vexations et de terrorisme, ne faut-il pas lutter contre soi-même pour conserver courage et espoir, ne faut-il pas aiguillonner ses forces, ne vaut-il pas mieux rire que de se laisser abattre et donner ainsi satisfaction à l'ennemi qui systématiquement cherche à vous déprimer? Et nul ne songera à nous blâmer de cette verve et de cet esprit de satire sans cesse dirigés contre l'oppresseur!

Et vous, chers avions de nos alliés, combien vos visites nous apportèrent de joie et d'espoir! Je te vois encore, hardi petit oiseau qui vins le premier survoler notre capitale. Tu volais là, bien haut, en plein firmanent, dans le midi d'un beau dimanche d'octobre ou de novembre, et nous ne pouvions deviner que tu étais un des nôtres. Mais la canonnade dirigée contre toi ne tarda pas à nous renseigner. Alors, nous te suivions des yeux avec amour, avec angoisse... Le danger que tu courais nous inquiétait, nous tremblions pour toi à chaque coup de canon qui faisait éclater dans l'azur du ciel, de-ci, de-là, à gauche, à droite de ta petite coque rapide, les nuages blancs qui pouvaient te donner la mort...

Quel bel éclair de joie aussi quand nous apprenions l'entrée en lice d'un nouvel allié! Nous avions vécu dans une telle incertitude relativement aux projets des neutres! Intervention de l'Italie, de la Roumanie! Ces jours-là comptèrent parmi les plus beaux de notre longue période de souffrances. Il y en eut pourtant de plus beaux encore! Les voici.

Pour moi, la journée du 21 juillet 1915, anniversaire de

notre indépendance nationale, restera à jamais inoubliable. Il y a dans la vie de ces momens qui font époque et dont on garde éternellement le souvenir! Il s'était fait une espèce d'entente tacite par laquelle les habitans avaient décidé de garder dans toutes les maisons volets baissés et portes closes. Cette manifestation patriotique eut le succès le plus complet. Bien rares furent les exceptions; un grand café, deux ou trois magasins, et l'hostilité de la foule les contraignit vite à suivre le mouvement. Même les marchés en plein air n'eurent pas lieu, les maraîchers n'étant pas arrivés dans la capitale. Depuis la plus petite boutique de « verdurière, » comme on dit chez nous, jusqu'aux plus grands restaurans, tous les immeubles restèrent clos. Et toutes les maisons privées semblaient inhabitées : on y vivait silencieusement! Les mots me manquent pour peindre l'atmosphère de dignité qui, pendant toute cette journée, plana sur la ville tout entière. Nous étions en communion spirituelle avec tous les nôtres, avec nos compagnons d'infortune aussi bien qu'avec notre armée qui se battait, avec nos frères exilés et les réfugiés de France, d'Angleterre ou de Hollande, avec les morts eux-mêmes, les morts aimés, et nous pensions à l'heure de la délivrance!... C'est cet espoir immense qui, à la fin de la cérémonie de la cathédrale de Sainte-Gudule, éclata en cris puissans de : « Vive le Roi! Vive la Belgique! » clamés par mille et mille voix, malgré la présence des uniformes allemands.

Un long défilé, un pieux pèlerinage s'organisa au cours de la matinée, vers le monument de la place des Martyrs où reposent nos braves, morts en 1830 pour la libération de notre territoire. On y déposa des couronnes en l'honneur des enfans de la Belgique qui combattent aujourd'hui pour notre indépendance et tombent tous les jours au champ d'honneur; on y jeta des fleurs en masse, en dépit des nombreuses sentinelles, baïonnette au canon, qui gardaient la place et les rues avoisinantes. Des patrouilles circulaient partout. Des mitrailleuses étaient en batterie dans le cœur même de la ville... Mais le silence, un silence religieux régnait dans la foule, et il était aussi imposant que la bruyante manifestation de Sainte-Gudule.

La journée tout entière se passa dans ce même sentiment d'émotion grave et recueillie.

Peu après, l'anniversaire du 4 août : c'était la date où les

Allemands avaient violé notre territoire. On eût voulu manifester de la même manière, mais l'autorité opposa son *veto*. On se contenta donc de contenir en soi tout le chagrin de cet anniversaire. On vendait discrètement de petits emblèmes : emblèmes de deuil, nœuds de crêpe et breloques en forme de cœur d'émail noir portant la date commémorative (4 août). Des ordres stricts avaient été donnés : tous les habitans devaient être rentrés chez eux à sept heures du soir. Plus de circulation autorisée dans les rues, exception faite naturellement pour Messieurs les Allemands. Ce fut à ce moment que les choses changèrent d'aspect! Comme il faisait merveilleusement beau, tout le monde s'installa aux balcons des maisons ou aux fenêtres ouvertes. On s'interpellait d'un trottoir à l'autre! Dans toutes les maisons on avait fait honneur au phonographe qui, si longtemps silencieux, se plaisait maintenant à jouer *Brabançonne*, *Marseillaise* et *God save the King*. Dans les quartiers populeux, les manifestations devinrent bruyantes : on criait, on chantait, on avait lâché des chiens et des chats dans les rues, et les gamins leur avaient même parfois attaché une casserole à la queue. Un officier allemand, qui rentrait à son domicile vers dix heures du soir, fut si impressionné par tout ce vacarme qu'il se mit à marcher prudemment au milieu de la chaussée, regardant avec méfiance, à droite et à gauche, puis, par surcroît de prudence, il sortit son revolver de sa poche et le tint braqué devant lui... Alors, de toutes les fenêtres, des tonnerres d'applaudissemens et d'acclamations ironiques accueillirent son passage. Le lendemain, deux rues du bas de la ville étaient condamnées par voie d'affiche à une punition sévère pour avoir trop manifesté.

Les journées du 21 juillet et du 4 août 1916 ont ressuscité celles que nous avions connues en 1915. Cette fois, le cardinal Mercier voulut officier en personne en notre belle cathédrale de Sainte-Gudule pour célébrer notre jour de fête nationale. Ce fut une ovation. La foule qui lui faisait cortège, chantait la *Brabançonne* et *Vers l'Avenir*, et l'on était emporté par le plus vibrant patriotisme. Il avait été formellement interdit de fermer les boutiques et de faire étalage de couleurs belges! Une idée germa cependant et se répandit comme par enchantement : le vert, symbole de l'espérance, serait la couleur du jour. Chacun achetait du ruban vert. On en faisait de petites cocardes. On en

garnissait toutes les vitrines... C'en était trop aux yeux de l'administration allemande! Elle placarde une nouvelle affiche où elle se vante de son indulgence vis-à-vis des petites manifestations patriotiques de la journée, mais elle prend prétexte de soi-disant incidens regrettables qui se seraient produits au départ de Mgr Mercier, pour frapper la ville de Bruxelles d'une amende minime : « Celle-ci s'élèvera à un million de marks *seulement*. »

Que dire de la grande union qui rapproche tous les Belges en notre douloureuse épreuve? Au service religieux de Sainte-Gudule, le conseil communal de la ville, d'opinion fortement libérale, assista tout entier. Catholiques, socialistes, francs-maçons même s'y coudoyaient. « Et tous, réfugiés dans cette Église comme dans le dernier asile où l'on pût avoir encore quelque liberté, tous, d'une seule voix, purent crier leur amour pour la patrie (1). »

RÉSISTANCE DE LA BELGIQUE ENVAHIE — LE CLERGÉ

Cette belle et fière résistance, la Belgique l'a opposée sans cesse au joug grandissant de l'oppresseur. Le clergé, en tout premier lieu. En maintes occasions, les prêtres cherchèrent d'eux-mêmes à amortir le choc entre la population et l'envahisseur : ils s'offrirent comme otages et furent souvent victimes de la barbarie teutonne. Au-dessus d'eux tous, plane la belle figure du cardinal Mercier qui, dans sa lettre pastorale de Noël 1914, flétrit si largement les atrocités allemandes. Comment osait-il énumérer ainsi en pleine chaire la longue liste de leurs crimes? J'entends encore le vénérable doyen de Saint-Jacques de Caudenberg nous transmettre les leçons de patriotisme et d'endurance que notre évêque voulait bien nous donner en termes d'une rare éloquence. Il nous disait qu'à son retour de Rome, il avait parcouru la plupart des régions dévastées de son diocèse : « ce que j'ai vu de ruines et de cendres dépasse tout ce que, malgré mes appréhensions pourtant très vives, j'avais pu imaginer. Des villages entiers ont quasi disparu. » Il évoque les souvenirs de sa chère ville de Louvain, et l'incendie, et la destruction qui la ravagèrent. Il nous fait comprendre que la partie occupée du pays est dans une situa-

(1) Maurice Desombiaux : *La Résistance de la Belgique envahie.*

tion de fait qu'elle doit loyalement subir et qu'elle doit respecter les conditions de cette occupation : mais il formule aussi, avec une netteté courageuse, que le pouvoir qui a envahi notre sol n'est pas une autorité légitime. « Dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez *ni estime, ni attachement, ni obéissance*. L'unique pouvoir légitime en Belgique est celui qui appartient à notre Roi, à son Gouvernement, aux représentans de la Nation. Lui seul est pour nous l'autorité. Lui seul a droit à l'affection de nos cœurs, à notre soumission. »

Pendant trois dimanches consécutifs, il nous fut donné lecture, dans toutes les églises de l'archevêché de Malines, de cette longue lettre pastorale qui nous transporta d'enthousiasme. L'autorité allemande s'était inquiétée de cette première lecture; elle s'était adressée au cardinal et l'avait sommé d'en interdire la continuation. Le cardinal avait répondu que son clergé savait ce qu'il avait à faire. Le second dimanche, on s'écrase dans les églises; à l'heure du prône, l'anxiété règne dans la foule... Lirait-on? Ne lirait-on pas? Le vieux prêtre monte en chaire et commence d'une voix forte : « L'autorité allemande nous défend de poursuivre la lecture de la Lettre pastorale de Mgr Mercier. N'ayant d'ordres à recevoir que de mon chef spirituel, j'en reprends la lecture. Dimanche dernier, il nous avait dépeint tous les ravages et les crimes commis par les *hordes teutonnes* (ici sa voix s'élève) dans leur passage à travers la Belgique. Je poursuis... » Ces mots résonnaient de vaillance, dans l'église paroissiale où nous pouvions distinguer, parmi la foule, les uniformes gris.

Et maintenant encore, à propos des déportations belges, le cardinal Mercier ne fait-il pas retentir la plus émouvante protestation?

Dans une allocution prononcée le 20 novembre 1916, en l'église Sainte-Gudule, au centre de son diocèse et de notre pays, afin que tous, ainsi qu'il le dit lui-même, puissent se faire les propagateurs de sa pensée et les interprètes de ses sentimens, il flagelle l'infamie des déportations, et il prend comme thème de son homélie ces mots qui condamnent le pouvoir occupant, dont le premier devoir serait de respecter ses engagemens et nos droits, c'est-à-dire de veiller au maintien de l'ordre : « L'injustice appuyée sur la force n'en est pas moins l'injustice. »

Ne fut-il donc point, le vénéré primat de Belgique, avec toute l'autorité que lui confèrent ses hautes fonctions, sa dignité, sa conscience chrétienne, le porte-parole éloquent de l'indignation qui gonfle tous nos cœurs? « Courage! nous crie-t-il enfin, attendons le jour où nous pourrons, *dans la paix de la victoire*, nous serrer tous autour de l'autel triomphal de Marie libératrice. Courage, mes frères, soyez respectueux des enseignemens du Christ, *soyez fidèles à la Patrie belge.* »

Pour ce qui est de la résistance civique, nous l'incarnons, à Bruxelles, dans la personne de notre vaillant bourgmestre, M. Max, auquel nous ne pouvons songer sans émotion, en raison de la rude épreuve de sa longue et pénible captivité. Mais, à l'heure actuelle, il n'est plus possible de compter les victimes civiles de la guerre... Plus de six mille martyrs ont péri au début des hostilités, fusillés par la barbarie allemande... Aujourd'hui, des milliers de civils peinent, sous le bâton du garde-chiourme, là-bas, en Allemagne.

Au barreau, le bâtonnier de l'Ordre des Avocats, Me Théodor, fut déporté à son tour pour avoir fait entendre sa protestation contre l'arbitraire des juridictions allemandes. Voici quelques lignes empruntées à ce réquisitoire et qui en indiquent bien le ton : « Sans doute depuis qu'elle nous a envahis, l'Allemagne est devenue notre ennemie. Menacés par elle dans notre existence, nous la combattons avec toute l'âpreté d'un patriotisme enraciné. A elle, nous ne devons *rien*. En revanche, l'Allemand, sujet de droit, justiciable de nos tribunaux, est sacré à nos yeux. Qu'il comparaisse devant nos juridictions civiles ou répressives, il peut être rassuré, il ne connaîtra ni déni de justice, ni parti pris, ni malveillance, ni vexations... » Que de reproches tacites enfermés dans ces quelques mots!

Dans nos écoles même, ne sentait-on pas, au fond du cœur de nos enfans, la haine de l'intrus? Quel beau sentiment de solidarité s'éveillait dans ces petites âmes, quelle admiration pour nos vaillans soldats absens, quel désir de se rendre utile, quel élan de patriotisme! Chaque classe, selon les moyens dont elle disposait, adoptait un ou plusieurs prisonniers belges en Allemagne. Quelle satisfaction de préparer les colis, envois collectifs de tant de bons petits cœurs! et quelle joie d'écrire la lettre qui devait réconforter le malheureux exilé!

Et jour après jour, les femmes et les mères, résistaient

courageusement, par le sacrifice consenti de leurs deuils et de leurs souffrances.

Une autre forme de la lutte contre l'envahisseur consistait à préparer dans l'ombre la fuite de nos jeunes miliciens décidés à passer la frontière pour aller s'engager dans notre armée. Beaucoup de nos compatriotes subirent de ce chef des condamnations à plusieurs années de prison et même aux travaux forcés à perpétuité. Le général Fivé et le lieutenant Gille (1) furent les premières victimes (Liége, 7 janvier 1915); — miss Cavell, qui avait secrètement donné asile à des blessés anglais des premiers combats et qui avait patriotiquement travaillé à leur évasion, n'eut-elle pas à payer de sa vie son ardente générosité? Et cette femme, cette infirmière de vocation, n'avait point eu d'autre souci, depuis plus de vingt ans, que de se dévouer au soulagement de toutes les misères! Depuis l'occupation n'avait-elle point soigné les Allemands à l'égal de nos blessés? Il nous fut répété que, le jugement de la peine capitale étant rendu, elle aurait noblement répondu à ses bourreaux et leur aurait dit : « En me condamnant à mort, vous supprimez une vie; — moi, j'ai permis à deux cents soldats de rejoindre les nôtres, pour reprendre les armes contre vous! »

L'assassinat de miss Cavell souleva une indignation indescriptible. Une affiche avait été placardée aux murs et glaçait d'effroi les lecteurs qui pouvaient y voir le nom de cinq personnes, dont trois femmes, condamnées à mort, et celui d'une longue série d'accusés, condamnés de deux à quinze ans de travaux forcés! Mais que penserez-vous en apprenant que, quelques heures plus tard, le même Gouverneur général édictait un autre arrêté où nous pouvions tous admirer son âme compatissante et les bienfaits de son administration! Le dit arrêté était accolé à l'affiche tragique : « J'apprends, prononçait le gouverneur, que souvent en Belgique on aveugle les pinsons en cage sous prétexte de les faire mieux chanter. Je ne tolérerai point cette cruauté. »

Un des plus beaux exemples à l'honneur de l'âme belge, — cette âme belge que le gouverneur Von Bissing appelle un « rébus psychologique, » — nous le trouvons dans la vaillance du seul journal *vraiment* belge, *La Libre Belgique* qui, depuis deux ans, paraît régulièrement chaque semaine, en

(1) Le lieutenant Gille vient de mourir en captivité.

dépit de toutes les poursuites et des vaines recherches d'une armée de policiers et d'espions! Les primes les plus tentantes ont été offertes à qui dénoncerait rédacteurs ou imprimeurs, et de nombreuses arrestations ont été opérées pour le fait seul d'être détenteur de l'un de ses numéros. L'en-tête même du journal et sa manchette sont pleins d'ironie et semblent jeter un défi à l'autorité allemande! — Le journal s'intitule « régulièrement irrégulier. » Comme adresse télégraphique, il indique « Kommandantur-Bruxelles — et sous la rubrique *Bureaux et administration*, nous lisons que « ne pouvant être un emplacement de tout repos, ils sont installés dans une cave automobile! » — Quant au texte, il est toujours inspiré par le plus vibrant patriotisme, et certains articles sont de véritables chefs-d'œuvre d'éloquence. Le pamphlet y est manié de façon remarquable. L'humour parfois s'y glisse. Et toujours les sentimens d'honneur et de devoir y sont exaltés. La vaillante petite feuille soutient le moral de toute une nation; elle s'applique à la réconforter et, passant de main en main, elle répand la bonne parole...

« Écrivant à une heure tragique une page solennelle de notre histoire, nous l'avons voulue sincère et glorieuse, avait dit le cardinal Mercier dès Noël 1914. Et nous saurons, tant qu'il le faudra, faire preuve d'endurance. L'humble peuple nous donne l'exemple... lui surtout souffre des privations, du froid, peut-être de la faim... Il a de l'énergie dans sa souffrance. Il attend la revanche, il n'appelle point l'abdication. »

Cette résistance dans la classe ouvrière s'est traduite énergiquement, malgré la misère, les contraintes, les menaces et les punitions, par le refus de reprise du travail. Les nôtres pouvaient-ils consentir à travailler pour la guerre contre leur pays, ou même à rendre disponibles, pour les opérations militaires, les milliers d'ouvriers allemands occupés en Belgique? A Luttre, cent quatre-vingt-dix ouvriers furent expédiés en Allemagne. A Malines, les ouvriers de l'arsenal, ayant refusé de réparer le matériel allemand fortement endommagé, la ville fut punie, isolée du reste du pays, pendant huit jours. Dans le pays de Liége, de nombreuses arrestations de chefs d'usines ont été opérées. A Lokeren, où on les réquisitionnait, à Lessines où les Allemands exigeaient la reprise du travail des maîtres carriers, sous prétexte que la pierre leur était indispensable pour

des travaux d'utilité publique, en réalité parce qu'ils voulaient l'employer pour le béton de leurs tranchées, les Belges ne cédèrent point. A ce sujet encore, en nous donnant le texte d'un arrêté allemand, publié à Gand le 12 octobre 1915, le commandant de Gerlache de Gomery, auteur d'un ouvrage des plus documentés et des plus intéressans sur *La Belgique et les Belges pendant la Guerre*, n'ajoutait-il pas : « Voilà bel et bien le travail forcé, le servage, pis que cela : c'est par un infâme chantage, et au mépris de toutes les conventions internationales, la trahison rendue obligatoire. Nous sommes parvenus au faîte de l'illégalité. »

LES DÉPORTATIONS CIVILES

Mais pouvions-nous concevoir alors qu'un jour viendrait, comme il est advenu en octobre 1916, où ces menaces s'exécuteraient et serviraient de base à des milliers de déportations, exécutées comme de véritables râfles, comme des razzias de peuples sauvages! Voilà littéralement l'esclavage, tel que notre pensée ne pouvait plus l'admettre à notre époque, le travail forcé dans les pires des conditions.

Le grand maître dessinateur, Louis Raemaeckers, ne vient-il pas de nous en donner une image saisissante dans l'une de ses plus récentes compositions? Ils sont là, ces malheureux déportés, ces vieillards, accablés de fatigue et de souci, peinant comme des forçats dans les formidables ateliers des fabriques de munitions allemandes. Et l'ouvrier belge songe douloureusement : « Cet obus va peut être tuer mon fils! »

*
* *

La voilà, telle que je l'ai quittée il y a quelques semaines à peine, ma pauvre patrie meurtrie. J'ignore si je vous ai fait sentir suffisamment l'impression d'angoisse qui étreint tous les cœurs. On cherche à lutter vaillamment. On nourrit, envers et contre tout, par des prodiges de volonté, les espoirs tenaces et l'optimisme réconfortant. On se raidit contre l'adversité. Mais, si résolu qu'on puisse être, au fond de soi, on souffre bien cruellement. L'atmosphère est lourde, lourde. Elle est irrespirable. On étouffe. Vainement on cherche à se terrer chez soi,

à oublier, c'est impossible... Le joug allemand pèse formidable. Quoi qu'on fasse, on est écrasé par lui, on sent l'ennemi chez soi, partout, on subit avec le même dégoût ses arrogances, ses platitudes, sa piètre mentalité; on souffre quand il triomphe de ses victoires, quand il espionne, quand il fusille, quand il resserre de plus en plus étroitement la geôle. Le temps, au lieu d'alléger la peine, sert au contraire à l'appesantir de plus en plus. Pendant vingt-sept mois, sans relâche, j'ai ressenti une impression d'étau, un cercle de fer qui me serrait les tempes, un mal poignant qui m'étreignait le cœur.

Une jolie légende de notre terroir conte les aventures et les amours d'Uylenspiegel et de Nele. Uylenspiegel, c'est l'esprit de la Flandre; Nele, le cœur de la Flandre. Malgré les traverses, les embûches, les obstacles qu'ils rencontrent tous deux, et les persécutions dont ils sont victimes, ils ne veulent point disparaître. Telle est encore aujourd'hui l'image de notre pays. Le cœur et l'esprit de la Belgique, et son âme tout entière, ne veulent point se laisser abattre par la domination étrangère.

. . . . . .

Et les belles paroles de la fougueuse péroraison du discours que notre compatriote Jules Destrée prononça au Trocadéro le 20 novembre 1916, à l'émouvante cérémonie organisée pour l'anniversaire de notre Roi, me reviennent à la mémoire : « Car nous rentrerons, frères d'exil, n'en doutez point! Car nous les reverrons, nos villes pathétiques, nos doux villages. Nous irons saluer dans nos vieux cimetières nos chers morts qui nous attendent, qui nous attirent, qui nous appellent. Puis, nous nous remettrons au travail, nous reverrons le blé dans les plaines de Flandre, nous entendrons encore le fracas des marteaux et le bruit des usines.

« Unis, nous referons la maison dévastée avec, du fond de nos cœurs jailli, un grand cri : Liberté! »

X...

LA LEÇON

D'UN

GRAND CLASSIQUE FRANÇAIS

CAMILLE SAINT-SAËNS

« Un enfant très délicat, dont l'existence était précaire. Les médecins n'en répondaient pas. » L'illustre auteur de *Samson et Dalila* et de la *Symphonie en ut mineur* assure qu'il fut cet enfant-là, quand il avait deux mois. Il y a de cela quatre-vingt-un ans accomplis. Si les médecins ne répondaient pas alors de M. Camille Saint-Saëns, il s'est chargé, depuis, de répondre aux médecins. Après avoir été, de très bonne heure, un enfant prodige, il leur devait bien d'être plus tard, de corps et d'esprit, un vieillard à peine moins extraordinaire. Il a déjà commencé. Souhaitons, en guise d'exorde, ou d'heureux augure, qu'il continue, encore longtemps.

Classique et français. Voilà l'éminent et double caractère du grand artiste que les circonstances présentes nous font plus que jamais un devoir, un devoir national, d'honorer.

« Du plus loin qu'il me souvienne, » nous écrivait un jour M. Saint-Saëns, « mon but, mon plus cher espoir, a toujours été d'ajouter une pierre à l'édifice de l'art français. » Chacun sait comment il a touché son but et rempli son espérance. En son œuvre, de soixante années, rien n'est étranger, encore moins contraire au génie de notre pays et de notre race. M. Saint-

Saëns, — il sied de l'en remercier d'abord, — n'a rien sacrifié, rien soumis, de lui ni de nous, à personne. Ni les théories ni les pratiques de Wagner n'ont trouvé, dans M. Saint-Saëns, les unes un doctrinaire, les autres un servile imitateur. Musicien de la Bible, de l'histoire, de la haute poésie, le musicien de *Samson* et du *Déluge*, d'*Étienne Marcel* et de *Henry VIII*, de *la Lyre et la Harpe*, ne l'a pas été de la légende. En outre, s'il est juste d'appeler M. Saint-Saëns un maître, même au théâtre, de l'orchestre et de la symphonie, c'est apparemment que par l'un et par l'autre il ne se laisse pas faire la loi. Enfin, quant au *leitmotiv*, dogme et commandement suprême de la religion wagnérienne, il s'en faut que le musicien de France y ait aveuglément souscrit. Il nous écrivait encore : « Ne soyons pas ingrats pour le grand Richard. Bülow a dit que j'étais le seul qui eût su profiter de ses théories sans me laisser égarer par elles. Dans toutes mes œuvres théâtrales, j'ai usé largement du *leitmotiv*, non par caprice, mais par principe ; seulement, tandis que Wagner le met au premier plan, j'en fais le fond du tableau, laissant au premier plan la partie vocale, traitée vocalement, autant que le permet la vérité scénique. » On le voit, par rapport à l'église wagnérienne, il y a là beaucoup plus qu'une réserve, quelque chose comme un schisme ou une hérésie.

Sera-ce un Liszt, à défaut d'un Wagner, qu'on appellera le maître d'un Saint-Saëns ? Assurément, (il l'a déclaré le premier, et très haut), l'auteur de la *Danse macabre* et du *Rouet d'Omphale*, de *Phaéton* et de la *Jeunesse d'Hercule*, est redevable aux *Poèmes symphoniques* du maître hongrois de l'idée au moins, sinon du style des siens. Mais tout de même, longtemps avant Liszt et chez nous, dans l'œuvre pour piano d'un Rameau, dans l'œuvre, fort différente, d'un Lesueur, et plus encore d'un Berlioz, un Saint-Saëns a pu rencontrer, — avec quelle abondance ! — et reconnaître comme nôtre le genre de la musique à programme ou à sujet.

Enfin, au-dessus des Français, fût-ce les plus glorieux, il est certain, de son propre aveu, qu'un Saint-Saëns a tenu pour les maîtres des maîtres les grands Allemands, ceux du passé : les Bach et les Haydn, les Mozart et les Beethoven. Mais on peut également affirmer que s'il ressemble à ceux-là, c'est en ce qu'ils ont eu non pas de national, mais d'universel, en

ce qui fait d'eux les maîtres par excellence, de tous les pays comme de tous les temps.

De même qu'il est, ou plutôt parce qu'il est très français, M. Saint-Saëns est très classique, le classicisme (passez-nous ce terme inharmonieux), étant, sinon l'unique forme, au moins la forme la plus pure et la plus nôtre de notre génie.

Classici, les classiques, on appelait ainsi à Rome les citoyens de la première classe, de la plus riche, ceux qui possédaient un revenu supérieur à une somme déterminée. Sainte-Beuve nous apprend qu'Aulu-Gelle appliqua le terme à certains écrivains : « Un écrivain de valeur, et de marque, *classicus assiduusque scriptor*, — excusez tout ce latin, — un écrivain qui compte, qui a du bien au soleil et qui n'est pas confondu dans la foule des prolétaires. » En musique, il apparaît assez que M. Saint-Saëns figure au premier rang de ces écrivains-là. Nul ne possède au soleil, au clair soleil de France, un domaine plus vaste, plus riche et plus varié. Rien de la musique entière n'est étranger à ce musicien. Il a touché toutes les cordes de la lyre. Opéras, oratorios et cantates, poèmes symphoniques et symphonies, musique de chambre, de la sonate au concerto, je ne sais pas un genre où il n'ait excellé. Il règne sur toutes les provinces de l'immense empire des sons. Pour ceux-ci tantôt il a recherché, tantôt négligé le concours ou le secours du verbe. *Samson et Dalila* et la *Symphonie en ut mineur*, son chef-d'œuvre de musique en quelque sorte appliquée et son chef-d'œuvre de musique pure, se répondent et s'égalent; mais de l'un à l'autre il a rempli tout l'espace et, comme disait Pascal, tout l'entre-deux.

Il y a plus encore : pour nous, Français, le terme de « classique » implique toujours, dans la littérature et dans l'art, la présence de certaines qualités que les œuvres de notre grand siècle, — c'est le dix-septième que je veux dire, — ont possédées à un degré éminent : la clarté, la mesure et l'unité, l'ordre et l'équilibre, enfin, et en deux mots qui rassemblent tous les autres :l'intelligence et la raison.

Un admirable « compositeur. » On nommerait volontiers M. Saint-Saëns de ce nom, si le mot disait moins mal et moins pesamment ce qu'il veut dire, s'il ne semblait définir, au lieu du talent et de l'art, le travail et le métier. Mais comme il « compose, » le grand musicien de *Samson* et de la *Symphonie en ut mineur*, du *Déluge* et de *la Lyre et la Harpe*, du *Sep-*

tuor avec trompette et des concertos pour piano! Comme il compose et comme il dispose aussi! Comme il distingue! Entendez par là : comme il choisit! Nul ne s'est mieux gardé de ce crime que Charles Maurras, le reprochant aux Germains, appelait un jour « le crime le plus naturellement haï de l'homme civilisé, à savoir le *crime d'excès*, et d'excès sans variété, du monotone excès, prolongé, comme en vertu d'une mathématique butorde, toujours et de *plus en plus* dans la même direction et dans le même sens. » On l'écrivait un jour de l'auteur des *Barbares :* « C'est à simplifier, à clarifier, que le maître vieillissant tend chaque jour davantage. De plus en plus il goûte surtout l'essence des choses ou leur fleur. Il sait tous les moyens, mais, loin de les prodiguer, il les épargne. Il allège la matière sonore et, pour ainsi dire, il la sublime, au lieu, comme tant d'autres, de l'accroître sans cesse et de la surcharger. »

Parlerons-nous de la clarté de son œuvre? Elle éclate aux esprits comme aux oreilles. Pas une page, pas une phrase n'en est obscure. Si complexe et même raffinée ou « travaillée, » — j'accorde le mot, — que puisse être une telle musique, ce n'est pas d'un travail, encore moins d'un effort, qu'elle donne l'idée et la sensation, mais d'un jeu, d'un jeu supérieur et libre. *Lucidus ordo*, j'ai souvent pensé qu'on pourrait ainsi définir un art où l'ordre n'est égalé que par la lumière.

L'équilibre de cet art est parfait et constant. Tout y est partage, quand ce n'est pas antithèse, et dans les deux cas, tout y est harmonie et nombre. L'œuvre dramatique de Saint-Saëns et son œuvre de musique pure s'égalent et se balancent, et cela, jusqu'à lui, ne s'était rencontré, je crois, que chez le seul Mozart. *Samson et Dalila*, le premier acte surtout, se divise, pour ainsi parler, entre l'esprit et les sens, entre l'amour sacré et l'amour profane. Le musicien de *la Lyre et la Harpe*, en développant (avec quelle puissance et quelle ampleur!) l'opposition pagano-chrétienne qui fait tout le sujet du poème, en a fortifié la symétrie, ou le dualisme éminemment classique. Classique encore est l'orchestre de Saint-Saëns, par la répartition des élémens sonores, par l'observance fidèle d'une hiérarchie instrumentale où le quatuor à cordes, suivant la tradition classique toujours, continue d'occuper le premier rang. Équilibre également, équilibre classique, entre l'orchestre et la voix, avec une préférence déclarée, que d'aucuns traiteront de faiblesse,

pour cette voix humaine que l'illustre symphoniste n'a pas craint d'appeler un jour « non seulement le plus beau des instrumens, mais l'instrument primordial et éternel, l'*alpha* et l'*oméga*, le timbre vivant, celui qui subsiste quand les autres passent, se transforment et meurent. »

Équilibre enfin, ordre et proportion à l'intérieur d'une période ou d'une phrase unique, longue ou brève, instrumentale ou vocale, entre les divers membres qui la composent, entre le thème ou l'idée mère et les corollaires qui s'en déduisent, pour la ramener ensuite et la reconstituer, plus forte en quelque manière de leur témoignage et plus riche de leur apport. En vérité, s'il fallait trouver l'équivalent d'un morceau, d'une «tirade » sonore de *Samson*, d'un récit du *Déluge*, c'est chez nos grands classiques, prosateurs ou poètes, et peut-être jusque chez Racine, le Racine d'*Esther* et d'*Athalie*, qu'on ne craindrait pas de l'aller chercher.

Et s'il nous fallait dire à quel type idéal, à quel modèle, inégalé sans doute et qu'on n'égalera jamais, se rapporte la *Symphonie en ut mineur* de Saint-Saëns, plus haut que Mendelssohn et que Schumann, c'est peut-être vers Beethoven lui-même, au moins jusqu'au pied de son trône, que nous oserions lever les yeux. Gounod, écoutant à côté de nous cette symphonie pour la première fois, nous disait : « Elle a sa place au Louvre. » Elle l'y a prise et l'y gardera. Chef-d'œuvre de musique française et de musique tout court, elle l'est à plus d'un titre et de plus d'une façon, mais elle l'est avant tout par cet élément et dans cet ordre que nous avons essayé de définir, l'ordre classique, l'ordre de l'intelligence et de l'entendement.

Il y a, chez nous du moins, chez nous Français, une manière encore d'être classique : c'est d'avoir de l'esprit. M. Saint-Saëns en a beaucoup. Il en a parfois à ses propres dépens. Ainsi le musicien de *Phryné* écrivait un jour à son collaborateur : « Je vous demande de réfléchir s'il ne serait pas avantageux de mettre au premier acte le merveilleux récit que cette belle personne dégoise au second (celui du bain de mer : cinquante centimes, peignoir compris). » C'était parler avec irrévérence d'un sujet, d'un épisode au moins, plus que sérieux, auguste et, nous le verrons tout à l'heure, quasi divin. Mais il y a dans *Phryné* des pages très différentes, et celles-là toutes

spirituelles. M. Saint-Saëns, qui fait tout ce qu'il veut, n'aurait eu qu'à le vouloir pour changer cet opéra-comique en savoureuse opérette. Je ne saurais trop vous recommander, au premier acte, l'inauguration du buste d'un archonte. Dans le genre de la satire, de la caricature politique, pour bafouer, ou « conspuer » selon ses mérites tel ou tel de nos archontes modernes, la musique, musique d'orphéon ou de fanfare, ne saurait déployer plus de verve et d'ironie. Dans l'œuvre intime, familière du maître, n'oublions pas deux opuscules comiques : *Gabriella di Vergy*, plaisante imitation de certaine musique italienne, et l'album de croquis zoologiques intitulé *le Carnaval des Animaux*. Jusqu'en des sujets plus graves, M. Saint-Saëns ne craint pas de se divertir, de se moquer même : il a le goût des boutades et des saillies. Je sais, dans *les Barbares*, un duo d'amour que viennent interrompre, à la cantonade, des cris et des menaces de mort. L'épisode est le plus banal du monde. Un autre s'y serait laissé prendre et le répertoire compterait un « chœur de Barbares » de plus. En homme d'esprit, que fait M. Saint-Saëns? Ne pouvant éviter la vulgarité, il l'exagère à plaisir, « il en remet, » et sur un rythme de quadrille il jette un refrain bambocheur. Autre trait d'humour et de verve gamine : à la fin du ballet d'*Ascanio*, devant le roi François Ier et sa Cour, après toute une série de danses exquises et qui font songer aux plus nobles pages de Rameau, voici que, sur un *tempo* de valse, la brusque échappée d'un piston en goguette semble mêler d'avance un coin de Montmartre aux parterres de Fontainebleau.

Sans paroles même, sans gestes et rien qu'en musique, le musicien a de l'esprit. Il en a dans le *Septuor* avec trompette; il en a dans ses œuvres légères, qui sont légion, pour orchestre, pour piano, pour les deux à la fois. Telle pièce, telle phrase de lui se reconnaît tout de suite à la finesse, parfois, je l'avoue, à la sécheresse du trait, à la vivacité du tour, à la grâce imprévue et piquante d'une repartie sonore, d'une cadence, d'une harmonie ou d'une modulation. Tout à l'heure, il rappelait Racine. Si maintenant il fait songer à Voltaire, avouez que ce n'est pas là non plus une médiocre façon d'être classique et français.

Vous savez le mot d'un autre de nos classiques, et non des moindres. « Les sens seuls, » disait Nicolas Poussin, « ne doivent

pas juger mes tableaux. Il faut appeler la raison. » Principe et règle des œuvres d'un Saint-Saëns, la raison, nous venons de le voir, en est également le juge. Et toujours elle décide en leur faveur. Mais, après le Poussin, écoutons aussi Beethoven. A peine a-t-il dit : « La musique est esprit, » qu'il ajoute aussitôt : « et elle est âme. » Cela, tout cela, est vrai de la musique classique elle-même, y compris la musique, au moins certaine musique d'un Saint-Saëns. De la seconde vérité, le maître ne convient pas tout à fait, ni tout de suite. Ce fut et c'est parfois encore le sujet d'un débat affectueux entre l'illustre musicien et certain critique, de ses admirateurs et amis. Nous connaissons un peu l'affaire, en possédant les pièces principales, et nous pouvons, brièvement, l'exposer.

De M. Saint-Saëns à son correspondant (4 février 1907) :

« *Cet art pour l'art*, dont vous ne voulez pas, c'est, qu'on le veuille ou non, la *forme*, aimée et cultivée pour elle-même... La recherche de l'expression, pour légitime et véritable qu'elle soit, est le germe de la décadence, qui commence du moment que la recherche de l'expression passe avant celle de la perfection de la forme... Si le principe que je viens d'énoncer n'était pas vrai, si la recherche de l'expression constituait un progrès de l'art, le Laocoon serait supérieur à l'Hermès de Praxitèle. »

Une autre fois (du 3 mars 1907) :

« L'art est fait pour exprimer *la beauté* et *le caractère ;* la sensibilité ne vient qu'après et l'art peut parfaitement s'en passer. C'est même tant mieux pour lui quand il s'en passe. Comme je vous l'ai démontré, avec la sensibilité s'introduit en lui le germe de la décadence et de la mort. Il n'y a pas de sensibilité dans la première fugue du *Clavecin bien tempéré*, et c'est de l'art le plus grand. »

Quelques années plus tard (février 1914) :

« J'ai dit et je ne cesserai de le redire, parce que c'est la vérité, que la musique, comme la peinture et la sculpture, existe par elle-même en dehors de toute émotion. L'émotion, la sensibilité lui donnent la vie, mais cette vie, comme la vie elle-même, contient un germe de mort. Plus la sensibilité se développe, plus la musique et les autres arts s'éloignent de l'art pur, et lorsqu'on ne cherche que des sensations, l'art disparaît. »

Sur ce dernier point et ce dernier terme, « des sensa-

tions, » nous sommes sans doute et tout de suite d'accord. Mais s'il s'agit du sentiment, de la sensibilité, de l'expression, que de réserves ou de contradictions s'imposent ! Même à l'esprit de la musique, ne sacrifions pas son âme. N'oublions pas que tous les classiques, je parle des grands, depuis un Homère, un Sophocle, un Virgile, jusqu'à un Corneille et à un Racine, ont été de grands passionnés. L'expression, non pas certes aux dépens, au mépris de la forme, mais tout au contraire, dans son obéissance et sous sa loi, ne serait-ce pas ainsi que l'art ou l'idéal classique, une fois de plus, se pourrait définir?

Assurément, nous citerions nous-même, avec M. Saint-Saëns, « bien des morceaux de musique dont toute émotion est absente et qui n'en sont pas moins beaux, d'une beauté purement esthétique. » Mais d'abord, on se demanderait peut-être s'ils sont bien, ces morceaux-là, parmi les plus beaux. Et puis, fût-ce de ceux-là, M. Saint-Saëns est-il assuré, ne disons pas que toute émotion, mais que toute expression du moins soit absente, quand ce ne serait que l'expression, grave sans doute, sévère, mais auguste et qui peut tout de même aller jusqu'à nous émouvoir, d'un ordre ou d'un monde sonore, régi comme l'autre, comme tous les autres, par une sagesse infaillible, harmonieusement obéie. J'ai quelquefois trouvé qu'il en est de la musique, de certaine musique, un peu comme de la nature. De la nature non plus tous ne comprennent pas l'expression. Les choses ont leur langage. Et si tous ne savent point l'entendre, en conclurons-nous qu'elles sont muettes? Rappelons-nous plutôt le cri du poète attestant qu'elles parlent et que leurs paroles ont un sens. Crions avec lui, non plus aux « verts gazons, » aux « sombres mers, » non plus aux formes visibles, mais aux formes sonores, aux chefs-d'œuvre, non plus de Dieu, mais des hommes :

> Si vous n'exprimez rien, qu'avez-vous donc en vous
> Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux !

Ce qu'ils ont en eux, les chefs-d'œuvre de la musique, dans l'ordre de l'expression, ou de la sensibilité, ou de l'âme, cela ne pouvait malgré tout et malgré lui-même échapper à M. Saint-Saëns. Au cours de la controverse, il en a plus d'une fois comme un vague instinct, une conscience obscure, qui se trahit par des

échappées, des concessions, bien plus par des aveux. Que pensez-vous de celui-ci : « La recherche de l'expression, *pour légitime et inévitable qu'elle soit.* » Et de cet autre : « Sébastien Bach et Mozart, *ces deux grands expressifs.* » Ailleurs encore : « Ne me dites pas que dans le *Clavecin bien tempéré* il y a des choses d'une sensibilité profonde, extrême. Je le sais aussi bien que vous. »

Nous n'en demandions pas tant. Et voici que le maître va nous donner encore davantage. En son volume *Harmonie et Mélodie*, il écrit, à propos de l'orage de la *Symphonie Pastorale*, et, plus précisément, de la note inattendue, étrange, par où cet orage commence : « Au point de vue de l'oreille et de la jouissance physique, au point de vue même de la froide raison, cette note est absurde, car elle détruit la tonalité et le développement logique du morceau.

« Et pourtant cette note est sublime. Elle ne s'adresse donc ni à l'oreille qui veut être caressée, ni à cette raison myope qui se repaît de phrases carrées comme une figure de géométrie. Il y a donc dans l'art des sons quelque chose qui traverse l'oreille comme un portique, la raison comme un vestibule, et qui va plus loin.

« Toute musique dépourvue de ce quelque chose est méprisable.

« ...Il ne s'agit plus de rechercher ce qui donne plus ou moins de plaisir à l'oreille, mais ce qui dilate le cœur, ce qui élève l'âme, ce qui éveille l'imagination en lui découvrant les horizons d'un monde inconnu et supérieur. »

L'imagination, l'âme, le cœur, autrement dit la sensibilité, l'expression, ce n'est pas d'autre chose qu'entend parler le musicien quand il prend ainsi la défense de la *Polonaise-Fantaisie* de Chopin : « Elle me semble, à moi, si touchante! Découragement et désillusion, regrets de quitter la vie, pensées religieuses, espérance et confiance en l'immortalité, elle exprime tout cela sous une forme éloquente et captivante (1). »

Elle « exprime, » dit-il. Ainsi le voilà reconnu, proclamé, le grand pouvoir, le don mystérieux de la musique. Et voici qu'à sa propre musique même le musicien, malgré lui peut-être, est contraint de l'accorder. Parlant de *Phryné*, il écrit à son collaborateur : « J'ai trouvé l'apparition : il y a là un mélange de

(1) Camille Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs.*

terreur sacrée et de volupté qui n'est pas sans charme ; du moins je l'espère. »

Et plus tard, en 1909, un auditeur d'*Henry VIII* qu'avaient ému les adieux de la reine Catherine à ses femmes, recevait de l'auteur ce billet : « Savez-vous que si j'ai rendu à votre satisfaction les tristesses de Catherine mourante, c'est que j'étais moi-même assez moribond quand j'ai écrit ce quatrième acte? Je ne sais comment j'ai pu sortir de ce mauvais pas pour arriver à mon âge. Ces adieux à la vie, je croyais les faire moi-même, et c'est pourquoi j'y ai mis tant de sincérité. »

Le grand musicien pourra-t-il contester encore la faculté, la valeur expressive de la musique, après avoir avoué que par sa musique à lui, ses propres sentimens, avec ceux d'un de ses personnages, se sont un jour, ne fût-ce qu'un jour, exprimés? Aussi bien cette musique, la sienne, en maint endroit, témoignerait assez haut dans notre propre sens. Avant tout, l'un des genres où M. Saint-Saëns excella, le poème symphonique, n'est-il pas, se proposant de raconter, de représenter ou de décrire, expressif en quelque sorte par nature et par définition? Les autres œuvres du maître abondent en images ou en tableaux sonores. Il y en a de toute espèce et de dimensions variées. Dans l'oratorio du *Déluge*, c'est le cataclysme biblique. Dans le *Déluge* encore, dans *la Lyre et la Harpe* et jusque dans cette fantaisie ou cette pochade, le *Carnaval des animaux*, qui n'est pas seulement spirituelle, c'est une véritable collection de croquis zoologiques, depuis l'éléphant et l'aigle, jusqu'au cygne et à la colombe. Tous ressemblans, tous vivans, ils ne sont pas loin, pour la puissance ou la grâce, pour la poésie et la vérité, de faire songer, — encore un souvenir classique, — à quelque La Fontaine musicien.

Qu'est-ce enfin que l'exotisme, — un dernier caractère de la musique de M. Saint-Saëns, et qu'il ne faut pas négliger, — sinon le goût de représenter ou d'exprimer par les sons des choses lointaines et rares? Nous devons à ce goût mainte composition du maître : une *Suite algérienne*, une *Valse canariote*, une *Africa*, bien d'autres encore, et par-dessus toutes les autres, le cinquième concerto pour piano (l'égyptien), dont le second *tempo* est peut-être le chef-d'œuvre du musicien voyageur, ou de sa musique de voyage. Et s'il vous paraît d'abord que l'exotisme, par ce qu'il a de spécial ou d'extraordinaire, s'accorde malai-

sément avec l'esprit, ou le génie classique, voici par quel détour il peut, en musique, y revenir et, de quelque manière, y rentrer. Pour originaux, étranges même, pittoresques ou colorés que soient les thèmes rapportés de loin par un Saint-Saëns, la véritable valeur musicale n'est pas en eux : elle est bien plutôt dans leur métamorphose et leur transfiguration, dans leur passage ou leur promotion de l'ordre de la nature et de l'instinct à celui de la conscience, de la règle, de l'art enfin. On pourrait fixer le moment où cet art intervient, où, sur l'élément indigène, local, il commence d'agir et de réagir. Alors, il ouvre à l'idée, au thème exotique, une route inconnue, un plus vaste horizon. Il l'agrandit, l'épanouit en musique pure, plus largement humaine, où nous pouvons nous-mêmes, nous tous, nous reconnaître et nous entendre. Et voilà comment une humble chanson de bateliers du Nil s'élève jusqu'à la région de l'idéal classique et de l'universelle beauté.

Si le genre exotique, en musique et dans la musique de M. Saint-Saëns, comporte par sa nature même une certaine expression, le reste de l'œuvre du grand musicien nous offrirait, en abondance, des pages plus expressives encore.

Qui donc entendrait ou lirait sans émotion, dans *Henry VIII*, non seulement les adieux de la reine Catherine, au dernier acte, mais ce dernier acte tout entier? L'inspiration de M. Saint-Saëns ne fut jamais plus qu'ici cordiale et profondément humaine. Elle nous paraît digne des dieux, ou de la déesse, dans certain récit de *Phryné*, dans ce tableau de la naissance de Vénus, qui n'a pas, en musique au moins, son pareil. Tout est exprimé là, tout y est sensible, émouvant, depuis le paysage et l'apparition de la forme divine, jusqu'au trouble, à l'effroi sacré des êtres et des choses mêmes devant le mystère et le miracle de la beauté parfaite apparue au monde pour la première fois.

« La musique est esprit et elle est âme. » Dans la musique de *Samson et Dalila*, qui fera le partage ? Si des pages archi-classiques, scolastiques même, telles que le célèbre finale : « *Gloire à Dagon vainqueur!* » constituent un chef-d'œuvre de la raison, les raisons du cœur peuvent seules expliquer la beauté de scènes plus touchantes, entre autres la scène « de la meule. » Je ne connais pas en musique, fût-ce en poésie, une aussi poignante expression du repentir. Gluck lui-même, le maître des sublimes douleurs, avouerait, envierait peut-être cette

mélopée humiliée, où la honte et le regret du péché laissent tant de grandeur et de noblesse. Rien de plus émouvant, avec cela rien de plus classique. C'est du dedans plus que du dehors, de l'âme plus que des choses, que cette musique est l'interprète. L'appareil du supplice, le détail matériel de la meule, l'effort du prisonnier aveugle qui la pousse, tout cela n'est qu'indiqué. L'âme encore une fois est ici la plus forte. « *Peccantem me quotidie.* » Palestrina jadis, en un motet fameux, a fait chanter le pécheur endurci. Du vieux chef-d'œuvre et du nouveau, contraires par le sujet, dissemblables par la forme, mais voisins par l'expression pathétique, je ne sais trop lequel l'emporte et je n'oserais décider entre cette impénitence et cette contrition.

Il y a plus, et puisque, à l'heure terrible et glorieuse où nous sommes, nul ne peut échapper au désir, au besoin de tout rapporter à cette heure, aux pensées, aux douleurs, aux espoirs qu'elle suscite et qu'elle entretient en nous, il ne serait pas malaisé de trouver çà et là quelque rapport entre l'âme de la France, son âme présente, et l'inspiration du grand musicien français. Auditeurs de *Samson et Dalila*, quand vient la scène « de la meule, » nul ne vous empêchera d'écouter, au théâtre du moins, une leçon ailleurs interdite, mais donnée ici avec quelle éloquence ! sur le repentir et l'expiation. Béni soit l'accord mystérieux, l' « Union sacrée, » qui fait aujourd'hui chanter en notre musique toutes les voix de notre patrie ! Une œuvre moindre que *Samson*, *Proserpine*, contient aussi des pages plus que jamais capables de nous toucher. Nous l'écrivions ici même, il y a déjà deux années, le finale du second acte (une distribution d'aumônes par les religieuses et les pensionnaires d'un couvent) forme un tableau sonore qui pourrait s'appeler la Charité. La musique de Saint-Saëns ne se montra jamais plus souple, plus onduleuse, enveloppante avec plus de sollicitude et de sympathie. Sans hâte et sans relâche, sans bruit surtout, elle va, vient et revient ; empressée, attentive, elle circule pareille à la mélodie dont parle Dante. Quelquefois, par la courbe de son dessin et de son mouvement, on dirait que, vivante, humaine, elle s'incline vers la misère pour la soulager et la guérir. Ainsi, pensons-nous en relisant aujourd'hui ces pages, ainsi, depuis bientôt trois ans, dans nos hôpitaux de guerre, nous voyons des formes gracieuses qui sont

nos femmes, nos sœurs, nos filles, se pencher sur la souffrance de nos soldats, et jusqu'en cette musique douce et tendre comme elles, nous sommes émus de retrouver et de saluer l'image ou la ressemblance de leurs soins, de leur dévouement et de leur amour.

Oserons-nous enfin demander à l'art d'un Saint-Saëns quelque signe sensible, j'allais dire la promesse, ou le gage, ou tout au moins le symbole de nos proches et glorieux destins? Ouvrons alors, aux dernières pages, la *Symphonie en ut mineur* et, dans cette péroraison victorieuse, triomphale, dans cette espèce de « gloire » sonore, un des plus hauts chefs-d'œuvre de notre grand musicien, nous saluerons, d'avance, l'apothéose de notre patrie.

Et pourtant, près de conclure et de rassembler une dernière fois en notre mémoire l'œuvre entier d'un Saint-Saëns, nous ne saurions y donner la première place aux « puissances de sentiment. » Les autres, que nous avons analysées les premières, y sont les plus fortes. Aussi bien, cette conclusion ne déplaira pas au maître, jaloux, plus que de toute autre maîtrise, de la maîtrise de l'intelligence ou de la raison. Il la possède, il est seul aujourd'hui parmi les nôtres à la posséder pleinement. Où donc avons-nous trouvé naguère, ou retrouvé, ce précepte d'Auguste Comte : « L'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. » On pourrait définir ainsi l'art d'un Saint-Saëns et la leçon qu'il nous donne. Il n'en est pas de plus conforme à la tradition classique, à la tradition française. Il n'en est donc pas de plus utile, de plus nécessaire aujourd'hui.

CAMILLE BELLAIGUE.

L'EFFONDREMENT COLONIAL
DE L'ALLEMAGNE

LA CONQUÊTE ANGLO-BELGE
DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

C'était pendant l'hiver, en 1882. Une salle longue et haute que remplissent des tables régulièrement disposées avec au centre un large passage. Des nuages de fumée montent doucement vers le plafond aux solives apparentes. Un bruit confus de conversations et, par instans, des éclats de voix et des rires qui fusent et dont l'ampleur fait deviner de jeunes et larges poitrines. Aux murs polychromés, suspendues à des râteliers bizarres, de longues pipes et dans un coin un groupe de jeunes gens dont quelques-uns agitent d'étonnans projets.

Dans cette brasserie allemande au goût de 1880 se réunissent assidûment ceux qui veulent agrandir l'Allemage. Pour y arriver, dans la *Taegliche Rundschau* (1), ils mènent une campagne ardente qui, d'ailleurs, ne rencontre les sympathies ni du gouvernement, ni de la masse, mais leur vaut cependant des souscriptions dont le total atteint 250 000 marks. Cette somme est destinée à... conquérir une colonie! Mais dans quelle partie du monde?... 1866, — 1870, — années merveilleuses, pensaient-ils. L'Allemagne s'est taillé des morceaux de

(1) Le fougueux organe pangermaniste qui nous combat encore aujourd'hui.

choix. Elle doit s'engager plus audacieusement encore dans la voie des conquêtes. Malheureusement, comme devait le dire plus tard, en 1899, le géographe Kurt Hassert : « Lorsqu'on a fait le partage du monde, il n'existait pas encore une puissante Allemagne qui aurait pu dire son mot. Et lorsqu'il y eut une puissante Allemagne... le monde était presque complètement partagé. » Malgré cela, les novateurs qu'étaient Carl Peters, le comte Pfeil, Ernst von Weber, Friedrich Lange ne se tenaient point pour battus. L'un d'eux dont la physionomie tout imprégnée d'une âpre énergie n'était pas sans beauté, Carl Peters, après avoir fixé « les terres vacantes » où suivant lui devaient être plantées les couleurs allemandes, se chargea d'aller sur l'autre moitié du globe poser sa main conquérante. Et voilà pourquoi, un soir de l'automne 1883, trois jeunes hommes s'embarquaient à Trieste sur le *Titania*, vaisseau du Lloyd autrichien. Le paquebot passe sous les lueurs alternantes qui veillent à l'entrée du vieux port. Quelques semaines après, descendus à Zanzibar, Pfeil, Jühlke et Peters traversent, bientôt, le bras de mer qui les sépare encore du grand continent noir.

Le 23 février 1884, un petit télégraphiste montait au troisième étage d'une modeste maison de Berlin et demandait « herr Friedrich Lange. » Celui-ci ouvre la dépêche qui lui est remise, s'approche d'une table et à l'aide d'un alphabet conventionnel traduit le message. A l'insu de ses hommes d'État et peut-être même contre leur volonté, l'Empire allemand venait de conquérir outre-mer une possession immense. La région de l'*Ousangara* passait sous protectorat germanique en principe et en fait. Avec l'accroissement de ce premier noyau territorial vint aussi la ratification internationale de ce joli coup d'audace. Au début, quelques vagues écrits portant la signature de chefs nègres. Pour conclusion, le Portugal, la Belgique, l'Angleterre surtout, de 1904 à 1910, par une suite d'accords, laissaient les Hohenzollern maîtres de la partie principale de la haute plaine d'Afrique qui ondule d'Abyssinie au Tafelberg et nourrit dix millions d'habitans.

Une charte impériale fut consentie par Bismarck qui ne l'accorda d'ailleurs point « sans grogner » et l'entreprise eut ainsi façade respectable. En 1885, le domaine changeait de mains, sans cesser d'être allemand : la « Compagnie de l'Est Africain » rachetait le tout aux premiers détenteurs pour

500 000 marks. La mise avait ainsi rapporté, — déjà, — cent pour cent !

Telle est en racourci l'origine de l'immense possession qu'Anglais et Belges viennent d'arracher à l'Allemagne. Ils ont ainsi parfait le travail commun des Alliés, car la perte de l'Est Africain, c'est le dernier coup de cloche de cette longue sonnerie qui lugubrement a résonné dans le cœur de nos ennemis. En Chine, ce fut la capitulation de Kiaou-Tcheou ; en Océanie, la perte des îles Samoa, de la Nouvelle-Guinée et des terres de l'Empereur-Guillaume ; en Afrique, la ruine du labeur germanique avec la chute successive du Togoland (27 août 1914), du Sud-Ouest africain (8 juillet 1915) et du Cameroun.

Il ne s'agit pas, et cela va sans dire, de mettre en parallèle la situation militaire hors d'Europe avec celle de nos pays. Il s'agit encore bien moins de vouloir soutenir ce paradoxe que nos succès d'outre-mer compensent nos charges actuelles d'envahis. Mais il convient, et c'est notre unique dessein, de préciser l'incontestabe utilité de ces résultats, l'héroïsme au prix duquel ils furent atteints, l'effet immédiat et aussi à venir de pareilles conquêtes.

Avant de suivre cette campagne caractérisée par la plus inconstante fortune, surtout au début et rendue intéressante par des incidens romanesques, demandons à l'Allemagne elle-même le sentiment que lui inspire sa défaite coloniale.

Le 17 mai 1916, donc, à une date toute récente, sous la présidence du duc Jean-Albert de Mecklembourg, la Société coloniale allemande tenait une importante réunion dont voici la conclusion recueillie sur les lèvres du secrétaire d'État des Colonies, le docteur Solf. « Sans une politique coloniale active, déclarait-il, l'épanouissement économique de l'Allemagne ne peut être imaginé. » Puis, dans une lettre adressée au même personnage princier, le même homme d'État écrivait, le 2 septembre dernier : « Je partage tout à fait cette idée que l'Allemagne, sur la base d'une empire fort et bien assuré contre ses ennemis, n'a pas moins besoin, pour le pacifique et libre développement de son activité économique, d'une flotte protégeant contre tout empêchement notre commerce sur mer, que d'un domaine colonial nous dispensant le plus possible de *payer tribut à l'étranger pour les matières premières réclamées par notre agriculture et par notre industrie.* » Puis encore : « Nous restons per-

suadés que l'acquisition d'un empire colonial est absolument nécessaire à la situation mondiale de l'Allemagne. »

Et, cependant, aujourd'hui l'Allemagne n'a plus de colonies! Français, Belges et Anglais n'ont pas seulement illuminé la

CARTE INDIQUANT LA MARCHE DES COLONNES ALLIÉES

terre européenne des plus claires étincelles de leur bravoure. Ceux-là qui conquirent les territoires ennemis d'outre-mer sont les dignes émules des hommes dont la poitrine forme barrière chez nous devant l'invasion. A ne point le déclarer, il y aurait autant d'injustice qu'à méconnaître la valeur de leurs services.

*
* *

Il fallait conquérir un pays deux fois grand comme tout l'Empire d'Allemagne, 995 000 kilomètres carrés, que peuplent 10 000 000 d'habitans. L'immigration des Boers, des Grecs et des Italiens, ajoutée à celle des Allemands, fit que les blancs y étaient fort nombreux.

L'altitude moyenne de la contrée varie entre 1 000 et 1 500 mètres, mais les plus hauts sommets s'y rencontrent, depuis le Kilimanjaro jusqu'à la pointe Mawensi et la cime Kibo qui dépassent 5 000 mètres. Sous le ciel profond et éclatant de l'Afrique les glaces et les neiges étincellent. Et l'hydrographie de l'Afrique Orientale est digne de ses montagnes. Le Pangani descend en mugissant des flancs du Kilimanjaro, le Wami et le Ruwa troublent les eaux de l'océan Indien, le Rufiji y développe ses immenses marais. Au cœur de la région, des lacs grands comme des mers, car le Victoria, le Tanganyka et le Nyassa couvrent des surfaces respectivement égales à celles de la Bavière, de la Prusse Orientale et de la Prusse Occidentale. Avant la guerre, un commerce actif animait ces régions, 38 659 000 marks aux entrées, 40 805 000 à la sortie. Des ports, des chemins de fer remarquables, voilà qui pouvait tenter l'audace et l'endurance, l'héroïsme et l'imagination de nos soldats!

Les frontières de l'Est Africain allemand s'étendent sur des milliers de kilomètres et, du point de vue des opérations militaires, il faut y distinguer cinq secteurs nettement départagés. A l'Ouest, l'océan Indien baigne des côtes découpées où s'étagent les ports de Tanga et de Dar-es-Salam, capitale de la colonie; des îles, Mafia à l'Allemagne, Zanzibar et Pemba à l'Angleterre, leur font face. — Le littoral verra se produire de nombreux débarquemens, et son développement considérable (plus de 500 kilomètres) en rendit la surveillance difficile au cours du blocus. Entre l'Océan et le Victoria Nyanza, sur une longueur de 125 lieues, la frontière allemande avec l'Est Africain anglais est alternativement désertique et montagneuse : à des étendues incultes et sans eau succèdent des pics monstrueux comme le Kilimanjaro. Le colossal Victoria Nyanza sépare les belligérans, mais sur ses eaux profondes les flottilles adverses se combattront. Puis, bornant l'Ouganda dans une zone à nouveau très accidentée, la frontière rectiligne se dirige vers le Congo Belge. Là, elle

atteint par des montagnes de 4 000 mètres le lac Kivu, très encaissé; elle longe ensuite le cours sinueux de la Ruzizi, véritable dépression que surplombe une double chaîne alpestre et touche, enfin, le Tanganyka où canonnières belges et allemandes luttèrent âprement pour la maîtrise des eaux. A l'extrémité méridionale de ce bassin étroit, mais immense, la frontière sépare les possessions ennemies de l'Union Sud-Africaine, qu'y représentent la Rhodésie et le Nyassaland. Le lac Nyassa, très analogue au Tanganyka, délimite les terres allemandes jusqu'aux confins des territoires portugais en Mozambique et, enfin, sur une nouvelle étendue de 500 kilomètres, la frontière suit le fleuve Rowuma jusqu'à l'Océan.

Des cinq secteurs ainsi délimités, l'un, la région portugaise, ne verra d'opérations militaires que longtemps après le début de la campagne; le second, son voisin Sud-Africain, ne sera jamais le théâtre que d'entreprises secondaires; quant à l'Océan, nos alliés anglais y régneront constamment en maîtres. Ainsi, toute la principale activité militaire se concentrera au Nord et à l'Ouest, sur la frontière anglo-belge.

Pour nous attaquer, dès le premier jour, une Allemagne aussi bien préparée en Afrique qu'elle l'était en Europe. Pour nous défendre, des Alliés aussi mal préparés sous les tropiques que sur nos frontières. Dans leur colonie de l'Est, les Anglais ont 1 200 soldats! et encore sont-ils retenus par une révolte à la frontière de la Somalie italienne. Des 1 500 hommes de la police, peu sont disponibles. Et les colons tentent d'y suppléer en formant des troupes volontaires où se voient entre autres un frère de lord Grey et lord Delamare. Le major Wavell, un des rares Anglais convertis à l'Islamisme et pèlerin de la Mecque, lève une légion arabe de 1 200 fusils. Mais que tout cela était peu de chose! S'agit-il de défendre le Nyassaland, sa population blanche de 800 âmes donne à peine 56 soldats capables d'encadrer des indigènes sans expérience militaire et une faible partie du King's African Rifles qui s'y trouve semble, en la circonstance, une goutte d'eau dans l'Océan. Quant à la Rhodésie, la bonne volonté des colons fait beaucoup, et plus tard une armée se rencontrera sur ces mêmes pistes que parcoururent, d'abord, quelques tirailleurs perdus dans la jungle. Le Congo Belge, si grand déjà pour une Belgique si petite et que la guerre a ruinée, était tout autant désarmé. Si le gouvernement avait les forces

nécessaires à sa police intérieure, il ne pouvait disposer de l'armée indispensable à sa nouvelle et subite tâche. Ainsi donc, partout, au levant comme au couchant, des voisins désarmés en face d'une Allemagne coloniale dont voici les moyens militaires : 40 000 hommes encadrés de 12 pour 100 d'Européens auxquels viendra se joindre l'équipage du croiseur *Kœnigsberg*. Aux réguliers allemands s'ajoutent des irréguliers indigènes : Watusi, armés de flèches empoisonnées, spécialistes de la razzia, Mazui au chef orné de plumes d'autruche et fanatisés par l'ennemi. De l'artillerie en abondance, car depuis l'obusier de 110 jusqu'au « pom-pom » de 37 m., la gamme des calibres est complète. Plus tard, dix 105 utilisés sur voie ferrée et huit 37 viendront du *Kœnigsberg*. Puis encore, un navire forcera le blocus pour débarquer à Tanga des 37 du plus récent modèle; 110 mitrailleuses enfin, tel est l'armement prêt, dès la première heure. L'infanterie, composée surtout d'Arabes musulmans, est entraînée, vêtue de kaki et munie de casques en liège. Toute cette masse se divise ainsi : 15 000 hommes opèrent sur la frontière septentrionale, 5 000 menacent le Ruanda, de gros détachemens assaillent la Rhodésie, d'autres gardent les ports côtiers. A la tête de cette armée, un chef qui fit campagne au Cameroun et possède une grande expérience coloniale, le colonel von Lettow-Forbeck. Il sait, en outre, pouvoir s'appuyer au besoin sur des villes fortifiées comme Kigoma et Tabora.

Une telle supériorité de matériel et d'effectifs entraînés donne à l'ennemi l'inestimable avantage de l'initiative des opérations et, partout, les Alliés subiront dans une mesure inégale, mais constante, la morsure de l'invasion. Supporter pendant plusieurs mois les coups de l'adversaire, étant à peine capables de riposter, mais sans rompre toutefois; derrière un faible rideau de troupes préparer la riposte, puis la victoire, telle fut en un mot la tâche des Anglais et des Belges en Afrique Orientale. En 1914, à peine y avait-il 8 000 soldats alliés capables de s'opposer à un ennemi cinq fois plus fort.

*
* *

Au début des hostilités, entre l'océan Indien et le lac Victoria, à l'ombre du Kilimanjaro, roi des « Alpes Africaines, » l'ennemi rassemble des troupes dans Moschi. Neuf cent qua-

rante et un kilomètres de rail tendus entre Mombassa et Port Florence s'offrent à ses raids audacieux. C'est, en même temps, la base dont la destruction réduirait de ce côté la Grande-Bretagne à l'impuissance. Amorcée dans Mombassa, au cœur même de la ville, la voie ferrée avant d'atteindre le continent franchit le bras de mer qui la sépare de l'île, large pédoncule dont Mombassa est la fleur. Un pont très grand sur pilotis, puis la voie gravit une montée légère, mais constante et sans à-coup la locomotive atteint Naïrobi, après avoir dépassé l'altitude maxima, 2 550 mètres, à la station de Mau. Naïrobi contient les ateliers de la ligne, aussi ce point est-il surtout visé. Dès Voi, apparaît dans le lointain, vers l'Ouest, le majestueux profil du Kilimanjaro, et déjà c'est l'éden du chasseur. En vue des convois qui passent dans un crissement de ferrailles et malgré la locomotive dont le souffle bruyant trouble cette solitude impressionnante, les fauves se montrent souvent au grand jour. Le train s'engage dans la Rift Valley, et le paysage se révèle alors dans toute sa beauté. Au loin, d'anciens cratères qui paraissent encore porter au bord de leurs ouvertures béantes les reflets métalliques des laves enflammées, et quand le soleil baissant à l'horizon les dore de sa dernière clarté, ces terres volcaniques, pourtant si lugubres et ternes sous la pluie, se parent d'une féerie dont l'éphémère éclat trompe un œil peu averti. Quand on contourne le Naïwasha, sa nappe éclatante semble une coulée d'argent où surnagent de grosses topazes, îles verdoyantes et magiques, et l'air s'emplit tout à coup de nuages vivans, gemme fantastique des couleurs que revêtent d'immenses vols d'oiseaux. Une admirable activité colonisatrice y capturait les zèbres qui de leurs courtes, mais rapides foulées parcouraient ivres de liberté ces étendues enchanteresses et voici à travers des arbres baignés de lumière les premières fermes d'élevage. Port Florence, terme de ce parcours merveilleux reçoit le voyageur et, là-bas comme dans nos pays de tourisme, un steamer blanc sous son double panache noir attend de tracer son sillage dans le lac. Par lui tous les points de cette véritable mer intérieure deviennent accessibles et l'homme y marque puissante, irrésistible son empreinte dominatrice. Telle est la voie ferrée de l'Ouganda, indispensable aux opérations militaires anglaises, à la liaison avec le Congo belge, indispensable aussi à la maîtrise du Victoria

Nyanza. Et l'on conçoit l'importance qu'attachaient les Allemands à sa destruction.

La discontinuité de la ligne de feu, coupée de forêts ou de déserts, ne permettait, en l'état actuel des choses, qu'une guerre de coups de main, surtout vers les deux embranchemens de la ligne principale dont l'un, « la ligne du lac de Magadi, » s'amorce au kilomètre 282 de l'Ouganda Railway, un peu avant la gare de Kapiti. A peine était-elle achevée quand la guerre éclata. L'autre embranchement, « la ligne de Voi, » s'accroche, au kilomètre 180, à Taveta et fut construite avec une célérité remarquable au début des hostilités.

Les premiers mois fourmillent d'incidens et si chacun, pris en particulier, peut offrir de l'intérêt (1), leur ensemble apparaît sans signification générale.

L'expédition contre Tanga mérite, toutefois, d'être donnée en exemple. Au mois d'octobre 1914, une véritable armée de 6 000 Indiens s'embarquait à Bombay. Ralliant la côte allemande, le général Aitken tenta d'enlever la ville de Tanga, sur l'Océan. Nos alliés ignoraient encore l'état de réelle préparation des Allemands. Mais 1 000 Européens encadrant des milliers d'indigènes défendaient la tête du chemin de fer de l'Usambara. Bien que, en même temps, les Anglais eussent prononcé une attaque dans la région du Kilimanjaro, ils échouèrent à Tanga. Le 2 novembre, le gouverneur de la ville fut sommé de se rendre ; mais, après avoir temporisé, il acceptait la lutte. Les défenseurs de la place recoururent à tous les moyens, — même les plus imprévus. Ainsi avaient-ils semé de mille embûches la jungle qui sépare le port de la ville. Les soldats s'empêtrant dans des cordes font culbuter quantité de ruches d'abeilles sauvages qui les assaillent et les forcent à fuir au milieu de souffrances terribles (2). Mais le combat n'en continue pas moins et, bientôt, gagne les rues de la ville. Alors, semble-t-il, certaines troupes défaillent et entraînent la retraite. L'affaire était manquée et, le 5 novembre, on se réem-

(1) La première attaque allemande tourne mal. Une compagnie franchit la frontière, enlève Taveta et, se guidant sur d'excellentes cartes allemandes, arrive à 20 milles de la voie ferrée qu'elle voulait détruire ; mais là, il fallut employer des cartes anglaises, — beaucoup moins bonnes. Conséquence, l'ennemi se perdit dans la savane de Serengeti et s'en vint tomber mourant de soif entre les mains d'une patrouille anglaise.

(2) Du corps d'un seul soldat indien on retira plus de mille aiguillons!

barquait laissant 795 hommes sur le terrain. L'ennemi avait subi de rudes coups, car il perdait, parmi les seuls Européens, 400 hommes mis hors de combat (1).

Ainsi les combats allaient se multipliant, et leur trop grand nombre seul les empêche de trouver place ici.

Le 8 février, le gouvernement de Londres décrète le blocus de la côte, laissant aux navires neutres quatre jours pour lever l'ancre. De l'île de Mafia, les patrouilles navales sillonnent l'Océan, malgré les périls qu'offre la navigation autour du delta de Rufiji dont les eaux troubles, s'étalant au-dessus du flot marin, cachent les récifs aux regards des pilotes. Sur terre, l'activité n'est pas moins grande et les engagemens sont aussi fréquens que coûteux (2).

Au cours de la même période, la marine anglaise enregistre, à la fois, un succès et un échec. Le croiseur *Kœnigsberg*, cerné par l'escadre britannique, s'était réfugié dans le delta du Rufiji et pour le réduire il fallut appeler de la Manche les monitors de haute mer à faible tirant d'eau, *Severn* et *Mersey*, ceux-là mêmes qui prirent une part si glorieuse à la bataille des Flandres. Grâce à un excellent réglage de l'artillerie par hydravion, la destruction du croiseur allemand fut achevée le 11 juillet. Par malheur, à la même époque, un vaisseau neutre rempli de canons, mitrailleuses, munitions et ballons captifs forçait le blocus pendant la nuit et entrait à Tanga pour y débarquer sa cargaison.

D'un autre côté, dans l'Ouganda, au Nord-Ouest; sur le Tanganyka, à l'Ouest; contre la Rhodésie et le Nyassaland plus au Sud, les Allemands multiplient leurs coups de main. Nous trouvant désarmés, leur rôle était facile. Quelles distances Belges, Rhodésiens et soldats du Cap ne devaient-ils point parcourir avant d'amener à pied d'œuvre le matériel et les effectifs nécessaires! Ainsi, sur le grand lac, les Belges subissent la suprématie navale de l'ennemi et doivent se disséminer tout le long du rivage Ouest, couvrant une distance d'au moins

(1) Faut-il remarquer ici combien serait inexacte une comparaison entre ces chiffres de tués ou blessés et ceux qui concernent nos champs de bataille. En Afrique, une compagnie représente en force réelle, si l'on tient compte des effectifs engagés, au moins l'équivalent d'une brigade sur un front d'Europe.

(2) Dans une autre circonstance, nos alliés s'emparèrent de plusieurs étendards ennemis, et parmi ces trophées découvraient un drapeau mahométan... de fabrication allemande!

650 kilomètres. Il en alla tout autrement lorsque les quatre vaisseaux allemands jusqu'alors opposés au seul navire belge trouvèrent en face d'eux les canonnières fournies par la Grande-Bretagne. Ce fut le résultat d'un prodigieux effort. A travers le continent africain ces canonnières, parties du Cap, parcoururent d'immenses étendues par chemin de fer, continuèrent en camions automobiles, puis lorsque les routes devinrent trop mauvaises durent achever le voyage traînées sur des chariots à bœufs. Elles atteignirent ainsi le grand lac intérieur et sans tarder livrèrent, sous la direction des Belges, une suite ininterrompue de combats navals. Le *Hedwige von Wissman* fut coulé et la canonnière *Kingavi* dut abaisser son pavillon.

Plus au Sud, les forces de Rhodésie insuffisantes pour garder leur frontière reçoivent, en septembre 1914, l'appui d'un détachement belge que commandent le colonel Olsen et le major de Coninck auxquels succède, ensuite, le lieutenant-colonel Moelaert, chef d'un fort contingent.

Dans cette période, le siège du poste de Saisi se détache parmi les nombreux incidens qui eurent lieu sur les confins de Rhodésie. Le 24 juillet 1915, 20 blancs tant anglais que belges et 450 nègres leurs soldats, armés de 2 canons et 2 mitrailleuses, sont attaqués par 2 000 Allemands et indigènes munis de plusieurs canons et 10 mitrailleuses. Le siège, marqué par des assauts sauvages, répétés avec un fanatisme inoui, dura cinq jours. Les nôtres souffraient horriblement de la soif car leurs réserves d'eau s'épuisaient. Finalement, après avoir semé le pourtour du fort de 70 cadavres des siens, à compter les seuls blancs, l'adversaire dut se retirer. Survint, à cet instant précis, un bataillon belge qui put relever la garnison délivrée.

A cette époque (décembre 1914), une colonne Sud-Africaine arrivait dans le Nyassaland. Forte de 1 000 fusils elle avait d'abord dû parcourir avec le lieutenant-colonel M. H. Hawthorn 1 600 milles (1) ! pour se placer entre les confins portugais et rhodésiens en vue de reconquérir la « route de Stevenson » qui relie le Nord du lac Nyassa au Sud du Tanganyka. Ainsi, se dessinait un des dernier segmens du vaste anneau qui encerclera les Allemands.

(1) Un mille vaut 1,609 mètres

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS

L'année 1916 s'annonce, enfin, plus favorable. Depuis dix-huit mois, tandis que l'ennemi nous dictait sa loi, les gouvernemens anglais et belge s'efforçaient, chacun de son côté, de regagner le temps perdu : l'un et l'autre réalisèrent des prodiges.

Au mois d'août 1914, la Grande-Bretagne en réunissant ses effectifs disponibles à la fois dans sa colonie de l'Est, dans le Nyassaland et la Rhodésie, pouvait aligner à peine 4 000 hommes. En 1916, elle dispose de 42 000 soldats! — dont 20 000 se trouvent autour du Kilimanjaro, 5 000 sur les lacs, 4 000 en bordure du Nyassaland. Fantassins, cavaliers, artilleurs, auto-mitrailleurs, techniciens, tout abonde. Et l'Afrique nous offre alors l'image réduite mais exacte de ce qui se passe en Europe. L'Inde (1) et l'Union Sud-Africaine (2) prouvent généreusement leur loyalisme et jamais encore, si l'on excepte la guerre anglo-boer, campagne coloniale n'avait provoqué semblable effort.

Au mois d'août 1914, la Belgique n'avait pas au Congo une armée coloniale formée en grandes unités tactiques. En 1916, elle peut engager 20 000 soldats (3) munis de tout et bien entraînés. Il va sans dire que le gouvernement du roi ne pouvait en aucun cas prévoir l'obligation de soutenir une campagne de conquête sous les tropiques. Mais, tout au moins, le noyau de cette armée existait, — le soldat noir du Congo, — et voici comment l'apprécie un des officiers qui l'ont conduit à la bataille :

« Admirablement dressé dans des camps d'instruction, le

(1) L'Inde envoie entre autres la 94e du *Russel's Infantery*, le *Bombay Maxim Suns Volunteers*, la *Calcutta Voluntary Battery*, le *Madras Volunteer Motor Cycle* : en tout, il y a seize formations spéciales. La cavalerie abonde en mules et chevaux. Quant au service sanitaire, il est organisé avec ce luxe de moyens qui honore l'Angleterre avant tout soucieuse du bien-être de ses défenseurs.

(2) L'Union Sud-Africaine venait, cependant, de conquérir par ses seules forces le Sud-Ouest africain. Elle avait, d'abord, dû mater une révolte intérieure, puis enrôler 60 000 hommes, dont une division se trouve en France et fut, depuis décimée sur la Somme dans l'attaque du bois Delville.

(3) La Grande-Bretagne, 42 000 hommes, — la Belgique, 20 000 hommes, — chiffre dont la comparaison est éloquente, si l'on veut comparer aussi l'importance des deux pays et se souvenir de l'état actuel du royaume de Belgique.

soldat de « Bula Matari (1) » révèle un courage et une robustesse, une agilité et une endurance insoupçonnés. Discipliné et d'un dévouement sans borne au blanc qui le commande, il a de plus une qualité inestimable : c'est de savoir vivre de rien. » Lorsque les lignes de communications s'allongent au point de mesurer des centaines de lieues à travers une nature sauvage et parfois hostile, savoir se passer de tout, quand il le faut, n'est-ce pas une des conditions essentielles au succès d'une semblable campagne?

Le général Tombeur forme des compagnies, les groupe en bataillons, en fait des régimens qu'il réunit en brigades. Surtout, entre ces unités il assure les liens indispensables qui font d'une série de petits groupemens une force réelle : une armée avec tous ses services. Dès lors, le rôle du gouvernement devait être d'armer ces hommes. Et veut-on considérer un instant ces trois facteurs : se procurer l'armement, quand nos lignes en réclament et en usent tant ; le transporter sur l'autre moitié du globe, lorsque la route des mers n'est pas toujours sûre ; enfin, le conduire à pied d'œuvre à travers une grande partie du continent noir? Encore n'était-ce pas tout. Cet armement devait être perfectionné et puissant à l'extrême, car les Allemands se trouvaient en ligne avec de la grosse artillerie et tous les moyens de combat dans lesquels ils ont eu trop longtemps, au cours de la guerre actuelle, une incontestable suprématie. En Afrique tout autant qu'en Europe il fallait réduire au minimum les sacrifices en hommes : aussi armes portatives et mitrailleuses, canons perfectionnés et engins spéciaux de toute nature, munitions, vivres, objets d'habillement et de campement, matériel sanitaire, tout afflua dans la colonie, pas le moindre détail ne fut laissé au hasard. Les Allemands avaient hérissé leurs lignes de fortifications redoutables. Les Belges leur opposent des grenadiers, des pionniers, des batteries de mortiers. D'abord maître du lac Kivu, l'ennemi doit se retirer devant la canonnière *Paul-Renkin*. Sur le Tanganyka, le *Von Gotzen*, le *Von Wissman*, unités puissantes, insultaient le rivage belge. Aujourd'hui, elles reposent au fond des eaux. Un jour, un vent de panique balaya les villages côtiers de l'Afrique Orientale allemande. Des oiseaux comme

(1) Nom que le noir donne aux Belges.

jamais encore ils n'en avaient vu prirent leur vol et se dirigèrent vers eux dans un ronflement infernal. A l'approche de ces dieux nouveaux, les indigènes s'enfuient! Et nos aviateurs (1) survolant la contrée ennemie reconnaissent les installations militaires, en dépit de l'opinion depuis longtemps reçue que la navigation aérienne était presque impossible au centre de l'Afrique. Des équipes de télégraphistes sillonnent la zone frontière et finalement elles auront posé plus de quinze cents kilomètres de fil. Il s'agissait d'organiser d'après les plus récens progrès, puis de maintenir dans cet état et de ravitailler 15 000 hommes à deux mille kilomètres de la base belge, Boma, — à trois cent cinquante lieues de la base anglaise, Mombassa. Et c'est ainsi que, de janvier à fin mai 1916, — 66 000 charges furent amenées de Boma à Stanleyville par steamers fluviaux et par chemin de fer. Puis, jusqu'au lac Kivu ces 66 000 charges durent être acheminées par la route des caravanes. Les porteurs devaient marcher pendant six semaines sous leur lourd fardeau et la chaleur du jour. Avant qu'un seul coup de fusil n'eût été tiré, la mort, déjà, avait commencé sa moisson (2). Le climat et l'épuisante difficulté des communications devaient placer au premier plan le rôle du service médical. Chaque bataillon eut son médecin avec un infirmier blanc, chaque régiment son hôpital volant avec un chirurgien, deux médecins et un infirmier européen. Derrière chaque colonne se trouvait, à la base d'étape, un hôpital secondaire volant d'où après examen malades et blessés doivent être dirigés vers la base sanitaire générale et commune à toute l'expédition. De là, les convalescens regagneront l'Europe ou seront laissés au repos dans les missions. Grâce à ces sages prévisions, pas une seule maladie épidémique

(1) Les Belges réalisèrent ainsi les premiers l'aviation au cœur de l'Afrique Centrale, grâce à l'escadrille constituée par le commandant de Bueger, le capitaine Russchaert et les lieutenans Collignon, Orta, Behaeghe et Castiau, tous, depuis, faits chevaliers de l'Ordre de l'Étoile africaine.

(2) Une seconde ligne de transport est organisée par la côte britannique. De Mombassa, en bordure de l'océan Indien, à Port-Florence puis par le lac Victoria jusqu'à Bukakata et de là encore dix-sept jours de marche. Toutefois, cette seconde ligne, pratiquement encombrée déjà par les transports de l'armée anglaise opérant au Nord, ne peut servir aux Belges que pour le ravitaillement de première nécessité. Elle fut surtout utilisée par les nombreux officiers et sous-officiers qui du Havre venaient renforcer les cadres de la division coloniale. Cette voie représente, d'Europe en Afrique, un gain de plusieurs jours sur la durée du voyage.

ne vint affaiblir les troupes. Dans leur corps sain les soldats gardèrent un cœur généreux.

Les moyens d'action transportés à pied d'œuvre, il restait à en fixer l'emploi. Un pays, deux fois grand comme l'Allemagne, représente un périmètre énorme. Défendu par une nature sauvage, souvent hostile, il semblait capable d'absorber des armées entières. Aussi fallut-il d'abord en déterminer la partie vitale, puis la proposer au commun effort des Alliés. Ce fut le grand chemin de fer central qui déroule ses 1 250 kilomètres entre l'océan Indien et le Tanganyka (1). Sur ces entrefaites, le Portugal se range à nos côtés et, par le fait même, le cercle qui va entourer, puis étreindre la dernière possession ennemie se trouve fermé. Elle tombera devant une *quintuple* attaque qui s'échelonne ainsi : au Nord, le lieutenant général Smuts avec ses cinq brigadiers : sir C. Crewe, van Deventer, Hoskins, Brits et Hannington ; à l'Est, l'escadre britannique, renforcée du croiseur portugais *Adamastor*, sous les ordres d'un amiral, qui, entre autres, occupe les ports côtiers; au Sud, le général portugais Gil, puis la colonne du Nyassaland commandée par le général anglais Northey et le colonel Hawthorne; enfin, à l'Ouest, le major général belge Tombeur et ses seconds, les colonels Olsen et Molitor et le lieutenant-colonel Moelaert. Par une action convergente ils refouleront l'ennemi vers le centre de sa colonie et l'y battront d'une manière définitive.

OPÉRATIONS DES COLONNES SMUTS

Au moment où va commencer l'offensive générale, les Allemands occupent une étendue considérable du territoire britannique. A Taveta, ils ont construit un fort camp retranché que précèdent les positions d'arrêt de Salaita (El-Oldorobo). A Seregenti, encore un camp retranché et dans Mbuyuni de solides avant-postes. En outre, à Kasigau, une garnison forte de plusieurs centaines d'hommes cherche à retarder la concentration

(1) En 1906, quand l'Allemagne modifiait sa politique coloniale, elle créa un ministère nouveau dont le chef fut M. Dernburg, homme d'une remarquable ténacité. Le *Tanganykabahn*, commencé en 1904, devait être terminé dix ans après, à la veille de la guerre. Un syndicat financier y engagea, d'abord, 21 000 000 de marks, puis encore 60 000 000. Son inauguration coïncidait à peu près avec la déclaration de guerre et le kronprinz devait s'y rendre.

des troupes anglaises par des raids incessans contre la ligne de l'Ouganda et celle de Voi-Maktau.

Le major général Tighe, — à ce moment encore commandant en chef, — voulut, d'abord, écarter ce péril mais il engagea vainement une double action à cet effet, et c'est à ce moment critique qu'arriva le nouveau chef de toute l'expédition, le lieutenant général Smuts. « Jannie, » ainsi qu'aiment à l'appeler ses amis, eût certes préféré à la gloire le bonheur de vivre entre ses livres et ses beaux chevaux dans la terre qu'il possède près de Prétoria. Mais il dut remplacer sir Horace Smith-Dorrien nouvellement promu à ce commandement et que la maladie retenait à Bombay. Une fois de plus, bien qu'il eût d'abord refusé ce poste élevé, le ministre de la Guerre du Cap va se révéler aussi bon soldat qu'il est remarquable homme d'État. En outre, dans cette occasion, la Grande-Bretagne se montre admirable politique. Depuis plusieurs années, en effet, un antagonisme croissant renaissait au Cap entre Boers et Anglais : aussi de quelle habileté profonde ne fut-il pas de nommer un *Boer* commandant en chef des forces *impériales!*

Débarqué à Mombassa le 19 février, — sept jours après son départ du Cap, le lieutenant général Smuts — réclame d'abord de son prédécesseur Tighe un exposé de la situation; après quoi, il part immédiatement inspecter les lignes. Sa conclusion est qu'il faut, sur-le-champ, attaquer la région du Kilimanjaro, sans perdre un jour, car le temps presse et la saison des pluies approche. Smuts écarte en principe toutes les attaques de front, car l'expérience des derniers mois en avait trop prouvé la coûteuse inefficacité dans un pays aussi fortement défendu par la brousse.

Il peut disposer, aussitôt, d'environ 20 000 hommes et 6 000 animaux de transport. Avec la Ire division (1), concentrée à Longido, il veut apparaître entre le Kilimanjaro et le Meru, vers Arusha, prenant ainsi à revers les défenses allemandes. Une colonne (2), sous les ordres du général van Deventer, ferait un mouvement tournant contre la colline de Salaita, que la IIe division (3) du major général Tighe attaquerait de front. —

(1) La Ire division, moins la 1re brigade de cavalerie sud-africaine.

(2) 1re brigade montée sud-africaine et 3e brigade d'infanterie sud-africaine.

(3) Moins quelques détachemens. — En réserve générale, destinées à intervenir suivant les circonstances, se trouvent la 2e brigade d'infanterie sud-africaine, une batterie de campagne et une batterie de howitzers.

Les forces adverses comprennent 6 000 fusils avec 37 mitrailleuses et 16 canons. L'ennemi, comme on l'espérait, fut surpris, et les premières manœuvres obtinrent un plein succès, si bien que, le 8, les Anglais se portent sur Seraragua. Le même jour, à six heures du matin, van Deventer arrive en vue de la Lumi : la cavalerie se masse au Sud des marais de Ziwani. L'infanterie atteint l'Est du lac Chala. Par un habile mouvement tournant, il rejette l'adversaire sur Taveta, puis organise pour la nuit le terrain conquis. Sur ces entrefaites, 500 fantassins ennemis, coupés du gros des leurs, voulurent traverser la Lumi, égaillés en tirailleurs dans la brousse. Ils n'y purent réussir grâce à la vigilance des postes sud-africains. Cependant, Tighe et sa IIe division préparaient l'attaque de Salaita.

Disons en passant que les agens de liaison ont de fréquentes rencontres avec les fauves. Ainsi, un motocycliste chargé d'un message urgent se trouve soudain en face d'un rhinocéros qui le charge aussitôt. Il parvient à se garer à temps, mais laisse sa machine sur la piste. L'odeur de l'essence empêcha sans doute le fauve de flairer l'homme qu'il cherchait. Le cycliste reprenait sa motocyclette pour continuer sa route, quand brusquement l'énorme bête revint sur lui. Une fois de plus, le même fourré cacha le soldat, mais cette fois il ne restait plus rien de la machine qui fut piétinée et détruite.

Le ravitaillement de ces colonnes devient de plus en plus difficile, surtout dans la région de Longido et le pays de Masaï, le plus giboyeux du monde. Sous la verdure des forêts les marécages y rongent le sol. Sur les chaussées en rondins, construites au jour le jour, roulent de gros camions-automobiles qu'escorte une garde de soldats noirs du Cap. De ce convoi dépend l'existence de la colonne tout entière. Son camp est établi au pied du neigeux Kilimanjaro, la « montagne des eaux, » ruisselante sous la fonte des neiges.

L'adversaire se replie, alors, sur le col de Latema. Lancée à sa poursuite l'armée anglaise atteint la Lumi, mais n'y trouve qu'un pont incapable de porter la grosse artillerie. En quarante-huit heures, le génie y supplée, tandis que la réserve pressant le pas ralliait la colonne. Les éclaireurs annoncent la présence de l'ennemi solidement retranché dans la passe. Malgré son incertitude complète sur les forces qui lui font face, le général Tighe les attaque. Un jour et une nuit se passèrent en assauts

répétés. Tout l'héroïsme des soldats ne put obtenir une décision quand, à l'aube du deuxième jour, on constata que, demeuré maître de la position, l'ennemi ne venait pas moins de l'évacuer. Se portant aussitôt plus en avant, les Anglais occupent le col de Latema et y établissent leur camp.

Il n'est pas toujours confortable de vivre dans la brousse! A ce propos, un Afrikander écrivait à sa sœur : « Ceci est un affreux pays pour y combattre..., c'est une masse de broussailles et de buissons épineux, au milieu desquels vous pouvez marcher droit sur l'ennemi sans être vu. La nuit dernière, on m'a envoyé patrouiller sur les collines. Le Kilimanjaro, au clair de lune, était splendide avec son pic neigeux. Mais, vraiment, le travail était plutôt émouvant, car l'endroit était farci de « rhino » et de lions, et nous devions nous tenir en plein air et sans feu. Nous entendions les fauves rugir à nos côtés et aussi bien d'autres bruits de la vie animale. Tout ceci est très bien, mais très effrayant... » — Le général Smuts lui-même n'échappa pas à ces inconvéniens, car il lui arrivait pendant toute une nuit d'être assiégé dans son automobile par des lions irrités et d'être obligé de se défendre à coups de revolver.

Poursuivant son avance, van Deventer occupe Moschi, le 13 mars, tandis que la IIe division se concentre à Taveta.

Cependant, la Ire division avec le général Stewart quitte Gerraragua, mais rencontre de grandes difficultés de transport. Des embuscades lui coûtent 13 morts; une attaque de 600 Askaris allemands est repoussée, malgré la traîtrise des officiers ennemis qui font, dans un moment particulièrement difficile, sonner l'air de la retraite anglaise.

Le général Sheppard va de l'avant, tandis que van Deventer, avec deux brigades de cavalerie, veut traverser la torrentueuse Pangani. Les Allemands tenaient solidement la station de Kahe, mais, une fois de plus, une manœuvre enveloppante rendit vaine toute résistance, et van Deventer passa le fleuve. Ainsi, la ligne de la Ruwu se trouve découverte et l'ennemi en comprend l'importance. Après un bombardement préalable (1) il voulut lancer plusieurs contre-attaques mais, finalement, contraint à reculer il abandonne un de ses deux 105.

Ainsi, le principal noyau de la résistance opposée aux Anglais

(1) Deux des 105 du *Kœnigsberg* y prirent part : l'un établi sur un truck du chemin de fer, l'autre sur position fixe.

détruit ou dispersé, le chemin de fer de l'Ouganda, jusqu'alors constamment menacé, s'en trouve mis à l'abri et la large base qu'il donne à toute l'offensive de Smuts est assurée.

A cette époque, le *Times* appréciait ainsi la situation : « Il nous reste, écrivait-il, un compte à régler à Tanga où une attaque anglaise tournait en désastre, en novembre 1914 (1). La *nouvelle* campagne de l'Est-Africain (reprise en février 1916) a commencé sous les meilleurs auspices, mais nos forces sont à une longue distance de la capitale, Dar-es-Salam, et du chemin de fer central qui réunit cette ville à Tabora et au lac Tanganyka. Les Allemands doivent vite comprendre que les jeux sont faits ou qu'ils ne peuvent plus faire qu'une guerre de guerillas. Dans les deux cas, l'issue est certaine. »

En même temps, une note officieuse publiée à Berlin voulait préparer l'opinion à la perte pour l'Allemagne de sa dernière colonie. « On ne peut guère douter, était-il dit, que le commandement de l'armée britannique, après ses échecs du début, a maintenant entrepris une attaque sur une large échelle et avec des forces bien supérieures... »

SECONDE PHASE DE L'OFFENSIVE SMUTS

Aux premiers jours d'avril 1916, les troupes prennent quelques jours d'un repos qu'elles avaient bien mérité et attendent des renforts. Les travaux du génie, poussés énergiquement, ont permis de réunir l'embranchement greffé sur le chemin de fer de l'Ouganda à Thoschi, c'est-à-dire là où commence la voie ferrée allemande vers Tanga. Dès lors, des communications faciles sont établies. Le général Smuts regroupe ses forces en trois divisions et attache à chacune d'elles une brigade montée. La Ire commandée par le général Hoskins s'emparera du chemin de fer Kahe-Tanga. La IIe avec le brillant cavalier qu'est van Deventer marchera sur le Tanganykabahn, en direction générale de Kilimatinde. Enfin, le général Brits avec sa IIIe division se tiendront en réserve autour de Moschi pour parer à toute éventualité.

La IIe division s'ébranle dès le début d'avril, enlève successivement, grâce à la rapidité de ses troupes montées, Arusha,

(1) Nous y avons fait allusion dans le récit des opérations défensives — avant février 1916.

Lol-Kissale, Umbugwe (ou Kothersheim) et Salanga. Le 19 du même mois, après une marche de 250 kilomètres, elle atteignait Kondon-Irangi, centre important proche du chemin de fer. Tout en avançant, van Deventer délivre de nombreux fermiers boers établis autour du Kilimanjaro et que l'ennemi avait enlevés avec toute leur famille. Dix jours après, des raids fructueux permettent de capturer plusieurs convois de munitions et un troupeau de mille têtes. A ce moment, la IIe division, se trouvant en présence de forces ennemies considérables, demeure sur place et pendant la première quinzaine de mai repousse les furieuses contre-attaques du général von Lettow-Forbeck, tout en maintenant ses positions.

Cette campagne est remplie d'incidens pittoresques. Si l'Allemand seul avait disputé aux troupes britanniques des terres pourtant si pénibles à conquérir, l'avance eût été plus rapide. Mais les pluies tropicales, véritables cataractes qui inondent la contrée, la transforment en un vaste bourbier. Et que de difficultés pour le ravitaillement dont les convois s'enlisent et doivent, quoi qu'il en coûte, couvrir chaque jour d'immenses parcours! Il faut alors réduire les rations et que le soldat se contente d'une tasse de riz et d'un simple morceau de canne à sucre.

Chaque colonne se rattachait à l'arrière par une ligne télégraphique dont le rôle, parfois, devenait capital, absolument indispensable même à tous ses projets. Mais des hardes de girafes parcourent la plaine et de leurs longs cous accrochant les fils coupent les communications entre l'arrière et le front. Pour s'en débarrasser, il fallut constamment organiser de grandes battues. Et cet inconvénient ne fut pas le seul. Un jour, l'ennemi renvoyait courtoisement des blessés anglais. On s'en étonna. Bientôt, on sut qu'ils étaient chargés de dire que la présence des lions offrait un réel danger pour les camps, la nuit. Ainsi, en vit-on trois à la fois dans les lignes britanniques. Et c'est au général Sheppard qu'il arriva de se trouver, dans sa tente, en face d'un énorme python qui fut tué non sans peine.

Sur ces entrefaites, la Ire division attaque la ligne de l'Usambura (1) qui s'amorce au port de Tanga et par la vallée

(1) Commencée en 1893, elle valut des déboires à ceux qui l'entreprirent. Les premiers kilomètres ayant absorbé tout leur avoir social, l'État dut se substituer à eux et termina les 352 kilomètres auxquels, plus tard, on en ajoutait encore 86 autres.

du Pangani gagne Moschi au pied du Kilimanjaro. Et c'est en partant de Moschi que le général Sheppard prend d'abord Kache; puis, il sépare ses troupes en plusieurs colonnes parallèles, dont l'une avec le général Hannington suit la ligne, enlève Samé et parvient à Mombo, tandis qu'une autre nettoie les monts Paré et touche Wilhelmstal et Korogwé.

La colonne Hannington demeurée seule occupe Pangani, le 16 juin et s'établit devant Tanga dont elle s'empare, le 7 juillet, grâce au soutien d'un corps de 1000 hommes venus de Vanga. Ainsi, le désastre du 2 novembre 1914 était vengé, et réalisée aussi la prédiction du *Times*.

Les Allemands se rabattent, alors, vers le Sud suivis par les deux forces parallèles des généraux Sheppard et Hannington que commande en chef le divisionnaire Hoskins. La première prend Handeni, le 21 juin, et, trois jours après, atteint la rivière Lukigura, 40 milles au Sud. Un mouvement tournant eut raison des positions ennemies et permit la capture de 1 canon, 2 mitrailleuses et 11 Européens.

Nos alliés construisent alors un chemin de fer à voie étroite qui, reliant Mombo et Handeni, facilite singulièrement le service des ravitailleurs. A ce moment, on était à la fin du mois de juin, le général van Deventer se rend compte que la majorité des effectifs allemands disposés devant lui se dirigeaient sur la Ire division. Il en profite pour attaquer et nettoyant, d'abord, les environs de Kondoa, surtout à l'Ouest vers Ssingida, il réussit, le 21 juillet, à renverser les premières positions ennemies. Le 29, il touche Dodoma et Kikombo sur le chemin de fer central, et en même temps, il fait occuper Kilimatinde (31 juillet). Le Tanganykabahn est donc coupé sur une section de 100 kilomètres et les forces ennemies séparées en deux groupes. Désormais, la résistance de toute la colonie se trouve atteinte dans ses œuvres vives.

Dans la même période, le lieutenant-général Smuts entamait au Sud des opérations décisives. Il ordonne à son brigadier, Brits, de rejoindre avec sa IIIe division la colonne Hoskins, et, la jonction étant terminée, au début du mois d'août, nos Alliés franchirent alors la Lukégura. Les monts Nguru, centre de la résistance, tombent sous une manœuvre enveloppante du général Enslin qui, après une marche de 50 milles dans la brousse, atteignit le 8 août la mission de Mhouda.

Le 8 aussi Hoskins, Brits et Sheppard livraient une bataille qui devait durer trois jours et se terminer à Matamondo par un complet échec de l'adversaire, qui tenta, mais en vain, de résister, le 16, sur la rivière Wami. Le 26 août, Hoskins occupe Morogoro sur le chemin de fer central. La brigade Harrigton qu'appuie une division navale, avait continué sa marche le long du littoral. Elle enlève Sadani et Bagamogo (15 août), puis gagne, le 4 septembre, Dar-es-Salam qui est prise sans coup férir.

Cependant, van Deventer, à la suite de vifs combats, enlevait Mpapua, le 12 août, puis Kilossa, Kissaki et Kikeo. Et voilà comment, en septembre, les forces britanniques composées des 3 divisions, Brits, Hoskins et van Deventer, sous le commandement général de Smuts, se portent sur la ligne du Rufigi, à Kidatu. Il leur restait à vaincre 7000 hommes, dont 1 500 Européens rassemblés dans Mahenge.

La colonne du Nyassaland commandée par le général Northey s'avance elle aussi avec ses 5000 fusils et refoule les Allemands. Un groupe confié au colonel Murrey, renforcé par le détachement belge Moelaert, couvre son flanc gauche en occupant Bismarckburg, à la pointe méridionale du Tanganyka. Par une progression méthodique, il franchit la Ssongwé et aborde les monts Poroto d'une part, la place de Neu-Utengulé de l'autre. En septembre, il entrait en jonction avec les troupes de Smuts.

La colonne du Nyassaland dut constamment s'appuyer sur des bases fort éloignées du champ de ses opérations. Et, comme l'écrivait un officier combattant au Sud de l'Afrique Orientale, un directeur de transports qui visiterait ce « front » condamnerait d'abord tout et tous et convoquerait une douzaine de Cours martiales par jour! Et cependant peu à peu il finirait par être rempli d'admiration pour tout ce qui fut accompli et plus tard démissionnerait sans doute, — à moins de devenir fou! Ce même correspondant écrivait au *Times :* « Les conditions dans lesquelles nous faisons la guerre ne peuvent être comprises. Jamais encore des troupes blanches nombreuses n'avaient combattu les unes contre les autres dans l'Afrique centrale si reculée et la guerre est ici un mélange d'antique et de moderne en conflit. Les appareils de signalisation frappent par le contraste étrange qu'ils offrent avec le primitif coureur indigène, porteur d'un pli dans son pagne et le fossé garni de pieux que les sauvages ont utilisé depuis un

temps immémorial pour prendre au piège leur gibier accompagne d'une façon bizarre le moderne et diabolique fil de fer barbelé. Sur ce territoire de brousse épaisse et de forêts équatoriales, sauvage et peu connu, la plus grande qualité du soldat est l'art du bushman : « se maintenir en contact » est la chose la plus difficile, même pour une petite troupe et le citadin s'égarerait vite ici, une fois qu'il aurait perdu contact avec sa section. Une empreinte de pas sur un sentier, l'herbe foulée par le passage des hommes, un lointain filet de fumée ou le bruit d'une petite branche craquant sous le pied sont pour nous d'une importance capitale. Un combat peut se livrer et se décider rien que par la perception d'un de ces détails. Aucun Européen de naissance n'a l'instinct des forêts de l'Africain central et des deux côtés les indigènes sont les yeux et les oreilles des forces opposées. Sans eux nous irions au combat aveugles et sourds, et, s'ils n'étaient là pour porter les provisions et les munitions, nous mourrions de faim et impuissans. »

L'OFFENSIVE BELGE

Au moment où nous quittons l'armée britannique, depuis plusieurs semaines déjà l'heure était venue pour les Belges de reprendre eux aussi l'initiative des opérations; le général Tombeur attaque, alors, à la fois dans deux directions : par le Nord et par l'Ouest.

Dans cette zone, les conditions géographiques jouent un rôle prépondérant, et sur un aussi vaste territoire, elles varient sans cesse. Aussi, faut-il y distinguer plusieurs secteurs dont : le Bukoba, au Nord du Victoria Nyanza; le Ruanda, près du lac Kivu; l'Ousoumburu, sur la Ruzizi, puis enfin, entre Tanganyka et Victoria Nyanza, l'Ouroundi et le pays de Tabora. Leur examen successif est indispensable à la compréhension des faits militaires.

La province du Ruanda s'étend du lac Kivu à la Kagera. Le hauptmann Wintgens, avec mille fantassins munis de mitrailleuses et de batteries de campagne, y tient les formidables positions de la Sebea. Ce sont trois massifs, hauts de 2000 mètres : les monts Kama, Nyondo et Mungwe, au Sud de la rivière Sebea. Dès lors, il s'agit d'une véritable guerre de montagne. Les pentes Ouest du Kama s'inclinent vers le lac

Kivu et aboutissent au poste allemand de Kissegnies que l'ennemi avait abandonné depuis le mois d'octobre 1914. Tous les sommets sont formidablement organisés. Pas une pente que ne batte un ouvrage capable de résister aux obus. L'ensemble est sinistre. Les versans grisâtres contrastent avec l'éclat du ciel. Cependant, à travers cette barrière redoutable, entre le Kama et le Nyondo, une trouée s'offre à l'audace de nos soldats. Mais à l'arrière-plan d'autres hauteurs, le Ruakadigi et la Bassa, placées au Nord de la rivière, semblent un gigantesque verrou tiré au travers du chemin. Le tac-tac sinistre des mitrailleuses est devenu l'irritante chanson des montagnes. Et de Kama et de Nyondo les canons allemands balayent le terrain que dans un périmètre moins étendu les balles fouillent plus en détail. D'autre part, vers Kansense et Obusiro la route qui réunit Kibati au somptueux plateau de Kavoye dans le Mulera est étroitement surveillée par l'ennemi. Du haut des monts Ruhengeri leur artillerie est maîtresse des chemins qui s'irradient autour de Kigali, le chef-lieu du Ruanda. Traverser le fleuve Mulera qui se trouve autour du lac de ce nom et du lac Ruhoudo, c'est se jeter sous une mitraille mortelle. Puis encore une position redoutable établie sur les crêtes du Kasibu interdit l'accès du chemin qui de Lutobo rallie Kigali. Enfin, sentiers et passes se faufilant à l'Est du lac Mugessera sont contrôlés par plusieurs détachemens dont les Belges ignorent encore l'importance.

C'est avec ces moyens défensifs auxquels concourent la garnison de Kigali et le dépôt de Wintgens que les Allemands occupent le Ruanda, pays splendide dont les molles collines boisées rappellent aux Belges la campagne ardennaise. La plaine immense ondule à l'infini et les prairies du plus vif vert émeraude alternent avec les vallons où courent des rivières rapides, vivantes et joyeuses. Mais voici la fin du jour. A peine s'annonce-t-elle, car le crépuscule n'a peut-être pas en Afrique ces nuances douces et dégradées qui dans nos climats font la calme beauté des couchans. Sur chaque colline le bétail se rassemble. On en voit les têtes par milliers, car c'est ici le royaume des vaillans Watuzi. Par un mirage étrange, ces troupeaux ne semblent compter que des bêtes bâties sur le modèle des vaches légères de la haute wallonie belge. Seules, leurs cornes plus longues et plus hautes diffèrent et vues sous l'ho-

rizon on dirait un océan de pointes dont l'irrégulière cadence trace dans le ciel des hachures courtes et mouvantes. A l'entour, les fauves s'apprêtent pour leurs noces nocturnes. Peu nuisibles à l'homme puisqu'ils trouvent aisément une abondante pâture, leurs rauques appels font courir un frisson parmi les bêtes qui se réunissent hâtivement.

Il ne faudrait pas se figurer cette expédition comme une razzia où le pillage dût pourvoir à tous les besoins. Les guerriers maîtres du Ruanda méritaient mieux que ces procédés sommaires, sources infaillibles de cruels lendemains. Les Watuzi sont de race noble. Belliqueux et forts, et par conséquent avides de domination, ils ont soumis à leur pouvoir les Bahutu. Et ceux-ci, quoique beaucoup plus nombreux, sont véritablement les serfs des 400 000 Watuzi. Cette forme de domination ne serait d'ailleurs pas cruelle, car les Bahutu ont la seule charge de garder le bétail et de cultiver les champs, moyennant quoi ils partagent la vie de leurs maîtres.

Ce n'étaient donc pas là gens qu'il fallût brusquer, d'autant plus que le roi des Watuzi commande à deux millions de lances, et, grâce à la brousse amie de l'embuscade, ce n'eût pas été un réconfort que cette nuée de guerriers capables de couper le ravitaillement. Aussi, avec une sage humanité les chefs de colonnes se couvrent-ils à la distance d'une ou deux étapes par un service des réquisitions. Il comporte un certain nombre d'indigènes bien payés, connaissant le pays et qui exprimeront les désirs de « Boula Matari (1). » Le ravitailleur s'avance sans arme mais muni d'une cartouche, signe d'autorité. Il demande autant de têtes de bétail, autant de riz, autant de cases, autant de charges de bois, car les forêts elles-mêmes furent respectées. Et faisant penser à nos paysans que les marchés attirent, s'imposant sept et huit heures de marche, des indigènes arrivent pour offrir leurs marchandises contre nos étoffes. Où donc est-il le temps où le traître Casement et M. Morel calomniaient le peuple belge ? Le prix est débattu et payé rubis sur l'ongle. Les indigènes préfèrent-ils des étoffes (2), de la verroterie ou plutôt de la monnaie frappée à l'effigie d'Albert Ier, on les satisfait, et le prix débattu puis fixé est aussitôt soldé. Toutefois, les payemens en numéraire sont accompagnés d'une

(1) Nom que l'indigène congolais donne aux Belges.
(2) L'unité de payement est la brasse d'étoffe.

pièce signée du commandant qui autorise l'échange au poste voisin. Pendant toute la campagne, pas une femme ne fut l'objet d'outrages, pas un troupeau ne fut sans indemnité diminué d'une seule tête et par ces lois de la guerre honnête les Belges de leurs ennemis probables se firent des alliés, car les Watuzi épousèrent notre cause contre leurs maîtres de la veille.

Un religieux français, le Père Lecoindre, fut très utile aux chefs européens. Depuis dix-sept années installé dans le Rouanda, il y jouit d'un prestige très agissant. Son ascendant paraîtrait invraisemblable, si les preuves n'en étaient données par le témoignage même de nos officiers. Et pourtant les Watuzi ne sont pas chrétiens, mais leur roi qui réside à Nyansa ne prendrait pas une décision sans consulter le Père Lecoindre. Et par lui voici ce que nous avons su de la vie mystérieuse des très puissans Watuzi. Une cour nombreuse se réunit autour du roi. Il est de bon ton qu'un chef vienne faire sa cour et résider dans la capitale pendant quelques semaines chaque année. Il n'y arrive d'ailleurs pas sans apporter son tribut dont l'accumulation garnit de formidables réserves les greniers du souverain. De leur vie intime on sait que chaque soir, à la tombée du jour, l'hydromel ou la bière indigène, pombe, produit ses ravages. Aux festins succèdent les rixes et le sang coule. Les femmes en sont sans doute la cause, car la fierté d'un Watuzi est d'avoir beaucoup de vaches et tout autant d'épouses! De ces femmes d'ailleurs jamais Européen ne vit le visage. Le harem installé sur une colline est inabordable pour l'homme blanc, et si l'Européen demande l'hospitalité, une case à part lui sera réservée.

Le concours de cette puissante peuplade nous fut précieux et certes, il fait honneur à ceux qui ont su conquérir sa confiance, puis ses sympathies. Bousculer quelques villages indigènes à coups de canon est une méthode allemande, mais se gagner l'estime et la sympathie demeurait le procédé des Alliés sous les tropiques aussi bien qu'en Europe.

A l'Est et jusqu'au lac Victoria s'étend le Bukoba. Pour l'atteindre, il faut d'abord traverser la Kagera, fleuve dangereux et qui sait se défendre. Ses eaux s'écoulent avec fracas entre deux chaînes montagneuses qui semblent l'étreindre, puis brusquement tombent avec des à-pics presque verticaux. Dès que nos soldats eurent franchi les montagnes, ils aperçurent une

plaine sans borne. Pauvre au premier aspect, elle s'entoure d'un silence impressionnant. Pas un village, l'immensité, l'absence des hommes. C'est un des pays les plus giboyeux du monde. Au milieu de hardes d'antilopes dont les variétés sont innombrables, depuis la plus minuscule gazelle jusqu'à la grande antilope cheval, le léopard exerce sa loi sous la suzeraineté incontestée du grand lion africain. Vers le Victoria, les rhinocéros se rencontrent en grand nombre et les rivières y sont d'un abord dangereux, car le crocodile foisonne. Pour les yeux, c'est une féerie où tous les tons de vert, du plus pâle au plus foncé, se jouent dans une gamme infinie. La Kagera qui sépare le Ruanda du Bukoba s'enfuit rapide et bruyante. Large de quatre-vingts mètres, elle subit de brusques variations de niveau. Les chutes en cataractes de trente mètres de haut n'y sont point rares, et tout ce qu'elles entraînent est voué à l'oubli. Parfois, s'approchant trop de ces rapides mortels, crocodiles et hippopotames eux-mêmes ne peuvent lutter contre la violence du courant et ils s'en vont, à l'inverse du grand saumon qui remonte frayer dans les rivières, mais pour être broyés, déchiquetés en mille pièces sans que jamais le fleuve restitue rien de leurs dépouilles.

Ce fut en se rendant de la Kagera vers Biaramulo qu'une colonne de la brigade Molitor dut, par un après-midi torride, traverser un incendie de brousse. Tout à coup, l'on entendit au loin comme un gigantesque roulement de tonnerre. Puis, bientôt, le bruit devint plus net et ce fut plutôt une fusillade infernale où les coups de feu se superposaient sans cesser d'être distincts. Les flammes dévorent la plaine et le vent promène à la plus folle allure des lueurs aux zigzags sinistres. Aussitôt, porteurs et soldats déposent qui sa charge, qui ses armes et d'un seul mouvement se portent au-devant des flammes. Sans la moindre émotion et comme exécutant un rite familier, ils fauchent tout ce qui se trouve devant eux. Le vide assure alors une barrière devant le feu privé d'aliment et, sans plus s'inquiéter la colonne, poursuit de son pas rythmé.

Dans le Kisiba, vers le port de Bukowa, dans la région de Kamachumu et au milieu du Karagwe, les Allemands résistent avec au moins mille fantassins armés de mitrailleuses et de canons sous les ordres du hauptmann Godovius. Pour leur tenir tête les Anglais avaient dû immobiliser sur la Kagera leurs

troupes de l'Ouganda, car, malgré ses défenses naturelles, la rivière peut être forcée en trois endroits : vers le ferry de Kageye où, en temps normal, un service de pirogues établit un va-et-vient entre les deux aboutissemens d'un passage très fréquenté ; puis aussi vers Migera et encore près des chutes de Rusomo. Trois à quatre cents fantassins surveillent ces passages. Enfin, plusieurs centaines d'hommes patrouillent sur la route de Tabora à Bukoba. Leur centre est à Biaramulo, poste militaire de l'Usuwi.

Au Sud du Ruanda, s'étend la province de l'Urundi qu'occupent au moins sept cents fantassins. Ils y sont aussi très pourvus de mitrailleuses et d'artillerie, et sous les ordres du major von Langen qui défend surtout le chef-lieu, Kitega. Entre le Kivu et le Tanganyka une rivière, la Ruzizi, déroule son long ruban d'azur et forme ligne frontière ; aussi sa rive Est se trouve-t-elle étroitement surveillée. Il n'est pas un seul passage que ne commande le feu fauchant d'au moins une ou deux mitrailleuses.

Enfin, descendant plus au Sud, le Tanganyka est surtout solidement défendu à Usumbura, Ujiji et Kigoma, et d'une manière générale les Allemands ont très bien organisé toute la rive qui leur appartient. Sur le lac Victoria, une place importante, Muanza, est considérée par l'ennemi comme imprenable. Mais le centre véritable de toute la résistance se trouve à Tabora, devenue après la chute de Dar-es-Salam la capitale de l'Est Africain. C'est le réduit de toutes les forces dont on vient de constater la présence à l'Ouest, face aux Belges.

Pour atteindre la capitale, deux routes principales s'offrent aux nôtres : l'une vient de Biaramulo, au Nord, l'autre descend de Muanza, au Nord-Est. Elles sont couvertes par une série de positions redoutables et surtout celles de Maria-Hilf, de Saint-Michaël et de Shinyanga. Sur chacun de ces points se trouvent des magasins de réserves bourrés des produits les plus variés. D'ailleurs, il n'est pas une seule ligne de communication, fût-elle même d'importance secondaire, qui ne soit munie de dépôts où les vivres pour noirs et les munitions se trouvent en abondance. Chacun d'eux est contrôlé d'une façon sévère, car la méthode allemande, incontestable source de force, demeure toute-puissante ici tout autant qu'en Europe. D'une manière générale, l'indigène doit aux Germains un concours

illimité. S'agit-il d'obtenir des renseignemens, il s'exposera des nuits entières aux risques de la brousse et des sentinelles qui veillent et s'épargnent les sommations répétées. Faut-il amener des vivres, il y pourvoira, car les réserves ne sont utilisées qu'en cas d'extrême besoin. Le portage lui est imposé sous toutes ses formes, dût-il même périr sous l'excès du poids et des fatigues.

Ainsi toute la frontière est puissamment organisée et défendue. Ruanda et Bukoba, Usumbara et Urundi, autant de provinces qu'il fallait conquérir une à une, et où les attaques de front sont presque irréalisables. Et ce sera, désormais, une lutte à mort pour la possession de ces territoires. Par une marche concentrique, les colonnes du général Tombeur vont refouler l'ennemi pied à pied et la coordination de mouvemens exécutés à d'aussi grandes distances les uns des autres sera, d'ailleurs, au point de vue tactique et stratégique, la plus grande difficulté de toute la campagne.

Général-major, commandeur de l'Étoile africaine, de Saint-Michel et Saint-Georges, Tombeur fait partie du corps spécial d'état-major; ancien officier d'ordonnance du roi Albert, la déclaration de guerre le trouva vice-gouverneur général du Katanga. C'est un colonial dans toute la force du terme. Grand et mince, d'un caractère extrêmement froid et calme, résistant à tous les imprévus, il possède surtout la qualité essentielle du chef, une volonté de fer. Toute sa carrière en est une preuve vivante, depuis le jour où il débutait au 11e régiment de ligne pour passer, ensuite, à l'École de guerre. Tombeur ignore ces petites finesses, marque distinctive des faibles; aussi par sa droiture et son profond esprit de justice, par sa loyauté surtout, s'est-il conquis l'estime et la confiance de tous ses soldats.

Le commandant en chef dispose ses troupes en trois colonnes principales, dont l'une confiée au lieutenant-colonel Moulaert constitue la base commune et formera corps de débarquement le jour où la flottille belge dominera le Tanganyka. La brigade Sud, composée des 1er et 2e régimens, commandée par le colonel Olsen concentre ses forces sur la rivière Ruzizi qui forme trait d'union entre les lacs Tanganyka et Kivu. La brigade Nord (1) sous les ordres du colonel Molitor

(1) Comprend les 3e et 4e régimens.

détache un de ses régimens, le 4e, vers les positions conquises qui dominent la partie septentrionale du lac Kivu, c'est-à-dire les monts Goma en territoire belge, les hauteurs de Lubafu, Mikoto, Tchandjarue et Mirasano, en territoire allemand et faisant face aux retranchemens ennemis sur la rivière Sebea. Les troupes de terre doivent en outre être appuyées par des forces navales que constituent des embarcations armées, en particulier la canonnière *Paul Renkin* et le monitor de reconnaissance *Chilvago*. Quant à l'autre partie de la brigade Molitor, le 3e régiment, il se trouve entre Rutshuru et Kigezi.

Le plan général d'action est d'une grande simplicité : certains effectifs partant de l'Ouganda anglais (1), le front d'attaque dessine un angle droit et les deux brigades vont agir et chacune sur une des branches, l'enfonceront, puis opéreront une marche parallèle vers Tabora. Alors, le détachement Moulaert venant du Tanganyka et la brigade Crewe descendant du Victoria Nyanza permettront d'exécuter une attaque concentrique, qui décidera du sort de la capitale.

La ligne de communication de la brigade Nord (colonel Molitor) va de Rutshuru à Kibati. Elle est représentée par une route qui serpente au milieu d'un admirable décor où dominent des cônes volcaniques à tête chauve. Au loin, le bruit d'une canonnade, celui que produisent les cataractes des rivières. La plaine de lave rend la région impraticable. Un seul chemin, construit en temps de paix au prix de rudes travaux, arrive du territoire allemand aux passes du Mont Hehu, puis atteint la route de Kibati. Une redoute commandait ce col de montagne, et c'est là qu'il arrivait un jour, détails que je tiens, comme une partie de ma documentation, du commandant Cayen, au sergent indigène Bunza, qui défendait l'ouvrage avec 50 hommes, d'être attaqué par 300 Allemands munis de deux mitrailleuses et d'un canon. Sommé de se rendre avec la promesse d'être bien traité, il entendit les Allemands lui dire que, d'ailleurs, il se trouvait sur leur territoire. Bunza se contenta de répondre : « Si je suis sur ton territoire, viens le prendre ! » et divisant ses

(1) Les Belges eurent ainsi l'occasion de constater une fois de plus, sous un de ses aspects les plus sourians, le génie colonisateur des Anglais qui se manifeste jnsque dans les moindres détails. Ainsi, Kabale, la première station de l'Ouganda que l'on rencontre en venant du Congo, est une charmante petite ville, sillonnée d'avenues ombragées. Elle possède des *lincks* pour le *golf*, un terrain de *football*, des *courts* de *tennis*.

50 hommes en trois groupes, il occupe l'ennemi avec l'un d'eux, le tourne avec les deux autres, le met en fuite, et lui tue quantité de monde, s'adjugeant les mitrailleuses d'un assaillant six fois plus nombreux.

Dès le mardi 4 avril, le 4e régiment commence une attaque partielle. Il avance et enlève mètre par mètre les positions que couvre la rivière Sebea. Mais, ce fut quatorze jours après, le mardi 18, que l'offensive générale se déclencha. Elle allait mettre en mouvement, échelonnées du Nord au Sud, toutes nos forces disponibles. Une fraction du 1er régiment, appartenant à la brigade Olsen, occupe l'île de Gombo à la pointe méridionale du Kivu, et par le fait même, le poste ennemi de Shanguru est pris à revers. Le 19 avril, le major Muller, avec une partie du 1er régiment, aborde les Allemands et, le soir, les Belges hissent leurs couleurs à Shanguru.

La brigade Molitor engage une action générale. Le 26, le major Bataille avec le 3e régiment part de Kamwezi, dans l'Ouganda où il avait concentré ses forces. Quatre jours après, il arrive sur le lac Mahasi où il apprend que l'ennemi vient d'être battu sur le Kivu. On l'a chassé de l'île Kidjwi qu'il avait enlevée par surprise, en 1914.

Ce fut là que se passa un curieux incident (1) dont la connaissance fera mieux apprécier la valeur réelle du soldat belge indigène. Il fallait envoyer à Bobavdova, sur la rive Ouest du lac Kivu, un pli très urgent. Pour faire le trajet par terre, douze heures au moins sont nécessaires; par le lac en pirogue, il n'en faut que quatre. Mais les Allemands avaient encore pour quelques jours la maîtrise des eaux. Malgré tout, on tente l'aventure et le sergent-major Kodja, un noir, s'embarque avec huit pagayeurs et longe les rives du Kivu, tâchant de se dissimuler. Tout à coup, un canot automobile allemand les aperçoit et s'avance sur eux, les sommant de se rendre sous la menace d'une mitrailleuse. Kodja répond à la sommation par un feu à volonté de ses huit hommes. Mais deux de ceux-ci sont tués et deux autres blessés, ce qui n'empêche pas que Kodja tire toujours. Soudain, le canot ennemi vire et fuit poursuivi par les balles du courageux soldat. Le mécanicien ennemi avait été grièvement atteint, ce qui détermina les Allemands à

(1) Communiqué par M. le commandant Cayen, chef d'état-major de la brigade Molitor.

se retirer. Cependant le sergent-major continuait sa route et le pli fut remis à Bobavdova!

Quand on reprit l'île Kividjivi aux Allemands, ceux-ci parvinrent à capturer 60 de nos soldats. Et, plus tard, on apprit qu'emmenés à Tabora, ils y furent astreints à de rudes travaux. Croyant les avoir poussés à bout, le chef allemand leur offrit de se ranger parmi ses hommes. Douze d'entre eux acceptent. Or, un jour, les Anglais aperçurent quatre fusiliers allemands qui venaient à eux et leur dirent : « Nous sommes des soldats de Bula-Matari (1). » Faits prisonniers, on nous a appris l'exercice des « N'Dachi (2), » puis amenés devant vous. Nous n'avons pas encore tiré et nous venons nous rendre, demandant d'être renvoyés chez « Bula-Matari » pour aller avec lui venger nos frères et nous-mêmes! » Il fut fait comme ils le demandaient (3).

Pour atteindre le lac Mahasi, le 3e régiment du major Bataille dut exécuter un véritable tour de force. La saison des pluies venait de commencer et le pays était très montagneux. Aussi, l'eau que le ciel y déverse en abondance est-elle aussitôt restituée aux rivières qui se gonflent et deviennent autant de torrens dangereux et souvent mortels pour les malheureux qu'ils entraînent. Si la mitraille fit peu de victimes pendant cette marche, la nature se chargea d'y suppléer. Mais grâce à la méthode et à la prudence des chefs, le tribut payé aux circonstances locales fut réduit au minimum. Le 6 mai, le 3e régiment entrait à Kigali après s'être ouvert le chemin en culbutant l'ennemi au mont Kasibu et avoir mis en fuite les détachemens chargés de défendre la région de Dzinga. Le 12 mai, le 4e régiment enlève Kissegnies, renverse les positions de la Sebea et les dépasse dans une poursuite acharnée du major Wintgens. Ainsi, le 22 mai, les 4e et 3e régimens font leur liaison entre Kigali et Nyanza.

La brigade Olsen, elle aussi, continuait d'avancer. Après avoir pris Shangugu, le 1er régiment poursuit sa marche à travers un pays montagneux et boisé. Le 18, il avait culbuté l'arrière-garde de Wintgens et, le 19, ses premiers soldats entraient à Nyanza au moment même où s'y annonçait la tête de colonne de la brigade Nord. Ainsi, la jonction des deux forces

(1) Nom africain des Belges.
(2) Nom des Allemands.
(3) Trait cité par M. le commandant Cayen de l'armée belge.

s'opère. Alors, le 2e régiment avec le lieutenant-colonel Thomas franchit la Ruzizi et, le 6 juin, entre dans Usambara, localité importante à la pointe septentrionale du Tanganyka. Mais il s'y arrête à peine et déjà le voici sur le chemin de Kitega.

Comme on le constate, les différentes colonnes progressent par étapes successives qui s'articulent entre elles et forment un ensemble brisé, mais constituant quand même un tout. Ne dirait-on pas un damier sur lequel les pions sont poussés l'un après l'autre et ne rappellent-ils pas aussi ce jeu de notre enfance où les moutons devaient cerner le loup, l'empêchant de passer entre eux pour l'acculer au fond du damier et l'y déclarer battu?

Le 6 juin, le 1er régiment arrive de Nyanza, se dirige aussi vers Kitega et bat l'ennemi à Kiwitawe; le 12 juin, forcant les passages de l'Akanjaru il entre dans Kitega quatre jours après.

Sur ces entrefaites, le chef du 3e régiment apprenait que le major Wintgens reformait ses troupes précédemment battues. On le signale à la mission de Kannija, au Sud du lac Tchohona. Un détachement se dirige vers ce point, surprend l'ennemi, lui tue beaucoup de monde et disperse les derniers élémens qui s'enfuient.

Une pareille poussée, victorieuse sans doute, mais obtenue non sans perte contraint les Belges à un léger arrêt. Il faut regrouper les forces, activer les colonnes de porteurs, regarnir les caissons, bref, reprendre la troupe bien en main.

Le front alors occupé par l'armée belge, — il ne s'agit pas, bien entendu, d'une ligne continue, comme en France, — suivait à peu près, au Nord, la Kagera pour se rattacher ensuite au Tanganyka par une oblique prononcée. Ces préparatifs devaient occuper le 3e régiment de la fin de mai au 5 juin. Le major Bataille a choisi pour les faire en paix la région de Nsasa, à l'Est du lac Mugesera. Après quoi, il lui reste à tenter la traversée de la dangereuse rivière dont nous avons parlé, puis de conquérir la province de Bukoba. Attaquer de front serait folie, autant vaudrait condamner à mort la colonne tout entière. Aussi, faut-il d'abord fixer l'ennemi sur certains points et voilà pourquoi on l'attaque sur ses trois principales positions : le Kayeye, la Migera et le Rusomo, trois croupes puissantes aux apics vertigineux. Et pendant que les canons tonnent, que plusieurs assauts sont simulés, une forte colonne passe la Njawarunjo, c'est-à-dire la Kagera qui s'appelle ainsi dans la première

partie de son cours orienté Ouest-Est jusqu'au confluent de la Ruwuwu. Le 18 juin, dans la matinée, ce groupe arrive au bord de la rivière, la franchit et trois jours après, les 21 et 23 juin, aborde l'ennemi, le rejette et le 24 occupe Biaramulo. La conséquence de cette manœuvre dont la hardiesse égale l'à-propos fut obtenue le 27, car ce jour-là les Belges étaient maîtres de Niamagodjo, de Namirembe et de Busira-Yombo et toute cette riche partie du Bukoba, située su Sud du parallèle de Migera, nous était acquise.

Le 4e régiment avait atteint la Ruwuwu le 19 et dès le 25, il établissait sa liaison avec le 3e régiment, vers Biaramulo. La brigade Molitor se trouve ainsi regroupée, appuyant sa gauche au Victoria Nyanza. Partie du Nord-Ouest, elle va suivre maintenant une direction Sud. Cette avance foudroyante surprend l'adversaire, et le major Godovius, comprenant qu'il va se trouver bloqué au Nord de la province, s'empresse de battre en retraite vers le Sud et de vouloir gagner Tabora. Mais que peut-il, car il est déjà virtuellement mis hors de cause, puisque, tous ses convois capturés, il n'a plus qu'une colonne sans aucune valeur tactique? Le 3 juillet, à Kato, le major Rouling taille en pièces le dernier noyau des soldats de Godovius, qui lui-même doit se rendre.

La période de préparation est dès lors terminée. Le Ruanda, le Bukoba et l'Usumbara, triple barrière qui couvrait l'Urundi, ont été conquis par des colonnes opérant loin les unes des autres. Désormais, beaucoup plus rapprochées, elles vont entreprendre l'attaque de Tabora autour de laquelle se cristallisera leur effort commun. Une colonne allemande en barre le chemin. Le 14 juillet, le 15 encore et dans la direction de Maria-Hilf, Molitor se bat sans répit; mais finalement l'ennemi cède et, l'épée dans les reins, doit fuir en désordre. Le 4e régiment occupe sans plus tarder les positions de Maria-Hilf, et, le 23 juillet, il se trouve installé à la place même que peu de jours avant l'ennemi tenait encore. Le 3e régiment pousse vers Saint-Michaël et tandis que, d'une manière moins rapide mais progressive, il gagne du terrain, du Nord lui arrive une joyeuse nouvelle. La brigade du colonel Olsen n'était pas demeurée inactive. Se dirigeant vers le Sud et longeant les rives du Tanganyka, un de ses régimens, le 2e, occupait Nyanza-Migera, le 15 juillet. Quatorze jours après, il est maître de Kigoma-Ujiji. Sur sa gauche, l'autre

partie de la brigade, le 1er régiment, atteignait la rivière Gombe et une liaison pleinement efficace s'établit alors avec la brigade Molitor qui, on s'en souvient, opérait plus au Nord.

Telles sont les opérations essentielles exécutées jusqu'à cette date, mais que d'autres succès vont compléter. La flottille du Tanganyka et l'escadrille d'avions ont été très actives et Kigoma maintes fois bombardée. Ainsi, la grande artère centrale de la colonie allemande recevait un premier coup, en même temps que la maîtrise du lac était assurée. Dès lors, le détachement Moulaert libéré de sa garde pouvait prendre part à la lutte. Aussi traverse-t-il le lac et vient-il donner un précieux appui à la droite de la colonne Olsen, tandis que, le 12 août, la position de Saint-Michaël, couvrant les approches de Tabora, tombait enfin devant le colonel Molitor.

L'encerclement de l'ennemi s'accentue bientôt par l'intervention d'une colonne anglaise. En effet, le lieutenant général Smuts avait constitué dans le port de Shirati, sur le Victoria Nyanza, une colonne d'environ 5 000 hommes, commandée par sir C. Crewe. Elle avait occupé, le 15 juin, l'importante île d'Ukerewe où elle organisait l'attaque de Mouanza. Cette place tombait le 14 juillet, et c'est alors que, continuant sa marche vers le Sud, sir C. Crewe entrait enfin en liaison près de Saint-Michaël avec le colonel Molitor qui descendait du Nord.

Du 10 au 18 septembre, à la fois au Nord et à l'Ouest de Tabora, les combats se multiplient et l'ennemi ne cesse de céder. Alors, commence à se préciser dans sa réalisation même le plan stratégique de toute la campagne. Le 7 septembre, Molitor atteint Mambani après avoir enlevé les monts Kahama; le 8, Olsen est à Ussoké. Du Nord à l'Ouest et de là vers le Sud, l'envahisseur dessine presque un complet demi-cercle : Crewe et Molitor vont à la rencontre du colonel Olsen qui suit le *Tanganykabahn* et, plus à sa droite, le détachement Moulaert achève de cerner les Allemands. Il reste à prendre Tabora, devenue cœur et cerveau de la résistance. Puis, le grand chemin de fer central, colonne vertébrale de la colonie et soutien de toute sa charpente, sera progressivement conquis. Mais le général Wahle (1) regroupe ses hommes pour une dernière résistance.

(1) Le général Wahle commande l'armée allemande opposée aux Belges, tandis que le colonel von Lettow-Forbeck se trouve à la tête des colonnes germaniques engagées contre les troupes du lieutenant général Smuts.

Pendant dix-neuf longues journées, on se bat avec rage, et septembre 1916 comptera dans les annales des guerres exotiques. Le 19 septembre, Tabora tombe et ses abords sont couverts de cadavres par centaines. A dix heures et demie du matin, le lieutenant Raedemaekers entrait dans la ville avec le premier détachement belge. Puis, le capitaine Pieren occupe le fort, tandis que le capitaine Jacques y arbore les couleurs nationales. Dans l'après-midi, ensemble et dans une émouvante pensée de confraternité toutes les troupes, celles venues du Nord, celles arrivées par le Sud, entrent simultanément dans la ville. Les routes aboutissant dans Tabora présentent un aspect singulièrement animé. Troupes en marche, batteries de montagne et mortiers passent entre une double haie de porteurs dont les caravanes sont arrêtées ; à l'ombre d'un arbre, des officiers se reposent ; au coin des chemins, des poteaux indicateurs dont l'un indique : « Muansastrasse ». 189 Européens délivrés accourent au-devant des vainqueurs et racontent les tourmens de leur captivité. Ne furent-ils pas contraints à la corvée d'eau, à la corvée de vidange sous la surveillance d'askaris qui les appelaient « Basendji na Bulaya, » esclaves d'Europe !

La campagne se poursuit et c'est le moment, avant de conclure, d'en résumer l'ensemble au lendemain des événemens que l'on vient de lire. Les Allemands subissent la poussée constante de toutes les colonnes, — onze, — dont chacune eût mérité son histoire, plus complète. Deux derniers centres de résistance doivent être emportés, l'un à Mahengé sur les bords de la Ruaha, l'autre sur la basse Rufiji. Les vaincus échappés de Tabora tentèrent de rallier le poste de Mahengé, mais ils furent battus, le 13 novembre à Impende, puis obligés de capituler, le 25, plus au Sud, à 68 milles au Nord-Ouest de Neu-Langenburg. Les Anglais firent alors 500 prisonniers, dont 47 Européens allemands et 7 officiers.

Le 1er janvier, Smuts ordonne à ses brigadiers Sheppard, Lyall et Cunliffe d'attaquer avec leurs troupes nigériennes sur les bords de la Mgeta. En même temps, à l'Ouest, la colonne venue du Nyassaland assaille les Allemands. L'encerclement se développe avec une méthode pleinement efficace. L'ennemi devait abandonner encore un hôpital avec 16 blancs et 200 indigènes, tous blessés.

A ce moment, le lieutenant général Smuts quitta son com-

mandement qu'il laissait à l'un de ses brigadiers, le général Hoskins. Le glorieux Sud-Africain était appelé à Londres au grand conseil de guerre et à la conférence des Dominions. En février 1916, lorsqu'il prit le commandement, les Allemands étaient maîtres de toute leur colonie de l'Est Africain ainsi que d'une partie du territoire britannique. Onze mois après, il ne reste plus à l'ennemi qu'une minuscule région à l'Est et au Sud-Est où se rassemblent les fuyards que la brousse avait épargnés. Ils n'ont plus ni une ville, ni un port, ni un mètre de rail, et le roi d'Angleterre pouvait, alors, écrire au lieutenant général Smuts, à l'ancien adversaire boer : «... Je veux vous remercier pour les services précieux que vous venez de rendre à l'Empire. » L'empereur d'Allemagne faisait savoir à ses troupes africaines : « Quel que soit le sort que Dieu réserve à ces héros, la patrie se rappelle avec une légitime fierté ses enfans qui luttent dans l'Afrique lointaine. »

Mais, bien que les points de départ des armées anglaises et belges fussent éloignés de 900 kilomètres, il faudra finalement opérer leur liaison. Les soldats du général Tombeur occupèrent, d'abord, une position de couverture au Sud et à l'Est de Tabora, puis leur réorganisation et celle du territoire conquis vinrent retarder le jour où se rencontreraient toute l'armée anglaise et toute l'armée belge.

Quant aux Portugais dont la fortune fut souvent inégale, ils eurent à livrer maints combats, aux mois d'octobre et de novembre. Finalement, ils tiennent solidement fermée la seule issue par où l'ennemi pourrait fuir en gagnant les maquis du Mozambique. Le ministère des Colonies, à Lisbonne, s'occupe avec un soin tout particulier du ravitaillement des troupes du général Gil. Si son aide militaire n'est pas d'une importance offensive de premier ordre, il faut reconnaître cependant que le Portugal autorisa quatre fois les troupes britanniques à traverser le territoire du Mozambique, ce qui facilita considérablement leur tâche.

Au point de vue strictement militaire, la conquête de l'Afrique Orientale allemande apparait comme un magnifique exemple de liaison entre de multiples colonnes semées à travers un espace immense et dont quelques-unes se dédoublèrent au cours de la campagne. La parfaite convergence des efforts était rendue difficile, aussi bien à chaque groupe de colonnes qu'à

celles-ci toutes ensemble. Ni l'étendue, ni la nature, ni le climat ne purent empêcher qu'au moment voulu toutes tendaient à leur but, comme autant de rayons d'une roue allant au moyeu qui les rassemble. Cernés de toutes parts, les derniers défenseurs de la dernière colonie allemande aperçoivent ou devinent autour d'eux le cercle de leurs ennemis. Je ne sais si sous l'infini et profond et clair ciel d'Afrique les trompes sonnent l'hallali, mais de quelle chasse et de quels détours, de quelle chevauchée et de quels hauts faits la journée n'a-t-elle pas été remplie? Sous les tropiques, la cause des Alliés sonnait ainsi une première revanche, et le roi Albert de Belgique pouvait exprimer à ses soldats « une profonde gratitude pour la façon brillante dont ils soutinrent sur le sol africain l'honneur et la réputation de nos armes. »

Le 12 mars 1917, le général Smuts arrivait à Londres où il fit aux représentans de la presse des déclarations du plus grand intérêt. Malgré les efforts désespérés du commandement allemand, a-t-il dit, le sort de la colonie est virtuellement réglé. En mars et avril, les grandes pluies ne permettront pas d'opération ; mais, au mois de mai, ou bien les Allemands devront se rendre, ou bien ils tenteront de percer les lignes des Portugais. Ceux-ci sont préparés à tout imprévu. Le général donna les précieux renseignemens que voici : la presque totalité des troupes blanches enrôlées dans l'Union Sud-Africaine pour cette expédition ont quitté la colonie allemande, où, à la longue, le climat leur eût été néfaste. La campagne sera achevée par les bataillons indigènes dont le lieutenant général Smuts a su assurer le recrutement et l'instruction. Il faut en retenir ce fait important : l'Angleterre s'est décidée à faire, pour la première fois, sérieusement appel aux indigènes de ses colonies d'Afrique. Ces troupes, a dit le grand chef boer, pourront, après les opérations décisives, être utilisées sur le front occidental; d'autre part, il est extrêmement probable que parmi les jeunes boers rentrés dans leurs foyers, des milliers vont offrir de se battre en Europe. Les troupes indigènes ne sont pas, d'ailleurs, seulement formées de nationaux de l'Union Sud-Africaine ou de l'Ouganda. Ainsi, les troupes du général Cunliffe, qui participent actuellement à l'encerclement des derniers Allemands, sont composées de régimens nigériens. Ce sont, en quelque sorte, les Sénégalais de l'Angleterre et tout aussi dévoués à leurs chefs que les nôtres. Ils

ont déjà opéré la conquête du Cameroun, et leur chef, le général Cunliffe, y a joué un rôle particulièrement remarquable.

Comme le Cameroun, comme aussi le Sud-Ouest africain, la dernière des colonies allemandes était de toutes parts entourée par les possessions de l'Entente. Cette circonstance devait décider du plan stratégique de la campagne : une marche convergente de toutes les colonnes vers le cœur du pays.

Les forces métropolitaines de la Grande-Bretagne n'y ont eu qu'un rôle restreint, exemple à retenir avec tant d'autres de l'unité de l'Empire britannique qui fut, une fois encore, magistralement prouvée. Le lieutenant général Smuts y commanda 50.000 hommes, presque tous venus de l'Inde ou de l'Union Sud-Africaine. Et sur l'appui que ces deux pays prêtèrent à la métropole, que de détails intéressans et objectifs ne pourrait-on pas donner! Il eût été cependant injuste de ne pas mettre en évidence l'effort militaire de la Belgique. En 1914, le Congo comptait peu de forces permanentes. Dispersées sur un vaste territoire, leurs devoirs de police intérieure suffisaient à les absorber. Créer, encadrer, armer, entretenir et ravitailler une armée presque entièrement nouvelle devint donc la tâche primordiale du gouvernement.

Mais ce n'était pas tout. De pair avec cette campagne militaire, les Belges mènent une ardente campagne économique. Derrière les lignes de feu, à droite et à gauche des routes par où s'acheminent ravitaillement et munitions, la colonie se développe avec une régularité et une force qui honorent le « peuple de marchands » que semblaient être uniquement les Belges. Si, comme le soutiennent les spécialistes, l'impôt indigène est le baromètre du développement économique d'une colonie, le Congo Belge autorise, en ce cas, tous les espoirs. En 1915, année de guerre, le chiffre de cet impôt passe de 8 à 11,000,000. Le produit des mines valait 7,000,000 : il en atteint 9 maintenant. Riz, caoutchouc, huile de palme donnent des plus-values inespérées et il n'est pas jusqu'aux nouvelles plantations de coton qui ne réussissent au delà de toute espérance. Cependant, les voies de communications elles-mêmes sont aussi développées. Le chemin de fer de Kabalo, sur le Congo, au lac Tanganyka en était encore séparé par cent vingt kilomètres, au début des hostilités. En quelques mois, on le terminait. La ligne du Mayombe est, aujourd'hui, complètement refaite, et sa pros-

périté s'en trouve aussitôt accrue. Dans l'intérieur, le réseau routier s'agrandit. A travers le pays tout entier il tend ses bras immenses au long desquels coule l'activité féconde. Et tout cela, n'est-ce pas sur un théâtre lointain, mais aussi dans toute la vérité du terme, l'organisation économique intérieure nourrissant le front de combat. C'est ce qu'on voulait faire ici, c'est ce que l'on a fait là-bas et, — nous le rappelons seulement, — dans la mesure où les deux termes autorisent la comparaison. Un véritable chef, il est vrai, présidait à tout ce labeur. Le nouveau gouverneur général du Congo, M. Henry, avant de servir sous les tropiques, avait été mis à l'épreuve aux jours les plus sombres de 1914. Colonel du service de l'intendance belge, il assurait, alors, nos services de ravitaillement, malgré l'invasion. Envoyé au Congo, au mois d'avril 1915, il agit aussitôt comme un magicien. Si chaque homme était d'ailleurs à sa place, ce qui trop souvent renverserait bien des situations, l'Allemagne n'aurait pas eu tous ses succès, — ne fussent-ils qu'éphémères, — car elle les doit à cette méthode-là, pourtant bien simple et dont trop souvent nous paraissons incapables.

Par arrêté royal, le 22 novembre dernier, le colonel Malfeyt, vice-gouverneur général du Congo, était commissionné pour l'administration des nouveaux territoires conquis par les Belges, 200 000 kilomètres carrés, — sept fois la superficie de la Belgique.

Au moment de terminer cette étude, l'Allemagne, en Afrique comme en Asie, assiste à la consécration de sa ruine. Bagdad pris, c'est l'effondrement d'un vaste dessein dont toutes les colonies allemandes étaient les pièces maîtresses. Tenant une partie de l'Afrique, l'Allemagne comptait y agrandir sa puissance et, d'abord, — contraste plein de saveur, — aux dépens du Congo Belge, puisque le sort des petits peuples était de disparaître! Rêves d'universelle domination qu'après nous, modeste peuple sacrifié vivant, et l'Asie et l'Afrique devaient à peine satisfaire, ils trébuchent tous à la fois dans un effroyable chaos d'où, c'est notre volonté suprême, la liberté des peuples sortira plus grande.

CHARLES STIÉNON.

REVUE LITTÉRAIRE

OCTAVE MIRBEAU (1)

Octave Mirbeau, qui vient de mourir, était un écrivain de grand talent et qui avait les dons les plus rares, et qui n'avait pas « la chose du monde la mieux partagée, » le sens commun. En le disant, on n'offense pas sa récente mémoire. Il méprisait l'opinion commune et la traitait comme l'ennemie de son génie et de sa raison. Dans l'incertitude, où il n'aimait point à se tenir, il prenait le contre-pied de l'opinion commune et aussitôt se croyait en possession de la vérité. Il le croyait, et fermement, non pas en vertu peut-être d'une philosophie, mais par la spontanéité vive de sa nature et de son caractère, qui était singulièrement prime-sautier. Cette méthode, si l'on peut ainsi parler, avait chez lui une fougue à peu près héroïque et périlleuse.

Dans un petit volume intitulé *Boulevard et coulisses*, M. Alfred Capus a raconté comment Mirbeau, M. Grosclaude, Paul Hervieu et lui fondèrent jadis *les Grimaces*, qui parurent, un peu de temps, chaque semaine. Journal réactionnaire, et journal d'opposition; mais, à quelques années d'intervalle, M. Capus ne se rappelle pas quel était le gouvernement à qui *les Grimaces* faisaient de l'opposition : cependant, il avait la rubrique de la politique intérieure et des débats parlementaires. Il se souvient que l'opposition des *Grimaces* était « énergique

(1) *Contes de la chaumière* (Charpentier, 1885); *Le Calvaire* et *L'abbé Jules*. (Ollendorff, 1886 et 1888); *Sébastien Roch* (1889), *Les mauvais bergers* (1897), *Le Jardin des Supplices* (1899), *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique* (1901), *Les Affaires sont les affaires* (1903), *La 628-E8* (1907), *Le Foyer* (avec M. T. Natanson) (1908), *Dingo* (1913); ces neuf derniers volumes dans la Bibliothèque Charpentier.

et virulente » et qu'on y flétrissait « les hommes politiques et, en général, l'ensemble de la société. » Le premier article de Mirbeau portait ce titre : *Ode au choléra.* « Ce fléau venait d'apparaître ; et Mirbeau, au lieu de réclamer des mesures prophylactiques, lui souhaitait la bienvenue. Il le suppliait d'immoler un certain nombre de gens qu'il désignait par leur nom, de supprimer les scandales et, en somme, de tout détruire pendant qu'il y était... »

Les années passent. Mirbeau donne des chroniques dans maints journaux, après que *les Grimaces* ne sont plus qu'un souvenir gai, donne des romans et des comédies. Chroniques, romans et comédies continuent l'effort des *Grimaces* et même tâchent d'accomplir en quelque façon la besogne que le choléra n'a point faite, exécutent des gens, pourchassent des idées, ne tuent ni les gens ni les idées, au moins les malmènent, en tout cas montrent que Mirbeau les déteste. Parfois, il ne les déteste plus : mais alors, il en déteste d'autres. Et puis survient la guerre, la seconde qu'il ait vue. Il est malade, il est mourant depuis des mois. La cruelle souffrance de la maladie, il la supporte : non la guerre ; et la guerre l'achève. Il meurt et laisse un testament de sa pensée, qui est une page étrange et pathétique. Il ne s'attendait point à la guerre : c'est qu'il ne la voulait pas ; il comptait que ses amis, les ennemis de la guerre, et lui-même avaient à jamais « saboté la guerre. » Il note son amère déception : « Quarante ans de lutte, pour aboutir au plus grand crime de l'histoire du monde, la monstrueuse agression de l'Allemagne ! » S'est-il trompé? Oui. Et, quant à reconnaître son erreur, Mirbeau est un homme qui n'hésite pas : sa conviction nouvelle, aussi ardente que l'autre est jalouse, ne tolère point le partage. « Tout sacrifier à la France ! » annonce-t-il. Cependant, il maintient comme vraies et la peinture qu'il a faite de l'humanité, fût-ce de l'humanité française — « faiblesses, bas instincts de lucre, tares honteuses » — et l'espérance que l'humanité s'améliore. Ce qu'il aperçoit, c'est que les individus sont ignobles, non pas les collectivités : il a vu, par la guerre, par les Français à la guerre, « ce dont est capable une conscience collective, » en d'autres termes, une patrie. Et, bref, il a confiance dans l'avenir : « mais pour cela, il faut qu'on découvre, comme je l'ai découvert moi-même, que la patrie est une réalité ! » Ces mots, sans doute, sont poignans de bonne foi, de naïveté. Mais enfin, cette « découverte, » si c'en est une, où donc avait-on les regards tournés et par quelles fictions l'esprit voilé? La franche découverte de Mirbeau, c'est l'aveu, loyal et brave, et presque ingénu, d'un prodigieux aveuglement.

Son œuvre se déroule des virulentes facéties des *Grimaces* jusqu'à ce document dernier. L'on y trouve, mêlées constamment, la plaisanterie énorme des *Grimaces* et les illusions énormes que le testament révèle. Peu importerait, somme toute, si Mirbeau se fût contenté de céder à son imagination, qu'il avait puissante et hasardeuse, pour des contes en l'air et des récits de fantaisie exubérante. Ce n'est pas cela, du moins dans son projet ni dans sa suprême pensée. « Que nous ayons individuellement des faiblesses, de bas instincts de lucre, des tares honteuses, toute mon œuvre est là pour le dire, » écrit-il encore, au point de mourir. Ainsi, son œuvre est, à son avis, un témoignage ; elle est une preuve. Il a prétendu démontrer que la vie et les hommes sont tels qu'il les a peints. C'était sérieux ! Ce n'était pas seulement, comme on dit, de la littérature : c'était le procès de l'humanité, son jugement, et sans appel. Mirbeau se crut un réaliste et, selon l'usage des réalistes, n'hésita point sur l'authenticité de ses peintures. Mais il y avait, entre lui et la réalité, les fantômes, joyeux ou lugubres, de son imagination.

Réaliste, il admire le maître de l'école, Émile Zola : « Son œuvre fut décriée, injuriée, maudite, parce qu'elle était belle et nue, parce qu'au mensonge poétique et religieux elle opposait l'éclatante, saine, forte vérité de la vie, et les réalités fécondes, constructrices, de la science et de la raison. » C'est le langage de l'école ; et c'en est, un peu emmitouflée de grands mots, la doctrine. Avant l'école ou hors d'elle, mensonge, hypocrisie : dorénavant, l'incontestable vérité. Mirbeau exècre le mensonge et l'hypocrisie. Généreuse haine, et que d'autres n'ont pas : il était, jusque dans ses caprices les plus changeans, la sincérité perpétuelle. Mais pourquoi ne consentait-il pas à pratiquer cette vertu avec simplicité ? Ce n'est pas une vertu si terriblement difficile, et pour lui qui la possédait mieux que d'autres et aussi bien que personne. Alors, pourquoi se donne-t-il, à chaque instant, l'air de remporter une éclatante victoire, s'il écrit ce qu'il pense ? On dirait que le mensonge et l'hypocrisie l'entourent, l'assiègent : le mensonge et l'hypocrisie universels, conséquences de la pusillanimité universelle. Oui, les gens n'osent pas dire ce qu'ils voient : même, ils ont peur de le voir. Ils ont peur et ils n'osent pas ? Mirbeau veille à ne redouter rien. Comme il avait identifié avec la poltronnerie une certaine indulgence à l'égard de la vie, à l'égard de la destinée et des hommes, avec la lâcheté une certaine hésitation devant les idées, qui pourtant ne sont pas toujours si évidentes, il a mis du courage et de l'intrépidité à ne douter aucunement de ses doctrines, à ne

dissimuler aucunement, à exhiber, l'abomination de la vie, de la destinée et des hommes. Ce fut un point d'honneur : il n'a rien ménagé, dût, sans qu'il y songeât, « l'humble vérité » en pâtir.

Dans les *Contes de la chaumière*, son premier volume, il y a des types de paysans, dessinés vite et qui sont d'une étonnante justesse. Il les a vus: les voici tels qu'il les a vus. Il les dessine et il les anime. Il les fait penser et parler. Il nous les donne à voir, à entendre. L'auteur n'est pas là : nous avons ces gaillards près de nous. Puis, soudain, l'auteur intervient. Comme s'il craignait de manquer aux devoirs de l'audace — et pourtant!... — comme s'il craignait la fadaise et la bergerie et de laisser confondre ses rudes bonshommes avec les Berrichons de Mme Sand, il va loin, dépasse la modeste vraisemblance. Quelquefois, c'est une gageure : n'en est-ce pas une? un badinage. Ainsi, *La Justice de paix*, conte que j'aurai la décente hypocrisie de ne point analyser: et qui, dans son genre obscène, est excellent; et qui — changez seulement le magistrat — serait, en vers, un conte de La Fontaine, un conte drôle et anodin. L'auteur s'amuse. Il ne s'amuse pas toujours. Il a noté, au cours d'une promenade, — *Hé! père Nicolas!* — cette résignation, stoïque ou stupide, cette « insensibilité » peut-être, des paysans devant la mort : « la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, près des nids dévastés. » C'est une idée qu'il va reprendre, ah! mais sans faiblesse, dans un autre conte, *Avant l'enterrement*. Il y a là un « maît'Poivret » qui descend de sa carriole, attache son cheval, entre à la boucherie, appelle : « Y a-t-y du monde? Hé! Gasselin! Où qu't'es? » Gasselin, son gendre. Gasselin n'est pas à la boucherie, mais en face, au café. Il s'essuie la bouche, du revers de sa main, rallume sa pipe, accourt. Les deux hommes échangent quelques propos : « Ça va-t-y comme vous v'lez? — Ça va, mon gars, ça va tout bellement. — Faut-y donner d' l'avoine à votre cheval? — P'argué non! Il a bu et mangé à c'matin. J'viens d' la foire d'Chassant, mon gars. — C'était-y une bonne foire? — Oua! oua! Point tant bonne, point mauvaise itout. Les prix s'tiennent cor. » Et le maître Poivret n'attend pas plus longtemps pour dire à son gendre qu'il sait « l'malheur : » il a donné quatre litres d'avoine à son cheval et il est venu, sans dételer. « Ben oui! Ben oui! » répond le gendre; et : « Vous allez p'tête ben vous rafraîchir? — Ma foi, c'est point d'refus... » Et ils entrent au café. Le malheur, c'est la mort d'une femme, et qui était la femme de Gasselin, la fille du maître Poivret.

« Quen! quen! quen ! » fait le père. Et de quoi est-elle morte? Du ventre. Gasselin lui avait donné une claque et puis un coup de pied dans le ventre : jamais il n'aurait cru qu'un simple coup de pied dans le ventre, « comme ça, en jouant, pas fâché, ça pouvait crever une femme. » — « Quen? quen ? fait le maître Poivret: voyez-vous ça! » Ils boivent et, après cela, jugent convenable d'aller voir la morte. « All'est ben morte ! dit le père ; all' est fraide! mâtin qu'all' est fraide ! — Et jaune! et jaune!... » ajoute le mari. Et, sur la date de l'enterrement, ils causent. « Samedi, c'est l'marché! J'peux pourtant pas laisser gâter ma viande... » Les deux hommes sont embarrassés... Et, par hypocrisie, j'en passe... « Si j'reprenions une autre bouteille... » C'est la conclusion provisoire du maître Poivret. Et, faute d'hypocrisie ou par un singulier scrupule de hardiesse, Mirbeau a poussé l'anecdote jusqu'à la rendre monstrueuse, jusqu'au point où ses personnages échappent, non pas seulement à notre amitié, mais à notre intelligence. Ce ne sont plus des hommes; ce ne sont pas exactement des bêtes : — ce sont des brutes, mais inventées à plaisir.

Il y a beaucoup de ces brutes, dans l'œuvre de Mirbeau : les paysans, et aussi les bourgeois, et les nobles évidemment: n'oublions pas, certes, le clergé! Son abbé Jules, une figure extraordinaire. Antipathique ? Sans doute ; et séduisante cependant, par quelques traits de sa physionomie farouche et fière, et cocasse. Mirbeau ne méprise pas l'abbé Jules. Je crois qu'il l'aime et nous invite à l'aimer. C'est que l'abbé Jules, tel que le voilà, nie Dieu et le diable, se moque de l'évêque, se rit de la morale, se joue de l'opinion publique et mène, en ce monde, grand train de révolté. Il est un révolté ; il est le révolté ; il est la révolte. Allons; pas de timidité. Ce héros de la désobéissance, Mirbeau le munit d'un tempérament fort, allume en lui toutes les concupiscences de la chair et de l'esprit, le jette dans l'hérésie et dans le sacrilège. Sa digne mère se méfie et ne sait pas s'il ne serait, sous la soutane empruntée, l'Antéchrist. L'abbé Jules, vieux et qui porte encore les sacremens aux moribonds, s'est fait un évangile qui réduit « au strict nécessaire » l'indiscutable vérité : « 1° L'homme est une bête méchante et stupide ; 2° La justice est une infamie ; 3° L'amour est une cochonnerie; 4° Dieu est une chimère... » Et il enseigne les quatre points de cet évangile à un jeune gamin, son neveu. Par testament, il lègue sa fortune, assez jolie, au premier prêtre qui, pour l'avoir, se défroquera. Et, à l'article de la mort, il est lubrique au delà de toute imagination. C'est trop!... Le petit Sébastien Roch, du roman que son nom désigne, son père, un quincaillier

vaniteux, le met aux Jésuites de Vannes. Or, « les collèges sont des univers en petit. » Qu'est-ce à dire ? « Ils renferment, réduits à leur expression d'enfance, les mêmes dominations, les mêmes écrasemens que les sociétés les plus despotiquement organisées ; une injustice pareille, une semblable lâcheté président aux choix des idoles qu'ils élèvent et des martyrs qu'ils torturent. » Si vous avez été au collège, autrefois, et feignez de n'y avoir été ni bourreau ni martyr : hypocrisie et mensonge. Au collège, il y a, comme dans toutes les sociétés humaines, des bourreaux et des martyrs : voilà ce qu'il y au collège. Et dans les collèges des Jésuites, donc ! Et chez les Jésuites de Vannes, où Mirbeau a choisi de placer l'infortuné Sébastien Roch et de l'y installer martyr ! Ses camarades sont de jeunes hobereaux cruels et bêtes. Le père de l'un d'eux, un nobliau qui cache dans son château de Kerral des instincts de loup, a six chiens courans pour forcer les lièvres et les renards. Un jour qu'il n'a pas vu de gibier, il rage, il grogne. Pas de renards, pas de lièvres ? Il découple ses chiens et les lance, ma foi, sur un clerc d'huissier : « Ouaou ! ouaou ! Tu comprends... » C'est le doux enfant du nobliau qui raconte... « si le clerc d'huissier détale, sentant les chiens à ses trousses. Il saute dans la lande. Il s'empêtre parmi les ajoncs et les ronces, son pantalon se déchire ; il roule, revient sur la route, la figure en sang. Les chiens le menaient comme un lièvre. Tête nue, les cheveux au vent, et les chiens tout près, lui mordant déjà les culottes... Il entre dans l'église, n'a que le temps de refermer la porte sur lui ; et il tombe, évanoui de peur, sur les dalles. Une seconde de plus, il était pris et dévoré par les chiens. Ils ne badinent pas, tu sais, ces chiens-là ! » Après cela, le clerc d'huissier tombe malade et reste fou. Voilà les nobles ; et, pareils à eux, leurs fils ! Les petits bourgeois ? Tandis que Jean de Kerral raconte cette chasse à courre, Bolorec, fils d'un médecin, « l'œil allumé d'un rire, » trépigne de joie et crie de toutes ses forces : « Ouaou ! ouaou ! » Il aboie. Et les Jésuites ? Il y a le jésuite imbécile, et fourbe néanmoins ; le jésuite implacable et que jamais aucune velléité de quelque bonté, de quelque pitié, ne dérange de sa manie austère ; il y a le jésuite qui serait sensible et juste, s'il n'était pas jésuite, mais qui sacrifie à l'intérêt de l'Ordre la générosité naturelle de son cœur et immole à une « politique ténébreuse » plus de victimes qu'on n'en peut compter ; et il y a le jésuite infâme, ignoble, qui, pour l'enfance, n'a pas la plus petite révérence et n'est que du vice, merveilleusement libidineux : Mirbeau refuse l'hypocrisie de ne pas nous montrer ce misérable dans l'exercice de sa luxure.

Voilà les Jésuites ! Voilà leurs collèges. Des collèges comme les autres : et, en outre, la religion. Parlons-en! La première communion, chez les Jésuites de Vannes, c'est une scène quasi infernale. « Exemples dramatiques, bonheurs exaltés, châtimens horribles venaient à l'appui des explications du catéchisme... » Pendant les jours de la retraite, on cite à Sébastien l'histoire d'un enfant impie que les chiens ont dévoré, d'un autre que la vengeance divine a précipité d'une falaise dans la mer, et de bien d'autres qui désormais brûlent aux feux de Satan. Les plus dévots? L'un, au sortir de la chapelle, va trouver ses parens, leur tend son couteau, les supplie de le tuer, disant : « Tuez-moi ! tuez-moi ! Je vous en conjure ; car je suis sûr d'aller au ciel tout droit ! » Et, la première communion de Sébastien, c'est une aventure où la physiologie est importante : l'hostie n'a-t-elle point failli l'étouffer? Sébastien n'a pas eu de chance : car il a rencontré, dans un seul collège et dans l'espace de peu de mois, plus de scandale que n'en réunissent, d'habitude, les annales de plusieurs départemens au cours d'un siècle. Mais Célestine, la femme de chambre dont Mirbeau copie, en y « mettant du sien, » le *Journal*, Célestine, c'est pis encore ! Célestine, c'est effroyable, ce qu'elle a rencontré de saleté dans les nombreuses places qu'elle a faites. Ses maîtres, les uns après les autres, vieux ou jeunes, sont à ses trousses des chiens plus terribles, plus hargneux, plus dégoûtans que les chiens de Kerral aux trousses du clerc d'huissier. Les femmes : toutes les maladies et toutes les dépravations. Les jeunes gens : des petits faunes, et féroces. Tous : hormis l'un, M. Georges, un adolescent poitrinaire, avec qui ce fut presque une idylle, et touchante, jolie dans le désespoir. Encore a-t-il fallu que Mirbeau ne consentît pas à laisser l'idylle simplement jolie, mais l'avilît de quelques détails écœurans. Les domestiques, autour de Célestine? Bien dignes de leurs maîtres. Celui que Célestine agrée pour l'épouser est l'assassin d'une fillette qu'il a violentée. C'est trop !

Pauvre Mirbeau, si brave, et qui a mis son orgueil de courage à ne point épargner ses héros, ni son lecteur ; si épris de la vérité : mais il a cru que le service de la vérité voulait qu'il trainât l'univers dans la boue ! La vérité n'en demande pas tant; et elle demande aussi davantage : une étude méticuleuse, attentive, et lente, et qui ne se rue pas à des conclusions, et qui même s'attarderait à ses remarques, fût-ce au risque de ne jamais conclure. La vérité est dans les nuances : Mirbeau la peint toute en couleurs; et, les nuances, il les dédaigne, comme des signes d'hésitation, de lâcheté. Il n'hésite

pas à conclure et donne l'impression qu'il avait conclu d'abord.

C'est que, tout de go, la vérité l'offensa ? Et c'est qu'il possédait, à part lui, un bel idéal, auquel la vérité insulta? Probablement. Et il se vengea. Son pessimisme serait ainsi la rancune de sa crédulité blessée ? Peut-être. Il châtie bien : c'est qu'il n'eût désiré que d'aimer bien. Mais, farouche, il a montré le châtiment plus volontiers que l'amitié, dans son œuvre. Dans l'ordinaire de la vie, je crois qu'il avait une gracieuse bonhomie avec de l'amertume et, souvent, corrigeait d'un sourire un peu triste et un peu gai sa grande fureur. Au lendemain de sa mort, ses amis ont parlé de lui avec tendresse. Tenons-nous à son œuvre. Le sourire un peu triste et un peu gai n'y paraît pas beaucoup, ni cette bonhomie. On l'aperçoit en quelques pages de *La 628-E8*, un bizarre volume où il a réuni les souvenirs et rêveries de ses randonnées en automobile. Pour les pays qu'il a visités, il n'a guère plus de clémence que pour les jésuites de *Sébastien Roch*, les paysans de la *Chaumière*, les bourgeois de la *Femme de Chambre* et, en général, pour les sujets et les personnages de ses livres. Par exemple, Bruxelles lui a déplu : et alors !... Mais il ajoute : « Peut-être que ma mauvaise humeur tient uniquement à ce fait puéril, que nous avons été forcés de gravir et dégringoler trop souvent, malgré nous, la rue Montagne-de-la-Cour et de tourner, beaucoup plus longtemps que nous n'aurions voulu, dans les bois de la Cambre... Il n'en faut pas plus!... » Aux bonnes heures, n'eût-il pas fait ainsi amende honorable à maintes choses qu'il avait diffamées, et notamment à la vie ?... La tendresse, dans son œuvre, où la trouver, en la cherchant, et non sans peine? Dans *La 628-E8* encore, il y a une page, assez compliquée. Il avoue que certaines gens lui plaisent tant qu'il ne sait ni leur parler, ni parler devant eux : il a honte de l'avouer ; et l'on n'est pas sûr qu'il ne se moque point. D'autres ! Il faut qu'il les contredise, les injurie, les opinions que ceux-là soutiennent fussent-elles précisément ses opinions les plus chères : « Je ne me contredis pas; je les contredis. Je ne leur mens pas ; je m'évertue à les faire mentir... » Il les déteste, ces gens? « Si je pouvais avoir de la haine, je crois bien que j'aurais, — pauvre de moi ! — du génie. Au lieu qu'un sourire, qui me séduit, ne m'inspire pas un mot... et mes yeux, que des yeux ennemis font étinceler, se baissent devant un regard dont ils aiment la lucidité ou la douceur. Alors je demeure silencieux, je me sens stupide. C'est ma façon de m'abandonner... » Se repent-il? « Combien d'attentes j'ai dû décevoir !... » Qu'on se repente aussi, car, dans un malentendu, l'on est

deux : « Mes chers amis... mes charmantes amies... tous mes bien-aimés, vous tous qui vous êtes, hélas ! détachés de moi, vous surtout dont je me suis détaché, de combien de reniemens, de combien de lâchetés vous êtes résponsables... et, je puis bien vous le dire, de combien de larmes ! Car, pauvres imbéciles que vous êtes, vous avez toujours ignoré la belle source de tendresses qu'il y avait en moi. » Ces lignes tremblantes ont leur prix et révèlent Mirbeau, délicieusement déraisonnable.

Alors, ne va-t-on pas, en manière de représailles, lui crier : — Cette colère et ce mépris, cette malédiction de la vie, du hasard et de la destinée, cette injure à tous les hommes et aux femmes, hypocrisie et mensonge d'un cœur qui n'avoue pas ses meilleures alarmes ?... On l'eût fâché. Ce n'est pas cela non plus, Mirbeau. Mais on le devine peut-être dans ce passage de *Sébastien Roch*, où il montre une âme d'enfant, « ignorante et candide, » bouleversée, petite, « assez grande cependant pour contenir l'immense amour et l'immense haine de toute l'humanité. » Est-ce l'amour, est-ce la haine? Décidez-vous. Mirbeau ne se décide pas et ne tient pas à définir avec plus de précision le sentiment dont il goûte l'étrangeté, surtout le paroxysme.

C'est ainsi que, généralement, ce réaliste s'éloigne de la réalité. A le lire, on a presque toujours une impression mal assurée. L'on a peine à suivre les sautes de son humeur chagrine et soudain bouffonne : tristement bouffonne et qui pourtant met dans ses larmes un drôle de rire. Ses plus sombres et douloureux récits ont des momens où le sarcasme tourne au comique et recommence *l'Ode au choléra* des *Grimaces*. Et puis, le parti pris du désespoir et du dénigrement les mène on ne sait où, au cauchemar voulu, délibéré, organisé. C'est dommage. Quand Mirbeau ne cède point à ces fortes manies, il émeut si bien! Quand il ne s'est pas juré de taquiner son lecteur et le sens commun, nul romancier ne saisit mieux l'humble vérité, ne vous la donne mieux toute vive et bien frémissante. Son petit Sébastien Roch a un père idiot; Sébastien Roch est l'un de ces garçons auxquels Mirbeau accorde la prédilection de sa pitié, et qui dès le jeune âge ont reçu « l'effroyable coup de pouce au cerveau, du père imbécile et du professeur ignorant. » Bon ! Mais encore faut-il que M. Roch le père, funeste personnage et très actif dans la morne destinée de Sébastien, nous semble un homme, et non point un fantoche. Autrement, qu'importe de lui? C'est un quincaillier vaniteux : ridicule de vanité, oui; odieux de vanité, oui. Mais il n'est humain qu'une seconde, à la seconde où Sébastien le quitte pour les Jésuites de

Vannes. Il interrompt ses discours emphatiques et ne fait plus que bégayer des mots niais, de pauvres petits mots qu'on dit pour ne point se taire : « As-tu ton billet?... Ne le perds pas... Ne te penche pas aux portières... Un accident est tôt arrivé... » Sébastien pleure : « Il sentait ce qu'il y avait de tendresse maladroite et vive, cachée sous ses phrases banales, décousues, dont le ridicule lui était cher... » Une seconde, M. Roch le père s'approche de la réalité; puis il n'est qu'une marionnette délirante, non pas même une marionnette, taillée, déguisée, contrefaite à la ressemblance de l'humanité ordinaire, mais un symbole exaspéré, l'hyperbole de la sottise endimanchée.

Le roman le moins hyperbolique de Mirbeau, et son chef-d'œuvre, c'est *Le Calvaire*, son premier roman. Mirbeau, alors, n'a point toute son habileté; il n'a point toutes ses doctrines; et il n'a point toute sa rhétorique du style et de la pensée. Il a déjà sa manière franche, sa belle désinvolture, non pas encore le cynisme où il a cru ensuite qu'il était indispensable d'aller pour n'être point un hypocrite et un menteur. Son Jean Mintié est un jeune homme pareil à d'autres, sans vertus énergiques, sans vices fabuleux, démuni de principes et d'habitudes, un petit bourgeois, mais démoralisé. Il rencontre une fille et, pour l'amour de cette fille, perd son temps, sa fortune, sa dignité, tombe dans la pire abjection. C'est une histoire qui n'est pas neuve, et l'histoire d'un Des Grieux. Seulement, ce Des Grieux du *Calvaire*, c'est aussi un enfant de la Défaite. Il a vingt ans à la Guerre, à l'autre guerre, à celle qui avait détraqué l'âme française pour longtemps. Il a vu la débâcle de nos armées et la débâcle de nos idées. Il ne possédait pas une croyance et il ne possédait pas un caractère qui lui permît de résister à la grande avanie française. Faible jusque dans la rébellion, voluptueux dans la souffrance même, il s'abandonne, il se laisse entraîner à ce qui a plus d'entrain que lui; et, après la guerre, il continue sa déroute. *Le Calvaire* est un beau livre, tout plein d'enseignemens.

Et toute l'œuvre de Mirbeau, après cela, refuse les enseignemens du *Calvaire*, je veux dire les enseignemens que le *Calvaire* contient dans son intime réalité. Il les repousse; et il se révolte. L'évangile de l'abbé Jules : — néant! néant! néant! — nous avons à le relire cent fois dans l'œuvre de Mirbeau, sous les diverses formes que ses personnages lui communiquent, sous la forme d'une imprécation qu'il profère, lui, comme ses héros furieux. A la fin même, il écarte les personnages, n'ayant plus besoin d'eux, n'ayant plus besoin de ces porte-paroles : et il maudit tout seul la vie et la destinée, les gens et

les idées. Il a écrit *le Jardin des supplices* pour dénoncer, au cœur de tous les hommes, un vil instinct de meurtre et de sadisme; il a écrit *le Journal d'une femme de chambre* pour insulter « à la tristesse et au comique d'être un homme. » Assez de contes et de romans : désormais, il sera le héros de ses livres, journal de son déplaisir, témoignage de sa délectation morose, *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, *La 628-E8* et ce *Dingo*, recueil de son chagrin, de sa rancune, de sa haine et, qui sait? de sa tendresse déconcertée.

Ce petit volume, *Dingo*, le dernier de ses ouvrages, et où un chien jette à l'univers sa philosophie et son invective, la matière en est déjà dans Montaigne et dans l'*Apologie de Raimond Sebond*, mais là en malice, en colère ici, là mesurée, ici déchaînée. Aimez-vous la mesure? Lisez Montaigne. Et l'ironie? Montaigne. Si vous craignez la perfide justesse de l'ironie et sa puissance persuasive, Mirbeau est moins périlleux. La petite oie qui parle, dans Montaigne, redoutez-la, pour vos doctrines, plus que les aboiemens de Dingo.

Mirbeau, réaliste, aboutit à une sorte de lyrisme forcené, lyrisme lugubre, et que pourtant égaye sa fougue imprudente. Lyrisme à rebours ; et cependant lyrisme. Et que de réalistes ont tourné ainsi, comme Zola lui-même ! La réalité ne leur suffit pas. La réalité n'est pas grand'chose, probablement. Ils ont résolu de ne point l'embellir : donc, ils l'enlaidissent, et à tour de bras. La réalité suffirait, s'ils l'aimaient : ils ne l'aiment point. Ceux qu'on appelle réalistes : et l'on appelle réalistes les peintres de la réalité laide, enlaidie à tour de bras, ce sont, parmi les écrivains, ceux qui méconnaissent le plus hardiment la réalité, laquelle n'est pas du tout ce qu'on voit chez eux. Ce qu'on voit chez eux ne passerait pas de la peinture à la vie ; car la vie est un équilibre : et ils ont tout porté d'un seul côté, à l'extrême.

Mirbeau et les réalistes, ce n'est pas la réalité qu'ils cherchent, mais l'art, et un art qui révèle, non pas l'humble vérité, mais, en leur langage, « un sens curieux de la vie. » L'un d'eux, dans *les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, un désenchanté, s'écrie : « L'art est une corruption, la littérature un mensonge, la philosophie une mystification... » Mystification, mensonge et corruption qui font leurs délices ! Le petit Sébastien Roch, aux jours de sa pire détresse enfantine, Mirbeau le plaint de n'avoir pris qu'une conscience imparfaite encore de « la beauté artiste. » Patience ! Bientôt Sébastien se rattrapera, se louera d'être en fervente communion de pensée avec une jeunesse admirablement libre et qui annonce : « Je serai immorale et je serai

révoltée ! » Et bientôt il confesse, ou il proclame, avec le dégoût que lui causent les misères des pauvres gens : « Peut-être n'est-ce qu'une curiosité artiste, et par conséquent féroce, qui m'a porté vers eux ? J'ai joui, bien des fois, des accens terribles, des déformations admirables, de la patine splendide que la douleur et la haine mettent sur le visage des pauvres gens... » Sébastien Roch est un artiste.

Mirbeau regarde les yeux de son chien Dingo : « mobiles comme des astres et fixes comme des gouffres... » Les yeux de Dingo sont des astres, des gouffres : « et bien autre chose encore ; » mais quoi ? Les yeux de Dingo « vous vident l'âme jusqu'à la vase, » dépouillent vos pensées de leurs mensonges, vos désirs de leurs ignominies. Et ils ont cette « inexpression hallucinante » qu'on remarque aux yeux des fous et de certains mineurs, aux reflets « d'eau, de ciel, de feu, de foules, de chairs maquillées et de cheveux teints qui composent la surface des pierres précieuses : inexpression formidable qui, avec un peu d'imagination neurasthénique, contient et projette sur nous, en rayons multicolores, avec toutes les expressions de la vie visible, toutes les expressions centuplées de la vie qui se cache dans l'inconnu. » Voilà ce que Mirbeau a vu dans les yeux de Dingo : avec un peu d'imagination neurasthénique !

En haine de la littérature fade, et qu'il accuse de mensonge et d'hypocrisie, ajouter la neurasthénie à la réalité, la relever ainsi, c'est où Mirbeau a réussi merveilleusement. Son œuvre singulière, un peu absurde et admirable, est un cri de douleur et, si l'on peut dire, un cri de douleur et d'art. Mais, s'il a cherché, s'il a trouvé une sorte nouvelle de « beauté artiste, » ce n'est pas tout ce qu'il prétend lorsque, dans ses romans, son théâtre, ses livres de méditation philosophique et dans le testament de sa pensée, il préconise la dévastation de toutes les idées sur lesquelles l'humanité se repose ou tâche de se reposer, et il prophétise des temps meilleurs, et leur sacrifie le temps présent. Le plus ardent des réalistes, — avec bravoure, et bravade aussi, le plus imprudent, — il a compté sur la lucidité de sa neurasthénie artiste. Et son témoignage est aventureux ; son activité de penseur, périlleuse. Quelle expérience il faut, pour que de tels réalistes « découvrent la patrie ! » D'autres expériences, moins onéreuses, leur vaudraient d'autres découvertes, importantes et qu'à tout hasard ils méprisent

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

INDUSTRIE ET SCIENCE

Nous avons vu comment les instrumens d'optique, qu'on croyait naguère bons tout au plus à satisfaire les goûts bizarres de quelques amateurs du point de vue de Sirius, et dont le bonhomme Chrysale ne voulait même pas dans son grenier, se sont trouvés des auxiliaires précieux des guerriers et leur ont fourni des armes dont ils se passeraient difficilement.

Ainsi nous avons apporté une démonstration de plus de cette vérité aujourd'hui... un peu tard... banale, que cette guerre est une lutte de science. On devrait dire plutôt qu'elle est une lutte de *science appliquée*, c'est-à-dire d'*industrie*.

A vrai dire, en considérant ces deux expressions comme synonymes, je prends un peu mes désirs pour des réalités ; il n'en est pas moins vrai que l'industrie de l'avenir sera scientifique ou ne sera pas, et qu'une des raisons des victoires économiques de l'Allemagne avant la guerre est qu'elle a su rendre son industrie scientifique ou, plus exactement, industrialiser sa science. La délicate industrie du verre, qui réalise précisément tous les instrumens d'optique dont nous avons parlé, va nous en fournir un exemple décisif, et nous dévoiler quelques vérités qu'il sera bon de ne pas perdre de vue, si nous voulons qu'à notre victoire sur le champ de bataille fassent écho plus tard les victoires pacifiques du travail.

On m'excusera d'aborder, dans ce qui va suivre, des choses de prime abord assez terre à terre et aussi peu romanesques que possible. Mais il est de plus en plus nécessaire au pays de jeter un pont, d'opérer une « liaison » continue entre le savant et l'artisan. Ce mot

de Bacon ,qu' « il y a plus de science dans les ateliers que dans les écoles, » n'est plus vrai depuis que la science, cessant d'être une ratiocination subjective, a observé la nature; mais, lorsque nous serons arrivés à ce qu'il n'y ait guère moins de science dans les ateliers que dans les écoles, nous ne craindrons plus l'ennemi sur aucun terrain.

***

S'il est un pays qui a été vraiment le berceau de l'optique, c'est bien le nôtre ; Descartes, qui découvre la loi de la réfraction de la lumière dans le verre, Fresnel, Malus, Arago, Fizeau, Foucault, dont les travaux, avec ceux du grand Newton, constituent la Bible de la lumière, étaient des Français. La photographie enfin, qui est la plus vaste des applications de l'optique, et dont l'empire s'étend à la fois sur nos activités pacifiques et guerrières, est sortie tout entière des deux cerveaux français de Niepce et de Daguerre. Il est vrai que j'ai vu un traité historique et pratique d'optique photographique allemand où ces deux noms ne figurent pas ; mais l'histoire n'est pas toujours conforme à ce que ces messieurs la font avec leurs plumes gothiques, ni même... on commence à s'en apercevoir... à ce qu'ils la voulaient faire avec leurs épées. Si d'ailleurs, chez eux, des techniciens osent commettre des oublis aussi étranges que celui que je viens de signaler, ce n'est nullement par l'effet d'une ignorance qui serait une circonstance atténuante ; c'est en connaissance de cause et volontairement, par l'effet de ce système de gouvernement où l'on a embrigadé jusqu'aux Universités, et qui, catéchisant, en vue de la domination, tout un peuple, s'est efforcé par tous les moyens de lui persuader qu'il est supérieur aux autres, et que rien n'existe que par lui et partant pour lui.

Pourquoi donc, si l'optique est une création avant tout anglaise et française, le monde entier était-il, avant la guerre, presque exclusivement tributaire de l'Allemagne pour les instrumens d'optique et de verrerie les plus courans : microscopes, jumelles, objectifs photographiques, verres variés de laboratoire? Pourquoi, ici comme dans tant d'autres domaines, avons-nous tiré, en somme, les marrons du feu pour nos adversaires? C'est ce que nous allons rechercher.

Mais auparavant une remarque suggestive s'impose : si j'ai précisé à dessein que l'envahissement mondial de la marchandise allemande est un fait certain pour tout ce qui concerne les appareils d'optique *courans*, il n'en est plus de même pour les pièces rares, pour celles

qui ne se peuvent fabriquer en série, pour celles, en un mot, où le talent individuel de l'artisan garde un rôle primordial. Tel est, par exemple, le cas des grosses pièces optiques employées en astronomie.

Les puissantes lunettes pour leurs objectifs, les grands télescopes pour leurs miroirs paraboliques exigent des pièces de verre de grandes dimensions qu'on ne peut obtenir exemptes de défauts que grâce à des précautions et des tours de main délicats. Dans ce domaine et jusqu'à ces dernières années, la France est restée maîtresse ; ce sont nos grandes industries verrières (Saint-Gobain, Para-Mantois, etc.), qui ont fourni les verres des plus puissans instrumens astronomiques du monde entier. Les Américains eux-mêmes pour le verre du télescope de 2^m, 50 de diamètre, qu'ils destinent à leur magnifique observatoire solaire de Mount-Wilson, ont eu recours à nous.

Ces résultats, dont nous pouvons être fiers, ne sont pas dus seulement à l'habileté de nos industriels dans l'art de fabriquer des pièces maîtresses, elle est due surtout au travail ultérieur de ces pièces et exige une habileté manuelle où nos artistes excellent... Qu'on me pardonne d'employer ce mot d'artiste pour désigner les maîtres artisans du verre ; mais les rois de la peinture ou de la déclamation ne se pourraient formaliser sans mauvaise grâce d'une telle compagnie.

Lorsqu'il s'agit de tailler par exemple un petit objectif photographique de dimension courante, le morceau de verre employé peut toujours être considéré comme à peu près homogène et partant la taille de ses surfaces courbes peut être réalisée *mécaniquement* et en série. Aussi les Allemands y excellent. Au contraire, dans une grosse masse de verre destinée à une lunette astronomique et qui a quelquefois un mètre et plus de diamètre, l'homogénéité ne peut plus être considérée comme réalisée ; tous les points de la masse n'ont ni exactement la même densité, ni exactement la même composition, ni le même degré de trempe par suite de la difficulté de brasser, de recuire, et surtout de refroidir uniformément de gros blocs de verre.

Si donc on taillait mécaniquement les surfaces sphériques de ces blocs hétérogènes, la réfraction inégale des rayons lumineux dans ses diverses parties produirait de mauvaises images. Pour compenser cette hétérogénéité il faut *déformer* systématiquement et de place en place les surfaces régulières et sphériques, de façon à les diminuer aux endroits où le verre est trop dense. Ce procédé de retouches locales imaginé par notre Foucault ne peut être réalisé qu'à la main, et il exige une grande délicatesse, un grand doigté. Dans ce domaine

les Allemands se sont toujours montrés inférieurs; chez nous au contraire des artistes comme les frères Henry, mes regrettés collègues de l'Observatoire de Paris, se sont révélés sans égaux, et c'est ainsi que les meilleures et les plus puissantes pièces d'optique employées par tous les observatoires du monde entier sont sorties de chez nous.

Dans cette industrie comme dans toutes celles qui relèvent de l'adresse individuelle et où les machines ne sauraient suppléer aux « retouches » et aux redressemens d'une main intelligente, nous ne risquons point d'être battus. C'est le cas de l'optique astronomique, c'est le cas aussi... à l'autre pôle du monde des étoiles, de la mode et de la couture. Mais il faut convenir que ce ne sont là, — pût-on même... et on le peut, trouver quelques autres exemples analogues, — que des cas exceptionnels dans la bataille économique.

Dans l'optique même, l'exemple précédent ne tient qu'une toute petite place. Dans l'optique photographique courante, dans la fabrication des jumelles, dans la verrerie de laboratoire, indispensable à la chimie et à tout ce qui s'y rattache, le travail mécanique et systématique doit triompher et triomphe de l'empirisme individuel dans la production, et avant celle-ci l'expérimentation domine l'expérience.

L'exemple des objectifs photographiques est à cet égard particulièrement démonstratif : il va nous montrer comment la science intelligemment associée à l'industrie a permis à un petit ouvrier teuton qui s'appelait Carl Zeiss de devenir, suivant l'amusante expression de M. Houllevigue, le Krupp de l'optique et d'inonder le monde d'appareils allemands réalisant les idées françaises de Porro (jumelle à prisme) et de Niepce et Daguerre (photographie).

On sait que l'image d'un objet donné par une lentille de verre n'est jamais parfaite par suite de diverses causes qui perturbent la concentration des rayons réfractés par la lentille ; parmi ces causes perturbatrices les plus importantes sont l'aberration chromatique, l'aberration de sphéricité et l'astigmatisme. L'aberration chromatique provient de ce que les rayons des diverses couleurs qui composent la lumière blanche sont inégalement réfractés par le verre; il s'ensuit que les images que donneraient séparément ces divers rayons ne se superposent pas et que l'image résultante est floue, imprécise et irisée. Autre cause de flou : les rayons provenant d'un point donné de l'objet ne convergent pas rigoureusement au même point selon qu'ils ont traversé la partie centrale ou les bords de la lentille ; c'est ce qu'on appelle l'aberration de sphéricité. Enfin les

rayons pénétrant dans une lentille sous des incidences obliques inégales, s'ils proviennent d'un point non situé en face du centre même de la lentille, ne donnent pas pour image un point mais deux petites lignes lumineuses placées dans des plans différens; c'est ce défaut qu'on appelle l'astigmatisme (α privatif, στιγμα point).

Les théories élémentaires montraient bien que l'on arriverait à diminuer ces défauts en mettant à la place d'une lentille unique deux ou plusieurs lentilles de formes différentes et composées de verres différens. Mais en fait on n'utilisait dans l'optique que deux espèces de verre, le *crown* léger et le *flint* rendu plus lourd par la présence du plomb. (Je rappelle que le verre est obtenu en fondant ensemble dans des creusets spéciaux du sable blanc, du carbonate de potasse ou de soude, et de la chaux ou un sel de plomb). Zeiss comprit qu'il était nécessaire d'améliorer dans ce domaine à la fois la théorie et la pratique, et la pratique par la théorie : il associa au petit atelier où il fabriquait ses microscopes un assistant de l'Université d'Iéna, le mathématicien Abbe. Pendant dix ans Abbe étudia géométriquement les lentilles et leur association, et les formes et les propriétés qu'il faudrait leur donner pour atténuer ou supprimer les diverses causes perturbatrices, signalées plus haut, sans enlever aux objectifs leur luminosité. Pendant dix ans il aligna et développa les calculs, ne laissant aucun détail inexploré, faisant en quelque sorte la métaphysique de l'optique, non pas en prenant pour base de ses calculs les propriétés des verres connus, mais en édifiant le château de ses théories, comme si les possibilités pratiques étaient infinies. Il trouva ainsi les formules de divers bons objectifs, mais qui exigeaient pour leur fabrication des verres ayant des propriétés non encore réalisées. C'est alors que Zeiss associa à ses recherches un verrier pour fonder une fabrique de verre que l'État prussien dota dès sa formation d'une subvention annuelle de 30 000 marks. En faisant varier la nature et la proportion des constituans classiques du verre on y réalisa des centaines et des centaines de sortes de produits nouveaux dont les propriétés étaient étudiées par les méthodes délicates du laboratoire en vue de découvrir les verres qui se rapprocheraient des types idéaux calculés par Abbe. C'est ainsi qu'en incorporant aux verres notamment la baryte, on en obtint qui étaient très voisins des types théoriques et qu'on appela les verres d'Iéna. On réalisa en particulier ainsi des verres où le pouvoir dispersif n'était nullement lié au pouvoir réfringent, contrairement aux idées longtemps admises à tort.

C'est ainsi que fut rendue possible la construction des objectifs

anastigmats qui, dans les microscopes, les appareils photographiques et tous les instrumens d'optique, se sont depuis répandus dans le monde par centaines de mille. Mais pour en arriver là il fallait remplacer le travail manuel par des procédés mécaniques à grand rendement, les tours de main par la perfection des outils, et, suivant l'expression de Zeiss, « rendre le succès indépendant de l'adresse personnelle des individus. » — Ce but, si différent de l'idéal individualiste de nos producteurs, Zeiss le réalisa, et c'est ainsi que les établissemens créés par lui à Iéna en étaient arrivés avant la guerre à occuper 1 500 ouvriers dont le cerveau collectif était constitué par une vingtaine de mathématiciens, physiciens et chimistes qui, pour leurs seuls travaux de laboratoire, dépensaient chaque année 200 000 marks. Il n'est guère douteux d'ailleurs, étant donné le développement pris par l'optique de guerre, que, malgré la fermeture de la plupart des débouchés étrangers, le personnel et l'activité des établissemens d'Iéna n'aient encore beaucoup augmenté depuis 1914.

***

Si j'ai insisté un peu sur l'œuvre de Zeiss, sur cet exemple caractéristique de la patiente habileté allemande à tirer parti des découvertes étrangères, c'est pour une raison de principe et pour une raison de fait.

La raison de principe, c'est que le meilleur moyen de nous défendre dans la paix comme dans la guerre contre un ennemi tenace est d'apprendre d'abord à le bien connaître et d'imiter ce qu'il a de bon. C'est par cette méthode seulement que Rome est venue à bout de Carthage, Pierre le Grand de Charles XII.

Il est ridicule, bien plus, il est criminel et néfaste à la patrie de vouloir systématiquement ignorer ce qu'a fait l'ennemi. L'un des plus curieux symptômes de ce singulier état d'esprit est la tendance qu'ont certains de ne plus vouloir faire enseigner la langue allemande à leurs enfans ; on a même proposé de la bannir du programme de nos écoles militaires, alors qu'il faudrait au contraire doubler son importance. Si les Allemands n'avaient pas voulu utiliser l'antisepsie sous prétexte qu'elle est d'origine française et anglaise, ils eussent perdu leurs millions de blessés ; s'ils avaient voué systématiquement au mépris la poudre pyroxylée et les explosifs brisans stables, découvertes françaises, il y a longtemps qu'ils seraient battus L'exemple de Zeiss montre au contraire quel profit, même dans la paix, ils ont toujours tiré de la connaissance exacte des méthodes et des découvertes de l'étranger. Il est donc de première importance

d'étudier soigneusement ce qu'ont fait nos ennemis dans l'ordre des sciences appliquées, si nous voulons pouvoir lutter là avec eux; une pareille étude doit être faite non dans un esprit de dénigrement qui aurait pour résultat de nous faire négliger des enseignemens importans, mais au contraire avec le désir de découvrir plutôt les choses à louer que les autres, plutôt ce qu'il faut imiter que ce qui est méprisable, plutôt le centre que le défaut de leur cuirasse. Le système de l'autruche qui se cache la tête derrière un arbre pour n'être pas vue, ce qui est bien, et pour ne point voir, ce qui est absurde, doit avoir fait son temps. Il a fait trop de mal à la France pour qu'on y puisse persévérer sans crime. Le sentiment de l'imperfection est la condition du progrès.

La raison de fait pour laquelle j'ai exposé l'exemple de Zeiss est qu'il me paraît infiniment plus caractéristique que tout autre des méthodes par lesquelles les Allemands étaient en passe de dominer économiquement, et surtout industriellement, la terre, lorsqu'ils ont fait la sottise criminelle de déchaîner cette guerre.

Que voyons-nous à la base de l'œuvre industrielle accomplie à Iéna comme aussi de la plupart des grandes industries allemandes, des industries chimiques, métallurgiques, électriques, mécaniques en particulier? *Des recherches de science pure suivies et accompagnées de recherches pratiques de laboratoire*. Ces travaux de théorie et d'expérimentation scientifique ne sont pas seulement à l'origine de l'industrie; elles continuent à côté de celle-ci et se développent parallèlement de manière non seulement à en contrôler sans cesse les résultats, mais à les améliorer par des perfectionnemens incessans.

En un mot, la caractéristique primordiale de tout cela est une collaboration complète, une imbrication, une véritable anastomose de la Science et de l'Industrie.

L'industriel ne se contente pas d'utiliser invariablement de vieux tours de main qui se passent de père en fils, et qui sont fondés assurément sur une expérience respectable. Il ne se contente même pas d'appliquer tel progrès scientifique réalisé bien loin de là, au fond d'un laboratoire par un pauvre savant perdu dans ses rêves. Non; ce savant, il va le chercher, non pour le distraire un moment de ses recherches et le consulter à la dérobée, comme font parfois, aux médecins rencontrés dans un salon mondain, les personnes économes; il va le chercher pour l'attacher tout entier à son œuvre, il lui pose les problèmes pratiques à résoudre, il l'intéresse moralement et matériellement à leur solution. Une fois le problème résolu, il ne renvoie

pas le savant, il le garde plus jalousement encore pour améliorer sans cesse cette solution, car il sait qu'à un petit perfectionnement scientifique correspondront de vastes répercussions dans son industrie, et qu'il fait, en somme, un bon placement.

Il y a là des leçons qu'il nous faut méditer sévèrement, et nous devons regarder en face le problème de la collaboration future de la science et de l'industrie, qui va se poser bientôt dans la France victorieuse réorganisée. Un des membres les plus éminens de notre Académie des Sciences, un de ceux dont la Tour d'Ivoire enfonce par les plus solides fondemens dans l'humus des réalités, M. Henry Le Chatelier, a fait entendre naguère là-dessus de fortes vérités dont on nous saura gré de glaner ici quelques-unes.

Chez nous, la science et les savans ne sont pas appréciés comme ils le sont à l'étranger, ou du moins dans les plus avancés des pays étrangers... Si le grand public croit un peu à la science, il n'en est généralement pas de même des pouvoirs publics, ni des chefs d'industrie. Jamais les hommes de science ne sont consultés sur les mesures d'intérêt public, même les plus étroitement liées à la science, comme les questions d'organisation de l'enseignement. Dans l'industrie, il en est généralement de même. Dans l'armée même, — j'en sais quelque chose, — beaucoup ont considéré comme anormal et presque scandaleux que certains problèmes militaires d'ordre exclusivement scientifique fussent abordés et, — scandale encore plus grand ! — résolus par des hommes de science.

En Angleterre, en Allemagne, en Amérique, les grands industriels sont très fiers de venir présider les réunions des grandes sociétés savantes. Ils manifestent souvent leur amour de la science par des fondations magnifiques (Institut Carnegie, Institut Solvay, prix Nobel, dont il y a plusieurs pour les sciences et un seul pour la littérature, fondations diverses des Sociétés d'Ingénieurs Allemands, fondation Guillaume II). En dehors de ces établissemens de haute culture scientifique et de recherche pure qui n'ont d'analogue en France que notre admirable Institut Pasteur, les grands groupemens industriels créent, beaucoup plus abondamment dans ces pays que chez nous, des laboratoires collectifs qui servent d'instrumens au perfectionnement des méthodes industrielles. Il en est aussi de beaux exemples chez nous, comme la station expérimentale à Liévin, du Comité des Houillères, mais ils sont sporadiques et trop rares.

Enfin, et si nous descendons d'un degré de plus dans l'échelle de la spécialisation, nous voyons qu'à l'encontre de l'Allemagne, un trop

grand nombre d'industries ignorent encore l'usage des laboratoires d'usine. C'est la raison principale, — non la seule, — de l'envahissement de nos marchés par des produits supérieurs ou meilleur marché venus de l'étranger, et de notre évincement progressif des marchés industriels exotiques.

Comme le remarque très justement M. Le Chatelier, la difficulté principale à vaincre pour y remédier est le scepticisme un peu méprisant des classes éclairées de la société française à l'égard de la réalité et de la bienfaisance de la science. Le miroitement des mots étincelans nous cache trop les choses; les formes nous cachent trop la substance; le vers du poète:

... L'homme, c'est le verbe et le verbe c'est Dieu,

est surtout vrai de nous et dans un sens où ne l'entendait pas celui qui l'écrivait. Ou, pour mieux dire, ce n'est pas le verbe qui est le Dieu de nos gens du monde, mais l'adjectif. Renan a écrit là-dessus jadis, et ici même, des choses fort dures, trop dures même pour être rappelées en ce moment. En revanche, sur le même sujet, on peut citer, de Pasteur, les paroles suivantes où il explique nos désastres de 1870, et qui pourraient expliquer aussi, en atténuant un peu leur sévérité, que nous n'ayons pas eu deux ans plus tôt la victoire aujourd'hui certaine : « ... Victime sans doute de son instabilité politique, la France n'a rien fait pour entretenir, propager, développer le progrès des sciences dans notre pays... tandis que l'Allemagne multipliait ses universités, qu'elle entourait ses maîtres et ses docteurs d'honneurs et de considération, qu'elle créait de vastes laboratoires dotés des meilleurs instrumens de travail... »

En regard, il met « l'oubli, le dédain que la France avait eu pour les grands travaux de la pensée, particulièrement dans les sciences exactes. » Et Sainte-Claire Deville dans le même temps disait à l'Académie des Sciences : « C'est par la science que nous avons été vaincus. »

Ces avertissemens pour notre bonheur ont été depuis des années partiellement entendus. Il appartient à la France de demain de les graver à jamais au centre de ses préoccupations et, alors, elle sera invincible dans la paix comme dans la guerre; c'est une affaire d'éducation, d'enseignement, de mœurs, et l'influence de la presse pourra ici être très utile.

Il va sans dire que nous ne venons d'examiner qu'un des côtés de la question. Si Zeiss s'était contenté de faire travailler Abbe et d'utiliser en même temps ses anciennes méthodes de taille des

verres, si intéressans que fussent ceux-ci, il n'eût pas eu le même succès. Mais il se préoccupa de remplacer le travail individuel par la production mécanique et en série, qui permet seule, par l'étendue des bénéfices, le développement d'un outillage industriel stable. Au lieu d'en rester au stade un peu médiéval où stagnaient les industries du verre avec des petits groupes d'ouvriers habiles produisant de coûteux chefs-d'œuvre, il amplifia la production par des procédés où l'habileté professionnelle de l'opérateur devenait secondaire. Ici encore nous avons assisté à la lutte de la quantité contre la qualité dont un éminent publiciste italien nous entretenait naguère à tout autre propos.

En même temps, et comme corollaires il développait ces moyens de propagande commerciaux qui ont tant fait dans le monde pour l'expansion des produits allemands : voyageurs de commerce polyglottes s'enquérant des goûts et des besoins des cliens au lieu de vouloir leur imposer des produits uniformes, catalogues magnifiques rédigés dans les langues des pays à conquérir, etc. Il y faut ajouter les facilités que, sous forme de subventions industrielles, de primes d'exportation, etc., le gouvernement allemand ne marchandait pas à ses sujets.

Dans tous les ordres d'idées, il y a beaucoup à faire chez nous, dans le dernier surtout. Pour n'en prendre qu'un exemple, étranger d'ailleurs à l'optique, sait-on pourquoi l'industrie horlogère française, pour laquelle cependant nous sommes si admirablement doués, n'arrive pas à concurrencer à l'étranger l'horlogerie suisse, et par une conséquence immédiate n'arrive même pas à développer ses moyens de production jusqu'à pouvoir lui résister sur notre propre marché ? C'est à cause de je ne sais quels règlemens antédiluviens qui interdisent pour la France les bijoux d'or au-dessous d'un certain titre (ce qui est légitime) mais qui par surcroît entourent la sortie pour l'exportation et la rentrée des bijoux de titre inférieur dans les pays où ils sont autorisés, d'un tel réseau barbelé de formalités et de chinoiseries que cette exportation est pratiquement impossible. Les pires ennemis de la prospérité du pays, ce sont souvent des « règlemens, » c'est-à-dire des textes, datant généralement du temps des diligences, et on ne sait pourquoi intangibles.

*
* *

Mais déjà nous pouvons apercevoir des signes joyeux et réconfortans d'une rénovation industrielle qui, — en cela à coup sûr la

guerre a été utile, — commence à se manifester sous l'impérieuse pression des circonstances.

C'est encore l'industrie optique qui va nous servir d'exemples, mais d'autres comme l'industrie chimique le pourraient faire aussi bien.

Dès le début de la guerre, l'importation, considérable naguère, non seulement des divers instrumens d'optique nécessaires à la guerre, que nous fournissait l'Allemagne, mais aussi celle des masses considérables de verre brut (verre de Bohême, de Thuringe, d'Iéna) qui nous venaient des pays ennemis étant taries, il a fallu développer soudain chez nous cette fabrication. Notre belle Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, habilement secondée par quelques courageux industriels, s'est employée à cette tâche et dès maintenant les efforts réalisés commencent à porter leurs fruits.

Pour la verrerie de laboratoire indispensable à toute l'industrie chimique et qui nous venait pour la plus grande part d'Allemagne, il convenait de réaliser des verres spéciaux doués de propriétés différentes suivant leur destination : verre blanc se travaillant aisément, verres verts et verres durs pour les appareils à combustion, verres peu dilatables pour la thermométrie, verres spéciaux pour rayons X, verres fusibles, en tubes pour appareils, verres inattaquables pour sérums, verres d'optique divers, etc. A la belle exposition du matériel pour laboratoire qu'a organisée récemment la Société d'Encouragement, nous avons eu la joie de constater que, dans tous ces domaines, nos industriels avaient dès maintenant obtenu des résultats qui nous rendront à bref délai complètement indépendans de l'importation étrangère... et l'Allemagne fournissait avant la guerre environ 70 pour 100 des instrumens en usage dans nos laboratoires.

Dans l'art de fabriquer les appareils de verrerie compliqués et délicats dont ont besoin les laboratoires, tels que les pompes à vide, les appareils à distillation fractionnée, et qui exigent une grande adresse manuelle, nous étions depuis longtemps passés maîtres. Mais il existait toute une catégorie d'appareils courans, vendus en série dans le commerce et pour lesquels nous étions depuis longtemps entièrement tributaires de l'Allemagne : je veux parler des thermomètres, particulièrement des thermomètres médicaux, et aussi des flacons à double enveloppe à vide intermédiaire qui servent à la conservation soit des liquides très froids, soit des alimens chauds (bouteilles thermos, magic, etc.).

Fabriquer ces appareils ne serait qu'un jeu pour nos verriers; ce

qui devait être plus difficile, c'était de les faire à un prix de revient tel que les installations créées fussent viables et ne fussent pas immédiatement réduites à néant après la guerre par la construction étrangère intensive et à bas prix.

Eh bien ! ce double problème, nos industriels ont su le résoudre, et à leur tête l'habile M. Berlemont, président du syndicat des souffleurs de verre et dont j'eus naguère l'honneur d'être l'élève dans cet art délicat. Grâce à ses efforts, la fabrication des thermomètres médicaux, dont nous fûmes un temps démuni au début de la guerre, est aujourd'hui assurée chez nous dans des conditions qui rendent inoffensive pour l'avenir la concurrence ennemie. Chose curieuse, ce résultat a surtout pu être obtenu grâce à l'emploi de la main-d'œuvre féminine, particulièrement apte au travail très minutieux des minces tubes capillaires nécessaires dans ces instrumens. D'autres résultats non moins beaux ont été obtenus dans le même domaine, et dont il serait trop long de parler ici.

Ce que nous avons pu faire dans la verrerie et improviser au milieu des difficultés de toutes sortes que crée la guerre, et sous l'aiguillon même de ces difficultés, il n'y a pas de raison pour que nous ne le réalisions pas demain, sinon aujourd'hui même, dans tous les domaines industriels. Notre France a assez de ressources d'intelligence et d'initiatives privées pour cela.

Mais pour atteindre ce résultat, qui serait la pire punition que nous puissions infliger aux Allemands, il ne faudra pas trop oublier quelques-uns des enseignemens de fait que j'ai essayé de dégager dans ces pages. Il faudra surtout que nous tâchions de renoncer dans l'Industrie, dans les applications de la Science, à notre déplorable individualisme, à notre manie, comme on dit vulgairement, de nous tirer réciproquement dans les jambes.

Comme le disait le physicien Cornu qui fut un des rois de l'optique française : « Une solidarité intelligente fait converger les efforts vers un but commun, au lieu de les user dans ces luttes stériles que l'âpreté des intérêts immédiats provoque chez les esprits imprévoyans. » Cette sentence n'est peut-être pas d'une forme très élégante, mais elle est bien pensée, et par un Français qui aimait et connaissait ses compatriotes.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les Allemands ont continué de reculer, et les Anglo-Français n'ont pas cessé de les poursuivre : c'est, sur le front occidental, le fait qui domine et résume toute cette quinzaine. C'est, en effet, le samedi 17 mars, que la retraite allemande se précipite, que l'avance anglo-française se confirme et s'accélère. Le bulletin de ce samedi-là mérite d'être cité; nous n'en avions pas lu un pareil, ni qui ait constaté d'aussi grands résultats, depuis la bataille de la Marne. « Sur tout le front entre Andechy et l'Oise, l'ennemi abandonne les positions puissamment et savamment fortifiées qu'il tenait depuis deux ans. » Voici que sonnent les premiers coups de l'heure de la délivrance et que vont se succéder, pressés, bien des noms chers et glorieux. Nos pointes d'avant-garde pénètrent dans Roye. Les Anglais enlèvent Bapaume, avancent avec rapidité sur les deux rives de la Somme, entrent dans les positions allemandes sur un front de vingt-cinq kilomètres, occupent six villages au Sud de la rivière, sept au Nord, parmi lesquels le Transloy, Achiet-le-Grand, Achiet-le-Petit, si longtemps et si ardemment disputés. Les nôtres, entre l'Avre et l'Oise, « progressent sérieusement; » nous reprenons tout le terrain entre nos anciennes lignes et la route de Roye à Noyon. Le dimanche 18, de l'Avre à l'Aisne, et non plus seulement entre l'Avre et l'Oise, nous avançons toujours, mais maintenant sur un front de plus de soixante kilomètres : en une semaine, la progression est devenue quasi géométrique : cinq kilomètres, puis six, puis vingt, puis vingt-cinq, puis soixante. Notre cavalerie entre dans Nesle, qu'elle trouve désolé. Au Nord-Est de Lassigny, nous piquons dans la direction de Ham, de plus de vingt kilomètres en profondeur. Par la vallée de l'Oise, notre cavalerie et nos détachemens légers se glissent jusqu'à

Noyon, où les Allemands n'étaient déjà plus. Entre l'Oise et Soissons, nous brisons la première ligne allemande; nous délivrons dans cette région plusieurs villages, nous prenons pied sur le plateau au Nord de la ville, et nous nous emparons de Crouy. Les Anglais, entrés avec nous dans Nesle, ce qui montre combien la liaison est solide, occupent Chaulnes et Péronne. Leur avance atteint en profondeur seize kilomètres, sur certains points, du Sud de Chaulnes en remontant jusqu'aux environs d'Arras. Plus de soixante villages ont, dès lors, été libérés par eux. Nos soldats, le 19, dépassent Nesle et touchent la voie ferrée qui va vers Ham; au Nord de Noyon, ils enlèvent Guiscard; nos patrouilles s'élancent sur la route de Saint-Quentin. A l'Est de l'Oise, nous pénétrons dans la deuxième position allemande; et c'est encore une centaine de villages libérés par nous-mêmes.

Nous ne nous en contentons pas. Nous dépassons Ham, sur la Somme, et Chauny sur l'Oise, tenant, entre ces deux villes, un grand nombre de localités qui les relient pour ainsi dire l'une à l'autre. Au Nord de Ham, dans la direction de Saint-Quentin, notre avance a atteint trente-cinq kilomètres en profondeur. Au Sud de Chauny, nous jalonnons la ligne de l'Ailette. Soissons est entièrement dégagé. Au Nord-Est de Crouy, nous avançons sur la route de Maubeuge. Vingt nouveaux bourgs ou villages sont délivrés. Comme par une émulation généreuse, les Anglais poussent leur avance sur une profondeur de 3 à 12 kilomètres, en délivrant quarante de plus. Mais, le mardi 20, il fait mauvais temps; dans le pays ravagé par une fureur barbare, il ne reste point trace de chemins; ce ne sont que mares et fondrières; on avance moins et même peu; pourtant le contact est maintenu. Ce même jour 20 mars, notre cavalerie est près de Roupy, à sept kilomètres de Saint-Quentin, par la route de Ham. Au Nord-Est de Chauny, nous occupons l'importante gare de Tergnier (ligne de Bruxelles) et franchissons un obstacle difficile, le canal de Saint-Quentin, cependant que les Anglais, au Sud d'Arras, reprennent, par surcroît, quatorze villages. Le 21, nous avançons à l'Est de Ham, sur la route de Saint-Quentin, ainsi qu'au Nord et au Nord-Est de Soissons, à droite et à gauche de la route de Laon, et c'est par nous qu'une dizaine de villages sont repris. Nous tenons toujours le contact avec l'ennemi, entre Roupy et Saint-Quentin, à moins de sept kilomètres de la ville; nos patrouilles traversent Dallon, qui en est à trois kilomètres. A l'Est de Ham, nous forçons le passage du canal de la Somme, et nous en dégageons les rives. Mais il semble qu'à présent, et sur le canal Crozat comme sur l'Ailette,

les Allemands veuillent faire tête. Ils recommencent à opposer une résistance, même une « vive résistance. » Néanmoins nous progressons lentement au Nord de Tergnier, et plus rapidement, « sérieusement, » au Nord de Soissons. Nous sommes, le 22, à Artemps, le 23, à Grand-Seraucourt ; nous approchons, le 24 et le 25, de Saint-Quentin et de La Fère. L'ennemi tente plus que de résister, il contre-attaque. Les dépêches officielles recommencent à dire : « la bataille. »

Tel est, pour le moment, fidèle, quoique tout sec, le tableau de la situation, qui ne pouvait être exactement tracé qu'en combinant les données de la carte et du calendrier, et que nous n'avons pas voulu, qu'il ne fallait pas charger en couleur. Mais quel spectacle dans la réalité ! La double centaine de villages que, les Anglais et nous, nous avons délivrés, sont-ce bien des villages ? Étaient-ce des hommes qui les habitaient, et sont-ce vraiment des hommes qui, les derniers, s'y sont terrés ? Devant cette misère, le style du communiqué, d'ordinaire impassible, s'émeut : « Partout, sur notre passage, nous avons pu constater les preuves d'un vandalisme systématique ; les destructions accomplies par l'ennemi n'ont la plupart du temps aucune utilité militaire. Cet après-midi même, nos aviateurs ont signalé que les ruines historiques du château de Coucy avaient été détruites par une explosion. » Les ruines elles-mêmes ! *Etiam periere ruinæ.* Nous retrouvons, avec son odeur forte, le mélange de grossièreté et de pédanterie qui sont le fond de l'âme allemande et de l'esprit allemand. Ce n'est pas assez de meurtrir la France vivante : comme à Louvain, comme à Reims, on se donne la joie perverse de blesser, en outre, et, si l'on le pouvait, d'humilier un illustre passé, qui n'est point un passé allemand, auprès duquel le passé allemand fait une basse et vulgaire figure de parvenu. Cette rage qui s'exerce contre les choses et qui se targue de faire souffrir même la terre et les pierres de chez nous, qui rase les vergers, scie les arbres des routes et empoisonne les puits, cette même rage s'aiguise et s'exaspère contre les personnes. Quand le communiqué a dit : « La plupart des villages en avant de nos lignes dans la région de Saint-Quentin sont en flammes, » ou : « La plupart des villages conquis sur le plateau de Soissons sont détruits, » il ajoute : « En évacuant Noyon, l'ennemi a emmené de force cinquante jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans. » C'est d'une autre source que nous l'apprenons, mais on nous assure que, de Nesle, et des environs, non plus cinquante, mais cent soixante-quatre femmes ou jeunes filles, ont été aussi odieusement emmenées. Il y a bientôt un an que le gouverne-

ment de la République française, par une protestation solennelle, qu'il vient de renouveler, dénonça à la conscience de l'univers civilisé des faits du même genre, et de la même qualité, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Et, depuis un an, nous écoutons. Nous attendons que s'élève la voix qui peut parler aux peuples de leurs devoirs, juger les nations suivant leurs œuvres, et appeler les rois au tribunal de la divinité.

Les Allemands reculent à la mode des Huns, mais ils reculent, voilà le fait; le reste est une explication, une série d'explications confuses, compliquées, contradictoires. « Notre repli est élastique, » écrivent à qui mieux mieux les journaux allemands, à qui il faut rendre cet hommage qu'ils ont commencé à l'écrire, l'été dernier, dès le début de la bataille de la Somme. « Notre Hindenburg sait ce qu'il fait, appuient les critiques militaires, et s'il est seul à le savoir, si personne ne le comprend ou ne le devine, c'est précisément la marque du génie, dont les conceptions sont inaccessibles à la simple intelligence. » Nous, du point de vue français, méfions-nous, mais ne faisons pas le jeu. Sans doute Hindenburg est un vieux routier qui a plus d'un tour dans son sac, mais le génie est un bien gros mot, même et peut-être surtout pour un si gros homme. Sans doute le maréchal a remporté dans les premiers mois de la guerre la victoire de Tannenberg, qui a d'un coup décidé de sa fortune. Mais il a été moins heureux en Pologne ou en Galicie ; et quant à la campagne de Roumanie, si c'est lui qui en a dressé le plan, c'est Mackensen et Falkenhayn qui l'ont exécuté. Il y aurait de l'excès à prétendre qu'il soit incapable d'avoir deux idées, et que celle qu'il a toujours eue l'obsède ou l'épuise : on sait pourtant que, spécialiste de la Prusse orientale et monomane des Lacs masuriques, il a les yeux constamment tournés de préférence vers la frontière russe. Notez de plus que son cerveau de *junker* et d'impérialiste doit, dans les circonstances présentes, travailler étrangement. Il a sous la main ses chemins de fer, ses bons chemins de fer aux dix lignes transversales Est-Ouest, dont il se flatte avec raison de jouer en maître. Logiquement, on serait fondé à chercher là-dessous le secret de ses desseins. Raccourcir autant qu'il le faudra le front occidental, pour y ramasser de quoi constituer une masse de manœuvre, une quinzaine de divisions, de Soissons à Arras, une vingtaine, si l'on coupe aussi la fameuse hernie de Saint-Mihiel, qui seraient ensuite transportées dans le secteur Nord du front oriental et reprendraient, sous une étoile qu'on suppose meilleure, à la faveur d'événemens que les augures déclarent pro-

pices, la marche contre Petrograd, où l'on décrocherait la paix. Ou bien, autre hypothèse qui n'a rien non plus de déraisonnable, se servir de tout ou partie de ces quinze à vingt divisions rendues disponibles pour encadrer, pour épauler la nouvelle offensive autrichienne prête à se déclencher du Trentin, sous la conduite du maréchal Conrad de Hœtzendorff. Ou bien, enfin, s'en faire comme un bélier, pour venir brusquement battre en un point choisi le front anglais ou le front français ; avec l'obstination têtue, la puissance de répétition allemande, se détourner et s'éloigner de Paris, pour se retourner et essayer de se rapprocher de Calais et de Dunkerque. Nous ne savons pas, et, puisqu'on nous dit que seul Hindenburg sait, veut et fait, nous verrons. Mais il y a cependant des choses que nous savons, ou n'ignorons pas tout à fait. Nous savons ce qu'il y a de troupes allemandes en Belgique, soit sur l'Yser, soit à l'intérieur, soit à la frontière hollandaise. Fort habilement, le grand état-major impérial s'est ingénié à allumer notre curiosité par de demi-descriptions de la « nouvelle ligne de Hindenburg » où l'on mettait tout juste assez de lumière pour nous piquer à percer l'ombre. Tant qu'elle était enveloppée, c'était un mystère, une énigme, et lorsqu'elle se découvrirait, ce serait une révélation, ce serait plus, ce serait une révolution dans l'art de la guerre. Articles, chroniques, radiotélégrammes la célébraient, en langage sibyllin, dans l'Empire et chez les neutres; mais, tout en nous en menaçant, on nous interdisait de la connaître. Eh bien! que le grand état-major soit satisfait; nous ne la connaissons pas plus qu'on ne connaît un paysage dont on a la photographie sur sa table. Et si, par hasard, il n'y avait point de « nouvelle ligne Hindenburg, » mais plutôt de nouvelles « positions » préparées pour une bataille, si réellement il s'agissait de revenir à la guerre de mouvement, si l'on avait médité de nous reprendre une seconde fois au piège de Charleroi, ou de nous tendre un traquenard analogue, on aurait tout de même quelque peine à nous y faire tomber. Après quoi, que toute l'armée allemande, avec la grâce qui la caractérise, et au pas de parade en arrière, exécute un repli élastique, nous n'y voyons pour nous qu'un avantage, et nous le marquons aujourd'hui, sans nous endormir, mais sans nous effrayer de demain.

Ce repli élastique a déjà ramené l'abominable invasion de la ligne Arras-Bapaume Péronne-Noyon, sur la ligne Lille-Douai-Cambrai-Saint-Quentin ; dans quelques heures peut-être, il l'aura rejetée beaucoup plus à l'Est, car les gazettes d'outre-Rhin nous avertissent, et

avertissent d'abord leur public qui s'étonne un peu, si patient qu'il soit par nature, tradition et habitude, que le mouvement de retraite n'est nullement terminé, que l'on n'est pas au bout de la stratégie de Hindenburg. Tant mieux, réjouissons-nous-en. Ce sera encore autant de gagné. Si, au bout de cette stratégie, il doit y avoir une bataille, mieux vaut pour nous qu'elle se livre plus loin de la capitale, plus près de la frontière. Et si, comme certains déménagemens, auxquels on ne se serait guère attendu, pourraient le donner à penser (mais il convient d'être prudent), l'armée allemande se repliait élastiquement jusqu'au Rhin, sans que nos pertes eussent été sensibles, jamais nous n'aurions tant loué le génie du chef et l'assouplissement du soldat. Notre retraite, conclut la presse officieuse, en forçant la note, est par elle-même une grande victoire, dont l'Empereur a fait à Hindenburg son compliment. Qui sait? C'est peut-être vrai. Il est peut-être vrai que, pour les Allemands, ce soit maintenant une grande victoire que de pouvoir retourner en Allemagne: pour l'amour de Dieu, même du leur, qu'ils ne la laissent pas inachevée!

En somme, au trente-deuxième mois de la guerre, la situation militaire de l'Entente est bonne, sinon excellente. La prise de Bagdad par les troupes anglo-indiennes du général sir Stanley Maude, leur avance sur Mossoul, visé d'autre part par les troupes russes débouchant de Hamadan et de Kermanchah, ont fait ou font plus que de réparer le premier échec de Kout-el-Amara, et même plus que de désarticuler l'empire ottoman dont elles brisent l'épine dorsale; elles font s'écrouler le palais féerique du rêve allemand, et coupent, avant qu'elle ait été construite, la légendaire ligne Berlin-Bagdad, insolemment prolongée en Anvers-Bagdad. L'armée de Salonique, elle aussi, s'affermit, se consolide, et l'armée d'Égypte s'assure, voit plus largement autour d'elle. C'est la situation politique, non point entre elles, mais en chacune d'elles, c'est la politique intérieure qui reste le point faible, le muscle flasque des Puissances de l'Entente. La Grande-Bretagne a la question irlandaise. Au Parlement italien, les socialistes, neutralistes ou pacifistes à outrance, n'ont pas renoncé à leurs intrigues. En France, nous avons eu une crise ministérielle. Bien que nous nous soyons imposé comme règle de négliger pendant la guerre ces sortes de sujets, nous ne pouvons pas nous taire absolument sur la raison au moins prochaine et apparente de celle-ci. Elle a été déterminée par une phrase prononcée, ou plutôt lue, ce que les puristes ont jugé singulièrement aggravant, par le ministre de la Guerre, M. le général Lyautey, à la suite du Comité secret de la

Chambre sur l'aviation. Ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de l'entendre, et qui se sont bornés à la lire à leur tour, ont le droit d'être surpris qu'elle ait pu non seulement faire un tel bruit, mais produire un tel effet. Faut-il en parler en toute franchise? A l'examiner comme il convient, comme un texte d'histoire, elle était peut-être inutile, mais elle était inoffensive. M. le général Lyautey y exprimait sans la moindre violence ni volonté d'agression la crainte que de pareils débats, même en Comité secret, eussent leurs inconvéniens, leurs risques ou leurs périls. Mais les Assemblées sont, elles aussi, des champs de bataille aménagés, tendus de fils de fer barbelés, semés de mines et de fougasses. Il est facile, le sol étant toujours saturé de poudre, d'y provoquer une explosion. M. le général Lyautey, heureusement pour lui et pour nous, n'avait pratiqué jusqu'ici que d'autres champs d'activité, où il a rendu au pays d'incomparables et d'inoubliables services. Accoutumé à d'autres besognes, à d'autres mœurs, et à d'autres méthodes, il s'est trompé sur le milieu. Il n'a pas été assez prévenu, en l'espèce, contre ce que Bentham appelait le « sophisme des fausses indignations. » Il est parti là-dessus, et c'est pitié. On ne peut que le déplorer, lorsqu'on songe qu'avec sa vue claire des choses, son sens de l'ordre, son don de commandement, son prestige, il avait déjà tant fait, il aurait fait bien plus encore. Le parlementarisme, qu'il n'a pas voulu attaquer, a cru, ou feint de croire nécessaire de se défendre; comme s'il ne comprenait pas qu'il n'a d'ennemi que lui-même, ses déformations, ses excès, ses abus. Mais le départ d'un des ministres ouvrait la brèche dans le ministère : peu à peu le Cabinet Briand, et M. Briand en personne, ont été portés à se retirer.

Au jour où il s'en va, il ne faudrait pas, en lui marchandant l'éloge, lui refuser la justice. Pendant quinze mois, qui pourraient compter triple, M. Aristide Briand, comme président du Conseil, a incarné, au dedans et au dehors, la France en guerre. Ses qualités, autant que ses défauts, ne lui eussent, en aucun cas, permis de n'avoir ni amis ni adversaires. Ce n'est pas une personnalité indifférente. Il n'en a pas paru depuis longtemps, dans le monde politique, de plus séduisante, de plus originale, et qui soit pour le psychologue plus intéressante à regarder vivre. Rien ne manque à M. Briand de ce qui ne s'acquiert pas; et tout ce qui lui manque, il lui aurait été aisé de l'acquérir. Il a reçu en abondance les dons naturels les plus riches. Nul ne pense à lui contester ni l'éloquence, ni le sens tactile des assemblées, ni l'adresse à les manier, ni la lucidité ou la plasticité de

l'intelligence, et ce qu'on a nommé chez un autre, à une autre époque, « une chance verdoyante. » Mais la chance, a supposer qu'elle soit seule, quand elle persiste ou se renouvelle à ce point, est presque une vertu, car on n'est jamais constamment ni complètement heureux sans l'avoir un peu mérité. L'homme d'État français qui unit au plus grand talent et au plus vaste savoir la plus longue expérience, M. Alexandre Ribot, a été chargé de recueillir et de partager la succession. Il a eu le double mérite de réussir, et de réussir vite, en vingt-quatre heures. Les remplaçans, pris en partie à l'opposition de la veille, — et c'eût été le jeu classique, si le Cabinet Briand eût sûrement perdu la majorité, ce que ses partisans contestent, — ne se sont pas dérobés. A la première rencontre, sur sa déclaration, le ministère Ribot a groupé 440 voix, et ne s'est heurté mollement qu'à une quarantaine d'abstentions, et une centaine d'absences qui se prolongeront plus ou moins. La déclaration elle-même inviterait à des réserves, en ce qui touche par exemple les garanties de la future paix et la bien plus future encore « société des nations. » Nous sommes parfaitement résolus à ne point laisser, le moment venu, sacrifier à une idéologie nuageuse les leçons, les conditions et les principes d'une politique sagement et honnêtement réaliste. Nous entendons n'opérer alors que conformément au manuel d'une politique française positive. En attendant, qu'y a-t-il de changé? Il y a d'autres ministres, un autre ministère. Y a-t-il un gouvernement? Pour qu'il y en eût un, il faudrait qu'eût été nettement répudiée la maxime d'État, trop commode, du « n'importe qui, n'importe où. » Mais n'exagérons rien, espérons, et répétons-nous que, si les hommes conduisent les petits événemens, les grands événemens les conduisent. La France a le cœur et la tête aux armées : les Allemands ne sont tout de même plus à Noyon.

Tandis que se faisait chez nous ce changement superficiel, il s'opérait, en Russie, un bouleversement profond. Nous écrivions à cette place, le 1er février : « La Russie évolue très vite, si rien ne traverse son chemin, vers un césarisme de type classique, c'est-à-dire sollicité par la démagogie, sous le couvert de formes et de formules parlementaires. » Et nous remarquions : « Qu'est-ce en somme que la Russie? Hier, une autocratie-aristocratie-bureaucratie; aujourd'hui, une autocratie-bureaucratie-démocratie; demain, une autocratie-démocratie. » L'accouplement pouvait surprendre, bien que, théoriquement, les deux régimes ne soient pas inconciliables, et que, historiquement, ils se soient parfois conciliés. Mais, des deux termes de la

définition, il y en a un qui est déjà périmé, et c'est celui qu'on aurait cru, que quelques-uns croyaient inébranlable. La Révolution a tout à coup traversé le chemin, et, suivant sa pente, marché beaucoup plus vite que l'évolution. Nous n'entreprendrons point d'en faire le récit, qui serait nécessairement par trop incertain et par trop incomplet. Celui que les journaux en ont donné, comme ils l'ont pu, est plein d'obscurités et de lacunes, non pas même sur les causes, ce qui se conçoit, parce que c'est affaire d'opinion et matière livrée aux disputes des hommes, mais sur les faits eux-mêmes et sur leur enchaînement. « Un si grand intervalle, et que les circonstances font si difficile à combler, écrivions-nous encore, tire un voile et met du noir entre la Russie et nous. » Ce qui s'est passé depuis lors ne pouvait qu'épaissir les ténèbres. Commentant le rescrit du Tsar au prince Nicolas Galitzine, qui venait de prendre la présidence du Conseil, nous estimions possible d'en conclure, « si nous en avions le texte exact, » — ce « si » marquait clairement un doute, — que toutes les forces de la Russie devaient être, et allaient être, tendues et comme bandées vers la victoire. « Telle est la volonté commune de l'Empereur, du Conseil de l'Empire et de la Douma ; là et ainsi se frappent et s'allient, sous le terrible marteau de la guerre, l'autocratie et la démocratie ; et qu'elles cherchent d'un commun accord leur fusion dans la victoire, en en voulant les conditions, c'est l'essentiel. » Mais, si la volonté était commune, elle n'était sans doute pas égale, et par suite le commun accord ne pouvait être que fragile : le marteau de la guerre a rebondi et écrasé ce qui lui résistait.

Il semble que la révolution ait eu, à son début, trois ou quatre facteurs ou agens principaux : la Douma, l'union des *zemstvos* (qui sont des assemblées locales, correspondant tant bien que mal à nos conseils généraux ou d'arrondissement) et des municipalités, les associations ouvrières, l'armée enfin, ou du moins certains élémens militaires. Ce début, on peut le faire remonter à la séance de la Douma qui contraignit Nicolas II à renvoyer M. Sturmer. Les choses ne firent que s'aigrir durant le court ministère de M. Trépoff, et par la prorogation des séances de l'assemblée, qui refusa de se séparer, sous le dernier président du Conseil, le prince Galitzine. Le maintien de M. Protopopoff au ministère de l'Intérieur, l'accroissement de faveur que la Cour lui marquait, d'autres choix encore ou d'autres rappels, furent regardés comme un défi. Entre les *zemstvos* et les municipalités, d'une part, et, de l'autre, le gouvernement ou l'administration, — disons : la bureaucratie, car la bureaucratie détenait à la fois

l'administration et le gouvernement, — s'était exacerbé le conflit ancien. Les associations ouvrières s'agitaient, étant le plus souvent inquiètes, pour toute espèce de motifs, économiques et politiques, locaux et sociaux, nationaux et internationaux, de doctrine et de tarifs. Dans l'armée, les malheurs de l'année 1915, couverts ou effacés seulement à demi par le succès encore interrompu de l'offensive de Broussiloff, le nouveau malheur de la Dobroudja, des fautes trop évidentes, des défaillances notoires ou scandaleuses, de pires faiblesses peut-être, avaient suscité et entretenaient un mécontentement d'autant plus dangereux qu'il s'était longtemps comprimé. La haute aristocratie, les cercles mêmes de la Cour, et même la famille impériale, vivaient fiévreusement, respiraient mal dans l'atmosphère des palais assiégés par les menées allemandes. A la lumière des événemens, le meurtre de Raspoutine revêt son véritable caractère : on l'avait pris pour une exécution ; en réalité, c'était un signal.

L'opposition de la Douma, quoique ardente, violente, opiniâtre, était restée parlementaire, légale, constitutionnelle. Il y avait bien eu des cris, des injures, et des voies de fait, à l'occasion, mais toutes les Chambres du monde ont pu de temps à autre s'emporter à de semblables extrémités. Les *municipalités* et les *zemstvos* combattaient la bureaucratie, dans le domaine mixte, pour les deux partis, de l'administration et de la direction des œuvres auxiliaires de la guerre. Mais, dès le moment où intervinrent les associations ouvrières, avec l'intransigeance de leurs principes, l'âpreté de leurs revendications, la brutalité de leurs moyens, la Douma se vit débordée. Elle fut entraînée lorsqu'elle reçut une délégation de la garnison de Pétrograd. Nous avons appris, bribe par bribe, la défection des régimens de la Garde, et, à leur tête, de ce régiment Préobrajensky, dont Pierre-le-Grand avait voulu se faire comme une milice de janissaires plus sûrs, en lui donnant pour noyau une compagnie formée de cinquante de ses « jeunes domestiques, » et pour cadre un corps d'officiers choisis parmi les fils de ses boïards ; la proclamation d'un gouvernement provisoire ; l'adhésion des grands-ducs à ce gouvernement ; l'abdication de l'Empereur ; son arrestation et la reclusion de l'Impératrice ; le transfert de la Douma au Palais d'Hiver, et l'installation au palais de Tauride d'une Commission de seize cents membres, sorte de réunion publique composée de représentans des associations ouvrières et de soldats élus par leurs camarades. C'est ici que se fait le saut dans l'inconnu.

En ce déroulement rapide d'incidens et d'à-coups qu'est toujours

une révolution, il y eut une minute où l'avenir eût pu être fixé : c'est quand le Tsar eut fait connaître qu'il désignait comme son héritier et successeur non son fils, mais son frère, le grand-duc Michel. L'Empereur désigné, rompant avec l'antique autocratie, eût pu, lui, pour un temps, accepter la couronne des mains de Nicolas II, former avec le ministère provisoire un pouvoir monarchique, mais constitutionnel, également provisoire, et réserver, dans le plus bref délai, la sanction ou l'investiture populaire, puisqu'il voulait tenir du peuple sa souveraineté. C'était alors 1830 ; la substitution de la branche cadette à la branche aînée : la révolution était arrêtée, et l'aventure limitée au plus près. Le grand-duc Michel ne s'est pas résolu, ou il n'a pas pu ; lui-même peut-être s'est senti débordé. Et le fleuve coule, sans qu'on en aperçoive les rives. C'est 1848, par la candeur des sentimens et par la droiture des intentions. C'est 1789 par la générosité, la foi, l'élan, l'enthousiasme : on parle d'une Constituante et de la République. C'est 1792 par la flamme du patriotisme : on ramène le Tsar de Pskoff. Nous en sommes et nous souhaitons en demeurer là, dans nos souvenirs.

Mais une révolution est une révolution, jusqu'à ce qu'elle se rassoie en une organisation. Avant qu'une hiérarchie, ou, si le mot a vieilli, qu'un ordre se soit reconstitué, il serait téméraire de se montrer trop optimiste, surtout il serait naïf de s'imaginer que c'est une opération de quatre jours. En quatre jours, on ne fait point d'une autocratie une démocratie, ni d'un État oriental un État occidental. Il est vrai que la Révolution russe de mars 1917 n'est que la reproduction, trait pour trait, mais cette fois pleinement réussie, de la révolution russe de décembre 1905, et qu'entre les deux, la reprise n'avait pas cessé d'être préparée dans le plus petit détail. Il est vrai aussi qu'il y a la guerre. L'entrée de la Russie dans le système des États modernes, constitutionnels et représentatifs, est certainement un fait dont on ne doit pas méconnaître la valeur ; il enlève à l'hypocrisie de la social-démocratie allemande le plus perfide et le plus spécieux de ses argumens : il range, sans contestation sur ses titres, la nation russe parmi les défenseurs autorisés de la liberté et du droit. Mais, justement parce qu'il y a la guerre, nous mesurerons la force bienfaisante de la révolution de Pétrograd à l'augmentation de force militaire que l'Entente en retirera, et en intensité d'effort, et en durée. Les gouvernemens alliés, le nôtre, un des premiers, et le gouvernement britannique, se sont empressés d'adresser au gouvernement provisoire, présidé par le prince Lvoff, leurs vœux et leurs félicita-

tions. Le geste a été prompt, et devait l'être; mais il eût un peu manqué d'élégance, s'il n'eût été accompagné d'un éclatant hommage à la loyauté scrupuleuse avec laquelle l'Empereur déchu a, pendant tout son règne, gardé et observé l'alliance, malgré toutes les offres de paix séparée, et au milieu de combats intérieurs qui doublent encore envers lui notre dette de reconnaissance. Cet hommage lui a été dignement et noblement rendu; mais notre dette n'est pas payée. Nous n'en sommes pas quittes avec un salut. Si sa captivité devait être un signe, comme d'autres le furent en d'autres temps de révolution, les gouvernemens de l'Entente sont avertis. Ils se doivent à eux-mêmes, plus encore qu'ils ne doivent à celui qui fut Nicolas II, de veiller à ce que sa personne et son foyer soient respectés.

De grands événemens, avons-nous dit, et qui se chargent de conduire les hommes : si nombreux, si serrés, si pressans, si extraordinaires aussi, que chacun d'eux attire l'attention, sans qu'aucun doive l'absorber. Le regard s'attache à la Russie, sans se détacher du front français, du front italien, de la Macédoine, de la Mésopotamie, des États-Unis, de la Chine. Une partie énorme est en train de se lier à Washington, non moins considérable que celles qui se jouent à Pétrograd, à Bagdad ou à Saint-Quentin. La fatalité mûrit. Un cinquième navire américain a été torpillé traîtreusement; des biens « américains » ont été perdus, des « vies américaines » ont été sacrifiées. Le cas de légitime défense est posé, il est tranché. Il n'y a plus de débat que sur le caractère et sur les limites de l'intervention. Fera-t-on, en s'y joignant, la guerre européenne, une guerre universelle? Ou fera-t-on seulement comme une guerre de Monroe, une guerre américaine? Mais, sur la décision même et sur l'acte prochain, point de dissentiment, point d'hésitation. Le Congrès va se réunir le 2 avril. Il n'aura même pas à décréter l'état de guerre. Il n'aura qu'à le constater.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant.

RENÉ DOUMIC.

SOLITUDES[1]

PREMIÈRE PARTIE

J'ai rencontré jadis, sur les bords du Léman, un homme qui me parut alors plus original que sage.

En ce temps-là déjà, le va-et-vient de touristes internationaux attirés par les charmes combinés d'une nature frelatée et de caravansérails de tous styles, troublait outre mesure le charmant paysage devant lequel nous causions. La nuit, les lumières de la rive continuaient la fête, donnant à l'horizon l'aspect d'un bal public. Pas une minute on n'oubliait donc que ce fût là un lieu de divertissemens cosmopolites, et l'idée qu'on pût y chercher la solitude ne m'était jamais venue. Cependant l'homme dont je parle n'y séjournait qu'à cette fin.

Comme je m'étonnais, un jour, d'une prétention aussi singulière :

— C'est, me dit-il, que vous ignorez au juste ce qu'est la solitude. Elle ne dépend pas de l'extérieur : c'est une chose *du dedans*.

Voyant ensuite que je ne saisissais pas très bien, du bout de sa canne il traça un cercle autour de lui :

— Regardez, poursuivit-il, cette ligne est un symbole. Nous sommes assis sur le même banc ; je parle, vous écoutez ; mais elle nous sépare et vous êtes plus loin de moi que la plus lointaine des planètes. C'est cela, la solitude !

(1) *Copyright by* Édouard Estaunié, 1917.

Avait-il tort ou raison ? Que de fois, depuis lors, et devenu seul à mon tour, me le suis-je demandé ! Aujourd'hui encore, cloîtré dans une autre chambre d'hôtel, ayant devant moi, non plus le décor fêtard de Montreux, mais l'austère silhouette du Pelvoux, je me pose la même interrogation et ne sais que répondre.

Il y a mille manières d'être seul : il n'est pas sûr non plus qu'on cesse jamais de l'être. On peut étouffer de solitude dans une maison déserte et auprès d'une femme aimée. Le silence n'est pas plus angoissant que le bruit, pour qui a connu le vide profond laissé par un départ. Et, à y bien regarder, l'homme qui chemine dans la vie, avec ou sans compagnon, est-il si différent de l'homme qui meurt, c'est-à-dire irrémédiablement seul ?

J'ai grand'peur que la solitude ne soit comme les phénomènes essentiels à l'existence : on la connaît mal précisément parce qu'elle est toujours présente. De même, combien de temps a-t-il fallu pour songer au rôle de l'air et tenter son analyse ?

Mais qu'importe de bien ou mal définir un mal qu'on ne peut guérir ? Il n'existe pas d'être vivant qui, à une heure ou une autre, n'ait souffert désespérément d'être solitaire : voilà le fait.

Il n'existe pas non plus de souffrance aussi impénétrable. Plus elle écrase l'âme, mieux on se tait, et c'est pourquoi, en matière de solitude, faute d'entendre la plainte de nos pareils, nous estimons toujours notre cas exceptionnel.

A de rares intervalles, il m'est arrivé de percevoir l'écho de désespoirs humains. Aussi avant que j'aie pu creuser les faits, la solitude était chaque fois à la racine. Je dis : aussi avant que j'aie pu creuser les faits ; car, en pareille matière, il est rare qu'on aille bien loin. Très vite, l'indiscret qui regarde se heurte à de l'inexprimé. Entre les autres et lui tombe un rideau derrière lequel la tragédie se passe, mais dont l'étoffe lourde ne permet pas de voir : tout au plus laisse-t-elle passer les cris.

Telles quelles, il m'a paru que mes observations pouvaient avoir un intérêt. Les récits qui vont suivre les contiennent, n'ayant pour lien que leur douleur de pareille origine.

Après les avoir lus, sans doute concevra-t-on que la solitude crée des souffrances d'autant plus dignes de pitié qu'aucune pitié ne peut les atteindre. Mais toutes ne sont-elles pas ainsi ? et, dès que le patient n'est plus nous-même, quelles souffrances vons-nous jamais comprises vraiment ?

A l'heure où j'écris ces lignes, j'aperçois, depuis ma fenêtre, un alpiniste et des guides qui s'apprêtent à escalader la Meije. Pauvres gens! Quand ils seront parvenus là-haut, en dépit de tant d'efforts, ils ne connaîtront de la merveille qu'un sentier périlleux. Ils auront risqué leur vie pour n'apercevoir, en fin de compte, que d'autres cimes et une ceinture d'abîmes empêchant d'y atteindre... A ceux qui prétendraient pénétrer complètement le secret d'un cœur humain, fût-il le plus proche, je dirais volontiers qu'autant vaut, comme ces grimpeurs, partir pour une Meije. A l'arrivée, l'unique récompense qui les attend est aussi la découverte de la ceinture d'abîmes les isolant de l'univers, cependant qu'au delà le mystère des âmes peuple l'espace, sans l'éclairer...

MADEMOISELLE GAUCHE

I

Ceci remonte au temps de ma jeunesse, quand je passais encore les vacances à Vézelay, chez mes grands-parens.

Tout le monde connaît, au moins de nom, ce village de Bourgogne, célèbre par son église. Ceint de vieux murs, il semble une frégate échouée sur un récif. Le toit colossal de la basilique dessine le pont; à l'avant, des châtaigniers centenaires dressent leurs mâts armés de voiles vertes; enfin, accrochées aux flancs, les petites fenêtres des maisons ouvrent, sur la campagne et par-dessus la bande noire des remparts, des milliers de sabords d'où l'on s'attend à voir jaillir l'éclair d'un coup de canon. L'ensemble est archaïque, grandiose et délicieux.

Chaque été, nous revenions dans la maison familiale. Celle-ci existe encore, avec sa tourelle et une porte en ogive. Elle continue de faire, comme autrefois, l'angle d'une petite place, à deux cents mètres de la basilique. Mlle Gauche, dont je désire raconter l'histoire, demeurait en face.

Qu'était au juste Mlle Gauche?

Si loin que j'aille dans mes souvenirs, je la revois brodant derrière sa fenêtre, au rez-de-chaussée, et je revois aussi, près d'elle, sa canne à pommeau noir dont le tapotis, chaque soir, traversant la rue, annonçait que Mlle Gauche, sa journée terminée, partait s'installer dans sa chambre.

Ce que je ne puis décrire comme je le souhaiterais, comme je les retrouve en ce moment, c'est l'extraordinaire expression de Mlle Gauche, son air de grande dame, malgré le bonnet blanc, et de petite fille, malgré la gravité : c'est surtout son teint de lait, un teint délicat et pâle, qui suggérait l'idée de la jeunesse, de la fleur, de l'immatériel, de l'éphémère... Mlle Gauche avait peut-être un visage de sainte; elle était peut-être belle; je ne le sais plus, tant les images que je me fais d'elle et que j'ai récoltées à chaque nouvel été se fondent dans ma mémoire; en revanche, quand je veux imaginer un être hors de la vie et à mi-chemin de l'irréel, j'aperçois aussitôt Mlle Gauche, avec ses joues blanches, brodant des choses blanches, et, pareilles à des ailes, deux brides blanches battant sur ses épaules.

Mlle Gauche, qui était infirme, ne sortait jamais, hormis un dimanche sur quatre pour assister à la messe. Ce jour-là, on la mettait sur un fauteuil et des hommes l'emportaient vers l'église, marchant à pas rythmés, mais sans effort : car elle devait être infiniment légère, aussi légère que les vierges dorées que l'on exhibe aux processions.

Mlle Gauche, enfin, était toujours vêtue de la même façon, avec une robe noire et un caraco noir, très étroit, qui soulignait sa maigreur extrême. Les dimanches de sortie, elle changeait seulement son bonnet tuyauté pour une coiffe également noire et ornée de dentelles, si bien que je n'ai jamais aperçu ses cheveux et que j'ignorerai toujours s'ils étaient blonds ou blancs.

Quel âge pouvait bien avoir Mlle Gauche? Elle me paraissait très vieille quand j'étais petit : plus tard, elle me parut très jeune et, sans doute, n'avait-elle jamais changé. J'imagine que lorsque l'être humain n'est plus ainsi qu'une âme aérienne et fluide, le corps ne s'use plus et demeure seulement pour la parade. Pour un peu, on s'attendrait à le voir s'envoler, comme un ballon, sous la poussée intérieure : il ne porte plus, il est porté.

Autour de Mlle Gauche, je n'ai jamais vu personne. Était-elle orpheline? Avait-elle des parens? Cachait-elle son infirmité dans un isolement voulu, ou bien l'avait-on délaissée? Autant de questions sans réponse pour moi. D'ailleurs, les enfans, — et j'en étais un en ce temps-là, — ne songent guère à ce genre de futilités. Il leur paraît naturel que les choses soient comme elles

sont. Ils ont la notion d'un ordre définitif et n'éprouvent pas le besoin de le justifier.

Telle m'était apparue Mlle Gauche jusqu'à la douzième année, telle je la retrouvai environ quinze ans plus tard, lorsque je revins, après la mort de ma grand'mère, pour fermer la maison. Mlle Gauche, brodant à sa fenêtre, n'avait pas plus changé que la façade de son logis, et je ne m'en étonnai pas, tant la figure vivante faisait partie du visage de pierre. Toutefois, ramenant des curiosités d'homme, j'eus, cette fois, le désir de les satisfaire, et, très sommairement, voici ce que j'appris.

Jusqu'à dix-sept ans, Mlle Gauche avait été pareille à la plupart des jeunes filles, c'est-à-dire vive, espiègle et même agréable à regarder. Elle sautait et marchait comme tout le monde. Elle était fille unique ; bien que ni très intelligente ni particulièrement jolie, à cause de cela peut-être, ses parens l'adoraient.

Mais, à dix-sept ans, Mlle Gauche était devenue souffrante : rien d'abord, des pâles couleurs, un peu de faiblesse, parfois des douleurs dans la moelle... Un beau jour, elle avait été obligée de ne plus sortir. Elle cessa de pouvoir se déplacer ailleurs que sur un sol parfaitement uni. Enfin, elle dut ne plus quitter son fauteuil. Elle avait, à ce moment, un peu plus de dix-huit ans, et c'était aux environs de 1850.

Alors, désespérés, et bien que leur aisance fût des plus modestes, les parens Gauche avaient fait venir des médecins célèbres, consulté des rebouteux, tâté du magnétisme, recouru aux neuvaines : Mlle Gauche restait toujours à la même place. Peu à peu, toutefois, elle prenait le teint de lis dont j'ai parlé, et l'air de chose lointaine qui ne devait plus la quitter. L'un après l'autre, ensuite, les parens Gauche étaient morts : Mlle Gauche continua de broder à sa place coutumière. Certains assuraient que, l'aisance ayant fondu au creuset de la médecine, elle avait dû recourir au viager. D'autres niaient qu'elle travaillât pour vivre. Peu importe, d'ailleurs ; puisque Mlle Gauche vivait, c'est qu'elle en avait trouvé le moyen. On ne lui connaissait point d'amis. Elle ne recevait de visites que du clergé et une fois l'an. Économie ou indifférence, elle n'était pas abonnée à *la Croix* ni même à *la Semaine religieuse;* hormis quelques prospectus, elle ne recevait jamais de courrier...

J'écoutai ces propos divers avec un mélange d'intérêt et de

déception. En somme, la réalité ajoutait peu à ce que j'avais imaginé. Il en est presque toujours ainsi et les perceurs de mystère en sont, le plus souvent, pour leurs frais.

J'ai dit que j'étais revenu à Vézelay pour fermer la maison. La vie moderne se prête mal, en effet, aux longs séjours à la campagne. Si j'étais résolu de conserver intact le décor où mes premières années avaient connu des heures de liberté unique, j'avais aussi la conviction qu'après une rapide mise en ordre, je le quitterais sans chance de retour avant longtemps.

Je comptais qu'un seul jour suffirait à mes affaires, mais je ne sais quelles difficultés imprévues survinrent et je dus me résigner à coucher une nuit dans un logis auquel tant de souvenirs donnaient un étrange parfum de mélancolie. Je m'installai, par suite, au jour tombant, dans la chambre du rez-de-chaussée et, semblable pour un soir à Mlle Gauche, presque vis-à-vis d'elle, je regardai la nuit descendre.

On n'imagine pas quelle tristesse s'exhale des lieux où des voix chères ont retenti et que la mort a rendus muets. J'étais encore très jeune, plein d'ambition et confiant dans la vie. Raison de plus pour sentir le contraste de mon ardeur agissante et d'un silence des choses qui marque, pour ainsi dire, le terme de tout effort humain. Aussi, ce soir-là, dans cette pièce qui puait le moisi et dont l'humidité collait aux moelles, dans cette absence de tout bruit telle que le passage d'un rare promeneur ne parvenait pas à l'effacer, j'eus bientôt envie de grelotter.

On était en juin ou à peu près. Volontiers j'aurais allumé du feu. Malheureusement, la cheminée était vide. Pas trace de bois dans la maison. Je n'avais aussi pour m'éclairer qu'une bougie achetée tout à l'heure chez l'épicier. D'ailleurs, sa lueur était à peu près inutile, car, à cette époque, les crépuscules ont des lenteurs d'agonie, et le jour mourant semble se débattre indéfiniment contre la nuit.

Soudain, je m'aperçus que la pendule ne marchait pas.

Aussitôt je me levai pour la remonter. Impossible de retrouver la clé. Du coup, la pensée que ceux qui l'avaient rangée étaient au cimetière, disparus à jamais, fit refluer dans ma bouche un goût de néant.

Je ne sais ce qui me prit ensuite, peut-être de la peur, peut-être un malaise dû à la fatigue. Tout s'était mis à tourner autour de moi. En même temps j'avais conscience de n'être

plus moi-même, mais une loque agitée par un vent déchaîné.

Je murmurai :

— Voilà bien une affaire : à défaut de la pendule, j'ai ma montre !

Le son de ma voix était aussi changé !

Alors, chancelant, je regagnai la fenêtre et, toujours vis-à-vis de Mlle Gauche, je m'assis de nouveau, résolu à ne plus penser.

Un long moment s'écoula. Après quoi, las de mon étrange panique, ou, qui sait? désireux d'un secours, je levai les yeux. Comme, à pareille heure, Mlle Gauche était le seul être vivant qu'on pût apercevoir, ce fut aussi sur elle que se posa naturellement mon regard. Seulement, cette fois, elle ne m'apparut plus à la manière habituelle. Tout d'un coup, parce que des circonstances particulières m'y conduisaient, je m'avisai d'une chose qui ne m'avait jamais encore frappé, et je songeai qu'elle aussi était seule.

Il faut remarquer tout de suite combien rarement on réalise la vie de ceux qu'on est accoutumé de voir dans une certaine position. Jusqu'à cette minute, j'avais bien été frappé par l'aspect de Mlle Gauche, son teint de lis et je ne sais quoi d'immatériel qui émanait d'elle : jamais je n'avais réfléchi à sa solitude. Or, non seulement aucun être ne l'avait entourée, mais elle devait même être impuissante à rien percevoir du présent!

Songez-y : n'ayant abandonné son fauteuil depuis 1850 que pour se faire porter à la basilique, Mlle Gauche n'avait aperçu de sa vie ni un automobile, ni une locomotive, ni un fil de télégraphe, ni une lampe électrique. Par rapport aux hommes de son temps, Mlle Gauche était dans la situation d'un Romain du siècle d'Auguste ressuscité dans Paris. Mlle Gauche, enfin, aurait mieux fait d'être morte, car les morts, au moins, n'entendent pas, tandis que les bruits extérieurs, persistant à l'atteindre, devaient lui rappeler son exclusion des vivans.

Devant ma découverte, j'éprouvai aussitôt un remords extraordinaire. Par quelle négligence coupable avais-je toujours dédaigné de rendre visite à Mlle Gauche et délaissé cette délaissée?

Aujourd'hui même, n'avais-je pas le plus naturel des prétextes pour revenir sur une conduite aussi absurde et ne devais-je pas lui annoncer la fermeture de ma maison?

Que ce fussent là mes raisons véritables ou que, plus sim-

plement, j'aie obéi au désir impérieux d'échapper à l'angoisse qui m'oppressait, toujours est-il que, sans hésiter plus, je me levai, pris mon chapeau et, traversant la rue, allai frapper à sa porte...

De ma visite, la seule que j'aie jamais faite à Mlle Gauche, j'ai conservé une impression unique qui suffirait à excuser mon récit.

J'arrivais, on l'a vu, bouleversé à la pensée d'une solitude exceptionnelle, désireux de témoigner, d'un seul coup et en bloc, tout l'arriéré d'intérêt que j'avais eu le tort de ne pas montrer auparavant. Je trouvai une femme d'une politesse parfaite qui, s'oubliant elle-même, affectait de ne s'enquérir que de moi et de mes projets. Il y avait, en vérité, un contraste choquant entre une telle sérénité, fruit de tant d'années solitaires, et mon émoi dû, tout compte fait, au seul trouble d'une soirée unique passée dans une maison déserte : enfin, étant parvenu à exprimer de mon mieux la sympathie que je souhaitais, j'eus la stupeur de m'entendre répondre :

— On n'est pas seul quand on a, comme moi, la prière et des souvenirs. Je ne cesse de prier ou de songer au passé. Cela suffit à me distraire.

Et ce fut Mlle Gauche, positivement, qui eut l'air de m'offrir sa compassion !

J'entends encore les phrases qui suivirent, je vois le sourire, combien apaisé, qui les ponctua :

— Quoi ! m'écriai-je, le temps vous paraît court et vous n'êtes jamais triste ?

— Jamais triste, ni gaie...

— Ignorant tout ce qui se passe au delà de votre croisée, et aussi ce qui émeut le cœur de la plupart des femmes, vous n'avez jamais été tentée de vous plaindre ?

— Non... un ciel gris est encore du ciel... Et puis, ne raffinons pas tant sur des choses qui, m'étant imposées, doivent avoir leur raison d'être. N'imaginez pas surtout que je n'éprouve aucun regret ! Par exemple, hier, j'ai rêvé que j'étais emportée dans une calèche. Nous descendions, bride abattue, la côte de Saint-Père ; l'air me fouettait la figure, et j'en étais grisée. Ce n'était, hélas ! qu'un rêve...

Elle poursuivit, baissant la voix :

— Je n'ai jamais pu, non plus, me commander un chapeau

chez une modiste convenable. J'aurais bien aimé pourtant avoir sur la tête quelque chose qui fût à la mode, quand je sors le dimanche... Vous le voyez, on n'est jamais tout à fait content, le sort m'a interdit la coquetterie et mes chevaux emballés appartiendront toujours à la chimère.

Mais déjà sa mélancolie s'envolait : elle reprit son sourire et conclut :

— Qui ne pardonnerait à pareille compagne? S'il est vrai que la chimère donne rarement ce qu'elle a promis, c'est qu'elle est trop fidèle et, ne nous quittant jamais, manque du loisir nécessaire pour l'aller chercher...

Tels furent, très exactement, les propos de cette femme, toute sa vie murée dans sa maison comme dans un caveau, sans autre distraction que d'attendre la mort. Une heure à peine de solitude, bien légère! avait suffi pour me glacer : Mlle Gauche, immobilisée sur un fauteuil depuis quarante ans, avait gardé son cœur du froid, et la vie lui semblait bonne. Réalisant la plus effroyable des *apparences* de solitude, à cause de cela peut-être, elle ignorait la solitude.

Lorsque je partis le lendemain, j'échangeai avec Mlle Gauche un salut d'adieu que, malgré ma résolution de ne plus revenir avant longtemps, je ne pus imaginer être le dernier. Ne faisait-elle point partie de Vézelay au même titre que les arbres de la terrasse, derrière la basilique, ou les lierres accrochés aux remparts? On saura plus loin quelle était mon erreur.

Après avoir tourné l'angle de la rue, je cessai de voir du même coup les fenêtres qui avaient éclairé mon enfance et celle qui, depuis tant d'années, servait d'observatoire à Mlle Gauche. Mon cœur eut un battement de regret involontaire. J'avais conscience de laisser derrière moi deux bonheurs exceptionnels, l'un fait de souvenirs désormais ensevelis, l'autre d'une nature si rare qu'à moins d'un miracle je n'en retrouverais plus de semblable. Ensuite je gagnai ma voiture, le cocher fit claquer son fouet, nous partîmes à grande allure.

II

Trois années s'écoulèrent. Fidèle à mes projets, je n'étais pas retourné à Vézelay et n'en avais aucune nouvelle. Puis, un jour, je fus avisé par le notaire que, de passage à Dijon, il

désirait m'entretenir d'une proposition de vente concernant la maison.

A l'heure fixée, le bonhomme Riquet se présenta chez moi, nanti d'offres que je refusai tout net et, l'affaire ainsi expédiée, je le retins à déjeuner.

Il y a deux types qui tendent à disparaître dans nos campagnes, le notaire et le médecin.

Riquet incarnait encore le premier : je veux dire qu'il y avait en lui du prêtre qui s'ignore. Son étude lui paraissait un sanctuaire, sa mission plus morale encore que matérielle. Avec cela, ayant dans la cervelle l'histoire entière de ses cliens, honnête avec un mélange de candeur et de rouerie, parfaitement discret et de bel appétit. Je l'appréciais infiniment.

Il va de soi qu'au cours du repas, n'ayant rien à traiter qui nous fût personnel, nous parlâmes du pays, ou plutôt des familles dont les archives reposaient à l'étude. Malheureusement, et si passionné que fût mon hôte pour son sujet, je n'y pouvais prêter qu'une attention distraite, car je connaissais à peine les héros en cause.

Nous en étions là quand, je ne me rappelle plus à quel propos, le nom de Mlle Gauche vint se jeter à la traverse. Du coup, j'interrompis le récit commencé :

— Au fait, parlez-moi de cette charmante fille : est-elle toujours à sa fenêtre ?

Le visage de Riquet prit une expression navrée :

— Comment ! Vous ne savez pas ?... Mais elle est morte depuis six mois !

— Que dites-vous ?

— Morte misérablement, et, qui pis est, mal remplacée !...

J'aperçus en même temps, dans les yeux de Riquet, une lueur d'hostilité qui me surprit. Le nouveau possesseur de la maison Gauche avait-il, par hasard, passé à l'étude rivale ? Désireux d'obtenir quelques détails, je poursuivis :

— Pauvre femme ! De la seule visite que je lui aie jamais faite, j'avais rapporté une leçon inoubliable. Non seulement elle était une résignée, mais elle se trouvait heureuse et le disait...

Voyant que Riquet ne pipait mot, j'insistai :

— Comment est arrivée sa fin ?

— Fort mal...

Et, cette fois, les lèvres de Riquet s'amincirent au point

qu'elles avaient l'air de mettre une barre sous les deux mots, pour mieux en souligner la sécheresse.

— Raison de plus pour m'expliquer au moins en gros...

Riquet leva la tête brusquement :

— Au fait, cela vaut la peine et, d'ailleurs, je n'ai pas promis de me taire. Voici l'histoire.

En février dernier, je reçus un billet de Mlle Gauche qui me priait de passer chez elle en toute urgence.

Vous savez ou vous ne savez pas que, de fondation, les Gauche étaient cliens de l'étude. S'ils ont fait beaucoup de bêtises, ce ne fut pas faute de leur crier casse-cou. Encore est-ce à moi, je m'en flatte, qu'après la mort des parens, Mlle Gauche dut de sortir d'une liquidation embrouillée en gardant de quoi vivre... Oh! rien du Pactole! Huit cents francs de rentes, placées en bonnes hypothèques et la maison intacte : avec cela, quand on a des goûts simples, une femme parvient parfaitement à s'en tirer. Mlle Gauche, qui avait du bon sens pour le reste de la famille, sut fort bien discerner à qui revenait le mérite de sa tranquillité. Sa reconnaissance se manifesta sous forme d'un blanc-seing me permettant de manœuvrer à ma guise. Je ne lui parlais plus jamais d'affaires, mais je l'avisais pour ordre des choses faites. Je fus donc étonné de sa convocation et supposai qu'il devait se passer quelque chose d'insolite.

Aussitôt mon déjeuner fini, je m'empressai de monter la rue, et tout essoufflé, — car mon cœur ne va plus depuis quelque temps, — je dis :

— Hé bien? Qu'arrive-t-il? Auriez-vous par hasard gagné un gros lot sans m'en prévenir?

Qu'un incident extraordinaire fût, en effet, survenu, cela seul l'aurait prouvé que Mlle Gauche n'était plus à sa fenêtre, mais se tenait près d'une table, ayant devant elle du papier, une écritoire et une lettre.

Quand elle se tourna vers moi, mon étonnement n'eut plus de bornes. A la place de l'air fané de plante d'appartement qui y régnait d'habitude, un bonheur violent s'était installé sur sa face amaigrie; il rayonnait dans les yeux, dans le port de tête, jusque dans la façon de s'accoter au dossier du fauteuil.

Je vous jure que c'était à se demander si elle n'avait pas été guérie subitement à la suite d'une neuvaine ou si elle était, au contraire, victime d'un délire momentané!

— Enfin, s'écria-t-elle, vous voici !

Puis, sans me laisser le loisir de répliquer que je croyais en somme n'avoir pas perdu de temps, elle me jette, à brûle-pourpoint :

— Vous qui connaissez bien la famille et qui avez eu en mains nos papiers, savez-vous qui était Claude Lavollée ?

Bon, voici qu'il s'agissait de généalogie ! J'avoue que je fus d'abord désarçonné et dus rassembler mes esprits.

— Lavollée ?... attendez donc... il me semble que je connais... A quel propos et où ai-je vu ce nom ?

Impatiente, Mlle Gauche souffla :

— Un cousin, paraît-il, du côté de mon père...

— Parfait ! cela me revient... Lavollée... créancier de la succession, assez piètre sire, d'ailleurs, et cousin par alliance. Il avait, en ce temps-là, un fils...

— Gabriel !

— Peu importe le prénom... mais que prétendez-vous faire avec ces gens-là ?

Mlle Gauche secoua les épaules :

— Tout est donc vrai !

Et me jetant la lettre qui était sur la table :

— Lisez !

Ce qu'était le factum, je regrette de ne pouvoir le dire comme il faudrait. Un chef-d'œuvre signé Gabriel Lavollée ! oui, un chef-d'œuvre, ni plus ni moins ! Le drôle, tout d'abord, en termes respectueux, racontait sa surprise à se découvrir parent de Mlle Gauche. Suivait un couplet sur la famille, le bonheur de ceux qui apprécient à sa valeur l'affection qu'on y peut trouver ; puis, un portrait plein de compassion de l'état de Mlle Gauche, tel que le bruit public le lui avait rapporté ; enfin, pour conclure, le neveu, — car simple parent au début, il devenait neveu aux approches de la signature, — donc le neveu demandait permission de venir embrasser sa tante et de passer quelques jours auprès d'elle. Le tout, je ne sais pourquoi, me parut puer l'aventurier d'une lieue. Ce n'était au surplus qu'une impression, et je n'aurais eu ni le pouvoir ni le droit de la justifier.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea Mlle Gauche, quand j'eus fini.

— Admirable ! répondis-je : mais pourquoi m'avez-vous dérangé ?

— Pourquoi ? s'écria-t-elle : il me semble que c'est tout clair : pour savoir s'il était sûr que j'eusse un neveu !

— Oh ! un neveu...

— Mettons un parent, qu'importe le degré !

Elle joignit les mains avec une expression de ravissement :

— Vrai ! je n'en suis pas à cela près !...

Je tentai de l'interrompre, mais elle me fit signe de la laisser parler :

— Non, Riquet, vous ne pouvez deviner quelle impression cela me produit. Depuis tant d'années je m'étais accoutumée à ne plus tenir au reste du monde, à n'écrire à personne parce que personne ne pouvait s'intéresser à moi !... Je me disais : « Quand on m'enterrera, il n'y aura que la domestique derrière mon cercueil. Je m'en irai seule, toute seule... » Tout à coup, j'apprends que ce n'est pas vrai. Quelqu'un me connaît, va m'aimer et, peut-être, me regrettera ! Cela, c'est une chose exquise, inexprimable. J'en aurais dansé de joie sans mes cannes...! Remarquez d'ailleurs combien je suis raisonnable. J'ai tenu à m'assurer que ce Gabriel n'inventait rien. Non pas que j'aie douté ! Avez-vous senti l'émotion de cette lettre ? On n'écrit pas ainsi quand on ment. Tout de même, je n'avais jamais entendu parler de ces Lavollée, probablement parce que mon père était brouillé avec eux... Aussitôt, j'ai songé à vous. Je pensais : « Riquet, lui, sera au courant ! » et je vous ai appelé. Merci !

Abasourdi, je subissais ce flot de paroles, moins frappé par leur sens que par la voix de Mlle Gauche. De même que le visage, elle avait changé, formant un contraste absurde avec le reste de la personne : une voix de dix-huit ans dans un coffre de soixante-quinze ! C'en devenait touchant et douloureux. Comment, devant une pareille joie, hasarder sans cruauté mes doutes concernant le mobile du sieur Gabriel ? Je me bornai à hocher la tête, quand elle eut terminé.

— Alors, vous comptez l'appeler auprès de vous ?

Elle haussa les épaules, paraissant ne rien comprendre à mon hésitation.

— Évidemment, c'est déjà fait !

— Avant même de m'entendre ?... Dans ce cas, à quoi mon témoignage pouvait-il vous servir ?

— A me prouver que mon cœur ne s'était pas trompé : cela n'est-il pas énorme ?

— Énorme, en effet, mais un peu risqué, répondis-je vexé.

Puis, m'étant levé, je lui présentai mes hommages et regagnai l'étude.

— Après tout, murmurai-je, c'est son affaire et je n'y puis rien.

Cinq ou six jours plus tard, j'appris que la maison de Mlle Gauche s'était enrichie d'un commensal. Le neveu ne s'était pas fait attendre ; il était accouru au premier signe.

Naturellement je ne jugeai pas utile, pendant ce séjour, de revoir Mlle Gauche. Je ne suis pas curieux de ma nature et me soucie moins encore de me mêler aux aventures que je désapprouve. Il y avait ainsi de grandes chances pour que je ne connusse jamais le nouveau venu quand, un matin, ce fut lui qui se présenta chez moi.

D'un coup d'œil je jugeai l'individu.

Imaginez un gamin, au regard perçant, les cheveux collés sur la peau, le nez en pointe, les tempes ouvertes comme pour recueillir le vent qui passe, enfin jouant du sourire, c'est-à-dire que ses lèvres minces avaient alternativement l'air de happer une proie et d'offrir des baisers. Avide et cajoleur, des manières de chat et des griffes de bandit : tout ce que la lettre promettait.

Il venait, soi-disant, pour me remercier de l'avoir recommandé auprès de sa tante, se répandit en protestations de reconnaissance au sujet de ma gestion des biens de la famille et, pour terminer, laissa entrevoir qu'il serait assez heureux d'en apprendre mieux le détail. Je ne compris rien à son invite, cela va de soi, et je le crus parti bredouille, quand j'appris qu'au contraire il s'en allait après besogne faite. N'avait-il pas aussi interrogé mon imbécile de clerc ? Prévoyant mon jeu, avant que d'entrer, il s'était déjà fait dire tout ce qu'il désirait connaître ou peu s'en faut : à savoir qu'il était seul héritier naturel et que Mlle Gauche n'avait jamais manifesté le désir de léguer sa fortune au curé, ni préparé de testament.

Quarante-huit heures après, il quittait Vézelay, rassuré sur le sort du magot et probablement las du rôle. Le même jour, également, je résolus de retourner chez Mlle Gauche.

Pourquoi une démarche que rien ne semblait exiger, — non, pas même le devoir professionnel ?... On est ainsi fait. La

pensée qu'une de mes clientes était victime de je ne sais quelle escroquerie à la tendresse et que moi, le conseiller légal, je laisserais la chose aller sans piper mot, m'était proprement insupportable. Je ne cache pas non plus que j'éprouvais une certaine curiosité et désirais savoir quels dégâts avait laissés, dans la demeure, le passage du jeune loup.

J'aperçus ma brodeuse réinstallée à sa fenêtre. Ainsi les habitudes anciennes étaient déjà reprises. Après le vol par-dessus les nuages, on avait plié ses ailes et gagné terre. Pourtant mon entrée la fit tressaillir, preuve que, tout en surveillant la rue comme jadis, elle ne m'avait pas vu passer.

— Vous! s'écria-t-elle. Qu'y a-t-il pour vous amener sans être appelé?

Et je devinai en elle une soudaine appréhension : il semblait qu'elle fût résolue d'avance à ne pas entendre ce que j'étais pourtant aussi bien résolu de lui dire.

Je répondis d'abord par la formule banale :

— Comment vous trouvez-vous?

Elle hésita, ses yeux cernés de noir battirent. Puis un seul mot tomba, lourd de larmes :

— Seule!

— Ah! répliquai-je en affectant la surprise, le neveu est parti?

Elle hocha la tête en signe d'assentiment et répéta :

— Seule!...

L'accent, cette fois, me remua profondément. Quelle différence avec la voix de l'autre jour dont la jeunesse frisait le ridicule!

— Peste, repris-je, je ne vous souhaite pas souvent des visites, si toutes vous laissent dans un tel état!

Mais elle ne sourit même pas, et seulement, au bout d'un instant, soupira encore dans un souffle et moins pour moi que pour elle-même :

— Seule!...

Alors, devant un pareil désespoir, devant cette attitude littéralement écrasée, mes résolutions commencèrent de chanceler.

— Voilà bien une affaire : il reviendra, n'en doutez pas! et vous n'avez qu'à attendre son retour.

— En effet, mais d'ici là!...

Lentement, elle me raconte ensuite le bonheur qu'il lui a

donné, cite des mots qui l'ont bouleversée. Ah! le gueux! je vous assure qu'il avait su la prendre! D'ailleurs, avec une femme si peu gâtée, n'est-ce pas? ce ne devait pas être bien difficile.

— Et puis, avant-hier, une lettre est venue... on le rappelait à Lyon ; car il travaille pour vivre... il est reparti... jusques à quand?

Ici, le flot qui crève, Mlle Gauche m'interrogeant à travers des sanglots comme si j'étais capable de fixer la durée d'absence de son neveu! Pour elle, en effet, Gabriel Lavollée n'est plus désormais qu'un absent. Sa place normale est ici, dans la maison... Prétendre qu'il est, au contraire, à peine un passant, et même de moralité douteuse, ajouter à ce désespoir une nouvelle cause mille fois plus douloureuse, est-ce possible? Allons, il n'y avait qu'à s'en aller comme j'étais venu, et c'est ce que je fis, non sans avoir offert auparavant de vagues propos consolatifs. Je ne m'avisai point d'expliquer ma venue, pas plus que Mlle Gauche n'eut le désir de m'en redemander la raison. Quant à ma conscience professionnelle, elle se rassura : il était trop clair qu'à remplir un prétendu devoir, j'aurais fait beaucoup de mal sans rien changer à rien...

Deux mois environ s'écoulèrent. Lorsque je passais devant la fenêtre de Mlle Gauche, je l'apercevais comme toujours installée derrière sa vitre : toutefois, je remarquais qu'elle ne travaillait pas. Quand je saluais, elle ne répondait pas non plus à mon salut. J'en conclus que sa vue baissait, ce qui, à son âge, n'était pas surprenant.

J'avoue que, de mon côté, ma première indignation évaporée, j'avais cessé de penser à l'histoire du petit homme aux lèvres minces. On a tant à faire, même dans une étude de village! Je me disais aussi :

« Tout va bien, puisqu'on ne m'appelle pas! »

Et vous allez voir combien j'avais raison, puisqu'un soir, vers sept heures, on vint, de nouveau, me réclamer en toute hâte de la part de Mlle Gauche.

Je me rappelle que c'était à la fin de mars. Une bise vraiment cruelle coupait la figure. Avant de lâcher mon feu et mon dîner, j'y regardai à deux fois. Je partis cependant, tout en maugréant, car une sorte d'instinct m'avertissait que le cas devait être vraiment grave.

Dès l'arrivée, la domestique me dit :

— Mademoiselle est couchée depuis plusieurs jours. Je ne la trouve pas bien.

— Avez-vous appelé le médecin ? répliquai-je.

— Mademoiselle me l'a défendu.

— Hé ! il faut passer outre à de pareilles volontés !

Et je pénétrai dans la chambre.

Mlle Gauche, en effet, n'était plus sur son fauteuil. En me tournant vers le lit, j'aperçus une petite chose si maigre, si perdue au milieu des oreillers que je doutai si c'était son visage. Non, la domestique n'avait pas tort de s'inquiéter. Je me réservai d'avertir d'office le médecin dont on ne voulait pas, et prenant mon air le plus jovial, je demandai :

— Qu'est-ce qui vous tourmente encore, ce soir ?

Il me parut que Mlle Gauche sortait d'un rêve. Ma voix, sans doute, lui produisait déjà l'effet d'un appel lointain. Reprenant assez vite, toutefois, sa netteté d'esprit, elle répondit avec un calme parfait :

— Je désire que vous me rendiez encore deux derniers services.

— Derniers est de trop ! m'écriai-je.

— Non. D'ailleurs, je suis satisfaite de m'en aller...

— Vous partez en voyage ?

Elle eut un pâle sourire.

— En effet ; c'est même le seul qu'il m'aura été permis de faire.

— Bah ! quand on parle ainsi, on est sûr que les malles ne sont pas prêtes. De quoi s'agit-il ?

— Première chose, et qui me tient le plus à cœur : pourriez-vous en écrivant, soit à quelqu'un de vos confrères, soit à la mairie de Lyon, vous procurer l'adresse de mon neveu ?

Je crus avoir mal entendu :

— L'adresse de Gabriel ? Ah çà ! je rêve ? Vous ne la connaissez pas ?

Elle dit posément :

— J'ai peur de ne pas avoir la bonne. Aucune de mes lettres n'a dû lui parvenir, puisque toutes sont sans réponse.

— Il ne vous a plus donné signe de vie ?

Elle répéta du même ton paisible et ferme :

— Non.

Cette fois, je ne pus retenir ma colère et, à mi-voix :

— Le gredin !

Je n'eus pas plutôt prononcé le mot d'ailleurs que je le regrettai et que, m'efforçant d'en atténuer la valeur réelle, je poursuivis :

— Excusez ma vivacité. Je suis si habitué à considérer les hommes sous leur plus vilain angle, — celui de l'intérêt, — qu'il m'arrive de m'égarer parfois dans mes appréciations.

Elle fixa sur moi un regard profond :

— Vous êtes convaincu, n'est-ce pas, que s'il ne prend même pas la peine de me répondre, c'est qu'il sait parfaitement que, lui ayant promis de l'instituer mon héritier, je tiendrai ma promesse, quoi qu'il arrive ?

Je voulus nier, mais mal. Elle m'interrompit :

— C'est probable. Il est possible également qu'il soit tombé malade. En attendant que nous le sachions, passons à l'autre point. Je désire faire tout de suite un testament en faveur de mon neveu.

— Quoi ! avant même d'être renseignée ?

— En tout état de cause.

Pour le coup, je ne pus dominer mon impatience :

— Si ce garçon pourtant...

Mlle Gauche m'arrêta d'un signe de tête : un instant, elle parut mesurer la douleur que je lui offrais :

— Non, Riquet, déclara-t-elle enfin, cela ne changerait pas mon intention. Cupide ou désintéressé, il m'aura fait le même mal : de toutes façons, j'en meurs... Allons, prenez du papier.

Je voulus éclaircir le rébus, mais butée, désormais, dans son idée :

— Vite, vous me fatiguez...

Et je dus obéir.

En dix minutes, le projet fut bâclé. Il fallut guider la main de Mlle Gauche pour faire apposer la signature. Quand elle eut achevé le dernier paraphe, elle ferma les yeux :

— Maintenant, soupira-t-elle épuisée, je serai satisfaite d'aller ailleurs. Espérons que j'y serai moins seule...

Cinq jours après, le délire l'emportait : et voilà, cher Monsieur...

Il y eut un petit silence. Il semblait que la tristesse de cette mort fût venue soudain planer autour de nous.

— Ainsi, murmurai-je rêveur, Mlle Gauche, qui se croyait si peu seule lorsque j'allai la voir, est morte de solitude!

— Peuh! si telle était sa maladie, avouez qu'elle y a mis le temps.

— Beaucoup moins que vous ne le croyez, Riquet.

Le silence recommença. J'avais fermé les yeux. J'imaginais l'horreur secrète du drame véritable. Placée longtemps hors du monde, Mlle Gauche ne s'en était même pas aperçue. Tout à coup, la grande irruption d'une tendresse dans sa vie, l'enivrement de se donner, une semaine peut-être de paradis... Et le départ suit, le silence succède... C'est l'attente avec ses menaces, une anxiété qui grandit, bien qu'elle semble sacrilège; enfin, lentement le poison qui s'insinue... « Si j'avais été dupée? » et pourtant, la certitude que, même trompée, mieux eût valu le garder pour ne pas rester seule...

Ah! il doit être affreux de voir passer ainsi un être humain, si misérable soit-il, dans la maison déserte. Avant sa venue, on pouvait ignorer que les pièces étaient vides : après, on ne le peut plus!

— Vous me croirez si vous voulez, reprit Riquet, je ne puis me faire à sentir le sieur Lavollée installé aujourd'hui aux lieu et place de Mlle Gauche. Car, il y est, le bougre! Il a même eu la prétention de vérifier mes comptes!...

Comme le repas était fini, nous nous levâmes ensuite et l'on n'en parla plus. Je crois cependant avoir compris ce jour-là seulement que, pour subir l'étreinte de la solitude, il est nécessaire de savoir qu'elle existe. Bénissons le sort qui nous priverait de tout contact avec l'humanité : il peuplerait l'âme de chimères et, interdisant de découvrir combien nous sommes seuls, écarterait de nous la terrible lumière dont un rayon a suffi pour tuer Mlle Gauche!

M. CHAMPEL

I

Il est des solitudes à deux, pires que la solitude dans une pièce vide. Le hasard m'a rendu témoin de l'une d'elles pendant une heure : j'ai ramené de ma découverte un tel effroi que Mlle Gauche me paraît aujourd'hui avoir été privilégiée.

Vers 1890, je venais de terminer mon service militaire et m'étais installé provisoirement à Dijon, chez ma sœur Lucie. Celle-ci avait alors trente ans ou environ et, vieille fille, semblait décidée à le rester.

La rentrée dans une ville quittée au seuil de l'adolescence produit toujours un effet d'intense dépaysement. Au départ, on était un gamin : le décor où l'on jouait, demeuré à l'échelle des visions enfantines, avait pris dans le souvenir des dimensions et une animation prodigieuses ; mais, au retour, tout se ramène à la modestie réelle, les camarades sont dispersés, et la rue vous accueille en étranger.

L'impression fut, pour moi, d'autant plus vive qu'ayant décidé de repartir presque aussitôt, je ne me souciai pas de renouer avec les relations de ma famille. S'il m'arrivait parfois de retrouver des noms connus au cours de mes entretiens avec Lucie, je n'y attachais qu'un intérêt médiocre et ne retenais de leur rappel que la seule mélancolie.

Un matin de décembre, Lucie me dit :

— Aujourd'hui, je te demanderai d'accepter une corvée.

Je répliquai, surpris du ton gêné qu'elle avait pris :

— De quoi s'agit-il ?

— De m'accompagner chez les Champel.

Des Champel, au vrai, je ne conservais qu'une mémoire assez vague. Ils m'avaient paru jadis très âgés, et d'autant plus ennuyeux qu'ils habitaient une maison d'aspect solennel, la seule à cette époque qui fût agrémentée d'une serre.

— Est-ce vraiment utile ? demandai-je, médiocrement ravi par la perspective.

— Figure-toi, répondit Lucie un peu embarrassée, qu'ils se sont mis en tête de me présenter un parti. Je serais contente d'avoir ta compagnie pour affronter le danger.

— Hé quoi ! tu songes enfin à te marier ?

— Je n'ai jamais prétendu que je n'en avais pas le désir. Seules, les circonstances en ont décidé autrement jusqu'ici.

— Va pour la tentative ! m'écriai-je gaiement.

Et nous n'en parlâmes plus jusqu'à l'heure du départ. Au surplus, je suppose que l'aventure ne troublait pas ma grande sœur plus que de raison, car, lorsque nous sortîmes, je m'aperçus qu'elle avait conservé sa toilette habituelle. Elle était d'ailleurs charmante ainsi.

Chemin faisant, nous bavardâmes de choses et d'autres. Puis, comme la route est longue de la place Darcy au cours du Parc, j'eus l'idée d'interroger Lucie sur les Champel.

— Comment sont-ils encore de ce monde? Je les croyais déjà centenaires quand j'étais petit!

— Tu ne les trouveras pas changés, dit Lucie en souriant. Ne s'occupant que d'eux-mêmes, aucun souci ne les atteint. L'égoïsme conserve.

— Alors, leur âge?

— Monsieur a soixante-huit ans... pas plus.

— Et Madame?

— Soixante-deux ou soixante-trois.

— Ont-ils toujours une serre?

— Toujours...

— Pourquoi, passionnés pour les fleurs et riches comme ils le paraissent, ne se sont-ils pas installés plutôt dans une belle campagne de leur choix?

— Évidemment, cela paraît étrange... mais si ce que l'on prétend est vrai...

— Quoi?

— Ils auraient tout mis à fonds perdus et ne disposeraient d'aucun capital.

— Comme famille?...

— Aucune.

— C'est pour cela qu'ils s'occupent de mariage?

— Peut-être.

— Et ils vivent ainsi depuis?...

— Je les ai toujours vus. Jadis Monsieur était notaire à Sombernon, mais cela remonte à mon enfance.

Lucie conclut :

— Après tout, de bonnes gens ayant trouvé peut-être le secret du bonheur dans une opulence artificielle qui ne gêne personne.

Tandis que nous devisions de la sorte, nous n'avions pas songé à nous apercevoir du froid particulièrement vif ce jour-là. Mais une fois à l'entrée du Parc, nous fûmes accueillis par une bise tout à fait désagréable.

— Hâtons-nous, fit Lucie.

Et nous voici enfilant à grande allure le ruban de route qui restait, ne songeant plus qu'à hâter notre course, et le

visage coupé par le vent, tandis qu'alentour tourbillonnaient les premiers flocons de neige, messagers d'un hiver agressif. Comme il y avait alors peu de maisons le long du Parc, on apercevait au loin la campagne glacée et, à perte de vue, un ciel couleur de suie. Inutile d'ajouter qu'il n'y avait point de promeneurs : rien de vivant, devant ni derrière nous, sauf, précisément à la hauteur de la maison Champel, une silhouette noire accroupie sur un banc.

Pour être exact, je dois avouer que nous ne la remarquâmes pas tout de suite. De loin, on pouvait croire que c'était un vêtement oublié, une caisse, n'importe quoi... enfin, la pensée que ce fût un être humain n'effleurait même pas. Cependant, il fallut bien reconnaître en approchant que le paquet bougeait. Puis, à mesure que nous distinguions mieux, nous éprouvâmes une véritable stupeur. Une femme grelottait là, sans manteau, et l'air d'une morte. De plus, chose terrible à penser, elle tenait sur ses genoux un mioche bleui de froid et n'ayant plus la force de se plaindre.

— Mon Dieu ! fit Lucie, quels sont ces moribonds?

Je dis à mon tour :

— On ne peut les laisser ainsi !

Lucie réfléchit une seconde.

— Avant tout, réchauffer l'enfant. Dépêchons-nous de sonner. On demandera le nécessaire aux Champel. Nous aviserons ensuite.

C'était raisonnable et pratique. Donc, plutôt que de prolonger le supplice des malheureux en les interrogeant, nous nous précipitâmes vers la maison et tirâmes en hâte la sonnette. On ouvrit.

Aussitôt, nous gravissons le perron, nous pénétrons en trombe dans le salon où attendaient les Champel et, sans même saluer, Lucie s'écrie :

— Vite ! je demande la charité : qu'on me donne une tasse de lait chaud !

Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de décrire la pièce où nous étions.

Pas très vaste, mais hospitalière et assez luxueuse, elle frappait tout d'abord par son aspect volontairement neuf. Le parquet étincelait. Les cuivres avaient des reflets aigus, les bronzes un or plus vif qu'en magasin, les meubles cet air d'emprunt qui

semble leur venir quand on leur retire une fois par hasard la housse sous laquelle ils étouffent à l'ordinaire.

Puis, on ne remarquait plus que la lumière. Elle entrait à flots, car il n'y avait pas moins de trois baies donnant sur le Parc, sans compter une porte vitrée toujours ouverte et qui faisait communiquer le salon avec la serre. Les baies étaient formées par deux fenêtres et une glace sans tain établie au-dessus de la cheminée. Si j'ajoute que la cheminée elle-même était décorée de plantes vertes, que l'air venu de la serre était chargé de parfums, enfin que de grosses bûches brûlaient dans l'âtre, on sentira, je pense, l'effet violent produit par l'ensemble du décor sur des gens comme nous qui arrivaient bouleversés à la pensée de l'épave humaine échouée juste en face.

Quant aux Champel, ils ressemblaient à leur salon : ils reluisaient de jeunesse à grand renfort d'astiquage. Eux aussi avaient l'air de sortir d'une housse. Monsieur, à peine grisonnant et teint avec modération, portait un veston d'une élégance intrépide. Riait-il ? Apparaissait un râtelier bien fait. Marchait-il ? Sa raideur semblait moins le résultat des rhumatismes qu'une recherche distinguée. Il avait des yeux bleus et un sourire toujours à la disposition qui finissait par être de la même couleur. Pour le surplus, une sorte d'usure sur les traits, la griffe des ans qui affleure même sous les fards, et une expression générale d'insignifiance.

Je n'ai parlé que du mari, mais du même coup j'ai donné l'essentiel de la femme. Comme tous les couples sans enfans et que l'existence n'a jamais séparés, ils avaient fini par se ressembler. Si bien qu'à les regarder l'un et l'autre encadrant le feu clair, l'idée s'imposait de deux reliques. On s'étonnait qu'ils fissent des gestes. On était sûr qu'ils tomberaient en poussière, s'ils sortaient de leur écrin.

Qu'on se représente maintenant notre entrée soudaine sans les protocoles d'usage, et la requête de Lucie formulée dès le seuil avec un air d'autorité impérieuse, on pressentira l'effet produit.

Mme Champel ne prit même pas le temps de se lever et répéta stupéfaite :

— Une tasse de lait?

Il était clair à son accent qu'une telle dérogation aux usages ne frisait rien moins que l'anarchie. Tout dans la maison Champel

devait être combiné, ordonné, réglé d'avance. Le thé et les gâteaux allaient paraître à quatre heures parce que, la veille ou le matin, on en avait ainsi décidé ; mais comment se procurer, dès trois heures et demie, une tasse de lait quand cela n'était ni prévu ni décidé ?

— Oui, une tasse de lait, affirma de nouveau Lucie sans s'arrêter au ton désapprobateur de Mme Champel.

— Mais pourquoi ?... qu'avez-vous ?... s'exclamait à son tour M. Champel.

Oubliant les complimens habituels, il venait de se lever d'un jet, non sans retenir un petit : « Aïe ! » dû à la brusquerie du mouvement.

Lucie se dirigea vers l'une des croisées pour s'assurer que la femme était toujours à la même place.

— Il y a là, dit-elle, un enfant qui se meurt !

— Ah ! mon Dieu !

Ce fut une double exclamation, mais comment rendre ce qui était en elle de détachement et de condescendance ? On dit ainsi : « Ah ! mon Dieu ! » à la lecture d'un fait-divers terrifiant survenu en Océanie. En l'entendant, il m'apparut avec une évidente certitude que les Champel éprouvaient surtout le désir violent de ne pas voir la chose et d'en rester loin, tout à fait loin...

Madame poursuivit en soupirant :

— C'est pour lui que vous demandez du lait ?

— Evidemment ! Je vous affirme qu'il se meurt de faim ou de froid !

— Allons, je vais sonner Julie.

— De grâce, qu'on l'apporte tout de suite !

— Où dites-vous qu'est cet enfant ? reprit M. Champel d'un ton peureux.

— Là ! sur le banc !...

Du doigt Lucie désignait les malheureux. Je m'étais aussi approché de l'autre fenêtre.

— Là ! répétai-je.

— Voyons... dit M. Champel penché à son tour, par-dessus la cheminée, vers la glace sans tain.

Il ajusta ensuite son binocle avec un geste lent, et je répète que sa curiosité n'avait jamais marqué plus de politesse. Positivement, il n'allait regarder cela que pour nous être agréable,

Sans notre entrée désordonnée, sans la contagion d'inquiétude qui émanait de ma sœur et de moi, sans doute n'aurait-il pas plus quitté son fauteuil que Mme Champel : encore moins aurait-il fait le geste de rechercher un spectacle désagréable.

Le nez armé, il jeta un rapide regard du côté de sa femme ; puis nous entendîmes le coup de sonnette qui appelait Julie, et qui tintait dans un silence extraordinaire ; puis nous n'entendîmes plus rien, pas même les pas de Julie, car Julie, ne comptant jamais sur un appel intempestif, avait dû quitter sa cuisine...

Quand je dis que nous n'entendîmes plus rien, je me trompe : on entendait M. Champel respirer, ou plutôt on entendait qu'il ne respirait plus. A la lettre, son souffle faisait comme une pendule à fond de course. Il avait l'air de vouloir sortir, mais la poussée du ressort était devenue trop faible, et rien ne venait.

Pourquoi Lucie et moi et Mme Champel eûmes-nous simultanément la sensation absurde mais irrésistible que M. Champel ne respirait plus ?

Mme Champel dit brusquement :

— Hector ! qu'avez-vous ?

Hector ne répondit pas. Il restait les deux coudes appuyés sur le marbre et la tête enfouie dans les plantes vertes. Il n'avait pas l'air d'entendre, il ne semblait pas non plus regarder. Qui sait si une attaque ne l'avait pas foudroyé ? Peut-être ne demeurait-il debout que grâce à un fil invisible descendu du plafond ?

— Hector ! répéta Mme Champel.

Aucune réponse encore. Seul, le silence de la maison ou plutôt du salon, parut devenir si lourd, en vérité, que ni ma sœur ni moi n'aurions osé bouger ni parler. Nous ne nous demandions pas ce qu'il y avait ; nous ne songions plus à réclamer le lait ; mais baignés dans une frayeur superstitieuse, nous étions à la recherche du souffle de M. Champel qui avait dû s'envoler on ne sait où, puisqu'on ne le percevait plus !

Pour le coup, Mme Champel se leva :

— Hector !

En même temps, elle approcha de son mari, lui saisit le bras, et j'eus peur qu'à ce simple contact M. Champel ne s'affaissât par terre, comme un ballon de baudruche dans lequel

on pique une épingle. Mais ce fut autre chose qui survint, non moins extraordinaire. Les yeux de Mme Champel ayant suivi la direction de ceux d'Hector, nous la vîmes à son tour s'accouder au chambranle, cependant que, là-bas, sur le banc, magnétisée par les regards fixés sur elle, la pauvresse levait aussi les paupières et découvrait derrière la glace, derrière les plantes vertes, les deux vieillards...

Lucie vint vers moi. Sans rien deviner, puisque rien ne permettait de soupçonner le drame qui se passait, nous avions pourtant la certitude d'assister à une incroyable complication amenée par l'apparition de la femme et de l'enfant. Dans le silence qui continuait, je ne sais quoi de sacré était descendu. Nous étions vraiment devenus la proie de l'inconnu qui passe, et qu'on ne voit pas, bien qu'on soit sûr d'en faire partie!

Nous eûmes ensuite un grand frisson. Tout à coup les Champel parlaient!

Était-ce la gravité de l'heure, ou le fait d'une attention exaltée au delà du normal? en vain s'exprimaient-ils à voix basse, nous ne perdions pas un mot.

Hector disait :

— Je la reconnais!

Mme Champel répondait :

— Pas moi...

Il reprenait :

— C'est elle!

Elle répliquait :

— Non!

— Je ne me trompe pas!

— Quand il s'agit d'elle, tu te trompes toujours!

D'ailleurs, ces lambeaux de paroles ne tombaient qu'un à un. Ils produisaient sur le silence le choc mat et sourd que font les gouttes s'échappant d'un robinet mal fermé. Nous ne pouvions savoir ce qu'ils signifiaient et nous en aurions crié.

Soudain un bruit aussi effrayant qu'un coup de tonnerre : Julie entrait enfin, non pour demander ce que Madame désirait, mais pour annoncer le prétendant! Du coup les Champel se redressent, galvanisés. En une seconde, ils sont redevenus lustrés, sourians, miraculeusement jeunes, et les exclamations commencent :

— Ah! la bonne surprise! Permettez qu'on vous présente à

notre charmante amie, Mlle Revel... M. Souvestre, inspecteur de l'enregistrement...

Un simple détail donnera la mesure de l'émotion du moment. Il est bien clair que, pour venir, ce Souvestre avait dû passer devant la femme et le mioche et sonner : personne ne l'avait ni vu ni entendu ! Il surgissait dans le jeu à la manière d'un aérolithe. Nous avions tous envie de le chasser... et ce fut probablement la raison pour laquelle ma sœur le jugea si durement !

Pauvre diable ! il n'était en somme ni mieux, ni plus mal que bien d'autres ! Ce n'était pas sa faute si son ventre était un peu bombé et ses cheveux un peu trop rares, si la gêne inévitable en ces sortes de rencontres immobilisait sur son visage je ne sais quel ahurissement assez proche de la sottise !... En d'autres circonstances, Lucie aurait daigné sans doute l'examiner : elle ne jeta même pas un regard vers lui ! Avant que les Champel eussent seulement regagné leurs places aux deux coins de la cheminée, ils purent être fixés sur le sort du candidat, car déjà elle annonçait le départ.

— Quoi ! sans même attendre le thé ?

— Oui... une obligation malheureuse de rentrer chez moi avant quatre heures. Un rendez-vous impossible à éviter...

Dix minutes qui s'écoulent à gémir sur le contretemps privant nos hôtes de notre présence, — comme si déjà nous n'avions plus été là ! Épuisés sans doute par leur effort pour bien accueillir l'importun, les Champel ne s'exprimaient plus que d'une voix lasse. Leurs mots avaient l'air d'être littéralement jetés dans du silence, comme des poids dans un trou noir. Puis, je ne sais par quel détour subtil, M. Souvestre se trouve englobé dans la déroute.

— Et vous aussi, cher monsieur, vous repartez ?

Abasourdi, sans douter cependant qu'il ne soit également chassé, celui-ci affirme à son tour que des occupations urgentes le réclament, salue en homme résigné à l'incompréhensible aventure, s'évade même avant nous. Enfin, les Champel ferment leur porte ! Et nous voici dehors, Dieu merci ! libérés du silence, de l'inexplicable, de tout ce qui a fait de cette visite à la fois une sotte corvée et un cauchemar ! Ah ! l'allégresse de se sentir dans la bise, à l'air piquant, loin du mystère ! On va donc retrouver la vie unie et la liberté d'être soi !

Hélas ! pour reconnaître qu'au contraire tout commençait

peut-être, nous n'eûmes qu'à regarder le banc : la femme y était toujours, s'obstinant à suivre avec des yeux hallucinés les reflets de la bonne flambée près de laquelle devaient maintenant se tasser les Champel.

L'élan coupé, incapables de nous éloigner en laissant là une pareille détresse, nous nous arrêtâmes aussitôt, et attendîmes un long moment. Qu'espérions-nous? Je ne sais. Peut-être que les Champel reparaîtraient à leur fenêtre... peut-être qu'ils enverraient la tasse de lait... mais non, ceci était une impression aussi impérieuse qu'une évidence : on ne pouvait, on ne devait rien offrir à la malheureuse, qui vînt d'en face.

Cependant le temps passait. Il devenait impossible de remettre plus longtemps des secours nécessaires. Un besoin d'agir nous tira de stupeur.

— Il faut faire quelque chose, murmura Lucie.

J'aperçus un fiacre et le hélai :

— Soit! emmenons-les chez nous : on verra ensuite.

— C'est cela.

J'approchai de la femme :

— Venez! lui dis-je.

Elle n'eut pas l'air de comprendre : elle s'obstinait à contempler la fenêtre derrière laquelle personne ne paraissait.

— Allons, répétai-je rudement, ne vous occupez plus de cette maison et tâchons de soigner l'enfant!

A grand'peine, je parvins à la hisser dans le fiacre. Lucie suivait, portant le mioche. Je donnai le signal du départ. La guimbarde s'ébranla. Mais, tandis que le cheval faisait demi-tour, je crus reconnaître, derrière la glace sans tain, un visage bouleversé. Illusion certainement... D'ailleurs, qu'importe! L'enfant criait et j'avais bien autre chose en tête que d'approfondir si c'était là M. Champel ou un jeu de lumière à travers des plantes vertes!

II

Il est superflu de décrire le voyage qui suivit. Tandis que la voiture roulait, ma sœur et moi réfléchissions. Nous savions bien qu'il fallait sauver la malheureuse emmenée par nous, mais ceci dit, nous n'imaginions pas comment. Impossible de la garder dans notre appartement trop exigu, et d'ailleurs installe-

t-on chez soi une inconnue ramassée dans la rue? Alors, la munir d'un peu d'argent et, après l'avoir restaurée, la renvoyer au froid pour que tout recommençât? Autre solution inacceptable... Tant pis! l'heure venue, plus tard, on aviserait!

A mesure qu'on approchait du but, la neige se faisait aussi plus dense, et battait les vitres. On avait la sensation d'être surveillé par des milliers d'yeux accourus aux portières. Il en résultait une gêne bizarre qui achevait de nous désorienter.

Rencognée dans un angle et bouche close, la femme, elle, ne bougeait pas : on pouvait supposer qu'elle n'entendait pas les cris de l'enfant qui, déjà moins transi, braillait de peur ou de faim dans les bras de Lucie.

Enfin on arriva. Je demandai à la femme :

— Êtes-vous en état de monter deux étages?

Elle fit signe que oui. Lucie, portant toujours l'enfant, passa la première et, tant bien que mal, on parvint à la salle à manger.

— Asseyez-vous, dit Lucie : je vais faire chauffer du bouillon et du lait.

Et elle se rendit à la cuisine pour commander le nécessaire. Ne sachant plus au juste que devenir, je me promenai dans la pièce. J'éprouvais à la fois une grande satisfaction d'avoir agi de la sorte, et un peu d'irritation parce qu'il ne semblait pas qu'on nous en fût reconnaissant. Compréhensible au début, le silence de la femme commençait de prendre je ne sais quel air agressif qui m'agaçait.

— Vous êtes du pays? demandai-je tout à coup, pour essayer d'échapper au désagrément de la situation.

La femme ne parut pas m'entendre.

— Où habitez-vous? repris-je avec une impatience visible.

Cette fois une réponse vint, parfaitement nette :

— Cela ne regarde personne.

On avouera que ce n'était pas encourageant. Raison de plus pour m'obstiner.

— Avez-vous un métier?

Nouveau signe vague.

— Des projets?

Même signe incertain.

— Enfin, que comptez-vous faire? Ce soir, où coucherez-vous?

— Je ne sais pas... je verrai...

Je secouai les épaules, et résumant ma déception :

— Bigre! vous n'êtes pas loquace!...

Mais aussitôt les yeux de la femme reprirent la dureté qui m'avait frappé lorsqu'ils considéraient la maison des Champel :

— Je n'ai rien sollicité : j'ai le droit, je pense, de garder pour moi ce qui me plaît.

— Évidemment! ce que j'en disais était pour vous aider.

— Ceux qui auraient dû le faire...

La phrase s'arrêta en cours de route, trompant ma curiosité.

— Vous comptiez sur quelqu'un? repris-je décidé à en connaître plus.

Malheureusement, Lucie rentrait au même instant portant deux bols.

— Ceci d'abord, pour commencer! s'écriait-elle gaiement.

Dépité, je repris mon va-et-vient à travers la pièce, tandis qu'elle installait un vrai couvert, car délicate, surtout dans ses charités, elle ne voulait pas mettre de différence entre une pauvresse et nos hôtes coutumiers.

Je continuais de marcher en observant la femme. Bien qu'elle fût certainement à jeun depuis la veille, elle mangeait sans hâte et avec aisance. N'eussent été ses vêtemens et le désordre de ses cheveux, on l'aurait prise pour une mondaine en train de goûter : elle en avait l'attitude et les gestes.

Nous en étions là, une demi-heure à peu près venait de s'écouler depuis notre arrivée, quand la sonnette retentit.

Lucie, aussitôt, jeta à la domestique :

— Ne recevez pas! je n'y suis pour personne!

Un colloque assez long suivit dans l'antichambre. Enfin la domestique revint.

— C'est M. Champel qui attend Monsieur au salon.

En bonne logique, j'aurais dû être surpris. Je ne m'étonnai pas. Il me semblait au contraire naturel que cet homme, quitté si peu de temps auparavant et qui n'avait aucune raison connue pour revenir, se présentât chez moi, précisément au moment où la femme que nous avions recueillie achevait son repas. Je déclarai :

— C'est bien, j'y vais.

— Que peut-il nous vouloir? interrogea Lucie inquiète.

— Je l'ignore : en tout cas, le plus simple est de le lui demander.

J'allai ensuite vers la porte qui met en communication la salle à manger et le salon; et j'eus tort, je l'avoue, de ne pas regarder une dernière fois la femme... Probablement, si je l'avais fait, j'aurais soupçonné en partie ce qui menaçait d'arriver. Mais il était écrit que les choses se passeraient de la sorte, et à quoi bon revenir sur des possibilités que la destinée a supprimées?

Je revois avec une extraordinaire netteté le spectacle qui suivit, c'est-à-dire mon entrée au salon, la pose de M. Champel adossé à la cheminée, et l'air absent avec lequel il m'accueillit. Je me rappelle aussi que, dès le premier instant, j'eus la certitude que M. Champel était là, non pour moi, mais pour la femme. A quelle cause attribuer une impression aussi précise? N'était-il pas clair que M. Champel avait parfaitement le droit de m'attendre ainsi, le chapeau sur la tête et sans ses gants beurre frais? D'ailleurs, dès que je parus, ne se découvrit-il pas avec empressement et en m'offrant par-dessus le marché son sourire le plus cordial? Cependant je n'éprouvai aucun doute. Tant qu'il était resté seul, M. Champel avait dû écouter, de toutes ses forces, le bruit léger de vaisselle et de fourchettes qui, moi présent, continuait de déceler à côté la présence de la femme. Maintenant que je lui demandais : « Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite imprévue? » ce n'était pas non plus ma question qu'il entendait, mais encore, derrière la porte, les pas de Lucie. Et sans doute se serait-il obstiné à les guetter, si je ne m'étais décidé à élever la voix, répétant avec insistance :

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur?...

Il parut alors se reprendre et d'une voix un peu sourde :

— C'est ma femme qui m'envoie... Il nous paraissait convenable de vous demander tout de suite ce que pensait votre sœur du candidat que nous désirions tant lui présenter...

— Oh! cher monsieur, ce n'était pas urgent à ce degré!

— Si... si... urgent et important... De telles entrevues peuvent conduire si loin!

Le sourire installé sur les lèvres fardées s'amortit de lui-même.

— Et voilà!...

Puis M. Champel se tut : je me tus également. Nous étions face à face, avec l'air de gens qui n'ont déjà plus rien à se dire et qui, en même temps, se sentent enlizés dans une aventure peu claire.

Je repris :

— Mme Champel a eu tort de vous obliger à sortir par ce froid!...

— Rassurez-vous! nous avons pris une voiture, nous aussi,

Il dit : « nous aussi, » et je compris très bien que c'était pour m'avertir qu'il avait réellement surveillé notre départ, mais je me contentai de soupirer :

— Affreux temps!

— Affreux! fit-il encore comme un écho.

— Vous n'êtes pas glacé?

— Non... merci.

Allons! voici que les mots tombaient de nouveau dans le vide. L'obligeraient-ils à fuir notre maison comme nous avions fui la sienne une heure auparavant?

Mais non, il s'asseyait au contraire, et d'un ton résolu :

— Qu'avez-vous fait de ces gens?

Enfin! l'essentiel, la seule raison qui l'eût amené, se découvrait!

Je tendis la main vers la salle à manger :

— Mais... ils sont là... cela va de soi...

Crut-il que j'allais en même temps ouvrir la porte de communication? Il se redressa, sans s'attarder à ses douleurs :

— Ne les appelez pas! dit-il précipitamment.

— Vous ne tenez pas à les voir?

Il ne répondit pas : toutefois, ayant tiré de sa poche un billet de banque qu'il avait dû préparer d'avance :

— Ne pourriez-vous remettre à ces malheureux?...

Je reculai abasourdi : il me tendait mille francs!

— Je crains vraiment que ce ne soit trop!

— Trop?... non... autant faire rarement et bien... Prenez donc!

Je repris :

— Soit, mais venez, dans ce cas, les donner vous-même.

Le visage de M. Champel devint livide.

— Impossible. Je désirerais garder l'anonyme.

— Cependant, si l'on trouve demain une pareille somme sur cette pauvresse, on s'enquerra de la provenance.

— Rien de plus simple : ce sera vous.

— On sait de reste que je ne puis faire pareilles largesses.

— Alors?...

— Alors, il n'y a pas deux manières de s'en tirer.

Sans hésiter, j'ouvris la porte. Mais à mon tour, j'éprouvai une stupeur : autour de la table, il n'y avait plus personne!

Lucie, qui revenait à ce moment de la cuisine, entendit à la fois mon exclamation et celle de M. Champel.

— Où sont-ils?

Elle ne répondit que par un geste anéanti. Profitant de notre double absence, la femme et l'enfant avaient disparu!

Est-ce « disparu » qu'il faut dire? Tout de suite j'eus la conviction qu'il s'agissait d'une fuite due précisément à l'arrivée de M. Champel. Je me retournai vers lui. Il se contentait de balbutier :

— Est-ce possible?

— En tout cas, m'écriai-je, avec un mioche sur les bras, on ne va jamais ni très loin, ni très vite!

— Tu as raison, dit Lucie, il faut les rejoindre!

Je courus à l'antichambre, décrochai mon chapeau. Je ne songeais déjà plus à M. Champel qui pourtant me suivait.

— Ne pourrais-je aller avec vous? demanda-t-il d'une voix indistincte.

Ce n'était plus le moment de résoudre des énigmes. Tout à l'heure, M. Champel ne se souciait pas de voir mes protégés; maintenant, il avait envie de courir après eux : affaire à lui! L'essentiel était de ne pas retarder la poursuite décidée.

— Soit! mais alors passez vite!

Lucie était déjà sur le palier. Obéissant à l'injonction, M. Champel glissa devant moi, comme une ombre. Je me retournai pour donner un tour de clé, j'allais fermer la porte... soudain je m'arrêtai net : à mi-hauteur de l'escalier, Mme Champel en personne venait de paraître.

Qu'il ait suffi de son apparition pour couper l'élan de tous, voilà ce que je ne chercherai pas à expliquer. C'est un fait. On ignore d'ailleurs le plus souvent la raison profonde des choses, mais il semble qu'il y ait, en dehors de la logique et par delà, un pouvoir de connaître chargé de nous avertir que ces choses vont venir, qu'elles sont inévitables et qu'on doit ouvrir les yeux pour les bien voir passer.

Donc, tout d'un coup, parce que Mme Champel s'était montrée, Lucie et moi, oubliant la femme et le mioche, nous n'eûmes plus qu'une pensée, regarder...

Nous regardions tour à tour M. et Mme Champel. En apparence, ils étaient les mêmes qu'auparavant. Cela seul était changé dans leur tenue que l'une était coiffée d'une capote de velours et l'autre d'un haut-de-forme. Si le jour blafard qui tombait du vitrage accusait un peu trop la violence des peintures, malgré cela et sous leur carapace de couleurs, les traits avaient toute liberté de changer sans que rien en parût. Ainsi nous aurions dû les apercevoir pareils : cependant ceci nous aveuglait que le couple poli, onctueux, réchampi, n'existait plus!

Oui, sous les fards, on avait cette fois l'intuition de lèvres crispées, de faces blêmies. Les regards jetaient des flammes. Sans rien savoir, avant même d'entendre, on respirait déjà la haine comme une odeur!

Et voici, très exactement rapportées, les paroles qui suivirent. Au moment où j'écris, il me semble que le passé rejoint le présent.

Mme Champel dit :

— Hector! qu'attendez-vous pour me rejoindre? Je suis lasse d'attendre.

Celui-ci répliqua :

— Savez-vous qu'*elle* s'est enfuie?

— En effet, j'ai cru la voir passer.

— Et vous ne l'avez pas arrêtée!

Ici les paupières de Mme Champel se lèvent, découvrant un iris métallique. Ah! il n'y a plus trace de la vieille dame en sucre qui se chauffait au salon!

— Pourquoi l'arrêter? Ayant reçu son argent, elle n'avait évidemment qu'à s'en aller!

— De quel côté est-elle partie?

Plus de réponse.

— De quel côté? Je veux la rejoindre!

— Vous?

Lucie intervient à ce moment.

— Madame! si vous le savez...

Mme Champel toise ma sœur :

— Quoi! vous aussi! mademoiselle, tant de souci pour une femme dont vous ignorez si elle mérite seulement de la pitié!

— Une malheureuse! cela suffit.

Puis un cri... non, plutôt un halètement comme si le mot, en s'échappant, déchirait la gorge de M. Champel.

— Ma fille!

Et la réplique dédaigneuse, aussi cinglante qu'un coup de fouet :

— Allons donc! nous n'en avons jamais eu, que je sache!

— Ma fille! continue de hurler M. Champel.

Mais déjà Lucie a descendu les marches : elle prend le bras de Mme Champel :

— Qui que ce soit, madame, je vous en supplie, renseignez-nous! L'enfant risque de mourir!... ou plutôt, faites mieux, venez avec moi : nous gagnerons du temps!

Tandis que Lucie parle, une résolution soudaine apparaît dans les yeux de Mme Champel :

— Après tout, mademoiselle, qui sait si vous n'avez pas raison? Soit : ma voiture est en bas : allons ensemble.

Et elle commence de descendre.

Un nouveau cri :

— Pas avec elle! Elle ne cherchera qu'à vous égarer!

C'est M. Champel, penché par-dessus la rampe, qui jette cela, M. Champel devenu la forme vivante de l'angoisse.

— Pas avec elle! Si elle pouvait...

Soudain la phrase s'arrête. Un corps chavire. Je n'ai que le temps de recueillir dans mes bras M. Champel évanoui...

Comment suis-je revenu au salon avec mon fardeau? je l'ignore. Je revois M. Champel écroulé sur le canapé, sanglotant, étouffant, cependant que Lucie a dû partir pour ses recherches. Est-elle ou non avec Mme Champel? En tout cas le palier est désert et il n'y a aucun bruit dans l'escalier. Je ne songe pas non plus à rejoindre la femme ni personne. Je me contente d'être là, près d'un vieillard qui pleure et de prononcer au hasard des paroles vagues, comme on fait pour apaiser un enfant :

— Allons! de grâce, fiez-vous à ma sœur! Avec ma sœur, je suis sûr que tout ira. Ma sœur ne peut pas ne pas vous la ramener...

E. Estaunié.

(La deuxième partie au prochain numéro.

L'ÉNIGME DE SAINTE-HÉLÈNE

L'histoire de la captivité de l'Empereur à Sainte-Hélène est restée jusqu'à ces dernières années mystérieuse et obscure. Si l'on avait, sur le dire de Las Cases, pris quelque idée de la vie extérieure; si l'on avait retenu quelques lambeaux de conversation assez peu sûres; si, d'après les papiers de sir Hudson Lowe publiés par Forsyth, l'on s'était formé une opinion sur la lutte établie entre le prisonnier et son geôlier, nul n'avait pris garde de rapprocher les documens déjà publiés par sir Walter Scott, de ceux qui se trouvaient dispersés dans diverses publications françaises, anglaises, russes et autrichiennes et d'établir comment et pour quelles causes les espérances qu'avaient conçues l'Empereur et les membres de la Famille sur l'amélioration de son sort avaient été brusquement dissipées. A présent la chose est faite (1), mais il est une autre énigme qui s'est posée à ceux qui ont étudié cette histoire et qui jusqu'ici n'a point été résolue! Comment admettre que l'homme prodigieux qui a, de son temps et bien des années après sa mort, suscité des dévouemens incomparables et fondé presque une religion, ait failli mourir abandonné sur le rocher où l'Europe l'avait déporté; qu'il n'ait trouvé comme aumônier qu'une sorte de pâtre corse, comme médecin qu'un prosecteur d'école secondaire, et qu'il ait ainsi terminé sa vie, la plus glorieuse qu'un homme ait vécue, dans un dénuement moral qu'égalait presque le dénuement physique.

(1) J'ai commencé cette démonstration par une conférence faite le 27 mars 1908, à la Société des Conférences, sous le titre : « les Missionnaires de Sainte-Hélène, » et, à la suite d'incidens qu'il est inutile de rappeler, j'en ai publié la documentation entière dans le volume intitulé *Autour de Sainte-Hélène*. Première série. Je l'ai reprise et coordonnée dans le volume intitulé : *Napolon à Sainte-Hélène*, paru en 1912.

Fallait-il penser que telle avait été l'ingratitude des hommes qu'aucun de ses frères, ni de ses sœurs, aucun de ses anciens serviteurs, aucun des médecins qu'il avait employés dans sa maison, aucun des prêtres auxquels il avait rendu leur patrie et leurs églises ne s'était présenté pour réclamer, avec cette place près du captif, une part de son immortalité? Fallait-il penser que nul de ceux qui jadis, sur un signe de sa main, s'empressaient à chercher la mort, n'avait consenti à lui consacrer les heures brèves qui le séparaient de l'Éternité? Certes, depuis 1815 les temps étaient changés : on n'avait plus à redouter des proscriptions qui, pour la plupart de ceux qui avaient alors accompagné l'Empereur, avaient été le motif déterminant de leur dévouement; on n'avait plus à craindre le sort des Ney, des La Bédoyère, des Mouton-Duvernet, des Travot, des Chartran; une telle évolution s'était produite dans la politique de Louis XVIII que ses ministres étaient les ministres de l'Empereur, ses généraux, les généraux de l'Empereur et que les Pairs de France qu'il avait nommés venaient en droite ligne de Napoléon, à moins que ce ne fût de ses frères et de ses sœurs. Tout de même fallait-il espérer qu'il se trouvait quelques honnêtes gens que l'on n'avait point achetés, peut-être parce qu'ils n'étaient pas à vendre, quelques hommes dont la probité défiait la fortune et dont le dévouement aux vaincus attestait la hauteur d'âme. Et aucun de ces hommes n'avait été pressenti, aucun ne s'était révélé, aucun ne s'était offert : nul de cette immense Maison civile et militaire où dans chaque service s'étaient précipités les seigneurs de l'Ancien régime et ceux du Nouveau : ni un prêtre, ni un médecin, ni un chambellan, ni un aide de camp, rien...

Sans doute pour colorer de telles abstentions que l'ingratitude même ne suffisait point à expliquer, pouvait-on alléguer d'abord que l'Empereur n'avait réclamé personne, — mais c'était un mensonge; ensuite, que les lettres qu'il avait fait écrire n'étaient point parvenues, — mais on en avait le texte; que nul n'avait voulu venir, — et déjà quelques indications précises permettaient de constater que diverses personnes avaient sollicité leur départ.

A coup sûr, les correspondances n'étaient point aisées entre Sainte-Hélène et l'Europe; bien des mois s'écoulaient entre la demande et la réponse, mais ce n'était point à des retards dans la transmission qu'il fallait attribuer l'échec des démarches :

il y avait autre chose. Était-ce la mauvaise volonté du gouvernement britannique? Étaient-ce les obstacles du ministère français? Non, d'un côté comme de l'autre, toutes facilités. Il y avait donc une cause d'ordre intime, qu'il fallait découvrir. On peut croire qu'on y est parvenu.

I

Lorsque Napoléon fit voile, sur le *Northumberland*, pour la prison que lui avait assignée la Sainte Alliance et dont l'Angleterre s'était assuré la garde, il avait obtenu d'emmener une sorte de maison militaire et civile composée du général comte Bertrand, grand maréchal du Palais à Paris et à Porto-Ferrajo, du comte de Montholon, chambellan et général, du général baron Gourgaud, aide de camp, du comte de Las Cases, chambellan. La comtesse Bertrand, née Dillon, et la comtesse de Montholon, née Vassal, avec leurs enfans, accompagnaient leurs maris et formaient ainsi autour du proscrit une petite cour. Sur le *Bellérophon*, l'Empereur avait eu à se louer du chirurgien du bord, un nommé O'Meara et, au refus du médecin qu'il avait amené de Paris et qui ne se soucia point de Sainte-Hélène, il se l'attacha avec l'agrément des autorités de tous ordres de la Marine. Ensuite, venaient les serviteurs dont un, qui se faisait appeler Cipriani, avait de très ancienne date la confiance des Bonaparte; il était contrôleur de la Maison, faisait les achats et surveillait les gens. C'était le personnage principal. Puis venaient les valets de chambre, Marchand et Saint-Denis, que leur dévouement a immortalisés, un Corse nommé Santini qui s'était attaché à l'Empereur avec une telle obstination que celui-ci l'avait emmené d'abord à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène où il cumulait les fonctions vagues de gardien d'un portefeuille qui n'existait pas et de chasseur de perdrix qu'il n'attrapait guère. Tel était, avec quelques comparses qui n'ont guère laissé de témoignage utile, le personnel de la maison.

Dès 1816, il fut diminué de Santini et de trois autres, le gouvernement britannique ayant, sous un prétexte d'économies, exigé que l'Empereur renvoyât en Europe quatre personnes de sa suite; comme, à défaut de perdrix, Santini pensait à prendre le gouverneur pour cible et que cette action de chasse eût amené des complications, il fut le premier désigné. Ce fut cet homme

inculte, mais subtil, astucieux, plein de ressources comme un montagnard corse, qui, en fournissant à lord Holland la matière d'un retentissant discours à la Chambre des Lords, éveilla l'intérêt et la pitié de ceux qui s'étaient dévoués à l'Empereur ou qui seulement l'admiraient.

Santini déroba ainsi à Las Cases l'honneur que celui-ci s'était promis en affrontant, par la violation volontaire du règlement, la déportation au Cap et le retour en Angleterre. Il avait projeté de se rendre en Europe l'ambassadeur de l'Empereur, d'apparaître comme son porte-parole et son confident intime. Seulement, parti le 25 novembre 1816 de Longwood, il n'arriva en Angleterre que le 15 novembre 1817 et en Allemagne que le 11 décembre. Il trouva presque fait le travail qu'il s'était proposé de diriger; néanmoins il s'employa avec ardeur, durant quelques mois, à expédier à l'Empereur de l'argent et des livres et à créer une caisse de publicité. Tous ses efforts échouèrent par suite des confidences faites au gouverneur, puis aux ministres anglais, par quelqu'un qui, ayant quitté Sainte-Hélène le 13 février 1818, arriva à Londres le 8 mai.

Ces confidences, sur qui est motivé l'arrêt définitif rendu contre l'Empereur par les Souverains au congrès d'Aix-la-Chapelle, ont pour conséquence, le 15 mars 1818, le départ de Balcombe, le fournisseur de Longwood, dont les filles ont égayé le séjour aux Briars de leur jeunesse blonde et prime-sautière : et, quatre mois plus tard, l'enlèvement du docteur O'Meara. Enfin, un an après, au commencement de juillet 1819, part Mme de Montholon, précédant en Europe son mari qui ne cache à personne sa résolution de la rejoindre au plus tôt. Mme Bertrand se meurt d'ennui et de tristesse. Elle veut partir aussi. Elle ne s'habille plus. Elle se désole, elle est brouillée avec l'Empereur qui ne vient plus la voir; elle boude son mari qui l'adore et qui, pressé entre son amour et son devoir, cherche à paraître impassible et n'est que silencieux.

Que va-t-il arriver? Sans doute, Montholon et Bertrand ont promis à l'Empereur qu'ils patienteraient jusqu'à l'arrivée de leurs remplaçans, mais on n'a fait jusqu'ici en Europe aucune démarche pour en trouver et l'on a dû se remettre à Mme de Montholon du soin de chercher, d'accord avec la Famille, quelqu'un qui voulût se dévouer. La position de Mme de Montholon dans la société de Paris n'est point pour faciliter ses démarches près

des hommes dont l'Empereur pourrait désirer la venue. La situation politique conspire autant contre l'Empereur que l'éloignement, la mauvaise réputation du climat, la crainte des restrictions, le récit des privations imposées aux captifs, et puis Mme de Montholon est très surveillée; elle a dû résider assez longtemps à Bruxelles; elle ne se meut dans Paris que sous l'œil des policiers, elle doit prendre les eaux, voyager pour ses affaires, négocier avec les créanciers de son mari. Tout cela fait bien des choses.

D'ailleurs, n'y a-t-il point une accalmie? Des hôtes nouveaux n'ont-ils pas dû, en débarquant à Sainte-Hélène le 20 septembre 1819, apporter à l'Empereur une consolation morale et un soulagement physique? A Longwood, Montholon paraît si bien le penser qu'il n'attend pour partir que leur arrivée. Chacune des lettres qu'il écrit à sa femme témoigne de son impatience. Comment ceux qui vont venir, choisis, triés par l'oncle du captif, par le cardinal Fesch qui a réclamé avec impétuosité, au nom de sa sœur et au sien, le droit exclusif de les désigner, ne réaliseraient-ils pas ce que l'Empereur peut désirer?

A Rome, le cardinal, en sa qualité de membre du Sacré-Collège, a naturellement assumé un rôle prépondérant; seul de la Famille, il est qualifié pour s'adresser au Pape et, seul des souverains d'Europe, le Pape a témoigné aux Bonaparte une bienveillance qui n'a pas été sans le compromettre gravement aux yeux de M. de Blacas, ambassadeur du Roi Très-Chrétien. Déjà, au mois de septembre 1817, Fesch, au nom de Madame qu'ont émue les révélations de Santini, a sollicité de Pie VII son intervention près du Prince régent en vue d'obtenir pour l'Empereur un séjour plus salubre que « le mortifère climat de Sainte-Hélène, » et il n'a pas tenu à Pie VII qu'il ait eu gain de cause. « Nous devons nous souvenir tous les deux, écrit le 6 octobre Sa Sainteté au cardinal secrétaire d'État, que, après Dieu, c'est à lui principalement qu'est dû le rétablissement de la religion dans le grand royaume de France. La pieuse et courageuse initiative de 1801 Nous a fait oublier et pardonner dès longtemps les torts subséquens. Savone et Fontainebleau ne sont que des erreurs de l'esprit ou des égaremens de l'ambition humaine; le Concordat fut un acte chrétiennement et héroïquement sauveur.

« La mère et la famille de Napoléon font appel à Notre

miséricorde et générosité. Nous pensons qu'il est juste et reconnaissant d'y répondre. Nous sommes certain d'entrer dans vos intentions en vous chargeant d'écrire de Notre part aux souverains alliés et notamment au Prince régent qui Nous a donné tant de témoignages d'estime. C'est *votre cher et bon ami*, et Nous entendons que vous lui demandiez d'adoucir les souffrances d'un pareil exil. Ce serait pour Notre cœur une joie sans pareille que d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un; Nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne. »

Ainsi a parlé le Chef de l'Église : la leçon qu'il a donnée ne devrait point être perdue pour ceux qui, par ignorance ou par ambition, ont méconnu « l'acte chrétiennement et héroïquement sauveur. » Pie VII ne se renferme point devant le captif de Sainte-Hélène dans une neutralité opportune. Il montre une fois de plus quels sentimens l'évêque d'Imola a voués au général Bonaparte. Durant les vingt années qui se sont écoulées depuis qu'il l'a logé dans son palais épiscopal (2 février 1797), les événemens les ont rapprochés, puis séparés violemment; mais Pie VII a oublié le mal qui lui fut fait et ne se rappelle que le bien fait à l'Église. Il doit échouer; Sainte-Hélène n'est point une prison : c'est un *in pace*. Entré vivant, Napoléon n'en doit point sortir, — même mort.

Rebuté par le Prince régent, Pie VII n'en est pas moins disposé à adoucir « les tortures » du restaurateur de l'Église et on n'implorera pas vainement son appui.

Au mois de mai 1818, le cardinal Fesch reçoit du grand maréchal Bertrand une lettre, écrite de Longwood le 22 mars, un mois après la mort du maître d'hôtel Cipriani. Cipriani, dit Bertrand, a été enterré dans le cimetière protestant. Les ministres protestans lui ont rendu les mêmes devoirs qu'ils eussent rendus à quelqu'un de leur culte. On a eu soin d'inscrire dans le registre mortuaire qu'il était catholique, mais, à Longwood, les morts se multiplient. En quelques semaines, un enfant d'une domestique de Montholon, une femme de chambre, Cipriani. « C'est l'effet, dit Bertrand, du climat malsain de ces pays où peu d'hommes vieillissent. Les maux de foie, la dysenterie et les inflammations du bas-ventre font beaucoup de victimes parmi les naturels, mais surtout parmi les Européens. Nous avons senti et nous sentons tous les jours le besoin d'un ministre

de notre religion. Vous êtes notre évêque (1); nous désirons que vous nous en envoyiez un, français ou italien. Veuillez dans ce cas faire choix d'un homme instruit, ayant moins de quarante ans, et surtout d'un caractère doux et qui ne soit pas entêté de principes antigallicans. » Pierron, qui fait fonction de maître d'hôtel, est malade ainsi que le cuisinier. « Il serait donc nécessaire, écrit Bertrand, que vous, ou le prince Eugène, ou l'Impératrice, envoyassiez un maître d'hôtel et un cuisinier français ou italien, de ceux qui ont été au service de l'Empereur ou qui le seraient des membres de sa famille. »

« Je ne veux pas, dit Bertrand en terminant, vous affliger en vous parlant de la santé de l'Empereur qui est peu satisfaisante. Cependant, son état n'a pas empiré depuis les chaleurs. N'ajoutez aucune foi à toutes les fausses relations qu'on peut faire en Europe. Tenez comme règle et comme seule chose vraie que, depuis vingt-deux mois, l'Empereur n'est pas sorti de son appartement, si ce n'est quelquefois et rarement pour venir voir ma femme. Il n'a guère vu personne, si ce n'est deux ou trois Français qui sont ici et l'ambassadeur anglais à la Chine. »

Vers le 20 mai, « M. le cardinal Fesch se rendit chez M. le cardinal Consalvi pour lui dire, écrit l'ambassadenr du Roi, M. de Blacas d'Aulps, que le sieur Napoléon Buonaparte et les personnes détenues avec lui à l'île de Sainte-Hélène s'affligeaient de ne point avoir de prêtre catholique, qu'elles imploraient la protection du Saint-Père pour obtenir qu'un ecclésiastique lui fût envoyé et qu'elles suppliaient Sa Sainteté de le demander au gouvernement anglais. » M. de Blacas, dont le cardinal Consalvi avait désiré obtenir d'abord le consentement, répondit qu'il ne prévoyait pas de difficulté de la part des puissances, « si le prêtre que l'on demandait était choisi parmi les ecclésiastiques français qui se trouvent encore en Angleterre » (émigrés et non concordataires), et que Son Éminence pouvait écrire dans ce sens à lord Castlereagh.

Madame, informée de l'accueil qui avait été fait « à la demande de son grand et malheureux proscrit de Sainte-Hélène, remercia aussitôt (27 mai) le cardinal Consalvi; » à la prière si juste et si chrétienne de l'Empereur, il s'est empressé d'intervenir auprès du gouvernement anglais et de chercher un prêtre

(1) En sa qualité de grand aumônier de France.

digne et capable. « Je suis vraiment la mère de toutes les douleurs, ajoute-t-elle, et la seule consolation qui me soit donnée, c'est de savoir que le Très Saint-Père oublie le passé pour ne se souvenir que de l'affection qu'il témoigne à tous les miens. »

Fesch, ne se fiant sans doute pas à Consalvi, écrivit à lord Bathurst « une lettre entortillée pour demander l'envoi à Sainte-Hélène d'un prêtre *consolateur*. » Après avoir énuméré les qualités que devait réunir un personnage de cette espèce, il concluait « que ne pas lui abandonner (à lui seul) le choix de cet ecclésiastique équivaudrait à un refus formel d'accorder une grâce que sollicitaient également la religion et l'humanité. » M. le marquis d'Osmond, ambassadeur de France, auquel lord Bathurst communiqua cette lettre, observa : « Sans violer l'une ou l'autre, je crois qu'on trouvera prudent de ne pas envoyer à Sainte-Hélène un émissaire de la Famille, fraîchement informé de ses complots en Europe et en Amérique. » Et il se lança en des considérations sur ces complots, et sur la nécessité d'une surveillance redoublée.

Les ministres anglais qui connaissaient la demande de longue date, puisque la lettre de Bertrand avait été expédiée ouverte par la voie régulière, ne suivirent point M. de Blacas et M. d'Osmond dans des tracasseries qu'ils avaient imaginées. Le 10 août, lord Bathurst informa sir Hudson Lowe des résolutions qu'il avait arrêtées : « Le cardinal Fesch, écrivit-il, a représenté au Pape le désir du général d'avoir un prêtre résidant à Longwood en qui il puisse se confier, le général ayant déclaré qu'il lui est impossible de remplir les devoirs imposés par la religion qu'il professe et qu'il se trouve privé des consolations essentielles que, d'après les principes de sa foi, on tire de la participation aux sacremens. » Le Prince régent a donc consenti que le cardinal Fesch choisît ce prêtre et que ce prêtre résidât à Longwood moyennant les restrictions habituelles. »

Lord Bathurst alla plus loin : sans doute avait-il jugé en conscience que, ayant écarté O'Meara, il ne pouvait laisser l'Empereur sans un médecin qui lui agréât et avait-il pensé, malgré les assurances qui lui avaient été données de la santé de l'Empereur, qu'il ne pouvait en prendre la responsabilité. En tout cas, « d'après le désir qu'a témoigné le général Buonaparte, » il consent qu'avec le prêtre, on lui envoie un médecin français d'une réputation faite et un cuisinier en qui il puisse

avoir confiance. « Quoiqu'il paraisse, écrit lord Bathurst à Lowe, que la personne qui l'a récemment servi en la dernière qualité ait été soudain éloignée par ordre du général sans qu'on lui reproche aucune faute ou aucune inattention (1), je suis cependant si peu disposé à intervenir dans les arrangemens que le général Buonaparte croit nécessaire de prendre pour son bien-être ou pour sa sûreté que j'ai laissé au cardinal Fesch le choix des personnes pour les deux emplois ; les deux personnes se rendront à Sainte-Hélène en compagnie du prêtre catholique romain et prendront les mêmes engagemens que lui. »

Au sujet du cuisinier, nulle difficulté : la princesse Pauline donna le sien, un nommé Jacques Chandelier qui avait débuté, en 1813, page rôtisseur dans la maison de l'Empereur ; il était profondément dévoué et parfaitement désintéressé. Malheureusement, il avait une médiocre santé qui devint pire à Sainte-Hélène. De même n'eut-on pas à disputer sur le maître d'hôtel qui devait remplacer Cipriani et que donna Madame Mère : c'était un nommé Coursot, fort brave homme ; mais il n'alla pas de même du prêtre et du médecin.

Le prêtre, a dit Bertrand, qu'il soit français ou italien, doit être un homme instruit, ayant moins de quarante ans et surtout d'un caractère doux et qui ne soit pas entiché de principes antigallicans. Fesch ne doit pas manquer, parmi les anciens aumôniers évêques de la Maison de l'Empereur, de correspondans qui lui puissent procurer l'aumônier que demande l'Empereur : il n'y pense pas ; il ne fait aucun effort, il ne s'adresse à aucun des prêtres qui ont passé par la Grande Aumônerie et dont la carrière est à présent si brillante ; il allègue « la difficulté de trouver un prêtre français qui pût être agréable à l'Empereur par ses talens et son dévouement ; il dit qu'il ne se trouve plus en France que de très vieux ou de très jeunes prêtres et ceux-ci peu connus et très peu instruits, » et il passe. Il va chercher à Florence un abbé Parigi sur lequel il a pris si peu de renseignemens que, dès qu'à Rome on apprend sa désignation, une clameur s'élève « contre l'immoralité de cet ecclésiastique. » L'enquête que Consalvi ordonne à l'archevêque de Florence est si probante que le Pape ordonne qu'on retire à l'abbé Parigi les pouvoirs dont il a été revêtu à la demande de Fesch.

(1) Il s'agit ici de Lepage, sur lequel on peut consulter : *Les cuisiniers de Napoléon* dans *Autour de Sainte-Hélène*, 2e série.

Alors, sans plus chercher, Fesch et Madame pensent qu'il faut se résoudre à renvoyer en Angleterre le vieil abbé que l'Empereur avait désigné en partant de Malmaison pour le rejoindre où il se trouverait et qui, s'étant rendu à Londres, ne put pas obtenir de passeport pour se rendre à Sainte-Hélène. « Ce prêtre, écrit Fesch à Las Cases, est aussi corse, anciennement curé dans le Mexique et qui se rendit de Corse à l'île d'Elbe pour se dévouer au service de l'Empereur qu'il suivit à Paris en qualité d'aumônier de Madame. Ce prêtre, il est vrai, a souffert un accident, parfois il ne peut pas s'exprimer; mais il jouit de la confiance de l'Empereur. Il n'est pas plus infirme qu'il était quand il fut choisi à Paris; il est plein de courage et de dévouement et il est habitué aux chaleurs de la zone torride et aux traversées de l'Atlantique. » Le cardinal vicaire a vainement fait observer à Fesch que le grand âge du sieur Buonavita, aggravé encore par une attaque d'apoplexie, ne permettait pas de supposer qu'il fût d'un grand secours à la colonie de Sainte-Hélène, mais l'on n'a rien eu à objecter à sa conduite, attestée par les témoignages de ses supérieurs ecclésiastiques et le suffrage des autorités religieuses de Rome où il est établi depuis plusieurs années et, s'il plaît au cardinal Fesch de désigner un homme presque en enfance, ne parlant que l'italien et l'espagnol, ennemi né des principes gallicans puisqu'il a exercé son ministère seulement en Espagne, au Mexique et au Paraguay, cela, peut-on dire, le regarde seul.

De même qu'il lui adjoint un certain abbé Vignali qui dit avoir travaillé pour être médecin, après avoir terminé à Rome ses études théologiques. Il est sur tous les points d'une ignorance sans remède; mais il est au moins dévoué à son illustre compatriote et il s'est offert spontanément pour lui rendre les services en son pouvoir.

L'argument majeur présenté par Fesch en faveur de Buonavita était que « l'Empereur, à Malmaison, l'avait désigné pour le rejoindre où il se trouverait; » — cela était vrai ou faux, en tout cas on n'en trouve confirmation nulle part, — mais, décisif lorsqu'il s'agit du prêtre, cet argument est inopérant pour le médecin.

Au moment où il quitta Malmaison, l'Empereur donna ordre à son premier médecin, le docteur Foureau de Beauregard, de terminer la session à la Chambre des Représentans où il avait été élu par l'arrondissement de Loudun et de le rejoindre

au plus tôt. Foureau, l'un des meilleurs élèves de Corvisart, avait été choisi, en 1810, pour être l'un des quatre médecins de la Maison et de l'Infirmerie impériale servant par quartier. Il avait fait près de l'Empereur, ne le quittant ni le jour, ni la nuit, la campagne de 1814; il était à Fontainebleau et fut inscrit pour 30 000 francs sur la liste des gratifications quasi testamentaires; il suivit Napoléon à l'île d'Elbe où il entra chaque jour davantage dans sa confiance; il l'accompagna en France et fit les étapes comme un soldat, chirurgien-major du bataillon de la Délivrance; il fut, durant les Cent Jours, Premier médecin en titre et inscrit comme tel sur les états; vainement, après la dissolution de la Chambre par les Prussiens, tenta-t-il de rejoindre l'Empereur; en vue de se tenir constamment à la disposition de son maître et de n'être point empêché de se rendre aux ordres qu'il pourrait recevoir, il quitta la France et se rendit en Autriche : Jérôme le recueillit dans sa maison où il retrouva Planat, l'ancien officier d'ordonnance, avec lequel il se lia d'intimité.

Aussitôt qu'il fut informé que « le cardinal venait d'être autorisé par lord Bathurst à adresser à l'Empereur un aumônier et un prêtre de son choix, » Las Cases, le 9 octobre, écrivit de Manheim à Planat, afin qu'il en donnât connaissance « au brave et digne docteur Foureau, pour qu'il en écrivît sans retard au cardinal, si son cœur le portait à un aussi noble et aussi touchant dévouement. » Le 29 octobre, Planat envoya la lettre de Las Cases au « bon Foureau; » « j'espère, écrit-il à Las Cases, qu'il prendra le parti que je m'estimerais heureux, mille fois heureux, de prendre à sa place. » Le lendemain, la reine Catherine mande à Madame : « Dans le cas où la nouvelle qui se répand serait fondée, nous vous proposerions comme médecin M. Foureau de Beauregard qui avait suivi l'Empereur à l'île d'Elbe et que vous connaissez. Il est attaché à notre service. Connaissant parfaitement la constitution de l'Empereur, il nous paraîtrait préférable à tout autre... Il consent avec plaisir à remplir une si digne vocation. » Point de réponse. Las Cases n'a pourtant aucun doute que Foureau ne soit agréé : il écrit le 13 novembre à Planat : « Je pense que le brave docteur devrait se mettre en route *sans délai* sur Francfort ou Bruxelles, avant que les nobles soins auxquels il se dévoue attirassent l'attention. » Foureau d'ailleurs n'est pas moins convaincu. Ce n'est pas une faveur qu'il demande; « je réclame ma place » écrit-il à O'Meara le

19 novembre, en lui demandant « un mémoire à consulter qu'il puisse communiquer au Nestor de la médecine, le vénérable J.-P. Franck : Franck connaît personnellement l'Empereur, lui a donné des conseils autrefois (1) et est le médecin du prince, son fils. » Malgré qu'il prît ainsi ses dispositions, Foureau ne se décida pas à suivre le conseil de Las Cases et à partir sans délai : il crut devoir attendre du cardinal Fesch les directions qu'il lui avait demandées.

Bien lui en prit : par une lettre du 5 décembre, Fesch fit savoir à Las Cases qu'ayant vainement attendu une réponse à la lettre qu'il avait écrite à Corvisart, — lequel gravement atteint d'apoplexie en 1815, ayant eu deux nouvelles attaques en 1817, était incapable d'écrire et, disent les biographes, passait son temps à attendre la mort, — il s'était déterminé à éliminer Foureau, malgré la recommandation expresse et réitérée de la reine de Westphalie. « Nous avons pensé, écrit-il, qu'il était de notre devoir de chercher un chirurgien habile, parce que c'est un chirurgien qu'on demande à Sainte-Hélène, un jeune homme plein de talent qui se perfectionnera même dans la médecine. D'ailleurs, nous avons été effrayés de la demande que nous faisait M. Foureau d'amener sa femme qui est (une) servante qu'il avait à l'île d'Elbe, avec une femme de chambre et un domestique. L'incertitude si tout ce monde pourrait convenir nous a fait penser qu'il ne devait pas être préféré par nous. Toutefois, je lui écris que, si son zèle le portait à se rendre auprès de son ancien maître, nous applaudirions à sa résolution et que, malgré qu'il y eût un chirurgien, son zèle pourrait être utile à l'Empereur. »

A l'homme éminent qui a été honoré de la confiance de l'Empereur et dont il se débarrasse par une calomnie, Fesch préfère un personnage au moins inattendu : « Dans l'incertitude, écrit-il, de trouver un chirurgien français, nous avons décidé à se rendre à Sainte-Hélène un chirurgien corse (2) qui a été le premier élève du célèbre Mascagni, professeur à Florence, et il est occupé dans ce moment à faire imprimer les ouvrages posthumes de son maître. Il était aussi employé en second dans l'Académie chirurgienne de Florence où il profes-

(1) En 1809.

(2) Antommarchi était né en Corse, soit : mais il existe de lui toute une série de documens où il se proclame le *sujet* du grand-duc de Toscane, « le très humble serviteur et sujet de Son Altesse Impériale et Royale. »

sait l'anatomie et où il exerçait en ville la chirurgie. Ce jeune homme a sacrifié pour l'amour de l'Empereur les intérêts de sa famille et, malgré qu'il eût contracté des obligations envers les souscripteurs des susdits ouvrages, nous pouvons compter sur son zèle et sur son inviolable attachement. »

Voilà l'apologie d'Antommarchi. Elle devait trouver bientôt des contradicteurs autorisés : professeur d'anatomie de l'Université de Pise, détaché à Florence, il était, pour la publication des Œuvres de Mascagni, l'employé appointé par une Société des Amis des Arts et de l'Humanité, en partie composée d'Anglais, qui l'avait entreprise au profit de la famille de l'anatomiste. Il avait été désigné pour surveiller l'impression et corriger les épreuves. C'est, écrivait, après enquête, Planat au roi Louis, « un homme qui n'a aucune connaissance et qui est tout simplement préparateur des dissections à l'amphithéâtre de Florence. » « Je tiens de source sûre, écrit sir John Webb à lord Burghersh, ministre d'Angleterre à Florence, qu'il possède plus de talent pour l'intrigue que de connaissances médicales, ces dernières se bornant à la seule anatomie qu'il a étudiée sous la direction de M. Mascagni. On me dit aussi que M. Antommarchi a beaucoup d'audace et que, pour cette raison, il donne généralement l'impression d'être plus capable qu'il ne l'est. »

Mais ici, il n'avait point eu à intriguer ni à donner des preuves de cette présomption et de cette outrecuidance qui devaient lui aliéner les bonnes volontés les mieux établies. Il n'avait point eu à bouger, on l'était venu chercher! Ç'avait été Colonna de Leca, intendant d'Aquila au temps de Murat, à présent chevalier d'honneur de Madame. Colonna, qui, assure-t-on, l'avait connu à Florence où il était venu de l'île d'Elbe et où il avait résidé, — (fort peu de temps sans doute, car, s'il arriva à Florence le 22 octobre 1814, il était de retour à Porto-Ferrajo sans doute depuis plusieurs jours, le 16 novembre; à cette date le trésorier Peyrusse lui paya pour frais de voyage 1 236 francs.) S'il avait passé à Florence, ç'avait été pour aller ailleurs. Peu importe la brièveté du séjour; le chevalier Colonna, assure-t-on, fut conquis, et avec la compétence qu'il n'avait point manqué d'acquérir à Aquila, il certifia l'honnêteté, le dévouement, l'intelligence et la valeur scientifique du prosecteur de Florence et emporta pour lui la place. Aussi bien, comme son protégé était un Corse, tout fut dit.

II

Durant que les fidèles de l'Empereur, selon leur tempérament, se désespéraient ou s'indignaient, qu'ils représentaient à Fesch « quelles funestes conséquences aurait un mauvais choix ; » qu'ils réalisaient les reproches que Madame et surtout le cardinal encourraient pour avoir empêché Foureau de se rendre à Sainte-Hélène, le cardinal, inébranlable dans son entêtement, minutait l'espèce de décret par lequel il assurait le triomphe de son avarice, de son exclusivisme corse et de son ignorance.

Faut-il penser que de sa part, il y eût pis ? Comme Madame participe à tout, on ne peut le croire et il faut écarter un soupçon dont on a peine à se défendre. Madame et Fesch, après avoir sincèrement souhaité d'adoucir les peines de l'Empereur en lui envoyant un prêtre catholique romain, ont brusquement changé d'opinion sur l'utilité d'une telle mission. C'est que tous deux, — avec Colonna en tiers, ce qui explique Antommarchi, — obéissent à des inspirations dont ils laissent entendre qu'elles sont divines. Ils sont certains que Napoléon n'est plus à Sainte-Hélène et que « la petite caravane » qu'ils y envoient ne l'y trouvera plus. Voilà pourquoi ils suppriment le plus possible des frais, pourquoi, au lieu du médecin à 15 000, ils prennent le médecin à 9 000 ; pourquoi ils traitent tous ces choix avec cette extraordinaire légèreté, cette prodigieuse nonchalance ; pourquoi, ayant reçu, au plus tard en septembre 1818, l'autorisation en date du 10 août dont il n'eût tenu qu'à eux de hâter l'expédition, ils perdent trois mois au moins dans une inaction volontaire ; pourquoi, enfin, ils vont recommander à leurs émissaires la marche par terre la plus lente, de longues stations, toutes les façons de gagner du temps, au lieu de les embarquer directement pour Londres à Civita-Vecchia, à Livourne ou à Gênes.

Dès le mois d'octobre 1818, Madame écrivant à sa belle-fille la reine Catherine lui annonce que Napoléon est en route : « Nous n'avons pas entendu parler, répond celle-ci, de la nouvelle que vous donnez de la translation de l'Empereur à Malte. » Cette nouvelle que Madame a répandue jusqu'aux États-Unis ne s'est point vérifiée, mais Fesch n'est pas démonté par là. « Je ne sais pas, écrit-il à Las Cases le 5 décembre,

quels moyens Dieu emploiera pour délivrer l'Empereur de sa captivité, mais je ne suis pas moins convaincu que cela ne peut pas tarder. J'attends tout de lui et ma confiance est pleine. » Au même, il écrit, le 27 février 1819 : « La petite caravane est partie de Rome au moment où nous-mêmes croyons qu'ils n'arriveront pas à Sainte-Hélène : parce qu'il y a quelqu'un qui nous assure que trois ou quatre jours avant le 19 janvier l'Empereur a reçu la permission de sortir de Sainte-Hélène et qu'en effet les Anglais le portent ailleurs. Que vous dirai-je? Tout est miraculeux dans sa vie et je suis très porté à croire encore ce miracle. D'ailleurs son existence est un prodige et Dieu peut continuer à faire de lui ce qu'il lui plaît. » En juillet, la certitude du cardinal est entière. Madame, qui la partage, en fait part à sa fille Élisa. Fesch lui-même écrit à Las Cases (31 juillet) : « D'après toutes nos lettres, vous avez dû comprendre l'assurance que nous avons de la délivrance et des époques de la manifestation, quoique les gazettes et les Anglais veulent toujours insinuer qu'il est toujours à Sainte-Hélène, nous avons lieu de croire qu'il n'y est plus et, bien que nous ne sachions ni le lieu où il se trouve, ni le temps où il se rendra visible, nous avons des preuves suffisantes pour persister dans nos croyances et pour espérer même que, dans peu de temps, nous l'apprendrons d'une manière humainement certaine. Il n'y a pas de doute que le geôlier de Sainte-Hélène oblige le comte Bertrand à vous écrire comme si Napoléon était encore dans ses fers. »

Dès lors qu'ils récusent les lettres de Bertrand et de Montholon, que faudrait-il pour les faire revenir? Une lettre de l'Empereur lui-même? Mais l'Empereur n'écrit pas, parce qu'il ne se soumet point à remettre ses lettres ouvertes. Le témoignage d'un témoin oculaire? Mais l'Empereur ne reçoit personne et Lowe ne laisse personne arriver jusqu'à lui. Assurément, cette contagion de délire mystique ayant pour conséquence la séquestration de Napoléon, son isolement du monde civilisé, la privation de soins intelligens et d'appui moral, constitue l'épisode le plus dramatique peut-être de l'histoire de la captivité, car l'Empereur ignore tout de ce qui se passe à deux mille lieues de là dans le cerveau de sa mère et de son oncle : il ne le saura jamais et il continuera à se demander « pourquoi il est abandonné. » Il pensera, durant les vingt mois d'agonie qu'il va

vivre, qu'on n'a trouvé dans l'Europe entière que ces pauvres êtres à lui envoyer et il méditera une fois de plus sur la fortune.

Ces lettres de Fesch et de Madame suffiraient à prouver la réalité de cette lamentable aventure, si singulière toutefois qu'on est tenté de rester incrédule : mais le témoignage d'un témoin qu'on ne saurait récuser lève tous les doutes et fournit les précisions nécessaires :

« J'ai eu bien à souffrir depuis deux ans, écrit à Planat la princesse Pauline (1), car mon oncle, Maman et Colonna, se laissent guider par une femme intrigante, qui est Allemande, espion de la cour d'Autriche, qui dit voir la Madone qui lui apparaît, enfin qui lui a dit que l'Empereur n'était plus là, mille extravagances incroyables! Le cardinal en est presque fou, car il dit ouvertement que l'Empereur n'est plus à Sainte-Hélène, qu'il a eu des révélations qui lui ont appris où il est.

« Nous avons depuis deux ans fait tout, Louis et moi, pour détruire les impressions de cette sorcière, mais tout a été inutile; mon oncle nous a caché les nouvelles et les lettres qu'il recevait de Sainte-Hélène, disant que ce silence devait nous convaincre assez!

« Maman est dévote et donne beaucoup à cette femme qui est liguée avec son confesseur, qui lui-même est le bras droit d'autres prêtres encore. Tout cela est une intrigue affreuse et Colonna soutient tout cela. Il est à l'église du matin jusqu'au soir. »

Quelques jours après (2), la princesse précise les détails et indique les conséquences de l'emprise exercée par la thaumaturge : « Il en est résulté, écrit-elle, que toutes les lettres que Madame et le cardinal ont pu recevoir depuis deux ans ont été regardées comme fausses : Signature fausse, lettres inventées par le gouvernement anglais pour faire croire que l'Empereur est toujours à Sainte-Hélène, tandis que le cardinal et Madame disent savoir pertinemment que Sa Majesté a été enlevée par les Anges et transportée dans un pays où sa santé est très bonne et qu'ils en reçoivent des nouvelles. (Madame ne recevait des lettres que des mains du cardinal.) Cette sorcière se sert de tous les événemens politiques pour parvenir à son but. Toute la maison de Madame est gagnée, Colonna à la tête. Madame et le cardinal ont voulu m'entraîner dans leur croyance ainsi que

(1) 11 juillet 1821.
(2) 15 juillet 1821.

mon frère Louis, mais, voyant que nous cherchions tous deux des moyens de les tirer de leur aveuglement et que nous finissions par nous moquer de leur crédulité, je dois taire les scènes, les querelles et le refroidissement que leur conduite a naturellement amenés entre nous. »

Le drame n'est pas encore à son acte le plus mouvementé et le plus émouvant. Il y a parfois des intermèdes : Madame ne se retient point vis-à-vis de Joseph de plaindre son bel argent, lorsque, ayant épuisé tous les prétextes, Fesch doit à la fin laisser partir ceux qu'il a désignés. On soumet à un conseil de quatre professeurs, présidés par le propre médecin de Son Altesse Éminentissime, un rapport d'O'Meara sur la santé de l'Empereur. Les cinq augures disputent des méthodes qu'O'Meara a adoptées et formulent des prescriptions qu'Antommarchi, au moins le prétend-il, reçoit ordre de suivre mot à mot sous les peines les plus graves. Après un dîner que donne Fesch, la caravane se met en route, sans même qu'on l'ait munie d'un mot de Madame ou du cardinal pour servir d'introduction près de l'Empereur ; elle emporte, écrit Madame, « des vins, du café, des vêtemens, des livres, une pharmacie volante, les ornemens d'une chapelle. » Marchand, quand on déballa les deux malles, l'une contenant des livres et des journaux, l'autre des habits sacerdotaux et des ornemens d'église d'une très grande beauté, crut que ceux-ci étaient un présent de Mgr le cardinal Fesch : Madame pourtant assure qu'elle les paya, ainsi que tout le reste.

De Rome à Londres, le voyage prit deux mois, du 25 février au 19 avril. On traversa l'Italie, la Suisse, une partie de l'Allemagne. A Francfort, Antommarchi se précipita chez la reine Julie et lui exhiba les planches du grand ouvrage de Mascagni, qu'il portait avec lui. Il assure qu'elle l'admira fort, mais elle ne souscrivit point. De Francfort, Buonavita, qu'Antommarchi accompagnait, se rendit à Offenbach pour voir Las Cases, qui s'y était retiré. Las Cases leur remit « pour Longwood, deux charmans portraits, l'un du jeune Napoléon peint d'après lui dans l'année même et envoyé par le roi Jérôme ; l'autre celui de l'impératrice Joséphine par Saint, dont la reine Hortense faisait le sacrifice. Il était monté sur une magnifique boîte à thé en cristal. » Ce choix du cristal était une précaution délicate de la Reine, qui avait fait aussi exécuter la monture de manière

qu'il devînt impossible de soupçonner aucune supercherie d'écriture cachée. « Le premier de ces deux portraits est parvenu. » Il avait été monté dans un joli portefeuille en maroquin vert et dissimulé sous les ornemens d'église. « Quant au portrait de l'impératrice Joséphine, dit Las Cases, il n'est jamais arrivé à Longwood, bien que, par un contraste assez singulier, on s'y soit trouvé, par suite de quelque mémoire, avoir acquitté les frais de douane de son entrée en Angleterre. »

De Francfort, par Anvers et Ostende, on gagna Londres. L'opinion des ministres anglais fut vite établie sur les voyageurs : « Vous trouverez, je pense, dans l'abbé Buonavita, écrivait lord Bathurst à Lowe, un homme fort inoffensif. » Il était fait pour plaire aux Anglais : quand, le 21 avril 1820, la nouvelle de la mort de George III parvint à Sainte-Hélène, le gouverneur écrivit à l'abbé en le priant d'en faire part à l'Empereur et Buonavita répondit par la lettre la plus courtoise : « Il élevait le défunt monarque jusqu'aux nues pour sa piété, sa fidélité à ses sermens et sa magnanime protection de la liberté et de la sécurité de ses sujets. »

Quant à Antommarchi : « Le médecin, écrivait Bathurst, passe pour fort intelligent, mais je ne crois pas qu'il vous cause d'embarras, vu qu'il paraît disposé à faire des avances au gouvernement britannique en dédiant au Prince régent l'ouvrage qu'il termine. » On voit comme la « Société des Amis des Arts et de l'Humanité » avait eu raison de se méfier lorsqu'elle constata que son employé avait emporté six exemplaires du *Prodromo* déjà publié, la dédicace au Prince régent, le frontispice, etc. ; on craignait à Florence qu'Antommarchi n'obtînt de présenter l'ouvrage au Prince régent et ne s'appropriât la libéralité que voudrait sans doute lui faire Son Altesse Royale. Antommarchi avait vu légèrement O'Meara et Stokoë qui n'avaient à la vérité pas grand'chose à lui dire, mais, grâce au titre dont il était revêtu et à celui qu'il prenait de professeur d'anatomie, il s'introduisit près des médecins anglais en réputation, pour se ménager des relations et obtenir des souscriptions.

Il n'économisait point ses visites ; il sollicitait à droite et à gauche des consultations, en communiquant les rapports d'O'Meara ; grâce à des lettres qu'il avait obtenues à Florence, il se poussait dans le monde : ainsi alla-t-il chez lady Jerningham, qui était Dillon et la tante de Mme Bertrand. « Un profes-

seur de chirurgie, écrit-elle le 23 avril, demanda après moi hier, étant en route pour Sainte-Hélène... *Le professeur* m'apporta une lettre de lord Dillon à Florence. » Antommarchi n'avait point cette fois perdu de temps ; mais il demeura près de trois mois à Londres, tant il était occupé à soumettre aux uns et aux autres, aux ministres, aux médecins, aux dames, le grand ouvrage dont il était selon les uns l'éditeur, selon les autres le continuateur.

Le 20 septembre 1819, après que dix-huit mois se sont écoulés depuis la demande de l'Empereur, ceux qu'il attend avec tant d'impatience arrivent enfin. Il a compté sur un soulagement pour l'esprit et pour le corps. On lui envoie un prêtre aux trois quarts paralysé, un intrigant ignare et présomptueux, prêt à le traiter en camarade, déterminé à ne pas croire à une maladie qu'il tient pour politique, et qui entre à Longwood sortant de dîner chez le gouverneur, à Plantation House : telle a été sa première visite. L'Empereur ne se soucie guère de le recevoir et, avant de l'introduire, le grand maréchal lui fait subir un interrogatoire sur faits et articles, peu décisif encore ; car nul n'est fixé sur la nationalité de l'individu, moins encore sur ses aptitudes ; quant au tact, la question est résolue. Comment Bertrand ne remarque-t-il point du premier coup que ce prétendu Français ne parle point le français ? Seulement il parle l'italien, tandis que Vignali, dont on dit qu'il a étudié à Paris et à Rome, est un pâtre auquel le patois corse est seul familier. D'ailleurs une ignorance de toutes choses qui parfois égaie... Buonavita, lui, est aphasique. Tel est l'étonnant trio que Fesch envoie.

Au moins il y avait le maître d'hôtel et le cuisinier : c'étaient de braves gens, qui parlaient français ; mais le cuisinier était affecté de rhumatismes qui se développèrent avec une telle intensité qu'il dut bientôt demander son rapatriement ; quant à Coursot, ancien domestique du grand maréchal Duroc, il avait toutes les vertus, sauf qu'il ignorait entièrement ce qui était du service d'office, même faire du café.

L'Empereur pouvait d'autant moins « se contenter avec les personnes que lui avaient envoyées sa mère et son oncle qu'aucune n'était en état d'écrire le français qu'elles parlaient à peine. » « Je doute, écrit Montholon à sa femme, qu'elles sachent autant de français que toi d'anglais. Ce qui est du

moins bien certain, c'est que, de tous les Anglais qui nous ont parlé français, il n'en est pas un qui ne le parle beaucoup mieux que celui de ces trois individus qui le sait le plus (1). » Montholon ne pouvait garder le moindre espoir que ces gens lui ouvrissent la porte de sortie. Aussi, dès leur arrivée, le 26 septembre, écrivit-il à sa femme pour la supplier de trouver quelqu'un pour le remplacer. Il lui mande le 31 octobre : « Si tu n'as pas encore envoyé quelqu'un... ne perds pas un moment. Peu importe qui, pourvu que ce soit un de ses anciens officiers, généraux ou amis. Je crois qu'il te sera facile d'en trouver, tant de ces malheureux compagnons de sa gloire sont errans aujourd'hui qu'il me paraît difficile qu'il ne s'en trouve pas un grand nombre heureux de venir chercher ici un repos honorable pendant quelques années. » C'étaient là les impressions d'un homme éloigné d'Europe depuis quatre ans, qui ne se rendait pas compte que le favori de Louis XVIII, après s'être fait, sans conquérir les ultra, l'instigateur de la Terreur blanche, avait changé brusquement de tactique, appelé autour de lui la plupart des anciens serviteurs de l'Empire : les proscrits d'hier étaient les ministres d'à présent ; M. Decazes avait eu accès, comme secrétaire des commandemens de Madame, dans la plupart de ces salons d'attente princiers que Napoléon appelait des antichambres ; il y avait connu quelques chambellans, des préfets, des généraux, divers sénateurs, et même des ministres et des grands officiers de la Couronne. Il a rappelé à peu près tous les proscrits et rouvert l'armée à ceux qui en avaient élevé si haut la gloire sous le drapeau national. Il n'y avait plus à compter « sur n'importe qui. » Il fallait quelqu'un qui voulût se dévouer en se rendant pour jamais illustre. Mme de Montholon se mit en chasse pour le trouver.

D'abord il fallait les autorisations nécessaires. Las Cases, qui, dès qu'il avait connu la situation (en septembre) s'était empressé de s'offrir pour retourner à Sainte-Hélène, avait été refusé, et lord Bathurst n'y avait mis aucun ménagement. « Je suis chargé de vous répondre, écrivait Goulburn à Las Cases le

(1) Il convient de remarquer que l'on ne saurait garder aucun doute sur l'impossibilité où se trouvait François Antommarchi de rédiger les Mémoires qu'on a publiés sous son nom, en 1825, et dont il a signé chaque exemplaire. Il a pu fournir quelques notes à un des teinturiers aux gages de l'éditeur Barrois. On ne peut qu'être frappé de la forme du dialogue à l'Alexandre Dumas. Or, Dumas fait ses débuts officiels en 1826.

19 novembre, que Sa Seigneurie ne peut point vous permettre de retourner en cette île. » A la vérité, Las Cases avait montré quel cas il faisait des règlemens qu'il avait promis d'observer, et ainsi s'expliquaient le ton et le fond de la réponse. Serait-on plus heureux avec d'autres? Mme de Montholon écrit donc, le 31 janvier 1820, à lord Holland pour lui exposer la nullité et l'ignorance des personnes nouvellement arrivées à Sainte-Hélène. « L'Empereur, ajoute-t-elle, a absolument besoin d'un homme qui non seulement ait sa confiance, mais qui sache le comprendre ; c'est la seule consolation qui lui reste, et il n'est que trop à craindre que de longtemps il ne lui en soit pas accordé d'autre. » Son mari ne peut pas partir sans avoir été remplacé. Lord Bathurst, auquel elle s'est adressée, n'a pas refusé formellement, mais il ne s'est pas expliqué sur sa demande.

Lord Bathurst ne paraît point convaincu de la nécessité d'un remplaçant et ses sentimens apparaissent nettement dans la réponse qu'il fait à lord Holland le 15 février : « Quand même Montholon, dit-il, aurait résolu de ne quitter Sainte-Hélène qu'après l'arrivée d'un secrétaire auprès de la personne de Bonaparte, il peut partir, car ce désir est accompli. Le prêtre qu'on a envoyé a été choisi par le cardinal Fesch conformément aux instructions données à Son Éminence par Buonaparte à ce sujet, et ces instructions, comme vous pensez bien, concernaient bien plus les aptitudes civiles que religieuses de la personne en question. » A la vérité, c'était exactement le contraire, et la perspicacité du ministre des Colonies se trouvait en défaut, à moins qu'il ne voulût exercer son ironie ; mais qui eût pu imaginer cette incroyable histoire? Qui eût pu penser qu'à l'Empereur réclamant un prêtre avec lequel il pût s'entretenir du grand problème, on envoyât un vieillard paralysé et presque stupide, et un pâtre des montagnes de Corse? Il se trompait encore étrangement, — et pourtant il avait eu en mains des lettres de Montholon à sa femme de septembre, octobre et novembre (1) — lorsqu'il croyait que « la demande de Mme de Montholon n'était autre chose qu'une attrape et que peut-être elle se rapportait beaucoup plus à l'opposition entre Bertrand et Montholon qu'à toute autre chose... « Ce que je veux faire

(1) Les lettres du comte et de la comtesse de Montholon publiées par M. Gonnard sont extrêmement incomplètes et presque tout ce qui est relatif aux querelles de Montholon avec les Bertrand y est omis.

cependant, concluait-il, le voici : J'écrirai à sir Hudson de faire savoir à Buonaparte que s'il exprime le désir de voir venir une personne d'Europe pour remplacer un de ces messieurs (car en effet ils sont tous les deux prêts à s'envoler, mais ils se surveillent réciproquement), le cardinal Fesch et la princesse Borghèse seront chargés de cette affaire. »

Lord Holland atténua, dans sa lettre du 13 mars, les termes au moins rudes dont s'était servi lord Bathurst; il recommanda une grande prudence et surtout qu'on ne recourût pas à une intervention parlementaire. Le 16 mars, conformément à la promesse qu'il avait faite, lord Bathurst écrivit à Lowe que, par le départ du comte Montholon et du comte Bertrand, la société du général Buonaparte à Longwood devant se trouver essentiellement réduite, le Roi était dans la disposition « d'accéder au désir qu'exprimerait le général en faveur de toute autre personne dont l'arrivée pourrait lui être agréable. Si le général Bonaparte, ajoutait-il, préférait laisser ce choix au cardinal Fesch ou à la princesse Borghèse, je suis tout prêt à lui faire cette communication. »

La reine Hortense, à laquelle sans doute Mme de Montholon s'était adressée par l'intermédiaire de Las Cases pour savoir si elle connaîtrait quelqu'un qui voulût aller à Sainte-Hélène, écrit à Las Cases le 12 mai qu'elle ne connaît personne : « Le général Drouot, dit-elle, est un des hommes que l'Empereur estimait le plus. Il vit, dit-on, à Nancy, retiré du monde et peut-être, s'il connaissait l'isolement où va se trouver l'Empereur, serait-il heureux de partager son infortune. Mais, dans de semblables circonstances, c'est à celui qui veut bien se dévouer à se proposer. Qui oserait l'engager à quitter son pays pour toujours? » Peut-être, mais d'autre part qui oserait s'offrir pour être le compagnon de l'Empereur ?

Pour Planat, personnage de second plan, la Reine se rend plus facile : « M. de Planat, dit-elle, qui avait désiré l'accompagner une fois, voudrait-il y retourner? Dans ces tristes circonstances, c'est un dévouement héroïque qu'il faut rencontrer, car l'intérêt n'a plus rien à faire là! » La Reine connaissait l'humanité. Mais Planat faisait exception, et l'on peut être convaincu que, si l'on avait abordé Drouot, il eût accepté.

Mme de Montholon n'avait point encore osé, à la date du 15 août, s'occuper elle-même de chercher un remplaçant pour

son mari : elle avait presque tout de suite trouvé un cuisinier qui devait donner, disait-elle, toute satisfaction, mais il n'en allait pas de même d'un compagnon pour l'Empereur. On l'avait de plus subordonnée à Madame et au cardinal, et l'on peut juger si cela avançait les affaires. « Que ne me permet-on, écrit-elle à son mari le 15 août, de m'occuper seule d'un remplaçant pour toi? En voulant que la Famille s'en mêle, on a tout paralysé. » Et elle ajoute, le lendemain 16 : « Je n'ai toujours pas de réponse de la princesse Borghèse au sujet de la démarche que je l'ai priée de faire pour ton remplacement. En voulant que la Famille s'en mêlât, on a tout paralysé. Personne ne s'est encore présenté. C'est une chose bizarre que l'appréhension que chacun a d'aller sur votre rocher... La peur est la vertu à la mode et, peur de quoi? C'est par trop bête! Tu te fais bien des illusions sur les anciennes amitiés et la reconnaissance. » N'y tenant plus, le 19 août, Mme de Montholon proposa directement à Planat, par une lettre qu'il ne reçut que vers le 19 septembre, d'aller à Sainte-Hélène; entre temps, elle reçut le 31 août la réponse qu'elle attendait de la princesse Pauline. « Elle trouve en ma demande, écrit-elle aussitôt à son mari, toute l'*authenticité* nécessaire, et elle aurait pris sur elle, m'écrit-elle, d'écrire au gouvernement anglais, si Madame et M. le cardinal ne lui avaient fait observer que ces démarches contrarieraient peut-être les vœux de l'Empereur, qui les avait fait prévenir que, lorsqu'il aurait besoin de quelqu'un, il leur en ferait adresser directement la demande; que ses observations sur l'*authenticité* indiscutable de ma lettre n'avaient pu l'emporter sur la crainte de faire une démarche qui pût mécontenter l'Empereur; qu'elle ne doute pas que Planat ne se trouvât très honoré du choix, mais que sa santé est dans un tel état qu'il est vraisemblable qu'il ne pourrait l'accepter. »

Sans la clef qu'on en a donnée, cette lettre resterait incompréhensible. Pauline, en revenant par deux fois sur l'*authenticité* de la lettre de Mme de Montholon, fournit une attestation nouvelle du cas psychologique de sa mère et de son oncle, elle ne peut le révéler ; elle est obligée de suivre les directions qu'ils lui imposent, mais au moins le fait-elle avec des ménagemens et en laissant à Planat quelque espoir.

Il allait au-devant. Le 4 septembre, alors qu'il n'avait pas encore reçu la lettre de Mme de Montholon, il écrit de Trieste

au cardinal et à Madame des lettres en termes presque identiques : le prince Félix (Baciocchi), à la personne duquel il est resté attaché depuis la mort de la princesse Élisa, vient, dit-il, d'apprendre par M. de Possé, le gendre de Lucien, que l'Empereur a témoigné le désir de l'avoir auprès de lui. « L'attachement et la confiance dont m'honore Son Altesse, ajoute-t-il, eussent été sans doute un obstacle pour tout autre motif de déplacement, mais, quand il s'agit de l'Empereur, aucun sacrifice ne coûte au prince et il me verra avec plaisir remplir la tâche honorable que je m'étais imposée il y a cinq ans. Il me reste maintenant à prier Votre Éminence d'être mon guide et mon appui dans cette circonstance. » Planat entre à ce propos dans des détails sur ses démêlés avec le roi Jérôme dont il redoute « le ressentiment implacable » pour n'avoir pas voulu, étant à son service, être le témoin de sa ruine après l'avoir été de ses prodigalités. »

Fesch ne saisit même pas ce prétexte pour écarter Planat : il lui oppose un refus tranchant, conçu en ces termes tendancieux : « M. de Possé n'étant point ici, écrit-il le 23 septembre, je n'ai pu connaître par quelle voie il a appris que l'Empereur témoignait le désir de vous avoir auprès de lui ; mais c'est sans doute un malentendu, puisque, toutes les fois qu'on a demandé quelques personnes à Sainte-Hélène, c'est à moi qu'on s'est adressé. C'est peut-être quelque intrigant qui veut se rendre intéressant et qui écrit d'Angleterre, donnant ses propres idées pour celles de l'Empereur ou peut-être est-il intéressé à cela. Au surplus, nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'envoyer d'autres personnes à Sainte-Hélène. »

Fesch ment sciemment. La lettre de Mme de Montholon du 31 août prouve que la princesse Borghèse était prévenue, qu'elle avait avisé sa mère et son oncle et qu'elle avait essuyé un refus dont elle avait cherché à pallier les termes ; mais Planat ne se contente point avec la lettre qu'il a reçue de Son Éminence. Il répond qu'une lettre de Mme de Montholon qu'il vient de recevoir ne s'accorde point avec celle que lui écrit Son Éminence et quoique avec un très grand respect il pose la question sur son véritable terrain. « Si je m'en rapportais à Mme de Montholon, écrit-il, je ne pourrais m'empêcher d'être affligé et presque blessé du mystère qu'on m'a fait de cette démarche. J'osais croire que mon attachement et mon dévouement pour l'Empe-

reur, éprouvés par six années de malheurs et de persécutions, méritaient de la confiance et quelques égards, seule récompense que j'ambitionne. »

III

Sur quoi, Fesch rompt toute conversation et se renferme dans un silence arrogant. Mais voici qui va changer les choses. Le 10 octobre, Montholon annonce à sa femme qu'elle va recevoir plein pouvoir pour choisir son remplaçant avec l'agrément du Gouvernement anglais et sans consulter la Famille. « Comment admettre, écrit-il, que les individus désignés par le cardinal Fesch et la princesse Pauline puissent être mieux choisis que l'homme qui le sera par toi qui connais toutes ses habitudes, tous ses désirs en ce genre et qui enfin peux te concerter avec des hommes qui ont été quinze ans ses ministres. » Il a lui-même désigné, ajoute Montholon, une douzaine de personnes qu'il verrait ici avec plaisir; et il fournit une liste où plusieurs noms étonnent : Drouot, Arnault, Carrion-Nisas, Fleury de Chaboulon, soit, mais Rolland, Desmarets, l'abbé de Pradt! C'est de Mme de Montholon seule que l'Empereur attend l'homme qui remplacera Montholon : « Ma famille ne m'envoie que des brutes, dit-il; je désire qu'elle ne s'en mêle pas. Il est impossible de faire de plus mauvais choix que les cinq personnes qu'elle m'a envoyées. »

Assurément, il souhaiterait quelqu'un dont le nom fût connu, peut-être illustre, qui eût marqué sous son règne, et dont la présence près de son lit de mort attestât le dévouement. Ce n'est plus comme tout à l'heure des hommes du second ordre qu'il envisage, mais des ministres, des grands officiers, des sénateurs : le duc de Rovigo, le comte de Ségur, le comte de Montesquiou, le comte Daru, le général Drouot, le comte de Turenne, le baron Denon, Arnault, etc.

« Il eût préféré avant tous, le général Drouot; quant à l'autre personne, ce pourrait être un civil, même ayant été ecclésiastique, un ancien conseiller d'État, un ancien chambellan, ou un ancien confident, un ami avec lequel il eût été lié intimement lorsqu'il était officier d'artillerie, mais un homme lettré, un homme de talent et de gravité dont il pût faire un compagnon. »

En fait de médecins, MM. Percy, Desgenettes, Larrey, ou un

médecin à leur choix. « Si M. Desgenettes, M. Larrey ou M. Percy voulait venir, ne fût-ce que pour sa maladie, ils pourraient être assurés d'avoir pour leur vie un équivalent des sacrifices pécuniaires auxquels leur absence de France les exposerait. »

Il a dû penser que Foureau de Beauregard s'était dérobé lorsque, à son défaut, le cardinal lui a envoyé Antommarchi. Celui-ci, à la fin de janvier, abandonne son malade qu'il sait perdu, mais non pas parce qu'il comprend son impuissance : simplement parce qu'il se déplaît à Sainte-Hélène ; il écrit au lieutenant du gouverneur pour demander à être rapatrié. Nouvelle et grave injure à l'Empereur, qui apprend cette démission par une conversation de Lowe avec Montholon. Mais que faire? Si « insuffisant » qu'Antommarchi soit pour « le secourir, » il est ou se dit médecin et ce titre suffit pour qu'on fasse effort pour garder celui qui le prend, car il n'est point décent qu'on meure hors de la présence d'un porteur de diplôme d'une Université quelconque.

« ... Quant au remplacement de Buonavita, il est inutile, ajoute Montholon, si on envoie un homme aussi secondaire que lui, car autant ses soins ont été de peu de valeur, autant ceux d'un homme comme M. Duvoisin, l'ancien évêque de Nantes, seraient désirables. Le choix d'hommes pour remplacer Bertrand et moi serait facile, à mon avis, mais celui d'un ecclésiastique d'un mérite assez supérieur pour bien remplir sa mission me semble bien difficile, car il faut nécessairement un homme de l'Église du Concordat de 1802 et qui, à une forte théologie, joigne des mœurs douces, séduisantes et beaucoup d'esprit. »

Pour autoriser les départs, — même pour désigner les individus, l'Empereur « laisserait le choix au roi de France et à ses ministres; personne à son avis ne pouvait mieux choisir que le gouvernement français, le ministère actuel étant composé de personnes qui l'avaient presque tous servi dans les mêmes fonctions et qui connaissaient parfaitement son caractère et ses habitudes : Pasquier, Mounier, Ségur, Siméon, Daru, La Tour-Maubourg, Decazes! » Comme il fallait que les dévouemens se fussent faits rares pour que l'Empereur dût demander au roi de France de désigner un de ses anciens serviteurs pour lui fermer les yeux!

Par une délicatesse suprême, il cherche des excuses à celui

des siens qu'il devrait accuser de ces choix surprenans et dont nul ne peut soupçonner les atténuantes aberrations. « Le parti qu'a pris lord Bathurst de s'adresser au cardinal Fesch à Rome, et qui paraissait sage, fait-il écrire, s'est trouvé en défaut par l'effet de la surveillance exercée sur tous les membres de la Famille et de l'impossibilité où ils sont de correspondre avec la France. » Aussi le couvre-t-il lorsqu'il ajoute : « Tout ce qu'il est nécessaire de faire ne peut l'être que par l'intermédiaire du gouvernement anglais ou français. »

Soit que Mme de Montholon n'ose point présenter sa requête, soit qu'elle se heurte à des refus ou à des fins de non recevoir, il ne se trouve personne qu'on connaisse parmi les hommes désignés par Napoléon qui consente à entreprendre le voyage. Reste Planat, — capitaine hier, aide de camp du Sage de la Grande Armée, chef d'escadron *ad honores*, après Waterloo, — quelqu'un de la foule, quelqu'un de l'armée et du peuple, quelqu'un qui ne tient de l'Empereur ni titre ni dotation, quelqu'un qui ne l'a pour ainsi dire jamais approché et qui n'a participé à rien de son intimité ni de sa faveur. Repoussé par Fesch, il a accepté avec joie la proposition de Mme de Montholon : « J'espère, lui a-t-il écrit, que vous n'avez pas mis en doute un seul instant mon inaltérable dévouement et ma résolution d'aller partager la captivité du plus grand et du meilleur des hommes. » Mais il faut une démarche officielle qui vienne de Longwood, et, au 16 novembre 1820, Mme de Montholon n'a encore reçu aucune autorisation. Elle renouvelle en décembre sa demande de laisser partir Planat. « Dieu veuille que je réussisse, écrit-elle. Comme il n'y a rien à dire contre lui, qu'il n'est point marquant, qu'il n'a joué aucun rôle politique, si on le refuse, je serai forcée d'en conclure qu'on ne veut pas encore de remplacement. »

Enfin, l'autorisation arrive : elle est le 10 mai 1821 (1) aux mains de Planat, qui écrit aussitôt à Madame pour prendre ses ordres, ceux du cardinal, du roi Louis et de la princesse Pauline. A cette lettre, le cardinal répond le 30 juin, au nom de sa sœur et au sien : « Elle me charge de vous répondre que nous ne pensons pas que vous deviez entreprendre le voyage auquel vous êtes décidé. Soyez certain que si l'on avait besoin de

(1) Cinq jours après que Napoléon est mort à Saint-Hélène.

quelqu'un, c'est à moi qu'on en aurait écrit et qu'on ne se serait pas adressé à des étrangers pour vous engager à faire ce qui est d'ailleurs dans votre cœur... Je prie Dieu qu'il vous éclaire, afin que vous n'ayez pas à vous repentir de la décision que vous prendrez. »

Planat, à la vérité, s'est rendu odieux à la reine Catherine : « C'est, écrit-elle, un être immoral, fourbe et tartufe, » mais cette opinion n'a influé en rien sur celle de Fesch, qui ne communique pas plus à la Famille les résolutions qu'il adopte que les renseignemens qu'il reçoit de Bertrand.

Mme de Montholon a réuni, outre Planat, un médecin et un prêtre : le baron Desgenettes, invité par le ministre des Affaires étrangères de France à désigner un médecin propre à être envoyé à Sainte-Hélène, a, sur le conseil de l'ambassadeur d'Angleterre, choisi le docteur Pelletan fils, médecin du Roi par quartier, l'un des hommes qui honorent le plus la science française, Consulté par le ministre, M. de Quélen, coadjuteur de Paris, a répondu : « J'irai, moi, je m'offre volontiers pour conquérir cette âme à Dieu ; » sur les représentations du ministre relativement à l'âge du cardinal de Périgord, auquel il doit succéder, M. de Quélen a désigné M. Deguerry qui vient d'être ordonné prêtre, mais dont le mérite est déjà éclatant. De plus, patriote à la bonne façon, car, en 1814, il s'est échappé du collège de Villefranche pour demander des armes au maréchal Augereau. Il semble enfin que Mme de Montholon ait pensé à faire offrir par Gourgaud une place de secrétaire à Casimir Bonjour. « Voulez-vous être secrétaire de l'Empereur, lui aurait dit Gourgaud qui le voyait pour la première fois à un dîner chez Mme Tiran, sa sœur... L'Empereur désire un homme de lettres capable, jeune et obscur. Si la place vous convient, je sais par ma sœur que vous convenez parfaitement à la place. Je vous choisis!... » Mais à l'Empereur, Bonjour préfère, à ce qu'il dit lui-même dans ses précieux Mémoires, la Comédie-Française où il a une pièce reçue, et il refuse. Mme de Montholon engage pour le remplacer et pour servir de précepteur à ses fils un M. Audrand, professeur à Juilly, car, dans l'impossibilité où est Montholon d'abandonner l'Empereur dont les jours sont comptés, elle va le rejoindre avec ses enfans. Tout le monde fait ses préparatifs et Planat, muni des lettres d'Hortense et de Julie pour l'Empereur, s'apprête à rejoindre la petite troupe,

lorsque l'on apprend que l'abbé Buonavita et le valet de pied Gentilini sont arrivés en Angleterre. Partis de Jamestown le 17 mars, ils ont touché terre vers le 2 mai. Mais on les a retenus à Portsmouth à bort du *Flamen*, bâtiment de l'Alien Office jusqu'à ce qu'on ait reçu par le chargé d'affaires de France une réponse à la demande qu'ils ont faite d'être débarqués à Cherbourg. Le ministre, M. le baron Pasquier, répond à M. de Caraman qu'il ne lui sera sans doute pas difficile d'obtenir qu'ils soient transportés dans les Pays-Bas; et en effet le chargé d'affaires informe M. Pasquier le 15 mai qu'ils vont être menés à Rotterdam. Ils y arrivent le 20, et se rendent à Bruxelles d'où ils gagnent Paris; le 1er juin, des passeports sont délivrés, à Gentilini pour l'île d'Elbe, à Buonavita pour Rome.

O'Meara cependant a appris le 18 mai l'arrivée de Buonavita, et il en a aussitôt informé Madame. Il a obtenu, le 22, de nouveaux détails : « Antommarchi, écrit-il, ne sait plus quoi faire pour guérir son malade dont l'état empire chaque jour. » Il donne des nouvelles du prochain départ du ménage Bertrand. « Par suite de tous ces départs, ajoute-t-il, on a adressé une note officielle au gouvernement anglais, dans laquelle on demande des remplacemens. On veut quatre personnes dont une ayant servi, un aumônier et un médecin. »

Il ne saurait être douteux que cette lettre adressée à Madame fut interceptée par le cardinal ainsi que les lettres suivantes que dut écrire O'Meara, lequel, ayant rejoint Buonavita et ayant reçu de lui de déplorables nouvelles de l'Empereur, écrivait le 19 juin à lord Bathurst que, la crise actuellement arrivée ayant été officiellement annoncée par lui, il demandait à retourner à Sainte-Hélène. Le 29 juin, la princesse Pauline écrit à lady Holland : « Je profite d'une bonne occasion pour me rappeler à votre souvenir et vous prier de vouloir bien me donner des nouvelles de mon bien-aimé frère dont l'état de santé m'inquiète beaucoup par les bruits que l'on fait répandre sur son mauvais état. Nous n'avons reçu aucune nouvelle du prêtre qui est arrivé de Sainte-Hélène; il vous serait peut-être possible de vous en informer et de me donner ces nouvelles positives. »

Ainsi, même les lettres d'O'Meara qu'il connaît et dont il sait l'existence authentique, même les lettres de Buonavita qui est son homme et qu'il a lui-même désigné, Fesch supprime tout et, tant il est asservi aux individus qui l'exploitent, il se

refuse à admettre toute nouvelle qui arrive du dehors et qui contrarie sa folie.

Après deux mois de voyage depuis l'Angleterre, Buonavita arrive le 10 juillet à Rome. Il est porteur d'une lettre de Montholon pour la princesse Pauline datée du jour même de son départ de Sainte-Hélène, le 27 mars. Montholon ne laisse aucun espoir. « Plusieurs rechutes se sont succédé, dit-il, depuis le milieu de l'année dernière et chaque jour son dépérissement a été sensible. Sa faiblesse est extrême : il a peine à soutenir la fatigue d'une promenade d'une demi-heure au pas, en calèche et ne peut marcher, même dans ses appartemens, sans être soutenu. A la maladie de foie se joint une autre maladie endémique dans cette île. Les intestins sont gravement attaqués. Aucune fonction digestive ne s'opère plus et l'estomac rejette tout ce qu'il reçoit. Depuis longtemps, l'Empereur ne peut plus manger ni viande, ni pain, ni légume, il ne se soutient plus qu'avec des consommés ou des gelées. »

Forte de cette lettre, la première venant de Sainte-Hélène qu'il lui ait été permis de lire depuis deux ans, Pauline se résout à attaquer. « On voulait me cacher l'arrivée de l'abbé Buonavita, écrit-elle le même jour à Planat. Il était dans la chambre de maman quand je suis allée pour prendre congé, car je partais pour Frascati, mais on me refusa sa porte. Heureusement, j'ai appris par le portier que l'abbé était là. Je suis montée. Maman ne me disait rien. J'ai donc été obligée de lui dire que je le savais et que je voulais voir l'abbé et savoir des nouvelles de l'Empereur. Elle me dit que l'on attendait le cardinal et que l'Empereur était furieux contre moi pour avoir reçu des Anglais. Je n'ai connu le marquis d'Anglesea que chez Madame. Sa femme, qui est charmante, me donna des preuves d'amitié. C'est un homme de cinquante-cinq ans, laid, mais aimant l'Empereur et sa famille. Mon oncle ne quittait pas la duchesse (car il est duc d'Hamilton depuis la mort de son père).

« Maman et mon oncle ne croient pas tout à fait que l'abbé Buonavita ait laissé l'Empereur à Sainte-Hélène, car ils me disaient : « Je n'en crois rien. L'Empereur n'est plus là, je le sais. » Enfin mes peines sont affreuses.

« Je me suis jetée aux pieds de maman, je lui ai expliqué toute cette intrigue et je l'ai suppliée, au nom de l'honneur, de renvoyer cette femme et ce prêtre ; mais elle s'est emportée

contre moi, en disant qu'elle était bien la maîtresse de voir qui elle voulait. Elle est soutenue par mon oncle et Colonna...

« Même l'arrivée de l'abbé Buonavita n'a pas encore convaincu Madame et le cardinal. Enfin, c'est après une scène terrible entre nous que maman commence à être ébranlée, mais cette scène a été si vive que je me suis brouillée à ne revoir jamais le cardinal. C'est un grand bonheur que l'abbé ait eu une lettre à me remettre directement, sans cela, on m'aurait tout caché.

« L'on n'a pas bien traité l'abbé Buonavita, car maman lui a demandé si véritablement il avait vu l'Empereur; le pauvre homme si affectionné a été bien peiné. Je le mène avec moi à Frascati, car on ne lui donnera pas un sou. »

Dès qu'elle eut lu la lettre de Montholon et qu'elle eut vu l'abbé, Pauline a pris son parti. Sans désemparer, elle écrit à lord Liverpool. Elle lui adresse les lettres qu'a apportées Buonavita, elle réclame que l'Empereur soit changé de climat. « Si la demande ci-jointe m'était refusée, ce serait pour lui une sentence de mort et je prie qu'il me soit permis de partir pour Sainte-Hélène afin d'aller rejoindre l'Empereur et recevoir son dernier soupir... L'état de ma santé ne me permettant pas de voyager par terre, mes intentions sont de m'embarquer à Civita Vecchia pour me rendre de là en Angleterre et y profiter du premier vaisseau qui fera voile pour Sainte-Hélène... Je sais que les momens de Napoléon sont comptés, et je me reprocherais éternellement de n'avoir pas employé tous les moyens qui pourraient être en mon pouvoir d'adoucir ses dernières heures et de lui prouver tout mon dévouement. »

Bien qu'elle eût passé quatre nuits à écrire et à copier des lettres « pour faire connaître la triste position de l'Empereur, » elle répond le 15 à la lettre du général Montholon. « Aussitôt, dit-elle, que le danger de l'Empereur m'a été connu, j'ai fait toutes les démarches possibles pour faire connaître son horrible position. J'ai même demandé à le rejoindre à Sainte-Hélène, plutôt que de le savoir mourant sans personne de famille qui puisse recevoir son dernier soupir. Je n'ai consulté que mon cœur en faisant cette demande, car je suis loin d'être comme je le voudrais, mais j'espère que mes forces me soutiendront pour prouver à l'Empereur que personne ne l'aime autant que moi. »

Il convient de rendre à Madame cette justice qu'une fois ses yeux dessillés, elle accepte la situation. Dans la journée du 14, elle pense adresser au parlement anglais une pétition que O'Meara lui a envoyée toute rédigée; elle écrit à O'Meara; elle écrit à Lucien; elle écrit à lord Holland; elle écrit à lord Liverpool; elle écrit à Marie-Louise. Quant à Fesch, il se contente d'adresser à Las Cases une lettre d'affaires; il parle de deux traites de 20 000 francs chacune, dont il n'a pas été prévenu, et qui sont restées impayées: il parle de 27 000 francs qu'il a payés pour Gentilini, Antommarchi, Buonavita : il charge Las Cases de solder, sur les fonds qui ont dû rester dans ses mains, 24 000 francs que Bertrand a chargé Madame de compter à Mme de Montholon. Pas un mot de l'Empereur. Sa lettre est d'un homme désappointé, qui n'est point convaincu. Elle est sèche et sotte. Quel remords pourtant s'il avait compris!

Le 16 juillet, on fut avisé à Rome que l'Empereur était mort à Longwood le 5 mai à cinq heures quarante-neuf de relevée, soixante-douze jours auparavant. On l'avait appris à Londres le 4 juillet; à Paris le 5 et le 6; à Baden en Suisse le 14; à Rome le 16; à Trieste le 17 ; Joseph ne le sut à Saratoga que le 10 août.

A ce moment, Madame se préparait à réclamer le corps de son fils. L'Empereur, dans cette lettre qu'il avait dictée à Montholon le 28 avril et qui devait être datée du jour de sa mort, avait fait écrire à Lowe : « Je vous prie de me faire connaître quelles sont les dispositions prescrites par votre gouvernement pour le transport de son corps en Europe. » Par son testament, il a exprimé le désir « que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé. » Mais l'oligarchie britannique a pris ses mesures : si, dans les instructions données à l'amiral sir George Cockburn, lord Bathurst avait admis que, après son décès, Napoléon fût ramené en Angleterre, pour que sans doute on y acquît la certitude qu'il était mort, le ministre trouva par la suite que mieux valait laisser ce cadavre dans l'île perdue, et d'en confier la garde à l'Océan. Dès le 18 septembre 1817, il écrivit à Hudson Lowe : « Vous ne regarderez plus, en cas d'un pareil événement, cette instruction comme en vigueur ; mais vous prendrez des mesures pour ensevelir le général Buonaparte à Sainte-Hélène, avec les honneurs militaires. » L'ordre fut renouvelé en 1820 de ne

point laisser sortir de l'île la dépouille mortelle du général Buonaparte ; mais refusera-t-on son cadavre à sa mère? Ce droit qu'on reconnaît aux mères des suppliciés de réclamer le corps de leur enfant, le déniera-t-on à la mère de Napoléon ?

Elle s'adresse d'abord au comte Bertrand : si l'Empereur a exprimé la volonté positive d'être inhumé à Sainte-Hélène, elle ne présentera point sa requête au gouvernement britannique. Dans le cas, au contraire, où l'Empereur n'aurait pas exprimé la volonté absolue d'être inhumé à Sainte-Hélène, ou bien dans le cas où il n'aurait exprimé cette volonté que pour empêcher ses restes d'être profanés à Westminster, « mon désir, écrit-elle, est que vous ne perdiez pas un moment pour présenter ma requête à lord Castlereagh. » Aussitôt elle expédiera à Londres quelqu'un de sûr, chargé de sa procuration, pour recevoir et lui amener ces restes précieux, objet de son éternelle douleur.

Il est fâcheux que Madame n'ait point rédigé elle-même sa demande au gouvernement anglais. Elle tenait toute dans la première phrase : « La mère de l'empereur Napoléon vient réclamer de ses ennemis les cendres de son fils. » Les déclamations qui suivent n'y ajoutent rien; seulement cette phrase : « Mon fils n'a plus besoin d'honneurs, son nom suffit à sa gloire ; mais j'ai besoin d'embrasser ses restes inanimés. C'est loin des clameurs et du bruit que mes mains lui ont préparé dans une humble chapelle une tombe. Au nom de la justice et de l'humanité, je vous conjure de ne pas refuser ma prière. Pour obtenir les restes de mon fils, je puis supplier tout le ministère; je puis supplier Sa Majesté Britannique; j'ai donné Napoléon à la France et au monde. Au nom de Dieu, au nom de toutes les mères, je viens vous supplier, Milord, qu'on ne me refuse pas les restes de mon fils. »

On ne lui répondit pas.

FRÉDÉRIC MASSON.

GASTON DARBOUX

De tous les hommes de science, les mathématiciens sont ceux dont les travaux, en dehors de quelques applications d'ordre pratique, sont le plus inaccessibles au grand public, qui ne se rend que bien vaguement compte de l'objet de leurs recherches. Depuis longtemps, les mathématiques ont perdu tout caractère expérimental, et la déduction y travaille sur des concepts lentement élaborés dans les âges antérieurs. Il n'en faut cependant pas conclure que les mathématiciens purs restent nécessairement perdus dans leurs symboles, loin de toute réalité. Dans l'antiquité grecque, la science idéale de la géométrie, étudiant des objets rationnellement construits, ne perd pas contact avec l'intuition spatiale dont elle tire toutes ses conceptions, et l'instrument mathématique est tout naturellement utilisé pour une connaissance générale de l'Univers. Dans des temps plus récens, par exemple chez nos grands géomètres physiciens de la première moitié du siècle dernier, l'étude approfondie de la nature apparaît comme la source la plus féconde des découvertes mathématiques, et la physique fut souvent l'origine première de grandes théories analytiques. Il faut ajouter que, dans notre vision actuelle du monde, l'analyse mathématique reste un instrument indispensable aux progrès des théories physiques, offrant aux physiciens des moules pour leurs vues théoriques ; en échange, les physiciens rendent aux mathématiciens un service d'un haut prix, en les guidant dans l'infinie variété des formes que conçoit notre esprit et les empêchant à certaines heures d'errer à l'aventure. La mathématique n'apparaît plus alors comme la

science étrange et mystérieuse que se représentent tant de gens; elle est une pièce essentielle dans l'édification de la philosophie naturelle.

Si importantes que soient cependant les relations entre la mathématique et la physique, il s'en faut de beaucoup que leur étude soit le seul objet des méditations des mathématiciens. Le monde des formes et des grandeurs abstraites est peu à peu devenu en lui-même un sujet d'études, avec lequel l'esprit humain a élevé un édifice immense, qui s'accroît chaque jour. Dans cette construction, les exigences logiques sont toujours grandissantes ; ainsi, elles sont beaucoup plus grandes aujourd'hui qu'il y a un siècle. Mais la logique ne suffit pas. Le géomètre n'est pas seulement un logicien, il est aussi un artiste. La finesse lui est aussi nécessaire que l'ordre et la rectitude dans le raisonnement, et sans imagination il n'y a pas d'esprit d'invention. Beauté et simplicité vont d'ailleurs de pair, et on sait que le mot *élégance* revient souvent sur les lèvres des géomètres.

Depuis le XVIIe siècle, la France eut une succession ininterrompue de grands mathématiciens. Qu'il suffise de rappeler les noms de deux de nos contemporains disparus il y a quelques années : Hermite, dont les admirables travaux sur l'algèbre et la théorie des nombres préserveront à jamais le nom de l'oubli, et Henri Poincaré, d'une incomparable puissance d'invention, qui cultiva avec éclat toutes les parties des sciences physico-mathématiques. Il y a quelques semaines, nous perdions un des plus éminens parmi les maîtres de la science contemporaine, Gaston Darboux. Si abstraite que soit une œuvre, que peuvent seuls comprendre dans ses détails les initiés, je voudrais essayer d'en montrer l'importance, en retraçant sommairement la vie du regretté Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

*
* *

Gaston Darboux naquit à Nîmes le 13 août 1842. Après de bonnes études classiques au lycée de cette ville, il entra en 1859 dans la classe de mathématiques spéciales et fut, après une année, admissible à l'École polytechnique ; mais, ayant le désir très arrêté d'entrer dans l'enseignement, il ne voulut pas subir l'examen du second degré. Au bout d'une seconde année, il était reçu le premier à l'École normale supérieure et à l'École

polytechnique. A cette époque, l'École normale menait à peu près uniquement à l'enseignement des lycées. Comme on l'a dit, elle conduisait à tout, à condition d'en sortir. Des exemples célèbres montraient que les *littéraires*, suivant le terme de la maison, en sortaient quelquefois; mais le fait ne s'était guère vu pour les *scientifiques*. La détermination prise par Darboux de se consacrer à l'enseignement fut un objet d'étonnement et peut-être de scandale pour les amis de la grande famille polytechnicienne. On n'avait pas vu encore, comme l'a rappelé M. Lavisse au jubilé de Darboux, en 1912, quelqu'un préférer aux espérances brillantes qu'offrait la carrière des mines ou des ponts et chaussées le titre de professeur et la modestie des fonctions d'enseignement. Pasteur était alors directeur des études scientifiques à l'École normale. Il désirait déjà sans doute que celle-ci contribuât au recrutement de l'enseignement supérieur comme de l'enseignement secondaire, et qu'elle devînt une pépinière pour la science française. Il eut une grande joie en voyant arriver une recrue qui promettait d'être aussi brillante. Ceux qui plus tard ont entendu Pasteur parler de l'amour et du culte de la science peuvent facilement imaginer les conseils qu'il donnait à Darboux. Le nouvel élève se signala bientôt par des travaux remis aux maîtres de conférences et témoignant d'un véritable esprit d'invention. Après ses trois années d'études, il put, grâce à Pasteur, rester encore deux ans à l'École dans le poste d'agrégé-préparateur de mathématiques créé à son intention et achever un travail remarquable sur les surfaces orthogonales, qui lui servit de thèse de doctorat en 1866. Il fut ensuite, jusqu'en 1872, professeur aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand. Son enseignement avait, au témoignage de ceux qui l'ont entendu, une tournure très originale; dans sa classe, le souci de l'examen prochain ne hantait pas sans cesse les élèves, ce qui n'empêchait pas ceux-ci de remporter de brillans succès dans nos grandes Écoles.

En 1872, Darboux devint maître de conférences à l'École normale, en même temps qu'il suppléa Liouville à la Sorbonne dans la chaire de mécanique rationnelle. Sa réputation scientifique était déjà bien établie et son influence fut grande parmi les mathématiciens de l'École, qui suivaient aussi son cours à la Faculté. Dans celui-ci, Darboux a rénové en France l'enseignement de la mécanique générale. J'ai commencé alors

à le connaître et à apprécier sa parole claire et élégante. Ce n'est pas que certains points de son enseignement n'aient été, pour mes camarades et moi, l'occasion de grandes perplexités. En même temps que le cours de Darboux à la Sorbonne, nous suivions à l'École les conférences d'un savant éminent, Briot, qui, en collaboration avec Bouquet, a signé des mémoires justement renommés. Il y a bien des manières d'exposer les principes de la mécanique; Briot envisageait d'abord la force au point de vue statique, tandis que Darboux débutait par la définition dynamique. Sur cette question de principes, il nous fallait oublier à l'École ce qu'on nous avait dit à la Sorbonne, cela a été notre première leçon de philosophie des sciences. Aux élèves de la section de mathématiques en troisième année, Darboux faisait des leçons d'algèbre et de géométrie analytique, passant avec un art consommé d'une théorie à une autre; dans ces causeries familières, il donnait toute sa mesure comme professeur. A la fin de 1880, il quittait l'École pour devenir titulaire de la chaire de géométrie supérieure à la Sorbonne.

***

On peut distinguer le plus souvent chez les mathématiciens deux tendances d'esprit différentes. Les uns se préoccupent principalement d'élargir le champ des notions connues; sans se soucier toujours des difficultés qu'ils laissent derrière eux, ils recherchent de nouveaux sujets d'études. Les autres préfèrent rester, pour l'approfondir davantage, dans le domaine des notions mieux élaborées; ils veulent en épuiser les conséquences, et s'efforcent de mettre en évidence dans la solution de chaque question les véritables élémens dont elle dépend. Il suffit souvent aux premiers d'être assurés qu'un problème peut être résolu, et ils laissent à d'autres le soin de le résoudre effectivement. On dirait, en leur appliquant un mot de Fontenelle à propos de Leibnitz, qu'ils se contentent de voir croître dans les jardins d'autrui les plantes dont ils ont fourni les graines, celles-ci étant plus à estimer que les plantes mêmes. Les seconds pensent que les méthodes générales sont faites pour être appliquées et que seules ont du prix les solutions poussées jusqu'à leur dernier terme. Il n'y a pas à établir ici une hiérarchie; l'esprit souffle où il veut. On trouve chez Darboux l'une et l'autre de ces tendances. Les conséquences de

plusieurs de ses mémoires ont été approfondies par d'autres plus que par lui-même ; toutefois, c'est par le souci de la perfection que se distingue la plus grande partie des travaux de l'illustre mathématicien qui aimait le plus souvent à tirer d'une méthode tout ce qu'elle peut fournir, et dont les traités didactiques sont des œuvres d'art dignes d'être proposées comme modèles à ceux qui cultivent les sciences mathématiques. Nul ne savait mieux que lui montrer combien peut être féconde l'étude approfondie d'un cas simple. C'est qu'en effet on ne parvient le plus souvent au général que par le particulier ; comme aimait à le répéter Hermite, la méthode d'invention est au fond la même dans les sciences mathématiques et dans les sciences d'observation. Darboux excellait aussi à établir des rapprochemens inattendus entre des questions regardées jusque là comme distinctes, ce qui donne à son œuvre, notamment en géométrie infinitésimale, une grande cohésion et une impression de solidité et de force.

Étant encore élève à l'École normale, Darboux avait fait la découverte d'un système triple orthogonal formé de surfaces du quatrième degré. Il est revenu souvent par la suite sur les systèmes triples orthogonaux, c'est-à-dire les systèmes formés de trois familles de surfaces se coupant à angle droit, qui, depuis Lamé, offrent un grand intérêt en physique mathématique. En 1873, il rassemblait toutes ses recherches de géométrie analytique dans un ouvrage sur une classe remarquable de surfaces algébriques et la théorie des imaginaires, qui contient un grand nombre de résultats remarquables. C'est là qu'on trouve pour la première fois une interprétation dans l'espace ordinaire de la géométrie non euclidienne, qui a été souvent utilisée dans des études philosophiques sur les divers espaces.

Dans cette période, entre 1870 el 1880, l'activité scientifique de Darboux fut prodigieuse. Ses travaux en analyse pure ne furent pas moins remarqués que ses travaux géométriques. Il faut au moins mentionner un mémoire extrêmement original sur l'approximation de fonctions de grands nombres, qui se présentent dans tant d'applications des mathématiques, notamment en mécanique céleste. Un autre travail d'une importance capitale concerne les équations aux dérivées partielles du second ordre ; il va bien au delà des méthodes célèbres de Monge et d'Ampère.

Un des objets de l'analyse abstraite est l'étude de l'idée de fonction, c'est-à-dire de dépendance entre deux ou plusieurs variables. Il a fallu longtemps avant qu'on se rendît compte de l'étendue extraordinaire de cette notion. On doit d'ailleurs reconnaître qu'il est indispensable pour les progrès de la science que les choses paraissent d'abord simples. Sans vouloir trop généraliser, on peut dire que l'erreur est quelquefois utile. Le calcul différentiel n'aurait pas pris naissance, si Newton et Leibnitz avaient pensé que les fonctions continues n'ont pas nécessairement une dérivée, notion dont l'origine est dans le sentiment confus que nous avons de la rapidité plus ou moins grande avec laquelle s'accomplissent les phénomènes. Un jour devait venir cependant, où l'idée de fonction serait approfondie dans toute sa généralité. En France, Cauchy avait été dans ce domaine, comme dans bien d'autres, un précurseur. Le mémoire de Darboux sur les fonctions discontinues, paru en 1875, marque une date dans l'histoire de la critique des principes du calcul infinitésimal.

***

On donne souvent le nom de *géomètres* aux mathématiciens. A l'Académie des Sciences, la section de mathématiques pures s'appelle la section de géométrie. Or plus d'un mathématicien éminent n'a jamais écrit une ligne sur la géométrie proprement dite, c'est-à-dire sur l'étude des propriétés des figures faite à un point de vue synthétique, sans aucun mélange de considérations analytiques. Les procédés de l'analyse mathématique et de la géométrie analytique d'une part, de la géométrie pure d'autre part, ont été quelquefois au siècle dernier opposés les uns aux autres. Il fut un temps où les *analystes* reprochaient aux *géomètres* de n'avoir pas de méthodes générales; les géomètres répliquaient que les méthodes générales ne sont pas tout dans la science, et qu'elles empêchent même souvent de voir les choses directement et en elles-mêmes.

On peut, je crois, affirmer que dans ces discussions, où ont été mêlés les noms de grands mathématiciens, tous avaient tort en quelque manière. Au point de vue historique, nous voyons l'algèbre géométrique des anciens se séparer peu à peu de la géométrie. L'algèbre proprement dite arrive ainsi à l'autonomie avec son symbolisme et ses notations de plus en plus perfec-

tionnées, constituant une langue d'une admirable clarté, qui, suivant le mot de Fourier, n'a pas de signe pour exprimer les notions confuses. Le développement formel a joué à certains momens un rôle très important, et le langage analytique a été indispensable à la plus grande extension des principes. Le symbolisme soutient et porte l'esprit en avant, et les généralisations se font avec le moindre effort. On pourrait donner comme exemples la forme analytique du principe des déplacemens virtuels en mécanique, et les équations de Lagrange en dynamique analytique. Tout cela montre assez ce que signifie une phrase, souvent répétée, qu'il n'y a dans une formule que ce qu'on y a mis; elle est vide de sens ou n'est qu'un pur truisme. Des résultats, identiques au fond, peuvent avoir des formes très différentes, et il arrive que la forme soit essentielle; telle aussi l'énergie peut être constante en quantité, mais variable en qualité. Aux cas cités plus haut, on pourrait ajouter la mécanique céleste tout entière, où il n'y a rien de plus que la formule de la gravitation universelle et quelques constantes fournies par l'observation, mais où d'innombrables transformations de calcul nous font passer de ce point de départ à l'explication de presque toutes les particularités des mouvemens des astres.

On doit avouer d'autre part que, dans la complexité des formules, on ne démêle pas toujours des faits simples que mettent parfois en évidence des raisonnemens purement géométriques. Une méthode géométrique peut, chemin faisant, mieux explorer qu'une méthode analytique les alentours d'une question. On voyait mieux le pays quand on voyageait à pied; il est vrai qu'on allait moins loin. Dans le même ordre d'idées, notons que, pour certaines applications, des raisonnemens géométriques donnent sans peine une première approximation, à laquelle conduirait moins facilement l'emploi de l'analyse.

La conclusion s'offre d'elle-même. On doit se garder de l'exclusivisme auquel se laissèrent entraîner des géomètres illustres, comme Poncelet et Chasles. Avant eux, Monge, dans ses célèbres *Applications de l'Analyse à la Géométrie*, avait été plus éclectique. Aussi Darboux a-t-il écrit très justement dans une belle étude sur le développement des méthodes géométriques : « Monge, le rénovateur de la géométrie moderne, nous a montré dès le début, ses successeurs l'ont peut-être oublié, que

l'alliance de la géométrie et de l'analyse est utile et féconde, que cette alliance est peut-être une condition de succès pour l'une et pour l'autre. » A ce point de vue, Darboux fut un des plus brillans continuateurs de Monge. En France, et aussi en dehors de notre pays, cette école d'analystes géomètres, pour qui les problèmes de géométrie infinitésimale sont l'occasion de belles recherches, où les méthodes analytiques et les points de vue géométriques se prêtent un mutuel appui, avait hier encore Darboux pour chef; elle réalise pleinement dans ses travaux l'alliance souhaitée par Monge.

Darboux a exposé dans ses *Leçons sur la théorie générale des surfaces et sur les surfaces orthogonales* ses recherches personnelles et aussi celles de ses devanciers, en leur donnant une forme nouvelle et originale. Que de beaux chapitres on trouve dans ces volumes, sur l'applicabilité des surfaces, sur le problème de la représentation sphérique, sur les surfaces à courbure constante, sur les systèmes triples orthogonaux! Le problème célèbre des lignes géodésiques, c'est-à-dire des lignes correspondant sur une surface à la plus courte distance d'un point à un autre, a fait aussi l'objet de profondes recherches de Darboux, qui l'ont conduit à l'étude de diverses questions de mécanique se rattachant au principe de la moindre action. Ces ouvrages considérables, qui font honneur à la science française, sont rapidement devenus classiques.

*
* *

L'activité de Darboux ne s'est pas bornée aux belles productions mathématiques, dont nous avons essayé de donner une idée. Il aimait l'action autant que la pensée. En 1889, il avait été nommé doyen de la Faculté des Sciences; il se montra, dans ces délicates fonctions, administrateur éminent, et son nom restera attaché aux importantes transformations qui donnèrent alors une vie nouvelle à nos universités. En 1900, il succédait à Joseph Bertrand, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Au poste d'honneur où le plaçait la confiance de ses confrères, Darboux acquit rapidement une grande autorité. Il eut le souci constant de maintenir ou d'accroître l'influence et le prestige de l'Académie. Ceux qui l'ont vu de près dans les commissions de l'Institut savent avec quel soin il étudiait les affaires et avec quelle clarté il les exposait. M. Lacroix a dit

très justement, en parlant de son collègue : « Il aimait l'autorité, non pour les vaines satisfactions d'amour-propre qu'elle donne quelquefois, mais pour l'action qu'elle lui permettait d'exercer dans les causes lui paraissant justes et dans les directions lui tenant à cœur. » Passionné quelquefois et désireux de faire prévaloir son opinion, Darboux n'hésitait pas à changer d'avis, quand on lui montrait une solution plus favorable aux grands intérêts dont l'Académie a la charge.

On relira toujours avec plaisir et profit les éloges historiques, très étudiés, qu'il prononçait dans les séances publiques. Avec quelle piété il a retracé la vie du maître vénéré qu'il avait beaucoup aimé et dont l'influence sur lui avait été si grande, Joseph Bertrand! Avec quelle sûreté et quelle précision il a analysé l'œuvre d'Hermite et celle d'Henri Poincaré! Il voulut un jour rendre hommage à une science d'origine essentiellement française, la géodésie, en parlant des travaux du général Perrier au nom duquel restera attachée la jonction géodésique de l'Espagne et de l'Algérie. Les succès récens de l'aviation lui suggérèrent, il y a quelques années, la pensée de lire une notice sur un précurseur génial, membre de l'ancienne Académie des Sciences, le général Meusnier, à qui l'on doit les règles de manœuvre encore suivies aujourd'hui et une découverte capitale qui est l'emploi du ballonnet à air.

Rompant avec les habitudes, il fit en 1911 l'éloge des donateurs de l'Académie, voulant acquitter une dette de reconnaissance envers des bienfaiteurs de la science; à la fin de ce discours, il ne pouvait manquer de souhaiter que les donateurs de l'avenir voulussent bien employer leurs libéralités, non à fonder des prix, mais à provoquer et encourager des recherches.

Dans les milieux scientifiques étrangers, la réputation de Darboux était considérable, et la plupart des Académies l'avaient appelé dans leur sein. Sa parole était très écoutée dans les Congrès internationaux. Il avait pris une grande part à la fondation de l'Association internationale des Académies, dont les événemens actuels vont modifier sans doute le fonctionnement. L'histoire des sciences l'avait toujours vivement intéressé. Il a plusieurs fois, dans les réunions internationales, fait des lectures d'un caractère historique. Ainsi, à l'Exposition universelle de Saint-Louis en 1904, il traça une large esquisse des progrès de la géométrie au XIXe siècle. Non moins remarquable

fut le discours qu'il prononça en 1908 à Rome au Congrès des Mathématiciens sur les origines, les méthodes et les problèmes de la géométrie infinitésimale. Darboux a maintes fois regretté la tendance qu'ont trop de savans français à se désintéresser de l'histoire des sciences; il savait quelles difficultés on y rencontre et avec quelle peine on arrive à rétablir des droits depuis longtemps méconnus. Aussi poussait-il vivement ses nouveaux confrères à écrire sur leurs prédécesseurs des notices qui fussent des documens pour l'histoire de la science française. Il avait en effet le souci de voir rendre à chacun des pionniers de la science la justice qui lui est due, et n'ignorait pas combien l'histoire peut, entre certaines mains, être étrangement défigurée.

Ce fut, pour Darboux, une grande satisfaction que de pouvoir réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps : l'impression des procès-verbaux, restés manuscrits, des séances de l'Académie des Sciences, depuis la fondation de l'Institut en l'an IV jusqu'à l'année 1835, où a été inaugurée la publication des *Comptes Rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*. Le recueil des procès-verbaux en est aujourd'hui à son cinquième volume, qui va de 1812 à 1815. Les historiens de l'avenir y trouveront les textes les plus précieux pour une époque où l'Académie comptait des hommes tels que Lagrange, Laplace, Monge, Cuvier, Lamarck, pour ne citer que quelques noms.

*
* *

Au milieu de tant de travaux et d'occupations variées, Darboux a encore voulu donner une part de son temps à des œuvres plus discrètes qui demandaient un véritable dévouement. Il a présidé pendant dix-sept ans la *Société des Amis des Sciences*. Celle-ci, fondée en 1857 par le baron Thénard, a un but singulièrement élevé : c'est une Société de secours, mais où les titres à invoquer sont des services rendus aux sciences pures et appliquées, à l'industrie et à l'agriculture. Darboux a beaucoup contribué à son développement; il rêvait d'une grande œuvre de solidarité scientifique, où ceux, et ils sont légion, qui profitent des progrès et des découvertes de la science, viendraient tous en aide aux chercheurs, uniquement préoccupés de leurs travaux, insoucians de l'avenir pour eux et pour ceux qui les entourent. Ses appels émus ont été souvent

entendus, moins cependant qu'il ne l'aurait voulu. En travaillant de toute son énergie à secourir de nobles et quelquefois glorieuses infortunes, Darboux a montré que le cœur chez lui était à la hauteur de l'intelligence.

Lagrange vieillissant, à ce que raconte Delambre, avait perdu le goût des mathématiques, et son enthousiasme s'était éteint. Darboux fut plus heureux. Les fatigues de l'âge et les souffrances d'une maladie qui le minait depuis quelques années ne ralentissaient pas son activité intellectuelle; sa belle intelligence garda jusqu'à la fin toute sa vivacité. L'année dernière, il avait fait son cours à la Sorbonne sur les principes de la géométrie analytique, et il l'avait complètement rédigé. Ce livre, qui va paraître, sera le dernier sorti de sa plume. Son but essentiel est de préciser la place que doivent prendre en géométrie les notions relatives à l'imaginaire et à l'infini; c'est un ouvrage d'enseignement, mais où se reconnaît le maître ouvrier. Darboux avait encore d'autres plans de travaux. Il voulait écrire un livre sur le problème célèbre qui a donné naissance à la géométrie infinitésimale, celui des cartes géographiques; tout à la fois, l'élégance et l'importance pratique de ce problème le séduisaient, et il en avait fait une étude approfondie dans son enseignement. Puissent les notes de ses cours permettre de le reconstituer!

Nous espérions revoir bientôt Darboux parmi nous, et profiter encore de ses conseils et de son expérience. L'opération, qu'il avait différée d'année en année, lui fut fatale, et le 23 février l'illustre savant s'éteignait presque subitement. Il disparaît après avoir dignement rempli sa tâche. Son œuvre si parfaite laissera dans la science une trace durable.

ÉMILE PICARD.

ROUEN PENDANT LA GUERRE

Une atmosphère bleue baigne les quais. Elle est faite de cette vapeur azurée née des eaux de la Seine et qui colore toute la vallée de ce fleuve. Le crépuscule de février commence. L'air est bleu; bleue aussi dans le fond la croupe de la colline Sainte-Catherine qui, dressée à l'extrémité des quais, force la Seine à tourner brusquement en coude, et semble ainsi clore la ville, en amont. Une gaze bleue voile de ce côté la longue perspective des îles que les eaux portent comme une flottille à l'ancre. A l'aval, vers l'Ouest, les deux pylones géans du pont transbordeur qui ressemblent à des réductions de Tour Eiffel, et profilent sur le ciel orangé du couchant les entrelacs de leur dentelle de fer, tendent à soixante mètres au-dessus des eaux leur tablier. Et c'est le portique majestueux des quais sous lequel s'avancent lentement les grands vapeurs venus du Havre.

Dans cette couleur si septentrionale, dans ce bleu mouillé qui estompe les lignes, se dressent au long des berges la mâture innombrable des bateaux de tous pavillons, les grosses cheminées vomissant des fumées noires, et les longs bras articulés et puissans des grues à vapeur. Puis voici les docks de l'armée anglaise. Vous diriez des architectures exotiques, les ruines d'un temple hindou où des moellons en gradins montent en pyramide, tandis que des hommes fauves les escaladent jusqu'au faîte. Mais ces édifices bizarres de douze ou quinze mètres de haut, sont tout simplement l'accumulation des boîtes de bois blanc dans lesquelles nos alliés reçoivent leurs vivres.

Les grues grincent, la vapeur siffle. Entre les balles de

marchandises, la pâte de papier, les barriques de vin, les sacs de céréales, les amas de planches de sapin qui encombrent les quais, vont et viennent des hommes sinistres aux habits gris délavé, à la petite casquette ronde bordée de rouge, qui, le crochet à la main, saisissent les sacs de blé ou la bobine de papier que la benne des grues dépose à leurs pieds avec la précision d'un mouvement humain. Ce sont les prisonniers allemands qui par milliers procèdent au déchargement des navires. Des autos d'ambulances anglaises arrivent, dans un roulement doux, se rangent au bord du quai devant un grand et beau bateau blanc qui élève au-dessus de la berge sa coque élégante Bientôt, avec des mouvemens réglés, des brancardiers anglais déchargeant eux aussi leurs voitures, emportent les blessés allongés, franchissent la passerelle et descendent dans les cabines du vapeur-hôpital les Tommies en voie de guérison qui vont passer la Manche et achever de se rétablir sur la terre natale. Mais pendant ce temps, sur la chaussée des quais, c'est le roulement incessant des gros camions automobiles chargés de brochettes de soldats kakhi, coiffés en auréole de la large pastille jaune qu'est leur casquette. Ces poids lourds font chacun le bruit du tonnerre, ébranlent le sol, remplissent l'air de leur fracas. D'autres voitures les croisent : ce sont les camions militaires français mis à la disposition du négoce pour le transport du charbon. Une troupe de chevaux au sabot lourd, guêtrés jusqu'aux cuisses d'un poil abondant et long et le profil en arc de cercle, s'en vont à grand tapage, conduits par des soldats australiens au chapeau mou de mousquetaire, la jugulaire au menton. Et voici, marchant au pas, une autre troupe que mènent des territoriaux débonnaires, baïonnette au canon. Sous leur casquette sans visière, des visages d'hommes blonds et mornes vous regardent fixement; ils portent, par-dessus leur uniforme réséda, des blouses bleu passé, serrées à la taille, comme les paysans russes...

Les tramways jaunes s'entre-croisent au milieu de cette circulation trépidante. Sur les trottoirs, la foule noire est traversée du passage des officiers anglais, l'allure haute, la canne sous le coude. Puis ce sont les Hindous, moins nombreux aujourd'hui que naguère, quelques chefs d'état-major demeurés dans la ville, qui promènent sous le turban blanc leur visage mystérieux d'Asiatiques. Et ce sont encore des mutilés belges,

revêtus de l'ancienne tenue, noire ou bleu foncé, sous laquelle ils firent en 1914 leurs immortelles retraites : puis les soldats flamands ou wallons accueillis en permission par des œuvres militaires. Parfois des Chinois, ouvriers d'une usine prochaine, achèvent de bigarrer la masse mouvante. Les magasins étalent leur luxe; les cafés regorgent de monde. Les sirènes des manufactures voisines poussent leur cri déchirant. Au port fluvial où s'entassent l'un contre l'autre, au pied de la côte Sainte-Catherine, pareils à un pont formidable du Génie, chalands et péniches alourdis de marchandises, de temps à autre un remorqueur qui démarre après lui un train de bateaux, jette son strident appel.

Çà et là, perçant le rideau noirci des maisons tendu devant la ville, une ruelle étroite, aux pignons pointus, laisse apercevoir au sommet de sa pente un morceau gigantesque de cathédrale. C'est un portail latéral qui se creuse et s'emplit de bleu, tandis qu'au-dessus de son ogive, d'autres ogives aériennes s'élancent à jour sur le ciel, coupées de meneaux frêles et infinis comme des mâts d'un navire fantastique.

Telle est actuellement la cité dont une dame belge, venue la visiter avant la guerre, disait : « Oh! Rouen est calme comme un béguinage. »

*
* *

Les collines qui, depuis l'entrée du fleuve en Normandie, abritent de très près la rive droite de la Seine et dessinent ses sinuosités, tombent au port de Rouen avec la croupe de la côte Sainte-Catherine, s'écartent brusquement, s'arrondissent, composent un cirque immense avec, au Nord, l'amphithéâtre charmant de Bihorel, et reviennent, avec la côte de Canteleu, au fleuve qu'elles ne vont plus quitter jusqu'à son estuaire. C'est au creux de ce cirque dominé de coteaux verts qu'est bâtie la Ville aux Cent Clochers. Le soir, quand du haut de Bihorel on la voit s'étaler jusqu'au moindre repli de cette large vasque, on dirait un océan de toits d'où émergent çà et là les vaisseaux d'église, hérissés de pinacles, de tours, de clochers et de flèches.

Commerçante tranquille, manufacturière sage, amie des Arts en ses loisirs, avec ses cent vingt mille habitans, son port florissant, elle était heureuse sans bruit, sans ambitions déme-

surées, légèrement méfiante, peu expansive, quand, un jour, ce fut la guerre.

La population était sous la menace de l'invasion ennemie, quand elle aperçut pour la première fois dans ses rues ces soldats inconnus qui débarquaient en Normandie. On pouvait se demander comment, prudente, circonspecte, toujours sur la réserve, elle accueillerait ces régimens alliés, qui tout d'un coup, du jour au lendemain, venaient élire domicile en ses murs, établir chez elle leur chez eux, se mêler à son existence, pénétrer dans son intimité. Quel visage allait-elle leur montrer? Ces Anglais, en arrivant, ne lui trouveraient-ils pas cette physionomie fermée, muette et scrutatrice de qui déteste l'imprévu, défend sa vie secrète, marchande ses amitiés?

Théoriquement, on l'aurait prédit. Mais les circonstances étaient de celles qui du premier choc brisent les glaces les plus froides. L'âme rouennaise, une fois troublée, une fois émue, laisse vite apercevoir les ressources cordiales dont elle est si jalouse, qu'elle ignore souvent. Lorsqu'on vit à Rouen arriver ces uniformes kakhi si peu militaires pour l'œil habitué aux couleurs brillantes de nos troupes, les bras se tendirent, on jeta des fleurs et des baisers, le sentiment si doux, si profond de l'alliance des patries envahit, força les cœurs. Les Anglais étaient l'appui, la force amie, les loyaux auxiliaires : le Rouennais sagace et avisé ne pouvait le méconnaître. Nos alliés se souviendront toujours du sourire qui les accueillit au premier jour.

Les Anglais devaient modifier complètement l'aspect de Rouen. C'est qu'il ne s'agissait pas d'un point de passage de troupes, ni même d'un casernement, mais d'un établissement, véritable succursale militaire de l'Angleterre en armes, et que résume parfaitement le mot anglais de *base* donné à cette vaste formation.

Tous les services de l'armée : Intendance, Artillerie, Cavalerie, Automobiles, Santé, ont un siège à Rouen. Il ne fallait pas que l'installation eût un caractère improvisé ou le précaire d'un domicile d'emprunt. Pour que la vie militaire anglaise palpitât largement, librement, il était nécessaire que ce fût dans une atmosphère anglaise et avec une impression de commodité, d'aisance, de stabilité, de chez soi. La ville devint donc commune aux Rouennais et à l'armée britannique. Ce ne fut

pas une hospitalisation accordée à celle-ci par ceux-là. Ce fut une cohabitation. Je crois que le phénomène est unique dans l'histoire de deux races vivant sur le même sol, s'endormant, quand vient le soir, dans les mêmes murs, et menant chacune, avec une absolue cordialité, la conduite de ses intérêts différens.

D'autres villes françaises, Le Havre, Calais, Boulogne, Amiens, Abbeville, connaissent actuellement une situation analogue. L'importance de la base anglaise de Rouen mérite à la vieille cité si curieuse en son archaïsme de servir de type à l'étude de ce cas psychologique né, avec tant d'autres, de la guerre.

*
* *

Au début de l'année 1917, les Anglais avaient contracté dans la ville de Rouen 337 locations d'immeubles. Il s'agit là de ces fameux baux de trois ans qui, au début de la guerre, hélas! avaient stupéfié la population, et que l'on citait avec étonnement dans toute la France comme une originalité de nos alliés britanniques escomptant une durée si improbable des hostilités.

Ces maisons louées avec la munificence d'un peuple qui ne connaît pas la parcimonie dans ses marchés ou ses contrats, servent toutes à l'installation des bureaux nécessaires aux différens services militaires. Bien entendu, il n'est pas question ici du logement des troupes. Les contingens de renforts cantonnés à Rouen sont d'un chiffre qui varie tous les jours, mais dont le chiffre officiel du front anglais, — deux millions de soldats, — donne une idée approximative, quand on songe qu'une grande partie de cette armée a passé par la cité normande, y a son repos. C'est à l'extrémité d'un faubourg de la ville, dans une vaste plaine qui s'étend sur plusieurs kilomètres, que campent les soldats anglais sous des milliers de tentes coniques, éblouissantes quand le soleil brille, mystérieuses et grises lorsque la pluie si fréquente ici en lave la toile blanche. Quant aux hommes de l'*Army service*, qui correspondent à nos auxiliaires français et travaillent dans les bureaux, la ville leur a cédé ses casernes, et leurs officiers, qui touchent trois francs par jour d'indemnité de logement, prennent chez l'habitant des chambres meublées.

Je diminuerais le prestige de ces *gentlemen-soldiers* que l'on voit à la fin du jour arpenter deux par deux, ou en groupes de trois à quatre, les rues élégantes de la ville, si je laissais croire qu'ils n'ont jamais connu de la guerre que les papiers administratifs. Beaucoup reviennent du front ou y seront appelés demain. C'est une des causes de leur séduction. Ils en exercent une grande sur la population rouennaise. La ville entière d'ailleurs s'est montrée coquette envers ces chevaliers d'outre-mer. Il n'est pas de frais qu'elle n'ait faits pour leur plaire. Ses cafés ont inauguré des boissons britanniques. Certaines brasseries se sont totalement transformées pour leur donner, à partir de cinq heures du soir, une illusion de patrie. Et l'on y voit derrière un comptoir un *bar-man* affairé, manipulant de compliqués breuvages, déposant une cerise confite au fond de chaque *cock-tail*, tandis que, haut perchés sur leur chaise, des Écossais au poil doré coiffés de leur petit bonnet à rubans, des Australiens au grand feutre beige, d'impassibles lieutenans du *Royal Fusiler*, dégustent la liqueur nationale en racontant maintes histoires. Les pipes ont rempli d'un nuage épais la taverne au plafond bas. Dans cette fumée bleue, les uniformes fauves se pressant, se tassant aux abords du bar pour tâcher d'y trouver une place, prennent un aspect rude de roman d'aventures. Parfois des adolescens rouennais venus furtivement, en intrus, en curieux, dans cette salle anglaise, y revivent leurs lectures encore toutes récentes de Mayne Reid ou de Walter Scott.

Mais ce fut peut-être l'industrie pâtissière de Rouen qui fit à nos alliés le plus d'avances. C'est à quelle maison fournira pour le thé des Anglais les *plum cakes* et les *toasts* les plus adéquats à leur délicate destination, laquelle est de laisser croire à nos hôtes qu'ils sont toujours chez eux. Un sujet fréquent de conversation dans les mess d'officiers est d'ailleurs le pas qu'a telle maison de la rue Grand-Pont ou de la rue des Carmes, sur telle autre de la rue Jeanne-d'Arc ou de la rue de la Grosse-Horloge, — à moins que ce ne soit l'inverse. Il ne faudrait pas croire, au surplus, que les Anglais, pour ces questions de gourmandise, — péché fin et léger, — s'enferment dans un étroit nationalisme. Viennent cinq heures, on peut voir officiers et soldats envahir les pâtisseries les plus françaises, accaparer les petites tables et s'y faire servir avec

le thé toute la gamme des gâteaux exquis de chez nous.

A vrai dire, tout le commerce rouennais s'est mis de la partie. Il ne devait rien y perdre. Les libraires étalent autant de collections anglaises et de *magazines* londoniens que de livres français. Les vitrines de luxe sont ornées aux couleurs alliées. Les marchands d'articles de Paris ont étudié le goût du Tommy pour composer leur étalage; on y voit aujourd'hui beaucoup de couteaux, des bijoux-souvenirs et des mouchoirs de soie tricolore brodés de devises britanniques. Toutes les « demoiselles de magasin » ont appris quelques mots de la langue amie pour pouvoir aimablement vendre un livre, une bague ou une paire de gants. Chaque boutique devient un salon où l'élément anglais domine. Souvent, lorsque l'achat est plus compliqué que ne l'eussent comporté les connaissances en anglais de la vendeuse, un client français sert de truchement. Alors, mille courtoisies s'échangent et la scène devient charmante.

Faut-il ajouter que la langue anglaise est fort à la mode en ville? Beaucoup de familles bourgeoises, qui ont accommodé leur situation pécuniaire en louant une chambre à un officier anglais, lui ont proposé du même coup les leçons de français de leur fille. Il s'établit ce que l'on nomme gentiment des « conversations. » Chacun y gagne d'apprendre le langage de l'autre. Il est arrivé plus d'une fois que les deux interlocuteurs se comprenaient si bien qu'un heureux mariage venait cimenter dans le particulier l'alliance générale des deux races.

Pour avoir une image décisive du Rouen amicalement occupé par l'armée britannique, il faut s'aventurer à quatre heures dans cette rue de la Grosse-Horloge, conservée si magiquement depuis des siècles qu'elle est vraiment le passé vivant, le théâtre intact du vieux temps, tout trépidant de l'agitation moderne. Un cinéma y règne, et comme c'est ici le cœur de la ville, les Anglais s'allongent en file brune interminable sur les trottoirs, sur la chaussée, pour attendre la séance. Ce ne sont que pignons pointus, façades à colombages, maisons normandes dont le premier étage surplombe le rez-de-chaussée. Toutes ces maisons font l'effet de bonnes vieilles en bonnet qui allongent un peu le cou pour causer ensemble, là-haut, sous les toits, des histoires infinies qu'elles savent. Leurs petites fenêtres creuses, aux vitres étroites et ternes qui clignotent le

soir et qui sont leurs yeux, ont vu tant de choses! Du temps que l'hôtel de ville de Rouen était ce grand palais aux moellons noircis qui fait là-bas le coin de la rue, en ont-elles aperçu de défilés et de scènes! Au-dessus de la vieille voûte sculptée du *Gros-Horloge*, arc de triomphe pour le temps qui s'écoule en s'inscrivant au cadran multicolore qui décore ses deux faces, au-dessus de cette voûte grise s'élève le haut campanile du beffroi. Une Cloche d'argent y sonne. C'est un nom gracieux venu de ses notes argentines, car elle est de bronze comme les autres, et elle s'appelait autrefois Cache-Ribaudes. A neuf heures, elle annonce encore chaque soir le couvre-feu, et c'est délicieux de l'entendre : les vieilles maisons l'ont-elles entendue, cette cloche d'argent! Elles ont vibré à tous les tocsins d'antan et au plus angoissant de tous, celui qu'elles se rappellent encore certainement, — je parle des plus vieilles, — et qui sonnait le matin que Jeanne, la Pucelle d'Orléans, se rendait au Vieux-Marché, au bout de la rue, pour être brûlée vive...

Comme elles doivent être étonnées aujourd'hui, ces maisons, à l'aspect de tous ces Anglais qui flânent là, sous leurs pignons inégaux, se pressent à la porte du cinéma ou promènent, au long du trottoir, leur idylle!

Au cinéma, le spectacle est dans la salle autant que sur l'écran. Les Tommies occupent la majorité des places. Ils se tiennent droits, patiens, silencieux. Quelques permissionnaires français égayent, çà et là, d'une tache bleue leur masse brune, et des chapeaux de femmes, parsemés, harmonisent le tout. Les lumières s'éteignent. L'orchestre accompagne d'une mélodie langoureuse le roman de la jolie dactylographe, la scène du parc, l'accident d'auto, ou bien la noyade du fidèle caniche qui échappe aux eaux de la rivière et rentre ruisselant à la maison, mais assez tôt pour sauver des mains du cambrioleur son maître ingrat. Le Tommy est impassible. Sa forte mâchoire n'a pas bougé d'une ligne. Sa peau rasée, haute en couleur, n'a pas frémi. Mais sachez bien qu'il est retourné jusqu'au fond de l'âme. Ces émotions sentimentales l'enchantent. La plus jolie fille du monde déployant auprès de lui toute sa coquetterie ne le distrairait pas des aventures de ce pauvre petit chien qui a touché son cœur. Parfois, à la faveur de l'obscurité, il essuie une larme. Çà et là, dans les rangs, on se mouche bruyamment.

Mais le théâtre change. Des personnages burlesques apparaissent à l'écran et y dessinent en mouvemens saccadés et vertigineux leurs excentricités. Un temps se passe, et avec un léger retard un rire guttural, sonore et superbe éclate, emplit la salle, témoignage d'un contentement parfait, d'une gaieté dépourvue d'arrière-pensée, un rire comparable à celui qu'on n'entend plus chez nous que devant Guignol, quand les tout petits voient rosser le commissaire. Puis si maintenant se déroule une scène du front français, quelque vision d'héroïsme de nos poilus, ce sont des applaudissemens frénétiques, à croire que les acteurs du drame sont là, en chair et en os, et qu'on veut les fêter.

Amenez devant les mêmes films un public de soldats français, il rougirait de paraître s'amuser. Mais le Tommy, lui, ne connaît pas le scepticisme.

Quand on passe au Vieux Marché, et que l'on salue, près de la Halle aux légumes, la dalle qui indique l'emplacement du bûcher de Jeanne d'Arc, on y voit déposées des fleurs blanches toujours fraîches. Ces fleurs sont le don des soldats anglais qui professent un culte touchant pour notre héroïne nationale.

*
* *

A constater l'activité intense du petit commerce rouennais, on a l'impression que l'armée britannique a positivement amené un flot d'or sur la ville. Ces cafés, ces pâtisseries, ces magasins de nouveautés et d'articles de Paris, ces librairies, ces théâtres continuellement remplis d'Anglais donnent une image de prospérité. C'est que le Tommy pourrait se définir le parent riche de notre Poilu. L'arrivée d'une garnison française dans une cité alimenterait surtout l'industrie des petits débitans, chez qui l'on mange des portions à huit sous. Et je sais plus d'un pauvre diable de héros, grand amateur du cinéma, qui doit se contenter d'en contempler les affiches à la porte, faute de vingt sous pour payer sa place. Tandis que justement les dépenses britanniques, dont a bénéficié le commerce rouennais, portent uniquement sur des objets de luxe et de plaisir, la métropole expédiant à cette grande armée la totalité de ce qui est nécessaire à sa subsistance. Sauf une fourniture de 1 200 litres de lait par jour demandée à la campagne environnante pour les blessés et malades par l'autorité militaire anglaise, je ne connais pas un seul produit relatif à l'alimentation, à l'habillement, à l'ar-

mement, qui ne soit envoyé d'Angleterre au corps expéditionnaire. C'est ainsi qu'on peut évaluer environ à trois millions de tonnes les quantités de marchandises reçues par le port de Rouen à l'usage de l'armée britannique.

Et si l'on examine de près le menu journalier du Tommy, on comprendra d'une part le chiffre énorme de cette importation, et de l'autre la liberté avec laquelle ce soldat grassement payé, — le moindre de ces soldats ne peut toucher moins de 1 fr. 30 par jour, et ses diverses spécialités peuvent l'amener à la solde quotidienne de 6, 8, et 9 francs, — réserve son argent à un abondant superflu. Voici la ration journalière à laquelle a droit tout membre de l'armée anglaise, du simple soldat au général, car pour le troupier et pour l'officier, même supérieur, les rations sont identiques : 1 livre de pain, 1 livre 1/4 de viande fraiche ou 1 livre de viande de conserve *(bully beef)*, 1/2 livre de légumes frais ou 120 grammes de légumes secs, 120 grammes de bacon ou lard salé, 120 grammes de confitures, 17 grammes de thé, 90 grammes de fromage, plus sel, poivre et moutarde. Avec un tel ordinaire le soldat anglais n'a nullement besoin d'aller demander au plat du jour du « bistro » français un suppplément alimentaire.

Différentes places des quais ont été concédées à l'armée anglaise pour le déchargement de ses marchandises, dans le port maritime. La plus intéressante, qui s'étend sur cent cinquante mètres environ, en aval du pont transbordeur, constitue en même temps les docks où sont emmagasinées les importations. Des bâtimens couverts abritent les denrées plus délicates, et la boulangerie où, à mesure que la farine arrive, on la convertit en petits pains ronds et dorés pour lesquels notre appellation militaire de « boule » serait trop démocratique.

Quant aux pyramides géantes que je citais en commençant, et qui, au crépuscule, figurent des architectures si bizarres de temples hindous, ce sont les petites boîtes uniformes, en bois de sapin, étagées avec une singulière adresse pour la moindre dépense de place, et contenant le lard, les conserves, le thé, le beurre, les œufs, les bières, le wisky, les médicamens, les pansemens, etc., utilisés dans la base de Rouen et ce qui en dépend.

L'activité de cette zone, interdite au public rouennais, est

indescriptible. Jour et nuit des soldats de renfort qui attendent le départ pour le front, mais surtout des dockers de Londres ou de Liverpool qui ont été militarisés, et portent l'uniforme, travaillent au déchargement. La Chambre de Commerce de Rouen a cédé à l'armée anglaise une dizaine de ses grues automatiques. Docile et comme intelligente à force de précision, la géante bête de fer, au bras puissant, plonge dans la cale sa benne vide, la soulève bientôt toute chargée dans les airs, fait pivoter son articulation souple et formidable et vient déposer doucement son fardeau de sept ou huit cents kilos, à un centimètre près, dans la place désignée. Une armée d'hommes kakhi se rangent alentour, disposent les colis sur un chemin glissant, pendant que d'autres empilent les denrées de consommation journalière dans les wagons d'un chemin de fer amené jusque là.

L'Australie envoie des planches de sapin pour les baraquemens, des rondins pour le clayonnage des tranchées; le Canada, des rails de chemin de fer pour le transport au front des munitions à pied d'œuvre; le pays de Galles, des œufs que les enfans anglais sont allés ramasser pour les soldats blessés des hôpitaux, et qui portent chacun le nom de la petite fille ou du petit garçon qui l'expédie. On voit décharger des chevaux vivans, des quartiers de bœuf frigorifié, des caisses de poulets gelés de Russie et jusqu'à des wagons que l'Angleterre met à notre disposition pour aider à dégager le port embouteillé. La main-d'œuvre humaine et la mécanique unissent leur fièvre dans ce petit chantier où sans répit s'agite la brune fourmilière. Quand vient la nuit, les lampes à arc s'allument; les fumées noires des steamers et des grues à vapeur s'enroulent alentour en nuages cotonneux; les ombres fantastiques des dockers-soldats, vont, viennent, en mouvemens réglés et méthodiques, tandis que le bras géant du déchargeur de fer continue inlassablement de s'abaisser, de se détendre et de fournir l'abondance aux mains dressées vers lui.

Au centre de cette activité, un homme se promène d'un pas négligent ; il porte le costume des officiers supérieurs anglais et il en a la belle stature. Mais son œil bleu, doux et malin, son teint qui semble cuit par les embruns de tous les océans, l'énergie matérielle qui émane de sa musculature indiqueraient plutôt un grand conquistador des affaires modernes.

Et ce physique ne ment pas, dit la légende. Pour être ici l'œil qui voit et le cerveau qui organise l'approvisionnement d'une armée, l'autorité militaire britannique a fait choix d'un grand professionnel du transit mondial. Ce commandant est un homme d'affaires de premier ordre. L'exemple ne vaut-il pas d'être cité ?

*
* *

Une neige fine tombe depuis la veille. Le ciel est bas; le dégel fait la terre boueuse. Les bords de la Seine sont loin maintenant, et Rouen s'estompe dans le brouillard d'où pointent les clochers gothiques de ses églises, la couronne ducale à fleurons de la tour Saint-Ouen, et l'aiguille aérienne que lance vers le ciel la cathédrale, — flèche de fonte que Flaubert appela malicieusement « l'œuvre d'un chaudronnier en délire, » et qui allège si réellement de son jet hardi la silhouette de la ville que, sans elle, désormais Rouen serait à nos yeux comme un navire démâté.

Ici plus de collines boisées aux jeux pittoresques offrant des coteaux pleins de jardins et de villas, de fraîches vallées entrecroisées, des croupes rondes ou des murailles de craie taillées à pic. Voici la plaine morne, et, dans cette plaine, la grande cité militaire anglaise.

Sous la neige qui fond s'étendent à l'infini les milliers de tentes grises dont chacune est entourée d'un fossé circulaire pour l'écoulement des eaux. C'est ici que s'enclôt la vie des hommes de renfort qui, du jour au lendemain, peuvent être appelés au front. Par centaines de mille ils ont passé ici, les héros d'Ypres, les conquérans de Loos, les vainqueurs de la Somme. La robuste, saine, loyale, courageuse et fraternelle armée anglaise est toute ici, en réduction, dans ce camp où une tranquille bonne humeur perce sous le gâchis glacé du temps abominable. Tous les hommes que voici sont encore des volontaires, car, à ce jour, la nouvelle conscription anglaise n'avait pas encore fourni une seule recrue aux contingens de France.

Cinq pour cent des soldats du camp obtiennent seulement chaque jour des permissions pour aller jusqu'à la ville, distante de cinq ou six kilomètres. L'ensemble de la troupe ne doit pas franchir les limites du cantonnement. Mais il ne fau-

drait pas imaginer là-dessus un internement sinistre : les sons du piano, les chants qui viennent de partout auraient vite fait de vous détromper. Voici d'ailleurs, dans ses grandes lignes, la vie du soldat anglais au camp. Lever à sept heures. Déjeuner composé de lard et d'œufs. Exercices d'entraînement dans les terrains avoisinant le camp : lancement de la grenade, tirs, épreuves de gaz asphyxians. Retour au camp. Dîner composé de bœuf alternativement bouilli ou rôti et de légumes. Sports. Football. Ensuite bains-douches dans les baraquemens d'hydrothérapie que comporte chacun des camps. Vient ensuite l'heure du thé qui se prend avec des tartines de pain beurré agrémenté de confitures. Là-dessus lecture du rapport affiché à la porte du mess des sous-officiers. Les hommes alors se dispersent dans les baraques mises à leur disposition par l'Y. M. C. A. (Association chrétienne des jeunes gens) et qui contiennent piano, feu, lumière et thé. Après quoi, c'est le souper, repas léger. Mais comme le coucher n'a lieu qu'à neuf heures, pour occuper jusque là les loisirs des hommes, des séances de cinéma leur sont offertes, dans des baraques appartenant à chaque camp. Lorsque sonne l'heure de dormir, les hommes s'étendent par dix ou douze, enroulés de deux couvertures de laine, sur le plancher de la tente, les pieds à l'axe central.

On avait amené ici par canalisation l'eau de la ville de Rouen pour la consommation si considérable de régimens entiers qui se baignent et se douchent tous les jours sans omission. Mais, dans la crainte que, par un accident des conduites, cette eau ne vînt à manquer, on éleva sur des supports hauts de dix mètres de gigantesques réservoirs toujours pleins, et contenant l'eau nécessaire aux besoins du camp pour plusieurs jours. C'est ce monument aérien que l'on voit de loin dominer la grande plaine.

Aux abords des baraquemens de la cuisine, dont l'intérieur est soigné comme dans les grands hôtels de Londres, aucun déchet, aucune odeur fâcheuse : tout détritus est brûlé chaque jour, et les eaux de vaisselle ont partout des conduits souterrains étroitement surveillés, par lesquels on les dirige vers des puits où elles se perdent.

*
* *

Il existe à Rouen, soit dans les établissemens loués à la ville, soit sous tentes, dans les camps, treize hôpitaux anglais, pouvant contenir chacun mille cinquante blessés. Les soins de ces blessés sont confiés à des *nurses* militarisées depuis le début de la guerre, qui reçoivent la solde, la ration, les avantages d'un officier. Ce sont de jeunes femmes graves et douces, que le Tommy, vêtu de son chaud pyjama bleu d'hospitalisé, paraît aimer beaucoup. Rien ne ressemble plus au Poilu blessé que le Tommy blessé. Rien ne ressemble plus à l'infirmière française que la *nurse* de l'armée britannique : la souffrance qui s'abandonne à de tendres mains maternelles, la femme qui a pitié et qui se dévoue sont identiques chez deux races dignes l'une de l'autre. Une *matron* (infirmière major) m'a montré, avec un fin sourire de vieille religieuse catholique, les vestiges de l'Arbre de Noël qu'à Christmas elle avait fait à ses blessés. Quel est l'hôpital français qui, en décembre dernier, n'a pas eu le sien, garni avec le même soin pieux, par des mains aussi douces?

Mais n'oublions pas que nous sommes toujours ici chez des Anglais. C'est pourquoi, dans la salle d'opération, malgré la saison glaciale, je vois un frais bouquet de fleurs de Nice, et pourquoi, à la lingerie, on me montre dans une « ménagère » de toile blanche la trousse de voyage que chaque homme guéri emporte au front, sur son paquetage. La trousse comprend : un peigne, une brosse à dents, un rasoir de première qualité, un blaireau et un miroir.

*
* *

Voici dans la même plaine, mais sur le territoire d'une industrielle commune avoisinante, un champ immense où est parquée une troupe de chevaux hirsutes, la peau marbrée de gale, tendue sur une ossature squelettique. Les cerceaux de leurs côtes apparaissent. Parfois des blessures sanglantes entr'ouvrent les chairs des flancs ou des poitrails, et l'ensemble des animaux donne un aspect lamentable d'épuisement, de souffrance. Nous sommes à l'hôpital vétérinaire. Ces pauvres bêtes que nous voyons ont fait la guerre, elles sont évacuées du front pour blessure ou maladie.

Examinons maintenant ces longs baraquemens où sont

rangées dans des boxes de magnifiques bêtes aux croupes rebondies, à la peau luisante, à l'œil fier. Ce sont les superbes chevaux de trait, prêts à repartir pour le front où les réclament les caissons de l'artillerie lourde. Il y a deux mois, eux aussi étaient parqués dans le champ d'arrivée, lamentables autant que ceux que nous venons de voir. Ils ont été baignés, soignés, opérés, pansés par des officiers vétérinaires de valeur. Rien n'a été épargné ni dans le traitement, ni dans l'aménagement même des écuries, pour la guérison : l'hôpital vétérinaire, qui peut hospitaliser de 1 500 à 1 800 chevaux, en sauve ainsi 95 pour 100. La valeur des bêtes récupérées, même à si grands frais, justifie largement les dépenses consenties pour leur traitement.

*
* *

Dans cette grande ville de garnison française qu'est Rouen, où la guerre a amené dans les casernes un si intense mouvement de troupes, où seize hôpitaux ont soigné depuis 1914 le chiffre énorme de 50 000 blessés, auxquels se sont dévouées depuis le commencement les dames des différentes Croix-Rouges, la rue met continuellement en rapport les deux armées alliées.

Le contraste est vif, entre le soldat fauve et le soldat bleu horizon : d'un côté, l'homme de sport qui s'est volontairement offert au service de sa patrie; de l'autre, le paysan ou l'artisan français en qui s'est réveillé le guerrier incomparable que notre race en tout temps a produit. La supériorité de bien-être dont nous venons de voir que jouit le Tommy, ne lui fait nullement prendre avantage sur le Poilu, bien au contraire. Le héros casqué qui revient de Verdun ou qui rapporte à ses godillots la boue de l'Argonne, ce Français rieur et stoïque, avec ses cinq sous en poche, sa barbe de quinze jours, sa manière de tourner en plaisanterie ses misères, apparaît au soldat anglais comme une sorte de Cyrano ascétique et glorieux, devant lequel on ne se prévaut point de son bain quotidien ou de sa tartine de confiture. M. Lloyd George a eu pour définir le sentiment du soldat britannique un mot exquis de modestie quand il l'a appelé le « frère cadet » du soldat français. Nous connaissons la bravoure de ce cadet-là qui est en train de se couvrir de gloire. Mais nous sommes touchés de l'admiration qu'excite dans la belle armée

anglaise notre poilu à la capote déteinte et au prestige divin.

Un jour, dans un tramway de Rouen, un soldat français mutilé s'était hissé à l'aide de ses béquilles. Il s'y trouva dans une bande de soldats anglais qui l'observaient sans rien dire avec émotion, avec une sorte de piété. Lorsque, arrivé à destination, il voulut descendre, je vis les Anglais se précipiter les premiers; l'un le débarrassa de ses béquilles, l'autre le soutint sous les bras, ils le portèrent à demi et le remirent en route. Petite scène très simple, et qui se renouvelle sans cesse à Rouen, mais qu'on n'oublie pas quand on en fut le témoin, car elle est un gage émouvant de cette estime relevée d'un grain d'enthousiasme et d'exaltation que nos alliés professent pour nos troupiers; plus encore, elle est la promesse d'une amitié indéfectible qui survivra aux camaraderies de la guerre.

Moins luxueusement nourri, moins bien vêtu, moins grassement payé que l'Anglais, le soldat français par ses vertus héréditaires, son endurance, son noble détachement, reste, comme on dit en langage militaire, l'Ancien du premier, qui pourtant ne lui cède en rien pour la bravoure. C'est peut-être le cas de rappeler la réponse d'une dame à qui l'on disait une fois : « Il est merveilleux que dans une pareille guerre, en dehors de leur pays, les Anglais aient su se munir de tout le confortable possible. C'est être bien fort que savoir s'arranger pour ne manquer de rien. » — « Il y a plus fort encore, repartit la dame, c'est de savoir au besoin se passer de tout. »

*
* *

Rouen, base anglaise, est encore un centre belge.

Lors de l'invasion, quand le troupeau des civils belges, pourchassé par l'ennemi, déborda sur Dunkerque et Calais, une vague immense de réfugiés fut dirigée vers Rouen. Il en passa ainsi trois cent mille qui furent hospitalisés, nourris, vêtus. La Cité des marchands que l'on disait froide et calculatrice eut pour le peuple belge qui déferlait ainsi chez elle dans une des plus tragiques circonstances de l'Histoire, des mouvemens d'enthousiasme et de fraternité inoubliables. Les pauvres offraient jusqu'à leur lit pour recevoir les petits enfans exilés. Des familles ouvrières se disputaient l'honneur de loger ceux qui représentaient pour elles la nation héroïque. Les riches donnèrent sans compter pour établir des logemens, des cantines, des vestiaires.

Et le Conseil municipal, voulant honorer le petit royaume dont le nom symbolisera désormais la fidélité à la foi jurée, débaptisa le plus opulent de ses boulevards et l'appela le « Boulevard des Belges. » Désormais le promeneur qui, sortant de la nacelle du pont transbordeur, veut pénétrer dans la ville, et s'y engage droit devant lui par cette large voie en pente douce où règne, en des maisons de style noble et glacial, le commerce du coton, où l'hôtel de la Préfecture pompeux et lointain derrière ses grilles de fer forgé met une atmosphère officielle, imagine en cheminant ces heures exaltantes durant lesquelles Rouen, les mains tendues et les bras ouverts, accueillit le peuple martyr non pas en charité, mais en triomphe.

Actuellement, Rouen et les environs abritent une colonie belge importante. Les listes des allocataires qui reçoivent le secours journalier sont de 4 078 pour les adultes, et 2 029 pour les enfans. Voilà déjà 6 107 personnes indigentes. Mais il faut y adjoindre tous les ouvriers belges qui, ayant trouvé dans la ville un métier rémunérateur et touchant de forts salaires, ne reçoivent pas l'allocation. Puis toutes les familles aisées qui ont cherché dans Rouen un refuge agréable. On peut donc évaluer à 9 000 ou 10 000 personnes le contingent rouennais de nos alliés belges en France. Jusqu'aux dernières lois militaires, le nombre en était encore plus grand.

Plusieurs écoles où l'on enseigne concurremment le flamand et le français ont été établies dans la ville, pour que l'instruction nationale des petits enfans se poursuive normalement. La colonie flamande bruyante et gaie met au besoin dans la rue, dans les tramways une note pittoresque. Ces braves gens supportent vaillamment la détresse de l'exil. La municipalité, le clergé, beaucoup de notables, se sont prodigués, il faut le dire, pour leur en adoucir la rigueur. D'excellens repas à 50 centimes et un travail assuré leur sont fournis à la Permanence belge, rue Saint-Romain.

Sur la colline de Bonsecours qui domine la Seine et d'où le port de Rouen avec ses développemens nouveaux apparaît en panorama, surchargé là-bas, dans la partie maritime, de vapeurs de fort tonnage, ici où la côte tombe en pente abrupte, de chalands et de péniches, l'armée belge possède un de ses plus beaux hôpitaux. Construit sur le plateau, en baraquemens, à la mode anglaise, cet hôpital qui contient quinze cents lits est intéressant

à un double point de vue : pour la visite médicale que viennent y passer de toute la France les réformés, les auxiliaires belges, les classes appelées sous les drapeaux par les dernières décisions du gouvernement du Havre, ensuite et surtout pour la rééducation qu'y reçoivent les mutilés. C'est ici que l'on centralise les amputés de tous les hôpitaux belges pour y recevoir les membres artificiels, les plus perfectionnés, les plus approchans de la nature qu'on puisse voir.

C'est aussi dans cet hôpital que sont donnés, par des doctoresses suédoises, les soins des célèbres massages subtils et délicats, dont l'ensemble forme la médication d'une école. Il fut très difficile à l'autorité militaire belge d'obtenir le concours de ces lointaines princesses de science. Dès le début de la guerre, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, en particulier Vienne et Buda-Pesth, avaient mobilisé toutes ces infirmières spéciales, dont les mains savantes connaissent des secrets. On ne put recourir, en fin de compte, qu'à celles qui vivaient soit en Angleterre, soit à Paris. A Bonsecours, elles ont formé des élèves chez les jeunes médecins belges, et le massage suédois est appliqué en grand aux blessés concurremment avec la mécanothérapie. Je reverrai toujours un robuste Flamand, atteint depuis plusieurs mois de cette blessure invraisemblable, une fracture de la colonne vertébrale, et qui soulevé et soutenu par le bras vigoureux de la Suédoise, réapprenait à marcher. D'une taille qui dominait la sienne, elle était grave et douce. Ce grand garçon fort et inerte n'avait, semblait-il, d'espoir qu'en elle. Pour elle, une passion semblait la posséder : la Science.

*
* *

Rouen est sans doute la ville de France où la grande rafale aura laissé les transformations les plus larges, les plus radicales et les plus durables. A l'encontre de tant de grandes cités ruinées, mutilées, désagrégées, la vieille capitale normande si fièrement assise aux rives du plus doux des fleuves, a toujours semblé, depuis la bataille de la Marne, sonner prophétiquement la victoire et annoncer pour l'avenir cette ère opulente et prospère qui doit refleurir en France par-dessus le cataclysme. Rouen n'a pas attendu le retour glorieux de nos soldats pour inaugurer cette brillante fortune des affaires. Quelques personnes ont affecté d'en être scandalisées. Elles eussent préféré,

pendant la guerre, l'anéantissement du deuil, l'assoupissement d'une cité qui végète en espérant des jours meilleurs, à cette frénésie de l'action qui, au surplus, ne confond pas avec la joie. C'est bientôt dit : mais on oublie qu'il n'était pas de patriotisme plus intelligent pour les civils que de doubler, de tripler l'activité économique, de créer de grands foyers de vie dont la palpitation animerait ensuite la France entière. Rouen s'est armé en place forte du commerce et de l'industrie. Pour ceux qui savent que, la paix signée, la lutte commerciale avec l'Allemagne reprendra plus sournoise que jamais, l'entreprise est un bienfait national.

D'ailleurs pendant que la vaillante Chambre de Commerce rouennaise, qui mérite d'être citée à l'ordre de la Patrie, luttait si énergiquement pour l'épanouissement de son port, et pendant que les pères dans leurs manufactures, dans leurs bureaux d'armateurs, dans leurs boutiques, travaillaient et veillaient, la jeunesse de Rouen était à son poste et se faisait décimer. Personne n'ignore plus que le 3e Corps fut un des plus héroïques. Mais ce que l'on ne saura jamais, ce sont les douleurs cachées, les déchiremens secrets du cœur qui dans la ville fébrile, saignent sous l'apparence heureuse d'un trafic multiplié. Combien de pères n'ont plus de fils ! Ils ont encore une patrie cependant. Ils se sont laissé reprendre par la grande passion des affaires qui est une des formes les plus puissantes de la vie. Rouen ne pouvait mieux honorer sa jeunesse tombée au champ d'honneur qu'en devenant la plus grande citadelle française des prospérités économiques de demain.

*
* *

Quand la Seine a quitté les dernières maisons de l'agglomération rouennaise, d'un mouvement somptueux et charmant, elle oblique vers le Sud, et vient couler, dans un paysage de fraîcheur et de pureté délicieuses, sous la colline de Canteleu. La colline de Canteleu est toute touffue l'été de taillis, d'arbrisseaux, et au sommet on voit le chapeau pointu de son clocher d'église se profiler sur l'azur en dominant les autres cimes des arbres. L'hiver, les ramures dépouillées du coteau retiennent les brumes du fleuve et se colorent comme un velours profond et sombre. Mais les lignes et les plans y prennent plus de douceur et plus d'harmonie. Dégagée là-haut, sur le sommet, la

silhouette de la petite église coquette se découpe en noir sur l'or du couchant. Le soleil anime dans le lointain la ville poudrée de lumière, où, parmi les tours et les clochers, la flèche de la cathédrale se dresse toute bleue dans le ciel. Des mouettes, venues en bandes serrées de la mer voisine dans leurs vols montans et descendans, coupent l'air de leurs ailes blanches taillées en fer de faux. Voilà la nature sereine, élégante et paisible de la Normandie aux couleurs d'aquarelle.

Et voici, dans ce théâtre de rêve, la vie tumultueuse et tragique de l'Humanité.

Enveloppés d'une fumée noire qui se roule en nuages épais sur les deux rives du fleuve, s'alignent à perte de vue les grands vapeurs charbonniers aux cheminées béantes, à la mâture courte. Les grues à vapeur, dont la mise en œuvre produit ces fumées, déploient leurs membres fantastiques. Où sont les îles verdoyantes qui naguère dressaient au milieu des eaux leur nef chargée de saules et de peupliers? Il n'y a plus de saules, plus de peupliers, plus d'îles fraîches et vertes. On a rasé leurs arbres, rattaché leur sol à la rive par des remblais, et les îles virgiliennes sont devenues le bassin au bois, la presqu'île au charbon.

Le charbon que Paris angoissé et glacé attend et appelle, il est là, il emplit les flancs de ces bateaux formidables dont certains peuvent en porter jusqu'à 6 000 et 7 000 tonnes, il ruisselle des bennes automatiques du déchargeur dans les wagons amenés par trois voies parallèles jusqu'aux bords des quais, et le même bateau, qui se vide à gauche par l'action de ces grues, déverse simultanément à droite par un système de poulies et de glissières, son charbon dans des péniches qui peuvent en recevoir de 325 à 350 tonnes, et dans des chalands qui, construits en fer, en contiennent jusqu'à 1 500 tonnes.

Mais ce n'est pas assez de ces quatre files de vapeurs amarrés aux quatre rives fournies par les bords de la Seine et ceux de la presqu'île. Pour augmenter le nombre de places de navires qui, à la fin de 1914, en plus des 15 places concédées aux Anglais, se montaient à 60 et atteignent maintenant le chiffre de 120, le service de la navigation a établi en pleine Seine le système dit des ducs-d'Albe. Ce sont des pieux groupés en faisceau et solidement liés par des câbles et des ferrures, auxquels peuvent venir s'amarrer les bateaux pour le déchargement en

rivière. De sorte que les eaux tout entières apparaissent peuplées de cette immense flottille charbonnière.

La poussière noire qui se mêle aux fumées et flotte sur les berges pendant plusieurs kilomètres, le va-et-vient incessant de ces bennes monstrueuses s'ouvrant comme une mâchoire pour happer d'un coup dans la cale 12 ou 1 500 kilos de charbon, qu'elles élèvent dans les airs et font retomber en pluie dans les wagons, le halètement continu de la vapeur, le sifflement des remorqueurs venant enlever les péniches pleines, l'aspect sinistre des débardeurs allemands, à l'allure paresseuse, forment au milieu de ce paysage charmant une vision d'enfer.

Un nouveau bâtiment sous pavillon norvégien venant de Hull, de Newcastle ou plus probablement de Swansea s'avance majestueusement. C'est encore du charbon, toujours du charbon qui arrive. Jamais les entrées dans le port n'ont été si nombreuses, m'assure-t-on. Certains bateaux sont obligés de s'ancrer en Seine, attendant une place.

A ce sujet, je veux citer un règlement ingénieux que la Chambre de Commerce de Rouen, de concert avec le Service de navigation, élabora en mars 1915 pour faciliter le débarquement des navires aux postes nouveaux établis depuis la guerre en aval de la zone habituellement occupée. « Où n'existaient encore ni quais de maçonnerie, ni appontemens, explique dans la *Revue Politique et Parlementaire* M. Edmond Perrée, le très compétent archiviste de la Chambre de Commerce de Rouen, on a créé des postes d'amarrage au moyen de corps-morts formés de bouées de larges dimensions fixées à l'aide d'ancres d'une extrême résistance ; et pour donner plus de sécurité à la navigation on a installé au bord de la berge, à proximité des corps-morts, des pieux où les bâtimens ont la possibilité de s'amarrer. » Ce sont ces postes qui, joints aux ducs-d'Albe dont je parlais plus haut, ont permis de porter de 60 à 120 les emplacemens pour le déchargement des bateaux. Mais on comprend qu'un bateau ait néanmoins tout avantage à venir s'établir confortablement aux quais de maçonnerie, à proximité de la ville. Ce règlement porta donc qu'une taxe, variant de 25 à 40 centimes par tonne, serait payée par tout navire amarré à l'intérieur du port, c'est-à-dire favorisé. Les taxes ainsi perçues alimentent une caisse et sur cette caisse on prélève des primes destinées aux réceptionnaires moins heureux dont les bateaux sont déchargés aux

nouveaux postes d'un accès difficile, et qui encourent de ce fait des frais assez considérables.

J'insiste sur cette réglementation intelligente et peu connue pour éclairer l'opinion fâcheuse de certaines personnes disposées à attribuer l'immense développement du port de Rouen à un concours de circonstances fortuites et qui en feraient volontiers le résultat de fatalités économiques aveugles et inévitables. Combien de plus noble fierté on puise à y voir, au contraire, l'aboutissement d'une suite de volontés héréditaires et sagaces, ce travail du cerveau humain poursuivant, depuis soixante-dix ans, depuis les deux premiers millions de crédit que Lamartine, inspiré, fit voter à la Chambre pour les travaux de la basse Seine, une idée unique.

Pour stimuler les importations, on a établi encore un règlement intéressant qu'il faut connaître. Le port de Rouen ne possède pas seulement des places banales, il en a également de concédées moyennant une location qui varie suivant la surface occupée. Mais, outre le loyer, ces places sont soumises à l'obligation d'un minimum de tonnage fixé par le service de navigation. C'est ainsi que, pour une place à quai d'une longueur de 80 mètres environ, le réceptionnaire doit débarquer 12000 tonnes par mois, et, pour deux places, 24000 tonnes. Faute de quoi une pénalité dont le maximum ne doit pas dépasser 2 francs par tonne manquante, lui est appliquée. Moins, j'imagine, par la crainte de cette amende que par l'ambition de justifier la faveur dont ils jouissaient, les concessionnaires des places à quai sont parvenus, par l'habileté de leurs combinaisons d'affrétement et l'excellence de leur outillage, à réaliser, et bien au delà, le tonnage imposé.

Ces détails d'administration n'indiquent-ils pas dans le Service de navigation et dans la Chambre de Commerce des esprits toujours en éveil, habiles à exciter l'activité de négoce et poursuivant d'un effort constant leur grand but? On s'explique mieux, les connaissant, le prodigieux développement du port de Rouen et en particulier l'augmentation de 100000 tonnes de houille que 1916 donna sur 1915, malgré les taxations fatales intervenues en juin de cette année, et devant lesquelles les affréteurs, scandinaves pour la plupart, préférèrent faire grève. Après le premier semestre de 1916, M. Perrée, fidèle historiographe du port de Rouen, écrivait : « Pendant les six premiers

mois de l'année, il a été reçu trois millions de tonnes de houille. On peut donc prévoir que le chiffre de tonnes déclarées en 1915 sera fortement dépassé en 1916, à moins que la difficulté de se procurer des navires, par suite notamment de la taxation des frets, n'entrave les expéditions d'Angleterre. » Eh bien! malgré ces entraves, à la fin de 1916, la statistique enregistrait 6 118 900 tonnes de houille. Quel chiffre aurait été atteint sans la taxe!

L'impression est assez singulière, alors que la disette de charbon règne partout, qu'elle est à Paris le souci poignant de tous, que le charbon, dont chacun manque, apparaît aux imaginations comme un produit-fantôme dont il n'est plus permis de jouir, de voir ce même charbon emplir les cales de plus de cent vaisseaux qui se renouvellent sans cesse, inonder le port de Rouen, s'amonceler sur les quais, s'entasser nuit et jour dans les wagons et les péniches, enfin abonder.

Pour se convaincre que le charbon abonde à Rouen, il suffit de comparer ce chiffre de 6 118 900 tonnes que je citais plus haut et qui sera dépassé en 1917, avec le chiffre de 2 880 960 tonnes enregistré en 1913. Mais il faut avant tout se rendre compte des difficultés de la main-d'œuvre. Voilà le premier facteur de l'embouteillage du port. La mobilisation a enlevé aux entrepreneurs tous leurs ouvriers. On les a remplacés, il est vrai, par des prisonniers allemands, qui sont environ au nombre de 10 000 dans les camps de Rouen. Mais ce sont des hommes inexpérimentés et doués de peu d'ardeur au travail. Les chefs d'équipe accordent une grande préférence aux prisonniers autrichiens que leur bonnet verdâtre et pointu signale dans quelques chantiers et qui se montrent, dit-on, extrêmement laborieux. Malheureusement, ils sont en petit nombre. Tel navire contenant 3 500 tonnes de charbon qu'on déchargeait avant la guerre en une journée, en demande au moins trois aujourd'hui, ce qui explique pourquoi tant de bateaux sont forcés d'attendre leur tour, malgré un excellent outillage. Depuis dix-huit mois, il a été mis en service de nombreux engins à vapeur ou électriques, plus une vingtaine de grues nouvelles sur pontons, munies des bennes automatiques dont je parlais tout à l'heure. La Compagnie des chemins de fer de l'État, concessionnaire d'une section des quais, y a établi une série de grues à vapeur

et de transporteurs électriques. Mais ces moyens de déchargement, s'ils remédient à la pénurie de main-d'œuvre, ne contribuent qu'à encombrer les quais devant l'insuffisance des moyens d'évacuation. Ce qui suffisait avec peine avant la guerre ne peut, on le comprend, satisfaire aux besoins d'une importation triplée. Je n'appuierai pas sur la question pénible de la voie de chemin de fer unique entre Rouen et Paris. Le port fluvial n'a pas reçu non plus tous les soins nécessaires. Depuis la guerre il s'est enrichi, en tant que matériel, d'une infinité de chalands et de péniches appartenant aux mariniers des pays envahis et à la navigation du Nord. Malheureusement, les remorqueurs font défaut pour traîner ces bateaux que l'on voit en amont de Rouen, si inconfortablement tassés. Personne n'ignore non plus la difficulté qu'opposent au passage des trains de chalands, certains ponts, situés entre Rouen et Paris, qui, par le peu d'élévation de leurs arches, se ferment pour ainsi dire à l'époque des crues. Ce transport fluvial par le soulagement qu'il donne à la voie ferrée est cependant des plus intéressans. Le concours des deux moyens, loin de nuire à l'un ou à l'autre, donne au contraire un bel exemple de la liberté infinie, de la souplesse et de l'aisance qu'il faut laisser au commerce. Avant la guerre, quand le transport des houilles par chemin de fer, entre Paris et Rouen, valait 5 fr. 25 par tonne, et que, par eau, il ne coûtait que 2 fr. 50, la concurrence n'empêchait pas que les deux modes de transport ne fournissent chacun leur maximum de rendement. L'embouteillage actuel sera certainement la leçon décisive et, dès après la victoire, on verra entreprendre les travaux qui permettront à ces transports vieillots, mais toujours indispensables, de s'accorder avec la formidable expansion du trafic rouennais.

Si le charbon règne sur le port de Rouen et comme un souverain dont les sourires sont rares, ce qui fait que l'on note avant tout sa présence, il ne faudrait pas croire qu'il en soit le seul maître. Aussitôt après lui, dans la statistique des importations de 1916, vient le pétrole pour 309 000 tonnes. Puis les pâtes de cellulose servant à la fabrication du papier pour 294 000 tonnes. Voici ensuite le papier à journaux, que l'on commence à nous marchander, bien qu'il en soit arrivé 60 661 tonnes en 1916; les vins montent à 203 453 tonnes, les bois du Nord à 94 500 tonnes.

A l'heure où je saisis de Rouen cette vision d'ensemble, le blocus allemand qui devait tout étrangler sévit depuis trois semaines. Je n'en vois pas moins, amarrés aux quais, parmi les vapeurs charbonniers qui sont tous sous pavillon scandinave, deux bâtimens grecs, trois hollandais, deux belges, un portugais. Les uns portent du vin, d'autres ces pyrites bleues que les sacs éventrés parsèment parfois sur le pavé des quais comme des saphirs et dont les gemmes brillantes et étincelantes servent à fabriquer l'acide sulfurique, et, partant, les explosifs de guerre. Ces tonneaux sortis d'un vapeur grec, et dont un grand Boche, vêtu de sa houppelande grise traînante qu'il relève par un pan, roule paresseusement le plus petit, contiennent de l'acier. Quant aux bois qui se déchargent par paquets, à la poulie, la dimension de leurs lots exige plus de main-d'œuvre qu'aucune autre marchandise. Ici, les grues automatiques ne peuvent servir, et toute une foule de prisonniers grouille autour du transport, les bras levés pour saisir en l'air les planches balancées.

Je m'informe : en ces trois premières semaines de février qui furent en même temps les premières du blocus, il est entré dans le port de Rouen 295 navires de mer, en tout une cinquantaine de moins qu'à la date correspondante de janvier. En tenant compte des tergiversations ou hésitations de certains armateurs neutres pour mettre en mer à ce moment où la menace allemande haussait à tel point le ton, hésitations que l'on voit se dissiper de plus en plus, on aperçoit le rapport entre le grand tapage et le faible résultat économique d'un blocus qui devait être le cataclysme final.

Par sa situation géographique incomparable sur le chemin mouvant qui va de la mer à la capitale, Rouen était prédestiné à devenir la première porte commerciale de la France. Quand le bateau qui vient du Havre, chargé de marchandises, parvient à ce dernier tournant du fleuve, après Croisset, et qu'il avance lentement entre les rives fraîches et vertes, que ses fumées ne peuvent ternir, il voit, sous le grand portique du Transbordeur, Rouen lui apparaître, avec ses vieilles églises et ses mille cheminées d'usines. Alors, il a vraiment pénétré dans le cœur de la France, la France mystique et vivante, toute frémissante de vie intérieure, et prête à toutes les énergies extérieures.

Voici sortir de terre, à droite, la maçonnerie de tours imposantes. Ce sont les « Hauts Fourneaux de Rouen, » établis sur la ferme historique du Grand-Aulnay qu'en 1195 Richard Cœur de Lion avait donnée à l'Hôtel-Dieu de la ville. Ces Hauts Fourneaux, construits par un consortium exclusivement français de métallurgistes, devaient recevoir le coke de Lens, et le minerai, du bassin de Briey. Ces conditions s'étaient posées un an avant la guerre. Depuis, malgré les difficultés, la gigantesque usine s'achève. Raffineries de pétrole, dépôt d'huiles minérales le plus important de France, aciéries, fabriques de produits chimiques, fabrique de pâte de cellulose pour le papier, fabrique de papier, nombreuses usines de munitions, et d'ici peu chantiers nouveaux de construction navale, voilà l'activité industrielle d'une cité qui, jusqu'à ces derniers temps, s'était spécialisée dans l'industrie textile. Si l'importation de l'année dernière a dépassé 9 millions de tonnes, et si 1917 doit atteindre, comme on s'y attend, 10 millions, cette industrie florissante promet pour l'exportation, si nécessaire à notre porte-monnaie national, un chiffre des plus intéressans.

La ville qui, en pleine guerre, malgré ses deuils, ses souffrances intimes, a réalisé ces transformations, contribué à un tel degré à l'entretien de la vie nationale, travaillé avec tant d'énergie à la défense de la patrie et préparé les prospérités de l'après-guerre par une méthode simple et vivante que les Allemands pourraient nous envier, je crois, méritait bien quelque curiosité. L'accroissement de son trafic et les bénéfices qu'elle en a retirés ont directement servi au soulagement des misères de la guerre, car il n'existe pas de ville où l'on ait donné plus d'argent pour les blessés, pour les réfugiés, pour les orphelins, pour nos frères belges. Cette générosité de la noble cité marchande achève de lui donner grand air. La vaste palpitation de son activité commerciale est doublement bienfaisante, puisqu'elle répand la vie dans la patrie et compense dans la mesure de ses moyens les dommages causés par le grand fléau. Rouen a bien des raisons d'en concevoir quelque orgueil, comme il possède le droit de claironner avant le temps la Victoire.

COLETTE YVER.

L'ÉPOPÉE SERBE

DANS

SES CHANTS HÉROÏQUES[1]

II [2]

LA LÉGENDE DE MARKO
LA RÉSURRECTION DE L'AME SERBE

III. — LA DOMINATION TURQUE ET LA LÉGENDE DE MARKO

Nous avons vu comment la nationalité serbe se reconnut d'abord en deux grandes personnalités, le tsar Douchan et le roi Lazare, et comment elle se glorifia elle-même dans l'épopée de Kossovo, dont le drame sanglant se groupa autour de ce dernier héros.

Il nous reste à suivre l'âme nationale de la Serbie dans son développement ultérieur. Nous y verrons comment elle se comporta sous le joug turc, avec quelle vigueur elle le secoua, et comment des hauteurs féodales et chevaleresques elle descendit dans les profondeurs du peuple pour en surgir avec une force et une conscience nouvelles.

Un nuage presque impénétrable plane sur l'histoire de Serbie depuis la bataille de Kossovo jusqu'à la prise de Constantinople

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.
(2) *Copyright by* Édouard Schuré 1917.

par Mahomet II (1389 à 1453). Nous savons seulement que la tsarine Militza dut livrer sa fille en mariage au sultan Bayésid. Un accord fut conclu entre les Knèzes de Serbie et le Commandeur des Croyans. Ils conservèrent leurs pouvoirs locaux à la condition de payer le tribut au Kalife. Le fils de Lazare, Ourosch, étant mineur, fut placé sous la tutelle des Knèzes, qui, loin de le protéger, se disputèrent entre eux la couronne de kral et le titre de tsar. L'anarchie féodale, qui devait être le grand mal de la Serbie jusque dans les temps modernes, régnait en plein à cette époque. Le patriotisme n'existait guère chez ces roitelets dominés par l'ambition personnelle. Les uns, parqués dans leurs montagnes, réussirent à s'affranchir des Osmanlis. Les autres, exposés à leurs invasions dans les larges vallées et les plaines fertiles, s'engagèrent à servir le Sultan avec leurs troupes, dans ses guerres contre la Hongrie et les peuples asiatiques, pour rester maîtres chez eux. Le plus célèbre d'entre eux fut Marko, caractère énigmatique et douteux, dont les gouzlars et le peuple des temps postérieurs firent leur héros préféré parce que, tout en servant le Turc, il sut le maintenir à distance et défendre l'indépendance nationale. Transformé, amplifié et pour ainsi dire retourné de l'envers à l'endroit par la tradition orale et les chants populaires, Marko est devenu ainsi le Cid de la Serbie.

Personnage purement légendaire, Marko représente donc l'héroïsme indomptable de la Serbie qui se continue sous le joug ottoman, mais en même temps sa conscience troublée par sa vassalité et comme bourrelée par un remords secret. Il y a de la mélancolie sous ses gaillardises, et ses fureurs jaillissent parfois d'indéracinables regrets. Les excès de sa force physique semblent le contre-coup d'un désir refoulé. Non seulement il secoue sa chaîne, il la brise à chaque instant, pour la reprendre ensuite sous le coup de la nécessité. C'est un condottière fidèle à sa parole, mais qui ne cesse pas de faire peur au Sultan et ne se gêne pas pour le brusquer. Il est grand batailleur, grand buveur et gai compagnon, avec des bouffées de générosité chevaleresque. Ses traits dominans sont l'intrépidité, la fierté et le besoin souverain d'indépendance. Par là, il devint l'idéal de son peuple. Dans le dessin heurté de cette figure, les gouzlars laissent percer un fond de tristesse et d'amertume. Ils ont personnifié en lui les sentimens mélangés de la nation pendant

sa longue servitude, ses rancœurs et ses espérances, ses regrets de la gloire passée et son éternelle hantise de la liberté perdue.

Malgré tout cela, la figure de Marko conserve quelque chose d'énigmatique par ses contradictions intimes, comme par le mystère singulier qui enveloppe ses débuts et sa mort. Toutefois, l'intuition subconsciente un peu trouble des chanteurs populaires et leur vision hautement poétique nous ont fourni la clef du caractère de Marko, en nous peignant ses rapports avec *la Vila*, sorte de fée qui habite les bois, hante les sommets et se meut librement dans le royaume des airs. Cette déesse élémentaire et mythique des Serbes représente, à vrai dire, leur âme collective, leur *fatum* national sous forme d'un génie du sol. Elle apparaît en deux circonstances capitales dans les cantilènes du cycle de Marko, au seuil de sa carrière et à la porte de sa mort. Ce qu'elle dit alors revêt un caractère singulièrement solennel et prophétique. C'est un véritable *sésame*, car, avec cette clef précieuse, s'ouvre subitement l'arcane de Marko. Alors sa légende se reconstitue, plus vivante et plus significative, dans son ensemble organique. Essayons de la raconter d'après les cantilènes en groupant leurs épisodes épars et en comblant quelques lacunes, toujours guidés par les motifs dominans et par l'idée mère du personnage.

*
* *

Marko était le fils du roi Voukachine, prince ambitieux et violent, toujours en guerre avec ses voisins. L'enfant doué d'une vigueur étonnante fut élevé par sa mère Euphrosine, femme d'une sagesse exemplaire et d'un sentiment profond de la justice. Elle seule prit de l'empire sur le jeune prince et s'entendait à adoucir ses fougues. Car sa mère était la seule personne qu'il aima et vénéra en grandissant. Il la consultait presque toujours et s'efforçait de lui obéir, mais souvent ses passions aventureuses et guerrières l'emportaient sur les sages avis maternels. Rien n'aurait pu arracher un mensonge à Marko ou le faire manquer à sa parole. Il était généreux et fier, ombrageux et combatif. Adolescent encore, Marko se forgea lui-même ses armes réputées invincibles : une haute lance, un sabre tranchant et une massue noueuse dont il dora lui-même les pointes de fer dans la fournaise, si bien qu'elle reluisait comme un soleil dans les combats. Il maniait cette arme et la lançait avec tant

d'adresse qu'elle devint l'effroi de ses ennemis. Il s'acheta ensuite un poulain tacheté de blanc et de noir qu'il éleva lui-même avec un soin minutieux et une tendresse ineffable. Ce cheval, qu'il appela *Charatz* (cheval pie), devint son compagnon inséparable et son meilleur ami. Quand il avait bien couru et bien combattu, Marko lui faisait boire du vin rouge dans sa coupe d'or comme à un frère d'armes. Charatz s'entretenait avec Marko comme un écuyer fidèle avec son maître.

Il flairait les ennemis à distance et avertissait son maître de leur approche en dressant ses oreilles. Après une victoire de Marko, Charatz hennissait de joie; mais quand Marko était blessé, Charatz baissait la tête et versait des larmes, puis il léchait la blessure pour le guérir. Avec sa massue, son sabre et son cheval impétueux, Marko se croyait le maître du monde. Car déjà il sentait battre dans sa poitrine un cœur indomptable et insatiable. Un jour, il dit à sa mère : « Je ne veux être ni roi ni tsar, mais je serai le premier chevalier du monde. Quant à un frère d'armes, je n'en prendrai un que si je trouve mon égal, et j'ai bien peur que cela n'arrive jamais. — Dieu nous ordonne d'aimer tous les hommes, dit la mère. — Je prie Dieu dans les églises à deux genoux, mais sur le champ de bataille je défie tout le monde, répondit Marko. — Prends garde, mon fils, reprit gravement Euphrosine, prends garde que l'Ange du Seigneur qui veille sur toi ne détourne sa face de ton orgueil. Le destin nous guette tous, et, si personne ne te dompte, Dieu te domptera. »

Or, il advint, en ce temps, qu'Ourosch, le fils de Lazare, âgé de douze ans, devait être proclamé tsar. Mais trois puissans seigneurs se disputaient la couronne : le kral Voukachine (père de Marko), le despote Ougliecha et le voïvode Goïko (ses oncles). Ces potentats envoyèrent un message à l'archiprêtre de Samodrèje en lui commandant de désigner celui qui serait le tsar. Mais le prêtre se récusa, alléguant qu'il ignorait la volonté dernière du monarque défunt et que celui-ci l'avait confiée à son page Marko, peu avant sa mort. « Consultez Marko, ajouta le protopope. Il fera connaître la vérité, car Marko n'a peur de personne et ne craint que le vrai Dieu. » Marko, mis en demeure de se prononcer sur la succession au trône, consulta sa mère. Celle-ci lui dit : « Mon seul fils! Que maudit soit le lait dont je t'ai nourri, si tu témoignes faussement, fût-ce pour ton père ou

pour tes oncles. Parle conformément à la vérité divine. Ne va pas, mon fils, perdre ton âme. Mieux vaudrait mourir que de charger ton âme d'un péché! » Sur quoi Marko s'équipe, harnache son cheval, se jette sur le dos de Charatz et part pour Kossovo, où les princes l'attendent dans leur camp. A leur grand étonnement, Marko passe devant la tente de son père et de ses deux oncles, sans même les regarder. Il marche droit vers la tente d'Ourosch. L'enfant timide, qui tremble devant ses terribles tuteurs et n'ose pas ouvrir la bouche devant eux, est assis sur un divan de soie. Quand il aperçoit Marko, son visage brille comme un soleil levant et toute la tente s'éclaire : — Voici mon parrain! s'écrie-t-il. Tous deux ouvrant les bras, leurs poitrines se touchent. Ils baisent leurs visages. Ici la cantilène place la scène curieuse qu'on pourrait appeler *la voix du Destin* qui gouverne la vie de Marko :

Le lendemain, dès que parut l'aurore, dès que la cloche de l'église eut sonné, les princes se rendirent aux matines et assistèrent au service divin. A leur sortie du temple, ils prirent place devant les portes, mangèrent le sucre et le rakia.

Marko prit les anciens livres. Il les consulta et dit : — Mon père, ô roi Voukachine! Est-ce trop peu pour toi de ton royaume? Et toi, mon oncle Ougliecha? Est-ce trop peu pour toi de ta despotie? Et toi, mon oncle, voïvode Goïko, est-ce trop peu pour toi de ta voïvodie?... Puissent vos royaumes demeurer sans maîtres, car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez...

Et si vous ne croyez point que Dieu vous voit, voyez ce que dit cette lettre :

« L'Empire est à Ouroch. De son père il lui est venu. A cet enfant le trône appartient par héritage. Le Tsar, en expirant, le lui a remis. »

Lorsque le roi Voukachine entendit ce discours, il s'élança de terre sur ses pieds, tira son poignard d'or et voulut en percer son fils Marko.

Marko se mit à fuir devant son père, car il ne voulait pas se battre avec qui l'avait engendré. Il se mit à fuir autour de l'église, de la blanche église de Samodrèje, et déjà, par trois fois, il en avait fait le tour, son père le poursuivait et allait l'atteindre, quand une voix sortit du sanctuaire :

— Réfugie-toi dans le temple, Marko Kraliévitch, dit la voix. Ne comprends-tu pas que tu vas périr, périr de la main de ton père, et cela pour la vérité du vrai Dieu?

Les portes s'ouvrirent et, Marko s'étant précipité dans le temple, elles se refermèrent sur lui.

Le roi Voukachine se précipita sur les portes, et de son poignard il frappa le bois, et du bois commença à couler le sang.

A cette vue, le Roi se repentit et prononça ces paroles :

— Malheur à moi, par le Dieu unique! Voici que j'ai tué mon fils Marko.

Mais la voix retentit de nouveau, venant du sanctuaire :

— Écoute, roi Voukachine, ce n'est pas ton fils Marko que tu as percé, mais bien un Ange du Seigneur... Retiens ta malédiction... Je suis le gardien de Marko. Crains de tuer ta propre âme, en faisant saigner le cœur d'un Ange!

Mais le Roi était si violemment irrité contre Marko qu'il ne tint nul compte de cet avertissement et se mit à maudire son fils avec rage :

— Marko, mon fils, que Dieu t'extermine! Puisses-tu n'avoir ni tombeau, ni postérité, et puisse la vie ne pas te quitter avant que tu aies servi le tsar des Turcs!

Le Roi le maudit, mais le Tsar enfant, aux joues roses, aux yeux rayonnans d'innocence et de joie, le bénit en élevant vers lui ses deux petites mains :

— Marko, mon parrain, Dieu t'assiste! Que ton visage brille dans les conseils et que ton épée tranche dans les combats! Qu'il ne se trouve pas un seul preux qui l'emporte sur toi, et que ton nom soit célébré en tous lieux, tant qu'il y aura un soleil et tant qu'il y aura une lune!

Et, ainsi que tous deux l'avaient dit, ainsi tout advint.

La jeunesse de Marko, qui forme le second chapitre de sa vie, regorge d'aventures et de combats. Mais deux épisodes saisissans la dominent : *la rencontre avec son pobratime et l'apparition de la Vila.* La première marqua l'apogée de son existence et s'y joua comme un rayon céleste; la seconde se dressa devant lui comme le fantôme lumineux d'un passé lointain et d'un mystérieux avenir, mais laissa derrière elle l'ombre tragique de la mort.

Tout d'abord, Marko fut récompensé de la droiture et du courage dont il avait fait preuve pour l'élection du jeune Tsar. Il avait toujours déclaré ne pouvoir trouver un frère d'armes qui serait son égal, mais il le trouva malgré lui et comme par surprise. Les *pesmés* ne nous disent pas comment. Ce fut sans doute dans un combat contre les Turcs, où Marko sauva la vie d'André Miloch, plus jeune que lui et plus tendre, mais non

moins intrépide. A partir de ce jour, Marko et Miloch ne se quittèrent plus, vivant et combattant ensemble, partageant joies et peines, heur et malheur comme de vrais frères d'élection. Après leurs campagnes, quand ils buvaient le vin rouge dans des coupes d'or, sous les blanches arcades du palais de Prilep, Miloch se mettait à chanter de sa voix mélodieuse la gloire des anciens et des héros illustres. Marko ne savait pas chanter; sa rude voix ne s'entendait qu'à exciter son cheval, ses lévriers ou son faucon ou à commander dans la bataille; mais il adorait les cantilènes de Miloch et demeurait des heures entières sous le charme de ses récits et de sa voix.

Un jour, les deux amis chassaient ensemble dans les forêts sauvages du mont Mirotch. Marko montait son cheval pie, le fidèle Charatz, et Miloch son blanc destrier. Mais la chasse était mauvaise. Dix fois les faucons s'étaient élancés en vain. Ils n'avaient pris ni cygne ni sarcelle.

— Je m'ennuie, dit Marko, et je vais m'endormir sur ma selle. Chante-moi quelque chose, mon frère d'armes.

Alors Miloch se mit à chanter de sa voix claire. Si belle était sa voix que les oiseaux de la forêt se turent pour l'écouter. Une brise glissa sur la cime des arbres et la fit frémir; un rayon de soleil perça les nuages et fit briller les feuilles de la forêt comme des milliers de pièces d'or. Et voici que soudain, du fond des bois, une voix de femme, suave comme un chant céleste, répondit à la cantilène de Miloch, qui s'était tu.

Cette voix fit tressaillir Marko comme jamais il n'avait tressailli. Profonde, insinuante et douce, cette voix le prenait aux entrailles. Pour la première fois, il trembla. Était-ce de joie ou de souffrance, de désir ou de peur? Il ne le savait pas, mais il tremblait.

— Qu'est-ce que cette voix? s'écria-t-il, après l'avoir écoutée en silence.

— C'est la voix de Ravijojla, *la Vila* du mont Mirotch, répondit Miloch devenu pensif.

— Tu la connais donc?

— Oh! depuis longtemps. J'étais fort jeune quand je m'égarai dans cette montagne. Par un sentier perdu, sous les hêtres, je parvins à un étang où nageaient des cygnes plus blancs que neige. De l'autre côté, sous les branches d'un bouleau, dans un rayon de soleil, était assise la Vila. Elle tenait

une harpe d'or et se mit à chanter. Qu'elle était belle avec sa robe blanche et ses cheveux fauves épars sur ses épaules! De ses bras nus elle tissait des sons divins avec les cordes d'or. Sa voix entrait dans mon cœur comme un fleuve d'argent et l'emportait au ciel. Elle chantait les gloires des anciens et des rois illustres. C'est la Vila qui m'apprit à chanter.

— Ah! dit Marko d'un mauvais rire, les Vilas sont perfides. Elle ne t'a rien fait promettre?

— Avant de partir pour le combat où je t'ai rencontré, elle m'a dit : « Tu es mon *pobratime*. Promets-moi seulement, si jamais tu entends ma voix, où que tu sois, de venir me trouver au premier appel, comme le frère s'élance vers sa sœur...

— Et qu'as-tu répondu?

— Je l'ai promis.

— Malheureux! dit Marko, traître à ton frère d'âme!... Tu l'aimes plus que moi!

— Je l'aime autant, dit Miloch.

A ce moment, on entendit dans les profondeurs de la forêt s'élever la voix puissante de la Vila. Elle clamait : « Miloch, je t'attends... » Et trois fois la voix répéta, comme un écho grandissant : « Miloch! Miloch! Miloch! »

Miloch était devenu pâle, mais son visage s'était transfiguré. Il s'écria :

— Divine sœur, je suis prêt!...

Alors une grande colère, une jalousie noire entra dans le cœur de Marko. Il s'écria :

— Maudite Vila! Ensorceleuse de l'enfer! Puisses-tu rester muette à jamais et puisse une avalanche te briser comme un arbre au fond du gouffre!... Tu ne connais pas encore Marko. Je te défie de m'enlever mon frère d'armes!

Cependant, en un clin d'œil, le ciel s'était obscurci. Un nuage noir avait enveloppé la cime du Mirotch. Les forêts frissonnèrent; la foudre gronda. Un ouragan de grêle passa sur les deux cavaliers. A la lueur d'un éclair, Marko vit la Vila échevelée, les yeux fulgurans, penchée sur Miloch qui l'étreignait. Elle ne fit qu'effleurer son front de ses lèvres en touchant son cœur de sa main. Puis tout disparut dans la bourrasque. Subitement le ciel s'éclaircit, et Marko, qu'un coup de vent avait jeté par terre, vit son frère d'armes inanimé couché dans l'herbe, les yeux ouverts, le front serein, tandis que la Vila dis-

paraissait, comme un cygne blanc, dans un vol de sombres nuages au-dessus des bois.

Alors, s'adressant à son cheval fidèle, Marko éperdu clama : « Malheur, Charatz, toi mon aile droite, atteins Ravijojla la Vila, et je te ferai poser des fers d'argent, des fers d'argent pur et d'or fondu. Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux avec des glands qui pendent des genoux aux sabots. Je mêlerai de l'or à ta crinière et je l'ornerai de perles menues, pourvu que j'atteigne la Vila qui m'a pris mon frère d'âme. Car il faut qu'elle me le guérisse, il faut qu'elle me le réveille avec les simples et les baumes de la forêt. Que je sois maudit à jamais si je ne puis pas la saisir ! Il faut que je la dompte et que je la terrasse... »

Il se jette sur le dos de Charatz et tous deux s'élancent à travers le Mirotch. La Vila s'enfuit vers le sommet de la montagne, et le cheval galope sans voir ni entendre. La Vila paraît et disparaît comme un éclair dans les branchages. Dès que le cheval l'aperçoit, il bondit dans l'air de trois longueurs de lance, puis de quatre encore. En vain Marko jette après elle sa masse d'or. La Vila fuit toujours.

Les voici enfin sur le sommet de neige. Tout d'un coup, cheval et cavalier s'arrêtent aveuglés d'une lumière éclatante. La Vila se dresse devant eux dans sa gloire, grande comme une déesse. Sur sa couronne d'or brille un globe surmonté d'une croix. Sous les rayons de sa face, Marko tombe à genoux comme foudroyé, et le bon Charatz lui-même plie les genoux et baisse la tête. Calme et majestueuse, la Vila parle au puissant héros de la Serbie :

— Tu pourras longtemps encore faire bondir ton cheval et jeter ta masse d'or après moi, ô Marko, fils de roi, mais tu ne pourras ni m'atteindre, ni me blesser. Tu capterais plutôt l'air et le feu que de saisir la Vila. Je t'avais donné un frère d'armes, mais tu n'as pas su le garder. Tu lui as défendu de m'aimer ; tu l'aimais pour toi seul, non pour lui-même. Je l'ai effleuré de mes lèvres et touché de ma main, afin de rendre son âme à ses ancêtres. C'est auprès d'eux que tu le retrouveras. Le jour seulement où tous les Serbes seront des *frères d'âme*, vous aurez la victoire. Toi Marko, tu seras fort et redoutable, mais tu seras triste, car tu n'auras plus de frère d'âme. Tu auras le rire à la bouche, et le chagrin dans la poitrine. Tu seras riche et puissant, mais tu seras solitaire et malheureux dans tes pensées, car tu serviras le Turc. Tu feras trembler les autres, mais ton

cœur portera des chaînes. Va donc rendre les honneurs funèbres à ton frère d'armes, au pur, à l'innocent. Va pleurer sur ces yeux tendres qui se sont fermés, sur ce cœur hardi qui a cessé de battre. Miloch sera ton regret éternel, ton rêve inaccessible. Car tu suivras ton inéluctable destin. Adieu, Marko, tu ne me verras plus. Mais, souviens-t'en, tu entendras une fois encore ma voix, au jour de ta mort! »

Quand Marko et son fidèle Charatz se relevèrent dans la neige du sommet, le ciel resplendissait sur leur tête ; mais la Vila avait disparu. Muets et la tête basse, le kraliévitch et son coursier intrépide allèrent rendre les honneurs funèbres au noble Miloch, dans l'église de Prilep, où une foule immense suivit son cercueil.

Telles furent l'adolescence et la jeunesse de Marko. La troisième partie de son existence clôt le triptyque de sa vie et achève de peindre les traits héraldiques de sa figure légendaire. Ce dernier chapitre pourrait s'intituler : *Grandeur dans la servitude* et *Délivrance dans la mort*. Plus impétueux et en apparence plus jovial que jamais, le chevalier errant de la Serbie se prodigue et s'éparpille en actions d'éclat, en aventures héroïcomiques, comme pour s'étourdir. Mais la fatalité le ramène à la fin aux pensées altières de sa jeunesse, au dessous tragique de sa conscience et à la source première de son inspiration, sous la voix mystérieuse et fatidique de la Vila.

Les *pesmés* ont omis de nous apprendre à la suite de quelles circonstances Marko devint le vassal du Sultan. Mais il est permis de croire que ce fut à la suite des querelles intestines des knèzes qui se liguèrent contre lui, et que, moitié par ambition, moitié par fierté de race, il préféra le service annuel dans l'armée turque à l'asservissement complet du pays. Nous ne le suivrons ni dans ses campagnes avec le Kalife, ni dans ses aventures personnelles où se complaît la fantaisie des gouzlars. Contentons-nous de dire qu'il traite les Janissaires en ennemis et fait trembler le Sultan par son attitude hautaine et ses menaces. Mais dans toutes ces prouesses n'apparaît que le dessus de son caractère. Le fond de son âme ne devait remonter à la surface qu'à la fin de sa vie. De toutes ses campagnes contre les Turcs, Marko vieillissant revenait toujours plus sombre. Tristement il repensait à sa fière jeunesse, au candide Miloch depuis si longtemps enseveli.

Alors Marko se mit à méditer plus profondément encore. Des limbes de sa tristesse, il vit surgir, décevans fantômes, l'image de son frère d'armes perdu et de la Vila, splendide et cruelle vision. N'avait-il pas été coupable envers Miloch? Oui, il avait été jaloux de l'amour de son frère d'âme pour la déesse des forêts et des airs. Ah! ces amours mystérieuses qu'il n'avait pas vues, qu'il ne connaissait pas, comme il les enviait, comme elles lui brûlaient encore le sang! Et cette Vila, cette belle et redoutable Ravijojla, ne l'avait-il pas désirée, lui aussi? N'avait-il pas voulu la dompter pour en faire son esclave? Ne l'avait-il pas poursuivie d'une course sauvage jusqu'au sommet du Mirotch, où la Vila lui avait dit des paroles terribles, — terribles et sublimes comme la Vérité?... Et c'est ainsi qu'il avait perdu à la fois son frère d'armes et son Génie supérieur! Et depuis, tout allait mal. Ah! si maintenant il pouvait revoir la Vila, il ne prétendrait plus lui arracher son amant. Il lui demanderait seulement de lui rendre son frère d'âme pour consoler sa solitude. Mais en vain Marko parcourut les forêts. Il n'entendit plus la voix suave et profonde qui se mariait jadis à celle de son compagnon, il ne retrouva pas Miloch. Il parcourut en vain le sommet désert. Il ne vit autour de lui que des pics, des gorges et des abîmes. Il n'entendit que le silence... Tristement, Marko et Charatz s'en revinrent de leur expédition.

Dans la vallée, Marko aperçut une troupe de janissaires à cheval qui lui dirent : « Le tsar des Turcs t'attend. Il veut partir en guerre. » Marko leur répondit : « Allez dire au Sultan qu'il m'attende à Stamboul. Je viendrai quand il me plaira. » Les janissaires furent étonnés de cette réponse, mais ils s'en retournèrent sans rien dire, car ils avaient peur de lui. Resté seul, Marko se dit : « Jamais le Sultan ne me reverra. Je vais me faire ermite sur une montagne lointaine, d'où l'on voit la mer, mais où jamais on ne voit un Turc. » Marko partit donc pour le mont Ourvina. A son grand étonnement, tandis qu'il gravissait la montagne, il vit son cheval, le fidèle Charatz, verser des larmes. En même temps, le héros entendit la voix de la Vila lui dire : « Ton cheval pleure parce qu'il va bientôt se séparer de son maître. Mais toi, gravis la montagne jusqu'à son sommet. Là, tu trouveras une fontaine entre deux pins. Regarde dans cette fontaine, et tu verras quand tu dois mourir. » Mais laissons le gouzlar raconter les derniers momens du héros.

Marko obéit à la Vila et trouva tout comme elle lui avait dit. Quand il se regarda dans la fontaine, il se vit si vieux et si triste qu'à peine il put se reconnaître. Alors, il comprit que l'heure du destin avait sonné et qu'il devait mourir sur-le-champ, et, versant des larmes, il se mit à dire :

« Monde menteur ! O ma belle fleur ! Toi tu étais beau, et moi je t'ai parcouru peu de temps, si peu de temps, à peine trois cents années ! Et le moment est venu où je vais me séparer du monde. »

Alors Marko tira son sabre du fourreau et, s'avançant vers son cheval, d'un seul coup il abat la tête de Charatz.

« Tu ne tomberas pas ainsi aux mains des Turcs, lui dit-il. Et pour eux tu ne feras pas la corvée et tu ne porteras pas l'eau dans les seaux. »

Et, ayant ainsi tué noblement le noble Charatz, il l'enterra près de la fontaine, mieux qu'il n'avait enterré son frère André Miloch.

Il brisa ensuite en quatre son sabre tranchant, de peur qu'il ne tombât aussi aux mains des Turcs, et afin qu'aucun d'entre eux ne pût s'enorgueillir de porter ce qui serait resté de Marko et qu'il ne pût ainsi être maudit par les chrétiens.

Le sabre brisé, il rompit en sept sa lance de guerre et jeta les morceaux dans les branches des pins. Puis, de sa droite, saisissant sa massue noueuse, il la précipita du haut de l'Ourvina dans la mer grise et profonde en prononçant ces paroles :

« Quand cette massue sortira de la mer, tous les enfans seront nés ! »

Quand Marko se fut ainsi séparé de ses armes, il enleva son dolman vert, l'étendit sur l'herbe au-dessous d'un pin, et, se signant, il s'assit sur le dolman, rabattit le bonnet de martre sur ses yeux et se coucha pour ne plus se relever (1).

La fin de Marko (que les gouzlars font vivre trois cents ans) signifie la fin d'une époque historique, celle des chefs indépendans de la Serbie. Après lui, la Serbie, qui résistait encore, passe sous le joug turc. Elle conserve son âme, ses traditions et son espérance, mais elle va subir un long esclavage, où elle portera le deuil de la patrie perdue dans un isolement complet. Toutes ses gloires passées vont se recueillir au foyer familial et

(1) D'après une autre tradition, Marko s'est retiré dans une caverne, où il s'est endormi après avoir enfoncé son sabre dans la voûte. Devant lui, le bon Charatz fait son purgatoire en broutant de la mousse. Le sabre se dégage peu à peu de la pierre. Quand Charatz aura fini de brouter la mousse de la caverne et que le sabre tombera, le bruit réveillera le héros qui remontera sur son cheval et reparaîtra dans le monde. — *Léo d'Orfer.*

continuent à vibrer sur le mode mineur des gouzlars. De là le ton grave sur lequel est célébrée la mort de Marko. L'ascension de la montagne, le présage lugubre du cheval qui bronche, la voix solennelle de la Vila, le héros qui se dépouille de ses armes, son sabre et sa lance brisés, sa massue jetée à la mer, autant de symboles du destin de la Serbie. Cette scène est empreinte, en sa forte couleur, de la majesté des grandes choses qui finissent, et qui, avant de finir, établissent leur bilan et font leur pacte avec l'éternité où elles rentrent. On y entend l'appel de l'homme à l'Éternel et la voix de l'Éternité, qui retombe sur l'homme comme l'écho de la montagne avec la voix du héros disparu.

IV. — LES GUERRES D'INDÉPENDANCE ET LA RÉSURRECTION DE L'AME SERBE

Après la prise de Constantinople par les Turcs, sous le terrible Mahomet II, les peuples balkaniques furent décapités de leurs seigneurs nationaux. Quelques familles de chefs chrétiens se maintinrent en Albanie et en Herzégovine. En Bosnie, ils se convertirent en masse à l'islamisme pour ne pas périr. En Serbie proprement dite, ils furent balayés, expulsés ou tués. Le Sultan, qui était déjà le souverain de la Serbie tributaire, en devint le tyran et l'exploiteur. Les pachas remplacèrent les voïvodes; les clefs des villes furent livrées à la redoutable corporation des Janissaires, qui s'y installèrent en maîtres insolens. Tous les villages et toutes les terres furent distribués entre les spahis. Les anciens propriétaires ou raïas se virent dépouillés et descendus au rang de fermiers chargés de lever le tribut. Les paysans travaillèrent comme serfs de la glèbe pour le Grand Turc et ses exécuteurs. Pour se figurer la dureté de ce régime, il faut se rappeler ce précepte de la religion musulmane alors appliqué dans toute sa rigueur : « Toute terre appartient au Kalife, l'ombre et le représentant de Dieu sur la terre, » et la mentalité turque dont le principe est que les *croyans* sont faits pour commander et les *non croyans* destinés à travailler pour eux. Les premiers sont les maîtres absolus, de naissance et d'office, les autres des esclaves à tout jamais. Les Turcs peuvent donc réclamer l'honneur d'être les ancêtres de la théorie pangermaniste. Les docteurs en teutonisme, MM. Ostwald et Lasson, qui voudraient faire suer sang et eau à toutes les races

humaines pour la grande Allemagne, seule noble et parfaite, seraient dignes d'être élèves des Janissaires de Mahomet II. L'Islam renforce le fanatisme des hommes de guerre par l'idée qu'ils sont seuls en possession de la vraie religion, mais ceux-ci ne peuvent pas se passer des nations infidèles parce qu'ils ont besoin d'esclaves pour accomplir les travaux inférieurs qu'ils dédaignent eux-mêmes. En Serbie, cette politique sommaire fut appliquée à la lettre. Impôts de tête, impôts sur les champs, sur le bétail, sur les mariages. Quand le cadi arrive pour réclamer la récolte ou l'argent, des janissaires armés jusqu'aux dents marchent derrière lui. Défense aux raïas, comme aux paysans, de monter à cheval. Ce sont choses nobles qui n'appartiennent qu'aux Turcs. Qu'un Serbe chrétien rencontre un Turc, il doit se ranger humblement pour le laisser passer et lui rendre n'importe quel service à son commandement. L'outrage du musulman est permis, celui du chrétien puni de prison ou de mort. Les habitans du pachalik de Belgrade furent contraints de fournir au kalife cent jours de corvée par an. La ville même fut condamnée à lui payer le tribut du sang avec la fleur de la jeunesse, sous forme d'une centaine d'adolescens de quinze à vingt ans, choisis parmi les plus beaux.

Comment un peuple ainsi piétiné a-t-il pu maintenir intacte sa conscience nationale, à travers trois ou quatre siècles, et se trouver prêt un beau jour pour une série d'insurrections qui étonnèrent l'Europe et assurèrent à la vaillante nation son indépendance avec une constitution nouvelle? — C'est encore la poésie populaire, ce sont les *pesmés* qui vont nous répondre.

Suivez cette vallée sinueuse, bariolée de maïs et de vignes, qui s'enfonce entre de hautes montagnes boisées. Un village serbe, aux maisons éparses, s'échelonne le long de la rivière et grimpe à travers les prairies et les champs de blé. A la lisière de la forêt, sous un large tilleul, sont rassemblés une trentaine d'hommes et de femmes. C'est le soir. L'ombre grise tombe des cimes et s'appesantit sur la vallée. Les vieillards sont assis sous l'arbre séculaire, les jeunes gens couchés dans l'herbe, les femmes groupées en poses diverses sur des gerbes. La moisson est riche; pourtant tous ces gens sont tristes, d'autant plus tristes qu'ils sont résignés. Ils ont le sentiment obscur que ces montagnes, ces bois et ce village ne sont pas à eux. Ce moulin, près de la rivière, appartient au spahi. La forge, où brille

un feu rouge, où le marteau bat l'enclume avec rage, appartient au spahi. Là-bas, se dresse la tour carrée de l'église. Ses cloches sont muettes et ne sonnent plus depuis des années. Plus loin, c'est le minaret turc. Ah! cette mosquée maudite, elle appartient au sultan de Stamboul, qui fait trembler le monde et qui règne sur les laboureurs de la montagne, du fond de son palais resplendissant d'or et de pierreries. Ils ne l'ont jamais vu, mais ses janissaires leur volent leur or, leurs moissons et leurs enfans. Les malheureux n'espèrent plus, mais ils rêvent quand même. A quoi? Ils n'ont pas de refuge. Les forteresses serbes sont entre les mains de l'ennemi, mais on leur a parlé des villes lointaines, au bord de l'Adriatique; de Scutari la blanche, cité splendide, près d'un lac d'azur éblouissant, puissante forteresse, où vivent des hommes libres, de fiers Albanais; on leur a dépeint la blonde Raguse, au bord de la mer bleue, où des Serbes savans possèdent des livres anciens, dont les mots magiques opèrent des miracles. Quand ils s'entretiennent de ces villes, leurs noms évoquent dans leur esprit un mirage d'opulence et de beauté. Quand ils y rêvent en silence, leur cœur comprimé par la servitude se dilate. Car là-bas, par delà ces montagnes abruptes, là-bas est la liberté avec la mer immense, où voguent des navires...

Vient à passer un gouzlar aveugle, conduit par un enfant. On l'appelle, on lui fait manger du pain blanc, on lui fait boire du vin noir. — Que dois-je chanter? dit-il, en s'asseyant sous le tilleul. — Personne ne dit rien, pour laisser la parole aux vieillards.

Mais ceux-ci penchent la tête. Ils n'osent pas évoquer les héros antiques. Le contraste avec le présent est trop accablant. — Chante-nous *la Construction de Scutari*, dit une veuve à la figure sillonnée de rides qui semblent creusées par les larmes. Car son mari est mort comme haïdouk et ses fils ont été emportés à Stamboul, dans une razzia pour le Sultan. Le trésor de son cœur, la floraison de sa chair est dans l'antre du monstre!... A l'appel de la veuve, le gouzlar entonne l'étrange légende de Scutari :

Trois frères bâtissaient la ville, le roi Voukachine, le despote Ougliecha. Le troisième était Goïko. La ville qu'ils bâtissaient était Scutari sur la Boïana. Durant trois ans, ils y travaillèrent avec trois

cents ouvriers sans pouvoir poser les fondations et moins encore sans pouvoir élever les murailles. La Vila renversait la nuit tout ce qu'ils avaient élevé le jour.

Au commencement de la quatrième année, la Vila cria du haut de la montagne : — Roi Voukachine, ne te tourmente pas et ne consume pas tes richesses, à moins de trouver *Stoïa et Stoïan*, le vrai frère et la vraie sœur, et de les murer dans les fondations. Celles-ci pourront ainsi se soutenir, et il te sera donné de bâtir la ville.

Le roi Voukachine fait faire des recherches partout. Il veut acheter à prix d'or le couple merveilleux. Mais on ne trouve nulle part ces exemplaires d'humanité parfaite, *le vrai frère et la vraie sœur*. Alors la Vila propose un autre moyen. Qu'on emmure dans les fondations l'une des épouses des trois frères, celle qui apportera demain le repas aux ouvriers, et l'on pourra bâtir la ville. Les trois frères se jurent de cacher le secret terrible à leurs femmes et de s'en remettre au hasard pour décider laquelle subira le destin fatal. Artificieusement les deux belles-sœurs persuadent à la femme de l'intègre Goïko, qui a tenu son serment, de faire la course à leur place. L'innocente épouse tombe dans le piège sans se douter de rien. Ainsi la meilleure, la femme du pur, la plus aimante et la plus aimée, devient la victime propitiatoire.

Les deux beaux-frères de Goïko s'emparent de leur belle-sœur, la prennent par ses blanches mains et la font emmurer dans la forteresse.

La svelte femme souriait, croyant que c'était un jeu.

Les ouvriers maçonnèrent jusqu'à la hauteur du genou. Elle souriait toujours.

Quand ils vinrent à la hauteur de la ceinture, pierre et bois commençant à la serrer, elle comprit le malheur qui l'attendait. Avec un gémissement amer, pareil au sifflement du serpent, elle se mit à implorer ses beaux-frères : — Si vous croyez en Dieu, ne me faites point, jeune comme je suis, enfermer dans ce mur.

Mais ses prières sont vaines, car ses beaux-frères ne la regardaient même pas.

Alors elle s'adressa à l'architecte : — Mon frère en Dieu, laisse une ouverture devant ma poitrine, et par là tire mes blanches mamelles, afin que puisse s'y allaiter mon petit Yova.

L'infortunée implore encore une fois l'architecte : — Laisse une ouverture devant mes yeux, afin que je puisse voir jusqu'à ma blanche maison, quand on m'apportera Yova et qu'on le remportera.

Ainsi elle fut enfermée dans la muraille. Durant une semaine, elle allaita l'enfant qu'on lui apportait dans son berceau. Ensuite sa voix s'éteignit. Mais l'enfant trouva toujours sa nourriture et elle l'allaita durant une année entière.

Comme il en fut alors, il en est encore aujourd'hui. Là coule toujours une source qui, chose merveilleuse, est un remède pour la mère privée de lait.

Lecteur savant et sceptique, lectrice sensible et subtile, vous souriez sans doute de ces superstitions naïves. Ces contes cruels, ces imaginations bizarres vous attristent et vous déconcertent. Mais regardez ces paysans appuyés sur leurs bêches, et ces femmes qui pleurent sur leurs gerbes renversées. Un sentiment douloureux et puissant les traverse. Certes ils seraient incapables de le formuler. Ils ne se rendent pas compte du symbolisme instinctif du gouzlar, pas plus qu'il ne s'en rend compte lui-même. Ils ne *savent* pas que toute grande œuvre exige, à son origine, un grand sacrifice et que les âmes candides et pures sont seules capables de l'accomplir. Mais ils le *sentent* dans le fond de leur cœur, parce que, malgré leur apparente résignation, ils espèrent et croient à la délivrance. La tendre épouse sacrifiée du pauvre Goïko est pour eux le spectre émouvant de la patrie emmurée depuis des siècles dans ses forteresses par un ennemi implacable. Et pourtant elle existe toujours et nourrit mystérieusement ses enfans qui ne la voient plus. Et la voix du chanteur aveugle qui l'évoque est pareille à la lampe solitaire qui brûle là-bas devant l'iconostase, dans le sanctuaire de l'église déserte.

*
* *

Tant que le cœur proteste, l'homme n'est pas vaincu ; la révolte silencieuse de l'âme prépare celle des bras. Tant qu'il y a des rebelles chez un peuple asservi, subsiste l'espoir de l'affranchissement. Les haïdouks ont joué, dans l'histoire des Serbes, le rôle des anciens klephtes grecs, des Armatoles et des Souliotes, sans lesquels la Grèce moderne n'eût pas conquis son indépendance. Quand un paysan ou un raïa serbe en avait assez des vexations turques, il allait rejoindre les haïdouks de la montagne. Ces aventuriers, qui vivaient de rapines, n'étaient pas cependant de vulgaires brigands, mais des bandits patriotes. Ils avaient leurs lois, leurs traditions et leur costume. Ils

tenaient à leur code d'honneur et comptaient parmi eux des gentilshommes authentiques. On les voyait se rassembler au printemps, « alors que la forêt s'est revêtue de feuilles et la terre d'herbe et de fleurs et que les loups hurlent dans la montagne. » Ils se tenaient tous pour des héros et avaient grand air avec leur culotte bouffante de drap bleu, leur dolman vert, leur plastron argenté et leur bonnet de soie à la houppe retombant gracieusement sur l'épaule. Le long fusil, le grand couteau et les deux pistolets fourrés dans la ceinture ne les quittaient jamais. Ils attaquaient les janissaires, pillaient les marchands musulmans, vengeaient les populations maltraitées par l'officier turc et ses pandours. Ils vivaient en rapports intimes avec les habitans des vallées, qui les cachaient au besoin chez eux. Souvent les Turcs leur donnaient la chasse dans leurs repaires. Alors il fallait se défendre derrière les rochers et les sapins. Beaucoup d'entre eux rejoignaient leurs quartiers d'hiver en automne et reprenaient leur vie normale. Tel qui avait fait le coup de feu pendant six mois redevenait pâtre ou laboureur. Ils étaient généralement gais et fringans. « Combien la vie du haïdouk est belle, dit une cantilène. Il vit au sommet des montagnes, près du ciel et du brillant soleil. Là flottent dans l'air les Vilas des brumes, assises sur des nuages d'or. Là l'homme ne connaît point de maître, et ne craint rien que Dieu. Que la vie du haïdouk est belle! »

Mais ce ne sont là que les heures ensoleillées d'une vie coupée de sombres aventures. Car il ne s'agit pas toujours de « boire du vin frais dans la verte forêt où il y a cerfs et biches. » C'est une rude existence de privations et de périls incessans. Si l'on est pris par les Turcs, elle finit par des tortures affreuses, pires que la mort. Un chef de haïdouks dit à ses recrues que, pour braver les supplices qui les attendent, il leur faudra uu courage pareil à celui d'un bélier écorché vif qu'on lancerait dans un buisson d'épines. Il n'en veut pas à ceux qui ne pourraient pas supporter ces horreurs sans crier, mais il les prie de rentrer chez eux. Car il s'agit avant tout de soutenir l'honneur des haïdouks. Pourtant le ton général de ces chansons est joyeux, gaillard et d'une crânerie parfois ironique. Les haïdouks nous montrent l'âme nationale, encore instinctive et à demi consciente, éparpillée en une foule de révoltes individuelles. Mais le moment devait venir, où, sous le coup de

la dure nécessité et par la volonté d'un homme, toutes ces étincelles se joindraient en un feu unique et rejailliraient du sol natal comme la gerbe d'un vaste incendie, avec la flamme claire d'un immense enthousiasme.

Dans l'épopée de Kossovo et dans la légende de Marko, nous avons vu l'action devenir poésie ; dans les guerres d'indépendance, nous voyons la poésie redevenir action.

*
* *

Nous sommes en 1804. De grands changemens se sont produits dans le gouvernement de la Turquie. Des pachas, jadis tout-puissans, le pouvoir était tombé aux mains des Janissaires, ces prétoriens de la Turquie, formidable oligarchie militaire, la plus insolente des soldatesques. Grâce à eux, les kalifes avaient tout balayé sous leur char de triomphe meurtrier. Mais voici que maintenant ces exécuteurs des hautes œuvres se retournaient contre leurs maîtres, bravant les pachas et le Sultan lui-même. Leur centre, en Serbie, était Belgrade, d'où ils terrorisaient le pays, sous le nom de *dahis* (chefs élus par eux-mêmes), se proclamant propriétaires du sol, dépouillant les raïas de leurs biens, assassinant leurs *knètes* (ou maires) sur les grandes routes et jusque dans leurs demeures. Ils projetaient le massacre général des derniers *Knèzes* (ou seigneurs indépendans). Ce fut le signal de la révolte.

Georges Petrovitch, appelé *Kara-Georges* ou Georges le Noir par les Turcs, à cause de son teint basané et de la peur qu'ils en avaient, était un homme du peuple dans toute la force du terme. Riche marchand de bestiaux, il vivait sur sa terre de Choumadia, entourée d'immenses forêts, au milieu de ses nombreux bergers qu'il commandait en souverain. Même quand il devint chef de la Serbie, il ne quitta jamais sa vieille pelisse et son pantalon bleu. Simple et généreux, mais sujet à de terribles colères, il était connu pour sa droiture et son courage indomptable. Ayant été haïdouk, il avait déjà reçu le baptême du feu. Les Turcs le craignaient comme un homme déterminé et capable de tout, en cas de révolte. Mais il était sur ses gardes. En voyant venir de loin les soldats turcs chargés du meurtre, il se jeta dans la montagne avec ses bergers, ne laissant aux bourreaux que son bétail. Quelques jours après, le

mot d'ordre suivant courait la Choumadia : « Mort aux soubaches (juges suppôts des janissaires). Les femmes et les enfans aux bois ; les hommes et les fusils à la montagne. » A cet appel, le pays entier répondit : « Kara-Georges est avec nous, aux armes ! » En quinze jours, les Turcs furent chassés des villages ; toute la population musulmane se réfugia dans les forteresses et les chefs désignés pour le carnage par les Turcs se trouvèrent à la tête d'une armée. On remarquait les premiers hommes du pays : Kourtchia et Véliki, haïdouks de profession, Jacob Menadovitch et Luka Lazarevitch, riches propriétaires. Devant la troupe de ce dernier, marchait un pope à longue barbe, tenant la bannière. Ils nommèrent Kara-Georges « commandant de la Serbie. » Ainsi commença l'insurrection d'où devaient sortir l'indépendance de la nation et la dynastie qui la gouverne encore aujourd'hui. Ce ramassement subit de la conscience nationale, cette organisation instantanée de la résistance est peut-être un fait unique dans l'histoire et prouve une accumulation prodigieuse d'énergie et de volonté dans cette race. Avoir su conserver la tradition pendant quatre siècles d'esclavage et rebondir en un seul jour, voilà son privilège et son honneur.

Les péripéties sanglantes de cette lutte, qui dura huit années (1804-1812) et qui mit en ébullition toutes les forces de ce vaillant peuple, ont été racontées par de nombreux historiens (1). Je ne rappellerai ici que les événemens décisifs, qui eurent une répercussion dans la poésie populaire anonyme. Ce fut d'abord la superbe défense devant Tchoketchina, où deux cents haïdouks se firent tuer pour arrêter les troupes du pacha Békir. L'indocile haïdouk Kourtchia voulut abandonner la place. « Eh ! disait-il, laissons les Turcs détruire ces murailles. On rebâtit un monastère brûlé. On ne ressuscite pas un homme mort. »

Le knèze Jacob Nénadovitch lui répondit alors : « Crois-tu donc que la semence des hommes doit périr avec toi ? » Grâce à cette bataille, qu'on a nommée les Thermopyles de la Serbie, Kara-Georges put mettre le siège devant Belgrade et s'emparer de la ville, après maintes attaques et contre-attaques. Les dahis

(1) Léopold Ranke, *Serbien und die Türkei* ; Saint-René Taillandier, *La Serbie au* XIX*e siècle*. Voyez particulièrement le brillant livre de M. Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*.

en fuite furent massacrés sur le Danube. Napoléon s'étonna de cette victoire. L'Europe s'en réjouit; elle assistait à la renaissance d'un peuple. Quant au sultan Sélim, il trembla et voulut négocier avec le vainqueur. Mais Kara-Georges convoqua une assemblée de tous les Serbes, où les hospodars de Valachie et de Hongrie avaient leurs représentans. Dès la première séance, le Sultan accorda à Kara-Georges le titre d'obernèze de la Serbie, à la condition que son peuple mît bas les armes. Il faisait dire aux Serbes par son émissaire : « Maintenant justice est faite; retournez dans vos maisons; vos troupeaux et vos charrues vous attendent. »

Cela voulait dire : « Vous m'avez débarrassé de mes pires ennemis, les Janissaires. Je vous pardonne, à la condition que vous redeveniez mes esclaves. » Sélim offrait la paix turque aux Serbes, comme aujourd'hui Guillaume II offre la paix allemande à l'Europe. La réponse de Kara-Georges fut une nouvelle proclamation au peuple qui disait : « A partir d'aujourd'hui les Serbes ne paieront plus d'impôt au divan; assez longtemps le joug turc a pesé sur les chrétiens. Nous expulserons de leurs repaires les derniers *dahis* et nous nous emparerons de leurs forteresses. » Sans attendre la réponse du Sultan, Kara-Georges recommença la guerre, força les citadelles, tailla en pièces les bataillons ennemis. Alors la voix des gouzlars s'éleva pour célébrer le réveil de l'âme slave dans les Balkans :

Quand le soleil de la Serbie brille dans les eaux du Danube, le fleuve semble rouler des lames de yatagans et les fusils resplendissans des Monténégrins : c'est un fleuve d'acier qui défend la Serbie Il est doux de s'asseoir sur la rive et de voir passer les armes de l'ennemi. — Quand le vent de l'Albanie descend de la montagne et s'engouffre dans les forêts, il en sort comme des cris de l'armée des Turcs en déroute, et ce bruit est bien doux à l'oreille des Serbes affranchis. — Mort ou vivant, oh! qu'il est doux après le combat de reposer au pied du chêne qui chante la liberté!

Sur le trône des kalifes, à l'hésitant Sélim avait succédé le terrible Mahmoud. Après la hyène, le tigre. Du cœur de l'Asie, Mahmoud rassemblait une armée innombrable et faisait fondre canons sur canons. Toutes les vieilles cloches de Serbie et du Monténégro se mirent en branle. Kara-Georges fit dire des prières dans toutes les églises et lança au peuple une proclama

tion enflammée. Kara-Georges avait conçu un plan hardi : raser toutes les forteresses et concentrer ses troupes au centre du pays, dans la Choumadia. C'était le seul salut possible, mais ses deux meilleurs amis s'y refusèrent. Le dictateur dut céder. Il envoya Sima sur la Drina, Mladen à Delegari. Lui-même se posta à Sagodina avec le gros de l'armée. Cette division des forces fut la perte de Kara-Georges et la perte de la Serbie pour une série d'années. La défense désespérée de Negotin par Véliko nous apparaît comme le dernier éclair de ce règne héroïque et tragique. Véliko était le plus fier des haïdouks. Aimant la guerre pour elle-même, il avait formé ce vœu téméraire : « Je demande au ciel que la Serbie soit en guerre avec les infidèles tant que je vivrai. Elle aura bien le temps de faire la paix après ma mort. » Le destin accomplit son désir. Après une série de sorties, d'une folle hardiesse, où il traversa les lignes ennemies, au galop de son cheval, sabre aux dents et pistolets aux poings, il mourut coupé en deux par un boulet de canon, sur les murs de la ville et eut encore le temps de dire en rendant le dernier soupir : « Tenez ferme ! »

Les destinées terrestres sont rarement complètes. Kara-Georges n'eut pas la chance d'une aussi belle mort. Negotin emportée, Sima battu, Mläden écrasé, Georges Pétrovich n'avait plus qu'à mourir à la tête de ses troupes. Ne le sut-il ou ne le voulut-il pas? Fut-ce par faiblesse ou par prudence? Fut-il saisi de désespoir en voyant s'écrouler la constitution nationale qu'il avait édifiée avec tant de peine? Ou bien, ce qui est plus probable, ne songea-t-il qu'à se réserver pour les revanches futures en repassant la Save et en se réfugiant en Hongrie? « Où es-tu, Kara-Georges? » ce cri courut par la Serbie. Par la disparition de son chef, dans le vertige de la déroute, la nation se sentit accablée sous son désastre. Quoi qu'il en soit, l'histoire n'a pas le droit de juger, sur un jour d'accablement, un homme qui a fait de si grandes choses. Le gouzlar inconnu, qui lui a dédié une *pesma*, l'a senti avec la délicatesse profonde de l'âme serbe. Comme à toutes les heures décisives, le poète invoque la Vila, le génie national.

La Vila pousse des cris du sommet du Roudnik, au-dessus de l'Iacénitza, le mince ruisseau. Elle appelle Georges Pétrovich de Topola dans la plaine : « Insensé, où es-tu en ce jour? Tu ne vois

donc pas que les Turcs ont envahi le pays...? » Mais la Vila se reprend et s'écrie : « Fuis, Georges, malheur à ta mère! Véliko a succombé, Miloch a été battu. Fuis, n'espère en personne! Georges, retire-toi en terre étrangère! » Et Georges se retira dans la Sirmie, et il s'écria : « Ma sœur en Dieu, Vila de la Save, salue de ma part la Choumadia, et mon parrain le knèze Miloch. Qu'il poursuive les Turcs par les villages, je lui enverrai assez de poudre et de plomb, assez de pierres tranchantes de Silistrie... »

Le chanteur populaire se fait ici l'écho de l'âme nationale, de ses reproches, de ses regrets, de son pardon final et de sa reconnaissance immuable au héros qui l'a réveillée. Avant lui, la Serbie n'était qu'une nation enchaînée, rêvant d'un passé grandiose, comme une reine réduite en esclavage. Kara-Georges la délivra et la dressa comme une Bellone superbe. Deux fois encore on pourra la désarmer et lui mettre un bâillon. Au premier appel de la Vila, elle sera toujours prête à rebondir comme une Minerve armée.

***

Il nous reste à esquisser la dernière évolution de l'âme serbe, telle qu'elle s'est manifestée dans la seconde moitié du XIXe et au commencement du XXe siècle. Ce coup d'œil nous permettra de constater un phénomène qu'on a rarement pu voir de près, phénomène aussi mystérieux qu'attachant, et qui ressemble à l'éclosion du papillon dans la chrysalide. Chez le peuple, l'obscur instinct national devient conscience lucide; chez l'élite, la poésie anonyme se cristallise en poésie individuelle. D'évocatrice du passé, elle se fait de plus en plus éveilleuse du présent et prophétesse de l'avenir. Enfin, dans les fantaisies guerrières de l'ancien style épique ramassé, comme dans les envolées impétueuses du nouveau style lyrique, on voit se dessiner en contours plus accentués un génie national dont les ailes naissantes aspirent à un haut idéal humain.

Le règne de Miloch Obrénovitch, qui succéda à Kara-Georges, marque l'entrée de la Serbie dans la politique européenne. Ce fut une phase nécessaire, moins héroïque que l'autre, pleine de complications et de troubles, de chutes et de sursauts. Aux anciennes discordes des voïvodes et des knèzes, qui se disputaient la souveraineté, ont succédé les menées des partis qui s'arrachent le pouvoir. Il en résulte un obscurcissement momen-

tané de la conscience nationale, sous l'envahissement de la civilisation européenne. De là aussi une éclipse de la force créatrice en poésie. Ah! comme elle respirait jadis librement dans la vie patriarcale des campagnes, au foyer des villages, dans les champs et les forêts où passait le haïdouk, où chantait le gouzlar! Maintenant les villes dominaient et faisaient l'opinion. L'étranger qui les visitait, à la fin du XIXe siècle, se demandait parfois si l'antique Serbie vivait encore au milieu des intrigues de cour et des trames sourdes des partis. Mais il y avait dans ces villes des vieillards maigres comme des squelettes, aux faces émaciées, aux yeux fatigués, mais luisans comme des poignards ternis dans leurs gaines. Ils vivaient à l'écart et se promenaient, sombres et silencieux, comme des fantômes. Ils ne comprenaient rien à la vie moderne, mais en eux vivait toute la tradition. Car ils avaient combattu, pendant leur jeunesse, dans les grandes guerres de libération. Ils ne disaient plus rien, ils ne chantaient plus les vieilles cantilènes qu'ils savaient pourtant par cœur. Car n'est-il pas honteux de chanter quand une noble nation semble avoir perdu sa fierté? Mais, lorsque ces revenans d'un autre âge prononçaient le nom de Stéphane Lazare ou de Marko Kraliévitch devant les enfans curieux et craintifs qui les admiraient en tremblant, on eût dit qu'un grand passé ressuscitait sous l'éclair de leur regard.

C'est un de ces vieillards que met en scène une des plus belles *pesmés*, dans une sorte de ballade moyenâgeuse, sous la figure du *Voïvode Doïtchine*.

A Salonique, la blanche cité, le voïvode Doïtchine tombe malade. Et durant neuf longues années la maladie le terrasse.

Salonique ignore tout de Doïtchine. On croit qu'il n'est plus vivant.

Le bruit de ce trépas s'est répandu au loin, jusque dans le pays des Maures, il parvient au Maure Ouço, qui sur-le-champ selle son cheval noir et se dirige vers Salonique.

Arrivé devant la blanche cité, Ouço dresse sa tente au milieu d'une vaste plaine. Puis il demande qu'on fasse sortir des champions pour se mesurer avec lui et soutenir le combat en braves.

Mais Salonique n'a plus de braves à envoyer contre Ouço. Il y avait Doïtchine, mais il est devenu infirme. Il y avait aussi Douka, mais son bras est malade. Il reste Élie, adolescent naïf, qui n'a jamais livré, ni même vu de combat, et qui pourtant fût sorti, si sa mère ne l'en eût empêché.

Le noir Maure Ouço, voyant qu'il n'y avait plus à Salonique de champions pour le combattre, imposa une contribution à la ville : chaque maison devait lui envoyer un mouton, une fournée de pain blanc, une charge de vin noir, une coupe d'eau-de-vie, ainsi que vingt jaunes ducats et une belle fille, vierge ou nouvelle mariée encore sous la garde du *dever*.

Le tour vint de la maison de Doïtchine. Or l'infirme n'avait auprès de lui que sa fidèle épouse et sa sœur bien-aimée, Iélitza. Les deux malheureuses rassemblent le tribut, mais Iélitza, ne voulant pas porter le tribut et s'offrir elle-même, s'assit près du lit de Doïtchine, et ses larmes tombèrent sur le visage de son frère.

L'infirme revint subitement à lui et se mit à dire : « Ma maison, que le feu te brûle! Voici l'eau qui te traverse si promptement! Et je ne pourrai même pas mourir en paix!

— O mon frère, Doïtchine, ce n'est pas de l'eau qui traverse ta maison, mais ce qui te mouille, ce sont les larmes de ta sœur.

— Qu'y a-t-il donc, ma sœur, au nom de Dieu? répliqua Doïtchine, de quoi manquez-vous? De pain blanc ou de vin noir, d'or jaune ou de blanche toile? N'as-tu plus rien à broder?

Iélitza lui dit la vérité. Alors le vieux brave s'écrie :

— Angélia, mon épouse fidèle, mon alezan est-il encore vivant? Va chercher ce robuste coursier et conduis-le chez mon *pobratime*, Pierre le maréchal, et demande-lui de le ferrer à crédit. J'irai combattre le noir Maure, ce combat dût-il être mon dernier combat !

Angélia obéit, mais le maréchal répond :

— Angélia, je ne ferre point les chevaux à crédit, à moins que tu ne veuilles m'abandonner tes yeux noirs pour que je les baise. J'attendrai ainsi que ton mari soit de retour et me paie de mon travail.

Angélia s'emporte comme un feu vivant et de reprendre le cheval non ferré et de le ramener à Doïtchine.

Alors le voïvode, indigné, se fait hisser sur son cheval par les deux femmes, serrer les cuisses jusqu'aux côtes avec une toile, de crainte que ses os ne se déplacent et ne glissent les uns sur les autres. Le bon alezan reconnaît son maître et traverse la rue en bonds prodigieux. Doïtchine tue le Maure en combat singulier et lui tranche la tête. Puis il rentre dans la ville, au galop de son alezan.

De toute la cité une clameur immense s'élève : « Salonique est délivrée! » Les rues sont en fête, les fleurs pleuvent, le peuple pousse des cris de joie. Mais Doïtchine traverse la foule au galop, l'œil sombre, droit comme sa lance, sanglé dans sa toile, sur son cheval de guerre. Et partout court ce cri :

— Qui donc est ce brave ? Est-ce un revenant ? Est-ce un de nos aïeux?

Mais personne ne le reconnaît, car tous le croyaient mort. Seul l'adolescent Élie, celui qui voulait combattre, le salue et s'écrie :

— C'est lui ! C'est Doïtchine le voïvode ! Il est ressuscité !

A ce moment, Doïtchine entrait chez sa sœur et sa femme et leur disait :

— Iélitza, ma sœur chérie ! Angélia, ma femme bien-aimée ! L'infâme Ouço et le traître forgeron, châtiés de ma main, sont morts tous les deux. Salonique est libre... Vivez en paix !...

Ayant ainsi parlé, le voïvode Doïtchine rendit l'âme.

Une fière image nous apparaît dans cette cantilène, des vieillards qui se souviennent et des héros qui veillent dans les villes endormies. La rude figure de Kara-Georges nous a montré, en un personnage réel, historique, le héros libérateur sortant de la masse anonyme, une concentration de l'âme nationale en un seul homme. Dans le personnage de Doïtchine, le chanteur populaire semble apercevoir un ressuscité du temps jadis, un réincarné des grands jours de Kossovo. Lord Byron s'est écrié devant les tombes des combattans de Marathon : « Rendez-moi une seule de ces âmes, et je ressusciterai toutes les autres ! » Des âmes de cette trempe se sont trouvées tout au long de l'histoire serbe, mais particulièrement en ces derniers temps. Le songe poétique du gouzlar s'est réalisé en des centaines d'exemplaires dans les récentes guerres balkaniques comme dans la guerre actuelle. Le 20 octobre 1912, les Serbes, unis aux Grecs et aux Bulgares, défirent leur ennemi commun à Kossovo, et l'on put voir les Turcs jetant armes et drapeaux sur ce même *champ des merles*, où, cinq cents ans plus tôt, l'empire serbe avait été écrasé. On raconte qu'alors l'armée serbe tout entière s'agenouilla pour baiser l'endroit où était tombé jadis son roi, Stéphane Lazare. Un colonel ayant pris la terre dans ses mains pour la poser sur sa poitrine, les soldats l'imitèrent en disant : « Mon colonel, nous pouvons mourir ! *Osvetchevo Kossovo!* Kossovo est vengé ! » Il semblait alors que les espérances séculaires de la Serbie venaient de s'accomplir, comme par miracle, en un seul jour. Des luttes nouvelles, que prévoyaient quelques-uns, mais qui surprirent l'Europe, ignorante des rivalités des races balkaniques, exploitées par la convoitise des empires de proie, des épreuves plus terribles que toutes les autres attendaient encore ce vaillant peuple. Mais l'unité morale de la Serbie, scellée par cette victoire, trouva son

expression dans une *pesma* intitulée : *le Réveil de la Vila*, et qui ressemble à un dialogue entre l'âme individuelle, déjà réveillée, et l'âme collective, qui parle par la poésie populaire.

Sur le rocher de Sara, depuis cinq cents années, drapée de longs voiles de deuil, la Vila Ravijojla pleurait.

Depuis la mort de son cher *pobratime*, depuis la mort du héros Marko, elle ne cessait de verser des larmes, et un cercle d'angoisse ceignait sa poitrine. Durant cinq cents années comptées, elle est constamment restée ainsi, la pensée repliée sur la pensée.

Mais voici que, pareil au bruit de la mer, un long murmure a couru dans les roches, et une voix s'est élevée clamant :

— Regardez, regardez, ô Vilas mes sœurs ! Regardez les Serbes vaillans ! Fusils, canons, chevaux de fer, guerriers, gagnent bataille après bataille. Les cadavres turcs ont comblé les tranchées, les Turcs vivans ont fui sans tourner la tête...

La Vila Ravijojla a levé la tête. Les vallées étaient pleines d'une grande foule armée. Et cette foule en armes chantait :

— Grâces en soient rendues à Dieu, seul vrai Dieu ! Nous portons la paix et la liberté dans les plis de notre glorieux drapeau. Aux exilés nous rendrons une patrie et nous saurons réchauffer les cœurs refroidis des esclaves. Nous reprendrons tous les monastères, les monastères de nos anciens patriarches, et les villes où nos pères furent heureux. Nous boirons les eaux de la Bistritcha. Un soir, nous nous trouverons dans Prizrend, Prizrend où fut jadis le trône de nos rois ! Et après avoir prié Dieu, au grand matin, nous monterons sur les murs de Prizrend. Que partout les canons tonnent ! Tout ce que le Serbe veut, il l'obtient, car le Serbe est un héros depuis des siècles.

... En entendant ces choses, la Vila Ravijojla s'est dressée. Elle a rejeté ses longs voiles de deuil, et sa bouche a ri d'un rire éclatant :

— La joie vient de réveiller mon cœur. Il est brisé le cercle de l'angoisse, le cercle triste qui ceignait ma poitrine.

L'entrée de la Serbie dans la guerre mondiale, sous le coup de foudre de la guerre de 1914, marque la dernière phase de son développement national, phase capitale, à la fois tragique et sublime et qui sera sans doute la plus féconde de toutes pour l'avenir, en dépit de tous les désastres qu'elle causa à cette nation héroïque et fidèle. Premier prétexte et premier enjeu de la grande guerre, la Serbie partage avec la Belgique l'honneur

d'avoir été la première attaquée par les deux empires de proie. De ce fait, elle entra de plain-pied et au premier rang dans la nouvelle fédération spontanée des peuples libres de l'Europe, qui combattent ensemble pour la justice et les droits de tous les autres. Par là, sa conscience nationale s'est élargie à la conscience européenne. L'héroïsme jusqu'au martyre, la fidélité à la parole donnée, telle fut sa devise. A la plénitude de sa résurrection nationale, accomplie au XIXe siècle, elle devait joindre, au XXe, la couronne rayonnante de la pure humanité, mais, hélas! au prix de quelles souffrances! Tout le monde sait avec quelle magnifique énergie elle soutint les deux premiers chocs de l'Autriche, jusqu'à l'étonnante victoire de Kolubara; comment ensuite la félonie bulgare la livra à l'atroce vengeance des Austro-Allemands jusqu'à l'effroyable exode de tout un peuple à travers les neiges de l'Albanie; comment enfin le courage indomptable de ce peuple en exil lui valut, avec l'aide des Alliés et surtout de la France, la reconstitution de son armée, la rentrée dans la lutte commune et un commencement de réparation par la reprise de Monastir.

Aujourd'hui nous en sommes arrivés au point le plus aigu et le plus décisif de la lutte mondiale. Aujourd'hui seulement la solidarité de tous les Alliés pour une cause unique, leur pacte indissoluble sous une idée maîtresse s'impose dans toute sa force, avec la nécessité inéluctable et la majesté d'une loi providentielle. La cause de chacun des peuples insurgés contre l'oppression teutonique est devenue celle de tous, et la victoire de tous la condition indispensable du salut de chacun d'eux. Il n'y a plus de liberté possible pour les grandes Puissances sans la libération des petits peuples qu'ils ont mission de défendre. Un seul d'entre eux, livré au joug germanique, les déshonorerait tous et les condamnerait moralement à périr. Pour nous rendre compte du sérieux tragique de la situation où nous nous trouvons, des devoirs sacrés qui nous incombent et de l'espérance invincible qui nous appelle à la lutte suprême, c'est encore un chant serbe qui peut nous servir de clairon et de flambeau. Et cette fois-ci ce n'est plus un gouzlar anonyme qui parle avec le vague instinct des foules, c'est un poète conscient qui prononcera le verbe nouveau en son propre nom et au nom du peuple qu'il représente. C'est Jovan Jovanovitch. Il est vrai que ce poème date déjà d'un certain nombre d'années

et que son auteur est mort. Mais, outre qu'il est puissamment inspiré, il s'applique mieux au présent et même à l'avenir qu'aucun autre. Écoutons religieusement cet hymne prophétique.

LES TOMBEAUX GLORIEUX DES AÏEUX

Poème de Jovan Jovanovitch (1).

Celui qui désirera se retourner
Et regarder d'un regard perçant
Ces tombeaux glorieux
Chemins de l'histoire,
Celui-là pourra entendre
Comment, de siècle en siècle,
Le grand-père a crié au petit-fils,
Le père au fils, et le soldat au soldat :
« De là où j'ai dû m'arrêter, tu partiras,
Ce qui me fut impossible, tu le pourras.
Où je n'ai pas su parvenir, tu parviendras.
Ce que j'ai commencé, tu le termineras.
Et nos dettes, tu les acquitteras. »

Ce sont des voix et des paroles
Qui sont la parure du passé
Et qui sortent de ces tombeaux glorieux.
Elles rattachent par leur tonnerre
Et par une puissance céleste
Les siècles aux siècles
Et les hommes aux hommes.
De chaque tombeau glorieux
Comme de chaque étoile du ciel
L'histoire raconte ce qui suit :
— Voilà donc une génération,
Une génération jeune et ardente,
Bourgeons nouveaux de l'arbre antique,
Fleurs nouvelles sur les tiges anciennes,
Cœurs juvéniles et âmes blanches,

(1) Cette belle traduction, qui suit autant que possible le rythme de l'original, est de M. Milenko Vesnitch, ministre de Serbie à Paris. Elle a paru d'abord dans le journal *Excelsior* et a été reproduite dans le recueil de M. Léo d'Orfer. — Jovan Jovanovitch, que M. Vesnitch a connu personnellement, est né en 1832 et mort en 1904. Il vivait dans le Banat de Hongrie, à Novisad, qui fut un peu l'Athènes serbe au XIXe siècle.

Purs héritiers du feu sacré;
Toute cette jeunesse s'est réunie là
Pour s'entretenir avec la tombe.

Dans le dialogue suivant, c'est toujours un mort qui répond aux questions inquiètes d'un vivant.

« Toi aussi, frère cher, te voilà sur le sol?
— Non, tant que vous durerez.
« La lutte fut-elle assez cruelle?
— Essayez. C'est merveilleux.
« Que voulais-tu? Où dirigeais-tu tes pas?
— Là où il faut parvenir
« La foi est-elle aussi solide?
— Toujours plus solide que le tyran.
« Nous sommes peu qui oserions.
— Une force immense vous poussera.
« L'un de nous tous atteindra-t-il le but?
— Jamais celui qui aura des doutes.
« Et quels étaient ces géans
— Qui te poussaient toujours en avant
— Et qui te donnaient leur vigueur
— En même temps que des ailes?

— C'était *l'Idée!*
Sans elle, il est impossible, le vol
Au-dessus des sombres nuages.
Sans elle, c'est le sommeil
Et c'est la chute rapide.
Sans elle, le monde est une tombe sans fleurs,
Une existence vide, une jeunesse sans espoir.

CONCLUSION

Nous voici donc parvenus avec l'âme slave sur un haut sommet, d'où la vue plonge aux profondeurs et parcourt un vaste panorama. Serait-ce la cime de neige vers laquelle le héros légendaire Marko Kraliévitch s'élança jadis d'un si fougueux galop sur sur son cheval, le fidèle Charatz, par-dessus un chaos de rochers et de fondrières, et où la Vila lui parla d'une voix si solennelle? Mais la cime glacée s'est changée en verte pelouse qu'émaillent les fleurs éclatantes des sommets, calices jaunes des crocus et gentianes étoilées d'un violet pro-

fond. De cette cime, où nous emporte le poète, où n'atteignent pas le cri infernal du carnage et la trombe des obus, mais où la lumière du ciel semble vouloir étreindre et pénétrer la terre montueuse aux mamelles innombrables, il nous est permis d'embrasser le passé d'un seul coup d'œil et peut-être d'entrevoir un coin de l'avenir. Essayons donc de regarder en face le soleil levant de la Vérité que le poète serbe a vue sortir des tombeaux de ses ancêtres et de cueillir avec lui cette fleur merveilleuse de l'*Idée*, qu'il a vue surgir des champs de bataille et de leurs lacs de sang, mais qui s'épanouit plus lumineusement encore dans cette haute solitude.

Par l'histoire du peuple serbe et de l'âme slave, nous avons vu germer et grandir successivement ces trois idées : *la puissance des morts sur les vivans; la force créatrice de la fraternité d'armes*, et *l'union organique des peuples dans un haut idéal humain*. Nous avons vu ces idées s'engendrer l'une l'autre par une sorte de végétation spontanée, comme on verrait un narcisse se transformer miraculeusement en un double iris et celui-ci se métamorphoser en un arbrisseau de roses multicolores.

Violent contraste, espérance consolatrice! La dernière idée qui se dégage de la plus sauvage des guerres, qui jaillit, impérieuse, de ce cataclysme où la lutte effrénée des intelligences égale la lutte acharnée des armes, cette idée salvatrice est la révélation d'une *fraternité nouvelle des peuples combattant pour le même idéal*. En prenant conscience de cet idéal, les nations ont découvert leurs âmes sœurs. Et l'âme de l'Humanité qui, elle aussi, a pris une conscience supérieure de sa puissance, dans ce combat pour la Vérité, et qui déjà respire à pleins poumons après avoir secoué un joug odieux, portera la fleur merveilleuse de cet idéal aux nations non encore affranchies, quand le soleil de la Victoire l'aura couronnée.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LES DERNIERS LIVRES
D'ÉMILE FAGUET

Je voudrais, pour rendre hommage au maître très aimé que nous avons perdu, et dont la disparition nous est de jour en jour plus douloureuse, ajouter, à l'aide de ses derniers livres, quelques nuances nouvelles au portrait que j'essayais, ici même, de tracer de lui il y a huit ans.

I

Il a prodigieusement écrit depuis lors : plus de trente volumes (1), sans compter les recueils d'études antérieures et les innombrables articles qu'il répandait au jour le jour et qu'il a négligé de rassembler. La maladie même n'arrêtait pas, ou n'arrêtait guère, cette production extraordinaire. Lire, penser, écrire était devenu son unique « divertissement. » Et il écrivait sur tout, parce qu'il avait des idées sur tout, étant un

(1) En voici, je crois, le dénombrement à peu près complet : *Les Dix commandemens*, 10 vol., Sansot, 1910-1912 ; — *Madame de Sévigné*, Nilsson, 1910 ; — *la Démission de la Morale*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1910 ; — *le Culte de l'incompétence*, Grasset, 1910 ; — *... Et l'horreur des responsabilités*, Grasset, 1911 ; — *les Préjugés nécessaires*, Grasset, 1911 ; — *Commentaires du Discours sur les passions de l'amour*, Grasset, 1911 ; — *En lisant les beaux vieux livres*, Hachette, 1911 ; — *le Bicentenaire de Rousseau : Vie de Rousseau*, — *Rousseau contre Molière*, — *les Amies de Rousseau*, — *Rousseau penseur*, — *Rousseau artiste*. Société française d'imprimerie, 5 vol., 1911-1912 ; — *l'Art de lire*, Hachette, 1912 ; — *Initiation philosophique*, Hachette, 1912 ; — *Fontenelle*, Plon, 1912 ; — *En lisant Corneille*, Hachette, 1913 ; — *La Fontaine*, Société française d'imprimerie, 1913 ; — *Initiation littéraire*, Hachette, 1913 ; — *Balzac*, Hachette, 1913 ; — *Mgr Dupanloup*, Hachette, 1913 ; — *Petite histoire de la littérature française*, Crès, 1914 ; — *la Jeunesse de Sainte-Beuve*, Société française d'imprimerie, 1914 ; — *En lisant Molière*, Hachette, 1914.

esprit encyclopédique, comme nous n'en avons, malheureusement, plus guère : ouvrages de vulgarisation, dont quelques-uns, son *Initiation philosophique*, son *Art de lire*, sont de petits chefs-d'œuvre ; portraits biographiques et monographies; études littéraires, politiques, sociales, philosophiques ou morales... Et assurément, dans tout cela, il y a quelques pages un peu hâtives ; mais il n'y en a pas une qui soit insignifiante ou médiocre, pas une où il n'y ait quelque chose à prendre. Et voilà qui est merveilleux. Je ne crois pas qu'il existe, et en tout cas je ne connais pas un autre exemple d'égale fécondité intellectuelle.

Il ne saurait être ici question d'analyser et de discuter tous ces écrits. L'avouerai-je d'ailleurs? Si intéressans et suggestifs que soient, en eux-mêmes, les essais politiques et littéraires qu'a multipliés Émile Faguet en ces dernières années, il ne me semble pas qu'ils soient de nature à modifier l'idée qu'auparavant nous pouvions déjà nous former de son tour d'esprit et de son talent. Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur ma pensée. Certes, je goûte et j'apprécie comme il convient le *Culte de l'incompétence... et l'Horreur des responsabilités*, et j'aurais vivement souhaité que ces vives et spirituelles satires de notre démocratie contemporaine ne fussent pas l'expression même de la juste réalité. Mais ces deux ouvrages n'étaient-ils pas comme contenus en germe dans le livre sur *le Libéralisme* et dans les *Problèmes politiques du temps présent* ou les *Questions politiques?* De même, on ne pensera jamais trop de bien du joli volume d'Émile Faguet sur *Madame de Sévigné*, de son vivant et ingénieux *La Fontaine*, surtout peut-être de son très beau *Balzac*, que d'excellens juges préfèrent à celui de Brunetière et à celui de Taine ; mais ce sont là des sujets que l'infatigable critique avait déjà traités dans des articles, et même dans des livres ; et, pour les traiter à nouveau, il n'a changé ni sa méthode, ni son fonds d'idées générales. Pareillement enfin, les cinq volumes qu'il a consacrés à Rousseau, à l'occasion du bicentenaire, sont extrêmement curieux et tout foisonnans d'idées ; mais ils n'ont pas fait oublier, sur le même sujet, l'admirable étude de son *Dix-huitième siècle*. Bref, tous ces ouvrages développent, complètent, prolongent l'œuvre et la pensée d'Émile Faguet ; ils ne la renouvellent pas ; ils n'en manifestent pas un nouvel aspect. Et l'on pourrait, à la rigueur, les ignorer

pour tenter de cette œuvre et de cette pensée une définition suffisamment exacte.

On n'en pourrait dire tout à fait autant des livres où l'auteur des *Politiques et moralistes* a enfin résolument abordé les questions morales. Jusqu'à ces dernières années, pour des raisons sans doute complexes, et que, pour mon compte, je n'ai jamais bien réussi à démêler, il évitait visiblement ces questions ; il se refusait à les envisager et à les traiter de front ; il se contentait, çà et là, à propos des travaux d'autrui, de jeter en courant de rapides aperçus, qu'il était assez malaisé de relier en un corps de doctrine. Et l'on se demandait s'il s'en tiendrait éternellement à cette prudente et volontaire réserve. Or, les années s'écoulaient ; la vieillesse venait ; comme tant d'autres avant lui, Émile Faguet éprouvait le besoin, avant de mourir, de s'interroger loyalement sur les plus hauts problèmes que puisse agiter l'intelligence humaine et de nous laisser le résultat de ses méditations. De là ses livres sur *la Démission de la morale* et sur *les Préjugés nécessaires ;* de là aussi ces « discours de distribution de prix, » comme il les appelait trop modestement, et qu'il avait intitulés *les Dix commandemens*. Morale théorique et morale pratique, il a, cette fois, examiné la question sous tous ses aspects, et l'on peut, à l'aide de ces diverses publications, se représenter assez nettement l'attachante physionomie d'Émile Faguet moraliste.

II

Dans un article sur Renan, qu'il n'a pas recueilli en volume, Émile Faguet observe, fort justement selon moi, que la découverte de Schopenhauer a fait époque dans la vie intellectuelle de l'historien de la *Vie de Jésus*, et que la philosophie renanienne en a été comme renouvelée. Il s'est passé quelque chose d'analogue pour Émile Faguet, quand il eut « découvert » non pas Schopenhauer, mais Nietzsche. Nietzsche a été la dernière grande influence intellectuelle, la plus grande peut-être, qu'il ait subie, et il y aurait, dans une étude très développée, un fort curieux chapitre à écrire sur ce sujet. A quelle époque a-t-il lié intimement connaissance avec le philosophe allemand ? Le premier article, assez sévère, que je sache de lui, sur Nietzsche, date de 1898. Six ans plus tard, il lui

consacrait tout un volume, et l'on composerait probablement un autre volume des articles qu'il lui a successivement consacrés. A chaque instant il le cite, presque toujours avec éloge, et elle est de lui, cette parole significative : « La pensée démocratique la plus profonde que je connaisse *et qui m'a ému, je parle très sérieusement, et ravi, autant qu'une pensée d'Auguste Comte ou de Nietzsche*, c'est la pensée centrale de M. Durkheim. » Je crois bien que, dans les dernières années de sa vie, l'influence de Nietzsche avait presque détrôné celle d'Auguste Comte, laquelle pourrait bien s'être elle-même substituée à l'influence de Renan.

Quoi qu'il en soit, c'est « en lisant Nietzsche » qu'Émile Faguet a senti, sinon s'éveiller, tout au moins se préciser et se développer sa vocation de moraliste. Je ne jurerais pas que « le plaisir exquis souvent, pervers quelquefois, qu'il a pris à le lire » lui ait toujours été profitable, et peut-être s'est-il trop vite félicité « d'avoir lié commerce avec ce don Juan de la connaissance et cet aventurier de l'esprit. » Je crois qu'en morale, il y a des maîtres et des inspirateurs plus sûrs et moins mêlés que Nietzsche, et je ne serais pas étonné que le philosophe allemand fût assez souvent responsable de ce qu'il y a parfois de paradoxal ou d'aventureux dans les théories de l'écrivain français. Celui-ci aimait tant les idées, il les pénétrait toutes avec une telle promptitude que, si on les lui présentait avec ingéniosité et avec talent, il se dérobait mal à leur séduction. « Une très haute intelligence servie par une admirable imagination : » c'est ainsi qu'il définissait Nietzsche. C'étaient là des qualités auxquelles il ne savait pas rester insensible.

Le goût qu'Émile Faguet avait pour Nietzsche allait si loin que, dans le livre où il a exposé sa propre conception du problème moral, non seulement il consacre tout un chapitre à la morale de Nietzsche, mais encore il s'applaudit d'aboutir à des idées toutes voisines de celles de l'écrivain allemand et de pouvoir lui emprunter ses maximes favorites. Ce n'est point pour lui un mauvais signe que la morale de l'honneur, — la sienne, — soit « plus rapprochée des idées ou plutôt de l'état d'âme de Nietzsche que de toute autre chose. » Et il a beau faire entre « les deux morales » de Nietzsche les distinctions nécessaires : l'aveu n'en subsiste pas moins, et il ne laisse pas d'être significatif.

Est-ce aussi à l'exemple de Nietzsche que, abordant à son tour les questions morales, Émile Faguet a écrit un livre extrêmement suggestif, vivant, — et un peu décevant? Je ne sais; mais cela n'est point impossible. Le livre devait s'appeler primitivement : *la Crise de la Morale;* l'auteur a fini par préférer le titre, un peu trop spirituel peut-être, mais plus piquant de *la Démission de la Morale*. En étudiant les principaux systèmes de morale depuis Kant, il avait cru reconnaître qu'ils allaient tous à adoucir ou à ruiner le caractère impérieux, « catégorique » de la doctrine kantienne, et, par conséquent, « à lui ôter sa vertu indéfiniment productrice et féconde; » et comme le kantisme était à ses yeux « la nouveauté la plus extraordinaire en doctrines morales et même en doctrines religieuses que le monde eût connue, » diminuer ou dénaturer le kantisme, c'est ce qu'il appelait forcer la morale à donner sa « démission. » Or, cette « démission » lui paraissant fâcheuse, il va s'efforcer, tout en tenant compte des objections qu'on a adressées à la morale kantienne, d'en sauvegarder l'essentiel. Et c'est ce résultat qu'il espère atteindre en substituant à la morale de l'impératif catégorique pur et simple la morale de l'honneur.

Comment, par quels argumens Émile Faguet essaie-t-il de justifier ce nouveau point de vue? C'est ce qu'il serait un peu long de dire, et aussi bien, toute analyse donnerait une idée fort imparfaite de l'ingéniosité spirituelle, de la finesse pénétrante, de la verve persuasive que le brillant essayiste a déployées pour établir sa thèse. Sa dialectique est si souple, si aimablement accueillante aux doctrines adverses qu'il se flatte de réconcilier et d' « absorber » dans la sienne, qu'il est malaisé de n'être point séduit et de n'être point tenté de lui donner raison... Il faut se reprendre pourtant : à une pensée aussi sincère que l'était celle d'Émile Faguet on ne saurait mieux témoigner son respect qu'en ne lui ménageant pas les objections.

J'en aperçois deux qui me paraissent assez graves. D'abord, fonder la morale sur l'honneur, n'est-ce pas lui assurer un fondement un peu vague, un peu inconsistant, un peu subjectif? La notion de l'honneur n'est pas la même chez tous les hommes, et elle dépend trop souvent du degré de délicatesse ou de culture des consciences qui l'invoquent. Un pacifiste mettra son « honneur » à prêcher le désarmement, un ardent patriote à dénoncer les dangers de l'humanitarisme. Ni Socrate, ni Platon

ne concevaient « le vice grec » comme une atteinte à l'honneur: nous sommes aujourd'hui, — sauf en Allemagne, — devenus plus difficiles sur ce chapitre. J'ai donc quelque peine à voir dans l'honneur le caractère d'universalité qui seul convient au devoir. D'autre part, — et l'observation s'applique non seulement à Émile Faguet, mais à bien d'autres moralistes ou philosophes, à commencer par l'illustre Kant, — n'oublie-t-on pas que si la morale est une science, ce qui est d'ailleurs discutable, elle n'est pas une science comme les autres? Étudier le fait moral, spéculer sur le devoir, analyser les données et les exigences de la conscience, ce sont là des opérations qui ne ressemblent en rien aux expériences du chimiste dans son laboratoire. Qu'on le veuille ou non, les phénomènes moraux ne nous apparaissent pas à l'état pur et brut comme les phénomènes de l'ordre physico-chimique; ils sont « conditionnés » par dix-neuf siècles de christianisme; et à leur insu, les libres penseurs les plus détachés ou les athées les plus endurcis font entrer, dans leurs conceptions morales, d'obscures, de lointaines notions religieuses. Ce n'est pas en vain que, durant dix-neuf siècles, morale et religion ont été étroitement unies non seulement dans les idées, mais dans les consciences occidentales. Si ce lien séculaire doit jamais être brisé, il ne le sera pas en un jour. En tout cas, le fait s'impose à l'attention et à la méditation des « esprits penseurs. » C'est le poète qui a raison :

> Une immense espérance a traversé la terre :
> Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Il suit de là que, même pour rompre cette indéniable solidarité de fait, il faut tout d'abord commencer par la reconnaître, qu'un problème étant posé, il y a lieu de l'accepter dans toute sa complexité, d'en examiner avec soin toutes les données, de n'en proscrire ou négliger aucune, et qu'en fin de compte la meilleure manière de résoudre la question morale sera toujours, ou au moins longtemps, de l'étudier dans son rapport avec la question religieuse.

Qu'Émile Faguet, avec sa belle loyauté et son indépendance d'esprit, ne soit pas entré délibérément dans cette voie, cela est d'autant plus curieux qu'il a rendu en passant un très juste hommage au christianisme et à la morale chrétienne. « Le christianisme, dira-t-il, avait une morale telle qu'aucune, jusqu'à la

consommation des siècles, à ce qu'il semble, ne pouvait la dépasser. » Et, plus précisément encore, il définira la morale chrétienne « une morale si élevée qu'on peut la considérer comme définitive. » Or, si cela est, la morale chrétienne n'est-elle pas comme predestinée à « absorber » la morale de l'honneur elle-même? Et, d'autre part, quels rapports théoriques et pratiques existent-ils entre la morale de l'honneur et la morale chrétienne? On peut regretter qu'Émile Faguet n'ait pas cru devoir se poser ces intéressantes, et peut-être essentielles questions.

III

Il en a abordé d'autres, moins vitales assurément, plus insolubles peut-être, dans le livre qu'il voulait d'abord intituler *les Illusions bienfaisantes*, et qu'il a fini par appeler *les Préjugés nécessaires*. « Les préjugés nécessaires, écrit-il, sont des vérités ou des erreurs dont les hommes ont besoin pour vivre en société, que le besoin de vivre en société leur impose comme attachées à lui-même et comme des formes de lui-même; ce sont des aspects divers de l'instinct social, lequel n'est lui-même qu'un besoin non primitif et qu'une nécessité historique; il ne faut pas les prendre, comme on fait souvent, pour des suggestions ou des formes ou des aspects de vouloir vivre *socialement*, et c'est pour cela qu'ils changent, se métamorphosent, se substituent les uns aux autres, fléchissent et se relèvent, etc.; tandis que s'ils étaient des formes du vouloir vivre, ils seraient, au moins, beaucoup moins variables et auraient quelque chose de permanent et d'éternel. » Les principales de ces croyances, formes nécessaires de l'instinct social, sont, d'après lui, l'amour de la vie, le libre arbitre, la morale, les religions, la vie future, la Némésis, la réversibilité des fautes, le culte de la force, l'aristocratie, le mariage, la propriété, le *Ama nescire;* et tout le livre est consacré à décrire ces diverses croyances, à en rechercher les origines, à en étudier les luttes et les transformations, à en prévoir les destinées : sorte d'histoire naturelle, comme l'on voit, de l'homme social, où il y a, avec quelques paradoxes, et beaucoup de conjectures, nombre d'idées justes, originales, saisissantes, et que l'auteur, on le sent, a dû écrire comme un roman. De fait, n'est-ce pas un peu un roman que ce livre où l'on nous fait assister à la naissance et au développement des croyances, ou des « préjugés »

qui nous paraissent former l'armature morale des sociétés civilisées? Émile Faguet était peut-être avant tout un homme d'imagination, j'entends d'imagination philosophique. Ce positiviste qui, le plus souvent, s'attachait à ne pas quitter le solide terrain des faits, s'y dérobait quelquefois avec volupté, et s'échappait dans la région des idées pures; il n'y était point dépaysé; il se complaisait à de subtiles constructions, à d'ingénieuses synthèses; et comme tous les grands architectes d'idées, il lui arrivait d'accueillir avec trop d'aisance des hypothèses un peu gratuites. Je crains que le livre sur *les Préjugés nécessaires* ne puisse assez souvent encourir ce reproche.

Par exemple, j'ai quelques doutes sur l'idée maîtresse du livre, à savoir que l'état social n'est pas un fait primitif, qu'il est même, dans l'histoire de l'humanité, relativement récent, et qu'il a été précédé de trois autres phases successives : l'état errant, l'état familial et l'état grégaire. J'aurais souhaité que cette opinion fût appuyée sur des faits précis, sur des textes autorisés d'anthropologistes qualifiés, plutôt que sur une simple boutade de Renan. Tout ce que nous savons de l'humanité historique semble bien établir que l'homme est avant tout, essentiellement, un être social, et je ne crois pas que, jusqu'ici, les enseignemens assurés de la préhistoire démentent cette opinion (1). Pourquoi d'ailleurs, s'ils ont existé réellement, — et dans ce cas, ces divers états ont été peut-être plutôt simultanés que successifs, — pourquoi l'état grégaire, l'état familial, et même l'état errant ne seraient-ils pas conciliables avec un certain état social, sans doute embryonnaire, réel pourtant? Admettrons-nous, avec Émile Faguet, que la société soit née de la guerre? La chose peut se soutenir, et ce qui est sûr, — nous le voyons de reste par ce qui se passe sous nos yeux, — c'est que la guerre resserre fortement le lien social. Mais, outre que la guerre même semble bien exiger un minimum d'organisation sociale antérieure, l'idée que suggèrent toutes les découvertes préhistoriques est que le phénomène guerre a suivi de très près, si même il ne l'a pas accompagnée, l'apparition de l'humanité sur la terre. De sorte que toutes ces observations réunies tendraient à nous faire croire que, contrairement à l'assertion

(1) Voyez à ce sujet les très intéressantes observations de M. Édouard Le Roy dans le *Bulletin de la Société française de philosophie* de février-mars 1914 (Armand Colin).

d'Émile Faguet, l'état social est véritablement un état primitif de l'humanité.

Acceptons au demeurant la thèse de l'auteur des *Préjugés nécessaires;* on peut se demander si, dans le détail, il n'en a point, parfois, forcé un peu les termes. Il reconnaît par exemple de fort bonne grâce que les religions et la morale ne sont pas des « préjugés nécessaires sociaux, » qu'elles sont antérieures à l'institution sociale, et contemporaines de l'humanité même; mais il n'en va pas de même, d'après lui, du libre arbitre, et il range ce « préjugé nécessaire » parmi ceux qui ont été « inventés par la société elle-même. » Et, bien entendu, ce qu'il affirme là, il le prouve; il essaie de le prouver tout au moins; et sa démonstration, comme toujours, ne manque pas d'ingéniosité spirituelle. Avouerai-je qu'elle ne m'a point paru très persuasive? Le problème de la liberté n'est pas susceptible d'une solution purement psychologique; il relève surtout de l'ordre métaphysique et moral, et tant qu'on n'aura pas délibérément posé le problème sur ce terrain, on ne pourra sérieusement répondre aux multiples et délicates questions qu'il soulève. Le libre arbitre n'est pas un fait que l'on constate, — la conscience que nous en avons, ou plutôt que nous croyons en avoir, peut être parfaitement illusoire; ce n'est pas non plus une idée abstraite dont on peut établir la vérité par raison démonstrative; c'est une *foi*, — une foi qui a tous les caractères de la foi au devoir. Inséparable, à ce titre, de la notion même, fût-ce la plus rudimentaire, de moralité, on ne saurait concevoir que la morale existât sans elle. Et l'on s'étonne qu'Émile Faguet se soit laissé entraîner à soutenir ce paradoxe.

Lui reprocherons-nous encore d'être un peu sceptique et surtout pessimiste dans ses conclusions? Sans doute il écrit, en parlant des croyances nécessaires à l'institution sociale : « En les appelant préjugés, je n'entends point dire *qu'elles soient fausses :* j'entends dire que les hommes, en grande majorité, les acceptent sans preuves et, inconsciemment, par le seul besoin qu'ils sentent qu'ils en ont, les acceptent et les professent non *a ratione*, mais *ad usum*... » Mais comme il n'essaie pas de les fonder en raison, et comme d'autre part, dans ses dernières pages, il laisse trop entendre que la raison raisonnante, en s'exerçant sur les « préjugés nécessaires, » les réduit à néant, et entraîne dans leur ruine l'édifice social auquel ils

servent de base, il marque ainsi, à l'égard de l'intelligence critique, une défiance qu'il est permis de trouver excessive, et qu'on ne saurait accepter sans réserve. Mais qu'importe que ce pragmatisme d'un nouveau genre nous apparaisse un peu désarmé en face de la raison et de la foi tout ensemble? Ce qu'il faut surtout retenir du livre d'Émile Faguet, c'est qu'il constitue l'une des plus brillantes et des plus vigoureuses apologies que l'on connaisse de l'institution sociale. Personne peut-être n'aura mieux mis en lumière les « croyances, axiomes, doxies, » « préjugés, » si l'on veut, mais « préjugés nécessaires » à l'existence même de la société, et personne n'en aura mieux établi l'absolue « nécessité » pour toute société qui veut vivre et se perpétuer.

IV

On peut discuter assurément, — on peut toujours discuter, — les dix petits volumes où Émile Faguet a condensé toutes ses idées essentielles sur les questions morales, ou même religieuses, a ramassé les principaux conseils de son expérience. Mais, quand on vient de les lire, on est surtout frappé de ce qu'ils renferment de pensées justes, piquantes, ingénieuses, souvent profondes, et, sous une forme vivante et familière, de sagesse mélancolique ou souriante. Émile Faguet s'est mis là tout entier : avec sa verve, son bon sens, sa franchise, son agilité intellectuelle, sa finesse et sa lucidité d'esprit, sa grâce aussi et ses étonnantes improvisations de style. Quelques-uns de ces livrets sont charmans, et je sais de bons juges qui préfèrent le traité *de la Vieillesse* au *De senectute*. Les uns et les autres sont d'un véritable moraliste. Émile Faguet avait du sang de Rivarol dans les veines, et il en était assez fier : Rivarol se serait bien des fois reconnu dans *les Dix commandemens*. Ces petits traités ne s'analysent pas et ne se commentent guère : il y faudrait de trop longues pages. *Tu t'aimeras toi-même; — Tu aimeras ta compagne; — Tu aimeras ton père, ta mère et tes enfans; — Tu aimeras ton ami; — Tu aimeras les vieillards; — Tu aimeras ta profession; — Tu aimeras ta Patrie; — Tu aimeras la vérité; — Tu aimeras le devoir; — Tu aimeras Dieu :* tels sont les préceptes de ce nouveau Décalogue. Est-il, dans l'ensemble, fort différent de l'ancien? C'est ce qu'il importe d'examiner brièvement.

Assurément, il y a entre eux quelques divergences, et je sais, dans les opuscules sur *l'Amour* et sur *la Vieillesse*, certains traits qu'un moraliste chrétien n'approuverait pas complètement ou rectifierait très heureusement, certaines lacunes aussi qu'il réparerait très volontiers. Pourtant, d'une manière générale, bien loin qu'il y ait entre les deux *credos* opposition foncière, il y a plutôt accord secret, ou, si l'on préfère, rencontre fortuite, et comme une sorte d' « harmonie préétablie. » Le sage, tel que le conçoit Émile Faguet, n'est pas très éloigné de l'idéal chrétien ; il s'y achemine ; il en entrevoit la légitimité et la grandeur ; on dirait même parfois qu'il regrette de n'y pas entrer plus pleinement. En tout cas, l'hommage qu'il rend au christianisme est d'une fort intelligente et noble loyauté :

Cette religion peut avoir ses vicissitudes ; elle peut être temporairement abandonnée, elle peut être modifiée ; mais sa base reste, son esprit reste et il reste tellement que la religion chrétienne profite toujours et de la morale chrétienne et de toutes les morales qu'on pourra essayer d'inventer au dehors, parce que *toutes ces morales n'épuiseront pas, pour ainsi dire, la morale chrétienne, n'en dépasseront pas le terme, ne pourront pas jeter un idéal au delà de son idéal*, et de tout cela la religion tire son gain, pouvant dire toujours : « Quoi que je sois, je suis fondée sur une morale dont je porte le nom, à laquelle je me ramène toujours, que j'enseigne et que vous ne pouvez pas dépasser. Si troublée qu'on prétende que je sois comme fleuve, on ne montera pas plus haut que la source. »

On dira sans doute que cet hommage n'implique nullement l'adhésion intime. Évidemment. Mais, outre qu'en un certain sens, il n'en a peut-être que plus de prix, ce qui est remarquable dans le cas d'Émile Faguet, c'est qu'il rejoint exactement celui de bon nombre de ses plus illustres contemporains.

Parti en effet comme eux du pur positivisme, — et même du scientisme, — il aboutit comme eux à cette philosophie de l'inconnaissable, dont Spencer, après l'avoir formulée, n'a pas entrevu toutes les conséquences.

La grande conquête de la science moderne, — écrit Émile Faguet à la fin de son traité *De Dieu*, — de la pensée moderne, le grand pas tout récent fait dans la connaissance, c'est d'avoir *délimité l'inconnaissable*. Au delà de ce qui se voit, se compte, se mesure et se pèse, il y a quelque chose qui donnerait l'explication suprême de tout cela... ; ce quelque chose, nous ne pouvons pas le connaître et *il nous fuit d'une fuite éternelle. Nous sommes une goutte de lumière troublante et courte, plongée dans un océan de lourdes ténèbres*. Cet océan, c'est l'inconnaissable.

L'image est admirable, et digne de Pascal, dont l'écrivain vient d'ailleurs de retrouver les formules. Mais il ne s'en tient pas à cette simple constatation; et il montre très bien, avec force et avec humour tout ensemble, que l'homme véritablement homme ne peut, ni ne doit s'y tenir. Et il conclut :

L'inconnaissable est l'inconnaissable; mais *ce qui est humain*, c'est : 1° le connaître comme inconnaissable et ne pas le nier; 2° avoir devant lui le « grand frisson, » l'inquiétude de cette destinée qui nous y mêle sans nous permettre de le connaître; 3° essayer d'en entrevoir quelque chose. Or, *ces trois attitudes sont essentiellement religieuses.* Connaître l'inconnaissable comme inconnaissable, c'est un retour au *Deus absconditus;* s'en inquiéter, c'est le respect de l'au-delà et le respect de nous-mêmes en tant que mêlés à une aventure redoutable, en tout cas sérieuse et grave; essayer d'entrevoir, c'est l'élévation, *c'est la prière,* non en tant que sollicitation, mais en tant qu'effort pour approcher, non en tant que sollicitation, mais en tant que sollicitude.

Et cela même ne suffit pas à Émile Faguet. Car il n'a pas compté dans « les trois attitudes que la philosophie de l'inconnaissable donne à l'homme sérieux » «la tendance à croire à une formule unique. » Et il ajoute, bien profondément, selon moi : « Le monothéisme trouve un concours beaucoup plutôt qu'un obstacle dans la philosophie positive, et l'on peut même dire et l'on doit dire que *le monothéisme commence et commence naturellement où la philosophie positive s'arrête.* »

C'est parmi ces hautes et bienfaisantes pensées que vieillissait Émile Faguet. Elles expliquent et elles pouvaient nous faire pressentir son évolution et ses dispositions finales. La guerre d'ailleurs, qui l'avait remué et troublé jusque dans les fibres les plus intimes de son être, avait encore attendri son positivisme, et dans ses articles des deux dernières années, se faisaient jour des idées et des sentimens qui, jadis, eussent un peu surpris sous sa plume. Le moraliste achevait de se dégager et de s'épurer en lui. Ses leçons n'auront pas été perdues. Plus lentement, moins impérieusement que d'autres, mais aussi sûrement, il aura conduit les générations nouvelles dans les grandes voies royales de l'idéalisme français.

VICTOR GIRAUD.

COMMENT EST NÉE

LA

RÉVOLUTION RUSSE

Un matin de l'an dernier, je causais avec le directeur d'une des plus grandes banques de Pétrograd. Un vaste bureau, de style anglais. Aux murs, pas d'icone, pas de veilleuse allumée. Lorsque le regard se portait vers les fenêtres, on était étonné de retrouver les bulbes d'azur et d'or qui couronnent les cathédrales, de voir, sur la Perspective Nevski, la neige, les traîneaux, les bonnets de fourrure, et les cochers ouatés, pareils à des édredons cerclés d'une ceinture voyante. La Russie était au dehors. Dans cette maison, c'était l'Amérique. Cependant je pressais le grave directeur des questions les plus indiscrètes, sans souci de l'importuner. Et parmi les sujets sur lesquels je cherchais à connaître l'opinion de l'homme d'affaires, il y en avait un, surtout, un sujet brûlant, celui de cette révolution que tant de voix disaient inévitable et prochaine, que la plupart annonçaient pour la fin de la guerre, mais qui, pour d'autres, était imminente, — et c'étaient ceux-là qui devaient avoir raison.

Je ne pus réussir à déchiffrer si la révolution était ou n'était pas dans les vœux de ce financier prudent. Mais le mot, prononcé à haute voix dans son cabinet, quoique nous y fussions seuls, avait suffi à le mettre mal à l'aise. Il tapotait avec inquiétude ses favoris blancs, taillés à l'ancienne mode, attentif à esquiver les interrogations directes. Enfin, sur mon insistance, il se hasardait à répondre par ces paroles inoffensives :

— Oh! avant d'en venir à la révolution, il y a tant de soupapes à ouvrir!...

Et là-dessus, comme effrayé d'en avoir trop dit, il prétextait que la langue française lui était devenue tout à coup d'un maniement difficile, et il faisait appeler un fondé de pouvoirs pour changer la conversation.

J'avais gardé dans l'esprit les détails de cette scène un peu comique, renouvelée sous tant de formes diverses au cours des observations que j'avais essayé de rassembler en Russie. Et ce souvenir de voyage m'est revenu un des premiers en mémoire à la nouvelle des événemens de Pétrograd. Certainement, comme l'avait dit le financier timide et subtil, il y avait bien des soupapes à ouvrir et qui devaient permettre d'éviter la grande explosion. Il semblait tellement naturel que l'on dût, une à une, y avoir recours! Comment le gouvernement impérial, comment l'Empereur lui-même, lui surtout, ignoraient-ils ce fait grave, ce fait capital, que le voyageur constatait infailliblement, qui s'imposait avec la force de l'évidence quinze jours après qu'on avait touché le sol russe, le fait, enfin, qui, tout simplement, sautait aux yeux : à savoir que, tel quel, le régime, à part ses bénéficiaires, ne trouvait, d'un bout à l'autre de la Russie, pour ainsi dire aucun défenseur? Il est à regretter pour Nicolas II qu'il n'ait pas imité le sultan Haroun-al-Raschid, et, sous un déguisement, parcouru les villes de son Empire, causant avec les nobles, les marchands, les soldats et les portiers. Il aurait observé partout ce phénomène redoutable : une désaffection qui, le jour critique venu, devait le laisser isolé et sans appui, tandis que, d'un seul coup, la machine de l'État s'effondrait...

*
* *

En temps de guerre, toute vérité n'est pas bonne à dire. Tout le monde ne supporte pas la vérité et elle n'est utile qu'à quelques-uns. Pour cette raison d'abord, pour des raisons de convenance ensuite, il était nécessaire de jeter un voile sur les affaires intérieures de la Russie. On pouvait d'ailleurs, de bonne foi, donner au public, l'année dernière, une impression relativement rassurante. La stabilité à l'intérieur paraissait garantie, autant du moins que durerait la guerre. Dans le corps diplomatique, à Pétrograd, les observateurs les plus attentifs et aussi

les plus perspicaces se montraient sans doute extrêmement réservés dans leurs appréciations et leurs pronostics sur l'avenir politique prochain de la Russie. C'était le cas, en particulier, à l'ambassade du Japon, une des plus nombreuses, des plus actives, des mieux renseignées. Sur l'évolution de l'Empire russe, il me sembla que le baron Motono, de qui les appréciations sur les événemens de la guerre s'étaient toujours trouvées d'une justesse extraordinaire, semblait vouloir suspendre son jugement. Aux plus prudens, néanmoins, une catastrophe n'apparaissait pas comme imminente. La bonne volonté du pays, celle de la Douma étaient certaines. Par patriotisme, les réformes, les questions de politique intérieure étaient remises à plus tard. Le « bloc progressiste » de la Douma qui, l'extrême droite et l'extrême gauche exceptées (c'est-à-dire deux poignées de représentans) comprenait toute l'assemblée, se bornait à demander, au lieu d'un ministère bureaucratique, des hommes qui, suivant sa formule, eussent « la confiance du pays. » Les constitutionnels-démocrates ou « cadets » avaient eux-mêmes cessé, provisoirement du moins, de revendiquer le ministère responsable devant les Chambres, c'est-à-dire le régime parlementaire pur et simple. Leurs chefs les plus qualifiés étaient disposés à se contenter de quelques satisfactions dans l'ordre des idées constitutionnelles. Et je crus bien, alors, discerner pour ma part que certains d'entre eux, retournant à leur illusion des temps de la première Douma, ne regardaient pas comme impossible de devenir ministres de l'empereur Nicolas II. Par la force des choses, une espèce d'opinion moyenne s'était créée dans le « bloc progressiste, » en vertu de la fusion des élémens radicaux avec les élémens modérés. Un ancien *leader* de la droite, renommé pour sa véhémence, M. Pourichkiévitch, et qui devait, ces temps derniers, prendre part à l'exécution de Raspoutine; un « nationaliste » comme le comte Vladimir Bobrinski; des « octobristes » comme le président Rodzianko et M. Goutchkof, qui auront inscrit leur nom dans les événemens du mois de mars, mais qui seraient chez nous de véritables conservateurs : tous ces hommes, dont nous venons de nommer quelques-uns des plus « représentatifs, » assuraient un équilibre à la majorité de la Douma. Qu'une conciliation avec le pouvoir fût désirée par le « bloc progressiste, » c'est ce dont on ne peut douter. Les efforts suprêmes que les chefs libéraux auront faits

pour sauver l'Empereur, et, ensuite, la révolution ayant pris un cours irrésistible et l'abdication étant devenue inévitable, pour conserver la dynastie, auront fourni la preuve de leur entière bonne foi.

Lorsque, au printemps de l'année dernière, une délégation de députés russes alla visiter les pays alliés, nous eûmes l'occasion de faire dire en France à plusieurs personnes : « Ce sont probablement les membres du futur gouvernement de la Russie qui se rendent à Paris. » Et il est vrai que M. Protopopof, alors vice-président libéral de la Douma, devait, quelques semaines après son retour, devenir ministre de l'Intérieur, mais pour quelle besogne et dans quelles conditions! Quant à M. Milioukof, le voici aujourd'hui ministre des Affaires étrangères du régime nouveau, après avoir été maintes fois, sous le régime ancien, le conseiller du Pont-aux-Chantres. C'est un fait, peu connu, mais bien significatif, que M. Sazonof, lorsqu'il était ministre des Affaires étrangères, écoutait volontiers les avis de M. Milioukof, spécialiste des questions de politique extérieure à la Douma et dans le journal du parti cadet, la *Rietch*, dont il était le véritable directeur. On voit donc qu'il n'y avait pas, alors, entre le monde gouvernemental et les élémens les plus libéraux de la Douma, un abîme infranchissable, que de nombreuses communications existaient même, enfin qu'un arrangement amiable et une collaboration pouvaient apparaître comme une sérieuse probabilité.

Nous avons raconté ici (1) comment, au mois de février 1916, Nicolas II, heureusement inspiré, était venu assister à l'ouverture de la Douma. Ce fut une surprise joyeusement saluée, un événement qui parut annoncer un nouveau cours. L'Empereur lui-même se rendait compte de l'importance et de la signification de son initiative, car il parvenait mal à dissimuler son émotion. On lisait sur son visage les pensées qui l'agitaient, le combat intérieur qui se livrait en lui. Évidemment il lui avait fallu vaincre un puissant préjugé pour franchir, — c'était la première fois, — la porte du palais de Tauride. Il y avait dans son regard de la curiosité et de l'inquiétude, comme s'il fût entré dans un repaire d'anarchistes. Par instans, d'un mouvement nerveux, comme s'il eût étouffé, il faisait le geste de

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1916.

desserrer son col. Lorsque, les prières dites, il s'adressa aux députés groupés autour de lui, son trouble était tel que la première phrase de son allocution, où il félicitait l'armée de la prise d'Erzeroum, fut grammaticalement incorrecte. J'entends encore le président Rodzianko, souhaitant la bienvenue à l'Empereur, élevant sa voix sonore chaque fois que, dans ses paroles, revenait le mot *narod* (nation). C'était comme si un avertissement bienveillant et solennel eût été donné à l'autocrate. Le chemin d'une large politique nationale lui était montré. Et les acclamations qui le saluèrent lorsqu'il traversa la salle des séances éclairèrent ses yeux, détendirent son visage, où apparut même, après une si longue contrainte, un sourire timide. Instans décisifs, d'où aurait pu dater une phase nouvelle de l'histoire de la Russie. Comment les impressions de cette journée de réconciliation et d'entente se sont-elles effacées chez Nicolas II ? Comment d'autres sentimens, de funestes préjugés ont-ils prévalu chez lui ? C'est le triste secret d'un souverain faible, d'un autocrate soumis à toutes les influences d'un déplorable entourage...

Je ne crois pas me tromper en disant que la visite de l'Empereur à la Douma avait fait naître chez les libéraux de grandes espérances. Jamais ils ne furent aussi modérés que pendant les quelques mois qui suivirent, jamais ils ne firent preuve d'autant d'aptitudes au gouvernement. C'était à cette époque que je me trouvais en Russie. Je pus recueillir, de la bouche même des principaux chefs de partis, l'assurance qu'une entente avec la monarchie leur semblait non seulement possible, non seulement désirable, mais encore nécessaire.

« Je suis monarchiste, monarchiste de cœur et d'âme, et tous mes amis octobristes le sont, comme la Russie l'est elle-même, » me disait M. Rodzianko quelques jours après la visite de l'Empereur au palais de Tauride, visite qu'il regardait comme un succès pour ses idées et pour sa cause. Et il affirmait sa conviction que la Russie évoluerait sans secousses et par étapes vers le régime des monarchies constitutionnelles d'Occident. Il trouvait des raisons de confiance dans l'histoire de la Douma elle-même, qui, en dix ans, avait fait son éducation politique. Il la comparait à un enfant qui, après s'être tenu sur le pied gauche (la première Douma révolutionnaire) et ensuite sur le pied droit (la troisième Douma conservatrice), marchait désor-

mais d'aplomb sur ses deux pieds. Et revenant sur la présence de l'Empereur à la séance de rentrée, le président ajoutait en riant de bonne humeur :

« On avait voulu faire croire à Sa Majesté que l'assemblée était composée de loups et de tigres. Sa Majesté a voulu en avoir le cœur net. L'Empereur est venu parmi nous, il a vu de ses yeux et il sait bien, aujourd'hui, que l'on peut s'entendre. »

Si, doué de seconde vue, j'eusse annoncé à M. Rodzianko qu'un an plus tard, presque jour pour jour, il irait présenter lui-même un acte d'abdication à Nicolas II, il aurait certainement trouvé la plaisanterie de très mauvais goût...

Une autre fois, c'était M. Maklakof, un des chefs les plus brillans, les plus spirituels du parti cadet, qui parle notre langue comme un Parisien, dont la conversation est un feu d'artifice de mots et de formules qui feraient de lui un de nos plus vifs chroniqueurs. Lui aussi croyait fermement à une évolution politique qui s'accomplirait régulièrement, dans les formes du gouvernement monarchique. L'idée qu'on pût supprimer les Romanof lui faisait lever les bras au ciel : « Excellent moyen, s'écriait-il, d'alimenter la réaction ! Admirable idée de votre Gribouille ! »

Et un autre jour encore (il suffira de s'arrêter là), je questionnais M. Efremof, « progressiste » notoire qui, par le tour de ses pensées, par sa vue générale des choses, par son vocabulaire, par les détails mêmes de sa personne, évoquait le type du républicain de gauche tel qu'il existe chez nous. Il était, ce radical, moins certain que les octobristes ou les cadets que l'évolution dût être paisible et régulière. Le Tsar à la Douma?... Oui, sans doute, mais n'était-ce pas trop tard? « L'abîme se creuse, » me disait le député progressiste en hochant la tête. Et pourtant, il ne croyait pas, lui non plus, à la subversion totale du régime, à ce qu'il appelait « une révolution sérieuse, » c'est-à-dire, d'un seul mot, à la Révolution...

Le moment où ces déclarations sincères et spontanées m'étaient faites était pourtant celui où commençait contre le mouvement libéral la réaction de ce qu'on devait désigner plus tard sous le nom d' « influences occultes. » M. Stürmer avait été désigné par l'Empereur pour succéder à M. Goremykine dans les derniers jours de janvier (du vieux style). Nous savons aujourd'hui que c'est de ce choix malheureux que datent le

recommencement de la politique germanophile et la tentative de la bureaucratie pour reprendre la haute main sur le gouvernement de l'Empire.

Il est vrai que M. Stürmer était accueilli froidement. Mais les dispositions conciliantes des libéraux n'en étaient pas découragées. Dieu sait pourtant si la personne du nouveau président du conseil était peu engageante! A franchement parler, elle était même antipathique. Lorsque cette nomination avait été connue, un beau matin, à Pétrograd, la stupéfaction avait été grande. Le nom seul de M. Stürmer, ce nom allemand de mauvais augure, choquait les oreilles et excitait la défiance : comment n'avait-il pas mis le pouvoir en garde contre un choix si malencontreux (1)? Les quolibets qui l'accueillirent dissimulaient mal l'inquiétude et l'irritation de l'opinion publique. C'est au ministre de la Guerre que l'on prêtait ce mot. Comme le bruit du départ de M. Goremykine avait couru, un ami demandait, par téléphone, le nom de son successeur et le général Polivanof avait répondu : « Je ne peux pas le dire, j'aurais trois mille roubles d'amende. » Trois mille roubles d'amende, c'est, en effet, le tarif à Pétrograd lorsqu'on parle allemand au téléphone. Quelques jours plus tard, au Yacht-Club, à l'heure du déjeuner, un officier se levait, demandait la permission de prononcer deux mots allemands, rien que deux, et disait gravement, au milieu des rires : « Gofmeister Stürmer. » Car on sait que la plupart des titres de Cour, en Russie, venaient d'Allemagne (comme aussi trop de titres de la hiérarchie militaire), et que, dans la langue russe, l'H aspiré allemand se change en G. Telles sont les épigrammes par lesquelles la révolution aura commencé. Mais ces épigrammes étaient déjà sanglantes et elles portaient loin parce qu'elles associaient, au mouvement libéral contre le régime bureaucratique, l'idée de nationalité.

Si net était pourtant, chez les hommes politiques libéraux, le désir d'éviter une cassure que, tout en faisant grise mine à M. Stürmer, ils le toléraient, et même, au besoin, l'excusaient. Pendant son séjour à Paris, au mois de mai, M. Milioukof, interrogé par un rédacteur de *l'Humanité*, déclarait que son parti, celui des constitutionnels-démocrates, d'accord avec les

(1) *Nomen, numen...* Le nom de M. Goremykine, pour être russe, ne sonnait guère mieux. Il voulait dire quelque chose comme l'*affligeant* ou le *lamentable*, ce qui n'exprimait que trop bien l'idée que le public avait du gouvernement.

autres partis du « bloc progressiste, » renonçait pour le moment à réclamer ce « ministère responsable » qui devait être, à ses yeux, « le résultat d'une longue évolution. » Et, quant à la personne même de M. Stürmer, M. Milioukof ajoutait en propres termes, et non sans causer quelque surprise à son interlocuteur : « C'est un personnage de transition. Il n'est pas d'un réactionnarisme aussi déterminé que son prédécesseur, M. Goremykine. C'est un bureaucrate d'esprit très conservateur, mais, justement parce que bureaucrate, il est doué d'une certaine souplesse qui lui permet de s'adapter aux circonstances... »

On voit que M. Milioukof y mettait de la bonne volonté. Il n'était guère possible d'en mettre davantage. Cet esprit d'adaptation aux circonstances, pour lequel lui et ses amis faisaient crédit à M. Stürmer, il était en réalité le leur. En dehors des cercles de la Douma, j'ai entendu plus d'un libéral russe s'en plaindre. Les troupes du parti des réformes étaient, de toute évidence, restées beaucoup plus intransigeantes que les états-majors. Elles en comprenaient avec peine les sentimens et la tactique. Plus d'une fois, j'aurai entendu blâmer la « faiblesse » du bloc progressiste, quand on ne le taxait pas de trahison : tous les hommes politiques qui, à un moment donné, ont voulu « sérier les questions, » ont encouru les mêmes reproches et les mêmes colères.

Mais c'est ici, peut-être, que nous commençons à toucher du doigt une des causes de la catastrophe où s'est abîmé l'ancien régime.

*
* *

La guerre était, dans son principe, une guerre populaire. Il serait à peine exagéré de dire que c'était la guerre de la Douma. Entre 1909 et 1914, entre la remise par M. de Pourtalès des deux ultimatums, dont le premier, de tous points semblable au second, avait déterminé un recul de la Russie que le patriotisme russe avait ressenti comme une humiliation, bien souvent la Douma avait exprimé le désir d'une politique étrangère plus vigoureuse. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche avait laissé une profonde amertume. L'éclipse que le prestige de la Russie avait subie en Orient avait été déplorée, critiquée à plus d'une reprise à la tribune du palais de Tauride. Aussi, lorsque l'Empereur prit la défense de la Serbie menacée, puis

quand il repoussa l'ultimatum de l'Allemagne, la Douma se reconnut dans cette résolution. Elle avait contribué, pour une part certaine, à ce retour à la fierté. Elle le salua comme une réparation. C'est d'ailleurs le propre mot qui fut employé, à la grande séance du 8 août, par l'orateur des nationalistes, M. Balachev : « A l'heure difficile et glorieuse que nous vivons, la Russie est appelée à réparer quelques-unes de ses erreurs historiques. » Et quand M. Milioukof vint déclarer à son tour : « Nous luttons pour libérer notre patrie d'une invasion étrangère, pour libérer l'Europe et le Slavisme de l'hégémonie germanique, » il fut accueilli par des « bravos à gauche. »

Au fond, le nationalisme était la tendance dominante de cette Douma, la quatrième depuis la charte d'octobre 1905. Le mélange des idées de liberté et de nationalité s'était vu en France au XIXe siècle lorsque les libéraux combattaient à la fois la monarchie et les traités de 1815. Il s'était vu en Allemagne et en Italie où les efforts pour obtenir un régime constitutionnel s'étaient confondus avec les aspirations unitaires. On l'avait revu à Constantinople en 1908 avec les Jeunes-Turcs. Ce mouvement historique continuait, par la Russie, son tour du monde. Il suffira de rappeler les congrès « néo-slaves, » qui s'étaient tenus à plusieurs reprises durant les années qui ont précédé la guerre. Le panslavisme renaissait sous une forme nouvelle. Au lieu d'être l'héritage de la « Sainte Russie, » il se trouvait désormais associé à la doctrine politique du libéralisme. Il ne faut pas oublier, par exemple, pour comprendre les choses, que M. Milioukof aura été le premier à désigner Constantinople comme un des buts de guerre de la Russie. Le 24 mars 1916, plus de six mois avant que M. Trépof, durant son bref passage aux affaires, eût à son tour proclamé la nécessité pour l'Empire russe de dominer le Bosphore, M. Milioukof avait dit à la Douma : « Nous voulons une sortie vers la mer libre. Nous n'aurions certes pas déclaré la guerre dans l'unique dessein de réaliser ce désir ; mais, puisqu'elle est commencée, nous ne la terminerons pas sans obtenir cette sortie. Notre intérêt consiste à nous annexer les Détroits. »

C'était la vieille idée impériale trouvant de nouveaux interprètes. Quelle différence, on le voit, entre les hommes qui voulaient régénérer la Russie par la guerre et ceux qui, en 1905, avaient tenté d'exploiter les défaites de Mandchourie pour faire

la révolution ! Le manifeste de Viborg, après la dissolution de la première Douma, avait invité le peuple russe à refuser l'impôt et le service militaire. En 1916, les libéraux de la quatrième Douma lui demandaient de ne pas marchander les sacrifices pour la guerre jusqu'au bout.

Rénover la Russie par la liberté pour la faire plus grande et achever ses destinées nationales, c'était, au fond, une idée d'intellectuels, une idée de bourgeois. Cette quatrième Douma, elle était bourgeoise, en effet. Comment, de cela aussi, l'Empereur ne s'est-il pas rendu compte ? C'était à la suite des restrictions du droit électoral opérées en 1907 et en 1911, que la quatrième Douma avait été élue. Cens, curies, découpage des circonscriptions, tout avait été combiné pour obtenir une Douma souple et gouvernable. Cette Douma, on l'avait obtenue. Et il suffisait d'un peu de mémoire pour comprendre qu'au fond c'était une Douma « introuvable » et que l'on devait s'estimer heureux de l'avoir telle qu'elle était, lorsqu'on la comparait aux premières expériences du régime constitutionnel, aux premiers résultats des consultations populaires.

Nous croyons, sans pédantisme, pouvoir dire que ce qui aura surtout manqué à Nicolas II, parmi ses précepteurs, c'est un bon professeur d'histoire. Il est fâcheux pour lui, sa dynastie et son Empire, qu'à aucun moment il ne se soit trouvé quelqu'un pour lui montrer l'exemple de ce que d'autres monarchies avaient fait pour retremper leur forces dans un grand courant national. Le passage de l'absolutisme au régime constitutionnel se trouvait étrangement facilité par la guerre. L'occasion s'offrait aux Romanof de prendre cet élixir de jeunesse qui avait si bien réussi à la maison de Savoie, grâce au *Risorgimento*, à la maison de Hohenzollern, grâce aux deux guerres de 1866 et de 1870. Victor-Emmanuel et Guillaume Ier, chacun à son heure, avaient renouvelé leurs traditions, rompu avec leurs conservateurs : Bismarck, dans ses *Souvenirs*, a fait la théorie de ce *Bruch mit den Conservativen*, de cette rupture avec les anciens partis, encombrans et compromettans, et qui entraînent à la ruine les gouvernemens qui ne savent pas se dégager à temps pour rallier des élémens nouveaux. Savoie et Hohenzollern s'étaient bien trouvés de la recette. C'est ainsi que les libéraux prussiens, si acharnés dans leur opposition jusqu'en 1870, avaient formé ensuite ce parti national-libéral, le

plus fidèle soutien de Bismarck et de la politique d'Empire et qui, comme l'ordre même des mots l'indiquait, avait fini par subordonner son libéralisme à son nationalisme. On sait que, dans la guerre présente, le parti national-libéral s'est montré aussi « annexionniste, » aussi pangermaniste, aussi outrancier que les plus qualifiés des conservateurs, en sorte que, pour rétablir l'équilibre et pour respecter la loi de physique politique qui pourrait s'appeler « loi de Bismarck, » le chancelier de Guillaume II a été conduit à se rapprocher de la fraction modérée de la social-démocratie. Il ne tenait qu'à Nicolas II d'acquérir de la même manière ses « nationaux-libéraux. »

En réalité, et c'est ce qui va nous faire comprendre le cours des choses, le libéralisme russe avait engagé son avenir dans la guerre. Il jouait sa fortune sur la victoire. Si le défi de l'Allemagne, qui n'avait pas été relevé en 1909, l'avait été en 1914, c'était, pour une part, aux critiques que la Douma avait faites de la politique d'effacement que ce résultat avait été dû. Le sentiment et les théories des libéraux étaient intéressés dans cette lutte contre le bloc austro-allemand. Leur responsabilité ne l'était pas moins. Ils avaient tout approuvé, les crédits, les hommes, les sacrifices que la guerre impose aux nations. Si la guerre se terminait mal, ce n'étaient pas seulement l'idée slave et le patriotisme de la Douma qui auraient à souffrir. Ce serait la Douma elle-même qui serait atteinte. Réactionnaires ou révolutionnaires « défaitistes » la guettaient également, l'attendaient au résultat pour l'en accabler. C'est ainsi qu'indépendamment même de tout sentiment et de toute idéologie, l'instinct de la conservation, et, aussi, on ne sait quel appel des dieux, devaient entraîner la Douma à pousser la guerre à fond, à consacrer à la guerre, surtout par ses Commissions, son activité et ses forces, — ce qui, justement, devait l'introduire, avec la bureaucratie, dans un conflit qui aura été prompt à dégénérer en duel à mort.

*
* *

Lorsque Pierre le Grand, il y a deux cents ans de cela, avait constitué sa hiérarchie administrative, il avait composé le *tchin* aux quatorze degrés, avec ses « équivalences, » des traditions de la Horde d'Or et d'éléments empruntés à l'administration de son voisin le roi de Prusse. Le *tchin*, mongolique et prussien, devait, dans sa pensée, faire de toutes les branches

de la bureaucratie une machine harmonieuse et disciplinée comme l'armée elle-même. Jamais Pierre le Grand n'avait pu imaginer que cette création, cette émanation du tsarisme en viendrait un jour à entraîner un tsar dans son impopularité et dans sa chute. S'il eût pu évoquer une pareille hypothèse, il l'eût repoussée comme un non-sens. C'est pourtant aux effets de ce non-sens historique et politique, terrible pour sa dynastie, que nous venons d'assister.

« A la fin, dit Gœthe, nous devenons les esclaves des créatures que nous avons faites. » C'est ce qui est arrivé au tsarisme avec ses bureaucrates. Le *tchin* avait été organisé pour collaborer en sous-ordre à la grande œuvre tsarienne : l'unification de la Russie. Il avait été destiné aussi par Pierre le Grand à occidentaliser les Russes, à les initier à la civilisation européenne. C'était un instrument de gouvernement et un instrument de progrès. Le mécanisme avait rendu d'immenses services entre les mains des empereurs énergiques. D'un bout à l'autre du vaste État, les *tchinovniks* aux casquettes multicolores faisaient régner l'ordre russe. C'étaient eux qui rattachaient au pouvoir central tant de provinces séparées par de si longues distances, plus séparées encore par la race, les mœurs et le langage. Appuyée sur ses traditions, sur l'histoire de la Russie, la bureaucratie se croyait intangible parce qu'elle était indispensable pour tenir le faisceau serré : sa justification suprême se sera trouvée dans la décision du gouvernement provisoire qui, après avoir destitué les gouverneurs des provinces et sévi contre la police, a maintenu les cadres secondaires de l'administration et laissé en place ces légions de fonctionnaires pourtant détestés. La bureaucratie a été, elle reste encore l'armature de l'Empire. Mais, comme toutes les institutions, elle avait pris un caractère nouveau au cours des années. D'organisme administratif, elle était devenue une puissance politique qui s'enflait aux dépens de l'autocratie elle-même. Tandis que le *tchin* tendait à former un État dans l'État, tandis que l'esprit de caste y grandissait, qu'il avait ses intérêts propres à défendre, l'autorité tsarienne, avec Nicolas II, s'affaiblissait et s'anémiait de jour en jour. Le peuple ne sentait plus la main ferme des tsars. Il ne sentait que trop l'avidité et la brutalité des bureaucrates. Et puis, les contradictions et les incohérences se multipliaient dans le mécanisme politique,

singulièrement compliqué. La Russie adoptait peu à peu les formes des gouvernemens occidentaux : dans ces formes creuses, la pensée de Nicolas II, tantôt hésitante et tantôt obstinée, ne savait que mettre. La Russie avait une Chambre, mais bridée, impuissante et qui s'irritait. Elle avait un président du conseil et des ministres qui continuaient à n'être aux yeux de l'Empereur que des fonctionnaires et qu'il choisissait parmi les fonctionnaires. C'était le système contre lequel protestait l'opinion libérale. Mais, d'autre part, les fonctionnaires eux-mêmes se sentaient menacés dans leur omnipotence et leurs privilèges par un mouvement d'idées sans cesse croissant, par des forces nouvelles qui se développaient à vue d'œil. Nicolas II, qui avait encore trouvé dans le haut personnel bureaucratique des ministres dévoués à sa personne et au bien public, et capables de servir une idée avec désintéressement comme Stolypine, continuait comme par le passé à puiser dans le *tchin*. Il ne s'apercevait pas que le *tchin*, exploitant sa faiblesse, spéculant sur son aveuglement, ne se servait plus de l'autorité qu'il recevait de l'Empereur que pour défendre sa propre situation.

La guerre venue, la bureaucratie a craint plus que jamais de se voir dépossédée, et elle avait, en effet, les plus sérieuses raisons de le craindre. Non seulement elle n'avait pas préparé la Russie à soutenir la lutte, non seulement elle se savait inférieure à la tâche de donner à la Russie les moyens de se défendre et de vaincre, mais encore le cœur n'y était pas. Jadis elle s'était formée sur le modèle prussien et à l'aide d'élémens germaniques. C'était le temps où le progrès occidental était venu à la Russie à travers l'Allemagne, où, pour être bien vu, bien noté de Pierre et de ses successeurs férus d'organisation prussienne, il fallait porter un nom allemand. Plus d'une famille russe, au XVIIIe siècle, pour parvenir, avait germanisé son nom. De ces origines, une forte empreinte était restée marquée sur la bureaucratie. Sans enthousiasme, et même avec appréhension, les gens du *tchin* avaient vu éclater la guerre avec l'Allemagne. Quand ils s'aperçurent que la guerre aggravait leur impopularité, dressait en face d'eux des organisations concurrentes et qui se montraient capables de les supplanter dans tous les domaines où eux-mêmes apparaissaient inertes et insuffisans, ils n'eurent plus qu'une idée : et ce ne fut pas, — en quoi ils se sont condamnés, — de réparer leurs fautes

par le travail, l'activité et le patriotisme. Ce fut de profiter du pouvoir politique qu'ils tenaient de l'Empereur pour tromper l'Empereur lui-même et pour écraser leurs rivaux.

Presque toujours, de loin, les problèmes politiques des autres peuples nous paraissent simples et faciles à résoudre. Nous ne tenons pas compte de traditions, de sentimens qui ne nous touchent pas, des situations acquises et des ambitions montantes, de conflits d'intérêts où nous ne sommes pas parties et dont, par suite, nous faisons bon marché. Au début de mon séjour en Russie, je demandais pourquoi le pouvoir ne se décidait pas à appeler au ministère ces hommes « jouissant de la confiance publique, » que réclamaient la Douma et les journaux.

« Rien n'est dangereux, disais-je à des conservateurs, comme ces formules auxquelles la presse fait un sort. En politique aussi la résistance irrite le désir. Les programmes d'opposition sont comme l'amour, dont un de nos poètes a dit qu'il vit d'inanition et meurt de nourriture. Ce qui serait adroit, ce serait de prendre le libéralisme au mot. D'abord, une de ses armes lui serait enlevée. Et puis, qu'est-ce que l'expérience en coûterait? »

On me répondait par des paroles vagues, jusqu'au jour où un homme qui savait la politique de son pays me fit entrer au fond des choses par la démonstration que voici :

« Vous savez ce qui se passe dans une société où les actionnaires sont mécontens de la gestion des administrateurs en exercice. Ils veulent introduire au conseil des administrateurs nouveaux, et il semble que cette solution soit de nature à satisfaire tout le monde. Mais c'est celle justement que ne peut pas accepter le conseil, parce que, par les nouveaux administrateurs, les actionnaires seraient initiés à ses comptes et à ses secrets. Et c'est par-dessus tout ce que ne veut pas un conseil d'administration qui tient à ses privilèges et qui n'a pas la conscience tranquille. Tel est précisément le cas de la bureaucratie. Elle ne veut pas laisser un homme du dehors, un délégué du public, contrôler ses actes et s'introduire dans ses affaires : car elle a fini par regarder les affaires de l'Empire comme ses affaires propres. Aussi, lorsque l'Empereur manifeste la moindre velléité de satisfaire au désir si naturel de l'opinion publique, les conseillers qui l'entourent, et qui ne sont pas, croyez-le, des théoriciens de la contre-révolution, mais des vizirs sceptiques et subtils, viennent lui murmurer à l'oreille : « Mais où

sont-ils, Sire, les hommes qui auraient la confiance de toute la vaste Russie? M. Goutchkof, par exemple (et ce nom était bien choisi, car l'Empereur haïssait M. Goutchkof), est très connu à Moscou. L'est-il à Kazan, à Saratof, plus loin encore? Votre Majesté voit donc qu'il s'agit là d'une simple chimère et que son pouvoir ne peut sortir des mains des hommes qui sont les commis du Tsar, l'émanation de sa volonté. » Et voilà comment, chaque fois, les grands *tchinovniks* ont gardé ce que vous appelez chez vous, je crois, « l'assiette au beurre... »

Mais, à la fin, ce n'a plus été seulement dans les conseils du Tsar que la bureaucratie a eu à défendre ses privilèges. C'est en face d'organismes plus actifs, plus dévoués qu'elle à la chose publique et qui s'étaient montrés capables de la suppléer et de la remplacer dans tous les domaines (ravitaillement, munitions, secours aux blessés, etc.) où elle-même avait accusé son mauvais vouloir et son incurie. La guerre avait pour effet de menacer le monopole de la bureaucratie, et c'est ce qui lui a fait détester la guerre. Il paraît incompréhensible à distance que le gouvernement déchu ait poursuivi de tant de jalousie et de haine ces congrès des *Zemstvos* et des villes, ces « organisations sociales, » produits spontanés de la nation russe, conformes aux traditions nationales et qui travaillaient à fournir l'armée et la population civile de ce qui pouvait leur manquer. Mais justement la bureaucratie a vu dans les comités formés par les assemblées locales et municipales ou issus des groupemens de particuliers ce qu'y voyait tout le monde : c'est-à-dire des remplaçans. Se sentant incapable de soutenir la concurrence, elle n'a plus eu qu'une idée, et c'était de la supprimer violemment.

Comme nous venions un jour de voir à Moscou le prince Lvof, qui présidait l'Union des *Zemstvos* et des villes, un de nos compatriotes, esprit fin et clairvoyant, me disait ces paroles qui prennent un sens singulièrement fort aujourd'hui que le prince dirige le gouvernement nouveau :

« Il n'est pas douteux pour moi qu'il faudra qu'à un moment ou à un autre celui avec qui vous venez de causer franchisse cette porte comme président du conseil, ou bien ce sera comme assassiné... »

Pour cet observateur des choses russes, il n'y avait pas de compromis, pas de terrain d'entente possible entre les forces natives de la Russie et le *tchin*. Et le prince Lvof m'était apparu

pour le *tchin* comme un adversaire redoutable, l'homme d'une seule idée et d'une seule volonté, avec les partis pris solides de l'homme d'action. Je me rappelle l'éclair rapide, et facile à traduire, de son regard, le nom de Stolypine ayant été prononcé devant lui. Mais, très maître de lui-même, ennemi des propos inutiles, il allait à l'essentiel, à l'exposé de cette œuvre étonnante dont il était l'âme et qui avait consisté à créer de toutes pièces une administration, l'administration officielle étant défaillante. Dès lors, la situation était bien claire : il fallait que la bureaucratie reconnût la place, le rôle et l'utilité des *Zemstvos* et des organisations sociales dans l'État et qu'elle fît elle-même, par conséquent, l'aveu de son incapacité. Ou bien, il fallait qu'elle brisât cette concurrence, le bien public, le salut du pays dussent-ils en souffrir, la monarchie elle-même dût-elle être compromise dans la lutte. C'est à ce dernier parti, gros de dangers, et qui a prouvé son absence de patriotisme, que s'arrêta le clan des hauts bénéficiaires du *tchin*.

*
* *

Un souverain moins faible et plus clairvoyant que Nicolas II aurait refusé de se faire l'instrument d'une coterie qui n'invoquait les traditions de l'État que pour servir ses intérêts particuliers. On a peine à concevoir que l'Empereur, si loyal envers l'Entente, si ferme dans son propos de conduire la guerre jusqu'au bout, se soit abandonné à des hommes qui, voyant que la guerre tournait contre eux et les condamnait, la menaient sans conviction et avec mollesse, — en attendant l'heure de passer à la trahison active.

Quelque hasard se trouve souvent à l'origine des grands événemens pour en déterminer le cours. Une angine de poitrine survenue bien mal à propos devait écarter des affaires l'homme d'État le plus capable, peut-être, de diriger les affaires de Russie pendant la guerre et de sauver la monarchie d'une crise mortelle. Lorsque M. Kokovtsof (l'auteur du mot fameux : « Dieu merci, nous ne sommes pas en régime parlementaire, ») eut quitté la présidence du conseil, c'est à M. Krivochéine que sa succession fut offerte par l'Empereur. On était alors aux premières semaines de l'année 1914, l'année tragique et décisive par excellence. Disciple, ami et collaborateur de Stolypine, M. Krivochéine, dont le nom reste attaché à l'œuvre de la réforme agraire, eût

continué et développé la politique stolypinienne. Il eût conservé du prestige, de l'autorité et de la fermeté au pouvoir, tout en gouvernant dans un esprit moderne. Les « stolypiniens » formaient une école d'hommes de bon sens, dévoués à l'ordre et d'esprit réformateur : le comte Ignatief, M. Sazonof en étaient, et les égards dont les entourait la Douma contrastaient singulièrement avec l'accueil qui était fait à leurs collègues. D'ailleurs, M. Sazonof, puis le comte Ignatief devaient être écartés par des gouvernemens avec lesquels ils n'avaient rien de commun. Mais, pour en revenir à la succession de M. Kokovtsof, la maladie avait contraint M. Krivochéine à la refuser. Comptant bien, toutefois, après sa guérison, prendre la présidence du conseil que l'Empereur lui destinait, M. Krivochéine lui-même désigna, pour une sorte d'intérim, une personnalité effacée, médiocre, mais suffisamment décorative et dont le grand âge semblait une garantie contre les pièges de l'ambition. Ces sortes de calculs réussissent rarement : du moins la nécessité l'avait-elle imposé à M. Krivochéine (1). Mais lorsqu'il sentit sa santé assez rétablie, il se trouva que, malgré les années, M. Goremykine avait pris goût au pouvoir. Et sans doute aussi avait-il discrédité M. Krivochéine dans l'esprit de Nicolas II, car, non seulement M. Krivochéine ne retrouva pas sa place, mais jamais son nom ne fut plus prononcé.

Ce fut dès lors une série de décadences qui devaient conduire à la catastrophe. Il n'y a aucun intérêt à rappeler l'histoire lamentable de ces ministères où se succédaient les créatures de la bureaucratie, tandis que les hommes qui montraient de l'indépendance étaient sacrifiés tour à tour : c'est encore le sort qui fut réservé, à la fin de 1916, à M. Trepof, conservateur plus honnête et plus patriote que clairvoyant. En réalité, la Russie n'était plus gouvernée, et, chose grave, ne se sentait plus gouvernée. En fait d'absolutisme, il n'y avait que celui des policiers. La faiblesse de l'autocrate faisait reparaître le règne des boïars. « Nous voici revenus aux temps de Boris Godounof, » disait un diplomate. Dans la mesure où le XXe siècle peut se comparer au XVIIe, l'anémie du pouvoir sous un des successeurs

(1) Il est curieux de remarquer que M. Giolitti, vers la même époque, avait passé la main à M. Salandra avec la même pensée de revenir à son heure au gouvernement. Quand il le voulut, il était trop tard. Qui sait si cette circonstance n'aura pas changé aussi quelque chose à l'histoire de l'Italie ?

de Michel Romanof introduisait la Russie dans un état de marasme et d'anarchie semblable à celui dont elle avait été tirée, trois cents ans plus tôt, par le fondateur de la dynastie.

*
* *

Le livre qui aide le mieux à comprendre les circonstances vraiment extraordinaires au milieu desquelles s'est consommée la ruine de la monarchie, c'est l'histoire fantastique et vraie des *Faux Démétrius*, telle que l'a racontée Prosper Mérimée. On y voit combien la Russie est proche encore de son passé légendaire, l'aliment que donne aux impostures non seulement la croyance au merveilleux, mais le contact encore presque immédiat de la Russie avec sa période mythologique. Il faut penser qu'au temps où Henri IV et Sully gouvernaient la France, quand Descartes et Gassendi étaient déjà nés, un aventurier dont on n'a jamais su au juste ni l'origine ni le nom se faisait passer pour le fils d'Ivan le Terrible et proclamer tsar de Moscou. L'histoire de Raspoutine n'appartient-elle pas au même genre de féerie? Il y aura, pour un Mérimée de l'avenir, une étonnante chronique à écrire sur ce sorcier de village dont le nom est destiné à remplir l'histoire des derniers jours du règne de Nicolas II. L'historien fera justice des exagérations. Il montrera comment la crédulité publique favorisait les calculs de Raspoutine, qui tenait boutique ouverte de faveurs et d'influence, en lui attribuant toutes les grâces et toutes les disgrâces, toutes les nominations, celle des ministres, des ambassadeurs, des généraux même, en sorte que Raspoutine, dont l'ignorance était grossière, qui savait à peine écrire, aurait, à en croire la rumeur populaire, gouverné toute la Russie. La simple vérité est suffisamment romanesque. L'histoire dira qu'on faisait tourner des tables, à Tsarskoïé-Sélo, qu'on y regardait Raspoutine comme une sorte de porte-bonheur, et même de prophète, tandis que, dans l'ombre, les maires du palais, les vizirs rusés de la bureaucratie faisaient servir le favori à leurs desseins.

Mais non moins que sur l'Empereur et l'Impératrice, l'étrange et scandaleux personnage régnait sur l'imagination des foules. Tandis que l'ennemi envahissait le territoire, que la révolution montait, il devenait, dans l'esprit de tout un peuple immense, le symbole des périls publics, et, comme son assassinat l'a montré, le bouc émissaire de la Russie. Le nom même qu'il

s'était donné par défi autant que par feinte humilité mystique (Raspoutine, ou « le dissolu ») n'exprimait que trop bien la décomposition d'un état de choses. Catherine s'était entourée de philosophes. Alexandre Ier avait écouté Mme de Krüdner. Nicolas II se contentait de Raspoutine. Voilà où l'on était descendu. Cependant la cour de Russie continuait à garder sur le monde son ancien prestige. Le système des alliances et la guerre européenne supposaient la continuation de la grande politique russe telle que les chancelleries, depuis le XIXe siècle, avaient pris l'habitude de la regarder avec considération et respect. En réalité, et c'est un contraste qui ne manquera pas de frapper les historiens philosophes, la Russie impériale tombait en enfance.

Lorsqu'on pénétrait dans l'Empire, l'année dernière, par cette station lointaine de Tornéo, à deux pas du cercle polaire, porte étroite et d'accès incommode, la seule pourtant qui restât entre-bâillée sur l'Occident, le nom de Raspoutine, mystérieusement répercuté à tous les échos, venait frapper les oreilles. Comme les roseaux de la fable racontaient l'histoire du roi Midas, le vent des steppes, le murmure des forêts portaient le mythe de Raspoutine. La raison disait au voyageur qu'il n'était pas possible que tout, dans le vaste Empire, même les revers et les succès des armées, s'expliquât par l'action et la volonté de ce paysan-sorcier devenu magnétiseur de Cour. Mais ce qu'il fallait constater comme un symptôme grave, c'est qu'autour de ce nom, mille fois répété avec scandale, dégoût ou colère, s'accumulaient les amertumes et les déceptions d'un peuple.

— Voulez-vous voir Raspoutine ? m'avait-on demandé à Pétrograd.

La curiosité avait failli être la plus forte. Mais il fallait se faire introduire auprès du personnage, demander, solliciter presque une audience, et il était habile à exploiter les moindres marques d'attention capables d'accroître son prestige. Il y avait dans le cas de Raspoutine une large part de charlatanisme, et tout ce qui pouvait ressembler à un hommage à son autorité favorisait son industrie. Et puis, à l'étranger, est-ce que nous ne devons pas toujours nous regarder tous comme porteurs responsables de la dignité du nom français? Au dehors, un peu de fierté nationale est un bon placement. Pour ces raisons, et bien que j'y perdisse peut-être au point de vue anecdotique et pitto-

resque, je ne surmontai pas ma répugnance et je m'abstins d'aller voir Raspoutine.

J'en reste persuadé et je le répète : l'imagination populaire a considérablement brodé à son sujet. Seul le génie du mal en personne, seul Belzébuth ou Asmodée eût pu être omniscient et omnipotent tel qu'on le représentait. Il a fait, en définitive, plus de mal à l'empereur qu'à la Russie. Mais le tort même le plus grave et le plus sensible qu'il aura porté à la couronne, on l'a mal compris et mal apprécié : il a consisté à aliéner à Nicolas II, dans la société russe, les forces conservatrices dont l'appui n'avait jamais manqué au trône et à refroidir jusqu'au zèle des hauts dignitaires de l'Église orthodoxe.

On n'a pas accordé beaucoup d'attention, en Europe, aux incidens qui se sont produits dans le monde ecclésiastique russe pendant ces quatre dernières années. L'affaire du procureur du Saint-Synode, Samarine, l'affaire de l'évêque Hermogène, ont paru, de loin, comme les querelles de moines de Byzance. En réalité, ces affaires ont eu un gros effet moral. Elles auront entraîné de graves conséquences politiques. On ne se doute pas assez que c'est dans le clergé qu'aura commencé, avec l'impopularité et la haine de Raspoutine, la désaffection à l'égard de l'Empereur. L'aventurier, qui n'avait pas même reçu les ordres mineurs, usait de son influence sur Nicolas II pour faire la loi à l'Église nationale. La période de 1912-1913, selon des personnes renseignées, fut véritablement celle de la plus grande influence de Raspoutine à la Cour. Ce fut celle aussi d'une crise aiguë et d'un conflit entre le haut clergé et l'Empereur. Une créature de Raspoutine, Varnava, paysan à peine plus instruit que son protecteur, avait été nommé, grâce à lui, évêque de Tobolsk. Varnava s'était mis en tête de faire béatifier un moine de son diocèse, du nom de Jean, qui avait possédé une réputation de sainteté. Ayant été reçu en audience par l'Empereur, Varnava lui demanda de prononcer la béatification de Jean de Tobolsk, ce que l'Empereur accorda sur-le-champ. Or, le Saint-Synode a seul le pouvoir de faire des saints. Il adressa au souverain une requête où il exposait ses droits et les motifs pour lesquels il refusait de béatifier Jean de Tobolsk, en même temps qu'il demandait l'annulation de la décision prise sur l'initiative irrégulière de Varnava. Nicolas II rejeta la requête en faisant connaître que sa décision était irrévocable et en s'étonnant que le Saint-Synode

discutât une question tranchée par le pouvoir impérial. Le Saint-Synode ne s'inclina pas. Varnava avait commis une infraction grave contre la discipline ecclésiastique. Le Saint-Synode décida de retirer à Varnava son siège épiscopal et lui ordonna de se retirer dans un monastère. Cette fois, ce fut au tour de Nicolas II, irrité de l'opposition du Saint-Synode, de refuser sa ratification et de couvrir Varnava en termes catégoriques et qui n'admettaient pas de réplique. Alors, les prélats qui avaient siégé au Saint-Synode adressèrent au Tsar une lettre collective où ils déclaraient renoncer à leurs charges. Une forte pression du pouvoir et la crainte du scandale parvinrent à arrêter cette insurrection d'évêques. Mais Raspoutine triomphait. Bientôt le métropolite de Pétrograd, Vladimir, était envoyé à Kief en disgrâce. Le procureur du Saint-Synode, M. Samarine, un des représentans les plus populaires de la noblesse provinciale de Russie, devait donner sa démission...

Ces incidens avaient laissé dans l'Église et dans les milieux les plus conservateurs de Russie bien des amertumes. Dans la société de Moscou, où l'affront fait à M. Samarine avait été profondément ressenti, des silences plus éloquens que des plaintes en disaient long sur l'état des esprits. L'Empereur, en somme, avait scié lui-même un des étais de son trône. C'est à la suite de l'affaire Varnava que s'est développé le mouvement favorable au rétablissement du patriarcat, jadis supprimé par Pierre le Grand pour faire du Tsar le chef de l'Église russe. Et dans les protestations contre les « influences occultes, » le clergé n'est pas resté en arrière des autres groupes de la nation. Voici, à titre d'exemple, la plainte qu'un prêtre-député, le Père Nemertzalof, exhalait, au mois de décembre 1916, à la tribune de la Douma :

L'instant est venu de proclamer que l'âme de l'État, la sainte Église orthodoxe, se trouve à son tour en danger et qu'il nous est impossible, à nous, croyans dévoués corps et âme à la sainte Église, de garder plus longtemps le silence. Notre devoir est de crier bien haut, si haut que toute la Russie orthodoxe puisse nous entendre, que l'Église orthodoxe est en danger. Mes frères, levez-vous et défendez-la!... L'Église tout entière est menacée, et elle n'est pas menacée par le bas. C'est par le haut qu'on l'attaque. Oui, je ne sais quelle main boueuse s'avance vers l'Église pour saisir les rênes de ses destinées. La simonie, la protection, l'oppression, les pots-de-vin, les recommandations et les intrigues dans le domaine de la foi!... Les paroles

que je prononce ici font saigner mon cœur de pasteur. Mais me taire serait au-dessus de mes forces...

Il est incroyable que l'Empereur n'ait pas entendu de tels avertissemens, et l'on se demande de quelle hébétude ou de quel esclavage son esprit était frappé. Mais l'on ne s'étonnera plus, après les faits et les paroles que nous venons de citer, que, l'heure de la chute venue, Nicolas II se soit trouvé abandonné de tous, de l'Église elle-même, et que le Saint-Synode ait si facilement rayé des prières le nom de l'Empereur.

*
* *

« La Patrie est en danger! » Ces mots depuis trois mois avaient retenti partout. Ce n'était pas seulement à la Douma qu'on les entendait, c'était au Conseil de l'Empire. C'était aux congrès de la Noblesse. C'était dans la famille impériale elle-même. Ce qu'on a appelé la « cabale des grands-ducs » était un signe peu douteux de la décomposition du régime. Une révolution de palais, c'est-à-dire quelque chose de classique et de conforme à bien des précédens russes, semblait se préparer à Pétrograd. La « lettre de remontrances respectueuses » que les Vladimirovitch et le grand-duc Dimitri Pavlovitch avaient adressée à l'Empereur était restée sans réponse. Ce furent les mêmes, aidés par le prince Soumarokof Elston, mari de la princesse Irène, et par le fameux député de l'extrême droite à la Douma, Pouritchkiévitch, qui organisèrent quelques semaines plus tard le complot à la suite duquel ils firent périr Raspoutine. Ces événemens sont encore présens à toutes les mémoires.

Raspoutine mort, la Russie se crut vengée et délivrée. Des millions d'hommes respirèrent. Les fidèles brûlaient des cierges en l'honneur de la vierge de Kazan. Ce fut alors qu'on découvrit combien avait été exagéré le rôle du moine. La crédulité populaire l'avait rendu responsable de toutes les trahisons et de tous les maux. Après sa disparition, on fut bien obligé de s'apercevoir que tout continuait comme par le passé, que l'influence des « forces ténébreuses, » des « puissances occultes » se faisait toujours sentir. Les mêmes causes générales subsistaient. Par une lamentable superstition des mots, le pouvoir s'obstinait à se dire autocratique : cependant son impuissance et son anémie allaient en s'aggravant. Les élémens malsains pullulaient dans

le corps social : des scandales de toute sorte, financiers et policiers, éclataient chaque jour. Les masses, qui ne se sentaient plus dirigées, se laissaient entraîner à l'anarchie par les motifs de mécontentement trop justifiés que lui apportait la crise des approvisionnemens, poussée jusqu'à la disette dans les grandes villes. L'humeur, la disposition du peuple, sa *nastroiénié*, comme disent les Russes, devenait chaque jour plus inquiète et plus nerveuse. Déjà, l'an dernier, des ouvriers, s'étant mis en grève dans une grande entreprise métallurgique qui travaillait pour la défense nationale, n'avaient su présenter que cette revendication et ce grief : « Ça ne va pas comme nous voudrions. » Non seulement dans le monde de « l'intelligence, » non seulement dans les faubourgs de Pétrograd, mais dans les provinces et, chose plus grave, dans l'armée surtout, l'armée lasse de se battre sans fusils, sans canons, sans chemins de fer, ce sentiment était universel : les choses n'allaient pas comme la Russie aurait voulu.

Tel est l'instant, telle est l'occasion que la bureaucratie expirante aura choisis pour essayer de rétablir sa situation par un coup d'État. En jouant son va-tout, elle a perdu Nicolas II, qui avait déjà abdiqué entre ses mains avant d'abdiquer entre celles du gouvernement provisoire. L'ironie du sort aura même voulu que l'instrument suprême du *tchin* et le naufrageur de la dynastie ait été un ancien libéral, sorti de la Douma, jadis recommandé, dit-on, à l'Empereur par M. Rodzianko lui-même comme un des hommes de confiance qui devaient rénover le régime. Qu'ils s'appellent Polignac, Franco ou Protopopof, il y a de ces esprits chimériques qui semblent prédestinés à hâter la fin des monarchies malades. Et les souverains qui perdent le trône par leur faute ne manquent jamais d'approuver, au moment critique, le plan absurde qui doit consommer leur perte.

Pour la bureaucratie, qui se sentait débordée par le flot, il n'y avait plus qu'une chance de salut : briser par la force la Douma, les *Zemstvos*, les organisations sociales, et puis en finir, dès qu'elle pourrait, avec la guerre, puisque la guerre ne servait qu'à faire éclater son incapacité. La paix conclue, on cherchait, dans un pacte avec la Prusse monarchique, une assurance contre le mouvement libéral. L'alliance des trois Empereurs était scellée, et Protopopof devenait le grand homme de cette géniale combinaison politique. Cependant, pour faire la contre-révolution, il fallait qu'il y eût la révolution d'abord :

sûr de lui-même, sûr des mitrailleuses qu'il avait fait disposer sur les clochers des églises, sur les toits des monumens publics, Protopopof ne craignit pas de provoquer l'insurrection.

Sans doute, à la Douma, des paroles violentes, des avertissemens sévères à l'adresse de la famille impériale avaient été prononcés. Le procès de l'Impératrice et de Stürmer avait été fait. Mais pas un appel à la révolte n'était parti de l'assemblée. L'histoire rendra cette justice aux chefs libéraux qu'ils seront restés fidèles jusqu'au bout à la ligne de conduite qu'ils s'étaient fixée, qu'ils auront, jusqu'au dernier moment, essayé de sauver l'Empereur, puis, l'entêtement de l'Empereur étant invincible, de conserver au moins la dynastie des Romanof (1). Faisant bon marché de la couronne, qui était l'enjeu de cette aventure, Protopopof mit le feu aux poudres dans un moment où l'excitation était générale. Arrestation de députés socialistes sous le prétexte de complot contre la sûreté de l'État, prorogation de la Douma, suspension des journaux : il aura recommencé les « Ordonnances, » mais en allant plus loin encore, car Polignac, du moins, n'avait pas de lui-même organisé l'émeute. Des signes concordans font penser que, pour être plus sûr d'avoir « sa » révolution, Protopopof l'avait attisée. Le *Rousskoïe Slovo* du 12/25 février a signalé ce fait qu'un « faux Milioukof » avait paru aux usines Lessner et avait convoqué les travailleurs à l'insurrection. Que des policiers « camouflés » aient été les agens de cette mise en scène peut paraître un fait extraordinaire. On en doutera moins quand on saura que la censure interdit à M. Milioukof de protester contre cette machination et de répondre par un appel au calme...

Comment des folies aussi excessives n'auraient-elles pas mal tourné pour leurs auteurs? Les personnes qui ont approché M. Protopopof pendant ces derniers mois le peignent comme un extravagant. Assurément, cet ancien vice-président de la Douma, pour avoir passé en quelques semaines du libéralisme à la défense de la bureaucratie et à la contre-révolution policière, manquait d'équilibre. Mais y avait-il, à la Cour, plus de

(1) Notons ce témoignage emprunté à l'*Outro Rossii* du 14/27 février 1917 : « La Douma a rempli son devoir. Si on peut lui reprocher quelque chose, ce n'est pas d'avoir voulu envenimer le conflit, bien au contraire... Cette lenteur, cette répugnance à prononcer une parole risquée avait son bon côté. Une telle Douma ne pouvait être soupçonnée par la réaction de tendances antigouvernementales. »

bon sens? Y avait-on la moindre connaissance des hommes, de l'opinion publique, de l'état des esprits? La révolution allumée, son cours ne faisait plus de doute. Mais que fût-il advenu d'un succès de la contre-révolution? Ce n'est pas en France que personne aura le courage d'accabler Nicolas II, fidèle à sa parole et à celle de son père, à l'alliance que lui avait léguée Alexandre III. Sans doute, il n'aura pas vu que la politique intérieure détestable et insensée à laquelle il se laissait entraîner devait, dans l'esprit de ses funestes conseillers, le conduire à manquer à ses engagemens... Cela n'a pas été et cela ne pouvait pas être. Si Nicolas II a perdu son trône par faiblesse, il n'y a pas, du moins, de tache sur son nom.

Son règne, comme tant d'autres choses en ce monde, s'appellera : « J'aurais pu être... » Nicolas II aura certainement perdu la plus belle occasion qui se soit présentée de rajeunir une monarchie. Il y a quatre ans seulement, la Russie avait fêté le troisième centenaire de l'avènement des Romanof. L'Empereur n'aura pas compris cette leçon de politique et d'histoire. L'autocratie aura eu tort d'oublier ses origines. C'est par l'élection, et pour que la Russie eût un chef capable de la sauver de la menace étrangère, que Michel Romanof avait été porté au trône. Là se trouvait l'indication du rôle historique qui revenait au successeur du tsar de Moscou dans la grande crise nouvelle de la vie du peuple russe.

Il y a huit mois, essayant d'indiquer ici les courans intellectuels et politiques de la Russie en guerre, nous disions que son avenir s'ouvrait sous le signe du nationalisme. La révolution nationale du mois de mars 1917 est venue nous donner raison. Nous allons assister sans doute à une lutte entre des tendances contraires. Il se peut que l'anarchie slave, qui est ancienne, se trouve aux prises avec le patriotisme russe qui est ancien, lui aussi, mais rajeuni et retrempé. Selon toutes les apparences, c'est le nationalisme qui devra être le plus fort. Sinon, et quelle que soit la forme de son gouvernement, la Russie formerait une exception dans le monde contemporain et au milieu de peuples ardens à combattre pour leur unité, leur indépendance et leur grandeur, alors que, par sa révolution, elle vient encore de montrer comme eux sa volonté de vivre.

JACQUES BAINVILLE.

LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS

ET

LA GUERRE

Les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne. L'opinion américaine, si longtemps divisée, aujourd'hui est une. La brutalité allemande a enfin eu raison d'un pacifisme qu'elle croyait à l'épreuve de tous les assauts. M. Ford lui-même se rappelle tardivement que l'aigle et non la colombe est l'emblème de son pays. Même M. Bryan semble sortir de son rêve de somnambule inconscient et, pour la première fois de sa vie, se tait.

Le magnifique message du Président a fait renaître les traditions anciennes d'idéalisme américain et a vaincu le tenace, l'immémorial principe de non-intervention dans les affaires européennes. Mais la cristallisation soudaine née du choc allemand avait été préparée silencieusement par un travail qui, peu à peu, a fait pénétrer dans la conscience américaine des idées, des sentimens, des impulsions dont l'absence a longtemps paralysé le Président, si parfaitement averti sur la psychologie de son peuple, et qui n'a voulu agir qu'avec la certitude que son action serait comprise, et serait efficace. Si paradoxal que cela puisse paraître, son pacifisme obstiné a rendu possible la guerre ; et mieux encore que toute excitation, sa longue patience à épuiser toutes les possibilités pacifiques a ruiné les oppositions. Il a toujours conçu son rôle de Président comme celui d'un éducateur de la démocratie américaine; et ses leçons, parfois mal comprises ici, ont porté. Mais paral-

lèlement à cette influence de lente maïeutique, d'autres influences se sont exercées par la presse et par le livre. Ce sont elles que je voudrais étudier. Leur importance n'est pas littéraire seulement : elles étaient significatives de réalités agissantes et on s'aperçoit aujourd'hui qu'elles étaient grosses d'avenir. Elles offrent un intérêt qui dépasse leur valeur esthétique. Elles permettent d'estimer les directions et les pesées d'une force psychologique, enfin libérée, et qui se range de notre côté.

Toute une littérature de la guerre est née aux États-Unis, si vaste qu'il semblerait à première vue difficile d'en débrouiller la confusion et d'en dégager les traits dominans. Et cependant, un œil exercé à lire dans la psychologie américaine distingue vite les tendances qui inspirent pareillement cette multitude d'articles et de livres, les curiosités et les sentimens qu'ils satisfont. Et d'abord, quelles que soient les sympathies des écrivains, ils obéissent, presque tous, à certaines habitudes d'esprit qu'ils partagent avec leurs lecteurs. Les uns et les autres sont, en général, surtout épris du détail vivant et pittoresque, du fait concret et caractéristique, des documens émouvans et précis. La contribution américaine à la littérature de guerre a donc été, avant tout, un reportage qui se tient à la surface des choses, n'en donne que la photographie rapide, mais fidèle et vivante : c'est le témoignage d'un objectif exact qui reproduit des images et fournit des documens. Le lecteur américain pressé demande, surtout, des articles de journaux et de revues plutôt que des livres, des faits et des tableaux plutôt que des dissertations et des thèses; il se soucie de voir l'aspect réel des choses plutôt que d'en pénétrer les causes. Presque tous ces livres ne sont, ainsi, que des recueils d'instantanés sans autre lien que celui que fournit le relieur; on y chercherait vainement une préoccupation d'art ou de composition. Leur valeur est cependant réelle, et nous devons à Richard Harding Davis, Frederick Palmer, Owen Johnson, Alexander Powell, Wythe Williams, Arthur Ruhl, Will Irwin, Reid, Walter Hale, Mary Rinehart, Robert Mac Cormick, Irvin Cobb, Joseph Patterson, — et combien d'autres que je ne cite pas! — une matière brute d'observation où puiseront les historiens de l'avenir. Et puis, si rapides que soient les films sensationnels qu'ils établissent, si superficiels que soient les

sentimens et les émotions qu'ils provoquent, leur effet n'a pas été négligeable : ils étaient tout chargés de propagande diffuse. Peu à peu, les réalités de cette guerre ont pénétré les vastes régions obscures du Middle West, la vague conscience américaine qu'une longue hérédité rendait indifférente aux choses européennes. C'est une première couche d'impressions qu'a déposée dans les cerveaux cette équipe de reporters qui s'est abattue sur la riche matière offerte, et l'a débitée en vives images isolées. Au-dessus d'eux, on distingue un autre groupe, localisé dans l'Est, et moins nombreux déjà, de romanciers et de critiques, qui ont apporté une contribution déjà mieux élaborée, l'interprétation émue, dramatique et psychologique des faits : tels Owen Wister, J. J. Chapman, Robert Herrick ; puis encore un autre groupe, plus étroitement localisé encore dans les Universités de l'Est, plus proche de nos habitudes de pensée, théoriciens du droit international et de la politique : James Beck, White, Morton Prince, Charles Eliot, Roland Usher, Mark Baldwin, H. A. Gibbons, Morton Fullerton ; et, plus rares encore, quelques philosophes, — je ne vois guère à citer que John Dewey et Santayana, — et quelques artistes à demi européanisés, dont la plus remarquable est Mme Wharton. Chez eux, plus rapprochés de nous dans l'espace et par la culture, on trouve des préoccupations et des démarches d'esprit qui nous sont familières, la connaissance de l'Europe, le sens du général : leur vision dépasse les événemens bruts, atteint les forces qui les soulèvent, la vie profonde et l'âme des peuples qui luttent pour le principe même de leur existence.

Tels sont, brièvement, les principaux groupes d'écrivains que l'on distingue dans l'immense roduction fournie à la curiosité américaine. Pour le lecteur européen, l'intérêt de ces œuvres est presque en raison inverse de leur nombre respectif et de leur valeur de propagande. Et c'est pourquoi je me contenterai de quelques rapides extraits du premier groupe, celui des reporters dont la personnalité se définit par leur commune fonction de pourvoyeurs d'impressions notées au jour le jour, et dont la valeur littéraire n'est, en général, ni vive ni durable : je m'attarderai davantage au second groupe où un écrivain au moins, Robert Herrick, mérite une analyse détaillée ; et je tenterai enfin de dégager la psychologie, plus déliée, des écrivains de l'Est, si proches de nous par certains traits, si caractéris-

tiques, d'autre part, d'un monde composite où des traditions variées se fondent en originalités subtiles.

I

C'est Richard Harding Davis, mort prématurément, qui mérite d'abord d'attirer l'attention. Romancier verveux, humoriste populaire, qui doit à son sang irlandais le mélange d'enthousiasme et de fantaisie qui le caractérise, ses préjugés anti-britanniques et sa passion pour la France, son humeur vagabonde et son ardeur à nous servir ont, dès la première heure, jeté Davis au plus fort de la mêlée. Aucun danger, aucun déboire, — on a arrêté trois fois comme espion cet ami éprouvé de notre pays, — n'ont pu ralentir son activité ni décourager son zèle pour notre cause. Depuis la Belgique jusqu'à Salonique, il a promené ses regards aigus et moissonné inlassablement. Deux recueils contiennent l'essentiel de sa récolte, liée en gerbes lâches : *With the Allies* et *With the French in France and Salonika*. Le premier ne dépasse pas les deux premiers mois du conflit, l'invasion de la Belgique, la tragédie de Reims.

C'est avec la joie d'un écolier en vacances que Davis partit pour la grande guerre. Elle serait, pensait-il, comme toutes les autres guerres, un magnifique spectacle, un drame palpitant préparé tout exprès pour les correspondans. Le jour on suivrait le combat, et la nuit se passerait à essayer de se tenir éveillé pour écrire une prose immortelle. Et tout d'abord la réalité dépassa son attente. Tous les jours, dans un automobile de luxe, il parcourait les routes ensoleillées de Belgique à 80 kilomètres à l'heure, à la recherche des armées. Le soir, il rentrait à Bruxelles, à travers les parcs merveilleux, pour trouver les immenses baignoires en porcelaine des « palaces, » les abat-jour roses, le champagne glacé. Et pour le dédommager de toutes ces « souffrances, » son journal le couvrait d'or.

Mais tout à coup dans ce paradis d'insouciance, dans Bruxelles en fête, surgissent de sordides réfugiés et passent les premiers souffles d'épouvante. — « On bombarde Louvain, dix maisons y brûlent. » — Quelle absurdité ! Davis rassure ses voisins, et sourit de ces racontars : « Histoires de réfugiés, dit-il. Ils n'en racontent jamais d'autres. On ne bombarde pas

une ville ouverte. Et puis, il n'y a pas d'Allemands à l'Ouest de Liége. » Et pendant qu'il parle encore, déferle soudain la horde affolée, la marée toujours grossissante d'automobiles, de charrettes, de paysans fuyant l'invisible, l'intolérable terreur panique qui les chasse comme des feuilles mortes. — Ah non ! cette guerre ne ressemble pas aux autres guerres ! Et, dans un frémissement, Davis devine la monstrueuse horreur surgie d'Allemagne, la barbarie qu'on croyait morte, et qui se répand comme un cyclone.

Ce fut le 20 août, à onze heures du matin, que Davis vit pour la première fois l'armée allemande :

D'abord un capitaine et deux cyclistes, nonchalans comme des excursionnistes en vacances, puis à deux pas les uhlans, l'infanterie, l'artillerie. Pendant deux heures je les regardai passer, puis, excédé de monotonie, je rentrai. Les heures s'écoulaient et je les entendais toujours : à la fin l'étonnement chassa l'ennui. On se sentait fasciné, rappelé malgré soi dehors, cloué sur place à regarder, les yeux béans. Ce n'était plus des régimens en marche, mais quelque chose d'inhumain, de sinistre, une force de la nature comme une avalanche, un raz de marée, une coulée de lave. Cela n'était pas de la terre, mais mystérieux, spectral. Cela roulait tout le mystère et la menace d'un brouillard surgi de la mer. Les uniformes complétaient l'illusion. Sous eux, les hommes avançaient vêtus d'invisibilité.

Et pendant trois jours et trois nuits le torrent s'écoula :

J'ai suivi pendant six campagnes d'autres armées : jamais je n'en ai vu une aussi parfaitement équipée que celle-là. L'armée allemande entra dans Bruxelles en masse aussi compacte et dense qu'un rapide. Point d'arrêt, point de trous, point de traînards. Pour laisser passer les automobiles gris, les gris motocycles des porteurs de dépêches, un côté de la rue était maintenu libre ; et si nette était la colonne, si rigide la surveillance, que les automobiles passaient à 60 kilomètres à l'heure sans s'écarter jamais de leur course rectiligne pour éviter un homme ou un cheval. Toute la nuit, comme le tumulte d'un fleuve précipité entre les falaises d'un étroit canyon, dans mon sommeil j'entendais le rugissement de cette armée. Et le jour venu, cette chaîne sans fin déroulait toujours ses anneaux d'acier. J'ai vu passer souvent de grandes armées. Elles étaient faites d'hommes : celle-ci était une machine, infinie, inlassable, délicate comme une montre, brutale comme un rouleau concasseur. L'infanterie marchait en chantant : *Deutschland, Deutschland über Alles*, et les bottes ferrées marquaient

la cadence : chaque vers contenait trois pas. Par moment, on entendait 2 000 hommes qui chantaient ainsi à la fois, d'un rythme et d'une cadence uniques. Cela ressemblait à des coups de pilons gigantesques. Lorsque la chanson s'arrêtait, on n'entendait que la résonance des bottes ferrées ; puis de nouveau s'élevait le chant. Et puis c'était les uhlans, les sabots de leurs chevaux magnifiques résonnant sur la route comme des marteaux d'acier concassant les pierres, puis les mortiers géans, gémissans et rauques, les mitrailleuses qui faisaient tinter leurs chaînes, l'artillerie de campagne aux moyeux stridens, aux freins qui renâclaient; et les roues bordées d'acier retentissaient contre les pavés et faisaient rebondir les échos des façades.

Pendant trois jours et trois nuits, cette colonne grise où brillaient des centaines de milliers de baïonnettes et des centaines de milliers de lances, traînant ses wagons gris, ses gris caissons de munitions, ses grises ambulances, ses canons gris, tel un fleuve d'acier, coupa Bruxelles en deux. Depuis trois semaines ces hommes étaient en marche et l'on ne voyait pas un seul traînard, pas une courroie déplacée, pas un fanion en moins. Tout le long de la route et de cette machine mouvante, les voitures postales se détachaient, les vaguemestres ramassaient les cartes postales ou remettaient les lettres sans que ces hommes s'arrêtassent. Et pendant qu'ils marchaient, les cuistots préparaient la soupe, le café, le thé, le long de leurs cuisines roulantes, soignant les feux, distribuant la nourriture fumante. Assis sur les camions, les cordonniers retapaient les souliers et raccommodaient les harnais : les maréchaux ferrans façonnaient sur des enclumes minuscules les fers à cheval. Aucun officier n'hésitait sur son chemin, ni ne le demandait. Chacun suivait la carte attachée à ses côtés où sa route était marquée d'un trait rouge. La nuit, il lisait sa carte à la lueur d'une torche électrique bouclée sur sa poitrine. Pour rendre parfaite la monstrueuse machine et la munir de pontons, de télégraphie sans fil, d'hôpitaux, d'aéroplanes qui la précédaient en lignes rigides, de téléphones de campagne dont elle déroulait interminablement les fils en avançant, toutes les inventions modernes s'étaient prostituées; pour la nourrir, des millions d'hommes avaient quitté leurs foyers, leurs ateliers, leurs bureaux ; pour la guider, pendant des décades toute l'intelligence d'une aristocratie, pour qui sa perfection est une religion et une maladie, s'était spécialisée. Elle est l'organisation la plus parfaite des temps modernes; et sa seule fin est de tuer.

Et bientôt Davis voit la machine à l'œuvre. Arrêté comme espion, relâché enfin et autorisé à quitter le pays, il est expédié

avec d'autres correspondans en Allemagne. A Graesbeck, à 15 kilomètres de Bruxelles il voit les premières maisons en flammes. Jusqu'à Liége, elles ne cessèrent de flamber :

Les processions de paysans qui fuyaient leurs villages incendiés, pour ne trouver que d'autres villages en cendres, se suivaient interminablement. Tout ce beau pays qui va de Bruxelles à Aix-la-Chapelle était un cimetière. Un cyclone suivi de flammes semblait avoir déraciné et ravagé ses maisons, ses jardins, ses vergers. A sept heures du soir, le train arriva à Louvain. Les Allemands brûlaient la ville et, pour nous cacher leur ouvrage, nous tenaient enfermés dans nos wagons. Mais leur infamie était écrite sur le ciel : elle nous fut révélée par les incohérences des soldats ivres de carnage, les figures des femmes et des enfans qu'on emmenait aux camps de concentration, des hommes qu'on entraînait au peloton d'exécution. La nuit était sans vent, et les étincelles montaient en tranquilles colonnes massives et retombaient dans la fournaise. Les flammes éclairaient si bien la gare qu'on lisait les secondes au cadran des montres. — Puis ce fut l'obscurité où l'on distinguait les officiers aux torches électriques bouclées sur leur poitrine. Et dans les ténèbres, les uniformes gris semblaient remplir la gare d'une armée de fantômes. On ne voyait les hommes qu'aux rouges lueurs des pipes ou à l'éclair d'une baïonnette. Sur la place de la gare, les gens de Louvain passaient sans fin, les femmes en tête, les hommes portant des enfans endormis, entre les lignes vagues de cette armée de loups gris. — Un arrêt pour laisser passer une file d'hommes qu'on allait fusiller, arrêtée à son tour pendant qu'un officier montait sur une charrette pour expliquer pourquoi on les fusillait. Les phares d'un automobile éclairaient l'officier qui hurlait. Il semblait un acteur, seul éclairé sur une scène obscure. Et tout semblait, d'ailleurs, une scène de théâtre, irréelle, inhumaine. Cela ne pouvait pas être vrai. Ce n'était qu'un rideau de feu peint, ces étincelles qui crépitaient et montaient vers les calmes étoiles ; ces fusillades qui venaient des noires ruines tiraient sûrement à blanc ; ces boutiquiers et ces paysans tremblans, environnés de baïonnettes, n'allaient pas réellement mourir. Non, tout cela n'était qu'un cauchemar cruel d'incivilisés. Et puis, on se rappelait que le Kaiser allemand nous a dit ce que c'était réellement : Sa Guerre Sainte.

Suivent sans transition de vives images de Paris en temps de guerre, de la bataille de Soissons, du bombardement de Reims. Davis assista à l'agonie de la cathédrale, put prouver à ses concitoyens que cette destruction fut volontaire et inexcu-

sable; et dans ses pages l'horreur matérielle de cet assassinat d'une immortalité demeure inscrite en traits de feu, si le sens profond et l'émotion spirituelle de cette tragédie dépassent les facultés de représentation du bon objectif que Davis braque sur la ville martyre. Parfois cependant un mot rend l'atmosphère : les habitans communiant dans le danger et l'horreur semblent recueillis comme ceux qui se tiennent devant une tombe ouverte. Mais ce n'est qu'à la longue, sous la pression irrésistible des images accumulées, que Davis pénètre parfois au delà de la surface, et semble conscient des profondeurs de l'âme française et du sens de cette tragédie. Entre son premier recueil et le second, le progrès est net. Contre les neutres son indignation grandit :

Lorsqu'un chien enragé parcourt un village, il est du devoir de chacun de saisir de quoi l'abattre, non de s'enfermer chez soi et de conserver vis-à-vis du chien et de ceux qui l'affrontent une attitude de neutre.

En Artois, en Champagne, il voit nos poilus, nos paysans; et leur héroïsme souriant lui révèle la France. Ces poilus, il les retrouve sur le front de Salonique, à Verdun, dans les Vosges; et un peu de leur esprit gouailleur en face de la souffrance et de la mort passe dans ses pages.

Mais cette âme de la race, c'est surtout à Owen Johnson qu'il faut en demander la patiente étude. Comme Davis, il est romancier, plus que lui déjà préoccupé d'analyse psychologique, plus soucieux de style et de nuances, passionné plus encore pour cette France dont il scrute depuis longtemps les traits avec amour et dont il étudie maintenant avec une tendresse nouvelle l'âme profonde révélée par la crise suprême. Elle lui apparaît héroïque et familière, fraternelle et démocratique, humaine infiniment par les sympathies, les charités qui sont celles d'une grande famille réunie par un deuil et des épreuves communes. L'approche de la terre de France le trouble profondément :

Nous attendions dans l'humide brise errante cette terre de douleurs dissimulée encore par le noir rideau de la nuit. Nous nous demandions quelle réalité cruelle l'écartement de ce rideau nous révélerait. Car cette France, dans le souvenir, m'apparaissait comme

la plus belle et la plus heureuse des terres. Je me rappelais sa beauté disciplinée, ses vives couleurs, ses fenêtres fleuries, ses chiens amicalement assis près des charretiers en blouse bleue, ou trottinant pleins de zèle entre les roues. Je me rappelais ses champs bigarrés, ses longues files de peupliers défilant le long des routes blanches, ses canaux paisibles sous leurs paisibles ombrages, ses paysans au grand cœur, pleins de rires et de chants, ni malheureux ni opprimés, libres et riches. Et je connaissais cette terre aussi comme un foyer d'idées généreuses et glorieuses.

Une inquiétude l'opprime : ce pays de joie pourrait-il maintenir contre de surhumaines épreuves l'héroïsme du début, et, après l'exaltation des premiers jours, supporter la morne routine des souffrances interminablement renouvelées? La première vue des figures aperçues dans les gares encombrées de blessés, de mourans, de femmes, d'enfans réunis pour l'adieu suprême aux soldats partant pour le front, le rassure; et chaque jour, chaque expérience nouvelle fortifient cette assurance. Tout de suite il voit l'universelle acceptation du sacrifice; de contrainte militariste point de trace; il comprend l'incomparable fraternité de cette armée française où l'officier coudoie le soldat et le traite en camarade, où les femmes donnent sans murmurer leur force, leur cœur et la chair de leur chair. Il cite une lettre admirable de mère, qui réclame pour ses fils un poste de danger utile :

Je n'ai consenti à les laisser retirer du front pour le travail des munitions que parce que vous m'avez dit que leur présence serait plus utile dans la fabrique que dans les tranchées, et le danger non moindre. Le premier accident qui arriva à la fabrique m'a décidé à céder; ne changez en rien le travail de mes fils. Lorsque la guerre a été déclarée, j'ai prévu tous les deuils qui nous accableraient, et je me suis promis que je donnerais à mes enfans l'exemple du courage. Mes filles ne me verront pas accablée par le malheur; mes fils savent avec quelle fierté je les ai vus et désire les voir affronter les pires dangers. La tristesse nous a déjà visités sous sa forme la plus cruelle. Ne demandons pas pitié. Allons sans défaillance jusqu'au bout de notre calvaire.

Et Johnson ajoute :

Je ne donne pas la signature, car en toute justice il faudrait signer : N'importe quelle mère française!

Et ce courage des femmes, il le touche du doigt, lorsqu'on l'emmène à Reims, à travers les rians vignobles, cultivés comme en temps de paix :

« Comment ! elles osent travailler ici sous le bombardement? demandai-je. — Oui, répondit le capitaine X... Lorsque le bombardement commence, elles se couchent à plat ventre. Lorsqu'il est fini, elles se relèvent et continuent leur travail. On se fait à tout. Et puis les batteries ont leurs habitudes, comme les gens. Elles tirent, à certaines heures, un nombre déterminé de coups. Ces femmes finissent par les connaître : elles y adaptent leur existence. Le courage ne manque pas. De temps en temps, il y en a une qui y passe.

Autour de la cathédrale que les bombes intermittentes s'amusent diaboliquement à émietter, sans rime ni raison, la vie continue aussi sous l'ombre de la mort qui vole :

Une vieille femme vendait des cartes postales dans une boutique épargnée par miracle. Je regardai avec étonnement l'écroulement des murs massifs, les torrens de pierres éboulées, et lui dis : « Comment ! vous n'avez pas peur de rester là ? — Peur ? A quoi bon ? monsieur. On ne meurt qu'une fois. »

Plus loin, dans les tranchées, vers Bétheny, la même simplicité d'héroïsme l'accueille ; à deux pas de l'enfer des premières lignes, il voit l'annonce : « Casino de Bétheny, programme pour samedi ; » dans une église écroulée où, selon les hasards du bombardement, on déplace l'autel, il assiste à une messe, trouve partout la même fraternité confiante entre officiers et soldats, — les « Bonjour, mes enfans ! — Bonjour, mon commandant ! » joyeusement lancés sur leur passage, et partout respire l'air du front comme un élixir exaltant.

Mais là il apprend aussi quelles images se dissimulent derrière la souriante courtoisie du lieutenant X..., qui le conduit :

Toute sa famille restée en pays envahi, rangée contre un mur et fusillée, parce que le cadet, âgé de sept ans, avait caché l'épée de son père ; la sœur, nouvellement mariée et enceinte, violée par les Allemands et devenue folle. Et je compris ce qui, sous le masque de courtoisie, m'avait intrigué : la fiévreuse attente du regard qui guettait le jour où les comptes seraient réglés.

A mesure qu'il avance dans son récit, Johnson rencontre partout des histoires semblables, innombrables, prouvées, certaines, trop horribles pour être racontées, et son témoignage rejoint celui de Davis, de Gleason, de tous ceux qui ont vu ce que c'est que la guerre allemande. Témoignages longtemps sans efficacité, hélas ! sur l'opinion de trop de leurs concitoyens du Middle West, qu'ils n'atteignent pas, ou qui refusent d'y croire.

Et puis, c'est la vision tragique d'Arras, semblable à quelque ville maudite de Poe, désolée de cyclones d'acier et de flammes, où les portes et les volets des maisons éventrées, claquant au vent sauvage, ébranlent de frissons de terreur mystérieuse les cœurs défaillans :

Chacune de ces maisons dévastées semblait hantée par quelque crime indicible devant l'horreur duquel les criminels avaient fui, ivres d'une terreur surnaturelle.

Terrés comme des rats dans leurs trous, douze cents habitans continuaient cependant à vivre dans leurs caves, sous les ruines; avec stupeur Johnson constate qu'ils bravent l'épouvante de ces rues hantées, que les enfans jouent sous les bombes; et il comprend l'attachement invincible et héroïque des Français pour leur foyer.

Au spectacle sinistre d'Arras succède la vision, plus infernale encore, des tranchées de première ligne, à Blanzy, à Notre-Dame-de-Lorette, à Neuville-Saint-Vaast, à Ablain-Saint-Nazaire, où Johnson passe dans la puanteur des cadavres décomposés, sous la morsure des innombrables mouches, gorgées d'immondices innommables, jusqu'à la mer de boue jaune où fut la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette :

Il semblait que la terre convulsée se fût ouverte pour engloutir la chapelle et se fût refermée sur elle en bouillantes vagues. Ce fut le spectacle le plus hideux que j'eusse encore vu. Ce n'était plus la terre, mais quelque chose d'inconnu et de monstrueux, — une terre devenue folle et transformée en mer, — une mer de pierres et de boue, une mer jaune et mauvaise en ébullition, soulevée de vagues tournoyantes, souillées hideusement.

Et partout la puanteur cruelle, et les paresseuses mouches bourdonnantes et collantes : et partout des bras, des jambes, des crânes découverts par les obus : il frôle en passant un genou cireux, lisse et jaune comme un abricot, qui dépasse le bord

de la tranchée. Et sur cette vallée de la mort et du Jugement dernier sourit la chaude lumière silencieuse.

Les expériences de Johnson se terminent sur cette vision d'intolérable horreur que supportent indéfiniment, sans défaillance, nos poilus. Un entretien avec le général Joffre achève de lui faire comprendre la source de ce tranquille héroïsme. Chaque soldat est un individu, non comme chez les Allemands une machine, et la discipline qui les lie est faite d'intelligente fraternité et de libre acceptation ; elle n'est pas la discipline de la peur : ils sont une grande famille démocratique, unie par des confiances réciproques, et qui veut être libre. Ils savent que la paix sans décision serait un crime envers leur postérité. Une telle paix serait la préparation d'autres guerres, une capitulation aux forces d'esclavage, le renoncement à toute liberté humaine. Tous, et les femmes de France, sublimes, se sont sacrifiés sans une plainte à l'idéal de leur race et de leur intelligence réfléchie. Mais il ne faut pas que leur sacrifice ait été fait en vain. Et devant la splendeur de cette foi démocratique, Johnson rougit du pacifisme de tels de ses concitoyens ignorans de l'âme qui s'est révélée à lui, et qui ne comprennent pas que c'est pour eux que meurent ces héros.

Et dans un dernier chapitre : *La vérité sur la France*, il essaie de montrer que le miracle français n'est que l'affleurement de la France vraie, profonde, éternelle, celle de Jeanne d'Arc et de Valmy, dissimulée aux superficiels regards étrangers par l'écume de corruption qui flotte à la surface. Il dit cette France indomptable, patiente, paysanne, terre de labeur obstiné, d'économie et de générosité, d'intelligence et de beauté, nourricière de tous les dévouemens, de tous les idéalismes, de toutes les constances généreuses; et elle lui paraît la plus haute conscience éclairée de l'humanité. La leçon de cette guerre est pour lui la révélation de cette union morale française, de la vitalité française, de l'âme française, « la plus fine, la plus profonde, la plus noble, la plus humaine » que le jugement dernier des peuples ait découverte.

II

Avec Owen Wister, J. J. Chapman et Robert Herrick l'horizon s'élargit. Derrière l'immense tragédie étalée sous leurs

regards ils cherchent les forces qui la créent, le sens profond qu'elle dissimule. La philosophie de cette guerre fut révélée à Wister, grand admirateur de l'Allemagne visible, dans l'éclair qui lui montra son âme hideuse recouverte par le masque de sa « Gemütlichkeit, » de sa fausse bonhomie, le mirage de son passé d'honnête labeur et de sentimentalisme bonasse. Son remarquable opuscule *The Pentecost of Calamity* s'ouvre par la description saisissante de l'ordre allemand dans les villes fleuries, de la profonde paix de cette terre organisée pour la production et le bonheur matériel. Cette Allemagne lui paraît la réussite humaine la plus parfaite que le monde ait vue; si bien qu'il déclare que s'il avait pu élire le pays où il aurait aimé naître et vivre, ce n'est ni l'Angleterre ni la France, ni même son propre pays qu'il aurait choisi, mais l'Allemagne. Mais brusquement la tare secrète du corps florissant se révèle : il est atteint de démence, de mégalomanie sauvage : et de cette hallucination collective il donne une analyse profonde. Le livre a été traduit : je me contente donc d'en signaler en passant l'importance.

Les conclusions de Wister sont celles que nous retrouvons sous la plume de J. J. Chapman. Celui-ci, dans son *Deutschland über Alles*, réunit les paroles de cet évangile nouveau de carnage et de terrorisme, de sanglante mégalomanie et de vanité délirante. Ce mince volume est le résumé le plus complet que je connaisse de cette doctrine, mais par sa densité même se prête mal à l'analyse.

Avec Herrick le débat s'élève encore. Ce n'est plus dans la seule folie allemande qu'il voit les causes profondes de cette guerre. Son regard d'historien, de critique largement renseigné sur les civilisations et les idées, pénètre au delà du moment et des événemens présens, jusqu'aux forces idéales permanentes qui mènent les races et font l'histoire. Pour lui le conflit dépasse les ambitions politiques, les luttes économiques, les oppositions d'intérêts matériels, d'idées impérialistes et démocratiques; en dernière analyse, c'est d'abord le heurt de deux conceptions inconciliables de la vie, la latine et la germanique. Dès les premières lignes de son beau livre, *The World Decision*, il pose nettement la question : c'est de l'Italie qu'il s'agit, car c'est elle qu'il a voulu d'abord étudier dans ces critiques journées de mai où elle s'est décidée :

L'Italie répétait à sa manière, à la moderne, l'antique défi jeté par ses ancêtres romains à la menace teutonne : *Fuori i barbari!* — à la frontière les barbares! — qui dormait depuis deux mille ans dans le sang de l'Italie pour jaillir à nouveau, brûlant de haine sous le fouet de la Belgique outragée, de la France envahie, de la *Lusitania* assassinée. Moins conscient que cet antagonisme personnel, mais non moins puissant comme force d'impulsion, se révélait l'antagonisme spirituel entre le Latin et le Germain, entre les deux visions du monde qu'imaginent le Germain et le Latin, et qu'ils tendent à perpétuer.

Que, dans une très large mesure et un sens très réel, cette convulsion du monde en guerre soit la lutte suprême entre ces deux traditions opposées de la civilisation, — une décision à intervenir entre deux formes de vie aux prises, — cela m'apparaît d'une évidence à dispenser de toute discussion.

Et c'est ainsi que l'Italie *doit* s'allier avec ceux qui soutiennent au prix de leur vie l'héritage de Rome contre les prétentions de la force, — la loi, la justice, la miséricorde contre le poids mort de la force physique et matérielle.

Comment ce devoir apparaît, se précise, grandit irrésistiblement jusqu'à entraîner comme un torrent l'Italie au gouffre de la guerre et de sa destinée, Herrick le dit avec une finesse de psychologue rompu aux plus subtiles analyses morales, un art consommé de romancier habile à graduer de page en page l'intérêt haletant du récit. Rien de plus passionnant que les cinq actes tragiques de cette première partie de son livre, *l'Italie :* L'Italie hésite, — Le Politicien parle, — Le Poète parle, — La Piazza parle, — L'Italie se décide, qui déroulent les phases du grand drame où se débat la conscience italienne aux prises avec sa destinée. Plus encore que son amour pour l'Italie, que sa grande culture, que ses dons de romancier et d'analyste, son profond sens démocratique d'Américain, sa divination des instincts populaires guident ici Herrick à travers le dédale de ces troubles journées hésitantes de mai 1915. Toute cette première partie est une merveille de pénétration ,de subtile sympathie et d'exacte analyse. Pour l'observateur superficiel, c'est l'échec de sordides marchandages et la poussée de la racaille qui entraînèrent l'Italie à la guerre : telle est l'explication des diplomates et du Chancelier allemand. Herrick ne peut accepter une interprétation à ce point basse et vulgaire, lui qui assista heure par heure au rapide développement du drame qui aboutit le 23 mai

à la déclaration de guerre, et sentit battre le cœur de l'Italie. Avec profondeur, il montre l'incapacité foncière des diplomates et des politiciens professionnels à comprendre cette âme des peuples qui parfois, comme alors, surgit dans sa force inexorable et simple, irrésistible. Les diplomates sont recrutés dans les hautes classes dont les dons sont d'ordre « mondain » et dont les sympathies reflètent les sentimens et les préjugés d'un élément très restreint de l'État : ils ont trop exclusivement affaire à des êtres de convention, aux mondains sophistiqués : le politicien comme le diplomate ne va jamais au-dessous de la surface; il ne possède pas cet instinct de la race qui lui permettrait de comprendre le groupe humain dont il fait partie; il a trop exclusivement affaire aux gens dont le *credo* est de réussir, à la classe commerciale, à la classe exploitante :

Ce que dans le monde entier Giolitti et les hommes de sa trempe ne peuvent arriver à comprendre, c'est que le peuple n'est jamais aussi rusé, retors et vulgaire que ses politiciens. Le peuple reste capable d'émotions honnêtes, de désirs héroïques, d'immenses sacrifices : il aime, il hait, il abhorre d'un cœur simple. Comme le romancier populaire, le politicien fait l'erreur mortelle de sous-évaluer son public.

Cette erreur fut celle de Bülow et de Bethmann-Hollweg comme de Giolitti. Ils ne voyaient que l'intérêt matériel de l'Italie : il était insensé pour l'Italie de se jeter tête baissée dans la guerre contre les alliés puissans qui, à cette heure même, triomphaient à l'Est ou à l'Ouest : ils étaient infectés de la pernicieuse croyance allemande que le bien suprême de l'État dépend en premier lieu de la faculté que ses citoyens ont de produire de la richesse et d'exploiter ceux qui leur sont inférieurs dans la science du massacre, que tout le bonheur des individus, comme de l'État, consiste uniquement, ou même à un haut degré, dans la prospérité.

Mais l'Italien plonge ses racines profondément dans un autre humus de choses très anciennes, de traditions nourricières d'autres rêves, inspiratrices de risques spirituels plus délicats que ceux de l'intérêt; et dans le silence auguste du forum, Herrick entrevoit l'idéal latin, né du maigre sol doré, vide de houille, de fer, net d'usines, mais riche de prestiges immatériels :

Il y a dans la vie humaine des qualités plus précieuses que la

prospérité, — la beauté, le sentiment, le goût des traditions, tout ce qui donne aux jours vécus leur sens et leur couleur. Tels sont les trésors de la civilisation latine au nom desquels combattent aujourd'hui les nations alliées de l'Europe. Et c'est parce que l'âme latine place au-dessus de la réussite économique une interprétation de la vie plus large et plus belle, que toute la civilisation est suspendue à la grande décision qui sortira de cette guerre.

Et c'est parce que Giolitti, le germanophile, est traître aux traditions de sa race et de cette âme, et, patriote borné, leur préfère l'intérêt immédiat de son pays, que le peuple italien le rejette; et c'est parce que d'Annunzio est la voix de cette âme et du sang italien que ce peuple l'accueille avec des transports :

Il parlait de la plus grande Italie, *la grande*, *la pura Italia*, *senza onta*, libre de toute souillure; et tous savaient qu'il n'entendait point un agrandissement de limites. Avec noblesse, il rappela à ses concitoyens l'idéal supérieur de leur passé; grâce à lui, ils se sentirent, non pas des trafiquans hypnotisés par leurs dangers ou leurs profits, mais des Latins, des gardiens de la civilisation.

Le poète leur révèle que les alliés « se battent non pour un gain de territoire, un accroissement de gloire, ni même l'égoïste conservation de son être, mais bien plutôt, et plus profondément, pour l'existence d'une certaine humanité. » Et devant la révélation brûlante de la destinée italienne éternelle, l'immense acclamation surgit de la Piazza, héritière du forum antique, balayant tout, passe les monts, et Bethmann-Hollweg ricane : « La voix de la Piazza l'a emporté : »

On comprend bien le dédain du Chancelier pour toute expression irrégulière de l'opinion nationale, et son dégoût de voir un public inorganisé oser en pleine rue manifester des volontés et des sentimens autres que ceux que lui suggérait un gouvernement fort...

Les forces de la Piazza n'ont aucune place dans l'organisation serrée de l'Allemagne, ni aucune expression politique possible.

Mais pour Herrick, c'est la gloire du tempérament latin de refuser la discipline imposée, à la manière teutonne, de rester sourd aux sophismes des dirigeans et des intellectuels, et de pouvoir naïvement éprouver des passions politiques désintéressées, jaillies spontanément du fond de la conscience populaire, des instincts aveugles de l'âme même de la race :

Cette âme d'un peuple toujours plus grande que l'âme individuelle et, par le fait même qu'elle sort de l'humble peuple, condamnée à souffrir pour la foi qu'elle atteste, parle avec une autre autorité que les intellectuels et autres membres bien abrités de la communauté.

La longue agonie d'indécision politicienne est finie : le poète, le peuple, la tradition latine, l'éternel idéal humain l'ont emporté sur les conseils de la prudence et les suggestions des politiciens et des diplomates. La grande, la pure Italie, radieuse de son âme retrouvée, part à l'appel de sa destinée pour cette lutte à mort entre deux principes de vie qui s'excluent. « Qui n'est pas avec moi est contre moi. Dans les grandes questions de la vie il ne saurait y avoir de neutralité, » et l'Italie a rejeté pour toujours ses neutralistes.

C'est, plus encore que l'idée de cette lutte entre les Germains et les Latins, le puissant intérêt dramatique de cette première partie qui lui donne sa forte unité. Dans la seconde, consacrée à la France, la même idée est reprise, est élargie, et c'est son développement qui, comme un *leit-motiv*, relie les vives images de Paris, de Reims, de Champagne, des champs de bataille. Herrick décrit les blessures inoubliables que porte la figure de la France, et qui montrent le mépris allemand pour les antiques piétés et les traditions de la race des hommes :

Et c'est parce que ni la beauté, ni l'humanité, ni l'antique tradition, ni la commune pitié ne peuvent émouvoir le Teuton qu'il faut que cette guerre soit menée jusqu'au bout. Il n'y a pas de place à la fois sur cette terre pour l'idéal germanique et l'idéal latin : l'un des deux doit périr.

Ce que c'est que cet idéal germanique, Herrick le montre dans sa puissante étude du « barbare. » La France lui révèle le sens profond de ce mot que son peuple, comme ses philosophes, applique pareillement à l'Allemand ; car mieux encore que l'Italie, la France, héritière de la tradition grecque et de la latine, la plus anciennement et la plus finement civilisée des nations européennes, non seulement par instinct, mais par lucide analyse consciente, a démêlé toute l'abjection de cette conception barbare de la vie, dont sa délicatesse native la sépare plus efficacement que mille années dans le temps ou mille

lieues dans l'espace. Elle sent que les barbares, au sens où les Grecs employaient le mot,

n'étaient pas nécessairement des hommes ou un peuple dépourvus de civilisation, mais du sens spirituel des valeurs. Ils n'avaient ni goût, ni talent pour ces aménités de la vie quotidienne qui s'expriment superficiellement dans les manières ; et plus profondément par les réactions de la sensibilité. Ils n'en avaient pas davantage pour ces aménités de l'âme connues sous le nom d'honneur, de justice, de miséricorde. Les barbares méprisaient comme faibles et dégénérés ceux qui se laissaient mener dans leur conduite par des considérations non utilitaires... Le barbare ne meurt jamais complètement. Dans toute race, toute nation, on trouve des exemplaires affinés de l'instinct barbare, de la philosophie barbare de la vie. Je connais personnellement un grand nombre de barbares, — la société américaine en pullule, — et la connaissance que j'ai d'eux, de leur force et de leurs limitations, me permet de comprendre les Allemands modernes tels que cette guerre les révèle, — des gens et un peuple qui ne reconnaissent pas l'idéal de goût, d'honneur, d'humanité, les valeurs que les non-barbares résument dans l'expression « dignité morale. »

Et ce n'est pas l'idéal militariste de l'Allemand, sa civilisation mécaniste, pas même sa brutalité et sa vulgarité, pas même la férocité de ses méthodes de guerre : c'est l'érection méthodique de la théorie barbare en principe de civilisation qui révolte le Latin, la barbarie raisonnée, intellectuelle, qui élève les instincts et les impulsions du barbare à la hauteur d'une philosophie de la vie avec les sanctions de la religion. « Et c'est là la menace de l'Allemand : non pas sa force ou sa brutalité, mais le risque qu'il ne réussisse à imposer au monde sa croyance atroce, le risque de l'énorme crédit que la victoire donnerait à sa détestable doctrine, au principe du mal dans le monde. » Déjà ce principe que « la science crée la puissance ; la puissance, la loi ; la loi, l'humanité ; que la force prime le droit, et que le succès seul importe » a infecté toutes les nations, sans en excepter l'Amérique. L'Allemagne ne fait qu'incarner avec bestialité et adopter avec cynisme la croyance meurtrière qui aujourd'hui sape l'humanité. Le conflit est ouvert non seulement entre le Latin et le Germain, mais entre le civilisé et le barbare : et ce n'est pas l'idéal d'un peuple ou d'une race, mais tout l'héritage de l'homme qui est l'enjeu de la partie : la France combat la barbarie autant que le barbare. Le clair

génie français l'a senti et par la bouche de ses philosophes l'a proclamé.

De plus sa lucide vision a compris du coup la « leçon de l'Allemagne, » — que la force scientifiquement organisée peut seule vaincre la force. Et c'est pourquoi la France, plus vite que ses Alliés, s'est adaptée aux conditions de la lutte. Elle a vu que, pour dominer la machine allemande il fallait créer une machine aussi puissante, aussi « efficace, » avec ce « plus » de valeur morale et d'enthousiasme qui devait donner la victoire. Cette valeur morale refusée à la machine, la France la sentait en elle, et sa confiance dans la victoire définitive est justifiée. — Mais saura-t-elle apprendre toute la leçon de l'Allemagne :

l'habitude de la préparation, de la discipline, de l'organisation, de l'économie? Les Français sauront-ils s'approprier le sens intime de cette leçon, l'incorporer à leur caractère, le transmettre à leurs enfans? C'est la grande question qui nous importe à nous autant qu'à eux, au monde entier. Le monde saura-t-il concilier l'organisation matérielle de l'Allemagne et des temps modernes et la tradition latine humaine? L'organisation sociale, industrielle, systématique, et non pas intermittente et vague, la prudence, l'économie, l'obéissance et la subordination de l'individu à l'État, la discipline, — en un mot, la société efficiente; c'est une grande leçon.

Si le monde peut apprendre la leçon que l'Allemagne nous fait entrer dans la tête à coups de massacres, de ruines et de souffrances, s'il peut se discipliner sans se « teutoniser, » le sacrifice ne sera pas trop grand. Si les peuples non germaniques ne réussissent pas à s'assimiler la leçon assez efficacement, alors c'est que le Teuton est destiné à dominer le monde. La supériorité dont il se vante deviendra, un fait, le décret de la destinée.

C'est la grave décision qui s'élabore en ce moment en Europe, dans le sang et les larmes, à savoir : quelle est l'importance relative pour l'humanité de la discipline ou de la liberté? L'idéal est de les avoir l'une et l'autre, dans la mesure où l'une est compatible avec l'autre. En Amérique, on voit les maux de l'individualisme dégénérant en licence. En Allemagne, on voit le résultat monstrueux du culte idolâtre d'un autre idéal : la Société, machine sans âme. Entre les deux est la voie du progrès à venir, dans laquelle, d'un instinct sûr, s'engage le Latin.

Dans les deux derniers chapitres de cette partie : — *La foi de la France*, — *La France nouvelle*, Herrick montre que de tous

les belligérans, c'est la France qui le plus nettement aperçoit cette route, et comprend le plus clairement ce que cette guerre signifie, et toutes les vastes conséquences de cette décision suprême, non seulement pour elle, mais pour tous. Elle se bat, non pas pour des territoires, mais des principes. « On peut déclarer que l'Allemagne ne peut être battue. Les Français savent dans leur âme qu'elle peut l'être, qu'elle l'est déjà. Dans cette décision de l'histoire du monde, la plus grave de toutes, » la France révélant son âme éclaire les voies futures : « elle a subi l'épreuve de la flamme : elle n'est pas finie, comme le croient si pitoyablement mes amis germano-américains : » elle ressuscite, plus forte que jamais, et par elle « c'est l'esprit latin qui, de nouveau, triomphe, — la tradition la plus saine, la plus douce, la plus noble qui ait jamais été enseignée au monde pour y accomplir le mystère de la destinée. »

Pareille compréhension des profondeurs de l'âme française et de la tradition latine n'étonne pas chez un Ferrero qui charrie ces traditions dans son sang. Mais que cet Américain de pure descendance anglo-saxonne se félicite de la « reprise par les races latines de la direction de la civilisation, » voilà qui surprendrait, si on ne se rappelait les origines de cette Amérique dans notre XVIIIe siècle, et qu'à cette terre toutes les races aboutissent comme à un réservoir commun d'avenir et y déposent des parcelles de leur idéal. « Nous sommes moins Anglais que Français par notre esprit, notre idéal de culture et de vie, » dit Herrick; et la thèse peut se soutenir. Et puis les angoisses patriotiques de la dernière partie : — « L'Amérique : Qu'est-ce que cela signifie pour nous? » — éclairent le problème. L'Amérique est au partage des chemins; et il ne semble pas que ses guides voient bien clair. Toutes ces phrases du Président sur la neutralité, sa complaisante constatation que « deux mille lieues de mer froide sont non conductrices du fluide de la guerre, » humilient d'autant plus profondément Herrick qu'il voit chaque jour plus nettement que le Président a « exactement interprété la volonté nationale. Plus on va vers l'Ouest, plus le cœur de l'Amérique devient froid, plus la vision de l'Amérique devient obtuse. » Elle se désintéresse de la guerre : elle n'en voit pas la menace personnelle :

Le péril allemand ne réside pas dans une invasion allemande,

dans ses gros canons, sa grande flotte, ni la machine à la prussienne. Il est plus profond : il réside dans l'Allemagne elle-même, dans l'image qu'elle se fait du monde. Si l'Allemagne remportait même une victoire partielle par l'application de cette doctrine monstrueuse du matérialisme, c'est elle qui deviendrait inévitablement la loi du monde, — la loi du barbare. C'est l'Allemagne qui imposerait sa morale au monde! Et de toutes les nations du monde, c'est l'orgueilleuse Amérique qui serait la première à accepter cette nouvelle interprétation des commandemens. Car nous ne savons pas résister à la fascination du succès. Le péril allemand... est déjà dans notre sein, insidieusement à l'œuvre dans notre cœur... Voulons-nous, Américains, voir notre monde germanisé? Non pas dans son art, sa langue, ses coutumes, Dieu nous en préserve! bien que cela puisse arriver. Mais germanisé dans son âme? Voulons-nous que ce soit l'idée allemande ou l'idée latine qui prenne le dessus? Et sommes-nous assez attachés à notre idéal pour résister à la « pénétration pacifique » de l'Allemagne dans la forteresse de notre esprit et de notre cœur? C'est pour nous une question angoissante. Les poilus souillés dans les tranchées de première ligne, ah! sachons le comprendre, se battent aussi pour nous! Ils comprennent, eux, que l'idéal allemand s'achète au prix de l'humanité, — et c'est là un prix trop haut... Leur conception de la vie comprend l'esprit chevaleresque, un idéal sentimental, non utilitaire, mais sans lequel la vie de l'homme sur cette terre serait désolée, sans dignité, sans signification. Enlevez à l'homme le rêve lointain d'un meilleur lui-même, et vous faites de lui l'animal de la jungle, d'autant plus méprisable qu'il est plus habile à satisfaire ses appétits. Nous autres Américains, nous avons fait effort pour atteindre les beautés de la chevalerie, de l'art, de la tradition, pour les introduire dans notre vie, souvent sans discernement, sans délicatesse. Nous avons emprunté et acheté ce que nous ne pouvions créer; instinctivement nous rendons hommage à ce qui dépasse la sphère de notre puissance industrielle, avouant ainsi l'insuffisance de notre matérialisme à satisfaire notre âme.

Et c'est pourquoi les crimes allemands, la conception allemande de la vie devraient révolter les Américains autant que les Français, « car ces sentimens ne sont pas des objets de raisonnement, mais d'instinct, des impératifs de l'âme, » et c'est pourquoi tout Américain devrait comprendre que « tout soldat qui meurt dans les tranchées de France, tout mutilé qui traînera dans la vie son corps défiguré, se donnent pour nous, afin que nous vivions dans un monde où les droits individuels et la liberté soient respectés, où la beauté morale et la beauté de l'art

puissent subsister, où la vie signifie quelque chose de plus que les appétits. » Et ce que cette suprême décision révèle à Herrick, c'est donc la niaiserie du pacifisme, de l'internationalisme vague dont se targuent beaucoup de ses concitoyens comme d'une supériorité; peu à peu se dévoilent à ses yeux étonnés la grandeur infinie du patriotisme et sa signification vitale. Tout est à retenir dans son analyse de ce sentiment patriotique inconnu, d'après lui, à l'Américain, et qu'un sec rationalisme méprise. C'est la religieuse ferveur de ce sentiment qui fait que « *Viva l'Italia!* Vive la France! est la prière la plus sincère, la plus pure que l'Italien, le Français puissent prononcer, » car elle est le jaillissement de toutes les forces de son passé, de sa race, et de son être, de tout l'idéal hérité qui le fait vivre, la suprême émotion de la vie de l'individu : « Là où cette émotion est instinctive, intense, c'est que le peuple a reçu en héritage une tradition précieuse qui brûle encore dans son sang. Et mieux vaut toute perte que cette malédiction : l'absence de toute foi suprême, de tout consentement au sacrifice, — que cet égoïsme sans nom dans lequel notre jeunesse américaine est élevée. »

Avec angoisse, Herrick constate cette lacune et se plaint qu'elle fasse de sa race une foule, non une nation : tout enfant d'Europe sait ce qu'ignore le jeune Américain « égoïste né qui ne sait jamais s'oublier lui-même, subordonner ses ambitions personnelles à un devoir transcendant, » — qu'il est redevable d'une grande dette, qui est de servir son pays, ce grand tout qui lui a donné le meilleur de lui-même :

Ayant fait le sacrifice de leur vie pour la cause du patriotisme et de l'idéal national, les Français avaient trouvé leur véritable vie, plus vaste, plus belle, plus forte. Leurs tombes parsèment toutes les campagnes de l'Est de la France. Ils ont payé leur dette, rempli leur rôle, grand ou petit, ignorés ou glorifiés par les hommes. Ils ont donné leur sang pour la terre de leurs aïeux.

Ils ont donné à cette terre beaucoup plus que leur sang. Ils ont laissé en mourant à ceux qui survivent, à ceux qui sont encore à naître, un admirable héritage d'honneur et de noble responsabilité. En arrosant cette terre de leur sang, ils l'ont rendue infiniment plus précieuse à tous les êtres qui la foulent. Ils ont aidé à donner à la vie son sens, pour ceux qui restent et qui les pleurent. Ils n'ont pas laissé derrière eux la joie, mais la foi. Quelque chose de la gloire créée par

ces morts et ces blessés rayonne même jusqu'à nous dans notre lointain pays paisible...

Et donc cette guerre que les pacifistes américains appellent une boucherie confuse et vaine est pour Herrick une guerre nécessaire, une guerre sainte, et nul peuple et nul homme n'a le droit de s'en désintéresser, car elle est la plus grande des décisions de l'âme et de l'histoire. Elle seule peut donner « la paix vraie qui ne s'établit pas par l'abandon ou le compromis, — ni pour les individus, ni pour les nations. »

Tel est le sens de ce livre et la justification de son titre. Cette décision est la décision suprême, non pour telle race ou telle nation, mais pour toute âme. En face d'elle aucune ne peut rester « neutre. » Entre le bien et le mal aucune neutralité n'est possible.

Seul un Américain pouvait écrire ce livre. Seule l'Amérique pouvait fournir l'arrière-fonds, la secrète inspiration qui lui donnent son émouvante originalité. Un romancier d'un autre pays aurait pu, sans doute, en ordonner la progression dramatique aussi subtilement, y verser des qualités de vie, de pénétration, d'émotion intellectuelle aussi vives, un autre penseur abonder en analyses aussi fortes. Mais dans le complexe tissu de ce talent où s'entre-croisent tant d'influences et de traditions, — puritaines, païennes, anglo-saxonnes, latines, — dans cette œuvre où la ferveur morale et le détachement de l'artiste, les préoccupations et les intuitions du démocrate, les dédains du philosophe aristocratique, se fondent en subtil mélange, l'apport du patriote angoissé est, pour nous, le plus riche en intelligence et en émotion. — C'est la grande ombre de la destinée américaine incertaine projetée sur toute l'œuvre qui la baigne d'inquiétude tragique et lui donne son sens profond : c'est le problème toujours présent de cet avenir qui stimule le cerveau et le cœur de Herrick. Car, tel Hercule au partage des chemins, la jeune Amérique dressée dans sa force immense et confuse, grand corps indéterminé encore, est au seuil de sa destinée indécise, et tout l'avenir de son âme sortira de son choix. En elle tous les héritages de l'ancien monde et des richesses nouvelles sont réunis; et devant elle tous les problèmes, les anciens et les nouveaux, se posent. Son sort est celui de l'humanité entière et sa décision est la plus significative de toutes. — C'est l'honneur

de Herrick d'avoir vu avec cette lucidité les données du grand problème, et d'avoir été dans cette crise la conscience supérieure de son peuple. Son livre est ainsi une des contributions les plus hautes de l'Amérique à la littérature durable de cette guerre. Par la variété des idées, des préoccupations et des inquiétudes dont elle est chargée, elle est peut-être la plus caractéristique de toutes et, dans sa complexe originalité, la plus américaine (1).

III

Il ne faut pas demander aux théoriciens du droit international et de la politique, aux historiens et aux philosophes américains, les vives qualités littéraires, ni espérer trouver dans leurs œuvres l'intérêt dramatique du livre de Herrick. Toute analyse détaillée du réquisitoire de Beck : *The Evidence in the Case :* des lucides essais du Président Eliot : *The Road toward Peace :* des écrits de Mark Baldwin, de Morton Prince, de White, même des suggestives dissertations de H. A. Gibbons, de R. Usher et de Morton Fullerton, serait déplacée dans un exposé de la contribution proprement littéraire des États-Unis au grand débat. Certes Usher, Gibbons, et surtout Morton Fullerton, sont des écrivains de valeur; mais ce sont avant tout des spécialistes, et le détail de leur pensée déborderait non seulement les cadres, mais l'esprit de cette étude. Et puis, par le caractère abstrait et général de leurs préoccupations, ces juristes, ces professeurs, ces historiens de l'Est sont moins citoyens de leur pays que du monde : plusieurs d'entre eux sont profondément européanisés ou même établis parmi nous; et c'est la pensée européenne ou cosmopolite qu'ils expriment plutôt que la pensée spécifiquement américaine. De même, malgré l'éclat et la force des explosions périodiques de Roosevelt, malgré la vigueur et la haute tenue littéraire des articles de Simonds, l'intensité presque fanatique d'émotion qui brûle dans les beaux articles de Arthur Gleason, l'ironique finesse de ceux de Walter Lippmann, les pénétrantes analyses des purs intellectuels de la *New Republic*, férus d'Américanisme intégral, dédaigneux des idéalismes nationaux des vieilles races, malgré toute la valeur documentaire et parfois artistique de ces écrits

(1) Une traduction française de ce livre va paraître à la librairie Didier.

divers, d'ailleurs en général disséminés à travers des journaux et des *magazines*, leur analyse entraînerait trop loin, et n'apporterait que peu à la définition de l'esprit proprement américain. C'est notre point de vue qu'ils soutiennent presque tous; et, si touchés que nous soyons de l'unanimité de leur effort en notre faveur, leurs thèses nous sont familières, et il suffit de saluer avec reconnaissance en passant leur fervent apport à notre cause.

Mais si dans cette armée de tirailleurs il fallait faire une place à l'un plutôt qu'à l'autre, c'est à coup sûr à Frank Simonds qu'on l'accorderait. Ce rédacteur en chef de *la Tribune* est le plus intelligent, le plus lucide, le plus brillant des journalistes américains, le plus ardemment attaché à notre cause. Son influence a été immense. Il a profondément modifié l'opinion publique de son pays, par ses analyses pénétrantes des visées allemandes, de l'âme de la France que personne n'a mieux comprise que lui : il a clarifié pour ses compatriotes événemens et idées, donné à la pensée des politiciens, des directeurs de journaux, une forme énergique et des directions efficaces. Tel recueil de ses articles : « Verdun : ils ne passeront pas! » répandu à des centaines de milliers d'exemplaires, a été pour notre cause la meilleure des propagandes.

Au-dessus de cette production plane la pensée philosophique proprement dite de l'Amérique. Malgré son caractère abstrait, il est impossible de la passer sous silence, car elle est la plus haute manifestation, non seulement du cerveau américain, mais de cette idéalité américaine supérieure qui nous révèle, comme toute philosophie, les tendances profondes de la race, les démarches de son intelligence et un peu de son avenir intellectuel. Et par bonheur, la guerre a produit dans cet ordre d'idées au moins un livre, *Egotism in German Philosophy*, par George Santayana, qui s'impose par une profondeur de pensée, une beauté de style si rares, une portée philosophique si haute, qu'il est impossible, malgré son caractère ardu et spécial, de ne pas le signaler à part. Certes cette magistrale analyse de l'essence même de la philosophie allemande pourrait être signée d'un nom européen : ses qualités de mesure et de lucidité, de sereine intelligence, de sobre précision, de pénétrante finesse, de grâce aisée, sont grecques; et Santayana, latin d'origine, semblerait, à première vue, peu Américain. Il l'est cependant comme savent l'être un Whistler ou un Emerson, qui ont cueilli la fine fleur du

monde, héritiers de toutes les traditions parce qu'aucune tradition particulière ne les accable ni ne les détermine, universels par ce détachement supérieur de l'artiste suprêmement intelligent qui, tel Walter Pater, reconnaît dans toute perfection sa patrie. Du haut de cet empyrée baigné de lumière translucide, des *templa serena* qu'il habite, Santayana voit la lointaine confusion du monde et les confuses aspirations des races se résoudre en groupemens précis et nettes directions de destinée. Son calme regard pénètre au delà des apparences jusqu'aux idées éternelles, et son jugement impartial les pèse avec une tranquille justesse.

Pour ce Grec lucide qui ne saurait être dupe d'aucun mysticisme et qu'aucun verbiage prestigieux ne peut tromper, l'égotisme, qui est la marque de l'immaturité, de l'inexpérience, de la vision imparfaite, est la force partout présente et immanente dans toute pensée allemande. Vingt années d'études approfondies consacrées à cette pensée ont dégagé pour Santayana ce caractère. Elles lui ont montré l'incapacité de pensée objective de l'esprit allemand, l'incapacité de soumission à une règle universelle de la volonté allemande, la foncière puérilité des conceptions allemandes, qui livrent aujourd'hui contre la raison et la liberté un double assaut, par la violence armée et la sophistique. Ce sombre assaut sera repoussé par la force, si possible ; il sera de toutes façons anéanti à la longue par l'indomptable résistance morale que des races plus mûres d'esprit, plus riches de sagesse, opposent avec succès à la grossière volonté du conquérant.

Tout d'abord, Santayana montre l'affleurement dans les poètes comme dans les philosophes allemands de ce subjectivisme foncier de l'âme allemande, romantique, mystique, livrée à toutes les impulsions de l'instinct et de la destinée, enfermée dans la totale relativité acceptée de l'esprit comme dans une prison où elle se complaît, ayant la religion de tout ce qui est familier, imparfait, instable, en voie de devenir, éprise du pittoresque et de l'emphatique en art, amoureuse de la musique qui libère les émotions indéterminées jaillies de l'être obscur, et, partant, incapable de vrai idéalisme, de cet idéalisme platonicien, qui voit en tout, non le réel, mais l'idéale perfection que la réalité ne fait que suggérer sans la réaliser jamais ; impuissante donc à s'élever jamais à l'universel, à ce qui rejette les objets des

sens pour s'élancer plus haut à l'appel de la beauté et du désir.

Avec finesse, il expose le sophisme fondamental de cet idéalisme qui nie la possibilité pour l'esprit de rien connaître que ses idées, de cet égotisme dogmatique qui nie que rien n'existe que ce qu'il connaît :

Une seule visite à une maison de fous peut provoquer cette assertion : elle est fausse cependant. Seul le fou ne peut voir que ses idées. Mais ses perceptions correspondent à des objets extérieurs : elles expriment une réaction intérieure ; elles sont des rapports sur le monde extérieur qui existe indépendamment des catégories de l'esprit, seul objet de connaissance pour les Allemands.

Mais mieux encore que la théorie kantienne de la connaissance, les idées de Hegel et de Fichte sur le rôle providentiel du peuple allemand dans l'Histoire montrent le côté subjectif, mystique et religieux de cette philosophie, qui est l'héritière du Judaïsme. Elle n'aurait jamais pu se former par la libre observation de la nature et de la vie, comme la philosophie de la Grèce et de la Renaissance. Elle est la théologie protestante devenue rationaliste. Elle réduit Dieu et la nature à des créations de l'esprit ; mais profondément elle croit que l'esprit qui questionne et lutte est absolu, divin, et que les intérêts moraux de la créature seuls importent, et que le monde y aboutit. Dans ce plan de l'univers les principales figures ne sont pas des individus, le Créateur, le Rédempteur, l'âme individuelle, mais des nations et des institutions. La piété biblique des premiers protestans devient un zèle séculier d'ordre social et patriotique, une religion de la vie conventionnelle de ce monde. L'essence de la philosophie allemande et du protestantisme est une : chaque individu doit repenser pour soi les interprétations de la Bible et les doctrines de l'Église, les connaissances traditionnelles acceptées, les croyances naturelles de l'esprit, et les réfuter. Pour préserver sa liberté et son idéalisme, il doit chaque jour les reconquérir. La foi est chose primitive et absolue, non une connaissance transmise par d'autres dont l'expérience peut être plus grande que la nôtre : d'où la révolte du protestantisme contre la médiation en religion, contre toute autorité extérieure et contre le Dogme, et de la philosophie allemande, qui est une éternelle critique de toute règle ordinairement acceptée.

Mais la philosophie allemande sur un point dépasse le pro-

testantisme. Elle a séparé les deux élémens qui sont au fond de toute religion traditionnelle. Elle a gardé la foi vitale à la volonté animale : elle a rejeté les leçons de l'expérience. Pour elle, le moi seul existe, et cette volonté, qui, pour être absolue, ne peut reconnaître et aimer, — non la vérité qu'elle découvre, mais celle qu'elle crée. A la place du Dieu extérieur elle met l'impératif catégorique du moi, le plus subjectif des sentimens, le sentiment de ce qui *doit* être. Et cet impératif n'est pas seulement omnipotent, il est impitoyable : Kant rejette expressément comme indigne de cette volonté absolue toutes les compromissions, toutes les conséquences contingentes :

Que cet impératif devienne non la voix d'un lointain décalogue hébraïque, mais d'une jeune vie et d'un tempérament riche, et il sanctifiera toute passion débridée, tout crime romantique. Sous les aspects d'une conscience infaillible devant laquelle rien n'a le droit de subsister, l'égotisme absolu est lancé sur sa carrière irresponsable. Sous prétexte qu'il faut impitoyablement obéir aux mandats de cette conscience envers soi-même, on les appliquera aux autres sans égard pour leurs victimes. Cet impératif catégorique est absolu, est antérieur aux mondes, qui ne sont qu'une création de l'imagination. L'égotisme et les ambitions des Allemands sont d'antiques folies de la race des hommes, mais ils prennent ces passions vulgaires pour l'esprit créateur de l'univers.

Et c'est ainsi que Kant fut le prophète, mieux, le fondateur, de cette nouvelle religion allemande.

Fichte la perfectionna. L'objet véritable de la volonté absolue n'est pas tel objet, tel plaisir, mais le *vouloir*. Plus ce vouloir est intense, désintéressé, mieux il manifeste la volonté absolue. L'héroïsme qui consiste à se briser contre des obstacles insurmontables est donc peut-être la suprême manifestation de l'idée divine. La volonté ose périr, afin d'avoir tout osé. Au milieu des ruines elle reste idéalement victorieuse. Et pour Fichte cette volonté, identique à l'idée, s'identifie à la vie de la nation allemande. Pour elle, il veut cette lutte éternelle, mère de toutes choses. Si elle cessait de lutter, elle cesserait de vivre. L'effort incessant est exigé par la volonté absolue. Elle a besoin de sentir des résistances pour devenir plus intensément consciente de soi. L'acquisition vaut mieux que la possession, parce qu'elle donne plus intensément le sens de l'effort et de la puissance :

Cet idéalisme n'est pas celui du solitaire ou du poète ; ce n'est pas quelque chose d'accidentel et de fugitif dans le monde comme un trille d'oiseau ; dans l'immense orchestre, il ne redoute pas d'être étouffé par le tonnerre des instrumens matériels ou de s'élever en strideurs et en tensions hideuses ; la strideur et la tension sont son élément.

Son activité préférée est de se frayer par la force un chemin vers la réalisation de son hégémonie :

L'expression adéquate de son âme est la bataille universelle qui seule peut contenter ses instincts. Il doit refaire le monde d'après le modèle immanent dans son esprit ; et telle est la destinée glorieuse de l'Allemagne.

La liberté naturelle est chose honteuse, un fouillis d'impulsions sensuelles et intellectuelles sans principe d'ordre. Que les Allemands, en qui ce principe d'ordre est inné, soient donc la Providence de l'humanité et les ordonnateurs du progrès! Et si le peuple refuse l'Idée, que l'État l'impose. L'éducation idéale refait l'homme si bien qu'il devient incapable de vouloir ce que cette éducation n'a pas voulu. L'État, obéissant à sa mission idéale, doit conquérir le barbare et l'élever à la culture. Fichte l'a dit :

C'est l'Idée qui pousse le conquérant macédonien au loin. Les civilisés doivent régner et les incivilisés obéir. Ne me parlez pas des milliers de victimes qu'il sema sur sa route, de sa mort prématurée. Il a réalisé son idée. Il pouvait mourir.

Et Santayana ajoute :

La théorie transcendante d'un monde imaginaire créé par le moi et d'une volonté absolue, voilà certes d'effrayantes illusions ; mais ni plus désespérées ni plus illusoires que des systèmes que des millions d'êtres ont acceptés. C'est une religion nouvelle. Elle domine le jugement et la conduite de la nation allemande tout entière. Aucune tyrannie ne pourrait être plus absolue. Ses prophètes sont les philosophes et les historiens du siècle dernier. Ses grands-prêtres et ses pharisiens sont son gouvernement et ses professeurs ; son troupeau fidèle de croyans est la masse disciplinée de la nation ; ses hérétiques sont les socialistes, ses dupes les catholiques et les libéraux qui abomineraient la foi nationale s'ils la comprenaient ; elle compte aujourd'hui des millions de martyrs, et ses victimes parmi les incroyans sont

plus nombreuses encore, car tout homme, à quelque degré, est sa victime.

Mais où l'égotisme foncier de cette philosophie éclate le mieux, c'est dans Hegel, et d'autant mieux que ses prétentions à l'objectivité sont plus grandes. Je ne suivrai pas Santayana dans sa profonde analyse de cette philosophie, des principes hégéliens de l'identité des contradictoires, qui revient à faire les choses se conformer à des mots, non les mots aux choses, ni de la « substance, » ni du sophisme qui veut que l'État soit la réalité divine sur la terre. Cela entraînerait trop loin.

L'erreur profonde, celle de Stirner, de Schopenhauer comme de toute la philosophie allemande, est, en dernière analyse, leur incapacité de concevoir dans la nature humaine, si variée, si richement douée, d'autre force que la *volonté*, qui n'est qu'une attitude accidentelle, consciente, et étroitement absolue. Ils ne respectent pas les conditions extérieures de son action, — Dieu, le monde matériel, la nature, et la volonté des autres hommes. « Leur immaturité de pensée éclate dans leur conception que le bien, c'est la vie, ce qui est parler comme un animal irrationnel, tandis que, pour un être rationnel, le bien n'est que la partie bonne de la vie, cette espèce de vie saine, stable, sage, tendre et belle qu'il appelle « bonheur. »

Et c'est l'explication du pessimisme romantique de Schopenhauer et de ces philosophes. La volonté ne peut jamais aboutir pleinement. Être éternellement mécontent à la Faust sembla donc à ces insatisfaits une preuve de supériorité. Une fausse interprétation mystique de la nature est au fond de ce romantisme. Ce qu'il désire n'est pas tel bien, — se nourrir, avoir des enfans, la victoire, la connaissance, ou tel autre but précis des instincts humains, — mais un bonheur abstrait et perpétuel dissimulé derrière toutes ces fins variées. L'aspiration infinie et insatisfaite de l'âme allemande est seule réelle pour elle. Pour l'homme normal, ce sont les choses mêmes qui sont belles, pénibles, saintes ou ridicules : il ne parle pas de son *Gemüt*. Mais c'est son *Gemüt*, son émotion, qui pour l'Allemand est tout : il connaît mieux ce qu'il *sent* que l'objet de sa sensation ; d'où l'illusion de posséder une sensibilité plus riche et plus massive : ses sentimens absorbent son attention et lui paraissent d'une profondeur merveilleuse, parce qu'ils n'ont pas d'appui

extérieur. Et c'est ainsi que la musique est l'art allemand suprême : c'est l'art d'un esprit pour qui le monde est étranger, n'est qu'une provocation d'échos et de drames internes. « Mais que ces musiciens ne créent pas un système du monde de leur *Gemüt*, comme on crée une symphonie. Qu'ils ne lèvent pas leur bâton à la face des étoiles et des nations pour les conduire comme un orchestre. »

De ce romantisme effréné Nietzsche fut le prophète attardé. En lui tout l'égotisme naïf de ces philosophies trouve son expression suprême; et son Surhomme est le dernier de leurs sophismes. Les chapitres où Santayana analyse les fondemens de l'anarchie nietzschéenne sont une merveille de pénétration et de justesse. Ce Grec démontre avec aisance l'incompréhension totale chez Nietzsche du génie grec :

Un peu de la dure beauté dorienne, un peu du hautain silence aristocratique du vainqueur dans Pindare entre dans son idéal : l'ardeur et la liberté bachiques y entrent à coup sûr. Mais il n'a pas compris la leçon des Grecs, ni leur modestie, ni leurs vénérations, ni leur joie dans l'ordre et la beauté, leur sens de l'amitié, de la sainteté des lieux et des institutions. Il répéta les paradoxes de leurs sophistes sans se rappeler comment leurs sages les avaient réfutés. Il vit qu'une force démoniaque est au fond de tout; il ne vit pas que cette force avait été disciplinée, ce qui est tout le secret grec. Platon l'a exposé il y a longtemps dans le contraste qu'il établit entre l'inspiration et l'art. L'inspiration, comme la volonté, est une force sans laquelle la raison ne peut rien, mais elle doit s'harmoniser avec la Raison ou elle ne fait rien qui vaille. C'est la Raison qui est le critère de la volonté; et cela, Nietzsche l'ignore comme toute la merveille du génie grec.

Il est le pur barbare, le païen :

Les Grecs, eux, étaient dans ce sens les moins païens des hommes. Ils étaient dociles aux expériences politiques, à la loi, à l'art méthodique, aux limites et aux ressources reconnues de la vie mortelle. Leur vie leur semblait enfermée étroitement par le ciel et la terre et la mer, par la guerre, la folie et la conscience et leurs dieux secrets, par des oracles et des génies locaux et leurs cultes familiers, par une destinée partout présente et la jalousie des dieux invisibles. Cependant ils voyaient que les forces divines étaient constantes, et qu'elles exerçaient leurs pressions et leurs générosités avec tant de méthode qu'un art et une religion prudente pouvaient s'élever parmi elles.

Mais Nietzsche et les Allemands, païens impénitens, se révoltent contre cette mesure, et cette orthodoxie de la sagesse : elles ne sont pour eux que vitalité inférieure et lâcheté :

Une haine profonde les anime contre la notion même d'un cosmos que l'on peut découvrir, ou d'une stable nature humaine que l'on peut respecter. La Nature, nous dit-on, est un symbole artificiel qu'emploie la vie, la Vérité une convention temporaire, l'art l'expression d'une personnalité ; la guerre vaut mieux que la paix, l'effort que la réalisation, l'intuition que l'intelligence, le devenir prime la forme, la volonté, la moralité.

Tout cela n'est qu'une révolte contre les entreprises ardues et confuses de la raison, contre la science, les institutions humaines, les contraintes morales :

D'autres ont dit que l'homme est un être rationnel. Mais pour l'Allemand, sa raison est chose éventuelle et idéale, tandis que son animalité est chose essentielle et profonde. C'est le paganisme qui est la religion primitive et universelle.

Et depuis quatre cents ans les Allemands tâtonnent désespérément pour retrouver leur « moi » pur, pour restaurer leur paganisme primitif, et rejeter loin d'eux tout l'héritage de la Grèce et du Christianisme, toute la sagesse acquise de l'homme et les conquêtes de la raison. Aujourd'hui ils aboutissent, et appliquent à la réalité les instincts puérils de leur égotisme transcendant. Nous savons comment. Mais, pour eux, qu'importent les conséquences? Elles ne font que prouver le sublime désintéressement de leur égotisme, la pureté de leur folie sacrée, l'idéalité de leur volonté absolue.

Si l'Allemagne est vaincue, ce n'est pas elle qui aura tort, mais le monde, la raison humaine, l'humanité entière. Tel est l'égoïsme colossal auquel aboutit cette pensée.

On devine avec quelle hauteur de mépris Santayana rejette cette doctrine et la barbare puérilité de cette vanité :

Toute la philosophie transcendante est fausse : elle n'est qu'une vue personnelle de l'esprit. La volonté n'est absolue ni dans l'individu, ni dans l'humanité. La Nature n'est pas un produit de l'esprit : un monde extérieur existe, antérieur infiniment à l'idée que l'esprit s'en fait; et l'esprit le reconnaît et s'en nourrit. Il y a dans l'homme une nature humaine constante que nos passions et nos fantaisies peuvent trahir, mais ne peuvent annuler. Il n'y a pas d'impératif catégorique, mais seulement l'action d'instincts et d'intérêts capables de

discipline et d'adaptation. Toute notre vie n'est qu'un compromis, qu'une naissante harmonie incertaine entre les passions de l'âme et les forces de la nature, forces qui engendrent et protègent les âmes des autres créatures, les enrichissant de puissances d'expression et d'affirmation personnelle semblables aux nôtres, et de fins personnelles également chères et dignes à leurs yeux : si bien qu'un esprit vif et honnête ne peut pas ne pas pratiquer la courtoisie dans cet univers, exercer sa volonté sans véhémence, ni vanité grossière, juger sans sévérité, et en tout rejeter le mot « absolu » comme le plus faux et le plus odieux des mots. Montaigne l'a dit : « Mais qui se présente comme dans un tableau cette grande image de nostre mère nature en son entière majesté; qui lit en son visage une si générale et constante variété; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon une juste grandeur. »

Le livre de Santayana se termine par cette leçon de mesure et de sagesse donnée à l'Allemagne. Elle est celle de la Grèce et de Platon, celle de Montaigne et de Pascal aussi, de cette raison tout humaine qu'incarne la France, et que l'Allemagne bafoue, parce qu'elle ne peut la comprendre, et que son essence en est la négation.

IV

Passer de cette métaphysique aux *Voyages au front* de Mme Edith Wharton semblerait une transition paradoxale. Et cependant entre ces deux livres si différens un lien subtil existe. Et d'abord, partout dans les vives esquisses de Mme Wharton se révèle la présence de cet esprit français de mesure et de justesse qui est celui que définit Santayana, et qu'elle possède comme lui. Dès la première page, finement elle souligne « la sobre discipline » du paysage français; et cette note frappée dès l'abord donne le ton à tout son livre : l'ordre discipliné, l'humanité équilibrée de cette France, si nettement perçue par elle, se retrouvent dans sa vision et son style. A travers toutes les tragiques expériences de ces années sanglantes, dans le visage de la terre française ravagée, dans toutes les manifestations de l'âme française aux prises avec la crise suprême, ce que Mme Wharton cherche avec toute l'ardeur de son intelligence affinée, avec une pénétration de psychologue qui scrute les

cœurs, c'est le secret de cette France qu'elle aime; et elle ne le chercherait pas ainsi si elle ne l'avait déjà trouvé.

Et d'autre part elle apporte, comme Santayana, à sa patiente recherche le détachement, l'absence de préjugés, la lucide intelligence abstraite de cet esprit américain supérieur, presque impersonnel à force d'indétermination nationale, tant il est fait d'apports divers. Le chef-d'œuvre de cet esprit d'intellectualisme impartial appliqué à l'analyse d'un peuple est peut-être l'admirable livre de Brownell : *French Traits*. Avec l'émotion en plus, les trop courtes pages de Mme Wharton ne sont pas moins pénétrantes. Je ne la suivrai pas dans les descriptions de ces *Voyages au front*, que connaissent déjà les lecteurs de cette *Revue*. Mais qu'ils veuillent bien lire le chapitre inédit qui les termine et les résume : *The Tone of France*. Ils y trouveront sur l'âme de ce pays des observations d'une précise et sûre justesse.

Tel est, brièvement, l'apport de l'Amérique à la littérature de cette guerre, depuis la description toute nue du réel jusqu'à l'interprétation abstraite des idées qu'il dissimule. Implicitement ou explicitement, tous ces écrivains expriment, on l'a vu, avec les réactions variées de l'âme ou du cerveau de leur pays, une pensée identique, qui est la reconnaissance, obscure ou claire, du rôle symbolique que joue la France dans ce conflit, dont elle est le centre et le protagoniste, et qui par elle s'illumine. Leur éloignement comme leurs sympathies, la structure de leur cerveau comme les problèmes de leur destinée, font d'eux les témoins peut-être les plus précieux de cette lutte; et leur témoignage éclaire non seulement le présent, mais l'avenir. Dans cet avenir du monde où le rôle des Américains va être si grand, quelle part jouera la claire conscience de la signification pour eux, pour tous les hommes, de la lointaine tragédie à laquelle ils se mêlent enfin? Vont-ils, désormais, comprendre tous les paroles et les images que leurs écrivains leur ont apportées? Sentiront-ils tous la portée universelle de ce drame immense? Ou, au contraire, se réduira-t-il pour eux à une simple querelle nationale? Dans quelle mesure la prédication de leurs écrivains descendra-t-elle dans leur conscience et révélera-t-elle à leur âme le vrai sens de ses destinées? L'immense émotion qui en ce moment parcourt l'Amérique pourra bien être une lumière dans cette voie de découvertes où elle a si

longtemps trebuché; les patientes préparations de son président ont déblayé la route; elle y avance maintenant d'un pas à chaque instant accéléré, hors des ténèbres où elle s'était attardée. Peut-être des hauteurs qu'elle atteint enfin et où l'attendent, avec impatience, ceux de ses fils qui voient, et qui expriment ses tendances encore obscures, l'Amérique verra-t-elle enfin s'ouvrir devant elle des horizons dont elle avait jusqu'ici détourné ses yeux. Elle ne peut davantage poursuivre dans les bienfaits de sa terre promise son rêve d'isolement et de vague pacifisme, protégée par un éloignement qui chaque jour diminue, et murée dans des doctrines issues d'un passé périmé. La déclaration de guerre clôt pour toujours une ère de son histoire. Qu'elle le veuille ou non, son sort est maintenant lié à celui de l'Europe. Son étroite vie locale se mêle enfin à la vaste vie du monde. Son président lui-même le lui a dit dans son discours historique du 5 mars : « Nous ne sommes plus une province, détachée de l'univers : nous sommes devenus des citoyens du monde. »

Et c'est ainsi qu'à partir d'aujourd'hui elle ne pourra plus ignorer ou mépriser les immémoriales traditions vitales des autres peuples, leurs luttes, sous prétexte qu'elle les a dépassées, et qu'elle porte en elle un nouvel évangile humain : comme eux, elle traîne encore les fatalités du passé et d'une nature humaine qui n'est pas près de mourir encore : l'humanité n'est pas encore mûre pour ces réalisations de rêve, et l'ère des luttes, des larmes et du sang n'est pas encore close. L'Amérique reconnaît aujourd'hui qu'elle doit longtemps encore participer aux communes faiblesses des hommes, qui sont peut-être éternelles, et l'expression même de leur vie dans ce monde, et plus riches de noblesse et de dignité que tout bonheur. Sa destinée est la commune destinée de tous les hommes. N'en point accepter les nobles misères et les purifiantes luttes serait ce péché d'orgueil qui est le péché contre le Saint Esprit de l'humanité. Son Président lui a dit dans son noble message qu'y participer sera un « privilège » et non une abdication. Aujourd'hui devant les yeux de l'Amérique s'étendent d'autres terres de promission que le paradis matériel où nul homme ni nul peuple ne peut sans péril s'attarder, car l'âme s'y atrophie.

ÉMILE HOVELAQUE

REVUE DRAMATIQUE

LES LIONNES PAUVRES A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Les *Lionnes pauvres* ont fait leur entrée à la Comédie-Française. Ce n'a pas été une entrée triomphale. La pièce a paru vieillote et falote. Il est vrai qu'elle n'est guère bien jouée et que la mise en scène en est sans agrément. Mais la faute n'est pas seulement aux interprètes et au metteur en scène, elle est bien à la pièce elle-même, qui a cessé de porter sur le public. Retrouvera-t-elle quelque jour son action sur lui, et, avec le temps, éveillera-t-elle de nouveau cet intérêt de curiosité qui s'attache aux choses d'autrefois? Pour l'instant, elle n'est que démodée. On l'a écoutée avec une attention déférente : à vrai dire, sans plaisir et sans émotion. La plupart des mots font long feu, presque tous les effets ratent, et on n'a aucune envie de pleurer aux endroits pathétiques. Il faut un effort pour se représenter que l'œuvre est loin d'être négligeable, qu'elle a eu du succès et qu'elle le méritait, — mieux encore : qu'elle a fait scandale!

Car les *Lionnes pauvres* sont un des ouvrages les plus réputés d'Émile Augier, un des spécimens les plus caractéristiques de la comédie de mœurs telle qu'on la pratiquait sous le Second Empire. La formule a cessé de plaire : ce n'est nullement la preuve qu'elle valût moins qu'une autre. L'auteur dramatique, d'après cette conception, était d'abord un moraliste qui, venant de découvrir une plaie sociale, la révélait à ses contemporains et s'arrangeait pour que sa découverte ne passât pas inaperçue. C'était l'affaire de la définition ingénieuse, piquante, surprenante, et du couplet énigmatique et précieux, sur le modèle du couplet des pêches à quinze sous : « Séraphine appartient à cette catégorie de Parisiennes mariées que j'appelle, moi, les *Lionnes pauvres*. » Le mot est lancé : l'explication suit

incontinent : « Qu'est-ce qu'une lionne dans cet argot qu'on nomme le langage du monde? Une femme à la mode, n'est-ce pas? c'est-à-dire un de ces dandys femelles qu'on rencontre invariablement où il est de bon ton de se montrer, aux courses, au bois de Boulogne, aux premières représentations, partout enfin où les sots tâchent de persuader qu'ils ont trop d'argent aux envieux qui n'en ont pas assez. Ajoute une pointe d'excentricité, tu as la lionne : supprime la fortune, tu as la lionne pauvre. » Séraphine Pommeau est la lionne pauvre dans la petite bourgeoisie. Car il en est de toutes les conditions et à tous les étages de la société, mais Émile Augier a très justement vu que la figure ressortirait mieux dans un cadre bourgeois; et d'ailleurs il était éminemment un peintre de la bourgeoisie.

Voilà pour l'étude de mœurs. L'art en avait été enseigné par Balzac aux écrivains de théâtre, et le fait est qu'ils ont abondamment puisé dans l'immense répertoire du romancier. Mais puisque nous sommes au théâtre, il faut que la peinture s'encadre dans une action dramatique. Scribe, dont la maîtrise était alors incontestée, fournit le cadre tout fait, et trop bien fait, de ses comédies ou même de ses vaudevilles, et leur mécanisme d'horlogerie. Nous en avons ici un exemple. Augier imagine que Séraphine est mariée au plus honnête homme de la terre, qui en est aussi le plus confiant. D'autre part ce M. Pommeau, que la Providence a créé tout exprès pour être trompé par Séraphine, a une pupille, Thérèse Lecarnier, qu'il a élevée comme si elle eût été sa propre fille. L'amant qui paiera le luxe de Séraphine sera justement le mari de Thérèse. En sorte que le pauvre Pommeau souffrira doublement : de sa propre infortune et de l'injure faite à sa pupille ; et il sera inévitable que sa raison sombre dans ce concours de malheurs domestiques.

Des deux élémens que je viens d'indiquer, le premier, la peinture de mœurs, parut hardi, à l'époque, et l'était en effet. Augier convient que la donnée était « scabreuse. » Elle semble aujourd'hui anodine. Pourquoi? Tout simplement parce que le progrès a marché : nous en avons vu bien d'autres. Les prix ont monté. Il est beaucoup question, dans les *Lionnes pauvres*, d'un chapeau de cent cinquante francs : j'ignore tout du chapitre des chapeaux, je crois pourtant qu'aux années qui ont précédé la guerre, M. Pommeau eût plutôt su gré à Séraphine de ne mettre que cent cinquante francs à ses chapeaux. Et le relâchement des mœurs, en soixante années de notre vie moderne, n'a pu manquer de s'accentuer terriblement. Notez que Pommeau ne soupçonne pas les moyens d'existence de sa femme, et

quand il les apprend, il meurt de honte : c'est toute la pièce. Depuis lors, nous avons connu, au théâtre et même ailleurs, des maris moins scrupuleux. On chuchote sur le passage de Séraphine parce que ses toilettes semblent trop élégantes : combien de ménages avons-nous vus, dont le train de vie ne répondait nullement aux ressources avouées, et qui n'en étaient pas, pour si peu, moins bien reçus et fêtés? De même certaines scènes avaient scandalisé par l'audace de leur réalisme, celles où paraît la marchande à la toilette, qui sont d'ailleurs dans la meilleure tradition classique, notre ancienne comédie n'ayant jamais répugné à mettre en scène usuriers, revendeuses et autres professionnels de professions spéciales. Mais l'audace d'antan a vite fait de ne plus effrayer personne, et c'est même pour cela qu'elle est d'un si mince mérite en littérature.

Quant à l'élément de drame, ce que nous en apercevons surtout aujourd'hui c'est l'artifice. Tout le mouvement de la pièce consiste dans la révélation successive d'un secret. Étant donné que l'adultère de Séraphine est encore caché, il s'agit d'en avertir tour à tour chacun des intéressés, de façon qu'au dénouement tous les personnages sachent à quoi s'en tenir. Thérèse découvre d'abord que son mari la trompe : c'est le coup de la note de modiste fâcheusement tombée entre ses mains, — puis qu'il la trompe avec Séraphine : c'est le coup du chapeau. Notes de modiste qui s'égarent, portefeuilles qui se perdent, chapeaux révélateurs, petits moyens trop voyans, nœuds qui dénoncent au regard les ficelles du drame, le voilà bien l'héritage de Scribe ! Ici la « scène à faire. » Il faut que Thérèse confonde Séraphine, il faut que l'honnête femme foudroie du regard et fouette de trois mots brefs la coquine : ce sera la scène du bal, scène *de style*, propice à ce genre d'esclandres et consacrée par l'usage. Pour ce qui est de Pommeau, puisse-t-il tout ignorer! Mais le théâtre a ses exigences qui sont impitoyables et n'admettent pas les grâces d'état. En vain ses meilleurs amis organisent-ils autour du bonhomme la conspiration du silence, il apprendra d'abord que Séraphine s'habille trop bien, même pour une personne experte à dénicher des « occasions » merveilleuses, puis qu'elle est entretenue, enfin qu'elle est entretenue par Léon Lecarnier : ce sont les trois stations de son calvaire. Reste Bordognon ; mais celui-là n'a pas besoin qu'on lui fasse de confidences : fin comme l'ambre, il sait tout et devine le reste.

Ah ! ce Bordognon ! Les autres ne nous amusent pas toujours, mais celui-là nous horripile. Nous ne lui en voulons pas d'être le rai-

sonneur. Il faut dans certaines pièces un raisonneur : c'était l'avis de Molière qui savait son métier. Encore convient-il que ce raisonneur se connaisse lui-même pour ce qu'il est, une utilité, au lieu d'accaparer le premier plan. Mais celui-ci encombre la pièce : on ne voit que lui, on n'entend que lui, occupé à faire les honneurs de son personnage et promenant partout sa vanité satisfaite et son contentement de soi-même, dont il craque. On attendait de lui un peu de bon sens : il cultive le paradoxe ! Pas un mot ne sort de sa bouche, qui ne soit un « mot. » C'est un homme qui ne saurait dire « bonjour » ou « Dieu vous bénisse ! » sans y mettre de l'esprit. Et quel esprit ! Quand il plaisante, voici de ses gentillesses : « Tel que tu me vois, je vais donner congé à ma propriétaire. — Est-ce que ta maison n'est plus à toi, par hasard ? — Nigaud ! à la propriétaire de mon cœur : elle veut m'augmenter, je résilie. » Quand il s'indigne, c'est pire : « Chez elles pudeur, désintéressement, amour, autant de préjugés évanouis, *neige fondue sous les piétinemens d'un luxe rapace et besogneux, un dégel dans un égout.* » D'où lui vient d'ailleurs le droit qu'il s'arroge de faire la leçon à tout le monde ? Son père, qui était marchand d'huile, comme ce bon fils le rappelle avec une moue de dédain, lui a laissé une belle fortune. Il en fait l'usage qu'il peut : « J'ai rudoyé des femmes dont les laquais n'auraient pas salué mon père. » Cela le flatte, le pauvre garçon ! Il dit : « J'ai vu tout ça et j'ai trente ans. » C'est un sot. Par malheur, ils sont plusieurs de son espèce dans le théâtre d'alors. Le personnage du raisonneur sceptique, fringant, étincelant, est un de ceux par lesquels la comédie du Second Empire aura le plus vieilli.

Si d'ailleurs l'usure du système dramatique et des moyens d'expression employés dans les *Lionnes pauvres* nous apparaît si cruellement, c'est que les choses mêmes que l'auteur avait à exprimer nous semblent de peu de conséquence et ne nous touchent guère. Émile Augier, avec son vigoureux bon sens et sa belle santé morale, a défendu la famille, exalté le devoir, rétabli les honnêtes gens dans l'estime d'où la littérature romantique les avait outrageusement bannis. C'est son honneur. Encore faut-il qu'il nous fasse partager pour ses honnêtes gens toute sa sympathie et contre ses coquins toute son indignation. Cette fois, il n'y a guère réussi. On se souvient du jeu subtil auquel se plaisait Jules Lemaître, et comment il s'amusait à contrarier la justice distributive de certaines pièces de théâtre où le parti pris de l'auteur lui semblait par trop dépourvu de nuances. Je n'aurai pas le mauvais goût de m'y livrer après lui.

Mais il saute aux yeux qu'ici les personnages sympathiques n'éveillent pas tous chez nous une très ardente sympathie, et que le réquisitoire dont on accable la coupable, pour juste qu'il soit en sa sévérité, n'est pas exempt de déclamation.

Laissons de côté Léon Lecarnier, qui est un serin, et Bordognon, qui est Bordognon, et c'est tout dire. Voici Thérèse, l'honnête femme. Elle a un très beau rôle. Elle n'est pas seulement irréprochable : elle fait preuve du courage le plus méritoire, en s'efforçant de refouler ses larmes et de dissimuler sa souffrance de peur d'éveiller les soupçons de Pommeau. D'où vient qu'elle nous émeuve si peu ? Serait-ce uniquement parce qu'elle est l'honnête femme, rôle ingrat comme on sait, du moins au théâtre ? N'est-ce pas plutôt parce que le rôle est trop peu creusé et que nous avons sous les yeux, non une femme, mais un rôle ? Quant à M. Pommeau, il a été le modèle des tuteurs et il est le parangon des maîtres clercs. Pourquoi faut-il qu'avec ses quarante ans sonnés et ses huit mille francs d'appointemens, il se soit mis en tête d'épouser cette petite diablesse et ce bourreau d'argent de Séraphine ? Il était féru d'amour, et l'amour ne raisonne pas; mais notre théâtre classique, dont Émile Augier aime à se recommander, se refusait à prendre au tragique la mésaventure à laquelle s'expose le mari fourbu d'une femme trop jeune et verdissante.

Il va sans dire que je n'excuse pas Séraphine et que je n'ai même aucune envie de plaider pour elle les circonstances atténuantes. Quand elle rejette ses torts sur la société, je ne suis pas dupe de cette « diversion : » le procédé est connu et il est trop commode. Je pense seulement que cette aimable personne est une bien petite chose pour supporter le poids de tant d'injures dont on l'accable et de tant de malédictions dont on la poursuit. Les critiques ont remarqué que le caractère n'est pas étudié, que le personnage est en surface, et ils assurent que c'est le défaut essentiel de la pièce : il eût fallu nous montrer la chute progressive de Séraphine et comment, de l'adultère simple, elle tombe à l'adultère double qui est l'adultère payé. Émile Augier était tout près d'en convenir : il protestait seulement qu'il avait reculé devant cette peinture « aussi dangereuse que tentante » et craint que le public ne se fâchât tout rouge. Car il paraît que tromper son mari par goût du vice est moins grave que le tromper par goût de l'argent. Je crois pour ma part que, si Augier n'a pas tenté de faire la psychologie de Séraphine, c'est qu'où il n'y a rien, le moraliste perd ses droits. La psychologie de Séraphine n'est

guère compliquée : moins perverse qu'inconsciente, c'est une petite bête de plaisir et de lucre. Soyons pour elle sans aucune indulgence, mais n'exagérons pas son importance sociale.

Au lieu de s'acharner sur la lionne émissaire, la société que nous présente Émile Augier eût mieux fait de regarder en elle-même et d'ouvrir les yeux sur ses propres péchés. Car elle nous apparaît, cette société, sous un jour bien fâcheux; et je crains fort qu'Augier, cette fois, ne s'en soit pas rendu compte et qu'il ne l'ait pas fait exprès. Vraiment tous ces gens-là n'ont qu'une idée en tête: l'argent. Leur conversation ressemble à un inventaire ou à un bilan. Chacun y défile avec le chiffre de ses revenus et la liste de ses dépenses. Pommeau nous apprend qu'il dispose bon an mal an d'une douzaine de mille francs et s'extasie sur les magnifiques rentrées de M. Lecarnier: « Il a dû encaisser trente mille francs cette année et haut la main ! » Bordognon suppute à dix francs près les sentimens que lui inspire un sien beau-frère : quarante mille livres de rente de son patrimoine, autant de celui de sa femme. Et il évalue que Séraphine introduit dans son ménage six ou sept mille écus de contrebande. L'honnête Thérèse elle-même, ce dont elle est éperdument reconnaissante à son tuteur, c'est d'avoir si bien fait fructifier les fonds confiés à sa gestion, qu'il a pu lui assurer deux cent mille francs de dot. Et ainsi de suite. Honnêtes gens, si l'on veut, leur honnêteté est surtout d'ordre commercial. A la place du cœur, ils ont un livre de caisse, et leur esprit se meut entre le doit et l'avoir. Jamais une pensée désintéressée, jamais un mouvement généreux, jamais rien qui dépasse le souci du budget en équilibre. Arrondir le patrimoine par des besognes lucratives et de tout repos, assurer le bien-être présent et veiller à l'avenir de l'enfant unique, là se borne l'horizon de ces ménages considérés et forts de leur honorabilité. Égoïsme et mesquinerie, voilà leur devise. Émile Augier n'indique par aucun trait qu'il en soit choqué. La société française a-t-elle jamais été ressemblante à ce portrait peu flatté ? J'espère que non. Mais si Augier en a fait la satire plutôt que le portrait, c'est en partie une satire involontaire. Telle est, à mon avis, la véritable raison pour laquelle cette pièce nous semble si peu plaisante. On étouffe dans ce milieu, on y respire je ne sais quoi de médiocre et de rétréci, on est à la gêne et au supplice dans cette atmosphère de pauvreté intellectuelle et morale.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA RELIGION DU « DIEU ALLEMAND »

Hourrah et Alleluia! par le professeur J.-P. Bang, un vol., Copenhague, 1916.

Certes, mes frères, depuis les jours de l'affaire du Maroc, une épreuve bien cruelle nous a été infligée, à nous qui regardons la grandeur et la force de l'Allemagne comme un élément nécessaire du bonheur de l'humanité ! Ne nous a-t-il pas fallu, en ces jours et durant les années suivantes, souffrir que des nations étrangères soupçonnassent notre Kaiser de timidité ? Guillaume le Timide ! Rappelez-vous de quelle façon, après le trop fameux Congrès d'Algésiras, les Français raillaient, les Anglais sifflaient, et les brutes moscovites se frottaient les mains ! Et tout cela parce que, en fait, les circonstances d'alors nous imposaient provisoirement une politique de faiblesse apparente ; tout cela parce que notre flotte n'était pas encore prête, parce que le canal de l'Empereur-Guillaume n'était pas encore achevé, parce que notre Héligoland ne se trouvait pas encore suffisamment fortifié, et puis aussi parce que l'on craignait que toute l'affaire du Maroc ne fût pas une question capable d'émouvoir assez à fond la conscience de notre peuple pour que celui-ci se montrât unanime à approuver le projet d'une guerre !

Mais pour « cruelle » qu'ait été l' « épreuve » ainsi infligée naguère à l'orgueil du peuple allemand, on peut voir aujourd'hui que cette épreuve n'en avait pas moins une portée providentielle. Elle a contraint l'Allemagne a subir pendant deux ans le dédain des autres nations : mais elle « n'en a pas moins été pour le peuple allemand un acte évident de la grâce divine » en lui permettant d'achever sa préparation de la guerre présente. Ici comme toujours, la faveur expresse du Très-Haut a coïncidé avec la libre expansion de la « puissance allemande : »

Car cette puissance foncière de notre peuple manifeste le caractere propre de sa nature précisément en ceci : qu'elle peut attendre patiemment l'heure où notre Dieu, s'adressant à nous par l'entremise de notre conscience, nous déclare : « Le temps est venu pour vous, frappez, et ne craignez pas qu'il vous arrive aucun mal ! » Et c'est ainsi, mes frères, que le temps n'était pas venu encore pour nous au moment de l'épisode du Maroc. Mais à présent ce temps est venu ; et la puissance allemande, calme et résolue, n'hésite plus à affronter un monde d'ennemis. Notre conscience nous ordonne de le faire ; et, dès qu'elle a parlé, il n'y a plus pour nous ni hésitation, ni discussion, ni rien autre que les coups allemands et la puissance allemande ! Et quant à ce qui est de la crainte, les Allemands sont, sous ce rapport, en proche parenté naturelle avec l'esprit de Jésus, qui ne manquait jamais de déposer son : « Ne craignez point ! » sur les têtes des disciples appelés à le suivre.

Cette révélation imprévue des véritables motifs de la « politique de faiblesse apparente » pratiquée par l'Allemagne après « l'épisode du Maroc » est extraite du dernier des *Six Sermons de Guerre* prêchés dans sa paroisse berlinoise par un pasteur luthérien, M. Karl Kœnig. Rédigeant et débitant son sixième sermon pendant les premiers jours de septembre 1914, le pasteur Kœnig en était encore à tenir pour imminentes la défaite absolue des Alliés et l'entrée triomphale de « Guillaume le Non-Timide » à Paris, — à tel point que, dans un naïf élan de gratitude envers son fidèle Dieu national, il allait jusqu'à le remercier du beau temps, chaud et ensoleillé, qu'Il avait daigné accorder à l'Allemagne pour toute la durée de cette courte guerre ! C'est en s'appuyant sur cette certitude joyeuse d'une victoire toute proche qu'il se risquait à reconnaître et à proclamer ouvertement, — de la même manière que le faisait, vers le même temps, M. Maximilien Harden, — l'origine purement « allemande » d'une guerre entamée dès que l'heure était enfin venue pour les « coups allemands. » Aujourd'hui, sans doute, et en vérité depuis déjà très longtemps, le pasteur Kœnig doit avoir complètement changé d'opinion touchant l'initiative et les débuts de la guerre : ne l'entendons-nous point, le pauvre homme, déplorer pitoyablement, du haut de sa chaire, le mélange sacrilège de rancune et d'envie avec lequel la méchante troupe des Alliés a entrepris d'attaquer par traîtrise, en 1914, un souverain dont le nom légitime se trouve n'être plus désormais ni « Guillaume le Timide » ni « Guillaume l'Intrépide, » mais bien « Guillaume le Doux et le Pacifique ? »

Mais il n'en reste pas moins que, en dehors même de l'impulsion des circonstances, il y a chez le pasteur Kœnig un penchant naturel à

entretenir ses ouailles beaucoup plus volontiers de politique au jour le jour que de théologie. « En avant sur Paris, — lisons-nous dans le premier de ses *Sermons de Guerre*, — et toi, lâche et frivole France, prends garde à toi ! Voici que nos plus glorieux ancêtres sont sortis du tombeau et ont repris leur place parmi nous : Blücher, Gneisenau, Moltke et le Grand Frédéric ! Et vous, Russes à demi sauvages, et autres brutes slaves, avez-vous donc oublié qu'il n'y a rien à tirer pour vous de l'Allemagne que des coups allemands ? » Le sermon du 30 août n'est vraiment, d'un bout à l'autre, qu'un farouche cri de haine contre l'Angleterre. « Voici donc que l'Anglais, lui aussi, a enfin commencé à sentir les coups allemands ! (Et comment ne pas noter, ici encore, l'étrange prédilection de cet apôtre de l'Évangile pour l'image, éminemment « temporelle, » de ces *coups allemands* ?)... Oui, notre gorge se soulève d'indignation contre ce peuple qui, au milieu de l'effroyable conflit des nations, ne pense toujours encore qu'à son *business !* Mais bientôt un jeune géant invincible, le peuple allemand, aura raison de lui. Voilà déjà que nous tenons la Belgique, et que l'instant approche où nous disposerons, pareillement, de l'immense Russie ! Qui de nous n'éprouve le pressentiment d'assister à un tournant décisif de l'histoire moderne, au sortir duquel ce sera nous, les Allemands, qui deviendrons la force motrice du monde ? »

Aussi bien M. Karl Kœnig n'est-il pas le seul « politicien » parmi la douzaine de pasteurs, professeurs de théologie, et autres dignitaires de l'Église Évangélique d'Allemagne dont les « sermons de guerre » viennent d'être soigneusement analysés et en partie reproduits par un écrivain danois, M. J. P. Bang, chargé lui-même d'enseigner la théologie luthérienne à l'université de Copenhague. C'est chose certaine, par exemple, que les préoccupations d'ordre « spirituel » ne tiennent qu'une place accessoire dans les *Dévotions de Guerre* d'un autre pasteur berlinois, le « licencié » et « docteur » Johann Rump, prêchées et publiées en 1915 avec un succès merveilleux. Tantôt, dans ces *Dévotions*, le pasteur Rump offre à ses compatriotes un ample et fastueux portrait de leur Empereur : « Nous tous croyions le connaître avant la guerre, en ces années d'attente où, seul sincère au milieu d'une génération menteuse, comme un véritable Israélite sans péché, il se montrait librement aux regards respectueux de son peuple et du monde. En réalité, cependant, nous ne l'avions connu que d'une manière incomplète. Il a fallu cette guerre pour nous montrer que les plus grands des Hohenzollern sont ressus-

cités en sa personne... Oui, c'est ainsi que l'Allemagne et le monde entier voient dorénavant notre Kaiser : comme une haute figure de héros, un véritable chevalier par la grâce de Dieu, à la fois souverain et prophète, prince et serviteur, à la fois le général victorieux et le prêtre chargé des prières de son peuple. » Ou bien le « licencié-docteur » raconte en abrégé à son auditoire l'origine et les débuts de la guerre :

Un petit peuple qui a toujours placé le régicide au nombre de ses méthodes favorites d'action politique s'avise de priver l'Autriche de son espoir et de son avenir dynastiques, en faisant assassiner l'héritier présomptif de sa couronne, — et cela avec l'appui, la complicité, et l'encouragement secrets d'autres nations. L'Autriche exige une expiation, ainsi qu'elle est bien forcée de le faire sous peine de renoncer à sa dignité. Elle déclare à plusieurs reprises : « Ce n'est pas une conquête que j'ai en vue, mais seulement une expiation, avec des garanties pour mon avenir ! » Hélas ! elle a beau faire : les séducteurs occultes de la Serbié l'excitent à résister. Après quoi la Russie, la France, et l'Angleterre trahissent odieusement le germanisme, — pour ne rien dire du péché mortel commis par l'Angleterre contre les races blanches, en soulevant contre nous le jaune Japonais... Et d'abord quelques-uns d'entre nous ont pu penser que nous avions dévié du sentier étroit des conventions internationales en faisant passer nos troupes par la Belgique, et en violant ainsi sa neutralité ; mais, là encore, il a été prouvé qu'une évidente faveur divine nous avait préservés de rien faire de mal. Car c'est chose prouvée aujourd'hui que les Français, deux jours avant la mobilisation allemande, avaient envoyé un régiment à Namur, afin d'y renforcer la garnison belge. Oui, mes frères, les Allemands sont tout à fait innocens du commencement de cette guerre ; et, depuis lors, de tous côtés, les témoignages affluent quant à la manière toute noble et chevaleresque dont nos troupes se conduisent dans leurs moindres actions !

Tout au plus le théologien reparaît-il sous l'historien et le portraitiste lorsque le pasteur Rump se trouve amené à étudier le véritable objet de la guerre présente. Cet objet, selon lui, mérite pleinement de justifier l'enthousiasme patriotique du peuple allemand. « Car comment les fils de la France, par exemple, se passionneraient-ils pour une guerre comme celle-là ? Pas un d'eux ne sait pourquoi il se bat. Tandis que nous, les Allemands, nous le savons bien. Nous savons que nous combattons pour la *culture* et le *culte* (?), pour le droit et la morale, pour la vie et le bien-être. » Ailleurs, l'orateur sacré affirme que les Allemands « combattent pour la cause de Jésus dans l'humanité. » Et c'est encore ce qu'il explique en disant : « L'objet de cette guerre est de nous mettre à même de

porter l'Évangile aux nations qui le connaissent déjà, mais ne savent point s'en servir pour leur salut, et à celles qui n'ont pas encore entendu le message de l'Éternel Amour ! » Et voici enfin un passage où l'apôtre de « l'Éternel Amour » se place résolument au point de vue religieux pour apprécier l'une des formes les plus récentes du généreux combat de son peuple pour « la cause de Jésus dans l'humanité : »

Lorsque l'un de nos sous-marins, durant l'espace de quelques minutes, envoie au fond de l'Océan trois vaisseaux anglais, sans avoir lui-même à souffrir le moindre dommage, cette action héroïque, sans parallèle dans toute l'histoire navale, est pour notre peuple chrétien un témoignage de son Seigneur d'en-haut, qui lui dit ainsi, de la façon la plus manifeste : « Je suis avec toi ! Ne le vois-tu pas ? »

Telles sont donc les *Dévotions de Guerre* du « licencié-docteur » Johann Rump ; et je serais également tenté de ranger au nombre des pasteurs « politiciens » le conseiller de consistoire Dietrich Vorwerk, qui s'est diverti à mettre en vers une version nouvelle du *Pater*, et le « licencié-docteur » Preuss, d'Erlangen, qui a publié dans la plus grave des revues de théologie allemandes, et avec l'entière approbation « d'hommes éminens dans le monde ecclésiastique, » une longue étude où il comparait de proche en proche à la Passion du Christ la situation de l'Allemagne depuis le mois d'août 1914. Le *Pater* du conseiller Vorwerk se termine ainsi : « Daigne nous pardonner chacune de nos balles et chacun de nos coups qui manquent leur but ! Ne nous induis pas dans la tentation de laisser s'atténuer notre juste colère ! Et délivre-nous de ces ennemis qui sont, ici-bas, les serviteurs du Malin de l'enfer ! » Et ceci me fait songer à la manière dont un autre de ces théologiens allemands, le surintendant général J. Lahnsen, dans un sermon imprimé et propagé ensuite à plus de 50 000 exemplaires, explique à ses compatriotes la vraie signification du « pardon » recommandé par le Christ à la fois dans son *Pater* et dans tout l'Évangile. « Assurément, dit-il, l'Allemand est tenu de pardonner à ses ennemis : mais il est tenu aussi de punir le péché sous toutes ses formes ; de telle sorte que, tout en employant les moyens de destruction les plus terribles contre nos ennemis, regardés comme les exécuteurs des plus affreux péchés, il convient que le soldat allemand soucieux de perfection chrétienne se promette de pardonner à ces mêmes ennemis lorsqu'ils auront reconnu leurs péchés et s'en seront repentis ! »

Quant à l'étude du pasteur Preuss sur la *Passion de l'Allemagne* comparée, trait pour trait, à celle du Christ, je me bornerai à y signagnaler deux ou trois détails plus effarans encore, s'il se peut, que les autres. Ainsi le reniement de saint Pierre trouve son équivalent absolu, d'après le docteur Preuss, dans l'attitude d'un bon nombre d'écrivains et d'artistes des nations envahies ou des pays neutres qui, « afin de pouvoir se chauffer commodément au foyer de nos ennemis, renient tous les bienfaits spirituels dont ils sont redevables à notre Allemagne. » Le bon larron qui expie toute une vie de péché par son repentir à la dernière heure, c'est le prototype de ce peuple turc dont la noble conduite est en train de faire honte à la Chrétienté. » Mais le passage le plus incroyable de cet incroyable parallèle est celui qui traite des faux témoignages dans les deux « Passions. » On sait, en effet, que les Juifs ont été longtemps embarrassés par la contradiction trop évidente des témoignages apportés devant eux contre Jésus. Cette contradiction, au dire du pasteur Preuss, ne l'a-t-on pas retrouvée dans les accusations émises contre la conduite de l'Allemagne, au cours de la guerre? Et l'impossibilité d'établir le moindre accord entre les divers élémens de la « campagne de mensonges » bassement organisée par les Alliés contre les troupes allemandes ne suffirait-elle pas à prouver combien celles-ci se sont toujours montrées exemptes de reproche, dignes vraiment de ce Christ dont elles reprenaient, après dix-neuf siècles, la mission rédemptrice et ordonnée d'En-Haut?

Enfin je me bornerai à noter au passage un écrit plus récent du pasteur W. Herrmann, professeur de théologie à l'Université de Marbourg. Pendant les premiers mois de la guerre, les prédicateurs allemands avaient été unanimes à dénoncer, comme l'un des « péchés » les plus « diaboliques » des Alliés, la manière dont ceux-ci avaient opposé aux légions chrétiennes des deux empires germaniques des troupes d'Arabes, d'Indiens, ou de Japonais, appartenant à des nations expressément païennes ; et voilà que, soudain, l'Allemagne et l'Autriche ont accepté pour allié le Turc infidèle! C'est pour justifier cette alliance imprévue que le professeur Herrmann a composé son écrit sur *Les Turcs, les Anglais, et les Chrétiens allemands*. Son objet principal est, naturellement, de prouver que l'Angleterre, à elle seule, dépasse en « paganisme » les plus ignorantes des peuplades africaines. Mais le savant professeur de Marbourg a tenu aussi à calmer les scrupules religieux de ses compatriotes en leur faisant « directement » l'éloge de leurs nouveaux alliés ; et je ne résiste pas au désir

de traduire encore quelques fragmens de cet éloge, qui auront de quoi révéler au lecteur français le peu d'importance attaché désormais par les plus célèbres des professeurs de théologie luthérienne d'outre-Rhin aux dogmes et à la qualité surnaturelle d'une religion qu'ils sont officiellement chargés d'enseigner :

« L'on ne saurait imaginer un malentendu plus complet que celui sur lequel s'est fondée la haine séculaire entre les Chrétiens et les Turcs. Il est bien vrai que les Mahométans ne connaissent pas nos deux Testamens, et que Mahomet n'a point compris Jésus. Mais il n'en reste pas moins que, sous maints rapports, la religion des Mahométans est supérieure à la nôtre. Et déjà n'est-ce pas une chose prodigieuse que cette religion ait pu, en si peu de temps, se répandre depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne ? Autre point à noter : c'est que les Turcs ont dû à leur religion une parfaite unité de croyances, tandis que nos croyances, à nous, ne nous ont point donné cette unité de foi. Mais le trait dominant de la supériorité de la religion des Turcs est que celle-ci leur affirme que c'est Dieu qui ordonne et règle toutes choses. Le mot *Islam* signifie exactement ce que notre Bible entend par le mot *foi*, c'est-à-dire une soumission complète de l'homme à la volonté divine. Si bien que nous répétons avec Gœthe que, « en réalité, tout homme sage se trouve être un croyant à l'Islam ! » — Et comment ne pas profiter encore de cette occasion pour indiquer la place considérable accordée au panthéiste Gœthe dans tous les sermons et écrits de ces théologiens allemands? L'un d'eux exulte à la pensée que les trois livres qui ont trouvé le plus de lecteurs dans les tranchées allemandes sont la Bible, le *Faust* de Gœthe, et le *Zarathustra* de Nietzsche. Ou bien c'en est un autre déclarant que « les ingrédiens dont est formée aujourd'hui l'âme allemande sont : l'or de Luther, l'argent de Gœthe, et le fer de Bismarck. »

Voilà certes des conceptions bien singulières de l'idéal chrétien ! Mais les unes comme les autres de toutes celles que j'ai mentionnées jusqu'ici nous apparaissent revêtues d'un caractère si « temporel » que nous avons peine à les regarder comme énoncées par des « pasteurs de cour » ou par des professeurs de théologie. La présente guerre a eu, évidemment, pour effet de transformer là-bas un bon nombre de prédicateurs attitrés de l'Évangile en autant de simples orateurs ou pamphétaires politiques, — sauf même à leur faire peut-être oublier trop complètement les convenances que leur imposaient leurs fonctions habituelles. Tandis que l'intérêt capital du très

précieux recueil danois du professeur Bang est de nous présenter, à côté de ces théologiens « laïcisés » (ou, si l'on veut, « mobilisés »), d'autres pasteurs allemands qui ne perdent jamais de vue leur rôle « spirituel, » et ne cessent pas de donner à leurs sermons l'allure et la portée de discours foncièrement religieux. Ceux-là sont, en vérité, pour nous infiniment plus curieux à connaître de près que les autres, et non seulement parce que nous sentons que leur action sur le peuple qui les écoutait a été plus profonde, — comme celle d'authentiques interprètes de la parole divine, — mais aussi parce que nous les découvrons imprégnés d'une commune doctrine, approuvée de toutes les autorités ecclésiastiques et civiles au point de constituer, en quelque sorte, le *credo* officiel de la nouvelle Allemagne. Chacun à sa manière, ces théologiens prêchent devant leur peuple le dogme, dorénavant immuable, du « Dieu Allemand. »

Dans un chapitre préliminaire de son livre, M. Bang nous expose brièvement les origines historiques de ce dogme. Il nous cite, en particulier, des paroles de deux hommes qui en ont été les initiateurs dès la seconde moitié du XIXe siècle : le philosophe Paul de Lagarde, qui demandait la création d'une religion « purement allemande, » et le poète Emmanuel Geibel qui proclamait expressément la mission divine de sa race, — s'écriant, par exemple, dans un distique que des milliers de plumes ont répété depuis le début de la guerre : « Il se peut que notre nature allemande soit appelée, une fois encore, à guérir le monde ! » Pareillement Geibel chantait, dès l'année 1859 : « Un jour arrivera où le Seigneur mettra fin à la honte de son peuple. De même que naguère, dans la plaine de Leipzig, il a marché devant nous au milieu d'une colonne de feu, de même encore il nous parlera parmi l'éclat du tonnerre. Et écoute bien quel sera le premier signe de sa collaboration avec toi, ô ma chère Allemagne : c'est lorsque l'Ouest et l'Est s'allieront contre toi. Alors on te verra trônant au-dessus des nations, tandis qu'à tes pieds brillera la flamme de l'incendie allumé pour le châtiment de tes ennemis ! »

Paul de Lagarde et Emmanuel Geibel ont été les grands « prophètes » du « Dieu Allemand. » C'est de leur doctrine que s'inspirent, notamment, les *Prières de Guerre* publiées par le Conseiller de Consistoire Dietrich Vorwerk dans un volume dont le titre : *Hurrah und Hallelujah*, a été repris par le professeur Bang pour servir de titre à l'ensemble de son recueil. On a lu déjà quelques versets du *Pater* « germanisé » par ce pieux poète. Mais comment ne pas citer encore ce passage d'une autre *Prière :*

O Toi qui demeures là-haut dans ton ciel, par-dessus les Chérubins, les Seraphins, et les Zeppelins, envoie le tonnerre et l'éclair, la grêle et la tempête sur notre ennemi, et précipite-le au plus profond des trous creusés par nos obus! Aide-nous à punir avec ta sainte haine tous ceux qui s'efforcent insolemment de s'approprier ta couronne!

Mais le dogme religieux du « Dieu Allemand, » déjà pressenti et annoncé, depuis un demi-siècle, par une foule de continuateurs des deux « prophètes » susdits, n'a vraiment commencé à se formuler avec netteté, comme aussi à être investi parmi les pasteurs allemands d'une autorité « officielle, » que depuis le début de la guerre présente. Tout au plus peut-on s'émerveiller, depuis lors, d'une diffusion plus rapide encore que celle que nous signalait, tout à l'heure, le professeur Herrmann comme attestant la valeur surnaturelle de la religion mahométane : car voici ce qu'enregistrait, dès le 13 novembre 1914, dans le *Lokalanzeiger* de Berlin, le compte rendu d'une réunion de professeurs de théologie :

Cependant le résultat le plus profond et le plus admirable de la guerre aura été la découverte du « Dieu allemand. » Non pas d'un Dieu national comme celui qu'adorent les races inférieures, mais bien d'un Dieu qui n'appartient qu'à nous, et qui n'a nulle honte de n'appartenir qu'à nous. Déjà Max Lenz a porté témoignage de cette révélation d'un « Dieu allemand, » — sans compter que Luther lui-même a jadis exprimé une idée analogue dans son hymne célèbre : *C'est un solide rempart qu'est pour nous* NOTRE DIEU!

Ce dogme nouveau du « Dieu Allemand » a rencontré, comme je l'ai dit, de nombreux apôtres parmi les théologiens qui défilent devant nous tout au long du recueil du professeur Bang. Mais au lieu d'importuner le lecteur français en lui citant, par exemple, des passages du pasteur Francke, et du doyen Tolzien, et du pasteur Herrmann, et du docteur « en théologie » Konrad, qui s'accordent à proclamer quasiment dans les même termes l'existence d'un Dieu « n'appartenant qu'aux seuls Allemands, » et collaborant avec ceux-ci « pour permettre à la nature allemande d'opérer, une fois de plus, la guérison du monde, » je préfère me borner simplement à étudier une série de sermons prêchés et publiés, en 1915, par un pasteur du Holstein, M. Walter Lehmann, sous ce titre significatif : *Du Dieu Allemand*. Nulle part, à coup sûr, les principes du dogme nouveau n'ont été exposés plus librement, ni mieux définis dans toute leur ampleur. Le pasteur Lehmann va même jusqu'à rechercher les circonstances

« surnaturelles » qui ont amené la récente création du « Dieu Allemand. » Il raconte de quelle manière le Dieu de la Bible, après avoir d'abord choisi pour son peuple favori la race d'Israël, s'est ensuite flatté de l'espoir de régner sur toutes les nations, en les convertissant à la foi de son divin Fils. Mais l'entreprise a échoué, à son tour, et la plupart des nations soi-disant chrétiennes se sont refusées à devenir sujettes du vrai Dieu. De telle sorte qu'à présent Dieu se trouve forcé de choisir, de nouveau, un peuple particulier, par le moyen duquel il recommencera sa tentative de « conquérir le monde. » C'est ainsi que, depuis ces temps derniers, « le Dieu des Allemands est devenu vivant. » Renonçant à régner sur un monde qui, décidément, ne lui apparaît pas encore « assez mûr » pour lui appartenir, Il a revêtu, si je puis dire, la nationalité allemande, de façon que « le christianisme, afin de remplir son rôle final de religion universelle, soit contraint de passer par la nature allemande, et de se mêler étroitement avec elle. » Voilà, en quelques mots, quelle a été la curieuse genèse du « Dieu Allemand! » Et le pasteur Lehmann, s'adressant éloquemment à ses compatriotes, leur demande s'il n'est pas vrai que chacun d'eux, « dans ce temps où le mensonge, la passion, et l'égoïsme dominent de tous côtés autour de leur peuple, n'éprouve pas au fond de son cœur la conviction que c'est ce même peuple que Dieu a maintenant élu pour être ses héritiers, l'instrument favori de ses bienfaits et de ses châtimens. »

D'où résulte que la présente guerre est avant tout, — de la part des Allemands, — une tâche de salutaire « conversion » religieuse. « Le motif qui nous pousse à combattre n'est nullement le désir d'accroitre notre puissance, ni d'étendre nos frontières, ni de servir aucun intérêt égoïste : nous combattons simplement et expressément en tant que chrétiens, au sens où notre race allemande comprend le christianisme! Et croyez-vous que les Russes, les Français, les Serbes, les Anglais en puissent dire autant? Non certes, pas un d'entre eux ; il n'y a que nous seuls, Allemands, qui puissions le dire ! »

Mais encore faut-il qu'avant de « convertir » les Alliés, le « Dieu Allemand » les punisse de la longue série de leurs péchés contre Lui. De la même manière que le Surintendant Général Lahnsen, le pasteur Lehmann n'admet pas que les Allemands haïssent les personnes particulières de leurs ennemis. La « bassesse » et l'« infamie » qui se sont révélées chez ces derniers, voilà ce que Jésus-Christ leur ordonne de haïr! Et comment pourraient-ils, en vérité, songer à pénétrer leurs ennemis de leur religion nouvelle, « mêlée de christianisme et de

germanisme, » s'ils ne les obligeaient d'abord à expier leur refus obstiné d'accepter, à la fois, la lumière divine et la lumière allemande?

Et donc, mes frères, croyez bien que l'âme allemande est, en même temps, l'âme du monde et celle de Dieu, et qu'ainsi elle ne peut manquer d'établir son empire sur l'humanité! Remplissez-vous de cette certitude, que l'essence du germanisme ne fait qu'un avec l'essence du christianisme! Oh! puisse seulement notre Dieu allemand parvenir bientôt à conquérir le monde! Puisse une victoire éternelle s'épanouir bientôt devant le Dieu de l'âme allemande!

Oserai-je l'avouer, après toutes ces citations que j'ai faites des sermons du pasteur Lehmann? Si complet que nous semble son exposé de la religion du « Dieu Allemand, » il y a cependant un point sur lequel le prédicateur holsteinois est loin d'insister autant que le font presque tous ses confrères. Et ce point capital, c'est le droit et le devoir qu'ont les Allemands d'employer tous les moyens possibles pour exécuter la vengeance de leur Dieu. « Travaillez de toutes vos forces à châtier les ennemis de votre Dieu national! Travaillez-y, à la rigueur, sans haïr vos victimes : mais n'oubliez pas que vous êtes le peuple élu de Dieu, et que ce titre vous confère non seulement la faculté, mais l'obligation de ne reculer devant aucune violence pour assouvir la haine sacrée de votre divin Maître! » Telle a été la doctrine morale dont des centaines d'aumôniers ont nourri, depuis bientôt trois ans, le soldat allemand, en même temps que, d'autre part, des théories et des préceptes analogues lui étaient suggérés, sur un ton plus « laïque, » par ses officiers et par les innombrables auteurs de brochures, sérieuses ou « plaisantes, » qui ne cessaient point de lui être données pour ses heures de loisir. Mais le rôle de ces brochures nous est assez connu : tandis que nous voici redevables au professeur Bang de connaître, également, la part énorme qui revient à l'élément « religieux » dans l'effroyable transformation du type à peu près ordinaire de « chrétien » qu'avait été, jadis, le Michel allemand, en un être de carnage et de fureur bestiale, dépouillé de son vernis séculaire d'humanité par sa conversion au dogme monstrueux d'un « Dieu Allemand! »

Sans compter que l'on ne saurait imaginer un réquisitoire plus modéré, de forme et de fond, que celui de l'éminent professeur de théologie danois contre les étranges et funestes innovations reli-

gieuses de ses confrères teutons. Nous sentons que chacune de celles-ci, avec tout ce qu'elle a d'impudemment blasphématoire, atteint et blesse M. Bang au plus vif de son cœur ; et aussi faut-il voir la consolation qu'il éprouve lorsqu'il a l'occasion de rencontrer, par miracle, un théologien ou n'importe quel écrivain allemand qui proteste contre l'audace sacrilège du dogme nouveau. Mais, hélas ! combien ces véritables « protestans » sont rares, et combien timides leurs « protestations ! » En voici un qui regrette que le pasteur Preuss ait semblé mettre la « Passion » de l'Allemagne au-dessus de celle du Christ, et un second qui, tout en reconnaissant les titres exceptionnels de l'Allemagne à la faveur de Dieu, n'ose pas admettre, cependant, que Dieu soit désormais devenu Allemand ! Encore ces voix discordantes, selon toute probabilité, n'auront-elles pas tardé à être étouffées, comme l'a été celle du professeur de philosophie bavarois F. W. Fœrster, dont le petit livre intitulé : *La Jeunesse de l'Allemagne et la Guerre présente*, constitue à mes yeux, avec certains discours du député Liebknecht, les seuls actes d'indépendance accomplis en Allemagne depuis l'agression de 1914. A moins que l'on veuille joindre à l'attitude courageuse de ces deux hommes des aveux ingénus comme ceux que le professeur Bang a eu la joie de découvrir dans une lettre écrite, du « front, » par un soldat hessois : « Si vous saviez quels sermons scandaleux nous avons à entendre ! Quand un pasteur nous représente l'Allemagne comme étant Dieu, et la vie éternelle comme n'étant que le prolongement de notre vie actuelle dans la mémoire des générations futures, quand il nous ordonne de ne voir l'enfer que dans la personne des ennemis contre lesquels nous avons à combattre, ah ! combien tout cela est peu fait pour renforcer l'étincelle de foi allumée, dans bien des cœurs, par le spectacle des terribles choses qu'il nous faut traverser ! »

T. DE WYZEWA.

M. de Wyzewa venait de terminer cette chronique lorsqu'il a été atteint par le mal qui devait l'emporter si rapidement. Nous dirons une autre fois ce que la *Revue* doit à l'écrivain pour sa brillante collaboration, ininterrompue pendant près de trente ans. Aujourd'hui, dans la douleur de cette brusque disparition, nous ne pouvons qu'adresser à l'ami qui nous est trop tôt enlevé un adieu profondément ému.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Du point de vue politique, et pour l'histoire, cette quinzaine aura été, sans conteste, presque sans partage, « la quinzaine américaine. » Du point de vue militaire, les derniers jours de mars et les premiers d'avril ont été relativement calmes, et sur le front occidental, comme sur tous les autres d'ailleurs, sauf un seul, un nouveau, le front de Palestine, n'ont été jusqu'ici marqués par aucun événement décisif. Mais il y en a sûrement de tout proches. Les Anglais d'un côté, nous de l'autre, eux par le Nord, nous par le Sud, nous serrons de près Saint-Quentin. Le chapelet des villages martyrs qui redeviennent terre française, — trop souvent, en effet, ce n'est plus que terre, — s'allonge entre l'Aisne et l'Oise. Le département de la Somme est libéré. Et, à l'heure où nous écrivons, nous arrive la nouvelle d'un brillant succès anglais entre Arras et Lens : la crête de Vimy enlevée, onze villages délivrés, plus de six mille prisonniers...

C'est, présentement, ce qu'on voit du plan « génial » de Hindenburg, auquel la presse allemande ne manque plus jamais d'associer son chef d'état-major Ludendorff, comme s'il eût été nécessaire de se mettre à deux pour concevoir et réaliser une si belle œuvre. Mais dans les journaux d'outre-Rhin, et dans certaines feuilles qui, chez les neutres, se montrent plus germanophiles que ces journaux eux-mêmes, voici que les choses s'intervertissent; il y a transposition totale et des rôles et des mots, quoique les faits ne soient pas contestés : le « recul » de Hindenburg est, suivant ses adorateurs, une « avance, » par l'unique et suffisante raison que « Hindenburg ne peut qu'avancer. » Ici, le calembour s'en mêle : il est vrai que le maréchal à la statue de bois « recule d'un pas sur le terrain, » mais c'est « pour avancer de mille vers l'heureuse fin de la guerre. » On joue tout simplement sur deux acceptions différentes, ou deux nuances, des verbes « avancer » et « reculer : » on confond l'espace et le

temps, sans s'embarrasser de ce qu'il n'est pas un général d'armée qui, contraint de battre en retraite, ne puisse, tant que la paix n'est pas conclue, en dire autant pour son apologie. Le peuple allemand n'y entend pas finesse. Aveuglé par une folie d'orgueil collectif si prodigieuse que, depuis celle qui métamorphosa fâcheusement le roi Nabuchodonosor, l'histoire n'en avait point enregistré de pareille, il gobe toutes les bourdes qu'on lui jette, et croit d'une foi inébranlable tout ce que ses maîtres, empereurs, professeurs ou publicistes, veulent lui faire croire. Ce n'est pas nous, hier ou aujourd'hui, et pour les besoins de la cause, c'est, il y a plus d'un siècle, Mirabeau qui a écrit : « On ne saurait s'imaginer ce que sont les gazettes pour ce peuple-ci. » Il n'en est pas à qui, précisément par la haute idée qu'il a de lui-même et de tout ce qui le touche, il soit aussi aisé de faire prendre les vessies pour des lanternes. Pensez donc : comment l'Empereur allemand, étant ce qu'il est, le détenteur de la puissance allemande, le gardien de la sincérité allemande, le tromperait-il, lui, qui est le peuple allemand, en qui résident l'intelligence allemande, la force allemande, la vertu allemande, la probité allemande, la fidélité allemande? Lancé sur cette voie, il ne s'arrête plus ; c'est-à-dire que rien ne l'arrête, ne le choque, ne l'avertit, ne le désabuse. Il fait son fétiche de Hindenburg, parce qu'il se complaît à se faire fétiche en Hindenburg ; ainsi le plus grand et le plus réel génie du maréchal est peut-être sa popularité. Et c'est sans doute pourquoi Guillaume II le souffre, et ostensiblement le flatte, quoique, secrètement, il en souffre, après ce qui s'était passé entre eux, quelques années avant la guerre. Que Hindenburg soit aujourd'hui ce que la victoire de Tannenberg l'a fait, le bonnet de la couronne impériale, la couverture du trône, après avoir été prématurément exclu de l'activité et renvoyé dans ses foyers, quelle revanche qu'un autre n'a jamais eue, quel retour d'un Friedrichsruhe d'où Bismarck n'est jamais revenu! En ce sens, était fine et juste l'observation faite par un des nôtres, en novembre 1916, à l'occasion du recul des troupes austro-hongroises en Transylvanie, et que la *Frankfurter Zeitung* reprenait ces jours-ci, en la sollicitant et la tirant à elle : « C'est une question de prestige, et seul le prestige de Hindenburg permet d'exécuter un tel raccourcissement du front. » Cependant, le prestige a des bornes comme le raccourcissement a des limites, et les limites de l'un pourraient fort bien être les bornes de l'autre. Il semble que l'Allemagne s'en doute, et que de là vienne le souci de donner à Hindenburg Ludendorff pour adjoint dans la gloire et dans la responsabilité.

Au demeurant, ce prestige, bon encore pour maintenir la résignation allemande, n'est plus capable de soutenir la cote allemande, parmi les nations. Les circonstances de sauvagerie sans frein et sans excuse dont s'est entourée la retraite des Allemands sur la Somme et sur l'Oise ont achevé de déshonorer l'Allemagne. Nous en avons déjà brièvement esquissé le lugubre tableau, mais on n'en a pas d'un seul coup épuisé toute l'horreur ni retenu toute la leçon : pour ne pas encourir le reproche de trop en noircir la couleur, laissons un instant les Huns parler eux-mêmes de leur ouvrage. « De florissans villages, au milieu de champs cultivés et de potagers, ne sont plus aujourd'hui que ruines et cendres, écrit M. E. Kalkschmidt dans la *Gazette de Francfort* du 20 mars. Les grands arbres des routes françaises ont été ou bien abattus sur le chemin, ou bien sciés en partie pour pouvoir être placés au dernier moment en travers de la route. Les croisemens de routes, les ponts, les canaux, les écluses ont été minés, et les chambres de mine chargées. L'ennemi ne trouve pas un rouleau de fil de fer barbelé, pas de fourrage, pas de paille, pas de voie de chemin de fer, aucune bêche, aucune pioche, aucune cave, aucun puits, et, par-dessus tout, ni canons, ni fusils, ni cartouches. Les champs sur les bords des chemins ont été labourés ; l'artillerie ne pourra pas passer à côté de la route détruite et devra péniblement construire de nouveaux chemins. » Dans le *Berliner Tageblatt* du même jour, M. George Querl surenchérit : « Tout a été détruit dans la zone évacuée : plus un arbre, pas même un arbuste. Il n'y a plus ni maisons ni cabanes ; nous avons ainsi répondu au refus d'accepter notre offre de paix. Que ceux qui voulaient continuer la guerre apprennent aujourd'hui ce qu'est la guerre, dans ce qu'elle a de plus terrible. Un désert doit être créé entre l'ennemi et nous. » Et M. Hermann Katsch, dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 24 : « Le coup d'œil offert par la zone évacuée est inoubliable. Tout a été emporté : provisions de bois, planches, poutres, fenêtres, portes, rails, vieux fer, tubes métalliques, fils téléphoniques ; ce qui ne pouvait être utilisé a été brûlé. Partout des tourbillons de fumée épaisse, des coups sourds, des nuages où disparaissent les bâtimens. »

Encore prétend-on couvrir ce délire de prétextes tirés d'une utilité militaire. La dévastation, soit ; qu'il n'y ait plus trace de ponts, ni de chemins de fer, ni de routes ; que tout soit effacé sur la terre rasée et nue ; mais le pillage et, pour appeler la chose par son nom, le vol, le vol qualifié chez l'hôte, la maison vidée de la cave au grenier, le butin partagé selon le grade, aux officiers supérieurs

le rez-de-chaussée, aux subalternes les étages, le vol à main basse de tout ce qui a une valeur, de tout ce qui peut être emporté, meubles, linge, vêtemens, fourrures, objets d'art et jusqu'aux portraits de famille; quelle utilité militaire; et comment cette opération, qui d'ordinaire est nocturne et se fait non par régiment, mais par bande, rentre-t-elle dans le plan « génial » de Hindenburg? L'Allemand, qui explique tout, n'a pas manqué d'expliquer cela : « Apprenez ce qu'est la guerre, hurle-t-il, vous qui n'avez pas voulu nous accorder la paix ! » Le mot « nous accorder la paix » a été employé officiellement, et il montre à merveille, sans qu'on l'ait voulu, alors même qu'on s'en défendait, à quel point l'Allemagne a besoin de la paix; il découvre également le véritable objet de la manœuvre allemande, toute de barbarie systématique, de férocité délibérée, qui se proposait la paix par la terreur. Mais pour quels enfans sans âme, sans cœur et sans nerfs, et qui n'auraient rien de plus cher que la vie, l'Allemand prend-il donc les hommes? Il est tout étonné de n'avoir pas obtenu l'effet d'effroi, de désespoir et d'abattement qu'il s'était promis. « Les Français semblent n'avoir pas encore reconnu la situation créée par notre retraite; nous nous attendions à des cris de rage à propos de nos destructions effectuées dans la zone évacuée, et nous sommes surpris de la réserve des communiqués. Le commandement et le gouvernement semblent s'être entendus à ce sujet, et la presse passe vite avec habileté à des manifestations de joie, qui cachent au peuple la sévère vérité : si l'on faisait connaître la désolation infinie qu'offre aujourd'hui la zone reconquise, la grande masse comprendrait ce que c'est que reprendre le sol par la force. »

Eh bien! on nous l'a fait connaître, et demain il ne sera pas un Français, jusque dans le plus lointain hameau, qui ne l'ait appris par l'affichage des discours et de l'ordre du jour du Sénat; il n'y aura pas un foyer de France où cette « désolation » ne soit ressentie, et il n'y en aura pas un où, par la saine et sainte pensée qui restera, la pensée du sol reconquis, repris par la force, elle ne se change en une source de patience, d'énergie et de volonté. De joie aussi, comme dit cet Allemand, et de cette joie si française, la joie dans les pleurs, car chaque peuple a la sienne, et les Allemands, en même temps que nous, ont eu la leur. Ce n'est pas, comme on s'ingénie à les en convaincre, que, si obtus qu'il pût être, un seul d'entre eux ait eu l'idée absurde que, par la grâce de Hindenburg, « en reculant, ils allaient de l'avant! » Non, ce n'est pas pour ce piètre motif

que « tous montraient un visage joyeux. » Voici qui est beaucoup plus allemand : « Il passe parmi nos troupes de l'Ouest comme une vague de joie, devant le mal qui a été fait à autrui, » ricane la *Gazette de Voss*. L'autre semaine, un patriote de Berlin demandait qu'on se préoccupât dès maintenant de révéler après la guerre l'Allemagne au monde qui l'ignore. Peine désormais superflue : comme certains hypocrites qui ne se trahissent tels qu'ils sont que dans la débauche ou dans l'ivresse, l'Allemagne, telle qu'elle est profondément, perpétuellement, invariablement, s'est révélée elle-même pendant la guerre. Et le monde ne l'a pas trouvée belle! Si peu, qu'en ses deux hémisphères et en ses cinq parties, il s'est, à force de la regarder, tourné presque tout entier contre elle.

Elle a beau se guinder en des poses fanfaronnes : elle commence à s'en inquiéter pour le présent et pour l'avenir, pour aujourd'hui et pour demain. Car, une fois battue, elle sera abattue pour longtemps. Elle feint de n'y rien comprendre. « On nous hait partout, » gémit-elle, et elle ne veut voir dans cette haine que le résultat d'une espèce de conspiration universelle. Mais comment ne la haïrait-on pas, et n'est-ce pas elle qui, pendant quarante ans, autant dire depuis qu'elle existe, n'a cessé de conspirer contre le genre humain? N'a-t-elle pas ravalé, abaissé, avili la paix et la guerre, souillé la vie et la mort? N'a-t-elle pas renversé toutes les valeurs morales, glorifié tout ce que les hommes avaient coutume de mépriser, et méprisé tout ce qu'ils respectaient? L'intrigue, la division, l'espionnage sont les plus innocens de ses moyens de guerre, la réserve diplomatique et policière de ses armées. Naturellement, elle devait tenter d'exploiter à son profit, au profit de la paix qu'elle appelle de son vœu secret, le grand hasard, l'aventure de la révolution russe. Cette révolution suit son double courant et coule, avec, à ce qu'il semble, une tendance à se canaliser. Au premier jour, nous y avons deviné, plutôt qu'aperçu, la main de trois agens ou facteurs principaux, les *zemtsvos*, les associations ouvrières, les soldats. La majorité de la Douma, libérale, mais légalitaire, emmaillotée dans les formes, sauf quelques « extrémistes, » a été passive, a subi. Dans un pays qui a la constitution sociale de la Russie, il était impossible que les paysans, qui forment plus des trois quarts de la population, se tinssent en dehors du mouvement; et, dans un pays qui a la configuration géographique de la Russie, il était très difficile qu'ils pussent s'y mêler tout de suite. Enfin, dans un pays qui, hier encore, avait l'organisation politique et administrative de la Russie, une autocratie traditionnelle, une église privilégiée, une

famille impériale, nombreuse, richement apanagée et avantagée de toute façon, une aristocratie pour qui le titre était tout ensemble titre de noblesse et titre de propriété, une bureaucratie où une race se perpétuait en une caste, et qui, extérieure en quelque manière, par ses origines, par ses attaches, par ses relations, à l'État qu'elle dirigeait, y avait accaparé et exercé pratiquement le pouvoir depuis trois siècles, il était inévitable qu'il y eût, sinon des tentatives, du moins des intentions de contre-révolution. En somme, la révolution russe aura contenu à la fois une réforme parlementaire, une insurrection populaire, un *pronunciamiento* militaire; elle a été, ou on la pousse à être, ou elle penche à devenir démocratique, démagogique, jacobine, antireligieuse, agraire.

Les signes favorables y abondent, les signes défavorables n'y manquent pas. Il y a à louer et à espérer; il y a à blâmer et à craindre. La Douma poursuivait un objet prochain et précis : obtenir un gouvernement, c'est-à-dire, sous le Tsar, tout simplement un ministère qui fût l'expression de l'opinion nationale; en d'autres temps, on aurait dit : elle voulait que la Charte fût une vérité. Elle voulait transformer doucement l'autocratie absolue en monarchie constitutionnelle. Elle voulait introduire une règle dans l'arbitraire souverain. Elle eût pris, de préférence ou par transaction, pour type : 1830, et se fût accommodée, Nicolas II ne pouvant souscrire à cette diminution de pouvoir sur sa tête, de l'abdication soit en faveur du grand-duc Alexis, soit en faveur du grand-duc Michel. C'est pourquoi le moment où il a dépendu du grand-duc Michel d'accepter ou de refuser l'héritage venu inopinément, quitte à faire ensuite autoriser le legs par une consultation solennelle du peuple russe et à se le faire délivrer par une Constituante, a été un moment unique. A ce point-là, à ce moment seul, la Révolution pouvait être fixée. Mais le choix a-t-il vraiment jamais dépendu du grand-duc? Derrière la Douma n'a-t-il pas vu la menace des autres élémens, des facteurs proprement révolutionnaires, et ce qui est arrivé au grand-duc Nicolas Nicolaïévitch pour le commandement suprême des armées ne justifie-t-il pas sa résolution négative? Une réforme parlementaire se satisfait d'un 1830, une insurrection populaire s'arrête rarement à un 1789; quant à un *pronunciamiento* militaire, si la discipline la plus rigoureuse n'est pas immédiatement restaurée, on ne sait jamais où il va. La révolution russe n'a pas pu, aucune révolution ne peut se soustraire à la loi de toute révolution, qui est de se dépasser elle-même. On ne fait pas sa part au ferment révolution-

naire : dès que le germe en est éclos dans l'État, il l'a bientôt envahi tout entier. La Douma a été aussitôt débordée par la réunion publique de seize cents membres, — à présent deux mille quatre cents, — ouvriers et militaires, qui, tandis qu'elle s'installait au Palais d'Hiver, l'a remplacée au Palais de Tauride. Son comité exécutif, le gouvernement provisoire, doit compter avec le Comité mixte d'ouvriers et de soldats. Composé comme il l'est dans son ensemble, et présidé comme il l'est, le gouvernement provisoire serait fait pour inspirer confiance : tout ce qu'il a dit jusqu'ici, presque tout ce qu'il a fait, est excellent. Il a très sagement apaisé une rancune, en rappelant la Diète finlandaise, en restaurant la Constitution de Finlande, trop oubliée depuis 1899 ; il a écarté un péril et déjoué une machination, en adressant sa proclamation à la Pologne. De même, en ce qui concerne l'alliance et la guerre, son attitude a été parfaite. Tout ce qu'on pourrait redouter de lui, ce serait un peu de débilité girondine : il est permis de prendre la comparaison dans notre histoire, puisque, consciemment ou inconsciemment, la révolution russe y prend en partie ses exemples, peut-être parce que les révolutions sont des gestes que les peuples portent « clichés » dans les moelles et que, dans les mêmes conditions, ils refont toujours sous le même angle. La coexistence du gouvernement provisoire et du Comité mixte Ouvriers-Soldats nous fait songer, malgré nous, à notre 1848, à son gouvernement provisoire et à sa Commission pour les travailleurs, avec cette aggravation que la Commission du Luxembourg ne disposait que de quelques « citoyens à cheval » comme plantons, et que celle du Palais de Tauride est formée pour moitié de « délégués » des régimens. Et plût à Dieu que l'enchaînement de nos souvenirs se rompît là, et que nous demeurions dans la candeur, légèrement teintée de niaiserie, de notre 1848 ! Mais la chaîne nous tire, et nous remontons. Voyez : l'Empereur est enfermé à Tsarskoïé-Sélo avec l'Impératrice ; ses plus anciens serviteurs le fuient ; trois fois par jour, il est soumis à une visite qui doit constater sa présence. Le haut personnel du palais a été envoyé dans les cachots de la forteresse Pierre-et-Paul, à Pétrograd ; les grands-ducs sont ou emprisonnés, ou consignés, ou déportés dans leurs terres lointaines, sous la garde de commissaires. Leurs terres ? ce ne sont plus les leurs, elles sont séquestrées, comme les propriétés mêmes du Tsar, et même celles de son domaine privé. Par l'importance qu'y a la prise de possession de la terre, la révolution de Russie, sans qu'elle cesse d'imiter, est spécifiquement russe, spécifiquement slave. Une révolution slave ne serait pas la révolution, si elle n'était

pas agraire : et elle a premièrement, ou elle aura ce caractère jusque chez les Slovaques du Tatra, et partout où il y a quelque tribu ou quelque famille slave, fût-ce en plein fief magyar, et jusqu'aux portes de Budapest. La première chose que fait le paysan, quand il remue, c'est d'apporter un cordeau, de planter des piquets, et d'émietter le domaine du seigneur en parcelles. Mais si, par cet énorme corps des paysans ou par les pieds, la révolution russe est agraire, par sa tête, où trônent des « intellectuels, » des représentans en titre de l'*intelligenzia*, elle est idéologique, abstraite, métaphysique. Elle est d'une part spontanée et autochtone, de l'autre artificielle et importée ; elle copie et elle improvise. Prenons garde à l'abstraction, à la dose « d'esprit classique, » pour parler comme Taine, qui s'épanche d'une douzaine de cerveaux cultivés dans une centaine de millions de cervelles incultes, surtout si ce sont des cervelles slaves, avec ce que la nature russe y met d'immense, d'infini et comme d'effréné. Disons-le nettement, dans l'intérêt de l'Entente, dans notre intérêt, dans celui de la Russie et de la révolution russe elle-même. Il y a dans la révolution russe, comme il y en a fatalement en toute révolution, des symptômes aigus d'anarchie. Rien n'est perdu, ni même sérieusement compromis, tant que l'armée est intacte, et pourvu qu'elle le soit. Mais assez de régimens qui, chef et musique en tête, avec canons, bannières, banderoles et pancartes couvertes d'inscriptions, l'intention en fût-elle chaudement patriotique, viennent défiler devant la Douma ; assez de promenades militaires. Ce n'est pas à Pétrograd, sous les fenêtres du Palais d'Hiver, c'est vers Riga, face à l'ennemi dont Hindenburg, avec un entêtement sournois, accumule les masses, c'est sur le Stokhod où il attaque, qu'est la place de ces guerriers. Il faut qu'ils y retournent au plus vite, et qu'ils y restent. Car il y a la guerre, et la révolution russe ne sauvera la Russie, elle ne se sauvera elle-même que par la méditation continuelle, par l'obsession de cette pensée. Il y a la guerre, et l'Allemagne impériale, cherchant ce qu'elle va dévorer, rôde et jette à tous les vents la semence d'une paix empoisonnée. Tous ses commis voyageurs sont en chemin : socialistes avec Sudekum, professeurs amateurs de diplomatie comme Schliemann, hobereaux comme le baron Viettinghof ; il y en a à Stockholm, il y en a à Copenhague ; déjà ils font leur déballage ; et déjà peut-être, autour de cette camelote, deux ou trois badauds se sont assemblés. Disons-le encore nettement, la franchise étant le plus impérieux des devoirs d'amitié : il faut qu'il soit coupé court à ces colloques. Ce sera user d'une

modération prudente, que de ne pas rechercher les écrits ou les discours antérieurs de tel ou tel, de qui seuls importent les discours et les écrits d'à présent ; mais il ne peut y avoir deux actions ni deux directions ; et, pour qu'il n'y en ait qu'une, il faut que le gouvernement provisoire, tout provisoire qu'il est, soit un gouvernement, ce qu'il ne sera que s'il gouverne. La question, dont il ne servirait de rien d'essayer de taire l'angoisse, est donc aujourd'hui de savoir si le ministère du prince Lvoff voudra et pourra gouverner, de savoir si le gouvernement provisoire est un gouvernement. S'il en est ainsi, comme nous l'espérons, il ne nous en coûtera pas de reconnaître que la révolution russe aura fait d'un acier plus homogène le bloc des nations qui combattent pour la justice, le droit et la liberté ; bloc que ne brisera ni la violence ni la ruse, si l'acier n'en a point une paille.

L'Allemagne se débat sous ce bloc, dans ce cercle dont on dirait, si on l'osait, qu'il se resserre en même temps qu'il s'élargit. Alors, après les poses avantageuses, après les appels du pied, et les défis au Ciel et à l'Enfer, elle fait des mines aimables. Le refuge et le rempart du libéralisme en Europe, c'est l'Empire. Le chef de chœur des souverains libéraux, c'est l'Empereur allemand, suprême Seigneur de la paix comme de la guerre, maître des bonnes et des mauvaises puissances. Il n'est arrivé malheur au tsar Nicolas II que parce qu'il ne l'a pas écouté. Bientôt ce sera lui, l'Empereur allemand, qui aura fait la révolution russe. Tant qu'on ne pouvait prévoir comment elle tournerait, ni si elle ne serait pas matée par une réaction, l'Allemagne accusait l'Angleterre de l'avoir provoquée, et elle en dénonçait perfidement l'auteur responsable, qui était l'ambassadeur britannique, sir George Buchanan. Maintenant, pour un peu, elle la revendiquerait. Le dessein est clair : il s'agirait de l'attirer dans son sillage, et de la faire servir à l'urgente nécessité allemande : la paix. Que Scheidemann et Noske, et Stresemann, et Müller (de Meiningen), et le chancelier de Bethmann-Hollweg en personne pérorent à leur gré, et que le comte Westarp et le comte Reventlow les objurguent et vitupèrent : que les uns refusent péremptoirement à la Prusse et à l'Allemagne les fausses et illusoires libertés que les autres feignent mollement de leur vouloir donner, c'est pure comédie ; ce sont compères et complices. On peut toujours dire à l'Allemagne, en lui montrant son Kaiser casqué et botté : « Médecin, guéris-toi toi-même ! » Et l'on peut en dire autant au comte Czernin, autre compère, de l'empereur Charles, autre complice. Cependant, au dehors, et par d'autres moyens de propagande, l'Allemagne travaille. On la retrouve à la besogne en

Espagne, dans les grèves de Valladolid, dans les manifestes incendiaires; en Grèce, son pays d'élection; en Suède aussi, probablement, où elle essaie de rattiser le feu mourant de « l'activisme, » à la faveur du changement de ministère ; dans toute la Scandinavie ; chez tous les neutres, qu'elle s'efforce tour à tour, pour les paralyser, ou d'effrayer ou de séduire.

Faite à la dernière heure, et faite à l'allemande, accompagnée d'un nouvel attentat, la grimace libérale ne pouvait ni charmer, ni tromper les États-Unis, depuis deux mois « au bord de la guerre. » Dès le 2 avril, jour où s'est réuni le Congrès convoqué en session extraordinaire, le Président Wilson s'est présenté devant lui. Il y a été escorté, porté en quelque sorte par la foule qui l'acclamait frénétiquement. L'ovation l'a suivi jusque dans la salle des séances, comble à crouler et frémissante. Il a tenu, en prenant la parole, à définir sa position personnelle. Homme de droit, parlant et agissant au nom du droit, il a voulu paraître revêtu de la sérénité du droit. « Ma pensée, a-t-il dit, n'a pas été détournée de son cours habituel et normal par les malheureux événemens des deux derniers mois, et je ne crois pas que la pensée du pays ait été changée ou obscurcie par eux. J'ai exactement les mêmes idées maintenant que lorsque je m'adressai au Sénat le 23 janvier dernier, que lorsque je m'adressai au Congrès les 3 et 26 février. » C'est une décision pleinement libre, et ce n'est pas une décision *ab irato*. « Chaque nation doit décider pour elle-même de la façon dont elle se conduira. Notre choix devra être fait avec une modération réfléchie et la tranquillité de jugement qui conviennent à notre caractère et à nos intérêts nationaux. » Non point que M. Wilson ne se représente vivement toute la gravité de ce choix. Il la ressent, au contraire, jusqu'au tragique, et il le dit. « C'est un devoir triste et pénible... C'est une chose redoutable... » Il sait que les États-Unis n'ont peut-être jamais vécu une heure plus solennelle, et que jamais un président, depuis Washington et Lincoln, n'a eu à demander davantage à sa conscience. La longue tradition d'isolement de la République américaine, la coutume, érigée en dogme politique, de se désintéresser de ce qui ne touche que l'Europe, tout ce particularisme américain né de l'Océan et protégé séculairement par ses abîmes, tant de raisons de s'abstenir s'étaient sans doute pressées dans son esprit. Mais ce ne sont pas là les seuls principes, et même ce ne sont pas vraiment les principes fondamentaux sur lesquels « les pères de la Constitution » ont voulu que la Confédération reposât. Le poing dont l'Allemagne a ébranlé les fondemens de toute société civilisée a

été trop brutal et trop sacrilège : il est allé, par delà l'Océan même, frapper et meurtrir ce que les Américains ont toujours déclaré tenir, eux aussi, pour « plus cher que la vie ; » dès lors, la neutralité ne leur a plus été « ni possible, ni désirable. » Les États-Unis entrent donc dans cette guerre, qui n'était pas la leur, parce que « le droit est une chose plus précieuse que la paix. » Leur droit, à eux, premièrement, car ce n'est pas leur intérêt qui a dicté leur sentiment, on ne saurait assez l'affirmer, mais il se trouve que leur sentiment suit la même pente que leur intérêt : le droit de faire ce qu'ils veulent, d'aller où ils veulent, d'acheter et de vendre à qui ils veulent; le droit, en un mot, d'être neutres, et ils ne cessent de l'être que parce qu'on ne leur a pas permis de l'être. Mais, deuxièmement, ou simultanément, le droit des autres, qu'il vaut mieux nommer le droit des hommes; ce qu'au XVIIIe siècle, les Américains, furent les premiers à nommer « les droits, » si c'est nous qui généralisâmes, si c'est la Révolution française qui ajouta : « de l'homme; » et c'est à savoir : la liberté, la sûreté de la personne et des biens, la résistance à l'oppression. Ce second point culmine et domine. C'est comme le feu allumé sur la hauteur. Jamais une guerre n'eut ce caractère. Jamais un État ne fut, comme l'est l'Empire allemand, mis, d'un arrêt presque unanime, au ban de l'humanité. Ou du moins il y a très longtemps, quand se heurtèrent déjà la civilisation romaine et la barbarie germanique, dans un passé que l'on croyait aboli : alors tout ce qui était homme, et qui ne l'était pas seulement par la figure, dut se révolter sous la blessure et sous l'outrage; mais la zone de protection contre la barbarie s'est agrandie de tout ce que, dans l'ancien et dans le nouveau monde, la civilisation a gagné. L'interdiction, l'excommunication est aujourd'hui plus que méditerranéenne, et même plus qu'européenne ; elle est, dans toute l'étendue du terme, universelle.

D'autres, prenant texte de la coïncidence des faits entre la révolution russe et l'entrée en guerre des États-Unis, ont souligné et souligneront le caractère démocratique d'une guerre où ils verraient volontiers, par réminiscence et réviviscence, une guerre de propagande, de prosélytisme. Et il serait naturel qu'une considération de ce genre ne fût pas absente des résolutions prises par une nation historiquement démocratique et chez qui, théoriquement, la démocratie a trouvé, outre ses docteurs et ses législateurs, tels un Hamilton, un Madison, un Jay, ses mystiques, ses prophètes, ses poètes, tels un Bancroft, un Walt Whitman. Mais il y aurait là-dessus, tant sur l'idée elle-même que sur son avenir, que sur les conditions de la

démocratie dans la guerre et dans la paix, beaucoup à dire, et il n'en faut pas trop dire. Ce qu'il y a de hautement significatif, en même temps que d'incontestablement nouveau, c'est la volonté, déclarée par les onze Puissances maintenant parties en croisade contre l'Allemagne, de punir ses crimes et leurs auteurs, de l'en châtier collectivement et de les en châtier personnellement. Si cette épouvantable et exécrable guerre aboutissait à établir une sanction pénale du droit international et à l'exécuter, malgré les torrens de sang et de pleurs qu'elle aura fait répandre, elle se solderait par un bienfait; nous aurions fait alors un de ces petits pas par quoi se mesure, misérablement, le progrès à travers les âges.

L'intervention des États-Unis, sous ces divers rapports, est avant tout chargée de sens moral, mais il convient de n'en point rabaisser l'importance, même matérielle. Ce que la République américaine met à la disposition de l'Entente, ce sont toutes ses forces et toutes ses ressources, aux termes mêmes de la résolution, adoptée au Sénat par 82 voix contre 6, à la Chambre des représentans par 373 contre 50, et ratifiée, au préalable, par l'acclamation populaire. Et ce sont des forces et des ressources immenses; une richesse sans fond, une production ou une productivité sans fin, une très grande puissance navale, une puissance militaire qui, faible encore en raison des circonstances de l'histoire et de la géographie américaines, peut se développer très rapidement. Dix mille soldats américains sur les champs de bataille de l'Europe ne seraient évidemment qu'un symbole; et cinq cent mille même ne seraient qu'un appoint; mais quinze milliards en or dans les caisses de l'Union, à la quatrième année de guerre, et l'afflux du fer, aussi précieux que l'or, et le blé, aussi nécessaire que l'or et le fer, c'est la victoire. La victoire totale, avec les réparations, les expiations et les garanties. L'Allemagne impériale, condamnée par la Haute-Cour des nations, n'esquivera pas une sentence que le monde entier a prononcée. C'est écrit. *Securus judicat orbis terrarum.*

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Pages.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par M. JOHANNES JOERGENSEN 5

LA GUERRE DE CÔTES ET LES DEUX BLOCUS, par M. le Contre-Amiral DEGOUY. 37

ARMELLE LOUANAIS, deuxième partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. 60

LES ÉVÉNEMENS D'ATHÈNES DES 1er ET 2 DÉCEMBRE 1916. — *LE GUET-APENS DU 1er DÉCEMBRE.* — *LA CHASSE AUX VÉNIZELISTES*, par M. LÉON MACCAS. . 96

L'OFFENSIVE DE BROUSSILOFF *(JUIN-SEPTEMBRE 1916)*, avec cartes et plans, par M. HENRY BIDOU. 136

LES FEMMES ALLEMANDES ET LA GUERRE, par G. BIANQUIS. 182

REVUE LITTÉRAIRE. — *LES ROMANS DE M. DE RÉGNIER*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 205

REVUE SCIENTIFIQUE. — *L'OPTIQUE ET LA GUERRE*, par M. CHARLES NORDMANN. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 229

Livraison du 15 Mars.

L'ÉPOPÉE SERBE DANS SES CHANTS HÉROÏQUES. — I. *LA TRIADE SLAVE ET LA BATAILLE DE KOSSOVO*, par M. EDOUARD SCHURE 241

ARMELLE LOUANAIS, troisième partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. 271

LA SYRIE FRANQUE. — « *GESTA DEI PER FRANCOS.* » — *UN GLACIS DE LA CHRÉTIENTÉ.* — *UNE RÉPUBLIQUE FÉODALE.* — *LE SOLDAT FRANC EN FACE DE LA CONQUÊTE.* — *UNE CIVILISATION ORIGINALE.* — *UNE POPULARITÉ SÉCULAIRE*, par M. LOUIS MADELIN. 314

L'ÉTERNELLE PRÉSENCE, *Nocturne en un acte, en vers*, par M. ANDRÉ DUMAS. 339

LES RÉVOLUTIONS ÉCONOMIQUES DE LA GUERRE. — II. *CHEZ LES NEUTRES*, par M. le Vicomte GEORGES D'AVENEL 368

LES ALPINS A SAINT-DIÉ (25-29 AOÛT 1914), par M. GASTON DESCHAMPS. . 384

DES TRANCHÉES AUX PARADIS DE LA RIVIERA RUSSE. — *TSARSKOIÉ-SELO.* — *EUPATORIA ET LA PETITE COSAQUE.* — *AU SANATORIUM IMPÉRIAL DE LIVADIA.* — *ENTRE CIEL ET TERRE.* — *LE TÉMOIGNAGE D'HENRY SIENKIEWICZ*, par MARYLIE MARKOVITCH. 418

Pages.

REVUES ÉTRANGÈRES. — *LES « IMPRESSIONS DE GUERRE » DE M. GABRIELE D'ANNUNZIO*, par M. T. DE WYZEWA. 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 469

Livraison du 1er Avril.

LE PÉRIL DE NOTRE MARINE MARCHANDE. — I. *LES CONSTRUCTIONS NAVALES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER*, par M. J. CHARLES-ROUX. 481

UN ÉTÉ A SALONIQUE (AVRIL-SEPTEMBRE 1916). — II. *LA VIE A SALONIQUE. — LE CAMP RETRANCHÉ. — SUR LE FRONT. — LA COURSE VERS LA MONTAGNE*, par Mme MARCELLE TINAYRE. 507

PAUL LEROY-BEAULIEU, par M. RENÉ STOURM, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 532

APOLOGIE POUR LES PARISIENS, par M. ADRIEN MITHOUARD. 554

ARMELLE LOUANAIS, dernière partie, par M. CHARLES GÉNIAUX. 569

LA VIE A BRUXELLES SOUS LE JOUG ALLEMAND (AOÛT 1914-OCTOBRE 1916). — NOTES D'UNE BRUXELLOISE. 601

LA LEÇON D'UN GRAND CLASSIQUE FRANÇAIS. — *L'ŒUVRE DE M. SAINT-SAENS*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 632

L'EFFONDREMENT COLONIAL DE L'ALLEMAGNE. — LA CONQUÊTE ANGLO-BELGE DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE, avec une carte, par M. CHARLES STIÉNON. 645

REVUE LITTÉRAIRE. — *OCTAVE MIRBEAU*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 685

REVUE SCIENTIFIQUE. — *SCIENCE ET INDUSTRIE*, par M. CHARLES NORDMANN. 697

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 709

Livraison du 15 Avril.

SOLITUDES, première partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ. 721

L'ÉNIGME DE SAINTE-HÉLÈNE, par M. FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française 756

GASTON DARBOUX, par M. ÉMILE PICARD, de l'Académie des Sciences. . . . 789

ROUEN PENDANT LA GUERRE, par COLETTE YVER 800

L'ÉPOPÉE SERBE DANS SES CHANTS HÉROÏQUES. — II. *LA LÉGENDE DE MARKO. — LA RÉSURRECTION DE L'AME SERBE*, par M. ÉDOUARD SCHURÉ. 826

LES DERNIERS LIVRES D'ÉMILE FAGUET, par M. VICTOR GIRAUD. 857

COMMENT EST NÉE LA RÉVOLUTION RUSSE, par M. JACQUES BAINVILLE. 869

LES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS ET LA GUERRE. — *LES CHRONIQUEURS, LES ROMANCIERS, LES PHILOSOPHES*, par M. ÉMILE HOVELAQUE 894

REVUE DRAMATIQUE. — *LES LIONNES PAUVRES*, à la Comédie-Française, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 929

REVUES ÉTRANGÈRES. — *LA RELIGION DU « DIEU ALLEMAND »*, par T. DE WYZEWA. 935

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 947

Paris — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 58774.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 1990